



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

SH LIBRARIES



6728018 4



George Bancroft





Vertical line of text, possibly a page number or header, located on the left side of the page.

BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE,

ANCIENNE ET MODERNE.

~~~~~  
GE—GO.  
~~~~~



BIOGRAPHIE UNIVERSELLE, ANCIENNE ET MODERNE

OU

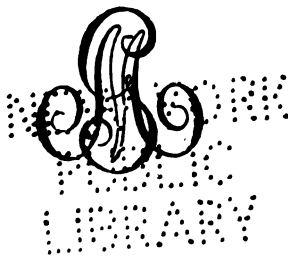
HISTOIRE, PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE, DE LA VIE PUBLIQUE DE
TOUS LES HOMMES QUI SE SONT FAIT REMARQUER PAR LEURS
LEURS ACTIONS, LEURS TALENTS, LEURS VERTUS OU LEURS

OUVRAGE ENTIÈREMENT NEUF,

RÉDIGÉ PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES ET D

On doit des égards aux vivants; on ne
que la vérité. (Voltaire, première Lettre)

TOME DIX-SEPTIÈME



A PARIS,

CHEZ L. G. MICHAUD, IMPRIMEUR-LI
RUE DES BONS-ENFANTS, n^o. 34.

1816.



מיון וסידור
2197
1981

IGNATURES DES AUTEURS

DU DIX-SEPTIÈME VOLUME.

MM.

-T. BEUCHOT.
-R. AUGER.
M. MILLIN.
-T. ABEL REMUSAT.
AUGUIS.
BOULARD.
-D. BERNHARD.
-Y. BOUCHARLAT.
BERTRAND-MOLEVILLE.
BEAUCHAMP.
BOCOUS.
BOISSONADE.
BEULIEU.
BOLLY. (M^{me})
CHAUMETON.
U. CATTEAU-CALLEVILLE.
CADET-GASSICOURT.
T. CHAMBERET.
P. PILLET.
CASTELLAN.
CLAVIER.
-R. CUVIER.
-S. DUBOIS (Louis).
-O. DE GERANDO.
-S. DESCENNETTES.
DELAULNAYE.
-E. DELAMBRE.
M. DE LA MALLE.
DESPORTES - BOSCHÉRON.
-D. ÉMERIC-DAVID.
EYRIÈS.
E. FAYOLLE.
-T. FABIEN PILLET.
FÉLETZ.
E. GENCE.
GINGUENÉ.
-R. FOURNIER fils.
GUILLOU (Aimé).

MM.

G-S. GALLAIS.
G-T. GUIZOT.
G-Y. GLEY.
J-B. JACOB-KOLB.
J-N. JOURDAIN.
L. LEFEBVRE-CAUCHY.
L-JE. LASTEYRIE.
L-P-E. HIPPOLYTE DE LAPORTE.
L-S. LANGLÈS.
L-S-E. LA SALLE.
L-U. LEDRU.
L-Y. LÉCUY.
M-D. MICHAUD.
M-D j. MICHAUD jeune.
M-ON. MARRON.
N-E. NICOLLE.
P-C. PROPAC.
P-C-T. PICOT.
P-E. PONCE.
P-N-T. PONCELET.
Q-R-Y. QUATREMÈRE-ROISSY.
R-D-N. BENAULDIN.
R-A. ROCHETTE.
S-I. SALF (revu par M. Ginguené).
S-L. SCHOELL.
S-M-N. SAINT-MARTIN.
S-T-P-R. SAINT-PROSPER (DE).
S-S-L. SISMONDE-SISMONDI.
S-T-S-N. SAINT-SURIN.
S-Y. SALABERRY.
T-D. TABARAUD.
T-N. TÔCHON.
U-I. USTÉRI.
V. S. L. VINCENS-SAINT-LAURENT.
W-R. WALCKENAER.
W-S. WEISS.
X-S. Revu par M. SGARD.
Z. Anonyme.

NOY WAY
JAN
YEAR!

BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE.

G

ANGIR. *V.* DJIHAN-GUYR. GAUER (GEORGE — CHRIS—jurisconsulte et philologue allemand naquit à Breslau en 1690. En fut reçu docteur en droit à Altdorf, publia, à cette occasion, une dissertation *De aquâ caldâ, occasio et gemmæ*, in-4^o, qui lui fit le grand honneur. En 1717, il vint à Leipzig, où il fut successivement nommé, en 1723, agrégé de la faculté de philosophie; en 1727, professeur de droit féodal saxon, et enfin, en 1734, agrégé à la cour suprême de Saxe. Les écrits qu'il publia pendant sa vie, et le succès avec lequel il remplit les importantes fonctions de professeur, lui avaient acquis une réputation telle, que la cour d'Angleterre ne négligea rien pour l'attirer à la ville de Göttingue : elle lui fit offrir, en 1734, la place de professeur ou doyen de l'université, et celle de conseiller de l'électeur, qu'il accepta, et vint habiter Göttingue, où, pendant près de 20 années, il remplit avec exactitude ses devoirs de sa charge, aux applaudissements unanimes des nombrables élèves qui accouraient de toutes parts pour profiter de ses leçons. Ce fut à Göttingue qu'il entreprit ou publia plusieurs ouvrages qui lui assurèrent le rang le plus honorable dans la littérature critique, les historiens et les jurisconsultes les plus distingués. On a de lui plusieurs ouvrages de matières sur lesquelles il

ne se soit exercé : le droit romain et le droit commun lui étaient également familiers ; on a de lui plusieurs discours académiques, et divers morceaux de poésie en vers latins, qui ne sont point sans mérite : la politique ne lui était pas non plus étrangère. Néanmoins le plus important de ses ouvrages, et celui qui lui mérita l'attention et la reconnaissance des jurisconsultes de toutes les nations, fut le célèbre Corps de droit auquel il employa trente années de travaux, mais qu'il n'eut pas la satisfaction de voir publier de son vivant. On sait que les bases de cette édition furent les manuscrits du savant Brenkmann, qui avait consacré son existence à réunir et à comparer ensemble tous les manuscrits et toutes les éditions qu'il avait pu recueillir des Pandectes de Justinien, et à noter avec soin toutes les variantes. (*Voy. BRENKMANN.*) La mort le surprit avant qu'il eût pu terminer ce bel ouvrage. Bynkershoek, auquel il avait légué ses manuscrits, lui survécut trop peu pour pouvoir y mettre la dernière main ; et ce fut à la vente de celui-ci que Gebauer, en 1745, se rendit acquéreur de ces précieux matériaux. Il s'occupa le reste de sa vie à les continuer ; mais il se proposa, au lieu d'une édition critique des Pandectes seulement, d'étendre son travail à la totalité du Corps de droit. Il est à regretter que ce projet

pas reçu son entière exécution
 les soins de Gebauer seul. Après
 mort, arrivée à Göttingue le 27
 janvier 1773, ses manuscrits tombè-
 rent entre les mains de George - Au-
 guste Spangenberg, qui se chargea
 de publier et de continuer l'édition
 préparée par Gebauer. Le premier
 volume parut en effet sous ce titre :
*Corpus juris civilis codicibus veteri-
 bus manuscriptis et optimis quibus-
 que editionibus collatis recensuit
 G.-C. Gebauer, et post ejus obitum,
 curavit G.-Aug. Spangenberg*, Göt-
 tingue, 1776, gr. in-4°. Il ne ren-
 ferme que les Institutes et les Pandec-
 tes : les premières sont la reproduc-
 tion de l'édition donnée par Cajas,
 avec un très petit nombre de va-
 riantes nouvelles; mais les Pandectes
 sont traitées d'une manière supérieure :
 les notes qui accompagnent ce volu-
 me ne sont que critiques, et point
 dans le genre de celles que Godefroy a
 mises au bas de son édition (Voy.
 Denis GODEFROY). Le second volume
 ne fut publié par Spangenberg qu'en
 1797 : il renferme le surplus du
 Corps de droit; mais il est fort infé-
 rieur au premier, et il attira sur son
 éditeur quelques critiques méritées.
 Quoiqu'il en soit, cette édition dont
 Gebauer peut être regardé comme le
 principal auteur, l'emporte, pour la
 pureté du texte, sur toutes celles qui
 ont été publiées depuis la renaissance
 du droit romain; et, à ce titre, elle
 mérite d'occuper une place distinguée
 dans la bibliothèque de tous les sa-
 vants. Gebauer a laissé de nombreux
 ouvrages, dont aucun cependant n'est
 très volumineux, mais dont la liste,
 donnée par Meusel, est trop longue
 pour l'insérer ici dans son entier; on
 y distingue : I. Cinq dissertations,
De M. Agrippa, Leipzig, 1717, in-
 4°; *De marmore Isiaco* (dans les

Acta eruditorum de 1717; *Romulo observationibus
 neris illustrato*, Leipzig, 1717,
 4°; *De Numâ Pompilio*,
 in-4°; *De Tullo Hostilio*,
 II. *De caldæ et caldi apud
 tu, liber singularis*, Leipzig,
 8°, fig. C'est la thèse que
 Gebauer en 1714, revue et
 III. *De jurisdictione*, ibid.,
 in-4°; ouvrage précieux
 sous ce titre : *Commenta
 mica de jurisdictione seci-
 trinam Romanorum, ejusa-
 trinæ in Germania usu*,
 in-4°. IV. *Anthologicarum
 tionum liber, cum nonnu-
 vis et brevi Gelliani et
 collegiorum Lipsiensium*,
 ibid., 1733, in-8°. V. *De
 jure*, Göttingue, 1738,
 dissertation, fort supérieure
 énorme que Vandermeer
 sur la même matière, Utr-
 in-4°, a cependant été
 par les ouvrages de K
 langieri. VI. *Plan d'une
 taillée des principau-
 états de l'Europe, avec
 sur les avantages qu-
 de l'histoire, et suiv-
 d'éclaircissements*, I
 in-8°. (en allemand.
 édition de cet utile a
 jusqu'à la paix de W
 en 1779). La méthode
 Gebauer pour l'étud-
 été imitée avec suc-
 dans son *Introduct-
 sance de l'histoire
 rope*, dont la quat-
 ra à Leipzig en
*faits remarquabl-
 empereur des R*

[1] C'étaient deux
 Tunc en 1671, et l'
 1673 (V. Orléans).

GEB

Leipzig, 1744, (en allemand) 3 vol. in-8°, fig. VIII. *De patriâ potestate*. Cette importante matière du droit romain est traitée dans deux dissertations assez étendues, dont la première parut en 1752, et la deuxième en 1751, à Leipzig. Gébauer y prouve, contre l'opinion de Bynkershoek, adoptée par Heineccius, que la puissance paternelle n'était pas aussi étendue à Rome, quant au droit de vie et de mort, que ces jurisconsultes le prétendent : il discute et démontre que c'est également à tort qu'ils ont cru voir l'origine de cette puissance dans le droit de propriété; que c'est plutôt dans le pouvoir domestique du père de famille qu'il faut la chercher. Cette controverse fut ranimée parmi les jurisconsultes allemands en 1784 : les uns prirent parti pour Bynkershoek, les autres défendirent Gébauer; et l'on doit à cette dispute la publication de trois dissertations excellentes de MM. Jensen, Robert et Gunther. IX. *Ordo Institutionum Justinianearum brevibus positionibus comprehensus; accedunt Prolegomena historiam Institutionum adumbrantia et in earumdem librum primum excursus sex*, Göttingue, 1752, in-8°. Il existe peu d'abrégés plus succincts et à la fois plus substantiels des Institutes : Gébauer le composa pour l'usage de ses élèves; il est précédé d'une préface où l'auteur se livre à des recherches historiques sur les princes qui ont étudié le droit et obtenu le titre de docteur. Les Prolegomènes peuvent être considérés comme un des morceaux les plus curieux qui existent sur l'histoire des Institutes, les diverses éditions qui en ont été données, et les principaux jurisconsultes qui ont consacré des commentaires à leur explication. Les six *excursus* qui terminent le volume,

GEB

sont des dissertations qui, pour la plupart, avaient été publiées séparément. Il est fâcheux que Gébauer n'eût point composé de semblables sur les trois autres livres des Institutes. X. *Histoire de Portugal, ou Développement du premier chapitre du Plan de l'histoire des états de l'Europe*, Leipzig, 1759, in-8°. (en allemand.) Cette espèce de commentaire n'était que le prélude d'une plus grande entreprise. Gébauer se proposa de traiter dans le même goût l'histoire de tous les états sur lesquels il n'avait pu donner que des notions abrégées dans son premier ouvrage. Un semblable travail était prêt sur l'histoire d'Espagne; mais il ne put être publié ni par Gébauer ni par ses héritiers. XI. *Narratio de Henrico Brenkmanno, de manusc. Brenkmannianis, de suis in corp. jur. civ. conatibus et lab.*, Leipzig, 1764, in-4°. auquel il faut joindre *Manuscriptum cujusdam Brenkmanniani specimen* ibid., 1767, in-4°. Cette Biographie dans laquelle Gébauer rend compte des travaux de Brenkmann et de ses projets sur leur continuation, est terminée par une notice sur Henri Newton, chargé d'affaires d'Angleterre à la cour du grand-duc de Toscane homme instruit, ami des lettres, et la protection duquel Brenkmann dut l'entrée de la bibliothèque des Médicis à Florence, et la communication du célèbre manuscrit des Pandectes florentines, qu'on montrait si difficilement aux étrangers. XII. *Vestigii juris Germanici antiquissima in C. Taciti Germania obvia, sive dissertationes XXII in varia aurei illius libelli loca, cum nonnullis similis argumenti*, Göttingue, 1766, in-8°. Cet ouvrage seul suffirait pour assurer à Gébauer la réputation la plus éclatante comme jurisconsulte et com-

....., il parle de la manière dont la justice était administrée parmi eux, de leurs lois civiles et criminelles : il entre dans le détail des supplices, etc. ; en un mot, rien de tout ce qui les concerne ne nous devient étranger. Ce recueil, trop peu connu en France, peut être considéré comme le plus précieux commentaire de l'immortel ouvrage de Tacite sur les Germains. XIII. *Exercitationes academicæ varii argumenti*. C'est la collection des principales dissertations que Gebauer avait publiées sur le droit civil. Outre toutes celles que nous avons citées dans les nos. I, V, VIII de cet article, on y remarque encore les dissertations. *De actione tutelæ adversus magistratus ; De successione inter ingenuos jure sanguinis ab intestato civili ; De imputatione facti alieni circa delicta ; De origine testamentorum ; De matrimonio cum wunculi viduæ ; De differentia inter proconsules et legatos Cæsaris ; De erecto cito ob iniquitatem in melius formando*, etc. L'éditeur de ce recueil est Weissmantel, qui fit paraître le premier volume à Erfurt. en 1776

Barth, Le
l'éditeur de
Halle, 1772
d'Herman
nelda, p.
1751, 4 vo
autres ouvr

GEBELI

GEBER
chimiste ara.
est Abou M
était de Haur
vivait dans l
Aboulfeda. C
auteurs le fo
gnol, d'autres
Un ignorant t
miers volume
médecine de
doute Geber c
vestit stupide
celui de Dona
tail sur la vie
mais on voit,
les recherches
métaux pour
et le degré de
d'opérer leur

célèbre, non pour avoir couverts une chimère (la pierre philosophale), mais pour avoir trouvé des procédés fondés sur l'expérience.

Il dit pas s'il se ruina à ce métier comme tant d'autres. Il paraît fameux souffleur cultiva aussi l'art avec soin : on a même lui attribuer l'honneur de l'invention de l'algèbre, en supposant donné son nom à cette science. L'ardan ne fait pas difficulté de l'attribuer au nombre des douze plus grands génies du monde. Boerhaave le aussi avec estime. Tout cela est au moins dans Geber une étendue de connaissances pour l'époque où il vivait : mais il n'était pas médecin ; et il ne paraît pas qu'il ait cherché un remède universel. On trouve dans ses ouvrages certaines expressions, telles que les suivantes : *L'or, ainsi préparé guérit la lèpre et toutes sortes de maladies*. Mais il faut observer dans son langage mystique et fideux Geber qualifie de lépreux les hommes et les moins parfaits, et qu'il se réfère au nombre de ceux qui se guérissent bien. Ainsi, lorsqu'il dit, *Je vais guérir six lépreux*, il entend par-là les convertir en or capable de soutenir l'épreuve de l'antimoine. Geber était enthousiaste d'alchimie, au point de comparer les incantations à des enfants qui, renfermés dans une étroite maison, ne voient rien au-delà, et n'ont aucune idée de l'étendue du globe terrestre. Voici la teneur de ses ouvrages dans les traductions latines : I. *Summa perfectionis magisterii in sua natura libri unius additione ejusdem Gebri aliorum tractatum, nec non Merlini et aliorum opusculum similis argumenti*, Dantzic, 1678, in 8°. Cette édition, qui n'est

pas commune, et qui renferme plusieurs figures de vaisseaux et de fourneaux chimiques, a été faite sur une édition de Rome, très ancienne et extraordinairement rare, suivant une note manuscrite de Lenglet du Fresnoy. Il est inutile de citer les éditions subséquentes, si ce n'est une traduction française de la *Somma de la perfection*, faite par Salmon, et insérée dans l'ouvrage qu'a publié ce médecin, sous le titre : *Bibliothèque des philosophes chimiques*, Paris, 1672, et 1678, 2 vol. in-12. II. *De investigatione perfectionis metallorum*, Bâle, 1562, in-fol. Ce livre est joint à l'édition de Dautzig de 1682, ainsi que les deux suivants : *Testamentum; De fornacibus construendis*; ce dernier avait déjà paru à Berne, en 1545, in-4°. Lenglet (*Hist. de la philos. hermét.* tom. III) cite quatre manuscrits arabes de Geber : le premier, conservé dans la bibliothèque du Roi, sous le n°. 972, est intitulé, *Opus cui titulus Liber divitiarum, tractatus chymicus, et pars octava quingentorum illorum, quos de hoc argumento litteris consignavit Abou Moussa Giaber ben Haijam al Sofi, qui vulgò Geber nuncupatur*; les trois autres manuscrits se trouvent dans la bibliothèque publique de Leyde, sous les titres : *De lapide philosophico* (n°. 800); *Tractatus de inveniendâ arte auri et argenti, sive alchymidâ* (n°. 801); cet ouvrage est le premier de Geber qu'il faut lire, suivant l'auteur même; *Duo alii tractatus de eadem materiâ* (n°. 802). R—D—N.

GEBHARD (JEAN), philologue, né à Neubourg, dans le Haut-Palatinat, fit ses études avec succès à l'université de Heidelberg, où il eut pour maître le savant Gruter. Il était à peine âgé de vingt-trois ans, lorsqu'il

GEB

paraître un *Recueil d'observations critiques sur les principaux auteurs de l'antiquité* : c'était le fruit d'une lecture assidue de leurs ouvrages ; et Gebhard fut dès-lors compté parmi les érudits que possédait l'Allemagne. La prise de Heidelberg, en 1622, lui fut fatale ; il y perdit tous ses livres et ses manuscrits, et entre autres un travail sur Tite-Live, dont il s'occupait depuis plusieurs années. Après avoir mené une vie errante et misérable, il obtint enfin, en 1628, la chaire d'histoire et de langue grecque à l'université de Groningue, vacante par la mort d'Ubbo Emmius. Il la remplit avec beaucoup de distinction, et mourut en 1652, n'ayant pas encore atteint sa quarantième année. On a de lui : I. *Crepundiorum sive juvenilium curarum libri III*, Hanau, 1615, in-4°. II. *Antiquarum lectionum libri duo*. Jean Hermann Schminck a inséré ces deux ouvrages dans son *Syntagma criticum*, Marbourg, 1717, in-4°. III. *In Catullum, Tibullum, Propertium animadversiones*, Hanau, 1618, in-8°, et dans plusieurs autres éditions de ces trois poètes. IV. *In vitas Cornelii Nepotis spicilegium notarum*, Amsterdam, 1644, in-12 ; à la suite des *Vies de Cornélius-Népos*, et dans un grand nombre d'autres éditions de cet historien. V. *Variarum lectionum et animadversionum in Livium ex tribus codicibus biblioth. Palatinæ erutarum specimen ad librum primum Livii*, Halle, 1712, in-4°. H. L. Schurzfleisch en est l'éditeur. VI. *Exilium, sive carminum in exilio scriptorum libri duo*, Amsterdam, 1628, in-12. Il composa ces vers dans le temps qu'il était obligé de fuir son pays ravagé par la guerre ; et c'est à cette espèce d'exil qu'il fait

GEB

allusion dans le titre son ouvrage. Gebhard avait étudié à Groningue, et se livra avec plaisir, parce qu'elle lui permit de connaître par ses détails touchants, la triste situation de son pays. Sa *Vie*, par André Gebhard, est très intéressante : elle est imprimée à Groningue, 1652.

GEBHARDI (JEAN VIN), né en 1699 à Groningue, fit ses premières études à Helmstadt, sous le père Jean-Albert, qui lui enseigna le grec et le latin du gymnase, et qui lui donna quelques ouvrages en latin, tels qu'un drame historique, *Decus familiae Ducum Brunsvicorum-Luneburgensium à imp. labefactum*, Brunswick, 1712, in-4°. Gebhardi alla ensuite à Helmstadt pour continuer ses études à Helmstadt, et fut professeur de philosophie à Helmstadt, et sage des universités de Helmstadt, qu'avant de quitter ces fonctions, il fit quelques gens soutenir des thèses ou discuter souvent l'ouvrage de Helmstadt, et préside à cette solennité. Gebhardi s'y conforma, et se distingua par ses leçons, et par d'autres, en ce qu'il fut l'auteur, et qu'au lieu de la forme de quelque brochure de quelque ouvrage, in-4°. Elle offre encore une particularité : Gebhardi, théologie, et cette leçon est un sujet de leçon, et le titre suivant : *rum ducum Brunsvicorum-Luneburgensium à imp. labefactum*, Léna, 1722, in-4°. Elle précluda au Gebhardi de se livrer à une vie tranquille d'étude, et fut terminée à l'instinct, et offre peu de

par un biographe. Après avoir comme gouverneur aux études d'un seigneur hanovrien, et accompagné aux universités de Helmstadt, il fut nommé professeur de théologie, de droit et de philologie à l'académie des nobles de Lunebourg; qu'il remplit jusqu'en 1746. Pendant qu'il professait la théologie il publia en 1730 et 1731 un ouvrage généalogique, qui a pour titre à l'immortalité. Il prit soin de son travail le livre de Gebhardi; mais il le refondit en 1730. L'ouvrage de Gebhardi, rédigé en allemand, est divisé en 3 vol. in-fol., chacun porte un titre particulier; le premier renferme la généalogie des maisons impériales et royales existantes en 1730; le second, celle de ces maisons qui ont été éteintes à cette époque; le troisième, la généalogie des maisons arabes musulmanes et païennes. Ce recueil est la base de tous les ouvrages généalogiques du XVIII^e siècle jusqu'à Gatterer. En 1740, Gebhardi fut nommé à une chaire plus analogue à ses occupations favorites, celle d'histoire et en même temps le roi d'Anhalt, électeur d'Hanovre, lui donna le titre de conseiller. Gebhardi mourut à Lunebourg, le 10 novembre 1764. Parmi plusieurs autres ouvrages historiques et généalogiques publiés, nous ne nommerons que les *Mémoires historiques et géographiques* (en allemand), dont il a paru 3 vol. in-8°. Les deux premiers furent imprimés en 1749 et le troisième (1) a été publié

après la mort de l'auteur par son fils Louis-Albert (mort en 1802). Le même fils publia en 1776, 1779 et 1785, 3 volumes in-4°, renfermant les matériaux laissés par son père pour une *Histoire généalogique des maisons souveraines d'Allemagne*.

S—L.

GEBLER (TOBIE-PHILIPPE, baron DE), né le 2 novembre 1726 à Zeulenrod, petite ville du pays du prince de Reuss-Grätz, enclavé dans le Voigtland (Haute-Saxe), où son père occupait une place à la chancellerie, fit ses études dans les universités de Iéna, Göttingue et Halle. Après avoir voyagé en Allemagne, en Danemark, en Norvège et en Hollande, il entra au service des États-Généraux, qui le nommèrent, en 1748, secrétaire de légation à la cour de Berlin; il y remplit pendant trois ans les fonctions de chargé d'affaires en l'absence du ministre. Vers la fin de l'année 1755 il quitta ce poste, et accepta la place de secrétaire du directoire général du commerce des États de la monarchie autrichienne à Vienne. Il passa le reste de sa vie dans cette capitale, où il fut successivement promu à des dignités éminentes. En 1759, il fut nommé membre de la chambre autrichienne, qui était chargée de l'administration suprême des affaires de l'intérieur. Il eut la direction de la partie des mines et des monnaies. Lorsqu'en 1762 Marie-Thérèse fit une organisation nouvelle de toutes les branches de l'administration publique, Gebler fut nommé conseiller aulique attaché à la chancellerie de l'Autriche et de la Bohême. L'année suivante, il fut anobli et gratifié de l'indignat en Bohême. En 1768, l'impératrice-reine le nomma membre du conseil d'état, qui délibérait en présence

(1) On trouve une biographie de l'auteur, dont on peut faire usage, ce livre ne se trouve qu'à Paris.





BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE,

ANCIENNE ET MODERNE.

~~~~~  
GE—GO.  
~~~~~


BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE,

ANCIENNE ET MODERNE,

OU

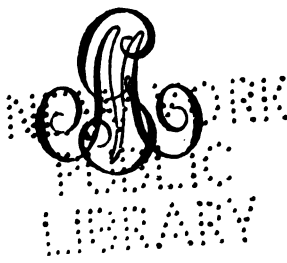
HISTOIRE, PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE, DE LA VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE DE
TOUS LES HOMMES QUI SE SONT FAIT REMARQUER PAR LEURS ÉCRITS,
LEURS ACTIONS, LEURS TALENTS, LEURS VERTUS OU LEURS CRIMES.

OUVRAGE ENTIÈREMENT NEUF,

RÉDIGÉ PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES ET DE SAVANTS.

On doit des égards aux vivants ; on ne doit, aux morts,
que la vérité. (Volt., première Lettre sur OEdipe.)

TOME DIX-SEPTIÈME.



A PARIS,

CHEZ L. G. MICHAUD, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
RUE DES BONS-ENFANTS, N^o. 34.

—
1816.



ROY VAN
1957
VAN

IGNATURES DES AUTEURS

DU DIX-SEPTIÈME VOLUME.

MM.	MM.
T. BEUCHOT.	G—s. GALLAIS.
-R. AUGER.	G—T. GUIZOT.
M. MILLIN.	G—Y. GLEY.
-T. ABEL REMUSAT.	J—B. JACOB-KOLB.
AUGUIS.	J—N. JOURDAIN.
BOULARD.	L. LEPEVRE-CAUCHY.
-D. BERNHARD.	L—IE. LASTEYRIE.
-T. BOUCHARLAT.	L—P—E. HIPPOLYTE DE LAPORTE.
BERTRAND-MOLEVILLE.	L—S. LANGLÈS.
BEAUCHAMP.	L—S—E. LA SALLE.
BOCOUS.	L—U. LEDRU.
BOISSONADE.	L—Y. LÉCUY.
BEAULIEU.	M—D. MICHAUD.
BOILLY. (M ^{me} .)	M—D j. MICHAUD jeune.
CHAUNETON.	M—ON. MARRON.
CATTEAU-CALLEVILLE.	N—E. NICOLLE.
CADET-GASSICOURT.	P—C. PROPRIAC.
CHAMBERET.	P—C—T. PICOT.
P. PILLET.	P—E. PONCE.
CASTELLAN.	P—N—T. PONCELET.
CLAVIER.	Q. R—Y. QUATREMÈRE-ROISSY.
-R. CUVIER.	R—D—N. BÉNAULDIN.
-S. DUBOIS (Louis).	R. R. BOUHETTE.
-O. DE GERANDO.	S—I. SALIN (revu par M. Ginguené).
-S. DESGENETTES.	S—L. SCHOELL.
DELAULNAYE.	S—M—N. SAINT-MARTIN.
-E. DELAMBRE.	S—P—R. SAINT-PROSPER (DE).
M. DE LA MALLE.	S. S—L. SISMONDE-SISMONDI.
DESPORTES - BOSCHÉRON.	S—S—Y. SAINT-SURIN.
-D. ÉMERIC-DAVID.	S—Y. SALABERRY.
EYRIÈS.	T—D. TABARAUD.
FAYOLLE.	T—N. TÔCHON.
-T. FABIEN PILLET.	U—I. USTÉRI.
FÉLETZ.	V. S. L. VINCENS-SAINTE-LAURENT.
L. GENCE.	W—R. WALCKENAER.
GINGUENÉ.	W—S. WEISS.
-R. FOURNIER fils.	X—s. Revu par M. Suard.
GUILLOM (Aimé).	Z. Anonyme.

NOV 20 1964

BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE.

G

ANGIR. V. DJIHAN-GUYR. LAUER (GEORGE - CHRIS- jurisconsulte et philologue allemand naquit à Breslau en 1690. En fut reçu docteur en droit à Alty publia , à cette occasion, une tion *De aquâ caldâ, occasio- et gemmæ*, in-4°, qui lui fit le nd honneur. En 1717, il vint à Leipzig, où il fut successi- nommé, en 1723, agrégé de la le philosophie; en 1727, pro- le droit féodal saxon, et enfin, 1, agrégé à la cour suprême de Les écrits qu'il publia pendant rville, et le succès avec lequel nit les importantes fonctions essorat, lui avaient acquis une on telle, que la cour d'Angle- négligea rien pour l'attirer à ité de Göttingue : elle lui fit r, en 1734, la place de pre- fesseur ou doyen de l'univer- droit, et celle de conseiller de iebauer accepta, et vint ha- itingue, où, pendant près de e années, il remplit avec exac- es devoirs de sa charge, aux issements unanimes des nom- lèves qui accouraient de toutes ur profiter de ses leçons. Ce i à Göttingue qu'il entreprit ou les ouvrages qui lui assurent le rang le plus honorable s critiques, les historiens et consultes les plus distingués. u de matières sur lesquelles il

ne se soit exercé : le droit romain et le droit commun lui étaient également familiers ; on a de lui plusieurs discours académiques, et divers morceaux de poésie en vers latins, qui ne sont point sans mérite : la politique ne lui était pas non plus étrangère. Néanmoins le plus important de ses ouvrages, et celui qui lui mérite l'attention et la reconnaissance des juriconsultes de toutes les nations, fut le célèbre Corps de droit auquel il employa trente années de travaux, mais qu'il n'eut pas la satisfaction de voir publier de son vivant. On sait que les bases de cette édition furent les manuscrits du savant Brenkmann, qui avait consacré son existence à réunir et à comparer ensemble tous les manuscrits et toutes les éditions qu'il avait pu recueillir des Pandectes de Justinien, et à noter avec soin toutes les variantes. (Voy. BRENKMANN.) La mort le surprit avant qu'il eût pu terminer ce bel ouvrage. Bynkershoek, auquel il avait légué ses manuscrits, lui survécut trop peu pour pouvoir y mettre la dernière main ; et ce fut la vente de celui-ci que Gebauer, en 1743, se rendit acquéreur de ces précieux matériaux. Il s'occupa le reste de sa vie à les continuer ; mais il se proposa, au lieu d'une édition critique des Pandectes seulement, d'étendre son travail à la totalité du Corps de droit. Il est à regretter que ce projet

n'ait pas reçu son entière exécution par les soins de Gebauer seul. Après sa mort, arrivée à Göttingue le 27 janvier 1773, ses manuscrits tombèrent entre les mains de George-Auguste Spangenberg, qui se chargea de publier et de continuer l'édition préparée par Gebauer. Le premier volume parut en effet sous ce titre : *Corpus juris civilis codicibus veteribus manuscriptis et optimis quibusque editionibus collatis recensuit G.-C. Gebauer, et post ejus obitum, curavit G.-Aug. Spangenberg*, Göttingue, 1776, gr. in-4°. Il ne renferme que les Institutes et les Pandectes : les premières sont la reproduction de l'édition donnée par Cujas, avec un très petit nombre de variantes nouvelles; mais les Pandectes sont traitées d'une manière supérieure : les notes qui accompagnent ce volume ne sont que critiques, et point dans le genre de celles que Godefroy a mises au bas de son édition (Voy. Denis GODEFROY). Le second volume ne fut publié par Spangenberg qu'en 1797 : il renferme le surplus du Corps de droit; mais il est fort inférieur au premier, et il attira sur son éditeur quelques critiques méritées. Quoi qu'il en soit, cette édition dont Gebauer peut être regardé comme le principal auteur, l'emporte, pour la pureté du texte, sur toutes celles qui ont été publiées depuis la renaissance du droit romain; et, à ce titre, elle mérite d'occuper une place distinguée dans la bibliothèque de tous les savants. Gebauer a laissé de nombreux ouvrages, dont aucun cependant n'est très volumineux, mais dont la liste, donnée par Meusel, est trop longue pour l'insérer ici dans son entier; on y distingue : I. Cinq dissertations, *De M. Agrippâ*, Leipzig, 1717, in-4°; *De marmore Istiaco* (dans les

*Acta Romul-
neris in
4°; D
in-4°;
II. De
tu, libe
8°, fig
bauer
III. D
in-4°;
sous ce
mica a
trinam
trinæ i
in-4°.
tionum
vis et
colleg
ibid.,
jure,
dissert
énorm
sur la
in-4°
par les
langiet
taillée
états a
sur le
de l'h
d'écla
in-8°.
éditeur
jusqu'
en 17°
Gebau
été im
dans s
sance
rope,
ra à l
faits r
emper*

1744, (en allemand) 3 vol.
 3. VIII. *De patriâ potestâ* importante matière du droit traitée dans deux dissertations étendues, dont la première en 1752, et la deuxième à Leipzig. Gébauer y prouve l'opinion de Bynkershoek, et Heineccius, que la puissance n'était pas aussi à Rome, quant au droit de vie et de mort, que ces jurisconsultes le disent : il discute et démontre également à tort qu'ils ont l'origine de cette puissance du droit de propriété; que c'est dans le pouvoir domestique de famille qu'il faut la chercher; cette controverse fut ranimée par les jurisconsultes allemands en les uns prirent parti pour Bynkershoek, les autres défendirent l'opinion de Heineccius; et l'on doit à cette dispute trois dissertations de MM. Jensen, Robert et Gébauer.
 IX. *Ordo Institutionum nearum brevibus positioni-umprehensum; accedunt Prole-istoriam Institutionum ad-ia et in earundem librum excursus sex*, Göttingue, 1752, in-8°. Il existe peu d'abrégés de ce livre et à la fois plus subs-tanciels que les autres : Gébauer le publia pour l'usage de ses élèves; il est précédé d'une préface où l'auteur expose des recherches historiques sur les principes du droit romain, et de titres de docteur. Les Pro-le-istoriam peuvent être considérés comme des morceaux les plus curieux qui existent sur l'histoire des sciences, les diverses éditions qui ont été données, et les principaux auteurs qui ont consacré des ouvrages à leur explication. Les *Excursus* qui terminent le volume,

sont des dissertations qui, pour la plupart, avaient été publiées séparément. Il est fâcheux que Gébauer n'en ait point composé de semblables sur les trois autres livres des *Institutes*.
 X. *Histoire de Portugal, ou Développement du premier chapitre du Plan de l'histoire des états de l'Europe*, Leipzig, 1759, in-8°. (en allemand.) Cette espèce de commentaire n'était que le prélude d'une plus grande entreprise. Gébauer se proposait de traiter dans le même goût l'histoire de tous les états sur lesquels il n'avait pu donner que des notions abrégées dans son premier ouvrage. Un semblable travail était prêt sur l'histoire d'Espagne; mais il ne put être publié ni par Gébauer ni par ses héritiers.
 XI. *Narratio de Henrico Brenkmanno, de manusc. Brenkmannianis, de suis in corp. jur. civ. conatibus et lab.*, Leipzig, 1764, in-4°; auquel il faut joindre *Manuscripti cujusdam Brenkmanniani specimen*, ibid., 1767, in-4°. Cette Biographie, dans laquelle Gébauer rend compte des travaux de Brenkmann et de ses projets sur leur continuation, est terminée par une notice sur Henri Newton, chargé d'affaires d'Angleterre à la cour du grand-duc de Toscane, homme instruit, ami des lettres, et à la protection duquel Brenkmann dut l'entrée de la bibliothèque des Médicis à Florence, et la communication du célèbre manuscrit des *Pandectes florentines*, qu'on montrait si difficilement aux étrangers.
 XII. *Vestigia juris Germanici antiquissima in C. C. Taciti Germania obvia, sive dissertationes XXII in varia aurei illius libelli loca, cum nonnullis similibus argumentis*, Göttingue, 1766, in-8°. Cet ouvrage seul suffirait pour assurer à Gébauer la réputation la plus éclatante comme jurisconsulte et comme

ien : il se compose de vingt-dissertations, publiées séparément pour la plupart, à Göttingue, de 1741 jusqu'en 1765. L'auteur nous conduit au milieu des usages de l'antique Germanie; il nous raconte les fêtes, les jeux, les mariages des Germains, nous trace les formes de leurs gouvernements, leurs institutions civiles et guerrières, leur discipline militaire; il parle de la manière dont la justice était administrée parmi eux, de leurs lois civiles et criminelles : il entre dans le détail des supplices, etc.; en un mot, rien de tout ce qui les concerne ne nous devient étranger. Ce recueil, trop peu connu en France, peut être considéré comme le plus précieux commentaire de l'immortel ouvrage de Tacite sur les Germains. XIII. *Exercitationes academicae varii argumenti*. C'est la collection des principales dissertations que Gebauer avait publiées sur le droit civil. Outre toutes celles que nous avons citées dans les nos. I, V, VIII de cet article, on y remarque encore les dissertations *De actione tutelæ adversus magistratus; De successione inter ingenuos jure sanguinis ab intestato civili; De imputatione facti alieni circa delicta; De origine testamentorum; De matrimonio cum avunculi viduæ; De differentiâ inter proconsules et legatos Cæsaris; De hercto cito ob iniquitatem in melius reformando*, etc. L'éditeur de ce recueil est Weissmantel, qui fit paraître le premier volume à Erfurt, en 1776, in-4°, et le deuxième, au même endroit, en 1777 : ce dernier est précédé d'un éloge de Gebauer par l'illustre Heyne, qui avait paru à Göttingue en 1773, in-fol. Indépendamment des ouvrages que l'on vient de citer, on doit encore à Gebauer une foule de dissertations sur des matières féoda-

les, insérées dans *feudalis* de Jenin. L'édition des *Prælectiones* (Ulric), donnée en 1751, 3 vol. in-4°, avec les notes de Meuschen et de Meuschen des *Institutiones* de Schilter, Leipzig, 1751. On trouve dans l'édition des *Dissertationes* de Barth, Leipzig, 1751, l'éditeur de *Grotii de Jure Belli ac Pacis*, Halle, 1750, in-4°, par Loebel, 1751, 4 vol. in-4°, autres ouvrages.

GEBELIN. V.

GEBER ou GEBER, chimiste arabe, de Hauran, était de Hauran, vivait dans le v. s. Aboulfeda. C'est à lui que l'on attribue le font (G) en grec, d'autres en latin. Un ignorant tra- duit les premiers volumes de *la médecine* de S. Gerber d'après le doute Gerber d'après le vestit stupider celui de Donat sur la vie mais on voit les recherches métaux pour et le degré de d'opérer les conduisirent importante decime, te sif (muri le précipit mercure le nitrat que la p naises au

lèbre, non pour avoir connue chimère (la pierre philosophale), mais pour avoir trouvés fondés sur l'expérience. Il ne faut pas s'il se ruina à ce même tant d'autres. Il paraît que Geber ne se contenta pas de nouveaux souffleur cultiva aussi la chimie avec soin : on a même attribué à Geber l'honneur de l'invention de l'algèbre, en supposant qu'il a donné son nom à cette science. On ne fait pas difficulté de lui donner au nombre des douze plus grands chimistes du monde. Boerhaave a parlé de Geber aussi avec estime. Tout cela n'est pas au moins dans Geber une preuve de sa grande connaissance pour son époque où il vivait : mais il n'était pas médecin ; et il ne paraît pas qu'il ait cherché un remède universel. On trouve dans ses ouvrages certaines expressions, telles que *L'or, ainsi préparé guérit la lèpre et toutes sortes de maladies*. Mais il faut observer que son langage mystique et fâcheux qualifie de lépreux les hommes les moins parfaits, et qu'il se réfère au nombre de ceux qui se convertissent. Ainsi, lorsqu'il dit, *Je guérirai six lépreux*, il entend par là les convertir en or capable de résister à l'épreuve de l'antimoine. Geber était enthousiaste d'alchimie au point de comparer les enfants à des enfants qui, renfermés dans une étroite maison, ne voient rien au delà, et n'ont aucune idée de l'étendue du globe terrestre. Voici les titres de ses ouvrages dans les traductions : I. *Summa perfectionis chymicæ in sua natura libri octo cum additione ejusdem Geberii tractatum, nec non Merlini et aliorum operum similis argumenti*, Dantzig, 1788. Cette édition, qui n'est

pas commune, et qui renferme plusieurs figures de vaisseaux et de fourneaux chimiques, a été faite sur une édition de Rome, très ancienne et extraordinairement rare, suivant une note manuscrite de Lenglet du Fresnoy. Il est inutile de citer les éditions subséquentes, si ce n'est une traduction française de la *Somme de la perfection*, faite par Salmon, et insérée dans l'ouvrage qu'a publié ce médecin, sous le titre : *Bibliothèque des philosophes chimiques*, Paris, 1672 et 1678, 2 vol. in-12. II. *De investigatione perfectionis metallorum*, Bâle, 1562, in-fol. Ce livre est joint à l'édition de Dautzig de 1682, ainsi que les deux suivants : *Testamentum*; *De fornacibus construendis*; ce dernier avait déjà paru à Berne, en 1545, in-4°. Lenglet (*Hist. de la philos. hermét.* tom. III) cite quatre manuscrits arabes de Geber : le premier, conservé dans la bibliothèque du Roi, sous le n°. 972, est intitulé, *Opus cui titulus Liber divitiarum, tractatus chymicus, et pars octava quingentorum illorum, quos de hoc argumento litteris consignavit Abou Moussa Giaber ben Haijam al Sofi, qui vulgò Geber nuncupatur*; les trois autres manuscrits se trouvent dans la bibliothèque publique de Leyde, sous les titres : *De lapide philosophico* (n°. 800); *Tractatus de inveniendâ arte auri et argenti, sive alchymia* (n°. 801); cet ouvrage est le premier de Geber qu'il faut lire, suivant l'auteur même; *Duo alii tractatus de eadem materia* (n°. 802). R—D—N.

GEBHARD (JEAN), philologue, né à Neubourg, dans le Haut-Palatinat, fit ses études avec succès à l'université de Heidelberg, où il eut pour maître le savant Gruter. Il était à peine âgé de vingt-trois ans, lorsqu'il

GEB

un *Recueil d'observations sur les principaux auteurs de l'antiquité* : c'était le fruit de son travail assidue de leurs ouvrages. Gebhard fut dès-lors compté parmi les érudits que possédait l'Allemagne. La prise de Heidelberg, en 1622, qui fut fatale ; il y perdit tous ses livres et ses manuscrits, et entre autres un travail sur Tite-Live, dont il n'avoit pu faire depuis plusieurs années. Il n'avoit pu avoir mené une vie errante et vagabonde, il obtint enfin, en 1628, une chaire d'histoire et de langue grecque à l'université de Groningue, vacante par la mort d'Ubbo Emmius. Il la remplit avec beaucoup de distinction, et mourut en 1652, n'ayant pas encore atteint sa quarantième année. On a de lui : I. *Creundiorum sive juvenilium curarum libri III*, Hanau, 1615, in-4°. II. *Antiquarum lectionum libri duo*. Jean Hermann Schminck a inséré ces deux ouvrages dans son *Syntagma criticum*, Marbourg, 1717, in-4°. III. *In Catullum, Tibullum, Propertium animadversiones*, Hanau, 1618, in-8°, et dans plusieurs autres éditions de ces trois poètes. IV. *In vitas Cornelii Nepotis spicilegium notarum*, Amsterdam, 1644, in-12 ; à la suite des *Vies de Cornélius-Népos*, et dans un grand nombre d'autres éditions de cet historien. V. *Variarum lectionum et animadversionum in Livium ex tribus codicibus biblioth. Palatinæ erutarum specimen ad librum primum Livii*, Halle, 1712, in-4°. II. L. Schurzfleisch en est l'éditeur. VI. *Exilium, sive carminum in exilio scriptorum libri duo*, Amsterdam, 1628, in-12. Il composa ces vers dans le temps qu'il étoit obligé de fuir son pays ravagé par la guerre ; et c'est à cette espèce d'exil qu'il fait

GEB

allusion dans le titre sous lequel il a réuni. Gebhard avoit un talent pour la poésie ; on lui a laissé quelques-unes de ses pièces, qu'il a écrites avec plaisir, parce qu'elles contiennent des détails touchants, et qu'il avoit bien connus. Sa *Vie*, par André Gebhard, est très intéressante : elle a été imprimée à Groningue, 1655,

GEBHARDI (JEAN-VIN), né en 1699 à Brême, fit ses premières études chez son père Jean-Albert, qui étoit professeur au gymnase, et qui étoit l'auteur de quelques ouvrages en latin, tels qu'un drame historique *Decus familiæ Ducum Luneburgensium à 1699 imp. labefactum*, Brême, 1734, in-4°. Gebhardi alla ensuite faire ses études à Helmstadt et à Göttinge. Il se distingua par son sagesse des universités auxquelles il étoit parvenu qu'avant de quitter ces lieux, il soutint deux thèses ou dissertations sur l'histoire naturelle, et souvent l'ouvrage de son père. Il préside à cette solennité, et Gebhardi s'y conforma. Il se distingua par sa sagesse et sa modération se distingue de ses contemporains, en ce qu'il n'a point écrit l'auteur, et qu'au lieu d'une brochure de quelque étendue, il a écrit un ouvrage en quatre volumes in-4°. Elle offre une singularité : Gebhardi a écrit sur la théologie, et cette dissertation est un sujet qui n'auroit pu être le titre suivant *De rebus in rebus rum ducum Barchinensis, Léna, 1772*, in-4°. Elle précluda au lieu de cela de illustrer son ouvrage par une traduction tranquille d'après l'original, et c'est à l'insu de l'auteur qu'il offre peu d'

par un biographe. Après avoir comme gouverneur aux études été seigneur hanovrien, et accompagné aux universités de Helmstadt, il fut nommé professeur de théologie, de et de philologie à l'académie des nobles de Lunebourg; qu'il remplit jusqu'en 1746. pendant qu'il professait la théologie il publia en 1730 et 1731 un ouvrage généalogique, qui est un titre à l'immortalité. Il prit l'usage de son travail le livre de Gebhardi, rédigé en allemand, est divisé en 3 vol. in-fol., chacun porte un titre particulier; le premier renferme la généalogie des maisons impériales et royales existantes en 1730; le second, celle de ces maisons qui ont été éteintes à cette époque; le troisième, la généalogie des maisons musulmanes et païennes. Ce recueil est la base de tous les ouvrages généalogiques des savants du XVIII^e siècle jusqu'à Gatterer. En 1746, Gebhardi fut nommé à une chaire plus analogue à ses occupations favorites, celle d'historien et en même temps le roi d'Anhalt, électeur d'Hanovre, lui donna le titre de conseiller. Gebhardi mourut à Lunebourg, le 10 novembre 1764. Parmi plusieurs autres ouvrages historiques et généalogiques publiés, nous ne nommerons que les *Mémoires historiques et généalogiques* (en allemand), dont il a paru 3 vol. in-8°. Les deux premiers furent imprimés en 1749 et 1752 : le troisième (1) a été publié

après la mort de l'auteur par son fils Louis-Albert (mort en 1802). Le même fils publia en 1776, 1779 et 1785, 3 volumes in-4°, renfermant les matériaux laissés par son père pour une *Histoire généalogique des maisons souveraines d'Allemagne*. S—L.

GEBLER (TOBIAS-PHILIPPE, baron DE), né le 2 novembre 1726 à Zeulenrod, petite ville du pays du prince de Reuss-Gratz, enclavé dans le Voigtland (Haute-Saxe), où son père occupait une place à la chancellerie, fit ses études dans les universités de Jéna, Göttingue et Halle. Après avoir voyagé en Allemagne, en Danemark, en Norvège et en Hollande, il entra au service des Etats-Généraux, qui le nommèrent, en 1748, secrétaire de légation à la cour de Berlin; il y remplit pendant trois ans les fonctions de chargé d'affaires en l'absence du ministre. Vers la fin de l'année 1755 il quitta ce poste, et accepta la place de secrétaire du directoire général du commerce des Etats de la monarchie autrichienne à Vienne. Il passa le reste de sa vie dans cette capitale, où il fut successivement promu à des dignités éminentes. En 1759, il fut nommé membre de la chambre autrichienne, qui était chargée de l'administration suprême des affaires de l'intérieur. Il eut la direction de la partie des mines et des monnaies. Lorsqu'en 1762 Marie-Thérèse fit une organisation nouvelle de toutes les branches de l'administration publique, Gebler fut nommé conseiller autrichien attaché à la chancellerie de l'Autriche et de la Bohême. L'année suivante, il fut anobli et gratifié de l'indignat en Bohême. En 1768, l'impératrice-reine le nomma membre du conseil d'état, qui délibérait en présence

(1) y trouve une biographie de l'auteur, dont vous pu faire usage, ce livre ne se trouve qu'à Paris.

baron de Gebler fut un de ces hommes rares qui, sans intérêt personnel, soutiennent, par pur patriotisme et par amour pour le bien public, toutes les entreprises qui paraissent dirigées vers ce but. Les hommes de lettres, les artistes, les spéculateurs trouvaient en lui un protecteur zélé. Il contribua beaucoup au perfectionnement de l'instruction publique en Autriche, surtout pour ce que les Allemands appellent les sciences *caméralistiques*, qui embrassent toutes les branches de l'administration de l'État. On exige, en Allemagne, de ceux qui se destinent à cette carrière, non pas une routine acquise des travaux de bureau, mais des études réglées dans les universités où il existe des professeurs pour ces sciences. Gebler a le mérite d'avoir encouragé cette étude en Autriche. Il aimait beaucoup le théâtre, et travailla à l'épurer et à former un vrai théâtre national. Ne trouvant pas dans la littérature allemande un assez grand nombre de pièces qui satisfissent son goût, il employa ses

vivait naïves, qui s de la ha qui mérit tres : c'est qui parut 1771, et On est é laquelle ur les mœurs FRIEDEL). GED (C sais du x 1725, l'éta Édimbourg faire l'essa qu'il voulai l'imprimeri nais imprim de planches paraît que a suivirent d'a teurs de la L'invention tituer aux ployés un métal coulé pages ou des mait d'abord

GED

quelques avantages sous les rapports de l'économie, de la correction, de la beauté et de l'uniformité. Ged, s'étant associé, dans cet essai, Guillaume Fenner, papetier, un fondeur en caractères, et son propre fils Jacques Ged, sollicita et obtint, le 23 avril 1731, de l'université de Cambridge, le privilège d'imprimer, avec des planches coulées, des Bibles et des livres de prières. L'impression de deux livres de prières fut tout le résultat de cette association, qui ruina entièrement l'inventeur. Il attribua ce revers à l'infidélité de ses ouvriers, et aux mauvais procédés de ses associés, particulièrement de Fenner. Les autres imprimeurs et les libraires, pour étouffer, dans sa naissance, une innovation qui pouvait leur devenir très nuisible, étaient parvenus, dit-il, à déprimer le mérite de son procédé, en faisant corrompre le texte de ses éditions pour les remplir de fautes. Il retourna en Écosse en 1733; et, pour satisfaire aux desirs de quelques amis de l'art, il donna une édition de *Salluste* en latin, imprimée suivant sa méthode (*tabellis seu laminis fuis*), 1744, in-12 de 150 p. Camus, qui a vu à Paris un exemplaire de cette édition, ainsi qu'une des planches qui y a servi, l'a présenté comme étant d'un bon usage, mais sans avoir un mérite remarquable. On peut consulter sur ce sujet son *Histoire et procédés du polytypage et de la Stéréotypie*, an x, in-8°. Les affaires de G. Ged ne s'étant pas améliorées en Écosse, et Fenner, contre lequel il avait inutilement intenté une action devant les tribunaux, étant mort insolvable, il s'était décidé à aller rejoindre son fils à Londres; mais il mourut avant l'exécution de ce projet, le 19 octobre 1749. Jacques Ged publia, en 1751, un *Mémoire* où il expose les

GED

avantages de la méthode de son père et se plaint amèrement des obstacles et des tracasseries que lui avait suscitées la jalousie de ses confrères. Alexandre Tilloch, éditeur du *Philosophical Magazine*, a fait, depuis, un essai analogue à celui de Ged, qu'il ne connaît pas, dit-on, et obtenu un privilège à cet effet. On voit dans le 10^e vol., août 1801, de l'ouvrage périodique que nous venons de citer, de réflexions sur ce sujet, avec de échantillons de l'impression de Ged de Foulis, de Tilloch et de Didot mais il paraît que l'auteur de ce nouvel essai n'eut pas assez de succès pour suivre son entreprise. L'invention du clichage a seule fait faire un pas important à la stéréotypie. (Voy. CAREZ.) André Wilson a été plus heureux que Tilloch, et a donné depuis des éditions stéréotypées de plusieurs ouvrages importants. Le savant libraire Nichols a publié en 1781 in-8°, au profit d'une fille de Ged des *Mémoires biographiques de Guillaume Ged, comprenant un exposé de ses progrès dans l'art d'imprimer en planches* (block printing); et il a inséré quelques détails sur le même sujet, dans sa belle édition des *Ancedotes littéraires de Bowyer*. X—s.

GÉDDES (MICHEL), théologien anglican, né en Écosse, passa, en 1671, de l'université d'Édimbourg au collège de Balliol à Oxford. En 1678, il alla résider à Lisbonne, en qualité de chapelain de la factorerie anglaise. En 1686, on ne dit pas pour quel motif, l'inquisition le cita à son tribunal, et lui défendit de continuer ses fonctions ecclésiastiques qu'il exerçait cependant en vertu d'une des stipulations du traité conclu entre l'Angleterre et le Portugal. Les négociants anglais s'adressèrent

GED

de Londres, pour se plaindre de l'infraction du traité; mais leur réclamation lui fut parée. GEDDES avait été suspendu de ses fonctions par la commission ecclésiastique convoquée par Jacques II, et allait alors à rétablir le catholicisme en Angleterre. Il y revint en 1688, prit le degré de docteur, et fut élu chancelier de l'université par l'évêque Burnet, qui le loua avec éloge dans son *Histoire de la réformation*. Il s'occupa de traduire, de l'espagnol et du français en anglais, quelques manuscrits et livres rares qu'il avait recueillis pendant son séjour à Lisbonne, sous le titre de *Histoire ecclésiastique du Portugal*, Londres, 1694, in-8°; et de *l'Histoire ecclésiastique de l'Espagne*, ibid., 1696, in-8°. On a de lui quelques autres écrits dirigés contre l'Église romaine, et des sermons (*Miscellaneous tracts*) sur la morale civile et ecclésiastique, Londres, 1710, in-8°; publiés successivement en 1714 et 1750. On ne sait point l'époque exacte de sa mort, arrivée l'année 1714. X—s.

GEDDES (JACQUES), auteur écossais, né en 1710 dans le comté de Dumfries en Écosse, exerça quelque temps avec succès la profession d'avocat, mais se serait fait probablement magistrat au barreau, si une maladie langueur ne l'eût enlevé au commencement de sa quarantième année. Il s'est assuré une réputation par un ouvrage de morale et de goût, intitulé : *Sur la composition et la manière d'écrire des anciens, et particulièrement de Platon*, Glasgow, 1750, in-8°. Il a laissé en manuscrit un second volume, qui n'a pas cependant avoir été imprimé. X—s.

GED

GEDDES (ALEXANDRE), prêtre écossais, naquit à Ruthven, dans le comté de Bamff, en 1737, de parents catholiques, qui l'envoyèrent faire ses premières études à Aberdeen, sous un maître particulier. De là il fut admis dans l'école de Scalay, établie dans les montagnes pour les catholiques destinés à l'église, et qui doivent achever leurs études dans quelque université étrangère. En 1758, il vint au collège des Écossais à Paris, étudia la théologie à Navarre, et prit des leçons d'hébreu sous l'abbé Ladvocat. Son goût le portait dès-lors à l'étude de la Bible; et il songea même à en faire une traduction à l'usage des catholiques de son pays. Laborieux et doué de beaucoup de facilité, il apprit le français, l'italien, l'espagnol et l'allemand. Après six ans de séjour en France, il retourna en Écosse, et fut ordonné prêtre à Dundee, en 1764. On l'envoya, peu après, en qualité de chapelain, chez le comte de Traquair, seigneur catholique. Il y resta peu, revint à Paris, où il passa neuf mois, et, à son retour en Écosse, en 1769, il fut proposé à la congrégation d'Auchinharig, dans le comté de Bamff. Ce fut là que, s'étant lié avec des seigneurs et des gens de lettres, il prit des sentimens un peu accommodans sur les matières de religion, imita les plaisanteries des protestans sur les indulgences, les images et les reliques, et prétendit, à leur exemple, que l'écriture était la seule règle de foi. Quelques variations dans la croyance lui paraissaient une chose peu importante; et comme il était vif et ardent, ces opinions hardies éclatèrent bientôt dans ses conversations, et scandalisèrent les catholiques. Ses confrères lui en firent des reproches. M. Hoyle, son évêque, prélat pieux

éclairé, s'efforça de le ramener à de meilleurs sentiments, et, voyant ses exhortations inutiles, menaça de le déclarer suspens de ses fonctions. Geddes, que des générosités immodérées avaient jeté dans des embarras de finances, les vit alors s'augmenter par de mauvaises spéculations : il avait acheté un petit domaine, et s'occupait d'économie rurale ; ses essais ne furent pas heureux, et l'auraient bientôt réduit à l'indigence sans la générosité du duc de Norfolk, qui paya ses dettes : ce fut alors qu'il songea à tirer un parti lucratif de ses talents littéraires ; sa traduction en vers anglais de *Satires choisies d'Horace*, publiée à Londres, 1779, in-8°, fut favorablement accueillie. Vers ce même temps, Geddes quitta sa congrégation ; et l'université d'Aberdeen lui conféra, en 1780, le titre de docteur en droit, qui n'avait encore été accordé à aucun catholique depuis la réforme. Toujours occupé de son projet de traduire la Bible, il vint à Londres avec lord Traquair, dans l'espérance d'y trouver plus de secours. Il paraît avoir totalement abandonné les fonctions pastorales en 1782, et il se livra alors plus que jamais à son travail sur l'Écriture-sainte. Quelques obstacles qu'il éprouva de la part des catholiques, furent levés par la protection de lord Petre, auprès duquel l'avait introduit la duchesse de Gordon, et qui lui fournit généreusement les moyens de continuer ses recherches. Le *Prospectus* de sa traduction de la Bible parut en 1786, en un volume assez considérable, et fut suivi d'une lettre à l'évêque Lowth, et d'une autre au docteur Priestley, pour prouver que la divinité de J.-C. est un principe fondamental du christianisme. En 1788, il proposa une souscription pour sa traduction

(1) ; et, en 1790, il donna une *Réponse générale aux questions et aux conseils qui lui avaient été adressés*. Le premier volume de sa *Traduction* renfermant le *Pentateuque* et *Josue* vit le jour en 1792, et excita un orage contre l'auteur. Trois vicaires apostoliques, MM. Walmesley, Gibson et Douglas, avertirent les fidèles de leur districts, dans une lettre pastorale du 26 décembre 1792, de se défier de cette *Traduction*. De-là une correspondance entre le dernier de ces prélats et Geddes, auquel l'évêque fin par annoncer sa suspension de toutes fonctions ecclésiastiques, s'il ne se soumettait. L'auteur, blessé, répondit par une lettre, où il lui disait nettement qu'il se moquait de ses censures. Il soutint ce ton dans un *Adresse au public*, et dans une plus longue lettre à l'évêque : ces deux écrits respirent l'amertume et l'orgueil. Son second volume fut publié en 1797, et comprend les *Juges*, *Samuel*, les *Rois*, et les *Paralipomènes* (2). Geddes y combat formellement l'inspiration entière de l'Écriture, et ne fait pas difficulté d'avancer que les écrivains sacrés rapportent quelquefois des faits contraires à la raison, et qu'il faut les lire avec discernement. Ce volume attira au traducteur de vifs reproches, tant de la part des catholiques, que de celle des protestants, choqués de sa hardiesse. Ses *Remarques critiques*, en 1801, ne firent qu'augmenter le mécontentement public. La même année, il donna sa *Modeste apologie pour les catholiques romains de la Grande Bretagne*. L'impression qu'avaient faite sur son caractère irritable les att

(1) Le nombre des souscripteurs ne fut que trois cent quarante-trois, parmi lesquels on comptait que peu de catholiques.

(2) On a publié après sa mort (en 1807) sa traduction du *Psauteur*, jusqu'au psaume 118.

semble pressentir sa fin très prochaine. Il expira dans de longues souffrances, le 26 février 1802. C'était certainement un homme instruit dans l'histoire ecclésiastique et dans la littérature *biblique*. Il se flattait d'être toujours catholique, sans approuver, disait-il, l'alliage qu'on avait mêlé à l'Évangile ; et sa raison s'indignait que les écrivains sacrés eussent gâté des faits réels par une mythologie de leur invention : ainsi parlait ce critique téméraire et ce prêtre hétérodoxe. On est allé jusqu'à le traiter d'incrédule : ce reproche paraît peu mérité ; mais Geddes donnait prise sur lui par la singularité de ses idées, l'impétuosité de son caractère, et la pétulance de sa conversation : il était surtout fort vif contre la cour de Rome, et en parlait très librement. Il reçut l'absolution à la mort, quoiqu'il soit douteux qu'il se soit rétracté : le vicaire apostolique de Londres défendit de célébrer publiquement la messe pour lui. Geddes avait une idée bizarre : il s'était persuadé qu'on pouvait juger le caractère des hommes par

in-4°. :
 tins qu'i
livre de
lement
notes cri
 cimen n'
 donna pa
 tion. IV.
 in-4°. (1)
pro tribus
licæ epoch
Vert, trac
 in-4°. VII
 Bangor),
glise, poë
 in-8°. (en :
chia, poë
 1800, in-2
 dans quelq
 notamment
dialecte éci
gue de V
 dans le di
1^{re}. Idylle
 de Buchau
 primées da
 quaires d'
 1792.
 GEDDES

massé, joignit au titre de
il fut revêtu vers l'an 1245
C., celui de libérateur d'Is-
gés de la juste indignation
sur, et livrés, depuis sept
clavage chez les Madianites,
lites gémissaient sous ce
s dur que tous ceux qu'ils
récédemment portés. Ils le-
rs mains suppliantes vers
qui, touché de leur repen-
ra un de ses anges sur la
de mettre un terme à leurs
choix fait par l'envoyé du
tomba sur Gédéon, qui, né
asse ordinaire du peuple, et
ment modeste, se défendit
de remplir cette honorable
alléguant pour excuse le
nsidération dont il jouissait
ssance de ses moyens. L'an-
t rassuré sur ce dernier
édéon le pria de lui faire
, par quelque miracle, qu'il
tablement l'envoyé de Dieu.
ommes qui lui fut faite que
serait rempli, il rentra chez
nre un chevreau, du pain
un, mit la chair dans un
jus dans un vase, et vint
l'ange, qui l'attendait sous
. Il l'invita à prendre part à
L'ange lui ordonna alors de
la chair et les pains, de les
ir une pierre, et de verser
jus de la chair. Gédéon obéit;
ayant étendu le bout d'une
l'il tenait à la main, il en
a chair et les pains, et il
isitôt de la pierre un feu qui
le tout. Gédéon resté seul, et
saint effroi, avait peine à
e ses sens, lorsqu'une voix
ui fit entendre ces paroles
tes : « Ne craignez rien; vous
urrez pas. Allez, sans per-
temps, détruire l'autel de

» Baal; coupez le bois qui l'environ-
» ne, et élevez un autel au vrai Dieu,
» dans le lieu même où le miracle
» dont vous venez d'être témoin s'est
» opéré. » Gédéon profita de l'obscurité de la nuit pour exécuter les ordres du Seigneur. Le lendemain, au lever du soleil, les habitants de la ville, s'étant aperçus que l'autel de Baal avait été renversé, cherchèrent partout le coupable, et apprirent enfin que c'était Gédéon. Pleins de fureur, ils voulurent forcer Joas de leur livrer son fils, afin de le faire mourir. Mais la présence d'esprit, la fermeté et la foi de ce bon père confondirent leur barbare dessein. « Que » Baal, s'écria-t-il, punisse mon fils; » et, s'il est Dieu, qu'il se venge lui-même de celui qui a renversé son » autel! » On attendit vainement la vengeance d'un Dieu qui n'existait pas; et, de ce moment, Gédéon, qui fut nommé Jérobaal, réfléchit aux moyens qu'il devait employer pour opérer l'heureuse délivrance d'Israël. Son plan dressé, il douta encore de lui-même, et supplia l'Éternel de lui prouver, par de nouveaux miracles, qu'il lui accordait sa protection particulière. Il demanda que la toison d'une brebis, étendue dans un champ, reçût seule la rosée du ciel, tandis que le champ demeurerait sec. La rosée tomba, et il n'y eut que la toison de mouillée. Il desira ensuite que la toison demeurât sèche, tandis que le champ recevrait seul la rosée du ciel. La rosée tomba, et il n'y eut que le champ de mouillé. Rempli d'une sainte confiance, il parvint à rassembler de suite une armée de trente-deux mille hommes, et vint camper devant les Madianites, qui étaient au nombre de cent trente-cinq mille. Il se disposait à les attaquer avec toutes ses forces, lorsque le Seigneur, voulant prouver

... sans mettre le genou en terre. Il s'en trouva seulement trois cents. Il lui commanda alors de diviser cette petite troupe en trois bandes, de leur faire prendre une trompette dans la main, dans l'autre un vase vide, où il y aurait une lampe allumée, et de sonner ensuite de la trompette, dès qu'ils entendraient le son de la sienne, en criant tous ensemble : *L'épée du Seigneur et de Gédéon!* Au signal de leur chef, les Israélites firent retentir les airs du son de leurs trompettes; et, brisant le vase qu'ils tenaient à la main, ils élevèrent leurs lampes en poussant le cri convenu. Le bruit des trompettes, les cris, et la lueur de ces trois cents lampes, répandirent une si grande terreur dans le camp des Madianites, que, se croyant assaillis de tous côtés par des forces considérables, ils tournèrent leurs armes les uns contre les autres et s'entre-tuèrent. Ceux qui échappèrent à cet horrible carnage prirent la fuite; mais Gédéon les suivit l'épée dans les reins, et les tailla en pièces. Deux des chefs ennemis, Zibéon et

déon & avec au et mou lesse, l' soixante femmes qu'il eut nommé Il fut en beau de GÉD dicus, t en 154; par sa r Acidalius cette pri lieres ne ACIDALIU raillerie : tablit l'av humain, une espèce si fort les prouve plus tout ce qu'adoxe d'un, et les pas à l'es

en 1631, à quatre-vingt deux ans.

W—s.

GEDIKE (FRÉDÉRIC), naquit le 15 janvier 1754, à Boberow, village de la Marche de Prénitz (dans le Brandebourg), où son père était pasteur. Orphelin à l'âge de neuf ans, sans fortune, il fut élevé d'abord à l'école de Seebausen dans la Vieille-Marche, et ensuite dans l'hospice des orphelins de Zulkichau, où il resta pendant sept ans sous la direction d'un homme d'un grand mérite, le professeur Steinbart. En 1771, il se rendit à l'université de Francfort-sur-l'Oder, où il étudia la théologie : ce fut pendant son séjour dans cette ville, qu'il prit la résolution de se vouer à l'enseignement public. En 1775 il fut appelé à Berlin pour instruire les enfants de Spalding, un des moralistes et des théologiens les plus célèbres de l'église protestante, dans la maison duquel il passa quelques années. Il y demeurait encore, lorsque le magistrat de Berlin le nomma vice-recteur d'un des gymnases de cette ville, celui de Friedrichs-werder. En 1779, il obtint la direction en chef de cet établissement. Le magistrat le désigna en 1791 pour assister Büsching dans la direction d'un autre gymnase de cette ville, celui dit de Cologne; et Gedike remplit ces fonctions en même temps que celles de directeur du gymnase de Friedrichs-werder jusqu'à 1793, où il remplaça entièrement Büsching. Dès 1784, il avait été nommé membre du grand consistoire; en 1787, un des conseillers au département de l'instruction publique (*Ober-Schul collegium*); en 1790, membre de l'académie des sciences de Berlin, et plus tard du comité chargé du perfectionnement de la langue allemande, et de l'académie des arts et

sciences mécaniques. Ce ne fut qu'en 1791 que la faculté de théologie de Halle lui envoya le diplôme de docteur : il avait cessé depuis long-temps de s'occuper de cette science; mais le règlement voulait que le directeur du gymnase fût revêtu de la dignité de docteur. En 1797, Gedike fit un voyage en Italie; en 1802, reçut l'ordre de visiter les écoles de la Prusse méridionale et de la Nouvelle-Prusse orientale. Depuis quelques années sa constitution robuste s'était affaiblie. Il mourut le 2 mai 1803. Quinze jours avant son décès le roi l'avait chargé de faire un voyage en Suisse, pour rendre compte au monarque de l'établissement d'instruction de Pestalozzi, dont la méthode commençait alors à faire du bruit. Tous les instants de la vie active de Gedike ont été consacrés à l'éducation de la jeunesse. Ses principes, sa méthode, les règlements dont il est l'auteur, ont fait une révolution dans l'instruction publique et les établissements qu'il a dirigés sont devenus des écoles d'où sont sortis un grand nombre de savants, de littérateurs et d'hommes de talent. Il enseignait lui-même la rhétorique, la poétique, l'histoire de philosophie ancienne, et donnait des cours d'encyclopédie, dans lequel il faisait voir comment toutes les sciences liées entre elles se prêtent un secours mutuel. Il expliquait aussi Pindare et Horace, qui étaient ses poètes favoris. C'est à Gedike que Berthold la fondation du séminaire où se trouvaient élevés huit jeunes gens qui se vouaient à la haute instruction. Dans les différentes administrations et commissions où Gedike siégeait, il se distinguait par la clarté de ses rapports, par l'excellence de ses plans, par des idées lumineuses que renferment

es réglemens dont il fut l'auteur. Dans sa vie privée Gedike était d'un caractère franc et vrai, qui allait quelquefois jusqu'à la rudesse; son extérieur était négligé et peu prévenant, et il fallait connaître particulièrement ses excellentes qualités pour aimer. La jalousie et la haine lui étaient étrangères. On l'accuse d'avoir aimé l'argent; mais s'il est vrai qu'il n'eût pas été exempt de ce défaut, plusieurs traits de sa vie prouvent au moins que sa délicatesse repoussait tout gain qui ne paraissait pas compatible avec la sévère justice. Parmi ses nombreux ouvrages de Gedike nous ne citerons que quelques-uns des plus remarquables : I. Des traductions allemandes des Odes olympiques et pythiques de Pindare : les premières parurent en 1777, et les autres en 1779. Ces traductions, qui firent à Gedike une place distinguée parmi les poètes allemands, n'ont pas encore été surpassées. II. Une traduction allemande de quatre Dialogues de Platon, le Ménon, le Criton et les deux Alcibiades, Halle, 1780, in-8°. Il a ajouté à l'édition du texte donnée par Biester des notes fort estimables. III. Une édition du Phèdre de Sophocle, avec notes, Berlin, 1781, in-8°. IV. *M. Tullii Ciceronis historia philosophiæ antiquæ; ex omnibus illius scriptis collegit, disposuit, aliorumque auctorum, tum latinorum, tum græcorum, locis illustravit et amplificavit*, Berlin, 1781, in-8°; réimprimé en 1800 et 1815. C'est une idée très ingénieuse d'avoir extrait des nombreux ouvrages de Cicéron les passages qui traitent des systèmes des anciens philosophes, et de les avoir réunis en un seul corps, de manière qu'ils forment une histoire complète de la philosophie des Grecs et des

Romains. V. *Griechisch für die ersten anfänger*, 1782, in-8°. VI. *Lateinisch sebuch für die ersten anfänger*, Berlin, 1782. Ces deux ouvrages sont des recueils de morceaux des auteurs classiques, rangés en suite méthodique, ont un grand nombre d'éditions. Le premier a été réimprimé seize fois; le second neuf éditions. VII. *Französisch sebuch für anfänger*, Berlin, 1782. Ce recueil de lectures françaises a été réimprimé en onze éditions. VIII. *Prælectiones selectæ, cum scholiis et scholarum*, Berlin, 1782. IX. *Französische Chrestomathie zum Gebrauch der höheren Classen*, Berlin, 1792, 1796, 1800. X. *Lateinische Chrestomathie für mittlere Classen*, Berlin, 1797. Les deux dernières sont destinées aux élèves qui ont fait quelques progrès en grec et en français. XI. *Lesebuch für anfänger*, Berlin, 1797 et 1800. Gedike a été depuis 1785 jusqu'à sa mort un des éditeurs d'un ouvrage périodique très estimé, qui porte le titre de *Berliner Monatschrift*. (Voyez au supplément. Soixante et un, p. 100.) Horn, se trouve à la tête de quelques-uns de ses ouvrages, qui fut publié en 1808.

GÉDOYN (NICOLAS), né à Orléans le 17 juin 1711, d'une noblesse ancienne, mais de peu de fortune; elle s'éteignit quoique son père eût fait quelques efforts. Dans son bas âge, il mourut, à la suite d'une long

ême on l'avait enseveli : M^{me}. nuei, si connue par ses bons vout le voir, et ses soins le nt à la vie. En 1684, Gédoynehez les jésuites : il professait orique à Blois, lorsque la faide sa complexion le fit sortir e société. En quittant des conqu'il aima toujours, parmi les-avait, pendant dix ans, formé urs et son esprit, il fut translans une école bien différente, éveloppèrent les qualités agréa-il avait reçues de la nature. roduisit dans la maison de la e Ninon de Lenclos, sa pa-Cette femme, qui conserva si mps l'empire de la beauté, our n'avoir voulu lui accorder dez-vous, que le lendemain du elle aurait eu quatre-vingts ans plis : on aime à penser que cette te est aussi dépourvue de vérité : vraisemblance. Gédoyne, dont moine se bornait à une pension fr., eut des amis, qui le firent, il, nommer à un canonicat de nte - Chapelle de Paris. Dans e, il posséda successivement abbayes. En 1711, l'académie scriptions et belles-lettres l'adns son sein. Les *Dissertations* lut, sont insérées, la plupart, s Mémoires de cette compagnie. remarque des recherches sur ; et principalement sur les s de chevaux, et les courses ars aux jeux olympiques, etc. nier sujet est celui qu'il discute le plus d'étendue. En 1718, sa *Traduction de Quintilien*, ; elle le fit entrer l'année sui-à l'académie française. Cette ution méritait d'autant mieux accueillie, que l'on était réduit de l'abbé de Pure, l'un de ces s condamnés par Despréaux à

une triste immortalité. La préface de Gédoyne est très estimée. C'est en effet le plus judicieux et le plus soigné de ses ouvrages : il y développe les causes de la corruption de l'éloquence chez les Romains. Quant à la traduction, plutôt libre que littérale, elle omet des mots, des phrases, et jusqu'à des pages. Malgré les omissions et les inexactitudes que Claude et Jean Capperonnier y ont trouvées, elle conserve une juste réputation. Pour en apprécier le mérite, il faut se reporter au temps où elle fut publiée ; le texte n'était pas encore épuré par les belles éditions qui lui sont postérieures. Il est peu de livres classiques dont les manuscrits soient aussi rares que ceux de Quintilien ; ce qui laisse, indépendamment de la difficulté des matières qu'il traite, bien peu d'espérance de pouvoir jamais en éclaircir certaines obscurités. Il existe, de cette *Traduction*, plusieurs éditions en 4 vol. in-12 : M. Adry en a donné une, qui doit être recherchée ; elle est accompagnée du texte latin, corrigée, augmentée des passages omis par le traducteur, Paris, Volland, 1810, 6 vol. in-8°. Pausanias n'avait pas encore été traduit en français ; il est obscur par lui-même, et plus encore par le vice des manuscrits : en 1731, Gédoyne en publia la *Traduction*, avec une préface et des notes, 2 vol. in-4°, cartes et figures. Elle n'eut pas moins de succès que celle de Quintilien, quoique l'auteur grec soit plus instructif qu'agréable. Larcher, dans les notes de sa *Traduction d'Hérodote*, relève des méprises graves et nombreuses, dans lesquelles est tombé Gédoyne. Il l'accuse de s'être constamment servi de la version latine d'Amaseus, et de ne l'avoir même pas rendue avec fidélité. M. Clavier lui fait le même reproche dans la préface de sa *Traduction*

nouvelle de Pausanias. L'abbé Belanger avait, bien des années auparavant, tenu le même langage dans ses *Essais de critique sur les traductions d'Hérodote*. L'édition la plus recherchée de la *Traduction* de Gédoyen est celle d'Amsterdam, 1735, 4 vol. in-12. Ce traducteur, le plus souvent, travaillait à la campagne, chez des parents, chez des amis, où il était privé du secours des grandes bibliothèques, et de l'entretien des savants : aussi le mauvais état du texte de Strabon le détourna du projet qu'il avait formé d'en traduire la Géographie. Sa composition paraît, en général, précipitée : son style est clair, facile, animé ; mais il abonde en locutions familières : c'est mal à propos que des dictionnaires, qui se copient sans examen, en vantent l'élégance comme la qualité distinctive. Sans avoir eu aucune des infirmités de la vieillesse, il mourut, en trois jours, d'une pleurésie, le 10 août 1744, au château de Font-Pertuis, à une lieue de l'église de son abbaye de Notre-Dame à Baugency, où l'on voit encore son épitaphe. Il était affable, obligeant, plein de candeur, et se faisait aimer, quoiqu'il fût d'un naturel impétueux. D'Olivet, d'après sa correspondance manuscrite avec le président Bouhier, a certainement dirigé l'édition du volume in-12 qui parut en 1745, sous le titre d'*Œuvres diverses de M. l'abbé Gédoyen* ; Goujet crut, par cette raison, que l'éditeur avait composé le *Mémoire* biographique qui se trouve en tête. Mais la *France littéraire* l'attribue à Petit de Bachaumont, parent de Gédoyen ; et les détails généalogiques, dont il est rempli, rendent cette opinion plus vraisemblable. Les *Œuvres diverses* contiennent les morceaux suivants : I. *De l'éducation des enfants*. II. *Vie d'Épaminondas*.

III. *Des anciens et de*
 IV. *Entretien sur l'urbanité romaine*. Versifs de la table chez les *Apologie des traductions célèbres orateurs de la Relation des Indes*, tiré de Photius. Ces divers morceaux insérés dans les *Mémoires* de des inscriptions, manière abrégée, sans doute consistant moins en recherches qu'en réflexions littéraires : c'est par ce motif que l'éditeur souhaitait qu'après les réunir sans aucun retouchage. On trouve des *Réflexions* sur le goût par Gédoyen, dans un recueil intitulé : *Recueil d'opinions diverses, publiés par un amateur* (d'Olivet), Amsterdam, 1767. Ces réflexions déposent quelquefois en faveur de l'auteur : Voiture et La Fontaine, Saint-Evremond et La Rochefoucauld y sont placés sur la même ligne que Gédoyen. On trouve dans le *Siècle de Louis XIV*, dès son enfance, connu sous le nom de Gédoyen, qui était l'ami de son père. Il prétendrait qu'on eût pu en dire plus en faveur de leur religion des bons auteurs, et qu'on eût été plus quitte, en faveur de leur nation. Il ajoute qu'il avait composé le poème de Milton, qu'on a imprimé, et qu'il a fait quelques réflexions très curieuses, qui n'ont pas été imprimées. D'Alciberte, dans son *Histoire de l'Académie*, transcrit avec complaisance quelques passages des *Œuvres* de Gédoyen ; il les commente, et conclut, qu'il n'avait ni ceux de sa robe ni ceux de sa plume. Il semble que ces deux écrivains soient bien aises de se voir opposés à Gédoyen. To

impartial peut inférer de ses juges, c'est qu'admirateur passionné des orateurs et des poètes de son siècle, il est rarement juste envers les modernes pour ce qui est du talent des belles-lettres. Il offre souvent des aperçus pleins de sens et de vérité; mais sa vivacité naturelle se laisse aller à ce qu'il met à tous ses jugements les modifications nécessaires: au reste, on voit partout un homme de bien, qui pense d'après son cœur, et qui s'énonce avec franchise. S.—S.—N.

GEER (LOUIS DE), né en Hollande, d'une famille ancienne de ce pays, se rendit en Suède sous le règne de Gustave-Adolphe-le-Grand, et obtint les vœux de ce monarque pour la prospérité intérieure du royaume. De Geer qui introduisit en Suède les meilleures méthodes de fonderie de fer, et qui établit les fonderies de fer, les manufactures d'armes et de briques de laiton. Pour faciliter l'exécution de ses projets, il avait fait venir des ouvriers du pays de Liège et des contrées voisines. Ces ouvriers fondèrent une colonie, dont on obtint encore avec intérêt les descendants au canton de Danmora, où sont les principales mines de fer. Les entreprises auxquelles se livra De Geer, contribuant au bien de l'état, lui méritèrent à lui-même une fortune considérable, qui lui donna de nouveaux moyens d'être utile. Il encouragea les talents, fonda des hôpitaux, des écoles, et fit venir en Suède Amos Comenius pour organiser l'instruction publique. (Voyez COMENIUS.) Au commencement du règne de Christine, il équipa une flotte, qui servit à défendre les côtes et à protéger le commerce. Les services que rendit De Geer à sa patrie adoptive, furent reconnus et honorés. Le gouvernement plaça ses ar-

mes parmi celles de la noblesse du pays, et lui accorda d'autres distinctions flatteuses. Les descendants de cet homme remarquable sont restés en Suède; et l'un d'eux, que nous allons faire connaître, a joint aux titres et aux richesses, des succès glorieux dans la carrière des sciences. C.—A.—U.

GEER (CHARLES, baron DE), maréchal de la cour de Suède, et commandeur de l'ordre de Yasa, naquit en Suède l'année 1720. Il passa une partie de son enfance et de sa jeunesse en Hollande, où il prit le goût de l'histoire naturelle, en observant des insectes vers à soie qu'on lui avait donnés comme un objet d'amusement, et en s'entretenant ensuite avec le célèbre Muschenbroek. Après avoir commencé ses études à Utrecht, il les continua à Upsal, et suivit avec une grande assiduité les cours de Celsius, de Klingeustiern et de Linné. Ayant hérité, par le testament de son oncle, d'une des premières fortunes de la Suède, il se montra digne de la posséder en se livrant à la bienfaisance la plus active, et en s'intéressant à toutes les entreprises utiles. Il mérita surtout la reconnaissance publique lorsqu'il consacra des sommes considérables à la réparation des mines de Danmora, inondées par la crue d'un lac. En même temps il acquérait des titres à l'estime des savants en cultivant l'histoire naturelle et les sciences qui s'y rapportent. L'académie de Stockholm, dont il était membre, le voyait assidu à ses séances, et lui fut redevable de plusieurs Mémoires intéressants. Ayant recueilli un grand nombre d'observations sur les insectes, il les publia en français sous le titre de *Mémoires pour servir à l'histoire des insectes*, Stockholm, 1752-78, 7 v. in-4°, fig. Ce livre contient la description de

GEE

500 espèces. C'est l'ouvrage de Linné qui avait inspiré à De Geer un goût particulier pour l'entomologie. Les Mémoires qu'il publia sur cette branche de l'histoire naturelle ont valu à juste titre le surnom de *Réaumur suédois*. Si De Geer n'eût eu moins de charme dans la narration que dans l'exposition des faits, il eût été un naturaliste français, il est moins estimé que Linné à la plus de méthode, parce qu'il imitait aussi, venait de Linné, et surtout tout particulier de classer les objets de la nature; ce qui en a fait son profit. Les Mémoires de Geer et ceux de Réaumur sont les deux ouvrages les plus estimés, les plus clairs, les plus intéressants, les plus riches en faits et en observations qu'on ait encore pu publier sur les insectes. Il y a peu d'ouvrages qui aient pu voir surpassés et même égaux, parce qu'il faut pour cela un concours de circonstances difficiles à réunir; il est même étonnant que dans les sciences, le génie et la persévérance ne soient pas toujours trouvés réunis également. On a vu de ces hommes différents, pour qui le point de perfection n'est pas le même, les plus difficiles de la nature, et qui n'ont que peu de prosélytes. Le premier volume de ce bel ouvrage de Geer parut en 1752, et est plus rare que les Mémoires de Paykull, membre de l'académie des sciences de Stockholm, entomologiste, nous a assuré que la raison de cette rareté provenait de ce que De Geer lui-même n'eût pas voulu que le feu toute l'édition de ce volume, par dépit du peu de succès qu'il avait eu: depuis il reprit l'ouvrage et il envoya en présent chaque volume suivants à tous ceux qui n'avaient fait l'acquisition du premier. Le septième et dernier n'a paru qu'en 1778, après la mort de

GEH

l'auteur; il renferme une méthode générale, fondée sur la nature des ailes, pour les insectes ailés, et pour les aptères sur la nature des métamorphoses. On a publié un volume qui contient tous les insectes décrits par De Geer, classés selon sa méthode. Attaqué depuis plusieurs années de la goutte, le baron de Geer mourut de cette maladie le 8 mars 1778. Sa veuve fit présent à l'académie des sciences de Stockholm des nombreux objets d'histoire naturelle qu'il avait rassemblés. Le buste du baron, en marbre blanc, a été placé dans la salle où ces objets sont réunis.

C—AU et W—R.

GEFFRIS. *Voy. JEFFERYS.*

GEHAN-GUIR. *Voy. DJIHAN GUYR.*

GEHEMA (JEAN-ABRAHAM), médecin polonais du 17^e siècle. Ayan perdu, à l'âge de quatorze ans, son père, qui était staroste et chambellan du roi, il ne reçut point de ses tuteurs l'éducation littéraire qui lui avait été destinée; mais son esprit, avidement de connaissances, se développa, pour ainsi dire, sans culture. Gehema suivit d'abord la carrière des armes, et partit avec son régiment pour la Hollande. Dans ce pays, où les sciences ont presque toujours brillé d'un vif éclat, le jeune officier consacrait à l'étude tous les moments dont le service militaire lui permettait de disposer. Il fit plus: pour se livrer sans réserve à ses occupations chéries, il abandonna son emploi de capitaine de cavalerie et devint candidat de l'université de Leyde. La philosophie cartésienne professée par Henri Duroy, lui inspira un vif intérêt; et constamment il en fut le zélé défenseur. Après en avoir terminé le cours, il fixa irrévocablement son choix sur l'art de guérir, et choisit Bontekoe pour guider sa

ans cette carrière. Ses progrès rapides, et lui méritèrent promptement le doctorat. Revêtu de ce titre, il servit dans le Holstein, en qualité de médecin des troupes danoises. Le duc de Mecklenbourg et le duc de Brandebourg le choisirent successivement pour leur archiâtre. Il fut aussi médecin et conseiller de Pologne. Ces fonctions brillantes, jointes à l'exercice public de sa profession, ne diminuèrent point de sa valeur pour le travail du cabinet, et le prouvent les nombreux ouvrages qu'il a composés. Quelques-uns écrits en latin, la plupart en allemand; ceux-ci seront désignés en abrégé ainsi : I. *Observationum chirurgicarum decas I et II*, Hambourg, 1682, in-12; ibid., 1686; traduites en français, Francfort, 1698, in-12. II. *Observationum medicarum de morbo stomachi*, Brême, 1686, in-12. Plusieurs observations ne manquent pas de valeur; mais elles portent rarement l'autorité irrefragable de l'authenticité. Peut-on croire que des ulcérations du stomac ont été guéries par l'usage des concombres? Est-il bien vrai que Bontekoe dissipait le hoquet en faisant faire une inspiration profonde, et que l'usage de la menthe dissipait les étourdissements opiniâtres causés par le contact des gencives avec le doigt? III. *De morbo vulgò dicto plica pollicularum*, Hamb., 1685, in-12; traduit en français, 1683, in-8°. IV. *De morbo vulgò dicto plica pollicularum*, traduit en hollandais par Hoogstraaten, Dordrecht, 1683, in-8°. On sait que la plique polliculaire, endémique sur les bords de la mer du Nord, est une maladie singulière, dans laquelle les cheveux sont mêlés, dès leur naissance, de fils de soie, têtus d'une manière inextricable. Rien n'est plus disparate, plus opposé à la vérité, que les opinions des auteurs sur cette affection étrange: les uns nous représentent les cheveux grossièrement grossis et injectés,

distillant du sang, causant des douleurs intolérables et même la mort, à la plus légère incision; ceux-là ne voient qu'un simple mélange des cheveux, produit par la négligence et la malpropreté. Ce n'est point ici le lieu de discuter ces deux sentiments erronés, au milieu desquels se trouve la vérité. V. *Homicides médicaux commis par la saignée, les purgatifs, les ventouses, les clystères, les juleps et les cordiaux*, Brême, 1688, in-8°. VI. *Leipziger Beiträge zur Naturgeschichte*, Leipzig, 1714, in-12; traduit en hollandais, la Haye, 1690, in-8°. Cette doctrine est mauvaise, puisqu'elle est exclusive. L'auteur cite à l'appui vingt-deux années d'expériences (Berlin, 1712), pendant lesquelles il dit avoir guéri toutes sortes de fièvres, sans saigner ni purger les malades. VII. *Le Médecin militaire instruit, dévoilant les abus qui se commettent dans la médecine et la chirurgie des armées, et enseignant les moyens d'y remédier*, Hambourg, 1684, in-12; Bâle, 1691, in-8°. Gheheina ne s'est point borné à ce livre sur la médecine d'armée; il en a composé deux sur la chirurgie en particulier, et six ou sept sur les pharmacies civile et militaire. VIII. *La goutte sûrement guérie par le moxa des Chinois*, Hambourg, 1682, in-12. IX. *Combat du thé de la Chine avec l'eau chaude*, Berlin, 1686, in-8°. Ce premier mémoire fut suivi de trois ou quatre autres, dans lesquels le disciple de Bontekoe fait, à l'exemple de son maître, un éloge fastueux et ridicule du thé, qui serait, à les en croire, une véritable panacée. X. *Hygiène rationnelle*, Brême, 1688, in-12; Leipzig, 1696, in-8°. Cette édition est, ainsi que celle de 1712, enrichie de notes, d'observations et d'une préface de J. A. Schlegel. Les traductions hollandaise et la-

... avec ses vertus mer-
veilles du thé pour conserver et
prolonger la vie. Gehema eut de nom-
breux adversaires, contre lesquels il
lança des diatribes, qui ne restèrent
pas sans réponse. Écrivain intarissa-
ble, il a mis en latin le *Traité hollan-
dais de Bontekoe sur les fièvres*, la
Haye, 1683, in-8°; il a publié
sur les devoirs des nourrices, sur
ceux des archiâtres et sur quel-
ques autres matières, des opuscules
qui ne méritent pas d'être tirés de
l'oubli.

C.

GEHLEN (ADOLPHE-FERDINAND),
savant chimiste, membre de l'acadé-
mie royale de Munich, y est mort le 15
juillet 1815, des suites d'un empoi-
sonnement produit par le développe-
ment du gaz hydrogène arseniqué,
en faisant des expériences sur des
métaux mixtes. On ignore le lieu et
l'année de sa naissance. Ce labo-
rieux chimiste a été l'un des collabo-
rateurs du *Journal général de chi-
mie*, Berlin, 1803, 1805, cinq vol.
in-8°, et ensuite du *Journal pour la
chimie et la physique*, ibid., 1806,
1807, in-8°. Il a publié aussi: I. Une

médecin
sances
branch
mu en
médecin
entrepr
voyage
lemagne
il fut l
cette u
lières su
suite, e
dinaire
professe
le 6 mai
une cinq
mémoire
aux scie
écrits en
numérati
bornons
tation, *L*
externis,
un *Recu*
concerna
(en alle
Kühn, I
in-8°; —
de de l-

près de Görlitz, en avril 1696. Après avoir été reçu, en 1719, docteur en droit à l'université de Helmstadt, il revint à Görlitz, et y fut successivement sénateur, inspecteur des bâtimens et bourgmestre. Il mourut le 29 avril 1765. Il a publié : I. *Diss. inaug. de æquitate successionis conjugum, præprimis juxta statuta Gorlicensia*, Helmst., 1719, in-4°. II. Un *Mémoire sur les monnaies bractéates*, inséré dans les *Annonces littér.*, publiées à Halle. III. *Différens mémoires anonymes*, insérés dans la *Bibliothèque des comètes*, publiée par G. Koth en 1746. IV. *Plusieurs observations astronomiques* insérées sans nom d'auteur dans différens journaux, entre autres, dans les *Acta eruditorum*. B—H—D.

GEHLER (JEAN SAMUEL-TRAUGOTT) naquit à Görlitz, dans la Lusace, le 1^{er} novembre 1751. Plusieurs de ses ancêtres, ainsi que son père, Jean-Guillaume Gehler, avaient occupé la place de bourgmestre dans cette ville, où sa famille était très considérée depuis plus de trois siècles. J.-G. Gehler, le bourgmestre, avait des connaissances très solides en philosophie et en mathématiques : il entretenait une correspondance suivie avec le célèbre Wolff à Halle. Une particularité de sa vie nous semble digne d'être citée : J.-G. Gehler épousa, en secondes noces, en 1727, la sœur cadette de sa première femme : c'est le premier cas de cette nature pour lequel on ait obtenu des dispenses dans la Saxe électorale, et non sans de grandes difficultés ; car on avait consulté à ce sujet neuf universités. Jean-Samuel Traugott était le sixième et dernier enfant de ce mariage : sa constitution faible, qui recérait dès sa naissance le germe de sa destruction, rendait son esprit

contemplatif ; et, en exploitant dans la suite le champ des sciences, où son père avait guidé ses premiers pas, il s'attachait de préférence à la partie abstraite et spéculative. Après avoir achevé, à Görlitz, ses études élémentaires, il fut, à l'âge de quinze ans, envoyé à l'université de Leipzig, où son frère aîné, alors médecin, dirigea ses études. J. A. Ernesti, et Morus dont il suivait les cours avec assiduité sont les professeurs auxquels il doit l'élégance de son style latin : mais les sciences mathématiques et physiques et la chimie, ne furent pas négligées et il en fit tellement son occupation favorite, que son esprit méditatif, ennemi de toutes les idées vagues eut beaucoup de peine à quitter la ligne droite des sciences exactes pour se jeter dans le labyrinthe de la jurisprudence. Cependant, par une application assidue, il acquit bientôt de connaissances profondes dans cette partie. En 1773, il devint le fondateur d'une société de jeunes poètes à Leipzig, connue sous le nom de *Alliance des tendres amis* ; et, par ce moyen il exerça une heureuse influence sur l'éducation littéraire et savante de ses jeunes amis, entre lesquels on distingue Gallisch et Jünger. Après avoir fini ses études académiques, Gehler fut, depuis 1773 jusqu'en 1774, gouverneur de trois jeunes seigneurs russes, pour le temps que ces jeunes gens suivaient les cours de l'université de Leipzig. En 1774, ayant été reçu maître ès-arts, il donna des leçons de mathématiques. Les progrès de ses élèves, et surtout le succès de sa traduction des *Recherches sur la modification de l'atmosphère* par De Luc, qu'il publia en 1776, l'engagèrent à écrire une dissertation connue sous le titre d'*Historiæ logarithmorum naturalium prænotitia*, et

droit de faire des leçons pu-
 toutes les parties des scien-
 matiques. Gebler, n'ayant
 on père qu'une bibliothè-
 érable, mais peu de for-
 formé le plan de consa-
 à l'instruction : un riche
 angea entièrement cette dis-
 et le fit entrer dans la car-
 magistrature. Reçu docteur
 en 1777, il fut, six ans
 nommé sénateur de la ville de
 t, en 1786, assesseur de
 ur de justice. La multitude
 ance des fonctions qui lui
 liées, entre autres l'inspec-
 énable sur les maîtrises, la
 de la maison de prêt, etc.,
 rmaient point de ses tra-
 vaux; mais il refusa cons-
 outes les places académic-
 occupa seulement, pendant
 celle d'assesseur du sénat
 e. Le zèle infatigable avec
 malgré les instances de ses
 e livrait sans relâche à ses
 avançait rapidement la fin
 ère laborieuse. Le désir de
 lire le dernier volume de
 onnaire des sciences phy-
 un terme qu'il avait fixé
 travail, l'avait forcé de negli-
 gner les eaux de Carlsbad, qui
 ses souffrances. Il termina
 en octobre 1795 : on dis-
 son cadavre, on trouva, du
 de la poitrine, un grand
 peau très forte, et rempli
 me quantité d'eau bruni
 e côté droit des poumons
 tumé, et le poids de ce sac
 t totalement gêné les fonc-
 tions de cette infirmité des sa-
 En ouvrant son corps, les
 apprirent bien la cause de sa
 mais ils ne purent jamais

concevoir comment il lui avait été
 possible d'exister, et surtout de se li-
 vrer à une vie aussi active. Gebler est
 l'auteur des ouvrages suivans : I.
*Diss. historię logarithmorum natu-
 ralium primordia*, Leipzig, 1776,
 in-4°. II. *Diss. inaug. de lésione
 emtoris ultra dimidium rectè com-
 putandā*, ibid., 1777, in-4°. Ces
 deux dissertations se distinguent non
 seulement par le fonds de science,
 mais surtout par la pureté du style.
 III. Dans le *Recueil pour la physiq-
 ue et l'histoire naturelle*, publié en
 allemand, à Leipzig, depuis 1778,
 et rédigé par lui et son frère aîné
 (J. C. Gebler, médecin et professeur
 de botanique), on trouve également
 un grand nombre de mémoires et de
 morceaux traduits dont il est l'auteur.
 IV. *Dictionnaire de physique*, etc
 (en allem.), 4 v. in-8°, avec gravu-
 res, publiés à Leipzig, de 1787 à
 1791. C'est le plus important de ses
 ouvrages. Il y ajouta, en 1795, un
 volume de *Supplément*, qui renferme
*les Découvertes et les opinions le
 plus modernes connues à la fin de
 l'année 1794*. A. M. Birkholz a
 ajouté à ce dictionnaire un volume
 contenant quatre *Tables des matiè-
 res*, in-8°. Leipzig, 1796. Gebler
 de plus traduit en allemand les *Re-
 cherches sur les modifications de
 l'atmosphère*, par A. De Luc, 2 vol
 in-8°, Leipzig, 1776; la *Disserta-
 tion complète sur la doctrine de l'é-
 lectricité*, par Cavallo, Leipzig, in-
 8°, 1778, et celle sur la *Doctrin-
 e magnétique*, par le même, ibid.
 1788, in-8°; les *Lettres physique
 et morales sur l'histoire de la terr-
 e et de l'homme*, par De Luc, 2 vol
 in-8°. Leipzig, 1781-82; la *Descrip-
 tion des expériences faites avec le
 machines acrostatiques*, par Fauja
 de St-Fond, 2 vol. in-8°, Leipzig

; la *philosophie chimique*, de
croy, Leipzig, 1796, in-8°.
Gehler n'était pas étranger à la
ic; on trouve de lui plusieurs
eaux en ce genre, avec la signa-
H—M., dans un petit Recueil
ié à Leipzig en 1777, intitulé :
ichte. B—H—D.

EIGER (JEAN-CONRAD), pein-
le Zurich, né en 1597, mort en
1671. Il se rendit célèbre par de très
s peintures sur verre, par un
plan géométrique du canton de
Sch, qui est conservé à la biblio-
thèque de cette ville, et qui a été gravé
et publié en sept grandes feuilles, par
J. Meyer. — Son frère, Philippe
EIGER, a publié divers ouvrages
scientifiques de mathématiques. —
Le comte GEIGER, médecin et chirurgien
de Munich, vivait vers le milieu
du 17^e siècle. Il a publié : I. *Mar-
tologia sive dissertatio de Mar-
tis*, Munich, 1637, in-8°. II.
*Ulcus hypochondriacus sive
melancholia hypochondriaca*,
Munich, 1651, in-4°. fig. U—1.

EILER. Voy. GEYLER.

EINOZ (FRANÇOIS), membre de
l'Académie des inscriptions, naquit à
Neuchâtel en Suisse, au mois de juillet
1708. Après avoir fait ses premières
études dans sa famille, il fut envoyé
au collège de Fribourg, tenu alors
par les jésuites, et ensuite à Paris,
où il obtint une bourse dans la com-
mune des Trente-trois. La candeur
de son caractère, sa docilité et son ap-
plication au travail, le rendaient cher à
ses maîtres. Il fit son cours de philo-
sophie au collège du Plessis; mais, quoi-
qu'il fût jeune encore, il sentit l'inu-
tilité des questions scolastiques qu'on y
fait; et laissant à ses condisciples
le soin de briller dans les
disputations, il revint de lui-même
à l'étude des poètes et des auteurs an-

ciens, dont les ouvrages lui étaient
déjà familiers. Destiné par ses parents
à l'état ecclésiastique, il fut obligé
d'interrompre encore ses études ché-
ries, pour s'appliquer à la théologie :
mais ayant obtenu de ses supérieurs
la dispense de fréquenter les leçons
de la Sorbonne par le motif qu'il
n'aspirait à aucun grade, il étudia
l'hébreu, et employa quinze heures
par jour à l'explication du texte des
livres saints et à la lecture des meil-
leurs ouvrages de théologie. L'excès
du travail altéra sa santé; il tomba
malade deux fois, et fut en danger : sa
jeunesse le sauva; et les médecins lui
ayant conseillé d'aller respirer l'air
natal, il revint dans sa patrie, en
1722, après une absence de neuf an-
nées. Il reçut alors l'ordre de prêtri-
se, fut pourvu d'un canonicat de la
collégiale de Bulle, et se consacra en-
tièrement aux devoirs de son minis-
tère. Mais l'ennui ne tarda pas à le ga-
gner dans la solitude: sans cesse il re-
grettait les amis et les moyens d'ins-
truction qu'il avait perdus; et après
avoir lutté pendant sept ans entre son
attachement pour ses parents et sa
passion pour l'étude, il résigna son
bénéfice, et revint à Paris en 1730.
Deux ans après, il obtint la place
d'aumônier dans les gardes suisses;
et, en 1735, il remplaça l'abbé de
Vertot à l'Académie des inscriptions :
il justifia l'honneur qu'on lui avait fait
par les Mémoires qu'il lut aux séances
publiques de cette société, et qui se
distinguent par une vaste érudition
unie à une critique judicieuse. Il entre-
prit aussi une édition d'Hérodote, en
revint le texte sur les excellents ma-
nuscripts de la bibliothèque du Roi, et il
se disposait à en donner la traduction :
mais ce travail fut interrompu par un
voyage que l'abbé Geinoz fit en Suisse,
pour embrasser encore une fois ses

son retour à Paris, la rupture de 1742 l'obligea de quitter Flandre le régiment des gardes; et ce fut seulement en 1745 qu'il put reprendre enfin sa patrie. A cette époque, des douleurs de sciatique l'incommodèrent; et ce ne fut que dans l'année qui lui laissait la douleur, qu'il continua un travail auquel il avait obtenu un grand prix. Une fièvre intermittente l'enleva aux lettres, le 23 mai 1746. Son éloge, prononcé à l'académie des sciences par Bougainville, fut imprimé dans le xxv. des Mémoires de cette société. Ses ouvrages sont : I. *Observations sur les monumens antiques* (Extrait), dans les Mémoires de l'académie, tome xii. II. *Dissertation sur l'ostracisme*, dans le même tome. III. *Recherches sur l'origine des migrations*, tome xiv. IV. *Observations sur le texte et la version du premier livre d'Hérodote*, dans le tome xvi; suite, tome xvii. V. *Défense d'Hérodote contre les accusations de Plutarque*, tomes xix, xxi. VI. Il a en outre fourni un grand nombre d'articles au *Journal des sçavans*, dont il était le principal rédacteur depuis 1745. W—s.

GEISLER (FRÉDÉRIC), bibliographe, né à Reussendorf en Silésie le 16 oct. 1656, professeur et avocat au droit à l'université de Leipzig en 1684, fondateur d'un établissement savant connu sous le nom de *Bibliotheca anthologicum*, mort le 10 mai 1679, est l'auteur d'un grand nombre de dissertations publiées en latin sur différentes questions de droit, comme, *De jure collationis*; *De jure cæmeteriorum*; *De jure testamenti*; *De temperamentis pan-*

rum, etc., qui ne nous intéressent plus aujourd'hui. Mais il fut le premier qui s'occupa de cette partie de l'histoire littéraire qui traite des auteurs anonymes et pseudonymes. Sa dissertation *De nominum mutatione ad leg. unic. codic. hoc tit. unâ cum decadibus quinque scriptorum anonymorum et pseudonymorum à scriptoribus detectorum*, antérieure à l'ouvrage de Deckherr, et à la *Visiera alzata* publiée sous le nom de P. J. Villanovensis (Voy. APROSIO), parut, en 1666, et fut insérée, sans le consentement de l'auteur, en 1670, dans le *Theatrum* de Placcius (Voy. FABRICIUS XIV, 60); elle a même été réimprimée à Leipzig, sans nom d'auteur, en 1671, sous ce titre : *Larva detracta, sive brevis expositio nominum scriptorum quibus scriptores aliquot pseudonymi, recentiores inprimis, latere voluerunt*. A cette dernière édition est joint un catalogue, qui contient cinquante auteurs dont les noms étaient inconnus ou déguisés. Geisler a également publié un *Sylloge variarum literarum*, et un *Recensus axiomatum philosophico-juridicorum*, etc., qui porte pour devise : *Non omnis moriar*, HORAT. B—H—D.

GEISLER (JEAN-GODEFROI), savant humaniste, naquit, en 1726, à Langenau en Lusace; il se forma sous le célèbre Ernesti, et présida lui-même à Gôrlitz, à Gotha, et à Pforta de 1751 à 1787, divers établissements d'instruction publique, de lesquels sont sortis plusieurs savants distingués. Une nombreuse quantité de dissertations, de programmes, d'autres écrits académiques, dont on trouve l'énumération dans *Meuschen*, attestent la variété de ses connaissances. Il fut nommé, en 1787, directeur de la bibliothèque ducale à Gôtha, et y mourut le 2 septembre 1803.

Parmi ses ouvrages nous nous bornons à citer : I. *Commentatio de Photii, patriarchæ Constantinopolitani, scientiâ medicâ*, Leipzig, 1746, in-4°. II. *Diss. de deâ Concordiâ, ex monumentis veterum illustratâ*, ibid., 1750, in-4°, fig. III. Cinq dissertations *De Bibliothecâ Milichianâ*, Görlitz, 1763, 1768. IV. *Notice succincte de la Bibliothèque des pauvres appartenant au gymnase de Gorlitz* (en allemand), ibid., 1765, in-4°. V. *Recensio numorum thesauri Fridericiani, in quibus concordia laudatur, pars I et II*; ibid. eod. in-4°, *ejusd. recensiois p. III*, ibid., 1769, in-4°. Il était aussi un des collaborateurs de la *Gazette littéraire de Gotha*. — GEISLER (Fréd.-Daniel), notaire à Leipzig, où il naquit en 1771, est mort en mars 1798. On a de lui, dans le *Dictionnaire de conversation par Loebel*, Leipzig, 1796, 1797, in-8°, les articles qui ont rapport à l'histoire de France et à la révolution. B—H—D.

GEIADAS ou ELADAS, d'Argos, sculpteur grec, florissait vers la 80^e olympiade, 460 ans avant J.-C. Son nom mériterait à peine d'être conservé, s'il n'avait été le maître de Phidias. Geladas avait fait, pour une tribu de l'Attique, une statue d'Hercule, qui fut élevée en actions de grâces, à la fin d'une peste dont les ravages avaient été terribles. L.—S.—E.

GELAIS (SAINT). Voy. SAINT-GELAIS.

GELALEDDIN. Voy. DJELAL-ÉDDYN.

GÉLASE I^{er}. (SAINT), élu pape le 2 mars 492, succéda à Saint-Félix II : il était Africain ; son père se nommait Valère. Euphémus, patriarche de Constantinople, lui écrivit pour se plaindre de ce qu'il ne lui avait pas fait part de son ordination. Gélase ré-

pondit qu'il n'avait point rempli cette formalité d'usage envers celui qui s'éloignait de sa communion, en ne reconnaissant point la condamnation d'Acace. Le décret contre Acace déplaisait aux Grecs. Gélase mit tous ses soins à le justifier, en démontrant que son prédécesseur n'avait fait qu'exécuter les statuts du concile de Chalcedoine, et qu'il en avait le droit. C'est l'objet de plusieurs lettres qu'il écrivit tant à Euphémus qu'à l'empereur Anastase dans celle qui est adressée à l'empereur, il distingue expressément les deux puissances, et pose en principe que les évêques et le pape étant soumis aux rois dans tout ce qui tient à l'ordre politique, les rois, à leur tour doivent se soumettre aux décisions de l'Église dans tout ce qui appartient à la religion. Cette doctrine de St.-Gélase a été souvent opposée aux prétentions des ultramontains. Gélase poursuivit avec vigueur le pélagianisme, qui semblait renaître dans la Dalmatie, et fit chasser des manichéens, qui se cachaient dans Rome. Il s'occupa avec un soin particulier de remédier aux maux que les églises avaient soufferts en Italie par les guerres élevées entre Théodoric et Odoacre. Afin de donner plutôt à ces églises les pasteurs dont elles étaient privées, il se relâcha de la rigueur des règles canoniques, et rapprocha les intervalles des ordinations. Gélase tint à Rome, en 494, un concile où l'on établit la distinction des livres authentiques et des livres apocryphes. Après avoir posé en principe la primauté de l'église de Rome, à cause de la parole de Jésus-Christ même à St. Pierre ; après avoir donné le second rang à Alexandrie et le troisième à Antioche, on y fait l'énumération des écrits dont la lecture est permise. Il est remarquable que, dans c

sont point compris les Actes des martyrs, qu'il n'est point d'usage de lire dans l'Église romaine, et qui peuvent être altérés par les copies ou des ignorants; ce qui n'est pas que la mémoire de ces personnages ne soit honorée. Gélase écrivit contre Eutychès et Nestor, et tout-à-la-fois, dans un ouvrage intitulé : *Des deux natures*. Dans ses écrits, Gélase fit un *Traité de la Trinité*, un sénateur Andromaque et des hérésies romaines, qui voulaient rétablir les superstitions abolies de son temps. Dans son livre, il avait composé des sermons à l'imitation de St. Ambroise, des *Préfaces*, des *Oraisons*, des *Leçons* du saint sacrifice, et pour l'explication des sacrements. C'est à lui qu'on lui attribue, avec beaucoup de vraisemblance, un *ancien Catechisme de l'Église romaine*, et les messes de toute l'année, et les formules de tous les sacrements. On a aussi un *Sacramentaire*, découvert dans la bibliothèque de St. -Benoît, après avoir passé des mains de Paul Petau dans la bibliothèque de Christine, fut envoyé au roi Louis XI, qui le fit imprimer à Paris en 1480 : il est regardé comme le plus ancien que nous connaissions; et on le trouve sans la paratexte, qui n'y fut ajoutée qu'au 16^e siècle, en France, où ce livre fut écrit (1). Philippe Buonarroti son livre *De claris pontificum litterarum scriptoribus*, et des *Lettres* de Gélase Pape, au-dessus des productions de ce temps. Gélase mourut en 496, au commencement de son pontificat de quatre

ans et huit mois, l'année même que Clovis, qui régnait alors en France, embrassa la religion chrétienne. Gélase fut un modèle de pureté, de zèle et de simplicité dans sa conduite. Ses mœurs répondaient à sa doctrine. Denis le mit au nombre des saints, et l'Église honore sa mémoire le 21 novembre, jour de sa mort. Il eut pour successeur St. Anastase II. D—s.

GÉLASE II, élu pape le 25 janvier 1118, succéda à Pascal II. Il s'appelait Jean de Gaète, était né dans cette ville, de parents nobles, qui le firent étudier de bonne heure, et aux soins desquels il répondit par de succès nombreux et non interrompus. Étant encore fort jeune, il fut fait cardinal par Urbain II, et bientôt après chancelier, pour rétablir, dit-on, Pandolfe d'Alatri, l'ancienne élégance du style, qui était presque perdue. Après la mort d'Urbain, le chancelier Jean de Gaète s'attacha à Pascal II, et ne le quitta pas un seul moment dans ses afflictions, comme s'il eût voulu faire, à ses côtés, l'apprentissage des malheurs qui l'attendaient à son tour, et dans le même degré de puissance. En effet, Cencio de Frangipane, chef de cette orgueilleuse et turbulente famille, qui disposait de la principale autorité dans Rome et tenait toujours pour le parti de l'empereur, n'eut pas plutôt appris l'élection de Gélase, qu'il accourut armé et frémissant de colère, rompit les portes, entra dans l'église, prit le pape à la gorge, le frappa à coups de poing et de pied jusqu'à l'ensanglanter de ses éperons; puis, le traînant par les cheveux, il le mena chez lui, l'enchaîna et l'enferma. Cette violence souleva les Romains : Pierre, préfet de la ville, Pierre de Léon et plusieurs nobles, se rassemblèrent; le peuple prit les armes; on marcha au

(1) Le concile de Gentilly près Paris, en la présence de la plupart des évêques et du légat du pape Paul I et du roi fut prononcé contre les Grecs sur la S. Esprit, et que le symbole dit que

Capitole : les Frangipanes, effrayés, rendirent le pape; l'un d'eux, nommé Léon, se jeta à ses pieds pour lui demander pardon, et sut échapper ainsi à une mort certaine. Gélase, ramené en triomphe, reçut les honneurs accoutumés. On se préparait à l'ordonner et à le sacrer solennellement (car il n'était encore que diacre), lorsqu'il fut averti que l'empereur Henri V était en armes à St.-Pierre. Gélase n'eut que le temps de se jeter sur un cheval, et d'aller se cacher chez un citoyen nommé Bulgamin. Le lendemain, il prit son parti de sortir de Rome, et s'embarqua avec les siens sur le Tibre, où deux galères les attendaient et les menèrent jusqu'à Porto. Là, ils furent arrêtés par une tempête horrible, mais ordinaire dans cette saison. (On était au mois de février.) Les Allemands, qui les suivaient en bordant le rivage, leur tiraient, dit l'histoire, des traits empoisonnés. Ils menaçaient de les poursuivre jusque dans l'eau, s'ils ne rendaient le pape. Le cardinal Hugues d'Alatri fut obligé de le charger sur ses épaules, et de le mener, à la faveur de la nuit, jusqu'à un endroit d'où lui et ceux de sa suite s'embarquèrent, et parvinrent, demi-morts de frayeur, le troisième jour, à Terracine, et le quatrième à Gaëte. Gélase fut reçu avec joie par ses compatriotes. L'empereur, embarrassé par cette fuite, envoya prier Gélase de venir se faire sacrer et couronner à Rome, lui faisant entendre en même temps, que ce serait une occasion de conférer ensemble, et le meilleur moyen de rétablir l'union. Mais Gélase, instruit par l'exemple de Pascal II, ne voulut point se fier aux promesses du perfide Henri, et se fit ordonner et sacrer à Gaëte. Furieux d'avoir manqué sa proie, l'empereur résolut de se

venger en créant un anti-pape, et choisit, à cet effet, Maurice Bourdin (Voy. BOURDIN). Cet intrus ne manqua point, en s'établissant à Rome, de chercher à consolider son pouvoir; et l'un des premiers actes de son autorité fut de couronner, en sa qualité de pape, Henri qu'il avait déjà couronné n'étant encore qu'archevêque de Brague. Il envoya de tous côtés des bulles, et réussit à se faire reconnaître dans quelques endroits de l'Allemagne et de l'Angleterre. Le reste de la chrétienté, et la France surtout, continuèrent de reconnaître Gélase. Un petit nombre ne reconnut ni l'un ni l'autre. L'empereur cependant s'était retiré de Rome; et Gélase, l'ayant appris, se décida à y rentrer secrètement, et se cacha dans une petite église nommée Ste.-Marie-du-second-Cierge. Il voulut même, contre l'avis de quelques-uns de ses amis, officier un jour de fête dans cette église, qui dépendait des fortresses occupées par les Frangipanes. Cette imprudence eut les suites funestes qu'on avait prévues. Les Frangipanes vinrent attaquer le pape au milieu de l'office, avec une troupe de leurs gens armés. Crescence Gaëtan, neveu du pape, et un autre de ses partisans nommé Étienne-le-Normand, résistèrent avec courage. Le combat dura tout le jour. Gélase s'enfuit, à moitié vêtu de ses ornements. Son porte-croix tomba en le suivant : une pauvre femme le recueillit, et le cacha jusqu'au soir. Le combat durait encore, et ne cessa que lorsque les deux partis convinrent enfin que la fuite du pape ne pouvait produire qu'une immense effusion de sang. Gélase fu rejoint par ses amis, qui le trouvèrent dans la campagne près de l'église de St.-Paul, las et gémissant. Ils tinrent conseil le lendemain; et le pap

GEL

après les autres : « Mes-
suivant l'exemple de nos
le précepte de l'Évangile,
nous ne pouvons plus vi-
s cette ville, fuyons dans
re; fuyons cette Sodome et
gypte. Je le dis devant Dieu,
is mieux, s'il était possi-
oir un seul empereur que
oir un si grand nombre : un
et au moins perdrait les au-
s méchants, jusqu'à ce qu'il
i-même la justice du souve-
pereur. » L'avis du pape
approuvé, il fit ses disposi-
r distribuer le gouvernement
e et de Rome pendant son
et s'embarqua pour la Proven-
fut très bien accueilli. Le roi
e, Louis VI, envoya au-de-
i l'abbé Suger avec des pré-
convinrent du jour où le
t se rendre à Vezelai pour
pe et conférer avec lui. Gé-
indiqua un concile à Vicnne.
donné ordre à l'archevêque
venir le trouver à Clugni.
nt son arrivée, Gélase fut at-
ne pleurésie et d'un accès de
ni le mirent au tombeau. Il
29 janvier 1119, après un
quatre jours de pontificat.
iers moments furent un ta-
chant de piété et d'humilité.
ava, en mourant, le chois-
ilait faire pour son successeur
evêque Gui, qui lui suc-
fflet sous le nom de Calixte II.

D—s,

ASE, évêque de Césarée en
était neveu de S. -Cyrille
alem, et fils de sa sœur. Ce
int qui le fit évêque de Césa-
s l'an 567. Néanmoins, les
avorisés par Valens, eurent le
e l'empêcher d'en remplir les
, et de mettre à sa place Eu-

GEL

zoüs qui partageait leur erreur; mais
Valens étant mort, Gélase fut rétabli
sur son siège, qu'il occupa jusqu'en
595. Il était l'un des cent-cinquant
pères qui composaient le concile œcu-
ménique de Constantinople; et il s
trouva à un autre concile tenu dans
la même ville en 594, le 24 septem-
bre. Il mourut quelque temps après
et certainement avant le mois de mar-
ou d'avril de l'année suivante, Jean
son successeur ayant dès-lors ordon-
né S. Porphyre évêque de Gaza. On
sait que Gélase composa : I. Un *Dis-
cours sur l'Épiphanie*, dont Theode-
ret, qui donne à Gélase le titre d'*ad-
mirable*, cite un passage contre les
Eutychiens. II. Une *Histoire ecclé-
siastique, pour servir de suite à celle
d'Eusèbe*. Photius, après avoir par-
lé de cet ouvrage, semble douter que
fonds en appartienne à Gélase, ayan-
lu, dit-il, qu'il avait seulement tra-
duit en grec l'histoire de Rufin; ce qui
suivant Tillemont, ne paraît aucun-
ment fondé, Gélase étant mort ayan-
que Rufin commençât à écrire son hi-
toire, laquelle ne fut finie, au plûtôt
qu'en l'année 400. Il est vraisemblable
que Gélase de Césarée a composé d'au-
tres écrits. S. -Jérôme dit de lui qu'il
cachait ceux qui sortaient de sa plu-
me, s'abstenant sans doute d'y mettre
son nom par humilité. Léonce de B-
zance lui donne le titre de *confesseur*
ce qui semble insinuer que sa mémé-
re a été autrefois honorée par l'Église,
quoique nos martyrologes ne fassent
de lui aucune mention. L—r.

GÉLASE DE CYZIQUE flor-
sant vers 476, du temps des empé-
reurs Basilisque et Zenon; il était
comme lui-même nous l'apprend, l'
d'un prêtre attaché à l'église de sa
ville natale. Il est connu par une *Hi-
toire du concile de Nicée*, laquelle
n'est qu'un recueil de pièces et de

is tirés d'Eusèbe, de Socrate, omène et de Théodoret. Quoique ompilation ne contienne rien rthodoxe, elle ne doit pas être is précaution, parce qu'elle pré- beaucoup de faits, ou douteux, ifestement faux. L'auteur a tras- sur de mauvais mémoires; et cution est loin de racheter ses défauts. Cette histoire, néan-, a été imprimée plusieurs fois c et en latin. Le P. Labbe parle tion donnée par Robert Bail- scossais, Paris, Morel, 1599, . L'ouvrage est divisé en deux quelques lettres de l'empereur ntin en forment un 5^e. On l'a rimé à Rome, dans le tome v *conciles généraux*; et on le trou- si dans la Bibliothèque des Pè- Le P. Labbe parle d'un troisiè- LASE, évêque de la même ville, n croirait être celui de Césarée, tius, en lui attribuant le *Traité les Anoméens*, ne l'en dis- it formellement, « le style de lernier, dit-il, étant beaucoup élève que celui du neveu de yrille. »

L—Y.

LDENHAUR ou GELDEN- ER (GÉRARD), né à Nimègue i l'a fait assez communément ap- Gérard de Nimègue), vivait au encement du xvi^e siècle, et it d'une assez grande réputa- omme littérateur et poète. Il étu- Deventer, école alors célèbre, reçut les leçons de ce même ndre Hegius, qui dirigea les ères études d'Érasme. Son ta- our la poésie latine le fit cou- r poète lauréat par l'empereur nilien I^{er}, en 1517. La vie rale à laquelle Geldenhaur s'é- oué d'abord, ne lui ayant pas nu à la longue, il s'attacha, e titre de recteur et d'historien,

à Charles d'Autriche, depuis empe- reur; mais, n'ayant pu se décider à le suivre en Espagne, il prit le parti d'entrer dans la maison de Philippe de Bourgogne, évêque d'Utrecht, fils naturel de Philippe-le-Bon, et lui servit de chapelain et de secrétaire. Il écrivait en cette qualité à Érasme (*Erasmi Epist.*, lib. III, ep. 41), et lui donnait les assurances de la bien- veillance la plus dévouée de ce prélat. Érasme et Gérard de Nimègue s'é- taient connus et liés à Louvain, où ils avaient fait quelque séjour ensem- ble; mais leur amitié ne dura pas toujours. Gérard de Nimègue ayant été envoyé, en 1526, à Wittemberg, afin d'y examiner l'état des écoles et celui de l'Église, semble avoir été en- gagé par ce voyage à embrasser les opinions de Luther; il écrivit en fa- veur de la réforme, et ne fut point approuvé par Érasme, qui tâcha inu- tillement de le dissuader, et qui finit par le traiter de la manière la plus outrag- euse. Gérard fit passer ses écrits contre Érasme et contre l'Église romaine, à la diète de Spire, et il ne négligea rien pour brouiller Érasme avec le pape, l'empereur, le roi Ferdinand et les autres princes catholiques. Il faut au- jourd'hui plutôt livrer à l'oubli ces mi- sérables disputes que les ressusciter. Ceux qui seraient curieux d'en voir quelques détails, pourront se satisfaire dans la *Vie d'Érasme*, par Burigny, 2^e vol., pag. 306 et suiv. Gelden- haur finit par se retirer en Allemagne: il se maria à Worms, d'où il fut rap- pelé à Augsbourg; et, en 1534, une académie ayant été créée à Marbourg, il y accepta une chaire, et la desservit pendant quelques années. De là s'étant encore rendu pour affaires à Wittem- berg, il mourut, le 10 janvier 1542, de la peste, selon les uns, et selon d'au- tres par la main de quelques brigands

qui lui fendirent le crâne. Outre les productions de théologie polémique de Geldenhaur, on a de lui: I. *Scholæ in dialecticam Georgii Trapezuntii*, Cologne, 1538, in-8°. II. Différens opuscules relatifs à l'histoire de Hollande, qui ont été la plupart recueillis dans la *Batavia illustrata* de Pierre Scriverius, 1650, in-4°. III. *Inferioris Germaniæ historia*, insérée dans *Beatus Rhænanus de rebus Germaniæ*, 1610, in-8°, et dans *Pirckheimeri descriptio Germaniæ*. IV. Une *Vie de Philippe de Bourgogne*, en latin, publiée à Strasbourg en 1529, et qu'Antoine Mathæus a mise, accompagnée de notes, dans ses *Analecta prisci ævi*, tom. 1^{er}, pag. 216, Leyde, 1698. V. *Satyræ VIII*, Louvain, 1515: l'auteur de cet article les a inutilement recherchées. Il n'y a rien de Geldenhaur dans les *Deliciæ poetarum belgicorum*. VI. La *Vie de Rodolphe Agricola* et celle de *Wesvelus Gansfortius*, insérées dans *Fichardi vitæ virorum illustrium*, Francfort, 1556, in-4°. M—ON.

GELÉE (THÉOPHILE), médecin de Dieppe, mort en 1650, étudia la médecine à Montpellier, où il fut reçu docteur sous la présidence de Dulaurens. Il avait été le disciple assidu de ce médecin, qui jouissait alors de beaucoup de célébrité en France; et, pendant toute sa vie, il fut un de ses plus zelés partisans. L'attachement qu'il conserva toujours pour son ancien maître, lui a fait publier: I. Sur la goutte, la lèpre et la maladie vénérienne, un ouvrage qui a pour titre: *Quelques Opuscules recueillis des leçons de Dulaurens en les années 1587 et 1588*, Paris, 1615, in-fol. II. *OEuvres d'André Dulaurens recueillies et traduites en français*, Rouen, 1661, in-fol., fig. III. Un

Abrégé d'anatomie, tiré de la partie de Riolan et de Cœlius. Cet ouvrage, qui fut accueilli du public, a pour titre: *L'Anatomie française d'abrégé, recueillie de plusieurs auteurs qui ont écrit sur la science*, augmentée d'additions sur les valvules, Rouen, 1658, in-8°; Paris, 1656, in-8°. On y a ajouté des additions de Gabriel Bertin, 1664, 1685, in-8°; Paris, 1711, in-8°.

GELÉE. Voy. LORRAINE.

GÉLÉNIUS (SIGISMOND), né à Prague, à la fin du 15^e siècle, d'une famille honorable et distinguée à la cour de Bohême. Son père, Jean Hruby de Geleni, était un homme d'esprit et lettré, avait traduit en tchèque l'Éloge de la folie de Lucrèce (1), et était connu par son mérite. Son père l'estimait. Sa mère, femme d'un esprit distingué, jouissait de beaucoup d'avantages et du même esprit que son mari. Gélénus reçut une éducation lente, et fit de grands progrès sous ses maîtres. Pour se perfectionner encore, il résolut de voyager. Il parcourut l'Allemagne, la France et l'Italie, recherchant les savants, et prenant des leçons de ceux qui étaient célèbres et fameux, ou leur demandant des conseils pour ses études. Pendant cette tournée, pour apprendre le grec, qu'il apprit le grec et qu'il se perfectionna dans cette langue. Il s'appliqua avec tant de diligence à ces trois langues, qu'elles lui furent venues extrêmement familières. Il se rendant en Allemagne, à Bâle, y vit Érasme, et s'attacha à lui. Cet homme fut étonné de trouver dans G

(1) Il a encore traduit en tchèque Petrarque, *De Remedio utriusque fortunæ*, 1501, et d'autres ouvrages célèbres. Il mourut le 7 mars 1544.

d'érudition. Il parla de lui à Jean Froben, imprimeur à Bâle, alors occupé d'éditions savantes : il lui représenta Gelenius comme un homme qui, par son savoir et ses profondes connaissances des langues anciennes, pouvait lui être d'une grande utilité dans son entreprise. Froben le mit à la tête de son imprimerie. Gelenius se chargea de la tâche difficile et pénible de corriger les épreuves des livres grecs, hébreux et latins ; mais il ne borna point à cela son travail : il s'appliqua à traduire la plupart des auteurs grecs qui sortaient des presses de Froben, à en revoir le texte, et surtout à corriger les OEuvres de Pline d'après les anciens manuscrits. Jamais vie ne fut plus laborieuse, ni homme plus studieux. Gelenius donnait à ces occupations tout son temps : il n'en devint pas plus riche. « La » pauvreté, dit De Thou, fut le partage de ce grand homme pendant » toute sa vie. » Ce n'est pas qu'il n'eût pu améliorer sa situation ; mais il en négligea plusieurs fois l'occasion, préférant à des postes lucratifs et aux avantages de la fortune, le plaisir d'être utile à la littérature, à laquelle il rendit de grands services. C'était d'ailleurs un homme d'une extrême simplicité de mœurs, d'un caractère doux et sociable, et d'un flegme imperturbable ; on ne le vit jamais se mettre en colère. Il s'était marié à Bâle, et y mourut en 1554 ou 55, âgé de soixante-dix-sept ans, laissant deux fils et une fille. On peut le regarder comme un des hommes les plus savants du XVI^e. siècle. On doit à ses travaux : I. *Lexicon symphonum quatuor linguarum græcæ scilicet, latinæ, germanicæ et slavonicæ* (sic), Bâle, 1537, in-4^o. ; 1544, in-4^o. C'est un des plus anciens vocabulaires de la langue sla-

vone : on n'y trouve qu'un petit nombre de mots ; mais il est curieux par l'analogie frappante qu'il fait voir entre les mots de ces quatre langues. II. *La traduction en latin de quelques Homélie de S. Jean Chrysostôme*. III. *L'Histoire romaine de Denys d'Halicarnasse*. IV. *L'Histoire ecclésiastique d'Évangé*. V. *L'Ouvrage d'Origène contre Celse*. VI. *Les OEuvres de Philon*. VII. *Appiani de bellis gallicis liber, vel potius epitome, græcæ et latinæ* : cet Abrégé se trouve dans son Histoire romaine en grec et en latin de l'édition de Henri Estienne 1592, in-fol. VIII. Il entreprit *la Version des OEuvres de S. Justin martyr*, et les avait traduites en grande partie lorsqu'il mourut. Cette version a été publiée à Paris, 1575 in-16. IX. Il fit sur *Ammien Marcellin* un travail loué par Henri de Valois. X. Il donna des notes sur *Pline* et sur *Tite-Live*. Érasme blâme les premières, et reproche à son ami d'avoir donné trop de confiance à un manuscrit peu sûr. Huet, en rendant justice à l'érudition de Gelenius et son habileté pour la correction de manuscrits, l'accuse d'interpréter sa fantaisie les passages dont le sens échappe à sa pénétration. XI. *Une édition d'Arnobé*, qui a été condamnée. — Gilles GELINIUS, qui ne doit pas être confondu avec le précédent, était historiographe de l'électeur de Cologne et chanoine de St.-André de cette ville. Il a laissé : I. *Colonia supplex*, Cologne, 1639, in-12. II. *Chronici (1) sancti Andreæ Coloniensis pretiosa Hierotheica* Cologne, 1634, in-4^o. III. *L'admiranda Coloniæ magnitudo*

(1) Cet ouvrage est cité dans Fontette, tom. n^o. 866. Au Supplément, tom. IV, pag. 313, est dit qu'au lieu de *chronici* il faut lire *canoni*

GEL

5, in-4°. Dans ces deux
 Gilles Gelenius donne les
 plusieurs évêques de Co-
Index libertatis eccle-
siæ martyris sanctus Engel-
 id., 1633, in-4. — Son
 GELENIUS, chanoine de
 mort en 1631, avait tra-
 plupart de ces ouvrages ;
 laissé, du fruit de leurs
 collection manuscrite for-
 de trente volumes, sous le
Metropolis Coloniensis. Eck-
 donne un aperçu dans ses
Franciæ orientalis, tom. 1.
 tre Jean GELENIUS, né à
 dans l'électorat de Colo-
 auteur d'un *Traité De na-*
nificationibus cometarum,
et terræ motuum, Colo-
 5, in-12. — Jonas GELE-
 à St-George en Hongrie,
 s le gymnase de la Croix
 sous le savant Egenolph,
 succéda. Il mourut le 19
 1727, après avoir pu-
 ques programmes académi-
 nt les plus remarquables
Albi (sur l'Elbe) disser-
 11, 1709, in-fol. ; *De bi-*
scholæ sanctæ Crucis,
 710, in-fol. ; *De carcere*
et animi medico, etc. I.—Y.
 ERT (CHRISTIAN-FURCHTE-
 né le 4 juillet 1715, à Hay-
 nés de Freiberg, en Saxe,
 s écrivains qui ont le plus
 à faire sortir la littéra-
 nande de l'état de barbarie
 nité où elle était plongée
 nement du xviii^e siècle,
 père, respectable pasteur de
 n, avait treize enfants, et ce-
 ne négligea rien pour don-
 nristian une éducation soi-
 telligence facile et la douceur
 re du jeune Gellert secon-

GEL

dèrent merveilleusement ses efforts
 L'étude lui était agréable et l'obéissance
 ce peu pénible; il fit ses premières
 études à l'école de Meissen, où il con-
 tracta avec Gærtner et Rabener une
 liaison d'amitié qui dura jusqu'à la fin
 de sa vie. Le goût de la poésie se ma-
 nifesta en lui de bonne heure; à l'âge
 de douze ans il composa, pour l'an-
 niversaire de la naissance de son père
 un petit poème allégorique, que dans
 la suite il rappela toujours avec com-
 plaisance. En 1734 il se rendit à l'univer-
 sité de Leipzig; les leçons qu'il
 suivit, lui furent peu utiles: la langu-
 vulgaire était méprisée des savants; et
 de vaines subtilités philosophiques
 une étude des anciens, aussi sèche qu'
 prolige, faisaient presque l'unique
 occupation des maîtres comme de
 élèves. Gellert revint à Haynichen en
 1738, décidé à suivre la carrière de
 la prédication; son premier essai fut
 malheureux: naturellement timide, il
 demeura court au bout de quelque
 phrases, et ce triste accident le dé-
 goûta pour toujours de la chaire. En
 1759 il retourna à Leipzig, chargé
 de diriger l'éducation de MM. de Lu-
 tichau, et ensuite d'un de ses neveux
 il s'y occupa de sa propre éducation
 aussi-bien que de celle des jeunes
 gens qui lui étaient confiés; quelques
 hommes de lettres éclairés avaient dé-
 fait un premier effort pour tirer de
 barbarie la langue allemande, et don-
 ner à leur nation une littérature: ce
 mouvement était général; Gottschee,
 Ebert, Schlegel, Gærtner, Breitinge,
 Bodmer, y travaillaient chacun à sa
 manière, et les querelles qui les divi-
 saient excitaient les esprits à l'activité.
 Schwabe entreprit un ouvrage péri-
 odique, intitulé: *Amusements d'*
cœur et de l'esprit (huit vol., Leip-
 zig, 1742 - 1745); Gellert y donna
 quelques fables et d'autres pièces de

il réussirent, malgré l'incor-
du style: ce journal étant de-
ientôt le champ de bataille
uerre littéraire qui ne conve-
à son honnêteté ni à sa dou-
y renouça, et publia, de cou-
quelques amis, un autre ou-
lu même genre, sous le titre
ériaux pour former l'esprit
aison, quatre vol., Brème,
où toute satire personnelle
erdite. Il avait, en 1744, pris
de maître ès-arts dans la fa-
es lettres de l'université; et
rs son temps fut entièrement
é, soit à écrire, soit à donner
ons publiques de littérature et
ale. En 1746 parut le premier
de ses *Fables*; il fit imprimer, la
année, son roman de *La Com-*
édoise: ces deux publications
suivies de celle de plusieurs co-
, *La Dévoté*, *Les tendres*
etc., et du second recueil de
bles et Contes. Ces divers ou-
eurent le plus grand succès;
en était simple et naturel, le
orrect et facile: ses *Fables* de-
une lecture tout-à-fait popu-
on les lut dans les villages, on
rit par cœur dans les écoles;
jour apportait à Gellert de
es preuves de ce succès. Un
vint à Leipzig, conduisant
iture chargée de bois qu'il fit
devant la maison du profes-
N'est-ce pas ici que demeure
Gellert? demande-t-il. — Oui,
tez. » Il arrive devant Gellert:
Vêtes-vous pas, monsieur, le
Gellert qui a composé des fables?
C'est moi-même. — Eh bien!
une voiture de bois que je
amène pour vous remercier
laisir qu'elles nous ont fait, à
, à ma femme et à mes en-
i. » Une autre fois, Gellert

était chez son relieur; entre un vil-
lagois qui donne au relieur un livre
en feuilles, en lui disant: « Tenez;
» reliez-moi cela bien ferme. — Où
» avez-vous pris ce livre? lui deman-
» de le relieur. — Je l'ai acheté à la
» ville; notre bailli et notre maître
» d'école l'ont trouvé si drôle, qu'ils
» ont manqué en étouffer de rire: j'ai
» un garçon qui commence à lire cou-
» ramment; il me lira ça le soir pen-
» dant que je fumerai ma pipe, et je
» n'irai presque plus au cabaret. »
Lors de la prise de Leipzig par les
Prussiens en 1758, un lieutenant de
hussards entra brusquement chez Gel-
lert, pour le remercier aussi d'avoir
fait ces beaux livres qui l'avaient tant
diverti pendant ses campagnes; et il
voulait absolument témoigner sa recon-
naissance au paisible professeur, en
lui faisant présent d'une paire de pis-
tolets qu'il avait pris à un Cosaque,
et d'un fouet qui avait servi, disait-il,
à donner le *knout*. On rencontre à
chaque instant dans la *Vie* et dans
les *Lettres* de Gellert, des preuves
de cet enthousiasme populaire qu'il
avait excité dans toute l'Allemagne:
au milieu des désastres de la guerre,
des régiments presque entiers venaient
assister à ses leçons; les soldats le sa-
luaient respectueusement, et un ser-
gent qui avait obtenu son congé, se
détourna de sa route pour voir, avant
de retourner dans son pays, ce *brave*
M. Gellert, dont les livres l'avaient
empêché de devenir un malhonnête
homme. Une morale simple, douce,
et à la portée de tous les esprits, est
en effet un des principaux mérites des
ouvrages de Gellert, et a sans doute
été une des causes de leur influence;
les Allemands aiment qu'on leur parle
de morale, et leur prêcher la vertu
est parmi eux un moyen de succès
à peu près sûr: Gellert la leur recom-

l'ailleurs avec ce ton de bon-
 qui plaît, surtout en Ale-
 x classes inférieures de la
 la réputation s'étendit bientôt
 aux grands seigneurs : pen-
 guerre de sept ans, le grand
 et le prince Henri voulurent
 n connaît cette conversation
 professeur soutint noblement
 Roi l'honneur de la littéra-
 mande et la nécessité de la
 bert se plaignit de l'indifféren-
 verains allemands pour leur
 sur propre langue : « Il nous
 , lui dit-il, des Auguste,
 is XIV. — Comment ! la
 a-t-elle pas eu deux Augus-
 Oui, sire, aussi avons-nous
 commencements. » Frédé-
 point choqué de la franchise
 leur, et lui parla de ses *Fa-*
 bert en récita une qui plut
 quelque temps après, Frédé-
 vait, en parlant de lui : « Ce
 urru de Gellert est réelle-
 homme aimable ; c'est un
 u'on ne saurait arracher de
 quit ; mais le tenez-vous une
 est le philosophe le plus doux
 us gai, un esprit fin, tou-
 nouveau, toujours ne ressem-
 à lui-même : pour le cœur,
 une bonté attendrissante ; la
 et la vérité s'échappent de
 res, et son front peint la
 e et l'humanité. Avec tout
 n est embarrassé de lui du
 at que l'on est quatre person-
 emble ; ce babil l'étourdit,
 ité le saisit, la mélancolie le
 il s'oublie, et on n'en tire pas
 . » Gellert, timide et sans
 du monde, devait en effet
 r déplacé dans la société vive,
 et moqueuse de Frédéric. Il
 endant, des hommes qui la
 ent, et en particulier du

prince Henri, d'honorables marquis
 d'estime qu'il ne chercha point à faire
 fructifier ; la faiblesse de sa santé
 condamnait à cette vie sédentaire qu'
 avait choisie par goût : ses souffran-
 ces le faisaient souvent tomber dans
 l'hypocondrie et la tristesse ; tout l'e-
 frayait, rien ne le rassurait, et les
 soins de ses amis lui faisaient seul-
 quelque bien. Ses cours publics étaient
 fort suivis : il ne parlait point avec
 éloquence ; il ne mettait point en avant
 ces idées neuves et hardies qui entraî-
 nent tous ceux qu'elles ne repoussent
 pas : mais sa diction était facile ; ses
 idées étaient claires et justes. Les troubles
 de la guerre de sept ans, et les
 malheurs de la Saxe, inquiétèrent
 souvent son repos, sans interrompre
 ses travaux et ses succès. En 1754
 parurent ses *Poésies didactiques morales* ;
 en 1756, ses *Œuvres mêlées*
 recueil des discours qu'il avait pro-
 noncés à l'ouverture et à la clôture de
 ses leçons publiques. La même année
 il donna ses *Cantiques*, celui de ses
 ouvrages auquel il tenait le plus, et
 qu'il a travaillé avec le plus de soin ;
 ce sont des morceaux de poésie reli-
 gieuse, pleins d'une piété douce et
 d'une véritable onction, plus riches
 en sentiments qu'en images, et d'un
 ton souvent noble, mais rarement élé-
 vé. En 1758, il donna un *cours de*
morale dont le succès fut prodigieux ;
 ce n'était point un traité philosophi-
 que de morale, mais une suite de re-
 flexions, bien enchainées et bien po-
 sentées, sur la nature et la destina-
 tion de l'homme, sur l'importance de
 la beauté de la vertu ; toute pédanti-
 rie scolastique en était bannie : cette
 manière simple et sans prétention de
 science était alors un phénomène
 aussi fut-elle universellement goûtée.
 Lorsque la paix de 1763 eut rendu
 la tranquillité à la Saxe, l'électeur

Frédéric - Christian et son fils Frédéric - Auguste témoignèrent à Gellert une bienveillance pleine d'estime : ce dernier lui fit une pension que Gellert trouva trop considérable, et qui lui fut conservée malgré ses représentations. En 1765, 1767 et 1769, l'électeur et sa cour voulurent assister aux leçons du professeur de Leipzig; et il prononça devant eux trois discours, le premier *sur la nature, l'étendue et l'utilité de la morale*; le second, *sur les causes de la prééminence des anciens sur les modernes*; le troisième, *sur l'empire qu'il faut avoir sur soi-même*. Ces trois morceaux lui valurent de nouvelles marques de considération, dont il fut encore plus touché que flatté. Malgré le déplorable état de sa santé, et sa mélancolie habituelle, il entreprit de mettre la dernière main à ses *Leçons de morale*, pour les donner au public; mais elles ne devaient paraître qu'après sa mort. En vain il essaya de plusieurs remèdes : les eaux de Carlsbad ne le soulagèrent que momentanément; il voyait approcher la fin de sa vie avec tristesse, mais sans effroi : le 5 décembre 1769, ses évanouissements redoublèrent, et les douleurs devinrent plus aiguës; il languit sans se plaindre jusque dans la nuit du 13 au 14 décembre : *Je ne croyais pas qu'il fût si difficile de mourir*, dit-il à ses médecins, en leur demandant combien de temps cela pouvait encore durer. — *Peut-être encore une heure*, lui répondirent-ils. — *Dieu soit loué ! encore une heure !* — et il mourut en effet dans la nuit. Sa mort fut pleurée de l'Allemagne entière, comme celle d'un bienfaiteur de sa nation : les chaires publiques retentirent de son éloge; tous ceux qui savaient écrire firent des vers ou de la prose en son honneur; on multiplia son image en

marbre, en plâtre, en cire, sur la toile et sur le bois; on ouvrit une souscription pour lui ériger un monument : M. OEsler, professeur de dessin à Leipzig, devait en être chargé; mais des circonstances particulières en firent remettre le soin à M. Schlegel. Ce monument est placé dans l'église du cimetière de Leipzig, faubourg de Grimma : il représente la Religion offrant le médaillon de Gellert à la Vertu, qui s'apprête à le couronner; les deux figures d'albâtre, avec le médaillon de cuivre jaune, reposent sur un sarcophage de marbre noir. M. Wendler, libraire de Gellert, lui fit élever dans son jardin un autre monument, qui fut exécuté par M. OEsler un cippe, surmonté d'une urne sépulcrale, offre le médaillon de Gellert les trois Grâces, encore dans l'enfance, pleurent leur père : leur enfance fait allusion à celle de la littérature allemande. Ce monument mérit l'approbation de Pigalle, passant à Leipzig en 1776. Tous ces témoignages d'affection et de regret étaient dus aux vertus comme à l'influence de talents de Gellert : son caractère contribua presque autant que ses ouvrages à répandre en Allemagne le goût des lettres. Il accueillait, avec un extrême bonté, tous ceux qui voulaient le voir, et prêtait libéralement aux jeunes gens le secours de ses lumières, de sa protection, souvent même de sa bourse. Une correspondance très étendue lui donna beaucoup de moyens de servir ceux qui avaient besoin de ses bons offices. Le recueil de ses *Lettres* est un monument authentique de sa bonté : on y reconnaît une âme honnête et tendre, une rare sincérité de conscience, et cet amour de perfectionnement qui distingue la vraie vertu. Le caractère de Gellert ma-

ait de vigueur comme son esprit; ses souffrances physiques rendaient quelquefois son humeur inégale: il était pas inaccessible aux petits plaisirs de la vanité; mais la franchise avec laquelle il avouait ses faiblesses, le desir qu'il avait de les surmonter, ne permettent pas de les considérer comme des torts; on les lui pardonne d'autant plus aisément, qu'il les pardonnait moins lui-même. La collection de ses *OEuvres* a été souvent réimprimée: Leipzig, 1766, 10 volumes in-8°; Berne, 1769-74, 10 vol. in-12; 1775, 10 vol. in-12; Francfort, 1770, 4 vol. grand in-8°; Leipzig, 1776, in-8°; ibid., 1784; c., etc.: ces deux dernières éditions sont les plus complètes et les plus soignées. Celle de Berne, que nous avons sous les yeux, contient: 1°. Une *Dissertation sur le style épistolaire*, et ses *Lettres* de Gellert avec quelques lettres de son ami Rabener. Ces lettres, dont quelques-unes sont fort remarquables, ont été traduites en français par M. Huber, qui les a fait précéder d'un *Éloge* de Gellert, 1 vol. in-12, Leipzig, 1777; et par M^{me}. de Laflie (Utrecht, 1775), qui y a joint la traduction de la *Vie de Gellert* par M. Cramer. — 2°. Les *Cantiques* ou *Poésies religieuses*. — 3°. Les *Poésies morales didactiques*. — 4°. Les *Sonnettes* et les *Fables*, traduits dans presque toutes les langues, et plusieurs fois en français, entre autres par Boulenger, et en vers par Toussaint (1). Comme fabuliste, Gellert a un talent original et vrai; sa narration manque de vivacité, mais elle est naturelle; son style est plus élégant que poétique; ses réflexions sont souvent ingénieuses, et exprimées avec grâce,

(1) Il y en a aussi une traduction en vers français, par une femme aveugle, Mariane Wilhelmine de Leven), Breslau, 1777, in-8°. Le juif Abraham a publié, à Halle, une traduction hébraïque.

mais elles interrompent quelquefois le fil du récit. Ses meilleures sont celles dont le sujet est d'invention, et c'est le plus grand mérite; mérite trop rare parmi les listes. Celles qu'il a imitées de Fontaine sont très inférieures à l'original, et Gellert n'en disconvient pas. La gaieté ne lui est pas étrangère, mais sa manière est plus naïve que piquante; et quand il essaie de donner à sa fable le ton de la satire, il manque de concision et de sel. — 5°. Des *Contes*. Gellert ne connaissait pas le monde et les travers de la nature humaine pour réussir dans la satire: l'exagération prend souvent les lieux de la vérité; il ne s'efforce pas de s'en convaincre, de *La Devote*, mauvaise imitation de l'*Épave*, sans intérêt, sans caractère, sans dénouement: il a mieux réussi dans le drame des *Tendres* dont le dialogue est naturel et l'émotion touchante. Ses *Comédies*, dans tous ses ouvrages, ont été d'abord imprimées séparément, et sont réimprimées depuis: Leipzig, in-8°; 1747, in-8°; 1758, in-8°; quelques-unes ont été traduites en français (1). — 6°. *La comtesse de C...*, roman où les détails font pardonner l'absence de la ressemblance des événements, et l'attachement, par le charme de la lecture des caractères, Leipzig, in-8°; 1758, in-8°: on en a deux traductions françaises; la première (par Formey), 1754, in-8°. La seconde par M. de B., Paris, 1755.

(1) *Le Billet de loterie*, comédie de fait partie du *Théâtre allemand*, traduite par Jucker et Lendaud, 1772, 2 vol. in-8°. *Ses amis*, comédie en deux actes, traduite dans les *Progrès des Allemands en sciences*, par le baron de Bielfeld, 1755. *La Devote*, traduite par Poizeux, a été imprimée à part, Berlin, 1759, in-12.

1784, 2 parties in-12. — 7°. Des *Oeuvres mêlées*, contenant des contes, des idylles, etc. — 8°. Des *Dissertations de littérature et de morale*, agréables à lire, souvent spirituelles, quelquefois insignifiantes, et beaucoup plus remarquables dans le temps où elles ont paru qu'elles ne le sont aujourd'hui, Leipzig, 1747, in-8°; 1766, in-8°, etc. — 9°. Ses *Leçons de morale*, publiées après sa mort, par J. A. Schlegel et G. L. Heyer, Leipzig, 1770, 2 vol. in-8° : elles ont été traduites en français par M. Pajon, qui y a joint des *Réflexions sur la personne et les écrits de l'auteur*; traduites aussi de l'allemand (de Garve), Utrecht et Leipzig, 2 vol., 1772; elles l'ont encore été par la reine de Prusse, veuve du grand Frédéric (Berlin, 1790, 2 vol. in-8°.) Cette princesse a aussi traduit, en français, les *Hymnes* et les *Odes sacrées* de Gellert, *ibid.*, 1789, in-8°. (*Voyez* ÉLISABETH-CHRISTINE.) Tels sont les titres littéraires d'un homme qui, malgré les révolutions qu'a essuyées, depuis sa mort, la littérature allemande, malgré le dédain que témoignent, pour ses poésies et ses idées, certains critiques modernes, conservera toujours, aux yeux des juges équitables, le mérite d'avoir puissamment contribué à former la langue, et à mettre en mouvement les esprits de ses compatriotes : rien n'est plus commun que l'ingratitude en littérature; le génie même n'y échappe pas toujours, et Gellert n'était point un homme de génie; mais, si l'on peut lui contester la gloire dont il a joui de son vivant, on ne saurait lui ravir la réputation qu'il a justement acquise. On a beaucoup écrit sur sa vie : le meilleur ouvrage à ce sujet est celui de son ami Cramer, qui forme le x°. vol. de la plupart des collections de ses

Oeuvres. Le célèbre Garve a bien jugé Gellert dans ses *Observations sur la morale de Gellert, ses écrits et son caractère*, Leipzig, 1770, in-8°. Ernesti a aussi écrit son éloge en latin, Leipzig, 1770, in-4°; et Baur en allemand, dans le tome II de ses *Biographies*. G—r.

GELLERT (CHRISTLIEB-EHRGOTT), frère aîné du précédent, savant professeur de métallurgie, né à Haynichen, près de Freiberg, en août 1713, fit ses premières études à Meissen, et ensuite à l'université de Leipzig. Appelé avec plusieurs autres savants saxons à Pétersbourg, il y enseigna d'abord pendant un an, et fut ensuite pendant dix ans adjoint à l'académie. Ses relations intimes avec le célèbre Euler lui inspirèrent le goût de la physique et de la chimie; et ce fut pendant son séjour à Pétersbourg qu'il commença à cultiver ces sciences. Rappelé en Saxe en 1746 ou 1747, il s'y livra de nouveau à la carrière de l'enseignement. Ses cours minéralogiques attiraient à Freiberg une quantité d'étrangers de la plus haute distinction, et lui furent payés très cher car le prix ordinaire d'un cours public était de 3 à 4 cents thalers (12 à 16 cents fr.), et pour un cours particulier il recevait jusqu'à 2 mille fr. Il fut nommé successivement en 1751 conseiller commissionné aux mines chargé de l'inspection des machines de l'examen des fontes et de celui de minéraux de la Saxe; en 1764, administrateur en chef des fonderies et forges à Freiberg; en 1765, professeur de métallurgie à l'académie de mines établie dans la même ville, et enfin en 1782 conseiller effectif de mines. Ses recherches métallurgiques ont fait faire un grand pas à la science. Il a le premier introduit e

... par amalgamation à froid n'était pas encore en usage, et les essais qu'on avait entrepris dans les mines de Hongrie, n'avaient pas eu de succès. Gellert, convaincu de l'économie qui résulterait de l'extraction des métaux par amalgamation à froid, en épargnes de bois, salaires d'ouvriers, et dépenses pour les chaudières de cuivre, appliqua cette dernière méthode aux minerais de la Saxe. Ses essais ayant complètement réussi en grand, Charpentier, conseiller des mines de la Saxe, fut envoyé en 1786, par l'électeur, en Hongrie, pour s'instruire de tout ce qui a rapport à cette opération; et à son retour il fut chargé par l'électeur de construire à Halsbrück un atelier d'amalgamation à froid, qui est le plus grand qui existe en Europe pour cette opération. C'est depuis 1790, que le procédé de Born, pour le départ des métaux, a été suivi dans cet atelier en grand d'après les principes de Gellert. Ce bâtiment fut en 1792 la proie des flammes; mais il a été relevé depuis, et on continue à y employer le même procédé.

pos
rie
men
Stoc
Leij
men
cons
théor
175c
angm
Élém
tome
que-p
ou dé
cédés
Leipzi
2^e. éd
ibid.,
ouvrag
le bar
2 vol.
glaise,
Londr
égalem
sertati
pour li
et, dau
tani, u

to, que ceux qui s'excusent
 ignorance et de l'éloignement
 at vécu de la culture des let-
 des arts, sur leur pauvreté,
 faire, ou sur d'autres motifs
 nature, n'en doivent en effet
 que leur paresse. Né à Flo-
 en 1498, il était fils, selon
 d'un bonnetier ou chausse-
 dzaiuolo; selon d'autres, d'un
 tailleur, *Sartoro*, et même d'un
 raccommodeur d'habits (1) :
 ong-temps son père dans cette
 on; il l'exerça lui-même, et
 it encore, ainsi que nous le
 plus bas, lorsque, reçu mem-
 l'académie florentine, et même
 n avoir été consul, il prononça
 cette illustre académie le dis-
 ratoire qui précède ses leçons
 Dante. Malgré le désir très vif
 it toujours montré de faire ses
 il n'en obtint la permission
 père qu'à l'âge de vingt-cinq
 s progrès furent aussi grands
 ides. Il n'apprit point le grec,
 devint très savant dans la
 latine; et s'étant particulière-
 ppliqué à connaître les prin-
 le vrai caractère et l'élégance
 langue toscane, il fut bientôt
 comme un de ceux qui la
 it et l'écrivaient le mieux. Il
 n 1540, un des principaux
 ours qui se rassemblèrent chez
 Lazzuoli, plus connu sous le
 u Stradino, et qui y formè-
 académie des Humides; titre
 ne à la mode académique qui
 alors, et qu'elle changea trois
 près sa fondation, pour le
 us convenable d'académie flo-
 , qu'elle a illustré, et qu'elle

11 Le langage commun et dans la langue
salsainolo a souvent en Italie ce der-
 ; mais dans la langue écrite et régulière
 ille que chaussetier, etc.

a toujours conservé depuis. Son prési-
 dent, qui était renouvelé tous les six
 mois, avait le titre de consul. Gelli ob-
 tint le consulat en 1548: il fut de
 plus nommé trois fois censeur et ré-
 formateur de la langue, qui était la se-
 conde dignité de l'académie; et ce fut
 en 1553, que le duc de Florence, Cos-
 me 1^{er}., le chargea d'expliquer publi-
 quement la *Divina commedia* du Dan-
 te, tandis qu'il chargeait aussi le Varchi
 d'expliquer le *Canzoniere* de Pétrar-
 que. Ces dates peuvent paraître in-
 différentes; mais voici ce qui les rend
 dignes d'attention: dans le discours
 d'apparat que Gelli prononça devant
 l'académie pour l'ouverture de ses le-
 çons sur le Dante, il compte pour
 l'une des principales raisons qui l'ont
 engagé dans une entreprise si diffi-
 cile, l'amour qu'il a et qu'il a toujours
 eu pour ce grand homme, tant à rai-
 son de son savoir et de son sublime
 talent, que parce qu'il a été la pre-
 mière et la principale cause qui lui
 a fait apprendre tout ce qu'il sait.
 « Le seul désir, continue-t-il, d'enten-
 » dre les hautes et profondes pensées
 » de son merveilleux poème, fut ce
 » qui me porta, dans cet âge où
 » l'homme est le plus livré aux plai-
 » sirs, et dans cette profession si
 » étrangère aux lettres, que j'exerçais
 » et que j'exerce encore, à me met-
 » tre à étudier la langue latine, et en-
 » suite à consacrer tout le temps que
 » je pouvais prendre sur mes affaires
 » domestiques, à l'étude des sciences
 » et des beaux-arts; jugeant avec rai-
 » son que, vouloir sans leur secours
 » entendre ce poème, c'était vouloir
 » voler sans ailes, et vouloir navi-
 » guer sans boussole et sans gouver-
 » nail. » Ainsi, à l'âge de cinquante-
 cinq ans, honoré des premières di-
 gnités littéraires de sa patrie, et après
 avoir publié avec succès un grand

qu'ou lui a
tendu, il ne s'en tire qu'en consentant
au mariage de son fils avec la fille de
cette même femme à qui il avait voulu
plaire. Machiavel a tiré lui-même de
la *Casina* de Plaute, cette comédie
dont le fond est très immoral : le
Gelli en a fort adouci le fond et la for-
me ; mais il en a aussi presque entière-
ment effacé la couleur, et détruit la
force comique. La première édition
est extrêmement rare ; elle fut réim-
primée à Florence en 1605, et i'a été
plusieurs fois depuis. On donne géné-
ralement à ces deux comédies des
éloges qui sont peut-être exagérés,
surtout à l'égard de la seconde. Les
caractères, la situation, le dialogue et
le style de *La Sporta* ont bien plus de
vivacité ; et cette inégalité peut autoriser
à croire qu'elles ne sont pas en effet de
la même main. V. On trouve des vers
du Gelli dans la description des fêtes
qui furent célébrées à Florence en
1539, pour le mariage de Cosme I^{er}.
avec Éléonore de Tolède : *Apparato
e feste nelle nozze dell'illustrissi-
mo signor duca di Firenze e della
duchessa sua consorte* 1671

na vers italiens, et qui fut imprimé en 1680, sans date et sans nom : elle est très rare ; — la *Viesse d'Este*, duc de Ferrare, en latin par Paul Jove, Florence, 1653, in-8° ; — un *Traité*, non sans couleurs en général, comme on en trouve presque toutes les Biographies et les Bibliographies, mais des couleurs des yeux, *de' colori degli occhi* de Simon Porzio, philosophe italien, Florence, Torrentino, 1610, in-8°. On trouve à la fin du livre une petite dissertation traduite de l'italien par le même auteur, sur une jeune fille qui prétendait avoir vécu en Allemagne plus de deux ans sans manger et sans boire. Le philosophe Porzio, dans cet opuscule, la liberté de discuter en doute un phénomène qu'on donnait pour constant ; et il se fit au pape Paul III les raisons de n'y pas croire, ainsi que les raisons naturelles qui ont pu donner lieu à ce conte. G—É.

GELLIBRAND (HENRI), astronome anglais, né à Londres en 1597, maître de Chiddingstone, au comté de Kent, lorsqu'une sorte de passion prit tout à coup pour les mathématiques, après avoir assisté à une conférence publique sur cette science, lui donna la carrière ecclésiastique à laquelle il pouvait cependant espérer d'arriver. Il entra comme étudiant à Oxford, où ses progrès rapides méritèrent l'amitié et la protection de Henri Briggs. Ce savant professeur lui fit obtenir, en 1627, la chaire d'astronomie du collège de Gresham, et le chargea en mourant, l'année suivante, d'achever et de publier son ouvrage, intitulé : *Trigonometria practica*. Cet ouvrage fut imprimé en 1633, in-fol., par le célèbre Wiliam Blaeuw (Adrien), à Goude en Hollande. Le second livre est de Gellibrand.

brand. C'est, avec quelques petits traités tendant au perfectionnement de l'art de la navigation, à peu près tout ce qu'on connaît de lui. Il mourut le 26 février 1637, à l'âge de quarante ans, avec la réputation d'un savant géomètre, mais qui ne devait ses progrès qu'à une application infatigable, et non à un génie naturel. Il était fermement attaché au système de Ptolémée, et ne craignit pas de le défendre contre celui de Copernic, qu'il traitait d'absurdité. On peut citer, parmi ses autres ouvrages, son *Institution trigonométrique*, publiée en 1634, et réimprimée avec des additions par G. Leybourn en 1652.

X—s.

GELLIUS. Voy. AULU-GELLE.

GELMI (JEAN-ANTOINE), improvisateur italien, né à Vérone dans le XVI^e siècle, était fils d'un boulanger : il exerça la profession de son père ; mais les soins qu'il était obligé de donner chaque jour à ses affaires, ne l'empêchèrent pas de produire une foule de pièces de poésie, remarquables par le choix des expressions et la délicatesse du sentiment qui y domine. On a de lui deux *Recueils de Sonnets*, imprimés à Vérone en 1584 et en 1588, et plusieurs *Élégies* sur la mort d'un de ses fils, que Scipion Maffei trouve dignes des meilleurs poètes de l'Italie. W—s.

GÉLON, roi de Syracuse, naquit à Géla, ville de Sicile. Il descendait de l'un des Grecs qui vinrent fonder cette ville. La dignité d'hierophante de Cérès et de Proserpine fut toujours exercée par ses ancêtres depuis Télius, qui en avait été revêtu le premier. Hérodote, à qui nous devons ces détails, nous apprend que Gélon était fils de Dinomenès, et que, de simple garde du corps d'Hippocrates, tyran de Géla, il parvint par son mérite à

de se former un parti dans cette ville, ainsi
il s'en fit ouvrir les portes ; et, après à une
avoir abandonné le gouvernement de has-a
Géla à Hiéron son frère, il s'empara Gélou
de l'autorité, et ne tarda pas à se rendre veme
très puissant (1). Son premier duire
soin fut de réformer les mœurs les cit
de ses nouveaux sujets, naturellement d'autre
enclins à la paresse, et de les rendre ter les
actifs et laborieux. Il étendit les limites ne lui
de ses états, et en augmenta tellement d'envo
les forces, qu'il fut en état de fournir il avait
aux Grecs des secours contre le roi eux ses
de Perse. Les ambassadeurs de Sparte le véit
et d'Athènes se rendirent à sa cour, secourit
pour lui demander de se joindre à la le recoi
confédération de la Grèce, contre les rapports
barbares qui voulaient l'asservir. Gé- disent qu
lou, qui, peu de temps auparavant, se trou
avait imploré en vain l'assistance des donné d
Grecs contre les Carthaginois, se plai effet, le
gnit justement d'avoir été abandonné que peu
par eux à ses propres moyens : il au nom
leur offrit néanmoins vingt mille hom mes, so
mes de pied, deux mille chevaux et vulerer
deux cents vaisseaux, s'ils voulaient méra, o
le reconnaître pour général. Le Lacé de Gélo
démonien refusa avec dédain les co

; cent cinquante mille hommes perdirent la vie : à peine arriva-t-il en Afrique quelques fuyards annoncer ce désastre. Carthage vit de voir venir Gélon jusque sous ses murs poursuivant sa vic-torie, et, pendant qu'elle veillait, elle délibérait sur les moyens d'arrêter son ennemi, qu'elle lui envoyait des ambassadeurs, Gélon distribuait aux soldats les dépouilles des vaincus, réservait les plus riches pour les offrandes des dieux, et partageait entre les différents corps de son armée et les villes de Sicile, les captifs, qui étaient en si grand nombre, qu'on ne pouvait que toute la Libye était prière. Diodore de Sicile assure que à Agrigente, quelques particuliers furent réduits jusqu'à cinq cents esclaves. Gélon, couvert de gloire, revint en Sicile à Syracuse avec les troupes et les prisonniers qui lui étaient échus de la guerre; il y reçut les ambassadeurs de cette ville africaine, dont la dévotion convoita constamment la possession de la Sicile, et qui, depuis sa destruction, les débris de la guerre et les divisions intestines au sein de cette île. Plus tard, encore par sa modération que de sa victoire, Gélon accorda la paix aux Carthaginois. Il exigea d'eux l'abolition des sacrifices humains qu'ils avaient en usage d'offrir à Saturne, et le paiement de deux mille talents pour les frais de la guerre. Heureux les vaincus dont les princes sont assez humains pour n'être animés que par les aussi nobles sentiments de générosité! Les Carthaginois ne furent pas humiliés par ces conditions : ils consentirent d'exécuter le traité; et, comme on crut que Damarète, femme de Gélon, avait contribué à inspirer à Gélon cette douceur qu'il montra envers les vaincus, les ambassadeurs

reconnaissants lui offrirent une couronne d'or de cent talents, dont on fit ensuite une monnaie qu'on appela *Damarétion*. La conduite que tint Gélon dans cette circonstance indique assez que le bonheur des Syracusains occupait toute sa pensée. Loin de s'enorgueillir de ses succès, il ne voulut point profiter de l'ascendant que lui donnait son triomphe; il méprisa de s'assimiler au vainqueur qui, après avoir employé la force des armes pour humilier les vaincus, s'en sert ensuite pour faire peser le même joug sur le peuple qu'il est appelé à rendre heureux. Gélon convoqua une assemblée du peuple, y parut sans armes, fit un exposé de sa conduite, rendit compte de l'usage qu'il avait fait de son autorité, et remit sa vie et son pouvoir entre les mains de ses sujets. Les Syracusains admirèrent la confiance de Gélon, et, voulant récompenser ses vertus et ses talents, le saluèrent par acclamation *roi de Syracuse*. On lui décerna une statue, où il fut représenté sans armes, tel qu'il s'était montré au milieu de ses concitoyens, plein de confiance dans leur justice et dans sa conduite. Des dépouilles des Carthaginois, Gélon bâtit ensuite deux temples, l'un à Cérès, l'autre à Proserpine, et il envoya à Delphes un trépied d'or. Il faisait élever un autre temple de Cérès au mont Etna, lorsque la mort l'enleva à ses sujets : il mourut vers l'an 478 avant J.-C., après avoir désigné son frère Hiéron pour son successeur. Les honneurs héroïques lui furent décernés; on lui érigea un superbe monument, où les Syracusains allaient pleurer la perte de leur roi; et lorsque, 130 ans après, Timoléon fit rendre à Syracuse sa liberté, et détruisit les statues des tyrans qui l'avaient gouvernée jusqu'alors, celles

frappées en son honneur (Voyez DENYS, XI, 103), nous ne devons pas espérer d'en trouver qui aient été frappées pour celui-ci. Cependant il existe, dans tous les cabinets, des médailles qui nous offrent la tête diadémée de ce prince. Plusieurs antiquaires, qui les ont publiées, n'ont pas douté qu'elles ne remontassent au temps même de Gélou, et ont tiré de là des conséquences sur l'état des arts en Sicile à cette époque; mais il est reconnu, aujourd'hui, que ces médailles ont été frappées longtemps après son règne, par le peuple de Syracuse, ou plutôt encore par des princes qui descendaient de Gélou, ou qui prétendaient à cette origine illustre. Elles n'en sont pas moins d'une haute antiquité; nous aurons encore l'occasion d'en parler dans l'article d'Hiéron I^{er}. On a discuté fort longuement et fort vaguement sur la monnaie nommée *Damarétion*: nous n'avons pas de documents assez positifs pour pouvoir traiter ce sujet d'une manière satisfaisante; ainsi nous nous abstenons d'en parler.

écol
gra
prei
revi
chai
de s
d'Or
des
donn
requi
même
conse
élu p
quato
taient
le duc
protec
Bourg
prince;
nomm
Dauph
ces ses
ment le
de Con
archevê
fût à Pai
roi le fit
tant, l'ai

mais le cardinal Colonne parvint à obtenir tous, et fut promu le nom de Martin V. Gel fut à Paris en 1418, lorsque le duc de Bourgogne y revint; et il fut en quelque sorte enveloppé dans les mesures qui signalèrent cette époque. L'année suivante, le duc de Bourgogne, depuis Charles VII, l'envoya en Espagne pour solliciter des secours de troupes, qu'il obtint. Il fut employé dans une autre négociation dont Martin V le chargea près de la reine de Naples, afin de terminer les différends qui s'étaient élevés entre le roi d'Aragon et la princesse. Ayant été transféré de son siège de Tours à celui d'Embrun sur la demande du chapitre de l'église dont il avait été autrefois évêque, il ne se mêla plus que de l'administration de son diocèse et de l'éducation de son troupeau, donnant l'exemple des mœurs ecclésiastiques et maintenant la discipline dans son diocèse, et faisant relever à ses dépens les églises et d'autres établissements qui tombaient en ruine. Il mourut en 1432. On a de lui: I. *Une lettre pour l'empereur Sigismond, le roi d'Aragon, et les évêques du concile, contre le schisme de Avignon XIII*; elle fut écrite à Narbonne, après que cet antipape se fut retiré en fuite à Perpignan. II. *Portrait de l'ambition de Pierre de Bologne, sa conduite tortueuse, ses intrigues, son obstination. Cette lettre adressée à tous les fidèles, fut approuvée par le concile, et contribua beaucoup à la paix de l'Église en détachant de l'obédience de Avignon XIII ceux qui tenaient encore parti.* III. *Vita Jacobi Gelu, ad annum 1421, ab ipso scripta.* C'est une courte notice

II.

des choses qui lui sont arrivées, rangées par ordre des temps; elle n'est composée que de dix-huit articles: elle fut trouvée, écrite de sa main, sur le revers de la couverture et sur quelques feuillets blancs d'un manuscrit de l'église de Tours, contenant le Décret de Gratien. Dom Martène l'a insérée au tome III de son *Novus Thesaur. Anecdotor.*, page 1947. III. *Jacobi Gelu ministri (archiepiscopi) Ebredunensis de Puella Aurelianensi Dissertatio*; manuscrit sur vélin de la bibliothèque du Roi (tom. IV, n°. 6199). Il vient de la bibliothèque de Ducange. Gelu avait été consulté au sujet de la Pucelle d'Orléans, par ordre du roi Charles VII; il répond par ce traité à cinq questions qui lui avaient été proposées à ce sujet. IV. *Rerum ab antecessoribus suis in ecclesia Ebredunensi gestarum breve compendium.*

L—Y.

GEMBICIUS (JACOB), théologien polonais de la religion protestante, né en 1569, mourut en 1633 à Dombnitz, où il était pasteur. On a de lui des Hymnes sacrées en polonais, faisant partie du Recueil de Cantiques à l'usage des protestants de Pologne, imprimé à Dantzic, en 1619.

C—AU.

GEMELLI-CARERI (JEAN-FRANÇOIS), voyageur célèbre, était né à Naples, en 1651, d'une famille qui tenait un rang distingué. Il étudia la jurisprudence, et obtint le degré de docteur en droit civil; mais sa curiosité le conduisit de bonne heure dans les pays étrangers. Il parcourut rapidement l'Italie, la France, l'Angleterre, la Belgique, la Hollande, l'Allemagne, et servit, comme volontaire, en Hongrie, en 1687. Il vit ensuite le Portugal et l'Espagne, revint par Gènes dans sa patrie, en 1689,

il dit que ^{ce} ^{se,} auquel ^{il} seulement ^{Il} all
de visiter la Terre-Sainte; mais il ^{pays}
avait résolu de ne point s'arrêter ^{tant}
qu'il n'eût vu la Chine. Il fit son tes- ^{périen}
tament, congédia son homme d'affai- ^{que}
res, et, après avoir abordé à Messine, ^{propo}
alla à Malte, puis à Alexandrie, rem- ^{lui pro}
onta le Nil, et fut accueilli au Caire ^{vents}
par Maillet, consul français. Il se fai- ^{afin d}
sait toujours passer pour Français, ^{pays;}
afin de payer moins de douanes, et de ^{ce voy}
profiter de la considération dont notre ^{dans l}
nation jouissait dans le Levant. Il vit ^{jeter ce}
les antiquités qui rendent l'Égypte ^{tes les}
célèbre, et s'embarqua à Damiette, ^{la côte}
pour la Palestine. Quand il y eut vi- ^{monum}
sité les lieux saints, il revint par mer ^{ri, dans}
à Alexandrie, où, le 12 octobre, il ^{mencem}
prit son passage pour Smyrne. Il ^{melli av}
quitta cette ville le 13 décembre, dé- ^{prix que}
barqua à Gallipoli de Romanie, et ^{grand-m}
traversa un pays en partie inculte ^{gers qu'o}
faute d'habitants, jusqu'à Adrianople, ^{cution de}
où le grand-seigneur faisait alors sa ^{Canarin l}
résidence. Le 4 janvier 1694, il alla ^{et un Hi}
à Constantinople, retourna ensuite ^{servait d'u}
prendre ses effets à Smyrne, et pro- ^{fatigues, i}
fita d'une caravane pour revoir la co

icillesse n'avait pas éteint Aureng-Zeb était voûté et appuyé sur un bâton ; privait sans lunettes les ré- il faisait aux requêtes, et se plaire à cette occupa- tait de petite taille, avait os, et paraissait délicat. Il avec Gemelli, et lui offrit rendre à son service : celui- tusa sur ce que des af- trêmement importantes le et dans sa patrie. Lorsque eprit le chemin de Goa, il se onné de son interprète et de rve, qui disparurent sans u le moindre sujet de plain- : donc obligé de s'exposer une route infestée de bri- l arriva néanmoins heureuse- roa, où il profita d'un navire s destiné pour la Chine, et Macao le 4 août. Gemelli à la chinoise, prit congé du et en reçut un passeport, r'il avait avec lui un bagage able et un esclave. Les fran- le reçurent civilement à Can- ne fut pourtant pas sans quel- que de jalousie. On le prit émissaire du pape, envoyé rendre connaissance de la di- qui existait entre les mis- es des différents ordres reli- l essaya de les faire revenir oupçon sur son compte : « Je is jamais les désabuser, dit-il ; me répondirent que depuis que emins de la Chine étaient on- , on n'y avait jamais vu de laïc a, et encore moins de Napoli- » Il leur proposa de visiter ses tout fut inutile ; et les jésuites re les cordeliers firent plusieurs ations au sujet de son arrivée. isement pour lui que, lorsqu'il niqua au supérieur du couvent

sa résolution d'aller à Péking, ce der- nier le fit savoir sous main à un jé- suite lombard, qui lui dit de laisser partir Gemelli. « Si c'eût été un jésui- » te portugais, ajoute - t - il, certaine- » ment il aurait empêché mon voya- » ge. » Ce dessein confirma les mis- sionnaires dans leurs soupçons. Ge- melli prit deux domestiques chinois, et se mit en route pour Nanking, par la barque de poste que le vice-roi ex- pédie, tous les trois jours, pour in- former l'empereur de ce qui se passe dans sa province. Dans ce voyage, il ne put s'empêcher de réfléchir sur sa témérité et sa folie d'aller errant avec deux domestiques chinois, qu'il n'en- tendait pas, et qui ne l'entendaient pas mieux : « mais, dit-il, un homme » qui a résolu de faire le tour du » monde, et qui veut tout voir et savoir » par lui-même, doit braver tous les » dangers. » Il poursuivit par terre sa route de Nanking à Péking, où son ar- rivée excita parmi les missionnaires les mêmes défiances qu'à Canton. Ils lui témoignèrent leur étonnement de la résolution qu'il avait prise de visiter la capitale, où il n'était pas permis aux Européens de venir sans y avoir été appelés par l'empereur. Le père Grimaldi, supérieur provincial de la mission, ne pouvant le recevoir dans la maison du collège qu'après avoir con- sulté le monarque, Gemelli fut obli- gé de se procurer un logement dans la ville chinoise. Ce même missionnaire lui ménagea une audience de l'empe- reur, et ensuite lui donna un passeport avec lequel Gemelli quitta Péking, le 23 novembre 1695, après avoir fait une excursion à la grande muraille. Il partit de Macao le 9 avril 1696, et arriva à Manille le 8 mai. Un ga- lion espagnol le transporta à Acapul- co, longue, ennuyeuse et épouvanta- ble traversée, dit-il, qui dura depuis

pour la France, et, le 4 décembre
traversée très orageuse, entra dans le
port de Cadix le 4 juin 1698. Il tra-
versa l'Espagne et le midi de la
France, quitta le continent à Mar-
seille, débarqua à Gènes, alla à Mi-
lan, et de cette ville à Naples, où il
arriva le 3 décembre : d'après son
calcul, on était au 4. Il avait mis ainsi
cinq ans, cinq mois et vingt jours à
faire le tour du monde. Il employa
les premiers jours à satisfaire la curio-
sité de diverses personnes qui vinrent
le voir : mais à la fin elle se rassasia ;
il fut délivré de ces importunités, et
put enfin jouir du repos dans la so-
ciété de ses amis, qui pouvaient bien,
ce sont ses expressions, le regarder
comme un homme revenu de l'autre
monde. Il survécut assez long - temps
à ce grand voyage, dont il ne tarda
pas à publier la relation en italien sous
ce titre : *Giro del mondo* (Tour du
monde), Naples, 1699, 1700, 6 v.
in-12, avec fig. Chaque volume, pré-
cédé d'une dédicace adressée à un
personnage différent, est consacré au
voyage et à la description d'un navire

dan
dou
serv
ter l
recu
il en
lonté
du m
plus c
de fai
son e
qui se
exerç
sujet,
l'hom
le tour
que co
chargea
il serait
dre ave
de char
par la ç
trouver
d'état d
argent
de toute
pas que
assez d

sta dans plusieurs endroits, ne
 ssa ni le loisir ni l'occasion de
 toutes les remarques dont son
 est rempli. Il reçut quelquefois
 documents dont l'exactitude peut
 re suspecte : par exemple il parle
 sement d'hommes à queue au
 dos ; il est vrai qu'il cite pour
 un missionnaire. Ce n'est pas
 le seul exemple de crédulité
 bonne ; et cependant il se mon-
 néralement judicieux. Quoiqu'il
 it pas très profond observa-
 son voyage ne laisse pas d'of-
 eaucoup de choses curieuses et
 elles, notamment sur les Philip-
 et le Mexique. Cet ouvrage cou-
 , à l'époque où il fut publié, le
 urnal détaillé de la route de Ma-
 à Acapulco, et le seul récit des
 es opérations par lesquelles on
 rvenu successivement à préve-
 s dégâts des inondations dans la
 de Mexico. Il donne sur la con-
 du Mexique, et sur ce pays en
 al, des particularités et des no-
 qui manquent aux anciennes res-
 s. Quelques critiques ont accusé
 lli de n'être pas sorti de Naples,
 avoir composé son ouvrage à
 de lambeaux tirés d'autres voya-
 . D'autres ne lui contestent pas
 urses dans des pays lointains,
 prétendent qu'il ne rédigea sa
 on que de mémoire, et non sur
 notes écrites. Ces deux imputa-
 sont fausses. Une lettre d'un
 onuaire français, imprimée en
 nal à la fin du dernier volume de
 ation, et qui lui fut adressée de-
 son retour en Europe, prouve
 évidemment qu'il avait été en
 e ; et, quant au Mexique, voici
 noignage que lui rend M. de
 boldt : « Par l'effet du scepti-
 me le plus extraordinaire, le li-
 de Gemelli a été regardé com-

» me un amas d'impostures et de
 » mensonges. Je ne déciderai pas la
 » question si Gemelli a été en Chine
 » ou en Perse ; mais ayant fait dans
 » l'intérieur du Mexique une grande
 » partie du chemin que le voyageur
 » italien décrit si minutieusement, je
 » puis affirmer qu'il est aussi indubi-
 » table que Gemelli a été à Mexico,
 » à Acapulco, et dans les petits villa-
 » ges de Matzlan et de San-Augustin-
 » de-las-Cuevas, qu'il est certain que
 » Pallas a été en Crimée et M. Salt en
 » Abyssinie. Les descriptions de Ge-
 » melli ont cette teinte locale qui fait
 » le charme principal des relations de
 » voyages écrites par les hommes les
 » moins éclairés, et que ne peuvent
 » donner que ceux qui ont eu l'avan-
 » tage de voir de leurs propres yeux.
 » Un ecclésiastique respectable, l'ab-
 » bé Clavigero, qui a parcouru le
 » Mexique un demi-siècle avant moi,
 » a déjà élevé la voix pour la défen-
 » se de l'auteur du *Giro del mondo*.
 » Il a très justement observé que, sans
 » avoir quitté l'Italie, Gemelli n'au-
 » rait pu parler, avec cette grande
 » exactitude, des personnes qui vi-
 » vaient de son temps, des couvents
 » de la ville de Mexico, et des églises
 » de plusieurs villages dont le nom
 » était inconnu en Europe. La même
 » véracité, et nous devons insister
 » sur ce point, ne se manifeste pas
 » dans les notions que l'auteur pré-
 » tend avoir puisées dans les récits de
 » ses amis. L'ouvrage de Gemelli-
 » Careri, comme celui d'un voyageur
 » célèbre qui, de nos jours, a été
 » traité avec une si grande sévérité,
 » semble offrir un mélange inextrica-
 » ble d'erreurs, et de faits exactement
 » observés. » Voilà une autorité irré-
 » cusable, qui lave complètement Ge-
 » melli du premier grief ; car le même
 raisonnement peut s'appliquer à ce

peut manquer ; et il ajoute que ceux qui ne veulent rien donner au hasard, font deux copies de leur Journal, dont ils confient l'une à un ami d'une droiture éprouvée. Menacé, dans plusieurs occasions, de voir périr les manuscrits dont sa relation est composée, il regretta quelquefois amèrement de n'avoir pas suivi cet avis. Il le donne avec cet aveu, pour que l'on en sente mieux l'importance. Le seul reproche fondé que Gemelli ait encouru, est d'avoir voulu en imposer dans le récit qu'il fait de l'audience de l'empereur de la Chine et dans la description de la cour impériale. L'abbé Prevost, tout en convenant qu'il est difficile de défendre Gemelli contre le témoignage formel du rédacteur des *Lettres édifiantes*, observe qu'il est assez étrange que le *Voyage autour du monde* ayant été publié dès le commencement du xviii^e siècle, personne n'ait relevé cet endroit jusqu'à l'an 1720, où vraisemblablement le père Grimaldi et Gemelli étaient morts tous deux. On a encore de ce dernier, *Viaggi di Europa*

que
leur
caus
mots
nal,
par l
tième
tradu
qui je
le réc
versio
ver le
somm
volum
Conseil
des co
rentes l
de la re
vost a,
sur la
le v^e.
GEM
lèbre
sance à
tilhom
sant en
pour l

Il surprit tous les spectateurs ; et depuis cette époque il fut reconnu pour un des plus célèbres violons de ce temps. Après avoir parcouru les principales villes de l'Italie, il fut emmené à Londres par un seigneur anglais en 1707 ; et dès-lors il fixa son séjour dans la Grande-Bretagne, où il publia ses ouvrages théoriques : I. *Traité du bon goût, et règles pour exécuter avec goût*. II. *Leçons pour le clavecin*. III. *L'Art de jouer du violon, avec des règles nécessaires pour la perfection*, etc. Dans ce dernier ouvrage il traite de l'usage du manche du violon, et de la manière de se servir de l'archet. Il donne à ce sujet une gravure dans laquelle il divise le manche en douze lignes, en tons entiers et en demi-tons. Il exige que l'écolier transporte ces lignes avec de la craie sur le manche du violon ; et il en montre l'usage en traçant plusieurs échelles avec l'indication du doigté, ainsi que six différentes positions de la main. Il éclaircit cette méthode par des exemples, et enseigne ensuite à se servir de l'archet, et la manière d'obtenir les forte et les piano. Ces règles sont suivies de douze solos, avec accompagnement de basse dans tous les styles, dans tous les tons et les mouvements. M. Sieber fils a donné une nouvelle édition de cet ouvrage en 1801. IV. *L'Art d'accompagnement*, ou *Méthode nouvelle pour exécuter proprement et avec goût la basse continue sur le clavecin*, Londres, 1742. V. *Guide ou Dictionnaire harmonique pour l'harmonie et la modulation*, Londres, 1742. Cet ouvrage, qui ne consiste qu'en des passages très courts, et auquel on prétend que l'auteur a travaillé vingt ans, a été traduit en français avec le même ti-

tre, Paris, 1756. Hiller, dans ses Notices (*Hillerische nachrichten*), pag. 82, donne des détails satisfaisants sur cet ouvrage. On a aussi plusieurs compositions gravées de Geminiani, comme trente sonates pour violon en trois œuvres, douze trios pour violon en deux cahiers, trente-six grands Concerti en six œuvres, dont un contient l'œuvre cinquième de Corelli. Le premier œuvre des Sonates parut en 1716. Geminiani fit en Écosse et en Irlande plusieurs voyages qui lui produisirent beaucoup d'argent. Il mourut très riche à Dublin, le 17 septembre 1762, à l'âge de quatre-vingt-deux ans. Avison cite les compositions de cet artiste comme un modèle d'excellente musique instrumentale, en loue la modulation, l'expression, l'harmonie, et le nature des liaisons. Burney dit que sa composition est hardie et pleine d'invention, mais défectueuse dans le rythme et dans la méthode, et qu'elle contient si peu de phrases qu'un musicien qui se tromperait en jouant sa partie aurait beaucoup de peine à se retrouver. Nous n'ajouterons rien au différentes décisions de ces deux habiles connaisseurs, sinon que la méthode de Geminiani pour jouer du violon a été considérablement simplifiée par les compositeurs techniques qui lui ont succédé, et notamment par le célèbre Nardini. B—s.

GEMINUS. Ce nom paraît appartenir à un Romain ; c'est celui d'un auteur qui a écrit en grec une *Introduction à l'étude des phénomènes célestes*. On croit qu'il était de Rhodé mais qu'il écrivit à Rome vers le temps de Sylla et de Cicéron. Il lui-même fixa cette époque à près, par un passage de son livre où il dit que, 120 ans auparavant,

époque. vous tout ce qu'on sait
 de lui. C'est un de ces auteurs dont
 toute la vie était dans leurs ouvrages ;
 et ceux de Geminus sont perdus en
 partie. Il avait composé un Traité de
 mathématiques, dont Proclus a pro-
 fité dans son Commentaire sur Eu-
 clide ; mais il n'est plus connu au-
 jourd'hui que par son *Introduction*
 ou ses *Éléments d'astronomie*. C'est
 un ouvrage un peu superficiel, mais
 simple, lumineux, tel à beaucoup
 d'égards qu'on pourrait le composer
 aujourd'hui, et le meilleur sans con-
 tradit de tous ceux qui nous restent
 des Grecs. La première édition parut
 à Altorf en 1590. avec la traduction
 latine d'Hilderic. La plus connue est
 celle que Petau a donnée dans son
Uranologion, ou Collection d'écrits
 relatifs à l'astronomie. Geminus y
 traite des cercles de la sphère, des
 climats, des levers et couchers des
 étoiles, des jours, des mois, des an-
 nées, et des diverses périodes imagi-
 nées par les Grecs ; des mouvements
 du soleil, de la lune et des planètes ;
 de l'exeligme, c'est-à-dire d'une pé-
 riode luni-solaire dévante.

tai
 rai
 tab
 et
 ne
 con
 Bér
 puy
 et d
 plus
 linag
 deux
 avai
 courti
 tâché,
 sa mé
 peu vr
 minus
 fiction
 Callim
 d'un ge
 GEM
 Plétho
 tonicien
 vivait v
 rendit
 sité des
 chemer

r son éloquence et son grand dans la question relative au qui divisait les Grecs et les Il fut admis à la cour du pces Médicis, dont l'un était le peuple, et l'autre le père des C'est là que prit naissance la fameuse entre les partisans et ceux de Platon; car ces ands hommes avaient alors, leurs sectateurs. La philosophie Platon fut adoptée à la cour ces, et, par cette raison, fut en grand honneur parini les de lettres du temps. Gémiste t point l'impulsion : ce fut en sorte lui qui la donna. Les ues étaient décriés; et l'on u'il fallait à l'esprit humain ment régénéré un aliment plus ue de vaines disputes : la vé-philosophie n'était pas encore ; on sentait seulement com- t défectueuse celle qu'on aban- Gémiste se déclara le cham-Platon contre Aristote et ses irts. George de Trebisonde ra- e gant; et, dans ce ridicule philosophe, épousant la cause le avec une sorte de fureur, beaucoup Platon. La victoire, , resta pour lors à ce dernier. inal Bessarion, compatriote iste, mit aussi une extrême à soutenir la faction platonie- et ce fut la première fois, de- beaux siècles de la Grèce, que tion pour de si grands hom- t le caractère d'une espèce de e. Gémiste vécut près d'un eut-être, quelques années plus ait-il vu renverser l'idole qu'il vée à si grands frais, et brû- il avait adoré. C'est le pro- meilleures choses d'être faci- ltérées et détournées de leur par les insensés et les supers-

titieux : le système des génies, la préexistence des ames, le culte exclusif des livres de Platon, que d'aveugles sectaires voulaient substituer au texte sacré (1), tous ces excès de la sublime doctrine de Platon, pervertie par ses plus ardents prosélytes, la firent tomber dans le ridicule; et, dès lors, elle fut généralement abandonnée. Au commencement du xvi^e. siècle, elle avait perdu tout son crédit. Aristote avait pris la place accordée quelques années avant à Platon. Gémiste partagea la disgrâce de son héros; et les écrits qu'il avait publiés à l'occasion de ces querelles, ne leur survécurent pas. Ce qu'il y a de plus remarquable dans ce délaissement, c'est que peu d'écrivains ont eu l'avantage d'une aussi grande quantité d'historiens : beaucoup se sont occupés de nous transmettre le titre de ses nombreux ouvrages; car, outre la philosophie, il écrivit sur la grammaire, les mathématiques, l'histoire, l'astrologie, la théologie, la géographie, la chorographie; aucune partie de la science ne lui fut étrangère: il s'adonna même à l'éloquence; mais ses discours ne sont pas au-dessus du médiocre. Il nous suffira d'indiquer les plus intéressants de ses ouvrages, écrits en grec : I. *De platonicae atque aristotelicæ philosophiæ differentia*, Bâle, 1574, in-4^o.; id., Paris, 1541, in-8^o. II. *Oracula magica Zoroastris*, Paris, 1558, in-4^o.; id., ibid., 1599, in-8^o.; opuscule de quatorze à quinze pages, et de peu d'importance. III. *De gestis Græcorum post pugnam ad Mantineam, tractatio duobus libris digesta*, Venise, 1503, in-fol.; et réim-

(1) Sur le livre de Plethon, où il voulait établir une nouvelle religion, et sur les suites de ce projet, voyez BOUVIN, *Acad. des Belles-Lettres*, tom. 2, p. 216.

lémée, revue d'après un ancien ma- au co
 nuscrit grec, non seulement écrit, objet
 comme on l'a dit à l'article CALDERINO, tre à
 mais corrigé de la main de Gémiste. pour
 Laporte-Dutheil, dans sa traduction des C
 de Strabon, a fait usage d'un Extrait et, de
 que Gémiste avait rédigé des livres tispic
 VII, VIII et IX de l'ouvrage de ce noux
 géographe (1) : le savant traducteur C'est
 remarque que les citations contenues chiffri
 dans cet extrait sont loin d'être tou- tères 1
 jours fideles. Il convient cependant et a é
 qu'il lui a été utile pour rétablir plu- plupa
 sieurs des lacunes du texte ancien, GE
 surtout celles du IX^e. livre, qui se ment s
 trouve mutilé dans tous les manus- son,
 crits. L'Oraison funèbre que Gémiste hollan
 avait composée en grec pour l'impé- kum,
 ratrice Cléopé, morte en 1453, n'a éducati
 été publiée qu'en 1792, par les soins l'achev
 de Fulleborn, avec une autre pièce médeci
 de même genre. (Voy. FULLEBORN.) 1542.
 G. F—R. grande
 noine.

GÉMISTE (JEAN), Grec de nais- cas par
 sancc, s'était réfugié en Italie, vers la d'une o
 ma l'eng

(1) La bibliothèque du Roi possède quatre exem-
 plaires manuscrits de cette espèce d'abrégé cri-
 tique de la géographie de Strabon.

1545, in-4°. III. *De annuli nunci usu*, ibid., 1548, in-4°. IV. *De principiis astronomiæ graphiæ*, avec quelques autres traités, Paris, 1547, in-8°. Anvers, 1548, in-12. Bois-traduit en français, Paris, 1580. V. *De astrolabio caet usu ejusdem*, Anvers, 1580. VI. *Charta sive mappa* dédiée à Charles-Quint, Louvain, 1540. VII. Il a réimprimé, et augmenté en plusieurs éditions, la *Cosmographia* d'Apianus. Il en a paru une en française, à Anvers, en 1540, sous ce titre : *La Cosmographie de P. Apien, traduite par Frison, mathématicien à Louvain, avec autres Limitations Gemma*. Le Recueil d'observations publié par Henri de Valenciennes, à Anvers, 1592, in-8°, contient plusieurs observations de la comète de 1577. M—ON.

JEAN-BAPTISTE (CORNEILLE), fils du précédent, suivit, sans dégénérer, la carrière de son père : né à Louvain en 1535, il fut créé docteur en médecine en 1560, et fut aussitôt nommé pour la chaire de médecine dans cette université. La comète de 1577 enleva aux sciences, à la fin de son âge, en 1579. Le duc de Brabant l'avait appelé peu de temps avant à Nimègue, dans le dessein de le consulter. Il a écrit : I. *De cyclognomiâ, tomi III, in ordinum universam, in philosophiam Hippocratis, Placiti Galeni et Aristotelis, in communissimâ ac circulari speciem referentes*, etc., Anvers, 1569, in-4°. Cet ouvrage, par Philippe II, offre à la fois une somme de connaissances, d'érudition et de singularité ; il est précédé d'une préface qui prouve le talent de

Gemma pour la poésie latine ; elle est intitulée : *Menti rerum architectrici, divini amoris et Psyche Hymeneum Cornelius Gemma, loco hymni, magici consecravit*. II. *De stellâ peregrinâ, quæ superiori anno apparere cœpit*, C. Gemmæ et Gul. Postelli judicium, 1575, in-4°. III. *De naturæ divinæ caracteribus, seu rarioribus et admirandis spectaculis, causis, indiciis, proprietatibus rerum, in partibus singulis universi, libri II*, Anvers, 1575, in-8°, suivi de deux petits Traités de médecine, l'un sur un abcès singulier, l'autre sur une fièvre pestilentielle. IV. *De prodigiosa specie naturæ cometæ anni 1577, cum adjunctâ explicatione duorum chasmatum anni 1575*, ibid., 1578, in-12. L'auteur n'est pas éloigné de voir, dans la comète qu'il décrit, et qui est celle dont De Thou a fait expressément mention dans le 65^e. livre de son Histoire (pag. 595 du VII^e. volume de la traduction française), des pronostics effrayants. D'après la description qu'il en donne, les deux *chasmata* nous ont paru beaucoup ressembler à deux grandes aurores boréales. L'opuscule est suivi d'une pièce de vers latins, intitulée : *Eidyllion fatalis vicissitudinis in Belgico statu*. C'est une églogue dialoguée entre la *Sibylla Erythræa* et la *Virgo Belgica*. M—ON.

GEMMA (JEAN-BAPTISTE), médecin vénitien, disciple de Trincavelli, mort en 1581, fut médecin de Sigismond III, roi de Pologne et de Suède, et publia l'ouvrage suivant : *Methodus rationalis nova atque dilucidissima curandi bubonis carbunculique pestilentis, in quâ morbi essentia, causæ, signa, prognosticum, præcautio atque curatio ostenduntur*, Graz, 1584, in-4°.

... Ce livre fut très
bien accueilli par contemporains
de Gemma, et ne contribua pas peu
à la réputation de l'auteur. CH—T.

GEMUSÆUS (JÉRÔME), médecin
et philologue célèbre, né en 1505 à
Mulhausen en Alsace, manifesta dès
son enfance un extrême desir de s'ins-
truire et une grande aptitude pour les
sciences. L'intelligence et la rare pers-
picacité qui l'avaient constamment fait
distinguer dans l'école où il reçut les
premiers éléments des lettres, détermi-
nèrent ses parents à l'envoyer à Bâle,
à l'âge de dix-huit ans, pour y conti-
nuer ses études. Les grands moyens
d'instruction que lui fournissait ce nou-
veau théâtre, ne firent que lui donner
une nouvelle ardeur pour les lettres
grecques et latines; et il y fit de si ra-
pides progrès qu'il fut bientôt remar-
qué par Glareanus, dont il était le dis-
ciple: cet habile maître aimait à se re-
poser sur lui du soin de l'enseignement,
et le chargeait souvent de faire les le-
çons publiques. Cependant Gemusæus
ne se bornait pas à la simple littérature:
il se livrait avec le même zèle à l'étude
des différentes sciences

d
n
c
te
il
dr
en
un
ha
Pe
de
il
rôn
tre
cerc
nièr
sa v
élev
cont
se r
de t
lang
Sébi
de
les
gélie
trad
turé

ses travaux. Il a laissé : édition grecque des œuvres *il d'Ægine*, corrigée, augmentée, collationnée avec le plus soin sur les anciens manuscrits enrichie de notes savantes, et par Fabricius comme la meilleure nous ayons des ouvrages de grec, Bâle, Cratander, in-fol. II. Une *Préface latine* (avant mais prolix) et la *Vie*, aussi en latin, imprimées : des Œuvres grecques de cet médecin, Bâle, 1538, 5 vol. III. Une *Traduction latine abrégée des dix-sept livres de Strabon*, imprimée : Œuvres de ce dernier, Bâle, in-fol. ; Amsterdam, 1707, 2 fol., et, avec la *Géographie* de Niger, Bâle, 1557, in-fol. On trouve aussi, avec le texte dans les *Petits Géographes*, tome II. IV. Une *Traduction d'une partie des Œuvres de Zénon*, avec une préface, une liste des dogmes de ce philosophe et des commentaires dans la même langue sur les *Analytica posteriora* : ces soins que l'on doit à l'édition de ce philosophe, Bâle, 1542, 1545 et 7. On a cru aussi qu'il était l'auteur de la version latine des deux livres *antis*, faussement attribués à Zénon, qui se trouvent dans l'édition de des Œuvres de ce philosophe, Bâle, 1539, in-fol. ; mais cette traduction paraît plus ancienne que Gesner (*V. Harles*, tom. III, p. 244, *Biblioth. græca* de Fabricius). Enfin il a fait des *Préfaces latines* à l'Almageste de Ptolémée (*Ptolemaei opera excepta geographia*, Henripierre, 1541, in-fol.) ; et l'édition latine de cet ouvrage, donnée par Muller (*Regiomontanus*) et Henripierre, Bâle, 1543, in-fol. ; aux

Œuvres de Théophraste (1), et au *Traité des fièvres* de Fumanelli.

CH—T.

GENDRE (LE). *Voy.* LEGENDRE et SAINT-AUBIN.

GENDRON (CLAUDE DESHAIS), docteur en médecine de la faculté de Montpellier, et ensuite médecin du duc d'Orléans, régent de France, était né en Beauce. Le goût précoce qu'il manifesta pour les sciences physiques lui ayant fait embrasser par choix la médecine, il se livra avec tant d'ardeur à l'étude de cette science, qu'il ne tarda pas à y acquérir beaucoup d'habileté et une grande réputation. La place de médecin du régent l'avait mis en rapport avec les grands : son amour pour les sciences, les agréments d'un esprit très cultivé et les qualités du cœur les plus estimables, le lièrent avec la plupart des savants de son temps ; et quoique obligé de vivre à la cour, il fut toujours compatissant envers les malheureux, simple dans ses mœurs et ami de la vérité. Parvenu à un âge avancé, il se retira à Auteuil, près de Paris, dans la maison qui avait appartenu autrefois à Boileau-Despréaux, son ami. Les savants, les ambassadeurs et les grands du siècle, venaient souvent le visiter et le consulter dans cette retraite philosophique, où il mourut le 3 septembre 1750, à l'âge de quatre-vingt-sept ans. Voltaire encore jeune était venu un jour lui présenter un de ses ouvrages ; inspiré par le souvenir de Boileau et par la présence du vieillard vénérable dont il ambitionnait les suffrages, il lui adressa ces vers :

C'est ici le vrai Parnasse
Des vrais enfants d'Apollon ;
Sous le nom de Boileau ces murs virent Horace ;
Esculape y paraît sous celui de Gendron.

(1) Bâle, 1534, 1541, in-fol. en grec. Quelques exemplaires de cette édition ont une préface de Jacobus Camerarius.

u avoir des secrets pour Rio.
 g rir e. alement cette redoutable fit
 il , Ge on fit voir que l'ex- Aya
 ur] est le seul moyen de guéri- le in
 son sur l'efficacité duquel on puisse sa vi
 compter : comme palliatif, il étudé
 seillait les applications topiques de évèq
 belladone, dont son oncle avait, posit
 long-temps avant lui, fait usage avec par s
 succès dans cette maladie. Un de ses çons
 neveux, docteur de l'université de Turin
 Montpellier comme lui, hérita de ses Charp
 manuscrits ; mais aucun n'a paru de Cla
 digne d'être publié. Ca—r. gie. Av
 GENDRON (LOUIS-FLORENTIN applica
 DESHAIS), autre neveu du précé- pides,
 dent, fut professeur et démonstra- langues
 teur oculiste à l'école de chirurgie en à poss
 1762. On lui doit : I. *Lettres sur* Ayant t
plusieurs maladies des yeux, cau- fit recev
sées par l'usage du rouge et du Navarre
blanc, Paris, 1760, in-12. II. après à
Traité des maladies des yeux, et lége roy
des moyens et opérations propres à St.-Denis
leur guérison, Paris, 1770, 2 vol. rières. S
 in-12. Cet ouvrage, dans lequel l'au- dans les
 teur aura probablement fondu les qu'ayant
 lettres qu'il ait précédemment écrites voyage à
 sur le mé obiet conati

Blois une requête pour le réer. Henri III, le clergé et l'assemblée, approuvaient ce choix ; président Pibrac désirait cet évêché pour son frère Claude du Bouchet, et fit si bien qu'il l'emporta. Il fut élu, comme quelques-uns l'ont dit, soit que Genebrard, caractère ardent, crût ne voir dans l'union de la ligue que les défenses du catholicisme à une époque où le protestantisme menaçait la foi ; soit, comme il se jeta dans ce parti avec un emportement qui tenait de la folie. La ligue s'applaudit d'avoir un pareil champion. Le duc de Guise lui fit avoir, en 1592, l'archevêché d'Aix ; et le pape Grégoire XIV lui en donna les bulles.

À côté il servit merveilleusement la ligue par ses écrits et ses discours. Il fit un livre où il déclara unis tous ceux qui avaient adhéré à Henri III après le départ du cardinal de Guise. Il fut élu par Henri IV avec le même empressement, signa la requête des évêques le 21 février 1593 dans la cathédrale de Notre-Dame le sermon du jour de la Pentecôte de la même année, dans un autre sermon, par ses invectives, déclama contre les hérétiques, désirée par tous les gens de bien et ne cessa d'entretenir le peuple dans la rébellion. Cependant la ville d'Aix s'étant déclarée pour le roi, il fut obligé de se retirer à Avignon. Alors le parlement de Provence procéda contre lui. Un arrêt du 15 janvier 1596 condamna au bannissement le livre qu'il avait fait contre le duc de Guise, déclara l'auteur déchu de l'archevêché d'Aix (1), et le bannit à

perpétuité. Le clément Henri IV adoucit ce jugement, et permit à Genebrard de se retirer dans le prieuré de Sainur en Auxois, bénéfice assez considérable, dont il était titulaire. Il mourut dans cette retraite, le 16 février (1) 1597, âgé d'un peu plus de soixante ans. Genebrard était sans contredit un homme de mérite et un savant très distingué. Il fut même, si l'on en croit les auteurs du *Gallia christiana*, un bon évêque, *episcopus meritissimus* (sans doute à son fanatisme près) ; il comptait pour amis des personnages de la meilleure réputation, *melioris notæ*, parmi lesquels était S. François de Sales, qui se glorifiait d'être son disciple. Il était lié avec tous les savants de son temps. De Thou lui accorde même des mœurs douces, mais auxquelles, dit-il, « sa manière » d'écrire ne répondait pas. L'Étoile rapporte que « Henri IV dînant à » St.-Denis, demanda qui était un » nommé Genebrard, et que Demery » répondit, par l'organe de Perricrin, lecteur du roi, qui était derrière lui, que c'était un moine qui » ne pouvait dire ni écrire un mot » qui ne fût une injure. » Sa mémoire néanmoins reçut encore d'honorables hommages. La Bibliothèque générale de l'ordre de S. Benoît dit qu'il était qualifié d'astre éclatant de l'Église et des sciences, *præclarum Ecclesiæ et litterarum sydus*. Scévole de Sainte-Marthe, en rendant justice à sa profonde érudition, regrette qu'elle n'ait pas été accompagnée d'un jugement plus sain ; et la courte épitaphe (2) mise sur sa tombe en dit

« sans nomination royale préalable, n'en prit cependant possession qu'après la mort de Genebrard.

(1) Ou le 24 mars, selon le nouveau *Gallia christiana*.

(2) Voici cette épitaphe :

Urna capit cineres, nomen non orbe tenetur.

est remarquable que Paul Huraut de la Roche, nommé à cet archevêché par Henri IV, reconnut pas Genebrard, institué

On peut voir dans Nicéron (tom. xxii) la liste de ses nombreux ouvrages; nous indiquons les principaux : I. Un *Alphabet hébreu, avec le Décalogue en hébreu et la version latine*, Paris, 1567, in-8°. de 28 pag. II. *Isagoge rabbinica ad legenda et intelligenda hebræorum et orientalium sine punctis scripta*, etc., ibid., in-4°. 1563, 1587, et dans les *Analecta rabbinica* de Reland, Utrecht, 1702, in-8°. III. *Psalmi Davidis, calendario hebræo, syro, græco-latino, argumentis et commentariis genuinum eorum sensum, hebraïsmosque locupletius quàm antea aperientibus*, Paris, 1577, in-8°. très souvent réimprimé in-4°. et in-fol.; commentaire très estimé, et le meilleur, dit dom Calmet, que l'on ait sur les psaumes. Gencbraud y défend la version grecque des Septante contre le texte hébreu. Il avait laissé sur tout l'ancien Testament un commentaire dont le manuscrit se conservait dans la bibliothèque du collège des jésuites à Paris, et dont Edm. Richer desirait vivement la copie.

Ma
bin
trai
phi
plus
men
trou
duit
VII.
duite
1604
VII
turgi
De s.
éditio
Disco
d'auti
necess
eccles
nem,
1594;
que le
brûler
des éq
ques,
XI. *L
pis*,
scienti

i de Valois après le meurtre du duc de Guise. XII. *Oraison funèbre de Pierre Danes*, Paris, 1707, in-8°.

L—Y.

GENEBRIER. Il fut un temps où les hommes d'état et de cabinet cherchaient un agréable délassement dans le des antiquités et principalement dans celle des médailles. Tel a été le savant auquel nous consacrons cet article. Il prend lui-même dans ses écrits le titre de médecin; et c'est ce que nous savons de lui. Il fit paraître, en 1704, un petit volume intitulé *De Magna Urbica*, qui contenait deux dissertations: la première traite des médailles de la ville de Magni. Il y établit que la princesse a été la femme de Maximien; et son opinion a été adoptée par Banduri et Venuti: d'autres antiquaires ont pensé qu'elle était femme de Maximien, avec qui elle est figurée sur plusieurs médailles (Voy. *Caracalla*). L'autre dissertation traite de *Maximianus*, qui n'est connu non plus par ses médailles, et dont l'épouse est également incertaine. Il la rapporte au même temps; et c'est au même temps qu'il expose son opinion de la plupart des médailles (1). Il paraît que, dès cette époque, Genebrier avait commencé à s'occuper des médailles de Maximien, et que le desir d'en connaître un plus grand nombre le conduisit en Angleterre, où il fut bien accueilli par les antiquaires et principalement par mylord de Pembroke, un des plus célèbres amateurs de la numismatique.

Genebrier, de retour à Paris, présenta à cet illustre Mécène une *Lettre sur une médaille singulière de Caracalla*; elle est insérée dans le

Ces deux dissertations ont été traduites en français et insérées dans les *Éléments numismatiques* de M. de la Harpe.

Mercure de France, septembre 1731. Ce ne fut que neuf ans après, qu'il fit paraître l'ouvrage auquel il travaillait depuis si long-temps, l'*Histoire de Caracallus, empereur de la Grande-Bretagne, collègue de Dioclétien et de Maximien, prouvée par les médailles*, Paris, 1740, in-4°. Elle reçut l'approbation du monde savant. Il paraît que Genebrier est mort avant 1750, puisqu'il n'est point cité dans la *France littéraire*, qui a été publiée à cette époque.

A. L. M.

GENES. Voy. FROGER et GENÈS.

GENÈS D'ARLES (S.), natif ou originaire de cette ville, vivait dans le III^e siècle. Il s'était rendu célèbre par son talent d'écrire en notes, où il était devenu si habile, que la rapidité de sa main égalait celle de la parole: il devint plus célèbre encore par son courage à confesser la foi. C'était lui qui écrivait les plaidoyers des avocats, et les autres discours publics improvisés qu'on voulait conserver. Il exerçait l'emploi de greffier ou notaire; et il était chargé de rédiger les arrêts des cours de justice et les autres actes civils. L'empereur Maximien-Hercule, collègue de Dioclétien, étant venu à Arles, voulut y faire publier un édit de persécution contre les chrétiens. Il était de l'office de Genès de le transcrire sur les registres publics. Cette loi de sang lui fit horreur, quoiqu'il ne fût que catéchumène: il refusa son ministère à une telle œuvre de barbarie et d'iniquité, et fut obligé de prendre la fuite. Il parcourut plusieurs villes pour se dérober aux perquisitions qu'on faisait contre lui: enfin il fut découvert et arrêté. On lui trancha la tête sur le bord du Rhône. Il ne paraît pas qu'il ait reçu d'autre baptême que celui du martyre.

... que néanmoins il soit fait mention
du siège. Dom Ruinart l'a aussi pu-
blié sous le nom de *l'Évêque Paulin*
d'heureuse mémoire; et le dernier
éditeur de St.-Paulin l'a laissée dans
les œuvres qu'il a publiées (*Voyez*
PAULIN). — GENÈS (S.), comédien,
appelé aussi GENÈS DE ROME, y
exerçait cette profession sous l'empi-
re de Dioclétien. Ce prince devant se
rendre dans cette ville, on fit de
grands préparatifs pour lui donner
des fêtes; et il fut résolu que les spec-
tacles, plaisirs si chers aux Romains,
en feraient partie. Genès, devant
jouer en présence du prince, crut
qu'il ferait une chose qui lui serait
extrêmement agréable, en mettant
sur la scène et y livrant au ridicule et
à la dérision les mystères des chré-
tiens, pour lesquels la haine de Dio-
clétien n'était que trop connue. Genès
exécuta son dessein : il parut sur le
théâtre en présence de l'empereur,
dans la situation d'un malade à l'ex-
trémité; puis, contrefaisant les caté-
chumènes, qu'il n'était pas rare, dans
ces temps-là, de voir recourir au
baptême. à l'article d'...

déc
chr
que
tère
sent
gé,
térie
reco
vrai
l'em
qui l'
les y
recon
Diocl
cruelle
quoi il
Plautie
valet,
les flan
qu'on
ardent
tience
il le fit
martyr
en 303
d'août
Clerme
illustre

ta qu'avec peine. Il gouverna sagement, et fit fleurir les mœurs et les chrétiennes. L'erreur de Novade Jovinien ayant fait quelques schismes dans son diocèse, il ne prit le repos qu'elle ne fût extirpée. Il fit divers établissemens tels qu'un hôpital dans la ville de Clermont, et la fondation de l'abbaye de Manlieu, *Magni loci*, dans lequel on a changé de ce nom. Il mourut vers l'année 62. Le diocèse de Clermont fut transféré le 3 juin; et le même jour, il fut fait mémoire de lui. — ST. GENÈS, évêque de Lyon, vivait sous le règne de la reine Bathilde le fit son confesseur et le distributeur de ses aumônes. Il succéda, sur le siège de Clermont, vers l'an 663, à Annemond, dans les légendes sous le nom de St. Chaunond, lequel fut assassiné par les ordres du maire du palais Grégoire, qui craignait qu'il ne fit connaître ses malversations. St. Genès mourut en 681. L—Y.

GENESIUS (JOSEPH), historien de l'Empire, florissait vers le milieu du x^e. siècle. Jean Scylitza est l'auteur contemporain qui l'a écrit, mais sans entrer dans aucun détail à son égard. Le P. Labbe, sans doute par quelque fautive, a cru devoir distinguer Genesius de *Josephus Byzantinus*; Fabricius rejette cette opinion, et croit que c'est le même, et que ce n'étant nullement fondée. L'histoire qui porte le nom de Genesius fut entreprise par l'ordre de Constantin Porphyrogénète (1); elle commence à l'année 813, et comprend les règnes de Léon l'Arménien, Michel le Bègue, Théophile son fils, et Ba-

sile le Macédonien, mort en 886. Jean-André Bosius eut le projet de la publier; mais, en mourant, il ne laissa que quelques notes en marge d'un manuscrit que l'on conserve à la bibliothèque de l'académie de Léna. George Schubart, et, après lui, Godefroi Wagner, en annoncèrent des éditions. Godefroi Oléarius, après avoir revu le texte de Genesius avec le plus grand soin, le traduisit en latin, et en expliqua par des notes les passages les plus difficiles. Son travail était prêt à voir le jour en 1726. Enfin l'*Histoire* de Genesius a été imprimée, pour la première fois, en grec et en latin, sur un manuscrit de la bibliothèque de Jean Mencken Burckard, Venise, 1733, in-fol. Ce volume, dans lequel on a réuni plusieurs autres opuscules sur le même sujet, se joint à la collection de l'*Histoire byzantine*, imprimée au Louvre. Freytag, d'après Lenglet-Dufresnoy, cite une édition de l'*Histoire* de Genesius, Venise, 1570, in-4^o.; mais on doit la regarder comme imaginaire, puisqu'elle a été inconnue à tous les savants cités dans cet article comme ayant travaillé sur le même ouvrage, et qui, par cette raison, auraient eu tant d'intérêt à se la procurer. W—s.

GENEST (CHARLES-CLAUDE), fils d'une sage-femme, naquit à Paris le 17 octobre 1639. Pour toute éducation, il apprit d'abord à lire, et ensuite à très bien écrire, afin de pouvoir entrer dans les bureaux de Colbert. Mais un de ses camarades, qui allait chercher fortune aux Indes avec une petite pacotille, l'emmena avec lui pour tenir ses livres. Ils furent pris en mer par les Anglais, dépouillés de tout, et conduits à Londres. Un seigneur du pays prit Genest pour enseigner le français à ses enfans, et, à cet effet, l'envoya à sa maison de

On ne doit pas confondre l'*Histoire* de Genesius avec la *Chronique*, composée également par Constantin Porphyrogénète, et insérée dans les *Scriptores post Theophanem*, par F. Combes, Paris, 1685, in-fol.

vers dans sa jeunesse, Genest s'imagina d'en composer sur les conquêtes du roi, à qui ils furent présentés; et, peu de temps après, il remporta un prix de poésie à l'académie française. Le père Ferrier, confesseur du roi, lui avait dit à l'armée: *Je voudrais bien vous voir plus de sagesse, et un autre habit*; et, d'après cet avis bienveillant, il s'était réformé, et avait adopté le costume ecclésiastique. Il se fit connaître de Bossuet et de Malezieu, qui prirent intérêt à lui, se plurent à l'instruire, et le firent entrer, en qualité de précepteur, auprès de M^{lle}. de Blois, depuis femme du régent. Cette éducation terminée, il fut recueilli par la duchesse du Maine, qui lui donna un logement à Sceaux: il contribua beaucoup aux divertissements de cette cour. A l'âge de quarante ans, il se mit à apprendre le latin, et il en vint à bout. Il mourut le 19 novembre 1719, âgé de quatre-vingt-quatre ans. Il avait été reçu à l'académie française, en 1698. Louis XIV lui avait donné l'abbaye de St.-Vilmer, et le régent, une pension de deux mille

«
»
»
»
»
(1
que
ces
On
cho
une
Gen
gage
auss
titul
(Tré
de l'
les d
chaul
Gl
crétai
memk
sal (A
a dom
différ
1747.
trad. d

le actuel de l'Angleterre, périodique, 1757-59, 10 vol. VIII. *Mémoire pour les mi-d'Angleterre contre l'amiral* trad. de l'anglais, 1757, in-Essais historiques sur l'An-e, 1761, 2 vol. in-12. X. *Lettre comte de Bute sur la re-le M. Pitt*, trad. de l'anglais, in-8°. XI. *Nouvelle Lettre au le Bute, concernant la rup-t l'Angleterre avec l'Espa-762, in-8°. XII. Table ou des 135 volumes de la Ga-e France, depuis son com-ent, en 1651, jusqu'à la l'année 1765, Paris, 1768, in-4°. XIII. *Histoire d'Eric oi de Suède*, trad. du suédois Olof Celsius, 1777, 2 vol. XIV. *Recherches sur l'an-uple finois, d'après le rap-e la langue finoise avec la grecque*, par M. Idman, trad. dois, 1778, in-8°. A. B—T.*

NÈVE (ROBERT DE), pape à n sous le nom de Clément VII, ondi le 27 août 1378, était u comte Amedée de Genève, naissance illustre, et allié à e tous les souverains. Il avait anoine de Paris, évêque de nue, puis de Cambrai, pro-cardinalat par Grégoire XI; ndant, il n'avait que 36 ans, il fut élevé au Saint - Siége. n avait besoin d'un adversaire et courageux contre Urbain VI; e raison fut une de celles qui inèrent en sa faveur. Les cir-ces où il fut nommé, méritent remarquées. Ce fut le commen-du schisme d'Occident, où l'on x et quelquefois trois compé-se disputer la tiare, et parta-suffrages des puissances et l'o-ce des peuples. Urbain VI,

ayant été élu à Rome d'une manière un peu tumultueuse, ne tarda pas, avec un caractère dur et hautain, à indisposer contre lui les cardinaux qui l'avaient nommé, et dont la plu-part étaient Français. Ils étaient au nombre de seize, dont quatre seulement Italiens. Les Français trouvèrent le moyen de rattacher ceux-ci à leur parti; et ce fut à Fondi que de leur réunion sortit la nomination de Robert de Genève, qui prit le nom de Clément VII. Il n'est pas admis par tous les auteurs dans le rang des papes légitimes; ce qui fait qu'un autre pape (Jules de Médicis) a pris ce même nom de Clément VII. Quoi qu'il en soit, Robert de Genève fut choisi, parce que, n'étant ni Français ni Italien, on crut qu'il ne serait suspect à aucun parti, et parce qu'à une haute noblesse il joignait de l'activité, de l'éloquence, et une grande aptitude aux affaires et au travail. Toute la chrétienté se trouva donc divisée entre ces deux pontifes. Quelques états gardèrent la neutralité en attendant un concile œcuménique. Tel fut le sentiment de la France en particulier, qui, cependant, se décida ensuite pour Clément sous le règne de Charles V. Une partie de l'Espagne reconnut aussi Clément au concile de Salamanque, par les soins de Pierre de Lune. Cette lutte scandaleuse était appuyée, de part et d'autre, par tous les moyens que les circonstances pouvaient fournir à l'un et à l'autre parti. Tandis qu'Urbain VI appelait Charles de Duras au trône de Naples, Clément VII engageait Louis d'Anjou à venir s'emparer de ces mêmes états dont la reine Jeanne lui faisait donation. Mais cet auxiliaire ne suffit pas pour soutenir le parti de ce pape, qui, se voyant sans appui, prit la résolution d'abandonner l'Ita-

que Boniface protégeait contre la maison d'Anjou. Clément et Boniface créaient des cardinaux, chacun de leur côté. Pour soutenir leurs prétentions respectives, ils commirent des exactions en levant des impôts sur les peuples de leurs obédiences respectives. Ce furent ces excès qui éveillèrent le zèle de l'université de Paris : elle imagina ce projet d'union et de cession réciproque que Clément VII rejeta ou éluda, ainsi que son adversaire, et qui perpétua le schisme après eux (Voy. BENOIT XIII ou PIERRE DE LUNE, anti-pape.) Cependant la proposition de l'université causa un violent chagrin à Clément VII, qui tomba malade, et mourut frappé d'apoplexie, le 16 septembre 1304, après un pontificat d'environ 16 ans.

D—s.

GENEVIÈVE (Sainte), patronne de Paris, naquit à Nanterre, à deux lieues de cette ville, vers l'an 423. Son père nommé Sévère, et sa mère Geronce, habitaient ce lieu. Une tradition populaire fait de Geneviève une simple bergère ; d'autres prétendent que ses parents

s, conduits par Attila, me-Paris, et les habitants effrayés ant à fuir, Geneviève osa rassoncitoyens, et, malgré l'imdu danger, leur annonça qu'il arriverait rien de fâcheux. Onocha de vouloir faire la prophé- n l'injuria, ou alla même jus-mer le dessein d'attenter à sa e souffrit tout avec patience. ant la prédiction s'accomplit. ueinement, une visite de Saint n d'Auxerre, et d'autres s d'estime qu'il donna à Gene- firent taire la malveillance. La , depuis lors, fut constamment le la vénération publique; et important ne se faisait dans u'on ne la consultât. Elle ren- : Parisiens de signalés services. ille ayant été assiégée (1), ou se it par quelque autre circons- affligée d'une longue disette, ève parvint à leur procurer vres en abondance. On croit contribua à la conversion de , et qu'elle le détermina à ire, en l'honneur des saints i, Pierre et Paul, la basilique puis porta son nom. Elle-même ses frais, une église à l'endroit nt Denis et ses compagnons t été martyrisés. Pleine de mé- t d'années, elle mourut le 3 , jour où l'Église célèbre sa ie fut l'an 512, suivant quel- auteurs, ou, selon d'autres, ies années auparavant. Elle était l'environ 88 ans, et fut enter- nsi que Clovis, qui mourut à rès vers la même époque, dans même église de Saint-Pierre et

le siège de Paris, qu'on place ordinaire- as le règne de Childeric, se concilie diffi- t avec l'histoire de ce prince. L'historien iente parle d'un siège (ou blocus) de dix dit que Geneviève, ayant remonté la Seine Troyes, en ramena onze bateaux chargés

Saint-Paul (1). On lui attribue plusieurs miracles. Son corps, par la suite, fut exhumé, et l'on déposa ses reliques dans une riche châsse, ouvrage de St. Éloi. En 1242, un abbé de Sainte-Gen- eviève en fit faire une plus riche en- core, toute couverte de pierreries, présents de nos rois et de nos reines. Elle devint la proie du gouvernement de sang qui signala son impiété pen- dant nos fureurs révolutionnaires; et les reliques de l'illustre vierge que Paris avait prise pour sa protectrice, à qui il devait tant, furent, par l'ordre de ce même gouvernement, publique- ment brûlées sur la place où le crime s'expie par le supplice. La plus ancien- ne vie de Sainte Geneviève est d'envi- ron l'an 530, dix-huit ans après sa mort. On n'en connaît point l'auteur. Les PP. Lallemand et Dumolinet l'at- tribuent à un nommé *Salvius*. Dom Doublet pense qu'elle est du prêtre *Genesisius*, duquel il est fait mention dans l'ouvrage. Elle est écrite sage- ment, avec la gravité convenable; et l'auteur, pour le temps, paraît ne pas manquer d'érudition. On remar- que, sur différents manuscrits, des al- térations faites par des copistes. L'abbé Leheuf, tom. 1, p. 32 de ses *Disserta- tions*, soupçonne que cette Vie a été in- terpolée, au XI^e. siècle, par un nommé *Félix*, diacre et doyen de Ste.-Gen- eviève : ce n'est qu'en 1521 qu'elle fut connue, Jean de Ravisi de Nevers (*Ravisius Textor*), qui l'avait décou- verte, l'ayant insérée dans le recueil de ses *Femmes illustres*. Surius l'a donnée, en en changeant le style.

(1) D'autres chronologistes prétendent que la Sainte mourut avant Clovis. Velly, *Hist. de France*, tom. 1, pag. 65, en parlant de la mort de ce prince, dit : « Il fut enterré dans l'église de » St.-Pierre et St.-Paul. L'historien rapporte que, » quelques mois auparavant, on y avait transporté » le corps de Ste.-Geneviève, et qu'un mort ressus- » cita sur son tombeau. » Voyez, à ce sujet, les *Nouvelles annales de Paris*, par Toussaint-Du- plessis, pag. 40 et 41.

... en 1663, ou seulement 1007, suivant Baillet. Il en a paru, en 1683, une nouvelle traduction, ou la même retouchée et enrichie d'observations, 1 vol. : il s'y est glissé des fautes qui ne sont pas dans l'original. Les uns l'attribuent au père Dumolinet, les autres au père Lallemand. L—r.

GENEVIEVE de Brabant est citée par les hagiologues tantôt comme sainte, tantôt comme simplement béatifiée. Plusieurs auteurs ont parlé d'elle, tels que Fréher dans ses Origines du Palatinat, Aubert le Mire dans ses Fastes de la Belgique, Jean Molan dans sa Naissance des saints belges, Mathieu Rader dans sa Bavière, Henri Dupuy (*Erycius Puteanus*), Brower dans ses Annales de Trèves, les Bollandistes dans le tome 1^{er}. du mois d'avril, etc. C'est dans ces auteurs qu'ont puisé les Allemands et les Français qui ont écrit l'histoire vraiment pathétique de Geneviève. Elle était fille d'un duc de Brabant, qui la maria à Siffroi ou Siffrid, palatin d'Offlendingek, dont le château, nommé Heben...

ti
ne
bl
à
un
ils
ém
leu
doi
là il
vrai
l'étr
qu'u
tes s.
vage
tache
feu et
pend
avaie
avons
752.
6 jan
et se
ayant
che e
eux j
Au b
neviè

» tienne , seigneur , et ma nudité ab-
 » solue me force de me tenir cachée
 » loin de votre présence. Prêtez-
 » moi votre manteau , si vous desirez
 » que je paraisse. — Le palatin lui
 » jeta ce vêtement , et s'écria avec
 » étonnement : Eh quoi , malheu-
 » reuse ! vous n'avez en ces lieux ni
 » vêtements ni nourriture ? — Mes
 » habits , lui répondit - elle , se sont
 » usés entièrement , et je n'ai pour
 » aliment que les végétaux de la fo-
 » rêt. Siffroi ayant continué de l'in-
 » terroger , elle ajouta : J'habite ces
 » lieux depuis plus de cinq années ;
 » cet enfant est mon fils ; son père...
 » Dieu sait que ma bouche fut tou-
 » jours étrangère au mensonge ; et
 » moi , seigneur , je suis cette infor-
 » tunée Geneviève qui sortit , jeune et
 » recherchée avec éclat , du palais des
 » ducs de Brabant , pour épouser le
 » palatin de ces contrées. A ces noms
 » de Geneviève et de palatin , Siffroi
 » reconnut son épouse. Les officiers
 » de la suite du prince et quelques
 » anciens serviteurs de la princesse
 » la reconnurent facilement à une
 » cicatrice qu'elle avait au front ,
 » ainsi qu'à l'anneau conjugal qu'elle
 » avait conservé. » Le palatin ne put
 » croire qu'une conservation aussi éton-
 » nante ne fût pas miraculeuse ; il em-
 » brassa avec transport son épouse et
 » son fils , et ordonna de les porter sur
 » un brancard au château. Sur ces en-
 » trefaites Golo , s'étant présenté , fut sur
 » le point d'être mis en pièces par les
 » personnes qui se trouvaient là. Siffroi
 » le fit écarteler par quatre taureaux
 » indomptés. Geneviève exigea qu'au
 » lieu où elle avait été trouvée , une
 » chapelle fût érigée à la Vierge. Le
 » palatin y consentit , et fit bâtir Frauen-
 » kirchen , dont les ruines existent en-
 » core , et attirent beaucoup de pèle-
 » rins. L'auteur de la Statistique du dé-

partement de Rhin et Moselle (M. Mas-
 sou) en parle comme ayant vu ces
 lieux : « Le lac , dit-il , où le perfide
 » châtelain ordonna de précipiter Ge-
 » neviève , est dans le voisinage ; la
 » contrée a porté le nom de Peleutu
 » (Palatinat) ; on reconnaît encore
 » les ruines d'un vieux palais : mais
 » le lieu où l'on voit la chapelle n'est
 » plus une vaste forêt ; c'est aujour-
 » d'hui une campagne fertile et cul-
 » tivée. La chapelle est située sur
 » une éminence : elle a été presque
 » totalement détruite pendant la
 » guerre. Sur l'autel dégradé on voit
 » encore l'histoire de Geneviève gros-
 » sièrement sculptée , et les tombeaux
 » de Geneviève et de Sigefroi qui
 » avaient été fouillés. » Nous avons
 en français une *Histoire de Gene-
 viève de Brabant* , par le jésuite Ce-
 risiers , Paris , 1647 , in-8°. laquelle
 a été depuis revue et corrigée par
 l'abbé Richard. MM. Duputel et Louis
 Dubois ont publié chacun un roman
 sur ce sujet , in-8°. 1805 , et 2 vol
 in-12 , 1810. Cerisiers , D'Aure , Cor-
 neille Blessebois , la Chaussée , Ci-
 cile , ont fait de cette touchante his-
 toire le sujet de tragédies et de drames
 L'allemand Tieck a traité aussi ce su-
 jet dans sa tragédie de Geneviève de
 Brabant , ouvrage dont M^{me}. la ba-
 ronne de Staël fait un juste éloge. (*De
 l'Allemagne* , tom. II , pag. 249.
 Une jolie romance de Berquin , plu-
 sieurs cantiques populaires , enfin de
 belles gravures , ont aussi retracé ces
 événements , qui offrent plus d'intérêt
 que de vraisemblance. D—B—S.

GENGA (LEONORE DEI CONT-
 DELLA) , née à Fabriano à l'époque
 de la renaissance des lettres en Italie
 cultiva la poésie avec succès. Jean
 André Gilio a publié quelques son-
 nets de cette dame , à la suite de son
Topica poetica , Venise , 1580 , in

gures avec du coloris ; et ses pa-
 rents s'étant permis à le retirer
 de l'atelier du cardeur pour le faire
 entrer chez un peintre, ils n'eurent
 qu'à s'applaudir de cette résolution.
 A quinze ans, il passa dans l'école de
 Lucas Signorelli ; et cet habile maître
 prit en lui une telle confiance, qu'il
 le chargea souvent de traiter les ac-
 cessaires dans ses tableaux. Il de-
 meura ensuite trois ans sous la di-
 rection de Pérugin, qui lui apprit
 l'art de la perspective et le secret de
 distribuer les effets de lumière d'une
 manière piquante. Raphaël, compa-
 triote et ami de Genga, fréquentait
 en même temps que lui l'école de Pé-
 rugin ; et l'on peut croire que les
 conseils d'un si grand homme ne lui
 furent pas inutiles. Après avoir ter-
 miné ses études, Genga se rendit à
 Florence, et de là à Sienne, où il
 peignit pour Pandolfe Petrucci plu-
 sieurs tableaux, dont Vasari loue la
 correction de dessin et la fraîcheur de
 coloris. De retour dans sa patrie,
 après une assez longue absence, il
 fut employé par le duc Gui Baldo à
 l'embellissement de la ville.

les
 fêt
 ob
 Ur
 et :
 sio.
 ma
 un
 par
 ciat
 Pér
 plus
 Fils
 quat
 gnit
 Chaq
 Forli
 une
 très
 fut re
 vint a
 appro
 nome
 répar
 truire
 rial,
 résolu
 sista
 nce-

tion. Mais c'est à lui qu'on doit la restauration du palais archiépiscopal de Mantoue : ce fut son dernier ouvrage. Épuisé par l'âge et les fatigues d'une vie laborieuse, il se retira dans une maison qu'il avait achetée près d'Urbino, pour y jouir de quelque repos. Il y dessina au crayon, dans un moment de loisir, une *Conversion de S. Paul*, morceau que Vasari dit être très précieux, et qui prouve que son imagination n'avait rien perdu de son activité ni de sa vigueur. Ce fut dans cette retraite que Genga mourut, le 11 juillet 1551, à soixante-quinze ans environ. Il joignait aux talents de peintre et d'architecte ceux de sculpteur et de musicien ; et il avait écrit sur les arts différents petits Traités que l'on conservait dans sa famille. Vasari, qui a composé la Vie de Genga, lui donne le plus grand éloge que puisse recevoir un homme, en disant, « que jamais il ne fit une » chose dont il eût à se repentir. »

W—s.

GENGA (BARTHÉLEMI), architecte, fils du précédent, naquit à Césène en 1518. Son père voulut d'abord qu'il apprît les belles-lettres ; mais voyant qu'il n'y faisait que des progrès médiocres, et que son goût se portait vers les arts, il l'envoya à Florence étudier le dessin, à l'école des grands artistes qui faisaient alors l'ornement de cette ville. Le jeune artiste y travailla, pendant trois ans, avec tant de zèle et d'application que son père, l'ayant rappelé près de lui, le jugea en état de diriger les travaux de l'église St.-Jean-Baptiste de Pesaro. Barthélemi avait plus de connaissances dans l'architecture que dans le dessin : son père s'en aperçut ; et après lui avoir donné quelque temps des leçons de perspective, il l'envoya à Rome pour se perfectionner

par l'étude des monuments : Genga y passa quatre ans, et revint ensuite à Urbino, où il fut employé par le duc à différents ouvrages. Il accompagna ce prince dans la visite des places de la Lombardie qu'il voulait fortifier et en leva les plans. Après la mort de son père, il fut fait intendant-général des bâtiments publics, et chargé de la construction de différents édifices tant à Urbino qu'à Pesaro. Il donna aussi les plans de l'église de Monte Abbate et de celle de St.-Pierre de Mondovi, que Vasari dit être ce qu'on peut voir de mieux dans de petites proportions : il fit encore de projets pour ajouter aux fortifications de Vérone et de Borgo-San-Spolcro ; mais les circonstances en empêchèrent l'exécution. Plusieurs souverains, entre autres le roi de Bohême, s'étaient disputé l'avantage de posséder dans leurs états un aussi habile artiste ; mais le duc d'Urbino avait toujours montré beaucoup de répugnance à le voir s'éloigner : il ne crut pas cependant pouvoir le refuser au grand-maître de Rhodes, qui le demandait pour mettre en état de défense l'île de Malte. Barthélemi partit donc avec les chevaliers qui étaient venus le chercher et, arrivé à Malte, il leva le plan de l'île, traça celui de la cité Valette, de quelques églises et du palais du grand-maître : mais comme il souffrait beaucoup de la chaleur, s'étant mis entre deux portes pour travailler plus commodément, il fut attaqué d'une pleurésie, dont il mourut le 17^e. jour, 4 mois de juin 1558. Il était âgé de quarante ans.

W—s.

GENGA (BERNARDIN), docteur en philosophie et en médecine, naquit dans le duché d'Urbino, enseigna l'anatomie et la chirurgie à Rome vers le milieu du xvii^e. siècle, et fu

... que néanmoins il soit fait mention
du siège. Doin Ruinart l'a aussi pu-
blié sous le nom de *l'Évêque Paulin*
d'heureuse mémoire; et le dernier
éditeur de St.-Paulin l'a laissée dans
les œuvres qu'il a publiées (Voyez
PAULIN). — GENÈS (S.), comédien,
appelé aussi GENÈS DE ROME, y
exerçait cette profession sous l'empi-
re de Dioclétien. Ce prince devant se
rendre dans cette ville, on fit de
grands préparatifs pour lui donner
des fêtes; et il fut résolu que les spec-
tacles, plaisirs si chers aux Romains,
en feraient partie. Genès, devant
jouer en présence du prince, crut
qu'il ferait une chose qui lui serait
extrêmement agréable, en mettant
sur la scène et y livrant au ridicule et
à la dérision les mystères des chré-
tiens, pour lesquels la haine de Dio-
clétien n'était que trop connue. Genès
exécuta son dessein : il parut sur le
théâtre en présence de l'empereur,
dans la situation d'un malade à l'ex-
trémité; puis, contrefaisant les caté-
chumènes, qu'il n'était pas rare, dans
ces temps-là, de voir recourir au
baptême. à l'article

...
d'évê-
chrét
que
tères
senti,
gé, et
térieu
recont
vrai D
l'empe
qui l'éc
les yeu
reconn
Diocléti
cruellen
quoi il le
Plautien
valet, e
les flanc
qu'on le
ardentes
tience d
il le fit
martyre
en 303;
d'août (Clermon
illustre

ta qu'avec peine. Il gouverna sagement, et fit fleurir les mœurs et les chrétiennes. L'erreur de Novade Jovinien ayant fait quelques dégâts dans son diocèse, il ne prit le repos qu'elle ne fût extirpée. Il fit divers établissements tels qu'un hôpital dans la ville de Clermont, et la fondation de l'abbaye de Maulieu, *Magni loci*, dans le diocèse de Clermont vers l'an 62. Le diocèse de Clermont fut transféré le 3 juin; et le même jour, on fit mémoire de lui. — ST. GENÈS, évêque de Lyon, vivait sous le règne de Charlemagne, et était abbé d'un monastère, où la reine Bathilde le fit son confesseur et le distributeur de ses aumônes. Il succéda, sur le siège de Clermont, vers l'an 663, à Annemond, dans les légendes sous le nom de Chaunond, lequel fut assassiné par les ordres du maire du palais Grégoire, qui craignait qu'il ne fit de mauvaises confessions. St. Genès on mourut en 681. L.—Y.

GENESIUS (JOSEPH), historien de l'Empire, florissait vers le milieu du x^e. siècle. Jean Scylitza est l'auteur contemporain qui l'a écrit, mais sans entrer dans aucun détail à son égard. Le P. Labbe, sans doute par quelque fautive, a cru devoir distinguer Genesius de *Josephus Bysantinus*; Fabricius rejette cette opinion, car il n'était nullement fondée. L'histoire qui porte le nom de Genesius fut entreprise par l'ordre de Constantin Porphyrogénète (1); elle commença à l'année 813, et comprend les règnes de Léon l'Arménien, Michel le Bègue, Théophile son fils, et Ba-

sile le Macédonien, mort en 886. Jean André Bosius eut le projet de la publier; mais, en mourant, il ne laissa que quelques notes en marge d'un manuscrit que l'on conserve à la bibliothèque de l'académie de Pérouse. George Schubart, et, après lui, Godefroi Wagner, en annoncèrent des éditions. Godefroi Oléarius, après avoir revu le texte de Genesius avec le plus grand soin, le traduisit en latin, et en expliqua par des notes les passages les plus difficiles. Son travail était prêt à voir le jour en 1726. Enfin l'*Histoire de Genesius* a été imprimée, pour la première fois, en grec et en latin, sur un manuscrit de la bibliothèque de Jean Mencken Burckard, Venise, 1733, in-fol. Ce volume, dans lequel on a réuni plusieurs autres opuscules sur le même sujet, se joint à la collection de l'*Histoire byzantine*, imprimée au Louvre. Freytag, d'après Lenglet-Dufresnoy, cite une édition de l'*Histoire de Genesius*, Venise, 1570, in-4^o.; mais on doit la regarder comme imaginaire, puisqu'elle a été inconnue à tous les savants cités dans cet article comme ayant travaillé sur le même ouvrage, et qui, par cette raison, auraient eu tant d'intérêt à se la procurer. W—s.

GENEST (CHARLES-CLAUDE), fils d'une sage-femme, naquit à Paris le 17 octobre 1639. Pour toute éducation, il apprit d'abord à lire, et ensuite à très bien écrire, afin de pouvoir entrer dans les bureaux de Colbert. Mais un de ses camarades, qui allait chercher fortune aux Indes avec une petite pacotille, l'emmena avec lui pour tenir ses livres. Ils furent pris en mer par les Anglais, dépouillés de tout, et conduits à Londres. Un scientifique du pays prit Genest pour enseigner le français à ses enfants, et, à cet effet, l'envoya à sa maison de

(1) On ne doit pas confondre l'*Histoire de Genesius* avec la *Chronique*, composée également par Constantin Porphyrogénète, et insérée dans les *Scriptores post Theophanem*, par F. Combes, Paris, 1685, in-fol.

Apris des vers dans sa jeunesse, Genest s'imagina d'en composer sur les conquêtes du roi, à qui ils furent présentés; et, peu de temps après, il remporta un prix de poésie à l'académie française. Le père Ferrier, confesseur du roi, lui avait dit à l'armée: *Je voudrais bien vous voir plus de sagesse, et un autre habit*; et, d'après cet avis bienveillant, il s'était réformé, et avait adopté le costume ecclésiastique. Il se fit connaître de Bossuet et de Malezieu, qui prirent intérêt à lui, se plurent à l'instruire, et le firent entrer, en qualité de précepteur, auprès de M^{lle}. de Blois, depuis femme du régent. Cette éducation terminée, il fut recueilli par la duchesse du Maine, qui lui donna un logement à Sceaux: il contribua beaucoup aux divertissements de cette cour. A l'âge de quarante ans, il se mit à apprendre le latin, et il en vint à bout. Il mourut le 19 novembre 1719, âgé de quatre-vingt-quatre ans. Il avait été reçu à l'académie française, en 1698. Louis XIV lui avait donné l'abbaye de St.-Vilmer, et le régent, une pension.

actuel de l'Angleterre, périodique, 1757-59, 10 vol. VIII. *Mémoire pour les ministres d'Angleterre contre l'amiral* trad. de l'anglais, 1757, in-8°. *Essais historiques sur l'Angleterre*, 1761, 2 vol. in-12. X. *Lettre de M. Bute sur la reine M. Pitt*, trad. de l'anglais, in-8°. XI. *Nouvelle Lettre au comte de Bute, concernant la rupture de l'Angleterre avec l'Espagne*, 1762, in-8°. XII. *Table ou des 135 volumes de la Gaule France, depuis son commencement, en 1651, jusqu'à la fin de l'année 1765*, Paris, 1768, in-4°. XIII. *Histoire d'Éric roi de Suède*, trad. du suédois Olof Celsius, 1777, 2 vol. XIV. *Recherches sur l'origine de la langue finnoise, d'après le rapport de la langue finnoise avec la grecque*, par M. Idman, trad. de suédois, 1778, in-8°. A.—T. NÈVE (ROBERT DE), pape à Rome sous le nom de Clément VII, né à Fondi le 27 août 1378, était le comte Amedée de Genève, naissance illustre, et allié à tous les souverains. Il avait épousé une princesse de France, et fut évêque de Cambrai, puis de Paris, évêque de Reims, cardinal par Grégoire XI; pendant, il n'avait que 36 ans, il fut élevé au Saint-Siège. Il avait besoin d'un adversaire et courageux contre Urbain VI; sa raison fut une de celles qui lui furent opposées en sa faveur. Les circonstances où il fut nommé, méritent d'être remarquées. Ce fut le commencement du schisme d'Occident, où l'on se disputait quelquefois trois compétes pour la tiare, et partages des suffrages des puissances et l'opinion des peuples. Urbain VI,

ayant été élu à Rome d'une manière un peu tumultueuse, ne tarda pas, avec un caractère dur et hautain, à indisposer contre lui les cardinaux qui l'avaient nommé, et dont la plupart étaient Français. Ils étaient au nombre de seize, dont quatre seulement Italiens. Les Français trouvèrent le moyen de rattacher ceux-ci à leur parti; et ce fut à Fondi que de leur réunion sortit la nomination de Robert de Genève, qui prit le nom de Clément VII. Il n'est pas admis par tous les auteurs dans le rang des papes légitimes; ce qui fait qu'un autre pape (Jules de Médicis) a pris ce même nom de Clément VII. Quoi qu'il en soit, Robert de Genève fut choisi, parce que, n'étant ni Français ni Italien, on crut qu'il ne serait suspect à aucun parti, et parce qu'à une haute noblesse il joignait de l'activité, de l'éloquence, et une grande aptitude aux affaires et au travail. Toute la chrétienté se trouva donc divisée entre ces deux pontifes. Quelques états gardèrent la neutralité en attendant un concile œcuménique. Tel fut le sentiment de la France en particulier, qui, cependant, se décida ensuite pour Clément sous le règne de Charles V. Une partie de l'Espagne reconnut aussi Clément au concile de Salamanque, par les soins de Pierre de Lune. Cette lutte scandaleuse était appuyée, de part et d'autre, par tous les moyens que les circonstances pouvaient fournir à l'un et à l'autre parti. Tandis qu'Urbain VI appelait Charles de Duran au trône de Naples, Clément VII engageait Louis d'Anjou à venir s'emparer de ces mêmes états dont la reine Jeanne lui faisait donation. Mais cet auxiliaire ne suffit pas pour soutenir le parti de ce pape, qui, se voyant sans appui, prit la résolution d'abandonner l'Ita-

que Boniface protégeait contre la maison d'Anjou. Clément et Boniface créaient des cardinaux, chacun de leur côté. Pour soutenir leurs prétentions respectives, ils commirent des exactions en levant des impôts sur les peuples de leurs obédiences respectives. Ce furent ces excès qui éveillèrent le zèle de l'université de Paris : elle imagina ce projet d'union et de cession réciproque que Clément VII rejeta ou éluda, ainsi que son adversaire, et qui perpétua le schisme après eux (Voy. BENOIT XIII ou PIERRE DE LUNE, anti-pape.) Cependant la proposition de l'université causa un violent chagrin à Clément VII, qui tomba malade, et mourut frappé d'apoplexie, le 16 septembre 1394, après un pontificat d'environ 16 ans.

D—s.

GENEVIÈVE (Sainte), patronne de Paris, naquit à Nanterre, à deux lieues de cette ville, vers l'an 423. Son père nommé Sévère, et sa mère Geronce, habitaient ce lieu. Une tradition populaire fait de Geneviève une simple bergère ; d'autres prétendent

, conduits par Attila, mé-
aris, et les habitants effrayés
nt à fuir, Geneviève osa ras-
concitoyens, et, malgré l'im-
du danger, leur annonça qu'il
rriverait rien de fâcheux. On
cha de vouloir faire la prophé-
l'injuria, ou alla même jus-
ner le dessein d'attenter à sa
souffrit tout avec patience.
nt la prédiction s'accomplit.
ement, une visite de Saint
d'Auxerre, et d'autres
d'estime qu'il donna à Gene-
irent taire la malveillance. La
depuis lors, fut constamment
e la vénération publique; et
important ne se faisait dans
on ne la consultât. Elle ren-
Parisicus de signalés services.
lle ayant été assiégée(1), ou se
t par quelque autre circons-
ffligée d'une longue disette,
ve parvint à leur procurer
res en abondance. On croit
contribua à la conversion de
et qu'elle le détermina à
ire, en l'honneur des saints
, Pierre et Paul, la basilique
uis porta son nom. Elle-même
ses frais, une église à l'endroit
at Denis et ses compagnons
été martyrisés. Pleine de mé-
d'années, elle mourut le 3
jour où l'Église célèbre sa
e fut l'an 512, suivant quel-
uteurs, ou, selon d'autres,
es années auparavant. Elle était
environ 88 ans, et fut enter-
isi que Clovis, qui mourut à
ès vers la même époque, dans
même église de Saint-Pierre et

(1) D'autres chronologistes prétendent que la
Sainte mourut avant Clovis. Velly, *Hist. de Fran-
ce*, tom. I, pag. 65. en parlant de la mort de
ce prince, dit : « Il fut enterré dans l'église de
» St.-Pierre et St.-Paul. L'historien rapporte que
» quelques mois auparavant, on y avait transporté
» le corps de Ste.-Geneviève, et qu'un mort ressus-
» cita sur son tombeau. » Voyez, à ce sujet, les
Nouvelles annales de Paris, par Toussaint-Du-
plessis, pag. 40 et 41.

Saint-Paul(1). On lui attribue plusieurs
miracles. Son corps, par la suite, fut
exhumé, et l'on déposa ses reliques
dans une riche châsse, ouvrage de St.
Éloi. En 1242, un abbé de Sainte-Ge-
neviève en fit faire une plus riche en-
core, toute couverte de pierreries,
présents de nos rois et de nos reines.
Elle devint la proie du gouvernement
de sang qui signala son impiété pen-
dant nos fureurs révolutionnaires; et
les reliques de l'illustre vierge que
Paris avait prise pour sa protectrice,
à qui il devait tant, furent, par l'ordre
de ce même gouvernement, publique-
ment brûlées sur la place où le crime
s'expie par le supplice. La plus ancien-
ne vie de Sainte Geneviève est d'envi-
ron l'an 530, dix-huit ans après sa
mort. On n'en connaît point l'auteur.
Les PP. Jallemand et Dumolinet l'at-
tribuent à un nommé *Salvius*. Dom
Doublet pense qu'elle est du prêtre
Genesius, duquel il est fait mention
dans l'ouvrage. Elle est écrite sage-
ment, avec la gravité convenable; et
l'auteur, pour le temps, paraît ne
pas manquer d'érudition. On remar-
que, sur différents manuscrits, des al-
térations faites par des copistes. L'abbé
Lecheuf, tom. 1, p. 32 de ses *Disserta-
tions*, soupçonne que cette Vie a été in-
terpolée, au XI^e. siècle, par un nommé
Félix, diacre et doyen de Ste.-Gene-
viève : ce n'est qu'en 1521 qu'elle fut
connue, Jean de Ravisi de Nevers
(*Ravisius Textor*), qui l'avait décou-
verte, l'ayant insérée dans le recueil
de ses *Femmes illustres*. Surius l'a
donnée, en en changeant le style.

(1) D'autres chronologistes prétendent que la
Sainte mourut avant Clovis. Velly, *Hist. de Fran-
ce*, tom. I, pag. 65. en parlant de la mort de
ce prince, dit : « Il fut enterré dans l'église de
» St.-Pierre et St.-Paul. L'historien rapporte que
» quelques mois auparavant, on y avait transporté
» le corps de Ste.-Geneviève, et qu'un mort ressus-
» cita sur son tombeau. » Voyez, à ce sujet, les
Nouvelles annales de Paris, par Toussaint-Du-
plessis, pag. 40 et 41.

... française en 1663, ou si ... en 1667, suivant Baillet. Il en a paru, en 1683, une nouvelle traduction, ou la même retouchée et enrichie d'observations, 1 vol. : il s'y est glissé des fautes qui ne sont pas dans l'original. Les uns l'attribuent au père Dumolinet, les autres au père Lallouant. L—y.

GENEVIEVE de Brabant est citée par les hagiologues tantôt comme sainte, tantôt comme simplement béatifiée. Plusieurs auteurs ont parlé d'elle, tels que Fréher dans ses Origines du Palatinat, Aubert le Mire dans ses Fastes de la Belgique, Jean Molan dans sa Naissance des saints belges, Mathieu Rader dans sa Bavière, Henri Dupuy (*Erycius Puteanus*), Brower dans ses Annales de Trèves, les Bollandistes dans le tome 1^{er}. du mois d'avril, etc. C'est dans ces auteurs qu'ont puisé les Allemands et les Français qui ont écrit l'histoire vraiment pathétique de Geneviève. Elle était fille d'un duc de Brabant, qui la maria à Siffroi ou Siffred, palatin d'Offlending, dont le château, nommé Hebe...

té
ne
bl
à
un
ils
ém
leu
don
là il
vrai
l'étr
qu'u
tes s
vage
tacha
feu et
pendi
avaie
avons
752.
6 jan
et se
ayant
che e
eux j
Au bi
neviè

seigneur, et ma nudité ab-
 e me force de me tenir cachée
 de votre présence. Prêtez-
 votre manteau, si vous desirez
 je paraisse. — Le palatin lui
 ce vêtement, et s'écria avec
 nement : Eh quoi, malheu-
 e ! vous n'avez en ces lieux ni
 ments ni nourriture ? — Mes
 ts, lui répondit-elle, se sont
 entièrement, et je n'ai pour
 ent que les végétaux de la fo-
 Siffroi ayant continué de l'in-
 oger, elle ajouta : J'habite ces
 x depuis plus de cinq années ;
 enfant est mon fils ; son père...
 i sait que ma bouche fut tou-
 s étrangère au mensonge ; et
 , seigneur, je suis cette infor-
 e Geneviève qui sortit, jeune et
 erchée avec éclat, du palais des
 s de Brabant, pour épouser le
 tin de ces contrées. A ces noms
 Geneviève et de palatin, Siffroi
 nnut son épouse. Les officiers
 a suite du prince et quelques
 ens serviteurs de la princesse
 econnurent facilement à une
 trice qu'elle avait au front,
 i qu'à l'anneau conjugal qu'elle
 t conservé. » Le palatin ne put
 qu'une conservation aussi éton-
 ne fût pas miraculeuse ; il em-
 i avec transport son épouse et
 s, et ordonna de les porter sur
 ancard au château. Sur ces en-
 es Golo, s'étant présenté, fut sur
 nt d'être mis en pièces par les
 mes qui se trouvaient là. Siffroi
 écarteler par quatre taureaux
 ptés. Geneviève exigea qu'au
 u elle avait été trouvée, une
 le fût érigée à la Vierge. Le
 y consentit, et fit bâtir Frauen-
 en, dont les ruines existent en-
 et attirer beaucoup de péle-
 l'auteur de la Statistique du dé-

partement de Rhin et Moselle (M. Mas-
 son) en parle comme ayant vu ces
 lieux : « Le lac, dit-il, où le perfide
 » châtelain ordonna de précipiter Ge-
 » neviève, est dans le voisinage ; la
 » contrée a porté le nom de Peleutz
 » (Palatinat) ; on reconnaît encore
 » les ruines d'un vieux palais : mais
 » le lieu où l'on voit la chapelle n'est
 » plus une vaste forêt ; c'est aujour-
 » d'hui une campagne fertile et cul-
 » tivée. La chapelle est située sur
 » une éminence : elle a été presque
 » totalement détruite pendant la
 » guerre. Sur l'autel dégradé on voit
 » encore l'histoire de Geneviève gros-
 » sièrement sculptée, et les tombes
 » de Geneviève et de Sigefroi qui
 » avaient été fouillés. » Nous avons
 en français une *Histoire de Gene-
 viève de Brabant*, par le jésuite Ce-
 risiers, Paris, 1647, in-8°. laquelle
 a été depuis revue et corrigée par
 l'abbé Richard. MM. Duputel et Louis
 Dubois ont publié chacun un roman
 sur ce sujet, in-8°, 1805, et 2 vol.
 in-12, 1810. Cerisiers, D'Aure, Cor-
 neille Blessebois, la Chaussée, Ci-
 cile, ont fait de cette touchante his-
 toire le sujet de tragédies et de drames.
 L'allemand Tieck a traité aussi ce su-
 jet dans sa tragédie de Geneviève de
 Brabant, ouvrage dont M^{me}. la ba-
 ronne de Staël fait un juste éloge. (*De
 l'Allemagne*, tom. 11, pag. 249.)
 Une jolie romance de Berquin, plu-
 sieurs cantiques populaires, enfin de
 belles gravures, ont aussi retracé ces
 événements, qui offrent plus d'intérêt
 que de vraisemblance. D—B—S.

GENGA (LEONORE DEI CONTI
 DELLA), née à Fabriano à l'époque
 de la renaissance des lettres en Italie,
 cultiva la poésie avec succès. Jean-
 André Gilio a publié quelques son-
 nets de cette dame, à la suite de son
Topica poetica, Venise, 1580, in-

en traçant des fi- Le
 gures avec du charbon ; et ses pa- fé
 rents s'étant déterminés à le retirer ol
 de l'atelier du cardeur pour le faire U
 entrer chez un peintre, ils n'eurent et
 qu'à s'applaudir de cette résolution. sic
 A quinze ans, il passa dans l'école de ma
 Lucas Signorelli ; et cet habile maître un
 prit en lui une telle confiance, qu'il pa
 le chargea souvent de traiter les ac- cia
 cessoires dans ses tableaux. Il de- Pé
 meura ensuite trois ans sous la di- plu.
 rection de Pérugin, qui lui apprit Fils
 l'art de la perspective et le secret de qua
 distribuer les effets de lumière d'une gnit
 manière piquante. Raphaël, compa- Cha
 triote et ami de Genga, fréquentait Forl
 en même temps que lui l'école de Pé- une.
 rugin ; et l'on peut croire que les très
 conseils d'un si grand homme ne lui fut r
 furent pas inutiles. Après avoir ter- vint
 miné ses études, Genga se rendit à app
 Florence, et de là à Sienne, où il nom
 peignit pour Pandolfe Petrucci plu- répa
 sieurs tableaux, dont Vasari loue la truir
 correction de dessin et la fraîcheur de rial,
 coloris. De retour dans sa patrie, réso
 après une assez longue absence, il sista
 fut employé par le duc Gui D...

tion. Mais c'est à lui qu'on doit la restauration du palais archiépiscopal de Mantoue : ce fut son dernier ouvrage. Épuisé par l'âge et les fatigues d'une vie laborieuse, il se retira dans une maison qu'il avait achetée près d'Urbino, pour y jouir de quelque repos. Il y dessina au crayon, dans un moment de loisir, une *Conversion de S. Paul*, morceau que Vasari dit être très précieux, et qui prouve que son imagination n'avait rien perdu de son activité ni de sa vigueur. Ce fut dans cette retraite que Genga mourut, le 11 juillet 1551, à soixante-quinze ans environ. Il joignait aux talents de peintre et d'architecte ceux de sculpteur et de musicien ; et il avait écrit sur les arts différents petits Traités que l'on conservait dans sa famille. Vasari, qui a composé la Vie de Genga, lui donne le plus grand éloge que puisse recevoir un homme, en disant, « que jamais il ne fit une » chose dont il eût à se repentir. »

W—s.

GENGA (BARTHÉLEMI), architecte, fils du précédent, naquit à Césène en 1518. Son père voulut d'abord qu'il apprît les belles-lettres ; mais voyant qu'il n'y faisait que des progrès médiocres, et que son goût le portait vers les arts, il l'envoya à Florence étudier le dessin, à l'école des grands artistes qui faisaient alors l'ornement de cette ville. Le jeune artiste y travailla, pendant trois ans, avec tant de zèle et d'application que son père, l'ayant rappelé près de lui, le jugea en état de diriger les travaux de l'église St.-Jean-Baptiste de Pesaro. Barthélemi avait plus de connaissances dans l'architecture que dans le dessin : son père s'en aperçut ; et après lui avoir donné quelque temps des leçons de perspective, il l'envoya à Rome pour se perfectionner

par l'étude des monuments : Genga y passa quatre ans, et revint ensuite à Urbino, où il fut employé par le duc à différents ouvrages. Il accompagna ce prince dans la visite des places de la Lombardie qu'il voulait fortifier et en leva les plans. Après la mort de son père, il fut fait intendant-général des bâtiments publics, et chargé de la construction de différents édifices tant à Urbino qu'à Pesaro. Il donna aussi les plans de l'église de Monte Abbate et de celle de St.-Pierre de Mondovì, que Vasari dit être ce qu'on peut voir de mieux dans de petites proportions : il fit encore de projets pour ajouter aux fortifications de Vérone et de Borgo-San-Selpolcro ; mais les circonstances en empêchèrent l'exécution. Plusieurs souverains, entre autres le roi de Bohême, s'étaient disputé l'avantage de posséder dans leurs états un aussi habile artiste ; mais le duc d'Urbino avait toujours montré beaucoup de répugnance à le voir s'éloigner : il ne crut pas cependant pouvoir le refuser au grand-maître de Rhodes, qui le demandait pour mettre en état de défense l'île de Malte. Barthélemi partit donc avec les chevaliers qui étaient venus le chercher et, arrivé à Malte, il leva le plan de l'île, traça celui de la cité Valette, de quelques églises et du palais du grand maître : mais comme il souffrait beaucoup de la chaleur, s'étant mis entre deux portes pour travailler plus commodément, il fut attaqué d'une pleurésie, dont il mourut le 17^e jour, au mois de juin 1558. Il était âgé de quarante ans.

W—s.

GENGA (BERNARDIN), docteur en philosophie et en médecine, naquit dans le duché d'Urbino, enseigna l'anatomie et la chirurgie à Rome vers le milieu du xvii^e siècle, et fut

... contre Hip- en
 pocrate, qu'il accusait ouvertement dé
 d'avoir commis de graves erreurs Co
 dans le traitement de plusieurs ma- cet
 ladies chirurgicales. Il en commit du
 lui-même de bien plus grandes, en l'ex
 rejetant l'opération de la hernie dans moi
 tous les cas d'étranglement, et en dit-
 condamnant le trépan sur les sut- il ét
 tures. On a de lui : I. *Anatomia jan,*
chirurgica, sive istoria anatomica mille
dell'ossa e muscoli del corpo uma- l'ex
no colla descrizione de' vasi, Rome, leur
 1672, 1675; Bologne, 1687, in-8°. conse
 On y trouve une dissertation sur la mais
 circulation du sang, et plusieurs ano- de m
 malies anatomiques curieuses sur les que c.
 doigts, les muscles, etc. II. *Anato- Louis*
mia per uso ed intelligenza del di- soient
segno, ricercata non solt. su gl. ossi que sa
e muscoli del corpo humano, ma jourd'
dimostrata ancora su le statue an- en fav
tiche più insigni, Rome, 1691, tant
 in-fol., avec des explications par ils n'a
 Lancisi. Cet ouvrage, destiné aux ou plu
 peintres et aux sculpteurs, ne traite eux m
 que des muscles superficiels. L'auteur porter
 les considère dans les attitudes forcées peuple
 que prenaient les anciens et d'istonne

sans appel au peuple et sans sursis. Cet homme n'était doué ni de grands talents, ni de beaucoup d'énergie. Il parla peu dans la suite de la session conventionnelle; mais siégeant toujours sur la Montagne, il appuya de tous ses moyens les mesures les plus révolutionnaires et les plus tyranniques. Travailleur infatigable, il fut employé constamment dans les comités, fit souvent des rapports en leur nom, particulièrement sur la législation, la police et les mesures de sûreté intérieure; il poursuivit avec fureur les nobles, les prêtres et les parents d'émigrés. Le 26 mars 1793, il proposa de désarmer tous les suspects; et le 6 mai 1793, il s'éleva contre les facilités accordées aux émigrés pour leur rentrée en France, à la faveur du rappel des citoyens qui avaient fui par terreur. Cependant en septembre il parla en faveur des prêtres déportés et de leurs familles; mais il s'opposa à la rentrée de M. de Talleyrand-Périgord, et du général Montesquiou. Il fit écarter de toutes fonctions publiques les prêtres insermentés et les parents d'émigrés. A la suite du 13 vendémiaire an iv (5 octobre 1795), il fit décréter la suspension provisoire des mises en liberté. Génissieux entra au conseil des cinq-cents lors de sa formation; et il y demanda l'exclusion de J. J. Aimé comme chef des compagnies royalistes auxquelles on donnait le nom de *Jésus* et du *Soleil*. Le directoire lui confia le portefeuille de la justice le 3 janvier 1796; mais il ne le garda que jusqu'au 3 avril. Nommé alors consul à Barcelone, il refusa cet emploi, et passa à celui de substitut du commissaire du gouvernement près la cour de cassation. En 1798, il présida l'assemblée électorale de Paris à l'Oratoire, et fut élu au conseil des cinq-cents; le 21 août, il fut nommé

secrétaire, et il vota pour que les journaux fussent mis sous la surveillance du gouvernement. Le 5 novembre, il attaqua violemment son collègue Rouchon, qui s'opposait à la confiscation des biens des déportés par la loi du 19 fructidor an v (4 septembre 1797). Plus tard, il attaqua aussi l'administration financière du directoire ainsi que la gestion de son ministre Ramel, et fut nommé président de l'assemblée. Toujours attaché au parti des démagogues les plus ardents, il se montra fort opposé à la révolution du 18 brumaire, où Buonaparte s'empara du pouvoir. Il fut arrêté par suite de cette opposition, avec plusieurs de ses collègues: la liberté leur fut rendue le même jour; mais ils furent pour toujours éloignés de la puissance suprême. Génissieux devint juge au tribunal d'appel de la Seine et il conserva cette place jusqu'à la fin d'octobre 1804, époque de sa mort. Au milieu des fureurs et des discordes de la révolution, il n'avait jamais perdu de vue ses intérêts personnels; et on le vit souvent embrasser la défense des fripons et des concussionnaires. Il augmenta considérablement sa fortune; et le but de sa conduite et de ses opinions ne fut jamais équivoque.

M— D. J.

GENNADE, évêque et patriarche de Constantinople, succéda dans ces dignités à Anatole, et fut élu en l'an 458. Il était né avec un génie vif et pénétrant, qu'il avait fortifié par l'étude. Il parlait avec facilité, avait une connaissance profonde des saintes Écritures, et passait pour éloquent. Il tint en 459 un synode composé de 73 évêques, outre les légats du Saint-Siège, pour terminer les disputes qui divisaient l'Église d'Orient, au sujet du concile de Chalcédoine. On fit de nombreux réglemens de discipline dans ce

les troubles dont son église devait être agitée après lui. Gennade de Marseille, son contemporain, lui a consacré un article dans son traité *des Écrivains ecclésiastiques*, et cite parmi les différents ouvrages dont il était l'auteur : I. Un *Commentaire littéral sur Daniel*. II. Des *Homélies*. III. Une *Lettre synodique* contre les simoniaques; celle sans doute qui fut composée dans le concile qu'il avait tenu (1). De ses autres ouvrages, il ne reste que des fragments; l'un, rapporté par Facundus, dans lequel Gennade se plaint de Saint Cyrille avec aigreur et emportement, à l'occasion des contestations de ce père avec les Orientaux; un autre tiré du livre 2^e. à Parthénus, rapporté par Léontius dans les *Lieux communs de l'origine de l'ame*. Les Grecs dans leur ménologe font mention de Gennade de Constantinople comme d'un saint évêque, et célèbrent sa fête le 25 d'août.

I.—Y.

GENNADE DE MARSEILLE,
 Gaulois de naissance, florissait à la fin du v^e. siècle, sous l'empire d'An...

et re
 sié
 voi
 lag
 taq
 His
 con
 Adr
 mag
 plus
 cile
 égar
 trait
 il ne
 livre
De s
 firme
 la dou
 ce pè
 au coi
 Saint
 niste,
 erreur
 de lic
 pélagie
Eulog
 taxe d'

; 8 livres; contre *Nestorius*, 6; ; *Pélage*, 3; un *Traité des ans et de l'apocalypse*; les *Écritures ecclésiastiques*, et une *Profession de foi* envoyée au pape Gelase. Us ces ouvrages, il n'en est venu deux jusqu'à nous; savoir, le *des Écrivains ecclésiastiques*, et *Traité des Dogmes*. Quelques-uns pensent que le premier fut composé pendant le pontificat du pape Gennade, qu'il peut l'avoir été en 477, quoiqu'il n'ait été achevé plus tard. Ce catalogue est regardé comme la suite de celui de Rome, et on les joint ordinairement ensemble. L'usage de réunir ces ouvrages remonte à une très-ancienne antiquité. On en trouve des copies dès le vi^e. siècle au temps de Charlemagne; et ils sont joints dans un manuscrit de Corbie, qui compte plus de 900 ans d'ancienneté. Le livre de Gennade est écrit sans art et avec beaucoup de simplicité, mais avec pureté et une sorte d'élégance. L'auteur a conservé, touchant les choses dont il parle, beaucoup de détails historiques qu'on chercherait vainement ailleurs; et il y donne la naissance d'un grand nombre d'ouvrages qui n'existent plus. Ce livre est composé de cent articles, depuis l'an de J.-C. jusqu'en l'an 490. Outre ce catalogue est inséré dans presque toutes les éditions de St. Jérôme, il y en a eu un grand nombre d'autres éditions. Dom Mabillon, en 1706, l'a mis à la tête de son v^e. volume de St.-Jérôme; et le savant J. Alb. Fabricius l'a fait entrer dans sa *Bibliotheca ecclesiastica*, Hambourg, 1718, in-fol. Le *livre des dogmes ecclésiastiques*, ouvrage de Gennade, a passé pour être de St. Augustin, et a été inséré dans ses œuvres, quoique les arguments qui s'y trouvent soient

fort opposés à ceux de ce saint docteur: d'autres l'ont attribué à différents auteurs; mais la plus commune opinion le donne à Gennade. Dès le viii^e. siècle, ce traité se trouvait sous son nom, dans la bibliothèque de St.-Vandrille près de Rouen. Il paraît, d'ailleurs, et c'est le sentiment de Bellarmin, que c'est le même ouvrage que la *Profession de foi* envoyée par Gennade au pape Gelase. Les critiques ont remarqué, au sujet de ce traité, qu'il y avait plus d'érudition que de jugement; que de simples opinions y étaient données pour des vérités dogmatiques, et que des sentiments très catholiques y étaient condamnés; que l'auteur s'y trouvait évidemment en opposition avec St. Augustin, et d'accord avec Fauste de Riez sur la grâce, le libre arbitre, et sur la corporéité des âmes. Sur d'autres points cependant il s'exprime d'une manière très catholique. Il y a eu deux éditions du traité des dogmes ecclésiastiques, toutes deux de Hambourg; l'une de 1594, l'autre de 1614, in-4^o. Un manuscrit de St.-Victor attribue au même Gennade l'addition de quatre nouvelles hérésies à la liste de celles sur lesquelles St. Augustin avait écrit des traités. L—r.

GENNARI ou GENARI (Benoît), dit l'*ancien*, peintre italien, né dans la ville de Cento, dépendant alors du duché de Ferrare, y avait ses ateliers vers la fin du xvi^e. siècle. Son premier titre de recommandation auprès de la postérité, est d'avoir été l'un des meilleurs maîtres du Guerchin, qui, avant d'entrer dans l'école des Carraches, et après avoir quitté celle d'un peintre médiocre, dont il reçut les premières leçons de l'art, trouva dans l'école de Gennari une grande partie des talents qui distinguent ses propres ouvrages. Le se-

Gennari était si tranchement zélé pour les progrès de l'art, qu'étranger à toute jalousie, il se passionnait à l'instant pour le talent même naissant que, dès le premier abord, il jugeait devoir être supérieur au sien. En voyant se développer celui de son élève Guerschin, il se crut bientôt surpassé par lui; et dès lors, non seulement il se l'associa comme son égal dans ses ouvrages les plus importants, mais encore il le pria de corriger ce que lui-même y avait peint. Quoique le Guerschin ait ensuite passé dans l'école des Carraches, il n'a jamais abandonné la manière de Gennari; et l'on peut juger, d'après la peinture dont il vient d'être parlé, que c'est de lui qu'il apprit à donner aux têtes un beau caractère, à toucher ses sujets avec tant de facilité, et à devenir si parfait dans les teintes et dans le clair-obscur. — Son fils aîné, Barthélemi GENNARI, né en 1594, s'appliqua aussi à la peinture; et l'on voit encore de lui aux environs de Cento quelques *Tableaux d'autel*; mais il est moins connu que son frère Hercule GENNARI né

phie, et ne négligea même pas les mathématiques : ces connaissances préliminaires lui parurent indispensables pour justifier le dessein qu'il avait formé de détruire les préventions qui existent entre les juriconsultes et les gens de lettres, en leur montrant que ces deux nobles professions n'ont rien d'incompatible. Ce fut également ce motif qui l'engagea à différer son entrée au barreau : il voulut auparavant se livrer à une étude réfléchie du droit civil et du droit public. Il consacra plusieurs années à méditer sur toutes les parties des lois romaines ; et dans le nombre infini des commentateurs, il ne consulta que les écrits d'Alciat, de Cujas, de Duaren, de Gouveau et de Brisson, ses auteurs favoris, et pour lesquels il témoigna toujours une prédilection marquée. La connaissance approfondie du droit romain ne le détourna pas cependant de celle des lois de son pays ; et il s'appliqua, avec non moins de soin, à l'étude de tout ce qui concernait le droit public et coutumier du royaume de Naples. On sent avec quel éclat, après des travaux si bien dirigés, Gennaro dut paraître au barreau ; aussi ne tarda-t-il pas à acquérir une réputation telle, qu'il ne fut plus bientôt de cause importante qu'il ne se trouvât chargé de défendre soit à l'audience, soit par écrit. Le public se portait en foule à ses plaidoires ; et les magistrats eux-mêmes, sur leur siège, lui témoignaient le plaisir qu'ils avaient à l'entendre. Le bruit de sa réputation étant parvenu aux oreilles de Charles III, il fut nommé, en 1738, magistrat de la ville de Naples. Lorsqu'en 1741, le roi, sur les instances du marquis Tanucci, résolut de donner à ses états le bienfait d'une législation uniforme, en réunissant en un seul corps de doctrine toutes les

lois napolitaines, il chargea de cet important travail Gennaro et l'avocat Cirillo, dont les efforts restèrent malheureusement sans résultat. En 1745, Gennaro fut nommé secrétaire de la chambre royale de Sainte-Claire ; et, en 1748, il y devint conseiller du roi. Depuis cette époque, il fut successivement appelé à diverses autres fonctions publiques, telles que celles de professeur de droit féodal en 1753, de membre du conseil supérieur du commerce en 1754, etc. D'aussi importantes fonctions ne purent rien diminuer des soins qu'il donnait à ses clients et aux affaires de son cabinet, ni altérer ce caractère aimable et liant qui lui avait concilié tous les cœurs, et auquel on ne pouvait comparer que sa modestie et son rare désintéressement. Cependant le soin des affaires ne lui fit point négliger la culture des lettres : mais aussi que que fût le charme qu'il goûtait à le cultiver, elles ne l'empêchaient point de remplir les devoirs de son état. Les vacances seules, en lui offrant plus de repos, lui permettaient de se livrer avec moins de réserve à ses occupations favorites, pour lesquelles il sacrifiait même dans le cours de l'année plusieurs nuits. C'est à ces loisirs trop courts que nous devons le petit nombre d'écrits qui ont échappé à la plume ingénieuse et spirituelle de Gennaro, et qui tous portent le cachet de ce goût épuré, de cet esprit de critique, et de ces connaissances aussi variées qu'étendues qui le distinguaient. Le premier qu'il publia à l'âge de trente ans est intitulé : *Respublica jurisconsultorum*, Naples, 1731, in-4°. Il suppose que, dans un coin de la Méditerranée il existe une île où tous les juriconsultes se rendent après la mort, et où ils ont fondé un gouvernement, dont les bases sont celles de

... on y comprend aussi tous les auteurs qui depuis Alciat jusqu'à nos jours ont traité la jurisprudence avec un esprit cultivé par l'usage des belles-lettres. Enfin le peuple est composé des Accurse, des Bartole, et de tous les jurisconsultes qui ont porté dans la science du droit un esprit de subtilité et d'argutie, ou n'ont discuté que des questions futiles et ridicules. C'est dans cette île que Gennaro se suppose transporté avec quelques compagnons. Au moment où il y aborde, Ulpien et Papinien sont consuls, Cujas est préteur, Caton et Irnérius censeurs, Servius-Sulpicius préside le sénat, etc. On voit tout ce que ce cadre offre de piquant, et quelles ressources il présente pour faire passer en revue les plus célèbres jurisconsultes, et leur distribuer selon leur mérite la louange ou le blâme. Gennaro s'est acquitté de cette double tâche avec autant de goût que d'impartialité; et il a su répandre sur une matière aussi aride assez d'agrément pour que son ouvrage se fasse lire avec beaucoup de plaisir. Aussi le succès en fut-il complet: le savant Frédéric-Othon

tique et sentencieux dont les ouvrages de ce genre n'offrent que trop d'exemples : partout on reconnaît la trace d'un bon esprit et d'un esprit éclairé. L'ouvrage, accompagné d'une préface de l'éditeur, J. A. Sergio, avocat à Naples, morceau fort curieux, et dans lequel on trouve une histoire de l'éloquence du barreau chez les peuples anciens et modernes, est précédé d'une introduction dans laquelle Gennaro traite de l'origine et des progrès de la profession d'avocat. Ce livre a été traduit en français, sous le titre : de *l'Ami du barreau*, par Royer-Duval, Orléans, 1787, in-12. On a encore de Gennaro : I. *Fertæ autumnales post reditum à republicâ jurisconsultorum*, Naples, 1752, in-8°. C'est en quelque sorte une suite de la République des jurisconsultes ; l'auteur suppose qu'au retour de cette île, les voyageurs passent ensemble les vacances d'automne à discuter, dans des dialogues (à la manière de ceux de Cicéron dans ses livres de philosophie et de rhétorique), le titre au Digeste *De regulis juris*, que l'un d'eux traduit même tout entier en vers latins. Cette traduction est écrite avec une facilité et une élégance dont on croirait difficilement qu'une pareille matière fût susceptible. Voici un exemple de la loi 1^e.

*Regula rem breviter narrat non nascitur ex hâc
Jus ; à jam nato regula jure venit.
Hæc quædam est causæ conjectio , teste Sabino :
Irrita , parte aliquâ si vicietur , erit.*

La même entreprise avait été déjà tentée, mais sans aucun succès, par Jérôme Eleni, et d'autres auteurs. (Voy. J. GIRARD.) II. *Oratio de jure feudali*, Naples, 1753, in-4° ; c'est l'introduction au cours de droit féodal que Gennaro fut chargé de professer : Püttmann l'a fait réimprimer à la suite de sa dissertation *De fudo fiduciario*, Leipzig, 1777, in-8°.

III. *Opere diverse*, Naples, 1757, in-8°. Il n'a paru que ce volume ; il contient une traduction en vers italiens par Gennaro lui-même de son poème sur la loi des douze Tables et plusieurs mémoires sur la politique de l'ancienne jurisprudence romaine. L'éditeur, J. A. Sergio, a mis à la fin de ce volume un choix de lettres écrites à Gennaro par les personnages et les savants les plus distingués de l'Europe, tels que Benoit XIV, le cardinal Quirini, Muratori, Struvius Heineccius, Facciolati, Lami, Gori Scipion Maffei, Vulpi, etc. : ces lettres dénotent la profonde estime qu'ils faisaient de ses talents. IV. *Epistola J. A. de Januario ad Dan. Fellenbergium*, Naples, 1759. Fellenberg, jurisconsulte suisse, se proposait de publier une collection d'opuscules sur la jurisprudence ancienne : avant d'exécuter ce projet, il le soumit à Gennaro, et sollicita de lui une lettre qu'il put mettre à la tête de son recueil. C'est ce morceau qui lui fut envoyé par Gennaro, et qu'il plaça en effet à la tête du premier volume de sa collection, publiée à Berne en 1760, sous le titre de *Jurisprudentia antiqua* 2 vol. in-4°. (Voy. JORDENS.) Cette lettre fut la dernière production de Gennaro : sa santé affaiblie par l'exercice du travail l'avait obligé de se retirer d'une campagne aux environs de Naples ; ce fut là qu'il mourut, le 8 septembre 1761, à peine âgé de soixante ans. La collection de ses œuvres a été imprimée avec luxe en 4 vol. in-8°. à Naples, en 1767, aux frais et par les soins de Dominique Torres, qui y ajouta une préface. Le 1^{er}. volume renferme la *République des jurisconsultes*, le 2^e. les *Feræ autumnales*, le 3^e. les poésies latines et italiennes qui avaient déjà été précédemment recueillies par Sergio, sous

... avec des notes dans
le recueil | né par Püttmann sous
ce titre : *Excellentium aliquot juris-*
consultorum et litteratorum vitæ at-
que memoriæ, variis à scriptoribus
exarata, Leipzig, 1796, in-8°.

P—N—T.

GENNES (DE). V. FROGER.

GENNES (JULIEN-RENÉ-BENJA-
MIN DE), prêtre de l'Oratoire, naquit
à Vitré en Bretagne, le 16 juin 1687.
Il avait plusieurs frères, dont deux se
firent jésuites. Il suivit une route dif-
férente; et, ayant étudié la théologie
à l'Oratoire, sous des maîtres préve-
nus en faveur des nouvelles doctri-
nes, il se déclara pour l'appel, en
1716, la même année qu'il fut or-
donné prêtre. Ayant été nommé pro-
fesseur de théologie à Saumur, il y fit
soutenir une thèse que l'évêque d'An-
gers et la faculté de théologie de cette
ville censurèrent. Forcé de quitter Sau-
mur après cet éclat, il fut envoyé à
Troyes, où il ne montra pas un zèle
plus mesuré. Un sermon véhément fut
cause qu'on le fit partir pour Nevers;
et sa conduite, à l'assemblée de sa
congrégation en 1720, lui valut

gît
cou
tel
pela
curi
On
logie
venn
plus
doute
Un P
jésuit
logie
sé au j
de Ba
seurs
d'une l
ce titre

GEL
parlem
1759.
dans sa
lants e
magias
des in
Pierre
compte

tion, souvent négligée, est quelquefois trop familière. C'est l'unique reproche qu'on puisse faire à son style, en général facile, naturel, et toujours analogue au sujet qu'il traite. Ses *Mémoires* les plus intéressants sont ceux qu'il a publiés pour *Mahé de la Bourdonnais*, Paris, 1750, 1 vol. in-4°, 3 vol. in-12, et pour *Dupleix, contre la compagnie des Indes*, Paris, 1759, in-4°. Les autres sont : I. Pour *Klinglin, préteur de Strasbourg*, in-fol. et in-12, Paris et Grenoble, 1753. II. Pour le prince héritaire *landgrave de Hesse-Darinstadt, contre les représentants de la comtesse de Nassau*, Paris, 1757, in-4°. III. Pour le premier chirurgien du roi, contre les frères de la Charité, Paris, 1757, in-4°. N—E.

GENNETÉ, physicien - fumiste du dix-huitième siècle, prenait le titre de premier physicien et mécaniste de S. M. l'empereur d'Allemagne, et se fit connaître par des inventions utiles, ainsi que par divers ouvrages. Il s'était proposé de résoudre le problème d'une cheminée qui ne fumât point; recherche d'autant plus importante à l'époque où il écrivait, que toutes étaient plus ou moins affectées de ce vice, quoiqu'on eût déjà fait quelques tentatives pour y remédier. (Voy. GAUGER.) Genneté n'oublia rien pour parvenir à un perfectionnement. Il fit un grand nombre d'expériences, et alla, jusque dans les houillères du pays de Liège, étudier le mécanisme de la circulation de l'air, relativement à ses vues. Il ne lui suffit pas de pourvoir aux moyens d'empêcher la fumée; il voulut donner à ses cheminées d'autres avantages, comme celui de pourvoir étouffer le feu, quand il y prend, de l'y allumer promptement, de conserver

la chaleur, etc. Quand il crut avoir assez vu et observé, il présenta à l'académie l'exposé de ses moyens. Elle y applaudit, et jugea qu'on pouvait espérer du succès : on sait que, depuis, beaucoup de travaux ont été faits avec plus ou moins de réussite pour obtenir une amélioration de construction, sous le rapport non seulement de la fumée, mais encore de l'économie du combustible. On a de Genneté : I. *Cahier présenté à MM de l'Académie des sciences de Paris, sur la construction et les effets d'une nouvelle cheminée, qui garantit de la fumée*, Paris, 1759, in-8°. Il y en eut une 2^e. édit. sous le titre de *Nouv. construction de cheminées, qui garantit du feu et de la fumée, à l'épreuve du vent, de la pluie et des autres causes qui font fumer les cheminées*, Paris, Jombert, 1760, in-12; et une troisième édition en 1764. II. *Expériences sur le cours des fleuves*, 1760, in-8°. III. *Purification de l'air croupissant dans les hôpitaux, les prisons et les vaisseaux de mer*, Nancy 1767, in-8°. IV. *Manuel des laboureurs, réduisant à quatre chefs principaux ce qu'il y a d'essentiel à la culture des champs*, ib., 1767; il a eu plusieurs éditions. V. *Pont de bois de charpente horizontal, sans piles ni chevalets, ni autre appui que se deux culées, etc.*, 1770, in-8°. VI. *Connaissance des veines de houille et de charbon de terre, et leur exploitation dans la mine qui les contient*, Nancy, 1774, in-8°. Genneté avait été à portée d'étudier ces travaux, lorsqu'en 1744 il était allé visiter les houillères de Liège. VII. *Origine des fontaines, et de là des ruisseaux, des rivières et de fleuves*, Nancy, 1774, in-8°. I.—GENOUILLAC. Voy. GALIOT.

de la théologie scolastique, et
de se consacrer à l'état ecclésiastique.
En peu de temps, il se fit remarquer
parmi tous les autres dans cette prati-
que de l'argumentation, qu'on prend
trop souvent dans les écoles pour l'art
du raisonnement; cependant s'étant
épris d'une jeune personne, il se pro-
posait de lui sacrifier tout son savoir
théologique et les projets de son père.
Celui-ci, s'en étant aperçu, le re-
légua dans un village, où il trouva
un prêtre qui le dirigea un peu mieux
dans sa carrière. Excommunié par l'ar-
chevêque de Conza, pour avoir joué
un rôle dans une comédie, il retour-
na à Castiglione; mais ayant trouvé
sa maîtresse mariée, il reprit la sou-
tane, et se fit prêtre, à Salerne, en
1736. Ses connaissances et son esprit
lui méritèrent la protection de l'ar-
chevêque de cette ville, qui lui confia la
chaire d'éloquence dans son séminaire.
A cette époque, Génovesi n'était qu'un
théologien de l'école; cependant un
savant ecclésiastique de ses amis lui
fit entrevoir qu'au-delà de la sphère
scolastique, il y avait un autre monde
plus étendu.

is qui constituent le cours entier de philosophie : ses premiers essais furent à donner en latin ses *Éléments métaphysiques*, dont le 1^{er} se parut en 1743, in-8°; et ensuite sa grande *Logique*, intitulée : *entorum artis logico-critica quinque*, in-8°, 1745. Dans ces ouvrages, il avait, pour ainsi dire fondu et amalgamé les théories principes de Bacon, de Descartes, de Leibnitz et de Locke; et, comme il avait substitué le doute philosophique à la croyance automatisée des observations de la nature aux spéculations de l'école, la raison à l'autorité, c'en fut assez pour le faire regarder comme hérétique, ou du moins comme irréligieux. Il eût été déclaré schismatique, si l'archevêque de Tarente, cardinal, grand-aumônier du roi, et maître de l'université, ne l'eût protégé. Malgré cette protection, Gênes eut de la peine à être nommé professeur d'éthique ou de philosophie naturelle : mais il ne put réussir à se faire nommer professeur de théologie, il ambitionnait les honneurs et les privilèges; et, ce qui est remarquable, on finit par l'autoriser de l'avis de Brancone, ministre du roi, à imprimer ses écrits théologiques, avec défense de les professer en public. La guerre injuste et obstinée qu'il essaya pour cet ouvrage, le détacha de cette carrière dangereuse, et le ramena dans celle de la philosophie purement rationnelle. Il continua donc à donner la suite de ses *Éléments métaphysiques*, qu'il porta à 5 vol. in-8°; mais il éprouvait encore à chaque publication les censures et les contradictions des partisans de la routine scolastique. On disait parmi eux le cardinal Spinelli, archevêque de Naples, et un Magli, que Gênesesi couvrit

de ridicule dans des lettres intitulées : *Lettere ad un amico provinciale*. Malgré ces tracasseries continues, Gênesesi obtint l'approbation et l'estime de Benoît XIV, de plusieurs cardinaux et de tous les savants qui florissaient à cette époque en Italie. De ce nombre était Barthélemy Intieri, Florentin, qui, ayant fait un long séjour à Naples, aimait ce pays comme le sien propre. Cet homme, aussi distingué par ses qualités philanthropiques que par ses connaissances utiles, était encore plus estimable par l'emploi qu'il faisait de sa fortune. C'est à lui que l'Italie doit la première chaire d'économie politique; il la fonda à ses frais, avec l'autorisation du gouvernement, dans l'université de Naples, en y mettant ces trois conditions, que les leçons fussent enseignées en italien; que Gênesesi fût le premier professeur qui la remplît; et qu'après la mort de ce savant, aucun religieux ne pût lui succéder. Gênesesi ouvrit le cours de ses *Leçons de commerce, ou d'économie politique*, le 5 novembre 1754. Le succès en fut étonnant : la nouveauté et l'intérêt du sujet, la manière éloquentes et agréables du professeur, lui attirèrent une foule d'auditeurs, et imprimèrent un grand mouvement aux esprits en Italie; partout on ne parlait que d'agriculture, d'économie, de commerce. Pour satisfaire encore davantage l'avidité du public, Gênesesi publia non seulement ses *Lezioni di commercio, o di economia civile*, en 2 volumes in-8°, mais aussi, en 1757, la *Storia del commercio della Gran-Bretagna*, par Jean Cary, qu'il avait fait traduire par Pierre Gênesesi, son frère, 3 vol. in-8°; et, en 1764, le *Corso di agricoltura di Cosimo Trinci*, l'un et l'autre ouvrage enrichis de ses

... des recherches qui n'étaient pas encore bien approfondies. Enfin c'est le premier livre qui, en Italie, et particulièrement dans le royaume de Naples, ait fait sentir l'intérêt et le goût de l'économie politique, science que, dans ce même royaume, Antoine Serra avait en vain conçue et exposée dès l'an 1613, et que Bioggia avait ensuite appliquée à plusieurs branches de l'administration publique. L'heureux succès de ce cours donné en italien, engagea Génovesi à faire un code complet de philosophie dans la même langue. L'usage était alors en Italie, et surtout à Naples, d'enseigner tout en latin, ce qui empêchait l'instruction de se répandre dans les classes à qui cette langue ne pouvait pas être familière; et le peuple napolitain avait besoin d'instruction plus que tout autre. A cette époque, on eut de Génovesi, en italien, ses *Meditazioni filosofiche*, sur la religion et sur la morale, publiées en 1758, et ses *Lettere accademiche*, sur l'utilité des sciences et des arts, contre J.-J. Rousseau. publiées en

éditations et ses *Lettres*, il en est une espèce d'affectation dans le style, qui montre que, quoique il n'eût lu beaucoup de livres, il n'avait pas acquis cette simplicité qui cache tout effort de l'art. Tant on y trouve bien exposés les principes et les idées des plus grands philosophes, et particulièrement de Leibnitz et de Vico, qu'il est à peine possible de ne pas en beaucoup; on y trouve aussi les principes de la morale surtout de l'amour le plus solide de la patrie. Après tant de travaux utiles, Gênovesi était devenu célèbre pour ceux-mêmes qui ne le connaissent pas. Lorsqu'après la suppression des jésuites, il fut question de remplacer pour l'enseignement, le gouvernement consulta Gênovesi; le philosophe conseilla de remplacer les chaires scolastiques par des chaires de mathématiques, de physique, d'histoire, et il en proposa une explication des *Offices* de Cicéron. Dès le commencement de 1765, il aperçut d'une maladie organique du cœur, qui s'annonçait chez lui par de fréquents battements extraordinaires de ce cœur; mais il ne cessa jamais d'écrire et d'enseigner jusqu'à son dernier jour: avant de mourir, il eut la satisfaction de voir lui-même le succès de ses travaux. De Gênes, de Telesio et Campanella, aucune école n'avait eu à Naples plus de succès et de célébrité que celle de Gênovesi. Des élèves, des savants, des personnages illustres, tels que le duc de Brunswick, l'archevêque de Cologne et plusieurs autres, s'empressaient d'écouter ses leçons; et, quoiqu'on l'avait entendu, on ne pouvait dispenser d'adopter ses idées et de suivre ses maximes. Il expose les choses les plus abstraites d'une manière la plus agréable, et

dans un style presque poétique; c'est ce qui caractérise particulièrement cet homme illustre, et ce qui lui donnait tant d'empire sur l'imagination que sur le jugement de ses disciples. Comme Pythagore l'avait été dans la grande Grèce, il fut l'instituteur de tout le royaume de Naples. On peut dire que tout ce que la philosophie et la politique ont produit de mieux après lui dans cette partie de l'Italie, est dû à l'influence de son école. Enfin ce philosophe, chéri et respecté de ses concitoyens et des étrangers, partageant ses dernières heures entre les doux entretiens de ses amis et la lecture du *Phédon* de Platon, succomba à une attaque d'hydropisie, le 22 septembre 1769, âgé d'environ cinquante-sept ans. La nature lui avait donné une haute taille, une très belle figure, une santé robuste, et des manières pleines de décence et d'aménité. J.-M. Galanti, l'un de ses élèves les plus distingués, lui a consacré un *Éloge* historique très étendu, dont nous avons fait usage dans cet article. S. 1.

GENSERIC, roi des Vandales, en Espagne, né à Séville en 406, succéda à son frère Gonderic, quoiqu'il fût petit et boiteux, et que son frère eût des enfants. Mais il avait acquis une grande autorité sur les soldats, et il s'était fait, dès son jeune âge, une réputation de haute valeur; ce qui est la première de toutes les qualités aux yeux des barbares. Boniface, gouverneur d'Afrique, et qui voulait s'y rendre indépendant de Rome, invita Genseric à quitter son établissement précaire d'Espagne, pour venir en fonder un plus riche et plus étendu dans les belles contrées qu'il gouvernait, et qu'il avait l'intention de soustraire au joug des Romains. Le roi des Vandales y consentit avec joie, rassembla sa pe-

eu d'abord des intentions communes à défendre, mais dans leur ambition, manifestèrent bientôt des vues différentes. Boniface, trompé dans la sienne, se réconcilia avec l'empereur, et promit de réparer le mal qu'il avait fait. Il offrit à Genseric les moyens de conquérir toute l'Espagne; mais celui-ci, aussi rusé que son ancien complice, lui signifia qu'il conserverait par la force ce qu'il tenait de la trahison. La guerre éclata aussitôt, et fut affreuse. Genseric, naturellement féroce, et de plus offensé, entra dans les provinces romaines, et y mit tout à feu et à sang. Ses soldats, Ariens comme lui, haïssaient mortellement les catholiques, et joignaient les tourments aux massacres. La plus riante contrée de l'univers, la plus fertile et la plus peuplée, ne fut bientôt plus qu'un désert. Ni le rang, ni la naissance, ni l'âge, ni le sexe, ne trouvèrent grâce auprès de ces cœurs impitoyables. Ils chargeaient de fardeaux énormes les femmes les plus délicates, et les forçaient de marcher à coups de fouet ou d'aiguillon.

pu
te
l'o
ba
ten
hal
def
ava
née
trèr
seric
que
succ
qu'il
aux
Rome
11 fe
daien
de Cal
sacèn
la Ni
gagea
prenc
et, pu
na so
quille
trées
na 22

empara par surprise, le 19 octobre de la même année; et cette cité se, dont la conquête avait coûté le sang aux Romains, et qu'ils avaient depuis 585 ans, passée à la difficulté au pouvoir des Vandales, Genseric, en y entrant, défendit le sacre et le pillage; mais c'était de réserver à lui seul le droit de punir des habitants et de leur forer. Il se fit apporter tout ce qu'ils avaient d'or, d'argent, de bijoux et de choses précieuses; et, après les avoir épués, il les dépouilla de tout ce qu'ils avaient, il reléguait les uns dans les uns, et fit embarquer les autres dans les vaisseaux brisés et prêts à naufrager. Quelques-uns de ces malheureux se jetèrent à ses pieds pour lui dire *merci!* « J'ai résolu, leur dit-il en colère, d'exterminer toute la nation toute entière. » La chute de Carthage retentit dans tout l'univers, et les débris de cette ville épouvantèrent en quelque sorte la surface de l'ancien monde. Genseric avait trois fils, Huneric, Genton et Théodoric, auxquels il abandonna les différentes terres de sa nouvelle conquête: il partagea les autres entre ses soldats. Ce fut alors que, se croyant invincible et supérieur à la fortune, il se laissa enivrer d'adulations, et prit le titre de *Roi de la terre et de la mer*. Les conquérants qui veulent établir un établissement durable, ne font ordinairement à s'y fortifier, ne se mettent hors d'insulte. Par une politique toute contraire, Genseric fit envahir toutes les villes d'Afrique, sur que les Romains, venant à leur dire leur revanche contre lui, ne se rassemblent dans les places fortes des environs, et que les peuples, mal affermis dans son empire, n'y cherchassent un asile à sa tyrannie. Cette conduite,

qui parut alors fort sage, causa dans la suite la ruine prompte et totale de l'empire des Vandales. Aucune place ne fut en état d'arrêter Belisaire, lorsqu'il descendit en Afrique. Genseric, maître de Carthage, songea à tirer parti du port avantageux de cette ville: il acheta des vaisseaux, en construisit de neufs, enrôla des matelots étrangers, exerça ses troupes aux opérations de la mer; en un mot, il créa en très peu de temps une marine formidable, et en état de porter au-delà des mers la terreur de ses armées. Pour premier essai de ses forces maritimes, il fit une descente en Sicile, ravagea le pays, et assiégea Panorme (aujourd'hui Palerme). Une expédition plus importante appela bientôt son attention, et combla ses vœux; voici à quelle occasion. Maxime, meurtrier et successeur de Valentinien II, avait contraint Eudoxie, sa veuve, à l'épouser: celle-ci, pour se défaire du tyran qu'elle abhorrait, ne craignit pas d'avoir recours à Genseric, et lui écrivit pour le prier « de venir la délivrer de l'affreuse captivité dans laquelle elle gémissait, » étant forcée de recevoir les embrassements d'un monstre encore souillé du sang de son époux. » Genseric n'hésita pas, promit de la délivrer, se mit en mer avec une puissante armée, et vint débarquer à l'embouchure du Tibre. Le lâche Maxime, en apprenant cette nouvelle, eut une frayeur extrême, abandonna son palais, et se disposait à quitter la ville, lorsqu'un de ses propres soldats, indigné de sa lâcheté, le perça d'un coup d'épée. Trois jours après, Genseric entra dans Rome, qui ne lui opposa aucune résistance. Le pape S. Léon alla au-devant de lui, et en obtint la promesse qu'il épargnerait les habitants et les maisons. Le pillage néanmoins dura 14

... ou y comprend aussi tous les
 ... rs qui depuis Alciat jusqu'à nos
 jours ont traité la jurisprudence avec
 un esprit cultivé par l'usage des belles-
 lettres. Enfin le peuple est composé
 des Accurse, des Bartole, et de tous les
 jurisconsultes qui ont porté dans la
 science du droit un esprit de subtilité
 et d'argutie, ou n'ont discuté que des
 questions futiles et ridicules. C'est dans
 cette île que Gennaro se suppose
 transporté avec quelques compagnons.
 Au moment où il y aborde, Ulpien et
 Papinien sont consuls, Cujas est pré-
 teur, Caton et Irnérius censeurs,
 Servius-Sulpicius préside le sénat, etc.
 On voit tout ce que ce cadre offre de
 piquant, et quelles ressources il pré-
 sente pour faire passer en revue les
 plus célèbres jurisconsultes, et leur
 distribuer selon leur mérite la louange
 ou le blâme. Gennaro s'est acquitté
 de cette double tâche avec autant de
 goût que d'impartialité; et il a su ré-
 pandre sur une matière aussi aride
 assez d'agrément pour que son ouvrage
 se fasse lire avec beaucoup de plaisir.
 Aussi le succès en fut-il complet: le sa-
 vant Frédéric Oubon...

il
 se
 qu
 re
 pr
 l'a
 en
 Ge
 de
 me
 rec
 lice
 tion
 bles
 Dru
 qu'il
 Gen
 d'un
 raîtr
 trait
 fend
 dédi
 Gen
 ceux
 préc
 défa
 narl

tique et sentencieux dont les ouvrages de ce genre n'offrent que trop d'exemples : partout on reconnaît la trace d'un bon esprit et d'un esprit éclairé. L'ouvrage, accompagné d'une préface de l'éditeur, J. A. Sergio, avocat à Naples, morceau fort curieux, et dans lequel on trouve une histoire de l'éloquence du barreau chez les peuples anciens et modernes, est précédé d'une introduction dans laquelle Gennaro traite de l'origine et des progrès de la profession d'avocat. Ce livre a été traduit en français, sous le titre : de *l'Ami du barreau*, par Royer-Duval, Orléans, 1787, in-12. On a encore de Gennaro : I. *Fertæ autumnales post reditum à republicâ jurisconsultorum*, Naples, 1752, in-8°. C'est en quelque sorte une suite de la République des jurisconsultes ; l'auteur suppose qu'au retour de cette île, les voyageurs passent ensemble les vacances d'automne à discuter, dans des dialogues (à la manière de ceux de Cicéron dans ses livres de philosophie et de rhétorique), le titre au Digeste *De regulis juris*, que l'un d'eux traduit même tout entier en vers latins. Cette traduction est écrite avec une facilité et une élégance dont on croirait difficilement qu'une pareille matière fût susceptible. Voici un exemple de la loi 1^e.

Regula rem breviter narrat : non nascitur ex hâc Jus ; à jam nato regula jure venit.
Hæc quædam est causæ conjectio , teste Sabino : Irrita , parte aliquâ si vicietur , erit.

La même entreprise avait été déjà tentée, mais sans aucun succès, par Jérôme Eleni, et d'autres auteurs. (Voy. J. GIRARD.) II. *Oratio de jure feudali*, Naples, 1753, in-4° ; c'est l'introduction au cours de droit féodal que Gennaro fut chargé de professer : Püttmann l'a fait réimprimer à la suite de sa dissertation *De foudo fiduciario*, Leipzig, 1777, in-8°.

III. *Opere diverse*, Naples, 1757, in-8°. Il n'a paru que ce volume il contient une traduction en vers italiens par Gennaro lui-même de son poème sur la loi des douze Tables et plusieurs mémoires sur la politique de l'ancienne jurisprudence romaine. L'éditeur, J. A. Sergio, a mis à la fin de ce volume un choix de lettres écrites à Gennaro par les personnages et les savants les plus distingués de l'Europe, tels que Benoît XIV, le cardinal Quirini, Muratori, Struvius Heineccius, Facciolati, Lami, Gori Scipion Maffei, Vulpi, etc. : ces lettres dénotent la profonde estime qu'ils faisaient de ses talents. IV. *Epistola J. A. de Januario ad Dan. Fellenbergium*, Naples, 1759. Fellenberg, jurisconsulte suisse, se proposait de publier une collection d'opuscules sur la jurisprudence ancienne : avant d'exécuter ce projet, il le soumit à Gennaro, et sollicita de lui une lettre qu'il put mettre à la tête de son recueil. C'est ce morceau qui lui fut envoyé par Gennaro, et qu'il plaça en effet à la tête du premier volume de sa collection, publiée à Berne en 1760, sous le titre de *Jurisprudentia antiqua* 2 vol. in-4°. (Voy. JORDENS.) Cette lettre fut la dernière production de Gennaro : sa santé affaiblie par l'exercice du travail l'avait obligé de se retirer une campagne aux environs de Naples ; ce fut là qu'il mourut, le 8 septembre 1761, à peine âgé de soixante ans. La collection de ses œuvres a été imprimée avec luxe en 4 vol. in-8°. à Naples, en 1767, aux frais et par les soins de Dominique Torres, qui y ajouta une préface. Le 1^{er}. volume renferme la *République des jurisconsultes*, le 2^e. les *Feræ autumnales*, le 3^e. les poésies latines et italiennes qui avaient déjà été précédemment recueillies par Sergio, sous

... avec des notes dans
le recueil publié par Püttmann sous
ce titre : *Excellentium aliquot juris-*
consultorum et litteratorum vitæ at-
que memoriæ, variis à scriptoribus
exarata, Leipzig, 1796, in-8°.

P—N—T.

GENNES (DE). V. FROGER.

GENNES (JULIEN-RENÉ-BENJAMIN DE), prêtre de l'Oratoire, naquit à Vitré en Bretagne, le 16 juin 1687. Il avait plusieurs frères, dont deux se firent jésuites. Il suivit une route différente; et, ayant étudié la théologie à l'Oratoire, sous des maîtres prévenus en faveur des nouvelles doctrines, il se déclara pour l'appel, en 1716, la même année qu'il fut ordonné prêtre. Ayant été nommé professeur de théologie à Saumur, il y fit soutenir une thèse que l'évêque d'Angers et la faculté de théologie de cette ville censurèrent. Forcé de quitter Saumur après cet éclat, il fut envoyé à Troyes, où il ne montra pas un zèle plus mesuré. Un sermon véhément fut cause qu'on le fit partir pour Nevers; et sa conduite, à l'assemblée de sa congrégation en 1720, lui attira

tion, souvent négligée, est quelquefois trop familière. C'est l'unique reproche qu'on puisse faire à son style, en général facile, naturel, et toujours analogue au sujet qu'il traite. Ses *Mémoires* les plus intéressants sont ceux qu'il a publiés pour *Mahé de la Bourdonnais*, Paris, 1750, 1 vol. in-4°, 3 vol. in-12, et pour *Dupleix, contre la compagnie des Indes*, Paris, 1759, in-4°. Les autres sont : I. Pour *Klinglin, préteur de Strasbourg*, in-fol. et in-12, Paris et Grenoble, 1753. II. Pour le prince héritaire *landgrave de Hesse-Darinstadt, contre les représentants de la comtesse de Nassau*, Paris, 1757, in-4°. III. Pour le premier chirurgien du roi, contre les frères de la Charité, Paris, 1757, in-4°.

N—E.

GENNETÉ, physicien - fumiste du dix-huitième siècle, prenait le titre de premier physicien et mécaniste de S. M. l'empereur d'Allemagne, et se fit connaître par des inventions utiles, ainsi que par divers ouvrages. Il s'était proposé de résoudre le problème d'une cheminée qui ne fumât point; recherche d'autant plus importante à l'époque où il écrivait, que toutes étaient plus ou moins affectées de ce vice, quoiqu'on eût déjà fait quelques tentatives pour y remédier. (Voy. GAUGER.) Genneté n'oublia rien pour parvenir à un perfectionnement. Il fit un grand nombre d'expériences, et alla, jusque dans les houillères du pays de Liège, étudier le mécanisme de la circulation de l'air, relativement à ses vues. Il ne lui suffit pas de pourvoir aux moyens d'empêcher la fumée; il voulut donner à ses cheminées d'autres avantages, comme celui de pouvoir étouffer le feu, quand il y prend, de l'y allumer promptement, de conserver

la chaleur, etc. Quand il crut avoir assez vu et observé, il présenta à l'académie l'exposé de ses moyens. Elle y applaudit, et jugea qu'on pouvait espérer du succès: on sait que, depuis, beaucoup de travaux ont été faits avec plus ou moins de réussite pour obtenir une amélioration de construction, sous le rapport non seulement de la fumée, mais encore de l'économie du combustible. On a de Genneté : I. *Cahier présenté à MM de l'Académie des sciences de Paris, sur la construction et les effets d'une nouvelle cheminée, qui garantit de la fumée*, Paris, 1759, in-8°. Il y en eut une 2^e. édit. sous le titre de *Nouv. construction de cheminées, qui garantit du feu et de la fumée, à l'épreuve du vent, de la pluie et des autres causes qui font fumer les cheminées*, Paris, Jombert, 1760, in-12; et une troisième édition en 1764. II. *Expériences sur le cours des fleuves*, 1760, in-8°. III. *Purification de l'air croupissant dans les hôpitaux, les prisons et les vaisseaux de mer*, Nancy 1767, in-8°. IV. *Manuel des laboureurs, réduisant à quatre chefs principaux ce qu'il y a d'essentiel à la culture des champs*, ib., 1767; il a eu plusieurs éditions. V. *Pont de bois de charpente horizontal, sans piles ni chevalets, ni autre appui que se deux culées, etc.*, 1770, in-8°. VI. *Connaissance des veines de houille et de charbon de terre, et leur exploitation dans la mine qui les contient*, Nancy, 1774, in-8°. Genneté avait été à portée d'étudier ces travaux, lorsqu'en 1744 il était allé visiter les houillères de Liège. VII. *Origine des fontaines, et de là des ruisseaux, des rivières et de fleuves*, Nancy, 1774, in-8°. I.—GENOUILLAC. Voy. GALIOT.

de se consacrer à l'état ecclésiastique, et de se consacrer à l'état ecclésiastique. En peu de temps, il se fit remarquer parmi tous les autres dans cette pratique de l'argumentation, qu'on prend trop souvent dans les écoles pour l'art du raisonnement; cependant s'étant épris d'une jeune personne, il se proposait de lui sacrifier tout son savoir théologique et les projets de son père. Celui-ci, s'en étant aperçu, le reléqua dans un village, où il trouva un prêtre qui le dirigea un peu mieux dans sa carrière. Excommunié par l'archevêque de Conza, pour avoir joué un rôle dans une comédie, il retourna à Castiglione; mais ayant trouvé sa maîtresse mariée, il reprit la soutane, et se fit prêtre, à Salerne, en 1736. Ses connaissances et son esprit lui méritèrent la protection de l'archevêque de cette ville, qui lui confia la chaire d'éloquence dans son séminaire. A cette époque, Gênovesi n'était qu'un théologien de l'école; cependant un savant ecclésiastique de ses amis lui fit entrevoir qu'au-delà de la sphère scolastique, il y avait un autre monde plus étendu.

s qui constituent le cours entier de philosophie : ses premiers essais eurent à donner en latin ses *Éléments métaphysiques*, dont le 1^{er}. e parut en 1743, in-8^o. ; et ensuite la grande *Logique*, intitulée : *motorum artis logico-criticæ quinque*, in-8^o. , 1745. Dans ces ouvrages, il avait, pour ainsi dire fondu et amalgamé les théories principales de Bacon, de Descartes, de Leibnitz et de Locke; et il avait substitué le doute philosophique à la croyance automatisée des observations de la nature aux relations de l'école, la raison à l'écrit, c'en fut assez pour le faire passer comme hérétique, ou du moins comme irréligieux. Il eût été difficile, si l'archevêque de Tarente, évêque, grand-aumônier du roi, et maître de l'université, ne l'eût protégé. Malgré cette protection, Génovesi eut de la peine à être nommé professeur d'éthique ou de philosophie : mais il ne put réussir à se faire nommer professeur de théologie, il ambitionnait les honneurs et les privilèges; et, ce qui est remarquable, on finit par l'autoriser de l'avis de Brancone, ministre du roi, à réviser ses écrits théologiques, avec défense de les professer en public. La guerre injuste et obstinée qu'il essaya pour cet ouvrage, le détacha de cette carrière dangereuse, et ramena dans celle de la philosophie purement rationnelle. Il continuait à donner la suite de ses *Éléments métaphysiques*, qu'il porta à 5 vol. in-8^o. ; mais il éprouvait à chaque publication les censures et les contradictions des partisans de la routine scolastique. On disait parmi eux le cardinal Spinelli, archevêque de Naples, et un certain Magli, que Génovesi couvrit

de ridicule dans des lettres intitulées : *Lettere ad un amico provinciale*. Malgré ces tracasseries continues, Génovesi obtint l'approbation et l'estime de Benoît XIV, de plusieurs cardinaux et de tous les savants qui florissaient à cette époque en Italie. De ce nombre était Barthélemy Intieri, Florentin, qui, ayant fait un long séjour à Naples, aimait ce pays comme le sien propre. Cet homme, aussi distingué par ses qualités philanthropiques que par ses connaissances utiles, était encore plus estimable par l'emploi qu'il faisait de sa fortune. C'est à lui que l'Italie doit la première chaire d'économie politique; il la fonda à ses frais, avec l'autorisation du gouvernement, dans l'université de Naples, en y mettant ces trois conditions, que les leçons fussent enseignées en italien; que Génovesi fût le premier professeur qui la remplît; et qu'après la mort de ce savant, aucun religieux ne pût lui succéder. Génovesi ouvrit le cours de ses *leçons de commerce, ou d'économie politique*, le 5 novembre 1754. Le succès en fut étonnant : la nouveauté et l'intérêt du sujet, la manière éloquente et agréable du professeur, lui attirèrent une foule d'auditeurs, et imprimèrent un grand mouvement aux esprits en Italie; partout on ne parlait que d'agriculture, d'économie, de commerce. Pour satisfaire encore davantage l'avidité du public, Génovesi publia non seulement ses *Lezioni di commercio, o di economia civile*, en 2 volumes in-8^o. , mais aussi, en 1757, la *Storia del commercio della Gran-Bretagna*, par Jean Cary, qu'il avait fait traduire par Pierre Génovesi, son frère, 3 vol. in-8^o. ; et, en 1764, le *Corso di agricoltura di Cosimo Trinci*, l'un et l'autre ouvrage enrichis de ses

... ces recherches qui n'étaient pas encore bien approfondies. Enfin c'est le premier livre qui, en Italie, et particulièrement dans le royaume de Naples, ait fait sentir l'intérêt et le goût de l'économie politique, science que, dans ce même royaume, Antoine Serra avait en vain conçue et exposée dès l'an 1613, et que Bioggia avait ensuite appliquée à plusieurs branches de l'administration publique. L'heureux succès de ce cours donné en italien, engagea Génovesi à faire un code complet de philosophie dans la même langue. L'usage était alors en Italie, et surtout à Naples, d'enseigner tout en latin, ce qui empêchait l'instruction de se répandre dans les classes à qui cette langue ne pouvait pas être familière; et le peuple napolitain avait besoin d'instruction plus que tout autre. A cette époque, on eut de Génovesi, en italien, ses *Meditazioni filosofiche*, sur la religion et sur la morale, publiées en 1758, et ses *Lettere accademiche*, sur l'utilité des sciences et des arts, contre J.-J. Rousseau

C
o
et
il
pa
ch
ch.
d'a
nie
tion
la n
di S
in-8
la p
cosn
théo.
tien,
lastiq
pose
logie
et in
conv:
livres
presq
quelq
rapp
Elém
duisa

éditations et ses *Lettres*, il une espèce d'affectation dans le , qui montre que, quoique r eût lu beaucoup de livres s, il n'avait pas acquis cette qui cache tout effort de l'art. dant on y trouve bien exposés systèmes et les idées des plus es philosophes, et particulière- de Leibnitz et de Vico, qu'il es- beaucoup; on y trouve aussi les rands principes de la morale so- et surtout de l'amour le plus su- de la patrie. Après tant de tra- utiles, Génovesi était devenu table pour ceux-mêmes qui ne ient pas. Lorsqu'après la sup- on des jésuites, il fut question remplacer pour l'enseignement ; le gouvernement consulta Gé- i; le philosophe conseilla de acrer les chaires scolastiques par oles de mathématiques, de phy- d'histoire, et il en proposa une 'explication des *Offices* de Cicé- Dès le commencement de 1765, il aperçu d'une maladie organique eur, qui s'annonçait chez lui es battements extraordinaires de scère; mais il ne cessa jamais igner et d'écrire jusqu'à son er jour: avant de mourir, il eut ice satisfaction de voir lui-mê- ut le succès de ses travaux. De- Telesio et Campanella, aucune n'avait eu à Naples plus de et de célébrité que celle de vesi. Des élèves, des savants, ersonnages illustres, tels que le : de Brunswick, l'archevêque ni et plusieurs autres, s'ém- nient d'écouter ses leçons; et, l'on l'avait entendu, on ne pou- e dispenser d'adopter ses idées : suivre ses maximes. Il ex- les choses les plus abstraites manière la plus agréable, et

dans un style presque poétique; c'est ce qui caractérise particulièrement cet homme illustre, et ce qui lui donnait autant d'empire sur l'imagination que sur le jugement de ses disciples. Comme Pythagore l'avait été dans la grande Grèce, il fut l'instituteur de tout le royaume de Naples. On peut dire que tout ce que la philosophie et la politique ont produit de mieux après lui dans cette partie de l'Italie, est dû à l'influence de son école. Enfin ce philosophe, chéri et respecté de ses concitoyens et des étrangers, partageant ses dernières heures entre les doux entretiens de ses amis et la lecture du *Phédon* de Platon, succomba à une attaque d'hydropisie, le 22 septembre 1769, âgé d'environ cinquante-sept ans. La nature lui avait donné une haute taille, une très belle figure, une santé robuste, et des manières pleines de décence et d'aménité. J.-M. Galanti, l'un de ses élèves les plus distingués, lui a consacré un *Éloge* historique très étendu, dont nous avons fait usage dans cet article. S-1.

GENSERIC, roi des Vandales, en Espagne, né à Séville en 406, succéda à son frère Gonderic, quoiqu'il fût petit et boiteux, et que son frère eût des enfants. Mais il avait acquis une grande autorité sur les soldats, et il s'était fait, dès son jeune âge, une réputation de haute valeur; ce qui est la première de toutes les qualités aux yeux des barbares. Boniface, gouverneur d'Afrique, et qui voulait s'y rendre indépendant de Rome, invita Genseric à quitter son établissement précaire d'Espagne, pour venir en fonder un plus riche et plus étendu dans les belles contrées qu'il gouvernait, et qu'il avait l'intention de soustraire au joug des Romains. Le roi des Vandales y consentit avec joie, rassembla sa pea-

en d'abord des créés com-
ns à défendre, qui, dans
leur ambition, mauntesterent bientôt
des vues différentes. Boniface, trom-
pé dans la sienne, se réconcilia avec
l'empereur, et promit de réparer
le mal qu'il avait fait. Il offrit à
Genseric les moyens de conquérir
toute l'Espagne; mais celui-ci, aussi ru-
sé que son ancien complice, lui signi-
fia qu'il conserverait par la force ce
qu'il tenait de la trahison. La guerre
éclata aussitôt, et fut affreuse. Gense-
ric, naturellement féroce, et de plus
offensé, entra dans les provinces ro-
maines, et y mit tout à feu et à sang.
Ses soldats, Ariens comme lui, haïs-
saient mortellement les catholiques,
et joignaient les tourments aux mas-
sacres. La plus riante contrée de l'u-
nivers, la plus fertile et la plus peu-
plée, ne fut bientôt plus qu'un désert.
Ni le rang, ni la naissance, ni l'âge,
ni le sexe, ne trouvèrent grâce auprès
de ces cœurs impitoyables. Ils char-
geaient de fardeaux énormes les fem-
mes les plus délicates, et les forçaient
de marcher à coups de fouet ou d'ai-
guillon.

empara par suite, le 19 octobre de la même année et cette cité se, dont la conquête avait coûté le sang aux Romains, et qu'ils avaient depuis 585 ans, passa difficilement au pouvoir des Vandales. Genseric, en y entrant, défendit le sacre et le pillage; mais c'était se réserver à lui seul le droit de punir des habitants et de leur forcer. Il se fit apporter tout ce qu'ils avaient d'or, d'argent, de bijoux et de choses précieuses; et, après les avoir complètement dépouillés de tout ce qu'ils avaient, il reléguait les uns dans les uns, et fit embarquer les autres sur les vaisseaux brisés et prêts à naufrager. Quelques-uns de ces naufrages se jetèrent à ses pieds pour lui dire *merci!* « J'ai résolu, leur dit-il en colère, d'exterminer toute la nation. » La chute de Carthage retentit dans tout l'univers et les débris de cette ville opouvrirent en quelque sorte la sur-croûte de l'ancien monde. Genseric avait trois fils, Huneric, Genton et Théodoric, auxquels il abandonna les différentes terres de sa nouvelle conquête: il partagea les autres entre ses généraux. Ce fut alors que, se croyant invincible et supérieur à la fortune, il se laissa enivrer d'adulations, et prit le titre de *Roi de la terre et de la mer*. Les conquérants qui veulent assurer un établissement durable, ne contentent ordinairement à s'y fortifier, mais se mettent hors d'insulte. Par une conduite toute contraire, Genseric fit brûler toutes les villes d'Afrique, sur ce que les Romains, venant à leur tour leur revanche contre lui, ne se seraient dans les places fortes des regards contre ses armées, et que les peuples, mal affermis dans son empire, n'y cherchassent un asile contre sa tyrannie. Cette conduite,

qui parut alors fort sage, causa dans la suite la ruine prompte et totale de l'empire des Vandales. Aucune place ne fut en état d'arrêter Belisaire, lorsqu'il descendit en Afrique. Genseric, maître de Carthage, songea à tirer parti du port avantageux de cette ville: il acheta des vaisseaux, en construisit de neufs, enrôla des matelots étrangers, exerça ses troupes aux opérations de la mer; en un mot, il créa en très peu de temps une marine formidable, et en état de porter au-delà des mers la terreur de ses armées. Pour premier essai de ses forces maritimes, il fit une descente en Sicile, ravagea le pays, et assiégea Panorme (aujourd'hui Palerme). Une expédition plus importante appela bientôt son attention, et combla ses vœux; voici à quelle occasion. Maxime, meurtrier et successeur de Valentinien II, avait contraint Eudoxie, sa veuve, à l'épouser: celle-ci, pour se défaire du tyran qu'elle abhorrait, ne craignit pas d'avoir recours à Genseric, et lui écrivit pour le prier « de venir la délivrer de l'affreuse captivité dans laquelle elle gémissait, étant forcée de recevoir les embrassements d'un monstre encore souillé du sang de son époux. » Genseric n'hésita pas, promit de la délivrer, se mit en mer avec une puissante armée, et vint débarquer à l'embouchure du Tibre. Le lâche Maxime, en apprenant cette nouvelle, eut une frayeur extrême, abandonna son palais, et se disposait à quitter la ville, lorsqu'un de ses propres soldats, indigné de sa lâcheté, le perça d'un coup d'épée. Trois jours après, Genseric entra dans Rome, qui ne lui opposa aucune résistance. Le pape S. Léon alla au-devant de lui, et en obtint la promesse qu'il épargnerait les habitants et les maisons. Le pillage néanmoins dura 14

...ure du temple de Jupiter Capitolin : elle était d'un cuivre très fin, et doré à une grande épaisseur. Les dépouilles du temple de Jérusalem, que Titus avait fait conduire à Rome, furent transportées en Afrique. Parmi les habitants des deux sexes, les Vandales enlevèrent ceux dont la jeunesse ou l'industrie leur promettaient plus de plaisirs ou plus de profits. Eudoxie elle-même, qui les avait appelés à son secours, ne fut pas à l'abri de leurs violences ; elle fut emmenée en captivité avec ses enfants, et renfermée pendant plusieurs années dans une étroite prison à Carthage. Sous prétexte de réclamer les biens de Valentinien, qu'il retenait contre le droit des gens, Genseric infestait, tous les ans, les côtes de Sicile et d'Italie. Les prétextes ne manquent jamais ni aux pirates, ni aux conquérants pour justifier leurs conquêtes et leur brigandage. La guerre et le pillage étaient devenus le premier besoin de celui-ci. Tous les ans il s'embarquait au printemps, pour aller porter la désolation tantôt sur un rivage et tantôt sur un autre.

a la paix; elle fut signée en 477, dans la soixante-nième de son âge, et la cinquième de son règne, comblé de succès conquérants, c'est-à-dire sang des peuples, et pour la malédiction de ses contemporains. Ce fut sans doute le plus grand de son siècle : vainqueur dans les batailles où il se trouva, créateur d'une marine, maître de Carthage, fondateur d'un empire ferme dans le gouvernement des états qu'il habile à troubler ses ennemis, mais cruel et factieux au milieu des guerres de son sang. Après s'être établi roi, il laissa son royaume affermi par la paix, et non sans remords, au premier trouble, au sein d'une faiblesse et soumise. Il n'était pas cruel chez lui que chez les autres tant imaginé que sa brutalité poisonner pour régner un tel, sans autre information, il se fit le nez et les oreilles, et dans cet état au roi Théodoric. Le nom de Genseric devint un objet d'effroi parmi les Occidentaux; et celui de sa race encore aujourd'hui synonyme d'ennemi des arts et de la civilisation. M^m. Deshoulières a écrit l'histoire de Genseric. G—s. LEISCH. Voy. GUTTEN-

BERNÉ (ARMAND), né à Bordeaux le 10 août 1758, suivit la carrière dans sa patrie, et, par son succès, se jeta dans la révolution comme la plus grande affaire des jeunes gens de son âge. Il fut membre du tri-

but de ce tribunal. Quand il fallut ensuite nommer des députés à la seconde assemblée nationale, Gensonné obtint facilement les suffrages de ses compatriotes. Il forma, dès ce moment, avec ses collègues Guadet et Vergniaud, une espèce de triumvirat Bordelais (Voy. GUADET et VERGNIAUD), connu sous le nom de faction de la Gironde ou des Girondins : parti malheureux, qui, après avoir été la principale cause de l'entière destruction de la monarchie, devait périr bientôt lui-même de la manière la plus déplorable. La population de Bordeaux qui, au moment où nous écrivons, montre tant d'attachement au gouvernement monarchique sous ses rois légitimes, manifestait alors des idées très voisines du système républicain. Forts de cet assentiment, ces députés, ou du moins les trois personnages que nous venons de nommer, et auxquels il faut joindre un autre de leurs collègues, nommé Grangeneuve, firent serment d'établir ce système, et prouvèrent, par leur conduite, qu'ils voulaient y être fidèles. Le commerce des Colonies, et particulièrement de Saint-Domingue, faisait la prospérité de Bordeaux. Avant d'être député, Gensonné avait adressé à l'assemblée constituante, au nom des Bordelais, un *factum*, dans lequel il prétendait prouver que l'indépendance des hommes de couleur ne pouvait qu'être favorable aux Colonies. Cette opinion qu'on cita dans l'assemblée constituante, lorsqu'elle s'occupait de leur sort, contribua beaucoup aux déterminations funestes qu'elle prit sur cet objet important. Avant d'entrer dans l'assemblée législative, Gensonné avait, en exécution d'un décret de l'assemblée constituante, été envoyé dans les

... à toutes les mesures de rigueur, à tous les actes tyranniques dont les prêtres fidèles furent les victimes. Il fut membre du comité diplomatique que l'assemblée législative créa aussi dans son sein, comme un de ses moyens pour renverser l'autorité royale, et qui, en effet, y contribua beaucoup. Ce député discutait avec assez d'art, et suivait, avec opiniâtreté, les opinions qu'il voulait faire triompher. Railleur et caustique, il saisissait à propos les moyens qui produisent de l'effet dans une grande assemblée; et il obtint, de cette manière, un certain ascendant. Ce fut lui qui, au nom du comité diplomatique, proposa un décret d'accusation contre les deux princes, frères du Roi, le prince de Condé, le vicomte de Mirabeau et le marquis de Laqueille. Ce décret fut rendu, le 1^{er} janvier 1792, à l'unanimité des voix : il n'y eut pas une seule opposition directe. Après cette victoire, Gensonné, d'accord avec les députés de son parti, qui formaient alors la faction véritablement républicaine, continua d'adopter toutes les mesures qui don-

ositions, un peintre, nom-
 qui y avait accès. Ce fut Gen-
 rédigea le mémoire que ce
 résenta à Louis XVI; mais
 tant tout, les Girondins vou-
 iner, leurs propositions ne
 int acceptées : alors ils se
 momentanément au parti
 ait, comme eux, à renverser
 ans des vues différentes, et
 vint effectivement. Après le
 792, Gensonné fit détermi-
 ributions du conseil provi-
 bstitué au gouvernement du
 rut alors un peu moins vio-
 it rendre à ce parti la justice
 ie la plupart des hommes
 iposaient auraient voulu em-
 atrocités dont les factions de
 re et de Danton se rendirent
 , et surtout arracher le pou-
 tte commune sanguinaire,
 sa tous les attentats, ou plu-
 rigea elle-même. Gensonné
 er la municipalité de Paris
 le de la sûreté des person-
 propriétés, et rendre un
 i détermina les règles que
 és de cette nature devaient
 tant à Paris que dans le
 la France : mais on n'y eut
 ard. Ce fut encore Genson-
 t arrêter que chaque citoyen
 toujours avoir sur lui une
 : *sûreté*, sous peine d'être
 léélu député à la Conven-
 le département de la Gi-
 se déclara alors franchement
 in; mais il fut presque aus-
 jué de la manière la plus vio-
 l'accusa d'avoir participé à
 ibutions d'argent, faites par
 e Narbonne, et d'avoir voulu
 avec la cour. De son côté, il
 ses adversaires avec beau-
 force, et ne cessa de deman-
 concert avec ses amis, la pu-

nition des crimes commis le 2 sep-
 tembre, et auxquels avaient pris part
 Danton, Tallien et autres députés de
 Paris. Il est certain que le parti des
 Girondins n'aurait pas voulu condam-
 ner le Roi : l'idée de ce grand forfait
 les effrayait; ils auraient désiré le sau-
 ver, mais sans compromettre leur sys-
 tème de républicanisme, auquel ils
 tenaient avec opiniâtreté : ce fut dans
 cette intention, qu'ils adoptèrent, avec
 le plus grand empressement, la voie
 de l'appel au peuple, qui fut imaginée
 par le député Sales. (*Voyez ce nom.*)
 Gensonné vota cet appel; mais, le
 voyant rejeté, il vota pour la mort et
 contre le sursis à l'exécution. Il s'op-
 posa à ce qu'un mémoire du ministre
 d'Espagne fût entendu, et ne voulut pas
 non plus qu'on examinât le jugement.
 En cela, il se montra plus implacable
 que son ami Guadet, qui manifesta
 une opinion différente. L'affreux dé-
 nouement de ce procès n'apaisa pas
 encore les ennemis de la monarchie :
 la plupart d'entre eux avaient un au-
 tre projet que celui de constituer une
 république; et d'ailleurs, leur vœu
 principal était de disposer exclusi-
 vement de l'autorité suprême. Gen-
 sonné parut néanmoins s'intéresser
 à la jeune princesse, fille du Roi,
 et à Louis XVII son frère; il de-
 manda que la municipalité fût res-
 ponsable de leur sûreté: mais cette
 preuve tardive d'humanité ne servit
 qu'à fournir des armes à ses ennemis.
 Dès-lors Robespierre poursuivait, avec
 un acharnement excessif, le parti de
 la Gironde, et ne cessait d'amener,
 par ses discours, la populace qui était
 entièrement à sa disposition. Les Gi-
 rondins avaient aussi pour adversai-
 res Marat, qui, bien que méprisé dans
 l'assemblée, était cependant redouta-
 ble par son audace, et Danton qu'ils
 poursuivaient indirectement, eu dé-

naturellement portées à la dernière exaltation : alors les cris, les huées, les applaudissements, les *bravo* des députés et des tribunes, faisaient retentir les voûtes de la salle ; et la multitude, répandue au dehors, y répondait par de véritables hurlements. Malgré l'épouvante que faisait naître un pareil état de choses, on y entendait quelquefois des sorties assez plaisantes ; et c'était précisément ce qui faisait le plus d'effet. Gensonné traçait un jour à la tribune un tableau hideux des horreurs qui s'étaient commises ; et, du geste et de la voix, il en désignait clairement les auteurs, lorsque l'un d'eux s'écria : « Mais ils ont sauvé la patrie. » — « Oui, répliqua Gensonné ; comme les oies du Capitole. » Il est impossible d'imaginer l'effet que produisit ce sarcasme ; ceux-ci riaient, ceux-là applaudissaient ; d'autres huaient, ou criaient comme des forcenés : jamais on n'entendit un pareil vacarme. Gensonné se défendit avec assez de succès, jusqu'à la défection du général Dumouriez, avec lequel il entretenait une correspondance particulière. Mais...

Nouvelle correction faite aux
1741. IV. Observations sur
l'eau construit de manière que
ses essentielles soient à l'abri
nt, 1741. V. Manière d'em-
er l'eau pour les pompes, 1741.
Correction faite à la pompe à
1744. VII. Observations sur
les d'Alsace et du comté de
rogne; elles sont insérées dans
partie du recueil des Anciens
alogistes de la France, par
, pag. 713 et suivantes. VIII.
re naturelle de la province de
uedoc, partie minéralogique
ponique, Montpellier 1776 et
, 2 vol. in-8°. IX. La géomé-
souterraine pour l'exploita-
es mines, Montpellier, 1776,
X. Traité de la fonte des mi-
ar le feu de charbon de terre,
, 1770 et 1776, 2 vol. in-4°.

L—Y.

ANT (THOMAS), antiquaire an-
 né à York en 1691, exerça
 fession d'imprimeur à Londres,
 suite dans sa ville natale, où il
 it le 17 mai 1778, âgé de 87
 n a de lui, entre autres comp-
 grossièrement imprimées, mais
 chées aujourd'hui pour les par-
 quence qu'on y trouve, et qu'on
 erait inutilement dans d'autres
 ges historiques plus considé-
 : I. *Histoire ancienne et mo-*
de la fameuse cité d'York,
 . II. *Histoire abrégée de l'An-*
re et de Rome, York, 1741,
 in-12. III. *Histoire ancienne*
derne de la loyale ville de
n, ibid., 1753, in-8°.: ces trois
 ges sont en anglais. IV. *An-*
Regioduni Hullini, ou His-
de Kingston upon Hull, ibid.,
 , in-8°. X—s.

NT. Voy. GENTIUS.

NTIEN (PIERRE), poète fran-

LVII.

çais, florissait à la fin du XIII^e. ou vers
 le commencement du XIV^e. siècle. Il
 était de Paris; et Fauchet conjecture
 qu'il était fils de l'un des deux frères
 Gentien, qui furent tués, en 1304,
 à la bataille de Mons-en-Puelle, en
 combattant vaillamment sous les yeux
 du roi Philippe-le-Bel. Gentien a com-
 posé un livre en rimes, dans lequel
 il nous apprend que les dames, qui
 voulaient accompagner les chevaliers
 dans leurs voyages d'outre-mer, cé-
 lébrèrent un tournoi pour s'exercer
 au maniement des armes, et y dis-
 puter le prix de la valeur. La des-
 cription de cette fête donne lieu au
 poète de nommer quarante ou cin-
 quante dames des plus belles qu'il y
 eût alors; et Fauchet dit que son ou-
 vrage mérite plus d'être lu pour la
 mémoire des anciennes familles, que
 pour l'excellence du style. W—s.

GENTIEN (BENOÎT), célèbre reli-
 gieux de St.-Denis, était docteur en
 théologie. Son mérite le fit choisir par
 l'université pour porter la parole en
 diverses actions d'éclat, soit dans l'af-
 faire du schisme, soit pour obtenir
 le soulagement des peuples. Il fut l'un
 de ses députés au concile de Cons-
 tance, où il se distingua par son élo-
 quence et par son zèle. Il est princi-
 palement connu, parmi nos historiens,
 par son *Histoire de Charles VI,*
 sous le nom de *moine de St.-Denys.*
 Du moins, le Laboureur, qui l'a tra-
 duite et publiée en 2 vol. in-fol., la
 lui attribue-t-il. Il paraît fort instruit
 des intrigues de la cour d'Avignon et
 des affaires de la cour de France. Son
 style est simple. Il se montre impar-
 tial; ce qui est rare dans un temps de
 troubles. On ne s'aperçoit point s'il
 tenait à aucune des factions d'Orléans
 ou de Bourgogne: il avait écrit cette
 histoire par les ordres et sur les mé-
 moires de Gui de Monceaux et de

1752, en 1752, avec le régiment
d'infanterie dont il faisait partie,
Gentil servit avec distinction sous
MM. Duplex, de Bussy, Law de
Lauriston, de Conflans, et de Lally.
Il contribua aux succès de nos ar-
mes dans cette belle contrée; il fut
aussi témoin de nos revers. Après
que les Anglais se furent emparés de
Pondichéri, en 1760, et en eurent
démoli les fortifications, il traversa
la presqu'île pour se rendre auprès
du général Lauriston, qui fut obligé
de capituler auprès de Chandernagor
et d'abandonner encore ce comptoir
aux Anglais. Voyant nos affaires ab-
solument désespérées dans l'Inde,
Gentil alla offrir ses services au na-
bâb du Bengale, Myr Cácem Aly-
Khân, qui était alors en guerre avec les
Anglais. La conduite atroce et perfide
du prince indien révolta son hôte.
Celui-ci exposa même sa vie pour
sauver celle de plusieurs prisonniers
anglais, qui furent massacrés en sa
présence. A l'instant même il s'éloi-
gna de cette cour odieuse, et se rendit
auprès du célèbre Choudjââ éd-doulah,
nabâb d'Aoude.

la maladie du prince, il reprès de lui, sous prétexte ndre congé: il lui prodigua les ndres soins, lui procura même irurgien français, qui l'aurait blement guéri; mais les femmes rem et les grands de la cour isèrent cet infidèle, dont un *royant* ne pouvait accueillir les s. Chouljâa sucomba le 26 r 1775; et le 17 février sui- Gentil reçut ordre d'Assef-éd- i de quitter définitivement la il se rendit aussitôt à Chander-, et ne tarda pas à revenir dans trie, où il arriva en 1778. La année il obtint le grade de col- il avait reçu la croix de St- dès 1771. Ces récompenses, onorables qu'elles sont, n'ont paru excessives aux hommes ca- d'apprécier le chevalier Gen- entre les objets précieux dont avons déjà parlé ci-dessus, la généreusement déposés dans ablissemens publics, on doit qu'il avait le projet de nous ir des montons du Tibet, qui rent ces précieuses laines dont se uent les beaux schalls de Kach- Les six brebis et les six beliers 'était procurés, restèrent à l'fle- ance; le porte-musc qu'il avait expédié pour la métropole, ar- rivant à la ménagerie de Ver- . Ces actes d'un vrai patrio-, et 25 ans de services militai- e le préservèrent pas des tristes de la révolution. Ayant à cette e lamentable perdu sa pension, nstituait ses seuls moyens d'exis- il écrivit de Bagnols, où il s'é- tiré, à l'auteur de cet article, lequel il avait toujours conservé endre amitié, et lui peignit sa ion avec une candeur et une ré- ion héroïques. Celui-ci ne put

s'empêcher de communiquer cette lettre au ministre de l'intérieur (M. le comte François de Neufchâteau): à l'instant, une ordonnance de 600 fr. fut expédiée. Elle arriva quelques jours après que le vénérable et infortuné vieillard avait exhalé son dernier soupir. Il mourut à Bagnols, âgé de 73 ans, le 15 février 1799, des suites d'une attaque de paralysie, ne laissant à son fils d'autre fortune que des services trop oubliés, et l'impuissante reconnaissance des administrateurs et des savans, qui ont fréquemment sous les yeux de nombreux monuments des connaissances et de la générosité de son père. Le chevalier Gentil a composé: I. Une *Histoire métallique de l'Inde*, renfermant les de-sus d'un grand nombre de monnaies, 1 vol. in-fol., que nous avons eu occasion de voir plusieurs fois, et dont nous ignorons le sort. II. Une *Histoire de l'empire mogol*, tirée principalement de Férichtah (*Voy. FÉRICHTAH*), ornée de vignettes et des portraits des souverains, d'une jolie exécution, 1 vol. in-fol. III. Un *Abrégé géographique de l'Inde*, extrait en grande partie de l'*Ayîn Akbéry* (*Voy. AKBAR et ABOUL FAZEL*), avec la carte géographique de chaque soubah ou gouvernement: celle du Kachmyr a été publiée par le traducteur du *Voyage du Bengale à St.-Petersbourg* par George Forster, Paris, 1802, 3 vol. in-8°. (*Voyez FORSTER.*) Cette traduction est dédiée à la mémoire du chevalier Gentil; et, au verso de la dédicace, se trouve une courte notice biographique, renfermant une partie des faits consignés ici. IV. *Histoire des Radjahs de l'Hindoustan depuis Barth jusqu'à Petaurah*, manuscrit déposé au cabinet des estampes. On trouve de plus grands détails dans une brochure de

..... qui recevait ses
 études au collège de Dole, il se lia
 avec le prieur d'Accey, qui l'invita à
 venir y passer le temps des vacances.
 L'accueil qu'il reçut dans cette mai-
 son, un penchant naturel pour la re-
 traite, et peut-être aussi l'espérance
 de pouvoir se livrer tranquillement
 à l'étude, déterminèrent sa vocation.
 Il prit l'habit de S. Bernard à l'âge de
 dix-huit ans, et fut envoyé à Clair-
 vaux, où il fit son noviciat. Plusieurs
 années s'écoulèrent sans que rien
 annonçât les dispositions particulières
 de dom Gentil : il remplissait
 avec exactitude ses devoirs de reli-
 gieux, et employait le reste de la
 journée à lire des ouvrages de chi-
 mie, de physique ou d'histoire na-
 turelle ; mais ces lectures semblaient
 être pour lui moins une occupation
 qu'un simple délassement. Cependant
 un de ses supérieurs, ayant remar-
 qué qu'il s'informait avec curiosité
 des différentes pratiques des labou-
 reurs du canton, le nomma procureur
 de la maison, et le chargea de
 la direction des fermes qui en dépendaient.
 Ce fut alors qu'appliquant à

chac
 Bour
 ter d
 ferme
 faire
 moye
 d'ame
 les p
 vrage
 reçu :
 vues u
 il ne p
 férents
 académ
 vinrent
 réputati
 quoique
 cate fût
 par l'ex
 obtenait
 deur. B

(1) Buff
 de ce resp
 » l'ombre d
 » jour. So
 » ses opér
 » gable da
 » la natur
 » profit de
 » Chypre t
 » corr. mpe
 » et acc. d

par ses ouvrages, desira de voir à Monbard, et lui prodigua marques du plus vif intérêt.

Gentil uniquement occupé de faits d'utilité publique était bien averti de prévoir les maux dont il se voyait menacé ses derniers jours. L'évolution l'exila de son cloître; il se réfugia à Paris, dans le dessein de revoir ses ouvrages, et d'en faire la substance sous le titre de *Econome*: mais le chagrin qui le tourmentait, avait accru ses infirmités, au point qu'il lui fut impossible de se livrer à ce travail. La pension qu'on lui avait promise était mal payée; ses parents ne pouvaient lui donner secours: il était trop fier pour en faire état de la pitié. Il vécut pendant quelque temps du produit de ses livres; homme qui avait tant travaillé pour le bonheur de ses semblables, se trouva dans un état voisin de la misère, et presque ignoré à Paris, en 1779. Dom Gentil était membre des Académies de Montpellier, Dijon, Limoges, et des sociétés d'agriculture de Paris, de Nancy, du Mans, de Lézian et de Besançon. Il ordonna, par son testament, que ses biens fussent partagés entre les familles savantes auxquelles il appartenait. Dans le nombre il y a plusieurs qui sont écrits en français, et qui par cette raison ne sont pas vraisemblablement jamais connus du public. Les ouvrages les plus remarquables de dom Gentil sont: I. *Essai d'agronomie, ou méthode générale des végétaux, application de la chimie à l'agriculture*, Dijon, 1777, in-8°. II. *Mémoire sur cette question: Les engrais peuvent-ils être suppléés par les fréquents labours? Jusqu'à quel point les labours influent-ils sur la végétation? et peuvent-ils y suffi-*

re? » couronné par la société d'agriculture d'Auch en 1779. III. *Mémoire indiquant les substances fossiles propres à remplacer la marne*, couronné par la société d'agriculture de Limoges en 1779. IV. *Quel est le meilleur moyen de cultiver les terres basses et nouvellement desséchées?* Cette question avait été mise au concours par l'académie d'Amsterdam: un Hollandais remporta le prix; mais dom Gentil eut le premier accessit. V. *Mémoire sur le sujet proposé (en 1779) par la société des sciences de Montpellier: « Déterminer par un moyen fixe, simple et à la portée de tout cultivateur, le moment auquel le vin en fermentation dans la cuve anra acquis toute la force et toute la qualité dont il est susceptible. »* Le premier prix fut accordé, dit M. Chaptal, à une rapsodie théorique de l'abbé Bertholon; et l'excellent ouvrage de dom Gentil n'obtint que le second. Les deux Mémoires furent imprimés ensemble aux frais de la société; et celui de dom Gentil a eu plusieurs éditions. VI. *Les avantages et les désavantages de l'incinération simple, de celle à l'écobue et de la fumigation aussi à l'écobue*, mémoire couronné par la société de Limoges en 1781. VII. *Désigner les plantes inutiles et vénéneuses qui infestent souvent les prairies et diminuent leur fertilité, et indiquer les moyens d'en substituer de salubres et d'utiles, de manière que le bétail y trouve une nourriture saine et abondante.* Le Mémoire de dom Gentil eut le premier accessit, en 1783, à l'académie de Dijon. VIII. *Est-il avantageux ou non de soutirer les vins? Dans le cas de l'affirmative, quand et comment doit-on les soutirer pour ne point nuire à*

GEN

ripes et à leurs qualités ? par l'académie de Lyon en *Maniere de faire de très gre avec du petit-Lait*, Dijon en 1787, avec l'ap- pui de l'académie. La société de Besançon possède des écrits originaux de plusieurs de dom Gentil, entre au- tres *les vins*. On peut consul- ter plus de détails, son *Éloge*, par Fuschemberg, imprimé avec un *Recueil des tra- ctes* de cette société. W—s.

LE GENTILI, en latin, *de Gentilibus*, médecin, surnommé *Fulginas*, du nom de Fo- lino, ville d'Italie, où il naquit vers 1510, fut disciple du célèbre Léonard de Florence. Les connais- sances qu'il avait puisées sous cet ha- bité, lui acquirent parmi ses con- citoyens une réputation qui s'étendit dans toute l'Italie. La ma- niere avec laquelle il com- battit la peste de 1548, dont les ouvrages de cette époque, la base de la médecine publique de son temps, ont même donné une très-grande au- torité, et une sorte de préémi- nence à la plupart des universités de l'Europe. Il mourut à Bologne, le 1510, après avoir fait plu- sieurs ouvrages dont le *Recueil* a été traduit en 1584, 1586, 1592, &c. On y trouve les *Traité*s dont plusieurs ont été séparément : I. *Expositio- textu Avicennae*, II. *De Venise*, 1526. in fol. III. *cum commento Egidii Benedicini in judiciorum de lib. 1, et de pulsibus*, lib. 1, 1594, in-8°.; Lyon, 1584, in-8°. IV. *Consilia peregre- gis morborum totius cor-*

GEN

poris genera, avec les *Conseils d'As- toine Cermizoni*, Venise, 1505, in-fol. V. *Questiones et tractatus extravagantes*, Venise, 1520, in- fol. VI. *De lepra tractatus*, avec le *Traité de chirurgie de Dino del Ga- bo*, Venise, 1556. VII. *De propo- sitionibus medicinarum*, dans le *Re- cueil des opusculs De dosibus* par les plus célèbres médecins, Padoue, 1556, in-8°.; 1579, in-4°.; Lyon, 1584, in-8°. — Gentile GENTILI surnommé le *Spéculateur*, naquit à Foligno, comme le précédent, de son père, on croit qu'il était fils. L'éclat avec lequel il exerça la médecine, lui valut une si grande réputation que la ville de Bologne et de Pérouse lui accordèrent le droit de bourgeoisie. Cette dernière lui fit même presen- ter d'une maison. Plein de reconnaissance pour une récompense aussi hono- rable, lorsque cette ville fut ravagée par la peste en 1548, il vola au secours de ses habitants. Mais bientôt, affecté lui-même de la maladie qu'il était venu combattre, il mourut victime de son zèle, le 12 juin de la même année. Ses dépouilles mortelles furent tran- sportées à Foligno, sa patrie, où il fut enterré avec pompe dans une église. Il est difficile de déterminer auquel de ces deux Gentilis, père et fils, appar- tiennent réellement les ouvrages qui viennent d'être cités; Manget les attribue au père; Éloy les place sous le nom du fils. Quoiqu'il en soit, ce dernier fut comblé de faveurs et de bienfaits par le pape Jean XXII. — Parmi plusieurs autres hommes célèbres du même nom que l'Italie a produit on doit citer GENTILIS (Mathieu), qui exerça la médecine avec distinction dans la Marche-d'Ancone; mais ayant embrassé la religion réformée, il fut obligé de quitter sa patrie et sa famille. Il se retira en Carniole, au

deux de ses fils, Albéric et Scipion, et remplit pendant quelque temps l'emploi de médecin de cette province. Enfin il termina ses jours en Angleterre, où il était allé joindre son fils Albéric, devenu professeur de droit à Oxford.

CH—T.

GENTILESCHI (ORAZIO), peintre d'histoire, né à Florence, nommé Gentiel par les Flamands, quitta l'Italie fort jeune, pour voyager en Espagne, où il fit plusieurs grands tableaux pour l'Escorial. De là, ayant passé en Angleterre, il vint se fixer dans les Pays-Bas. En peu de temps, sa réputation s'y accrut beaucoup; et Charles I^{er}, roi d'Angleterre, lui commanda deux tableaux, dont l'un représentait une Ste. - Madelène, et l'autre, Loth et ses filles. Cet artiste exécuta aussi, pour la Hollande et pour le Brabant, différents ouvrages qui lui firent infiniment d'honneur. Réunissant à ses talents comme artiste, beaucoup de connaissances, d'esprit et même d'érudition, et possédant, outre tous ces avantages, un caractère aimable et doux, il se fit un grand nombre d'amis, et obtint plusieurs emplois honorables. Appelé en Angleterre par le roi, il y séjourna long-temps, et y peignit beaucoup de tableaux: il est probable qu'il mourut dans cette contrée. Sandrart, qui a écrit sa vie, et qui en fait un grand éloge, ne nous donne aucune lumière à cet égard. Suivant le *Nouveau dictionnaire historique*, il mourut à Rome, en 1647.

P—E.

GENTILIS (ALBÉRIC), laborieux jurisconsulte du xvi^e. siècle, doit être mis dans la classe des écrivains de cette époque qui ont eu plus d'érudition que de goût et de jugement. Il naquit en 1551, à Castello-di-San-Genesio, dans la Marche-d'Ancone, et fit ses études à Pérouse, où il fut

reçu docteur en droit civil, à l'âge de vingt-un ans. Peu de temps après, il obtint une place de juge dans la ville d'Ascoli; mais, ne pouvant y professer avec sécurité la religion protestante dont il était ardent sectateur, il alla chercher un asile d'abord dans la Carniole, et en dernier lieu en Angleterre. Pendant son séjour à Londres, qui fut de plusieurs années, il vécut uniquement des secours qu'il put tirer de quelques généreux amis des sciences. Enfin le comte de Leicester, son protecteur, lui procura, en 1587, une chaire de droit dans l'université d'Oxford, dont il était chancelier. Cette place, et le titre que Gentilis ne tarda pas ensuite à recevoir, d'avocat perpétuel des sujets du royaume d'Espagne pour les causes qu'ils auraient en Angleterre, le firent jouir le reste de ses jours, d'une assez grande aisance. Il mourut au commencement de l'année 1611. Les travaux d'Albéric Gentilis sur la jurisprudence lui donnent peu de droit à notre estime: outre qu'il montra quelquefois des sentiments erronés, les saines doctrines que peuvent contenir ses ouvrages sont comme ensevelies dans une multitude de citations sans fin, tirées des philosophes, des saints Pères, des poètes, des historiens et des jurisconsultes. Cette énorme érudition le fait même chanceler fréquemment dans des matières importantes: Aussi Bayle le reproche-t-il d'avoir fait un éloge indirect des opinions des catholiques sur quelques points de controverse, quoiqu'il fût d'ailleurs, ainsi que nous l'avons dit, zélé protestant. Mais ses *Traité*s sur le droit des gens, ont rendu son nom digne d'être recueilli par l'histoire. Son livre *De jure belli* renferme d'excellentes vues sur une science qu'Aristote et Cicéron n'ont

..... WITTEMBERG, 1580, in-8°.; et Londres, 1587, idem. II. *De juris interpretibus dialogi sex*, Londres, 1582, in-4°.; cet ouvrage a été réimprimé avec les Vies des jurisconsultes, de Pancirole, à Leipzig, 1721, in-4°. III. *De injustitiâ bellicâ Romanorum actio*, Oxford, 1590, in-8°. IV. *De jure belli libri tres*, Hanau, 1598, in-8°.; ibid., 1612. V. *Disputationes duæ : prima de actoribus et spectatoribus fabularum non notandis ; secunda de abusu mendacii*, Hanau, 1599, in-8°. et in-12. VI. *Ad Joannem Rainoldum de ludis scenicis epistolæ duæ*, Middelbourg, 1599, in-4°.; idem, Oxford, 1629, in-4°. VII. *Disputationes tres : 1^a. de libris juris canonici ; 2^a. de libris juris civilis ; 3^a. de latinitate veteris Bibliorum versionis malè acousatâ*, Hanau, 1604 et 1605, in-8°. VIII. *De linguarum mixturâ disputatio parrergica*, Hanau, 1604, in-8°. N—Z.

GENTILIS (SCRIPION), frère du précédent, qu'il accompagna dans sa retraite en Carniole, et jurisconsulte comme lui. naquit à...

d'ens
 agréu
 lante
 tira u
 ses leç
 princij
 Picart
 Cîmet
 l'engag
 gue, et
 cas, la
 préféra
 des fou
 doute, r
 être pa
 rut d'un
 tourmen
 août 161
 firmé les
 donnés;
 vés sur :
 la plupar
 oiseuses
 écrits av
 de critiq
 tirer son
 bé. Cepen
 tirer que

, voy. le tom. xv des *Mémoires Nicéron et Lippenius*. Œuvres de Scipion Gentilis éunies en 4 vol. in-4°, Na-63 et 1765. N—E.

TILIS (JEAN-VALENTIN), jué, né à Cosenza, dans le de Naples, au xvi^e. siècle, les opinions de Socin, et u de discrétion à les répan- il fut réduit à s'enfuir pour aux poursuites qu'il s'était Il se réfugia à Genève, où il voir débiter impunément ses mais les chefs de la réforme in d'avoir pour les autres l'in- qu'ils réclamaient pour eux- Obligé, en 1558, de signer un re de foi doané par le con- italien, Gentilis fut accusé, temps après, d'avoir conti- logmatiser contre la Ste.-Tri- mis en prison, d'où il ne sor- rès avoir apaisé Calvin par issions. On exigea en outre amende honorable, qu'il jetât e ses écrits au feu, et s'enga- r serment, de ne point quitter sans la permission des magis- se sauva cependant, au bout ques mois, et se tint caché village du canton de Berne. ensuite en Savoie, et parcou- yonnais et le Dauphiné, cher- faire des partisans au socinia- La crainte d'être découvert et contraignit bientôt à regagner ière retraite. Il y fut arrêté et prison par l'ordre du bailli de ii lui demanda une profession our la faire examiner par des ens. Il parvint à obtenir son ment, et retourna à Lyon, imprimer sa profession de foi, dia à ce même bailli, l'auteur rrestation. Cette imprudence aus un nouvel embarras : les

magistrats de Lyon crurent devoir s'as- surer de sa personne; mais il leur per- suada qu'il n'en voulait qu'à Calvin, et on lui rendit encore une fois la liberté. Il en profita pour aller en Pologne, où deux disciples de Socin, George Blandrata et Jean-Paul Alciat, ve- naient de l'appeler, afin qu'il les aidât à propager leur doctrine. Les sectaires s'étant divisés sur quelques points, il en résulta des troubles, auxquels le roi de Pologne mit fin en les obligeant de sortir du royaume. Gentilis se re- tira d'abord en Moravie et ensuite en Autriche, d'où il revint dans le can- ton de Berne. Mais le bailli, dont il aurait dû se défier, le fit arrêter une seconde fois, le 11 juin 1566, et con- duire à Berne, où son procès fut ins- truit solennellement. Les débats durè- rent depuis le 5 août jusqu'au 7 sep- tembre; et enfin, ayant été convaincu d'avoir attaqué le mystère de la Ste.-Trinité, il fut condamné à perdre la tête. On dit qu'en allant au supplice, il se flatta d'être le premier martyr de la gloire du Père; les apôtres et les autres martyrs n'étant morts que pour la gloire du fils. Bénédic Aretius a écrit en latin l'*Histoire de la con- damnation de Gentilis*, Genève, 1581, in-8°. On y trouvera le détail de ses opinions, qui différaient de cel- les de son maître, et dans lesquelles il a varié plus d'une fois; chose inévi- table, lorsqu'on n'a d'autre règle de foi que la raison ou l'imagination. Cette idée lui était particulière, que Dieu avait créé, dans l'étendue de l'é- ternité, un excellent Esprit qui s'était incarné lui-même dans la plénitude du temps. On peut consulter encore le *Dictionnaire des hérésies*, par l'abbé Pluquet, au mot SOCINIANISME.

W—s.

GENTILOTTI (JEAN-BENOÎT), né à Engelsbrun, dans le Tyrol, en

cessivement à Bath, Edimbourg, Manchester, Liverpool, Chester et dans d'autres villes. Une Épître intitulée *les Caractères*, in-4°, et des *Fables royales*, in-8°, publiées par lui en 1766, indiquent du talent pour la poésie. Il travailla aussi pour le théâtre; et ce fut vers 1770, étant alors attaché à la troupe de celui de Haymarket à Londres, sous la direction de Foote, qu'il composa et arrangea, d'après d'anciens auteurs, plusieurs tragédies et comédies, dont la représentation eut peu d'éclat, et qui sont ignorées aujourd'hui. On cite aussi un ouvrage composé vers le même temps, et intitulé *le Censeur dramatique*, 1770, 2 vol. in-8°, où il jugeait, dit-on, avec goût et impartialité, environ cinquante des principales pièces du répertoire, et les principaux acteurs de son temps (1). Gentleman a donné une édition du Théâtre de Shakespeare, publié par Bell, 1774-5, qui ne lui a valu que des reproches. Il passa ses dernières années dans son pays natal, où il mourut dans l'indigence, épuisé par des mala-

tes, et néral, satisfait. Il eut chaire: me pro lides, forts d point a tant ne quelque tion sa pleine d core que à la rép en 1717 les disp exilé à F moins de rut en 1 deux an bliés par noine de 5 vol. in GEO ROUX, 2 juin 1 de-cham

lume, s'apercevait seulement, à autre, que l'auteur se ré-
 peu. La fortune qu'il laissa
 me n'était pas très considé-
 mais elle l'augmenta beaucoup
 esprit d'ordre et son écono-
 elle appelait elle-même « une
 d'indépendance et de libéra-
 Douée de beaucoup de rai-
 d'une grande justesse natu-
 sprit, elle fonda ses plisirs,
 heur même, sur la bonté et la
 ince. La considération pu-
 levint le but et l'occupation
 sa vie : mais elle voulait une
 ration tranquille; et il est per-
 croire qu'elle ne serait jamais
 à une aussi grande célébrité, si
 rait eu pour amis des gens de
 qui étaient alors les dispensa-
 : la renommée. Elle ne se bor-
 : , comme M^{me}. de Teucin, à
 onner à dîner, et à leur faire
 s petits présents fort utiles ;
 aidait, ainsi que les artistes de
 es plus connus, soit de sa
 , soit de son crédit, et ajou-
 ne extrême générosité le mé-
 ne jamais blesser leur délica-
 lle rapprochait ces deux classes
 es, des gens en place et des
 , et leur faisait connaître aussi
 assadeurs et les étrangers, qui,
 ne capitale, sont toujours atti-
 une bonne maison, surtout si,
 adamment des avantages d'une
 sation instructive et amusante,
 ent qu'une réunion d'hommes
 s doit y satisfaire leur curio-
 s voyageurs, à cette époque,
 ent n'avoir vu Paris qu'impar-
 ent s'ils n'avaient pas connu
 Geoffrin. Deux dîners par se-
 étaient alternativement consu-
 r elle aux gens de lettres et aux
 ; mais elle avait, de plus, le
 souper, des réunions beaucoup

V H.

moins nombreuses, et qui étaient sou-
 vent recherchées par des personnes du
 grand monde. Ces réunions étaient
 précédées par les visites qui se suc-
 cédaient sans foule depuis quatre ou
 cinq heures jusqu'à dix. On n'allait
 pas seulement chez M^{me}. Geoffrin pour
 y voir la plus intéressante compagnie
 en tout genre; on y allait aussi pour
 jouir d'elle-même, de ses qualités at-
 tachantes, enfin de l'aimable singu-
 larité de son caractère, vif jusqu'à la
 brusquerie, et cependant tempéré par
 la sagesse de son esprit, par la sen-
 sibilité de son cœur. Il est certain
 qu'elle avait un caractère à elle, un
 caractère décidé, mais sans traits
 absolument marquants. Une de ses
 maximes ordinaires, car elle avait
 réduit sa raison en maximes, c'est
 que tous les maux qui nous affligent
 ici-bas viennent d'un défaut de fer-
 meté. Aussi n'en manqua-t-elle jamais
 dans sa conduite, quoiqu'elle sût allier
 à sa fermeté personnelle beaucoup
 d'indulgence pour les autres, et une
 grande tolérance en fait d'opinions.
 Son esprit n'ayant été cultivé que par
 le commerce du monde, elle conven-
 nait avec franchise qu'elle était igno-
 rante, et ne savait même pas l'ortho-
 graphe; mais grâce à un tact qui lui
 était propre, elle paraissait rarement
 étrangère à ce qui occupait son cer-
 cle de tous les jours. Jamais elle n'a-
 vait étudié ni le dessin ni la musi-
 que; et cependant elle fut un excel-
 lent juge, une protectrice éclairée des
 sciences et des arts. Elle montra par-
 ticulièrement son bon jugement dans
 l'opinion qu'elle se forma, et qu'elle
 émit, à l'époque de la publication de
 l'*Esprit des lois*. Très liée alors avec
 Montesquieu, elle lui adressa les té-
 moignages de son admiration pour ce
 livre, n'ayant pas l'air de savoir qu'il en
 fût l'auteur. Le goût de M^{me}. Geoffrin, et

*

qui lui allait bien dans sa vicillesse. Il fallait la voir dans son fauteuil, les mains presque recouvertes de longues manches plates, diriger la conversation sans en avoir l'air, laisser habituellement les autres en faire les frais, et mettre, par un art délicat, chacun dans son jour le plus avantageux, au moyen de simples questions, ou de quelques mots remplis d'intérêt, qu'elle jetait pour ainsi dire. Faire tout le bien possible, et respecter toutes les convenances établies : voilà ses deux grands principes. Le savoir-vivre était pour elle la suprême science ; et on aurait pu lui demander des leçons pour bien connaître les hommes, comme aussi pour se conduire toujours selon les règles de la prudence. Heureuse par sa raison, à laquelle on a souvent répété qu'elle avait donné la forme et l'éclat du bel-esprit, et soignant son bonheur autant que sa santé, M^{me}. Geoffrin était occupée sans cesse à modérer les idées et les sentiments des personnes avec qui elle vivait le plus intimement, en commençant par se modérer elle-même.

de j
d'un
Bure
était
persi
ne pa
connu
sibles
illust
nière
Ponia
tendre
frères
à deve
Elle l
où il se
une po
cuniar
sa mère
de Polo
» votre
de se re
frin eut
grand
soixant
son fils
de la gr
passant

et un projet de mariage qui ait alors ne pouvoir être formé sur le bonheur de la France et celui de l'auguste Marie-Anne, elle dit tout bas un jour, au de l'impératrice : « Voilà une archiduchesse charmante; j'aurais bien l'emporter avec moi. — « Emportez, emportez, » bonté de répondre, en soulevant Marie-Thérèse, qui avait cueilli M^{me}. Geoffrin, ou bien s'était pété ce que celle-ci n'aurait jamais articulé tout haut. Elle revint au bout de cinq mois, tout aussi saine qu'elle en était partie. Si cette simplicité était chez elle un système, elle convenait que le système lui convenait bien. Elle reprit son train d'ordinaire, et eut l'honneur de recevoir la visite de plusieurs souverains et voyageurs. Bref, rien ne changea chez elle jusqu'à l'époque où sa santé s'altéra. Une maladie qu'elle eut en 1776, donna lieu dans sa vie à plusieurs querelles, et par son raison fit beaucoup de bruit à Paris. La marquise de la Ferté-Imbert, qui ne partageait pas tous les principes, ni la tolérance de sa mère, s'affligeait surtout du vernis de philosophie qu'on avait cherché à lui enlever, avait cru devoir fermer la porte de la malade à D'Alembert, à M^{me}. Geoffrin, l'abbé Morellet et aux encyclopédistes. Ils s'en plaignaient amèrement. Leur amie, pendant sa vie, ne gronda personne, elle avait la réputation d'être grondeuse. Mais lorsqu'elle fut en état de recevoir du monde, elle confirma l'illusion donnée à ceux des amis habitués de sa maison qui effrayaient trop M^{me}. de la Ferté-Imbert. Tant qu'elle avait craint, en gardant les principes religieux de son enfance, de se brouiller

avec les philosophes du XVIII^e. siècle, elle ne s'était livrée qu'avec sa modération accoutumée à une dévotion que Marmontel appelait *clandestine*. Elle la montra plus à découvert sur la fin de ses jours. Frappée de paralysie pendant un an, elle conserva un grand calme physique et moral, et mourut en octobre 1777 dans les meilleurs sentiments religieux, n'ayant oublié aucun de ses amis dans son testament, et laissant à plusieurs d'entre eux des legs, des rentes viagères même; ce qui a fait dire, avec plus de méchanceté que de justice, que les gens de lettres étaient payés pour la louer. Thomas, l'abbé Morellet et D'Alembert furent ceux qui mirent le plus d'empressement à acquitter cette dette, qui était pour eux la dette du cœur. Écrivant long-temps après eux, La Harpe, Marmontel et M. Suard, enfin l'abbé Delille (dans son poème de la Conversation), ne nous ont pour ainsi dire rien laissé à apprendre sur M^{me}. Geoffrin. Mais s'ils n'avaient pas autant détaillé tous les genres de mérite qui lui étaient propres, et que nous eussions à la juger ici sans autres données que les mots et les maximes qu'on cite d'elle, que ses lettres et quelques fragments de sa main, il nous resterait encore une idée très positive de son genre d'esprit. Les qualités qui le distinguaient étaient évidemment le naturel, la justesse et la finesse, quelquefois aussi la grâce. Dans le peu qu'on a imprimé de M^{me}. Geoffrin, l'on a fait disparaître les fautes qui justifieraient ce que dit Marmontel dans ses Mémoires, qu'elle écrivait en femme « mal élevée, et qui s'en vantait. » A la vérité c'était un travers du temps parmi les personnes de son sexe, et peut-être aussi parmi les hommes

ans un certain ordre de la société. Son style est concis, clair et simple; il n'a aucun des défauts qu'on reproche au style académique. Les mots rendent toujours sa pensée d'une manière heureuse, et souvent originale: enfin, dans ses écrits comme dans ce qu'on nous a rapporté de ses entretiens et de sa vie, on reconnaît les avantages que donne le bon sens joint à la sagesse de caractère, quand ils sont perfectionnés l'un et l'autre par un grand usage du monde.

L—P—E.

GEOFFROI, premier du nom, fut aussi le premier qui prit le titre de duc de Bretagne; Conan I^{er}, son père, n'ayant eu que celui de comte de Rennes. Parvenu à la souveraineté en 992, il débuta par contraindre Judicaël Bénéger à lui faire hommage du comté de Nantes. Il fut long-temps et injustement en guerre avec ce prince, dont il convoitait les états. Ayant épousé Hedwige, fille aînée de Richard I^{er}, dit le *viel*, duc de Normandie, Geoffroi vint au secours de Richard II, successeur de ce prince, contre le comte de Charles, leur beau-frère, qui, à la mort de sa femme, sœur de Richard, décédée sans postérité, n'avait pas voulu rendre la partie du comté de Dreux signée en dot à celle-ci. Richard étant aussi appelé à son secours par le roi des Horigues, et Lacman, roi des Suèves, ces barbares équipèrent une flotte, qui, au lieu de se porter en Normandie, vint débarquer ses troupes qu'elle avait à bord, sur les côtes de Bretagne, aux environs de Bannale; ils brûlèrent Dol, et en massacrerent tous les habitants qui avaient voulu s'opposer à leur débarquement: montant ensuite sur leurs vaisseaux, ils firent voile vers la Normandie. Geoffroi, regardant ce malheureux

événement comme une punition du ciel courroucé de la guerre qu'il avait faite au comte de Nantes, fit de grandes concessions au prince afin de fléchir la colère de Dieu, et résolut en outre de faire le pèlerinage de Rome. Au retour de ce pèlerinage, en 1003, il fut tué d'un coup de pierre, qui l'atteignit à la tête; cette pierre avait été lancée par une femme chez laquelle il avait été logé, et qui était furieuse d'avoir vu gâter une de ses poules par un de ces oiseaux de proie que, suivant l'usage de ce temps, on portait à la suite du duc. Geoffroi I^{er} eut de son mariage avec Alain III, dit le *Rebru*, un fils qui succéda, et Eudes, vicomte de Bretagne, son hoër: ce dernier, qui régna après lui, eut sept fils, connus dans l'histoire par leurs aventures extraordinaires. Adelaïs, aussi fille de Geoffroi, morte en 1067, fut abbesse de Saint-George de Rennes. P.

GEOFFROI II, surnommé le *Jeune*, comte d'Anjou, troisième fils de Geoffroi I^{er}, roi d'Angleterre, et d'Éléonore, comtesse de Guienne, épouse divorcée de Louis VII, roi de France, naquit en 1113, et devint duc de Bretagne par son mariage avec Constance, fille de Conan IV, et héritière de ce duché. Les accords furent faits dès l'année 1166, époque à laquelle le duc n'avait que huit ans, et la prière fut conclue quatre ou cinq ans après, à cause des difficultés élevées par le pape pour dont l'annulation fut dispensée, les conjoints étant parents au troisième degré. Depuis l'accomplissement de ce mariage, Conan IV, qui avait été contraint de le conclure par la mort de son père, ne fut plus que le lieutenant du roi d'Angleterre, jusqu'à sa mort, arrivée en 1171. Geoffroi, possesseur de la Bretagne, se distingua fort jeune dans les guerres qu'il soutint en fav

Philippe-Auguste, contre les ducs de Bourgogne et les comtes de Flandre et de Champagne. Entraîné dans la lutte contre son propre père à l'instigation de sa mère, de ses frères et de sa femme, il ravage l'Aquitaine et s'empare du trésor de St.-Martial de Limoges, reçoit son frère Henri dans la prison de cette ville, et fait tirer des boulets sur le roi Henri II lui-même, qui se présentait pour y entrer. Devenu à Paris pour se confier à Philippe-Auguste, avec lequel il était intimement lié, Geoffroi est assésé et foulé aux pieds des chevaux dans un tournoi qui avait été donné en son honneur. Les suites de cet accident, jointes à une dysenterie dont il fut atteint, terminèrent ses jours en 1186.

Le caractère de ce prince, d'un caractère doux, quoique très vaillant, long-temps en vénération par le clergé et la noblesse de Bretagne. Il fit pendant son règne de nombreuses donations aux églises; il leur donna en une seule fois jusqu'à 40,000 d'argent. Il est l'auteur de cette légende, appelée communément la légende du comte Geoffroi, par laquelle les aînés des barons et des chevaliers recueillaient l'entière succession de leurs pères, au détriment de tous les autres enfants. Il eut un mariage avec Coustance, un mariage posthume, nommé Arthus, que le comte Jean-sans-Terre fit périr, et sa fille née en 1184, qui fut accordée à son fils de Léopold, duc d'Autriche, le même Jean-sans-Terre long-temps prisonnière, et qu'il ramena ensuite dans le monastère de Bristol, où elle mourut en 1192.

Geoffroi le Bel, nommé aussi *l'agenet*, parce qu'il portait ordinairement un rameau de cet arbuste sur son casque, duc de Normandie,

(VII.)

comte d'Anjou et du Maine, naquit à Angers, le 23 août 1113. Foulques son père, un des plus puissants seigneurs de France, lui fit épouser, en 1127, Mathilde, fille de Henri I^{er}, roi d'Angleterre, et veuve sans enfants de l'empereur Henri V. Cet hymen fut célébré au Mans, par des fêtes magnifiques qui durèrent trois semaines. Bientôt Foulques, appelé au trône de Jérusalem, investit avant son départ Geoffroi des comtés d'Anjou et du Maine. Le jeune prince fit ses premières armes contre plusieurs vassaux rebelles qu'il réduisit à l'obéissance. Devenu héritier du duché de Normandie, par la mort de Henri son beau-père, il combattit huit ans pour recueillir cette riche succession, que lui disputaient le comte de Blois élu par les Normands, et Louis le jeune, roi de France. De nouveaux troubles suivirent cette guerre. Dubellai, sénéchal d'Aquitaine, avait ravagé l'Anjou; Geoffroi le poursuivit à outrance, et le fit prisonnier. Louis le jeune réclame à main armée la délivrance du captif: plusieurs provinces sont dévastées. Enfin le comte d'Anjou cède, et met Dubellai en liberté; mais il dédaigne de se faire absoudre des censures que le pape Eugène III avait lancées contre lui. En vain St.-Bernard l'exhorte à se soumettre: le fier Geoffroi proteste qu'elles sont nulles. Cette discussion n'était pas terminée, lorsqu'il mourut à Château-du-Loir, en septembre 1151; il fut inhumé dans la cathédrale du Mans, où l'on voyait, avant 1793, son portrait en émail, sur une table de cuivre, avec ce distique:

*Ense tuo, princeps, prædonum turba fugatur;
Ecclesiæ quies, pace vigenti, datur.*

Ce prince était brave, généreux, magnanime, et d'une belle stature: mais les guerres féodales sans cesse renaissantes qu'il eut à soutenir pendant

1. (Henri II) monta sur le trône
d'Angleterre.

L—U.

GEOFFROI MARTEL, fils de Foulques Nerra, comte d'Anjou et d'Hildegarde, naquit le 14 octobre 1006. C'était un prince guerrier, qui se faisait des ennemis pour les combattre et les écraser, comme un marteau qui frappe de grands coups : de là le surnom de *Martel*, surnom caractéristique de sa valeur. Il n'avait qu'environ 22 ans quand il déclara la guerre à Guillaume V, duc d'Aquitaine, le défit deux fois en bataille rangée, et s'empara de l'objet de la dispute, c'est-à-dire de la Saintonge, qu'il prétendait lui appartenir du côté de sa mère. Par le conseil de celle-ci, il demanda et obtint en mariage Agnès de Bourgogne, veuve de Guillaume ; car ce seigneur était mort de chagrin, après être resté trois ans prisonnier de Geoffroi. Agnès lui porta en dot le comté de Poitou et d'autres biens considérables. Il était presque toujours en guerre avec ses voisins, et le plus souvent avait sur eux l'avantage. Ce fut les armes à la main, qu'il déposa le comte de Poitou.

s'y ti
sine.

invité
il se
fut,
connu
Larm
Vend
long-t
tion,
discus
Mabill
THER
d'Anjo
la mor
maître
ci ; il s'
la Tou
de Châ
ses suc
quêtes.
une vie
à Saint
bâti par
ans dan
sans lai
GEO
Foy. C

bout de dix ans, et passa en Angleterre, où il sut se concilier si bien les bonnes grâces de Henri II, que ce prince écrivit au chapitre général de l'ordre et au pape, pour obtenir la permission de le retenir à sa cour. D'Angleterre il se rendit en Italie, fut fait abbé de Fossa-Nova en 1175, et se retira ensuite à l'abbaye de Haute-combe en Savoie, où il mourut après l'an 1180. Oudin recule sa mort jusqu'en 1215; mais les raisons dont il appuie son opinion ne paraissent pas bien fondées. On a reproché à Geoffroi son ingratitude envers Abailard, son premier maître, contre lequel il écrivit dans le temps même où celui-ci était persécuté; et l'on avoue qu'il est difficile de le justifier à cet égard. On a plusieurs ouvrages sous le nom de Geoffroi d'Auxerre ou de Clairvaux; ce sont : I. *Vita Sancti Bernardi libri tres; de ejus miraculis, et sermo in die memoriae illius sacro*; dans l'édition des œuvres de Saint-Bernard, donnée par Mabillon (1). II. *Epistola de morte Sancti Bernardi*; elle a été insérée dans le tome v des *Miscellanea* de Baluze. III. *Vita Sancti Petri archiepiscopi Tarentasianensis*; dans les Vies des Saints par Surius, et dans les *Acta sanctorum* des Bollandistes, au 8 mai : cette vie a été traduite en français et en flamand. IV. *Epistola de transubstantiatione aque mixtæ vino in sanguine Christi*; dans l'Hist. de Baronius, sous l'année 1188. V. *De gestis in concilio Remensi, anno 1148*; dans l'Hist. ecclésiast. de Baronius. VI. *Sermones in festum S. Joannis Baptistæ et in festum S. Martini*; dans la *Bibl.*

(1) La vie entière de St. Bernard est composée de cinq livres, dont les trois derniers seulement sont de Geoffroi. Les deux premiers sont de Guillaume, abbé de St.-Thierry, et d'Arnaud, abbé de Bonneval.

concionatoria du P. Combefis. VII *Liber contra P. Abailardum; Commentar. in Canticum canticorum; Sermones in Apocalypsim*: manuscrits. Bertrand Tissier, prieur de Bonfontaine, préparait au xvii^e. siècle une édition complète des œuvres de Geoffroi, dans laquelle il se proposait d'insérer les pièces inédites qu'on vient de citer, et d'autres encore. D. de Visele, en travaillant après Tissier à mettre en ordre les pièces qui portent le nom de Geoffroi, reconnut qu'elles ne pouvaient pas être de la même main, et renonça à l'exécution de son projet, par l'impossibilité où il se trouva de distinguer celles qui appartenaient à Geoffroi de celles qui sont d'autres écrivains du même nom et du même siècle. W—s.

GEOFFROI ou GODEFROI, cinquième abbé de la Trinité de Vendôme, était né à Angers, d'une famille noble, et y fut élevé par l'archidiacre Garnier. Ses parents le destinaient à de hauts emplois civils; mais il préféra d'entrer dans le monastère qui avait été fondé à Vendôme par Geoffroi Martel, comte d'Anjou. Ses progrès dans la piété, les lettres et la science ecclésiastique, furent tels que, n'étant encore que novice et diacre, il fut jugé digne, en 1092, de remplir le siège abbatial. Il reçut la bénédiction du célèbre Yves de Chartres. Par son serment d'obéissance à cet évêque, il avait renoncé au droit que prétendait avoir l'abbaye de ne relever que du pape; mais il céda aux reproches et aux instances de ses religieux, qui l'engageaient à entreprendre le voyage de Rome, pour y faire annuler ce serment. Urbain II lui conféra l'ordre de la prêtrise, ainsi que la dignité de cardinal, dont le titre était déjà attaché à l'abbaye de Vendôme. Il en

de Vendôme qui aida Urb. II, en 1093, à rentrer dans le p. de La-
 tran. Il revint l'année suivante à Ven-
 dôme, où il reçut, en 1096, la visite
 du même pape. Employé à plusieurs
 affaires importantes de l'Église et de
 l'État, il assista à divers conciles, et
 fut choisi par Louis-le-Gros pour ac-
 commoder un différend qu'avait ce
 monarque avec le comte d'Anjou. Ex-
 trêmement zélé pour les intérêts du
 Saint-Siège, Geoffroi passa douze
 fois les Alpes, fut trois fois prison-
 nier des ennemis du pape, et courut
 souvent le risque de la vie. Il eut per-
 sonnellement à soutenir un procès
 contre des évêques, des abbés et des
 seigneurs, relativement aux droits de
 son monastère, droits qu'il conserva,
 et qu'il parvint même à augmenter.
 Par sa douceur et sa prudence, il
 triompha des intrigues d'un de ses
 religieux, apostat, qui l'avait brouillé
 avec le c. te de Vendôme, Geoffroi
 de P. ry. En différentes occasions,
 il ex. la réparation d'outrages ou
 d'att. es portées à ses privilèges ;
 et c. r une manière qui prouve bien

des |
 mou |
 1130 |
 dont |
 père |
 tent, |
 dont |
 papes |
 abbés |
 culier |
 celle |
 (Voy |
 baye |
 du 17 |
 d'un |
 son a |
 geux, |
 son co |
 rige, |
 Geoffr |
 fait sin |
 tre. Le |
 l'avoir |
 était de |
 c'est-à- |
 l'abbé |
 tait dar |
 de la C

d'ordre et de lumière divers points de doctrine et de discipline ecclésiastiques.— 3°. Des *Hymnes* en prose, et onze *Sermons*. Il avait encore composé des commentaires sur les Épitres de St.-Paul. Enfin, l'on voyait à l'abbaye de St.-Germain-des-Prés de Paris un gros manuscrit, qui contenait un commentaire du même auteur sur les cinquante premiers psaumes de David.

L—P—E.

GEOFFROY (ÉTIENNE-FRANÇOIS), célèbre médecin, naquit à Paris, le 13 février 1672, de Mathieu-François Geoffroy, habile et riche apothicaire. « Si nous disions que l'éducation d'un jeune homme a été telle, que, quand il fut en physique, il se tenait chez son père des conférences réglées, où Cassini apportait ses planisphères, Truchet ses machines, Joblot ses pierres d'aimant, où Duverney faisait ses dissections, et Homberg des opérations de chimie, où se rendaient plusieurs autres savants fameux, et des jeunes gens qui portaient de beaux noms; qu'enfin ces conférences parurent si bien entendues et si utiles, qu'elles furent le modèle et l'époque de l'établissement des expériences de physique dans les collèges, sans doute on croirait qu'il s'agissait de l'éducation d'un fils de ministre, destiné aux plus brillants emplois, aux plus éminentes dignités. Cependant tout cela fut fait pour le jeune Geoffroy, que son père ne destinait qu'à lui succéder dans sa profession; mais il savait combien de connaissances demande la pharmacie embrassée dans toute son étendue. » Le disciple justifia, ou plutôt surpassa l'attente de ses maîtres. Il cultiva surtout avec une sorte de prédilection la botanique et la chimie. Dans ses heures de récréation, il tournait, il travaillait des verres de lunettes; il exécutait

des machines en petit. Son père voulut qu'il allât en 1692, à Montpellier pour y apprendre la pharmacie, chez un apothicaire instruit, lequel, en retour, envoya son fils à Paris chez Geoffroy. Le séjour d'une cité fameuse à plus d'un titre, fut extrêmement utile au jeune Parisien; il suivit avec ardeur les plus célèbres professeurs de l'université. Avant de revenir dans la capitale, il voyagea dans les belles provinces du midi de la France, et visita les ports de l'Océan. De retour à Paris, en 1694, il fit son chef-d'œuvre en pharmacie: la gravure ingénieuse, placée à la tête du programme, inspira au savant Charles Rollin de beaux vers latins, que l'abbé Bosqui l'on traduit, ou pour mieux dire, imita en vers français. Le comte de Tallard ayant été nommé, en 1696 à l'ambassade extraordinaire d'Angleterre, choisit Geoffroy pour son médecin, et ne crut point que cette confiance, accordée au mérite dépourvu de titre, fût trop hardie. Les principaux membres de la société royale de Londres, charmés des connaissances variées et profondes du jeune Français, l'admirent dans leur sein et l'année suivante, l'académie des sciences de Paris lui accorda le même honneur. En 1700, il accompagna l'abbé de Louvois en Italie, comme son médecin et son ami. Revenu à Paris, Geoffroy obtint de son père la liberté de suivre la carrière médicale. Entré en licence au mois de mars 1701 il soutint des thèses, fort curieuses parfaitement écrites, pour son baccalauréat et son doctorat. Dans l'un il examine si toutes les maladies proviennent de la même cause, et peuvent être guéries par le même remède. Dans une seconde, présidé par Fagon, en 1704, le candidat conclut que le médecin philosophe

mécanicien-chimiste. Une est de la plus piquante ori-
An à vermibus hominum
eritus? Elle servit en quel-
 de canevas à la dissertation
 e que le jeune docteur pré-
 ème année, et fit soutenir
 Ducerf : *An hominis pri-*
vermis? Ce singulier sujet
 ement la curiosité des da-
 e voulurent lire la thèse, et
 ndry la traduisit en français,
 tre : *Si l'homme a com-*
er être ver? Persuadé que
 de la médecine doit être pré-
 de longues et sérieuses mé-

Geoffroy continua d'étu-
 une ardeur infatigable, pen-
 années ; ce fut alors seule-
 consentit à pratiquer un
 quel une erreur peut de-
 nomicide. Désigné en 1707
 oléer Fagon, celui-ci jugea
 eil suppléant méritait un
 titre ; et, par les démarches
 de son Médecin, la chaire
 au Jardin des Plantes fut
 Geoffroy : en 1709, il ob-
 le médecine et de pharm-
 gè de France, et se montra
 n illustre prédécesseur Tour-
 la faculté de médecine, dit
 , crut, en 1726, se trou-
 des circonstances où il lui
 oyen qui, possédant toutes
 nécessaires, ne fit cepen-
 ombre à sa liberté, et
 nicux sa compagnie que sa
 offroy fut élu : mais, comme
 membres d'une république
 s également républicains,
 ns attaquèrent son élection ;
 e aurait été volontiers de
 Il fut confirmé par le ju-
 la cour, et continué les
 es suivantes, par les suffra-
 x même qui auparavant lui

avaient été contraires. La faculté
 donna plusieurs autres témoignag
 de la plus honorable confiance. J
 loux de remplir glorieusement a
 nombreuses et pénibles fonctions
 Geoffroy tomba, pour ainsi dire, a
 cablé de fatigues, et mourut le 5 j
 vier 1751. Sa bibliothèque, riche
 parfaitement choisie, fut vendue
 même année, d'après le catalogue r
 digé par Gabriel Martin. Geoffroy
 avait entrepris de dicter à ses aud
 teurs du Collège-Royal toute l'histo
 de la matière médicale. Le règne m
 néral a été terminé ; et, pour le règ
 végétal, il était arrivé, en saivan
 l'ordre alphabétique, jusqu'à la m
lisse. Tout ce qu'il a dicté, a été r
 cueilli, revu et publié par Étienne
 Chardon de Courcelles, sous ce titr
Tractatus de materiâ medicâ, sive
de medicamentorum simplicium hi-
toriâ, virtute, delectu et usu, Pa
 ris, 1741, 3 vol. in-8°. Le tom
 premier comprend les fossiles ; le se
 cond, les végétaux exotiques ; le tro
 sième, les végétaux indigènes. L'é
 diteur a joint au premier volume un
 partie des thèses, et quelques autre
 opuscules de Geoffroy, ainsi que so
 éloge, par Fontenelle. Cette pharm
 cologie a été traduite en français pa
 M*** (Antoine B. rgier), Paris, 1741
 1745, 7 vol. in-12. Ce traducteur
 aidé du savant Bernard Jussieu, com
 pléta l'histoire des végétaux, depu
 la *mélisse* jusqu'au *xyris*, Paris, 1750
 3 vol. in-12. La partie zoologique f
 traitée par les docteurs Arnault d
 Nobleville et Salerne, Paris, 1756
 1757, 6 vol. in-12. Jean Goulin pu
 blia, en 1770, une table général
 alphabétique de tout l'ouvrage, en u
 gros volume in-12 de 600 pages. Gar
 sault dessina d'après nature, et mi
 au jour, en 1764, les *figures de*
plantes d'usage en médecine, de

orites dans la matière médicale de Geoffroy, gravées par de Fehrt, Prevôt, Duflos, Martinet; Paris, 1764, 4 vol. in-8°. (Voy. GARSULT.) Les étrangers se sont empressés d'enrichir leur littérature de cette production importante. L'original latin a été réimprimé plusieurs fois en Italie; et la continuation a été traduite dans la même langue, 5 vol. in-4°, Venise, 1771, 1791. La version allemande, avec une préface de Chrétien-Théophile Ludwig, parut à Leipzig, 1760-1765, 8 vol. in-8°. La traduction anglaise, par G. Douglas, Londres, 1736, in-8°, est loin d'être complète: l'imitation ou supplément anonyme, publié en 1751, sous le titre *A new treatise*, etc., est une rapsodie. L'accueil universel fait à la *Matière médicale* de Geoffroy, repose-t-il sur le mérite réel de l'ouvrage? Oui, sans doute; et l'espèce de dédain auquel on semble la condamner aujourd'hui, témoigne bien plutôt un amour irréfléchi de la nouveauté que les progrès du bon goût. Les recherches nombreuses, l'érudition choisie, les observations importantes rassemblées, et pour ainsi dire accumulées dans ce livre, lui assigneront éternellement une place distinguée parmi les meilleures pharmacologies. Le savant et laborieux auteur a enrichi les Mémoires de l'académie des sciences de divers articles, dont il suffira de mentionner les principaux: I. *Table des différents rapports observés en chimie entre différentes substances*, et *Éclaircissements sur cette table*, 1718 et 1720. II. *Observations sur le vitriol et sur le fer*, 1713. On retrouve ces trois opuscules en tête du premier volume de la *Matière médicale*. III. *Sur les dissolutions et sur les fermentations que l'on peut appeler froides, parce*

qu'elles sont accompagnées du refroidissement des liqueurs dans lesquelles elles se passent, 1700. IV. *Examen des eaux de Vichy et de Bourbon l'Archambault*, 1702. V. *Détail de la manière dont se fait l'alun de roche en Italie et en Angleterre*, 1702. Jacquin a consacré la mémoire de cet illustre pharmacologiste, sous le nom de *Geoffræa*, un genre de plantes légumineuses, composé d'un petit nombre d'espèces toutes exotiques, dont l'une, originaire de Surinam, produit une écorce qui passe pour un précieux vermifuge.

GEOFFROY (CLAUDE-JOSEPH) frère puîné du précédent, naquit à Paris, le 8 août 1685. Son père le destinait à la médecine, et desirait que l'aîné prit la pharmacie: il arriva précisément le contraire. Claude-Joseph montra une prédilection marquée pour les études pharmaceutiques. Il suivit avec ardeur les leçons de Tournefort dont il se concilia l'estime et l'amitié. Jaloux d'augmenter encore ses connaissances, déjà très étendues, et d'observer la nature dans un climat où elle répand avec une sorte de libéralité ses plus brillantes productions, il parcourut en philosophe les provinces méridionales de la France, pendant les années 1704 et 1705. Au retour de ce voyage, dont il rapporta un foule de productions curieuses, l'académie des sciences l'admit dans son sein, bien qu'il eût à peine atteint ses vingt-deuxième année. Il consacra tous ses travaux à cette illustre société dont il a été l'un des plus zélés collaborateurs. Les mémoires qu'il a fournis sont au nombre de 64, parmi lesquels on distingue les suivants: I. *Observations sur le nostoch, qui prouve que c'est véritablement une plante*, 1708. II. *Sur la végétation de*

III. Sur la structure
 ge des principales parties
 1711. IV. Sur les fleurs
 Turquie, ou maïs, 1712.
 mémoires présentent des
 très ingénieuses, et même
 s découvertes sur la struc-
 fonctions des organes de
 tion. L'auteur prouve qu'un
 peut être complet, s'il est
 thères; la résection de ces
 nelles mâles et fécondantes
 toujours l'avortement. L'ha-
 imentateur a constaté ces
 neufs, sur le maïs, et mères
 vers cryptogames; il a dé-
 premier que le nostoch ne
 t qu'au moyen des semen-
 observations sur les huiles
 s, avec quelques conjec-
 la cause des couleurs des
 les fleurs des plantes, 1707.
 s huiles essentielles, et sur
 a maniere de les extraire
 et fier, 1721, 1728. VII.
 s moyens d'enflammer, non
 les huiles essentielles,
 et les baumes naturels. par
 acides, 1726. VIII. Sur le
 de quelques huiles essen-
 ec l'esprit-de-vin, 1727.
 ns de congeler l'esprit de
 donner aux huiles grasses
 ns des caracteres des huï-
 elles, 1741. Geoffroy s'est
 22 temps, et avec une sorte
 sance, des huiles essential-
 tiles, auxquelles il attribue
 une influence trop exclusive
 l, et spécialement pour la
 des diverses parties du vé-
 observations sur la gomme
 t sur les autres matières
 qui fournissent la teinture
 1714. XI. Méthode pour
 et déterminer au juste la
 s liqueurs spiritueuses qui

portent le nom d'eau-de-vie et d'esprit
 de-vin, 1718. XII. Nouvelles expé-
 riences sur quelques espèces de ver-
 res dont on fait des bouteilles, 1724.
 XIII. Examen chimique des vianales
 qu'on emploie ordinairement dans
 les bouillons, par lequel on peut con-
 naître la quantité d'extrait qu'elles
 fournissent, et déterminer ce que
 chaque bouillon doit contenir de
 suc nourrissant; on y a joint l'ana-
 lyse chimique du pain, 1750, 1752.
 XIV. Description du petit nain nom-
 mé Nicolas Ferry, 1746. Tout le
 monde a entendu parler de ce petit
 personnage, plus connu sous le nom
 de *Bébé*. On voit dans les cabinets de
 la Faculté de médecine de Paris, une
 statue en cire, parfaitement ressem-
 blante, et vêtue des mêmes habits qu'il
 portait *Bébé* à la cour du roi Stanislas
 qui l'aimait beaucoup. Geoffroy mou-
 rut le 9 mars 1752, laissant un beau
 cabinet de curiosités, dont le catalogue
 a été publié par Guérin, Paris, 1755
 celui de sa bibliothèque parut l'année
 suivante. C.

GEOFFROY (ÉTIENNE-LOUIS), fi-
 d'Étienne-François, naquit à Paris
 1725. Il montra, comme son père,
 une sorte de passion pour les divers
 branches de l'art de guérir, et mé-
 tamment pour l'histoire naturelle. En
 1748, il soutint avec distinction plu-
 sieurs thèses pour obtenir le doctorat.
 L'une est destinée à prouver que
 saignée convient moins aux personnes
 grasses qu'aux maigres; l'autre, à é-
 montrer que les incisions profondes
 préparent et favorisent la suppuration
 nécessaire aux grandes et fortes é-
 tusions. Le goût de Geoffroy pour
 la zoologie ne nuisit point à l'exercice
 de sa profession; il fut, pendant plus
 de quarante années, un des médecins
 les plus renommés de la capitale. Les
 orages révolutionnaires vinrent trou-

la tranquillité de ce vénérable tropé : il s'éloigna avec horreur la ville qui chaque jour offrait le spectacle des crimes les plus affreux. Retiré dans la petite com-mune de Chartrenve, près Soissons, il consacra ses veilles au travail du ca-til, au soulagement des malheureux et aux fonctions de maire, qui lui avaient été décernées. Deux autres distinctions bien flatteuses étaient réservées à sa vieillesse : il fut nommé membre du jury médical du département de l'Aisne, et correspondant de l'Institut de France. Doyen d'âge et de réputation de l'ancienne faculté de médecine de Paris, il termina sa carrière au mois d'août 1810, laissant de nombreux souvenirs honorables, et des ouvrages importants. I. *Histoire abrégée des insectes qui se trouvent aux environs de Paris, dans laquelle les animaux sont rangés suivant un ordre méthodique*, Paris, 1762, 2 vol. in-4°, fig. La contrefaçon de cet ouvrage, a des figures beaucoup moins exactes que les originaux. L'édition de 1799 est enrichie d'un supplément et de figures nouvelles. L'auteur a fondé, comme on voit, sa classification générale sur la forme ou la présence, le nombre, la couleur et la texture des ailes. Il a voulu réunir les névroptères et les hyménoptères sous la dénomination de tétraptères à ailes nues. La distribution des ordres, d'après la forme des articles des tarses, est sans doute une modification très utile au système de l'immortel naturaliste suédois, qui cite fréquemment le médecin de Paris. On regrette, en lisant cet ouvrage précieux à beaucoup d'égards, de n'y point rencontrer les noms spécifiques. Le professeur Fourcroy a parfaitement rempli cette lacune dans son excellente *Entomologie française*. II. *Traité sommaire des*

coquilles, tant fluviatiles que terrestres, qui se trouvent aux environs de Paris, Paris, 1767, in-12. Geoffroy avait l'intention de publier sur les vers une monographie complète, dont cet opuscule n'est qu'un fragment, fort estimé des conchyliologistes. III. *Dissertations sur l'organe de l'ouïe de l'homme, des reptiles et des poissons*, Amsterdam et Paris, 1778, in-8° ; trad. en allemand, avec des remarques, Leipzig, 1780, in-8°, fig. Ces recherches intéressantes, qui contiennent plusieurs découvertes, suffiraient pour démontrer que l'anatomie des brutes répand une vive lumière sur celle de l'homme. C'est principalement dans la description de l'organe auditif des poissons que brille le talent de Geoffroy, dont les travaux, antérieurs à ceux de Camper et de Vicq-d'Azvr, sont cependant plus complets. IV. *Hygiène, sive ars sanitatem conservandi, Poëma*, Paris, 1771, in 8° ; trad. en prose française par le docteur Delaunay, Paris, 1774, in 8°. Ce poëme réunit le double mérite de l'élégance et de l'exactitude. L'auteur chante en beaux vers l'art utile et négligé de conserver la santé. C'est la première bonne hygiène qu'on ait publiée en France. Le traducteur s'est montré digne de son modèle. V. *Manuel de médecine pratique, à l'usage des chirurgiens et des personnes charitables qui s'adonnent au service des malades dans les campagnes*, Paris, an ix, 2 vol. in-8°. Fruit infortuné de la décrépitude, ce manuel de médecine populaire ne méritait pas de voir le grand jour, et surtout de porter au frontispice un nom justement célèbre.

C.

GEOFFROY (JEAN-BAPTISTE), né à Charolles en 1706, se fit jésuite, et succéda aux F. Porée et de la Santé

dans un certain ordre de la société. Son style est concis, clair et simple; il n'a aucun des défauts qu'on reproche au style académique. Les mots rendent toujours sa pensée d'une manière heureuse, et souvent originale: enfin, dans ses écrits comme dans ce qu'on nous a rapporté de ses entretiens et de sa vie, on reconnaît les avantages que donne le bon sens joint à la sagesse de caractère, quand ils sont perfectionnés l'un et l'autre par un grand usage du monde.

L—P—E.

GEOFFROI, premier du nom, fut aussi le premier qui prit le titre de duc de Bretagne; Conan I^{er}, son père, n'ayant eu que celui de comte de Rennes. Parvenu à la souveraineté en 992, il débuta par contraindre Judicaël Bénéger à lui faire hommage du comté de Nantes. Il fut long-temps et injustement en guerre avec ce prince, dont il convoitait les états. Ayant épousé Hedwige, fille aînée de Richard I^{er}, dit le *viel*, duc de Normandie, Geoffroi vint au secours de Richard II, successeur de ce prince, contre le comte de Chartres, leur beau-frère, qui, à la mort de sa femme, sœur de Richard, décédée sans postérité, n'avait pas voulu rendre la partie du comté de Dreux assignée en dot à celle-ci. Richard ayant aussi appelé à son secours Olaf, roi des Hongrois, et Lacman, roi des Suèves, ces barbares équipèrent une flotte, qui, au lieu de se porter en Normandie, vint débarquer sur les côtes de Bretagne, aux environs de Cancale; ils brûlèrent Dol, et en massacrèrent tous les habitants qui avaient voulu s'opposer à leur débarquement: remontant ensuite sur leurs vaisseaux, ils firent voile vers la Normandie. Geoffroi, regardant ce malheureux

événement comme une punition du ciel courroucé de la guerre qu'il avait faite au comte de Bretagne, fit de grandes concessions au comte afin de fléchir la colère de Dieu, et résolut en outre de faire le pèlerinage de Rome. Au retour de ce pèlerinage, en 1008, il fut tué d'un coup de pierre, qui l'atteignit à la tête; cette pierre avait été lancée par une femme chez laquelle il avait été, et qui était furieuse d'avoir vu voler une de ses poules par un oiseau de proie que, suivant l'usage de ce temps, on portait à la table du duc. Geoffroi I^{er} eut de son mariage avec Alain III, dit le *Rebru*, succéda, et Eudes, vicomte de Bretagne, hoët: ce dernier, qui régna après son frère, eut sept fils, connus dans l'histoire par leurs aventures extraordinaires. Adelaïs, aussi fille de Conan, morte en 1067, fut abbesse de Saint-George de Rennes. F

GEOFFROI II, surnommé le Jeune, comte d'Anjou, troisième fils de Geoffroi I^{er}, roi d'Angleterre, et d'Éléonore de Guienne, épouse divorcée de Louis VI, roi de France, naquit en 1128 et devint duc de Bretagne par son mariage avec Constance, fille de Conan IV, et héritière de ce duché, lorsque les accords furent faits de son mariage en 1166, époque à laquelle elle n'avait que huit ans, et la plupart des lois de ce duché furent établies quatre ou cinq ans avant ce mariage. Le mariage ne fut consommé qu'en 1182, à cause des difficultés que le pape pour donner dispenses, les conjoints étant au troisième degré. Depuis l'accomplissement de ce mariage, Conan IV, qui avait été contraint de le conclure par la mort de son père, ne fut plus que le lieutenant de Geoffroi, jusqu'à sa mort, en 1171. Geoffroi, possesseur de l'Anjou, de la Normandie, de la Bretagne, se distingua fort dans les guerres qu'il soutint en fa-

guste, contre les ducs de
 et les comtes de Flandre
 pagne. Entraîné dans la
 re son propre père à l'ins-
 ta mère, de ses frères et
 rance, il ravage l'Aqui-
 e trésor de St.-Martial de
 poit son frère Henri dans
 cette ville, et fait tirer
 sur le roi Henri II lui-
 se présentait pour y en-
 u à Paris pour se con-
 Philippe-Auguste, avec le-
 ntimentement lié, Geoffroi est
 oulé aux pieds des chevaux
 rnois qui avait été donné
 leur. Les suites de cet acci-
 à une dysenterie dont il fut
 inèrent ses jours en 1186.
 : de ce prince, d'un ca-
 x, quoique très vaillant,
 emps en vénération par
 s et la noblesse de Bre-
 t pendant son règne de
 ations aux églises; il leur
 le seul fois jusqu'à 40,000
 ent. Il est l'auteur de cette
 , appelée communément
 omte Geoffroi, par laquelle
 s d's barons et des che-
 eillaient l'entière succes-
 urs pères, au détriment
 s autres enfants. Il eut
 riage avec Constance, un
 tume, nommé Arthus, que
 eau-sans-Terre fit périr, et
 e en 1184, qui fut accordé
 de Léopold, duc d'Autri-
 même Jean-sans-Terre re-
 mps prisonnière, et qu'il
 suite dans le monastère de
 istol, où elle mourut en
 P—E.

TOI LE BEL, nommé aussi
 et, parce qu'il portait or-
 t un rameau de cet arbuste
 ue, duc de Normandie,

comte d'Anjou et du Maine, naquit à
 Angers, le 23 août 1113. Foulques
 son père, un des plus puissants sei-
 gneurs de France, lui fit épouser, en
 1127, Mathilde, fille de Henri I^{er}, roi
 d'Angleterre, et venge sans enfants de
 l'empereur Henri V. Cethymen fut célé-
 bré au Mans, par des fêtes magnifiques
 qui durèrent trois semaines. Bientôt
 Foulques, appelé au trône de Jérusa-
 lem, investit avant son départ Geof-
 froi des comtés d'Anjou et du Maine.
 Le jeune prince fit ses premières ar-
 mes contre plusieurs vassaux rebelles
 qu'il réduisit à l'obéissance. Devenu
 héritier du duché de Normandie, par
 la mort de Henri son beau-père, il
 combattit huit ans pour recueillir cette
 riche succession, que lui disputaient le
 comte de Blois élu par les Normands,
 et Louis le jeune, roi de France. De
 nouveaux troubles suivirent cette guer-
 re. Dubellai, sénéchal d'Aquitaine,
 avait ravagé l'Anjou; Geoffroi le pour-
 suit à outrance, et le fait prisonnier.
 Louis le jeune réclame à main armée
 la délivrance du captif: plusieurs pro-
 vinces sont dévastées. Enfin le comte
 d'Anjou cède, et met Dubellai en
 liberté; mais il dédaigne de se faire
 absoudre des censures que le pape
 Eugène III avait lancées contre lui.
 En vain St.-Bernard l'exhorte à se sou-
 mettre: le fier Geoffroi proteste qu'elles
 sont nulles. Cette discussion n'était
 pas terminée, lorsqu'il mourut à Châ-
 teau-du-Loir, en septembre 1151;
 il fut inhumé dans la cathédrale du
 Mans, où l'on voyait, avant 1795, son
 portrait en email, sur une table de
 cuivre, avec ce distique:

Ense tuo, princeps, prædonum turba fugatur;
 Ecclesiæ quies, pace vigente, datur.

Ce prince était brave, généreux, ma-
 gnanime, et d'une belle stature: mais
 les guerres féodales sans cesse renais-
 santes qu'il eut à soutenir pendant

GEO

, rendirent ses sujets mal-
La famine fut si grande
que la somme de bled (en-
l.) valait 40 sols, et l'a-
rs le manger ordinaire des
seigneurs, se vendait 16
angea de la chair humai-
noulin, Hist. de Normand.)
 l'argent valait alors 2 liv. 6 s.
 roi eut trois enfants, dont
 enri II) monta sur le trône
 re.

L—v.

GEORGE MARTEL, fils de
 Nerra, comte d'Anjou et
 de, naquit le 14 octobre
 était un prince guerrier, qui
 des ennemis pour les com-
 es écraser, comme un mar-
 rappe de grands coups : de-
 om de *Martel*, surnom ca-
 ue de sa valeur. Il n'avait
 n 22 ans quand il déclara la
 Guillaume V, duc d'Aqui-
 défait deux fois en bataille
 et s'empara de l'objet de la
 est-à-dire de la Saintonge,
 endait lui appartenir du côté
 re. Par le conseil de celle-ci,
 a et obtint en mariage Agnès
 ogne, veuve de Guillaume ;
 gneur était mort de chagrin,
 e resté trois ans prisonnier
 roi. Agnès lui porta en dot
 de Poitou et d'autres biens
 bles. Il était presque toujours
 avec ses voisins, et le plus
 avait sur eux l'avantage. Ce
 mes à la main, qu'il dépos-
 onté de Vendôme Foulques
 n, son neveu, mais d'accord
 e, mère de celui-ci, qui avait
 indre. Après avoir joui plu-
 nées de ce comté, il le rendit
 es, sous le bon plaisir du
 I^{er}, dont il reçut, dans le
 sa vie, de grandes marques
 ace et de faveur. Agnès de

GEO

Bourgogne était, comme son mari
 d'une humeur turbulente et ambitieuse
 Pendant un de ses séjours à Ven-
 dôme, Geoffroi y fonda l'abbaye de
 la Trinité, en 1032. Michel Paphla-
 gonien, empereur d'Orient, ayant
 envoyé demander au roi de France
 des secours contre les Sarrasins qui
 faisaient de grands ravages dans ses
 états, et surtout en Sicile, Geoffroi
 s'y transporta et les défait près de Mes-
 sine. A la suite de cette victoire
 invité par l'empereur à venir le voir,
 il se rendit à Constantinople, où il re-
 çut, comme un témoignage de la re-
 connaissance de Michel, *la Sainte*
Larme : il fit présent à l'abbaye de
 Vendôme de cette relique, qui y
 long-temps excité une grande dévo-
 tion, et donné lieu, en 1700, à une
 discussion assez vive entre le père
 Mabillon et le curé de Vibraie. (*Voy*
THIERS.) Indépendamment du comté
 d'Anjou, Geoffroi Martel devint, par
 la mort de son père Foulques Nerra
 maître de tous les domaines de celui-
 ci ; il s'empara du comté de Blois et de
 la Touraine, où il fonda la petite ville
 de Château-Regnault, etc. Il laissa
 ses successeurs une partie de ses con-
 quêtes. Las de guerroyer et de mener
 une vie agitée, il prit l'habit religieux
 à Saint-Nicolas d'Angers, monastère
 bâti par Foulques Nerra, y vécut deux
 ans dans la retraite, et mourut en 1061
 sans laisser de postérité. L—p—1

GEOFFROI DE MONMOUTH

Voy. GILFRID.

GEOFFROI D'AUXERRE, né dans
 cette ville au XII^e siècle, fut disciple
 d'Abailard, l'abandonna pour se mettre
 sous la direction de St. Bernard, et
 devint le secrétaire de cet illustre for-
 dateur. Élu abbé d'Igny dans le dio-
 cèse de Reims, il fut rappelé en 1166
 à Clairvaux pour prendre le gouver-
 nement de cette maison, la quitta a

de dix ans, et passa en Angleterre où il sut se concilier si bien les grâces de Henri II, que ce roi écrivit au chapitre général de Reims et au pape, pour obtenir la permission de le retenir à sa cour. Geoffroi fut abbé de Fossa-Nova en 1175, et tira ensuite à l'abbaye de Hauteville en Savoie, où il mourut après 1180. Oudin recule sa mort jusqu'à 1215; mais les raisons dont il donne son opinion ne paraissent pas fondées. On a reproché à Geoffroi ingratitude envers Abailard, premier maître, contre lequel il écrivit dans le temps même où celui-ci était persécuté; et l'on avoue qu'il est difficile de le justifier à cet égard. On a plusieurs ouvrages sous le nom de Geoffroi d'Auxerre ou de Auxois; ce sont : I. *Vita Sancti ardi libri tres; de ejus miraculis, et sermo in die memorie illius*; dans l'édition des œuvres de saint Bernard, donnée par M. de la Harpe (1). II. *Epistola de morte Bernardi*; elle a été insérée dans le tome V des *Miscellanea de scriptis*. III. *Vita Sancti Petri archiepiscopi Tarentasianensis*; dans les *Vies des Saints* par Surius, et les *Acta sanctorum* des Bollaud, au 8 mai : cette vie a été traduite en français et en flamand. IV. *Epistola de transsubstantiatione mixtae vini in sanguine Christi*; l'Hist. de Baronius, sous l'année 1188. V. *De gestis in concilio Reimsi, anno 1148*; dans l'Hist. eccl. de Baronius. VI. *Sermones in festum S. Joannis Baptistae et in festum S. Martini*; dans la *Bibl.*

La vie entière de St. Bernard est composée de six livres, dont les trois derniers seulement sont de Geoffroi. Les deux premiers sont de Guillaume abbé de St-Thierry, et d'Arnould, abbé de Beze.

concionatoria du P. Combefis. VII. *Liber contra P. Abailardum; Commentar. in Canticum canticorum; Sermones in Apocalypsim*: manuscrits. Bertrand Tissier, prieur de Bonnefontaine, préparait au xvii^e. siècle une édition complète des œuvres de Geoffroi, dans laquelle il se proposait d'insérer les pièces inédites qu'on vient de citer, et d'autres encore. D. de Visele, en travaillant après Tissier à mettre en ordre les pièces qui portent le nom de Geoffroi, reconnut qu'elles ne pouvaient pas être de la même main, et renonça à l'exécution de son projet, par l'impossibilité où il se trouva de distinguer celles qui appartenaient à Geoffroi de celles qui sont d'autres écrivains du même nom et du même siècle. W—s.

GEOFFROI ou GODEFROI, cinquième abbé de la Trinité de Vendôme, était né à Angers, d'une famille noble, et y fut élevé par l'archidiacre Garnier. Ses parents le destinaient à de hauts emplois civils; mais il préféra d'entrer dans le monastère qui avait été fondé à Vendôme par Geoffroi Martel, comte d'Anjou. Ses progrès dans la piété, les lettres et la science ecclésiastique, furent tels que, n'étant encore que novice et diacre, il fut jugé digne, en 1092, de remplir le siège abbatial. Il reçut la bénédiction du célèbre Yves de Chartres. Par son serment d'obéissance à cet évêque, il avait renoncé au droit que prétendait avoir l'abbaye de ne relever que du pape; mais il céda aux reproches et aux instances de ses religieux, qui l'engageaient à entreprendre le voyage de Rome, pour y faire annuler ce serment. Urbain II lui conféra l'ordre de la prêtrise, ainsi que la dignité de cardinal, dont le titre était déjà attaché à l'abbaye de Vendôme. Il en

plus, une bulle qui consacre les privilèges dont cette abbaye jouit précédemment. Geoffroi se hâta de témoigner sa reconnaissance au souverain pontife, en offrant des sommes d'argent, des chevaux et des armes, pour arrêter les entreprises de l'empereur Guibert, qui se faisait appeler pape III. Ce fut même l'abbé Geoffroi qui aida Urbain II, en entrant dans le palais de Latran l'année suivante à Venise. Il reçut, en 1096, la visite papale. Employé à plusieurs occasions importantes de l'Église et de son pays, il assista à divers conciles, et fut par Louis-le-Gros pour accorder un différend qu'avait ce roi avec le comte d'Anjou. Extrêmement zélé pour les intérêts du royaume, Geoffroi passa douze années de sa vie, fut trois fois prisonnier de son ennemi le pape, et courut plusieurs fois le risque de la vie. Il eut peine à soutenir un procès contre les évêques, des abbés et des seigneurs, relativement aux droits de son abbaye, droits qu'il conserva, et arriva même à augmenter. Son amour et sa prudence, il fut le héros de ses intrigues d'un de ses vassaux apostat, qui l'avait brouillé avec le comte de Vendôme, Geoffroi mourut à Vendôme, l'année 1130. En différentes occasions, il fut chargé de la réparation d'outrages ou de la défense de ses privilèges ; et sa manière qui prouve bien son caractère alors l'ascendant des gens de son pays, et les plus grands seigneurs, et eux-ci eussent la puissance de le faire, et plusieurs d'entre eux furent obligés à peu près permanentement à abuser. Le train de son abbaye à Vendôme était, dit-on, si considérable, qu'un évêque du Mans ne pouvait point passer chez lui,

attendu qu'il ne se trouvait pas en état de recevoir un si riche abbé. D'ailleurs, soignant le spirituel et le temporel avec un zèle égal, il entretenait la régularité et la ferveur de ses religieux, et faisait admirer les qualités de l'âme réunies en lui à celle de l'esprit. Indépendamment de la haute considération qu'avaient pour lui les papes, il fut regardé comme un des lumières de son siècle. Geoffroi mourut dans son abbaye, en avril 1130. Il a composé divers ouvrages dont une partie a été publiée par le père Sirmond, en 1610. Ils consistent, 1°. en cinq livres de lettres, dont plusieurs sont adressées à des papes et à des légats, à des évêques, abbés, moines, et à différents particuliers. Une des plus fameuses est celle qu'il écrivit à Robert d'Arbrissel (*Voy. ARBRISSEL*), fondateur de l'abbaye de Fontevault. Elle est la 47^e du 14^m livre. C'est l'épanchement d'un ami, qui avertit charitablement son ami que des bruits désavantageux, scandaleux même, courent sur son compte, afin que celui-ci se corrige, si ce qu'on dit de lui est vrai. Geoffroi a l'air de ne pas croire à ce fait singulier rapporté dans cette lettre. Le père Sirmond se repentit d'avoir imprimé, d'autant plus qu'elle était démentie par plusieurs auteurs c'est-à-dire, attribuée à d'autres que l'abbé Geoffroi ; mais la lettre existait dans les manuscrits des abbayes de la Couture du Mans, et de la Trinité de Vendôme. Deux moines de Fontevault, envoyés pour l'enlever dans cette dernière ville, le tentèrent sans succès, n'ayant pu soustraire qu'un seul feuillet du livre, qui est déposé aujourd'hui à la bibliothèque de Vendôme. — 2°. A la suite des lettres de Geoffroi se trouvent plusieurs *Opuscules*, où il a traité avec assez

d'ordre et de lumière divers points de doctrine et de discipline ecclésiastiques.—3°. Des *Hymnes* en prose, et onze *Sermons*. Il avait encore composé des commentaires sur les Épitres de St.-Paul. Enfin, l'on voyait à l'abbaye de St.-Germain-des-Prés de Paris un gros manuscrit, qui contenait un commentaire du même auteur sur les cinquante premiers psaumes de David.

L—P—Z.

GEOFFROY (ÉTIENNE-FRANÇOIS), célèbre médecin, naquit à Paris, le 15 février 1672, de Mathieu-François Geoffroy, habile et riche apothicaire. « Si nous disions que l'éducation d'un jeune homme a été telle, que, quand il fut en physique, il se tenait chez son père des conférences réglées, où Cassini apportait ses planisphères, Truchet ses machines, Joblot ses pierres d'aimant, où Duverney faisait ses dissections, et Homberg des opérations de chimie, où se rendaient plusieurs autres savants fameux, et des jeunes gens qui portaient de beaux noms; qu'enfin ces conférences parurent si bien entendues et si utiles, qu'elles furent le modèle et l'époque de l'établissement des expériences de physique dans les collèges, sans doute on croirait qu'il s'agissait de l'éducation d'un fils de ministre, destiné aux plus brillants emplois, aux plus éminentes dignités. Cependant tout cela fut fait pour le jeune Geoffroy, que son père ne destinait qu'à lui succéder dans sa profession; mais il savait combien de connaissances demande la pharmacie embrassée dans toute son étendue. » Le disciple justifia, ou plutôt surpassa l'attente de ses maîtres. Il cultiva surtout avec une sorte de prédilection la botanique et la chimie. Dans ses heures de récréation, il tournait, il travaillait des verres de lunettes; il exécutait

des machines en petit. Son père voulut qu'il allât en 1692, à Montpellier pour y apprendre la pharmacie, chez un apothicaire instruit, lequel, en retour, envoya son fils à Paris chez Geoffroy. Le séjour d'une cité fameuse à plus d'un titre, fut extrêmement utile au jeune Parisien; il suivit avec ardeur les plus célèbres professeurs de l'université. Avant de revenir dans la capitale, il voyagea dans les belles provinces du midi de la France, et visita les ports de l'Océan. De retour à Paris, en 1694, il fit son chef-d'œuvre en pharmacie: la gravure ingénieuse, placée à la tête du programme, inspira au savant Charles Rollin de beaux vers latins, que l'abbé Bosqui l'on traduisit, ou pour mieux dire, imita en vers français. Le comte de Tallard ayant été nommé, en 1696 à l'ambassade extraordinaire d'Angleterre, choisit Geoffroy pour son médecin, et ne crut point que cette confiance, accordée au mérite dépourvu de titre, fût trop hardie. Les principaux membres de la société royale de Londres, charmés des connaissances variées et profondes du jeune Français, l'admirent dans leur sein et l'année suivante, l'Académie des sciences de Paris lui accorda le même honneur. En 1700, il accompagna l'abbé de Louvois en Italie, comme son médecin et son ami. Revenu à Paris, Geoffroy obtint de son père la liberté de suivre la carrière médicale. Entré en licence au mois de mars 1701 il soutint des thèses, fort curieuses parfaitement écrites, pour son baccalauréat et son doctorat. Dans l'un il examine si toutes les maladies proviennent de la même cause, et peuvent être guéries par le même remède. Dans une seconde, présidée par Fagon, en 1704, le candidat conclut que le médecin philosophe

mécanicien - chimiste. Une est de la plus piquante ori-
An à vermibus hominum
teritus? Elle servit en quel-
 de canevas à la dissertation
 e que le jeune docteur pré-
 même année, et fit soutenir
 Ducerf : *An hominis pri-*
vermis? Ce singulier sujet
 ement la curiosité des da-
 s voulurent lire la thèse, et
 ndry la traduisit en français,
 tre : *Si l'homme a com-*
ur être ver? Persuadé que
 de la médecine doit être pré-
 de longues et sérieuses mé-
 Geoffroy continua d'étu-
 une ardeur infatigable, pen-
 années ; ce fut alors seule-
 l consentit à pratiquer un
 quel une erreur peut de-
 homicide. Désigné en 1707
 pléer Fagon, celui-ci jugea
 eil suppléant méritait un
 titre ; et, par les démarches
 s de son Mécène, la chaire
 au Jardin des Plantes fut
 Geoffroy : en 1709, il ob-
 le médecine et de pharma-
 ége de France, et se montra
 illustre prédécesseur Tour-
 la faculté de médecine, dit
 , crut, en 1726, se trou-
 des circonstances où il lui
 loyen qui, possédant toutes
 s nécessaires, ne fit cepen-
 ombre à sa liberté, et
 mieux sa compagnie que sa
 offroy fut élu : mais, comme
 membres d'une république
 s également républicains,
 ns attaquèrent son élection ;
 e aurait été volontiers de
 Il fut confirmé par le ju-
 la cour, et continué les
 s suivantes, par les suffra-
 x même qui auparavant lui

avaient été contraires. La faculté le
 donna plusieurs autres témoignage
 de la plus honorable confiance. Ja-
 loux de remplir glorieusement se
 nombreuses et pénibles fonctions,
 Geoffroy tomba, pour ainsi dire, ac-
 cablé de fatigues, et mourut le 5 jan-
 vier 1751. Sa bibliothèque, riche et
 parfaitement choisie, fut vendue la
 même année, d'après le catalogue ré-
 digé par Gabriel Martin. Geoffroy
 avait entrepris de dicter à ses audi-
 teurs du Collège-Royal toute l'histoire
 de la matière médicale. Le règne mi-
 néral a été terminé ; et, pour le règne
 végétal, il était arrivé, en suivant
 l'ordre alphabétique, jusqu'à la *mé-*
lisse. Tout ce qu'il a dicté, a été re-
 cueilli, revu et publié par Étienne
 Chardon de Courcelles, sous ce titre
Tractatus de materiâ medicâ, sive
de medicamentorum simplicium his-
toriâ, virtute, delectu et usu, Paris,
 1741, 5 vol. in-8°. Le tome
 premier comprend les fossiles ; le se-
 cond, les végétaux exotiques ; le troi-
 sième, les végétaux indigènes. L'é-
 diteur a joint au premier volume un
 partie des thèses, et quelques autre
 opuscules de Geoffroy, ainsi que son
 éloge, par Fontenelle. Cette pharma-
 cologie a été traduite en français par
 M*** (Antoine Bérugier), Paris, 1741
 1745, 7 vol. in-12. Ce traducteur
 aidé du savant Bernard Jussieu, com-
 pléta l'histoire des végétaux, depuis
 la *mélisse* jusqu'au *xyris*, Paris, 1750
 5 vol. in-12. La partie zoologique fut
 traitée par les docteurs Arnault de
 Nobleville et Salerne, Paris, 1756-
 1757, 6 vol. in-12. Jean Goulin pu-
 blia, en 1770, une table générale
 alphabétique de tout l'ouvrage, en un
 gros volume in-12 de 600 pages. Gar-
 sault dessina d'après nature, et mit
 au jour, en 1764, les *figures des*
plantes d'usage en médecine, dé-

rites dans la matière médicale de Geoffroy, gravées par de Fehrt, Prévôt, Duflos, Martinet; Paris, 1764, 4 vol. in-8°. (Voy. GABSAULT.) Les étrangers se sont empressés d'enrichir leur littérature de cette production importante. L'original latin a été réimprimé plusieurs fois en Italie; et la continuation a été traduite dans la même langue, 5 vol. in-4°. Venise, 1771, 1791. La version allemande, avec une préface de Chrétien-Théophile Ludwig, parut à Leipzig, 1760-1765, 8 vol. in-8°. La traduction anglaise, par G. Douglas, Londres, 1736, in-8°, est loin d'être complète: l'imitation ou supplément anonyme, publié en 1751, sous le titre *A new treatise*, etc., est une rapsodie. L'accueil universel fait à la *Matière médicale* de Geoffroy, repose-t-il sur le mérite réel de l'ouvrage? Oui, sans doute; et l'espèce de dédain auquel on semble la condamner aujourd'hui, témoigne bien plutôt un amour irréfléchi de la nouveauté que les progrès du bon goût. Les recherches nombreuses, l'érudition choisie, les observations importantes rassemblées, et pour ainsi dire accumulées dans ce livre, lui assigneront éternellement une place distinguée parmi les meilleures pharmacologies. Le savant et laborieux auteur a enrichi les Mémoires de l'académie des sciences de divers articles, dont il suffira de mentionner les principaux: I. *Table des différents rapports observés en chimie entre différentes substances*, et *Éclaircissements sur cette table*, 1718 et 1720. II. *Observations sur le vitriol et sur le fer*, 1713. On retrouve ces trois opuscules en tête du premier volume de la *Matière médicale*. III. *Sur les dissolutions et sur les fermentations que l'on peut appeler froides, parce*

qu'elles sont accompagnées du refroidissement des liqueurs dans lesquelles elles se passent, 1700. IV. *Examen des eaux de Vichy et de Bourbon l'Archambault*, 1702. V. *Détail de la manière dont se fait l'alun de roche en Italie et en Angleterre*, 1702. Jacquin a consacré la mémoire de cet illustre pharmacologiste, sous le nom de *Geoffræa*, un genre de plantes légumineuses, composé d'un petit nombre d'espèces toutes exotiques, dont l'une, originaire de Surinam, produit une écorce qui passe pour un précieux vermifuge.

GEOFFROY (CLAUDE-JOSEPH) frère puîné du précédent, naquit à Paris, le 8 août 1685. Son père le destinait à la médecine, et désirait que l'aîné prît la pharmacie: il arriva précisément le contraire. Claude-Joseph montra une prédilection marquée pour les études pharmaceutiques. Il suivit avec ardeur les leçons de Tournefort dont il se concilia l'estime et l'amitié. Jaloux d'augmenter encore ses connaissances, déjà très étendues, et d'observer la nature dans un climat où elle répand avec une sorte de libéralité ses plus brillantes productions, il parcourut en philosophe les provinces méridionales de la France, pendant les années 1704 et 1705. Au retour de ce voyage, dont il rapporta un foule de productions curieuses, l'académie des sciences l'admit dans son sein, bien qu'il eût à peine atteint ses vingt-deuxième année. Il consacra tous ses travaux à cette illustre société dont il a été l'un des plus zélés collaborateurs. Les mémoires qu'il a fournis sont au nombre de 64, parmi lesquels on distingue les suivants: I. *Observations sur le nostoch, qui prouve que c'est véritablement une plante*, 1708. II. *Sur la végétation d*

GEO

1711. III. *Sur la structure de quelques-unes des principales parties de la plante de Turquie, ou maïs*, 1712. Les mémoires présentent des idées très ingénieuses, et même des découvertes sur la structure et les fonctions des organes de la plante. L'auteur prouve qu'un maïs peut être complet, s'il est privé de ses racines; la résection de ces racines mâles et fécondantes entraîne toujours l'avortement. L'haïmentateur a constaté ces faits sur le maïs, et même sur d'autres végétaux cryptogames; il a démontré le premier que le nostoch ne se dissout qu'au moyen des semences. *Observations sur les huiles essentielles, avec quelques conjectures sur la cause des couleurs des fleurs des plantes*, 1707. *Sur les huiles essentielles, et sur les manières de les extraire et de les rectifier*, 1721, 1728. VII. *Sur les moyens d'enflammer, non seulement les huiles essentielles, mais encore les baumes naturels, par les acides*, 1706. VIII. *Sur le moyen de quelques huiles essentielles de l'esprit-de-vin*, 1727. *Sur le moyen de congeler l'esprit de vin, et de donner aux huiles grasses des caractères des huiles essentielles*, 1741. Geoffroy s'est occupé de la distillation, et avec une sorte de précision, des huiles essentielles, auxquelles il attribue une influence trop exclusive sur la santé, et spécialement pour la digestion, et des diverses parties du végétal. *Observations sur la gomme arabique, et sur les autres matières qui fournissent la teinture de gomme*, 1714. XI. *Méthode pour séparer, et déterminer au juste les principes des liqueurs spiritueuses qui*

GEO

portent le nom d'eau-de-vie et d'esprit de-vin, 1718. XII. *Nouvelles expériences sur quelques espèces de verres dont on fait des bouteilles*, 1724. XIII. *Examen chimique des viandes qu'on emploie ordinairement dans les bouillons, par lequel on peut connaître la quantité d'extrait qu'elles fournissent, et déterminer ce que chaque bouillon doit contenir de suc nourissant; on y a joint l'analyse chimique du pain*, 1730, 1732. XIV. *Description du petit nain nommé Nicolas Ferry*, 1746. Tout le monde a entendu parler de ce petit personnage, plus connu sous le nom de *Bébé*. On voit dans les cabinets de la Faculté de médecine de Paris, une statue en cire, parfaitement ressemblante, et vêtue des mêmes habits qu'il portait. Bébé à la cour du roi Stanislas qui l'aimait beaucoup. Geoffroy mourut le 31 mars 1752, laissant un beau cabinet de curiosités, dont le catalogue a été publié par Guérin, Paris, 1755. celui de sa bibliothèque parut l'année suivante.

GEOFFROY (ÉTIENNE-LOUIS), fils d'Étienne-François, naquit à Paris le 1725. Il montra, comme son père, une sorte de passion pour les diverses branches de l'art de guérir, et notamment pour l'histoire naturelle. En 1748, il soutint avec distinction plusieurs thèses pour obtenir le doctorat. L'une est destinée à prouver que la saignée convient moins aux personnes grasses qu'aux maigres; l'autre, à démontrer que les incisions profondes préparent et favorisent la suppuration nécessaire aux grandes et fortes contusions. Le goût de Geoffroy pour la zoologie ne nuisit point à l'exercice de sa profession; il fut, pendant plus de quarante années, un des médecins les plus renommés de la capitale. Les orages révolutionnaires vinrent troubler

tranquillité de ce vénérable tropé : il s'éloigna avec horreur ville qui chaque jour offrait le spectacle des crimes les plus odieux. Retiré dans la petite com-mune de Chartreuve, près Soissons, il consacra ses veilles au travail du ca- cadavre au soulagement des malheu- reux et aux fonctions de maire, qui lui ont mérité d'être décernés. Deux autres distinctions bien flatteuses étaient réservées à sa vieillesse : il fut nommé membre du jury médical du départe- ment de l'Aisne, et correspondant de l'Institut de France. Doyen d'âge et de réputation de l'ancienne faculté de médecine de Paris, il termina sa carrière au mois d'août 1810, laissant de lui de nombreux ouvrages honorables, et des ouvrages importants. I. *Histoire abrégée des insectes qui se trouvent aux environs de Paris, dans laquelle les animaux sont rangés suivant un ordre méthodique*, Paris, 1762, 2 vol. in-4°, fig. La contrefaçon de cet ouvrage a des figures beaucoup moins exactes. L'édition de 1799 est enrichie d'un supplément et de figures nouvelles. L'auteur a fondé, comme on voit, sa classification générale sur la forme ou la présence, le nombre, la texture des ailes. Il a réuni sous le même nom les névroptères et les hyménoptères sous la dénomination de tétraptères à ailes nues. La distinction des ordres, d'après la forme des articles des tarsi, est sans doute une modification très utile au système de l'immortel naturaliste suédois qui cite fréquemment le médecin suédois. On regrette, en lisant cet ouvrage précieux à beaucoup d'égards, de n'y point rencontrer les noms spécifiques. Le professeur Fourcroy a parfaitement rempli cette lacune dans son excellente *Entomologie méthodique*. II. *Traité sommaire des*

coquilles, tant fluviatiles que terrestres, qui se trouvent aux environs de Paris, Paris, 1767, in-12. Geoffroy avait l'intention de publier sur les vers une monographie complète, dont cet opuscule n'est qu'un fragment, fort estimé des conchyliologues. III. *Dissertations sur l'organe de l'ouïe de l'homme, des reptiles et des poissons*, Amsterdam et Paris, 1778, in-8°; trad. en allemand, avec des remarques, Leipzig, 1780, in-8°, fig. Ces recherches intéressantes, qui contiennent plusieurs découvertes, suffiraient pour démontrer que l'anatomie des brutes répand une vive lumière sur celle de l'homme. C'est principalement dans la description de l'organe auditif des poissons que brille le talent de Geoffroy, dont les travaux, antérieurs à ceux de Camper et de Vicq-d'Azyr, sont cependant plus complets. IV. *Hygiène, sive ars sanitatem conservandi, Poëma*, Paris, 1771, in-8°; trad. en prose française par le docteur Delannay, Paris, 1774, in-8°. Ce poëme réunit le double mérite de l'élégance et de l'exactitude. L'auteur chante en beaux vers l'art utile et négligé de conserver la santé. C'est la première bonne hygiène qu'on ait publiée en France. Le traducteur s'est montré digne de son modèle. V. *Manuel de médecine pratique, à l'usage des chirurgiens et des personnes charitables qui s'adonnent au service des malades dans les campagnes*, Paris, an ix, 2 vol. in-8°. Fruit infortuné de la décrépitude, ce manuel de médecine populaire ne méritait pas de voir le grand jour, et surtout de porter au frontispice un nom justement célèbre.

G.

GEOFFROY (JEAN-BAPTISTE), né à Charolles en 1706, se fit jésuite, et succéda aux PP. Porée et de la Sante

naire de rhétorique au collège de Louis-le-Grand, qu'il remplit plusieurs années avec distinction. Il survécut à la société dont il est mort en 1782. On a plusieurs harangues latines, *regem ex morbo restitutum*, 1744; *De amore patriæ*, 1744; *Belgico*, 1748; *De pace, et de loco inter cives vir litteratus sit*, 1756 (Il décide la question : s'il est honnête parmi les meilleurs; s'il est parmi les plus dangereux); *Missimas Delphini nuptias, parentibus Delphino et*, 1751; *In restitutam Delphini studium*, 1752. II. *Vers sur la convalescence du*, 1752. III. *Exercices en plaidoyers prononcés par les anciens du collège de Louis-le-Grand*, 1766, in-12, réimprimés avec des augmentations en 2 volumes. IV. *Oraison funèbre du père de Louis XVI*, 1766, par P. Geoffroy fit représenter, au collège des Jésuites de Paris, *Andromède*, tragédie en 5 actes, dont on peut voir l'extrait dans le Mercure de mai 1755, et le *Leveillé*, comédie totalement différente de Molière. — Malgré les quelques bibliographes, il y a ceux que c'est à un autre que l'on doit le *Songe de la Lettre politique à Quintilien*, *Paradoxes de Cicéron*, et la nouvelle avec des réflexions sur le latin à côté, 1725, par P. Geoffroy n'avait que dix-huit ans à cette époque. A. B.—T. GEOFFROY (JULIEN-LOUIS), né en 1745, fit ses études au collège des Jésuites de cette ville, et se perfectionner à Paris, au col-

lège de Louis-le-Grand, le plus célèbre de ceux qui étaient dirigés par la même société. Habiles à étudier les dispositions de leurs élèves, à discerner le mérite naissant, et le talent qui s'annonce dans les premiers essais et les premières compositions de la jeunesse, les Jésuites distinguèrent Geoffroy, et se l'attachèrent. Témoins de ses succès dans ses études, et de ses bons juges de son goût et de son aptitude pour les belles-lettres, ils le destinèrent à les enseigner. Mais la catastrophe qui anéantit cet ordre laissa Geoffroy, à peine âgé de vingt ans, sans état et sans occupation; il était naturel qu'il en cherchât une conforme à celle qui venait de lui être enlevée. A cette époque, la carrière de chaque homme était fixée, et à peu près irrévocablement déterminée par la première direction qu'il avait prise ou qu'on lui avait donnée. Tout homme ne se croyait pas propre à toutes choses; le jeune homme privé des biens de la fortune, et qui avait fait de bonnes études, ne cherchait guère une ressource que dans cet avantage. Geoffroy ne quitta donc un collège des Jésuites que pour passer dans un collège de l'université; et il occupa, à Mortaigny, l'humble et modeste emploi de maître d'études; ce qu'on appelait alors *maître de quartier*. Bientôt il en sortit pour entrer chez un riche particulier, M. Boutin, qui lui confia l'éducation de ses enfants. Ce fut là qu'il contracta le goût des spectacles, où le menait souvent la mère de ses élèves. Ce goût ne fut point purement frivole chez lui, puisqu'il l'engagea à étudier l'art, à en approfondir les règles, à juger et les effets dramatiques, et le mérite des pièces, et le génie des auteurs, et le talent des acteurs. Pour mieux connaître encore la théorie de ces compositions qu'

es littératures placent au pre-
 ng des plaisirs de l'esprit et
 ductions du génie, il voulut
 l'application, et il composa
 ne tragédie. Il choisit pour
 mort de Caton : ce n'était pour
 ne étude. Il présenta cepen-
 pièce aux comédiens, qui la
 t, et lui donnèrent ses entrées :
 out ce que Geoffroy demandait.
 il ne sollicita la représentation
 ragédie; jamais dans la suite
 rappela aucune situation, au-
 ne, aucun vers. Toutefois de
 s plaisants, ou des auteurs
 s, ayant appris que cette pièce
 sisté, imaginèrent cinq ou six
 en ridicules, et même une tra-
 nière qu'ils firent imprimer
 n nom (1). Il ne tint qu'à Geof-
 les faire condamner à un dé-
 umiliant; ce fut par modéra-
 'il s'en abstint. Jusqu'ici Geof-
 ait tiré parti de son instruc-
 de ses talents, sans néanmoins
 re un état : il crut qu'il était
 d'y penser; et, ne s'écartant
 e la route qu'il avait constam-
 ivie, il demanda à être agrégé
 versité de Paris, et fut reçu
 ours. Ses examens furent bril-
 remarqués. L'université dis-
 tous les ans un prix auquel
 libres de concourir tous les
 -ès-arts, et qui était la récom-
 lu meilleur discours latin sur un
 reposé par elle. Geoffroy con-
 pour la première fois, en 1773,
 t le prix; il se présenta encore,
 le même succès, l'année sui-
 enfin, une troisième palme,
 tée en 1775, fit craindre à
 sité que ce redoutable concu-
 : décourageât tous les autres;

attribua dans le temps à M. Cubières
 ix, cette ridicule tragédie en 5 actes et
 804, in-8.

elle déclara qu'un même athlète ne
 pourrait être couronné que trois fois.
 On a d'assez fortes raisons de croire
 qu'encouragé par ces succès, Geof-
 froy en ambitionna de plus éclatants
 et sur un plus brillant théâtre. Il
 concourut, dit-on, à l'académie fran-
 çaise, pour l'éloge de Charles V; et
 son discours fut honorablement re-
 marqué à ce concours, où La Harpe
 remporta le prix. Enfin, Geoffroy
 entra dans la carrière où il s'est acquis
 une grande célébrité. Fréron venait
 de mourir; et les héritiers et succes-
 seurs de ce critique fameux, cherchant
 un écrivain qui pût soutenir la répu-
 tation de l'*Année littéraire*, jetèrent
 les yeux sur Geoffroy. Il avait été ré-
 cemment nommé à la chaire de rhé-
 torique du collège de Navarre, d'où il
 passa bientôt à celle du collège Maza-
 rin. Il était regardé, dans l'université,
 comme le plus habile des professeurs
 de rhétorique. Il accepta la proposi-
 tion qui lui fut faite par les proprié-
 taires de l'*Année littéraire*, et ne
 trompa point leur espoir. Il débuta
 dans cette carrière, au commencement
 de 1776, par un article sur le *Cours
 d'études* de l'abbé de Condillac. Geof-
 froy n'examina point les 16 volumes
 in-8^o. dont ce Cours était composé;
 il s'attacha à celui de ces volumes qui
 a pour titre, *De l'Art d'écrire*, ce-
 lui de tous qui entraît le plus dans le
 plan de ses réflexions habituelles, et
 auquel il pouvait le mieux appliquer
 ses excellents principes littéraires. Il
 démontra combien ceux de l'auteur
 de l'*Art d'écrire* étaient ou superfi-
 ciels ou erronés, et vengea surtout la
 belle poésie de Boileau de la fausse
 métaphysique de l'abbé de Condillac,
 qui, par ses analyses, disséquait
 tout, refroidissait tout, et se mon-
 trait étranger aux arts de l'imagina-
 tion et à leur langage. Tous les arti-

GEO

Geoffroy enrichit l'Année, dans le cours de quinze ans, il y travailla, sont solides, et remarquables par d'excellents principes de philosophie, de morale et surtout de littérature. Son style est juste, sa logique ferme, son langage clair, pur, concis, mais souvent grave, quoiqu'il ne manque point de vivacité. Ses articles sont austères que légers et basés sur la recherche point à égayer les esprits, et ne se permet que de quelques traits d'ironie. Il prit plus tard, dans un autre journal, un autre ton, et donna un tour à ses critiques; en cela son tact et son esprit, qu'il savait très bien juger de la valeur des cadres, des temps, des lieux et des matières. De tous les journaux répandus dans la volumineuse collection de l'Année littéraire, c'est le point où l'on remarque, au-delà de ceux de Geoffroy, le plus de connaissance de l'ancienne littérature, et des écrivains des deux siècles de Périclès et d'Auguste. Il fut pendant plusieurs années, un des rédacteurs du Journal de la Littérature, écrit périodique rédigé sur les mêmes principes que l'Année littéraire. La révolution devait, du moins pour un temps, suspendre les discussions paisibles et littéraires. On combattit les excès et les anarchiques, soit dans l'Année littéraire, qui subsistait pendant les deux premières années de la tourmente politique, soit dans les feuilles qui, paraissant tous les jours, étaient plus du goût des lecteurs, dont elles satisfaisaient plus par l'empressement et la curiosité. Il entreprit, avec M. l'abbé de La Harpe, l'Ami du Roi, journal qui mérita beaucoup de succès.

GEO

Mais bientôt les ennemis du Roi, de la patrie et de la société, proscrivirent ce journal et ses rédacteurs. Geoffroy, pendant la terreur, avait fui Paris et tous les dangers de la célébrité; dangers dont l'obscurité ne préservait pas toujours. Il s'était réfugié dans un hameau à quelques lieues de la capitale; là, confondu avec les villageois, vêtu d'un habit semblable au leur, il leur avait proposé d'enseigner à lire à leurs enfants, avait été examiné par les plus habiles d'entre eux, et jugé capable d'exercer cet emploi. Il l'exerça avec effet pendant toute la lutte des factions qui se disputaient la puissance et se sanglantaient leurs querelles. Revenu à Paris dans l'année 1799 et toujours fidèle à la carrière qu'il avait d'abord embrassée, il entra chez un maître de pension dans un des quartiers les plus reculés de la capitale; c'est là qu'un de ses amis alla le chercher dans le printemps de l'année 1800, et lui proposa de se charger de la partie de spectacles dans le Journal des Débats. Geoffroy accepta; et alors commença pour lui une nouvelle carrière, ou nouvelle vie, une véritable célébrité. Ce fut aussi dans l'histoire des journaux une époque neuve et singulière. Depuis dix ans et plus, toutes les fausses doctrines en philosophie, en morale, en politique, en littérature, avaient été proclamées, et régnaient audacieusement sur les esprits subjugués ou épouvantés; le vrai sens, dans tous les genres, n'avait plus d'interprète et de défenseur; oublié, pour ainsi dire, de tous, il était devenu une nouveauté pour tous les lecteurs. C'était un grand avantage pour la critique: elle pouvait parler de tout; remettre en question ce qui avait été cent fois jugé; reproduire les plus anciens axiomes de philosophie

plus, une bulle qui con-
 les privilèges dont cette
 joui précédemment. Geoffroi
 occasion de témoigner sa re-
 au souverain pontife, en
 ssant des sommes d'argent
 oles, des chevaux et des
 pour arrêter les entreprises
 e Guibert, qui se faisait ap-
 ent III. Ce fut même l'abbé
 me qui aida Urbain II, en
 entrer dans le palais de La-
 vint l'année suivante à Ven-
 il reçut, en 1096, la visite
 pape. Employé à plusieurs
 portant de l'Église et de
 assista à divers conciles, et
 par Louis-le-Gros pour ac-
 un différend qu'avait ce
 avec le comte d'Anjou. Ex-
 zélé pour les intérêts du
 ège, Geoffroi passa douze
 pes, fut trois fois prison-
 nnemis du pape, et courut
 risque de la vie. Il eut per-
 ent à soutenir un procès
 s évêques, des abbés et des
 , relativement aux droits de
 stère, droits qu'il conserva,
 arvint même à augmenter.
 oureur et sa prudence, il
 des intrigues d'un de ses
 apostat, qui l'avait brouillé
 comte de Vendôme, Geoffroi
 y. En différentes occasions,
 la réparation d'outrages ou
 portées à ses privilèges ;
 ne manière qui prouve bien
 alors l'ascendant des gens
 r les plus grands seigneurs,
 eux-ci eussent la puissance
 s, et plusieurs d'entre eux
 osition à peu près perman-
 en abuser. Le train de
 Vendôme était, dit-on, si
 ble, qu'un évêque du Mans
 ne point passer chez lui,

attendu qu'il ne se trouvait pas en
 état de recevoir un si riche abbé. Du
 reste, soignant le spirituel et le tem-
 porel avec un zèle égal, il entretenait
 la régularité et la ferveur de ses re-
 ligieux, et faisait admirer les quali-
 tés de l'âme réunies en lui à celle
 de l'esprit. Indépendamment de la
 considération qu'avaient pour lui les
 papes, il fut regardé comme un
 des lumières de son siècle. Geoffroi
 mourut dans son abbaye, en avr
 1150. Il a composé divers ouvrages
 dont une partie a été publiée par le
 père Sirmond, en 1610. Ils consis-
 tent, 1°. en cinq livres de lettres
 dont plusieurs sont adressées à des
 papes et à des légats, à des évêques,
 abbés, moines, et à différents parti-
 culiers. Une des plus fameuses est
 celle qu'il écrivit à Robert d'Arbrisse
 (*Voy. ARBRISSEL*), fondateur de l'ab-
 baye de Fontevault. Elle est la 47^e
 du 14^me livre. C'est l'épanchement
 d'un ami, qui avertit charitablement
 son ami que des bruits désavanta-
 geux, scandaleux même, courent sur
 son compte, afin que celui-ci se cor-
 rige, si ce qu'on dit de lui est vrai.
 Geoffroi a l'air de ne pas croire au
 fait singulier rapporté dans cette let-
 tre. Le père Sirmond se repentit de
 l'avoir imprimée, d'autant plus qu'elle
 était démentie par plusieurs auteurs
 c'est-à-dire, attribuée à d'autres que
 l'abbé Geoffroi ; mais la lettre exis-
 tait dans les manuscrits des abbaye
 de la Couture du Mans, et de la Tri-
 nité de Vendôme. Deux moines de
 Fontevault, envoyés pour l'enlever
 dans cette dernière ville, le tentèrent
 sans succès, n'ayant pu soustraire
 qu'un seul feuillet du livre, qui est
 déposé aujourd'hui à la bibliothèque
 de Vendôme. — 2°. A la suite des let-
 tres de Geoffroi se trouvent plusieurs
Opuscules, où il a traité avec assés

d'ordre et de lumière divers points de doctrine et de discipline ecclésiastiques.— 3°. Des *Hymnes* en prose, et onze *Sermons*. Il avait encore composé des commentaires sur les Épitres de St.-Paul. Enfin, l'on voyait à l'abbaye de St.-Germain-des-Prés de Paris un gros manuscrit, qui contenait un commentaire du même auteur sur les cinquante premiers psaumes de David.

L—P—E.

GEOFFROY (ÉTIENNE-FRANÇOIS), célèbre médecin, naquit à Paris, le 13 février 1672, de Mathieu-François Geoffroy, habile et riche apothicaire. « Si nous disions que l'éducation d'un jeune homme a été telle, que, quand il fut en physique, il se tenait chez son père des conférences réglées, où Cassini apportait ses planisphères, Truchet ses machines, Joblot ses pierres d'aimant, où Duverney faisait ses dissections, et Homberg des opérations de chimie, où se rendaient plusieurs autres savants fameux, et des jeunes gens qui portaient de beaux noms; qu'enfin ces conférences parurent si bien entendues et si utiles, qu'elles furent le modèle et l'époque de l'établissement des expériences de physique dans les collèges, sans doute on croirait qu'il s'agissait de l'éducation d'un fils de ministre, destiné aux plus brillants emplois, aux plus éminentes dignités. Cependant tout cela fut fait pour le jeune Geoffroy, que son père ne destinait qu'à lui succéder dans sa profession; mais il savait combien de connaissances demande la pharmacie embrassée dans toute son étendue. » Le disciple justifia, ou plutôt surpassa l'attente de ses maîtres. Il cultiva surtout avec une sorte de prédilection la botanique et la chimie. Dans ses heures de récréation, il tournait, il travaillait des verres de lunettes; il exécutait

des machines en petit. Son père voulut qu'il allât en 1692, à Montpellier pour y apprendre la pharmacie, chez un apothicaire instruit, lequel, en retour, envoya son fils à Paris chez Geoffroy. Le séjour d'une cité fameuse à plus d'un titre, fut extrêmement utile au jeune Parisien; il suivit avec ardeur les plus célèbres professeurs de l'université. Avant de revenir dans la capitale, il voyagea dans les belles provinces du midi de la France, et visita les ports de l'Océan. De retour à Paris, en 1694, il fit son chef-d'œuvre en pharmacie: la gravure ingénieuse, placée à la tête du programme, inspira au savant Charles Rollin de beaux vers latins, que l'abbé Bosqui l'on traduisit, ou pour mieux dire, imita en vers français. Le comte de Tallard ayant été nommé, en 1696 à l'ambassade extraordinaire d'Angleterre, choisit Geoffroy pour son médecin, et ne crut point que cette confiance, accordée au mérite dépourvu de titre, fût trop hardie. Les principaux membres de la société royale de Londres, charmés des connaissances variées et profondes du jeune Français, l'admirent dans leur sein et l'année suivante, l'académie des sciences de Paris lui accorda le même honneur. En 1700, il accompagna l'abbé de Louvois en Italie, comme son médecin et son ami. Revenu à Paris, Geoffroy obtint de son père la liberté de suivre la carrière médicale. Entré en licence au mois de mars 1701 il soutint des thèses, fort curieuses parfaitement écrites, pour son baccalauréat et son doctorat. Dans l'un il examine si toutes les maladies proviennent de la même cause, et peuvent être guéries par le même remède. Dans une seconde, présidé par Fagon, en 1704, le candidat conclut que le médecin philosophe

mécanicien-chimiste. Une est de la plus piquante ori-
An à vermibus hominum
eritus? Elle servit en quel-
 de canevas à la dissertation
 que le jeune docteur pré-
 même année, et fit soutenir
 Ducerf : *An hominis pri-*
vermis? Ce singulier sujet
 ement la curiosité des da-
 voulurent lire la thèse, et
 ndry la traduisit en français,
 tre : *Si l'homme a com-*
er être ver? Persuadé que
 le la médecine doit être pré-
 le longues et sérieuses mé-

Geoffroy continua d'étu-
 une ardeur infatigable, pen-
 années ; ce fut alors seule-
 consentit à pratiquer un
 quel une erreur peut de-
 homicide. Désigné en 1707
 bléer Fagon, celui-ci jugea
 reil suppléant méritait un
 titre ; et, par les démarches
 de son Mécène, la chaire
 au Jardin des Plantes fut
 Geoffroy : en 1709, il ob-
 le médecine et de pharma-
 gè de France, et se montra
 illustre prédécesseur Tour-
 la faculté de médecine, dit
 , crut, en 1726, se trou-
 les circonstances où il lui
 oyen qui, possédant toutes
 nécessaires, ne fit cepen-
 ombre à sa liberté, et
 neux sa compagnie que sa
 offroy fut élu : mais, comme
 membres d'une république
 également républicains,
 ns attaquèrent son élection ;
 e aurait été volontiers de
 Il fut confirmé par le ju-
 la cour, et continué les
 s suivantes, par les suffra-
 même qui auparavant lui

avaient été contraires. La faculté le
 donna plusieurs autres témoignage
 de la plus honorable confiance. Ja-
 loux de remplir glorieusement ses
 nombreuses et pénibles fonctions,
 Geoffroy tomba, pour ainsi dire, ac-
 cablé de fatigues, et mourut le 5 jan-
 vier 1751. Sa bibliothèque, riche et
 parfaitement choisie, fut vendue la
 même année, d'après le catalogue re-
 digé par Gabriel Martin. Geoffroy
 avait entrepris de dicter à ses audi-
 teurs du Collège-Royal toute l'histoire
 de la matière médicale. Le règne mi-
 néral a été terminé ; et, pour le règne
 végétal, il était arrivé, en suivant
 l'ordre alphabétique, jusqu'à la *me-*
lisse. Tout ce qu'il a dicté, a été re-
 cueilli, revu et publié par Étienne
 Chardon de Courcelles, sous ce titre
Tractatus de materia medicâ, sive
de medicamentorum simplicium his-
toriâ, virtute, delectu et usu, Pa-
 ris, 1741, 5 vol. in-8°. Le tome
 premier comprend les fossiles ; le se-
 cond, les végétaux exotiques ; le troi-
 sième, les végétaux indigènes. L'é-
 diteur a joint au premier volume une
 partie des thèses, et quelques autres
 opuscules de Geoffroy, ainsi que son
 éloge, par Fontenelle. Cette pharma-
 cologie a été traduite en français par
 M*** (Antoine Bérnier), Paris, 1741-
 1745, 7 vol. in-12. Ce traducteur,
 aidé du savant Bernard Jussieu, com-
 pléta l'histoire des végétaux, depuis
 la *melisse* jusqu'au *xyris*, Paris, 1750,
 5 vol. in-12. La partie zoologique fut
 traitée par les docteurs Arnault de
 Nobleville et Salerne, Paris, 1756-
 1757, 6 vol. in-12. Jean Goulin pu-
 blia, en 1770, une table générale
 alphabétique de tout l'ouvrage, en un
 gros volume in-12 de 600 pages. Gar-
 sault dessina d'après nature, et mit
 au jour, en 1764, les *figures des*
plantes d'usage en médecine, dé-

rites dans la matière médicale de Geoffroy, gravées par de Fehrt, Prevôt, Duflos, Martinet; Paris, 1764, 4 vol. in-8°. (Voy. GABSAULT.) Les étrangers se sont empressés d'enrichir leur littérature de cette production importante. L'original latin a été réimprimé plusieurs fois en Italie; et la continuation a été traduite dans la même langue, 5 vol. in-4°, Venise, 1771, 1791. La version allemande, avec une préface de Chrétien-Théophile Ludwig, parut à Leipzig, 1760-1765, 8 vol. in-8°. La traduction anglaise, par G. Douglas, Londres, 1736, in-8°, est loin d'être complète: l'imitation ou supplément anonyme, publié en 1751, sous le titre *A new treatise*, etc., est une rapsodie. L'accueil universel fait à la *Matière médicale* de Geoffroy, repose-t-il sur le mérite réel de l'ouvrage? Oui, sans doute; et l'espèce de dédain auquel on semble la condamner aujourd'hui, témoigne bien plutôt un amour irréfléchi de la nouveauté que les progrès du bon goût. Les recherches nombreuses, l'érudition choisie, les observations importantes rassemblées, et pour ainsi dire accumulées dans ce livre, lui assigneront éternellement une place distinguée parmi les meilleures pharmacologies. Le savant et laborieux auteur a enrichi les Mémoires de l'académie des sciences de divers articles, dont il suffira de mentionner les principaux: I. *Table des différents rapports observés en chimie entre différentes substances*, et *Éclaircissements sur cette table*, 1718 et 1720. II. *Observations sur le vitriol et sur le fer*, 1713. On retrouve ces trois opuscules en tête du premier volume de la *Matière médicale*. III. *Sur les dissolutions et sur les fermentations que l'on peut appeler froides, parce*

qu'elles sont accompagnées du refroidissement des liqueurs dans lesquelles elles se passent, 1700. IV. *Examen des eaux de Vichy et de Bourbon l'Archambault*, 1702. V. *Détail de la manière dont se fait l'alun de roche en Italie et en Angleterre*, 1702. Jacquin a consacré la mémoire de cet illustre pharmacologiste, sous le nom de *Geoffræa*, un genre de plantes légumineuses, composé d'un petit nombre d'espèces toutes exotiques, dont l'une, originaire de Surinam, produit une écorce qui passe pour un précieux vermifuge.

C.
GEOFFROY (CLAUDE-JOSEPH) frère puîné du précédent, naquit à Paris, le 8 août 1685. Son père le destinait à la médecine, et désirait que l'aîné prît la pharmacie: il arriva précisément le contraire. Claude-Joseph montra une prédilection marquée pour les études pharmaceutiques. Il suivit avec ardeur les leçons de Tournefort dont il se concilia l'estime et l'amitié. Jaloux d'augmenter encore ses connaissances, déjà très étendues, et d'observer la nature dans un climat où elle répand avec une sorte de libéralité ses plus brillantes productions, il parcourut en philosophe les provinces méridionales de la France, pendant les années 1704 et 1705. Au retour de ce voyage, dont il rapporta un foule de productions curieuses, l'académie des sciences l'admit dans son sein, bien qu'il eût à peine atteint ses vingt-deuxième année. Il consacra tous ses travaux à cette illustre société dont il a été l'un des plus zélés collaborateurs. Les mémoires qu'il a fournis sont au nombre de 64, parmi lesquels on distingue les suivants: I. *Observations sur le nostoch, qui prouve que c'est véritablement une plante*, 1708. II. *Sur la végétation d*

1711. III. *Sur la structure de quelques-unes des principales parties de la plante de Turquie, ou maïs*, 1712. Les mémoires présentent des idées très ingénieuses, et même des découvertes sur la structure et les fonctions des organes de la vie. L'auteur prouve qu'un végétal peut être complet, s'il est indépendant; la résection de ces parties essentielles mâles et fécondantes entraîne toujours l'avortement. L'auteur a constaté ces faits sur le maïs, et même sur d'autres végétaux cryptogames; il a démontré le premier que le nostoch ne se nourrit qu'au moyen des semences. 1713. *Observations sur les huiles essentielles, avec quelques conjectures sur la cause des couleurs des fleurs des plantes*, 1707. 1714. *Sur les huiles essentielles, et sur les différentes manières de les extraire et de les rectifier*, 1721, 1728. VII. *Sur les moyens d'enflammer, non seulement les huiles essentielles, mais encore les baumes naturels, par l'usage des acides*, 1736. VIII. *Sur le moyen de quelques huiles essentielles de l'esprit-de-vin*, 1727. 1728. *Sur le moyen de congeler l'esprit de vin, et de donner aux huiles grasses des caractères particuliers*, 1741. Geoffroy s'est occupé de la saignée, et avec une sorte de succès, des huiles essentielles, auxquelles il attribue une influence trop exclusive sur la santé, et spécialement pour la guérison des diverses parties du végétal. 1739. *Observations sur la gomme et sur les autres matières qui fournissent la teinture de pourpre*, 1714. XI. *Méthode pour déterminer au juste la quantité de liqueurs spiritueuses qui*

portent le nom d'eau-de-vie et d'esprit-de-vin, 1718. XII. *Nouvelles expériences sur quelques espèces de verres dont on fait des bouteilles*, 1724. XIII. *Examen chimique des viandes qu'on emploie ordinairement dans les bouillons, par lequel on peut connaître la quantité d'extrait qu'elles fournissent, et déterminer ce que chaque bouillon doit contenir de suc nourissant; on y a joint l'analyse chimique du pain*, 1750, 1752. XIV. *Description du petit nain nommé Nicolas Ferry*, 1746. Tout le monde a entendu parler de ce petit personnage, plus connu sous le nom de *Bébé*. On voit dans les cabinets de la Faculté de médecine de Paris, une statue en cire, parfaitement ressemblante, et vêtue des mêmes habits qu'il portait. Bébé à la cour du roi Stanislas qui l'aimait beaucoup. Geoffroy mourut le 31 mars 1752, laissant un beau cabinet de curiosités, dont le catalogue a été publié par Guérin, Paris, 1755. Le catalogue de sa bibliothèque parut l'année suivante. C.

GEOFFROY (ÉTIENNE-LOUIS), fils d'Étienne-François, naquit à Paris le 1725. Il montra, comme son père, une sorte de passion pour les diverses branches de l'art de guérir, et notamment pour l'histoire naturelle. En 1748, il soutint avec distinction plusieurs thèses pour obtenir le doctorat. L'une est destinée à prouver que la saignée convient moins aux personnes grasses qu'aux maigres; l'autre, à démontrer que les incisions profondes préparent et favorisent la suppuration nécessaire aux grandes et fortes contusions. Le goût de Geoffroy pour la zoologie ne nuisit point à l'exercice de sa profession; il fut, pendant plus de quarante années, un des médecins les plus renommés de la capitale. Les orages révolutionnaires vinrent tro-

a tranquillité de ce vénérable trope : il s'éloigna avec horreur ville qui chaque jour offrait le spectacle des crimes les plus affreux. Retiré dans la petite com-mune de Chartreuve, près Soissons, il consacra ses veilles au travail du cabinet pour le soulagement des malheureux et aux fonctions de maire, qui furent bientôt décernées. Deux autres distinctions bien flatteuses étaient réservées à sa vieillesse : il fut nommé membre du jury médical du département de l'Aisne, et correspondant de l'Institut de France. Doyen d'âge et de mérite, il termina sa carrière au mois d'août 1810, laissant de lui des ouvrages honorables, et des ouvrages importants. I. *Histoire abrégée des insectes qui se trouvent aux environs de Paris, dans laquelle les animaux sont rangés suivant un ordre méthodique*, Paris, 1762, 2 vol. in-4°, fig. La contrefaçon de cet ouvrage, a des figures beaucoup moins exactes. L'édition de 1799 est enrichie d'un supplément et de figures nouvelles. L'auteur a fondé, comme on voit, sa classification générale sur l'usage ou la présence, le nombre, le genre et la texture des ailes. Il a voulu réunir les névroptères et les hyménoptères sous la dénomination de tétraptères à ailes nues. La distribution des ordres, d'après la forme des arêtes des tarsi, est sans doute une modification très utile au système de l'immortel naturaliste suédois, qui cite fréquemment le médecin de Paris. On regrette, en lisant cet ouvrage précieux à beaucoup d'égards, de n'y point rencontrer les noms spécifiques. Le professeur Fourcroy a parfaitement rempli cette lacune dans son excellente *Entomologie française*. II. *Traité sommaire des*

coquilles, tant fluviatiles que terrestres, qui se trouvent aux environs de Paris, Paris, 1767, in-12. Geoffroy avait l'intention de publier sur les vers une monographie complète, dont cet opuscule n'est qu'un fragment, fort estimé des conchyliologistes. III. *Dissertations sur l'organe de l'ouïe de l'homme, des reptiles et des poissons*, Amsterdam et Paris, 1778, in-8° ; trad. en allemand, avec des remarques, Leipzig, 1780, in-8°. Ces recherches intéressantes, qui contiennent plusieurs découvertes, suffiraient pour démontrer que l'anatomie des brutes répand une vive lumière sur celle de l'homme. C'est principalement dans la description de l'organe auditif des poissons que brille le talent de Geoffroy, dont les travaux, antérieurs à ceux de Camper et de Vicq-d'Azyr, sont cependant plus complets. IV. *Hygiène, sive ars sanitatem conservandi, Poëma*, Paris, 1771, in-8° ; trad. en prose française par le docteur Delannay, Paris, 1774, in-8°. Ce poëme réunit le double mérite de l'élegance et de l'exactitude. L'auteur chante en beaux vers l'art utile et négligé de conserver la santé. C'est la première bonne hygiène qu'on ait publiée en France. Le traducteur s'est montré digne de son modèle. V. *Manuel de médecine pratique, à l'usage des chirurgiens et des personnes charitables qui s'adonnent au service des malades dans les campagnes*, Paris, an IX, 2 vol. in-8°. Fruit infortuné de la décrépitude, ce manuel de médecine populaire ne méritait pas de voir le grand jour, et surtout de porter au frontispice un nom justement célèbre.

C.

GEOFFROY (JEAN-BAPTISTE), né à Charolles en 1706, se fit jésuite, et succéda aux P. Peccé et de la Santé

dans la chaire de rhétorique au collège de Louis-le-Grand, qu'il remplit pendant plusieurs années avec distinction. Il survécut à la société dont il était membre, et se retira dans sa patrie, où il est mort en 1782. On a de lui : I. Plusieurs harangues latines, *Gallis ob regem ex morbo restitutum*, 1744; *De amore patriæ*, 1744; *Ludovico Belgico*, 1748; *De pace*, 1749; *Quo loco inter cives vir literatus habendus sit*, 1756 (Il décide ainsi la question : s'il est honnête comme, parmi les meilleurs; s'il est corrompu, parmi les plus dangereux); *In augustissimas Delphini nuptias, Augustis parentibus Delphino et Delphinæ*, 1751; *In restitutam Delphino valetudinem*, 1752. II. *Vers français sur la convalescence du Dauphin*, 1752. III. *Exercices en forme de plaidoyers prononcés par des rhétoriciens du collège de Louis-le-Grand*, 1766, in-12, réimprimés depuis avec des augmentations en 2 vol. in-12. IV. *Oraison funèbre du Dauphin* (père de Louis XVI), 1766, in-4°. Le P. Geoffroy fit représenter, en 1755, au collège des Jésuites de Paris, *Basilde*, tragédie en 5 actes et en vers, dont on peut voir l'extrait dans le *Mercur* de mai 1755, et le *Misanthrope*, comédie totalement différente de celle de Molière. — Malgré l'autorité de quelques bibliographes, nous croyons que c'est à un autre Geoffroy que l'on doit le *Songe de Scipion*, la *Lettre politique à Quintus*, et les *Paradoxes de Cicéron*, traduction nouvelle avec des remarques, et le latin à côté, 1725, in-12. Le P. Geoffroy n'avait que dix-neuf ans à cette époque. A. B.—T.

GEOFFROY (JULIEN-LOUIS), né à Rennes en 1745, fit ses études au collège des Jésuites de cette ville, et vint les perfectionner à Paris, au col-

lège de Louis-le-Grand, le plus célèbre de ceux qui étaient dirigés par la même société. Habiles à saisir les dispositions de leurs élèves, et à en cerner le mérite naissant, et à leur en faire annoncer dans les premiers et les premières compositions de leur jeunesse, les Jésuites distinguèrent Geoffroy, et se l'attachèrent. Témoins de ses succès dans ses études, et de son bon jugement, de son goût et de son aptitude pour les belles-lettres, ils le destinèrent à les enseigner. Mais la catastrophe qui anéantit cet établissement laissa Geoffroy, à peine âgé de 22 ans, sans état et sans occupation naturelle qu'il en cherchât une convenable à celle qui venait de lui être ôtée. A cette époque, la carrière de professeur était fixée, et à peu près irrévocablement déterminée par la première épreuve qu'il avait prise ou qu'il n'avait pas obtenue. Tout homme ne croyait pas propre à toutes choses, et le jeune homme privé de la fortune, et qui avait fait de longues études, ne cherchait guère une autre source que dans cet avantage. Geoffroy ne quitta donc un collège des Jésuites que pour passer dans un collège de l'université; et il occupa, à Paris, l'humble et modeste emploi de maître d'études; ce qu'on appelait alors *maître de quartier*. Bien qu'il en sortit pour entrer chez un particulier, M. Boutin, qui lui confia l'éducation de ses enfants, il n'en fut pas moins le maître de la classe, où le menait souvent la multitude de ses élèves. Ce goût ne fut point seulement frivole chez lui, puisqu'il s'engagea à étudier l'art, à en apprendre les règles, à juger et les effets étonnantes de la nature, et le mérite des pièces de génie des auteurs, et le talent des acteurs. Pour mieux connaître la théorie de ces compositions

les littératures placent au pre-
ng des plaisirs de l'esprit et
ductions du génie, il voulut
l'application, et il composa
e une tragédie. Il choisit pour
mort de Caton : ce n'était pour
ne étude. Il présenta cepen-
pièce aux comédiens, qui la
, et lui donnèrent ses entées :
ut ce que Geoffroy demandait.
l ne sollicita la représentation
agédie; jamais dans la suite
'appela aucune situation, au-
ne, aucun vers. Toutefois de
plaisants, ou des auteurs
, ayant appris que cette pièce
isté, imaginèrent cinq ou six
ridicules, et même une tra-
tière qu'ils firent imprimer
nom (1). Il ne tint qu'à Geof-
les faire condamner à un dé-
umiliant; ce fut par modéra-
il s'en abstint. Jusqu'ici Geof-
ut tiré parti de son instruc-
le ses talents, sans néanmoins
e un état : il crut qu'il était
l'y penser; et, ne s'écartant
la route qu'il avait constam-
vie, il demanda à être agrégé
ersité de Paris, et fut reçu
ours. Ses examens furent bril-
remarqués. L'université dis-
tous les ans un prix auquel
libres de concourir tous les
ès-arts, et qui était la récom-
meilleur discours latin sur un
oposé par elle. Geoffroy con-
our la première fois, en 1773,
le prix; il se présenta encore,
le même succès, l'année sui-
nsin, une troisième palme,
ée en 1775, fit craindre à
ité que ce redoutable concur-
découragât tous les autres;

(1) Tribou dans le temps à M. Cubières
1, cette ridicule tragédie en 5 actes et
04, in-8.

elle déclara qu'un même athlète ne
pourrait être couronné que trois fois.
On a d'assez fortes raisons de croire
qu'encouragé par ces succès, Geof-
froy en ambitionna de plus éclatants
et sur un plus brillant théâtre. Il
concourut, dit-on, à l'académie fran-
çaise, pour l'éloge de Charles V; et
son discours fut honorablement re-
marqué à ce concours, où La Harpe
remporta le prix. Enfin, Geoffroy
entra dans la carrière où il s'est acquis
une grande célébrité. Fréron venait
de mourir; et les héritiers et succes-
seurs de ce critique fameux, cherchant
un écrivain qui pût soutenir la répu-
tation de l'*Année littéraire*, jetèrent
les yeux sur Geoffroy. Il avait été ré-
cemment nommé à la chaire de rhé-
torique du collège de Navarre, d'où il
passa bientôt à celle du collège Maza-
rin. Il était regardé, dans l'université,
comme le plus habile des professeurs
de rhétorique. Il accepta la proposi-
tion qui lui fut faite par les proprié-
taires de l'*Année littéraire*, et ne
trompa point leur espoir. Il débuta
dans cette carrière, au commencement
de 1776, par un article sur le *Cours
d'études* de l'abbé de Condillac. Geof-
froy n'examina point les 16 volumes
in-8°. dont ce *Cours* était composé;
il s'attacha à celui de ces volumes qui
a pour titre, *De l'Art d'écrire*, ce-
lui de tous qui entraît le plus dans le
plan de ses réflexions habituelles, et
auquel il pouvait le mieux appliquer
ses excellents principes littéraires. Il
démontra combien ceux de l'auteur
de l'*Art d'écrire* étaient ou superfi-
ciels ou erronés, et vengea surtout la
belle poésie de Boileau de la fausse
métaphysique de l'abbé de Condillac,
qui, par ses analyses, disséquaît
tout, refroidissait tout, et se mon-
trait étranger aux arts de l'imagina-
tion et à leur langage. Tous les arti-

GEO

Geoffroy enrichit l'Année, dans le cours de quinze ans, il y travailla, sont solides, et remarquables par d'excellents principes de philosophie, de morale et surtout de littérature. Son style est juste, sa logique ferme, son langage est clair, pur, concis, mais souvent grave, quoiqu'il ne manque point de vivacité. Ses articles sont austères que légers et basés sur la recherche point à égayer les esprits, et ne se permet que de quelques traits d'ironie. Il prit plus tard, dans un autre journal, un autre ton, et donna un autre tour à ses critiques; en cela son tact et son esprit, quoiqu'il savait très bien juger de la valeur des cadres, des temps, des lieux et des matières. De tous les journaux répandus dans la volumineuse collection de l'Année littéraire, c'est dans celui où l'on remarque, au-dessus de ceux de Geoffroy, le plus de connaissance de l'ancienne littérature, et des écrivains des deux siècles de Périclès et d'Auguste. Il fut pendant plusieurs années, un des principaux rédacteurs du Journal de la Littérature, écrit périodique rédigé sur les mêmes principes que l'Annuaire littéraire. La révolution devait, du moins pour un temps, suspendre les discussions paisibles et littéraires. Geoffroy en combattit les excès et les principes anarchiques, soit dans le Journal de la Littérature, qui subsistait pendant les deux premières années de la tourmente politique, soit dans les feuilles qui, paraissant tous les jours, étaient plus du goût des esprits dont elles satisfaisaient plus que l'empressement et la curiosité de l'époque. Il entreprit, avec M. l'abbé de La Harpe, l'Ami du Roi, journal qui mérita beaucoup de succès.

GEO

Mais bientôt les ennemis du Roi, de la patrie et de la société, proscrivirent ce journal et ses rédacteurs. Geoffroy, pendant la terreur, quitta Paris et tous les dangers de la célébrité; dangers dont l'obscurité ne préservait pas toujours. Il s'était réfugié dans un hameau à quelques lieues de la capitale; là, confondu avec les villageois, vêtu d'un habit semblable au leur, il leur avait proposé d'enseigner à lire à leurs enfants, avait été examiné par les plus habiles d'entre eux, et jugé capable d'exercer cet emploi. Il l'exerça avec succès pendant toute la lutte des factions qui se disputaient la puissance et sanglantaient leurs querelles. Revenu à Paris dans l'année 1799 et toujours fidèle à la carrière qu'il avait d'abord embrassée, il entra chez un maître de pension dans un des quartiers plus reculés de la capitale; c'est là qu'un de ses amis alla le chercher dans le printemps de l'année 1800, et lui proposa de se charger de la partie des spectacles dans le Journal des Débats. Geoffroy accepta; et alors commença pour lui une nouvelle carrière, une nouvelle vie, une véritable célébrité. Ce fut aussi dans l'histoire des journaux une époque neuve et singulière. Depuis dix ans et plus, toutes les fausses doctrines en philosophie, en morale, en politique, en littérature avaient été proclamées, et régnaient avec audace sur les esprits subjugués ou épouvantés; le vrai sentiment dans tous les genres, n'avait plus d'interprète et de défenseur: on oublie pour ainsi dire, de tous, il était venu une nouveauté pour tous les lecteurs. C'était un grand avantage pour la critique: elle pouvait parler de tout; remettre en question ce qui avait été cent fois jugé; reproduire les plus anciens axiomes de philosophie.

le; apprécier toutes les littéraires et modernes, elles ne l'avaient pas été déjà, fin, comme d'une nouveauté, d'Euripide, de Virgile, de Bossuet, de Racine, de Boileau. Chose étrange était d'autant plus pitoyable qu'elle était plus raisonnable, plus vraie : mais il fallait un homme de beaucoup d'esprit : savoir pour entreprendre remplir une tâche aussi variée et étendue ; et comme une pareille entreprise devait être, à ce combat opiniâtre et continu, fallait un homme aguerri, genre polémique, et fécond : cet homme fut Geoffroy de rendre compte de la production des pièces de théâtre, de parler dans ce cadre, qui par son borné, toutes les questions, discussions ; il ne ménageait les nouvelles doctrines ni leurs auteurs, ceux-ci s'indignèrent et firent des discussions aussi ; plus soutinrent, et quelquefois se révoltèrent. Geoffroy ne se laissa intimider ; et, chaque matin, il se tenait sur la brèche, armé de nouvelles observations, de nouvelles idées, de nouveaux sarcasmes, de nouveaux sarcasmes si, souvent attaqué, il eût toujours répondu avec une douceur et avec politesse ! Il se contenait, lui-même, il devait à ses lecteurs une modération que ses adversaires ne pouvaient peut-être pas le droit de lui reprocher et qu'il ne garda pas tout ; l'on peut lui reprocher des jugements trop amers, des plaisanteries de mauvais goût. Ceux qui attaquaient sous d'autres dragages Voltaire comme ; Geoffroy attaqua ce chef d'œuvre, et, il faut le dire, avec

exagération : il fit des critiques peu fondées, injustes même ; il reproduisit trop souvent celles qui étaient justes, et c'était la faute d'un sujet borné, dans lequel il était obligé de trouver un fonds inépuisable : il ne distingua pas assez le génie extraordinaire de l'homme, de l'abus qu'il en avait trop souvent fait, parla trop des défauts, et ne remarqua pas assez les beautés ; et l'on ne sait quel fut son motif, car personne n'était plus en état de faire cette distinction et cette juste appréciation. Quelques autres exagérations lui furent justement reprochées : mais en général on peut dire que Geoffroy fut juste à peu près toutes les fois qu'il voulut l'être, et il le voulut souvent. Il eut sans doute beaucoup d'ennemis. Comment ne pas en avoir, lorsqu'on est aux prises avec l'orgueil des poètes, des poètes dramatiques surtout, et des comédiens ? La colère de ceux-ci a été quelquefois portée jusqu'au scandale. Mais ses ennemis, ceux du moins qui sont dignes d'avoir un avis, dont le jugement est compté pour quelque chose, rendent justice à son esprit, à ses connaissances, à sa littérature, à ses talents. Ses nombreux lecteurs s'étonnaient surtout de cette prodigieuse fécondité qui, dans un cadre borné, ne s'épuisait jamais, ne se lassait jamais, et trouvait, dans un fonds cent fois exploité, de nouveaux et d'ingénieux motifs d'articles. Le naturel, l'abandon, la vivacité, étaient le caractère dominant de son style ; il rattachait avec beaucoup d'art les principes de la philosophie usuelle et de la vie commune aux préceptes de la littérature ; ingénieux artifice qui faisait le principal agrément de ses articles, comme il fait celui des épîtres d'Horace et de Boileau. Quelquefois il pouvait choquer la vérité, la justice, souvent les pré-

GEO

était mécontent, mais jayé. On lui a beaucoup res flatteries que, dans un mbre de ses feuilletons, il au tyran qui opprimait la et nous ne sommes nulle- posés à les excuser : nous ons seulement que personne tra plus constamment l'en- a révolution, des principes naires, et des hommes ré- aires. Personne ne fut plus derniers : il crut avoir be- protection contre le res- de ces hommes dont quel- étaient puissants et dange- flatta leur maître. Son es- andonna presque toujours occasions ; et peut-être serait- l'en conclure que ces adu- ni trop souvent venaient out l'agrément et le charme ellente discussion littéraire, ite de réflexions ingénieuses tes, lui étaient arrachées gré, ses inclinations et ses s. Considérées dans l'effet elles pouvaient produire, es sans grâce, sans esprit esure, n'ont en aucune in- l'opinion publique ; tan lis re continuelle et vigoureuse ra aux principes de la ré- aux conséquences qui en , aux préjugés qu'elle avait aux écrits, et surtout aux amatiques qu'elle inspirait, es qui l'avaient faite, et qui la perpétuer, contribua à éclairer les esprits, à y es idées justes et saines, à s faux systèmes de philoso- politique, et à faire con- arlatanisme de ceux qui les t. Chargé d'un travail qui evoir prendre tous les mo- homme le plus laborieux et

GEO

le plus fécond, et remplissant ses en- gements avec la plus scrupuleu- fidélité, allant même souvent au-delà. Geoffroy trouva néanmoins le temp de publier, en 1808, un *Commén- taire sur Racine*, en 7 vol. in-8°. Ses ennemis ne manquèrent point cet occasion de se venger ; il se défendit mais, ce qui est remarquable, sans passion et sans chaleur. On a fait sans doute de justes critiques de cet ou- vrage de Geoffroy, composé avec trop de précipitation, où il y a trop de re- marques minutieuses, et où l'art et le génie du grand poète ne sont pas assez approfondis : on ne peut disconvenir toutefois qu'il est semé d'ingénieuses réflexions et de très bonnes obser- vations littéraires. Mais ce qui, malgré ses défauts, peut recommander ce commentaire, ce sont les excellentes tra- ductions de fragments considérables et même de deux tragédies entières des anciens auteurs grecs ou latins imités par Racine. Geoffroy avait un talent véritable pour la traduction ; et il eût été à désirer qu'il n'eût pas borné ce talent à la traduction agréable et élégante de Théocrite, qu'il publia en 1801, en 1 vol. in-8°. Cependant il est permis de croire que, dans aucun genre, il n'aurait acquis plus de célé- brité que dans celui où il s'est princi- palement distingué. Au jugement de ceux qui l'ont suivi de plus près et avec plus d'honneur dans cette utile carrière, il est le premier critique d'une époque où l'on peut affirmer que l'art de la critique n'a pas dégé- néré, quoiqu'on la voie trop souvent cultivée par de jeunes écoliers sans instruction, sans talent et sans esprit. Tout en se livrant au travail qu'exigeait le *Journal des Débats*, Geoffroy avait entrepris de ressusciter l'*Année littéraire*. Il en a publié, avec M. Grosier, trente-six numéros, formant

n-12, en l'an ix: ils n'en que neuf numéros l'année. On a publié la *Vie polémique de Voltaire et histoire de ses ouvrages, suivie de pièces justificatives* par G***y, Paris, Dentu, 8°. Il est à croire que l'édition de ces lettres, voulait faire attacher l'ouvrage à Geoffroy, et que des personnes ont donné dans l'ouvrage, mais on sait que ce n'est au Tableau philosophique de M. de Voltaire (paratier de Castres). Geoffroy le 26 février 1814. F—z. (G (JEAN-MICHEL), directeur de la régence prussienne de Baireuth en 1740 à Bischoffswerge de cette principauté. Il père un charbonnier, qui, de l'enfance, l'envoya garçons. Le jeune Georg montra une heure un esprit vif et observateur. Frappé des défauts qui offraient les mœurs des villages, il voyait dans les forêts, la nature, d'après ses observations, un système systématique qui annonçait une sagacité peu commune. Sa mère au-dessus de son état, l'enseigna à lire et à écrire, et il apprit, ainsi que les éléments de la météorologie et de la langue latine. Le père le mena à l'âge de douze ans dans une ville voisine pour qu'il pût des leçons qui satisfissent sa curiosité d'apprendre. Admis dans une école de charité, le jeune Georg fit de grands progrès surprenants, notamment en arithmétique: il inventa des formules pour résoudre les problèmes les plus difficiles de cette science. A seize ans, il entra dans l'armée de Hof; et en moins d'une année ses maîtres le proposaient comme un modèle à ses camarades. Tout cela lui une extrême aptitude

pour les professions savantes: mais son excessive pauvreté le lança dans une autre carrière. Honteux d'avoir été réduit à contracter des dettes, bien chétives à la vérité, il s'enrôla dans un régiment de hussards prussiens; et l'engagement qu'on lui paya, l'aida à s'acquitter. Le tumulte des camps ne le détourna pas de la culture des lettres. Il avait emporté un Cornélius Népos, qu'il lisait sans cesse: il aurait pu difficilement mieux choisir pour sa position. Au bout de trois mois, on voulut le faire entrer dans un régiment d'infanterie, à qui son colonel l'avait vendu avec quelques-uns de ses camarades. Outré de cette infraction aux promesses qui lui avaient été faites, il adressa des représentations aux chefs; il pria qu'on le laissât dans les hussards. On fut sourd à ses réclamations. Il déserta; et, après avoir couru plus d'une fois le risque d'être découvert, il rentra, au mois de mai 1759, dans la misérable hutte de son père. Il l'aidait dans son travail, lorsqu'un riche propriétaire de forges le connut, prit confiance en lui, et le chargea de l'inspection de ses propriétés. Georg acquit dans ses nouvelles fonctions beaucoup de connaissances pratiques. Son esprit ayant graduellement repris sa première direction, toutes ses pensées se tournèrent de nouveau vers l'étude des sciences. Ses parents alarmés le supplièrent de renoncer à son projet, et de ne pas abandonner un emploi avantageux. Son penchant était trop fort pour qu'il écoutât leurs remontrances: mais, d'un autre côté, il avait déjà vingt-deux ans; il ignorait jusqu'aux éléments de la plupart des choses qu'il désirait savoir; sa pauvreté le privait des moyens de les acquérir sans abandonner son poste. La Pro-

nt à son secours. Un ec-
 e très instruit, qui exerçait
 u de temps le ministère à
 ün, consentit à donner à
 nseignement qui lui man-
 ui-ci, occupé tout le jour,
 à l'étude avec son maître
 eres heures de la nuit, et
 n employait le reste à re-
 leçons qu'il avait reçues.
 se vit en état de suivre avec
 cours d'un professeur pu-
 itta la maison de son bien-
 qui son départ causa de
 ts, et se rendit à Erlang. Il
 l'étude de la théologie celle
 philosophie et des mathémati-
 eut pour cette science d'autre
 e les ouvrages de Kästner.
 fut pour Georg une mine
 e de recherches, qui produi-
 résultats dont il serait dif-
 e faire une idée. Un travail
 , continué deux ans sans re-
 our et une grande partie de
 orta une si rude attente à sa
 'il fut obligé de sacrifier une
 este de sa vie à la retai-
 lleurs la pauvreté le pour-
 eore : à peine pouvait-il,
 produit des leçons particu-
 il donnait, suffire à payer le
 faisait son unique nourri-
 fin il obtint une bourse, et
 aire à ses besoins les plus
 . Il alla ensuite à Leipzig,
 aut, qui conçut de l'estime
 , le conduisit à Iéna. Satis-
 s progrès dus à une persé-
 constante pendant cinq ans,
 tourna en 1766 à Erlang,
 le grade de maître-ès-arts,
 un cours de philosophie et
 matiques, dont le succès le
 r à Baireuth, en 1778, pour
 er les mathématiques et la
 . Cet emploi convenait par-

faitement à ses goûts : il recevait en
 fin le prix de son assiduité et de sa
 ardeur pour l'étude. Ses connaissances
 variées le mettaient à même de choi-
 sir une profession savante qui fût a-
 sez lucrative pour procurer de l'ai-
 sance à sa famille; car il venait de
 marier. L'exercice de la médecine
 lui aurait pas laissé le temps de re-
 mplir ses devoirs de professeur : il
 décida pour la pratique de la juris-
 prudence. Suivant sa coutume, il
 prépara, par un travail prodigieux,
 l'examen qu'il devait soutenir. Le
 succès couronna ses efforts. Dès qu'
 se fut mis au courant des usages de
 tribunaux, à peine put-il suffire
 l'empressement des clients qui ve-
 naient lui confier leurs intérêts. Sa
 réputation de jurisconsulte éclairé,
 laborieux et intègre, lui valut un avan-
 cement graduel : enfin, en 1782, il
 fut nommé conseiller de régence. Ne
 pouvant plus alors s'occuper de la
 pratique judiciaire, il se livra, dans
 ses heures de loisir, à l'étude du droit
 public de la principauté de Baireuth
 et amassa une immense quantité de
 documents, vrai trésor pour ceux qui
 sont chargés de la direction des af-
 faires publiques. En étudiant l'his-
 toire de son pays, il reconnut que dans
 l'idiome usité en Franconie un grand
 nombre de mots étaient d'origine
 rabe-wende; que le peuple avait con-
 servé plusieurs usages qui derivaient
 probablement de cette branche de
 anciens Slaves, ce qui pouvait servir
 à éclaircir divers points du droit de
 pays. C'en fut assez pour stimuler
 l'ardeur de Georg à tirer l'histoire an-
 cienne de la Franconie, et même d'une
 partie du Nord et de l'Allemagne, de
 ténèbres qui l'avaient jusqu'alors cou-
 verte. Mais comment apprendre la
 langue wende sans grammaire et sans
 dictionnaire? Voici comme il su-

ette difficulté. Il fit venir de -Lusace une bible sorabe- et à l'aide d'une concordance and, il composa une gram- in dictionnaire et une my- sorabes-wendes. Quelques au- ès, le hasard lui fit rencon- vieille grammaire wende, qui t pas la sienne. D'autres uivrent celle de cette lan- int été nommé conservateur s, et ensuite juge du tribu- mines dans l'Obergebirg, il adit, jusque dans les plus pe- ils, toutes les branches de : naturelle, la chimie, l'ex- n des mines et la métallur- enfin tout ce qui concerne la duce des forêts et des mines. e mérite fut récompensé par éminent de directeur de la . Un an après, le 14 juin il mourut, consumé par son pour l'étude, laissant un bel : à tous ceux qui, écoutant une ambition, cherchent par leur et leur travail à s'élever au- lu rang où ils sont nés. On org, en allemand : I. *Essai Grammaire générale en dia-* Schwabach, 1769, in-8°. *toire du tribunal aulique de th*, Baireuth, 1774, 1782, in-4°. III. *Dictionnaire com- : chasse*, Leipzig, 1797, 2 in-8°. Ce livre a été rédigé sur nuscrits. IV. *Des Disserta- ur des questions de jurispru- t de physique. Indépendam- e ces ouvrages imprimés, il a n manuscrit 60 volumes in- l'histoire et le droit public du e Baireuth; 30 volumes in- n-4°. sur les mathématiques, ique, la chimie, l'administra- s forêts et des mines, etc.; un uaire, une Grammaire, une*

II.

Mythologie sorabes-wendes. Sa Vie, écrite par son fils Frédéric-Adam Georg, docteur en philosophie, a été imprimée à Erlang, 1 vol. in-4°, 1798: elle est précédée de considérations sur la Biographie en général, et se fait lire avec intérêt par les particularités qu'elle contient. E—s.

GEORGE I^{er}, roi d'Angleterre, fils d'Ernest-Auguste, premier électeur de Brunswick-Lunebourg, et de la princesse Sophie, petite-fille du roi Jacques I^{er}, naquit à Osnabruck, le 28 mai 1660. Issu de la maison de Stuart, par sa mère, et né dans le protestantisme, il dut à ce double titre d'être appelé au trône d'Angleterre, le 12 août 1714, après la mort de la reine Anne, décédée sans enfants. « Jamais l'autorité suprême ou plutôt la toute-puissance salutaire de la constitution anglaise n'avait été déployée d'une manière plus imposante qu'elle le fut à l'accession de la famille de Brunswick au trône de la Grande-Bretagne, dans un moment où tous les éléments d'une guerre civile étaient en fermentation, où la nation entière était divisée en deux partis opposés, où une ancienne dynastie, encore existante, devait être proscrite en faveur d'une nouvelle, en un mot quand l'héritier naturel, à qui le trône appartenait par le droit de sa naissance, ayant un parti considérable dans l'intérieur du royaume, et pouvant être soutenu par quelques puissances étrangères, devait être exclu par l'héritier légal qui n'avait pour lui d'autre titre qu'un acte du parlement. Toutes les apparences de danger s'évanouirent néanmoins au moment où la reine Anne expira : George fut proclamé roi ; et aussitôt tous les partis se réunirent en faveur de l'acte qui avait réglé la succession au trône, et reconnurent la légitimité

9

administration mixte ; essai très dangereux dont la conséquence nécessaire est de placer le monarque entre les deux partis , sans lui en attacher aucun. George eut la sagesse de ne vouloir pas renouveler cette épreuve ; et le zèle avec lequel les Whigs avaient soutenu et fait triompher ses intérêts , déterminâ son choix en leur faveur. « Ma maxime , disait-il , est de ne jamais abandonner mes amis , de rendre justice à tout le monde , et de ne craindre personne. » Il avait épousé , le 21 novembre 1682 , Sophie-Dorothée de Zell , sa cousine , qui n'avait alors que quinze ans. Les qualités de son cœur et les grâces de son esprit égalaient les charmes de sa personne. Ses attraits néanmoins ne fixèrent pas long-temps les affections de son mari : il négligea son aimable compagne , après en avoir eu un fils et une fille , et s'attacha à la duchesse de Kendal. Le comte de Königsmark , grand seigneur suédois , arriva à Hanovre dans cette circonstance. C'était un des plus galants et des plus beaux hommes de son siècle. Il avait été auparavant

arrêts ; et
cembre 16
sistoire ecc
leur divorce
d'Alden , la
mina sa de
trente-deux
teur de cet
son histor
pag. 115 ,
constanciés
térressante.
qualités les
une nouvelle
cessaires po
ractère série
ne fût affab
cétieux dan
ment. Tour
vère , suivai
n'était jamais
qu'il pouvait
veillance qui
minant de s
turellements
dans ses ré
avec une c
cution de c

core sa sagesse et sa vigi-
 raient généralement le suc-
 mesures. Malgré son goût
 militaire, et quoique dans
 e il eût déployé autant de
 que de talents en Hongrie
 Morée contre les Turcs,
 Flandre et en Allemagne
 France, il préféra à l'éclat
 res l'avantage bien plus so-
 rirer à ses nouveaux sujets
 ts d'une paix honorable,
 rer ses états en Allemagne,
 le prétendant définitive-
 a du royaume d'Angleterre.
 ces défensives, et des me-
 précaution, furent en con-
 le principal objet de sa po-
 : fondement de la gloire et
 ur de son règne, que rien
 altérés, sans les désastres
 édit qu'entraînèrent les fol-
 lations de la compagnie du
 déplorable de l'avidité et de
 tion des ministres, ainsi que
 érience du roi en finance, éga-
 desir louable de réduire la
 lique. Ce fut aux talents su-
 le sir Robert Walpole, qu'il
 gation de retirer son royau-
 et abîme de perdition. La
 sans réserve dont George
 ce ministre pendant toute
 de son règne, fut la juste
 ise d'un service aussi im-
 Il est assez curieux de re-
 que le roi ne pouvait pas
 anglais avec plus de facilité
 pole ne parlait français. Le
 était obligé de donner son
 atin à S. M.; et comme l'un
 parlaient peu correctement
 : moins couramment cette
 on entendit souvent Walpole
 sous le règne de George I^{er}.,
 ministré le royaume en mau-
 . Un des traits les plus ro-

marquables de la modération et de la
 sage politique de George I^{er}., est que,
 sans prendre part aux guerres du con-
 tinent, il parvint à conserver à l'An-
 gleterre la prépondérance que les vic-
 toires du règne précédent lui avaient
 acquise. Il laissa à la justice un libre
 cours, sans chercher à influencer les
 décisions des magistrats, même dans
 les causes qui pouvaient l'intéresser
 personnellement. On cite de lui des
 traits qui prouvent qu'il savait avec
 adresse se tirer d'une situation dé-
 licate. Dans un bal, une dame mas-
 quée, qui causait avec lui depuis quel-
 ques moments, le mène au buffet, et
 lui propose des rafraîchissements :
 George accepte. *A la santé du pré-
 tendant*, lui dit l'inconnue. — *De tout
 mon cœur*, répond le roi sans se dé-
 concerter ; *je bois volontiers à la
 santé des princes malheureux*. Il
 rétablit, en 1725, l'ancien ordre mi-
 litaire du Bain, dont l'institution est
 attribuée à l'un des premiers rois
 saxons, et qui, depuis Charles II,
 était presque oublié : le nombre des
 chevaliers fut fixé à trente-huit. Après
 avoir ainsi retracé avec impartialité
 les traits honorables du caractère de
 George I^{er}., et ses vertus royales,
 l'austérité de l'histoire nous impose
 le devoir pénible de reconnaître que
 ses vertus privées étaient loin d'être
 aussi estimables. Époux infidèle, in-
 juste et cruel, il ne fut certainement
 pas meilleur père ; et rien ne peut
 excuser les mauvais traitements que
 son caractère ombrageux et jaloux fit
 éprouver à son fils ; quoique ce fils
 vertueux ne s'écartât jamais du res-
 pect qu'il lui devait, la popularité qu'il
 s'était acquise par ses aimables quali-
 tés, le lui faisait regarder comme un ri-
 val dangereux. Les Hanovriens étaient
 ses sujets de prédilection ; et il allait
 presque tous les ans passer quelques

eux, lorsque les affaires de Bretagne n'exigeaient pas sa présence. Parti pour le mois de juin 1727, il était parfaite santé à Delden; mais été dans la maison de cam-comte de Twiltet, à vingt cette ville, il mangea beaucoup après souper : l'indien résulta fut probablement l'attaque d'apoplexie dont il mourut le 11 juin, dans la soixante-troisième année de son âge, et la dixième de son règne. De deux enfants qu'il eut, son fils, qu'il avait créé duc de Galle en arrivant en Angleterre, succéda, et sa fille, mariée au prince Frédéric I^{er}, fut la grande Frédéric. B. M.

GEORGE II (AUGUSTE), fils du précédent, naquit le 4 octobre 1683; il reçut de la reine Anne, en 1706, l'ordre de la Jarretière, les titres de pair d'Angleterre, duc de Cambridge, et fut élu roi de la Grande-Bretagne, le 11 juin 1727, quinze jours après la mort de son père. Il était entré de bonne heure dans la carrière des armes, et se distingua dans la campagne de 1708 sous le duc de Marlborough, et se distingua particulièrement, en qualité de volontaire, à la bataille d'Oudenarde, où il fut blessé à la tête des dragons, et eut un cheval tué sous lui. Ses talents dans le conseil ne furent pas ceux de son père, il fut beaucoup d'autres avantages, particulièrement celui d'avoir un caractère facile, avant de monter sur le trône, l'estime et l'affection de ses sujets fut l'une et l'autre, non seulement la connaissance de la langue, la constitution anglaise dont il ne fit pas son étude particulière, mais sa prudence, à la justice et à la modération qu'il avait déployées lorsque,

pendant l'absence du roi en 1716, avait été nommé gardien et lieutenant général du royaume. Sa conduite fut sage pendant la malheureuse mésintelligence qui eut lieu entre lui et son père, ne contribua pas peu à augmenter sa popularité. Mais la Providence lui avait accordé un avantage bien plus précieux encore, en lui faisant trouver dans la princesse Caroline d'Anspach qu'il épousa le 2 septembre 1705, la compagne la plus aimable et l'amie la plus essentielle par le bon sens admirable, le jugement et la sagacité dont elle était douée; aussi eut-elle toujours la plus entière confiance en elle. Cette princesse le gouverna complètement jusqu'à la fin de ses jours avec tant d'adresse et de douceur qu'elle ne donna jamais le moindre ombre à un époux excessivement jaloux de son autorité, et à qui elle eut toujours l'art de faire accroire qu'elle n'avait d'autre opinion que la sienne : elle employa principalement l'ascendant qu'elle avait sur son esprit à lui inspirer une entière confiance dans le mérite et dans l'habileté de sir Robert Walpole, le ministre des finances le plus célèbre qu'ait eu l'Angleterre. Ce fut à lui que la nation fut redevable de l'établissement du fonds d'amortissement, base essentielle de son crédit et de sa prospérité. George II allait tous les ans faire un voyage dans son électorat de Hanovre; et pendant son absence, la reine, revêtue du titre de régente, sans être astreinte à prêter serment, gouverna la Grande-Bretagne avec toute la plénitude de l'autorité royale. Elle mourut le 25 novembre 1757; mais, avant d'expirer, elle engagea son époux avec les plus vives instances à s'abstenir de donner toujours aux conseils de Walpole. Malgré cette recommandation pressante, et qui semblait devoir

n crédit inébranlable, le mirori ne put résister longtemps clameurs et aux cabales de ombreux ennemis. Les douze s années du règne de Geor- nient écoulées dans une paix : Walpole ne cherchait qu'à iger la durée; mais en 1759 dations continuelles des Es- ur le commerce de la Grande- excitèrent une telle indigna- l fallut se préparer à venger l outragée. Quelque répu- e le ministre éprouvât pour re, il ne put se défendre de la guerre. Des revers qui lui rangers, et que la haine lui le forcèrent de donner sa dé- (*Voy.* ROBERT WALPOLE.) teret, le nouveau ministre qui la dans l'affection et la con- George II, attira bientôt sur de plus grands désastres, t intervenir son maître dans que la mort de Charles VI illumer sur le continent. L'at- it que George II avait con- asi que son père, pour l'élec- Hanovre, le portait naturel- faire tous ses efforts pour en r la sûreté, qui dépendait du ilibre des divers intérêts du manique. Quarante mille An- chèrent au secours de la reine rie, Marie-Thérèse, alors née par l'Europe entière, et si dire accablée sous les forces rance. Le roi, qui dans la le la succession avait donné es preuves d'intrépidité, vint ne prendre le commande- cette armée. La victoire de n (1743), due en partie à osité mal calculée du duc de t, sauva les Anglais d'une rui- ue totale; car depuis quelques upés par le maréchal de Noail-

les, ils ne pouvaient recevoir ni vi- vres, ni munitions. La gloire de ce succès fut bientôt obscurcie par la ba- taille de Fontenoi (1745), perdue par le duc de Cumberland contre Louis XV. Mais le sentiment pénible de cette défaite dut faire place à des inquié- tudes plus vives. Le prince Édouard, fils du prétendant, n'ayant pour ainsi dire d'autre appui que son nom et les droits de ses aïeux, était descendu en Écosse, et, en peu de jours, avait pé- nétré jusque dans la capitale de ce royaume : ce succès important exal- tant son audace, il avait fait une ir- ruption en Angleterre, à la tête de quelques milliers de montagnards, accourus sous ses drapeaux, et il mar- chait à grandes journées sur Londres. Il n'était plus qu'à cent milles de cette métropole : le sceptre de la Grande- Bretagne semblait devoir échapper à la maison de Brunswick ; l'épouvante avait saisi tous les cœurs. Sur ces en- trefaites, le duc de Cumberland est rappelé en Angleterre : sa présence ranime le courage de la nation ; il force l'ennemi à retourner sur ses pas, le joint à Culloden (1746), et le met dans une déroute complète. Cette mémora- ble journée, qui renversa pour jamais les espérances des Stuarts, fut suivie de sanglantes exécutions contre les Écossais qui dans cette conjoncture s'étaient montrés leurs partisans. (*Voy.* CUMBERLAND et STUART.) La victoire de Culloden fut la dernière faveur que les armées anglaises ob- tinrent de la fortune. Elles furent battues par le maréchal de Saxe à Lawfeld (1747). Le ministère britan- nique, ne voyant plus dans la guerre des chances assez heureuses pour la continuer, consentit enfin à la paix ; et le traité d'Aix-la-Chapelle mit un ter- me aux calamités de l'Europe (1748). Après une guerre si dispendieuse, et

porté la dette publique à une somme énorme, la Grande-Bretagne l'Europe par une mesure de sa richesse et de son commerce et la richesse de son commerce s'étendue de son crédit naturel. Les créanciers de l'état acquiescèrent volontiers à une telle réduction d'intérêts qu'à peine aurait-on pu que la proposition en pût avoir avant même que la nation eût été la moitié de cette dette. L'Aix-la-Chapelle était peu connue pour l'Angleterre : aussi fut-elle d'une sorte dure. Quelques misères survenues à l'occasion de la guerre du Canada entre les compagnons anglais et français, causèrent une rupture entre les deux nations. Les revers passagers tombèrent sur l'abord des espérances de la Grande-Bretagne ; George II se vit délaissé de toutes ses possessions en Allemagne ; mais des conquêtes dans les deux Indes réparèrent bientôt cette perte momentanée. George mourut subitement peu de temps après (25 octobre 1760) ; et ce fut pour cause la rupture de la substance du ventricule de son cœur, qui arrêta subitement la circulation du sang, sans aucune apparence de douleur, quoique cette maladie eût été précédemment annoncée par aucun symptôme. Il était alors dans la dix-septième année de son règne (55. de son règne). Il avait eu pour reine Caroline d'Anspach et cinq filles, savoir : Frédérique de Galles, père du roi actuel (George III) ; Guillaume, duc de Cumberland ; Anne, mariée au prince de Prusse ; Marie, qui épousa le landgrave de Hesse-Cassel ; Louise, mariée au roi de Danemark ; Amélie et Sophie qui n'ont jamais été mariées. Il était d'une petite taille,

mais droite et bien faite ; ses cheveux étaient blonds ; il avait les yeux très saillants et le nez retroussé. Son premier mouvement était vif ; mais il s'apaisait aisément, et était généralement doux et humain. On en vit un exemple remarquable à l'époque de la rébellion réprimée en 1746. Lorsque la majesté royale offensée demandait vengeance, que la prudence exigeait des exemples, et que l'humanité et le repentir sollicitaient de grands pardons, plusieurs coupables furent punis, et le plus grand nombre furent pardonnés. Ses intentions furent toujours droites, et il fut toujours fidèle à sa parole. On ne peut pas dire qu'il eût des qualités très brillantes ; mais toute sa conduite offre des preuves d'un bon sens très remarquable, et d'un jugement solide et éclairé. Sober et régulier dans sa manière de vivre et son économie, qu'on prit souvent pour de l'avarice, le mit en état d'entretenir dans le Hanovre un corps considérable de troupes, qui, en cas de guerre, mettait à sa disposition une force disciplinée pour l'opposer à l'ennemi ; et la Grande-Bretagne dut principalement à cette mesure son influence prépondérante dans les affaires du continent. Il mourut précisément à l'époque de son déclin de sa puissance militaire, l'énergie et la sagesse de son gouvernement, avaient élevé l'Angleterre à un degré de gloire et de puissance qui n'avait été surpassé sous le règne d'aucun de ses prédécesseurs. Nul d'entre eux ne fut plus aimé du peuple que George II l'était à sa mort. Cette mort fut considérée par beaucoup de gens comme une calamité nationale, particulièrement dans une conjoncture où l'Angleterre était engagée dans une guerre dangereuse dont il avait été le principal instigateur, et dont il aurait dû conserver les avantages, qu'un cha-

at de mesures trop prompt pour perdre. On l'a accusé d'avoir été trop loin son attachement pour jets hanovriens, et même d'avoir pour leurs intérêts ceux de la de-Bretagne; mais il a honoré son épouse et ancanti tout simple cette espèce, dans la guerre de ans, par son empressement à ser ses états d'Allemagne à une presque inévitable, plutôt que de n'ir à la moindre réduction sur voits que les Anglais prétendaient méricque. La facilité de son caractère fut pour lui la source de bien chagrins domestiques. Des hommes intrigants, qui surprirent sa confiance, le tinrent presque toujours de sa famille. Sous le règne de ère, il eut peu de part au gouvernement. La seule fois qu'il lui fut permis l'administrer le royaume en l'absence du roi, qui était parti pour le voyage, on donna tant de limites à pouvoir, qu'il ne pouvait prendre une résolution sans le consentement des ministres. Il parvint néanmoins à se rendre très agréable au peuple par l'affabilité de ses manières. Cette circonstance ne servit qu'à augmenter les inquiétudes ombrageuses qu'indisposaient le roi contre lui, au point de lui interdire le palais de St.-James, et de le priver des honneurs de son rang pendant plusieurs années. George II n'éprouva guère plus de succès de la part de Frédéric, ce de Galles, son fils; ce jeune prince, doué d'ailleurs de talents brillants, mais égaré par des suggestions perfides, n'eut point pour lui des regards respectueux qu'un fils doit à son père. La princesse de Galles apporta du terme de sa grossesse (1727), sans qu'aucune nouvelle en encore été donnée au roi, son père; l'oubli des bienséances fut

même poussé plus loin. Surprise par les douleurs de l'enfantement à Hamptoncourt, où se trouvait alors la famille royale, la princesse fut transportée, par ordre de son époux, au palais de St.-James, où elle accoucha pour ainsi dire clandestinement. La reine, ni aucun des grands officiers d'état, dont la présence est regardée comme nécessaire en pareil cas, n'avaient été avertis. Vivement offensé de cette omission affectée d'un devoir indispensable, George II fit signifier à son fils de quitter le palais, et ne voulut jamais lui permettre de venir recevoir la bénédiction de sa mère expirante. La reine mourut effectivement sans l'avoir vu; mais la bonté maternelle lui fit notifier par un message, qu'elle avait pardonné. De ce moment, le prince de Galles s'attacha de plus en plus aux membres de l'opposition: sa maison devint le rendez-vous habituel des Bolingbroke, des Pitt, des Chesterfield; etc., et on le vit constamment combattre avec eux les projets présentés par la cour au parlement. George II, étant déjà d'un âge mûr lorsqu'il vint en Angleterre, ne put jamais acquérir une connaissance assez profonde de la langue du pays pour en apprécier l'énergie et les beautés: aussi ne parut-il jamais faire assez de cas de la littérature anglaise, qui ne fit que très peu de progrès sous son règne. C'est à lui cependant que l'Angleterre fut redevable de l'établissement du Musée britannique, service le plus important qui pût être rendu aux sciences et à la littérature en général, et qui assure pour jamais à la mémoire de George II la reconnaissance de tous les savants. Son petit-fils lui succéda, sous le nom de George III. B. M.

GEORGE, duc de Clarence, frère aîné d'Edouard IV, roi d'Angleterre, naquit en 1449. Présomp-

porté, d'une humeur in-remuante, il se crut ap- la naissance aux premiers la couronne; et se voyant r le roi, éloigné même du ent, tandis que les parents e étaient comblés d'hon- ouissaient d'une influence s, il regarda cette préfé- usive pour des parvenus plus sanglant des outrages. de Warwick, alors dis- qui méditait la chute du ingrat qu'il avait placé sur ut profiter avec adresse des ements du jeune prince ocier à ses projets de ven- lui donnant sa fille Isa- mariage, il rendit leurs in- muns. Unis par une al- troite, ces deux hommes s'occupèrent bientôt des e satisfaire leurs ressent- bord ils excitèrent en se- évolve quelques seigneurs ; et voyant se prop- ger té l'incendie qu'ils avaient s eurent l'occasion favo- mirent à la tête des re- publièrent un manifeste ouard. Mais la défaite im- Robert Welles, l'un de sans, ayant rompu leurs ls furent contraints d'aller onger chercher un asile con- r du roi victorieux, qui ven- tre leur tête à prix. Ils se en France, où Warwick, emise de Louis XI, ne se réconcilier avec Mar- Ajour, et s'engagea for- à rendre à l'époux de infortunée le sceptre qu'il ravi. Telle était l'aveugle du duc de Clarence, qu'il concourir de toutes ses exécution d'un traité qui,

s'il eût été couronné long-temps d succès, eût anéanti pour jamais l maison d'York. Tandis que ce princ imprudent négociait avec les plus im placables ennemis de sa famille, un favorite de la duchesse son épouse gagnée par Édouard, vint le tronc sous un prétexte plausible, et lui ou vrant les yeux sur l'abîme qu'il creu sait sous ses pas, l'eut bientôt ra- mené aux sentiments de la nature Clarence, frappé des raisons de ce émissaire, après avoir obtenu la pro- messe que ses torts seraient oubliés, fit assurer le roi d'Angleterre qu'il abandonnerait le parti des Lancas- triens au premier moment favorable On peut voir, à l'article ÉDOUARD IV, avec quelle inconcevable promptitud ce prince fut précipité du trône, et Henri VI rétabli dans tous ses droits, et comment le roi fugitif reconquit sa puissance après quelques mois d'exil Clarence fut fidèle à la promesse qu'il avait faite à son frère. Dans un instan décisif, la veille de la bataille de Barne (avril 1471), il abandonna le comb de Warwick, et entraîna dans sa dé- fection un corps de douze mill hommes. Malgré ce service impor- tant, il ne put recouvrer l'amiti d'Édouard, qui conserva toujours le souvenir de sa trahison. A peine dans l'espace de sept ans, en obtint- une marque de confiance. Toutefois nommé plénipotentiaire de la nation britannique en 1475, il signa en cett qualité le traité de Perquigny. Mais un orage terrible devait bientôt éclate sur sa tête. Clarence s'apercevait de puis long-temps, qu'il ne jouissai d'aucune considération personnelle la cour, et que toutes les faveur étaient, comme autrefois, réservée pour les Woodwill. Trop franc pou dissimuler sa haine, il se répandai en invectives contre la reine et les fa-

ses discours indiscrets accablèrent le roi de son aveugle. Édouard croyait n'avoir de motifs de redouter un angereux. Une nouvelle circonstance vint encore ajouter à son ent. Le duc de Bourgogne mourant, de transmettre l'ense héritage à sa fille unique, Clarence, qui avait perdu sa femme, fit demander cette princesse en mariage ; et il était sur le point de l'obtenir, lorsqu'Édouard, craignant d'une alliance qui se faisait sans sa participation, et craignant d'ailleurs l'élévation d'un prince haïssait mortellement, employa ses efforts pour rompre le mariage projeté, et la rompit en effet. Le roi anglais mit dans sa tête les procédés les plus insultants envers son frère, jusque là qu'il osa proposer à Marie d'épouser le duc de Rivers, l'un des frères favoris de la reine. De nouveaux obstacles se présentèrent encore le duc de Clarence. Quelques-uns de ses plus confidents furent punis de sa confiance par des prétextes frivoles, sans sollicitations et ses prières ne purent adoucir leur sentence. Il fut forcé de reconnaître que son crime était leur seul crime. Son cœur se mit à ulcérer ; quelques propositions furent faites pour échapper à sa peine, mais il n'en fallut pas davantage pour faire accuser de tramer de nouvelles conspirations. Le duc de Clarence, ne songeant qu'à détruire son frère, l'un par l'autre pour se faire le chemin au trône, aigrit encore le cœur du roi contre le duc de Clarence. Édouard se porta lui-même à la mort de ce prince malheureux, et fut finalement condamné bientôt à la mort. Pour toute faveur, on lui donna le choix de son supplice ;

et il fut noyé clandestinement dans un tonneau de malvoisie (1478) : choix bizarre, dit Hume, et qui suppose une passion excessive pour cette liqueur. Polydore-Virgile a avancé, et plusieurs historiens ont répété après lui, qu'il fallait attribuer la mort du duc de Clarence à la réponse d'un devin qui avait prédit que, quoique Édouard eût des enfants, il aurait pour successeur un prince dont le nom commencerait par un G, et que Clarence s'appelant George fut celui sur lequel le roi jeta ses soupçons. Dans un siècle où l'on croyait aux sortilèges, il n'est pas impossible qu'une considération de cette nature ait en partie fait commettre un crime si atroce.

N—E.

GEORGE, prince de Danemark, fils de Frédéric III, frère de Christian V, était né en 1653, et fit avec Christian les campagnes de Scanie, contre Charles IX, roi de Suède. L'année 1683, la cour de Danemark entra en négociation avec celle d'Angleterre, sous les auspices de Louis XIV ; et il fut résolu, pour gagner Christian V, que son frère le prince George épouserait la princesse Anne, fille de Jacques II, alors duc d'York. Ce mariage eut lieu le 28 juillet. Jacques, devenu roi, ne put se maintenir sur le trône : le prince George s'attacha à la fortune de Guillaume d'Orange, qui, peu après s'être emparé du trône, le créa duc de Cumberland. Il naquit de son union avec Anne, qui devint reine à la mort de Guillaume, treize enfants, tous morts en bas âge. George mourut lui-même en 1708, plusieurs années avant la reine, qui, en montant sur le trône, l'avait créé lord et grand-amiral du royaume. Il ne partagea ni le titre, ni les prérogatives de la royauté, et ne prit aucune part, même

G E O

aux affaires importantes. En 1695, il obtint, pour la Suédoise, le droit de construire une église à Londres, et d'y faire le vin en danois. Cette église est dans le quartier de Wapping, où il y a aussi, à peu de distance, une église des Suédois. En Danemark, le prince George s'est occupé, par les soins qu'il donna à la culture des arbres fruitiers, et les résultats se font surtout remarquer dans les environs de Wordhus et dans l'île de Sélande. Ce prince est encore le plus riche de l'île de Suède.

C—AU.

GE I^{er}. (Gronç ou KORKI), prince de Géorgie et des Abkhaz, de la dynastie des Bagratides, succéda à son père, le roi Bagrat III, l'an 1015. Il était un des plus puissants princes chrétiens de l'Asie mineure; il possédait tous les pays qui s'étendent depuis la mer Noire jusqu'à la Géorgie, c'est-à-dire la Géorgie proprement dite, le Kakheti, le Gourétie et la Mingrelie, avec plusieurs provinces des contrées situées au nord du mont Caucase. Il exerçait une très grande influence sur les affaires politiques des états qui avoisinent son royaume. De son père, c'est-à-dire l'an 1000, le roi Bagrat, roi d'Arménie, mourut, et son fils était le chef de la famille des Bagratides; il résidait dans la ville de Van, et il prenait le titre de Schaharpat (roi des rois). Il laissa en héritage deux fils : Paliuc, Hohannès, un homme d'un caractère paternel, monta sur le trône; mais son frère, prince guerrier et entreprenant, voulut l'en chasser. Le roi Bagrat reconnut pour roi d'Arménie Hohannès, lui envoya une troupe auxiliaire par un ambassadeur, et lui donna des troupes pour résister à son frère, qui, soutenu par les princes

G E O

de l'Arménie méridionale, vint mettre le siège devant Van. Après plusieurs combats très sanglants, les deux frères firent la paix, et partagèrent le royaume par la médiation du roi Bagrat. George et des princes arméniens Vahag et Vahram. L'an 1021, George, fier de sa puissance, se révolta contre l'empereur de Constantinople Basile II, et refusa de lui payer le tribut qui lui devait pour une portion de la province de Daik'h, limitrophe de ses états, que ce prince lui avait cédée antérieurement. Il rassembla, de tous côtés, des troupes pour soutenir sa rébellion, et demanda du secours à Hohannès, qui lui envoya un certain nombre de soldats. Lorsque l'empereur Basile apprit la rébellion de George, il était dans la plaine de Garin ou Theodosiopolis; et il dépêcha vers ce prince plusieurs de ses officiers pour l'engager à rentrer dans le devoir. Mais celui-ci renvoya ces messagers avec mépris, et ne voulut entendre aucune proposition. Basile alors entra dans l'état du roi de Géorgie, fit livrer aux flammes la ville d'Ogormi, et se dirigea vers le pays de Vanant, puis vers le lac de Bagatsis, où il rencontra l'armée de George, commandée, sous les ordres de ce prince, par Rhad et Zoïad, de la race des Orpéliens. On s'attaqua avec fureur; dans le commencement l'avantage parut être du côté des Géorgiens; mais quand le général Rhadé eut été tué, la victoire se déclara pour les Grecs. George perdit dans cette affaire la plus grande partie de son armée; et il fut contraint de chercher avec une partie de son peuple, un asile dans les profondes vallées du Caucase, du côté du pays des Abkhaz. Basile pénétra, sans trouver de résistance, dans l'intérieur de la Géorgie, qu'il mit à feu et à sang; et il revint

avoir ravagé douze provinces, l'hiver à Trébizonde, dans le pendant qu'il était dans cette le roi d'Arménie, allié de George, anté par la défaite de ce dernier, a demander la paix à Basile, rant de lui céder la souveraineté de ses états, après sa mort. L'empereur lui accorda sans peine la paix à cette condition. L'année suivante, il sortit de sa retraite, rassembla une armée, vainquit les troupes persanes qui étaient restées dans son pays, et fit des courses jusque dans l'Anatolie, et même dans les environs de Trébizonde. Basile était occupé à soumettre quelques royaumes de l'Asie mineure, qui l'inquiétaient beaucoup. Lorsqu'il en fut détaché, il se hâta de passer les monts de Khaghdik'h, et d'entrer dans la province de Daik'h, pour punir les Géorgiens de leur insolence. Il envoya de nouveau les états de Géorgie, qui, appréhendant le même sort que celui qu'il avait éprouvé l'année précédente, demanda la paix avec promptitude : l'empereur l'accorda, et emmena en otage son fils Bagrat, qu'il renvoya dans son pays environ trois ans après. George I^{er} mourut en 1027; et son fils Bagrat IV lui succéda. S. M—N.

GEORGE II, fils et successeur de Bagrat IV, monta sur le trône en 1072 de J. - C. Les princes de la dynastie des Seldjoukides possédaient alors plusieurs forteresses dans la Géorgie; et de temps en temps, ils y envoyaient des corps de troupes qui ravageaient le pays. Bagrat même, capitale du royaume, était en leur pouvoir. Lorsque le sultan Melik-Schah, fils d'Alp-Arslan, monta sur le trône de son père, il eut soumis toute la Perse sous sa puissance, il envoya une grande ar-

mée pour soumettre entièrement la Géorgie. Le roi George se prépara à la repousser, et effectivement il remporta sur elle plusieurs avantages : mais comme ses troupes étaient peu nombreuses, et qu'il n'avait pas de moyen de réparer sa perte, il ne put parvenir à vaincre complètement l'armée persane; il fut défait, et contraint de fuir dans la partie la plus reculée de ses états. Ce prince prit alors la résolution d'aller en Perse trouver le sultan Melik-Schah, qui le reçut comme il convenait à un roi, le remplaça sur son trône, et le renvoya dans son pays, à condition qu'il lui paierait un tribut. A cette époque, plusieurs hordes de Tatars et de Turkmans, de la nation des Khasaks, vinrent s'établir en Géorgie, où leurs descendants se trouvent encore actuellement. Les uns se fixèrent sur les rives du Kour, entre l'embouchure de l'Alazani et la ville de Ghori, et les autres entre la rivière Iori et Khaschmi. George II régna en paix jusqu'à sa mort, qui arriva en l'an 1089. Son fils David II lui succéda.

S. M—N.

GEORGE III, roi de Géorgie, fils de Démétrius I^{er}, monta sur le trône en l'an 1156 de J.-C., et succéda à son frère David III, qui ne laissa en mourant qu'un fils en bas âge, appelé Temna. David avait fait venir auprès de son lit de mort le jeune Temna, son frère George, le patriarche de Géorgie, le sbarabied Ivane Orpélian, avec son fils Sempad, et tous les grands du pays; et il leur avait fait jurer de reconnaître son fils pour roi, et de le faire sacrer en cette qualité. George prit l'engagement d'accomplir la dernière volonté de son frère; et son neveu fut confié à Ivane Orpélian, qui avait été chargé par David de le protéger. A peine ce prince

né les yeux, que George par promesse, s'attacha à garantir; et enfin, du consentement même d'Ivane, remplaça sur le trône. Voulant, par ses actions, faire oublier son crime, et sa honteuse usurpation, il se mit à faire une invasion dans les pays occupés par les Musulmans en Arménie, pour se venger de fréquentes incursions en Géorgie; il entra, en 1161, dans le Géorgie, et assiégea la ville d'Ani, qui était alors possédée par un prince géorgien, nommé P'hadloun : elle résista, mais ne put pas à tomber en son pouvoir. Le roi de Géorgie, Mibran Schahab-eddin, se rendant dans le Géorgie, et le sort de P'hadloun, il se mit à prendre l'offensive; et, en 1162, après la prise d'Ani par le roi de Géorgie, il vint se présenter devant la ville d'Ani pour tenter de reprendre la ville avec une armée de quatre-vingt mille hommes. Le roi de Géorgie, voyant ses forces étaient bien inférieures, s'était enfermé dans la ville, et se défendit : il en sortit avec mille combattants, défait en partie par l'armée du roi de Khelath, et obligé de lever le siège et de se retirer dans ses états. George, voyant ses succès, confia la garde de la ville d'Ani à un prince nommé P'hadloun; il se retira dans ses états. Peu après relever les fortifications d'Ani, et la mit dans un état de défense; ce qui empêcha le sultan George, qui craignait que le gouverneur ne se révoltât, comme il lui ôta le commandement de la ville, et il le donna au prince Sarkis, fils de Zaton, qui fut si piqué contre le roi qu'il se retira à la cour de l'Adighiz, prince de l'Adighiz,

baïdjan, où il fut assassiné peu après par des émissaires de son souverain. La fuite de Satoun amena une guerre entre les Géorgiens et l'atabek : le roi George rentra en campagne en 1163, et s'avança en vainqueur jusqu'à la puissante ville de Tovin en Arménie, qui était alors possédée par les Musulmans; elle fut prise, et soixante mille prisonniers persans tombèrent entre les mains des chrétiens. Aussitôt que l'atabek apprit cette nouvelle, il se prépara à tirer une vengeance éclatante des chrétiens, et il rassembla une puissante armée pour aller chercher George jusque dans le sein de ses états : il prit et brûla les villes de Mrean et d'Aschnag, passa au fil de l'épée tous les Arméniens et les Géorgiens qu'il rencontra; enfin il entra dans la province de Koukark'h et vint camper dans la plaine de Gaga. Le roi George et son sbarabied Ivane Orpélian vinrent l'y chercher avec une armée assez nombreuse; il s'y livra une bataille très longue et très sanglante, où l'atabek fut mis dans une déroute complète, et contraint de rentrer couvert de honte dans ses états. L'année suivante, l'Adighiz fit un nouvel armement contre les Géorgiens, et il engagea le sulthan des Seldjoukides, Arslan, à prendre part à la guerre. Ces princes se mirent en marche avec des forces considérables composées de Persans et de Turcs, et ils vinrent mettre le siège devant Anï, qu'ils tinrent bloquée pendant trente jours : ne pouvant enlever la place de vive force, ils en levèrent le siège, et se contentèrent de faire des courses dans le pays des Géorgiens. La guerre traîna en longueur pendant quelques années; et, à la fin, George, pour faire la paix, consentit à remettre Anï entre les mains des Persans. Peu après, vers l'an 1174,

remet à la tête de ses troupes et marcha contre cette ville, qui fut abandonnée aux Persans avec beaucoup de regret. Il fit prié l'émir musulman Amirschah, mandait, l'emmena en Géorgie et confia la défense d'Ani à son neveu Ivane Orpélian. Ildighiz vint avec son armée assiéger encore cette ville, qui fut réduite à la dernière extrémité : Ivane était sur le point de se rendre ; mais les Arméniens habitaient Ani, et qui recherchaient la vengeance des Musulmans : ils pressèrent de résister encore et ne firent que succéder à un succès par un autre. Vers l'an 1177, il éclata de nouvelles divisions entre les princes géorgiens : Ivane, irrité contre le roi, voulut le détrôner, et mettre sur le trône son neveu Temna, qui n'était que l'égilite héritier de la couronne. Un grand nombre de princes géorgiens et arméniens se joignirent à Ivane, et eurent le même dessein. George, chef de cette ligue, se réfugia dans les montagnes d'Armenie, où Ivane vint l'assiéger avec sa propre armée. Le siège dura longtemps : les princes alliés d'Ivane ne pouvaient en venir à bout ; ils abandonnèrent le siège et se retirèrent ; George parvint à échapper du parti de son adversaire et à aller se réfugier dans le sultanat de Roum. Il eut bientôt un secours qui lui vint de la part du sultan Schah, et qui lui fut amené par le général Khoubasar. George sortit de Roum, défit les troupes d'Ivane et le contraignit de lever le siège : ce prince fut abandonné par ce qui lui restait de partisans, et il fut réduit à se réfugier avec le jeune Temna, dans la forteresse de Lorhi qui lui appartenait. Il envoya alors son frère et ses deux fils auprès de Ildighiz pour lui demander secours. George vint chercher son neveu dans Lorhi, qu'il tint

pendant long-temps étroitement bloquée : tous ceux qui y étaient renfermés avec le prince Orpélian l'abandonnèrent, redoutant la colère de George ; Temna lui-même le quitta, et Ivane se vit presque seul enfermé dans la forteresse, attendant vainement des secours de Perse. George envoya alors vers lui, pour l'engager à rendre la place, et à se soumettre à sa puissance : il promettait de ne lui faire aucun mauvais traitement. Le prince Orpélian, voyant que sa résistance n'avait plus d'objet, puisque Temna l'avait abandonné, sortit de la forteresse, et vint dans le camp de George, qui viola indignement sa parole en le faisant massacrer avec tous ceux de sa famille qui se trouvaient dans la Géorgie : il fit bien plus encore ; il voulut anéantir jusqu'au souvenir de leur nom dans son royaume, en ordonnant de détruire tous les livres qui traitaient de leur histoire. Ces événements arrivèrent en l'an 1177. Pour qu'il n'y eût plus à l'avenir de troubles dans ses états, George fit crever les yeux à son neveu Temna. Il partagea ensuite toutes les possessions du prince Orpélian entre ceux qui l'avaient servi avec le plus de zèle dans cette guerre. George mourut peu après, vers l'an 1180 ; il eut pour successeur son fils George III, et sa fille Thamar.

S. M—N.

GEORGE IV, surnommé LASCHA ou *le Lippu*, roi de Géorgie, succéda environ vers l'an 1198 à sa mère Thamar, fille de George III. Il était fils d'un prince de la race des Pagraïdes nommé David, qui possédait le pays des Ossi dans le Caucase, et qui fut le second mari de sa mère, la reine Thamar. Au commencement de son règne, les Musulmans de Gandjah firent une invasion en Géorgie : il marcha contre eux avec une puis-

GEO

ée, et les contraignit de se soumettre à sa domination. Sous le règne de George IV, les armées géorgiennes obtinrent, en combattant les Perses, la gloire qu'elles s'étaient perdue sous le règne précédent. Le prince arménien, général des troupes du roi George, fut tué en 1209 d'une expédition contre les atabeks de l'Aderbaïdjan, et son frère, s'empara de la ville de Derbend et de son territoire; il y fit mourir un grand nombre de prisonniers, et força un grand nombre d'habitants du pays à embrasser la religion chrétienne et à se faire baptiser. L'année suivante, les Perses pénétrèrent dans l'intérieur des états de Géorgie et prit Ardebil où il y eut un grand massacre. Ce général rentra en Géorgie avec un immense butin, et mourut en 1211, dans la ville de Tiflis, sa résidence. George régna en Géorgie pendant plusieurs années, et sous son règne que les généraux moghols Gengis-Khân entrèrent en Arménie. Après la défaite du sultan de Djelal-Eddyn et sa retraite en Perse, le prince Sabada-Bahadour, chef des Perses de Moghols, pénétra dans l'Azerbaïdjan, avec l'intention de soumettre les peuples qui environnent la mer Caspienne. L'an 1220, il s'avança vers le défilé de Derbend, dont il se rendit maître, et se fit sur les terres du roi de Géorgie où il fit de grands ravages, et se dirigea vers Kour, et vint passer l'hiver dans la plaine de Peghamedch entre Derbend, Bardaa et Pelongoun. Au commencement du printemps, il s'avança dans la province de Koukarkh, et s'empara du reste de la Géorgie. Le roi George, le vainqueur de la bataille d'Ivane, qui avait succédé à son père, et Zak'hare, et V. Anan, prince de K'lor, rassemblèrent leurs troupes et vinrent à la rencontre des

GEO

Moghols, dans la plaine de Khounan où ils leur livrèrent bataille: les Perses commandés par George et Ivane furent mis dans une déroute complète et contraints de prendre la fuite; mais Vahram et ses soldats se conduisirent vaillamment, qu'ils parvinrent, après un combat fort long et très sanglant, à forcer les Moghols de faire retraite jusqu'au pays de Kartman. Ces étrangers restèrent encore quelque temps dans cette contrée; puis ils se mirent en route pour en sortir par le défilé de Derbend, qu'ils trouvèrent occupé par leurs ennemis. Ne pouvant passer par cet endroit, ils furent obligés de se frayer un chemin à travers les gorges inaccessibles du Caucase: les peuples de Khountchakh voulurent s'opposer à leur retraite; mais ils étaient trop faibles pour résister aux Moghols, qui les vainquirent, et firent un grand carnage, et continuèrent leur marche vers le pays de Kapchak, pour aller rejoindre les armées mogholes qui étaient à l'orient de la mer Caspienne. L'an 1222, un assez grand nombre d'habitants du pays de Khountchakh, dont les habitations avaient été détruites par les Moghols, vinrent trouver le roi George et le prince Ivane, et les prièrent de leur accorder des terres dans leurs états, promettant de les servir fidèlement: refusé dans leur demande, ces fugitifs dirigèrent leurs pas vers la ville de Gandjah ou Kandsar, qui était alors occupée par les Musulmans, pour obtenir un asile dans son voisinage. Les Musulmans leur ayant accordé ce qu'ils demandaient, ils s'établirent dans les environs de cette ville. Cet arrangement ne put pas aux Géorgiens, qui voulurent chasser ces étrangers des cantons qu'ils venaient d'occuper. Ivane rassembla, en 1225, les armées géo-

es, et vint fondre à l'improvise sur les fugitifs de Khount-
1, qui le vainquirent complète-
, détruisirent son armée, firent
nniers un grand nombre de ses
its, et le contraignirent de pren-
a fuite. L'année suivante, Ivane
t avec une nouvelle armée, et se
a des revers qu'il avait précé-
ment éprouvés. Le roi George
stait plus à cette époque; il était
en 1223: ce prince n'avait pu
nsoler des ravages que les Mo-
avaient faits dans la partie mé-
nale de ses états, ni oublier qu'il
été vaincu par eux; ce chagrin
terminé ses jours. Il n'avait point
épouse légitime, et ne laissa d'une
bine qu'il aimait beaucoup, qu'un
enfant, nommé David, qui fut
dans la suite sous le nom de Da-
V, et mis sous la tutelle de Rou-
au, sœur du roi; mais elle s'em-
de la royauté au préjudice de son
u.

S. M—N.

GEORGE V, roi de Géorgie, fils
David V, fut placé sur le trône
à la mort de Vakhtang III, en
1, par Aldjaïton, sulthan des Mo-
s de Perse. Comme il était encore
jeune, et qu'il n'était pas en état
de diriger lui-même les rênes du gou-
vernement, on confia l'administration
du royaume à George, fils du roi
Démétrius II. Le jeune prince vécut
peu de temps; et il fut remplacé
son tuteur George, qui suit.

S. M—N.

GEORGE VI, fils de Démétrius II
Dimitri, succéda à son parent
George V, dont il avait été le tuteur.
Il compté au nombre des rois les
plus célèbres de la Géorgie, par les
services qu'il a rendus à son pays: les
Géorgiens lui ont donné le surnom de
illustre. Depuis fort long-temps
la Géorgie était déchirée par des divi-

sions intestines dans la race royale
des Pagratides, divisions fomentées
par les princes moghols de Perse, qui
cherchaient à se rendre maîtres de ce
royaume. George parvint par ses belles
qualités à faire cesser les guerres
civiles, et à engager tous les Géor-
giens à se soumettre à une seule do-
mination. Il gouverna toute la con-
trée depuis les limites occidentales du
royaume d'Imireth, jusqu'au fleuve
Tchorokhi, et de là jusqu'au pays
de Kakheti et au défilé de Der-
bend. Quand il fut paisible possesseur
de ses états, il secoua le joug des
sulthans moghols de Perse, dont l'em-
pire s'écroulait; il s'affranchit du tribut
que ses prédécesseurs leur payaient,
rassembla des troupes, chassa entière-
ment les armées mogholes de la Géor-
gie, et, de plus, ravagea les provinces
d'Erivan, de Schirwan, et de Mogan,
qui restèrent sous leur domination.
Quoique les contrées soumises à sa
puissance eussent été dévastées par de
longues et sanglantes guerres, il par-
vint à les rendre florissantes, et à ré-
parer tous les maux causés par le ra-
vage des Moghols. Ce prince mourut en
paix en 1346, après un règne long et
heureux; son fils David VI lui suc-
céda.

S. M—N.

GEORGE VII était fils de Bagrat V.
En l'an 1588, Tamerlau entra dans
la Géorgie pour détruire ce royaume,
et forcer ses habitants à embras-
ser le musulmanisme. Le roi Bagrat
fut vaincu dans plusieurs combats: sa
capitale Teflis fut prise; et lui-même
fut contraint, pour conserver sa cou-
ronne, d'aller trouver le conquérant
tartare en personne, de reconnaître sa
puissance et de se faire musulman.
tandis que ses fils George, Constantin
et David, qui ne voulurent point suivre
son exemple, se réfugièrent dans les
gorges du Caucase, avec un petit nom-

artisans. Le roi Bagrat, qui embrassé la religion de Mahomet, fut emmené par apparence, fut emmené par en Arménie jusqu'au pays : ne sachant que faire pour ses mains et retourner dans il prétexta un grand zèle nouvelle croyance qu'il venait, et demanda à son vaincorps de douze mille Persans rer dans son royaume, et convertir entièrement les habitants. Tamerlan se laissa tromper proposition, et accorda à Babandre d'hommes qu'il désirait : aussitôt avertir secrètement se tenir prêts à les attaquer tage dans des lieux difficiles proposait d'engager ces Persange rassembla tout ce qu'il soldats géorgiens et imérimit à leur tête, se conformant aux avis qu'il avait reçus, tout ce corps d'armée perçut son père, qui abjura manisme, et rentra avec lui llis. Tamerlan, transporté rentra dans la Géorgie, où des horribles ravages, ruina les villes, les églises et les es. Ces malheurs nécessèrent dant tout le temps que Baa encore sur la Géorgie : il en 1504. Son fils George té sur le trône, ne voulut ue son père se soumettre à la de Tamerlan : ce conqué- Géorgie une troisième ex- qui ne fut pas beaucoup plus que la précédente. George se ns les montagnes : les armées ravagèrent le plat pays ; et retourna en Arménie sans forcer le roi dans sa dernière En l'an 1400, le conquérant ntra pour la quatrième fois Géorgie, résolu de punir le roi

George, qui avait chassé les armées musulmanes de ses états. Tamerlan vint camper près du monastère de Manglisi, dans le pays de Somkhetbi et envoya un message vers le roi pour le sommer de venir lui rendre hommage dans son camp, en lui en donnant outre cela d'embrasser la loi de Mahomet. George méprisa les menaces de Tamerlan, et se retira dans la partie la plus inaccessible de son royaume : Tamerlan alors s'avança la tête de son armée, et prit la forteresse de Birtvisi, située sur les bords du fleuve Algète, au sud-ouest de Teflis ; mais bientôt après il changea de dessein, rentra en Perse, et abandonna la Géorgie pour jamais. Dès qu'il eut quittée, George rassembla toutes ses troupes, reprit Teflis avec toutes les autres forteresses conquises, et chassa tous les Musulmans de ses états. Les Persans tentèrent plusieurs fois de venger cet outrage, et de rentrer en Géorgie : jamais ils ne purent y venir à bout ; George les mit toujours en déroute, et ils furent contraints de faire la paix avec lui. La Géorgie fut tranquille et heureuse sous le gouvernement de George, qui mourut en 1407 ; son frère Constantin I^{er} succéda.

S. M—N.

GEORGE VIII, roi de Géorgie, plutôt de la partie de la Géorgie nommée K'harthli, dont la capitale est Teflis, était fils de Constantin II ; en 1504 il succéda à son frère David VII, qui s'était fait moine. Ce prince était tributaire des sultans de Perse de la race des sofis. Il régna en persé pendant dix ans, et mourut en 1515, laissant le trône à son neveu Louisab I, fils de David VII. S. M—N.

GEORGE IX, roi de Géorgie, fils et successeur de Simon I, monta sur le trône en 1600, avec la permission du roi de Perse Schah-Abbas,

éduit son père à la qualité de vassal. Sous le règne de George I 1603, les Othomans firent invasion en Géorgie, et s'emparèrent du pays nommé Sa-Atabago, qui entoure la ville d'Akhal-Tsikhé et le pays qui en dépend. Il fut alors incorporé au royaume de Géorgie, à l'empire othoman et administré par un pacha. A peu près vers la fin de l'époque, le roi de Géorgie envoya une ambassade vers le czar de Russie, Boris Feodorovitch Goudounow, pour mettre ses états et son fils sous la protection de ce prince. Le czar lui demanda alors Hélène pour son fils Fedor; et permit de donner sa fille Xenia au neveu du roi George, le prince Khosdro, qui fut envoyé à Moscou pour terminer ces négociations. Tous ces projets n'eurent point de succès; car, vers la fin de la même époque, George IX mourut empoisonné par les ordres de Schah-Abbas II. Il eut pour successeur son fils Schah-Abbas II, qui monta sur le trône avec la permission du roi de Perse.

S. M.—N.

GEORGE X, roi de Géorgie, succéda à son père, Vakhtang IV, dans le gouvernement du pays de Kartli, en 1676, tandis que le prince Artchil prit possession du pays de Kakheti. Ce prince gouverna en paix la Géorgie pendant plusieurs années, sous la souveraineté des rois de Perse; mais ensuite il ne put profiter de la faiblesse d'Houshab, il leva des troupes, se révolta et tenta de soutenir ses prétentions par la force des armes. Houshab conféra alors le titre de Héraclius I^{er}, fils de Theimouraz, roi de Kakheti. Ce prince embrassa la religion musulmane, prit le nom de Naser-ali-khan, et entra

en 1688 dans le pays de K'arthli avec une armée persane. Les deux royaumes se livrèrent de longs et de sanglants combats, qui n'eurent aucun résultat décisif. Héraclius ne put jamais devenir paisible possesseur de la couronne; George, épuisé par les fréquentes batailles qu'il avait livrées à son compétiteur et aux Persans, confia l'administration de ce qui lui restait de son royaume à son frère Levan, et alla auprès de Schah-houssein, à Ispahan, où il embrassa le musulmanisme, et prit le nom de Gourghin-khan. Schah-houssein le reçut avec bonté, et lui accorda le titre de waly de Géorgie: mais il ne le renvoya pas dans ses états; il le garda à sa cour, et lui donna le gouvernement de la province de Kirman. Pendant l'absence de George, Héraclius rentra en Géorgie avec des troupes, en chassa Levan, et s'y fit reconnaître roi: mais son autorité fut de courte durée; car il fut bientôt après chassé par Levan. Lorsque les Afghans se révoltèrent pour la première fois contre le roi de Perse, ce monarque nomma Gourghin-khan gouverneur de Kandahar, et il l'envoya avec une puissante armée pour soumettre les rebelles. Gourghin les eut bientôt fait rentrer dans le devoir. Le bruit de sa valeur s'était répandu jusque dans ces contrées: il n'eut pas la peine de combattre; personne n'osa soutenir sa présence. Quand il fut établi dans son gouvernement, il voulut rechercher les auteurs de la révolte; et sous ce prétexte il accabla les Afghans des plus cruelles vexations, et les réduisit au désespoir. Ceux-ci envoyèrent des députés de leur nation à Ispahan auprès de Schah-houssein pour se plaindre de Gourghin: les grands de la cour, amis de ce dernier, empê-

GEO

rs prières de parvenir jus-
 erain. Gourghin, extrême-
 de ce que l'on s'était plaint
 esantit encore le joug de sa
 a sur les malheureux Af-
 t arrêter tous les chefs des
 parmi lesquels était Mir-
 des personnages les plus
 du pays. Lorsque ce der-
 rivé à Ispahan, où il de-
 gardé prisonnier comme
 s'occupa d'y pratiquer des
 ec les courtisans pour ga-
 nveillance du roi, et pour
 e la défiance sur la puis-
 es projets de Gourghin-
 ennemi. Mir-Wais parvint
 succès de ses vues dans
 et il fut environ deux ans
 oyé avec honneur dans sa
 que Gourghin - khan re-
 ne un affront insigne, dont
 le moyen de se venger à
 ix que ce fût : mais avant
 accomplir ses projets, il
 dé par son ennemi au mi-
 camp en 1709, lorsqu'il
 attré une tribu d'Afghans
 S. M—N.

GE XI, dernier roi de
 était fils du fameux Héra-
 vivant de son père, il fut
 des provinces de Bort-
 Somkethi, situées dans
 méridionale de la Géorgie,
 a par son courage dans
 ts combats qu'il soutint
 Persans pour défendre le
 où il était appelé à régner.
 mourut le 11 janvier 1798.
 Il ne monta donc sur le
 dans un âge fort avancé.
 ègne, la Géorgie fut conti-
 ravagée par les invasions
 s, qui se répandirent im-
 dans toutes les parties du
 Le prince Jean son fils les

GEO

vainquit une fois ; mais ils n'en cont-
 nuèrent pas moins leurs dévastations
 Dans ce temps les Turks entrèrent
 dans la Géorgie par un autre côté
 sous le commandement du pacha de
 Kars. George fit marcher contre lui
 son fils aîné David, qui mit en de-
 route l'armée turke, et prit la for-
 teresse de Kizil - tchaktchak ; on
 bientôt la paix, et David rentra avec
 ses troupes dans le royaume. Après
 la mort d'Agha-Mohammed - khan
 son neveu Baba-khan devint souve-
 rain de Perse, et envoya une am-
 bassade au roi George pour l'enga-
 ger à se mettre sous sa protection, en
 lui donnant pour otage son fils Da-
 vid. George, qui redoutait la puis-
 sance des Russes, aurait bien voulu ac-
 cepter cette proposition ; mais il la re-
 fusa cependant, parce qu'il en craignit
 les conséquences pour son royaume.
 Afin de se mettre à l'abri de la vengean-
 ce des Persans, il songeait à se mettre
 sous la protection des Turks, attend
 qu'il se trouvait alors sans aucun se-
 cours de la part des Russes ; il ne le fit
 pas non plus, parce qu'il craignit en-
 core d'irriter ces derniers. Il envoya
 donc demander du secours à l'empereur
 Paul 1^{er}, qui fit partir deux ré-
 giments pour le soutenir contre les Per-
 sans. Ayant alors rassemblé ses trou-
 pes et celles que lui fournirent les peu-
 ples de Schouschi et de Schaki, il en
 donna le commandement à son fils
 Jean, qui se joignit aux troupes
 russes, et marcha contre les Lezghis
 commandés par Omar - khan, dans
 le pays d'Awar. Ces peuples furent
 vaincus sur les bords du fleuve Yor-
 dans le pays de Kakhethi ; et la
 Géorgie fut pendant quelque temps
 délivrée de leurs incursions. George
 mourut peu après, en 1800. Ce
 prince, qui fut le dernier roi de
 Géorgie, avait épousé deux femme

qui se nommaient, Ketevan, de la famille Endronikaschvili, et Marie, fille du prince George Zizian. Il eut de la première David, qui céda l'héritage de son père à l'empereur Alexandre, et qui vit actuellement à Pétersbourg avec le titre de lieutenant-général, George, Bagrat, Thimouras, et quatre filles nommées Varvara, Sophia, Anna et Riphisima; les enfants de la seconde femme sont Mikhael, Djibril, Ilia, Okrop'hari, Izakli, Thamar et Anna. S. M—N.

GEORGE I^{er}., ou **JOURI I^{er}.**, Wladimirowitch, grand-prince de Kiew, alors le siège de la souveraineté en Russie, monta sur le trône l'an 1149, après en avoir chassé Isiaslaf : il en fut chassé lui-même plusieurs fois jusqu'en 1154. Cette année il affermit sa puissance, et vit tous les autres princes s'humilier devant lui. Il se proposait d'entreprendre une expédition contre la ville de Nowgorod, dont il était mécontent; mais la mort le surprit, et il termina, en 1156, son orageuse carrière. La passion de tout envahir et de dominer aux dépens de ses voisins lui fit donner le surnom de *Dolgorouki* (aux longues mains). Ce surnom fut conservé à l'un de ses fils, duquel prétend descendre la famille des princes Dolgorouki, une des plus distinguées du pays. Ce fut George ou Jouri I^{er}, qui donna naissance à la ville de Moscou. Il n'y avait alors, dans l'emplacement qu'occupe cette ville, qu'un village appartenant à un riche propriétaire. George, passant par les domaines de ce propriétaire, eut à se plaindre de lui, le fit condamner à mort, et s'empara de ses biens. Peu après il fit construire, près de la rivière de Moskwa, un bourg, qui fut entouré d'un rempart de bois, et qu'il peupla d'une colo-

nie appelée de divers endroits ses états. Telle fut l'origine de cette ville de Moscou, qui dans la suite devint la capitale des czars, qui par son immense étendue a toujours fixé l'étonnement des voyageurs, et dans les derniers temps fixa l'attention de l'Europe par un des événements les plus remarquables de l'histoire. — **GEORGE II**, ou **JOURI II** Usevolodowitch, grand-prince de Wolodimir, où était alors le premier trône de Russie, monta, d'abord, sur ce trône en l'an 1212 : il régna pendant cinq années de règne, et fut obligé de le céder à Constantin son frère. Celui-ci, au moment de mourir, rappela George, et le déclara son successeur. La Russie avait beaucoup souffert par le partage des provinces entre plusieurs souverains : mais elle éprouva une calamité bien plus terrible; ce fut l'invasion des Tatars mongols, qui avaient alors pour khan le fameux Djenguiz. Les princes russes ne purent concentrer leurs forces pour résister à ces farouches guerriers, parce qu'ils se méfiaient les uns des autres. George ou Jouri II, qui, en qualité de premier souverain, eût dû se mettre à leur tête, resta long-temps dans l'inaction, ne songea à conjurer l'orage que lorsqu'il avait déjà éclaté sur une grande partie du pays. Sa capitale fut prise; sa femme et ses enfants furent égorgés. Réduit au désespoir, il se leva, en 1237, avec une armée considérable, combat avec fureur, mais ne put lancer la victoire, et succomba percé de coups. Sa mort acheva de répandre la confusion et le découragement. Batou, qui commandait les Tatars dans cette expédition, trouva plus de résistance, et devint le maître des destinées de la Russie. La soumission des princes russes

GEO

étrangers dura jusqu'à la fin du dixième siècle. Iwan Vasiliewitch ne put mettre un terme par son règne, et en profitant de la désunion qui régna parmi les chefs des tribus, il se fit proclamer roi.

GEORGE II, patriarche d'Arménie, succéda à ZACHARIE I^{er}, le 15 mai 876. Il était né dans la ville d'Arbni, et il avait été élevé dans un séminaire patriarcal : il était généralement estimé pour sa science et sa piété ; et tout le monde le vit avec plaisir sur le premier trône épiscopal de l'Arménie. En 885, le prince des Pagratides, Aschod, vint à l'Arménie. Cette cérémonie fut célébrée avec une grande solennité dans la ville d'Arbni, en présence de tous les évêques du pays, et du général arabe Sempad, qui avait conquis l'Arménie pour le khalife. Il avait près de cinq cents ans, et la monarchie royale était éteinte. Ce prince fut reçu avec une grande considération pour le mérite de son oncle George, et ne fut pressé de quitter le trône qu'après qu'il mourut, en 889, à la ville d'Abaraju, dans le pays de Géorgie, en revenant de Constantinople l'année suivante. George conquit le trône par le fils d'Aschod, qui se nommait Sempad ; mais bientôt l'oncle du prince, appelé Apas, se fit proclamer roi à Kars, s'y fit déclarer roi, et se fit couronner de fers son parent Ader, roi de Géorgie, qui était allé à la conquête de Sempad, et marcha pour s'emparer du trône. George voulut résister à la guerre qui était sur le point d'éclater entre les deux papes, mais il se hâta d'aller trouver Apas, et de lui proposer de rendre la liberté à son peuple, et à faire la paix : ses propositions furent inutiles ; et Sempad fut obligé d'employer la force des armes pour contraindre son oncle à

GEO

reconnaître son autorité. Apas, irrité contre le patriarche qui n'avait pas voulu prendre part à ses projets, répandit beaucoup de bruits calomnieux contre lui, pour le faire chasser de son siège ; mais il ne put en venir à bout, et il en mourut de chagrin en l'an 891. L'année suivante, le khalife fit remettre à Sempad une couronne royale par son lieutenant Ap'hschin ; et le patriarche consacra dans l'église d'Eragavors, dans la province de Schirag. L'an 895, Ap'hschin, gouverneur de l'Arménie méridionale, qui était ennemi de Sempad, voulut le faire périr, et se prépara à venir l'attaquer dans le sein de ses états. Le patriarche alla au-devant du général arabe, pour tâcher de désarmer sa colère et l'engager à abandonner son entreprise. Ap'hschin feignit de se laisser convaincre par les raisons de George, et il lui persuada d'amener Sempad pour avoir une conférence avec lui. Le patriarche vint donc trouver le prince d'Arménie, pour lui faire part des intentions d'Ap'hschin : mais ce prince, qui connaissait la perfidie de ce dernier, refusa d'aller au rendez-vous ; et George retourna annoncer au général ennemi que ses démarches avaient été inutiles. Celui-ci, trompé dans ses espérances, ne put modérer sa fureur : il fit charger de fer le patriarche, qu'il emmena prisonnier à sa suite, et qu'il garda dans son camp jusqu'à ce que Haman, roi des Aghovans, le racheta pour une somme considérable ; et ce prélat retourna dans sa résidence en Arménie. Mais extrêmement affligé de l'état désastreux où se trouvait sa patrie, qui était déchirée par les démêlés des princes de la famille royale, et par les courses des Arabes, il se retira dans la province de Vasbour

gan, où il tomba bientôt malade, et mourut l'an 897, après avoir occupé le patriarcat pendant 21 ans et quelques mois. On l'enterra dans le monastère de Dsoroi-Vank'h, au pays de Dosb: il eut pour successeur Maschdots. S. M—N.

GEORGE III, patriarche, naquit à Lorhi, ville du pays de Daschir, dans l'Arménie septentrionale. Il fut secrétaire du patriarche Grégoire II, qui résidait dans la petite Arménie, à Thavplor, ville du pays de Dchahan, où les patriarches d'Arménie siègent pendant quelque temps. En l'an 1071, le patriarche Grégoire, ennuyé des soins de l'épiscopat, et affligé par le spectacle des maux qui désolaient l'Arménie, résolut d'abandonner sa dignité, et de se retirer dans une solitude pour y finir saintement sa vie: il ne communiqua son dessein qu'à son secrétaire George Lorhetsi, qui voulut l'accompagner dans sa retraite. Les rois et princes de la petite Arménie, Kakig, Adovm et Apousahl, tentèrent de dissuader le patriarche d'accomplir ce dessein; mais ils ne purent en venir à bout. Ils se déterminèrent alors de mettre en sa place son secrétaire George, qui se laissa facilement séduire par l'éclat de la dignité patriarcale. Lorsqu'on fit connaître cette résolution à Grégoire, il en fut très étonné: bon gré mal gré, il sacra George patriarche à Thavplor, et se retira dans la montagne Noire de la Cilicie occidentale. Beaucoup de personnes ne voulurent pas reconnaître le nouveau pontife, et allèrent trouver Grégoire dans sa solitude, en continuant de le regarder comme le seul légitime patriarche. George en fut très irrité, et maltraita beaucoup ceux qui s'attachaient au patriarche Grégoire, malgré son abdication; ce qui occa-

sionna de grands troubles en Arménie. George, par la dureté de son caractère, mécontenta la plupart des prêtres et des princes qui étaient attachés à son parti. Ils l'abandonnèrent et allèrent joindre Grégoire dans la montagne Noire, où l'on forma un concile, qui déposa George en l'an 1075, après un patriarcat de moins de deux ans. Abandonné de tous ses partisans, George fut contraint de quitter Thavplor; il se retira à Tarsus où il mourut bientôt après. S. M—N.

GEORGE LE FOULON, ou *le Cappadoce*, intrus placé sur le siège d'Alexandrie, fut appelé du premier nom, parce que cette profession était exercée par son père; et du second, parce qu'il était originaire de cette province. Ammien-Marcellin prétend qu'il était d'Épiphanie, en Cilicie; mais son opinion ne peut prévaloir sur celle de Saint Athanasius, qui devait bien connaître George, qui le fait Cappadocien, ni sur celle de St. Grégoire de Nazianze, Cappadocien lui-même, qui reconnoît George pour son compatriote. Le caractère, les sentiments et la conduite de George répondaient à la bassesse de sa naissance. Peu d'hommes ont été plus corrompus et plus méprisables. Il commença d'abord le vil métier de parasite. Puis, vu ensuite d'un emploi subalterne dans les fournitures de l'armée, il détournait à son profit l'argent qui lui était confié, et fut obligé de s'enfuir. Il se livra alors au vagabondage. A tant de mauvaises qualités, il joignait une profonde ignorance, n'avait aucune connaissance des lettres humaines, bien moins encore des saintes Écritures et de la théologie. Cet homme néanmoins, « hardi, sans pudeur sans entrailles, » parut aux Ariens dont il partageait les erreurs, un instrument dont ils pouvaient u-

vir. Ils firent entrer dans l'empereur Constance, qui était leur protecteur et leur appui. En 356, dans la ville d'Antioche, dans une assemblée de trente évêques, le respectable George fut nommé et reçut la mission d'aller prêcher dans l'église dont St. Athanase était évêque. George fit un voyage à Alexandrie, accompagné de Constance, des évêques mandés par Sébastien, évêque de Carthage et manichéen, digne esclave de l'empereur. Son arrivée fut pour eux un signal de persécution. Sous prétexte de chercher St. George, qu'on supposait caché dans la ville, on fouilla partout; on viola les sépultures; les vierges furent en prison, les évêques furent emprisonnés par les soldats; on se bécota, on enleva les chrétiens pendant la nuit, et il n'y eut pas d'ordre au quel on ne se fût opposé. C'est sur les débris que George exerça ses violences, les Ariens même furent pas exemptés, de sorte qu'il fut également odieux à tous. Sa conduite à Alexandrie fut odieuse. Les Alexandrins s'insoulevèrent contre lui, et l'obligèrent de fuir. Mais, appuyé par l'empereur, il revint plus terriblement. Il n'est pas douteux qu'un soulèvement n'eût éclaté contre lui si les esprits n'avaient été retenus par la crainte d'Athème, alors évêque de la ville, ami de George. Julien, empereur, ayant fait couper la tête à St. George, les païens, dont on avait pillé les temples à son honneur, qui le regardaient comme le vainqueur de leurs dieux, ne se contentèrent pas de le brûler; ils se jetèrent sur ses débris et l'accablèrent d'injures. Le lendemain, ils le

promenèrent par toute la ville sur un chariot, et, ayant fait allumer un bûcher, l'y précipitèrent avec sa monture; après quoi, ils jetèrent ses cendres au vent, et pillèrent sa maison et ses trésors. Julien, en apprenant cette nouvelle, fut irrité, ou feignit de l'être. Il écrivit une lettre sévère à l'empereur, mais ne poursuivit pas les coupables. Seulement, en amateur de livres, il fit faire des recherches pour recouvrer la bibliothèque de George, qui était très nombreuse (1), et qu'il connaissait. C'est le sujet de deux lettres de ce prince, l'une à Ecdicius, gouverneur, et l'autre à Porphyre, trésorier-général d'Égypte. — GEORGE, patriarche d'Alexandrie, succéda, en l'an 620, à Jean l'Aumônier, qu'on croit avoir été son oncle. Dès l'année 616, les Perses s'étaient emparés de l'Égypte; et Jean avait été obligé d'abandonner son siège et de se réfugier dans l'île de Cypré, où il mourut. (Voy. JEAN L'AUMONIER.) L'église d'Alexandrie gémissait sous la domination de ces peuples, lorsque George prit le gouvernement. Il eut à soutenir et à consoler son troupeau. On sait peu de choses sur ce qui le concerne. Baronius fait mention de lui en l'an 620, commencement de son épiscopat, et en 630, temps de sa mort. Est-il auteur de la *Vie de St. Jean-Chrysostôme*, dont Photius fait mention? Photius dit qu'il n'osait l'assurer. Casimir Oudin penche pour l'affirmative. Tilman, chartreux de Paris, très habile dans les lettres grecques, a donné une version latine de cette vie, in-fol., Paris

(1) Ce n'est pas sans quelque difficulté qu'on peut concevoir la profonde ignorance attribuée à George, avec le soin qu'il avait pris de rassembler des livres de tout genre, même avant qu'il eût été envoyé à Alexandrie. Julien, dans sa Lettre à l'empereur, rapporte que lorsqu'il était en Cappadoce, c'est-à-dire avant 350, George lui en avait prêtés plusieurs pour faire copier, qu'il lui avait rendu

1557. Elle se trouve en grec au VIII^e. volume de l'édition des œuvres de St. Chrysostôme, imprimée en 1613, par les soins de Henri Saville, prévôt du collège d'Éton. Le même Oudin pense qu'il faut encore attribuer à George d'Alexandrie le *Chronicon Alexandrinum*, découvert dans une ancienne bibliothèque de Sicile, par Jérôme Zurita, écrivain espagnol. Le jésuite Mathieu Sanderus fit imprimer cette chronique à Munich, l'an 1615, en grec et en latin. C'est un ouvrage utile en chronologie; et l'on y trouve des extraits de Jules Africain, et d'Eusèbe de Césarée, qu'on chercherait vainement ailleurs. George d'Alexandrie eut pour successeur dans son siège Cyrus le Monothélite. L—Y.

GEORGE PISIDÈS, qu'il ne faut pas confondre, ainsi que l'ont fait plusieurs critiques, avec le George qui fut archevêque de Nicomédie, sur la fin du IX^e. siècle, florissait en 630. Il était diacre, garde des chartes et référendaire de l'église de Constantinople. Il est l'auteur d'un poème en vers iambiques, sur la création du monde. Cet ouvrage, autrefois célèbre, est connu sous le titre consacré de *Hexaëmeron* (ouvrage des six jours). Suidas rapporte qu'il était de 3000 vers: le temps l'a réduit de moitié; il en est resté 1800, etc'est bien assez puisque personne ne le lit plus. La première édition de ce livre, intitulé. *Ἐξήμηρον ἢ Κοσμογονία, De mundi opificio, carmen iambicum*, fut faite à Paris en 1584, in-4^o. gr.-lat., sous les auspices de Frédéric Morel, imprimeur du roi, d'après un manuscrit de la bibliothèque du cardinal Sirllet; quelques exemplaires de cette même édition portent la date de 1535. A la suite de l'*Hexaëmeron* se trouvent quelques fragments du même auteur, parmi lesquels on distingue

un poème sur la Vanité de la vie; Guillaume Cave et Léon Allacci, to en indiquant l'édition de Paris, ont cité, comme édition *princeps*, celle de Rome, 1590, in-8^o. qui ne contient que le texte publié par Jérôme Bruneau, jésuite; l'ouvrage de George s'y trouve sous le nom de St. Cyrille patriarche d'Alexandrie, sans qu'aucune note critique, discutant la notoriété de l'édition de 1584 et les droits incontestables de Pisidès, puisse à ce moment les avoir balancés et donner quelque poids à cette véritable erreur qui a été bien réparée dans les éditions suivantes; toutes celles de la Bibliothèque des Pères reproduisent l'*Hexaëmeron*. Il a été imprimé avec soin dans le Recueil des poètes grecs, tragiques comiques, lyriques, épigrammatiques qui parut en grec et en latin, à Genève, 1606, 1614, 2 vol. in-fol. Mais l'édition la plus recherchée, sans qu'on puisse cependant la regarder comme la meilleure, est celle qui parut à Heidelberg, chez H. Commelin, 1596 in-8^o. George Pisidès était un auteur très fécond; car la liste de ses productions est fort longue. Toutes n'ont pas vu le jour; la plupart sont des poésies iambiques relatives aux événements de l'histoire contemporaine. Le recueil le plus complet de ses œuvres se trouve dans la belle collection connue sous le nom de *Byzantine*. Il y fait partie du volume publié par Fogini, et généralement regardé comme le plus beau pour l'exécution typographique: *Corporis historiae Byzantinae nova appendix, opera Georgii Pisidæ, Theodosii diaconi Corippi Africani grammatici collectens*, Rome, 1777, in-fol. Voici les titres des principaux ouvrages de Pisidès qu'il renferme: I. *De expeditione Heraclii contra Persas acroases tres*. II. *Bellum Abaricum*

é, et les contraignit de se soumettre à sa domination. Sous le roi George IV, les armées géorgiennes, en combattant les Perses, la gloire qu'elles s'étaient acquise sous le règne précédent. Le prince arménien, général des troupes du roi George, fut tué en 1209 d'une expédition contre les atabeks de l'Aderbaïdjan, et le roi s'empara de la ville de Derbend de son territoire; il y prit un grand nombre de prisonniers, et força un grand nombre d'habitants du pays à embrasser la religion chrétienne et à se faire baptiser. L'année suivante, il pénétra dans l'intérieur des états de l'Arménie et prit Ardebil où il y eut un grand massacre. Ce général retourna en Arménie avec un immense butin, et mourut en 1211, dans la ville de Van, sa résidence. George régna en Arménie pendant plusieurs années, et fut tué par les généraux moghols. Le sultan Khân entrèrent en Arménie après la défaite du sultan de Djelal-Eddyn et sa retraite vers le sud. Sabada-Bahadour, chef des Moghols, pénétra dans l'Arménie, avec l'intention de soumettre les peuples qui environnent la mer Caspienne. L'an 1220, il marcha vers le défilé de Van, dont il se rendit maître, et se fit sur les terres du roi de Géorgie où il fit de grands ravages, et prit Kour, et vint passer l'hiver dans la plaine de Peghamedeh entre Bardaah et Pelougonn. Au commencement du printemps, il s'avança dans la province de Koukarkh, et chercha à réunir le reste de la Géorgie. Le roi George, le roi Ivane, le roi George, le roi Ivane, qui avait succédé à Zak'hare, et V'bram, prince de Khor, rassemblèrent leurs troupes et vinrent à la rencontre des

Moghols, dans la plaine de Khounm où ils leur livrèrent bataille : les corps commandés par George et Ivane furent mis dans une déroute complète et contraints de prendre la fuite ; mais V'bram et ses soldats se conduisirent vaillamment, qu'ils parvinrent, après un combat fort long et très sanglant, à forcer les Moghols de faire retraite jusqu'au pays de Kartman. Ces étrangers restèrent encore quelque temps dans cette contrée ; puis ils se mirent en route pour en sortir par le défilé de Derbend, qu'ils trouvèrent occupé par leurs ennemis. Ne pouvant passer par cet endroit, ils furent obligés de se frayer un chemin à travers les gorges inaccessibles du Caucase : les peuples de Khountchakh voulurent s'opposer à leur retraite ; mais ils étaient trop faibles pour résister aux Moghols, qui les vainquirent, et firent un grand carnage, et continuèrent leur marche vers le pays de Kaptchak, pour aller rejoindre les armées moghols qui étaient à l'orient de la mer Caspienne. L'an 1222, un assez grand nombre d'habitants du pays de Khountchakh, dont les habitations avaient été détruites par les Moghols, vinrent trouver le roi George et le prince Ivane, et les prièrent de leur accorder des terres dans leurs états, promettant de les servir fidèlement ; refusé dans leur demande, ces fugitifs dirigèrent leurs pas vers la ville de Gandjah ou Kandsag qui était alors occupée par les Musulmans, pour obtenir un asile dans son voisinage. Les Musulmans leur ayant accordé ce qu'ils demandaient, ils s'établirent dans les environs de cette ville. Cet arrangement ne plut pas aux Géorgiens, qui voulurent chasser ces étrangers des cantons qu'ils venaient d'occuper. Ivane rassembla, en 1225, les armées géo-

es, et vint fondre à l'impro- sur les fugitifs de Khount- , qui le vainquirent complète- , détruisirent son armée, firent niers un grand nombre de ses ts, et le contraignirent de pren- i fuite. L'année suivante, Ivane t avec une nouvelle armée, et se a des revers qu'il avait précé- ient éprouvés. Le roi George ait plus à cette époque; il était en 1223: ce prince n'avait pu nsoler des ravages que les Mo- avaient faits dans la partie mé- ale de ses états, ni oublier qu'il été vaincu par eux; ce chagrin terminé ses jours. Il n'avait point ipouse légitime, et ne laissa d'une ibine qu'il aimait beaucoup, qu'un enfant, nommé David, qui fut ans la suite sous le nom de Da- V, et mis sous la tutelle de Rou- n, sœur du roi; mais elle s'em- de la royauté au préjudice de son

S. M—N.

GEORGE V, roi de Géorgie, fils avid V, fut placé sur le trône : la mort de Vakhtang III, en , par Aldjaïton, sulthan des Mo- de Perse. Comme il était encore eune, et qu'il n'était pas en état nir lui-même les rênes du gou- vnement, on confia l'administration oyaume à George, fils du roi étrius II. Le jeune prince vécut peu de temps; et il fut remplacé ion tuteur George, qui suit.

S. M—N.

GEORGE VI, fils de Démétrius II *Dimitri*, succéda à son parent ge V, dont il avait été le tuteur. t compté au nombre des rois les célèbres de la Géorgie, par les ces qu'il a rendus à son pays: les giens lui ont donné le surnom de *illustre*. Depuis fort long-temps orgie était déchirée par des divi-

sions intestines dans la race royale des Pagratides, divisions fomentées par les princes moghols de Perse, qui cherchaient à se rendre maîtres de ce royaume. George parvint par ses belles qualités à faire cesser les guerres civiles, et à engager tous les Géor- giens à se soumettre à une seule do- mination. Il gouverna toute la con- trée depuis les limites occidentales du royaume d'Imireth, jusqu'au fleuve Tchorokhi, et de là jusqu'au pays de Kakhethi et au défilé de Der- bend. Quand il fut paisible possesseur de ses états, il secoua le joug des sulthans moghols de Perse, dont l'em- pire s'écroulait; il s'affranchit du tribut que ses prédécesseurs leur payaient, rassembla des troupes, chassa entière- ment les armées mogholes de la Géor- gie, et, de plus, ravagea les provinces d'Erivan, de Schirwan, et de Mogan, qui restèrent sous leur domination. Quoique les contrées soumises à sa puissance eussent été dévastées par de longues et sanglantes guerres, il par- vint à les rendre florissantes, et à ré- parer tous les maux causés par le ra- vage des Moghols. Ce prince mourut en paix en 1346, après un règne long et heureux; son fils David VI lui suc- céda.

S. M—N.

GEORGE VII était fils de Bagrat V. En l'an 1388, Tamerlau entra dans la Géorgie pour détruire ce royaume, et forcer ses habitants à embras- ser le musulmanisme. Le roi Bagrat fut vaincu dans plusieurs combats: sa capitale Teflis fut prise; et lui-même fut contraint, pour conserver sa cou- ronne, d'aller trouver le conquérant tartare en personne, de reconnaître sa puissance et de se faire musulman. tandis que ses fils George, Constantin et David, qui ne voulurent point suivre son exemple, se réfugièrent dans les gorges du Caucase, avec un petit nom-

artisans. Le roi Bagrat, qui brassé la religion de Maho-apparence, fut emmené par en Arménie jusqu'au pays : ne sachant que faire pour ses mains et retourner dans il prétexta un grand zèle nouvelle croyance qu'il venait, et demanda à son vaincorps de douze mille Persans rer dans son royaume, et onvertir entièrement les ha-tamerlan se laissa tromper proposition, et accorda à Babre d'hommes qu'il désirait: aussitôt avertir secrètement se tenir prêts à les attaquer tage dans des lieux difficiles roposait d'engager ces Per-ge rassembla tout ce qu'il soldats géorgiens et imérémit à leur tête, se conformant aux avis qu'il avait reçus, tout ce corps d'armée perélivra son père, qui abjura manisme, et rentra avec lui lis. Tamerlan, transporté rentra dans la Géorgie, où os horribles ravages, ruina les villes, les églises et les es. Ces malheurs nécessèrent dant tout le temps que Ba-a encore sur la Géorgie: il n 1504. Son fils George té sur le trône, ne voulut ue son père se soumettre à la de Tamerlan: ce conqué- Géorgie une troisième ex- qui ne fut pas beaucoup plus ue la précédente. George se ns les montagnes: les armées ravagèrent le plat pays; et retourna en Arménie sans orcer le roi dans sa dernière n l'an 1400, le conquérant ntra pour la quatrième fois Géorgie, résolu de punir le roi

George, qui avait chassé les armés musulmanes de ses états. Tamerlan vint camper près du monastère Manglisi, dans le pays de Somkethi, et envoya un message vers le roi pour le sommer de venir lui rendre hommage dans son camp, en lui offrant de lui donner outre cela d'embrasser la loi de Mahomet. George méprisa les menaces de Tamerlan, et se retira dans la partie la plus inaccessible de son royaume: Tamerlan alors s'avancant la tête de son armée, et prit la forteresse de Birtvisi, située sur les bords du fleuve Algète, au sud-ouest de Teflis; mais bientôt après il changea de dessein, rentra en Perse, et abandonna la Géorgie pour jamais. Dès qu'elle eut quittée, George rassembla toutes ses troupes, reprit Teflis avec toutes les autres forteresses conquises, et chassa tous les musulmans de ses états. Les Persans tentèrent plusieurs fois de venger cet outrage, et de rentrer en Géorgie: jamais ils ne purent y venir à bout; George les mit toujours en déroute, et ils furent contraints de faire la paix avec lui. La Géorgie fut tranquille et heureuse sous le gouvernement de George, qui mourut en 1407; son frère Constantin I^{er} lui succéda. S. M—s.

GEORGE VIII, roi de Géorgie, plutôt de la partie de la Géorgie nommée K'hartli, dont la capitale était Teflis, était fils de Constantin II; en 1524 il succéda à son frère David VII, qui s'était fait moine. Ce prince était tributaire des sultans de Perse de la race des sofis. Il régna en paix pendant dix ans, et mourut en 1553, laissant le trône à son neveu Louisab I, fils de David VII. S. M—s.

GEORGE IX, roi de Géorgie, fils et successeur de Simon I, monta sur le trône en 1600, avec la permission du roi de Perse Schah-Abbas, et

luit son père à la qualité de assal. Sous le règne de George 1603, les Othomans firent invasion en Géorgie, et s'emparèrent du pays nommé Sa-Atabago, qui est la ville d'Akhal-Tsikhé et le pays qui en dépend. Il fut alors réuni au royaume de Géorgie, l'empire othoman et administré par un pacha. A peu près vers la fin de ce règne, le roi de Géorgie envoya une ambassade vers le czar de Russie pour mettre ses états et son fils sous la protection de ce prince. Le czar lui demanda alors Hélène pour son fils Fedor; et le czar fit de donner sa fille Xenia au neveu du roi George, Khosdro, qui fut envoyé à Constantinople pour terminer ces négociations; ces projets n'eurent point de succès; car, vers la fin de la même année 1603, George IX mourut emporté par les ordres de Schah-Ismail Ier, qui eut pour successeur son fils Abbas II, qui monta sur le trône avec l'assentiment du roi de Perse.

S. M.—N.

GEORGE X, roi de Géorgie, succéda à son père, le prince Akhtang IV, qui régna sur le gouvernement du pays de Kartli, en 1676, tandis que le prince Artchil prit possession du pays de Kakhethi. Ce prince régna en paix la Géorgie pendant dix-huit années, sous la souveraineté du roi de Perse; mais ensuite voulant profiter de la faiblesse d'Houshah, il leva des troupes, se révolta, et tenta de soutenir ses prétentions sur la force de ses armes. Houshah conféra alors le titre de prince à Artchil, fils de Theimouraz, roi de Kakhethi. Ce prince embrassa la religion musulmane, prit le nom de Naser-ali-khan, et entra

en 1688 dans le pays de K'harthli avec une armée persane. Les deux royaumes se livrèrent de longs et de sanglants combats, qui n'eurent aucun résultat décisif. Héraclius ne put jamais devenir paisible possesseur de la couronne; George, épuisé par les fréquentes batailles qu'il avait livrées à son compétiteur et aux Persans, confia l'administration de ce qui lui restait de son royaume à son frère Levan, et alla auprès de Schah-houssein, à Ispahan, où il embrassa le musulmanisme, et prit le nom de Gourghin-khan. Schah-houssein le reçut avec bonté, et lui accorda le titre de waly de Géorgie: mais il ne le renvoya pas dans ses états; il le garda à sa cour, et lui donna le gouvernement de la province de Kirman. Pendant l'absence de George, Héraclius rentra en Géorgie avec des troupes, en chassa Levan, et s'y fit reconnaître roi: mais son autorité fut de courte durée; car il fut bientôt après chassé par Levan. Lorsque les Afghans se révoltèrent pour la première fois contre le roi de Perse, ce monarque nomma Gourghin-khan gouverneur de Kandahar, et il l'envoya avec une puissante armée pour soumettre les rebelles. Gourghin les eut bientôt fait rentrer dans le devoir. Le bruit de sa valeur s'était répandu jusque dans ces contrées: il n'eut pas la peine de combattre; personne n'osa soutenir sa présence. Quand il fut établi dans son gouvernement, il voulut rechercher les auteurs de la révolte; et sous ce prétexte il accabla les Afghans des plus cruelles vexations, et les réduisit au désespoir. Ceux-ci envoyèrent des députés de leur nation à Ispahan auprès de Schah-houssein pour se plaindre de Gourghin: les grands de la cour, amis de ce dernier, empê-

rs prières de parvenir justerain. Gourghin, extrêmement de ce que l'on s'était plaint esantit encore le joug de sa a sur les malheureux Af- t arrêter tous les chefs des parmi lesquels était Mir- des personnages les plus du pays. Lorsque ce der- rivé à Ispahan, où il de- gardé prisonnier comme s'occupa d'y pratiquer des ec les courtisans pour ga- nveillance du roi, et pour e la défiance sur la puis- les projets de Gourghin- ennemi. Mir-Wais parvint succès de ses vues dans et il fut environ deux ans oyé avec honneur dans sa que Gourghin - khan re- ne un affront insigne, dont le moyen de se venger à ix que ce fût : mais avant accomplir ses projets, il né par son ennemi au mi- camp en 1709, lorsqu'il attre une tribu d'Afghans

S. M—N.

GE XI, dernier roi de était fils du fameux Héra- vivant de son père, il fut des provinces de Bort- e Somkethi, situées dans éridionale de la Géorgie, a par son courage dans nts combats qu'il soutint Persans pour défendre le u il était appelé à régner. mourut le 11 janvier 1798. l ne monta donc sur le dans un âge fort avancé. ègne, la Géorgie fut conti- ravagée par les invasions s, qui se répandirent im- dans toutes les parties du Le prince Jean son fils les

vainquit une fois ; mais ils n'en cont- nuèrent pas moins leurs dévastations. Dans ce temps les Turks entrèrent dans la Géorgie par un autre côté sous le commandement du pacha de Kars. George fit marcher contre le son fils aîné David, qui mit en de- route l'armée turke, et prit la for- teresse de Kizil - tchaktchak ; on f- bientôt la paix, et David rentra avec ses troupes dans le royaume. Après la mort d'Agha-Mohammed - khan son neveu Baba-khan devint souve- rain de Perse, et envoya une am- bassade au roi George pour l'enga- ger à se mettre sous sa protection, e- lui donnant pour otage son fils Da- vid. George, qui redoutait la puis- sance des Russes, aurait bien voulu ac- cepter cette proposition ; mais il la re- fusa cependant, parce qu'il en craignit les conséquences pour son royaume. Afin de se mettre à l'abri de la vengean- ce des Persans, il songeait à se mettre sous la protection des Turks, attendu qu'il se trouvait alors sans aucun se- cours de la part des Russes ; il ne le fit pas non plus, parce qu'il craignit en- core d'irriter ces derniers. Il envoya donc demander du secours à l'empereur Paul 1^{er}, qui fit partir deux ré- giments pour le soutenir contre les Per- sans. Ayant alors rassemblé ses trou- pes et celles que lui fournirent les peu- ples de Schouschi et de Schaki, il e- donna le commandement à son fil- Jean, qui se joignit aux troupe- russes, et marcha contre les Lezghis commandés par Omar - khan, d- pays d'Awar. Ces peuples furent vaincus sur les bords du fleuve Yon- dans le pays de Kakhethi ; et l- Géorgie fut pendant quelque temp- délivrée de leurs incursions. Geor- mourut peu après, en 1800. Ce prince, qui fut le dernier roi de l- Géorgie, avait épousé deux femme-

aient, Ketev, de la onikaschvili, et Marie, e George Zizian. Il eut David, qui céda l'héna père à l'empereur t qui vit actuellement à avec le titre de lieute-

George, Bagrat, Theiatre filles nommées VarAnna et Riphsuma; les euseconde femme sont Miklia, Okrop'hari, Izakli, ma. S. M—r.

I^{er}., ou JOURI I^{er}., tch, grand-prince de le siège de la souverainie, monta sur le trône après en avoir chassé n fut chassé lui-même jusqu'en 1154. Cette année sa puissance, et vit e princes s'humilier de— e proposait d'entreprendition contre la ville de dont il était mécontent; t le surprit, et il ter— 1156, son orageuse car— sion de tout envahir et aux dépens de ses voi— onner le surnom de *Dolux* (longues mains). Ce conservé à l'un de ses prétend descendre la fa— rinces Dolgorouki, une linguées du pays. Ce fut ouri I^{er}. qui donna nais— ville de Moscou. Il n'y lans l'emplacement qu'oc— ille, qu'un village appar— iche propriétaire. George, les domaines de ce pro— it à se plaindre de lui, le er à mort, et s'empara de eu après il fit construire, rivière de Moskwa, un fut entouré d'un rempart qu'il peupla d'une colo-

nie appelée de divers endroits de ses états. Telle fut l'origine de cette ville de Moscou, qui dans la suite devint la capitale des czars, qui par son immense étendue a toujours fait l'étonnement des voyageurs, et qui dans les derniers temps fixa l'attention de l'Europe par un des événements les plus remarquables de l'histoire. — GEORGE II, ou JOURI II, Usevolodowitch, grand-prince de Wolodimir, où était alors le premier trône de Russie, monta, d'abord, sur ce trône en l'an 1212 : au bout de cinq années de règne, il fut obligé de le céder à Constantin son frère. Celui-ci, au moment de mourir, rappela George, et le déclara son successeur. La Russie avait beaucoup souffert par le partage des provinces entre plusieurs souverains : mais elle éprouva une calamité bien plus terrible ; ce fut l'invasion des Tatars mongols, qui avaient alors pour khan le fameux Djengouiz. Les princes russes ne purent concentrer leurs forces pour résister à ces farouches guerriers, parce qu'ils se méfiaient les uns des autres. George ou Jouri, qui, en qualité de premier souverain, eût dû se mettre à leur tête, resta long-temps dans l'inaction, et ne songea à conjurer l'orage que lorsqu'il avait déjà éclaté sur une grande partie du pays. Sa capitale fut prise; sa femme et ses enfants furent égorgés. Réduit au désespoir, il rassemble, en 1237, une armée considérable, combat avec fureur, fait balancer la victoire, et succombe enfin percé de coups. Sa mort acheva de répandre la confusion et le découragement. Batou, qui commandait les Tatars dans cette expédition, ne trouva plus de résistance, et devint le maître des destinées de la Russie. La soumission des princes russes au

GEO

s étrangers dura jusqu'à la fin du 17. siècle. Iwan Vasiliewitch ne put mettre un terme par son autorité, et en profitant de la désunion qui régnait parmi les chefs des

C—AU.

GEORGE II, patriarche d'Arménie, succéda à ZACHARIE I^{er}, le 15 Mars 876. Il était né dans la ville de Tarschani, et il avait été élevé dans le palais patriarcal : il était généralement estimé pour sa science et sa piété ; et tout le monde le vit avec plaisir sur le premier trône épiscopal de l'Arménie. En 885, le prince des Pagratides, Aschod, mourut d'Arménie. Cette cérémonie fut célébrée avec une grande solennité dans la ville d'Ani, en présence de tous les évêques du pays, et du général arabe qui gouvernait l'Arménie pour le khalife. L'antiquité royale était éteinte. Ce prince mourut pendant tout son règne en grande considération pour le khalife et le général arabe. George, et ne fit presqu'rien pendant qu'il mourut, en 889, à la ville d'Abarajin, dans le pays de la province de Schirag, en revenant de Constantinople l'année suivante. George eut pour successeur le fils d'Aschod, qui se nommait Sempad ; mais bientôt l'on se révolta, et le prince, appelé Apas, se fit déclarer roi à Kars, s'y fit déclarer roi, et se fit reconnaître par son parent Ader, roi de Géorgie, qui était le Sempad, et marcha pour aller occuper le trône. George voulut empêcher la guerre qui était sur le point de se déclarer entre les deux parties, et se hâta d'aller trouver Apas, et lui proposa de négocier la liberté à Anis et à faire la paix : ses suggestions furent inutiles ; et Sempad fut obligé d'employer la force des armes pour contraindre son oncle à

GEO

reconnaître son autorité. Apas, irrité contre le patriarche qui n'avait pas voulu prendre part à ses projets, répandit beaucoup de bruits calomnieux contre lui, pour le faire chasser de son siège ; mais il ne put en venir à bout, et il en mourut de chagrin en l'an 891. L'année suivante, le khalife fit remettre à Sempad une couronne royale par son lieutenant Ap'hschin ; et le patriarche se consacra dans l'église d'Eraggavors, dans la province de Schirag. L'an 895, Ap'hschin, gouverneur de l'Arménie méridionale, qui était ennemi de Sempad, voulut le faire périr, et se prépara à venir l'attaquer dans le sein de ses états. Le patriarche alla au-devant du général arabe, pour tâcher de désarmer sa colère et l'engager à abandonner son entreprise. Ap'hschin feignit de se laisser convaincre par les raisons de George, et il lui persuada d'amener Sempad pour avoir une conférence avec lui. Le patriarche vint donc trouver le général d'Arménie, pour lui faire part des intentions d'Ap'hschin ; mais ce prince, qui connaissait la perfidie de ce dernier, refusa d'aller au rendez-vous, et George retourna annoncer au général ennemi que ses démarches avaient été inutiles. Celui-ci, trompé dans ses espérances, ne put modérer sa fureur ; il fit charger de fer le patriarche, qu'il emmena prisonnier à sa suite, et qu'il garda dans son camp jusqu'à ce que Hamam, roi des Aghovans, le racheta pour une somme considérable ; et ce prélat retourna dans sa résidence en Arménie. Mais extrêmement affligé de l'état désastreux où se trouvait sa patrie, qui était déchirée par les démêlés de Sempad et de son oncle, et par les courses des Arabes, il se retira dans la province de Vasboura

il tomba bientôt malade, et l'an 897, après avoir occupé le patriarcat pendant 21 ans et 10 mois. On l'enterra dans le tombeau de Dsoroi-Vank'h, au village de Dosh; il eut pour successeur le patriarche S. M—N.

GRÉGOIRE III, patriarche, naquit à Tarse, ville du pays de Dchahan, dans le nord-est de l'Arménie, dans le diocèse de Dchahan, pendant quelque temps. En 1071, le patriarche Grégoire II, des soins de l'épiscopat, et de la vue du spectacle des maux qui se faisaient en Arménie, résolut d'abandonner sa dignité, et de se retirer dans la montagne Noire pour y finir saintement sa vie. Il ne communiqua son dessein à personne, et se fit secrètement accompagner par son secrétaire George Lorhetsi, et par quelques autres personnes. Les rois et princes de la petite Arménie, Kakig, Adovm et Apousahl, furent avertis de ce dessein, et tentèrent de dissuader le patriarche de quitter sa dignité; mais ils ne purent venir à bout. Ils se déterminèrent alors de mettre en sa place le secrétaire George, qui se laissa séduire par l'éclat de la dignité patriarcale. Lorsqu'on fit connaître cette résolution à Grégoire, il fut très étonné : bon gré mal gré, il se retira dans la montagne Noire, dans la Cilicie occidentale. Beaucoup de personnes ne voulurent pas reconnaître le nouveau pontife, et cherchèrent à trouver Grégoire dans sa retraite. On le trouva en Cilicie, en continuant de le regarder comme le seul légitime patriarche. George en fut très irrité, et fit beaucoup de mal à ceux qui s'attachèrent à Grégoire, malin et méchant; ce qui occa-

sionna de grands troubles en Arménie. George, par la dureté de son caractère, mécontenta la plupart des prêtres et des princes qui étaient attachés à son parti. Ils l'abandonnèrent, et allèrent joindre Grégoire dans la montagne Noire, où l'on forma un concile, qui déposa George en l'an 1073, après un patriarcat de moins de deux ans. Abandonné de tous ses partisans, George fut contraint de quitter Tarse; il se retira à Tarse, où il mourut bientôt après. S. M—N.

GEORGE LE FOULON, ou de Cappadoce, intrus placé sur le siège d'Alexandrie, fut appelé du premier nom, parce que cette profession était exercée par son père; et du second, parce qu'il était originaire de cette province. Anmien-Marcellin dit qu'il était d'Épiphanie, en Cilicie; mais son opinion ne peut prévaloir sur celle de Saint Athanase, qui devait bien connaître George, et qui le fait Cappadocien, ni sur celle de St. Grégoire de Nazianze, Cappadocien lui-même, qui reconnaît George pour son compatriote. Le caractère, les sentiments et la conduite de George répondaient à la bassesse de sa naissance. Peu d'hommes ont été plus corrompus et plus méprisables. Il fit d'abord le vil métier de parasite. Pourvu ensuite d'un emploi subalterne dans les fournitures de l'armée, il détourna à son profit l'argent qui lui était confié, et fut obligé de s'enfuir. Il se livra alors au vagabondage. A tant de mauvaises qualités, il joignait une profonde ignorance, n'avait aucune connaissance des lettres humaines, et bien moins encore des saintes Écritures et de la théologie. Cet homme, néanmoins, « hardi, sans pudeur et sans entrailles, » parut aux Ariens, dont il partageait les erreurs, un instrument dont ils pouvaient utile-

vir. Ils firent entrer dans l'empereur Constance, qui leur fut un protecteur et leur appui. Julien, à Antioche, l'an 356, dans une assemblée de trente évêques, et le respectable George fut nommé à cette occasion. Il reçut la mission d'aller prêcher dans l'église dont St. Athanase avait été évêque. George fit un voyage à Alexandrie, accompagné de l'ordre de Constance, des évêques commandés par Sébastien, évêque de Nisibe et manichéen, digne ennemi des intrus. Son arrivée fut pour les païens un signal de persécution, sous le prétexte de chercher St. George, qu'on supposait caché dans la ville. On fouilla partout; on viola les plus sacrés; les vierges sacrées en prison, les évêques emprisonnés par les soldats; on brûla les maisons, on enleva les chrétiens pendant la nuit, et il n'y eut que le désordre auquel on ne se défendait pas seulement sur les lieux. George exerça ses violences contre les idolâtres, les Ariens même ne furent pas exempts, de sorte qu'il fut également odieux à tous. On le conduisit à Alexandrie l'an 361. Les Alexandrins s'élevèrent contre lui, et l'obligèrent de fuir. Mais, appuyé par l'empereur, il revint plus terriblement. Il n'est pas douteux qu'un soulèvement n'eût éclaté contre lui si les esprits n'avaient été retenus par la crainte d'Arthème, alors évêque, ami de George. Julien, à la fin de l'empire, ayant fait couper la tête à St. George, les païens, dont Julien avait pillé les temples à son tour, qui le regardaient comme un grand magicien, et le vainqueur de leurs dieux, ne se contentèrent pas de le brûler; ils se jetèrent sur son corps et l'accablèrent d'injures. Le lendemain, ils le

promenèrent par toute la ville sur un chariot, et, ayant fait allumer un grand bûcher, l'y précipitèrent avec sa morture; après quoi, ils jetèrent ses cendres au vent, et pillèrent sa maison et ses trésors. Julien, en apprenant cette nouvelle, fut irrité, ou feignit de l'être. Il écrivit une lettre sévère à Julien, mais ne poursuivit pas les coupables. Seulement, en amateur de livres, il fit faire des recherches pour recouvrer la bibliothèque de George, qui était très nombreuse (1), et qu'il connaissait. C'est le sujet de deux lettres de ce prince, l'une à Ecdicius, gouverneur, et l'autre à Porphyre, trésorier-général d'Égypte. — George, patriarche d'Alexandrie, succéda, l'an 620, à Jean l'Aumônier, qu'on croit avoir été son oncle. Dès l'an 616, les Perses s'étaient emparés de l'Égypte; et Jean avait été obligé d'abandonner son siège et de se réfugier dans l'île de Chypre, où il mourut (Voy. JEAN L'AUMONIER.) L'église d'Alexandrie gémissait sous la domination de ces peuples, lorsque George en prit le gouvernement. Il eut à soutenir et à consoler son troupeau. On sait peu de choses sur ce qui le concerne. Barouin fait mention de lui en l'an 620, commencement de son épiscopat, et en 650, temps de sa mort. Est-il auteur de la *Vie de St. Jean - Chrysostôme*, dont Photius fait mention? Photius dit qu'il n'osait l'assurer. Casimir Oudin penche pour l'affirmative. Tilman, chanoine de Paris, très habile dans les lettres grecques, a donné une version latine de cette vie, in-fol., Paris

(1) Ce n'est pas sans quelque difficulté qu'on peut concilier la profonde ignorance attribuée à Julien, avec le soin qu'il avait pris de rassembler des livres de tout genre, même avant qu'il eût été envoyé à Alexandrie. Julien, dans sa Lettre à l'empereur, rapporte que lorsqu'il était en Cappadoce, C'est-à-dire, avant 351, George lui en avait prêté plusieurs pour faire copier, qu'il lui avait rendu

1557. Elle se trouve en grec au VIII^e. volume de l'édition des œuvres de St. Chrysostôme, imprimée en 1613, par les soins de Henri Saville, prévôt du collège d'Éton. Le même Oudin pense qu'il faut encore attribuer à George d'Alexandrie le *Chronicon Alexandrinum*, découvert dans une ancienne bibliothèque de Sicile, par Jérôme Zurita, écrivain espagnol. Le jésuite Mathieu Sanderus fit imprimer cette chronique à Munich, l'an 1615, en grec et en latin. C'est un ouvrage utile en chronologie; et l'on y trouve des extraits de Jules Africain, et d'Eusèbe de Césarée, qu'on chercherait vainement ailleurs. George d'Alexandrie eut pour successeur dans son siège Cyrus le Monothélite. L—Y.

GEORGE PISIDÈS, qu'il ne faut pas confondre, ainsi que l'ont fait plusieurs critiques, avec le George qui fut archevêque de Nicomédie, sur la fin du IX^e. siècle, florissait en 630. Il était diacre, garde des chartes et référendaire de l'église de Constantinople. Il est l'auteur d'un poème en vers iambiques, sur la création du monde. Cet ouvrage, autrefois célèbre, est connu sous le titre consacré de *Hexaëmeron* (ouvrage des six jours). Suidas rapporte qu'il était de 3000 vers: le temps l'a réduit de moitié; il en est resté 1800, etc'est bien assez puisque personne ne le lit plus. La première édition de ce livre, intitulé. *Ἑξήμερον ἢ Κοσμοποιία, De mundi opificio, carmen iambicum*, fut faite à Paris en 1584, in-4^o. gr.-lat., sous les auspices de Frédéric Morel, imprimeur du roi, d'après un manuscrit de la bibliothèque du cardinal Sirllet; quelques exemplaires de cette même édition portent la date de 1535. A la suite de l'*Hexaëmeron* se trouvent quelques fragments du même auteur, parmi lesquels on distingue

un poème sur la *Vanité de la vie* Guillaume Cave et Léon Allacci, to en indiquant l'édition de Paris, o cité, comme édition *princeps*, cel de Rome, 1590, in-8^o. , qui ne co tient que le texte publié par Jérôn Bruneau, jésuite; l'ouvrage de Geor s'y trouve sous le nom de St. Cyrille patriarche d'Alexandrie, sans qu'aucune note critique, discutant la notoriété de l'édition de 1584 et le droits incontestables de Pisidès, puis un moment les avoir balancés et don quelque poids à cette véritable erreu qui a été bien réparée dans les édition suivantes; toutes celles de la Biblioth que des Pères reproduisent l'*Hexaëmeron*. Il a été imprimé avec soin da le Recueil des poètes grecs, tragique comiques, lyriques, épigrammatique qui parut en grec et en latin, à Genève, 1606, 1614, 2 vol. in-fol. Ma l'édition la plus recherchée, sans qu' puisse cependant la regarder comm la meilleure, est celle qui parut à Heidelberg, chez H. Commelin, 1596 in-8^o. George Pisidès était un auteu très fécond; car la liste de ses productions est fort longue. Toutes n'ont pas vu le jour; la plupart sont de poésies iambiques relatives aux événements de l'histoire contemporaine. Le recueil le plus complet de ses œuvres se trouve dans la belle collection connue sous le nom de *Byzantine*. y fait partie du volume publié par Fogini, et généralement regardé comme le plus beau pour l'exécution typographique: *Corporis historiæ Byzantinæ nova appendix, opera Georgii Pisidæ, Theodosii diaconi Corippi Africani grammatici conplectens*, Rome, 1777, in-fol. Voici les titres des principaux ouvrages de Pisidès qu'il renferme: I. *De expeditione Heraclii contra Persas acroases tres*. II. *Bellum Abaricum*

éméron *seu de opere sex*
 Cette édition contient de
 les précédentes une cen-
 ters qui ne rendent pas le
 acoup plus précieux. IV. *De*
vitz. Le texte de ces deux
 ouvrages est accompagné de
 latine, en vers iambiques,
 de Paris. V. *Contra Seve-*
Encomium in sanctum
m martyrem. C'est à tort
 dictionnaire on décide que
 e Pisides n'offrent ni poé-
 nance. En général, eu égard
 u'il vivait, ses vers sont
 x et d'une belle facture. Son
 plutôt par redondance et
 faits opposés à la sèche-
 e se fait apercevoir que dans
 a conception de ses sujets,
 dénués de charme, de nan-
 téré. Cependant Pisides
 chez les Grecs comme un
 vain. Rien n'égalait l'en-
 qu'on avait conçu pour
 poétique. On le comparait
 t à Euripide; et dans ces
 niérés, il se trouva même
 titts Aristarques qui n'he-
 ient à le mettre au-des-
 ince des tragiques. De si
 ne seront point accusés
 t d'une aveugle préven-
 eur de l'antiquité. George
 it encore à la fin du règne
 , dont il avait chanté les
 e père Combesis, dans sa
 e des sermons, a pu-
 e nom de Pisides, des dé-
 fort ridicules, qui ne sont
 t pas de cet auteur, puis-
 s anciens écrivains qui se
 es de lui n'en a fait men-

G. F—u.

E. V. ACROPOLITE, CARY-
 SYNCELLE.

E, fils de Gabriel, célèbre

médecin, nestorien de religion, fut le
 premier de sa famille qui passa au
 service des khalyfes arabes. Voici les
 détails que nous donne sur sa per-
 sonne Abou-Osaïba, dans sa *Biogra-*
phie des médecins: George, père du
 premier Bakhtichua, dirigeait l'hôpi-
 tal célèbre de Djandi-Schabour, lors
 qu'il fut appelé en 148 de l'hég. (768
 de J.-C.) auprès du khalyfe Mansour
 attaqué d'une maladie grave qui avait
 résisté à l'art de tous ses médecins.
 Moitié de gré et moitié par force,
 il se rendit à Bagdad, et il justifia
 l'espérance qu'on avait conçue de son
 habileté, en rendant promptement
 la santé à Mansour. Cette cure bril-
 lante fut l'origine de sa fortune et
 de celle de ses enfants: traitement
 considérables, habitation splendide,
 honneurs, rien ne fut ménagé pour
 lui faire oublier sa patrie. Mais il
 paraît que le séjour bruyant de la
 cour ne put le distraire entière-
 ment. Son esprit se reportait toujours
 vers les lieux où il avait laissé sa fa-
 mille. Après cinq ans de séjour à Bag-
 dad, il fut attaqué d'une maladie gra-
 ve pendant laquelle il reçut des preu-
 ves non équivoques de l'attachement
 de son prince. Mansour s'informa ré-
 gulièrement de son état, et l'ayant
 fait transporter dans une des salles
 de son palais, il vint lui-même le voir.
 George répondit aux premières ques-
 tions qu'il lui fit sur sa situation par
 des sanglots, et s'écria: « O prince des
 croyants! laisse-moi retourner dans
 ma patrie, afin que je puisse voir ma
 famille, et que, si j'y meurs, je sois en-
 terré auprès de mes pères. » Mansour
 lui proposa alors d'embrasser l'isla-
 misme, lui promettant le paradis des
 Musulmans. George lui dit avec une
 touchante naïveté: « Je mourrai dans
 la religion de mes pères, et je veux
 aller les trouver où ils sont, soi-

adis, soit en enfer. » Mansour s'empêcher de rire de cette ré-
 et il lui permit de quitter Bagh-
 en même temps il lui fit
 r 10,000 pièces d'or, et or-
 à l'un de ses serviteurs de l'ac-
 igner, et, dans le cas où George
 ait pendant le chemin, de trans-
 son corps dans le lieu où il vou-
 e enterrer. George arriva à Djun-
 labour; et il paraît qu'il y resta
 à sa mort, dont nous ignorons
 ue. En quittant Mansour, il lais-
 sés de lui Aïsa l'un de ses élèves.
 ci trahit la confiance du khalyfe,
 puni de mort. Mansour voulut
 que George revint près de lui;
 le vieillard avait fait une chute
 le temps avant de connaître la
 é de Mansour, et il ne put s'y
 mer. Il se fit remplacer par un
 élèves nommé Sergius, qui plut
 ialyfe, et le servit jusqu'à sa
 George parlait, outre le syriaque
 que naturelle, l'arabe, le persan
 rec. Il traduisit en arabe, pour
 our, plusieurs ouvrages grecs;
 omposa en syriaque un *Traité*
édecine qui fut traduit en ara-
 Honân. Il laissa un fils nom-
 akhtichua. — De la famille de
 ge sont sortis plusieurs mé-
 célèbres dont quelques-uns ont
 le nom de Bakhtichua, et qui
 e sont distingués par leur talent
 rs ouvrages. Ils jouèrent long-
 un grand rôle à la cour des
 fes Abbacydes par leurs riches-
 le crédit que leur donnaient leurs
 es: ils eurent même une influen-
 quelquefois utile, plus souvent
 reuse dans les affaires des chré-
 Mais ces mêmes richesses n'ex-
 nt pas seulement la jalousie de
 confrères: elles tentèrent aussi
 ité des khalyfes; et peu à peu
 famille, dépouillée de ses biens

et proscrire, tomba dans l'oubli. On
 peut consulter sur cette branche des
 médecins syriens attachés aux kha-
 lyfes, la Biographie d'Abou-Osaïba
 (Voy. ce nom, tom. I, p. 99). J—N.

GEORGE DE TRÉBIZONDE
 naquit en 1396, non pas à Trébizon-
 de, comme l'ont écrit quelques bio-
 graphes, mais à Chandace, dans l'île
 de Crète: Trébizonde était la patrie de
 ses ancêtres. Il vint en Italie sur l'in-
 vitation de François Barbaro, noble
 vénitien, pour y professer le grec à
 Venise. Ce voyage peut être fixé vers
 l'année 1450; car George devait rem-
 placer Philelphe, et l'on sait que Phi-
 lelphe quitta Venise en 1428. Les
 leçons de George eurent le plus grand
 succès; et sa réputation s'étant répau-
 due par toute l'Italie, le pape Eugène
 l'appela à Rome, et le fit son secrétaire.
 Aux fonctions de secrétaire apostoli-
 que, qu'il continua d'exercer sous le
 pontificat de Nicolas V, George joi-
 gnit celles de professeur de littérature
 et de philosophie. Les Italiens, les
 Français, les Allemands, les Espagnols
 accouraient pour l'entendre; et pen-
 dant plusieurs années, sa gloire, comme
 professeur et comme écrivain, alla
 toujours en augmentant. Mais vers
 1450, Valla ayant pris publiquement
 la défense de Quintilien que George
 censurait sans ménagement et sans
 justice, la querelle fut poussée si loin,
 que George abandonna l'enseignement
 public. Dès-lors sa réputation com-
 mença de déchoir: la concurrence
 de Gaza acheva de le perdre. George
 avait traduit en latin les *Problèmes*
d'Aristote; Gaza les traduisit après
 lui, et la nouvelle traduction effaça la
 première. On s'aperçut, vers le même
 temps, que George, qui était fort em-
 ployé par le pape à la traduction des
 auteurs grecs, ne répondait pas à sa
 confiance, et qu'il passait des pages

même des livres entiers : fait ses négligences et ses à une excessive précipitation précipitation à l'envie peu d'achever plus vite son recevoir plus promptement récompense promise par le pontife. Ce fut de cette maladroite qu'il traduisit la Pré-évangélique d'Eusèbe; et sa fut telle, que le P. Vigier aint d'avancer que George robé Eusèbe à Eusèbe, et cette version prodigieuse ions moins Eusèbe que » Sa traduction du Tré-Cyrille est de même remplie tions, de transpositions, le tout genre, comme l'a lecanius, qui, après lui, a r ce Père. Le mécontente-ape fut tel, que George se le s'éloigner; et il se retira roi de Naples. Mais Phi-sa paix avec le souverain George revint à Rome, où en 1486, âgé de quatre-ans. Outre Eusèbe et St.-george a encore traduit en eurs Homélie de St.-Chry-la Vie de Moïse par St.-e Nysse, la Rhétorique d'A-Centiloquium et l'Alma-olémée. Cette dernière tra-voïque pleine de fautes, est encore recherchée, parce a pas d'autre qui soit com-s ne nous arrêterons pas à r ces ouvrages peu impor-quelques éditions sont ra-useignements bibliographi-l'on peut trouver dans Al-georgius (1), dans Boerner

Manuscrit de Georges curieuse scriptura
Paris, chez J. Alb. Fabricius, de
cette curieuse homonymographie
le tome X des Bibliotheca græca,
avec une table et des suppléments.

de *Doctis hominibus Græcis*, dans Bibliothèque Grecque et ailleurs. Nous serons tout aussi sobres de détails dans ce qui nous reste à dire de George, considéré comme auteur; car ses productions originales ne jouissent pas aujourd'hui de plus d'estime que ses traductions. Il a composé un commentaire sur les *Philippiques* et d'autres harangues de Cicéron (on le trouve dans quelques anciennes éditions de l'Orateur romain); une *Rhétorique*; une *Dialectique* en latin; des *Observations sur l'Évangile de S.-Jean*, où il s'efforce de prouver que cet apôtre n'est pas mort; une *Comparaison de Platon et d'Aristote*, dans laquelle, pour plaire à Paul II, ennemi des platoniciens d'Italie, il immolait l'académisme aux péripatéticiens. La publication de cet ouvrage fut l'occasion d'une vive querelle, dont nous avons parlé avec quelque étendue à l'article du cardinal BESSARION. Plusieurs autres productions de George de Trébizonde sont restées inédites: ce sont des *Lettres des opuscules de théologie polémique et parénétique*, quelques livres de Diodore traduits en latin, une *Introduction à l'Almageste de Ptolémée*, et les *Lois de Platon*. Bessarion a dit de cette dernière traduction qu'« si quelqu'un avait assez de loisir pour la vouloir comparer avec le texte, il y trouverait certainement autant d'erreurs que de mots. »

B—ss.

GEORGE (DAVID). *Voy.* DAVY GEORGE.

GEORGE (DOMINIQUE), abbé régulier du Val-Richer, ordre de Cîteaux, au diocèse de Baïeux, naquit Cutry près Longwi, frontière du duché de Luxembourg, au commencement de 1615. Demeuré orphelin de bonne heure, il trouva dans un frère aîné, curé de Wuxen et doyen d

it au diocèse de Toul, un ar et un appui. Ce digne ecclésiastique lui enseigna les premiers rudiments du latin, et l'envoya continuer ses études à Louvain, d'où vint faire sa théologie à Pont-à-Mousson, chez les jésuites. Il y trouva dans cette ville une maison de religieux réguliers de la congrégation de Lorraine, réforme nouvelle et respectable : George demanda d'y être admis ; mais la guerre qui désolait alors la Lorraine ayant détruit le troupeau du P. Fourier, supérieur de cette congrégation (Voyez ci-dessus), George se présenta au supérieur pour obtenir la cure de Circourt vacante, et fut trouvé digne de l'être, quoiqu'il ne fût pas prêtre, charmé de son savoir et de sa modestie, l'ordonna, ce qu'on appelle *extra tempora*, et lui ordonna de se hâter de venir gouverner sa paroisse. Une ecclésiastique s'y comporta avec zèle ; mais les temps étaient difficiles ; les Suédois occupaient le pays ; ils faisaient la guerre au catholicisme : George et ses paroissiens se virent plusieurs fois obligés de se sauver du village de Circourt et son église incendiée. George, sans église et sans paroisse, remit son titre entre les mains des supérieurs du diocèse, et, sur leur permission, vint à Paris, où la cour le fit préfet du séminaire de St-Nicolas du Chardonnet. Il eut occasion de connaître, dans cette maison, M. Delaplace, alors en commandement de l'abbaye de Barbery dès l'âge de quinze ans, et vint au séminaire dans le dessein d'y contracter l'habitude des études ecclésiastiques. Il se lia avec M. Delaplace, et se mit sous sa direction. Le séminaire du Prédange, dépendante de l'abbaye, étant venue à vaquer, il

engagea George à la prendre. Bientôt aucune paroisse du diocèse ne fut plus à bâtir ni mieux réglée. George ne se borna pas au soin de son troupeau ; il parvint à établir entre les curés des conférences ecclésiastiques, dont le succès et les bons effets passèrent ses espérances, et en étendirent l'usage dans les diocèses voisins. Des réformes s'introduisaient à cette époque dans les ordres religieux, et celui de Cîteaux avait la sienne. M. Delaplace crut sa conscience obligée à procurer à l'abbaye dont il était titulaire, cet avantage spirituel : il savait que personne n'était plus propre que George à amener ce saint projet à une fin heureuse. Il résolut de se démettre en sa faveur de l'abbaye du Val-Richer, et le détermina à l'accepter en considération du bien qui en résulterait. George, persuadé qu'il était dans les principes de l'église d'être religieux avant de devenir abbé, et convaincu que pour prêcher la réforme utilement, il fallait commencer par l'embrasser, se rendit à l'abbaye de Barberi, réformée, pour y faire son noviciat. Il avait alors quarante ans. Après avoir prononcé ses vœux, il vint au Val-Richer, bien moins pour prendre possession d'une dignité, que pour se charger d'un lourd fardeau. Beaucoup d'obstacles s'opposaient à la réforme : il les vainquit par sa patience, sa douceur et sa persévérance. Les PP. de la réforme ayant jugé en 1664 que les intérêts de leur congrégation exigeaient qu'ils envoyassent à Rome quelqu'un pour la soutenir, ils y députèrent l'abbé du Val-Richer, avec l'abbé de Rancé. George y reçut du pape des marques particulières d'estime et de bonté. De retour au Val-Richer, il fut nommé visiteur de la province de Normandie, et chargé de plusieurs commissions relatives au maintien de la discipline monasti-

GEO

ou à l'âge de quatre-vingts
mourut doucement et sans
8 novembre 1693. Le P.
uite, a écrit sa vie, Paris,
12.

L—Y.

E (JUAN). *Voy.* JUAN.
E CADOU DAL, fils d'un
ommé Cadoudal, naquit à
âge près d'Auray, dans la
agne, en 1769. Connu dans
civiles sous son seul pré-
ainsi qu'il doit être dési-
l'histoire. George fut élevé
de Vannes, dans des prin-
igion, qu'il n'oublia jamais.
eine fini ses études, lorsque
n éclata : il n'y prit d'abord
t ; mais au mois de mars
s de la première insurrec-
rbihan, il se réunit comme
valier aux rassemblements
Ce mouvement n'eut au-
en Bretagne ; il n'en fut pas
dans la Vendée. Le jeune
struit, en novembre de la
ée, que les Vendéens ven-
passer la Loire, conçut le
les joindre ; il se mit à la
cinquantaine de paysans
s, traversa les forêts, es-
urs petits combats en route,
Fougères, où les chefs
firent distribuer des fusils
achement. George suivit
odéenne, et, se distinguant
ce et son courage, se fit
ne sorte de réputation : il
officier au siège de Gran-
bataille du Mans, s'étant
avec ses Morbihanais,
ont-Lieu, il soutint le pre-
, et revint plusieurs fois à
L'armée royale avait été
ment dispersée au Mans et
; George rentra dans son
, avec l'expérience de la
un ami digne de lui ; c'é-

GEO

tait le jeune Lemercier, de Château-
Gonthier, qui avait pris le surnom de
La Vendée, ayant joint les Vendéens
en même temps que George. Deven-
nus compagnons d'armes, ils parta-
gèrent les mêmes dangers, conçurent
les mêmes projets, et furent animés
des mêmes sentiments : en un mot, ils
devinrent inséparables, et furent les
artisans les plus actifs de l'insurrection
royaliste du Morbihan. Cette insur-
rection était alors fomentée par plu-
sieurs ecclésiastiques et par quelque
gentilshommes. George et Lemercier
parcouraient le pays, enrôlaient les
paysans et les matelots oisifs de la
côte. Dans une de ces courses, ils
furent surpris par un détachement
publicain, et conduits dans les pri-
sons de Brest. Leur captivité dura
plusieurs mois : ils trouvèrent dans
la même prison M. d'Allegre, genti-
homme provençal du même parti, qui
leur donna quelques notions sur l'ar-
de la guerre et sur la politique, pour
suppléer à ce qui manquait à leur édu-
cation. Cependant l'impulsion éta-
donnée dans le Morbihan ; et pendant
la captivité de George, en 1794,
pays fut divisé en cantons d'insurrec-
tion : il y eut un conseil civil et mi-
litaire, et le comte de Silz fut nommé
général des royalistes. George, éva-
parvenu à s'évader sous des habits
matelot avec ses compagnons d'infor-
tune, trouva l'organisation royaliste
achevée ; et il dut se contenter
grade de chef de canton. Il se pro-
nonça, en 1795, contre la pacification
de la Mabilis, reprit les armes, et com-
battit à Grand-Champ, où le comte
de Silz perdit la vie. On croit qu'il
aspira dès-lors au commandement. En
effet, son caractère inébranlable et
son courage froid le destinaient à être
chef de parti. On préparait à cette
époque, dans les ports d'Angleterre

n de Quiberon. Le com-
 it du Morbihan ayant été
 1 chevalier de Tinteniac,
 me breton, George se
 seconder dans sa première
 qui eut pour objet de ras-
 sous Carnac les paysans
 pour soutenir le débarque-
 me ce débarquement fut-
 ue les *Chouans* firent plu-
 sions dans l'intérieur du
 plus considérable se dirigea
 ôtes-du-Nord : George et
 ée en faisaient partie. Tin-
 int été tué à leur tête, et
 rs émigrés qui le suivaient
 out perdu après le désastre
 on, licencierent les *Chouans* ;
 rge, connaissant mieux le
 s ressources de cette guerre,
 ur courage, et, après les
 és, s'engagea à les ramener
 même du Morbihan : il tint
 t les préserva de tout dan-
 ccès de cette opération aug-
 réputation de George, qui
 onsidéra l'insurrection de la
 agne comme sa propriété.
 le système anti-nobiliaire,
 re qu'il écarta du comman-
 es nobles et les officiers
 s'érigeant en chef du parti
 royaliste dans cette con-
 voutut se débarrasser en
 ps de l'influence de Puisaye,
 lors sous la terrible respon-
 e la catastrophe de Quibe-
 e fit même arrêter par son
Vendée, dans le dessein de
 usiller : mais Puisaye, ayant
 à être conduit devant Geor-
 int à le toucher et à le con-
 ar son éloquence ; et George
 it la liberté. Cependant les
 le Hoche couvraient le Mor-
 : vers le mois d'août, George
 ntraint de licencier tous les

rassemblements royalistes jusqu'à ce
 que les républicains se fussent retirés.
 Mais il mit ce temps à profit, s'occu-
 pant sans cesse d'une nouvelle orga-
 nisation : il eut bientôt un état-major,
 un corps d'élite permanent, des chefs
 de division ; et à peine âgé de vingt-
 six ans, il se vit aussi puissant, dans
 cette partie de la Bretagne, que Cha-
 rette l'était dans la Vendée. Il forma
 un grand rassemblement à la fin de
 cette campagne, et attaqua le bourg
 d'Elven, mais sans succès, malgré
 l'intrépidité et le sang-froid qu'il mon-
 tra dans les différentes attaques : les
Chouans étaient peu propres à la
 guerre de sièges et de retranche-
 ments. Accablé de nouveau par les
 troupes de Hoche, George dépêcha
 l'abbé Guillo à Puisaye, pour lui faire
 connaître l'état désespéré du Morbi-
 han, auquel il ne restait plus que le
 parti d'une feinte soumission. Il fit
 en même temps demander une sus-
 pension d'armes (mai 1796) ; mais
 Hoche la refusa, exigeant une sou-
 mission entière et le désarmement des
 royalistes. George feignit de céder,
 et donna des ordres secrets pour que
 les armes fussent cachées avec soin.
 Lui et ses principaux officiers évitè-
 rent de se soumettre à la surveillance
 des autorités républicaines, aspirant
 toujours au moment de reprendre les
 armes. Les royalistes de l'intérieur
 étaient alors occupés d'un plan géné-
 ral, fondé sur de fausses bases, et
 qui, mal conçu et mal conduit,
 échoua au 18 fructidor (septembre
 1797). George, sûr de l'appui du
 gouvernement anglais, n'attendait que
 le signal de Paris pour recommencer
 les hostilités. Voyant l'espoir des
 royalistes déçu, il fut forcé de rester
 près de deux ans dans l'inaction ; mais
 ce temps ne fut point perdu pour son
 instruction et pour son expérience.

vait toujours la même in-
 ter les paysans bas-bretons,
 tient comme lui à reprendre
 quand la guerre du dehors
 le permettre avec quelque
 succès. Tout annonçait une
 coalition contre la puissance
 satrice des hommes qui s'é-
 parés du gouvernement de
 (les membres du direc-
 u mois de janvier 1799,
 toujours maître de ses élé-
 nsurrection, annonça aux
 listes, cachés dans la Bre-
 ans le Maine, un prochain
 ent. Il s'adressa directement
 nement anglais et à Monsei-
 ome d'Artois, en dépêchant
 es Lemercier, son lieute-
 on ami, pour avoir des ar-
 s munitions. La guerre, déjà
 ée aux frontières, fut réso-
 Ouest. Vers le mois d'août,
 rma ses rassemblements, et
 camp de Beauchêne, où il
 les paysans et ralliant les
 . De toutes les divisions, la
 it la plus considérable. A
 des principaux chefs ve-
 ondrés, il les convoqua en
 néral au château de la Jon-
 cette assemblée décida qu'il
 it le commandement en
 Morbihan et des Côtes-du-
 que les hostilités commen-
 tre les républicains. Geor-
 a un grand nombre de
 enaça Vannes, et prit quel-
 es de canon à Sarzeau. Il
 e la confiance entière de ses
 et se trouvait alors le seul
 chef royaliste qui ne fût
 homme. La guerre civile se
 partout menaçante, surtout
 une, en Normandie et dans
 ectagne, lorsque la révo-
 ique du 18 brumaire (no-

vembre 1799), qui mit Buonapart
 en possession de l'autorité, vint pa-
 ralyser de nouveau les efforts du parti
 royaliste. Dans les premières confé-
 rences tenues à Montfaucon, George
 vota constamment pour la continua-
 tion des hostilités. Il commandait lui-
 même au mois de décembre l'expé-
 dition qui eut lieu sur les bords de la
 Vilaine, pour recevoir un transport
 de fusils et de munitions qu'y débar-
 quèrent les Anglais. Après avoir es-
 corté le convoi dans l'intérieur du
 pays, à la tête de 800 *Chouans* d'é-
 lite, il répartit ces secours entre toute
 les divisions royalistes. S'étant rendu
 aux conférences de Pouancé, il cher-
 cha à ranimer l'ardeur des autres
 chefs, et à les exciter au combat,
 mais ils étaient déjà divisés au sujet
 des propositions de paix. George
 toujours opposé à toute espèce de
 soumission, reentra dans ses canton-
 nements. Là, devenu l'objet de la
 protection spéciale du gouvernement
 anglais, il redoubla de vigueur et
 d'audace, s'obstinant à rejeter la paix
 et ralliant autour de lui près de 15
 mille hommes. Mais déjà presque tous
 les autres chefs avaient succombé, ou
 s'étaient soumis au gouvernement de
 consuls. George eut bientôt à lutter
 contre une armée entière commandée
 par le général Brune. Il disputa le
 terrain; mais à la suite des combats
 de Grand-Champ et d'Elven (25 et
 26 janvier 1800), il songea à parti-
 ciper à la paix pendant qu'il en était
 encore temps. Le 9 février, il eut
 une conférence avec le général Brune
 près de Theix; tout fut terminé en
 une heure d'entretien. George pro-
 mit de licencier ses troupes, et de re-
 mettre l'artillerie et les fusils qu'il
 possédait, mais à des conditions fa-
 vorables aux royalistes du Morbihan.
 Une convention en dix articles fut si-

tre les deux généraux. George lit à Paris pour en obtenir la tion; il y resta près d'un mois, sans pouvoir obtenir la confirmation des clauses qui devaient soulever les Bas-Bretons. Buonaparte le pria de le servir pour l'attirer dans son armée avec un grade supérieur; et tout étoit convenu pour le séduire. George, sensible, et averti secrètement que Buonaparte allait le faire arrêter, en Angleterre, bien décidé à ne servir que son roi légitime. Au rétablissement de la maison Bourbon, il ne pouvait renoncer aux plans formés dès sa jeunesse, et qui faisaient, en quelque sorte, l'art de son existence. Il fut distingué avec beaucoup de distinction par le gouvernement anglais, et reçut du roi le comte d'Artois, au grade de lieutenant-général, le grade de capitaine, et des félicitations pour sa conduite honorable. Vers le mois de 1800, il repassa secrètement en Bretagne, avec le commandement d'un régiment du Morbihan, d'Ille-et-Vilaine, des Côtes-du-Nord et du Finistère. Il avait alors l'espoir de surprendre Belle-Ile, et de s'emparer de la couronne de France pour le Roi, d'après les plans de l'ancien officier de la marine royale. Mais tous ces projets furent évanouis. Buonaparte ayant été en Angleterre par l'explosion de la *machine à vapeur*, la police accusa George d'être l'âme de cette conspiration tramée à Paris par ses officiers. George a constamment nié qu'il ait employé ce moyen terrible de destruction. Devenu un objet d'inquiétude pour Napoléon, il fut exposé à tous les pièges de sa police : des espions furent envoyés de Paris pour le surprendre et l'assassiner; mais ils ne pénétrèrent leurs desseins, et les

fit fusiller par ses soldats. Ne se trouvant plus en sûreté dans le Morbihan, surtout depuis la dissolution générale du parti royaliste, il repassa en Angleterre, où il eut des relations avec Pichegru, doué comme lui d'une âme forte et énergique. Buonaparte regardait George comme un ennemi tellement dangereux, qu'après la paix d'Amiens, il fit demander au gouvernement anglais, par M. Otto, qu'on le lui livrât, et chargea depuis M. Andréossi de renouveler la même demande. Pichegru et George s'étant concertés sur les moyens de renverser le gouvernement de Buonaparte, George proposa, non pas d'assassiner lâchement Napoléon, mais de l'attaquer publiquement et à force ouverte, au milieu de ses propres gardes: ce fut pour accomplir ce dessein, qu'il fit passer en France, dès le mois de janvier 1803, plusieurs de ses officiers, et qu'il débarqua lui-même, le 21 août, au pied de la falaise de Beville. De là, se dirigeant sur Paris par des stations préparées, il resta secrètement, près de six mois, dans différents domiciles, et attendit que Pichegru et Moreau lui donnassent le signal d'agir. Mais trop de tergiversation et de lenteur, et le défaut d'unité de vues parmi les chefs, firent avorter le complot avant même qu'il pût recevoir un commencement d'exécution. Ce fut vers le mois de mars 1804, que la police, ayant obtenu des révélations de la part de quelques conjurés subalternes, fit rechercher George avec une activité extraordinaire: la plupart de ses adhérents furent arrêtés. S'étant aperçu que son dernier asile était observé, il essaya de prendre la fuite en cabriolet; mais déjà il était cerné, et son cheval fut arrêté près du Luxembourg. George, tirant aussitôt ses pistolets, renversa

GEO

ats de la police à ses pieds, e encore à s'évader ; mais d'émissaires l'environnent ent le peuple. George est les efforts d'un boucher, et la préfecture de police, où , avec sang-froid, au magisté de l'instruction, que c'est qui était à la tête de la conspour rétablir les Bourbons rône. Traduit au tribunal avec un grand nombre de s, il montra dans les découp de calme et de fermeté, vec soin de compromettre ses compagnons d'infortune, tout haut profession du déle plus absolu à la cause gitime. Le 21 mai 1804, il ppé, avec onze de ses offis une condamnation à mort, upable d'avoir voulu attenter e Buonaparte. Transférés de i de justice à Bicêtre, ils is jetés dans les mêmes ca- lendemain, on apporte à n placet tout rédigé, en que, s'il consent à le signer, ompagnons d'infortune obla vie ; George prend tran- t le papier, et, après avoir ots : *A. S. M. l'Empereur neais*, il le rend au con- ce le même sang-froid ; puis nt vers ses officiers : *Mes es*, leur dit-il, *faisons la* état celle du soir, qu'ils ré- n commun. Sa fermeté ne na pas un seul instant ; et encore de grandes preuves e au moment de son exé- it eut lieu le 25 juin, en pré- ie foule innombrable. Ainsi nte-cinq ans un homme il- ses seuls exploits, et dont civile avait développé les e caractère. Il montra suc-

GEO

cessivement toutes les qualités d'un véritable chef de parti. Son esp cultivé et mûri au milieu de l'agi- tion et des armes, n'était pas étra- ger aux combinaisons et aux vu- politiques ; et, par la force même son caractère, il eût fait de pl- grandes choses sur un théâtre moi- borné et dans des circonstances pl- favorables. Nul ne servit le parti d- Bourbons avec plus de constance, courage et de fidélité. C'est en vain q- Buonaparte a voulu flétrir Geor- du titre de brigand ; l'Europe a d- cidé, entre George et Buonaparte, qui appartient ce titre. Voici, à ce s- jet, les vers qu'un mouvement d'in- dignation arracha à M. de Saint-Mor- au moment où il lut le récit de l'ex- cution de George :

Sous le nom de brigand, un Français plein d'h- neur

Meurit pour avoir servi son prince et sa patrie ;
Quel ministre, en quel pays, a pu trancher sa vi-
Cu Corse, dans Paris, sous le nom d'empereur.

B—P.

GEORGEL (JEAN-FRANÇOIS) ex-jésuite, secrétaire d'ambassade chargé des affaires de France à cour de Vienne, grand-vicaire l'évêché de Strasbourg, et en der- lieu de celui de Nancy, né à Bruyèr en Lorraine le 29 janvier 1751, t mort dans la même ville, le 14 n- vembre 1815. Ses parents, quoiq- peu favorisés de la fortune, lui pr- enèrent une éducation très soign- L'éclat de ses premières études le remarquer parmi les jésuites, da l'ordre desquels il entra à l'âge de tre- ans. Il enseigna d'une manière disti- guée la rhétorique et les mathéma- ques, dans les collèges de Pont- Mousson, de Dijon et de Strasbour- C'est dans cette dernière ville que réputation le fit connaître du prin- Louis de Rohan, lequel parvint, e 1763, à se l'attacher entièrement. De

ce moment il accorda à l'abbé Georgel une haute confiance, qui s'accrut par les services que celui-ci lui rendit pendant l'ambassade de Vienne et dans d'autres circonstances importantes. En 1771, le duc d'Aiguillon, qui avait succédé au duc de Choiseul dans la direction des affaires étrangères, voulant donner de l'éclat à son nouveau ministère, fit rappeler de l'ambassade de Vienne le baron de Breteuil, et nommer à sa place le prince Louis de Rohan. L'abbé Georgel dirigea tous les détails de l'ambassade pendant deux ans et demi; il resta à Vienne comme chargé des affaires de France jusqu'à l'arrivée du nouvel ambassadeur. Lorsque le prince Louis revint à Paris en 1774 à l'occasion de la mort de Louis XV, les mémoires qu'il envoya au cabinet de Versailles furent goûtés, autant par l'exactitude et l'étendue des détails que par la sagesse qui avait dirigé ses observations. Lui et le prince ambassadeur avaient donné l'éveil sur la connivence de la cour de Vienne pour le premier partage de la Pologne, qui eut lieu à cette époque: mais le duc d'Aiguillon, fasciné par les protestations réitérées de cette cour, repoussait opiniâtrément les insinuations qui lui étaient faites. Humilié lorsqu'il vit le partage consommé à son insu, ce ministre chercha sourdement à rejeter sur des hommes innocents une faute qu'il n'aurait dû attribuer qu'à l'imprévoyance de sa politique. Étant revenu de Vienne, le prince Louis fut successivement nommé grand-aumônier de France, évêque de Strasbourg, cardinal, abbé de St.-Waast, proviseur de Sorbonne, et administrateur de l'hôpital des Quinze-Vingts. En qualité de grand vicaire, l'abbé Georgel était chargé des détails attachés à ces hautes dignités: mais

désapprouvant les liaisons du cardinal avec Cagliostro, avec la comtesse de la Motte (*Voy. ROMAN*), et avec d'autres personnages semblables, il s'éloigna insensiblement de ce prince, et n'eut plus avec lui, comme autrefois, de relations intimes et confidentielles; il ne le voyait plus que pour lui soumettre son travail de vicaire-général. Le cardinal de Rohan, lorsqu'il fut arrêté, le 15 août 1785, à l'occasion de la trop fameuse affaire du collier, sentit vivement les dangers de sa position: il vit le gouffre qu'il s'était creusé par ses imprudences, et pensa d'abord à l'abbé Georgel, le regardant comme le seul homme capable de diriger sa défense. Rappelé par le cardinal et par sa famille, l'abbé Georgel oublia facilement des torts provoqués par sa franchise et par son zèle: il voua tous ses soins et ses veilles à la cause de son illustre et malheureux protecteur. Ce fut lui qui, malgré les efforts du baron de Breteuil, parvint à répandre quelque lumière sur cette affaire dont les inexplicables complications étonnaient la France et l'Europe. Dans la quatrième section des Mémoires que l'abbé Georgel nous a laissés, il développe la marche de ce drame intéressant. On l'y voit luttant sans cesse contre la haine du baron de Breteuil, qu'il aurait fait arrêter si la reine elle-même ne s'y fût opposée, en assurant que depuis quelques années il n'existait plus de relations intimes entre lui et le prince Louis. Exilé à Mortagne en Perche, le 10 mars 1786, en vertu d'une lettre de cachet obtenue par le ministre, il ne laissa pas de continuer à soutenir, quoique moins efficacement, ainsi que le baron l'avait bien prévu, le procès dont l'Europe attendait l'issue avec tant d'impatience.

ment rendit enfin sa sen-
 31 mai 1786. Le cardinal
 à la vérité devant la loi ;
 fut point lavé, aux yeux des
 du reproche d'avoir, par
 té impardonnable à un hom-
 n rang et de sa naissance,
 s si grièvement la majesté
 Le jour même du jugement,
 ôta la grande-aumônerie de
 ainsi que le cordon-bleu, et
 en exil dans son diocèse.
 gé Georgel, il obtint l'auto-
 e revenir dans sa ville na-
 desservi auprès du car-
 de perfides insinuations,
 du monde et des affaires.
 nçait à goûter quelque repos
 sa famille, lorsque la révolu-
 mettre un terme à l'existence
 et paisible dont il jouissait à
 Arraché en 1793 au sé-
 eux qu'il avait embelli avec
 il fut déporté en Suisse,
 la s'établir à Fribourg en
 Là, étranger à toute espèce
 publique, partageant ses mo-
 tre l'étude et les exercices
 é solide et éclairée, il com-
 evoir et à mettre en ordre ses
 . En 1799, âgé de soixante-
 il fut jeté de nouveau dans
 des affaires. Buonaparte ve-
 emparer de Malte : l'ordre
 au de Jérusalem était me-
 à anéantissement complet.
 nes de Provence, d'Auver-
 France, n'existaient plus :
 alie ne tenait qu'à un fil ;
 d-maître Hompesch gardait
 e obstiné sur les raisons qui
 t l'avoir porté à rendre si
 ment la capitale de l'ordre.
 circonstances, la langue de
 prit la résolution d'offrir
 -maîtrise au czar Paul I^{er},
 par cette protection arrêter

dans sa ruine un ordre que plusieurs
 siècles de gloire avaient illustré
 rendu si cher à la chrétienté. Les
 langues de Bohême, d'Allemagne et
 de Bavière, suivirent cet exemple
 elles envoyèrent à St.-Pétersbourg
 des députés, pour offrir au monar-
 que, qu'elles reconnaissaient pour
 leur grand-maître et protecteur, l'hom-
 mage de leur obéissance. La langue
 d'Allemagne, rassemblée à Heisters-
 heim, résidence du grand-prieur,
 nomma pour députés le bailli de
 Pfürdt-Blumenberg (Forette-Flan-
 mont), Pilier de la Langue, et le ba-
 ron de Baden, commandeur de We-
 sel. L'abbé Georgel, dont le nom
 avait percé à travers l'obscurité de
 sa retraite, fut invité par le grand-
 prieur à venir prendre part aux dé-
 libérations, à rédiger les instructions
 pour les députés, à les accompagner
 en Russie, et à diriger leur travail
 comme conseiller de légation. Il ob-
 tint enfin de rentrer en France (en
 1802). Le ministre des cultes Portalis
 lui offrit un évêché, qu'il refusa, sans
 doute par crainte de se trouver par-
 trop rapproché de l'usurpateur, qui
 avait démasqué d'avance, en le per-
 gnant dans ses beaux moments av
 des traits auxquels tout le monde
 reconnaît aujourd'hui. Cependant,
 voulant point rester inutile dans ce
 moment où il pouvait encore rend
 de grands services à la religion, l'abbé
 Georgel accepta, sur les sollicitations
 de M. d'Osmond, évêque de Nancy,
 la place de vicaire-général du diocèse
 pour le département des Vosges. Ce
 poste lui convenait d'autant mieux
 que son habitation chérie de Bruyère
 qu'il avait retrouvée à son retour
 était placée à peu près au centre du
 département. Sa manière d'adminis-
 trer dans des temps si difficiles, ne
 fit qu'augmenter la confiance de ses

évêque ; elle lui concilia l'estime des autorités civiles, ainsi que la vénération et l'attachement du clergé du département. Pendant son exil, l'abbé Georget avait mis en ordre les notes qu'il avait recueillies sur les événements de son temps ; il rédigea sur cela ses Mémoires, qu'il divisa en six sections. La section 1^{re}. fait mention de la destruction des Jésuites ; la 2^e., des dernières années du règne de Louis XV, ce qui comprend les ministères du duc de Choiseul, du duc d'Aiguillon et du chancelier Maupeou ; la 3^e. s'attache au règne de Louis XVI, et aux opérations de ses ministres, jusqu'à la convocation des notables ; la 4^e. donne des détails sur l'affaire du collier ; la 5^e. traite de la révolution française jusqu'en 1803 ; dans la 6^e. l'auteur nous a conservé les observations qu'il avait faites pendant son voyage à St.-Petersbourg en 1799 et 1800. L'abbé Georget est aussi l'auteur d'un Mémoire pour M. de Soubise, publié à Paris, 1771, in-8°, en réponse à l'écrit anonyme (de M. Gilbert), intitulé : *Mémoire sur les rangs et les honneurs de la cour.* G—Y.

GEORGI (CHRISTIAN SIGISMUND), philologue allemand, naquit à Lukkau, dans la Basse-Lusace, en juillet 1702, et fit ses études à Wittemberg. Il y prit en 1723 le degré de maître en philosophie, devint professeur adjoint dans cette faculté en 1727, et professeur ordinaire en 1736 : sept ans après il professa la théologie dans la même université. Il mourut le 6 septembre 1771. On a de ce savant un grand nombre de dissertations relatives, la plupart, à la critique du texte sacré, et dont on trouve la nomenclature dans Meusel. (*Lexique des écrivains morts de 1750 à 1800*). Nous n'indiquerons ici que ses principaux écrits : I. *Dissertatio de Chaldæo-sy-*

rismis, rabbinismis et Persismis, dictioni N. Fœderis immeritò affictis, Wittemberg, 1726, in-4°. II. *Hierocriticus N. T. sive de stylo N. T. libri tres, quibus dialectus N. Fœderis attica à Phrynichi Thomæ magistri, Salmasii, Pasoris, Wyssii, Leusdenii, Olearii, etc. depravationibus liberatur, atque ab idioticismis, Ionismis, Dorismis, Æolismis, Bœotismis, Syro-chaldæismis et Persismis vindicatur, juxta ac Spiritûs S. dictio ratione figurarum, nominum, verborum, particularum ac phrasium, ejusque vis et sententia, ex Græciâ altiùs arcessitur, etc.* Id. pars 2a. *sive controversiarum de latinismis N. T. libri tres*, Wittemberg et Leipzig, 1733, in-4°. III. *Diss. de fati linguæ græcæ*, Wittemberg, 1733, in-4°. IV. *De linguæ hebrææ et græcæ harmoniâ*, ibid. eod. V. *Novum Testamentum græcum, ad probatissimorum codicum exempla summa diligentia recognitum, chartarum ac typorum elegantia magnificè adornatum, capitum argumentis ac locis parallelis curatiùs instructum, notis pariter philologicis ac philologicis quoad difficiliores locos exquisitiùs illustratum, etc.*, ibid., 1736, in-8°. VI. *Novum Testamentum græcum, versione latina Benedicti Ariæ Montani donatum*, ibid., 1738, in-8°. VII. *Apparatus philologico-theologicus ad Evangelica Domini festisque diebus dedicata*, vol. I, Leipzig, 1745 ; vol. II, 1747 ; vol. III, 1750 ; vol. IV, 1754, in-4°. VIII. *Diss. I — V, quibus Heronhutianam sectam Augustanæ confessionis socios non esse, nec pacem religiosam ad eos pertinere evincit*, Wittemberg, eod. in-4°. On a publié après sa mort l'ouvrage suivant, auquel il eut part : *An-*

GEO

Academiæ Witembergensis, us nomina rectorum, in numerus, dissertationes, professorum receptione obitus, etc. aliaque nomina, quæ ab anno 1655 usque annum 1755, in hac alma sede per singula accidit, breviter enarrantur, et auctoris discessum, ad annum 1772 continuati, a God. Christ. Schroedero; fig. aen., ib. 1775, in-4°.

J—N.

GI (AUG.-ANT.) Voyez

GIIEWITZ (BARTHELEMI), hongrois, fut enlevé de sa patrie par les Turks, lors de l'invasion qu'ils y firent en 1528. Réduit à l'état de voyage, Georgiewitz fut mené en Asie, et ensuite dans l'Asie mineure, où il fut traité comme une bête de somme, employé à porter des fardeaux les plus vils et les plus pesants, et accablé de mauvais traitements, ce qui est le sort commun à ses compatriotes. Il fut enlevé à l'infortune; enfin, on le força de prendre le métier des armes, au lieu duquel il ne s'était pas dessein de souffrir, il prit la fuite, et se nourrit que des herbes sauvages et des racines, qu'il assaisonnait avec du sel, et pour se guider, il se servait de l'étoile polaire. Arrivé aux bords de la mer de Marmara, surpris à l'instant où il allait passer sur un radeau. On le retint à son maître, qui lui fit appliquer la bastonnade, et le revendit à des marchands d'esclaves. Après treize ans de la plus dure servitude, Georgiewitz réussit à s'échapper; et après avoir traversé les déserts de la Carmanie et de la Syrie, parvint jusqu'à la Terre-Sainte,

GEO

après un voyage d'un an, et se retrouva au milieu des chrétiens. Il revint en Europe. On le trouve à Louvain en 1544; enfin il retourna dans sa patrie à travers mille dangers. Était à Waradin au mois de mai 1545, y rencontra un dervis qui désirait beaucoup avoir avec un chrétien une conférence publique sur la religion. Aucun des nombreux religieux qui étaient dans la ville n'osa se présenter. Georgiewitz, indigné de cette conduite, qui pouvait, aux yeux des habitants, faire du tort à la religion, parce que l'on aurait eu l'air de céder la victoire à un infidèle, se présenta pour disputer contre le dervis. Il raconte que l'avantage lui resta dans cette discussion, qui eut lieu le jour de la Pentecôte. Le dervis finit par le prier de lui reciter l'Oraison dominicale en turk. Georgiewitz, à cause des malheurs de sa patrie avaient perdu tout ce qu'il possédait, qui n'était qu'un pays occupé par les ennemis de la foi, et finit par aller dans la capitale du monde chrétien, où il recueillit des bienfaits de quelques prélats, et termina sa carrière. On a de lui I. *De Turcarum ritu et caeremoniis, additis quam plurimum dictionibus, cum salutationibus et responsionibus Persarum*, Paris, 1545, 1 vol. in-16. Cette relation est concise et exacte. Un vocabulaire de mots turks expliqués par le latin précède un dialogue dans les mêmes langues; il est suivi de règles grammaticales et des noms de nombre de la langue turke. II. *Prognoma sive presagium Mehemetanorum, primum de Christianorum calamitatibus, deinde de suæ gentis interitum ex lingua persicâ in latinum sermonem conversum*; suivi d'une *Epistola exhortatoria contra infideles ad ill. principem Maximilianum*

1. *Austrice*, Anvers, 1546, ces opuscules avant été favorables et accueillis du public, et traduits en plusieurs langues, vitz les réunit et les publia sous le titre : *De Turcarum moribus*, Paris, 1553, in-16.; réimprimé plusieurs fois, dans cette ville, Lyon et ailleurs. Indépendamment des trois traités cités plus haut qui forment autant de chapitres, on y en trouve trois autres, savoir : 1°. *De afflictione tam captivorum quam sub tributo viventium*. L'auteur termine ces traités par des conseils pour les captifs et comment s'évader, et donne un avis esclave à l'usage de ceux qui seraient arrivés dans les divers pays de cette langue est en usage, avec des différences. 2°. *Disquisitio cum Turca habite narrantur*. *Deploratio cladis christiane* recueil est terminé par l'Oration funèbre en arabe et en latin, par l'auteur, dit l'auteur, dans toute la Palestine, cette langue est usitée dans le service divin. Les éditions antérieures à 1566 ont omis le vocabulaire; et toutes celles qui sont postérieures à 1555, ont une table des matières. Ces opuscules sont aussi traduits dans plusieurs recueils pour servir les Turcs; ce qui prouve que l'on en faisait à juste titre. 3°. *Voyage de Jérusalem avec la description des cités, villes, etc.; et de l'empereur des Turcs, par Lambert Darbigny*, Liège, 1600, in-4°. E—s.

GERGISCH (PIERRE), savant allemand, né en 1698, d'abord conseiller commissionné, puis conseiller de justice, en 1744, conseiller de justice et archiviste à Dresde, où il mourut le 7 avril 1746. Il a publié ouvrages suivants : I. *Corvus ju-*

ris germanici antiqui, quo continentur leges Francorum Salicæ et Ripuariorum, Alamannorum, Boiuariorum, Burgundionum, Frisiorum, Anglorum et Werinorum (h. c. *Thuringorum*), *Saxonum, Langobardorum, Visigothorum, Ostgothorum, nec non capitularia regum Francorum, unâ cum libris capitularium ab Ansegiso abbate, et Benedicto Levita collectis*, Halle, 1738, in-4°. Cette édition contient des variantes d'après Herold, Lindenbrog, Baluze, Eccard, Muratori et autres, ainsi qu'une bonne préface d'Heineccius, qui est une savante dissertation sur l'origine, le sort et l'usage des lois saliques. Il y est bien prouvé que la première édition des lois saliques a été faite en Germanie, à la fin du quatrième siècle, ou bien au commencement du cinquième, avant que les différentes hordes des Francs-Saliens se fussent réunies sous la conduite de Pharamond, qu'ils choisirent pour leur chef. II. *Essai d'une introduction à l'histoire et à la géographie romaine*, en allemand, ibid., 1752, in-4°. III. *Regesta chronologico-diplomatica, in quibus recensentur omnis generis monumenta et documenta publica, ut sunt tabulæ conventionum, fœderum, pacis, armistitiorum, mutuae amicitiae, nec non capitulationes, concordata, sanctiones pragmatice, etc.*, Francfort et Leipzig, 1740-1741, in-folio, 4 vol. B—H—D.

GEORGIUS. Foy. GEORGE, GEORGI et GIORGI.

GERALDINI (ALEXANDRE), premier évêque de Saint-Domingue, naquit en 1455 à Amelia, en Ombrie, où sa famille tenait un rang distingué. Il embrassa d'abord la profession des armes, et alla avec son frère en Espagne, où il servit dans l'armée qui

repoussa l'invasion que les Portugais venaient de faire en Castille. Il fut ensuite échanson de la reine Isabelle, puis suivit son frère qui fut envoyé en ambassade à François, duc de Bretagne. La mort de ce prince ayant mis fin à la légation, Geraldini, à son retour auprès de Ferdinand et d'Isabelle, entra dans la carrière ecclésiastique. Son mérite lui fit confier l'éducation de quatre princesses qui toutes devinrent reines; et il passa vingt ans à remplir ces fonctions honorables. Pendant qu'il était à la cour, il eut occasion de rendre à un homme célèbre un service qui ne doit pas être passé sous silence. Christophe Colomb venait de présenter aux rois de Castille et d'Aragon son projet d'aller à la découverte d'un monde nouveau. « On discutait ce projet dans un conseil composé des hommes les plus éminents en dignité. Les avis étaient partagés, dit Geraldini, parce que plusieurs prélats espagnols traitaient l'opinion de Colomb d'hérésie manifeste; ils citaient l'autorité de Nicolas de Lyra, qui représente le globe terrestre comme ne contenant aucune terre sur les côtés, ni par-dessous, au-delà des Canaries; et celle de St. Augustin, qui affirme qu'il n'y a pas d'antipodes. Je me trouvais alors par hasard derrière le cardinal de Mendoza, homme également recommandable par ses qualités et son savoir: je lui représentai que Nicolas de Lyra avait été un très habile théologien, et St. Augustin un docteur de l'Église illustre par sa doctrine et sa sainteté, mais que tous deux s'étaient montrés mauvais géographes; car les Portugais étaient parvenus à un point de l'autre hémisphère, où ils avaient perdu de vue l'étoile polaire, et en avaient décou-

vert une autre au pôle.
 » avaient trouvé tous les
 » zone torride bien pe
 Cet argument produisit
 lomb fut écouté. Gera
 ployé à un grand nombre
 diplomatiques, entre
 de Henri VIII, pour tâ
 concilier avec Catheri
 Il n'y put réussir; et
 butte à la mauvaise hum
 il quitta la cour de ce
 rendit auprès de Mary
 vernante des Pays-Bas,
 que Catherine, avait été
 visita ainsi presque tou
 de l'Europe, toujours a
 tère diplomatique. Ayant
 récompense d'abord l'É
 terre et de Monte-Corv
 celui de Saint-Domingue
 qua en 1520 à Séville
 prendre possession de
 s'occupa avec zèle de tou
 vait faire fleurir la reliq
 régions lointaines, fonda
 des séminaires, et mou
 On a d'Alexandre Gera
 ouvrages de théologie,
 de lettres, des exhortati
 aux princes chrétiens con
 des poésies sacrées et p
 vie de Catherine d'Autri
 de Henri VIII (en vers
 des traités de politique et
 enfin la relation de son vo
 tilles, qui parut sous ce ti
 rium ad regiones sub
 plagâ constitutas Alex
 dini Amerini, episcopi
 Dominici apud Indos o
 apostolicis, imperialibu
 gationibus functi, opus
 ritus, mores et religione
 Æthiopiæ, Africae, Atla
 Indicarumque regionu
 tens: nunc primum edid

Geraldinus de Catenaccis J. U. D. auctoris abnepos, Rome, 1631, un vol. in-12. Cette relation, mise par quelques bibliographes au nombre des livres rares, est dédiée au pape, et divisée en seize livres. Elle renferme le détail de la navigation de Geraldini le long de la côte d'Afrique jusqu'au-delà du Sénégal, et jusqu'à Saint-Domingue : l'éditeur y a joint un précis de la vie de l'auteur, et la liste de ses ouvrages, tant imprimés que manuscrits. On trouve, dans ce livre, de curieuses particularités sur la partie de l'Afrique que l'auteur a vue ; il parle aussi sur oui-dire de l'intérieur de cette partie du monde ; il finit par donner la description de l'île dont il était le pasteur. On est surpris qu'un prélat respectable, écrivant un livre qu'il dédie au souverain pontife, ait cité des inscriptions anciennes, en latin, qu'il prétend avoir copiées tout le long de la côte d'Afrique : elles portent si évidemment le caractère de la fausseté, que l'on ne sait que penser de la bonne-foi de Geraldini, qui d'ailleurs fait aussi mention de peuples, de pays et de fleuves qu'il a vus en Afrique, et de rois de cette partie du monde qui l'ont accueilli, et dont aucun auteur ne fait mention. Le petit-neveu de Geraldini, tout en avouant, dans la préface qu'il a mise en tête de ce livre, que son oncle parle de beaucoup de choses peu croyables, ajoute que néanmoins personne ne sera tenté d'accuser de mensonge un homme si respectable. C'est pourtant un mouvement très naturel chez ceux qui le lisent ; et c'est bien gratuitement que Saxius le cite comme un antiquaire. Ce qu'il y a de meilleur dans cet ouvrage est ce qu'on y trouve sur Saint-Domingue, dont il fait bien connaître l'état à l'époque où il fut écrit. Déjà la race des indigènes

était presque totalement exterminé Geraldini, dans une des lettres annexées à sa relation, annonce qu'il envoie, entre autres raretés, deux diadèmes ; ce qui sert à prouver, contre le sentiment de quelques auteurs, que cet oiseau est originaire d'Amérique. La lettre a probablement été écrite en 1523 ; elle est par conséquent antérieure à l'ouvrage d'Oviedo que l'on regardait comme le premier auteur qui eût fait mention des diadèmes. Dans une lettre au pape Léon X Geraldini donne, pour les églises et les hôpitaux de Saint-Domingue, des projets d'inscriptions qui, pour le style, ressemblent entièrement à celles qu'il a adressées au Saint-Père comme les ayant découvertes sur la côte d'Afrique. Outre les ouvrages inédits de Geraldini, mentionnés par son petit-neveu, on doit citer un traité curieux, *De viris Geraldinis qui in obsequio apostolicæ Sedis per varietempora insudarunt*, qu'Allacci avait en manuscrit, et dont il parle dans ses *Apes urbanæ*, pag. 208. — Antoine GERALDINI, frère aîné du précédent, et dont il a été question au commencement de cet article, est auteur de diverses poésies latines : I. *Eclogæ XII de mysteriis vitæ Jesu Christi*, Salamanque, 1505, in-4°. II. *Pœnitentialis psalmodia*, 1486 in-4°. ; c'est une paraphrase, en vers latins, des sept Psaumes de la pénitence. E—s.

GÉRARD, premier duc héréditaire de Lorraine, était issu de l'illustré et puissante maison d'Alsace, connue depuis le VII^e siècle, et dont les descendants occupent aujourd'hui le trône impérial d'Allemagne. Après la mort de Gérard II son père, en 1047, fut confirmé dans la possession de vastes domaines de sa famille, par l'empereur Henri III ; et l'année su

prince y ajouta la Lorraine. Il eut à combattre Godefroid, réuni aux autres seigneurs pour lui disputer ses droits en Lorraine. Il contraignit Godefroid et ses alliés à le reconnaître pour seigneur, et ne put se dispenser de poursuivre ses armes contre ses vassaux, qui s'étaient révoltés. Sa sagesse le firent triompher de tous ces obstacles. Il avait épousé Marguerite de Namur, arrière-petite-fille de Charles de France, frère du roi; et de là vient que quelques auteurs l'ont nommé Gérard de France. Il établit sa résidence à Châtenoy, prieuré fondé par son père. De nouveaux troubles s'élevèrent dans les Vôges, Gérard se hâta de les apaiser; mais arrivé à Châtenoy, il y tomba malade, et mourut le 1070, à quarante-six ans, avant qu'on eût pu lui succéder. Thierri le Vaillant, son fils, lui succéda. W—s.

GERARD, célèbre traducteur du grec, est surnommé tantôt *Cardanus*, et tantôt *Cremonensis*, selon qu'on le fait Espagnol ou Italien. On a recueilli aujourd'hui les opinions des savants sur ce point; mais on ne s'est pas plus partagées touchant le mérite de cet auteur; et les expressions de Fr. Pipini ne laissent aucun doute sur cet égard. Ce chroniqueur prétend que Gérard naquit à Châtenoy, sur le sol de Crémone, le 1114. Dès sa jeunesse il se livra à la philosophie, et suivit les études, selon que cela se pratiquait alors. Il paraît que l'astrologie lui beaucoup d'attraits; mais sa connaissance de la Comptabilité mathématique de Ptolémée, et d'après les citations des auteurs anciens, et cet ouvrage ne se trouve point chez les Latins, il alla à Tolède attiré par l'éclat que jetaient

les sciences parmi les Maures d'Espagne. Là, il étudia l'arabe, et ayant rencontré dans cette langue beaucoup d'ouvrages importants, qui n'existaient point parmi ses compatriotes, il s'occupait de les traduire, et remplit cette tâche avec une ardeur incomparable. On ne saurait déterminer le nombre des traductions dues à Gérard de Crémone: quelques unes portent son nom; un plus grand nombre sans doute lui appartiennent, sans qu'on les lui attribue aujourd'hui; mais il s'exerça sur toutes les matières, et Fr. Pipini fait monter le nombre des livres qu'il traduisit à soixante-seize, parmi lesquels il place l'*Avicennæ et Almagesti Ptolomæi solemnis translatio*. Ce passage est très important; car il prouve évidemment que la traduction latine de la Composition mathématique de Ptolémée, faite d'après une version arabe, et nommée depuis *Almageste* avec l'article arabe *al*, est due à Gérard de Crémone; ce qui n'avait point encore été dit positivement. Quant à l'Avicenne, il a seulement mis en latin son traité de médecine, connu sous le nom de *Canons*. La philosophie de cet écrivain arabe; ou un autre traducteur. On a beaucoup discuté le mérite des traductions de Gérard; et l'on doit avouer qu'en les comparant aux textes originaux aujourd'hui que nous possédons les grands dictionnaires de Goussier et de Castel, où la critique peut s'aider de nombreux secours, on les trouverait très imparfaites. D'ailleurs, la manière même dont on traduisait dans le XII^e. et le XIII^e. siècle, s'opposait à ce qu'il fût possible de rendre exactement le sens de l'auteur; et d'établir une parfaite synonymie entre les mots arabes et latins. On allait à Tolède: là on choisissait un juif, duquel on apprenait les élé-

de la langue arabe; puis ornement on traduisait sous sa ; mais on n'étudiait point avec de, et l'on n'acquerrait jamais connaissance approfondie de la . Ajoutons encore que le tra-ir n'avait, le plus souvent, e connaissance très superficielle matière scientifique sur laquelle terçait. Roger Bacon, homme d'un génie vraiment extraor-e, avait étudié toutes ces tra-ns, et en démontre parfaitement fauts. Gérard revint à Crémo-ue, mourut en 1187, à l'âge de 75 ans. enterré dans le monastère de ucie, où l'on conservait encore bliothèque, du temps de Fr. Pi-ous. Nous indiquerons ici les ouvrages rits ou imprimés de Gérard de one, qui sont venus à notre con-ance. I. *Theoria planetarum*. II. *Ullaken de causis crepusculo*. III. *Geomantia astronomica*, imée parmi les œuvres de Corn. opa. Cet ouvrage a été traduit en ais par de Salerne, sous ce titre : *nantie astronomique*, Paris,) et 1682, in-12. IV. *Le Traité édecine d'Avicenne*, connu sous re de *Canons*. Cette traduction, de l'arabe, a été réimprimée plu-s fois, et corrigée par Fortuna-lempius, André de Alpago, etc. *abrégé de la médecine de Rhazis*, arAbuali ben David. VI. *Le Trai-: médecine*, du même Rhazis, in-: *Almansori*. VII. *Practica, sive iarium medicum*, de Serapion. l. Le livre d'Albengnefit, *de vir-medicinarum et ciborum*. IX. *La rapentique* de Serapion. X. L'ou-e d'Ishac *de definitionibus*. XI. *Ucasis, methodus medendi libri*. XII. *L'Ars parva*, de Galien. l. *Commentaires sur les prognos-d'Hippocrate*, traduits de l'arabe,

etc. Tous ces ouvrages ont été impr-més plusieurs fois. J—N.

GERARD (BALTHASAR), fanati-que, né en 1588 à Willafans, petit bourg de Franche-Comté, forma l'hor-rible projet d'assassiner le prince d'Orange, Guillaume de Nassau. Afin de l'exécuter plus facilement, il entra au service de ce prince, et déguisa si bien ses sentiments qu'il passait pour un des protestants les plus outrés. Le 10 juillet 1584, au moment où le prince d'Orange sortait de son pa-lais à Delft, Gérard s'avança comme s'il eût eu à lui parler, et le tua d'un coup de pistolet chargé de trois balles. Après avoir commis ce crime, il ne chercha point à s'enfuir, et se vit ar-rêter sans montrer le moindre trou-ble. Il déclara qu'il n'avait point de complices, et soutint, au milieu des tourments, qu'il avait été poussé à cette action par une inspiration di-vine. Il fut appliqué à la torture, et ensuite écartelé le 24 juillet. Ce mal-heureux n'était âgé que de vingt-six ans. Le roi d'Espagne, Philippe II, accorda des lettres de noblesse à la famille de Gérard; mais elle ne jouissait plus d'aucun privilège de-puis la conquête de la Franche-Comté. Levinus Torrentianus composa à la louange de cet assassin une ode latine, qu'on trouve dans le recueil de ses poésies. On publia encore en son hon-neur les ouvrages suivants : I. *Le glorieux et triomphant martyre de Balthasar Gérard, advenu en la ville de Delft*, Douai, 1584, in-12. Cette pièce est très rare. II. *Balt. Gherardi Borgondi morte e cos-tanza per haver ammazzatto il prin-cipe d'Orange*, Rome, 1584, in-8°. III. *Muse Toscane di diversi nobiliss. ingegni per Gherardo Bor-gogno*, Bergame, 1594, in-8°. W—s.

GERARD (DOM), religieux, bi-

ire de l'abbaye de Trois-
s, ordre de Cîteaux, était né
Barrois. Elevé au milieu des
se forma lui-même. Son
intitulée, *Le Patriarche*,
ieux Laboureur, qui ob-
essit au concours de l'acadé-
naise en 1784, est également
able par les fautes de versi-
t les beautés poétiques qui y
Ce sont ces fautes, sans dou-
fèrent, de préférence, adju-
glogue de *Ruth*, par Flo-
prix que le public moins
écernait au *Patriarche*. On
de rencontrer des dispa-
goût dans une pièce où se
des vers aussi beaux que
nts :

se s'emparant de la voûte azurée,
x décembre alongeait la soirée,
fant prenait le saint livre, le seul
avait lu son vertueux aïeul.
u l'ouvrant; sa main respectueuse
des lueurs d'une mèche nocturne....
un cristal sur ses yeux obscurois,
lecteur dirigeant les récits,
lui disait : « Lisez ces pages saintes,
te Abel de son sang les a teintes.
jusqu'ou va la jalouse fureur !
meurtier fut-il un laboureur ?

ns cité cette tirade pour prou-
alent éminent que l'auteur
u de la nature, et que les
du goût auraient placé à un
distingué. Le dernier vers
rait sublime de sentiment.
cas où il eût remporté le
steur en destinait la valeur
res; mais il mourut avant
dre le sort de sa pièce. Sa
it si mauvaise qu'il passa
sans dormir les vingt der-
nées de sa vie. Il a laissé en
t un Poème en huit chants
mité, rempli, comme son
de beautés et de défauts.

F—LE.

RD (ALEXANDRE), écrivain
né en 1728 à Garioch, dans
d'Aberdeen, fit de très

bonnes études aux universités d'Abe-
deen et d'Édimbourg, et fut admis,
vingt ans, à prêcher dans l'église d'
cosse, enfin adjoint deux ans apr
à David Fordyce professeur de ph
losophie naturelle et expériment
au collège Maréchal d'Aberdeen. E
1752, ce professeur, au retour de s
voyages, ayant péri dans une tem-
pête sur la côte de Hollande, Géra-
fut choisi pour remplir sa place ;
ce fut sur lui que l'université jeta l
yeux pour justifier une réforme q
venait de s'y opérer dans l'ensei-
nement. En 1756, la société philo-
sophique d'Édimbourg lui adjugea u
médaille d'or, pour un *Essai sur*
goût, qu'il fit imprimer en 1759,
qui a eu depuis deux nouvelles édi-
tions; la 5^e. est de 1780, revue et con-
sidérablement augmentée. En 1759, av
l'agrément de cette société, il off
lui-même une médaille pour la me-
leure dissertation sur le style. Il fi
ordonné cette année ministre de l'égl
d'Écosse, et, en 1760, nommé pro-
fesseur en théologie au collège Mar-
chal, et ministre de Gray-Friars.
résigna ces diverses fonctions en 177
ou 1775, lorsqu'il fut appelé à
chaire de théologie du collège d
Roi à Aberdeen, place qu'il occupa
jusqu'à sa mort, arrivée en 1795,
22 février, jour anniversaire de
naissance. Ses talents étaient solid
plutôt que brillants. A un juge-
droit il joignait une mémoire peu co
mune. Son exemple sert à prouv
combien cette faculté peut se perfe-
ctionner par l'exercice qu'on lui donn
Le docteur Beattie, l'un des élèves d
Gérard, rapporte, dans ses *Essais* su
la mémoire et l'imagination, qu'un ec-
clésiastique, son ami intime, lui a di-
souvent que lorsqu'il avait commen-
à prêcher il lui fallait plusieurs jours
d'application pour apprendre par cœur

1; mais que, par une lon-
 le, il avait perfectionné sa
 u point de pouvoir, après
 de deux heures, fixer un
 ns sa tête, de manière à le
 public sans y changer,
 transposer un seul mot.
 er, auteur d'une Vie de
 ous apprend que cet ami
 ait autre que Gérard. Ce
 it membre d'une société
 emment formée à Édim-
 dont faisaient partie les
 littérateurs de l'Écosse,
 Gregory, Th. Reid,
 mpbell, Beattie. etc. Gé-
 ublié en 1766, in-8°. ses
 ms sur des sujets relatifs
 t aux preuves du Chris-
 en 1774, in-8°. un *Es-
 génie*; en 1780 un vo-
bermens, et un autre en
 docteur Gilbert Gérard,
 son successeur dans la
 héologie, donna au public,
 es *Devoirs du pasteur* (the
 re), par Al. Gerard. Beat-
 nplaça ce dernier comme
 de philosophie, profita de
 rits pour remplir des fonc-
 elles il n'était point pré-
 ieurs des ouvrages de ce
 ion ont été traduits en dif-
 gues. L'Essai sur le goût
 rançais, sur la 2^e. édition,
 , qui y a ajouté trois Dis-
 sur le même sujet, par
 Alembert et Montesquieu,
), in-12.—Son fils Gilbert
 t pendant plusieurs années
 e l'église anglaise à Ams-
 fut ensuite nommé profes-
 gue grecque au collège du
 iversité d'Aberdeen, où il
 son père dans la chaire de
 Un extrait de ses leçons a
 é sous le titre d'*Institutes*

of biblical criticism, etc. (*Institu-
 tions de critique sacrée, ou matières
 du cours de leçons sur ce sujet,*
 etc.), 1808, in-8°. de 471 pages.
 C'est un ouvrage plein d'érudition, et
 composé dans un bon esprit. L'auteur
 était alors l'un des chapelains ordi-
 naires du roi pour l'Écosse. Il est
 mort le 28 septembre 1815. X—s.

GÉRARD (PHILIPPE-LOUIS), cha-
 noine de St.-Louis du Louvre, naquit à
 Paris en 1757, d'une famille honnête,
 mais peu aisée. Il ne tint à rien que dans
 sa première enfance il ne devint vic-
 time d'un attentat qui ne fut pas con-
 sommé, mais aux suites possibles du-
 quel il ne pensa jamais depuis sans
 frémir. Une de ces mendiantes, qui
 offrent aux yeux du public des en-
 fants pour intéresser sa pitié, l'ayant
 trouvé seul dans une allée obscure,
 l'avait saisi, et malgré ses cris l'em-
 menait, sans doute pour en faire cet
 usage, lorsqu'on vint le délivrer. Il
 fit ses études au collège de Louis-le-
 Grand sous les jésuites. On le desti-
 nait au barreau : la mort prématurée
 de son père empêcha l'exécution de ce
 projet. En sortant du collège, il se
 trouva sans guide, livré à lui-même,
 à l'ivresse peut-être de quelques ta-
 lents, et à des passions naissantes :
 ses mœurs jusque-là innocentes ces-
 sèrent de l'être; sa foi s'affaiblit; il
 se laissa séduire par une fausse phi-
 losophie, et tomba dans l'incrédulité :
 c'est lui qui fait tous ces aveux. Heu-
 reusement il eut occasion de connaître
 l'abbé Legros, alors chanoine de la
 Sainte-Chapelle, et depuis doyen de
 Saint-Louis du Louvre. Ce digne ec-
 clésiastique rendit le jeune homme à
 lui-même, à la vertu, à la religion :
 Gérard devint aussi pieux qu'il avait
 été indévot; et, résolu de se vouer
 au service des autels, il entra au
 séminaire de St.-Nicolas-du-Char-

GER

prit le sous-diaconat, et fut nommé pour accompagner à la messe le bailli de Fleury. Ordonné évêque de cette île, il revint à Paris, et fut nommé entièrement au ministère, et fut curé de la paroisse de Saint-Louis. Il fit, de la prédication et de la direction des consciences, un journal. Un cardinal de Saint-Louis du Louvre lui fit une récompense de son zèle, et le nomma des ecclésiastiques à qui il fut donné du clergé de 1775 des honneurs et des encouragements pour avoir pris la défense de la religion. L'abbé Gérard fut témoin des fureurs de la révolution, et fut arrêté par les persécutions de la Terreur : il resta long-temps en prison. Rendu à la liberté, il se consacra dans la retraite le reste de sa vie à l'occupation de la culture des lettres et de la pratique des vertus pieuses. Il est mort le 1815. On a de l'abbé Gérard : *Le comte de Valmont, ou les principes de la raison*. Ceux dans lesquels il était tombé lui-même, par lesquels il avait donné l'idée de cet ouvrage, qu'il publia d'abord en 1772, et qui aujourd'hui en a 5, ont pris un 6^e. sous le titre de *Le comte de Valmont, ou le bonheur*. *Le comte de Valmont* a eu jusqu'à présent quatorze éditions, et n'est pas vraisemblablement la dernière. L'auteur, dit un critique judicieux, « y montre dans les écarts d'un jeune homme entraîné par ses passions et par ses passions pernicieuses, et y établit des principes qui ramènent tôt ou tard à la vertu un esprit droit et un cœur sensible. » II. Les *Leçons de l'histoire*. *Lettres d'un père à son fils*. *Écrits intéressants de l'histoire de France*, 1786—1806, 11 vol. Les premiers volumes de cet ouvrage sont ornés de cartes et accompa-

GER

gnés de savantes dissertations, offertes par l'auteur autant d'érudition que de critique; les derniers, qui terminent l'histoire ancienne jusqu'à Jésus-Christ, paraissent traités avec moins de soin. Les Leçons de l'histoire sont divisées par grandes époques; et dans chaque période on y traite séparément l'histoire de chaque peuple. III. *L'Esprit du Christianisme, précédé d'un précis de ses preuves, et suivi d'un plan de conduite*, Paris, 1803, in-12; on trouve à la suite quelques *Poésies chrétiennes et morales* par le même auteur. IV. *Des Mémoires sur sa vie*, suivis de *Mélanges* en prose et en vers, Paris, 1810, in-12. V. *Des Sermons*, Lyon, 1816, 4 vol. in-12, dont un pour l'Avant, deux de carême, et un de mystères; à la suite du dernier est un panégyrique de Saint-Charles. Parmi les ouvrages inédits de l'abbé Gérard, dont on fait espérer la publication, nous indiquons un *Essai sur les vrais principes relativement à nos connaissances les plus importantes*, 3 vol. *Études de la langue française, de la rhétorique, de la philosophie*, 5 vol., etc. L—Y.

GERARD DE NIMÈGUE. Voyez GELDENHAUER.

GÉRARD DE RAYNEVAL (Joseph Mathias), mort à Paris le 31 décembre 1812, à l'âge de 76 ans, avait suivi la carrière diplomatique. Chef pendant vingt ans au bureau des affaires étrangères, il avait pris part à des négociations difficiles, avait concouru à plusieurs traités, et particulièrement au traité de commerce avec l'Angleterre, en 1786. Chargé des intérêts de l'Espagne, durant la paix de 1785, il reçut de la cour de Madrid l'ordre de Charles III. Il est aussi connu par les ouvrages suivants : I. *Institution au droit pu-*

nagne, Leipzig, 1766, *stitutions au droit de la les gens*, Paris, 1803, *De la liberté des mers*, . Il a laissé en manuscrit aire sur Machiavel, dans tache, dit-on, à venger le cet écrivain politique, rop de rigueur, d'après usses interprétations de d'état. Z.

DOW. Voy. Dow.

GROOT, ou le Grand, : l'institution des Frères nmune, qui donna nais- xèlebre congrégation des iguliers de Windeshem, enter, en 1340. Werner ère, consul de cette ville, e ses études à l'université le jeune Gérard se dis- h parmi ses condisciples. ns, il vint à Cologne en- hilosophie et la théologie. u qu'il y acquit en peu ar la supériorité de son de son savoir, lui mérita it le surnom de *Grand*. tune dont il jouissait, il de plusieurs bénéfices, cat à Utrecht, d'un autre pelle, etc. La gloire du que le soin de son salut, lors; mais la visite d'un d'études, prieur de la de Monichusen dans la nretien qu'il eut avec ce

insi qu'avec le contem- Ru-broeck, prieur des réguliers du Val - Vert lles, le déterminèrent à vie. S'étant démis de s, il ne songea plus qu'à u lieu du bonnet de doc- t le cilice, et s'instruisit ice de la vie régulière, ndre aux autres à la pra-

tiquer eux-mêmes. Il reçut les ordres sacrés, mais en se bornant au simple diaconat, par humilité, et pour pou- voir prêcher la parole de Dieu. Ses prédications à Deventer, à Zwoll, à Amsterdam, à Leyde, à Zutphen et dans les autres villes de la Hollande, lui attirèrent un concours prodigieux d'auditeurs, et opérèrent un grand nombre de conversions, soit parmi les laïcs, soit parmi les clercs mêmes. Gérard, pour mieux fixer les règles de leur conduite, et multiplier le texte de l'instruction, fit venir des divers monastères et collèges les manuscrits les plus anciens et les meilleurs de la Bible et des Pères. Les écoles d'hu- manités florissaient alors à Deventer, où affluait la jeunesse de toutes les parties de la Flandre et de l'Allema- gue. Il rassembla plusieurs des clercs et des élèves pour transcrire les ma- nuscrits qu'il avait recueillis, et en extraire ce qui pouvait être utile à l'instruction. Il leur donna sa mai- son, établit entre eux la communauté de travail, et y préposa Florent Ra- dewyn, de Leyde, chanoine de St- Pierre d'Utrecht, et professeur à l'u- niversité de Prague. La calligraphie, les travaux manuels les plus uti- les, l'éducation et la prière, furent l'objet principal de l'institution, qui prit le nom de Congrégation des clercs et des frères de la vie com- mune. (1) Cette institution ne tarda

(1) La transcription des manuscrits étant l'un des points principaux de l'institu des Freres de la vie commune, l'est typographique leur fut d'une grande utilité pour en multiplier les copies: aussi imprimèrent-ils des premiers, dans plusieurs de leurs maisons. Ceux du Val Sain e - Marie, du diocèse de Maience, publièrent le *Plantier* et le *Breviaire*, en 1474-76; - ceux de St.-Michel, à Rostock, les *Œuvres de Laurentius*, in- fol., 1476; - ceux de la maison de Nix reb, à Bruxelles, *Arabidi de Rotterdam Speculum conscientiarum*, 1476, in f. de près de 800 pages sur deux colonnes: cet ouvrage du docteur Ar- old de Rotterdam, chanoine régulier du Val-Vert, est le premier livre imprimé à Bruxelles. Parmi les autres productions sorties de leurs presses dans les

nales academix Witembergensis, in quibus nomina rectorum, inscriptorum numerus, dissertationes inaugurales, professorum receptiones atque obitus, etc. aliaque notatu digna, quæ ab anno 1655 usque ad annum 1755, in hac alma Musarum sede per singula acciderunt semestria, breviter enarrantur, post placidum autoris discessum, usque ad annum 1772 continuati, ab Ern. God. Christ. Schroedero; cum XI fig. aen., ib. 1775, in-4°.

J—N.

GEORGI (AUG.—ANT.) Voyez GEORGI.

GEORGIEWITZ (BARTHELEMI), voyageur hongrois, fut enlevé de sa patrie par les Turks, lors de l'invasion qu'ils y firent en 1528. Réduit en esclavage, Georgiewitz fut mené en Romélie, et ensuite dans l'Asie mineure, vendu et revendu sept fois comme une bête de somme, employé aux travaux les plus vils et les plus rudes, et accablé de mauvais traitements, sort commun à ses compagnons d'infortune; enfin, on le força d'apprendre le métier des armes, auquel il paraît qu'il ne s'était pas destiné. Las de souffrir, il prit la fuite, n'ayant pour se nourrir que des herbes et des racines, qu'il assaisonnait d'un peu de sel, et pour se guider, au milieu des déserts infestés de bêtes féroces, que l'étoile polaire. Arrivé sur les bords de la mer de Marmara, il fut repris à l'instant où il allait s'embarquer sur un radeau. On le conduisit à son maître, qui lui fit appliquer la bastonnade, et le revendit ensuite à des marchands d'esclaves. Enfin, après treize ans de la plus dure captivité, Georgiewitz réussit à s'évader; et après avoir traversé les déserts de la Caramanie et de la Syrie, il parvint jusque dans la Terre-Sainte,

après un voyage d'un an au milieu des chrétiens en Europe. On le trouva en 1544; enfin il retourna en patrie à travers mille dangers, et y rencontra un dervise qui lui avait beaucoup avoir avec un conférence publique sur la religion. Aucun des nombreux habitants de la ville n'osait le recevoir. Georgiewitz, indigné de ce traitement, qui pouvait, aux yeux des habitants, faire du tort à la religion, parce que l'on aurait eu la victoire à un infidèle pour disputer contre la religion. Il raconte que l'avantage de cette discussion, qui eut lieu le jour de la Pentecôte. Le dervise pria de lui reciter le Credo en turk. Georgiewitz, par les malheurs de sa patrie, ne pouvait perdre tout ce qu'il possédait dans un pays occupé par les Turks, et finit par aller à Constantinople, capitale du monde chrétien, où il termina sa carrière par les bienfaits de quelque prince.

I. *De Turcarum ritibus, additis quàm plurimis, cum salutationibus Persarum* 1 vol. in-16. Cette relation est concise et exacte. Un glossaire de mots turks expliqués précède un dialogue de deux personnes en langues; il est suivi de quelques réflexions et des noms de lieux en la langue turke. II. *Presagium Mehemetum de Christianoribus, deinde de sua ex lingua persicâ in latinum conversum; sub titulo exhortatoria contra ad ill. principem Max*

Austrie, Anvers, 1546, opuscules ayant été favorables au public, et écrits en plusieurs langues, et les réunit et les publia : *De Turcarum moribus*, Paris, 1553, in-16.; plusieurs fois, dans cette ville et ailleurs. Indépendamment des trois traités cités plus haut, on trouve trois autres, 1°. *De afflictione tam captivam sub tributo viventium*. L'auteur termine ces conseils pour les captifs et s'évader, et donne un conseil à l'usage de ceux qui viennent arriver dans les divers pays de cette langue est en usage, avec des différences. 2°. *Disseratio de Turca habitante in Arabia*. Recueil terminé par Ornicus en arabe et en latin, dit l'auteur, dans toute la Palestine, cette langue est en service divin. Les éditions de 1566 ont omis le vocabulaire et toutes celles qui sont postérieures à 1555, ont une table des noms. Ces opuscules sont aussi dans plusieurs recueils publiés par les Turcs; ce qui prouve qu'on en faisait à juste titre. 3°. *De Jérusalem avec la description des cités, villes, etc.*; par l'empereur des Turcs, publiée par Lambert Dardère, 1600, in-4°. E—s.

GISCH (PIERRE), savant allemand, né en 1698, conseiller commissionné, et en 1744, conseiller de l'archiviste à Dresde, où il mourut le 7 avril 1746. Il a publié les ouvrages suivants : I. *Corvus ju-*

ris germanici antiqui, quo continentur leges Francorum Salicæ et Ripuariorum, Alamannorum, Boiuariorum, Burgundionum, Frisiorum, Anglorum et Werinorum (h. c. *Thuringorum*), *Saxonum, Langobardorum, nec non capitularia regum Francorum, unâ cum libris capitularium ab Ansegiso abbate, et Benedicto Levita collectis*, Halle, 1738, in-4°. Cette édition contient des variantes d'après Herold, Lindenbrog, Baluze, Eccard, Muratori et autres, ainsi qu'une bonne préface d'Heinccius, qui est une savante dissertation sur l'origine, le sort et l'usage des lois saliques. Il y est bien prouvé que la première édition des lois saliques a été faite en Germanie, à la fin du quatrième siècle, ou bien au commencement du cinquième, avant que les différentes hordes des Francs-Saliens se fussent réunies sous la conduite de Pharamond, qu'ils choisirent pour leur chef. II. *Essai d'une introduction à l'histoire et à la géographie romaine*, en allemand, ibid., 1752, in-4°. III. *Regesta chronologico-diplomatica, in quibus recensentur omnis generis monumenta et documenta publica, ut sunt tabulæ conventionum, fœderum, pacis, armistitiorum, mutuae amicitiae, nec non capitulationes, concordata, sanctiones pragmaticæ, etc.*, Francfort et Leipzig, 1740-1744, in-folio, 4 vol. B—H—D.

GEORGIUS. Voy. **GEORGE**, **GEORGI** et **GIORGI**.

GERALDINI (ALEXANDRE), premier évêque de Saint-Domingue, naquit en 1455 à Amelia, en Ombrie, où sa famille tenait un rang distingué. Il embrassa d'abord la profession des armes, et alla avec son frère en Espagne, où il servit dans l'armée qui

repoussa l'invasion que les Portugais venaient de faire en Castille. Il fut ensuite échanson de la reine Isabelle, puis suivit son frère qui fut envoyé en ambassade à François, duc de Bretagne. La mort de ce prince ayant mis fin à la légation, Geraldini, à son retour auprès de Ferdinand et d'Isabelle, entra dans la carrière ecclésiastique. Son mérite lui fit confier l'éducation de quatre princesses qui toutes devinrent reines; et il passa vingt ans à remplir ces fonctions honorables. Pendant qu'il était à la cour, il eut occasion de rendre à un homme célèbre un service qui ne doit pas être passé sous silence. Christophe Colomb venait de présenter aux rois de Castille et d'Aragon son projet d'aller à la découverte d'un monde nouveau. « On discutait ce projet dans un conseil composé des hommes les plus éminents en dignité. Les avis étaient partagés, dit Geraldini, parce que plusieurs prélats espagnols traitaient l'opinion de Colomb d'hérésie manifeste; ils citaient l'autorité de Nicolas de Lyra, qui représente le globe terrestre comme ne contenant aucune terre sur les côtés, ni par-dessous, au-delà des Canaries; et celle de St. Augustin, qui affirme qu'il n'y a pas d'antipodes. Je me trouvais alors par hasard derrière le cardinal de Mendoza, homme également recommandable par ses qualités et son savoir: je lui représentai que Nicolas de Lyra avait été un très habile théologien, et St. Augustin un docteur de l'Église illustre par sa doctrine et sa sainteté, mais que tous deux s'étaient montrés mauvais géographes; car les Portugais étaient parvenus à un point de l'autre hémisphère, où ils avaient perdu de vue l'étoile polaire, et en avaient décou-

vert une autre au pôle opposé » avaient trouvé tous les pays » zone torride bien peuplés. Cet argument produisit son effet et fut écouté. Geraldini employé à un grand nombre de négociations diplomatiques, entre autres de Henri VIII, pour tâcher de concilier avec Catherine d'Aragon. Il n'y put réussir; et se voyant butte à la mauvaise humeur de ce prince, il quitta la cour de ce prince et se rendit auprès de Marguerite de France, comtesse des Pays-Bas, qui, de concert avec Catherine, avait été son élève. Il visita ainsi presque toutes les cours de l'Europe, toujours avec un succès diplomatique. Ayant obtenu la récompense d'abord l'évêché de Mantoue et de Monte-Corvino, et ensuite celui de Saint-Domingue, il s'embarqua en 1520 à Séville, pour aller prendre possession de son siège. Il s'occupa avec zèle de tout ce qui pouvait faire fleurir la religion dans ces régions lointaines, fonda des écoles, des séminaires, et mourut en 1525. On a d'Alexandre Geraldini plusieurs ouvrages de théologie, des sermons, des lettres, des exhortations adressées aux princes chrétiens contre les Turcs, des poésies sacrées et profanes, la vie de Catherine d'Autriche, faite par Henri VIII (en vers hexamètres), des traités de politique et d'éducation. On en a aussi la relation de son voyage aux Indes, qui parut sous ce titre : *Itinerarium ad regiones sub æquinoctiali constitutas Alexandri Cerdini Amerini, episcopi civitatis Dominici apud Indos occidentales apostolicis, imperialibus et regationibus functi, opus antiquissimum, mores et religiones populi Æthiopiæ, Africae, Atlantici Oceanus Indicarumque regionum continens : nunc primum edidit Onuphrius*

Geraldinus de Catenaccis J. U. D. auctoris abnepos, Rome, 1631, un vol. in-12. Cette relation, mise par quelques bibliographes au nombre des livres rares, est dédiée au pape, et divisée en seize livres. Elle renferme le détail de la navigation de Geraldini le long de la côte d'Afrique jusqu'au-delà du Sénégal, et jusqu'à Saint-Domingue : l'éditeur y a joint un précis de la vie de l'auteur, et la liste de ses ouvrages, tant imprimés que manuscrits. On trouve, dans ce livre, de curieuses particularités sur la partie de l'Afrique que l'auteur a vue ; il parle aussi sur oui-dire de l'intérieur de cette partie du monde ; il finit par donner la description de l'île dont il était le pasteur. On est surpris qu'un prélat respectable, écrivant un livre qu'il dédie au souverain pontife, ait cité des inscriptions anciennes, en latin, qu'il prétend avoir copiées tout le long de la côte d'Afrique : elles portent si évidemment le caractère de la fausseté, que l'on ne sait que penser de la bonne-foi de Geraldini, qui d'ailleurs fait aussi mention de peuples, de pays et de fleuves qu'il a vus en Afrique, et de rois de cette partie du monde qui l'ont accueilli, et dont aucun auteur ne fait mention. Le petit-neveu de Geraldini, tout en avançant, dans la préface qu'il a mise en tête de ce livre, que son oncle parle de beaucoup de choses peu croyables, ajoute que néanmoins personne ne sera tenté d'accuser de mensonge un homme si respectable. C'est pourtant un mouvement très naturel chez ceux qui le lisent ; et c'est bien gratuitement que Saxius le cite comme un antiquaire. Ce qu'il y a de meilleur dans cet ouvrage est ce qu'on y trouve sur Saint-Domingue, dont il fait bien connaître l'état à l'époque où il fut écrit. Déjà la race des indigènes

était presque totalement exterminé Geraldini, dans une des lettres annexées à sa relation, annonce qu'il envoie, entre autres raretés, deux dindons ; ce qui sert à prouver, contre le sentiment de quelques auteurs, que cet oiseau est originaire d'Amérique. La lettre a probablement été écrite en 1525 ; elle est par conséquent antérieure à l'ouvrage d'Oviedo que l'on regardait comme le premier auteur qui eût fait mention des dindons. Dans une lettre au pape Léon X Geraldini donne, pour les églises et les hôpitaux de Saint-Domingue, des projets d'inscriptions qui, pour le style, ressemblent entièrement à celle qu'il a adressées au Saint-Père comme les ayant découvertes sur la côte d'Afrique. Outre les ouvrages inédits de Geraldini, mentionnés par son petit-neveu, on doit citer un traité curieux, *De viris Geraldinis qui in obsequio apostolicæ Sedis per variâ tempora insudarunt*, qu'Allacci avait lu en manuscrit, et dont il parle dans *Apes urbanæ*, pag. 208. — Antoine GERALDINI, frère aîné du précédent, et dont il a été question au commencement de cet article, est auteur de diverses poésies latines : I. *Eclogæ XII de mysteriis vitæ Jesu Christi*, Salamanque, 1505, in-4°. II. *Pœnitentialis psalmodia*, 1486 in-4°. ; c'est une paraphrase, en vers latins, des sept Psaumes de la pénitence. E—s.

GÉRARD, premier duc héréditaire de Lorraine, était issu de l'illustré et puissante maison d'Alsace, connue depuis le VII^e siècle, et dont les descendants occupent aujourd'hui le trône impérial d'Allemagne. Après la mort de Gérard II son père, en 1047, fut confirmé dans la possession de vastes domaines de sa famille, par l'empereur Henri III ; et l'année su

GER

prince y ajouta la Lorraine. Il eut à combattre Goderdi, réuni aux autres seigneurs pour lui disputer ses droits en cette province. Il contraignit Goderdi et ses alliés à le reconnaître pour leur seigneur, et ne put se dispenser de poursuivre ses armes contre ses ennemis, qui s'étaient révoltés. Sa sagesse le fit triompher de tous ces obstacles. Il avait épousé une fille de Namur, arrière-petite-fille de Charles de France, frère de Philippe le Grand; et de là vient que quelques auteurs l'ont nommé Gérard de France. Il établit sa résidence à Chatenoy, prieuré fondé par son père. De nouveaux troubles s'élevèrent dans les Vosges, Gérard se rendit pour les apaiser; mais arrivé à Nancy, il y tomba malade, et mourut le 1070, à quarante-six ans, laissant un fils nommé Thierri le Vaillant, qui, lui succéda. W—s.

GERARD, célèbre traducteur du grec en latin, est surnommé tantôt *Carthusius*, et tantôt *Cremonensis*, selon qu'on le fait Espagnol ou Italien. Aujourd'hui les opinions des savants sont plus partagées touchant le mérite de cet auteur; et les expressions de Fr. Pipini ne laissent aucun doute sur cet égard. Ce chroniqueur prend que Gérard naquit à Crémone, sur le sol de Crémone, le 1114. Dès sa jeunesse il se livra à la philosophie, et suivit les études, selon que cela se pratiquait alors. Il paraît que l'astrologie fut pour lui beaucoup d'attraits; et qu'il eut la connaissance de la Cosmographie de Ptolémée, faite d'après les citations des anciens, et cet ouvrage ne se trouve point chez les Latins, il alla à Tolède, attiré par l'éclat que jetaient

GER

les sciences parmi les Maures d'Espagne. Là, il étudia l'arabe, et ayant rencontré dans cette langue beaucoup d'ouvrages importants, qui n'existaient point parmi ses compatriotes, il s'occupa de les traduire, et remplit cette tâche avec une ardeur incomparable. On ne saurait déterminer le nombre des traductions dues à Gérard de Crémone: quelques unes portent son nom; un plus grand nombre sans doute lui appartiennent, sans qu'on les lui attribue aujourd'hui: mais il s'exerça sur toutes les matières, et Fr. Pipini fait monter le nombre des livres qu'il traduisit à soixante-seize, parmi lesquels il place l'*Avicennæ et Almagesti Ptolomæi solemnis translatio*. Ce passage est très important; car il prouve évidemment que la traduction latine de la Composition mathématique de Ptolémée, faite d'après une version arabe, et nommée depuis *Almageste* avec l'article arabe *al*, est due à Gérard de Crémone; ce qui n'avait point encore été dit positivement. Quant à l'Avicenne, il a seulement mis en latin son traité de médecine, connu sous le nom de *Canons*. La philosophie de cet écrivain arabe a eu un autre traducteur. On a beaucoup discuté le mérite des traductions de Gérard; et l'on doit avouer qu'en les comparant aux textes originaux, aujourd'hui que nous possédons les grands dictionnaires de Goussier et de Castel, où la critique peut s'aider de nombreux secours, on les trouverait très imparfaites. D'ailleurs, la manière même dont on traduisait dans le XII^e. et le XIII^e. siècle, s'opposait à ce qu'il fût possible de rendre exactement le sens de l'auteur, et d'établir une parfaite synonymie entre les mots arabes et latins. On allait à Tolède: là on choisissait un juif, duquel on apprenait les élé-

de la langue arabe; puis ornement on traduisait sous sa ; mais on n'étudiait point avec de, et l'on n'acquérait jamais connaissance aprofondie de la c. Ajoutons encore que le tra-ur n'avait, le plus souvent, e connaissance très superficielle matière scientifique sur laquelle kerçait. Roger Bacon, homme d'un génie vraiment extraor-re, avait étudié toutes ces tra-ons, et en démontre parfaitement sauts. Gérard revint à Crémone, ourrut en 1187, à l'âge de 75 ans. enterré dans le monastère de Lucie, où l'on conservait encore bliothèque, du temps de Fr. Pi-Nous indiquerons ici les ouvrages iscrits ou imprimés de Gérard de one, qui sont venus à notre con-ance. I. *Theoria planetarum*. *Allaken de causis crepusculo*. III. *Geomantia astronomica*, imée parmi les œuvres de Corn.ppa. Cet ouvrage a été traduit en ais par de Salerne, sous ce titre : *mantie astronomique*, Paris,) et 1682, in-12. IV. Le *Traité édecine d'Avicenne*, connu sous re de *Canon*. Cette traduction, de l'arabe, a été réimprimée plu-s fois, et corrigée par Fortuna-lempius, André de Alpago, etc. *lbrégé de la médecine de Rhazis*, arAbuali ben David. VI. Le *Trai-s médecine*, du même Rhazis, in-t *Almansori*. VII. *Practica, sive iarium medicum*, de Serapion. I. Le livre d'Albenguésit, *de vir-medicularum et ciborum*. IX. La *trapeutique* de Serapion. X. L'ou-ge d'Ishac *de definitionibus*. XI. *ucasis, methodus medendi libri*. XII. *L'Arts parva*, de Galien. I. *Commentaires sur les prognos-d'Hippocrate*, traduits de l'arabe,

etc. Tous ces ouvrages ont été imprimés plusieurs fois. J—N.

GERARD (BALTHASAR), fanatique, né en 1588 à Willafans, petit bourg de Franche-Comté, forma l'horrible projet d'assassiner le prince d'Orange, Guillaume de Nassau. Afin de l'exécuter plus facilement, il entra au service de ce prince, et déguisa si bien ses sentiments qu'il passait pour un des protestants les plus outrés. Le 10 juillet 1584, au moment où le prince d'Orange sortait de son palais à Delft, Gérard s'avança comme s'il eût eu à lui parler, et le tua d'un coup de pistolet chargé de trois balles. Après avoir commis ce crime, il ne chercha point à s'enfuir, et se vit arrêter sans montrer le moindre trouble. Il déclara qu'il n'avait point de complices, et soutint, au milieu des tourments, qu'il avait été poussé à cette action par une inspiration divine. Il fut appliqué à la torture, et ensuite écartelé le 24 juillet. Ce malheureux n'était âgé que de vingt-six ans. Le roi d'Espagne, Philippe II, accorda des lettres de noblesse à la famille de Gérard; mais elle ne jouissait plus d'aucun privilège depuis la conquête de la Franche-Comté. Levinus Torrentianus composa à la louange de cet assassin une ode latine, qu'on trouve dans le recueil de ses poésies. On publia encore en son honneur les ouvrages suivants : I. *Le glorieux et triomphant martyr de Balthasar Gérard, advenu en la ville de Delft*, Douai, 1584, in-12. Cette pièce est très rare. II. *Balt. Gherardi Borgondi morte e costanza per haver ammazzatto il principe d'Orange*, Rome, 1584, in-8°. III. *Muse Toscane di diversi nobiliss. ingegni per Gherardo Borgogno*, Bergame, 1594, in-8°. W—s. GERARD (DOM), religieux, bi-

re de l'abbaye de Trois-
s, ordre de Cîteaux, était né
barrois. Elevé au milieu des
se forma lui-même. Son
intitulée, *Le Patriarche*,
jeux Laboureur, qui ob-
essit au concours de l'acadé-
mise en 1784, est également
ble par les fautes de versifi-
t les beautés poétiques qui y
Ce sont ces fautes, sans dou-
fèrent, de préférence, adju-
glogue de *Ruth*, par Flo-
prix que le public moins
écernait au *Patriarche*. On
de rencontrer des dispa-
goût dans une pièce où se
des vers aussi beaux que
ts :

se s'emparant de la voûte azurée,
décembre alongeait la soirée,
fant prenait le saint livre, le seul
avait lu son vertueux aïeul.
l'ouvrant : sa main respectueuse
des lueurs d'une mèche onctueuse....
un cristal sur ses yeux obscurcis,
lecteur dirigeant les récits,
lui disait : « Lisez ces pages saintes,
de Abel de son sang les a teintes.
« jusqu'où va la jalouse fureur !
meurtrier fut-il un laboureur ?

ns cité cette tirade pour prou-
alent éminent que l'auteur
de la nature, et que les
du goût auraient placé à un
distingué. Le dernier vers
rait sublime de sentiment.
cas où il eût remporté le
teur en destinait la valeur
res; mais il mourut avant
dre le sort de sa pièce. Sa
it si mauvaise qu'il passa
sans dormir les vingt der-
nées de sa vie. Il a laissé en
t un Poème en huit chants
milité, rempli, comme son
de beautés et de défauts.

F—LE.

RD (ALEXANDRE), écrivain
né en 1728 à Garioch, dans
d'Aberdeen, fit de très

bonnes études aux universités d'Aber-
deen et d'Édimbourg, et fut admis,
vingt ans, à prêcher dans l'église d'É-
cosse, enfin adjoint deux ans après
à David Fordyce professeur de phi-
losophie naturelle et expérimentale
au collège Maréchal d'Aberdeen. En
1752, ce professeur, au retour de ses
voyages, ayant péri dans une tem-
pête sur la côte de Hollande, Gérard
fut choisi pour remplir sa place; et
ce fut sur lui que l'université jeta les
yeux pour justifier une réforme qui
venait de s'y opérer dans l'enseigne-
ment. En 1756, la société philoso-
phique d'Édimbourg lui adjugea une
médaille d'or, pour un *Essai sur le*
goût, qu'il fit imprimer en 1759, et
qui a eu depuis deux nouvelles édi-
tions; la 5^e. est de 1780, revue et consi-
dérablement augmentée. En 1759, avec
l'agrément de cette société, il offrit
lui-même une médaille pour la meil-
leure dissertation sur le style. Il fut
ordonné cette année ministre de l'église
d'Écosse, et, en 1760, nommé pro-
fesseur en théologie au collège Maré-
chal, et ministre de Gray-Friars. Il
résigna ces diverses fonctions en 1771
ou 1775, lorsqu'il fut appelé à la
chaire de théologie du collège de
St. Andrew, par le Roi à Aberdeen, place qu'il occupa
jusqu'à sa mort, arrivée en 1795, le
22 février, jour anniversaire de sa
naissance. Ses talents étaient solides
plutôt que brillants. A un jugement
droit il joignait une mémoire peu com-
mune. Son exemple sert à prouver
combien cette faculté peut se perfec-
tionner par l'exercice qu'on lui donne.
Le docteur Beattie, l'un des élèves de
Gérard, rapporte, dans ses *Essais sur*
la mémoire et l'imagination, qu'un ec-
clésiastique, son ami intime, lui a dit
souvent que lorsqu'il avait commencé
à prêcher il lui fallait plusieurs jours
d'application pour apprendre par cœur

on ; mais que , par une longue , il avait perfectionné sa au point de pouvoir , après e de deux heures , fixer un lans sa tête , de manière à le n public sans y changer , u transposer un seul mot. wer , auteur d'une Vie de nous apprend que cet ami était autre que Gérard. Ce tait membre d'une société récemment formée à Édimit dont faisaient partie les littérateurs de l'Écosse , l , Gregory , Th. Reid , ampbell , Brattie. etc. Gé : publié en 1766 , in-8°. ses tions sur des sujets relatifs et aux preuves du chris- ; en 1774 , in-8°. un Es- : génie ; en 1780 un vo- Sermons , et un autre en e docteur Gilbert Gérard , et son successeur dans la théologie , donna au public , les Devoirs du pasteur (the are) , par Al. Gerard. Beat- emplaça ce dernier comme r de philosophie , profita de crits pour remplir des fonc-uelles il n'était point pré- siciens des ouvrages de ce icien ont été traduits en dif- angues. L'Essai sur le goût français , sur la 2^e. édition , 15 , qui y a ajouté trois Dis- sur le même sujet , par d'Alembert et Montesquieu , 16 , in-12. — Son fils Gilbert fut pendant plusieurs années de l'église anglaise à Ams- t fut ensuite nommé profes- ingue grecque au collège du niversité d'Aberdeen , où il son père dans la chaire de Un extrait de ses leçons a né sous le titre d'*Institutes*

of biblical criticism , etc. (*Institutions de critique sacrée , ou matières du cours de leçons sur ce sujet , etc.*) , 1808 , in-8°. de 471 pages. C'est un ouvrage plein d'érudition , et composé dans un bon esprit. L'auteur était alors l'un des chapelains ordinaires du roi pour l'Écosse. Il est mort le 28 septembre 1815. X—s.

GÉRARD (PHILIPPE-LOUIS) , chanoine de St.-Louis du Louvre , naquit à Paris en 1737 , d'une famille honnête , mais peu aisée. Il ne tint à rien que dans sa première enfance il ne devint victime d'un attentat qui ne fut pas consommé , mais aux suites possibles duquel il , ne pensa jamais depuis sans frémir. Une de ces mendiantes , qui offrent aux yeux du public des enfants pour intéresser sa pitié , l'ayant trouvé seul dans une allée obscure , l'avait saisi , et malgré ses cris l'emmenait , sans doute pour en faire cet usage , lorsqu'on vint le délivrer. Il fit ses études au collège de Louis-le-Grand sous les jésuites. On le destinait au barreau : la mort prématurée de son père empêcha l'exécution de ce projet. En sortant du collège , il se trouva sans guide , livré à lui-même , à l'ivresse peut-être de quelques talents , et à des passions naissantes : ses mœurs jusque-là innocentes cessèrent de l'être ; sa foi s'affaiblit ; il se laissa séduire par une fausse philosophie , et tomba dans l'incrédulité : c'est lui qui fait tous ces aveux. Heureusement il eut occasion de connaître l'abbé Legros , alors chanoine de la Sainte-Chapelle , et depuis doyen de Saint-Louis du Louvre. Ce digne ecclésiastique rendit le jeune homme à lui-même , à la vertu , à la religion : Gérard devint aussi pieux qu'il avait été indévot ; et , résolu de se vouer au service des autels , il entra au séminaire de St.-Nicolas - du - Char-

GER

prit le sous-diaconat, et fut nommé pour accompagner à la messe le bailli de Fleury. Ordonné prêtre dans cette ville, il revint à Paris, et fut nommé entièrement au ministère, par le roi de la paroisse de Saint-Germain où il fit, de la prédication et de la direction des consciences, une occupation journalière. Un cardinal de Saint-Louis du Louvre lui fit une récompense de son zèle, et de ses services ecclésiastiques à qui fut décerné du clergé de 1775 de grands honneurs et des encouragements pour avoir pris la défense de la religion. L'abbé Gérard fut témoin des fureurs de la révolution, et fut en partie des persécutions de son pays désastreux : il resta long-temps en prison. Rendu à la liberté, il se consacra dans la retraite le reste de sa vie à l'occupation de la culture des lettres et de pratiques pieuses. Il est mort le 15 mai 1815. On a de l'abbé Gérard : I. *Le Comte de Falmont, ou les Mémoires de la raison*. Ceux dans lesquels il était tombé lui-même, par suite de ce qu'il avait donné l'idée de cet ouvrage, qu'il publia d'abord en 1772, et qui aujourd'hui en a 5, sous un 6^e. sous le titre de *Le Comte de Falmont, ou le Comte du bonheur*. *Le comte de Falmont* a eu jusqu'à présent quatorze éditions, et n'est pas vraisemblablement la dernière. L'auteur, dit un critique judicieux, « y montre dans son récit les écarts d'un jeune homme entraîné par ses passions et par ses idées pernicieuses, et y établit des principes qui ramènent tôt ou tard à la raison un esprit droit et un cœur sensible. » II. Les *Leçons de l'histoire*. *Lettres d'un père à son fils*. *Quatre volumes intéressants de l'histoire de France*, 1786—1806, 11 vol. Les premiers volumes de cet ouvrage sont ornés de cartes et accompa-

GER

gnés de savantes dissertations, offertes avec autant d'érudition que de critique; les derniers, qui terminent l'histoire ancienne jusqu'à Jésus Christ, paraissent traités avec moins de soin. Les Leçons de l'histoire sont divisées par grandes époques; et dans chaque période on y traite séparément l'histoire de chaque peuple. III. *L'Esprit du Christianisme, précédé d'un précis de sa doctrine, et suivi d'un plan de sa conduite*, Paris, 1803, in-12; on trouve à la suite quelques *Poésies chrétiennes et morales* par le même auteur. IV. *Des Mémoires sur sa vie*, suivis de *Mélanges* en prose et en vers, Paris, 1810, in-12. V. *Des Sermons*, Lyon, 1816, 4 vol. in-12, dont un pour l'aveug, deux de carême, et un de mystères; à la suite du dernier est un panégyrique de Saint Charles. Parmi les ouvrages inédits de l'abbé Gérard, dont on peut espérer la publication, nous indiquons un *Essai sur les vrais principes relatifs à nos connaissances les plus importantes*, 3 vol.; *Études de la langue française, de la rhétorique, de la philosophie*, 5 vol., etc. L—Y.

GERARD DE NIMÈGUE. Voyez GELDENHAUER.

GÉRARD DE RAYNEVAL (Joseph Mathias), mort à Paris le 31 décembre 1812, à l'âge de 76 ans, avait suivi la carrière diplomatique. Chef pendant vingt ans au bureau des affaires étrangères, il avait pris part à des négociations difficiles, avait concouru à plusieurs traités, et participé entièrement au traité de commerce avec l'Angleterre, en 1786. Chargé des intérêts de l'Espagne, durant la paix de 1785, il reçut de la cour de Madrid l'ordre de Charles III. Il est aussi connu par les ouvrages suivants : I. *Institution au droit pu-*

Allemagne, Leipzig, 1766, I. *Institutions au droit de la et des gens*, Paris, 1803, III. *De la liberté des mers*, in-8°. Il a laissé en manuscrit un commentaire sur Machiavel, dans lequel s'attache, dit-on, à venger le nom de cet écrivain politique, avec trop de rigueur, d'après ses fausses interprétations de principes d'état. Z.

GÉRARD DOW. *Foy. Dow.*

GÉRARD GROOT, ou le *Grand*, fondateur de l'institution des Frères de la vie commune, qui donna naissance à la célèbre congrégation des Frères réguliers de Windeshem, à Deventer, en 1340. Werner son père, consul de cette ville, le fit faire ses études à l'université de Cologne, où le jeune Gérard se distinguait bientôt parmi ses condisciples. À dix-huit ans, il vint à Cologne étudier la philosophie et la théologie. Par sa supériorité de son caractère et de son savoir, lui mérita le surnom de *Grand*. Par la fortune dont il jouissait, il fut pourvu de plusieurs bénéfices, et nommé chanoine à Utrecht, d'un autre à Chapelle, etc. La gloire du plus que le soin de son salut, le préoccupait alors; mais la visite d'un religieux d'études, prieur de la maison de Monichusen dans la ville, l'entretien qu'il eut avec ce religieux, ainsi qu'avec le contemporain Jean Rubroeck, prieur des Frères réguliers du Val-Vert à Bruxelles, le déterminèrent à quitter le monde et de vie. S'étant démis de ses bénéfices, il ne songea plus qu'à se consacrer à la vie commune: au lieu du bonnet de docteur, il prit le cilice, et s'instruisit par l'exercice de la vie régulière, à apprendre aux autres à la pra-

tiquer eux-mêmes. Il reçut les ordres sacrés, mais en se bornant au simple diaconat, par humilité, et pour pouvoir prêcher la parole de Dieu. Ses prédications à Deventer, à Zwoll, à Amsterdam, à Leyde, à Zutphen et dans les autres villes de la Hollande, lui attirèrent un concours prodigieux d'auditeurs, et opérèrent un grand nombre de conversions, soit parmi les laïcs, soit parmi les clercs mêmes. Gérard, pour mieux fixer les règles de leur conduite, et multiplier le texte de l'instruction, fit venir des divers monastères et collèges les manuscrits les plus anciens et les meilleurs de la Bible et des Pères. Les écoles d'humanité florissaient alors à Deventer, où affluait la jeunesse de toutes les parties de la Flandre et de l'Allemagne. Il rassembla plusieurs des clercs et des élèves pour transcrire les manuscrits qu'il avait recueillis, et en extraire ce qui pouvait être utile à l'instruction. Il leur donna sa maison, établit entre eux la communauté de travail, et y préposa Florent Radewyn, de Leyde, chanoine de St.-Pierre d'Utrecht, et professeur à l'université de Prague. La calligraphie, les travaux manuels les plus utiles, l'éducation et la prière, furent l'objet principal de l'institution, qui prit le nom de Congrégation des Frères de la vie commune. (1) Cette institution ne tarda

(1) La transcription des manuscrits étant l'un des points principaux de l'institution des Frères de la vie commune, l'art typographique leur fut d'une grande utilité pour en multiplier les copies: aussi imprimèrent-ils des premiers, dans plusieurs de leurs maisons. Ceux du Val-Sainte-Marie, au diocèse de Malines, publièrent le *Plantier et le Breviaire*, en 1474, in-4°, — ceux de St.-Michel, à Rostock, les *Oeuvres de Lactance*, in-fol., 1476; — ceux de la maison de Nieuwekerk, à Bruxelles, *Arnoldi de Rotterdam Speculum conscientiarum*, 1476, in-f., de pres de 800 pages sur deux colonnes: cet ouvrage du docteur Arnold de Rotterdam, chanoine régulier du Val-Vert, est le premier livre imprimé à Bruxelles. Parmi les autres productions sorties de leurs presses dans les

répandre de Deventer dans les villes des Pays-Bas. Des réunions de sœurs s'établirent sous le nom de *Béguines*, à l'instar de ceux des Frères. Ces réunions, dans lesquelles on ne se mariait pas et qui vivaient en commun de leur travail, excitèrent l'envie de des ordres mendians, qui firent les frères de la vie commune, les assimilant aux Bénédictins ou frères de la vie libre, dont l'ordre avait été réprouvé par les papes. Gérard disculpa pleinement son institut, qui fut approuvé par le pape Innocent XI, en 1676. Une semblable accusation, reproduite depuis par le pape Innocent XI de Constance, fut victorieusement repoussée par Gerson. (Voy. GÉRON.) Dans la vue d'exciter les frères, et de les édifier par l'étude de la perfection, Gérard se proposoit de réunir plusieurs de ses disciples, sous la règle de saint Benoît, des Chartreux ou des moines de la vie commune, comme trop solitaire ou trop austère, mais sous celle des chanoines réguliers de St. Augustin, plus rapprochée de la société, et sous le régime déjà formé. Une maladie cruelle étant survenue à Gérard, le pieux et humain Gérard, qui avoit un ami opulent atteint de la même maladie, la contracta lui-même, et mourut à l'âge de quarante quatre ans, le 24 Mars 1574. Ses intentions furent exécutées par Florent, qui, à l'insolite âge de 100 ans, son ami, et son riche prosélyte que Gérard avoit fait, établit, en 1586, à Deventer, un monastère de cha-

noines réguliers, dont les réglemens furent confirmés par Boniface IX et ses successeurs. Cet ordre se propagea rapidement en Flandre et en Allemagne, tellement qu'il comptoit en 1450 quarante-cinq maisons, et en 1460, selon Busch, le triple au moins de ce nombre. De Windeshem, le chef-lieu, et des autres maisons de Hollande, sont sortis, dès l'origine, non seulement beaucoup d'ouvrages distingués par la piété et l'onction, mais des chefs-d'œuvre de calligraphie, remarquables par la correction du texte, comme par la netteté de l'écriture. De doctes et habiles transpositeurs y ramenèrent les livres de l'Ancien et du nouveau Testament à la version primitive de St. Jérôme : ce texte, approuvé par les pontifes, a servi de base, en partie, au travail des éditeurs de la Bible de Sixte V. Il en a été de même de plusieurs écrits des Pères; et les docteurs de Louvain, dans leurs éditions, ont beaucoup profité du texte de ces manuscrits. La chronique de l'ordre de Windeshem ne cite aucun des ouvrages nombreux de Gérard, la plupart dirigés vers le but de son institution. Quelques-uns ont été publiés à la suite de sa Vie par Thomas ou plutôt par Jean de Kempis, son frère, disciple de Gérard. (Voy. KEMPIS.) Tels sont ceux de *Veridica predicatione*, et de *Librorum sacrorum studio*. Les autres, restés inédits, et désignés d'après le témoignage de Bunder, qui avoit fait un *index* des manuscrits des monastères de la Belgique, sont principalement : I. *De vita in communi degentium*, chez les chanoines réguliers de Tongres. II. *De incommoditatibus matrimonii*, au monastère de Rougeval, près Bruxelles, et à St. Martin de Louvain. III. *Tractatus de paupertate*, au Val-Vert.

On cite les *Nepheux* et les *Lectures* de Gérard, 1481, 2 vol. in-fol. Il est à croire qu'ils n'ont point imprimé le livre de Gérard, car le livre de Gérard, véritablement de St. Augustin, existoit réellement en sa possession, ou de leurs anciens confrères, et il n'y avoit aucune copie de sa main. On ne peut plus qu'il y ait eu au jour quelconque des ouvrages ascriptions de leur fondateur.

habitacione et exercitiis au monastère des Sept. *De eruditione scholarum*, à Aix-la-Martin de Louvain. VI. *monialium*, à Aix-la-Martin. Une version latine du *De Nuptiis spirituales* de Jean Rusbroeck, à Namur. Gérard et beaucoup les ouvrages de Rusbroeck, dont le livre *nuptiis* attira néanmoins le Gerson. VIII. *Sermones*, à Saint-Jacques de Namur. plusieurs chartreuses. IX. *Epistolæ ad dilectam* la chartreuse de Gand. trouvé plusieurs lettres de Gérard, de 1370 à 1408, dont il est l'auteur, ou qui ont été envoyées à la bibliothèque de Pierre du Beck attribuée à Gérard sans fondement, le *tractatus internus*, qui est le second livre vulgaire de Gérard de Zutphen, dit bibliothécaire et l'un des maîtres de l'école instituée par lui. Il fut à son tour, avec Thomas à Kemmerich, la vie de l'un et de l'autre. Il a laissé quelques ouvrages, nourris de l'esprit de l'école, et dont l'auteur de l'éloge : 1°. *De reformatione, seu virium animæ perfectione spirituali*. Ils ont été imprimés à Paris, 1492, à Cologne; et insérés, en outre, dans la bibliothèque des Pères, Cologne. Gérard de Zutphen mourut à trente-un ans, en 1308.

G—CE.

1) THOM ou TENQUE (Gérard), instituteur et

premier grand-maître de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, était né vers l'an 1040 dans l'île de Martigue sur la côte de Provence. Il paraît que dans sa jeunesse il s'appliqua au commerce, et que ce fut à la suite d'un voyage qu'il avait entrepris pour ses affaires, qu'il vint à Jérusalem. Arrivé dans la ville sainte, il se sentit touché de la grâce, renonça à tous les avantages qu'il pouvait espérer dans sa patrie, et se consacra à la prière et au soulagement des pèlerins qui accouraient alors en foule visiter les lieux témoins de tant de prodiges. Des négociants d'Amalfi avaient obtenu en 1050 de Bomenzor, sultan d'Égypte et de Syrie, la permission de construire à Jérusalem une église qu'ils dédièrent à Ste-Marie la Latine, et dont la direction fut confiée à un abbé de l'ordre de S. Benoît (ou de S. Augustin suivant quelques auteurs). L'abondance des aumônes permit à l'abbé de faire bâtir en 1080 un hôpital pour les pèlerins; et il en nomma supérieur Gérard, dont la vertu et la charité étaient déjà connues au loin. Gérard remplit ces fonctions pénibles avec un zèle extraordinaire; sa patience, sa douceur, sa bonté le firent estimer même des Sarrasins: mais lorsque les chrétiens arrivèrent dans l'intention de délivrer Jérusalem, Gérard, soupçonné de favoriser leurs projets, fut mis en prison (1). Godefroi de Bouillon brisa ses fers, et le replaça à la tête de l'hôpital, dont il augmenta les revenus. Ce fut l'année suivante (1100) que Gérard jeta les fondements de

(1) C'est le récit de Guillaume de Tyr. Mais le P. Paoli pense, d'après Albert d'Aix, historien contemporain, que cet archevêque a confondu ici l'hospitalier Gérard Thom avec Gérard d'Avemar, attaché à Godefroi de Bouillon, et qui, ayant été donné en otage aux Sarrasins, fut lié par eux à un poteau sur les remparts d'Asur, lors de l'assaut donné par les chrétiens à cette place.

l'ordre hospitalier de S. Jean. « Il prit un habit religieux, avec une croix blanche à huit pointes, cousue sur la poitrine, et donna cet habit aux personnes qui joignirent aux trois vœux de chasteté, d'obéissance et de pauvreté, celui de se livrer au soulagement des chrétiens. » Cet ordre, dont Gérard rédigea les statuts, obtint de grands privilèges dès sa naissance, et fut confirmé par plusieurs bulles des souverains pontifes. Le pieux fondateur eut la consolation d'en prévoir la grandeur future, et mourut vers 1121. C'est la date d'une charte par laquelle Amelius, évêque de Toulouse, autorise Gérard à acquérir, au nom de l'ordre, dans son diocèse, des biens tant ecclésiastiques que laïcs. On trouve la Vie du bienheureux Gérard dans le *Recueil des Vies des Saints et des Saintes de l'ordre de S. Jean de Jérusalem*, Paris, in-fol. De Hütze a publié l'*Histoire du bienheureux Gérard Tenque de Martigues*, Aix, 1750, in-12. On peut consulter aussi la savante Dissertation *Dell'origine ed istituto del sacro militar ordine di S. Giovambatista Gerosolimitano...*, par le P. Paul-Antoine Paoli, de la congrégation de la Mère de Dieu, et président de l'Académie des nobles ecclésiastiques, Rome, 1781, in-4°; encore l'extrait qu'en a donné Dupuy dans le *Journal des savants*, décembre, 1782, pag. 780.

W—S.

GERARD ou GERARDE (JEAN), chirurgien anglais, et l'un des plus savants botanistes du XVI^e siècle, naquit en 1545 à Nantwich, dans le Cheshire, et fut long-temps jardinier en chef de lord Burleigh, qui était lui-même un grand amateur de botanique. Gerarde introduisit en Angleterre un nombre considérable de plau-

tes exotiques; et il possédait, quartier d'Holborn, un jardin botanique, dont il publia en 1596 et en 1599 des premiers jardins de ce genre en Europe. Ce catalogue ne connaît plus que 1035 espèces, conservé au Muséum, supposées telles, quoiqu'il ne soient certainement pas. Gerarde publia en 1597 un *Herbier*, ou *Histoire générale*, Londres, in-fol., attaché en bois, qui avait pour l'herbier allemand Montanus, imprimé à Elzevir, qui accuse Gerarde d'ignominieusement usage, sans d'une traduction inédite intitulé *Pemptades*, et c'est ce que confirme la tentative de son livre, qui n'a liaison et d'ensemble. Gerarde, aussi, dans ce qu'il a traité de Lobel, etc., qu'il n'a pu avoir la connaissance de la mais cela n'empêche pas de lui avoir des obligations pour les progrès que ses pratiques et son zèle ont fait en botanique. Le docteur Whiston a donné, en 1636, une nouvelle de l'*Herbier* de Gerarde, où il a fait des corrections. L'ouvrage est encore d'actualité. Les descriptions données avec beaucoup de précision par Gerarde, dit-on dans le *dicte britannique*, se font à faire connaître à leur caractère des plantes, et leur faire part de leur nom grec et en latin. I. Johnson conjecture qu'il fut vers l'année 1607.

à la mémoire de ce botaniste, le nom de *Gerardia*, un genre d'herbes à fleur monopétale, genre de la famille des scrophulacées de Jussieu, et dont les espèces ombreuses sont exotiques. X—s. GERBAIS (JEAN), docteur de Sorbonne, naquit en 1629 à Rupois, dans le diocèse de Reims, de parents riches, mais qui, lui voyant d'heureuses dispositions, résolurent de lui faire ses études. Après qu'il les eut terminées, il présenta en Sorbonne pour prendre la licence; mais ce ne fut qu'à l'âge de trente-deux ans qu'il soutint sa thèse pour le doctorat. L'année suivante (1662), il fut nommé à la chaire de philosophie du Collège-Royal, qu'il occupa avec beaucoup de succès. Il avait déjà été honoré du rectorat de Sorbonne; et les discours qu'il prononça pendant son exercice, avaient fait naître une idée très-avantageuse de son mérite. L'assemblée du clergé le chargea de publier ses *Décisions touchant les réguliers*, avec le commentaire de Fr. Hallier (Voy. HALLIER); il fut lui-même nommé à la pension de 1000 liv. L'histoire du reste de sa vie est plus que celle de ses ouvrages, nombreux, mais solides, et dont quelques-uns ont conservé beaucoup de réputation. Gerbais était principal du Collège de Reims à Paris; et il y fonda plusieurs bourses, sans doute en reconnaissance des secours qu'il y avait obtenus pour ses études. Ce respectable homme mourut le 14 avril 1699, à 70 ans. On a de lui : I. *De serenissimi Delphini studiis felicibusque*, 1675, in-4°. Ce discours fut prononcé au Collège-Royal à la rentrée des classes : le style en est très-élevé, et annonce un homme nourri de lecture des bons auteurs. II. *Dis-*

put concordatorum de causis, Paris, 1679, in-4°. Il y établit, d'après les principes de l'Église de France, que les causes majeures doivent être jugées par les évêques, avant d'être portées à la décision de la cour de Rome. Une bulle, du 18 novembre 1680, condamna l'ouvrage; et l'auteur fut obligé d'adoucir les passages qui avaient déplu, dans les éditions suivantes, Lyon, 1685, et Paris, 1690, toutes deux in-4°. III. *Traité pacifique du pouvoir de l'Église et des Princes sur les empêchements du mariage*, ibid., 1690-1696 in-4°. Dominique Galesio, évêque de Ruvo, dans le royaume de Naples, avait soutenu que l'Église seule a le pouvoir de mettre opposition aux mariages; et J. Launoy, au contraire, avait prétendu que c'est un droit inhérent à la puissance civile. Gerbais chercha à concilier ces deux opinions; mais il ne put y réussir. IV. *Lettre au sujet de la comédie*, Paris, 1694, in-12, contre une Apologie du théâtre, attribuée au P. Caffaro, théatin, qui la désavoua, la même année. V. *Plusieurs lettres touchant le peccule des religieux faits curés*. VI. *Lettre touchant les dorures des habits de femmes, où l'on examine si la défense que St.-Paul a faite aux femmes chrétiennes de se parer avec de l'or, ne doit passer que pour un conseil*, ibid., 1696, in-12. Il soutient que la défense de St.-Paul est de précepte. VII. *Des traductions du traité de Panorme* (Nicol. Tedeschi, archevêque de Palerme), touchant le concile de Bâle, et d'une lettre de l'église de Liège, en réponse à un bref de Pascal II, qui déclarait excommuniés les Liégeois restés fidèles à l'empereur Henri IV, leur légitime souverain. Ces deux pièces sont une apologie de la célèbre

déclaration du clergé, devenu la base des libertés de l'Église gallicane. M. Barbier (*Dictionnaire des anonymes*, n°. 2821), dit que l'on a attribué à Gerbais, l'*Histoire des conciles généraux depuis les apôtres jusqu'au concile de Trênte*, Paris, 1699, 2 vol. in-12. On peut consulter, pour plus de détails, les *Mémoires de Nicéron*, tome XIV, et *Histoire du Collège-Royal*, par abbé Goujet.

W—s.

GERBERON (GABRIEL), bénédictin de St.-Maur, était né à St.-Calais, dans le Maine, le 28 août 1628. Il fit ses études au collège de l'Oratoire à Vendôme, et à vingt ans entra dans la congrégation de St.-Maur. Ayant été fait prêtre en 1655, il enseigna la théologie dans plusieurs maisons. A la liberté avec laquelle il s'expliquait sur les contestations naissantes du jansénisme, ainsi que sur des personnes en place et sur les jésuites, obligea ses supérieurs de l'envoyer à Corbie, où il ne se montra pas plus réservé. On l'accusa d'écrire sur les disputes de ce temps-là, d'être opposé à la règle, et d'avoir eu part à quelques brochures contre l'archevêque de Paris De Harles. Un exempt fut chargé de l'arrêter; mais Gerberon, averti, prit la fuite, et passa en Flandre, puis en Hollande. Il y prit le nom d'Augustin Kergré, et se fit naturaliser bourgeois de Rotterdam. Pendant la guerre entre la France et la Hollande, en 1670, il revint à Bruxelles, où il s'occupait à écrire pour le soutien de sa cause. Il y fut arrêté le 30 mai 1705; et son procès lui fut fait au tribunal de l'archevêque, M. de Préciano. Une sentence rendue contre lui, le 24 novembre, l'accusait d'avoir pris l'habit séculier, d'avoir fait imprimer plusieurs livres sans approbation; d'avoir défendu l'*Augus-*

tinus, refusé de souscrire l'imulaire, et d'avoir propagé le jansénisme. Il fut renvoyé à ses supérieurs pour être plus amplement interrogé. Gerberon en appela; mais cette marche n'eut pas de suite. En 1710, on le ramena en France; et on le tint tantôt à Amiens, tantôt à Valenciennes. En 1710, il se résigna à signer le Formulaire et une déclaration de soumission à l'Église; après quoi on le tira de prison. Réuni à ses frères à St.-Germain-des-Près, il protesta ce qu'il venait de faire de sa conscience, et mourut à l'abbaye de St.-Denis, le 29 mars 1711. Sa vie et son indiscretion furent cause de beaucoup de traverses; et le dictionnaire de Gerbéri avoue qu'il s'expliquait avec beaucoup de chaleur. Son zèle parut dans le nombre et la nature de ses écrits, qu'il publia pour le soutien de sa cause. I. *Histoire littéraire de la congrégation de St.-Maur* en complément de l'ouvrage de Gerbéri, par Gerbéri, 1710, 12 vol. in-12. Nous nous garderons bien de donner la liste, et nous ne citerons que ceux qui firent alors le plus de bruit: I. *Le Miroir de la piété catholique*, 1676, qui fut condamné par plusieurs évêques, et dont A. Gerbéri lui-même blâmait des propositions peu dures. II. Une édition des *Œuvres de St.-Anselme*, abbé de Bec, Paris, 1671, in-fol. III. *La catholique victorieuse*, Amsterd., 1684. IV. *Les Avis salutaires de la B. V. Marie, à ses dévots enfants*, traduits du latin de Welfeld, Gand, 1675; ils furent condamnés à Rome l'année suivante. Une édition des *Œuvres de St.-Anselme*, VI. *Histoire générale du jansénisme*, 1709, 5 vol. in-12, où il ne ménage guère St.-François de Sales, St. Vincent de Paul; et un grand nombre d'écrits, de lettres, de factums, de pamphlets en faveur de sa

ses ennemis. Voyez son nom dans l'*Histoire littéraire de la nation de St-Maur*, par D. pag. 311. Cet article forme pages in-4°; et Gerberon y est présenté comme une lumière. Il aurait pu être utile en ce qu'il a fait de parti étouffer ses talents; la fécondité de sa plume n'a abouti qu'à entasser des ouvrages qui n'eurent quelque vogue parmi le public, mais dont le temps a fait disparaître l'ouvrage complet: on en a presque perdu tous les titres. (V. DELFAU YDEAU.) P—C—T.

GERBERT. Voy. SILVESTRE II.

GERBERT (MARTIN), baron de florissant prélat catholique, naquit à Heilbrunn, dans l'Autriche autrichienne le 13 août 1720, de parents riches, mais dont la famille avait été florissante à Bâle avant la révolution. Après avoir fréquenté d'abord l'école d'Ehingen, en Wurtemberg, et le collège des jésuites à Fribourg, et l'école de Klindworth à l'abbaye de Saint-Gall dans la Forêt-Noire, pour y étudier la théologie et la philosophie. Gerbert pressentait dans l'abbé de grandes dispositions: dès l'âge de son éducation, dirigée par son père, le fit voyager, se servit dans plusieurs affaires; en 1738, il fut nommé pour être un jour son successeur. A l'âge de seize ans, Gerbert prit la profession. La solitude des cloîtres habitait, et qui, jadis, avait servi d'asile aux sciences contraires du moyen âge, ne fit rien pour lui de plus en plus son goût pour les lettres. En 1744, il fut nommé prêtre, et enseigna, dans l'abbaye de St-Blaise, la philosophie et la théologie. Après qu'il eut, par son exemple, formé un grand nombre de ses élèves pour le rem-

placer dans l'enseignement, on lui confia la direction de la bibliothèque du couvent. C'est en exerçant cette fonction qu'il fit beaucoup de recherches sur l'histoire ecclésiastique du moyen âge, et qu'il rassembla les matériaux de son histoire de la musique et de la liturgie. Il entreprit, en 1760, un voyage en France, en Italie et en Allemagne, et s'y lia d'amitié, à Paris, avec Gluck, et à Bologne avec le P. Martini: ce dernier avait fait aussi de grandes recherches sur l'histoire de la musique; ils se communiquèrent réciproquement leurs richesses, et convinrent ensemble que l'un publierait une *Histoire de la musique d'église*, et que l'autre écrirait l'*Histoire générale de la musique*. Gerbert fut d'abord surpris de l'immense nomenclature de dix-sept mille auteurs, dont Martini lui donna la connaissance; mais il assure qu'en visitant les différentes bibliothèques d'Allemagne, il en découvrit un nombre bien plus considérable encore, qu'il fit connaître à son tour à son collaborateur. A l'âge de quarante-cinq ans, en 1764, Gerbert fut élu, par sa congrégation, prince-abbé de St-Blaise. Ses nombreuses occupations administratives ne pouvaient arrêter son zèle pour les travaux littéraires. En 1762, il avait annoncé, par un *Prospectus* imprimé, son dessein d'écrire l'*Histoire de la musique d'église*; et, malgré un grand incendie qui, en 1768, dévora les bâtiments de l'abbaye, l'église, la bibliothèque, à peine relevés depuis trente ans, et quantité de matériaux littéraires très précieux, cet ouvrage sortit des presses de St-Blaise, en 1774. En moins de trois ans, de nouveaux bâtiments, construits par ses soins, avaient déjà réuni les membres de la congrégation. Il fit

élever avec magnificence une nouvelle église sur le modèle de la Rotoûde à Rome, et la décora d'un albâtre que fournissaient les montagnes voisines du couvent. Ce temple est l'un des plus majestueux de l'Allemagne. Pour avoir une idée de la supériorité de la nouvelle construction sur l'ancienne, on peut consulter une gravure qui, dans le *Nécrologe* de F. Schlichtegroll (tome II de 1795), se trouve ajoutée à l'article de Gerbert. Elle représente la médaille que les religieux de Saint-Blaise ont fait frapper, en 1785, en l'honneur de Gerbert, leur prince-abbé, et le revers d'une autre médaille, qui avait été frappée, en 1740, pour son prédécesseur. L'une et l'autre figurent l'église et les édifices de l'abbaye tels qu'ils existaient à ces deux époques. (1) Les soins du prélat tendaient surtout à enrichir la bibliothèque de l'abbaye. Son temps était partagé entre ses devoirs ecclésiastiques et l'étude. Il exhortait sans cesse ses religieux à cultiver les sciences. En leur rappelant que le monde littéraire devait aux travaux de leurs prédécesseurs, l'histoire des XI^e. et XII^e. siècles, il leur disait souvent : « Notre état est un » état de pénitence, de travail ; » s'il y a des gens qui nous repro- » chent d'être des membres inutiles » dans la société, nous ne pouvons » mieux y répondre qu'en nous oc- » cupant utilement, et en publiant » des ouvrages savants qui attestent » notre application à l'étude. » On doit à cette impulsion l'entreprise du grand ouvrage sur le moyen âge, intitulé, *Germania sacra*, dont le

premier volume a été pu-
par les soins du P. Ém
bibliothécaire de l'abb
Blaise. Quand les rec
part à leur abbé du pl
ge, il en fut tellement
s'écria : *Nunc dimittis*
Il avait un goût prédom
sique ; et il avouait m
avait eu beaucoup de
tenir cette passion d
bornes : « c'est par
ajoutait-il, que j'ai pu
cuper de la musique d
esquisser le caractère
bé Gerbert, nous r
des propres paroles
phe de ses amis : «
» de dévot, faisait aim
» ce qu'il avait de moi
» primer ainsi dans sa
» faisait aimer les mœu
» d'imposant, faisait ai
» distinction des rang
» nation. Il était un mo
» table humilité chrétie
» aussi plus de sensib
» que je n'en ai encore
» moine. Ah, que je l'ai
» je l'ai regretté ! » Il m
1795, dans un âge très
littérateur, il s'est acqu
réputation, par un grand
vrages savants sur divers
Dès le temps même qu
en avait déjà publié que
avaient pour objet des q
losophie et de théologi
ouvrage que nous com
est intitulé : *Martini G
migii Kleesati xxiv
lemnica in festis Dom
nis et SS., Opus I*, Aug
in-fol. Après avoir été
thécaire de l'abbaye, il
Apparatus ad erudi
St.-Blaise, 1754, im

(1) La construction de la nouvelle église était achevée en 1781, mais elle ne fut consacrée qu'en 1783, parce que le plus ancien diplôme que la congrégation de St.-Blaise possède comme abbaye, et qui lui a été donné par l'empereur Othon II, est daté de l'an 981, huit siècles auparavant.

69, in-8°. Étant devenu é, il publia : I. *Iter Allobroge*, 1765, in-8°; une édition, revue et corrigée, a 1773, in-8°. Cet ouvrage est une relation de ses voyages, de 1760 et 1761 : il traite principalement de la Suisse; et il est très utile pour la description des monuments d'antiquité, et des riches beautés des lieux de cette contrée par l'auteur. On y peut puiser des notions très exactes sur les limites qui séparaient l'Allemagne de la Suisse, dans le moyen âge de ce Voyage une traduction, par Köhler (J. L.), 1771, in-8°; mais elle n'est pas exacte. II. *Codex epistolaris Caroli I, Romanorum regis, commentatus : præmittuntur notiones alphabétiques; accedunt augmenta*, St. Blaise, 1772, une collection importante de lettres de la maison de Habsbourg, plus complète et plus exacte qu'a publiée Gaetan Cennini, et il y a fait un supplément, 1806, in-8°, fig. III. *Thesaurus principum Austriæ, archiepiscoporum, ducum, archiducum Austriæ utriusque provincie, statuarum, anaglyphicarumque sculpturarum, cælarum picturarum, tabulis æneis insertarum; operâ et studio Marq. Rusten Heer et Martin. Heer*, 1768. Une nouvelle édition, publiée en 1773, in-fol. Elle rectifie une erreur longuement éditée par les historiens, à savoir que le Ducatus Suevici, l'empereur Rodolphe I ou son fils Rodolphe, était saxon, tandis qu'il se com-

posait des possessions de cet empereur en Suisse et en Alsace. IV. *Taphographia principum Austriæ, monumentorum domus Austriacæ tomus IV et ultimus*, 1772, 2 parties in-fol., avec 118 gravures. Ce volume est d'un grand intérêt pour l'histoire helvétique, non seulement sous le rapport des recherches savantes de l'auteur, mais aussi à cause d'un recueil soixante-treize pièces justificatives. Il y a dans la seconde partie, une description détaillée des tombeaux trouvés en Suisse, et transportés à St. Blaise de 1762 à 1770. On y a joint une version allemande du *Chronicon Kœnigsfeldense*. Gerbert a réuni, dans un volume particulier, les matières les plus importantes contenues dans la deuxième partie de cet ouvrage, et les a publiées sous ce titre: *De translatis Habsburgo Austriacorum principum eorumque conjugum cadaveribus ex ecclesiâ cathedrali Basileensi et monasterio Kœnigsfeldensi in Helvetiâ ad conditorium novum monasterii Sû.-Blasii in Sylva nigra per Martinum Gerbertum*, 1772, in-4°, avec sept gravures. Il a néanmoins fait des changements dans ce volume, qui renferme quinze documents nouveaux, qu'on ne trouve pas dans la *Taphographia*, et qui ont rapport à l'histoire de Berne et de Lausanne. Une autre édition de cet ouvrage fut publiée sous ce titre: *Crypta San-Blasiana nova principum Austriacorum*, St. - Blaise, 1785, in-4°, avec neuf gravures. V. *Historia Nigræ Silvæ*, 1783, 5 vol. in-4°, avec cartes et gravures: c'est un livre indispensable pour les recherches historiques, et surtout pour celles sur la Suisse. Nous remarquons dans le tome II une description très étendue, aussi neuve que curieuse, des ruines des thermes construits par les

Romains, près de Badenweiler, dans le grand-duché de Baden, et qui n'ont été découvertes qu'en 1784 par le diacre Preuschen. Plusieurs planches répandent beaucoup de clarté sur ces constructions antiques. VI. *De Rudolpho Suevico comite de Rhinsfelden, duce, rege, deque ejus industri familia ex augustaducum Lotharingæ prosapia apud D. Blasii sepulta; cryptæ hujc antiquæ novæ Austriacorum principum adjuncta*, St.-Blaise, 1785, in-4°, avec gravures. On y trouve des matériaux précieux pour l'histoire du XI^e. siècle. Ces productions auraient suffi pour assigner à Gerbert une place distinguée dans le monde littéraire : mais le service qu'il a rendu à l'art musical, par ses savantes recherches, n'est pas moins digne de reconnaissance. Parmi les ouvrages qu'il a publiés sur cet art, on distingue les suivants : VII. *De cantu et musica sacrâ à primâ ecclesiæ ætate usque ad præsens tempus*, St.-Blaise, 1774, 2 vol. in-4°. Dans ce livre, auquel l'auteur a ajouté quarante planches, il divise l'histoire du chant d'église en trois parties : la première finit au pontificat de St. Grégoire, et la seconde au XV^e. siècle. Il y donne de curieux détails sur les diverses manières d'écrire la musique dans les différents siècles, et y examine avec le plus grand soin toutes les branches du chant de l'église romaine. VIII. *Vetus Vurgiu Alemannica, disquisitionibus prævis, notis et observationibus illustrata*, St.-Blaise, 1776, deux parties grand in-4°. On y trouve deux dissertations remarquables ; la première, intitulée : *Origine propagationis religionis christianæ in Alemannia*; et l'autre, *Sur le Sacramentaire ou Missel du VIII^e. siècle, conservé à Soleure dans le*

trésor du chapitre de Ours. C'est un des plus anciens manuscrits du Sacramentaire de St. Grégoire (mort en 604), écrit sur parchemin, en lettres gothiques, qui, par leur forme, est du VIII^e. siècle, et du XI^e. comme quelques autres prétendent. Ce missel est dédié à l'abbé Adalbert, évêque de Coire, et conservé au couvent de Hornbach. *Monumenta veteris mannicæ, ex antiquis codicibus. Pars I, St. Blasii, 1777, et Pars II, 1778, grand in-4°. X. Scripturae veteris de Musica sacrâ, variis Italiæ, Galliarum, etc. codicibus collecti*, St. Blasii, 1784, 3 vol. grand in-4°. Ces volumes contiennent l'histoire de tous les auteurs originaires de plus de quarante pays de l'Europe, écrits sur la musique depuis le III^e. siècle jusqu'à l'impression ; leurs divisions sont classées chronologiquement, en sorte que les notices se trouvent à côté de l'histoire de l'art. On trouve un des plus beaux manuscrits que Gerbert ait vus, et la clarté qui s'y distingue est supérieure au P. Martini. XI. *De sublimi in Evangelio juxta divinam Verbum nomiam, tomus III, 1772, 2^e. Une nouvelle édition, 1778, in-8°. Bibliotheca principum* Herrgott, qui forme la seconde partie du tou-

nús Austr., 1791, *in-servationes in Bertholdi*; *Constantiniensis presicula*, *ex ejus scriptis lustratæ*, qui se trouvent *lonumenta res Alemanantia*, par Uffermann, in-4°. Ces trois ouvrages sortis des presses de l'abbaye de Blaise, qui ont si bien mérité l'éloge de cet il-

B—H—D.

R (PIERRE-JEAN-BAPTISTE) avocat au parlement de Rennes le 29 juin 1725, fils de L. Gerbier père, neveu et cousin d'André Gerbier. Son père, qui le même jour, donna les mêmes soins à son éducation. Ne se livra à des précepteurs, mais fit venir exprès de Hollande des maîtres très instruits auxquels il donna ses premières années. À dix-sept ans il fut jugé assez avancé, il fut reçu avocat à Paris, où il fit ses classes de Beauvais, sous MM. de Lamoignon et de Maupeou. À dix-sept ans il fut reçu avocat à Paris, où il fit ses classes de Beauvais, sous MM. de Lamoignon et de Maupeou. L. Gerbier père, avocat au parlement de Rennes, combien il fallait ajouter des préparations et de nouvelles leçons de l'école pour être admis à la consultation et un grand succès de se montrer, cependant qu'il put impa-

des triomphes : il effaça tout ce qui avait brillé au barreau depuis Cochin. La nature, qui voulut en faire l'orateur le plus séduisant, l'avait comblé de ses dons : il en avait reçu une figure noble, un regard plein de feu, une voix étendue et pénétrante, une diction nette, une élocution facile, une grâce infinie, un charme inexprimable répandu dans toute sa personne : son teint brun, ses joues creuses, son nez aquilin, son œil enfoncé sous un sourcil éminent, faisaient dire de lui que l'aigle du barreau en avait la physionomie. Le caractère dominant de l'éloquence de Gerbier était l'insinuation et le pathétique ; il en trouvait les principales ressources dans son ame, et personne ne justifiait mieux que lui cette maxime de Quintilien : *Pectus est quod disertos facit*. Il narrait avec un grand intérêt, disposait ses preuves avec infiniment d'art ; et il excellait particulièrement dans les causes d'inductions et de présomptions. L'action surtout, cette partie si nécessaire et si victorieuse de l'art oratoire, était admirable en lui. Ceux qui l'ont vu plaider (car il fallait le voir), ne croient pas qu'aucun orateur ait été, sous ce rapport, plus accompli : toute l'habitude du corps était parfaite ; se tenant droit, mais avec aisance ; ferme sans roideur, flexible sans balancement ; la tête élevée avec une espèce de fierté ; la figure expressive, et qui s'animait au gré de son discours ; le geste rare et toujours noble : souvent on le voyait, dans la discussion, tenir ses bras croisés, comme se jouant de sa matière ; puis, lorsque quelque trait de sentiment ou de mœurs l'y sollicitait, lorsque l'indignation l'arrachait à ce calme imposant, il se déployait, il s'élevait, il s'enflammait ; son accent devenait impérieux ou déchirant, et sa belle voix qui allait

cœur, ne manquait point, quand il
 voulait, de faire couler les larmes.
 La disposition du barreau était, au
 parlement de Paris, très favorable au
 développement de tous les moyens de
 Gerbier : on y plaidait souvent, aux
 grands jours, dans l'intérieur du par-
 nœt ; et Gerbier qui, en parlant, faisait
 pas, et puis un autre, se trouvait
 sensiblement, au milieu de l'audience,
 environné des juges et du concours des
 vocats, vu de la tête aux pieds, dans
 tout l'éclat et avec tout l'empire de
 l'éloquence. On a dit de Gerbier qu'il
 écrivait pas bien, et que ses mé-
 moires ne donnaient aucune idée de
 son talent : on le dit encore du fameux
 Cochin, dont la renommée est si gran-
 e, de qui l'histoire du barreau ra-
 conte des prodiges, et que Rollin lui-
 même appelait le grand Cochin. Le
 recueil de factums, de précis et de
 consultations, qu'on intitule ses *au-*
res, montre partout un grand juris-
 consulte, mais laisse quelquefois seu-
 lement entre voir l'orateur : cependant,
 orsqu'on fait réflexion que la renom-
 mée de Cochin et de Gerbier s'est
 formée dans les plus beaux siècles de
 la littérature, qu'ils ont été entendus
 par ce qu'il y a eu de plus éclairé en
 France, qu'ils étaient les aigles du bar-
 reau, alors qu'il abondait en hommes
 supérieurs, on ne peut douter que leur
 réputation n'ait été justement acquise,
 et qu'ils n'ayent eu un rare talent. Nous
 n'avons aucun de leurs plaidoyers :
 obligés le plus souvent d'improviser
 leurs répliques, ils s'étaient accoutumés
 de bonne heure à parler sur de sim-
 les notes. Il n'est pas, au reste, diffi-
 le d'expliquer comment ces hommes,
 vantés pour leurs discours, puissent
 en voir dans leurs écrits ce qu'ils
 aient ; comment ils ont pu faire une
 ve impression en parlant, et obtenir
 les plus grands succès sans être

de grands écrivains. La
 l'orateur et ceux de l'écr-
 sources différentes : chez
 role est d'inspiration ; et
 style est une œuvre calcul-
 agit sur l'auditeur, tou-
 que l'écrivain sur le lec-
 de sa personne sur l'au-
 de toute la puissance de
 regard et du geste, il a,
 tiver et pour l'entraî-
 qu'il exerce à-la-fois sur
 L'art et la force du raiso-
 condés par les moyens
 peuvent se passer de
 même des couleurs du
 la recherche nuirait sou-
 vement et à la chaleur.
 L'accent tout seul est
 cours une magie qui sur-
 passe quelquefois toutes
 sources du style ; c'est
 est souvent étonné,
 discours, une pièce de
 ne plus retrouver l'impr-
 avait éprouvée à les é-
 crivain, dénué de ces
 vainere et de régner, a
 tacher le lecteur, et de
 par la pureté du langag-
 tes les beautés du style ;
 rien ne distrait et à qui ri-
 ne pardonner rien. Telles
 ble, la solution de cette
 plicable surtout au gen-
 où tout l'intérêt de ceux q-
 parti se porte sur les f-
 moyens de la cause ; et
 question s'est élevée par
 sur Gerbier, elle appa-
 article. Ajoutons qu'au-
 chin et de Gerbier, les fi-
 més des avocats plaid-
 que des précis, des extr-
 mettre sous les yeux des
 sommaire du procès, d-
 n'avait ni le temps, ni

briller par sa manière d'écrire qu'à lui plaire. Dans les mêmes, l'éloquence du barreau et forte de choses. Un de l'élegance et des agréments aurait paru frivole et ne plus occupé de lui que de la carrière que Gerbier fut partagée par les services publics en deux époques, la première n'a été marquée que par des succès toujours croissants, et la seconde a été mêlée d'adversités. Pendant l'exil et l'interrègnes, sous le chancelier Gerbier fut du nombre des hommes qui ne se laissèrent séduire par la gloire, et qui plaidèrent à la place de ne remplaçant le parlement et le souvenir et le ressentiment de la défection s'attachèrent à lui. Gerbier reparut au barreau devant le roi réinstallé en 1774 : on ne peut pas dire qu'il ne fut pas d'avoir été de ceux qui ont donné l'exemple et dont l'influence entraîna les autres. Ce ressentiment fut lors de l'arrêt qui le mit en prison sur une accusation de suicide de témoins, dans laquelle Gerbier fut impliqué au procès du comte de Malesherbes. Dans le même temps, Gerbier fut jeté par l'ordre des avocats, et fut opposé à l'opinion publique comme un persécuteur, et comme le coupable de sa disgrâce : il publia des mémoires où l'on trouve la plume et l'animosité d'un homme et empreintes. L'âme tendre et sensible, jusque-là enivrée de la gloire fut mortellement blessée. Gerbier ne corrompit les jouissances de la vie et ne se promettre des succès et ne cessa point d'obtenir, pendant plusieurs années furent tristes et l'exceptionnelles : cependant, à l'except-

tion de quelques ennemis que la jalousie et des querelles de profession lui suscitèrent, il conserva toujours l'estime et l'affection de son corps, qui lui en donna un dernier témoignage, en l'élevant bâtonnier en 1787 ; ce fut une couronne déposée sur son cercueil : il ne survécut que quelques mois. Depuis plusieurs années, sa santé était languissante : un fâcheux accident l'avait altérée ; il avait été atteint de poison, par un mets préparé dans une pièce de batterie de cuisine mal soignée : son estomac et sa poitrine en étaient restés affectés, et sa vie en fut abrégée. Il mourut le 26 mars 1788, âgé de soixante-trois ans, vivement regretté du barreau dont il était la gloire, et plus encore de ceux qui, ayant vécu dans son intimité, connaissaient la bonté de son cœur et le charme de sa société. Cet orateur si brillant, si ingénieux, si puissant dans la lutte, dont la répartie était si vive et quelquefois si piquante, lorsqu'il y était provoqué par son adversaire, apportait dans le commerce de la vie un entier abandon, une facilité charmante, une simplicité d'esprit et de cœur surprenante, qui le rendait confiant jusqu'à la crédulité, et complaisant jusqu'à la faiblesse. Sans doute il dut à ce caractère, à cette disposition de son esprit, la foi aveugle qu'il accorda aux jongleries du magnétisme, dont il fut dupe et peut-être victime, pour avoir fini par en préférer les illusions à tout autre secours dans le dépérissement de sa santé. Toutefois, tendre père, ami fidèle, protecteur généreux, si son caractère eut des faiblesses et son esprit des erreurs, la sensibilité et la bonté de son cœur devaient les lui faire pardonner (1).

D. L. M.

(1) Il peut être intéressant pour ceux qui suivent la carrière du barreau, de trouver ici une

LON (JEAN-FRANÇOIS), jésuite de Verdun sur Meuse le 11 jan-
v. entra à seize ans dans la so-
ciété. Il désirait vivement d'aller
à la foi dans les Indes, et qu'il
ne savait pas que la connaissance des
mathématiques pouvait lui procurer
d'atteindre à l'objet de ses
vœux. De remplir avec fruit le
rôle de missionnaire, il se livra à
l'étude avec une ardeur qui lui fit
faire de grands progrès. Aussi
les six jésuites mathématis-
ciens furent envoyés en 1685 à
la Chine avec le chevalier de Chau-
vigny. Ils allèrent ensuite à la
Chine, ils devinrent les fonda-
teurs de la mission française. (*Voy.*

BOUVET.) Le 25 mars 1686, ils
furent conduits devant l'empereur
Kang-Hi, qui retint près de sa per-
sonne Gerbillon et Bouvet. Après qu'ils
eurent appris, par son ordre, la langue
tartare, l'empereur chargea le pre-
mier, avec Pereyra, autre jésuite,
de suivre, en qualité d'interprètes,
les ambassadeurs qu'il envoyait à
Niptchou ou Nerzinsk, pour régler
avec les Russes les limites des deux
empires. Ils contribuèrent ainsi au
traité de paix par lequel Yacksa ou
Sakhalien-oula, place frontière, si-
tuée sur le fleuve Amour, fut cédée
aux Chinois et presque entièrement
démolie. L'empereur crut devoir re-
compenser Gerbillon, en le choisis-
sant, avec Bouvet, pour maître de
mathématiques. Ce prince vivait avec
eux si familièrement, qu'il leur faisait
prendre place auprès de lui sur le
même siège. Ils traduisirent et com-
posèrent plusieurs livres pour son usage.
Gerbillon, qui ne quittait presque plus
l'empereur, et qui en obtenait tous les
jours de nouvelles grâces, demandant
l'exercice public de la religion chré-
tienne; ce qui lui fut accordé par un
édit du 23 mars 1692. L'empereur
ayant, par un effet de son application
à l'étude, été attaqué de la fièvre
tierce, en fut guéri par les soins de
Bouvet et de Gerbillon; il reconnut
ce bienfait en donnant aux jésuites un
emplacement près de son palais, pour
y construire à ses frais une maison
et une chapelle. Les relations ajoutées
que Gerbillon, qui aurait bien voulu
convertir ce prince à la foi, n'échoua
dans ce projet que parce qu'il fut de-
servi à la cour. Il possédait plusieurs
langues; car il fut chargé par l'empe-
reur de converser en italien avec le
brandt-Ides, ambassadeur de Moscovie
à la Chine, en 1695. Gemelli fait aus-
si mention de Gerbillon comme d'un ma-

principales causes dans lesquelles Gerbillon
fut entendu, et qu'aucun recueil de jurisprudence
n'aurait offert. Les plus célèbres
docteurs, et dont le souvenir s'est
particulièrement, sont : — Avant
tout, celle du comte de Mont-
caumon par l'estre de cochet, et qui
separati. — Celles des enfants Sim-
onnet leur état contre les créanciers
— Des frères Lyoncy contre les jésu-
ites comme garants des lettres de
cassation par le P. Lavalette, supérieur
général, pour une somme de 1,500,000,
condamnés à payer. — De la vente de
la ville, qui avait émis des vœux, contre
des Bernardins, contre l'abbé et
le Clairon, qui, ayant fait enlever
la dite-Princesse cette femme et son
son mariage, furent condamnés en
dommages et intérêts. — La cause
de Bussy contre la compagnie des
Indes du sieur de Rougemont, sa pre-
mière femme Hatte. — Depuis la rentrée
de la cause du testament de M. de Gou-
ville après quinze ans dans une serre
à l'extrémité d'un jardin, parmi de
plusieurs papiers de grèves éventées,
l'attention fut attirée. — La cause du testa-
ment de Touchet, touchet des localités, par
passant à la légiti. sa fille, qui, à
l'âge de 16 ans, s'était mariée sans son
consentement, et qui fut confirmée. — La cause
de Quissac, trois frères, tous
deux, contre le sieur Damide, négociant;
à un duel. Ils s'accusaient récipro-
quement. — Enfin celle du testament
de la dame, allégué comme contenant
la légitime, au profit de l'abbé Nobile en
dépense, comme dans laquelle Ger-
billon fut élu pour de l'abbé Nobile
L'O. peut dire qu'il moult les armes
pour commencer les plaidoiries qu'il
fit, pour la dame Srey, réclamant
la légitime de son mari et de la marquise de

habile et zélé, qui jouissait, ses confrères, de l'estime et ion de l'empereur. Mais ils : au voyageur que leur vie : et fatigante. Ils n'avaient à Peking qu'après avoir beaucoup d'opposition de la ères portugais de leur ordre. eut ensuite la direction du s Français à Peking, fut leur -général de la mission , et mourut dans la capi- empire, le 25 mars 1707. e respectable missionnaire : *mts de Géométrie, tirés e et d'Archimède.* II. *Géo- ratique et spéculative.* Ces rages, composés en chi- 1 tartare, furent imprimés III. Une *Lettre* de 1705, ans le tome xviii de la nou- ion des *Lettres édifiantes ; ve des détails de missions et phie sur une partie du pays rons de Péking, sujet aux us, et dont les jésuites avaient és de lever le plan.* IV. Une *ttre* de 1695, sur les mis- sérée dans un ouvrage du P. n, intitulé, *Lettre sur les de la religion à la Chine.* *lation* de huit voyages dans Tartarie, faits depuis 1688 1698. Le premier eut lieu, ous l'avons vu plus haut, iclure un traité, qui ne fut que dans le second voyage. nant de celui-ci, Gerbillon l'empereur, qu'il accompa- ite à Peking, et il en fit cinq ec ce prince. Le but de ces était de prendre le plaisir de dans les déserts et les vastes e la Tartarie. Pendant le cin- qui eut lieu en 1696, Ger- témoin de la guerre dans la- ng-Hi vainquit les Eleuths.

Dans le huitième, il partit avec trois grands de l'empire chargés de pré- sider aux assemblées qui devaient se tenir dans les états des Tartares- Kalkas, nouvellement soumis à l'em- pereur, pour y régler les affaires pu- bliques, établir les lois et indiquer les habitations à fonder. Gerbillon profita de cette course pour déterminer les la- titudes de plusieurs lieux de la grande Tartarie. Toutes ces relations offrent des renseignements très-précieux sur la nature du pays, sur la manière de vivre des habitants, sur les mœurs des lamas régénérés, sur la grande mu- raille de la Chine, les chasses et la cour de l'empereur : elles contiennent aussi tout ce qui concerne le séjour des missionnaires à la cour et à Péking, et leurs rapports habituels avec Kang-hi, qui avait pour Gerbillon une bien- veillance extrême. Les observations de Gerbillon nous ont été conservées par Duhalde, qui les a insérées dans le iv^e. volume de sa Description de la Chine. Les auteurs de l'Histoire géné- rale des voyages les ont abrégées et placées dans les tom. vii et viii de leur collection, en les disposant dans un ordre différent. Ils rendent hommage à l'exactitude de l'auteur, que sa po- sition à mis à même de faire des re- marques plus étendues et plus cer- taines qu'on ne peut en attendre des autres voyageurs. En effet, tout ce que nous savons de la grande Tar- tarie nous vient des jésuites français, et notamment de Gerbillon. Michault dit avoir lu le manuscrit de la relation du voyage de Gerbillon jusqu'à Siam, et prétend que l'abbé de Choisi en avait composé la sienne, à laquelle il n'avait fait qu'ajouter quelques orne- ments. Il en donne quelques frag- ments dans ses *Mélanges hist. et philol.*, tom. i, 257-274. T. S. B:yer et M. Langlès attribuent aussi à Ger-

teur à Wageningen en Gueldre. L'université de Duisbourg l'appela en 1726 à une chaire de théologie, à laquelle, deux ans après, il réunit celle d'histoire ecclésiastique. En 1755 il accepta une chaire de théologie à Groningue, où il mourut en 1767. Gerdes doit être compté au nombre des plus laborieux et des plus recommandables théologiens protestants de son temps. Il a surtout bien mérité de l'histoire ecclésiastique et de l'histoire littéraire. Son principal ouvrage est une *Histoire de la réformation*, sous le titre de *Historia Evangelii, sæculo. XVI passim per Europam renovati*, Brème et Groningue, 1744-52, 4 vol. in-4°. Après sa mort, a

ditionis t
1752-17
Miscellanea
1743, en
cueil fait
rium, *s*
gana nov
Pendant c
ningen, il
denses, U
férents pet
démiques
paru sépa
suite dans
demicarui
in-4°. Il ét
dans le ch
De doctâ
De usu E
Nous ne v
silence ses
nec ad qu
cre quibus
illustratur
4°. ;— *Obs*
rum ad h
ibid., 1734
gelicæ inte

(1) Il n'y a aucun motif raisonnable pour attribuer au P. Complot les *Elementa linguæ tartaricæ*, qui passent communément pour être du P. Gerbilon; le premier de ces missionnaires n'est pas connu par des études tartares. On sait que l'autre apprit le mandchou par ordre de Kang-hi, et fut employé, à la cour de cet empereur, à traduire dans sa langue maternelle les livres élémentaires de divers genres que ce prince voulait lire; il y fut aussi interprète dans les affaires de la Chine et de la Russie; et l'auteur anonyme des *Elementa* rappelle cette qualité dans sa préface. Ce pourrait être plutôt le P. Brévet. Les *Elementa linguæ tartaricæ* sont la seule grammaire mandchou qu'on possède; car celle du P. Amiot (*Mém. chinois*) n'en est qu'une traduction incomplète. On ne sait

ra quædam superioris ætatis;—*Historica motuum eorum in civitate Bremensi*, 161, Gron., 1756, in-4°;—*ita sacra*, Gron. et Brème, 14°. Nous laissons de côté écrits exégétiques, quels qu'ils soient, et enfin quelques-uns en langue hollandaise. — GUSTAVE DE GERDES, érudit poméranien, conjuge et syndic de la ville, a publié en latin, de 1752 quelques Opuscules académiques de jurisprudence; et en allemand *Nützliche Sammlung*, etc., Recueil intéressant de plusieurs inédites, sur le droit du Mecklenbourg, Wismar, 1766 et années suivantes, *inuserlesene Sammlung*, etc., Recueil choisi de diverses sur l'agriculture et le droit de Poméranie et de l'île de Rügen, Wismar, 1747: la suite a paru à Wismar, 1756. M—ON. DIL (HYACINTHE - SIGISBERT), et l'un des membres illustres du sacré collège à la fin du dernier siècle, était né à Chambéry, le 25 juin 1718. Sa vie est recommandable sous le rapport de l'honnêteté, et des vertus civiles et religieuses, ne tenait point de considérable dans cette position. Son père y occupait une place de notaire; ainsi Gerdil dut à son père, rien à sa naissance. Son éducation fut soignée: dès l'âge de six ans on l'envoya, pour ses pre-

prend très souvent la cause de leur jugement qu'on en doit porter, quelques-uns qui en ont parlé, donne quelques anecdotes intéressantes sur la vie de M. Dès 1740 il avait fait paraître un recueil de ce travail sous ce titre: *Spicilegium quorundam rariorum in Catalogo missorum*. Ce spicilege fut imprimé dans les *Miscellanea Groningana*, et

mières études, à Bonneville; et il les acheva aux collèges des Barnabites, de Thonon et d'Auneci. Beaucoup d'application, une grande pénétration d'esprit, la mémoire la plus heureuse, mais bien plus encore, une pureté de mœurs admirable et une éminente piété, le firent distinguer par ses maîtres comme un élève d'un mérite rare; et lorsque, ses études finies, il témoigna le désir d'entrer dans leur congrégation, ils ne purent que s'applaudir de faire une acquisition aussi précieuse. Après les épreuves du noviciat, il alla faire à Bologne son cours de théologie. A l'étude des saintes lettres, il joignit celle des langues anciennes et modernes. Il apprit le grec, et y fit des progrès assez rapides pour être bientôt en état de recourir aux sources originales. Il prit des leçons d'italien sous le père Corticelli, membre célèbre de l'académie de la Crusca, cultiva le français avec un soin égal, se perfectionna dans le latin, et parvint non seulement à pouvoir parler ces trois langues avec pureté, mais encore à les écrire avec autant de facilité que d'élégance. Infatigable au travail, ayant une santé qui pouvait y suffire, et animé de la plus vive ardeur de savoir, Gerdil faisait tout marcher de front: l'étude des langues, la théologie, la philosophie, les mathématiques, la physique, l'histoire; et, sur des matières si diverses, on a de lui des ouvrages qui ont mérité les suffrages du public et l'approbation des savants. Quoiqu'une vie aussi occupée, jointe à son amour de la solitude, ne lui permit pas de se répandre au dehors, il était connu et estimé de tout ce que l'institut de Bologne renfermait de membres les plus célèbres et les plus recommandables; des Zanotti, des Manfredi, des Bianconi, des Beccari, etc. Son mérite, et les avantages qui

académiques. Aussi plusieurs des sociétés savantes les plus célèbres de l'Europe s'étaient-elles empressées de l'admettre dans leur sein. L'institut de Bologne se l'agrégea en 1749, l'académie de la Crusca en 1757; et la même année il devint membre de la société royale des sciences de Turin, qui se formait alors. Il fut encore de la société royale de Londres, de l'académie des Arcades de Rome, etc. Le cardinal Gerdil était retourné dans cette ville après l'élection de Pie VII; sa santé se soutenait malgré son âge avancé et ses fatigantes occupations, et il ne se servit jamais de lunettes. A la suite d'une maladie qui ne dura que vingt-cinq jours, il mourut le 12 août 1802, sans agonie, dans la modeste cellule de son couvent, âgé de 84 ans, un mois et quelques jours. Il fut honoré des regrets du sacré collège, de ceux de tous les savants et du public. Le pape lui ordonna de magnifiques obseques, auxquelles assistèrent le roi et la reine de Sardaigne, vingt-cinq cardinaux, etc. Sa Sainteté fit elle-même la cérémonie de l'absoute. Une médaille fut frappée en son honneur. Le père Fontana, général des Barnabites, ami du défunt, et aujourd'hui cardinal, prononça son oraison funèbre, et composa pour le monument qui lui fut érigé dans l'église de son ordre (*San Carlo de' Catinari*), l'épithaphe suivante, qui peut être citée comme un modèle en ce genre:

Memoria et cineribus
Hyacinthi Segismundi Gerdili
Allobrogis, Cortinacensis, ...
Qui metaphysicus sic temporis primus,
Physicus, philologus, theologus praestantissimus,
Immortalem ingenii doctrinaeque laudam
Præmia invenit operibus
In omnigena religionis hostes
Latine, gallice, hebraice eduxit
Sibi ubique gentium partem
Modestâ, fructuâ, civitate
Abinentiâ, beneficentiâ
Omniumque virtutum splendor acquavit, ...
Decessit XVIII. IANUARIÆ VIRO CONSENTANEO
IQ. QUÆ MEGNO SEPE USQ. ECCLESIAE FUIT, ...

Savant du premier ordre dans tous les genres où l'esprit humain, prélat dignes siècles de l'Église, dans ces derniers temps, et mes qui ont fait le plus de la religion, et qui lui ont utiles. Toujours occupé d'objet, ne connaissant que et son oratoire, il conserva l'ame au milieu des orages de la vieillesse fut agitée. Ses ouvrages furent très nombreux. Plusieurs furent primés à mesure qu'ils étaient publiés. Ils furent en suite recueillis par le père Fontana en 6 volumes in-4°. Cette édition, par les soins du père Tosi, parut à Turin en 1791. Le père Fontana, et le père Scati, en ont entrepris une nouvelle édition, dont les six premiers volumes parurent en 1806. Les autres, déjà imprimés. La vie de l'auteur, par le père Fontana, doit terminer ce premier volume. Voici une liste des ouvrages de Gerdil, d'après le catalogue de Bologne, et les renseignements que nous avons pu rassembler à Paris sur ceux qu'elle ne contient pas. Ils sont classés suivant l'ordre dans laquelle ils ont été écrits. Les premiers volumes contiennent des traductions de livres italiens; on y trouve une introduction à l'étude de la philosophie avec la réfutation des opinions des philosophes anciens et modernes, toute digne de la science, l'éternité, etc. La première édition, dédiée à Pie VI (Turin, 1751), réunit, dans un seul volume, les suffrages, non seulement des théologiens ecclésiastiques, mais encore des philosophes protestants Dutens et Benclandiers de Berlin. II. *Exposition des caractères de la vraie religion* traduite en français (1) par

(1) Cette traduction, faite sur l'original, 1767, augmentée de notes précédées d'un mandement du cardinal de Tournon, et suivie d'une lettre du P. de Livo, *Reflexions morales d'Amélie de L.*

abite, Paris, 1770, un
 Elle a été souvent réim-
 traduite même en polonais.
 tation sur l'origine du
 sur l'existence de Dieu,
 ité des natures intelli-
 c deux dissertations sur
 e la jeunesse. IV. Projet
 nation d'un séminaire,
 instruction pour le même
 seize traités de théolo-
 tre dissertations sur la
 e la révélation, etc. Le
 Lances mit à exécution
 : Gerdil, son ami intime,
 sa demande. Le III^e, le
 et une partie du VI^e. vo-
 nent les œuvres françai-
 : V. *L'Immatérialité de*
contre Locke, et
du sentiment du P. Male-
contre ce philosophe, Tu-
 et 1748, 2 vol. in-4^o.
 montre que, des principes
 i-même, il suit que l'ame
 ielle; les mêmes preuves
 es ce philosophe démon-
 érialité de Dieu étant ap-
 ame. Dans sa réfutation du
 te de Locke, relativement
 ité de la matière pensante,
 vec un égal succès, le phi-
 glais, Montesquieu et Vol-
 tsai *d'une démonstration*
que contre l'existence éter-
matière et du mouvement,
preuves que l'existence
de l'univers ne peuvent
vinés ni par les qualités
les corps, ni par les lois
ent. VII. Essai sur les ca-
inctifs de l'homme et des
rutes, où l'on prouve la
de l'ame par son intelli-
Mémoires sur l'infini ab-
idé dans la grandeur,
re dans le genre du vrai

et du beau; ce dernier a été inséré
 dans les *Miscellanea Taurinensia*,
 tom. V, 1771. IX. *Incompatibilité des*
principes de Descartes et de Spinoza,
 Paris, 1760. X. *Éclaircissements sur*
la notion et la divisibilité de l'éten-
due géométrique, en réponse à la
lettre de M. Dupuis, Turin, 1741.
 XI. *Réflexions sur un mémoire de*
M. Beguelin, concernant le prin-
cipe de la raison suffisante, et la
possibilité ou le système du hasard.
 XII. *Dissertation sur l'incompati-*
bilité de l'attraction et de ses diffé-
rentes lois avec les phénomènes, et
sur les tuyaux capillaires, Paris,
 1754, vol. in-12; ouvrage dont le
 premier travail avait déjà paru dans
 le *Journal des savants*, de mai 1752.
 L'auteur ayant cru trouver, dans les
 phénomènes des tubes capillaires, des
 arguments contre le système de l'at-
 traction, Lalande y répondit dans le
 même journal, octobre 1768; à la
 suite est un *Mémoire sur la cohésion*.
 XIII. *Observations sur les époques*
de la nature, pour servir de suite à
l'Examen des systèmes sur l'anti-
quité du monde, inséré dans l'Essai
théologique. XIV. Traité des combats
singuliers ou des duels, Turin, 1759.
 L'auteur y combat ce barbare usage,
 et y montre l'absurdité du faux point
 d'honneur sur lequel on l'appuie; il
 prouve que la religion, la raison et l'inté-
 rêt social demandent également qu'on le
 proscrive. XV. *Discours philosophi-*
ques sur l'homme, considéré relati-
vement à l'état de nature, à l'état
de société et sous l'empire de la loi,
 Turin, 1769, in-8^o. Ils ont été tra-
 duits en italien, par le docteur Giu-
 dici, Lodi, 1782. (1) XVI. *De la*

(1) Les *Discours philosophiques sur l'homme, sur la religion et ses ennemis, suivis des lois ecclésiastiques tirées des seuls Livres saints*, par feu M. l'abbé de **, publiés par M. F... D. J. S. P. D. P., in-12, Paris, 1782, ne sont qu'un plagiat de cet ouvrage.

nature et des effets du luxe, avec l'examen des raisonnements de M. Melon, auteur de l'Essai politique sur le commerce, en faveur du luxe, Turin, 1768, in-8°. Gerdil y réfute Montesquieu. XVII. *Discours sur la divinité de la religion chrétienne.* XVIII. *Réflexions sur la théorie et la pratique de l'éducation, contre les principes de J. J. Rousseau*, Turin, 1765, in-8°. Elles se trouvent dans le premier volume de la nouvelle édition, sous le titre d'*Anti-Émile*, etc. Il s'en est fait à Londres une traduction en anglais. La princesse héréditaire de Brunswick s'empressa de les introduire à sa cour, pour éclairer ceux qui avaient été séduits par ces funestes nouveautés. Gerdil y examine les principes de Rousseau sur l'éducation. En le traitant avec égards, il ne suit pas à pas, signale ses sophismes, et ne fait grâce à aucune erreur. Quelque sensible que Rousseau fût à la critique, l'écrit de Gerdil ne l'offensa pas : il rendit justice à la forme et au fond, en parla avec estime, et dit à ce sujet : « Parmi tant de brochures imprimées contre ma personne et mes écrits, il n'y a que celle du P. Gerdil que j'aie eue la patience de lire jusqu'à la fin. Il est fâcheux que cet auteur estimable ne m'ait pas compris. (1) » XIX. *Considérations sur l'empereur Julien.* Ce morceau passe pour un des meilleurs ouvrages de l'auteur. Gerdil y soumet à un examen impartial le caractère de ce prince, et le trouve bien au-dessous

(1) O toi dont les erreurs, les sophismes nouveaux,

Par un art réduisant préparèrent nos maux !...

Dangereux novateur dont la raison altière

A tout le genre humain annonçant la lumière,

Qui te comprendra donc si le profond Gerdil

De tes raisonnements ne peut suivre le fil ?

Si, d'après ton avis, ce grand homme lui-même

A fait de vains efforts pour saisir ton système ?...

(L'abbé D'Archevêque, aux Arcades de Rome.)

des éloges que quelques se sont plu à lui prodiguer, et que les autres, qui en donnent, sont d'ordinaire récusables, qu'il déclare sans point de témoignage l'Église, et qu'il ne veut rien dire sur cet empereur plus d'après les écrivains avoués des négrystes. XX. *Observations sur le 71^e livre de l'Histoire que et politique du comte de Voltaire, par l'auteur de l'Anti-Émile.* Il le réfute avec solidité, et recueille que ses remarques ne sont pas étendues à tout l'ouvrage, mais à quelques pages latines qui suivent, dans le 71^e volume, de l'édition de 1750. XXI. *Virtutem politicam statum, non minus regni publicæ necessariam esse, quam libertatem.* XXII. *De causis academiarum in theologia inductarum, oratio.* Gerdil. L'Esprit des lois. Ces deux furent prononcées en présence de la société royale de Turin, le 1750, et l'autre en 1751. *Disputatio de religionis politicæ conjunctione. Excerptum a mentoribus moralis præspecimen.* XXV. Le cardinal Somaglia fit imprimer à Parme, chez Bodoni, ce volume intitulé, *Opusculum ethicæ ecclesiæ constitutum*; réimprimé à Venise, in-8°. XXVI. La réfutation (de deux pamphlets de Eybel) de deux pamphlets de Eybel, *Super soliditate*, dans lequel il condamne le livre d'Eybel, *Qu'est-ce que le pape?* Bressane, 2 vol. in-4°; et l'*Apologie* de Eybel, ibid., 1791 et 1792. Cet Eybel, professeur de théologie à Vienne, essaie, dans son ouvrage, d'affaiblir le respect dû à l'Église. Gerdil le combat

l'avantage, qu'il se sert de l'autorité des docteurs ; plus attachés aux libertés gallicane, de Gerson, de père Alexandre, de Fleury de Bossuet, dont il possède les ouvrages, et ne ais qu'avec le plus noble en- . XXVII. *Remarques* (la e commentaire de Febro- ivement à sa rétractation. trouve point cette rétracta- ranche qu'elle aurait dû l'é- utre en quoi elle pèche ; et core les théologiens fran-assin, de Marca et Bossuet, ise à l'auteur du commen- tre lequel il publia de nou- ervationes, Rome, 1792, CXVIII. *Animadversiones uas nonnullis Pistoriensis propositionibus damnatis ticâ constitutione Pii VI fidei), clar. Feller clarior- entie nomine adjiciendas* tome, 1795. XXIX. *Exa- talien, des motifs de l'op- e l'évêque de Noli* (Benoit la publication de la bulle une les propositions ex- synode de Pistoie, Rome et 800, 1801, 1802. La même 12, parurent des *Reflexions nouvelle lettre de cet évêque,* s à Venise, après la mort . XXX. *Plusieurs lettres s, adressées aux paroisses adaient de son abbaye de et ses Constitutions syno- XI. Précis d'un cours d'ins- ur l'origine, les devoirs et de la puissance souverai- 1, 1799, in-8° ; il y en a lutions italiennes, Rome, enise, 1802, in-8°. XXXII. - Le poème de la Religion, al de Bernis, Parme, Bo-*

doni, 1795. Enfin il restait en manus- crits inédits à l'époque de sa mort : 1°. En italien, une *Réfutation des systè- mes contraires à l'autorité de l'Égli- se, touchant le mariage.* — 2°. En français, la *Vie du bienheureux Alexandre Sauli, barnabite, évêque d'Aleria, et ensuite de Pavie.* 3°. *Précis des devoirs des principaux états de la société.* 4°. *Instructions sur les différentes causes de la gran- deur et de la décadence des états.* 5°. *Avis sur la lecture et le choix des bons livres.* 6°. *Traité d'his- toire naturelle, contenant les règnes minéral, végétal et animal.* 7°. Un *Tableau historique de l'empire ro- main, depuis César jusqu'en 1453.* 8°. Une *Histoire du temps de Louis XV jusqu'à la paix d'Hubertsbourg* ; ces deux morceaux se trouvent dans le tome VIII^e. de l'édition de Rome. — 9°. En latin, *Traité de la primauté du pape, de la grâce, des lois, des actes humains, et du prêt, avec une dissertation sur l'usure, contre Puf- fendorf, 5 vol.* 10°. Un *Cours de philosophie morale, etc.* Beaucoup d'autres manuscrits furent perdus pendant les dernières agitations de sa vie, ou livrés aux flammes par sa prudence. Le caractère de tous ces ou- vrages est la force du raisonnement unie à la sagesse et à la modération. Le cardinal Gerdil presse vivement ses adversaires ; mais il ne lui échap- pe contre eux rien d'offensant. C'est ordinairement de leurs propres écrits qu'il emprunte les armes avec lesquel- les il les combat. On voit que c'est la vérité qu'il cherche et dont il s'établit le défenseur ; et c'est l'erreur seule, et non pas l'homme qu'il poursuit ; aussi les savants les plus distingués, plusieurs même de ceux dont il ne partageait pas les opinions, se firent un honneur de l'avoir pour ami ; et tous

rendirent justice à son mérite, à sa modestie, à ses profondes connaissances. Il étonnait par son immense érudition, et par la plus heureuse mémoire qu'il conserva jusqu'à la fin (1). Il était si pénétré de l'Écriture-sainte, des Pères et des conciles, qu'il en parlait, admirablement et sans effort, le langage (2). Il avait éminemment l'esprit juste et lumineux; et ses conversations les plus intimes avaient la modération et l'autorité d'un livre imprimé depuis plusieurs siècles (3). Apologiste infatigable de la religion pendant plus de soixante ans, émule de Bacon (qu'il appelait *le sage Bacon*), *esprit législateur s'il en fut jamais*, de Leibnitz, de S. Augustin, de S. Thomas et de Bossuet, etc., Gerdil possédait encore, à un rare degré, la calligraphie, avantage peu commun à la plupart des auteurs (4). *L'Oraison funèbre du cardinal Gerdil*, par le père Fontana, traduite de l'italien en français, et enrichie de notes historiques, aussi précieuses qu'étendues, par M. l'abbé d'Hesivy d'Auribeau (Rome, 1802, in-8°. de 170 pag.), devait être suivie de *l'Esprit de Gerdil*: mais ce dernier travail, quoique cité plusieurs fois, n'a pas encore paru. On trouve dans cette traduction les anecdotes les plus intéressantes, et qui caractérisent l'homme privé, comme ses écrits peignent l'auteur. Elles sont terminées par le catalogue complet des œuvres de Gerdil,

(1) Voyez, à ce sujet, une anecdote assez piquante sur les derniers moments de ce cardinal, dans la traduction française de son *Oraison funèbre*, pag. 121, note 69.

(2) *Ibid.*, page 132.

(3) Lettre du cardinal Mury à M. l'abbé d'Auribeau, citée page 628 des *Extraits des écrits* de ce digne ecclésiastique qui, sous la direction et par les conseils du cardinal Gerdil, a consacré long temps ses veilles à la religion et aux lettres; Pie, 1814, 2 vol. in-8°, de 700 pag.

(4) Voyez de curieux détails à cet égard, pag. 130, notes 67 et 68 de l'*Oraison funèbre* citée plus haut.

divisé en trois parties: renfermées dans l'édition II. Les autres, imprimées. Celles de ses œuvres postérieures à l'édition romaine à la louange de Gerdil: I. *funèbre*, en italien, par barnabite, brochure in-1802. II. *Elogio letterario*, brochure in-4°. de cent pages. Le père Fontana éloge littéraire, y passe en revue les principaux ouvrages de Gerdil. Il fut élu député dans l'assemblée générale des Arcades, le 6 mai 1767, et M. l'abbé d'Auribeau fut nommé à la même séance, un an après, à la mémoire de ce

GERHARD (JEAN), théologien, né à Quedlinbourg, avait d'abord commencé la médecine à Wittemberg, qu'il y eût déjà fait des progrès, il quitta cette ville en 1605, pour se rendre à Halle. Ce fut là qu'il se livra à l'étude des sciences théologiques avec tant de succès, qu'en 1715, la réputation acquise par un grand nombre de dissertations théologiques, le fit appeler à la place de surintendant des églises luthériennes à Cöln. Pendant l'exercice de cette charge pour les églises de la province, un règlement qui est encore en vigueur, celui qu'on observe aujourd'hui, pour l'emploi de prédicateur, fut fait sur son goût, il préféra la théologie à la médecine, et il fut appelé en 1616. On sait d'une grande considération des princes luthériens, et il fut chargé par eux de missions qui avaient pour objet de faire de l'église protestante le principal éditeur de la

'est à lui qu'on doit l'explication du premier livre de Moïse, des livres de Daniel, et de l'Apocalypse. Bibliothèque ducal à Gotha. Près de trente volumes en manuscrit de ses œuvres posthumes. Sa science politique et littéraire, ses principes et savants a été si conquise qu'il a écrit plus de dix mille lettres qui lui ont été adressées. In Recueil en douze gros volumes. Laborieux théologien est en vénération, parce qu'il exerçait, conjointement avec ses fonctions pastorales de la médecine, et qu'il fut ainsi utile à l'humanité sous tous ces rapports. Il mourut le 17 février 1707. On lui fit l'épithète sui-

pietas, probitas, candorque, Johannes
1; cui laus convenit illa, sat est.

été écrite en latin par Fischmann-Rodolphe), pasteur à Gotha, et publiée en 1725. D'un grand nombre d'ouvrages qu'il a mis au jour nous ne citerons que les suivants. I. *Methodus studii theologiae*, 1620. Il y recommande tout aux jeunes théologiens l'étude de la philosophie. II. *Patrologia*, 1653. III. *Philologia saxonica Glassii*, ibid., 1668, in-8. *Harmonia Evangelicæ Chemserianæ continuatio*, Rotmunda, 1646, in fol. V. *Confessio orthodoxa et evangelica*, Iéna, 1634, in-8, 2 vol.; il y examine à fond l'Église évangélique avant les réformateurs : Luther. VI. *Meditationes de deo*, 1627, in-12. Ce ouvrage a été mis en vers latins, à Altona en 1755; on l'a traduit en langues allemande, anglaise et italienne.

B—H—D.

GERHARD (JEAN-ERNEST), naturaliste et historien, fils du

précédent, né à Iéna le 15 décembre 1621, fit ses études dans les universités de Iéna, Altorf, Helmstædt, Leipzig et Wittemberg, et s'appliqua principalement aux langues orientales et à l'histoire ecclésiastique. Dans un voyage qu'il fit en Hollande, en France et en Suisse, il s'attacha principalement à recueillir dans les bibliothèques tout ce qui a rapport aux différentes sectes de la religion chrétienne. A son retour à Iéna, il fut nommé professeur, d'abord d'histoire, et ensuite de théologie. Il mourut le 24 février 1668. Il existe de cet auteur une innombrable quantité de dissertations et d'écrits qui traitent des langues orientales, de l'histoire et de la théologie. Nous nous contentons de citer de ses ouvrages, *Harmonia linguarum orientalium*, avec Guil. Fischardi *Institutiones linguæ hebrææ*; — *De sepultura Mosis*; — *De ecclesiæ Copticæ ortu, progressu et doctrinâ*, etc., Iéna, 1665. — GERHARD (Jean-Ernest, dit le jeune), fils du précédent, théologien luthérien, naquit à Iéna en février 1662, étudia à Iéna et Altorf, et, après avoir voyagé dans le nord de l'Allemagne, fut nommé prédicateur de la cour de Gotha; mais, ne pouvant accepter cet emploi à cause de la délicatesse de sa santé, il se chargea de la place d'inspecteur des églises et des écoles dans le pays de Gotha, accepta en 1698 la nomination à une place de professeur de théologie de l'université de Giessen, et y mourut le 18 mars 1707. Il a publié différentes dissertations : *De salute infantum ante baptismum decedentium*; — *De spectro Endoreo*; — *De evocatione mortuorum*, etc. Une mort prématurée l'empêcha d'achever un *Opus pastorale*, qu'il avait entrepris.

B—H—D.

GERHARDT (MARC-RODOLPHE-

BALTHASAR), laborieux calculateur, naquit à Leipzig le 4 mars 1755. L'arithmétique avait été dès sa jeunesse son occupation favorite; et il avait puisé dans les leçons de son père des connaissances très profondes sur le commerce, connaissances qui devenaient encore plus précieuses par une étude systématique du droit à laquelle il s'était livré pendant plusieurs années dans sa ville natale. La guerre de sept ans, qui, surtout en Saxe, avait détruit la fortune d'un grand nombre de familles, avait aussi dérangé celle de Gerhardt; il entra, en 1761, dans une maison de commerce de Berlin, et fut ensuite employé par la banque de cette ville en 1765: il y était principal teneur de livres, lorsqu'il mourut, le 30 sept. 1805. Dans ses voyages au service de la banque, Gerhardt avait parcouru la Russie et presque toutes les provinces de la Prusse. Les persécutions que lui attira son caractère franc et loyal le rendirent sombre et misanthrope: son seul plaisir était alors d'inventer de nouvelles méthodes de calcul, et de former des collections de monnaies, de poids et de mesures; c'est à ce goût que l'on doit plusieurs ouvrages utiles qu'il a publiés en allemand: I. *Règles générales et particulières pour le calcul du cours des changes*, Berlin, 1796, in-8°. II. *Tables des logarithmes pour les commerçants*, ibid., 1778, in-8°. Raphaël Lévi avait déjà commenté en 1747, et Neükenbrecher en 1752, à publier des tables de logarithmes dressées pour les calculs du commerce; mais celles de Gerhardt ont beaucoup contribué à en rendre l'usage plus commun en Allemagne. III. *Manuel de la connaissance des monnaies, poids et mesures usités en Allemagne*, ibid., 1788, in-8°. IV.

Mémoires sur le calcul ibid., 1788, in-8°. V. *Le tableau universel*, ibid., 2 vol. VI. *Cabinet de monnaie* ibid., 1794, in-4°. Les travaux de Gerhardt pour la réduction de tous les pays ont paru dans les dernières éditions de son *Manuel de géographie de Guthrie et de l'art du commerce*; ou imprimées à part en 1811, sous le titre de *Tableau du pair tant en or qu'en argent de tous les pays du monde*, in-8°. Gerhardt a aussi écrit et augmenté six ouvrages différents du *Manuel de Neükenbrecher*, depuis la 3^e édition en 1772, jusqu'à la 9^e.

GERICKE (PIERRE) né à Stendal le 4 avril 1725, fit ses premières études à Brunswick, occupa d'abord de théologie, mais renonça bientôt à cette science pour se livrer entièrement à la médecine. Dans cette intention il courut successivement à Halle, à Jéna, de Leipzig et de Göttingue, avoir été reçu docteur en 1750, fut nommé professeur de médecine et de philosophie en 1755; en 1750, professeur de chimie, de physique et d'anatomie, de médecine dans l'université de Halle, et, en 1751, membre de l'Académie de Berlin. Tous ces honneurs furent beaucoup à désirer; il devint médecin à Brunswick - Lunebourg le 8 octobre 1750, et publia un grand nombre d'ouvrages sur différents points de médecine, de chirurgie, de botanique. Nous indiquerons I. *De studio novitatis* Altorf, 1721, in-4°. I

lvulis harumque usu, Helms-
 23, in-4°. L'auteur prétend
 valvules des veines, dont il
 la découverte à Servet, sont
 estinées à prévenir l'extension
 ois de ces vaisseaux qu'à em-
 le sang de rétrograder. III.
uzu lunæ in corpus humanum,
 in-4°. IV. *De contagiis*, ibid.
 : *vulnerum renunciatione*,
 731. VI. *De valetudinis rat-*
presidiis autumnis, ibid.,
 in-4°. VII. *De necessariâ*
s inspectione post homici-
 ibid., 1737, in-4°. VIII.
idemiarum Julæ et Geor-
ugustæ fortunâ concordia,
 adt, 1757, in-4°. IX. *Pro-*
a quo inspectionem cadave-
homicidio apud Romanos
usu fuisse ostenditur, ibid.,
 in-4°. X. *De resurrectione*
rum, rationi non, sed Plato-
matibus contrario, in quo si-
angelium medici exploditur,
 1759, in-4°. XI. *De Atho-*
osorthri et antiquissimorum
iorum anatomia fabulosa,
 739, in-4°. XII. *Diss. in quâ*
uræ physico-medico-hydros-
de respiratione fœtus, in Ita-
io abhinc anno proposita exa-
 ur, ibid., 1740, in-8°. XIII.
umma mirarum sed vanarum
in oppugnandâ veritate exem-
historia resurrectionis Chris-
 ibens, ibid., 1741, in-4°. *De*
lapide philosophorum seu
ndâ universali, vero an falso,
 1742, in-4°. XV. *De crisi-*
 bid., 1742, in-4°. XVI. *De*
endo ægrorum appetitui, ibid.,
 in-4°. XVII. *De insomniis*,
 1742, in-4°. XVIII. *Vie de*
ic, archevêque de Magdebourg,
 1743, in-4°. (en alle-
 , avec un supplément publié

la même année à Helmstadt. XIX.
De institutis et scholis medicis in
Ægypto, deque medicinæ statu in
Græciâ ante Hippocratis tempora,
 Helmstadt, 1745, in-4°. XX. *Dis-*
quisitio de viis genituræ ad ovarium
et conceptione; accesserunt obser-
vationes quædam physiologicæ de
primis hominibus, ibid., 1746, in-
 8°. CH—r.

GERING (ULRIC), né au dio-
 cèse de Constance, et, selon toutes
 les apparences, dans le canton de Lu-
 cerne, fut, avec Martin Crautz et Mi-
 chel Friburger, appelé à Paris en
 1469 par Louis XI, ou plutôt par
 Jean de Laj Pierre (*Fon Stein*), Al-
 lemand, prieur de Sorbonne. Ils ap-
 portèrent les premiers à Paris, et
 même en France, l'art de l'imprime-
 rie. Ils établirent leur atelier dans
 la maison de Sorbonne. C'est à tort que
 quelques bibliographes assignent la
 date de 1464 à la Bible qu'ils imprî-
 mèrent. Cette édition, il est vrai, est
 sans date; mais la souscription indi-
 que clairement qu'elle est de 1475
 et 1476: d'ailleurs, comme nous
 l'avons dit, ils n'étaient arrivés à Pa-
 ris qu'en 1469. Le premier ouvrage
 sorti de leurs presses est intitulé:
Gasparini Barzizii Pergamensis
epistolæ (1470), in-4°. (*Voy. GAS-*
PARINO.) On lit, à la fin, ces quatre
 vers:

Primos ecce libros quos hæc industria fluxit
 Francorum in terris, ædibus atque tuis.
 Michael, Uldaricus, Martinusque magistri
 Illos impresserunt ac facient alios.

C'est la même année, à ce qu'on pré-
 ssume, qu'ils publièrent aussi sans
 date le *Summa casuum conscientiaæ*
Bartholomæi Pisani, in-4°. Il ne
 faut pas confondre ce Barthélemi de
 Pise avec Barthélemi de Pise, corde-
 lier (*Voyez ALBIZZI*), ni avec Bar-
 thélemi de Pise, médecin (*V. PISE.*)
 Gering et ses associés donnèrent en-

suite la Rhétorique de Fichet (Voy. FICHET.) Parmi les autres éditions sorties des mêmes presses on doit distinguer, *L. A. Flori epitome rerum Romanarum* (1471), in-4°, qui paraît être l'édition princeps de Florus. Les trois associés quittèrent la Sorbonne en 1475, et allèrent s'établir rue Saint-Jacques, à l'enseigne du soleil d'or. L'un des ouvrages les plus remarquables qu'ils y imprimèrent, fut le *Jacobi Magni Sophologium*, Paris, 1475, in-fol.; *ibid.*, 1477. Crantz et Eriburger se retirèrent en 1477; et Gering, qui resta à Paris, continua seul de diriger l'établissement. En 1485 il le transporta de la rue Saint-Jacques dans la rue de Sorbonne, où il exerça son art jusqu'en 1508, en société avec Berthold Rembolt. La maison de Sorbonne était pauvre; et plus d'une fois il lui fit des libéralités qui n'étaient pas intempestives. En reconnaissance il y obtint un logement à vie, et y mourut en 1510, sans avoir été marié, et partageant ses biens entre les collèges de Sorbonne et de Montaigne. D'une partie des fonds que reçut la Sorbonne, elle établit deux chaires de théologie, l'une pour l'ancien, l'autre pour le nouveau Testament. Ces deux chaires, réduites depuis à une, étaient les plus anciennes de la maison de Sorbonne lors de sa destruction. (Voy. ELYE.) A. B—T.

GERLAC PETERSEN (fils de PIERRE), en latin *Gerlacus Petri*, l'un des maîtres dans la vie ascétique, dit vulgairement *un autre Kempis*, naquit à Deventer, en 1578. Il entra de bonne heure dans la communauté des clercs, établie par Gérard Groot, sous la direction de Florent Radewin. (Voy. GÉRARD.) De là il passa au monastère des chanoines réguliers de Windeshem, où il fut admis par Jean Vos

de Huesden (1), quoique borné à la qualité de simple se distinguait toutefois entre ses frères par son zèle pour la contemplation. Sa docilité admirable; et la pureté de ses mœurs répondait à la douceur de sa physionomie. Mais l'épiscopat de sa profession se trouvait retardé, que sa vue basse ne lui permettait pas de chanter au pupitre, et qu'il avait été obligé de se faire valet, avant d'être reçu au rang des frères. Jean Scutken, son directeur, à ce défaut, en transcrivit son usage, des livres de prières. En même temps Gerlac se composa des entretiens spirituels intérieurs qu'il s'adressait à lui-même pour apprendre à supporter avec patience ses défauts naturels. Il fit enfin profession en 1605, après avoir travaillé pendant dix ans, par où les autres finirent. Gerlac n'en devint que plus humble, et ne voulut remplir d'autre fonction que celle de sacristain, qui lui donnait le loisir de rester seul et plus long-temps en prière. S'il se promenait quelquefois avec ses confrères, il ne tardait à retourner dans sa cellule, et on disait de lui, *quelqu'un l'attendait*. Ce trait a été attribué à Thomas de Kempis, l'auteur anonyme de la vie de ce saint; mais il appartient au frère de Windeshem. Gerlac fut nommé, comme on l'a dit, *un autre Kempis*, par la conformité qu'il avait avec l'esprit général de *Soliloques*, connus plus tard sous le nom de *l'Imitation de J. C.*, qui a été attribué à Kempis. Cepend.

(1) Supérieur général de l'ordre en 1614, au concile de Constance en 1614, où il est auteur du livre des *Exercices* de Windeshem, qui a été traduit de l'allemand en latin par Busch, Anvers, 1621, et mis à la suite des *Soliloques* de Gerlac.

ntout le 4^e livre, *De altaris*, est postérieur *ies*. Testelette, dans ses applique à Gerlac ce qui e livre, que quelques-uns, le sacrement, paraissaient mêmes, dans les trans-joie. A la vérité, pendant n du sacrifice, on voyait, ironique de Windeshem, en extase, tressaillir, et quelque sorte, se soulev. Néanmoins les expressions qu'une dévotion suggéra dans ses écrits, elles qui caractérisent les *imitation*. L'impression que avait produite sur ses confaivre insérer par Kempis, ge dont ce pieux et zélé fait une copie pour sa 1441, un passage des où Gerlac va jusqu'à dire allait, pour la plus grande eu, être éternellement en s'en éprouverait aucune assage, trop éloigné de *Imitation* de J. C. pour re dicté par son auteur, à être rayé; et les éditeurs autographiques, l'ont laissé ui d'ailleurs n'avait écrit *ies* que pour lui-même. ces excessives que les la pierre dont il fut attiré firent éprouver pendant nées, l'avaient accoutumé la plus grande et à une admirable. La force de in lui faisait surmonter, nt sans murmure, mais a violence de ses tourarda cette même sérénité 1; et il mourut en 1411, recommandé au père Jean recueillir et de brûler ses ni étaient demeurés dans

sa cellule, et ne servaient, selon lui, que pour le soutenir dans ses exercices. Le P. Huesden conserva et fit copier ces écrits, dont le principal et le plus connu a placé Gerlac au rang des premiers mystiques flamands, entre Rusbroeck et Harphius. Outre le *Breviloquium de accidentiis exterioribus* qu'il avait composé avant sa profession, et le livre *de Libertate spiritus* qu'il fit depuis et dont il existait des exemplaires chez les chanoines réguliers de Tongres, on a de lui principalement : *Ignitum cum Deo Soliloquium*, que Jean Scutken a divisé par chapitres, comme autant de soliloques particuliers; Cologne, 1616, in-12. Il a été traduit du latin en flamand, Bois-le-Duc, 1623, in-8^o; en français, (Port-Royal) Paris, 1667, in-12, sur l'édition donnée à Paris, 1659, par l'abbé de Ste.-Geneviève; en italien, Rome, 1674, in-12; et en espagnol, Barcelone, 1686, in-16.

G—CE.

GERLACH (ÉTIENNE), voyageur allemand, était né en 1546 à Kindlingen, près de Maulbronn, dans le pays de Wurtemberg. Il professait avec distinction la théologie à Tubingen, lorsque l'université de cette ville reçut de David Ungnad, nommé par Maximilien II ambassadeur à Constantinople, l'invitation de lui envoyer un bon prédicateur pour l'accompagner dans sa mission. Le choix tomba sur Gerlach, qui pourtant ne partit qu'après bien des sollicitations. Il quitta Tubingen au mois d'avril 1573, gagna la confiance de l'ambassadeur, se fit chérir et estimer de toutes les personnes attachées à la légation, et, à son retour à Vienne, en septembre 1578, fut congédié avec les témoignages de la plus grande satisfaction. Rentré à l'université de Tubingen, il devint successivement docteur, pro-

esseur de théologie, et enfin sur-
intendant. Attaqué, sur la fin de ses
jours, d'une foule de maux, il perdit
bientôt la mémoire, qu'il ne se sou-
venait pas même de son nom. Il mou-
rut le 20 janvier 1612. Gerlach a laissé
plusieurs des dissertations et des écrits poli-
tiques; car, alors, un professeur de
théologie ne pouvait se dispenser d'en
écrire : tous ces écrits sont depuis
long-temps oubliés. L'on ne connaît
plus que la relation de son voyage,
qui parut sous ce titre : *Journal de
l'ambassade envoyée par Les empe-
reurs Maximilien II et Rodolphe II
à la Porte ottomane, et heureuse-
ment effectuée par M. D. Ungnad,
Baron de Sonnegk et de Prey-
sburg*, écrit par Étienne Gerlach,
Frankfort, 1674, un vol. in-fol. (en
allemand), avec figures. Gerlach a
écrit un journal exact, non seulement
des événements du voyage, mais
aussi de tout ce qui s'était passé pen-
dant six ans que dura l'ambassade,
et de tout ce qu'il apprit de remar-
quable. On y trouve même des faits pré-
cieux relatifs à l'Europe. L'auteur s'est
principalement attaché à ce qui concer-
ne la croyance, les cérémonies reli-
gieuses et les mœurs des Grecs et des
Mahométans. La méchanceté, la perfidie,
la cruauté de ces derniers, étaient
alors à leur comble. Quoiqu'il fût chargé
d'acheter des manuscrits anciens,
il ne s'est guère occupé de détails lit-
éraires. Il ne dit pas un mot des an-
tiquités, des arts, ni des curiosités
naturelles. Il a inséré à la fin plusieurs
documents politiques, tant en latin
qu'en allemand. Le peu d'art que
Gerlach a mis dans sa relation, fait
résumer qu'il ne la destinait point à
l'impression. Ses héritiers ne se hâ-
tèrent pas de la publier, parce qu'elle
déshonorait, sur plusieurs personnages
importants de la cour impériale, des

traits hardis, qui eussent pu
causer du désagrément aux éditeurs.
Samuel Gerlach, petit-fils de l'auteur,
et sur-intendant de Württemberg,
la fit imprimer. Il paraît que
Wagner, qui fut chargé de ce
ouvrage, rejeta plusieurs morceaux, et
ne trouve la notice dans le livre
de Niecius, sur l'Église grecque. On
peut donc croire qu'il en existait plu-
sieurs copies manuscrites. E.

GERLACH (BENJAMIN-THÉO-
DOR) laborieux philologue, naquit en
1702 à Liegnitz, en Silésie. Il étudia
les lettres et la philosophie à Bresle
et Wittemberg. Après avoir donné
plusieurs leçons particulières, il y fut, en
1730, appelé au rectorat de l'école
de Mühlhausen. Probablement l'école de Mü-
hlhausen lui offrit plus d'avantage
que celle de Wittemberg; car il
quitta cette dernière ville, après y
avoir exercé, pendant deux ans, la fonc-
tion de recteur, et accepta cette même
fonction à Mühlhausen, où il présida
l'école pendant huit ans. Il fut
appelé à la direction du gymnase
de Zittau, où il mourut le 18 juin
1760. Sa plume était très féconde; il
a écrit soixante-huit écrits et di-
visions en latin et en allemand,
la plupart traitent des questions
philosophiques et théologiques :
quelques-uns de ces écrits contiennent
des matériaux historiques, et offrent
peu d'intérêt. Nous citerons d'un
nombre : I. *Diss. 1 et 11 Max-pod-
eruditorum*, Wittemberg, 1725.
II. *De Martino Opitzio, poëta
Teutonico*, Zittau, 1759.
III. *Detemplo Sinensi portatili*
1759, in-4°. IV. *De l'inv-
ention de l'imprimerie* (en allemand)
1740, in-4°. V. *De vitâ Hû-
mi Wolfii*, ibid., 1745, in fo.
De vitâ Donat. Grossii, ibid.,

VII. *De claris Horatiis*, ibid., in-4°. VIII. *De hortorum amaris apud Romanos et Græcos*, 1750, in-fol. IX. *De Zitiaviâ torum ferace*, ibid., 1752, in-4°. X. *De arrogantia litteratorum*, ibid., 1753, in-fol. XI. *De tionibus litterarum*, ibid., in-fol., etc. On peut consulter *amentatio de IV Gerlacis*, 11.-Ant. Friderici, Mühlhausen, in-4°. B—H—D.

RLAND ou GARLAND, chade l'abbaye de St. - Paul de çon, dans le douzième siècle, y la réforme, et en fut nommé er prier régulier en 1131. Il exercé pendant plusieurs anes fonctions d'écolâtre de cette e, charge qui revient à celle de leur des études, et y avait prola théologie et le droit canon quelque succès. Il mourut vers , à Lantenans, village près de e-les-Dames, où il avait fondé aison de chanoines réguliers.

auteur d'un ouvrage intitulé , *ela juris pontificii*, divisé en six livres. C'est une compilation ssages des SS. PP. et d'extraits nciles, des canons, des décréqu servaient alors de base à isprudence ecclésiastique. Dom ne en a inséré la préface dans *thesaurus anecdotorum*, tom. l existait des copies de cet ou dans les bibliothèques de St. ne de Dijon, des dominicains de s, de l'abbaye de St. Victor, minicains de la rue St. Jacques,

Ste. Geneviève de Paris. La nblance des titres l'a fait cone avec la *Candela evangelica*, e par J. Juste Chartreux, Co, 1527, in-8°. On trouvera des intéressants sur la compilation rland, dans les *Mémoires de*

Trévoux, mai 1763. Les auteurs de *l'Histoire littéraire de France*, tom. XII, lui attribuent encore un traité de *Computo ecclesiastico*, et un autre de *Dialecticâ*; mais ces deux ouvrages appartiennent probablement à Jean de Garlande (*Voy. GARLANDE*). C'est aussi par erreur que dom Rivet a confondu Gerland, écolâtre de Besançon, avec un évêque de Girgenti, du même nom, qui vivait à la fin du onzième siècle. W—s.

GERMAIN (St.) D'AUXERRE, était né dans cette ville, d'une famille illustre, plusieurs années avant la fin du quatrième siècle. Il fut mis par ses parents dans les meilleures écoles des Gaules, pour s'y instruire dans les sciences et dans les lettres; et quand il eut achevé ses premières études, il alla à Rome, faire son cours de droit civil, et se former à l'éloquence: il se mit ensuite à plaider, et le fit avec succès devant les préfets du prétoire, dans des causes importantes. Un mariage avec une femme de haute naissance, et son propre mérite, le firent connaître à la cour de l'empereur Honorius, et lui valurent, avec le gouvernement de la ville d'Auxerre, la charge de *duc* ou général des troupes de plusieurs provinces. Il était chrétien: mais, jeune encore, il avait les goûts de son âge, et surtout était passionné pour la chasse, où il se piquait d'habileté; il aimait à en étaler les preuves, et faisait suspendre à un grand arbre, sur la place publique, les têtes des bêtes qu'il avait tuées, comme autant de trophées. Cette coutume ayant quelque rapport avec certaines superstitions païennes, St. Amator, évêque d'Auxerre, lui fit représenter qu'il convenait à un chrétien de s'en abstenir. Germain n'en tint compte; mais l'évêque, un jour que le duc était absent, fit abattre l'arbre et disperser

GER

ments d'une vanité puéile. souffrit impatiemment cette , et menaça de s'en venger : disposa autrement. Amator âge avancé : soit qu'il eût de sa mort prochaine par ration secrète , et qu'elle lui fait connaître celui qui de succéder, comme l'ont écrit s de sa vie , soit qu'il eût en Germain des qualités faire un grand évêque, il , dans son église, une as- les fidèles ; et Germain s'y vé, il le saisit, lui donna la éricale, et le revêtit de l'hâ- astique , sans lui laisser le se reconnaître, le prévenant it lui succéder. En effet, tant mort le 1^{er}. mai 418, et le peuple élurent Ger- s-lors tout changea en lui ; ra de sa femme, et vécut comme avec une sœur. Il t à une austère pénitence , u les vertus épiscopales dans étendue. Les catholiques de -Bretagne, effrayés des pro- aisait le pélagianisme dans'étant adressés au pape Cé- ux évêques des Gaules pour du secours contre cette er- x-ci, dans une assemblée 28 ou 29, leur envoyèrent auquel ils associèrent St. Troyes. Tous deux partirent'est dans ce voyage que, Nanterre, Germain y re- jeune Geneviève, la bénit, ce qu'elle serait un jour. NEVIÈVE.) La mission eut le e promettait le zèle des deux ques; leur savoir, leurs ver- miracles même , rapportés toriens du temps, triomphè- ésie; et ils revinrent avec la n d'avoir délivré le pays de

GER

cette plaie. Elle y reparut néanmoins 17 ou 18 ans après. Germain y revint avec Sévère, évêque de Troyes et, pour cette fois, l'hérésie pélagienne y fut entièrement extirpée. Germain pour en empêcher le retour, établit dans la Grande-Bretagne, des écoles qui en bannirent l'ignorance et qui devinrent célèbres. A peine était-il retenu à Auxerre, que les Armoriques le firent prier d'employer en leur faveur sa médiation auprès d'Évaric, envoyé par Aëtius, pour les châtier d'une rébellion qu'on leur imputait. Il partit sur-le-champ, vit le prince barbare et parvint à arrêter sa marche. Mais cette affaire ne pouvait se terminer sans l'aveu de l'empereur; Germain se rendit à Ravenne, où était la cour et fut reçu avec beaucoup d'honneur par Placidie, mère de Valentinien III. Cette œuvre de charité fut la dernière du saint évêque. Il mourut dans cette ville, le 31 juillet 448, après trente ans d'épiscopat. Le prêtre Constant écrivit sa *Vie*, à la sollicitation de St. - Patient, évêque de Lyon; et Éric, moine d'Auxerre, mit en vers cette même vie, à la prière de son abbé. On la trouve dans Surius, au 31 juillet; le père Labbe l'a insérée dans sa Bibliothèque des manuscrits; et Arnould d'Andilly en a donné une traduction. Il est probable qu'on évêque aussi instruit que l'était St. Germain d'Auxerre n'est point mort sans avoir laissé quelques écrits: aucun n'est parvenu jusqu'à nous. Cependant, les bénédictins, qui ont donné l'édition des œuvres de St. Ambroise, ont pensé qu'on devait peut-être attribuer au saint évêque d'Auxerre, un ouvrage intitulé *Liber Sancti Ambrosii in laudem Sanctorum compositus*, conservé dans la bibliothèque de St.-Gall, et dont le manuscrit aurait aujourd'hui

ze cents ans. Dom Mabilot procura une copie, pour l'édition de St.-Ambroise, savants éditeurs ont bien qu'il ne pouvait être de ce nention d'un voyage en An- ayant un rapport frappant qu'y fit Saint - Germain leur a fait penser qu'il être l'auteur. On a encore e l'on disait autrefois le jour : St. - Germain, suivant la icane.

L—Y.

AIN DE PARIS (St.), ainsi parce qu'il fut évêque de naquit au territoire d'Au- in du v^e. siècle. Éleuthère et sa mère Euschie, étaient mes de qualité. Il fit ses études dans la petite ville et fut ensuite confié à l'un rents, nommé Scapilion, iqua à perfectionner son et à le former à la piété et s mœurs. Agrippin, évê- in, charmé du savoir et de conduite de Germain, lui liaconat en 555, et, quel- es après, l'éleva au sacer- taire, successeur d'Agrip- abbé de St.-Symphorien, situé dans un faubourg et le mena avec lui, en 549, me concile d'Orléans. Une nt conduit Germain à Paris t le siège épiscopal de cette t alors vacant par la mort

Germain fut élu pour lui Cette nouvelle dignité ne lui inger à sa manière de vivre. si simple, aussi détaché du 'auparavant; et il ne sembla élevé aux plus hauts hon- ie pour joindre les vertus s à l'humilité et aux austéri- stiques. Childebart régna it : Germain sut s'en faire

estimer, et gagna sa confiance. Bien- tôt l'exemple de l'évêque influa sur le prince, dont les mœurs devinrent plus chrétiennes : les pauvres furent sou- lagés par d'abondantes aumônes; de pieux établissements s'élevèrent, et des églises furent bâties. On compte parmi celles-ci l'église de Ste.-Croix, sous l'invocation de St.-Vincent, au- jourd'hui St.-Germain-des-Prés. Ce fut Germain qui en fit la dédicace; il y joignit un monastère qu'il dota, et qu'il exempta de toute juridiction.

Le pieux évêque avait conservé des rapports avec Ste.-Badegonde : il fit exprès le voyage de Poitiers pour la visiter; et ce fut lui qui institua Agnès abbesse du monastère que cette reine avait fondé. (Voy. FORTUNAT.) Ger- main assista à divers conciles, tenus de son temps, au 3^e. de Paris, en 557; au 2^e. de Tours, en 564; au 4^e. de Paris, en 573. Dans tous il parut avec éclat, et eut la plus grande part aux sages réglemens qui furent dressés dans ces assemblées. Childebart était mort en 558; et après lui de honteuses amours, l'inceste, l'ad- ultère, des répudiations scandaleuses, n'étaient devenus que trop communs dans la famille royale. Charibert avait renvoyé sa femme légitime, pour épouser Mirosléc, fille d'un ouvrier en laine, et l'avait bientôt remplacée par Marcovèse, sa sœur, quoique celle - ci eût pris le voile et se fût consacrée à Dieu. Germain s'éleva contre ces unions criminelles : il aver- tit le prince de se corriger; et n'en ayant point obtenu de satisfaction, il n'hésita point à le retrancher de la communion de l'Église, lui et sa com- plice. Aussi soigneux de conserver la paix entre les princes, que de répri- mer leurs désordres, il ne négligea rien pour réconcilier Chilperic et Si- gebert, prêts à en venir aux mains,

GER

à Brunchaut pour qu'elle eût un accommodement entre eux. Ce grand évêque mourut le 28 mai de l'an 576, jour où il eut sa fête. Il était âgé de 80 ans, et fut enterré dans l'église de St.-Vincent. Chilpéric, au lieu de l'abbaye d'Aimoin, lui composa une épitaphe honorable, que cet évêque avait conservée. St. Germain est renommé comme un des évêques qui ont honoré le siège de Paris et de France. On compte parmi ses ouvrages : I. Une *Explication de la liturgie gallicane*. Du P. Martène et dom Durand, publiée sur un manuscrit de la bibliothèque de Saint-Martin d'Autun, par le P. Mabillon. Elle contient des remarques extrêmement curieuses : on l'a publiée au commencement du v^e. sous le titre de *Thesaurus anecdotorum*. II. Une notice littéraire de France en abrégé et en courte analyse, tome III, page 100. III. La *Lettre à Brunehaut*, insérée ci-dessus, pièce digne de l'évêque par sa sagesse et par les conseils qu'il l'avaient dictée : elle fut sans effet, et les passions l'emportèrent sur les bons conseils. Elle fut imprimée, d'après le P. Mabillon, au 1^{er}. vol. de ses *Mémoires de l'Histoire de France*. Elle est insérée dans les collections de Mabillon et dans l'*Appendice des Mémoires de Grégoire de Tours*. IV. Une *Requête d'exemption* accordée au monastère de St.-Germain-des-Prés, par le Pape Grégoire II, de St.-Germain, de la reine Brunehaut, et des deux princesses Frédégonde et Brunehaut. L'original de cette pièce, que l'abbaye d'Aimoin rapporte en entier, a été passé dans divers recueils, et l'écorce d'arbre, avait été enlevée dans les derniers temps, conservée dans les archives de cette abbaye. Fortunat a écrit la vie

GER

de St.-Germain, qu'il avait connu particulièrement : elle est imprimée dans Mabillon, au 28 mai, mais avec beaucoup de fautes. Dom Mabillon la revit, et la publia avec des corrections, au 1^{er}. tome des *Actes de St. Benoît*. Elle se trouve, au 28 mai, dans le recueil de Bollandus, avec des notes savantes. Il y en a une traduction, par Jean Jallory, curé de Ville-Neuve-St.-George, près Paris. L—r.

GERMAIN DE SILÉSIE (DOMINIQUE), religieux de l'ordre des mineurs observantins réformés, s'adonna à l'étude des langues orientales, et les professa pendant plusieurs années dans le couvent de Saint-Pierre à Montorio à Rome. On lui doit : I. *Fabrica ovvero dictionario della lingua volgare arabica et italiana, copioso de' voci et locutioni, con osservare le frase dell' una et dell' altra lingua*. Rome, 1656, in-4°. de 102 pag. Plusieurs bibliographes, trompés par ce titre, ont indiqué cet ouvrage comme un dictionnaire de la langue arabe vulgaire ; mais l'auteur préludait par cet opuscule au dictionnaire qu'il publia trois ans après : ce n'est proprement qu'un essai de grammaire, auquel le P. Germain de Silésie donne le titre de *Introductorio manuale della lingua arabica volgare*, et qu'il divise en trois parties. II. *Fabrica lingue arabicæ cum interpretatione latinâ et italicâ, accommodata ad usum lingue vulgaris et scripturæ*, Rome, 1659 (1), in-fol. Ce dictionnaire contient 1082 pages, et il est rangé selon l'ordre alphabétique des mots italiens : les mots de cette langue, interprétés en latin, occupent la droite de la page, et leur traduction arabe est placée à la gauche. La préface est écrite en italien, en latin et

(1) C'est par une faute d'impression que le titre porte, MDCCXXXI.

elle est suivie d'une introduction pour faciliter la lecture de l'ouvrage est terminé par un index, un index latin qui manque à quelques exemplaires, et une table de longueur effrayante; il y a 12 pages à 4 colonnes. L'auteur apprend qu'il a passé quatre ans en Orient, et qu'en composant cet ouvrage, pour la confection duquel il eut le secours de Thoma Simon, il a eu l'intention de faire passer de jeunes religieux destinés à l'étude de l'Orient, l'étude de l'arabe. Un catalogue des livres imprimés à l'imprimerie de la Harle, sous la date de 1773, attribue à l'auteur l'ouvrage intitulé *Germani de Silesia antiqua, arabice et latine*, Rome, 1740. Enfin si nous devons nous en rapporter à Wagenseil, Maracci se sert de l'ouvrage de P. Germain de Silésie dans l'édition de l'Alcoran, et l'auteur ne le nomme dans aucune des préfaces. Nous ignorons l'époque de la mort de cet auteur; Wadding dit qu'il partit pour les missions de Tartarie; Wagenseil dit dans un âge très avancé, et croit qu'il mourut à Rome.

J—N.

GERMAIN (MICHEL), bénédictin, né en 1645, accompagna Mabillon dans ses voyages en France et en Italie, et fut très utile à ce savant confrère pour la copie des manuscrits et l'explication des monuments qu'il avait le projet de publier. (Voy. MABILLON.) Il fut aussi à son Traité de diplomatique, lui fournit plusieurs pièces d'antiquités des Saints de l'ordre de Clément. L'excès du travail abrégé; il mourut en 1694 à Paris, à St.-Germain-des-Prés, à l'âge de 49 ans. On a de lui : I.

Commentarius de antiquis regum Francorum palatiis. C'est le quatrième livre de la Diplomatique de Mabillon: il y nomme jusqu'à cent soixante-trois maisons royales; et les discussions auxquelles il s'est livré pour en fixer la position, répandent un grand jour sur la topographie de la France dans le moyen âge. D. Martène a publié des additions à cet ouvrage dans la préface de la *Collectio veterum scriptorum*. II. *Histoire de l'abbaye royale de N. D. de Soissons*, Paris, 1675, in-4°. Elle est intéressante; et on trouve à la fin un grand nombre de chartes et de bulles en faveur de cette abbaye, dont la fondation est attribuée à Ebroin, maire du palais, III. *Monasticon gallicanum, seu historię monasteriorum ordinis S. Benedicti in compendium redactæ, cum tabulis topographicis centum et octoginta monasteriorum.* Cet ouvrage, que l'auteur n'eut pas le temps de terminer, était conservé dans la bibliothèque de St.-Germain-des-Prés. On en a inséré des extraits dans la *Gallia christiana*. W—s.

GERMAIN (PIERRE), habile ciseleur, né à Paris en 1647, manifesta dès son enfance de grandes dispositions pour l'orfèvrerie, qui était la profession de son père. A l'âge de dix-sept ans, il avait déjà un talent formé. A peine en avait-il vingt, que Lebrun l'employa à divers ouvrages. L'ayant présenté à Louis XIV, ce prince le chargea de la gravure des tables d'or qu'il destinait à la magnifique couverture du Recueil de ses conquêtes. Ce jeune artiste réussit si bien dans la composition et dans la ciselure des diverses allégories dont il orna cet ouvrage, que le roi lui donna différentes récompenses, entre autres un logement au Louvre. Chargé de plusieurs autres ouvrages pour orner

grande galerie de Versailles, ainsi que les appartements du roi, sa réputation s'accrut à un tel point, que les princes et les grands de la cour voulaient aussi avoir quelques-unes de ses productions. Desirant satisfaire à l'empressement de tous ceux qui se montraient jaloux de posséder quelques-uns de ses ouvrages, sa santé s'épuisa tellement qu'il succomba à ce travail, et mourut à la fleur de l'âge, en 1682. On a de lui aussi un grand nombre de médailles et de jetons, représentant ses conquêtes de Louis-le-Grand.

P—E.

GERMAIN (THOMAS), architecte, sculpteur et orfèvre, fils du précédent, né à Paris en 1673, perdit son père à l'âge de neuf ans. Né au milieu des arts, il n'est pas étonnant que de bonne heure il ressentit les effets de sa heureuse influence. Après qu'il eut fait ses premières études dans l'atelier de Boullongne l'aîné, sa mère le fit partir pour l'Italie, sous la protection de Louvois. Mais ce ministre étant mort pendant son voyage, le jeune Germain, resté sans appui comme sans fortune, se vit contraint, pour subsister, de conclure un engagement de six ans avec un orfèvre de Rome, en se réservant néanmoins deux heures par jour pour aller dessiner au Vatican. Ayant acquis une certaine célérité, les jésuites de cette ville le chargèrent de plusieurs grands ouvrages d'orfèvrerie, auxquels il réussit complètement. Il fit aussi, pour le grand-duc de Toscane, plusieurs bas-reliefs d'argent d'une dimension considérable, et ornés de bas-reliefs représentant l'histoire de la maison de Médicis. Ce fut pendant son séjour à Rome, qui fut d'environ douze années, qu'il contracta une liaison d'amitié avec le célèbre Legros, habile sculpteur, liaison qui lui devint extré-

mement utile pour son talent. De connaître parfaitement l'Italie, de revenir dans sa patrie, il y mit trois ans à parcourir cette contrée, laissant partout des monuments de ses talents; entre autres, à Livourne il bâtit une église fort estimée. Au retour à Paris, en 1704, il eut un des trophées qui ornent les vitres du chœur de Notre-Dame. Non seulement la cour de France chargea Germain d'un grand nombre d'ouvrages, mais les princes étrangers, à l'exemple de Louis-le-Grand, et les uns des autres, s'empressèrent de mettre ses talents à contribution. C'est à lui que l'on doit, en 1722, le plan de la ville de Reims dont Louis XV fit présent à son fils, le prince de Conti, à cette occasion, lui fit donner un logement aux galeries du Louvre. La ville de Paris, voulant honorer à cet artiste des marques de son estime, le choisit, en 1738, pour l'un de ses échevins. Ce fut la même année qu'il donna les plans de l'église de Saint-Louis du Louvre dont il dirigea la construction. Germain mourut à Paris en 1758, emportant au tombeau les regrets de ses compatriotes étrangers comme des nationaux. Le roi de Portugal ayant appris sa mort, lui fit faire un service solennel, et voulut que tous les artistes de la ville y assistassent. La correction du dessin, la finesse de l'exécution et le goût qu'il mettait dans ses productions, distinguent particulièrement toutes ses productions. P—

GERMAN Y LLORENTE

(NARD), peintre espagnol, né à Séville, patrie de plusieurs autres artistes renommés d'Espagne, en 1685, eut ses premières leçons de son père et de Christophe Lopez; mais son talent surpassa bientôt ses maîtres, et acquit une si grande réputation qu'en 1711, Philippe V le fit appeler

le portrait de l'enfant don Philippe. German exécuta cet ouvrage avec une telle perfection, qu'il reçut du roi un magnifique présent, et fut nommé peintre de la cour : mais German, avec un caractère brusque et impétueux, trouva le moyen de remplir cette place, sans déplaire au roi. En 1755, il fut créé membre honoraire de l'académie de St.-Ferdinand. Un capucin de Séville (le P. Isidore), ayant imaginé de représenter l'agneau sous la figure d'une bergère, couronné de brebis, image des fidèles tout sous sa protection, German prit cette idée exécuta ces tableaux, se répandirent bientôt dans toute l'Espagne et l'Italie ; il y mit tant de force et de délicatesse qu'on croyait reconnaître le pinceau du fameux Raphaël. C'est ce qui fit donner à German le surnom de *Peintre de brebis*. Cet artiste mourut à Séville en 1757. Ses tableaux les plus connus se trouvent dans la même ville. Dans les dernières années de sa vie, German avait eu la manie de rembrunir tellement ses tableaux avec de la terre (1), que la confusion qui, dans le temps, en est résultée dans les esprits, empêche souvent de reconnaître, dans ses ouvrages de cette espèce, même le sujet qu'ils représentent. La beauté des poses et l'exactitude du dessin sont les principales qualités qui distinguent le talent de cet artiste.

B—s.

GERMANICUS (CÉSAR) vint au monde vers l'an de Rome 738. Il était le fils de Drusus Nero Germanicus, et de Julia la jeune. Il est probable qu'il naquit à Rome, et qu'il y fut élevé sous les yeux de sa vertueuse mère. Son oncle l'adopta pour fils. Germanicus fit ses premières armes à

l'âge d'environ vingt ans ; il eut un commandement en Dalmatie, province alors révoltée contre les Romains, et se couvrit de gloire dans des circonstances difficiles. La guerre finit par l'entière soumission de ce pays. L'année suivante, Germanicus passa dans la Pannonie, qui était aussi en pleine révolte, et il y eut de grands succès. Les ornements du triomphe, et les honneurs de la préture, furent sa récompense. En 765, Auguste le fit élever au consulat, sans qu'il eût exercé les fonctions de préteur. Cet empereur affectionnait Germanicus qui était son petit-neveu, et le mari d'Agrippine sa petite-fille : peu de temps avant sa mort, il lui donna une grande marque de confiance en le plaçant à la tête de huit légions stationnées sur les bords du Rhin. Ces forces imposantes, jointes aux secours puissants des alliés et à la faveur publique, rendirent Germanicus un sujet d'inquiétude pour le soupçonneux Tibère, quand celui-ci fut parvenu à l'empire. La position du jeune César devint plus critique encore par les mouvements que la nouvelle de la mort d'Auguste causa dans les armées. La révolte commença par les légions de Pannonie : celles que commandait Germanicus, étaient divisées en deux corps ; celui du haut Rhin avait pour chef Silius, et celui du bas Rhin Cécina. C'est dans ce dernier corps que la sédition éclata avec fureur : l'esprit général d'indiscipline se cachait sous des plaintes, des réclamations, des prétentions ; le temps était venu, disait-on, de hâter les congés des vétérans, d'augmenter la solde des jeunes soldats, de soulager la misère de tous, et de les venger de la cruauté des centurions. Ces légions se flattaient que leur général, trop fier pour obéir, se laisserait dans leurs bras, et entraînerait tout avec

Sorte de couleur qui sert à affaiblir les teintes.

Pendant ce soulèvement d'une partie de son armée, Germanicus est absent, occupé dans la Gaule à recevoir un tribut : à la nouvelle qu'il en reçoit, il part en diligence ; arrivé à son camp, il convoque ses soldats : dans la harangue qu'il leur adresse, il rappelle avec éloge les victoires de Tibère, remportées dans cette même Germanie avec les mêmes légions ; leur parle de la fidélité, de la soumission qu'il a trouvées partout pour l'empereur. Quand il en vient à la sédition, les plaintes, les réclamations partent de tous côtés ; en même temps ses acclamations se font entendre en faveur : on lui promet de le porter dans tout l'empire, s'il y prétend. A ces mots, il lui font horreur, Germanicus s'écrie de son tribunal, et veut partir. Ses soldats arrêtent leur général, et lui présentent leurs armes avec remerciements, s'il ne remonte ; mais lui, craignant qu'il mourrait plutôt que de perdre sa foi, tira son épée, et allait percer si l'on n'eût arrêté son bras. Ses amis profitèrent d'un moment de répit pour l'entraîner dans sa tente. On y tint conseil : le mal devenait pressant ; les séditieux préparaient une députation au corps d'armée du haut Rhin, et se proposaient de sacrifier la ville des Ubien (Cologne). D'un autre côté, l'ennemi instruit de ce qui se passait, menaçait d'une invasion, et l'on quittait le bord du fleuve. Tout allégué, on s'arrêta au parti de supposer une lettre de Tibère, qui accordait le congé absolu après vingt ans, et la vétérance après seize, en restant sous le drapeau ; on acquitta le legs d'Auguste, et on le doublait. La 21^e. et la 5^e. légion voulurent être payées sur l'heure : il fallut que leur général puisât sa bourse et celle de ses amis pour les satisfaire. Il se rendit ensuite auprès des légions du haut Rhin pour

recevoir leur serment : elles le firent, et eurent part, sans l'avoir demandé, aux mêmes faveurs qu'à d'autres. Germanicus était de retour vers les troupes qu'il avait eues quand un incident y fit de nouveau éclater la révolte. Des députés de la députation arrivent : aussitôt les soldats se soulèvent, et veulent que ces députés viennent invoquer les grâces qu'ils ont extorquées. Ils accusent Munatius Plancus de la députation, d'être l'auteur du sénatus-consulte rendu contre lui. Vers le milieu de la nuit, ils viennent fouler à la maison de leur général, forcent la porte, et le forcent de leur livrer le drapeau : ils courent dans les rues, insultent et veulent sacrer les députés, qui, au grand bruit, étaient accourus vers Germanicus. Plancus échappe avec peine à la mort. Quand le jour eut paru, Germanicus entra dans le camp des mutins en leur apprenant le sujet de la députation, il leur reprocha, avec violence de la douleur, l'atrocité de ces violations, l'infamie de leurs exploits, et profita d'un instant de calme et de stupeur, pour renvoyer les députés sous une escorte. Dans cette députation tout le monde blâmait Germanicus, et ne point se retirer auprès des troupes du haut Rhin, où il aurait trouvé l'obéissance et du secours contre les rebelles. On s'étonnait qu'il retournât au milieu de ces furieux sa femme et ses fils. (Voy. AGRIPPINE I^{re}.) Il fut longtemps, consentit enfin à partir d'Agrippine, et l'y décida. Au départ, les gémissements, les lamentations des femmes, frappent les oreilles et les yeux des soldats : ils voient le visage de leur général se métamorphoser en un cortège que des femmes précèdent, et qui se réfugie chez les étrangers. Dans ce moment, la

es souvenirs touchants, tant dans Agrippine, tout les courent après elle, et arrêché; un plus grand nombre vers Germanicus. Ce général oment, et les harangue avec et un pathétique qu'il faut Tacite. Ce discours opère tion entière : les soldats ent d'arrêter les plus sédisse rendent eux-mêmes les ts de la justice qui en est tant par un lieutenant de la légion. Germanicus ne s'opit à ces exécutions. L'ordre ce côté, il restait beaucoup ntre la férocité de la 5^e. et . légion qui étaient en quar- r à soixante milles de là. C'é- les qu'avait commencé la ré- que les plus grands excès é commis; mais, sans effroi nords, elles persistaient dans ortements. Germanicus équitte sur le Rhin, et s'avança es pour les combattre, s'il vé. Ses troupes étaient dé- , et tout était prêt pour le des rebelles : mais, espérant i chargerait eux-mêmes , le des autres légions, il vou- r. Il écrit à Cécina leur il arrivait avec des forces s, et que si les soldats ne eux-mêmes justice des plus , personne ne serait épar- lettre communiquée aux of- à la plus saine partie des lé- s, le jour fut fixé pour faire sse sur les pervers, obsti- leur rebellion. Les soldats t dans le secret eurent seuls on du châtement : le lieute- es tribuns ne s'en mêlèrent rmanicus, qui s'était éloigné, de temps après que l'exécu- u. Le tableau de son camp

lui tira des larmes. Bientôt la férocité des légionnaires change d'objet : ils veulent tous marcher à l'ennemi pour expier leur fureur. Germanicus profite de cette ardeur des soldats; il jette un pont sur le Rhin, et le passe avec 12 mille hommes des légions, cent vingt cohortes des alliés, et huit corps de cavalerie. L'armée romaine fut bientôt en présence des ennemis sur le territoire des Marse; elle les surprit, et mit tout à feu et à sang dans un espace de cinquante milles. A la tête d'une partie de ses troupes, Germanicus foudit sur les Cattes, qui ne l'attendaient pas : leur capitale fut brûlée, et tout leur pays ravagé. Les vainqueurs eurent ensuite à faire de plus grands efforts : Arminius, le plus terrible ennemi des Romains dans la Germanie, appelle contre eux toutes les nations aux armes. Il parvient à soulever les Chérusques, et toutes les peuplades voisines. Dans sa ligue, il entraîne Inguiomar, son oncle, général distingué. Pour diviser des forces si considérables, Germanicus envoie Cécina et d'autres lieutenants avec des troupes se porter sur divers points. Les Bructères sont mis en fuite, et taillés en pièces : on pénètre jusqu'aux extrémités de leur pays. Près delà, se trouvait la forêt de Teutberg, où l'on disait que Varus et ses légions étaient restés sans sépulture. Le général romain éprouva le désir et le besoin de rendre les derniers devoirs au chef et aux soldats. Toute son armée partagea ce pieux sentiment : on pénétra dans les profondeurs de la forêt, guidé par quelques témoins du désastre, qui avaient échappé au carnage ou aux fers. Tout fut reconnu autant qu'il pouvait l'être. Enfin, après un laps de six ans, les ossements de trois légions furent inhumés par toute l'armée. Germanicus posa, le premier, du

esseur de théologie, et enfin sur-intendant. Attaqué, sur la fin de ses jours, d'une foule de maux, il perdit finalement la mémoire, qu'il ne se souvenait pas même de son nom. Il mourut le 20 janvier 1612. Gerlach a laissé des dissertations et des écrits politiques; car, alors, un professeur de théologie ne pouvait se dispenser d'en publier: tous ces écrits sont depuis long-temps oubliés. L'on ne connaît plus que la relation de son voyage, qui parut sous ce titre: *Journal de l'ambassade envoyée par Les empereurs Maximilien II et Rodolphe II à la Porte ottomane, et heureusement effectuée par M. D. Ungnad, Baron de Sonnegk et de Preyburg*, écrit par Étienne Gerlach, Francfort, 1674, un vol. in-fol. (en allemand), avec figures. Gerlach a tenu un journal exact, non seulement des événements du voyage, mais aussi de tout ce qui s'était passé pendant six ans que dura l'ambassade, et de tout ce qu'il apprit de remarquable. On y trouve même des faits précieux relatifs à l'Europe. L'auteur s'est principalement attaché à ce qui concerne la croyance, les cérémonies religieuses et les mœurs des Grecs et des Mahométans. La méchanceté, la perfidie, la cruauté de ces derniers, étaient alors à leur comble. Quoiqu'il fût chargé d'acheter des manuscrits anciens, il ne s'est guère occupé de détails littéraires. Il ne dit pas un mot des antiquités, des arts, ni des curiosités naturelles. Il a inséré à la fin plusieurs documents politiques, tant en latin qu'en allemand. Le peu d'art que Gerlach a mis dans sa relation, fait pressentir qu'il ne la destinait point à l'impression. Ses héritiers ne se hâtèrent pas de la publier, parce qu'elle contenait, sur plusieurs personnages importants de la cour impériale, des

traits hardis, qui eussent pu donner du désagrément aux éditeurs. Samuel Gerlach, petit-fils de l'auteur, et sur-intendant de Wurtemberg, la fit imprimer. Il paraît que Wagner, qui fut chargé de ce travail, rejeta plusieurs morceaux, et ne trouve la notice dans le livre de Næcius, sur l'Église grecque. On ne peut donc croire qu'il en existât plus de copies manuscrites. E.

GERLACH (BENJAMIN-THÉO) laborieux philologue, naquit en 1712 à Liegnitz, en Silésie. Il étudia les lettres et la philosophie à Breslau et Wittemberg. Après avoir donné pendant quelque temps, dans cette dernière ville, des leçons particulières, il y fut, en 1740, appelé au rectorat de l'école de Mühlhausen. Probablement l'école de Mühlhausen lui offrit plus d'avantage que celle de Wittemberg; car il y exerça, pendant deux ans, la fonction de recteur, et accepta cette même année la direction du gymnase de Zittau, où il mourut le 18 juin 1743. Sa plume était très féconde; il a publié soixante-huit écrits et dissertations en latin et en allemand. La plupart traitent des questions philosophiques et théologiques: quelques-uns de ces écrits contiennent des matériaux historiques, et offrent quelque chose d'intéressant. Nous citerons de lui: I. *Diss. 1 et II Hexæpoda eruditorum*, Wittemberg, 1725. II. *De Martino Opitzio, poetâ suo Teutonico*, Zittau, 1739. III. *De templo Sinensi portatili*, 1739, in-4°. IV. *De l'involution de l'imprimerie* (en allemand), 1740, in-4°. V. *De vitâ Hemi Wolfii*, ibid., 1743, in-8°. VI. *De vitâ Donat. Grossii*, ibid.,

VII. *De claris Horatiis*, ibid., in-4°. VIII. *De hortorum amaris apud Romanos et Græcos*, 1750, in-fol. IX. *De Zitiaviarum ferace*, ibid., 1752, in-fol. X. *De arrogantia litteratorum*, ibid., 1755, in-fol. XI. *De tionibus litterarum*, ibid., in-fol., etc. On peut consulter *nmentatio de IV Gerlacis*, r.-Ant. Friderici, Mühlhausen, in-4°. B—H—D.

RLAND ou GARLAND, chade l'abbaye de St. - Paul de non, dans le douzième siècle, y la réforme, et en fut nommé prier régulier en 1131. Il exercé pendant plusieurs années fonctions d'écolâtre de cette r., charge qui revient à celle de eur des études, et y avait prola théologie et le droit canon quelque succès. Il mourut vers à Lantenans, village près de s-les-Dames, où il avait fondé maison de chanoines réguliers. auteur d'un ouvrage intitulé, *la juris pontificii*, divisé en six livres. C'est une compilation usages des SS. PP. et d'extraits inciles, des canons, des décrèqui servaient alors de base à sprudence ecclésiastique. Dom ne en a inséré la préface dans *thesaurus anecdotorum*, tom. existait des copies de cet ou dans les bibliothèques de St. e de Dijon, des dominicains de s, de l'abbaye de St. Victor, minicains de la rue St. Jacques, Ste. Geneviève de Paris. La ablonce des titres l'a fait con: avec la *Candela evangelica*, e par J.-Juste Chartreux, Co, 1527, in-8°. On trouvera des intéressants sur la compilation rland, dans les *Mémoires de*

Trévoux, mai 1763. Les auteurs de *l'Histoire littéraire de France*, tom. XII, lui attribuent encore un traité de *Computo ecclesiastico*, et un autre de *Dialecticâ*; mais ces deux ouvrages appartiennent probablement à Jean de Garlande (*Voy. GARLANDE*). C'est aussi par erreur que dom Rivet a confondu Gerland, écolâtre de Besançon, avec un évêque de Girgenti, du même nom, qui vivait à la fin du onzième siècle. W—s.

GERMAIN (ST.) D'AUXERRE, était né dans cette ville, d'une famille illustre, plusieurs années avant la fin du quatrième siècle. Il fut mis par ses parents dans les meilleures écoles des Gaules, pour s'y instruire dans les sciences et dans les lettres; et quand il eut achevé ses premières études, il alla à Rome, faire son cours de droit civil, et se former à l'éloquence: il se mit ensuite à plaider, et le fit avec succès devant les préfets du prétoire, dans des causes importantes. Un mariage avec une femme de haute naissance, et son propre mérite, le firent connaître à la cour de l'empereur Honorius, et lui valurent, avec le gouvernement de la ville d'Auxerre, la charge de *duc* ou général des troupes de plusieurs provinces. Il était chrétien: mais, jeune encore, il avait les goûts de son âge, et surtout était passionné pour la chasse, où il se piquait d'habileté; il aimait à en étaler les preuves, et faisait suspendre à un grand arbre, sur la place publique, les têtes des bêtes qu'il avait tuées, comme autant de trophées. Cette coutume ayant quelque rapport avec certaines superstitions païennes, St. Amator, évêque d'Auxerre, lui fit représenter qu'il convenait à un chrétien de s'en abstenir. Germain n'en tint compte; mais l'évêque, un jour que le duc était absent, fit abattre l'arbre et disperser

GER

ments d'une vanité puérole. souffrit impatiemment cette , et menaça de s'en venger : disposa autrement. Amator âge avancé : soit qu'il eût de sa mort prochaine par ration secrète , et qu'elle lui fait connaître celui qui de succéder, comme l'ont écrit rs de sa vie, soit qu'il eût en Germain des qualités faire un grand évêque, il , dans son église, une as- les fidèles ; et Germain s'y vé, il le saisit, lui donna la éricale, et le revêtit de l'ha- astique, sans lui laisser le se reconnaître, le prévenant it lui succéder. En effet, tant mort le 1^{er}. mai 418, et le peuple élurent Ger- s-lors tout changea en lui ; ra de sa femme, et vécut comme avec une sœur. Il t à une austère pénitence, a les vertus épiscopales dans étendue. Les catholiques de -Bretagne, effrayés des pro- faisait le pélagianisme dans s'étant adressés au pape Cé- ux évêques des Gaules pour du secours contre cette er- x-ci, dans une assemblée (28 ou 29), leur envoyèrent auquel ils associèrent St. Troyes. Tous deux partirent 'est dans ce voyage que , Nanterre, Germain y re- jeune Geneviève, la lénit, ce qu'elle serait un jour. NEVIÈVE.) La mission eut le e promettait le zèle des deux ques ; leur savoir, leurs ver- miracles même, rapportés toriens du temps, triomphè- érésie ; et ils revinrent avec la n d'avoir délivré le pays de

GER

cette plaie. Elle y reparut néanmoins 17 ou 18 ans après. Germain y revint avec Sévère, évêque de Troyes et, pour cette fois, l'hérésie pélagienne y fut entièrement extirpée. Germain pour en empêcher le retour, établit dans la Grande-Bretagne, des écoles qui en bannirent l'ignorance et qui devinrent célèbres. A peine était-il revenu à Auxerre, que les Armoriques le firent prier d'employer en leur faveur sa médiation auprès d'Évaric, et voyé par Aélius, pour les châtier d'une rébellion qu'on leur imputait. Il partit sur-le-champ, vit le prince barbare et parvint à arrêter sa marche. Mais cette affaire ne pouvait se terminer sans l'aveu de l'empereur ; Germain se rendit à Ravenne, où était la cour, et fut reçu avec beaucoup d'honneur par Placidie, mère de Valentinien III. Cette œuvre de charité fut la dernière du saint évêque. Il mourut dans cette ville, le 51 juillet 448, après trente ans d'épiscopat. Le prêtre Constant écrivit sa *Vie*, à la sollicitation de St. - Patient, évêque de Lyon ; et Éric, moine d'Auxerre, mit en vers cette même vie, à la prière de son abbé. On la trouve dans Surius, au 51 juillet ; le père Labbe l'a insérée dans sa Bibliothèque des manuserits ; et Arnould d'Andilly en a donné une traduction. Il est probable qu'un évêque aussi instruit que l'était St. Germain d'Auxerre n'est point mort sans avoir laissé quelques écrits : aucun n'est parvenu jusqu'à nous. Cependant, les bénédictins, qui ont donné l'édition des œuvres de St. Ambroise, ont pensé qu'on devait peut-être attribuer au saint évêque d'Auxerre, un ouvrage intitulé, *Liber Sancti Ambrosii in laudem Sanctorum compositus*, conservé dans la bibliothèque de St.-Gall, et dont le manuscrit aurait aujourd'hui

cents ans. Dom Mabil-procuré une copie, pour l'édition de St.-Ambroisians éditeurs ont bien- u'il ne pouvait être de ce ntion d'un voyage en Au- ant un rapport frappant u'y fit Saint - Germain leur a fait penser qu'il re l'auteur. On a encore on disait autrefois le jour it. - Germain, suivant la me. L—Y.

N DE PARIS (St.), ainsi ce qu'il fut évêque de aquit au territoire d'Au- du v^e. siècle. Éleuthère sa mère Euschie, étaient es de qualité. Il fit ses udes dans la petite ville t fut ensuite confié à l'un ts, nommé Scapilion, a à perfectionner son à le former à la piété et mœurs. Agrippin, évê- , charmé du savoir et de nduite de Germain, lui onat en 555, et, quel- après, l'éleva au sacer- re, successeur d'Agrip- bbé de St.-Symphorien, situé dans un faubourg le mena avec lui, en 549, e concile d'Orléans. Une conduit Germain à Paris e siège épiscopal de cette lors vacant par la mort ermain fut élu pour lui te nouvelle dignité ne lui ger à sa manière de vivre. simple, aussi détaché du paravant; et il ne sembla évé aux plus hauts hon- pour joindre les vertus l'humilité et aux austéri- ques. Childeberrégnait : Germain sut s'en faire

estimer, et gagna sa confiance. Bien- tôt l'exemple de l'évêque influa sur le prince, dont les mœurs devinrent plus chrétiennes : les pauvres furent sou- lagés par d'abondantes aumônes; de pieux établissements s'élevèrent, et des églises furent bâties. On compte parmi celles-ci l'église de Ste.-Croix, sous l'invocation de St.-Vincent, au- jourd'hui St.-Germain-des-Prés. Ce fut Germain qui en fit la dédicace; il y joignit un monastère qu'il dota, et qu'il exempta de toute juridiction. Le pieux évêque avait conservé des rapports avec Ste.-Badegonde : il fit exprès le voyage de Poitiers pour la visiter; et ce fut lui qui institua Agnès abbesse du monastère que cette reine avait fondé. (Voy. FORTUNAT.) Ger- main assista à divers conciles, tenus de son temps, au 3^e. de Paris, en 557; au 2^e. de Tours, en 564; au 4^e. de Paris, en 573. Dans tous il parut avec éclat, et eut la plus grande part aux sages réglemens qui furent dressés dans ces assemblées. Childeberré mort en 558; et après lui de honteuses amours, l'inceste, l'adul- tère, des répudiations scandaleuses, n'étaient devenus que trop communs dans la famille royale. Charibert avait renvoyé sa femme légitime, pour épouser Miroslée, fille d'un ouvrier en laine, et l'avait bientôt remplacée par Marcovèse, sa sœur, quoique celle-ci eût pris le voile et se fût consacrée à Dieu. Germain s'éleva contre ces unions criminelles : il aver- tit le prince de se corriger; et n'en ayant point obtenu de satisfaction, il n'hésita point à le retrancher de la communion de l'Église, lui et sa com- plice. Aussi soigneux de conserver la paix entre les princes, que de répri- mer leurs désordres, il ne négligea rien pour réconcilier Chilperic et Si- gebert, prêts à en venir aux mains,

écrivit à Brunchaut pour qu'elle ménageât un accommodement entre ses deux frères. Ce grand évêque mourut le 21 mai de l'an 576, jour où l'Église célèbre sa fête. Il était âgé de quatre-vingts ans, et fut enterré dans l'église de St.-Vincent. Chilpéric, au moineage d'Aimoïn, lui composa une épitaphe honorable, que cet écrivain a conservée. St. Germain est regardé comme un des évêques qui ont le plus honoré le siège de Paris et l'Église de France. On compte parmi ses écrits : I. Une *Explication de l'ancienne liturgie gallicane*. Du moins dom Martène et dom Durand, qui l'ont publiée sur un manuscrit de l'abbaye de Saint - Martin d'Autun, lui attribuent. Elle contient des choses extrêmement curieuses : on l'a imprimée au commencement du v^e. tome du *Thesaurus anecdotorum*. L'Histoire littéraire de France en donne une courte analyse, tome III, pag. 515. II. La *Lettre à Brunchaut*, citée ci-dessus, pièce digne d'un évêque par sa sagesse et par les motifs qui l'avaient dictée : elle fut pourtant sans effet, et les passions emportèrent sur les bons conseils. Duchesne l'a fait imprimer, d'après Greber, au 1^{er}. vol. de ses *Monuments de l'Histoire de France*. Elle a aussi été insérée dans les collections des conciles et dans l'*Appendice des livres de Grégoire de Tours*. III. Un *Diplôme d'exemption* accordé au monastère de St.-Germain-des-Près, manuscrit de St.-Germain, de la reine Hrogothe, et des deux princesses ses filles. L'original de cette pièce, que le même Aimoïn rapporte en entier, qui a passé dans divers recueils, est sur de l'écorce d'arbre, avait été brûlé dans les derniers temps, conservé dans les archives de cette célèbre abbaye. Fortunat a écrit la vie

de St.-Germain, qu'il avait particulièrement : elle est imprimée par Surius, au 28 mai, mais avec beaucoup de fautes. Dom Mabillon et la publia avec des corrections. 1^{er}. tome des *Actes de St. Germain*. Elle se trouve, au 28 mai, dans le recueil de Bollandus, avec plusieurs autres savantes. Il y en a une autre par Jean Jallory, curé de St.-George, près Paris.

GERMAIN DE SILES (GERMAIN DE SILES), religieux de l'ordre des Chartreux observantins réformés, na à l'étude des langues orientales et les professa pendant plusieurs années dans le couvent de Saint-Montorio à Rome. On lui a attribué un *Manuale sive dictionario della lingua volgare arabica et italiana de' voci et locutioni, con le frasi dell' una et dell' altra lingua*, Rome, 1656, in-4°. Plusieurs bibliographes, sous ce titre, ont indiqué cet ouvrage comme un dictionnaire de la langue vulgaire ; mais l'auteur, par cet opuscule au dictionnaire, publia trois ans après : ce n'est que le premier d'un essai de grammaire auquel le P. Germain de Siles a donné le titre de *Introductorio della lingua arabica vulgaris, in qua dividitur in tre parti, scilicet in linguam arabicam cum in lingua latina et italicam, accedens ad usum linguæ vulgaris arabicæ*, Rome, 1659 (1), introductionnaire contient 1082 paragraphes rangés selon l'ordre alphabétique des mots italiens : les mots de langue vulgaire, interprétés en latin, sont placés à la droite de la page, et leur équivalent en langue arabe est placée à la gauche de la page, et leur équivalent en langue italienne est écrit en italien,

(1) C'est par une faute d'impression que le mot *Manuale* est écrit *Manuale* au lieu de *Manuale*.

Ille est suivie d'une introduction pour faciliter la lecture de l'ouvrage est terminée par un index, un index latin qui manque quelques exemplaires, et un index de longueur effrayante; il y a 12 pages à 4 colonnes. L'auteur apprend qu'il a passé quatre ans à l'Orient, et qu'en composant cet ouvrage, pour la confection duquel il eut le secours de Thoma, il a eu l'intention de faire passer les jeunes religieux destinés à aller dans l'Orient, l'étude de l'arabe. Un catalogue des livres imprimés à l'imprimerie de la Sorbonne, sous la date de 1773, attribue à l'auteur l'ouvrage intitulé *Germani de Silesia antiquitates arabicæ et latinæ*, Rome 1750. Enfin si nous devons nous en rapporter à Vagenseil, Maracci se sont occupés de l'Alcoran, et l'auteur ne le nomme dans aucune des préfaces. Nous ignorons l'époque de la mort de cet auteur : Wadding dit qu'il partit pour les missions de Tartarie; Wadding mourut dans un âge très avancé, et on croit qu'il mourut à Rome.

J—N.

IN (MICHEL), bénédictin, né en 1645, accompagna Louis XIV dans ses voyages en Espagne et en Italie, et fut très utile à son confrère pour la correction des manuscrits et l'explication des monuments qu'il avait le projet de publier. (Voy. MABILLON.) Il fut employé à son Traité de diplomatique, et lui fournit plusieurs pièces de monnaie des Saints de l'ordre de Saint-Benoît. L'excès du travail abrégé sa vie; il mourut en 1694 à Paris, à l'abbaye de St.-Germain-des-Prés, à l'âge de 49 ans. On a de lui : I.

Commentarius de antiquis regum Francorum palatiis. C'est le quatrième livre de la Diplomatique de Mabillon: il y nomme jusqu'à cent soixante-trois maisons royales; et les discussions auxquelles il s'est livré pour en fixer la position, répandent un grand jour sur la topographie de la France dans le moyen âge. D. Martène a publié des additions à cet ouvrage dans la préface de la *Collectio veterum scriptorum*. II. *Histoire de l'abbaye royale de N. D. de Soissons*, Paris, 1675, in-4°. Elle est intéressante; et on trouve à la fin un grand nombre de chartes et de bulles en faveur de cette abbaye, dont la fondation est attribuée à Ebroin, maire du palais, III. *Monasticon gallicanum, seu historię monasteriorum ordinis S. Benedicti in compendium redactæ, cum tabulis topographicis centum et octoginta monasteriorum.* Cet ouvrage, que l'auteur n'eut pas le temps de terminer, était conservé dans la bibliothèque de St.-Germain-des-Prés. On en a inséré des extraits dans la *Gallia christiana*. W—s.

GERMAIN (PIERRE), habile ciseleur, né à Paris en 1647, manifesta dès son enfance de grandes dispositions pour l'orfèvrerie, qui était la profession de son père. A l'âge de dix-sept ans, il avait déjà un talent formé. A peine en avait-il vingt, que Lebrun l'employa à divers ouvrages. L'ayant présenté à Louis XIV, ce prince le chargea de la gravure des tables d'or qu'il destinait à la magnifique couverture du Recueil de ses conquêtes. Ce jeune artiste réussit si bien dans la composition et dans la ciselure des diverses allégories dont il orna cet ouvrage, que le roi lui donna différentes récompenses, entre autres un logement au Louvre. Chargé de plusieurs autres ouvrages pour orner

la grande galerie de Versailles, ainsi que les appartements du roi, sa réputation s'accrut à un tel point, que les princes et les grands de la cour voulaient aussi avoir quelques-unes de ses productions. Desirant satisfaire à l'empressement de tous ceux qui se montraient jaloux de posséder quelques-uns de ses ouvrages, sa santé s'épuisa tellement qu'il succomba à ce travail, et mourut à la fleur de l'âge, en 1682. On a de lui aussi un grand nombre de médailles et de jetons, représentant ses conquêtes de Louis-le-Grand.

P—E.

GERMAIN (THOMAS), architecte, sculpteur et orfèvre, fils du précédent, né à Paris en 1673, perdit son père à l'âge de neuf ans. Né au milieu des arts, il n'est pas étonnant que de bonne heure il ressentit les effets de leur heureuse influence. Après qu'il eut fait ses premières études dans l'atelier de Boullongne l'aîné, sa mère le fit partir pour l'Italie, sous la protection de Louvois. Mais ce ministre étant mort pendant son voyage, le jeune Germain, resté sans appui comme sans fortune, se vit contraint, pour subsister, de conclure un engagement de six ans avec un orfèvre de Rome, en se réservant néanmoins deux heures par jour pour aller dessiner au Vatican. Ayant acquis une certaine célébrité, les jésuites de cette ville le chargèrent de plusieurs grands ouvrages d'orfèvrerie, auxquels il réussit complètement. Il fit aussi, pour le grand-duc de Toscane, plusieurs bassins d'argent d'une dimension considérable, et ornés de bas-reliefs représentant l'histoire de la maison de Médicis. Ce fut pendant son séjour à Rome, qui fut d'environ douze années, qu'il contracta une liaison d'amitié avec le célèbre Legros, habile sculpteur, liaison qui lui devint extré-

mement utile pour son talent de connaître parfaitement l'art de revenir dans sa patrie, trois ans à parcourir ce monde, laissant partout des monuments à ses talents; entre autres, à Rome, où il bâtit une église fort remarquable. Au retour à Paris, en 1704, il remporta un des trophées qui ornent du chœur de Notre-Dame, par lequel la cour de France se servit de la main d'un grand nombre d'artistes, mais les princes étrangers, ainsi que plusieurs autres, s'empressèrent de faire valoir leurs talents à contribuer à son succès. C'est lui qui exécuta, en 1707, le tombeau dont Louis XV fit présent à son père de Reims le jour de son couronnement, à cette occasion, on lui donna un logement aux galeries de la ville de Paris, voulant honorer à cet artiste des marques de haute estime, le choisit, en 1711, pour l'un de ses écheyvins. Dans la même année qu'il donna le plan de l'église de Saint-Louis, dont il dirigea la construction, son fils Germain mourut à Paris, emportant au tombeau le respect des étrangers comme des nationaux, le roi de Portugal ayant appelé lui fit faire un service funèbre, et voulut que tous les artistes de bonne y assistassent. Il fut un grand maître du dessin, la finesse de son pinceau et le goût qu'il mettait dans ses compositions, distinguent par-dessus toutes ses productions.

GERMAN Y LLORI (NARD), peintre espagnol, né à Séville, patrie de plusieurs autres peintres renommés d'Espagne, eut ses premières leçons de dessin de Christophe Lopez, et de Christophe Lopez man surpassa bientôt son maître. Il acquit une si grande réputation qu'en 1711, Philippe V le fit

le portrait de l'infant don Phi-
 German exécuta cet ouvrage
 une telle perfection, qu'il reçut du
 n magnifique présent, et fut nom-
 eintre de la cour : mais German,
 rec un caractère brusque et in-
 ndant, trouva le moyen de re-
 cette place, sans déplaire au
 en 1755, il fut créé membre ho-
 re de l'académie de St-Ferdi-
 . Un capucin de Séville (le P. Isi-
), ayant imaginé de représenter
 rge sous la figure d'une bergère,
 rée de brebis, image des fidèles
 ont sous sa protection, German
 ès cette idée exécuta ces tableaux,
 e répandirent bientôt dans toute
 agne et l'Italie ; il y mit tant de
 et de délicatesse qu'on croyait
 connaître le pinceau du fameux
 llo. C'est ce qui fit donner à Ger-
 le surnom de *Peintre de ber-*
 . Cet artiste mourut à Séville
 757. Ses tableaux les plus con-
 se trouvent dans la même ville.
 les dernières années de sa vie,
 au avait eu la manie de rembru-
 ellement ses tableaux avec de
 lte (1), que la confusion qui,
 le temps, en est résultée dans le
 is, empêche souvent de recon-
 e, dans ses ouvrages de cette
 ue, même le sujet qu'ils repré-
 nt. La beauté des poses et l'exac-
 s du dessin sont les principales
 és qui distinguent le talent de cet
 e.

B—s.

GERMANICUS (CÉSAR) vint au
 levers l'an de Rome 738. Il était
 le Drusus Nero Germanicus, et
 tonia la jeune. Il est probable
 naquit à Rome, et qu'il y fut ele-
 us les yeux de sa vertueuse mère.
 re son oncle l'adopta pour fils.
 anicus fit ses premières armes à

l'âge d'environ vingt ans ; il eut un
 commandement en Dalmatie, province
 alors révoltée contre les Romains, et
 se couvrit de gloire dans des circons-
 tances difficiles. La guerre finit par
 l'entière soumission de ce pays. L'an-
 née suivante, Germanicus passa dans
 la Pannonie, qui était aussi en pleine
 révolte, et il y eut de grands succès.
 Les ornements du triomphe, et les
 honneurs de la préture, furent sa
 récompense. En 765, Auguste le fit
 élever au consulat, sans qu'il eût exer-
 cé les fonctions de préteur. Cet em-
 pereur affectionnait Germanicus qui
 était son petit-neveu, et le mari d'A-
 grippine sa petite-fille : peu de temps
 avant sa mort, il lui donna une grande
 marque de confiance en le plaçant à la
 tête de huit légions stationnées sur les
 bords du Rhin. Ces forces imposantes,
 jointes aux secours puissants des alliés
 et à la faveur publique, rendirent
 Germanicus un sujet d'inquiétude pour
 le soupçonneux Tibère, quand celui-
 ci fut parvenu à l'empire. La position
 du jeune César devint plus critique
 encore par les mouvements que la
 nouvelle de la mort d'Auguste causa
 dans les armées. La révolte commença
 par les légions de Pannonie : celles
 que commandait Germanicus, étaient
 divisées en deux corps ; celui du
 haut Rhin avait pour chef Silius, et
 celui du bas Rhin Cécina. C'est dans
 ce dernier corps que la sédition éclata
 avec fureur : l'esprit général d'indis-
 cipline se cachait sous des plaintes,
 des réclamations, des prétentions ; le
 temps était venu, disait-on, de hâter
 les congés des vétérans, d'augmenter
 la solde des jeunes soldats, de soula-
 ger la misère de tous, et de les venger
 de la cruauté des centurions. Ces lé-
 gions se flattaient que leur général,
 trop fier pour obéir, se jetterait dans
 leurs bras, et entraînerait tout avec

orte de couleur qui sert à affaiblir les teintes.

i. Pendant ce soulèvement d'une partie de son armée, Germanicus était absent, occupé dans la Gaule à recevoir un tribut : à la nouvelle qu'il en reçoit, il part en diligence; arrivé à son camp, il convoque ses soldats : dans la harangue qu'il leur adresse, il rappelle avec éloge les victoires de Tibère, remportées dans cette même Germanie avec les mêmes légions; leur parle de la fidélité, de la soumission qu'il a trouvées partout pour l'empereur. Quand il en vient à la sédition, les plaintes, les réclamations éclatent de tous côtés; en même temps les acclamations se font entendre en sa faveur : on lui promet de le porter sur l'empire, s'il y prétend. A ces mots, qui lui font horreur, Germanicus s'éleve de son tribunal, et veut partir. Ses soldats arrêtent leur général, et lui présentent leurs armes avec menaces, s'il ne remonte; mais lui, craignant qu'il mourrait plutôt que de trahir sa foi, tira son épée, et allait la percer si l'on n'eût arrêté son bras. Ses amis profitèrent d'un moment de calme pour l'entraîner dans sa tente. On y tint conseil : le mal devenait pressant; les séditeux préparaient une députation au corps d'armée du haut Rhin, et se proposaient de saccager la ville des Ubiens (Cologne). D'un autre côté, l'ennemi instruit de ce qui se passait, menaçait d'une invasion, si l'on quittait le bord du fleuve. Tout balancé, on s'arrêta au parti de supposer une lettre de Tibère, qui accordait le congé absolu après vingt ans, et la vétérance après seize, en restant sous le drapeau; on acquittait le legs d'Auguste, et on le doublait. La 21^e. et la 5^e. légion voulurent être payées sur l'heure: il fallut que leur général puisât sa bourse et celle de ses amis pour les satisfaire. Il se rendit ensuite auprès des légions du haut Rhin pour

recevoir leur serment : ce serment, et eurent part, sans être mandé, aux mêmes fêtes que les autres. Germanicus était allé vers les troupes qu'il avait commandées quand un incident y fit éclater la révolte. Des députés arrivèrent; aussitôt les soldats se rasèrent; aussitôt les députés furent mandés que ces députés se rasèrent; aussitôt les députés furent mandés que ces députés se rasèrent. Ils accusent Munatius Plancus de la députation, d'être un sénatus-consulte rendu. Vers le milieu de la nuit, il se précipita à la maison de leur général, et le général ouvrit la porte, et le général livra le drapeau : ils coururent dans les rues, insultent et sacrèrent les députés, qui, dans le bruit, étaient accourus. Plancus échappa à la mort. Quand le jour eut paru, Plancus entra dans le camp, et les soldats en leur apprenant la suppression du drapeau, il leur reprocha l'absence de la douleur, l'absence de violations, l'absence de profits d'un instant de stupeur, pour renvoyer sous une escorte. Dans tout le monde blâmait Germanicus; il ne point se retirer auprès du haut Rhin, où il avait l'obéissance et du secours rebelles. On s'étonnait de ce milieu de ces furieux saisis. (Voy. AGRIPPINE I^{re} long-temps, consentit à partir d'Agrippine, et l'y eurent part, les gémissements, les larmes des femmes, frappées et les yeux des soldats : la poursuite de leur général en marche sans aucun appareil cortège que des femmes prennent quelle se réfugièrent étrangers. Dans ce mom

souvenirs touchants, tant ans Agrippine, tout les ourent après elle, et arrêbe; un plus grand nombre s Germanicus. Ce général ent, et les harangue avec un pathétique qu'il faut acite. Ce discours opère ion entière : les soldats d'arrêter les plus sédi-rendent eux-mêmes les de la justice qui en est nt par un lieutenant de la gion. Germanicus ne s'op-à ces exécutions. L'ordre : côté, il restait beaucoup e la férocité de la 5^e. et gion qui étaient en quar-soixante milles de là. C'é-qu'avait commencé la ré-ne les plus grands excès omis; mais, sans effroi rds, elles persistaient dans tements. Germanicus équie sur le Rhin, et s'avança pour les combattre, s'il . Ses troupes étaient dé-t tout était prêt pour le es rebelles : mais, espérant chargerait eux-mêmes, des autres légions, il vou-Il écrit à Cécina leur arrivait avec des forces , et que si les soldats ne x-mêmes justice des plus personne ne serait eparte communiquée aux of-a plus saine partie des lé-le jour fut fixé pour faire : sur les pervers, obsti-ir rebellion. Les soldats lans le secret eurent seuls du châtement : le lieute-tribuns ne s'en mêlèrent anicus, qui s'était éloigné, e temps après que l'exécu- . Le tableau de son camp

lui tira des larmes. Bientôt la férocité des légionnaires change d'objet : ils veulent tous marcher à l'ennemi pour expier leur fureur. Germanicus profite de cette ardeur des soldats; il jette un pont sur le Rhin, et le passe avec 12 mille hommes des légions, cent vingt cohortes des alliés, et huit corps de cavalerie. L'armée romaine fut bientôt en présence des ennemis sur le territoire des Marses; elle les surprit, et mit tout à feu et à sang dans un espace de cinquante milles. A la tête d'une partie de ses troupes, Germanicus foudit sur les Cattes, qui ne l'attendaient pas : leur capitale fut brûlée, et tout leur pays ravagé. Les vainqueurs eurent ensuite à faire de plus grands efforts : Arminius, le plus terrible ennemi des Romains dans la Germanie, appelle contre eux toutes les nations aux armes. Il parvient à soulever les Chérusques, et toutes les peuplades voisines. Dans sa ligue, il entraîne Inguiomar, son oncle, général distingué. Pour diviser des forces si considérables, Germanicus envoie Cécina et d'autres lieutenants avec des troupes se porter sur divers points. Les Bructères sont mis en fuite, et taillés en pièces : on pénètre jusqu'aux extrémités de leur pays. Près de là, se trouvait la forêt de Teutberg, où l'on disait que Varus et ses légions étaient restés sans sépulture. Le général romain éprouva le désir et le besoin de rendre les derniers devoirs au chef et aux soldats. Toute son armée partagea ce pieux sentiment : on pénétra dans les profondeurs de la forêt, guidé par quelques témoins du désastre, qui avaient échappé au carnage ou aux fers. Tout fut reconnu autant qu'il pouvait l'être. Enfin, après un laps de six ans, les ossements de trois légions furent inhumés par toute l'armée. Germanicus posa, le premier, du

gazon, sur le tombeau qu'on éleva. Occupé de son grand objet, il se mit à la poursuite d'Arminius, qui s'enfonçait dans des lieux impraticables; il l'atteignit enfin, et fit avancer sa cavalerie pour le chasser d'une plaine qu'il occupait. Le général ennemi avait averti les siens de se replier et de s'approcher de la forêt; aussitôt il fit donner le signal de l'attaque à ceux qu'il y avait embusqués. La vue d'une nouvelle armée troubla la cavalerie romaine, qui se renversa sur les cohortes envoyées pour la soutenir, et les entraîna dans sa fuite. Le désordre devenait général, et ils allaient tous être poussés dans un marais, quand Germanicus fit avancer les légions en ordre de bataille. Ce mouvement intimida l'ennemi, rendit la confiance aux Romains, et l'on se retira avec un égal avantage de part et d'autre. Germanicus ayant ramené son armée vers l'Ems, rembarqua ses légions sur sa flotte. Comme il avait à cœur de terminer lui-même la guerre contre les Germains, après trois campagnes, il forma la résolution de tenir la mer la campagne suivante; il y devait trouver une route facile pour les siens et inconnue à l'ennemi; il embarquait ses convois avec ses légions et sa cavalerie, et, en remontant par les fleuves, ses troupes arrivaient toutes fraîches au centre de la Germanie. En conséquence, Cécina et d'autres lieutenants furent préposés à la construction des vaisseaux: mille parurent suffisants. L'île des Bataves fut assignée pour le rendez-vous de la flotte: quand elle fut arrivée, Germanicus y distribua ses légions et les alliés, et entra dans le canal de Drusus, d'où il gagna l'Océan par les laes. Il arriva ainsi à l'embouchure de l'Ems: l'armée traversa ce fleuve, et prit ses campements. Le Vésine coulait entre les Romains et les

Chérusques. Germanicus apprit qu'Arminius avait lieu pour combattre, et craignait la nuit d'attaquer son camp. Voyant ainsi à la veille d'un événement décisif, il voulut examiner lui-même les dispositions des ennemis, et les entendre s'expliquer. La nuit venue, il se fit des routes détournées, en vint à peu de bête et suivi d'un détachement; il traversa les rues du camp, et se cacha derrière chaque tente: il attendait la naissance, l'autre sa fin. La plupart sa patience, et sa confiance; l'égalité de son caractère mettait de lui marque de sa naissance sur le champ de bataille, en immolant les peuples de la paix à sa gloire. Les deux armées se rencontrèrent par les harangues de l'un et de l'autre. Germanicus brûlait de combattre dans la plaine d'Idistavimus, entre le Vésine et la mer: derrière s'élevait une ligne de bataille des barbares; devant la plaine et l'entrée de la mer. Les Chérusques se portèrent à l'attaque, à dessein de tomber sur les Romains pendant le combat; Germanicus fit marcher son armée en suivant: les auxiliaires germains étaient à la tête, et les légions; puis quatre légions suivirent le général avec des cohortes prétoriennes et l'élite de ses troupes; après lui quatre autres légions et les troupes légères et les alliés. Germanicus s'aperçut que l'ennemi avançait en fanterie des Chérusques; il se précipita en avant par un excès d'ardeur, et prit l'ennemi en ordre à sa meilleure charge; il prit en flanc, et l'ennemi fut obligé de se tourner à dos avec le reste.

omet de les soutenir à propos. Pendant huit aigles se font voir présenter dans la forêt; ce brillant drapeau attire l'attention du général romain; il crie de marcher, de suivre les ordres de Rome, ces dieux des Romains. Aussitôt l'infanterie engagea le combat, en même temps que la cavalerie porta sur les flancs et les derrières de l'ennemi. Ses deux ailes furent mises en déroute; les Chérusques, étaient postés entre ces deux corps sur les hauteurs, en furent délogés: d'un côté on distinguait Arminius, qui de la main et de la voix s'efforçait de soutenir le combat. Il s'était tenu sur les archers romains, et les avait fait rompre, s'ils n'eussent été protégés par les cohortes des Rhètes, des Helvètes et des Gaulois. Malgré ces obstacles, il se fit jour par ses efforts et ceux de son cheval, s'étant montré le visage de son sang pour ne pas être reconnu. Inguiomar se sauva à la même heure. Le carnage que les Romains firent des ennemis, dura depuis six heures du matin jusqu'à la nuit. Un monument de cette victoire fut élevé, avec un trophée où l'on inscrivit le nom des nations vaincues. La vue de ce monument outra les Germains de douleur et de rage, plus que tout ce qu'ils avaient fait. Bientôt ils se parlèrent que de combats; ils courent avec leurs armes, harcèlent les Romains par de brusques incursions, et enfin choisirent un champ de bataille. C'était un lieu fermé par le fleuve et par des montagnes: dans l'intérieur, une plaine fertile et humide; un marais profond entourait la forêt de tous côtés, hors d'un seul où les Angrivariens avaient creusé une large chaussée pour se faire une barrière. Ce fut là que se livra le combat. L'infanterie ennemie; la cavalerie se cacha dans des bois voisins. Germanicus n'ignora rien de ces dispo-

sitions; il se chargea de l'infanterie et de la forêt, se réservant l'attaque de la chaussée comme la chose la plus difficile. Ses soldats se trouvaient dans une mauvaise position, étant comme au pied d'un mur, en butte à tous les traits qui leur étaient lancés d'en haut. Le général romain sentit que le combat de près était inégal: il fit retirer un peu ses légions, et fit avancer les frondeurs et les machines qui, à force de traits, balayèrent le rempart: il fut bientôt forcé. Germanicus se jeta le premier dans la forêt avec les cohortes prétoriennes. Là on se battit corps à corps. L'ennemi avait à dos le marais; les Romains étaient enfermés par le fleuve ou les montagnes. Il n'y avait, pour les deux partis, de salut que dans la victoire. Les Germains, dit Tacite, n'étaient pas inférieurs aux Romains en courage; mais la nature du combat et des armes leur donnait du désavantage. Ils furent forcés de céder. Arminius lui-même, comme s'il eût été rebuté de la continuité du péril, ou affaibli par sa dernière blessure, se retira. Inguiomar, au contraire, volait de rang en rang. Germanicus, pour être mieux reconnu, avait ôté son casque: il criait à ses soldats de s'acharner au carnage; de ne point faire de prisonniers; que la guerre ne pouvait finir que par l'extermination de l'ennemi. Ses légions se baignèrent jusqu'à la nuit dans le sang. Le général romain, après avoir donné des éloges publics aux vainqueurs, fit dresser un trophée avec cette inscription: *L'Armée de Tibère César, victorieuse des nations entre l'Elbe et le Rhin, a consacré ce monument à Mars, à Jupiter et à Auguste.* On voit que Germanicus ne disait rien de lui. L'été s'avancant, il renvoya une partie des légions par

ur les alliés, si doux pour les ennemis, dont l'aspect et les discours primaient également la vénération. C'est le portrait qu'en fait Tacite. Avant de brûler le corps de Germanicus, on l'exposa nu dans le *forum* antioche, lieu destiné à sa sépulture. Il ne fut pas constant qu'il portât des traces de poison. Agrippine recueillit les cendres de son mari, et s'embarqua avec ces tristes restes. A la nouvelle que Germanicus avait cessé d'exister, il n'y eut point de douleur comme celle qui se fit sentir à Rome. Pour la soulager et y donner le change, on inventa de nouveaux honneurs pour être décernés à sa mémoire. Il fut créé que le nom de Germanicus serait chanté dans les hymnes des Sannons; qu'il y aurait toujours aux spectacles sa chaire curule, à la place réservée aux prêtres d'Auguste, et qu'au-dessus de cette chaire on placerait des arbronnnes de chêne; qu'à l'ouverture des jeux du cirque, on promènerait une statue en ivoire; que les flamines ou les augures qui lui succéderaient, ne seraient jamais pris que dans la maison de Jules. On lui éleva un tombeau à Antioche, et de nouveaux arcs de triomphe à Rome, au bord du Rhin, et sur le mont Amanus en Syrie, avec une inscription qui rappelait ses exploits, et portait qu'il était mort pour la république. Les restes de Germanicus furent déposés dans le tombeau d'Auguste: mais la pompe de ses funérailles ne répondit pas au titre et aux honneurs publics. Les images de ses aïeux n'y furent point portées: la sienne ne fut point placée devant du lit funéraire; on ne prononça point de vers, ni d'éloges funéraires. Tibère avait supprimé pour lui ce qui avait été, de tout temps, observé aux obsèques des grands. Germanicus laissa six enfants de son

mariage avec Agrippine; il en eut neuf: le plus connu est le traître Caligula. Quoique Germanicus soit mort si jeune, et qu'il ait été peu de temps à la tête des armées, il a composé plusieurs ouvrages, et des loisirs d'un esprit cultivé. Dans sa première jeunesse, et pendant son premier consulat, il s'était exercé à la plaidoirie. Suétone parle de plusieurs poésies qu'il avait composées en vers, et Pline d'un poème à la louange d'un cheval à qui Auguste avait élevé un tombeau. Ovide, qui avait dédié ses *Fastes* à Germanicus, loue sa science et ses vers. Il ne nous reste que quelques ouvrages de Germanicus que l'on a traduits en vers des Phénomènes d'Aratus, et quelques épigrammes: on trouve dans le recueil intitulé *Opera minia familie Cæsareæ*, Coblenz, 1715, petit in-8°. La vie de Germanicus a été écrite par de Beauvoir, Leyde, 1741, petit in-8°. Germanicus est le héros et le titre de plusieurs tragédies. (Voy. BOURSULT, et NIA, PRADON.) Q. R.

GERMON (BARTHELEMI), jésuite, né à Orléans en 1663, entra dans la compagnie de Jésus à l'âge de dix-huit ans, et y fit d'excellentes études. Il écrivait en latin avec pureté et avec élégance: il cultiva avec succès le champ de l'érudition, et y acquit des connaissances fort étendues. On a reproché d'être parfois léger sur ce qu'il avance, et d'ériger en principes ce qu'il eût fallu combattre par prouver. Son style est polémiq, diction séduisante, et il met dans sa discussion la décence et les ménagements convenables. Il se rendit célèbre par une dispute avec les jésuites de St-Maur au sujet de la *Diplomatique* de dom Mabillon, et y avait vingt ans que ce même ouvrage avait paru; et sa répu-

ermie, lorsque le P. Germon l'attaqua. Il publia plusieurs dissertations, où que les diplomes sur les Mabillon appuyait les rënt tracés, n'étaient point reproche de supposition, séquence ne portant que lement incertain, elles ne ucune confiance. D. Mabillas devoir répondre à cette ion qu'il craignit son admoius encore qu'il le méss parce qu'il haïssait les qu'il ne les croyait bonnes pendant comme il avait ent à sa Diplomatique, mis sous presse, il procasion pour donner une ce et plus de développepreuves, et il répondit ns du P. Germon sans le lui-ci ayant continué l'atillon se tut; mais dom ou confrère, contre lete avait aussi dirigé quel, entra en lice, et dom eve de Mabillon, se joiLes savants prirent parti tre. Le P. Germon eut les Raguët, ou du moins a ouvrage qui lui est attriDiplomatique bénédictine suffrages les plus impode l'abbé Fontanini, proquence à Rome, de l'abbé Giatti, jurisconsulte de t même du P. Papebrock, uoique dom Mabillon l'eût

eroit une note insérée dans la *Bibliographie et critique* de dom Lecerf, us, suivant Bayle, l'interêt de la ut mis au P. Germon la plume à la *Diplomatique*, mais une vengeance stensé de ce que dom Mabillon y P. Papebrock, un de ses membres. pebrock du moins n'aurait point intiment; il remercia au contraire l'avoir si bien écrit sur cette marisa à publier qu'il était en tière-

réfuté dans ce livre même, etc. La plume du P. Germon, faite pour le genre polémique, privée d'aliment par la fin de cette discussion, chercha à s'exercer sur d'autres matières. C'était le temps où les questions sur la grâce agitaient les esprits. Germon attaqua l'Histoire de la congrégation de *auxiliis* du P. Serry, dominicain français et professeur de théologie à Padoue. Le religieux défendit vigoureusement son ouvrage; et cette nouvelle lutte donna lieu à plusieurs écrits de part et d'autre. Le P. Germon mourut à Orléans, le 2 octobre 1718. Les ouvrages qu'il a laissés, sont: I. *De veteribus regum Francorum diplomatibus dissertatio*, Paris, 1703, in-12, adressée à dom Mabillon. Cette dissertation fut suivie de deux autres, en 1706 et 1707. Il en publia même une quatrième. Dom Mabillon avait répondu à la première dans son Supplément. Dom Coustant répondit aux autres par deux écrits intitulés, l'un *Vindicte manuscriptorum codicum*, et l'autre *Vindicte confirmatæ*. (Voy. COUSTANT.) Blaise Garofalo prit aussi la défense de Mabillon, par l'ouvrage suivant, qui parut sous le nom de *Scipio Maranta Messanensis: Expostulatio in B. Germonium pro antiquis diplomatibus et codd. mss.*, Messine, 1708, in-8°. Pour toute cette querelle on peut consulter l'*Histoire des contestations sur la Diplomatique* (attribué à l'abbé Raguët), Paris, 1708, in-12; Naples, 1767, in-8'. II. *Lettres et Questions importantes sur l'Histoire des congrégations DE*

AUXILIIIS. Le P. Serry, contre lequel ces lettres étaient dirigées, y répondit par un gros volume in-12. Germon répliqua par l'*ERRATA de l'Histoire*

ment de son avis: *Tu porro..... audacter testare quàm totus in tuam sententiam iyerim*. Exemple remarquable et trop rare de l'amour du vrai l'emportant sur les suggestions de l'amour-propre!

GER

ments d'une vanité puérole. souffrit impatiemment cette , et menaça de s'en venger : disposa autrement. Amator âge avancé : soit qu'il eût de sa mort prochaine par ration secrète , et qu'elle lui fait connaître celui qui de succéder, comme l'ont écrit s de sa vie , soit qu'il eût en Germain des qualités faire un grand évêque , il , dans son église , une as- les fidèles ; et Germain s'y vé , il le saisit, lui donna la éricale, et le revêtit de l'ha- astique , sans lui laisser le se reconnaître, le prévenant it lui succéder. En effet, tant mort le 1^{er}. mai 418, et le peuple élurent Ger- s-lors tout changea en lui ; ra de sa femme , et vécut comme avec une sœur. Il t à une austère pénitence , a les vertus épiscopales dans étendue. Les catholiques de -Bretagne, effrayés des pro- faisait le pélagianisme dans s'étant adressés au pape Cé- ux évêques des Gaules pour du secours contre cette er- x-ci , dans une assemblée (28 ou 29, leur envoyèrent auquel ils associèrent St. Froyes. Tous deux partirent l'est dans ce voyage que , Nanterre, Germain y re- jeune Geneviève, la bénit, ce qu'elle serait un jour. GENEVIÈVE.) La mission eut le e promettait le zèle des deux ques ; leur savoir, leurs ver- miracles même , rapportés toriens du temps, triomphè- ésérie; et ils revinrent avec la n d'avoir délivré le pays de

GER

cette plaie. Elle y reparut néanmoins 17 ou 18 ans après. Germain y revint avec Sévère, évêque de Troyes et, pour cette fois, l'hérésie pélagienne y fut entièrement extirpée. Germain pour en empêcher le retour, établit dans la Grande-Bretagne, des écoles qui en bannirent l'ignorance et qui devinrent célèbres. A peine était-il revenu à Auxerre, que les Armoriques lui firent prier d'employer en leur faveur sa médiation auprès d'Évaric, envoyé par Aélius, pour les châtier d'une rébellion qu'on leur imputait. Il partit sur-le-champ, vit le prince barbare et parvint à arrêter sa marche. Mais cette affaire ne pouvait se terminer sans l'aveu de l'empereur; Germain se rendit à Ravenne, où était la cour et fut reçu avec beaucoup d'honneur par Placidie, mère de Valentinien III. Cette œuvre de charité fut la dernière du saint évêque. Il mourut dans cette ville, le 31 juillet 448, après trente ans d'épiscopat. Le prêtre Constante écrivit sa *Vie*, à la sollicitation de St. - Patient, évêque de Lyon; et Éric, moine d'Auxerre, mit en vers cette même vie, à la prière de son abbé. On la trouve dans Surius, au 31 juillet; le père Labbe l'a insérée dans sa *Bibliothèque des manuscrits*; et Arnould d'Andilly en a donné une traduction. Il est probable qu'un évêque aussi instruit que l'était St. Germain d'Auxerre n'est point mort sans avoir laissé quelques écrits: aucun n'est parvenu jusqu'à nous. Cependant, les bénédictins, qui ont donné l'édition des œuvres de St. Ambroise, ont pensé qu'on devait peut-être attribuer au saint évêque d'Auxerre, un ouvrage intitulé *Liber Sancti Ambrosii in laude Sanctorum compositus*, conservé dans la bibliothèque de St.-Gall, et dont le manuscrit aurait aujourd'hui

ze cents ans. Dom Mabilot procura une copie, pour l'édition de St.-Ambroise, par les savants éditeurs ont bien qu'il ne pouvait être de ce genre d'un voyage en Anjou, rapport frappant qu'y fit Saint - Germain leur a fait penser qu'il était l'auteur. On a encore dit qu'on disait autrefois le jour de St. - Germain, suivant la coutume de l'abbaye de Clugny.

GERMAIN DE PARIS (St.), ainsi nommé parce qu'il fut évêque de Paris, naquit au territoire d'Auvers, dans le 5^e. siècle. Éleuthère et sa mère Eusebie, étaient de très-bonne famille et de grande qualité. Il fit ses études dans la petite ville de Paris et fut ensuite confié à l'un de ses oncles, nommé Scapilion, qui voulut perfectionner son élève et le former à la piété et à de bonnes mœurs. Agrippin, évêque de Paris, charmé du savoir et de la conduite de Germain, lui donna un canonicat en 555, et, quelques années après, l'éleva au sacre de Paris, successeur d'Agrippin, abbé de St.-Symphorien, qui était situé dans un faubourg de Paris et le mena avec lui, en 549, à un concile d'Orléans. Une fois arrivé au siège épiscopal de cette ville, alors vacant par la mort de Germain, Germain fut élu pour lui succéder. Cette nouvelle dignité ne lui changea rien à sa manière de vivre. Simple, aussi détaché de la fortune qu'auparavant; et il ne sembla point élevé aux plus hauts honneurs pour joindre les vertus de la simplicité à l'humilité et aux austérités. Chilbert régnait à Paris : Germain sut s'en faire

estimer, et gagna sa confiance. Bientôt l'exemple de l'évêque influa sur le prince, dont les mœurs devinrent plus chrétiennes : les pauvres furent soulagés par d'abondantes aumônes ; de pieux établissements s'élevèrent, et des églises furent bâties. On compte parmi celles-ci l'église de Ste.-Croix, sous l'invocation de St.-Vincent, aujourd'hui St.-Germain-des-Prés. Ce fut Germain qui en fit la dédicace ; il y joignit un monastère qu'il dota, et qu'il exempta de toute juridiction. Le pieux évêque avait conservé des rapports avec Ste.-Radegonde : il fit exprès le voyage de Poitiers pour la visiter ; et ce fut lui qui institua Agnès abbesse du monastère que cette reine avait fondé. (Voy. FORTUNAT.) Germain assista à divers conciles, tenus de son temps, au 3^e. de Paris, en 557 ; au 2^e. de Tours, en 564 ; au 4^e. de Paris, en 573. Dans tous il parut avec éclat, et eut la plus grande part aux sages réglemens qui furent dressés dans ces assemblées. Chilbert était mort en 558 ; et après lui de honteuses amours, l'inceste, l'adultère, des répudiations scandaleuses, n'étaient devenus que trop communs dans la famille royale. Charibert avait renvoyé sa femme légitime, pour épouser Miroslée, fille d'un ouvrier en laine, et l'avait bientôt remplacée par Marcovèse, sa sœur, quoique celle-ci eût pris le voile et se fût consacrée à Dieu. Germain s'éleva contre ces unions criminelles : il avertit le prince de se corriger ; et n'en ayant point obtenu de satisfaction, il n'hésita point à le retrancher de la communion de l'Église, lui et sa complice. Aussi soigneux de conserver la paix entre les princes, que de réprimer leurs désordres, il ne négligea rien pour réconcilier Chilperic et Sigebert, prêts à en venir aux mains,

GER

à Brunehaut pour qu'elle
 un accommodement entre
 rères. Ce grand évêque mou-
 mai de l'an 576, jour où
 èbère sa fête. Il était âgé de
 agts ans, et fut enterré dans
 St.-Vincent. Chilpéric, au
 e d'Aimoïn, lui composa
 phe honorable, que cet écri-
 servée. St. Germain est re-
 mme un des évêques qui
 os honoré le siège de Paris et
 e France. On compte parmi
 : I. Une *Explication de*
liturgie gallicane. Du
 m Martène et dom Durand,
 publiée sur un manuscrit de
 de Saint - Martin d'Autun,
 tribuent. Elle contient des
 trêmement curieuses : on l'a
 au commencement du v.
Thesaurus anecdotorum.
 e littéraire de France en
 e courte analyse, tome III,
 II. La *Lettre à Brune-*
 tée ci-dessus, pièce digne
 ue par sa sagesse et par les
 ii l'avaient dictée : elle fut
 sans effet, et les passions
 rent sur les bons conseils.
 l'a fait imprimer, d'après
 au 1.^{er} vol. de ses *Mom-*
l'Histoire de France. Elle
 é insérée dans les collections
 es et dans l'*Appendice des*
Grégoire de Tours. III.
me d'exemption accordé au
 e de St.-Germain-des-Prés,
 le St.-Germain, de la reine
 e, et des deux princesses
 L'original de cette pièce, que
 Aimoïn rapporte en entier,
 passé dans divers recueils,
 e l'écorce d'arbre, avait été,
 ns les derniers temps, cou-
 s les archives de cette cé-
 oye. Fortunat a écrit la vie

GER

de St.-Germain, qu'il avait connu par-
 ticulièrement : elle est imprimée dans
 Surius, au 28 mai, mais avec beau-
 coup de fautes. Dom Mabillon la revit
 et la publia avec des corrections, au
 1.^{er} tome des *Actes de St. Benoît*.
 Elle se trouve, au 28 mai, dans le
 recueil de Bollandus, avec des notes
 savantes. Il y en a une *traduction*,
 par Jean Jallory, curé de Ville-Neuve
 St.-George, près Paris. L—y.

GERMAIN DE SILÉSIE (DOMI-
 NIQUE), religieux de l'ordre des
 neurs observantius réformés, s'adon-
 na à l'étude des langues orientales, et
 les professa pendant plusieurs années
 dans le couvent de Saint - Pierre in
 Montorio à Rome. On lui doit : I. *Fa-*
brica ovvero dictionario della lingua
volgare arabica et italiana, copioso
de' voci et locuzioni, con osservare
le frase dell' una et dell' altra lin-
gua, Rome, 1636, in-4^o. de 102 pag.
 Plusieurs bibliographes, trompés par
 ce titre, ont indiqué cet ouvrage com-
 me un dictionnaire de la langue ara-
 be vulgaire ; mais l'auteur préluait
 par cet opuscule au dictionnaire qu'il
 publia trois ans après ; ce n'est pro-
 prement qu'un essai de grammaire,
 auquel le P. Germain de Silésie donne
 le titre de *Introductorio manuale*
della lingua arabica volgare, et
 qu'il divise en trois parties. II. *Fabri-*
ca lingue arabicæ cum interpretatio-
ne latinâ et italicâ, accommodata
ad usum linguæ vulgaris et scriptu-
ralis, Rome, 1659 (1), in-fol. Ce dic-
 tionnaire contient 1082 pages, et il est
 rangé selon l'ordre alphabétique des
 mots italiens : les mots de cette lan-
 gue, interprétés en latin, occupent la
 droite de la page, et leur traduction
 arabe est placée à la gauche. La pré-
 face est écrite en italien, en latin et

(1) C'est par une faute d'impression que le titre
 porte, MDCCXXIIS.

e est suivie d'une introduction pour faciliter la lecture de l'ouvrage est terminée par un index latin qui manque de quelques exemplaires, et une longueur effrayante; il pages à 4 colonnes. L'auteur apprend qu'il a passé quatre-vingt, et qu'en composant pour la confection du second volume de Thoma, il a eu l'intention de faire quelques religieux destinés de l'Orient, l'étude de l'arabe. Un catalogue des livres est à l'imprimerie de la date de 1773, attribué à l'auteur l'ouvrage *Germani de Silesia anti-arabica et latina*, Rome. Enfin si nous devons nous en rapporter au conseil de Maracci seigneur de P. Germain de Silésie dans l'édition de l'Alcoran, l'auteur ne le nomme dans les préfaces. Nous ignorons l'époque de la mort de cet homme; Wadding dit qu'il partit pour les Indes de Tartarie; Wadding dans un âge très avancé, mourut qu'il mourut à Rome.

J—N.

GERMAIN (MICHEL), bénédictin, né en 1645, accompagna son père dans ses voyages en France et en Italie, et fut très utile à son confrère pour la copie des manuscrits et l'explication des textes qu'il avait le projet de publier. (Voy. MABILLON.) Il est l'auteur de son Traité de diplomatique qui fournit plusieurs pièces des Saints de l'ordre. L'excès du travail abrégé; il mourut en 1694 à St.-Germain-des-Prés, à l'âge de 49 ans. On a de lui : I.

Commentarius de antiquis regum Francorum palatiis. C'est le quatrième livre de la Diplomatique de Mabillon : il y nomme jusqu'à cent soixante-trois maisons royales ; et les discussions auxquelles il s'est livré pour en fixer la position, répandent un grand jour sur la topographie de la France dans le moyen âge. D. Martène a publié des additions à cet ouvrage dans la préface de la *Collectio veterum scriptorum*. II. *Histoire de l'abbaye royale de N. D. de Soissons*, Paris, 1675, in-4°. Elle est intéressante ; et on trouve à la fin un grand nombre de chartes et de bulles en faveur de cette abbaye, dont la fondation est attribuée à Ebroin, maire du palais, III. *Monasticon gallicanum, seu historiae monasteriorum ordinis S. Benedicti in compendium redactæ, cum tabulis topographicis centum et octoginta monasteriorum.* Cet ouvrage, que l'auteur n'eut pas le temps de terminer, était conservé dans la bibliothèque de St.-Germain-des-Prés. On en a inséré des extraits dans la *Gallia christiana*. W—s.

GERMAIN (PIERRE), habile ciseleur, né à Paris en 1647, manifesta dès son enfance de grandes dispositions pour l'orfèvrerie, qui était la profession de son père. A l'âge de dix-sept ans, il avait déjà un talent formé. A peine en avait-il vingt, que Lebrun l'employa à divers ouvrages. L'ayant présenté à Louis XIV, ce prince le chargea de la gravure des tables d'or qu'il destinait à la magnifique couverture du Recueil de ses conquêtes. Ce jeune artiste réussit si bien dans la composition et dans la ciselure des diverses allégories dont il orna cet ouvrage, que le roi lui donna différentes récompenses, entre autres un logement au Louvre. Chargé de plusieurs autres ouvrages pour orner

la grande galerie de Versailles, ainsi que les appartements du roi, sa réputation s'accrut à un tel point, que les princes et les grands de la cour voulaient aussi avoir quelques-unes de ses productions. Desirant satisfaire à l'empressement de tous ceux qui se montraient jaloux de posséder quelques-uns de ses ouvrages, sa santé s'épuisa tellement qu'il succomba à ce travail, et mourut à la fleur de l'âge, en 1682. On a de lui aussi un grand nombre de médailles et de jetons, représentant ses conquêtes de Louis-le-Grand.

P—E.

GERMAIN (THOMAS), architecte, sculpteur et orfèvre, fils du précédent, né à Paris en 1673, perdit son père à l'âge de neuf ans. Né au milieu des arts, il n'est pas étonnant que de bonne heure il ressentit les effets de sa heureuse influence. Après qu'il eut fait ses premières études dans l'atelier de Boullongne l'aîné, sa mère le fit partir pour l'Italie, sous la protection de Louvois. Mais ce ministre étant mort pendant son voyage, le jeune Germain, resté sans appui comme sans fortune, se vit contraint, pour subsister, de conclure un engagement de six ans avec un orfèvre de Rome, en se réservant néanmoins deux heures par jour pour aller dessiner au Vatican. Ayant acquis une certaine célébrité, les jésuites de cette ville le chargèrent de plusieurs grands ouvrages d'orfèvrerie, auxquels il réussit complètement. Il fit aussi, pour le grand-duc de Toscane, plusieurs bas-reliefs d'argent d'une dimension considérable, et ornés de bas-reliefs représentant l'histoire de la maison de Médicis. Ce fut pendant son séjour à Rome, qu'il contracta une liaison d'amitié avec le célèbre Legros, habile sculpteur, liaison qui lui devint extrê-

mement utile pour son talent. De connaître parfaitement l'Italie, de revenir dans sa patrie, il y mit trois ans à parcourir cette contrée, laissant partout des monuments de ses talents; entre autres, à Livourne, où il bâtit une église fort estimée. Au retour à Paris, en 1704, il eut un des trophées qui ornent les murs du chœur de Notre-Dame. Non content de la cour de France chargée de la main d'un grand nombre d'ouvriers, mais les princes étrangers, à l'instigation de l'un des autres, s'empressèrent de lui offrir leurs talents à contribution. C'est lui qui exécuta, en 1722, le buste de Louis XV, dont Louis XV fit présent à son fils de Reims le jour de son sacre. Prince, à cette occasion, lui donna un logement aux galeries du Louvre. La ville de Paris, voulant aussi honorer à cet artiste des marques de son estime, le choisit, en 1758, pour l'un de ses échevins. Ce fut la même année qu'il donna le plan de l'église de Saint-Louis du Louvre, dont il dirigea la construction. Mais Germain mourut à Paris en 1711, emportant au tombeau les regrets de ses compatriotes étrangers comme des nationaux. Le roi de Portugal ayant appris sa mort, lui fit faire un service solennel, et voulut que tous les artistes de bonne main y assistassent. La correction du dessin, la finesse de l'exécution et le goût qu'il mettait dans ses productions, distinguent particulièrement toutes ses productions. P—E.

GERMAN Y LLORENTE (JUAN NARD), peintre espagnol, né à Séville, patrie de plusieurs autres artistes renommés d'Espagne, en 1685, eut ses premières leçons de son père et de Christophe Lopez; mais son talent surpassa bientôt ses maîtres, et acquit une si grande réputation qu'en 1711, Philippe V le fit appele

le portrait de l'infant don Philippe. German exécuta cet ouvrage avec une telle perfection, qu'il reçut du roi un magnifique présent, et fut nommé peintre de la cour : mais German, avec un caractère brusque et impétueux, trouva le moyen de remplir cette place, sans déplaire au roi. En 1755, il fut créé membre honoraire de l'académie de St.-Ferdinand. Un capucin de Séville (le P. Isidore), ayant imaginé de représenter sur une arce de brebis, image des fidèles sous sa protection, German prit cette idée exécuta ces tableaux, se répandirent bientôt dans toute l'Espagne et l'Italie ; il y mit tant de vérité et de délicatesse qu'on croyait reconnaître le pinceau du fameux Raphaël. C'est ce qui fit donner à German le surnom de *Peintre de brebis*. Cet artiste mourut à Séville en 1757. Ses tableaux les plus connus se trouvent dans la même ville. Dans les dernières années de sa vie, il avait eu la manie de rembrunir ses tableaux avec de la terre (1), que la confusion qui, au temps, en est résultée dans les ouvrages de cette espèce, même le sujet qu'ils représentent. La beauté des poses et l'exactitude du dessin sont les principales qualités qui distinguent le talent de cet artiste.

B—s.

GERMANICUS (CÉSAR) vint au monde vers l'an de Rome 758. Il était le fils de Drusus Nero Germanicus, et de Antonia la jeune. Il est probable qu'il naquit à Rome, et qu'il fut élevé sous les yeux de sa vertueuse mère. Son oncle l'adopta pour fils. Germanicus fit ses premières armes à

l'âge d'environ vingt ans ; il eut un commandement en Dalmatie, province alors révoltée contre les Romains, et se couvrit de gloire dans des circonstances difficiles. La guerre finit par l'entière soumission de ce pays. L'année suivante, Germanicus passa dans la Pannonie, qui était aussi en pleine révolte, et il y eut de grands succès. Les ornements du triomphe, et les honneurs de la préture, furent sa récompense. En 765, Auguste le fit élever au consulat, sans qu'il eût exercé les fonctions de préteur. Cet empereur affectionnait Germanicus qui était son petit-neveu, et le mari d'Agrippine sa petite-fille : peu de temps avant sa mort, il lui donna une grande marque de confiance en le plaçant à la tête de huit légions stationnées sur les bords du Rhin. Ces forces imposantes, jointes aux secours puissants des alliés et à la faveur publique, rendirent Germanicus un sujet d'inquiétude pour le soupçonneux Tibère, quand celui-ci fut parvenu à l'empire. La position du jeune César devint plus critique encore par les mouvements que la nouvelle de la mort d'Auguste causa dans les armées. La révolte commença par les légions de Pannonie : celles que commandait Germanicus, étaient divisées en deux corps ; celui du haut Rhin avait pour chef Silius, et celui du bas Rhin Cécina. C'est dans ce dernier corps que la sédition éclata avec fureur : l'esprit général d'indiscipline se cachait sous des plaintes, des réclamations, des prétentions ; le temps était venu, disait-on, de hâter les congés des vétérans, d'augmenter la solde des jeunes soldats, de soulager la misère de tous, et de les venger de la cruauté des centurions. Ces légions se flattaient que leur général, trop fier pour obéir, se jetterait dans leurs bras, et entraînerait tout avec

Sorte de couleur qui sert à affaiblir les teintes.

i. Pendant ce soulèvement d'une partie de son armée, Germanicus était absent, occupé dans la Gaule à recevoir un tribut : à la nouvelle qu'il en reçoit, il part en diligence; arrivé à son camp, il convoque ses soldats : dans la harangue qu'il leur adresse, il rappelle avec éloge les victoires de Tibère, remportées dans cette même Germanie avec les mêmes légions; leur parle de la fidélité, de la soumission qu'il a trouvées partout pour l'empereur. Quand il en vient à la sédition, les plaintes, les réclamations latent de tous côtés; en même temps les acclamations se font entendre en sa faveur : on lui promet de le porter sur l'empire, s'il y prétend. A ces mots, il lui font horreur, Germanicus s'éleva de son tribunal, et veut partir. Ses soldats arrêtent leur général, et lui présentent leurs armes avec menaces, s'il ne remonte; mais lui, craignant qu'il mourrait plutôt que de trahir sa foi, tira son épée, et allait percer si l'on n'eût arrêté son bras. Ses amis profitèrent d'un moment de calme pour l'entraîner dans sa tente. On y tint conseil : le mal devenait pressant; les séditeux préparaient une députation au corps d'armée du haut Rhin, et se proposaient de saccager la ville des Ubies (Cologne). D'un autre côté, l'ennemi instruit de ce qui se passait, menaçait d'une invasion, et l'on quittait le bord du fleuve. Tout balancé, on s'arrêta au parti de supposer une lettre de Tibère, qui accordait le congé absolu après vingt ans, et la vétérance après seize, en restant sous le drapeau; on acquittait le legs d'Auguste, et on le doublait. La 21^e. et la 5^e. légion voulurent être payées sur l'heure; il fallut que leur général puisât sa bourse et celle de ses amis pour les satisfaire. Il se rendit ensuite auprès des légions du haut Rhin pour

recevoir leur serment : elles le firent, et eurent part, sans l'avoir demandé, aux mêmes faveurs qu'aux autres. Germanicus était de retour vers les troupes qu'il avait calmes quand un incident y fit de nouveau éclater la révolte. Des députés de ces légions arrivent : aussitôt les soldats insinuent que ces députés viennent invoquer les grâces qu'ils ont extorquées. Ils accusent Munatius Plancus de la députation, d'être l'auteur du sénatus-consulte rendu contre lui. Vers le milieu de la nuit, ils viennent fouler à la maison de leur général, forcent la porte, et le forcent de leur livrer le drapeau : ils courent dans les rues, insultent et veulent sacrer les députés, qui, au grand bruit, étaient accourus vers C. Cn. Plancus. Plancus échappe avec peine. Quand le jour eut paru, C. Cn. Plancus entra dans le camp des mutins en leur apprenant le sujet de la députation, il leur reprocha, avec violence, la douleur, l'atrocité de leurs violations, l'infamie de leurs exploits; profita d'un instant de calme et de stupeur, pour renvoyer les députés sous une escorte. Dans cette députation tout le monde blâmait Germanicus; il ne point se retirer auprès des troupes du haut Rhin, où il aurait trouvé l'obéissance et du secours contre les rebelles. On s'étonnait qu'il restât au milieu de ces furieux sa femme et ses fils. (Voy. AGRIPPINE I^{re}.) Il fut longtemps, consentit enfin par l'instigation de sa femme, et par l'instigation de sa femme, et l'y décida. Partant, les gémissements, les lamentations des femmes, frappent les yeux et les yeux des soldats : ils voient la femme de leur général se mettre en marche sans aucun appareil, se faire un cortège que des femmes; elle prend qu'elle se réfugie chez des étrangers. Dans ce moment, la

s souvenirs touchants, tant dans Agrippine, tout les courent après elle, et arrêché; un plus grand nombre ers Germanicus. Ce général ment, et les harangue avec et un pathétique qu'il faut Tacite. Ce discours opère tion entière : les soldats nt d'arrêter les plus sédi- e rendent eux-mêmes les s de la justice qui en est tant par un lieutenant de la égion. Germanicus ne s'op- : à ces exécutions. L'ordre ce côté, il restait beaucoup tre la férocité de la 5^e. et légion qui étaient en quar- à soixante milles de là. C'é- es qu'avait commencé la ré- que les plus grands excès : commis; mais, sans effroi tords, elles persistaient dans ortements. Germanicus equi- te sur le Rhin, et s'avança is pour les combattre, s'il é. Ses troupes étaient dé- et tout était prêt pour le des rebelles : mais, espérant chargerait eux-mêmes, e des autres légions, il vou- r. Il écrit à Cécina leur l arrivait avec des forces s, et que si les soldats ne ux-mêmes justice des plus , personne ne serait épar- lettre communiquée aux of- la plus saine partie des lé- , le jour fut fixé pour faire se sur les pervers, obsti- eur rebellion. Les soldats dans le secret eurent seuls n du châtement : le lieuten- s tribuns ne s'en mêlèrent manicus, qui s'était éloigné, de temps après que l'exécu- u. Le tableau de son camp

lui tira des larmes. Bientôt la férocité des légionnaires change d'objet : ils veulent tous marcher à l'ennemi pour expier leur fureur. Germanicus profite de cette ardeur des soldats; il jette un pont sur le Rhin, et le passe avec 12 mille hommes des légions, cent vingt cohortes des alliés, et huit corps de cavalerie. L'armée romaine fut bientôt en présence des ennemis sur le territoire des Marse; elle les surprit, et mit tout à feu et à sang dans un espace de cinquante milles. A la tête d'une partie de ses troupes, Germanicus foudit sur les Cattes, qui ne l'attendaient pas : leur capitale fut brûlée, et tout leur pays ravage. Les vainqueurs eurent ensuite à faire de plus grands efforts : Arminius, le plus terrible ennemi des Romains dans la Germanie, appelle contre eux toutes les nations aux armes. Il parvient à soulever les Chérusques, et toutes les peuplades voisines. Dans sa ligue, il entraîne Inguiomar, son oncle, général distingué. Pour diviser des forces si considérables, Germanicus envoie Cécina et d'autres lieutenants avec des troupes se porter sur divers points. Les Bructères sont mis en fuite, et taillés en pièces : on pénètre jusqu'aux extrémités de leur pays. Près delà, se trouvait la forêt de Teutberg, où l'on disait que Varus et ses légions étaient restés sans sépulture. Le général romain éprouva le désir et le besoin de rendre les derniers devoirs au chef et aux soldats. Toute son armée partagea ce pieux sentiment : on pénétra dans les profondeurs de la forêt, guidé par quelques témoins du désastre, qui avaient échappé au carnage ou aux fers. Tout fut reconnu autant qu'il pouvait l'être. Enfin, après un laps de six ans, les ossements de trois légions furent inhumés par toute l'armée. Germanicus posa, le premier, du

gazon, sur le tombeau qu'on éleva. Occupé de son grand objet, il se mit à la poursuite d'Arminius, qui s'enfonçait dans des lieux impraticables; il l'atteignit enfin, et fit avancer sa cavalerie pour le chasser d'une plaine qu'il occupait. Le général ennemi avait averti les siens de se replier et de s'approcher de la forêt: aussitôt il fit donner le signal de l'attaque à ceux qu'il y avait embusqués. La vue d'une nouvelle armée troubla la cavalerie romaine, qui se renversa sur les cohortes envoyées pour la soutenir, et les entraîna dans sa fuite. Le désordre devenait général, et ils allaient tous être poussés dans un marais, quand Germanicus fit avancer les légions en ordre de bataille. Ce mouvement intimidant l'ennemi, rendit la confiance aux Romains, et l'on se retira avec un égal avantage de part et d'autre. Germanicus ayant ramené son armée vers l'Ems, rembarqua ses légions sur sa flotte. Comme il avait à cœur de terminer lui-même la guerre contre les Germains, après trois campagnes, il forma la résolution de tenir la mer la campagne suivante; il y devait trouver une route facile pour les siens et inconnue à l'ennemi; il embarquait ses convois avec ses légions et sa cavalerie, et, en remontant par les fleuves, ses troupes arrivaient toutes fraîches au centre de la Germanie. En conséquence, Cécina et d'autres lieutenants furent préposés à la construction des vaisseaux: mille parurent suffisants. L'île des Bataves fut assignée pour le rendez-vous de la flotte: quand elle fut arrivée, Germanicus y distribua ses légions et les alliés, et entra dans le canal de Drusus, d'où il gagna l'Océan par les laes. Il arriva ainsi à l'embouchure de l'Ems: l'armée traversa ce fleuve, et prit ses campements. Le Vésur coulait entre les Romains et les

Chérusques. Germanicus apprit qu'Arminius avait lieu pour combattre, et craignait la nuit d'attaquer son camp. Voyant ainsi à la veille d'un événement décisif, il voulut lui-même les dispositions à prendre dans ces conjonctures, et les entendre s'exécuter. La nuit venue, les routes détournées, en peu de bête et suivi d'un grand nombre de gens, il traverse les rues du camp à chaque tente: il se dirige vers la plaine, et les gens qu'on fait de lui. L'ennemi, par sa naissance, l'autre sa bravoure, et sa patience, s'attendait à l'égalité de son caractère. Germanicus mettait de lui marque de sa confiance sur le champ de bataille, en immolant les peuples de la paix à sa gloire. Les deux armées se préparèrent par les harangues de l'un et de l'autre à brûler de combattre dans la plaine d'Idistavimus, entre le Vésur et l'Ems: derrière s'élevait une ligne de bataille des barbares. Germanicus et les Chérusques se portèrent à l'embouchure de la plaine et l'entrée de la mer. Les Chérusques se portèrent à dessein de tomber sur les Romains pendant le combat, et fit marcher son armée en avant: les auxiliaires romains étaient à la tête, et les légions romaines à la suite le général avec les cohortes prétorienne et l'élite de la cavalerie. Après lui quatre autres légions, les troupes légères et les alliés. Germanicus s'aperçut que les Chérusques en avant par un excès d'ardeur, et prit l'ordre à sa meilleure disposition pour prendre en flanc, et à l'arrière, et les lieutenants de les tourner à dos avec le reste

omet de les soutenir à propos. Pendant huit aigles se font voir présenter dans la forêt; ce brillant drapeau attire l'attention du général romain; il crie de marcher, de suivre les ordres de Rome, ces dieux des Romains. Aussitôt l'infanterie engagea le combat, en même temps que la cavalerie porta sur les flancs et les derrières de l'ennemi. Ses deux ailes furent mises en déroute; les Chérusques, postés entre ces deux corps sur les hauteurs, en furent délogés: d'un lieu d'eux on distinguait Arminius, qui de la main et de la voix s'efforçait de soutenir le combat. Il s'était jeté sur les archers romains, et les avait rompus, s'ils n'eussent été protégés par les cohortes des Rhètes, des Helvètes et des Gaulois. Malgré ces obstacles, il se fit jour par ses efforts; et ceux de son cheval, s'étant levés, ont fait le visage de son sang pour ne pas être reconnu. Inguiomar se sauva à la même heure. Le carnage que les Romains firent des ennemis, dura depuis six heures du matin jusqu'à la nuit. Un monument de cette victoire fut élevé, avec un trophée où l'on inscrivit le nom des nations vaincues. La vue de ce monument outra les Germains de douleur et de rage, plus que tout ce qu'ils avaient fait faire. Bientôt ils se mirent à parler de combats; ils coururent avec leurs armes, harcelèrent les Romains par de petites incursions subites, et enfin choisirent un champ de bataille. C'était un lieu fermé par le fleuve et par des montagnes: dans l'intérieur, une plaine fertile et humide; un marais profond entourait la forêt de tous côtés, hors d'un seul où les Angrivariens avaient creusé une large chaussée pour se faire une barrière. Ce fut là que se livra le combat. L'infanterie ennemie; la cavalerie se cacha dans des bois voisins. Germanicus n'ignora rien de ces dispo-

sitions; il se chargea de l'infanterie et de la forêt, se réservant l'attaque de la chaussée comme la chose la plus difficile. Ses soldats se trouvaient dans une mauvaise position, étant comme au pied d'un mur, en butte à tous les traits qui leur étaient lancés d'en haut. Le général romain sentit que le combat de près était inégal: il fit retirer un peu ses légions, et fit avancer les frondeurs et les machines qui, à force de traits, balayèrent le rempart: il fut bientôt forcé. Germanicus se jeta le premier dans la forêt avec les cohortes prétoriennes. Là on se battit corps à corps. L'ennemi avait à dos le marais; les Romains étaient enfermés par le fleuve ou les montagnes. Il n'y avait, pour les deux partis, de salut que dans la victoire. Les Germains, dit Tacite, n'étaient pas inférieurs aux Romains en courage; mais la nature du combat et des armes leur donnait du désavantage. Ils furent forcés de céder. Arminius lui-même, comme s'il eût été rebuté de la continuité du péril, ou affaibli par sa dernière blessure, se retira. Inguiomar, au contraire, volait de rang en rang. Germanicus, pour être mieux reconnu, avait ôté son casque: il criait à ses soldats de s'acharner au carnage; de ne point faire de prisonniers; que la guerre ne pouvait finir que par l'extermination de l'ennemi. Ses légions se baignèrent jusqu'à la nuit dans le sang. Le général romain, après avoir donné des éloges publics aux vainqueurs, fit dresser un trophée avec cette inscription: *L'Armée de Tibère César, victorieuse des nations entre l'Elbe et le Rhin, a consacré ce monument à Mars, à Jupiter et à Auguste.* On voit que Germanicus ne disait rien de lui. L'été s'avancant, il renvoya une partie des légions par

re dans leurs quartiers d'hiver, et barqua le reste sur sa flotte pour gagner, par l'Ems, l'Océan. Elle y fut bientôt assaillie par une horrible tempête, emportée et dispersée en toute mer. Une partie des vaisseaux fut engloutie; un plus grand nombre fut jeté sur des îles éloignées. La trirème de Germanicus aborda seule au rivage des Canques. On le voyait courir jour et la nuit sur les rochers et sur les promontoires, s'écriant *qu'il était indigne d'une si grande calamité*. Ses amis eurent de la peine à l'empêcher de se précipiter dans la mer. Le bruit de ce désastre redonna de l'espoir aux Germains; mais Germanicus n'en fit que plus d'efforts contre eux. Il envoya Silus contre les ennemis, avec trente mille hommes de pied et trois mille chevaux. Il marcha lui-même avec de plus grandes forces contre les Marses. Il eut le bonheur de recouvrer encore une des aigles de Varus. Animé par ces succès, il pénétra dans l'intérieur du pays, et porta la dévastation. Rien ne put résister devant lui : la consternation fut générale chez l'ennemi, qui passa tout disposé à demander la paix; une autre campagne aurait suffi pour terminer cette importante guerre. Germanicus ne voulut pas laisser cette victoire à Germanicus, qui la sollicitait; mais il chercha à le dédommager par un second consulat. Le héros céda à ses défiances ou à l'envie. Un arc de triomphe fut élevé en mémoire de ce qu'il avait recouvré les aigles perdues de Varus. Il triompha des Chérusques, des Cattes et des autres nations qui habitaient entre le Rhin et l'Elbe. Ses cinq enfants l'accompagnaient sur son char. L'empereur trouva, dans ces mouvements qu'éprouvoient les royaumes de l'Orient et les provinces de l'Asie, un prétexte ho-

norable pour éloigner Germanicus. Il ne voyait que lui qui, par sa sagesse, pût calmer ces troubles. La conséquence, un décret du sénat déféra le gouvernement de toutes les provinces au-delà de la mer, à une autorité supérieure à tous leurs commandants. Tibère, retiré de la Syrie Silanus, qui était gouverneur, et lui avait substitué Pison, homme d'un caractère violent et incapable d'égards, dont l'esprit était exalté par la naissance et le crédit de Plaucine, sa femme. Le nouveau commandant croyait qu'on l'avait envoyé en Syrie pour réprimer l'ascendant de Germanicus. Il était certain que Livie avait commandé à Plaucine de faire valoir Agrippine par des rivalités de femme. Germanicus, dans son voyage pour se rendre en Orient, vint à Athènes, et, par égard pour cette ville célèbre et alliée de Rome, il y parut avec un seul licteur (il était alors consul). Les Grecs le reçurent avec les honneurs les plus recherchés. De là, gagnant l'Éubée, il traversa Lesbos, et parvint à une partie de la Thrace, et pénétra par la Propontide jusqu'à l'embouchure de l'Euxin, curieux de visiter les lieux intéressants par leur antiquité et leur renommée. Les ruines d'Attirèrent à leur tour ses regards. Il fut dès son séjour à Athènes qu'il fut son, qui était, pour ainsi dire, la poursuite du consul, commençant à exécuter son projet de l'insulte à son occasion, il prodigua aux Athéniens les outrages et les reproches les plus sanglants. Accélérant en sa navigation à travers les Cyclades, il atteignit Germanicus à Byzance. Celui-ci n'ignorait pas à quelles sévérités il était réservé; mais il mettait tant de douceur dans ses discours, qu'il céda, que voyant une tempête

Pison contre des rochers, es vaisseaux à son secours si son ennemi. Pison n'en vici : dès le lendemain il vança Germanicus. Arrivé s'attacha à gagner l'armée s moyens de corruption : s'en faire appeler le père . Plancine, de son côté, en invectives contre Agrippanicus. Ce dernier savait l'Arménie lui parut deman niers soins. Elle n'avait pas i : les vœux de la nation au trône Zénon, fils du t. Germanicus s'y rendit, a de sa main Zénon dans rtaxate. Les royaumes de et de Com-gène, devenus romaines, eurent des Ror commandants. La satis-pouvait goûter Germani-oublée par les chagrins que l'orgueil de Pison, qui, ayant e de conduire lui-même, e, ou d'y faire conduire, s, une partie des légions, as exécuté. Ils se rencon-rhe. Pison affectait de ne die, et Germanicus de ne cer : celui-ci était doux ; mais aigrissaient ses res-Enfin, ils eurent une en présence de quel-unes. Germanicus com-son répondit. On vit, dit ns l'un ce que produit la dissimule, et dans l'autre qui s'excuse. Ils se quit- : une haine concentrée. de Pison éclata un jour stin que leur donnait le bathéens. Des couronnes t offertes aux convives : Germanicus et d'Agrippine grand poids ; celles de Pi-utres convives, assez légè-

res. Pison se permit de dire que ce festin était donné au fils du premier des Romains, mais non pas au fils du roi des Parthes ; et en même temps il jeta sa couronne. Germanicus dévorait ces outrages. Quelque temps après il fit un voyage en Égypte, pour en visiter les antiquités, et se rendit agréable à la multitude en marchant sans gardes, avec la chaussure et l'habit grecs. A son retour, il trouva abolis ou changés les régle-ments qu'il avait faits relativement aux villes et aux légions. Il se répandit en reproches contre Pison, qui s'en vengea, en lui donnant de nouvelles mortifications. Vers ce temps, Germanicus tomba malade à Antioche. Il était à peine rétabli, qu'il éprouva une rechute. La persuasion que Pison l'avait empoisonné ajoutait à la violence de son mal. Des émis-saires semblaient ne venir que pour en épier les progrès. Germanicus était en proie aux ressentiments et aux alarmes. Il écrivit à Pison qu'il rom-pait avec lui. Pison ne balança plus, et se mit en devoir de quitter la Syrie. Germanicus eut encore une leur d'espérance ; mais bientôt un affaïssement total l'avertit que sa fin approchait. Alors il s'adressa à ses amis qui l'entouraient, et leur fit un discours qu'il faut lire dans Tacite, si l'on ne craint pas d'être attendri. Il y dénonce Plancine et Pison comme ses empoisonneurs, et demande ven-geance de leur crime. Il adressa en-suite quelques mots à sa femme (Voy. AGRIPPINE I^{re}.) ; et peu de temps après, il expira, à l'âge de trente-quatre ans, l'an 19 de J. C. La mort prématurée de ce héros causa, dans la province et chez les peuples voisins, un deuil universel. Les nations étrangères, les rois pleu-rèrent ce grand homme, si affable

ur les alliés, si doux pour les ennemis, dont l'aspect et les discours primaient également la vénération. C'est le portrait qu'en fait Tacite. Avant de brûler le corps de Germanicus, on l'exposa nu dans le *forum* antioche, lieu destiné à sa sépulture. Il ne fut pas constant qu'il portât des traces de poison. Agrippine recueillit les cendres de son mari, et s'embarqua avec ces tristes restes. A la nouvelle que Germanicus avait cessé d'exister, il n'y eut point de douleur comme celle qui se fit sentir à Rome. Pour la soulager et y donner le change, on inventa de nouveaux honneurs sur être décernés à sa mémoire. Il fut créé que le nom de Germanicus se chantait dans les hymnes des Saisons; qu'il y aurait toujours aux spectacles sa chaire curule, à la place réservée aux prêtres d'Auguste, et qu'au-dessus de cette chaire on placerait des couronnes de chêne; qu'à l'ouverture des jeux du cirque, on promènerait une statue en ivoire; que les flamines ou les augures qui lui succéderaient, ne seraient jamais pris que dans la maison de Jules. On lui éleva un tombeau à Antioche, et de nouveaux arcs de triomphe à Rome, au bord du Rhin, et sur le mont Amanus en Syrie, et une inscription qui rappelait ses exploits, et portait qu'il était mort pour la république. Les restes de Germanicus furent déposés dans le tombeau d'Auguste: mais la pompe de ses funérailles ne répondit pas au soil et aux honneurs publics. Les images de ses aïeux n'y furent point étendues: la sienne ne fut point placée devant le lit funéraire; on ne prononça point de vers, ni d'éloges funéraires. Tibère avait supprimé pour lui ce qui avait été, de tout temps, observé aux obsèques des grands. Germanicus laissa six enfants de son

mariage avec Agrippine; il en eut neuf: le plus connu est le traître Caligula. Quoique Germanicus soit mort si jeune, et qu'il ait été peu de temps à la tête des armées, il a composé plusieurs ouvrages, et des loisirs d'un esprit cultivé. Dans sa première jeunesse, et pendant son premier consulat, il s'était exercé à la plaidoirie. Suétone parle de plusieurs poésies qu'il avait composées en vers, et Plinè d'un poème à la louange d'un cheval à qui Auguste avait élevé un tombeau. Ovide, qui avait écrit des *Fastes* à Germanicus, loue son éloquence et ses vers. Il ne nous reste que quelques ouvrages de Germanicus que l'on a traduits en vers des Phénomènes de Cratée, et quelques épigrammes: on trouve dans le recueil intitulé, *Opera minia familiae Casareæ*, Coblenz, 1715, petit in-8°. La vie de Germanicus a été écrite par de Beauvoisine, Leyde, 1741, petit in-8°. Germanicus est le héros et le titre de plusieurs tragédies. (Voy. BOURSULT, *Œuvres*, NIA, PRADON.) Q. R.

GERMON (BARTHÉLEMI), jésuite, né à Orléans en 1663, entra dans la compagnie de Jésus à l'âge de dix-huit ans, et y fit d'excellentes études. Il écrivait en latin avec pureté et avec élégance: il cultivait au même champ de l'érudition, et y acquit des connaissances fort étendues. On a reproché d'être parfois léger et de ne pas ce qu'il avance, et d'ériger en principes ce qu'il eût fallu comme par prouver. Son style est polémiq. diction séduisante, et il met dans la discussion la décence et les ménagements convenables. Il se rendit célèbre par une dispute avec les jésuites de St-Maur au sujet de la *Diplomatique* de dom Mabillon, et y avait vingt ans que ce même ouvrage avait paru; et sa répu-

ermie, lorsque le P. Germon l'attaqua. Il publia plusieurs dissertations, où que les diplomes sur les Mabillon appuyait les rçait tracées, n'étaient point reproche de supposition, séquence ne portant que lement incertain, elles ne ucune confiance. D. Mabillas devoir répondre à cette ion qu'il craignit son admoins encore qu'il le méss parce qu'il haïssait les qu'il ne les croyait bonnes pendant comme il avait ent à sa Diplomatique, mis sous presse, il procaasion pour donner une ce et plus de développepreuves, et il répondit ns du P. Germon sans le lui-ci ayant continué l'atillon se tut; mais dom ion confrère, contre lete avait aussi dirigé quelentra en lice, et dom eve de Mabillon, se joiLes savants prirent parti tre. Le P. Germon eut les Raguët, ou du moins a ouvrage qui lui est attriDiplomatique bénédictine suffrages les plus impode l'abbé Fontanini, proquence à Rome, de l'abbé Giatti, jurisconsulte de t même du P. Papebrock, uoique dom Mabillon n'eût

eroit une note insérée dans la *Bibliographie et critique* de dom Lererf, is, suivant Bayle, l'interêt de la it mis au P. Germon la plume à la *Diplomatique*, mais une vengeance stensier de ce que dom Mabillon y P. Papebrock, un de ses membres. epebrock du moins n'aurait point intiment; il remercia au contraire l'avoir si bien écrit sur cette marisa à publier qu'il était en tierc-

réfuté dans ce livre même, etc. La plume du P. Germon, faite pour le genre polémique, privée d'aliment par la fin de cette discussion, chercha à s'exercer sur d'autres matières. C'était le temps où les questions sur la grâce agitaient les esprits. Germon attaqua l'Histoire de la congrégation *de auxiliis* du P. Serry, dominicain français et professeur de théologie à Padoue. Le religieux défendit vigoureusement son ouvrage; et cette nouvelle lutte donna lieu à plusieurs écrits de part et d'autre. Le P. Germon mourut à Orléans, le 2 octobre 1718. Les ouvrages qu'il a laissés, sont: I. *De veteribus regum Francorum diplomatibus dissertatio*, Paris, 1703, in-12, adressée à dom Mabillon. Cette dissertation fut suivie de deux autres, en 1706 et 1707. Il en publia même une quatrième. Dom Mabillon avait répondu à la première dans son Supplément. Dom Constant répondit aux autres par deux écrits intitulés, l'un *Vindicte mancriptorum codicum*, et l'autre *Vindicte confirmatæ*. (Voy. CONSTANT.) Blaise Garofalo prit aussi la défense de Mabillon, par l'ouvrage suivant, qui parut sous le nom de *Scipio Maranta Messanensis: Expostulatio in B. Germonium pro antiquis diplomatibus et codd. mss.*, Messine, 1708, in-8°. Pour toute cette querelle on peut consulter l'*Histoire des contestations sur la Diplomatique* (attribué à l'abbé Raguët), Paris, 1708, in-12; Naples, 1767, in-8'. II. *Lettres et Questions importantes sur l'Histoire des congrégations de*

AUXILIIIS. Le P. Serry, contre lequel ces lettres étaient dirigées, y répondit par un gros volume in-12. Germon répliqua par l'*ERRATA de l'Histoire*

ment de son avis: *Tu porrò..... audacter testare quàm totus in tuam sententiam iyerim*. Exemple remarquable et trop rare de l'amour du vrai l'emportent sur les suggestions de l'amour-propre!

des congrégations, etc. , et s'attira de la part de son adversaire un nouveau pamphlet, sous le titre du *Corrocteur corrigé*; écrits qui sont aujourd'hui de très peu d'intérêt. III. *Traité théologique sur les cent-une propositions énoncées dans la bulle Unigenitus*; ouvrage adopté par le cardinal de Bissy, et qu'il publia sous son nom.

L—Y.

GERMONDA de Montpellier. *Voy. FIGUIER.*

GERMONIO (ANASTASE), archevêque de Tarentaise, habile canoniste et jurisconsulte, né à Sala au mois de mars 1551, était issu de l'ancienne et noble famille de Ceva en Piémont. Il quitta entièrement ses études, à seize ans, pour se livrer aux dissipations de son âge; mais il les reprit neuf ans après, et avec une telle ardeur, qu'il eut bientôt réparé le temps perdu (1). Après avoir suivi les cours de l'université de Turin, qui comptait alors, parmi ses professeurs, Jean Manuce et Pancirole, il se rendit à Padoue, où il étudia plusieurs années sous Menochius. De retour à Turin, il reçut le Laurier doctoral de la main de Pancirole; et ayant embrassé l'état ecclésiastique, il fut chargé d'expliquer le droit canon. La réputation dont il jouissait déjà, attira à ses leçons un grand nombre d'auditeurs, et lui mérita des distinctions flatteuses. Lorsque Jérôme de la Rovère, archevêque de Turin, fut élevé au cardi-

nalat, Germonio l'accompagna où il reçut du souverain un accueil très favorable. Il fut référendaire des deux sacrés, protonotaire apostolique. Le pape l'autorisa à continuer le commentaire des Décrétales, et à en éclaircir les difficultés par des notes. Le cardinal d'Urbain le choisit pour gouverneur de la cour romaine; et de cet emploi avec tant de succès, qu'il se concilia l'estime de tous, sans rien perdre de la faveur du pape. Le duc de Savoie l'ayant rappelé en Piémont, que temps après, lui donna dans l'administration, et la création de ses services, le cardinal en 1608, à l'archevêché de Tarentaise. Il fit réparer et agrandir le palais archiepiscopal, fit réviser le bréviaire romain dans sa capitale, et obtint pour ses chanoines le privilège de porter le camail. Germonio s'occupait de choses utiles, et importantes pour son église, lorsqu'il fut envoyé en ambassade au roi de France, près de Philippe le Grand, à Madrid le 4 août 1610, et fut inhumé dans le monastère des hiéronymites, à Pancirole, le 25 août 1610. Il est le P. Possevin ou Possevinus. Germonio avec éloge. Aliouze le nomme à tort *Germonio*, les continuateurs de Morand ont une faute plus grande, en donnant deux articles, l'un d'Anastase *Germain*, et l'autre de l'Anastase *Germonio*; il faut signaler cette erreur, parce qu'elle a été répétée en partie dans le *Dictionnaire universel*, et qu'elle l'est encore par la suite, de ce jurisconsulte: I. *Possevinus in quibus latet dignitas defenditur*, Turin, 1649. Il y soutient la su-

(1) C'est Pancirole qui rapporte cette particularité, et dit que Germonio fut un élève de son maître, et qu'il fut nommé au cardinalat par le pape Sixte V. Mais il est évident que Germonio n'avait réparé ses études qu'à dix-huit ans. La preuve en est que Pancirole, qui était son maître, et qui était âgé de quatre-vingt ans, ne le nomme que comme un élève, et non comme un maître. C'est Pancirole qui rapporte cette particularité, et dit que Germonio fut un élève de son maître, et qu'il fut nommé au cardinalat par le pape Sixte V. Mais il est évident que Germonio n'avait réparé ses études qu'à dix-huit ans. La preuve en est que Pancirole, qui était son maître, et qui était âgé de quatre-vingt ans, ne le nomme que comme un élève, et non comme un maître.

lien, la seule des lan-
 ges qui fût alors fixée par
 œuvre dans plus d'un
*imadversionum tam ex
 io quàm casareo, libri
 586*, in-fol. III. *Para-
 s quinque Decretalium*,
 in-fol. IV. *De sacrorum
 is libri tres, necnon
 postolicis*, Rome, 1597,
*sertio libertatis, immu-
 clesiasticæ*, ibid., 1607,
 ir y défend les droits ou
 ns de la cour de Rome
 publique de Venise, et
 ompensa en le nommant
 basilique de Sainte Ma-
 VI. *De legatis princi-
 lorum, libri tres*, ibid.,
 . Germonio a publié lui-
 dition où ces ouvrages
 , Rome, 1623, in-fol.
clesiæ Tarentasiensis,
 , 1620; in-4°. Lyon,
 ont les actes du synode
 loutiers, le 5 mars 1619.
*plarum pastoralium ad
 vulum Tarentasiensem*,
 dine, 1620, in-4°. Par-
 zes qu'il a laissés manus-
 rait une correspondance
 avec S. François de Sales,
 s des négociations qui lui
 nfiées, et ceux de sa pro-
*rebus Anastasii Germonio-
 ipsius vitæ*. W—s.
 R (HENRI), évêque de
 lanemark, n-quit à Co-
 1629, et fit ses études
 et en Angleterre. Revenu
 s, il obtint une place de
 bircherod en Selande.
 guerre de 1657, entre le
 t la Suède, son presby-
 six fois. Ayant pris la
 tendit avec Stenwinkel,
 et entreprenant, pour

faire enlever l'importante forteresse de
 Cronembourg aux Suédois, qui s'en
 étaient emparés: mais il fut pris, et mis
 en prison. Pendant plus de trois mois,
 il fut chargé, aux mains et aux pieds,
 de chaînes pesantes, et, pendant six
 heures, on le mit à la question pour
 lui arracher des aveux. Son procès
 ayant été instruit, il fut condamné à
 être décapité: mais le roi de Dane-
 mark fit des représentations en sa
 faveur, et les Suédois se contentèrent
 de lui faire payer une forte rançon.
 La paix ayant été conclue en 1660,
 Gerner reprit ses fonctions; et, en
 1693, il fut nommé évêque de Wi-
 borg en Jutland. Il mourut, en 1700,
 étouffé par un morceau de viande
 qu'il ne put parvenir à avaler. On
 voit encore dans l'église de Bircherod
 les chaînes dont il avait été chargé
 dans sa prison. On a de lui divers ou-
 vrages, dont nous citerons les sui-
 vants: I. *Traduction d'Hésiode en
 vers danois*, Copenhague, 1670.
 II. *Ortographia danica*, en danois,
 avec une instruction sur la manière
 de prononcer l'anglais, Copenhague,
 1679. III. *Epitome philologiæ da-
 nicæ*, en danois, ibid., 1692. — Un
 de ses petits-fils, Henri GERNER s'at-
 tacha à la communauté des Hermites,
 et publia, en langue danoise, à
 Copenhague, en 1772, une *Relation
 de sa vie avec des renseignements
 sur les Frères évangéliques*. — GER-
 NER (Henri), marin et très habile con-
 structeur de vaisseaux, était arrière-pe-
 tit-fils de l'évêque de Wiborg. Né à
 Copenhague en 1742, il séjourna en
 Angleterre, en Hollande et en France,
 pour y étudier l'architecture navale.
 Après avoir passé par les grades in-
 férieurs de la marine, il fut chargé de
 diriger les constructions navales dans
 le grand chantier de la flotte à Copen-
 hague; et, en 1781, il obtint le

titre de commandeur de la marine. Plus de cent vaisseaux, de diverses grandeurs, ont été construits d'après ses dessins. Il a inventé, de plus, des machines propres à plusieurs usages économiques. La société royale des sciences de Copenhague lui décerna le prix pour un Mémoire sur la meilleure manière de nettoyer les bassins d'eau douce, et l'admit parmi ses membres. La société économique couronna un autre Mémoire de Gerner, destiné à faire connaître une méthode nouvelle de sécher les grains. Dans ses heures de loisir, il composa en danois un Recueil poétique, ayant pour titre, *Chants pour l'amusement des marins danois*, Copenhague, 1780: ce Recueil a été traduit en allemand par le professeur Christiani, de Kiel, et imprimé à Dessau en 1782. La mort du commandeur Gerner, arrivée vers la fin du dernier siècle, fut un deuil public; et on lui fit les obsèques les plus distinguées, pour payer un tribut solennel à ses vertus et à ses talents.

C—AU.

GERNLER (JEAN-HENRI), né à Bâle en 1727, y mourut en 1764. Il se distingua par ses connaissances dans l'histoire et dans la littérature anciennes. En 1754, il obtint la chaire d'histoire à l'université de sa patrie. Il a publié différentes dissertations: *Bigæ historicorum graecorum Herodoti atque Thucydidi*, 1742; — *De difficultatibus studii linguae graecae levandis*, 1744, etc.

U—I.

GERSDORF (JEAN), médecin, né au commencement du xvii^e siècle, est regardé à juste titre comme un des restaurateurs de la chirurgie en Allemagne. Il a, le premier, tracé des préceptes judicieux, et publié des documents exacts sur la chirurgie militaire. L'ouvrage allemand, *Feldbuch der Wundarznei*, qu'on lui doit, imprimé

à Strasbourg en 1517, est en bois; réimprimé à Francfort le Mein, 1526, in-4^o, 1544, 1551, in-fol., fig., ibid., 1551, a paru en latin sous le titre *De chirurgiâ et corporis anatomia*, Strasbourg, 1544, Francfort, 1551, in-8^o. Il a été traduit en hollandais, Amsterdam, ibid., 1622, in-4^o, fig. Ce livre, en grande partie calqué, au rapport de Boerhaave, sur la chirurgie de Galien, ce livre est précieux surtout pour l'histoire de l'art, par les détails curieux qu'on y trouve sur certains points de doctrine et de pratique. C'est ainsi que dans l'ampputation, il conseille de ramener la peau sur le tégument, de l'y retenir au moyen d'un bandage serré, et de recouvrir d'une vessie. Les objets de détail que l'auteur a traités dans ce livre ne sont pas moins dignes d'être connus; y parle entre autres des maladies de la peau; l'on y trouve surtout des notions positives et fort exactes sur le lèpre en particulier.

GERSDORF (ADOLPHE-DE), laborieux physicien et philosophe, né à Rengersdorf dans la Haute-Lusace le 20 mars 1744 par goût les sciences exactes et à la physique. Il fut, en 1772, fondateur de la société des sciences à la Haute-Lusace, et publia différents écrits: I. *Essai pour fixer les limites des montagnes des Cébes qui séparent la Bohême et la Lusace*, Leipzig, 1772, in-4^o. II. *Pouzzolane, et de la manière de l'employer utilement dans les constructions*, traduit du français de M. de Linné, avec des notes, Dresde, 1784. III. *Précautions à observer pendant l'orage*, Görlitz, 1798, in-8^o. IV. *Observations sur l'électricité atmosphérique*, ibid., 1802

hebdomadaire de Wittem-
 rnal de la Haute-Lusace,
 in géographique de Fabri
 plusieurs Mémoires de cet
 est mort le 16 juin 1807.
 - Auguste DE GERSDORF,
 l'électeur de Saxe, et se-
 tat pour la guerre, général
 et chef du corps de génie
 à Dresde en 1705, et
 février 1787, a publié des
 ns générales et particu-
 e commerce tant intérieur
 r, et sur la perception de
 mpôts, qui, dans diffé-
 roits, est fort mal enten-
 core plus mal appliquée,
 1, 1775, in-4°. ; Leipzig,
 1°. — Henriette-Catherine
 RE, née baronne de Friesen,
 Sulzbach en 1648. Elle
 ua par un goût éclairé et
 onnaissances dans les lan-
 ntales : elle mourut le 5
 6. Son neveu, le fameux
 Zinzendorf, prononça son
 bre, et composa aussi la
 ui fut exécutée à son enter-
 lle est auteur de *Poésies re-*
 et de *Réflexions poétiques*,
 té revues et corrigées par
 et Schlegel, et publiées
 mort à Halle, 1729, in-8°.

B—B—D.

EN ou GESSEN (L'abbé
 sous ne faisons mention de
 ue parce que des autorités
 les, Bellarmin, Mabillon,
 cité l'auteur de *l'Imitation*
 , sous le nom d'un individu
 gué, quoique inconnu. On a
 jusqu'à graver son portrait
 plusieurs éditions de *l'Imi-*
 après un manuscrit anonyme
 effigie d'un moine ; et son
 é inséré dans le Ménologe
 icains. Le manuscrit d'Arone

dans lequel seul l'auteur est dénom-
 mé ainsi et qualifié abbé, est le titre
 principal, quoique sans date, qui a
 fait supposer un personnage distinct
 de Jean Gerson, chancelier de l'église
 de Paris, auquel *l'Imitation* était gé-
 néralement attribuée. (*Voyez* Jean
 GERSON.) Cependant aucun témoi-
 gnage, soit des historiens, soit des
 monuments, n'a prouvé l'existence
 de ce personnage. Il a été créé, par
 Cajétan et Valgrave, abbé de Saint-
 Étienne de Verceil, d'après une note
 manuscrite alléguée sans être produite :
 il a été fait contemporain de Saint-
 François d'Assise, sur une maxime
 de ce Saint, citée au présent par
 l'auteur de *l'Imitation* ; enfin, on
 l'a fait originaire de Cavaglia près
 de Verceil, d'après l'inscription d'un
 manuscrit allemand sous le titre de
Joannes de Canabaco, dont le pré-
 nom a été pris pour celui de Gersen,
 et le surnom pour le lieu appelé *Ca-*
belliacum, vulgairement *Cavaglia*,
 où existait, dit-on, une tradition sur
 une famille de Gersen. Mais, pour
 appuyer l'existence de cette tradition
 prétendue, il manque : 1°. le témoi-
 gnage des historiens du pays. Jean-
 Baptiste Modène, dans son histoire de
 Verceil, ne dit pas un mot de *Gersen* ;
 il dénomme seulement un Jean Scot,
 abbé de Verceil. François-Augustin
 della Chiesa est le premier qui, dans
 son *Historia chronologica abbatum*
Ped-montanæ regionis, donnée en
 1645, ait fait mention d'un Jean Ger-
 sen, abbé de St.-Étienne de Verceil,
 de 1220 à 1250, qu'il dit avoir com-
 posé le livre de *l'Imitation* de J. C.
 Néanmoins, il n'en avait point parlé
 dans son catalogue *Di tutti li Scrit-*
tori Piemontesi, publié en 1614
 avant l'époque de la contestation sur
 l'auteur de *l'Imitation*. Il manque,
 2°. le témoignage des historiens de

ordre des bénédictins, la vraie famille de ce personnage, s'il eût existé. Mais Grithème, Arnold Wion, Pierre Ricorati, n'en offrent aucune trace; et les bénédictins français, quoique enfants de Saint-Maur, réputé le fondateur de Saint-Étienne de Vercell, n'en ont eu aucune tradition: ils ont même, en 1520, dans l'édition de Badius, revendiqué l'*Imitation*, contre Gerson, en faveur de Kempis. Il manque, 3°. le témoignage des monuments. M. l'abbé Cancellieri a cité, de nos jours, une note manuscrite, mentionnée dans un Mémoire de M. Capione, qui l'avait reçue de Jacques Durandi, lequel la tenait de l'abbé Joseph Frova. Cette note, annoncée comme dénommant un Jean Gersen, religieux de Saint-Étienne de Vercell, n'a pas été plus authentiquement produite que celle de Cajetan: au contraire, la correspondance de l'abbé Frova lui-même, rapportée par son mort, atteste qu'il n'a trouvé ni dans le monastère de Saint-Étienne, ni dans celui de Saint-André de Vercell, aucun religieux du nom de Gerson. (V. FROVA.) Cependant Valart, ayant rencontré un abbé de St. André, à l'époque de 1320, ami de S. François d'Assise et maître de S. Antoine de Padoue, en a fait l'auteur de l'*Imitation*, sous le nom de Jean Gersen, tandis que cet abbé de Saint-André se nommait Thomas *Gallus* ou *Gallo*. (V. GALLUS.) Reste enfin le témoignage du manuscrit d'Arone, qui ne désigne Gersen, comme distinct de Gerson, non par la différence vocale d'une syllabe, et par la qualité commune d'abbé. Ce manuscrit, apporté de Gènes en 1570, fut trouvé dans la maison des jésuites d'Arone, qui étoit jadis un monastère de bénédictins. Bernardin Bossignol l'avait regardé comme très ancien, parce qu'il le croyait provenu

de la bibliothèque de ce lieu. C'est-là ce qui induisit en erreur Larmin: l'erreur détruite, l'original est resté. Mabillon ne fut non plus de prévention: sans doute influa sur les autres savants. Le manuscrit d'Arone fut produit devant une assemblée de Français, réunis à l'abbaye de Germain-des-Près, leur au moins 500 ans, en 1604. L'opinion, qui au reste n'a pas le caractère d'une décision, fut adoptée par d'habiles antiquaires; et le P. Zaccarini, le plus versé dans la connaissance des anciens manuscrits d'Italie, le manuscrit d'Arone posté son. (Voy. à ce sujet les *Mémoires*, à la suite de la Dissertation de M. Barbier, sur les traductions de l'*Imitation*, Paris 1750, *Specimen* de six pages, et de cet article est redevable à M. Mazza de Freney, savant et bibliothécaire de Turin, qui calqua et grava d'après le manuscrit d'Arone retrouvé par lui-même, la bibliothèque de cette ville, devint accessible aux bibliographes à portée de leur jugement critique, sur l'écriture du manuscrit, qui, après un point décidément antérieur à Gerson, ne saurait démentir l'existence d'un auteur homonyme. C'est donc à tort que les dictionnaires historiques ont désigné Jean Gersen comme un personnage qui n'a jamais existé réellement.

GERSON, fils de Lev, appartenait à deux familles très illustres, puisque au temps de la sorbonne elles se composaient de plusieurs personnes, sans compter les Gersonides, ou enfants de Gerson, étaient chargés spé-

abernacle, ou de la tente qui
 l'arche d'alliance, du voile
 deaux du parvis, etc. L'illus
 de cette famille de lévites a
 nom de *Gerson* commun à
 nombre de rabbins, men
 dans les ouvrages de Barto
 de Wolf. On se contentera
 ici les principaux. — GER
 Salomon vivait en Espagne
 du XIII^e. siècle, et a laissé,
 titre de *Porte du Ciel*, un
 philosophique, divisé en trois
 qui a été imprimé à Ve
 147, in-4°. On en conserve
 uscrits dans plusieurs biblio
 — Levi ben GERSON, ap
 si *Ralbagh* ou *Gersonides*,
 rabin, médecin et philosop
 à Bagnolas en Catalogne,
 Perpignan en 1370, a laissé
 s ouvrages théologiques, mé
 ues et mathématiques, dont
 connu est intitulé *Milchamot*
 (les Guerres du Seigneur).
 nementaire hébreu sur Job,
 à Ferrare en 1477, in-8°.
 sur le 2^e. livre hébreu por
 date d'impression. Son Com
 sur le Pentateuque, in-fol.
 pag., est sans date; mais il
 nom du typographe (Abr. Co
 qui imprimait à Mantoue en
 GIGGEL). — GERSON ben Mo
 Soncino dans le duché de Mi
 rabin Mosé son père avait éta
 imprimerie, donna lui-même
 ion de la Bible hébraïque, à
 1494, in-8°. Il en avait déjà
 ue en 1491, dans les formats
 in-4° et in-fol. Toutes ces Bi
 très rares. Gerson, qu'on
 aussi *Soncinales*, transporta
 la typographie à Constantino
 ignore l'année de sa mort.
 c GERSON, autre imprimeur
 exerçait son art à Venise à

la fin du XVI^e. siècle et au commen
 cement du XVII^e. Il a enrichi de sa
 vantes préfaces plusieurs des ouvrages
 sortis de ses presses. — Christian
 GERSON, né en 1509 à Reckling
 hausen, dans l'électorat de Cologne,
 fut quelque temps professeur d'hé
 breu et de littérature talmudique et
 rabinique à Francfort-sur-le-Mein.
 La lecture du Nouveau-Testament de
 Luther l'ayant converti au christi
 anisme, il fut baptisé à Halberstadt,
 étudia la théologie à Helmstadt, y
 donna des leçons d'hébreu, et, après
 avoir embrassé la communion reform
 mée, fut fait pasteur de Berg, près
 de Berubourg. Il périt malheureuse
 ment noyé dans la Saale, où sa voi
 ture fut précipitée le 25 septembre
 1627. Il avait publié un *Talmud*
judaique, Goslar, 1607, in-8°, et
 un ouvrage intitulé, *Chelec*, ou *Tré
 sor des juifs talmudistes*, Helms
 tadt, 1610, in-8°. — GERSON
 (Chaphetz ben Mosé), rabin véni
 tien, né vers la fin du XVII^e. siècle,
 doit être compté parmi les savants
 précoces ou les enfants célèbres, étant
 mort à l'âge de dix-sept ans. On lui
 doit un livre de Poésies (*Manus*
rhythmorum), publié à Venise, 1700,
 in-4°, avec une préface de son père,
 qui en fut l'éditeur. C. M. P.

GERSON (JEAN CHARLIER DE),
 chancelier de l'université de Paris,
 dit le docteur *très chrétien*, la plus
 grande lumière de France et de l'É
 glise dans le XV^e. siècle, fut surnommé
Gerson, du village de ce nom, près
 de Rhétel, diocèse de Reims, où il
 vit le jour, le 14 décembre 1365. En
 voyé, à l'âge de 14 ans, au collège
 de Navarre, il y étudia pendant dix
 années, en passant par tous les dé
 gres des facultés, et eut pour profes
 seur et pour ami le grand-maître
 Pierre d'Ailly, auquel il succéda dans

les places de chancelier de l'université, et de chanoine de Notre-Dame. Les troubles de l'Église et de l'État rendaient très difficiles à remplir les devoirs attachés alors à la première de ces dignités. Mais l'intérêt de la vérité l'emporta toujours chez lui sur toute autre considération. Les obligations qu'il eut au duc de Bourgogne qui l'avait fait nommer doyen de l'église de Bruges, le ressentiment du duc d'Orléans dont Gerson avait paru désapprouver la conduite politique dans un discours prononcé devant le roi Charles VI, et commençant par ces mots, *Vivat Rex*, ne purent empêcher Gerson, lors de l'assassinat du duc d'Orléans, de monter en chaire à St.-Jean-en-Grève, dont il était curé, d'y faire l'oraison funèbre de ce prince, et de s'élever hautement contre cet attentat. Dans une émeute populaire, sa maison fut pillée par les séditieux : il n'échappa à leur fureur, qu'en se cachant dans les voûtes de Notre-Dame, où il resta, selon les uns quelques jours, selon d'autres plusieurs mois, seul et livré à ses méditations. La persécution dont il avait failli être victime, ne put ralentir son zèle. Rendu à ses fonctions, il poursuivit, devant l'église de Paris et devant l'université, la doctrine de Jean Petit, lâche apologiste de l'attentat commis contre le duc d'Orléans; et il ne tint pas à Gerson que les écrits de ce courtisan ne fussent ensuite flétris au concile de Constance, où, par ménagement pour un parti puissant, on se contenta de condamner en général une doctrine qui tendait à justifier le meurtre sous le nom de tyrannicide. Gerson fut plus d'une fois député vers les papes, durant le schisme qui divisa si long-temps l'Église, lors des doubles élections faites à Rome et à Avignon. Après

avoir réfuté, dans un *Unitate ecclesiastica*, tout alléguait contre la concile de Pise, il y parut et il se conduisit d'une manière sage, mais prudente, lorsqu'il céda dans le concile à la volonté des deux contendants Grégoire XII et Benoît XIII, et à l'éléction d'Alexandre V. Ce fut pendant le concile qu'il publia son traité *De auferibilitate papatus*, pas, comme quelques-uns l'ont imaginé, pour reconnaître l'existence du pouvoir de supprimer le pape; mais pour prouver que dans des cas où l'Église asséssemblée oblige deux concurrents, et qu'elle a droit de choisir l'un d'eux, si l'un d'eux s'y refuse, quand la paix et de l'unité de l'Église en souffrent, le concile de Constance ouvre la carrière à son zèle et à son courage. Il y assista en qualité de député du roi Charles VI, de France et de l'université de Paris. Il en fut l'âme, et en dirigea les démarches dans l'affaire de Jean XXIII, qui avait succédé à Grégoire V, et dont la conduite lui opposa l'opposition aux vues de l'Église, qui firent qu'acroître le schisme de l'Église. Les discours prononcés en diverses occasions qu'il y publia, eurent pour objet de faire voir que l'Église peut se réformer elle-même dans son chef que dans ses membres, lorsque le pouvoir de montrer qu'elle a la faculté de s'assembler sans le consentement du pape, lorsqu'il s'obstine à ne pas la convoquer; de prouver la nécessité de la tenue des conciles généraux que particuliers tire les annates, d'extirper le schisme, devenue très comm

établir, comme base des décisions, la doctrine de la suite de l'Église, en ce qui concerne les mœurs. On lui prête, sur l'immaculée Conception, la question agitée alors dans un discours, prononcé au concile, postérieurement au temps de son décès. La piété de Gerson, quoiqu'elle ne fut ni superstitieuse ni crédule. Il dénonça, dans son traité *contra sectam Flagellantium* que ces sectaires faisaient subir des flagellations, dont Vincent de Lerins était l'apôtre ; et il lui adressa, des remontrances amicales, composées dans un livre de l'examen des esprits (*De probatione Spirituum*), où l'on trouve des règles pour reconnaître les fausses révélations ; on doit juger qu'il ne se montra favorable aux sectes de Ste.-Brigitte, qui auraient été fondées sur sa proposition, si elle n'eût été rencontrée par le cardinal Torquemada. Gerson ne se fit rien de bien avec Hubert de Liège, ni avec Jean Rusbroeck (*Admonitio Christi, et Epist. de vita contemplativa*), le système de la passivité de l'âme absorbée, qui ressemble beaucoup à celui des *quétistes*, ni avec le *Pierre d'Ailly*, les rêveries de la *astrologie judiciaire*, qui était en grand crédit auprès des princes, qu'il combattit, même dans son pays, avec quelque succès, les médecins de Lyon et de Montpellier (*Lib. de sigillis, et de ratione dierum*, (1) etc.) : déjà

deux traités, écrits en 1428, avaient vu le jour, la doctrine de Jacques Angeli, médecin de l'école de Montpellier, qui avait gravé sur un talisman la figure d'un lion, et qui recommandait pour la guérison des maux de tête l'usage de ce talisman pendant trois jours pour la cure des maladies.

son livre *De astrologia reformatâ* lui avait valu presque l'assentiment du docte évêque de Cambrai. Dans un autre traité (*De erroribus circa artem magicam*), il n'attaque pas moins les erreurs superstitieuses de la magie, que les préjugés de la médecine empirique. Mais l'erreur invétérée, comme aussi la prévention opiniâtre, ne devaient céder qu'aux progrès de la raison et de l'opinion, que le génie le plus sage ne pouvait alors que préparer. Sévère, mais humain, Gerson eût voulu ne frapper que l'amour-propre des sectaires, en renversant leur doctrine : il réfuta, avec force, les erreurs graves soutenues contre l'autorité de l'Église et de son chef, par Jean Hus, qui ne se rétracta point ; mais il réussit à faire abjurer à Mathieu Grabon (1), religieux-mendiant dominicain, une doctrine qui proscrivait ces congrégations utiles, établies en Flandre et en Allemagne pour l'éducation et l'instruction chrétienne, et subsistant en commun du produit de leur travail. Il avait déjà contribué à faire révoquer, par ses écrits, la bulle d'Alexandre V en faveur des frères prêcheurs, contre les privilèges des pasteurs et des universités. Quel que fût l'esprit de sagesse et de paix dont Gerson était animé, tant de franchise et de zèle lui suscita de nombreux ennemis, surtout parmi les auteurs de Jean Petit, qui l'obligèrent à se justifier de quelques propositions avancées dans ses sermons et dans ses écrits. Les adversaires de Gerson furent confondus : mais la crainte des dangers auxquels il se serait exposé de la part de la faction

(1) Théologien de Weimar, dans la Saxe, au diocèse de Mersebourg, auteur du livre *De verâ religione et perfectione*, dans lequel étaient avancées des propositions dirigées contre l'institution des frères de la vie commune. (Voy. GÉRARD GROOT.)

les Bourguignons, s'il fût retourné à Paris, lui fit prendre le parti de se réfugier en Allemagne, déguisé en pèlerin, vers l'époque des dernières sessions du concile. Dans une lettre rapportée par Edmond Richer, sous la date de la fin de 1416, ou plutôt de 1417, il prévient de son voyage le moine Jean, son frère, dont il emprunte la qualité et l'habit, en lui adressant sa défense. Gerson s'arrêta d'abord dans les montagnes de Bavière : c'est là qu'à l'imitation de Boèce, il composa son livre *De Consolatione theologiæ*, mêlé de prose et de vers (1), avec une apologie de sa conduite au concile de Constance. Bientôt après, il se retira dans le duché d'Autriche, où le duc lui offrit un asile (*fugitivo... Dux miserans offert... assignatque locum*, dit Gerson). On a trouvé à l'abbaye de Mœlck beaucoup de copies de ses ouvrages, composés durant son exil, et notamment le traité de *Consolatione theologiæ*, à la suite duquel paraît, pour la première fois, l'*Imitation de Jésus-Christ*, dans un recueil transcrit en 1421 : c'est l'époque où commençait à se répandre ce livre, qui offrait, à tous, durant ces temps de troubles et de calamités, des *consolations* d'un autre genre, dont l'auteur, sans doute, avait dû être éprouvé par la persécution et le malheur. Après plusieurs années de séjour dans cette terre étrangère, Gerson revint enfin se fixer à Lyon, au monastère des Célestins, dont son frère, du même nom, avec lequel Possevin l'a confondu, était prieur. Ce grand homme, que le cardinal Zabarella avait proclamé *le plus excellent docteur de l'Église*, dans

(1) Ces vers et ceux qui se trouvent répandus dans d'autres écrits, ont été mis par G. J. Vissière au rang des poésies latines dont il donne l'histoire.

le concile de Constance ; écrits fixaient sur les points importants l'opinion des théologiens les plus éclairés, et que la Providence, suivant l'illustrateur de l'assemblée du concile de France de 1682, avait élevé au-dessus des autres par son caractère d'esprit pour l'opposer aux idées de son siècle, se réduisit, en 1422, à la fonction de maître ou de catéchiste des enfants, et rassemblait chaque jour dans la chapelle de St.-Paul, et dont il n'exigeait qu'un faible salaire que cette simplicité adressée à Dieu, et qui fut adoptée par eux la veille de la mort de Gerson. *Seigneur, ayez pitié de votre serviteur Gerson !* Il mourut le 1429, après avoir fondé, dans sa même église, un anniversaire célébré de son vivant, et avait légué aux célestins et aux frères d'Avignon, ses livres et ses écrits, en leur laissant, pour l'entretien de la pureté de ses doctrines et de sa doctrine. On trouve dans la tombe du saint docteur ce qu'il avait continuellement à la bouche : *Faites pénitence, et croyez en Dieu*. Les lettres de la correspondance de l'évêque de Bâle, et du cardinal de Lyon, en 1504, nous apprennent que Charles VIII, d'après les témoignages qui lui furent adressés et par son aumônier Laurent Béranger, à Gerson, un

(2) Cet aumônier, confesseur de Charles VIII, de Louis XII, religieux carme, eut la mention dans la *Biographie*; son frère, évêque de Sisteron en 1494. On voit par son zèle, il prêcha avec succès contre lesquels avait informé le pape, et il les ramena, par la persuasion, à l'Église. Ils s'en séparèrent, mais Laurent Béranger était mort alors (1504). Il était né à Lierna près de Milan, et avait fait un poème intitulé *l'Helvetia*.

paroisse de St.-Paul, où il inhumé; que son image fut l'autel, avec sa devise, *Sur-la*, et qu'un grand concours y vint honorer son tombeau ayant été détruit dans les du calvinisme, le lieu fut découvert en 1643, de nouveau les hommages s. Le cardinal Alphonse de , archevêque de Lyon, s'y même. La relation d'Étienne qui lui fut dédiée, témoigne grand nombre d'enfants éprouvés bienfaits opérés par l'influence de celui qui avait consacré ces jours à l'instruction de ses tendre. Du Saussay, dans *tyrologium gallicanum*, on s'accordait généralement à l'ordre comme bienheureux, et l'honorait en cette qualité, et l'apporta à Lyon. Cependant, on n'aurait pu procéder à sa canonisation sans avoir été procédé à sa canonisation; l'on présume assez que la Rome s'y serait difficilement à l'égard d'un docteur dont les écrits n'ont cessé d'être invoqués pour la défense des libertés de l'église de France. Au reste, les cardinaux Torquemada, Bellarmin et autres célèbres théologiens, quoique opposés à la doctrine sur la Puissance papale, parlent toujours avec une vénération de lui, comme d'un docteur pieux et sage, qui, par son zèle pour la paix et son zèle pour la foi, combattit toutes les erreurs de son siècle. Sa doctrine sur l'autorité papale, professée par l'université de Paris, devint celle des universités de Cologne, de Vienne, de Cracovie, de Bologne, de Louvain même. Elle fut enseignée en Allemagne par Jean de Cusa; en Espagne, par Jean de Tostat; en Italie, par Jean de Catane; en Flandre, par

Adrien Florent, précepteur de Charles-Quint, et depuis pape sous le nom d'Adrien VI. Aussi l'évêque de Meaux, cette autre lumière de l'Église gallicane, cet éloquent défenseur de la saine doctrine, s'est-il fait gloire de prendre les principes du chancelier pour la base de ses sentiments sur les matières contestées entre les Français et les Romains. « Gerson, dit-il, défendit avec un courage invincible la vérité catholique, et les intérêts de son roi et de la famille royale; ce qui lui mérita le nom de docteur très-chrétien... Ses écrits, ajoute-t-il avec Sixte de Sienna, marqués au coin d'un profond savoir, et remplis de pensées vives et affectueuses, sont très instructifs et en même temps très propres à donner ce goût et ces sentiments de piété dont l'auteur était pénétré, et qu'il désirait ardemment de communiquer aux autres. » Il faut cependant reconnaître qu'on retrouve dans ses ouvrages plusieurs des défauts du siècle où il vivait. Son style est inégal, négligé, mêlé d'expressions vicieuses ou demi-barbares, plein d'idiotismes et même de locutions étrangères, enfin semé de citations d'écrivains sacrés et d'auteurs profanes. Au reste, Gerson, dédaignant le luxe des ornements et des images, cherchait plutôt dans ses écrits l'utilité que l'agrément. Néanmoins, lorsqu'il s'anime, et qu'il prie, exhorte ou conseille, son style n'a rien de dur, et coule de source; il est à la fois périodique et concis, elliptique et simple, et le plus souvent biblique. Les passages de l'Écriture et des Pères, dont il est nourri, ceux même des écrivains anciens, les uns et les autres adaptés à ses vues, mais toujours appropriés au sujet, y sont la plupart digérés et fondus dans le texte du discours. Tous

ne sont pas non plus également élevés : l'inégalité de la forme sur celle du fonds ; mais ils valent plus ou moins directement sur leur objet. On lui fait le reproche qu'en s'égarant quelquefois, il n'a pas atteint le but qu'il se proposait ; mais on ne le trop prévenu des idées de son temps sur la nature du gouvernement de l'Église, il en faisait un usage aristocratique, dont le pape n'était pas le chef ; de ce qu'entraînaient les circonstances du schisme à son déclin, il semblerait qu'il n'aurait pu transporter l'idée, des conciles généraux, aux chefs légitimes, qui ne se servaient qu'abusivement de leur pouvoir. Mais si l'on découvre chez lui une simplicité profonde, qui épouvanterait les subtils ; un jugement solide, qui ne se laisse pas égarer par l'Écriture, et aux yeux d'une raison éclairée ; un caractère de la vérité, un courage éprouvé pour la soutenir ; une grande résignation à toutes les injures auxquelles son zèle l'exposait. On l'a accusé d'attribuer de l'inconstance en ce qu'il soutint tantôt Benoît XIII, tantôt Clément V : mais il reconnut le pape avec toute la France, jusque dans le concile de Pise ; et alors il fut le dernier, avec toute la France, à reconnaître que les Pères de Pise eussent élu celui-ci à la papauté : on ne peut lui reprocher de tenir une autre conduite que celle d'un schismatique. Gerson, comme on l'a dit, fut le plus ferme défenseur de l'autorité de l'Église contre les innovations de l'esprit de parti ; on ne lui fit aussi des reproches de droits de l'Église contre les entreprises des papes. Il s'éleva dans ses écrits contre les vices d'une partie du clergé, mais non avec l'exaltation de l'amertume que Clamenges

a plus d'une fois mises dans ses éloquentes déclamations. Les actes de sa faculté de théologie contiennent un monument du zèle de Gerson, dans les réglemens qu'il fit touchant l'abus de la méthode scolastique et le mauvais goût des questions oiseuses qui nuisaient singulièrement à la sainte théologie. Ce même zèle pour la pureté des études et la gravité de l'instruction, lui fit blâmer la lecture de romans tels que celui de *La Rose* et les représentations, dans les églises et dans les collèges, des scènes de comédie, qu'il nommait *ludi statutorum*. D'aussi nobles qualités étaient relevées par un grand fonds de modestie, par des mœurs simples et pures, par beaucoup de modération au milieu des disputes animées et des affaires épineuses dans lesquelles il se trouvait engagé. On a voulu récuser son autorité, ainsi que celle du cardinal d'Ailly, sous prétexte qu'ils avaient écrit dans un temps de schisme : « mais, dirons-nous avec Bossuet, l'un ni l'autre n'ont pu être suspect sur les droits du St.-Siège, puisqu'ils furent les plus intrépides défenseurs du siège apostolique et de la majesté pontificale contre Wiclef et les Hussites, et qu'après l'extinction du schisme ils rétablirent l'autorité du pontife dans l'état d'où le schisme l'avait fait déchoir. » Enfin, l'on a prétendu que Gerson s'était rétracté avant sa mort de tout ce qu'il avait écrit touchant le pouvoir des conciles sur le pape ; mais ce paradoxe a été complètement réfuté par Dupin. Il n'existe guère d'auteur dont on ait des éditions plus anciennes et plus multipliées, comme il en est peu dont les ouvrages aient été plus répandus plus souvent transcrits, et soient en plus grand nombre que ceux de Gerson ; la plupart n'offrent, il est vrai

médiocre étendue. Il serait ng de faire l'énumération de ces nous nous sommes bornés, cours du récit même, à en déles plus remarquables. Peu de après l'invention de l'imprime-ie édition de ses principaux oufut publiée, sans date et sans e typographe : ce qui forme caractères des premiers livresés. Des éditions partielles de iscules, données ensuite (vers à Cologne, à Augsbourg, à berg, furent réunies en deux , en 1479, sans désignation de a première édition générale de vres parut, non à Bâle, comme Dupin, mais à Cologne, 1483-fol., 4 volumes. Elle contient rs pièces relatives à l'affaire de us, et qu'on ne trouve point s éditions qui se sont succédées rs, à Strasbourg, 1488 (F. n), à Bâle, 1489, etc. Les ser- de l'auteur, que Dupin croit éte ajoutés dans une édition de n 1491, étaient déjà dans la on de Cologne. La plupart, pro- en français, y paraissent en traduits par un théologien al- l (Jean Brisgoëk). Ces édi- furent réimprimées à Bâle, à à Lyon, à Venise, etc., dans : siècle, plus ou moins com- ent, ou avec des additions, ins beaucoup de soin et d'or- u commencement du xvii^e, en donna une plus étendue x soignée que les précédentes : y règne encore de la confusion distribution des pièces, parce omme il le déclare lui-même, lui laissa pas le temps de les en ordre, ni de les revoir sur uscrits. Son édition était prête 35 ; mais elle ne parut que suivante, le nonce Barberini

en ayant obtenu la suspension, pen- dant la querelle de Paul V avec les Vénitiens, qui s'étaient beaucoup de l'autorité de Gerson, soutenue par l'organe de Fra-Paolo. C'était André Duval, ennemi de l'éditeur, qui avait dénoncé cette édition au nonce ; et ce fut à ce sujet que Richer com- posa, en latin, son *Apologie de Gerson*, qui ne put être imprimée qu'en Hollande (Leyde, 1676), après la mort de l'auteur. *L'Esprit de Ger- son*, que Lenoble donna, sous la désignation de Londres, en 1691 et 1710, et dont il a été fait une réim- pression à Paris, 1801, en est en grande partie l'extrait en français, sauf quelques propositions, telles que la faculté attribuée au pape de repré- senter l'Église universelle lors d'un concile non œcuménique, proposition qui fut jugée contraire à la doctrine de Gerson et de l'Église gallicane. D'Hérival, chanoine régulier de l'abbaye de St.-Victor, où se trou- vaient beaucoup de manuscrits inédits de Gerson, avait mis sous presse une nouvelle édition de ses œuvres : elle en fut retirée par ordre de Louis XIV, à qui l'on avait cherché à rendre suspects les ouvrages du célèbre chancelier de l'université, comme contenant des principes anti-monar- chiques. Les matériaux en furent remis au docteur Dupin : celui-ci travailla sur un plan plus vaste ; mais n'ayant pu obtenir de privi- lège pour publier son édition à Paris, il fut obligé de la faire imprimer à Amsterdam, sous la rubrique d'An- vers, 1706, cinq vol. in-fol. Cette édition est la plus complète de toutes. Les différentes pièces qui la compo- sent, ont été revues sur les meilleurs manuscrits, et rangés dans un ordre méthodique. On y trouve plus de cin- quante traités qui n'avaient jamais

GER

Elle comprend toutes les relatives à l'affaire de Jean beaucoup d'écrits des auteurs rains sur les matières qu'on ors avec chaleur dans l'É- s l'État. L'éditeur l'a fait pré- *Gersoniana*, contenant un abrégé des controverses , ine et des ouvrages de l'au- i lui sont attribués. Mais on is, non plus que dans la liste its, arrachée à Gerson par et qui est loin de les com- ons, le *Floretus*, imprimé sous le nom de Gerson, en est un commentaire sur une e *Somme théologique* en -à-propos attribuée à St. le texte est peu de chose : imentaire a toute la méthode qu'on peut désirer. On n'y davantage la traduction en gaire du *Stimulus amoris* de nturc, paraphrasé par Gers- es sœurs; ni encore l'*Inter- olation*, en trois livres, qui écrite en français pour le et, et qui n'est autre que l'*I- de J. C.*, mais sans l'appli- momes, et avant la dispo- a donné lieu à l'inscription e l'ouvrage latin, existant les chartreux d'Avignon et res monastères, sous le ti- *consolatione internâ*. Gerson, é par les théologiens même et d'Allemagne, le docteur lations (*doctor consolito-* comme on sait, un des pré- loit au livre de l'*Imitation* est même, sans en excep- Bernard, le plus ancien quel ce livre ait été géné- attribué. Cette attribution, de l'inscription d'un grand manuscrits sous son nom ui de son pseudonyme (*V.*

GER

Gersen), est confirmée par la mult- tude plus grande encore d'éditions de xv^e. et xvi^e. siècles, qui portent son nom. Il est résulté de l'extrait que nous avons fait du volumineux Index du Vatican, contenant, en plus de cinquante volumes in-fol., l'indication de tous les livres existants dans les bibliothèques des monastères d'Italie avant 1600, qu'il ne s'est guère écoulé d'années depuis 1470 jusqu'à cette époque, où il n'y ait eu plusieurs éditions latines ou italiennes de l'*Imitation*, avec le nom du chancelier de Paris, soit à Venise, soit à Florence, soit à Rome ou ailleurs; tandis qu'il ne s'en est trouvé aucune sous celui de Gersen, et qu'il en existe très-peu sous celui de Kempis, et seulement dans la seconde moitié du xv^e. siècle. Bossuet regardait en elle Gerson comme très digne d'avoir composé cet ouvrage, par l'onction et la piété qui caractérisent plusieurs de ses traités ascétiques, tels que ceux *De monte contemplationis, De paupertate spirituali, De parvulis ad Christum trahendis, De simplicitate cordis*, etc. Le docteur Jacques de Ste.-Beuve, Charles Labbé et Dupin ont énoncé une opinion qui appuie ce sentiment. L'auteur de cet article dans ses *Considérations* touchant le même objet, mises à la suite de la *Dissertation* de M. Barbier sur les traductions françaises de l'*Imitation* (Paris, 1812), a encore revendiqué ce livre en faveur de l'illustre chancelier de l'université, en l'ôtant au prétendu Gersen, reproduit par MM. Nاپione et Cancellieri, et le restituant au vrai titulaire français par de nouvelles preuves, tirées soit des circonstances coïncidentes avec le temps, le lieu, la situation où s'est trouvé Gerson; soit de l'analogie de sentiment et d'expression qu'offrent plu-

de ses *Lettres spirituelles* le livre de l'*Imitation* qui leur antérieur, et dont il serait bien ant qu'il n'eût point parlé dans raité *De laude Scriptorum* ou son épître *De libris legendis*, ouvrage lui était étranger. Une détaillée de Gerson éclairerait oup, non seulement cette ques- mais l'histoire religieuse, poe et littéraire de son temps. La nclature de ses écrits, dans le oniana, en désignant l'époque indiquant les circonstances dans elles il a produit ses ouvrages, moins l'ordre de leur composi- , toute relative aux études, aux ions et aux diverses positions auteur, que la division des ma- s qui forment les volumes de la ction de ses œuvres. On y trouve is les Éloges historiques placés te des différentes éditions, plutôt la Vie proprement dite de Ger- qu'il serait à désirer qu'on relit de ses écrits dans un ordre offrirait successivement l'homme ic, ou l'orateur de la chaire, de ur et des conciles, et l'écrivain ique, ou l'homme de l'exil, de éditation et de la retraite. G-CE.

GERSON (THOMAS DE), neveu du édent, chanoine de la Ste.-Cha- de Paris en 1458, et chantre itaire de St.-Martin de Tours, se ve nommé et qualifié ainsi dans note, sous la date de 1493, rap- ée au bas d'un exemplaire d'une enne traduction française de l'*Ini- ms de J.-C.*, provenant des livres és par M. Letellier, archevêque teims, à la bibliothèque de Sainte- eviève. Suivant cette note, sur la d'un témoin domestique qui aurait a depuis 1440 avec Thomas de son jusqu'à sa mort, celui-ci serait ur (ou plutôt traducteur) français

de l'*Imitation*, qu'il aurait donnée à son oncle Jean Gerson, par humilité. Il aurait été aussi le transcripteur, en 1472, de ce beau manuscrit de l'*Imi- tation*, in-fol., décrit par de Launoy, et portant en tête l'effigie du chance- lier, qui paraît être un portrait de famille. Il aurait de plus traduit les *Vies des Pères du désert*, d'après St.-Jérôme, et composé un livre in- titulé : *Des sept paroles du Sauveur en l'arbre de la croix*. Nous avons vu en effet une édition de ce livre, de nouveau imprimé à Paris, Ca- velier, 1538, in-8°, avec la figure d'un chanoine à genoux devant la croix ; et, dans le Catalogue de la bi- bliothèque du Roi, on trouve cet ou- vrage attribué à un chanoine de la Sainte - Chapelle. Enfin, d'après la note citée, Thomas de Gerson serait mort en 1475, et enterré dans l'église de St. - Martin de Tours. La biblio- thèque de M. Barré, auditeur des comptes, mort en 1743, possédait un exemplaire du poème *Des faulces amours*, Paris, in - 4°, gothique, sans date, désigné sous le nom de Guillaume Alexis, et, dans une note manuscrite, sous celui de Thomas de Gerson. G—CE.

GERSONIDES. Voy. GERSON fils de Levi.

GERSTEN (CHRÉTIEN-LOUIS), mathématicien allemand, né à Giessen en février 1701, fut nommé profes- seur ordinaire des sciences mathéma- tiques dans cette université, en 1733. S'étant laissé condamner par défaut, dans un procès qu'il eut contre son beau-frère, et privé d'une grande partie de son traitement de professeur, il prit le parti de quitter sa ville natale. Mais ayant vainement cherché de l'em- ploi à Altona et à Pétersbourg, il revint peu de temps après dans le pays de Darmstadt, où il vécut dans un état

oisin de la misère, parce qu'il ne voulut ni s'arranger avec son beau-père, ni reprendre les fonctions de professeur qu'on lui offrit de nouveau. En 1748, il fut arrêté à Francfort pour avoir écrit en termes inconvenants au Landgrave de Hesse - Darmstadt, et fut conduit au château de Marxburg pour y rester prisonnier toute sa vie. La cour lui avait assigné un traitement de 200 florins; il donnait en outre à Marxburg des leçons particulières: ses observations et prédictions météorologiques étaient fort estimées; mais il aurait pu encore être heureux, autant qu'on peut l'être dans la captivité. Cependant, quoiqu'il fût loin de reconnaître ses torts et de demander grâce, et qu'il affectât même de braver la cour de Darmstadt, elle se décida à lui rendre la liberté en 1760; et pour s'assurer avant tout de son sage qu'il en ferait, la banlieue de Raubach lui fut d'abord désignée, comme prison pour un an. Mais avant l'expiration de ce terme, il s'évada, et se tint caché tantôt à Wisbaden, tantôt à Offenbach ou bien à Francfort. Il mourut, le 15 août 1762, dans cette dernière ville, accablé de tout le poids de l'indigence. Son caractère flexible et opiniâtre avait causé son malheur; mais il était plein de probité, et avait comme mathématicien un mérite distingué. Dès 1722, il avait inventé une *Machine arithmétique* fort ingénieuse, dont il adressa en 1755 la description au chevalier Sloane, qui l'a fait insérer dans les *Transactions philosophiques*, tome 438. L'auteur y passe en revue les principales tentatives faites en ce genre avant lui; mais il paraît n'avoir eu la connaissance ni de celle de Pascal, ni de celle de Grillet, les plus anciennes en date, et à plusieurs égards les plus avantageuses. On sait que Pascal

avait inventé sa machine arithmétique dès 1642; mais elle n'a été décrite long-temps après (*V. les Machines approuvées par l'académie des sciences*); et quoique du cabinet de Grillet, elle ait passé à la collection de l'académie, et au conservatoire ou au musée des machines de l'abbaye St. - Germain des-Champs, elle est généralement peu connue: sa grandeur est d'une petite caisse, susceptible d'être posée sur une table. La machine de Grillet, tout-à-fait portative, et très commode sous ce rapport (*V. les Machines LET*), avait été décrite et figurée dans le Journal des savants de 1678. Il n'est pas lieu de s'étonner qu'elle ne soit pas plus connue. Le chevalier Morland avait imaginé deux, et en publia la figure, mais sans description, à Dresde en 1673; l'une devait servir à l'addition et la soustraction, et l'autre pour la multiplication. Il paraît surplu qu'il ne les fit jamais exécuter, et qu'elles n'auraient pu remplir entièrement leur objet. Celle que le chevalier Morland présenta en 1675 à la cour royale de Londres, et dont il a été fait la description dans les *Miscellanea Berolinensia*, tom. 1, en 1709, est une machine que d'un volume peu commode elle est supérieure aux précédentes. Le marquis Poleni s'était aussi exercé sur le même sujet; sa machine est décrite avec celle de Leibnitz, dans le *Tractatus arithmetico-geometricus* de Leibnitz, publié à Leipzig en 1702, après la mort de l'auteur, qui en avait aussi imaginé une sur un plan différent, et dont il se promettait de grands avantages, mais qu'il ne put point la satisfaction de voir terminer. Enfin Lépine, en 1725, et Hérault de Boississandeau, en 1750, s'occupèrent encore de cet objet; et leurs inventions se trouvent dans le *Recueil des machines* de l'académie des

m. iv et v; la première un peu quée, diffère peu, d'ailleurs, de Pascal. Boistissandeu, vouchérir sur ses prédécesseurs, fit machines différentes. La première point assez simple, et de plus commode et sujctte à être dé à cause des frottements; la ne avait les mouvements plus s'adaptait mieux aux différens de fractions complexes; la troi moins compliquée, était d'une on plus facile, et l'auteur en ait des modèles en bois qui assez bien réussi. La machine ie par Gersten, très différente plan et l'exécution, semble, sons es rapports, supérieure à toutes écédentes, quoique au fond ces le machines ne doivent être re que comme des curiosités in- es, propres à figurer dans le d'un amateur. On ne peut ti- ss la pratique, que véritable uti- de celles qui sont fondées ropriété des logarithmes (*Foy.* *IER*). Les autres ouvrages de a sont : I. *Tentamina syste- novi ad mutationes baromet- naturæ elateris aërei demon- stratis*, Francfort, 1755, in-8°. II. *de nova ad eclipses terræ mensura*, Giessen, 1740, in-4°. L'a- joint un précis de l'histoire de vatoise de cette ville. III. *Exer- nes recentiores circa roris me- Offenbach*, 1748, in-8°. IV. *de* *Mémoires astronomiques dans les Transactions philoso- s*, N°. 473, 482 et 483 : le r décrit un quart-de-cercle mu- sfectionné. V. Un *Traité de ctive*, resté manuscrit.

B—E—D.

ERSTLACHER (CHARLES-FRÉ- , publiciste estimé, naquit en

1752 à Böblingen, dans le Würtem- berg : nommé, en 1761, professeur extraordinaire de droit à l'université de Tübingen, où il avait fait ses études, il accepta ensuite, en 1767, une place d'assesseur au tribunal de la cour à Carlsruhe; et, ayant rempli cette charge avec la plus grande distinction, il devint successivement en 1789, conseiller privé effectif, et en 1791, assesseur à la cour de révision que le gouvernement de Bade venait d'établir. Il mourut le 15 août 1795. Il a publié dix-huit ouvrages, dont on trouve l'énumération dans le 4°. vol. du Dictionnaire des auteurs allemands par Meusel, Leipzig, 1804. Nous citerons seulement : I. *Commentatio de quæstione per tormenta*, Francfort et Leipzig, 1755, in-4°. II. *Specimen juris publici de majore statuum imperii ætate antiquissimâ, antiquâ et hodiernâ*, Francfort, 1755, in-4°. III. *Bibliothèque juridique, dans laquelle on indique tous les ouvrages qui traitent de la jurisprudence, ou qui peuvent servir aux personnes qui s'occupent de cette science*, 2 vol. en six cahiers, Stuttgart, 1758-1762, grand. in-8°. IV. *Recueil des édits et ordonnances du duché de Wurtemberg, avec une Introduction sur la constitution ancienne et moderne de cet état*, deux vol., 1759-1760, in-4°. et in-8°. V. *Recueil des ordonnances de Baden Durlach*, Francfort et Leipzig, 5 vol. in-8°, 1775-1774. VI. *Corpus juris Germanici et privati*, c'est-à-dire, *Le texte le plus exact de toutes les lois, ordonnances et autres édits de l'Empire germanique, en ordre systématique, avec des notes*, 4 vol. gr. in-8°, Francfort et Leipzig (Carlsruhe), 1783-1789. Le premier volume traite des lois et ordonnances de l'Empire germanique; le

second, des concordats entre la nation allemande et l'église de Rome, du traité de Passau et de celui de Westphalie; le troisième contient les autres traités de paix conclus par l'empire germanique, et le quatrième renferme également des traités de paix, des lois, des édits et des ordonnances, avec une table des matières contenues dans les quatre volumes. VII. *Manuel des lois de l'Empire germanique, d'après le texte le plus exact, dans un ordre systématique*, onze vol. in-8°, Francfort et Leipzig, 1786 - 1794. Ces derniers ouvrages sont en allemand.

B—H—D.

GERTRUDE (SAINTE), abbesse de Nivelles, était fille du bienheureux Pepin de Landen, prince du Brabant, maire du palais des rois d'Austrasie, et de la bienheureuse Ite ou Ideberge: élevée sous les yeux de pieux parents, elle suça pour ainsi dire, avec le lait, l'amour des choses divines. Dès l'âge de dix ans, elle résolut de consacrer à Dieu sa virginité. Demandée en mariage par le fils du gouverneur de la haute Austrasie, quoique cette alliance fût approuvée du roi Dagobert et de ses parents, elle déclara, en présence du prince, qu'elle n'aurait d'autre époux que son sauveur. Dagobert, charmé de tant de vertu, ordonna qu'on la laissât libre. Ayant perdu son père à l'âge de quatorze ans, et restée avec sa mère, l'une et l'autre, quelques années après, par le conseil de S.-Amand, résolurent de se retirer dans un monastère, qu'Ideberge fonda à Nivelles en Brabant. Cette sainte entreprise ne s'exécuta point sans quelques traverses: Ideberge, les ayant surmontées, présenta Gertrude aux évêques, qui lui donnèrent le voile, et la bénirent quoiqu'elle n'eût guère plus de vingt ans, en qualité de première abbesse de la nou-

velle communauté. Gertrude, par sa conduite le choisit pour sa supérieure; et Ideberge se mit sous la direction de Gertrude. Cette sainte dame mourut à l'âge de soixante ans, cinq ans après son entrée dans le monastère. Les reliques de Gertrude furent transférées à Nivelles le 8 mai. Gertrude, pendant sa vie, se déchargea de tous les soins de la supérieure, et se consacra à la prière et à la vertu, pour se livrer plus à la contemplation et aux pratiques de la pénitence. Sa santé s'affaiblit, et elle se démit de la dignité de supérieure, et vécut encore trois ans. Son monastère a été, à l'origine, un chapitre de nonnes. Elle mourut, l'an 659, âgée de trente ans. Son culte s'est extrêmement répandu en Brabant et en Allemagne; plusieurs églises y sont sous son invocation. Son monastère a été, à l'origine, un chapitre de nonnes. Sa vie a été écrite par un auteur qui avait assisté à sa mort; il ne rapporte rien de remarquable, qu'il a vu ou appris de ses contemporains. Cet ancien manuscrit a été conservé; les bénédictins de Nivelles l'ont fait imprimer dans leur manuscrit de Nivelles, le 17 mars, avec leurs observations. Mabillon en a donné une édition sur un manuscrit de Nivelles. — GERTRUDE (SAINTE), nonnesse de l'ordre de Prémonstratens, de Louis landgrave de Thuringe, et de Saint-André roi de Hongrie, obtint plusieurs avantages de sa naissance: elle fut élevée à la cour, consacrer à Dieu, et fut nonnesse de l'ordre de Prémonstratens, ou de noble chapitre d'Altenberg de Trèves. Elle fit construire son monastère un habitant; elle servait elle-même les malades. Le P. IV ayant publié une c

, et fit croiser les challes, pour concourir, cots de la guerre sainte spirituelle des prières, pouvaient autrement. ne des premières qui du St. - Sacrement, même pape. Après mesœuvres et d'exemple mourut le 15 août 1662 au rang des saintes — GERTRUDE (Sainte), fille de S.-Benoît, née en Haute-Saxe, était sœur de sainte Ulde, et fut mise à l'abbaye des bénédictines où elle prit l'habit en 1617 et le latin, et l'écrivait elle avait aussi étudié les lettres et lu les Pères; mais son occupation était la confessionnelle elle s'est particulièrement occupée par un livre de dévotion où elle fait le récit de sa vie et de ses actions avec Dieu. Tout est très simple et absolu à la volonté d'une entière abnégation. Nul livre, disent les spiritualités, après ceux de sainte Thérèse, ne peut être plus utile et agréable. Cette Sainte mourut en 1334, à l'âge de quatre-vingt ans. Les éditions les plus remarquables sont celles de M. de S. Gertrudis, chartreux, 1662, et de Blosius, abbé de S. Gertrudis, restaurateur de ce monastère, mourut en 1568. Le même ouvrage a été imprimé sous le titre de *Gertrudis pietatis, seu vitæ sanctæ Virginis et abbatis Benedicti*, Paris, 1662, sous les soins de dom Nicolas de S. Gertrudis, bénédictin de la congrégation de S. Gertrudis; sous le même titre, 1662, in-12, par dom

Laurent Clément, bénédictin, qui fit précéder cette édition d'une *Vie de Ste.-Gertrude*, traduite ensuite par lui-même en français; et deux ans après sous celui de *Sanctæ Gertrudis V. et abbatissæ Sancti Benedicti insinuationum divinæ pietatis exercitia*, par dom Mége, de la même congrégation, qui en donna, en 1674, une traduction en français. L—Y.

GERVAIS (Saint). V. PROTAIS.

GERVAIS, 14^e. abbé-général de Prémontré, et ensuite évêque de Séez, était né en Angleterre, au diocèse de Lincoln, de parents illustres. Etant venu en France pour y perfectionner ses études, après avoir pris le bonnet de docteur en théologie dans l'université de Paris, il embrassa l'institut de Prémontré à l'abbaye de St.-Just, diocèse de Beauvais. Son abbé ayant été élevé sur le premier siège de l'ordre en 1195, Gervais fut choisi pour le remplacer: il devint bientôt après abbé de Thenailles, et en 1209 abbé-général de Prémontré. Il eut et mérita la confiance des papes de son temps. Célestin III, lorsque Gervais était encore à St.-Just, le chargea de l'administration du diocèse de Beauvais, pendant la captivité de l'évêque Philippe de Dreux, cousin du roi, fait prisonnier en défendant les armes à la main le Beauvaisis, où Richard-Cœur-de-Lion faisait du dégât. Innocent III, au concile de Latran, où assistait Gervais, lui donna des marques d'une estime particulière; il le fit son grand pénitencier, et lui accorda en Italie plusieurs établissements pour son ordre, qui jusque-là n'y en avait point eu. Honorius III, continuant à Gervais la même bienveillance, engagea Henri III, roi d'Angleterre, à le nommer à l'évêché de Séez, et voulut le sacrer lui-même (18 juillet 1226.) Sous ces deux der-

GER

ifes, Gervais fut chargé de
 ns et de commissions im-
 les unes au sujet de la
 qui se préparait alors; les
 our le maintien de la disci-
 ésiaslique, la réduction des
 à l'obéissance et leur con-
 la foi. Devenu évêque, Ger-
 angea rien à sa façon de vi-
 le et modeste. Après avoir
 son ordre pendant onze ans,
 se de Séz pendant huit, il
 28 décembre 1228, égale-
 retté de ses religieux et de
 ains. Il fut enterré à l'ab-
 illy, de son institut. On a
Lettres intéressantes pour
 de son temps. La plupart
 ssées à des papes, à des
 s princes, à des évêques, etc.
 unes lui sont écrites par les
 ersonnages. La latinité en
 pour le temps, dont elles
 dmirablement à faire com-
 prit. Elles étaient restées
 lorsqu'en 1065 Norbert
 prieur de Prémontré, en-
 l'abbé général le Scellier
 bhaves de Flandre pour y
 ce qu'il pourrait y trouver
 monuments, les découvrit
 bibliothèque de l'abbaye de
 près Valenciennes, et les
 ce dans cette ville au nom-
 xante-dix. Depuis, le P. Hu-
 d'Éstival, ayant appris qu'il
 t un exemplaire manuscrit
 de Stenfeld, diocèse de Co-
 le fit adresser, et, au lieu de
 six lettres, y en trouva cent-
 q, qu'il a publiées dans son re-
 de: *Sacra antiquitatis mo-*
 Estival, 1725, 2 vol. petit
 Gervais avait aussi basse des
 aires sur les psaumes et
 prophètes, et des Homé-
 gés de diverses recher-

GER

ches, le P. Hugo n'a pu recou-
 aucun de ces ouvrages. L—Y.

GERVAIS (ROBERT), né à
 duse avant le milieu du XIV^e. siècle
 fut d'abord religieux de l'ordre
 frères prêcheurs, et tiré de son or-
 dre par le pape Urbain V pour être
 fait évêque de Senz. Dans le gra-
 schisme d'Occident, il prit, ainsi que
 tous les évêques français, le parti
 Clément VII, et écrivit en 1388 con-
 tre Jean de Lignano et Balde, qui
 tenaient pour Urbain VI, un *Traité*
du schisme, qui se trouvait au nom-
 bre des manuscrits de la bibliothè-
 que de Colbert. La même bibliothèque ren-
 fermait un autre ouvrage du même
 auteur, composé en 1385, et intitulé
 le *Miroir royal*. Gervais mourut
 1396. V. S. L.

GERVAIS (Maître). Voy. CATH-
 TIEN.

GERVAIS DE TILBURY, histo-
 rien du XIII^e. siècle, né dans le bourg
 de ce nom sur les bords de la Ta-
 mise, après avoir visité une partie de
 l'Europe, arriva vers 1208 à la cour
 d'Othon IV, empereur d'Allemagne.
 Ce prince, qui descendait par sa mère
 d'une illustre famille d'Angleterre, ac-
 cueillit Gervais avec une grande dis-
 tinction, le fit l'un de ses orateurs,
 le nomma ensuite chancelier, et en-
 fin maréchal du royaume d'Arles. Ge-
 vais mourut vers 1218. On a de lui
Otia imperialia, libri tres (1);
 sont des mélanges de physique, d'his-
 toire et de géographie. Il leur donne
 ce titre, parce qu'il les avait compo-
 sés pour dissiper l'ennui d'Othon, à
 quel il les dédia. Leibnitz a publié
 cet ouvrage dans ses *Scriptores Brun-*
wicenses, tome 1^{er}, pages 88
 100 $\frac{1}{4}$, et les différentes leçons

(1) Cet ouvrage est aussi connu sous ces titres
Thopponice descriptio mundi, ou *De mirabilibus*
orbis.

écrits de Paris, ainsi
 ment dans le tome II,
 84. J.-J. Mader avait
 une partie du se-
 après un manuscrit de
 ue d'Helmstadt, ibid.,
 ., sous le titre suivant :
Romano, et Gothorum,
rum, Britonum, Fran-
orumque regnis ex Otiis
 . La préface de Mader
 ordée comme une savante
 sur l'origine, l'accroisse-
 différentes révolutions du
 rles. Duchesne a inséré
 > *Galliarum* de Gervais
 > *iptores Francor. coeta-*
 ., pag. 19, et les autres
 même auteur qui ont rap-
 noue, tome III, pag. 363-
 fouquet (ou plutôt dom
 aussi publié des extraits
ueil des historiens de
 le XI, et il en annonçait
 ai les volumes suivants.
 ivains postérieurs, et en-
 moine Helinand, se sont
 a grand nombre de passa-
 ge de Gervais sans lui en
 . Toutes ses idées sur la
 qui étaient celles de son
 cent beaucoup d'ignorance.
 L'abbé Lebeuf en
 quelques - unes dans le
 ses *Dissertations sur*
 s *Franco*, pag. 187. On
 re à Gervais : I. *Illus-*
alfridi Monemuthensis
Historia Terræ sanctæ.
ino Burgundionum. Les
 liteurs de la *Bibl. hist.*
 observent que c'est à tort
 along a dit que cet ou-
 été imprimé dans les
Brunswicenses. IV. *Fa-*
ber, dédié à Henri II,
 erre, dont on dit que

Gervais était proche parent. V. *Tri-*
columnium Angliæ. VI. *Metrica*
descriptio Balneorum Puteolano-
rum. Tous ces ouvrages restés en ma-
 nuscrit sont peu connus. W—s.

GERVAISE (NICOLAS), né à
 Paris en 1662 ou 1663, était fils
 d'un médecin en réputation, attaché
 au surintendant Fouquet. Il embrassa
 de bonne heure l'état ecclésiastique.
 A peine âgé de vingt ans, l'abbé
 Gervaise partit avec des mission-
 naires pour le royaume de Siam,
 où il séjourna environ quatre ans.
 Avidé d'instruction, il étudia avec
 soin les mœurs, les usages, le ca-
 ractère, et jusqu'à l'histoire des ha-
 bitants de ce pays. De retour en
 France, il publia une *Histoire natu-*
relle et politique du royaume de
Siam (1 volume in-4°, 1688), et,
 peu de temps après, une *Description*
historique du royaume de Macassar
 (1 vol. in-12). Ce savant ecclésias-
 tique avait amené avec lui, des Indes
 orientales, deux fils du roi de Macas-
 sar. Plus capable qu'aucun autre de
 suivre leur éducation, puisqu'il était
 à peu près le seul homme de France
 qui sût parler la langue de ces en-
 fants, il fut chargé, par Louis XIV,
 de les instruire dans la religion ca-
 tholique. Cette tâche remplie, il devint
 curé de Vannes, en Bretagne, puis
 prévôt de Suèvres, dans l'église de
 St-Martin de Tours. Sa résidence à
 Suèvres fut de longue durée : ce fut
 dans cette retraite qu'il composa ses
 ouvrages les plus importants ; et il
 ne quitta sa prévôté qu'en 1724,
 pour se rendre à Rome, où le pape
 le sacra évêque d'Horren. A peine
 revêtu de ce titre, qui lui imposait
 de dangereuses obligations, le coura-
 geux prélat se mit à la tête de plu-
 sieurs ecclésiastiques, et se rendit en
 Amérique, dans l'espoir d'y convertir

à la foi chrétienne les peuples sauvages de cet hémisphère. Mais sa pieuse témérité lui devint funeste : les Caraïbes l'assassinèrent, lui et tous ses compagnons de voyage, le 20 novembre 1729. Outre les deux ouvrages dont nous venons de parler (ouvrages très faiblement écrits, mais remplis de détails curieux), nous avons de l'abbé Gervaise, la *Vie de St.-Martin, évêque de Tours* (1699, in-4°.), et une *Histoire de Boèce, sénateur romain, avec l'analyse de tous ses ouvrages*, etc., divisée en deux parties (in-12, 1715) : cette dernière production est supérieure à tous les autres écrits de l'auteur ; on y trouve une critique saine et des recherches approfondies. Gervaise l'avait dédiée à Louis XIV ; mais ce prince étant mort avant que l'impression du livre fût terminée, l'abbé présenta cet ouvrage à Louis XV, sans néanmoins supprimer l'épître dédicatoire au feu roi. « Sire, dit Gervaise au jeune monarque, cet ouvrage, que j'ai l'honneur de présenter à V. M., est le dernier monument du zèle que j'ai eu pour la gloire du roi votre bisaïeul : il devient le premier hommage que je viens rendre à V. M., comme à mon roi, à mon *seigneur particulier* et à mon *abbé*... » Nous avons aujourd'hui quelque peine à comprendre comment le roi de France pouvait n'être, il y a cent ans, que le *seigneur particulier* d'un de ses sujets, et, surtout, pour quelle raison ce sujet l'appelait *son abbé*. L'histoire de Touraine nous explique cette double énigme. Gervaise était, comme nous l'avons dit, prévôt de Suèvres ; or, ce domaine est, à ce qu'il paraît, un des plus anciens arrière-fiefs de la couronne, et les rois de France sont de droit *abbés*

de St.-Martin, dont l'abbaye de Suèvres dépend. Gervaise a écrit d'autres ouvrages considérables, et son zèle pour la religion fut le motif nouveau au-delà des mers de ces productions qui n'ont pas vu le jour, ou qui ont été oubliées de S. Louis, dont la messe et l'épître dédicatoire étaient destinées à qui devait former un grand homme. Cet auteur avait aussi écrit une *Trappe* de M. de Rancé, *abbé de la Trappe*. Des motifs, dont on ne connaît pas les motifs, l'obligèrent à ce travail.

GERVAISE (DOM ILMOND), d'abord carme et ensuite abbé de la Trappe, du précédent, naquit, selon d'autres, à Tours, où il fit ses études chez les Carmes. Il brilla dans ses classes, et, sentant pressé du désir de mener la vie religieuse dans un cloître, il choisit celui de la Trappe, la réforme de Ste. Thérèse, autrement *carmes de la Trappe*. Il avait à peine 22 ans, quand il se fit religieux, et d'y professer la théologie ne suffit pas à un homme aussi actif que le sien : parlant avec une mémoire même sans préparation heureuse, il se fit avec succès. Ayant été prieur de Gregey, couvent de son voisinage de Meaux et de Compiègne, maison de campagne, il eut occasion de parler, qui, trouvant en lui un homme et plein de talent, lui donna de bons conseils. Les carmes avaient des affaires pour lesquelles ils avaient la capacité ; ils l'y députèrent, que austère que fût l'institution, soit zèle, soit inquiétude.

ne le trouva point assez rigoureux pour lui. Il résolut de se retraper, où il fut admis après difficultés. L'abbé de Rancé lui-même l'habita en 1695, le nom d'Armand, qui était en opposition, à celui de François que prit dom Gervaise. Les infirmités de l'abbé de la Trape l'ayant empêché de se démettre de son abbaye, Lozime Foisel, qu'il s'était nommé son successeur, étant mort quelques années après, le pieux réformateur prit dom Gervaise propre à l'austérité et l'esprit de pénitence qu'il avait introduits dans son abbaye. Il fit demander au roi et au pape à l'abbaye pour lui. Mais il ne tarda pas à s'apercevoir qu'il s'était trompé, et qu'il ne pouvait heureusement le nouvel abbé accepter sa démission. Quelques personnes prétendent qu'il en eut du regret, et qu'il fit tout son possible pour se rétracter. Dans deux *Vies* de l'abbé de Rancé, l'un est accusé d'avoir eu de mauvaises intentions à l'égard de ce dernier. Les autres le justifient, et lui-même a écrit divers écrits pour son apothèse, dans lesquels il avoue tout bien que l'abbé de Rancé ne s'en plaignait, puisqu'après sa mort, l'évêque lui-même, il a souhaité de le remplacer au poste dont il l'avait jugé digne. Gervaise se retira à l'abbaye de la Trappe, et depuis erra de monastère en monastère, jusqu'à ce qu'un roi le relégua à l'abbaye des Prémonstrésiens dans le diocèse de Troyes, où il mourut en 1651, âgé de quatre-vingt ans. On ne peut refuser à dom Gervaise beaucoup de talent et de qualités estimables. Les ouvrages qu'il a laissés, prouvent bien qu'il était laborieux; et la Trappe qu'il n'a jamais cessé de gouverner avec la même rigueur jusqu'à sa sortie de ce monastère, ses mérites sont constants pour le maintien de

la réforme de son ordre, ne permettent pas de douter qu'il ne fût un religieux attaché à sa règle; mais naturellement inquiet, d'une humeur singulière et bizarre, et d'un caractère bouillant, il ne convenait en aucune manière au gouvernement d'une communauté où il fallait un homme de paix. On a de lui : I. Les *Vies* de plusieurs Pères; savoir : de *St.-Cyprien*, Paris, 1717, in-4°.; — de *St.-Irénee*, Paris, 1723, 2 vol. in-12; — de *Rufin, prêtre de l'église d'Aquilée*, Paris, 1725, 2 vol. in-12, refondue depuis par l'abbé Goujet; — de *St.-Paulin*, 1743, in-4°.; — de *St.-Épiphane*, Paris, 1742, in-4°.; la plupart avec l'analyse des ouvrages qu'ils ont laissés, des notes historiques et critiques, et des dissertations. Les Mémoires de Tillemont ont en grande partie fourni les matériaux de ce travail. II. *La Vie d'Abailard et d'Héloïse son épouse*, Paris, 1720, 2 vol. in-12. III. *Les Lettres des mêmes, traduites en français*, d'un style plus libre qu'il ne convenait à la profession du traducteur (*Voy. ABAILARD*). IV. *La Vie de l'abbé Suger, avec des dissertations*, Paris, 1720, 2 vol. in-12. Elle est curieuse, mais inexacte. V. *Défense de la nouvelle histoire de l'abbé Suger, avec l'apologie pour feu M. l'abbé de la Trape, contre les calomnies de dom Vincent Thuillier*. Dom Thuillier, dans son édition des Oeuvres posthumes de dom Mabillon, eut occasion de parler de la contestation de ce célèbre bénédictin avec l'abbé de Rancé, au sujet des *Études monastiques*. On doit penser, d'après son caractère, qu'il n'a point passé les bornes de la modération; au lieu que celui de dom Gervaise, souvent peu mesuré, rend ses qualifications un peu suspectes. VI. *L'Histoire de l'abbé Joachim, religieux*

de l'ordre de Cîteaux, surnommé le prophète, Paris, 1745, 2 volumes in-12. L'auteur essaie d'y montrer l'accomplissement des prophéties de cet abbé, dont il raconte aussi les miracles. Cette production passe pour être plus dénuée de critique qu'il ne convient à un ouvrage de cette nature. VII. *Jugement critique, mais équitable des Vies de M. l'abbé de Rancé*, Londres (Troyes), 1742, in-12. Ces vies sont celles qu'ont données l'abbé Marsollier, et Maupcou, curé de Nonancourt. Dom Gervaise y est fort maltraité. Il repousse de son mieux les imputations de ces deux écrivains, et relève plusieurs fautes et inexactitudes dans lesquelles il prétend qu'ils sont tombés. VIII. *Lettres d'un théologien à un ecclésiastique de ses amis, sur une Dissertation touchant les ordinations anglaises*, Paris, 1724, in-12. Cette dissertation est celle du fameux père Le Courayer (Voy. COURAYER). Les Lettres, au nombre de deux, ont été supprimées, et le privilège en a été retiré. IX. *L'honneur de l'Eglise et des souverains pontifes, défendu contre les calomnies et invectives du père Le Courayer, dans son histoire du concile de Trente*, Nancy, 1742, 2 volumes in-12. X. Cinq *Lettres* contre dom Marquard Hergott, auteur du livre intitulé: *Disciplina monastica*; elles ont été imprimées dans les journaux de Trévoux, de 1727. Ce dom Marquard Hergott était un savant religieux de l'abbaye de St.-Blaise, dont l'ouvrage est plein de choses curieuses. XI. *Vie de S. Paul, apôtre des Gentils et docteur de l'Eglise*, Paris, 1754, 5 vol. in-12; ouvrage d'un goût singulier, divisé en six livres, dont les quatre premiers contiennent l'histoire de cet apôtre, et les deux derniers exposent ses ver-

tus. XII. *Histoire de la* l'ordre de Cîteaux en Fagnon, 1746, in-4°; il deva deux volumes, dont il n'a premier, l'ouvrage ayant ce volume est devenu rare. rieurs de l'ordre de Cîte pas ménagés. C'est à l'oc livre qu'intervint l'ordre relégua dom Gervaise. Outre tous ces ouvrages vaise en laissa de manusc entre autres, un abrégé c *ecclésiastique de Fleury des devoirs des évêques, dom Abraham Braugn diocèse d'Arras, mort la Trape*, etc. Dom Gerv bien; son style est net, léger, et ses pensées ne m d'élevation: mais il est iné peu exact; exagéré, quand ou la passion le domine, i plus alors de ménagement des bornes d'une sage di résultat de ces défauts a semée d'épines, et cont agitée.

GÉRY (ANDRÉ-GUILLE chanoine régulier et abbé Geneviève, l'un des orateurs du XVIII^e siècle, naquit à l février 1727. Il commença nité dans cette ville, et sous la direction des chartiers de St.-Vincent de Senré, en 1742, dans la c de cet ordre, il y prit des l térature et de langues anc un maître instruit et modé Gillet. En 1745, il fut Sainte-Barbe en Auge, l dier la philosophie. Dans s de loisir, on lui fit appre buter des sermons de M qui développa ses disposit donna le goût de l'éloqu

vint à Paris, en 1747, faire de théologie; les thèses qu'il eurent de l'éclat, et mon qu'il joignait à l'éloquence une clarté et l'esprit de discussion. Chargé d'enseigner la philosophie le même collège où il avait des humanités. On lui donna, après, la chaire de théologie à la Sorbonne de Ham, avec la dignité de prieur. C'est alors qu'il s'appliqua principalement à l'étude de l'hésychasme, de Saint-Cyrot de ceux des Pères les plus sages et les plus doctes : il prit pour base de ses leçons la doctrine de St. Augustin, et obtint des succès qui le firent appeler à Ste.-Geneviève, où il exerça les mêmes fonctions de 1755 à 1761. Malgré un travail pénible et assidu, son zèle ne fut en même temps à exercer le ministère de la chaire évangélique, où il joignait à-la-fois l'éloquence de la doctrine et de la persuasion. Ses sermons, d'une élocution facile, d'une insinuation vive et accompagnée d'observations judicieuses attirèrent un auditoire nombreux. Il suivait, en les composant, l'impulsion de son zèle. Il travailla avec soin l'exorde de son sermon qu'il devait prononcer le premier jour de la Pentecôte, et à la fin : jamais il ne put terminer sa composition entière d'un discours d'édification qu'il lui fallait remettre à l'année suivante. Quelques passages d'un sermon sur le baptême, en quelque lieu qu'il fut prononcé, dont le sens fut mal interprété auprès de M. de Beaumont, évêque de Paris, firent suspendre l'usage de la continuation d'un casuel qu'il devait prêcher à St.-Jacques-Haut-Pas. Le chapitre général de la congrégation l'envoya remplir la fonction de prieur de Saint-Léger à Soissons.

Quelques années après la mort de l'évêque (M. de Fitz-James), qui le considérait beaucoup et favorisait son zèle, il quitta Soissons, et alla, en 1768, prendre possession à Lyon du prieuré-cure de Saint-Irénée. Il y seconda le zèle de M. de Montazet, et eut la plus grande part aux mandements de cet archevêque, au nouveau rituel et au catéchisme de son diocèse : mais il refusa du prélat toute dignité qui aurait pu le détacher de sa congrégation. En 1770, il passa à la priorature de son ancienne maison de Saint-Vincent de Seulis; en 1773, à celle de Saint-Martin d'Épernay; et en 1775, à celle de Tous-saints à Châlons-sur-Marne. Dans cette dernière, n'ayant point de fonction curiale, il se livra plus librement au ministère de la parole, avec l'agrément de M. de Juigné, alors évêque de Châlons. Le zèle pour la discipline régulière qu'il avait montré depuis long-temps, l'avait fait nommer, plusieurs années auparavant, au prieuré de Sainte-Geneviève : il avait été porté ensuite à s'en démettre, par amour pour la paix. Enfin, sa conduite ferme, tempérée par la douceur constante de son caractère, son expérience acquise et reconnue dans les diverses maisons qu'il avait administrées, firent tomber toutes les objections; et il fut élu, avec l'approbation générale, abbé de Sainte-Geneviève, en 1778. Il s'occupait alors tout entier des réglemens de son ordre et du soin des bonnes études, et ne prononça plus que de loin en loin quelques panégyriques et des discours détachés. En 1784, s'étant déchargé sur son coadjuteur du poids de l'administration; rendu à lui-même, et jouissant en apparence d'une santé ferme et robuste, il se proposait de reprendre et de suivre de nouveau

le ministère de la chaire, lorsqu'une apoplexie soudaine vint l'enlever, le 7 octobre 1786, dans la 60^e. année de son âge. On a de l'abbé Géry un assez grand nombre de *Sermons*, de *Panegyriques* et d'*Homélies* qui ont été recueillis en six vol. in-12, Paris, 1788. Ses sermons et instructions, pleins d'une raison éloquente, qui les faisait suivre avec tant de succès, sont encore lus avec fruit. Parmi ses panegyriques, on distingue celui de *St. Augustin*, composé vers 1758; l'*Oraison funèbre de Louis XV*, publiée en 1774; le *Panegyrique de Saint Louis*, en 1777; et l'*Éloge de Jeanne d'Arc*, dite la *Pucelle*, en 1779. Il a aussi publié, sans se nommer, une *Dissertation sur le véritable auteur du livre de l'Imitation*, Paris, 1758, in-12. C'est une réponse à la Dissertation de l'abbé Valart, pour Gersen. Il y défend moins l'opinion favorable au chanoine régulier Kempis, qu'il ne s'attache à combattre l'assertion de Valart, qui attribuait l'*Imitation* à l'abbé de Verceil, maître de Saint Antoine de Padoue, pour donner quelque réalité au prétendu personnage de Gersen. (Voy. GERSEN et Thomas GALLUS.) Une traduction latine, aussi anonyme, de la Dissertation de Géry, se trouve insérée dans la *Deductio critica* d'Ensebe Amort, Augsbourg, 1761, in-4^e.

G—CE.

GESENIUS (GUILLAUME), médecin à Nordhansen et à Walkenried, né en 1760 à Schöningen, dans le duché de Brunswick, jouit d'une assez grande réputation dans la littérature médicale. Il est mort le 1^{er}. avril 1801, après avoir publié en allemand: I. *Essai d'une Encyclopédie lepidoptérologique, ou Manuel pour les personnes qui font des collections de papillons*, Erlurt, 1786,

in-8^o. II. *Pathémato morale, ou Essai sur et leur influence sur le corps*, ibid., 1786, in-8^o. III. *La fièvre putride, bilieuse*, ibid., 1786, in-8^o. IV. *Tableau descriptif des médicaments tirés du règne végétal*, ibid., 1788, in-8^o. V. *Tableau alphabétique des usités dans les pharmacies*, ibid., 1790, in-fol. VI. *Tableau de la matière médicale*, ibid., 1796, in-8^o.

GESNER (CONRAD), célèbre, surnommé le *libraire*, a été, pour son pays, un prodige d'application et de sagacité. Il naquit le 26 mars 1516, d'Ourschwil, dans le canton de Zurich, et de Barbe Frick, une femme sans fortune, et qui a plusieurs autres enfants n'aurait pu se soutenir, sans les secours de son oncle, Jean Frick, maître de la ville de Zurich. Il forma dans les lettres, les premières notions de son père ayant été tué, à la bataille de Zug, celle de son oncle. Le célèbre réformateur Jean Calvin, jeune Gesner se vit obliger de quitter sa patrie, et de se rendre en France, où il se fit une fortune dans l'étranger. Il revint en Suisse, où il seconda pendant quelque temps, moyennant un traitement de 1000 florins, les travaux de Capiton; puis, devenu riche, et obtenu quelques subsides de Zurich, il se rendit à Paris, où il y commença à étudier l'âge de dix-huit ans, et de venir à Paris, et s'y occupa de la langue grecque comme sans contrainte, et de la langue latine pour tous les genres de littérature. Il fut couronné dans sa pauvreté par le jeune Bernois de famille, avec lequel il s'était lié

e seconde fois à Strasbourg fut rappelé à Zurich, y occuper, dans le même emploi de régent. Mais s'aperçurent promptement fait pour des travaux, et lui accordèrent, en vue de secours pour continuer ses études en médecine. La ville qu'il commença à rendre publique, en donnant l'édition du *Dictionnaire de Médecine* (Voy. FAVORINUS). Il fut élu, le sénat de Berne l'envoya à l'académie à Lausanne, et y enseigna les lettres pendant trois ans. Il fut nommé à Montpellier, d'une manière intime, par le médecin Laurent Joubert et le naturaliste Rondelet. En 1541, docteur à Bâle, où il mit la dernière main à quelques extraits d'auteurs arabes sur la botanique grecque, qui furent publiés la suivante, à Zurich. Bientôt après, il donna *des plantes, en quatre livres*, qui fit déjà preuve de connaissances étendues sur la botanique. Il continua plusieurs végétaux au fur et à mesure du temps. Quelques années après, les Alpes de Suisse et de France lui donnèrent lieu d'écrire son petit livre sur le *général d'une lettre sur les montagnes*. La même année, du grec, un *Traité des herbes*, et d'autres ouvrages, qu'il fit suivre, *Sentences de Stobée*; *des Allégories d'Hésiode*, du *Discours de Dionysius sur Homère*, d'une édition de Martial. En 1545, il fit

un voyage à Venise et à Augsbourg, où il lia connaissance avec plusieurs hommes de mérite, et eut la facilité de consulter des ouvrages rares et des manuscrits précieux. C'est alors qu'il commença de mettre au jour sa fameuse *Bibliothèque universelle*, premier grand ouvrage bibliographique qu'aient produit les modernes. Les titres de tous les ouvrages connus alors, en hébreu, en grec et en latin, soit qu'ils existassent ou qu'ils fussent perdus, et souvent un sommaire de leur contenu, un jugement sur leur mérite, et quelque échantillon de leur style, composent le fonds de ce recueil. Le premier volume, publié à Zurich en 1545, est classé par ordre alphabétique des noms d'auteurs; le deuxième, rangé par ordre de matières, et divisé en dix-neuf livres, parut en 1548, *ibid.*, sous le titre de *Pandectes*; le vingt-unième livre, consacré à la théologie, parut l'année suivante; mais le vingtième, qui devait traiter des ouvrages de médecine, n'a point été imprimé, parce que l'auteur ne crut jamais l'avoir perfectionné comme il méritait d'être. La *Bibliothèque* de Gesner a été abrégée par Lycosthenes, et complétée par Simler, et par J.-J. Fries, Zurich, 1583, in - fol. (1) Pendant le même temps, les éditions ou les traductions de divers petits *Traités* grecs l'occupaient encore: il donna, de plus, une édition corrigée d'Hermolaus Barbaro; une *Préface critique sur les ouvrages de Galien*; une autre sur *l'Histoire des plantes, de Tragus* (Voy. BOCK, IV, 631); un *Traité des eaux minérales de Suisse et d'Allemagne*; une *Description du mont Pilat*, près de Lucerne; et néanmoins, il ne laissait

(1) Voyez aussi les articles ROB. CONSTANTIN (IX, 491), DUVERDIEN (XII, 490), et MALLARD.

pas de réunir de toutes parts, et de coordonner les matériaux du grand ouvrage sur l'*Histoire naturelle*, dont il avait conçu le plan dès sa première jeunesse. De nombreux amis, que son mérite lui avait procurés presque dans toute l'Europe, lui envoyaient les figures et la notice des productions de leurs climats, ou même les objets en nature, qu'il faisait peindre et graver. Lui-même voyageait, chaque fois qu'il en avait le loisir, en Suisse et en Allemagne. Il avait toujours désiré voir les côtes de la mer du Nord : mais la guerre de religion, qui éclata en 1551, le contraignit de retourner chez lui avant d'avoir atteint ce terme de ses vœux. Gesner a écrit sur les trois règnes de la nature : mais son *Histoire des animaux* est le plus considérable de ses ouvrages d'histoire naturelle, et celui qui lui assurera une renommée plus durable. Elle est divisée en cinq livres, que l'on relie d'ordinaire en 5 volumes in-folio : le premier, imprimé pour la première fois à Zurich en 1551, traite des quadrupèdes vivipares ; le second, ibid., 1554, des quadrupèdes ovipares ; le troisième, ib., 1555, des oiseaux ; le quatrième, ib., 1556, des poissons et autres animaux aquatiques ; le cinquième est posthume, et fut publié à Zurich en 1587, par Jacques Carron, médecin de Francfort ; il traite des serpents, et est plus rare que les autres : il s'y trouve ordinairement joint un *Traité* particulier du scorpion, également posthume, et publié aussi en 1587, par Caspar Wolf, de Zurich. Il devait y avoir un sixième livre, sur les insectes : mais on doute que Gesner ait commencé à le rédiger, et il n'en est resté que quelques figures inédites de papillons. Outre ces premières éditions des différentes parties de l'histoire des animaux, il en

a paru plusieurs autres, plus amples du vivant de l'auteur, mort, en latin, en allemand, et divers abrégés. On a de Gesner un *Index* d'*Icones animalium* ; et un *Nomenclator aquaticum* l'auteur, dans ce grand ouvrage, les animaux par ordre des noms latins, et donne d'eux des détails diviser, savoir : ses usages dans les diverses langues modernes ; sa description externe, ses variétés, et sa durée ; la durée de sa vie, son accroissement, l'époque de sa naissance, et le nombre de sa portée ; les maladies auxquelles il est sujet ; ses instincts ; son utilité ; les remèdes qu'on en tire ; les images qu'il a gravées, et la poésie qu'il a composée qu'on lui a données, et les auteurs anciens, et modernes, qui ont écrit de ses animaux, est employé aux réponses. Gesner ajouta, avec autant de soin qu'il était possible d'en mettre, l'autorité des auteurs, et la core fort respectée, et la assez peu connue, une collection de nouveaux, tirés de ses observations, ou communiqués par de nombreux correspondants, principalement sur les animaux de Suisse, beaucoup de détails importants, qui ne sont tous à négliger aujourd'hui, si une espèce est représentée en bois ; et celles que l'on a fait copier d'après nature, et exactement rendues : mais on est obligé d'en emprunter à ses prédécesseurs ; et

jours aussi exactes. L'histoire des poissons n'est pas tout à fait sur le même plan que les autres : copiée, sur chaque espèce, de ses deux amis et contemporains, Belon et Rondelet, elle se borne à faire quelques *Les Abrégés*, ayant paru dans les *grands Traités*, contiennent de remarquables observations qui ne sont pas dans ceux-ci ; et l'on est obligé de recourir à l'ouvrage complet de ce qui était en vogue à cette époque. L'*Histoire des poissons* de Gesner, peut être considérée comme la première base de la zoologie moderne : copiée généralement par Aldrovande, par Jonston, elle a fait le modèle de ouvrages bien plus récents ; son auteur célèbre en a même plusieurs fois s'en vanter, presque sans en dire rien ; car on doit regretter que les passages des auteurs antérieurs n'aient échappé à Gesner, et que les modernes. Il méritait une place par son exactitude, sa bonne foi, et même, en disant, par la finesse de ses observations, quoiqu'il n'ait point encore de genres, ni de classification ; il indique très bien, en disant, les vrais rapports des services, également fort connus par Gesner à la zoologie ; son édition d'une *Traduction de l'Œuvre d'Élien*, parue en 1556, immédiatement suivit celle du volume des poissons (1). Ses notes sur ce texte, auxquelles il a ajouté encore long-temps, ont paru pour la première fois, dans l'édition de Gesner par Abr. Gronovius, Lon-

(1) Les *Histoires diverses* sont de la version de l'*Histoire des animaux*, de celle de Gesner a corrigée en plusieurs en-

dres, 1744, 2 vol. in-4°, comme celles sur les *Histoires diverses*, dans l'édition de Leyde, 1731, in-4°. Bien qu'il ait été moins heureux dans la publication de ses travaux sur la botanique, il s'est peut-être rendu plus célèbre dans cette science par la fécondité des vues qu'il y a introduites : non seulement il s'était, dès son enfance, attaché à recueillir des plantes, et il avait su se procurer un jardin pour en élever ; mais il apprit bientôt à les dessiner, et en peignit plus de 1500, dont il destinait les figures à une histoire générale des végétaux. Cet exercice lui fit porter son attention sur les nombreux détails de la fleur et du fruit ; et il arriva ainsi à découvrir cet art de distinguer et de classer les plantes par les organes de la fructification, art qui a véritablement créé la botanique scientifique. Il exprime nettement, dans plusieurs lettres imprimées, la nécessité de s'attacher en botanique aux caractères de cette nature. On ne doit point donner d'attention à l'*Enchiridion historiae plantarum*, imprimé à Paris en 1541, in-16 : ce n'est là qu'un ouvrage de la jeunesse de Gesner, et une pure compilation. Ses véritables *Œuvres botaniques*, après avoir passé en manuscrit dans différentes bibliothèques, furent acquises, vers le milieu du dernier siècle, par Trew, botaniste de Nuremberg, et publiées par les soins de Schmiedel, médecin du margrave d'Anspach, en 2 vol. in-fol., Nuremberg, 1754 et 1770 : elles consistent en *Commentaires* sur un cinquième livre de Valerius Cordus, en *Fragments d'une Histoire des plantes*, commencée d'après le plan de Gesner, par Wolf son élève ; et en un grand nombre d'échantillons des figures qu'il avait dessinées, avec les notes et les descriptions qui s'y rapportent. Long-temps

auparavant, les planches en bois que Gesner avait fait faire, d'après ses dessins, pour l'*Histoire des plantes* qu'il projetait, ayant aussi passé dans différentes mains, avaient servi à une édition abrégée de Mathiolo, donnée par Joachim II Camerarius, à Francfort, 1586, in-4°. (*V. CAMERARIUS*, VI, 605); et Haller déclare que ces figures ont fait de ce livre un de ceux où il est le plus commode et le plus agréable d'apprendre à connaître les végétaux. Le petit *Traité* de Gesner sur les figures des fossiles, des pierres et des gemmes, Zurich, 1565, in-8°, attira l'attention sur les pétrifications et sur les cristaux. On voit, par ses épîtres, qu'il avait fait des expériences sur plusieurs minéraux, et qu'il n'ignorait pas les vertus électriques de certaines pierres précieuses. Enfin, il n'est pas jusqu'à la comparaison des diverses langues entre elles, dont Gesner ne se soit occupé; et il a donné, sur ce sujet, dans son *Mithridates de differentiis linguarum*, Zurich, 1555, in-8°. (1), plusieurs idées ingénieuses, qui ont été plus amplement développées dans ces derniers temps. Il possédait en effet, très bien, les trois langues savantes, avait quelque teinture de l'arabe, entendait le français, l'italien et le flamand, et avait beaucoup travaillé à perfectionner la langue allemande. Il a inséré, dans son *Mithridates*, une *Traduction de l'Oraison dominicale*, en hexamètres nou rimés, qui est le premier essai de ce genre que l'on ait fait en allemand (2). Tout d'ouvrages utiles

(1) La seconde édition, donnée par Casp. Water (Zurich, 1610, in-8°), et augmentée d'un long commentaire, est bien moins correcte, et même moins complète. Ce curieux ouvrage, où l'on trouve une esquisse fortie de presque toutes les langues orientales et modernes alors connues, rangées par ordre alphabétique, au nombre de 146, est terminé par un petit vocabulaire de l'usage de ces conjonctions sous le nom de *Tabulæna*.

(2) On trouve dans la première édition de ce

avaient fini par valoir à Gesner un coup de considération. Les de Zurich le créèrent professeur d'histoire naturelle. L'empereur Ferdinand I^{er}, les sciences, et à qui il donna son *Histoire des poissons* près de lui à Augbourg, lui accorda, en 1564, de emblématiques de ses travaux, chose regardée en zoar, chose regardée en comme très précieuse. Mais pas long-temps de ces ma time : une maladie pestilente avait commencé à Bâle au de 1564, et s'était propa rich, où elle se renouvela l vente avec une grande fur gnit Gesner. Il avait dant ces deux années, be soins aux malades qui en teints, et avait même écrit *sertation* sur la meilleur de la traiter; mais on lui montré sous l'aisselle droite souffrit peu il ne douta point fut condamné; il se fit transporter son cabinet, pour achever l'ordre à ses ouvrages, et y dans cette occupation, le 1 bre 1565, cinquième jour ladic, âgé seulement de neuf ans et quelques mois laissant qu'une veuve sans Il céda sa bibliothèque et s'écrivit à Caspar Wolf, son élève chargea de publier tout ce qui trait extraire de ses papiers, à étendre quelques parties de ces. Les Gesner qui se sont lu-tres dans le XVIII^e siècle daient de son oncle André,

livre un tableau qui contient l'Oraison en vingt deux langues. C'est le premier de ce genre, qui a reçu de nos jours, l'usage, un développement si considérable. (AUGUR, t. 322.)

ur avoir reçu 56 blessures de la Zug, pour avoir vécu écisément autant d'années, arvenu aux premières charville. On a peine à comprendre un homme, d'abord aussi de la fortune, condamné à aussi pénible que Conrad. Il put composer des ouvrages eux, si variés, et pleins de dition; car, outre ceux que is cités, il en a encore écrit : un assez grand nombre, ouvera le catalogue complet additions de Teissier aux : M. de Thou, et dans les s du père Nicéron : il en ème donné le détail dans son *ad Guill. Turnerum, de se editis*, 1562, in-8°. ndité s'explique par la sim- ses mœurs, son ardeur pour , et la facilité de son esprit : ix et pur; son air était doux te, et il s'attacha beaucoup héodore de Bèze l'a célébré œaux vers; Josias Simler fit on funèbre, et écrivit sa vie 1566, in-4°.), sur laquelle a donné des détails dans la e sa *Bibliothèque*. De Thou avec beaucoup d'éloge dans : *Histoire*. Mais la Biogra- lus complète que l'on en ait, le M. Schmiedel, en tête des *botaniques* de Gesner, que ns citées plus haut. Les ama- la botanique ont attaché le e grand naturaliste à une es- ulipe, qu'il avait décrite dans tre à Collin, et qui s'ap- ore *tulipa Gesneriana*. Plu- nsacré à Gesner, sous le nom *aria*, un genre de la famille *panulacées* : c'est un arbuste ue. C—v—n.

IER (JEAN-MATHIAS), l'un

des érudits qui, dans le siècle der- nier, ont fait le plus d'honneur à l'Allemagne, se croyait de la famille de Conrad Gesner, et il en avait pris les armes : cette prétention, qu'il n'appuyait que de faibles preuves, le fit quelquefois taxer de vanité. Il était né, en 1691, à Roth, selon ses biographes; à Anspach, s'il faut s'en rapporter à ce qu'il dit lui-même à la fin de sa préface sur les *Scriptores reirusticæ*:—*Onoldum urbem longè illam mihi dulcissimam, quòd patria est et pueritiæ nostræ nidus*. Mais ces témoignages contradictoires sont faciles à concilier, Roth étant un petit village dans la dépendance et le voisinage d'Anspach. A ouze ans, il perdit son père, qui était un fort respectable ecclésiastique, et passa sous la tutèle d'un oncle qui le traita comme son fils, et qui, après avoir dirigé ses premières études, le plaça dans le gymnase d'Auspach. George Köler, directeur de cette école, était un homme très savant et un excellent professeur; mais, avec beaucoup de mérite, il avait peu de réputation, parce qu'il n'écrivait point. Un élève tel que Gesner lui fit un honneur que peu d'ouvrages lui eussent procuré au même degré. Du gymnase d'Anspach, Gesner entra à l'université de Jéna, où il compléta le cours de ses études et prit ses degrés. Une place de professeur lui fut bientôt offerte dans le gymnase de Weimar. Cette situation ne semblait pas proportionnée à ses talents; mais elle lui plaisait, et d'ail- leurs il était encore jeune. Il ne tarda pas à être mis à la tête de la biblio- thèque publique. Rien alors ne lui sem- bla plus doux que son sort, et il ne formait d'autres vœux que de n'en changer jamais. La mort du duc Guil- laume-Ernest vint déranger toute son existence. Le nouveau prince lui éta

place de bibliothécaire: ce désagrément, qu'il ne méritait pas et qu'il avait été loin de prévoir, lui fit prendre en vain le séjour de Weimar; et vers ce temps, la direction du gymnase d'Anspach étant venue à vaquer, elle lui fut proposée, et il l'accepta comme un don du ciel. Il habitait Anspach depuis un an, lorsque le sénat de Leipzig l'appela au rectorat de l'école de Saint-Thomas. Après quelques années de résidence dans cette ville, il fut nommé professeur de belles-lettres à l'université de Göttingue; et bientôt il vint à sa chaire, la charge de bibliothécaire et la direction du *séminaire philologique*, dont il avait été le créateur. C'est une école supérieure, où sont reçus, après le cours de leurs études classiques, les jeunes gens qui se vouent à l'enseignement public. On les prépare par des leçons et des exercices de tout genre, aux fonctions qu'ils veulent remplir. Le gouvernement, pour encourager cet établissement utile, accorde même aux élèves un léger traitement. On voit que c'est à cette institution qu'est due l'idée de ce que nous appelons en France l'*École normale*. Gesner possédait une érudition presque universelle. Il savait à peu près toutes les langues de l'Orient, et il était, particulièrement en hébreu, au rang des plus habiles. Dans la littérature latine, peu de savants pourraient lui être comparés: en grec, il était peut-être un peu moins fort. Il avait lu tous les auteurs, étudiant autant les choses que les mots. Il admirait les anciens classiques, mais sans mépriser les auteurs d'un talent et d'un génie inférieurs. Connaissant à fond la philosophie ancienne, il n'ignorait pas les systèmes et les découvertes des nouveaux philosophes. L'histoire des peuples de l'antiquité ne l'avait

pas non plus tellement négligé, qu'il ne fût aussi très versé dans les états modernes. Il était théologien, et avait des connaissances de jurisprudence, de mathématiques, d'histoire naturelle. Il ne concevait à peine comme on le fait des fonctions publiques, et ne se consacrait presque toute sa vie à l'étude. Il avait acquis par son travail et par le temps d'acquiescence, une vaste et profonde connaissance des langues, et de grands et nombreux ouvrages qui ont fait sa réputation. Dès qu'il fut à Göttingue, il était encore à Iéna, où il avait fait l'édition du *Philopatris* avec une dissertation sur l'âge et de l'auteur de ce qu'il reporte au temps d'Alexandre, un excellent morceau de prose, qui a été réimprimé plusieurs fois. On trouve dans le neuvième tome du Lucien de Deux-Ponts une dissertation sur les jeux et les spectacles séculaires des Romains, et dans les *Éléments de rhétorique* de Quinault, des traductions de sa plume. Il a aussi pendant son séjour à Vienne, donné des leçons, et l'arrangement de sa bibliothèque ducale, dont il fit un catalogue raisonné, lui laissa beaucoup de loisirs; et ces loisirs, il les employa à traduire les *Agriculteurs latins*, de Columelle, Palladius, Varro, qui l'occupa pendant plusieurs années. Il parut à Leipzig en 1755, un ouvrage intitulé *De Medicina Veterinaria*. Il y a joint la médecine vétérinaire de Végèce, et un fragment de *Martialis de curâ boum*. On trouve dans son ouvrage moderne de *Crescentius*, comme on l'appelle, un retour à l'article CRESCENZIO, qui est remarquable par la clarté du texte, l'utilité des notes et par un excellent lexique de termes d'agriculture. Ernesti l'a réimprimé en 1775, avec quelques additions.

, et son lexique, ont les éditeurs de la *Colæ*. Gesner fit paraître une nouvelle édition de Basile Faber, joint à l'autre, et dans beaucoup de corrections. En 1735, à la Haye, 1735, in-8°. Une *Chrestomathie*, et une *Chrestomathie* appartiennent aussi à son séjour à Leipzig. Ce qui est composé avec lui, devint classique et les réimpressions nombreuses. A Göttingue il publia le *Panegyrique de Pline* (1735-1739) avec des notes utiles et des tables. Ernesti a réimprimé, après la mort de l'auteur, un supplément de remarques. Le *Quintilien* que Gesner publia en 1738, est en général très bon. Les variantes n'y sont pas rapportées avec assez d'exactitude parce que Gesner était rapporté du soin de son texte qui a servi de modèle à Deux-Ponts. En 1759, il publia une édition d'Horace avec des notes savantes et des prolégomènes, où il a traité Claudien et ses préteurs est traité avec exactitude. Quelques années avant, il avait donné une édition de ses *Éléments de Rhétorique* où il avait joint Rutilius et les autres rhéteurs, dans ces endroits, il récita son travail a été fait par Ruhnkenius,

qui a publié ces rhéteurs avec beaucoup de soin, et les a ornés d'un excellent commentaire. Vers le même temps, Gesner traduisit en latin la plus grande partie des OEuvres de Lucien, pour Reitz, qui continuait l'édition de ce sophiste, abandonnée par Hemsterhuis. Dans une préface fort intéressante et fort agréable à lire, comme le sont toutes celles qu'il a écrites, Gesner répond avec beaucoup de grâce et de politesse à une amère et violente critique que Pontédéra avait faite de ses *Agriculteurs latins*. La plupart de ces ouvrages avaient été composés pendant qu'il travaillait à sa nouvelle édition du *Tresor latin*, de Robert Estienne. Elle parut en 1747. C'est une entreprise immense, et qui seule eût suffi pour immortaliser son nom. Sa dernière production est une édition du *Pseudo-Orphée*, à laquelle la mort l'empêcha de mettre la dernière main, et qui fut achevée par Hamberger. Le détail des Dissertations, des programmes qu'il a publiés pour les solennités académiques, et des mémoires qu'il a donnés dans le Recueil de la société de Göttingue, nous mènerait trop loin; on les trouvera fidèlement indiqués dans le Dictionnaire de l'exact Meusel. Nous nous contenterons de citer sa Dissertation en faveur des mœurs de Socrate, à cause de la célébrité que lui a donnée l'indécence bizarre du titre : *Socrates sanctus pæderasta; accedit corollarium de antiquâ asinorum honestate*. Cette dissertation, publiée d'abord dans les Mémoires de l'académie de Göttingue, a été réimprimée, en 1768, à Utrecht. Peut-être se trouve-t-elle aussi dans la collection des Opuscules de Gesner, faite à Breslau, en 8 vol. in-8°. Ce savant homme mourut à Göttingue, le 3 août 1761. Sa vie a été écrite, avec

us ou moins de détails, par plusieurs auteurs, dont on trouvera l'indication dans Saxius et Meusel, et particulièrement par le célèbre Ernesti, qui avait été long-temps lié avec lui d'une étroite amitié. B—ss.

GESNER (ANDRÉ-SAMUEL), frère du précédent, naquit à Roth, dans la principauté d'Anspach, en 1690. La mort de son père l'avait réduit à l'indigence; mais il ne continua pas ses études avec moins de zèle, et, par sa conduite et son application, mérita bientôt la protection de son souverain. Après avoir achevé ses études à Jena, il accompagna à l'université de Halle un jeune gentilhomme. Il y fréquenta les cours d'histoire, de philosophie et de droit; mais il dut s'interdire les leçons de Wolff, parce que la mère de son élève lui avait défendu expressément d'y assister. Il fut appelé, en 1716, au gymnase de Rothenburg sur le Tauber, en qualité de recteur et de bibliothécaire; il y reçut en 1748 le titre de professeur, et y mourut le 29 mars 1778, après avoir exercé, pendant soixante ans, les vénérables fonctions de l'enseignement. Gesner écrivait en latin avec beaucoup d'élégance; il a eu une grande part au *Thesaurus latinæ linguæ*, publié par son frère. Son emploi de recteur lui fournissait l'occasion de se faire remarquer par un grand nombre de programmes instructifs, sous le rapport historique et bibliographique; mais ces petites dissertations dispersées n'ont été bien connues que par le Recueil qu'en a fait Harles à Erlang; trente-quatre ont été publiées sous ce titre: *Selectæ exercitationes scholasticæ varii argumenti; collegit et præfatus est J. C. Harles*, Nuremberg, 1780, in-8°. Gesner avait publié séparément: I. *Historia gymnasii Rothenburgensis*, Rothenburg, 1745—

1750, en six numéros in-fol. *rebus ad gymnasium Rothense pertinentibus*, ibid., 1752, in-fol. III. *De bibliis Rothenburgensis*, ibid., 1761, IV. *Vita Joannis Georgii Styli*, ibid., 1751, in-fol. V. *De J. Reineccii meritis*, ibid., in-8°. Jean-Albert GESNER, frère du précédent, né à Roth en 1694, d'abord la pharmacie, et l'exerça publiquement à Gunzenhausen, dans le pays d'Anspach. Après avoir pourvu sa femme et ses enfants, il étudia la médecine à Altorf, fut reçu docteur en 1725, et appelé à Stuttgart, en 1730, comme médecin de la cour de Wurtemberg. Le duc lui conféra, en 1735, le titre de conseiller, le nom même de son médecin part et le choisit pour accompagner les princes de ses fils dans leurs voyages en Allemagne et en Hollande. A son retour Gesner devint aussi assesseur et conseiller des mines à Stuttgart, où il mourut le 10 juin 1760. On lui doit la majeure partie, la *Pharmacia Wirtembergica*, Stuttgart, 1735, in-fol.; *editio II, priori multior et emendatior*, ibid., 1745, in-fol. Les principaux ouvrages de Gesner en allemand, dont il est l'auteur, sont: I. *Historia cadmiæ metallicæ sive cobalti et ex illius paratorum zaffaræ et smaltis*, Berlin, 1745, in-4°. II. *Description historique et physique du Wildbad, dans le pays de Wurtemberg, suivie d'une Description de tous les fleuves, rivières, lacs minérales et thermales du Wurtemberg*, Stuttgart, 1745, in-8°. III. *Description de Hirschbad, près de Stuttgart*, ibid., 1746, in-8°. Gesner a fourni également la Description des bains de Zaysenhausen, de Canstatt, et la majeure partie

contenus dans les *Selecta economica*, ou *Recueil de atifs à l'histoire naturelle économie domestique*, Stuttgart-49-1756, 3 vol. in-8°.

B—H—D.

ER (JEAN-JACQUES), né à 1707, mort dans la même décembre 1787, y était pro-hébreu depuis 1740, et de biblique depuis 1754, dans se connu sous le nom de *Ca-*; mais il s'est principalement par sa passion pour la nu-ue. Il conçut de bonne heure de faire graver et de réunir il corps toutes les médailles et romaines connues et pu- qu'alors, pour épargner aux de cette science l'acquisition litude de livres dont la réu- nit très coûteuse et fort diffi- onna d'abord le plan de ce vrage, sous ce titre : *Pro-* *hesauri universalis numis-* *antiquorum*, Zurich, 1754, te collection, annoncée par ion (1), et dont la 1^{re}. livrait sous le titre de *Specimen ariæ*, ibid., 1755, in-fol., ise de 337 planches (conten- nairement 60 médailles cha- t de 254 pages de texte (2), i sont imprimées, à l'ordi- a lettres mobiles, et les sui- nt gravées. Comme cet ou- rare et se trouve difficile- plet, ayant été publié par étachées, nous avons cru de- lécrire avec quelque détail. 3 pages de prolégomènes (3)

Journal des savants de 1734, p. 365. gination se suit sans interruption ; ière page est cotée 354 au lieu de 254, ipression de la page 126, cotée mal a- , ayant été répétée sur toutes les pages

ouve, page 24, le catalogue des mé- biaux de Fourmont de la Tour, pen- meurais à Zurich.

sur la numismatique grecque, le texte donne l'explication très succincte des planches, qui ont paru dans l'ordre sui- vant : 7 des rois de Macédoine, 9 des rois de Syrie, 5 d'Égypte, 4 des Arsacides et du Pont; 5 des rois de Sicile, 5 de Judée, et 4 *minorum gentium et virorum illustrium*; enfin, 85 de peuples et de villes, rangées par ordre alphabétique, depuis le mot *Abacenororum* jusqu'à *Zancle*. Tout cela forme le premier volume dans les exemplaires les plus complets. On forme un 2^e. volume de médailles romaines, composant 54 planches *familiarum romanarum* par ordre alphabétique, depuis le mot *Aburia*, et 185 planches de *Numismata imperatorum romanorum græca et latina*, jusqu'à Trajan - Déce; ce qui fait voir qu'il a voulu pousser son travail jusqu'à l'époque où commence l'ouvrage de Banduri. Ce deuxième volume n'a point de texte explicatif. Ces diverses parties ont chacune un titre imprimé, et de plus un frontispice gravé, qui est le même pour tous, au moyen d'un mot ou deux effacés et changés successivement sur la planche. Voici ce titre complet, tel qu'il est après le dernier changement : *Numismata antiqua populorum et urbium omnia quot-quot ex numismato-phylaciis et scriptoribus de re numariâ comparare licuit integrâ serie tabulis æneis representata, adscriptis nominibus museorum undè deprompta sunt et locis præstantissimorum aauthorum quisingula illustrarunt; digessit et edidit J. J. Gessnerus*. Ce livre n'a pas eu le succès que l'auteur espérait. L'entreprise était immense, et il était difficile de donner à ce travail la perfection nécessaire. Gesner a copié les erreurs de ses devanciers, a donné, d'après eux, des médailles fausses

suspectes, et n'a pas assez soigné la gravure des monuments qu'il a réunis. Son ouvrage manque essentiellement de critique; et, sous ce rapport, il n'est pas d'une grande utilité pour les amateurs d'une science qui, d'ailleurs, fait de si grands progrès depuis l'époque de cette publication. Gesner est encore auteur d'une *Description historique* d'un voyage d'auvernement, fait en la compagnie de quelques jeunes politiques de Zurich, par Zug, Lucerne, le mont Pilate et autres lieux remarquables de Suisse, en 1730, in-4°. de 92 pages. Cette relation, aussi curieuse qu'insultive, n'a pas été imprimée; et l'auteur s'y est caché sous le nom de Conrad Orell. Haller, qui en parle avec éloge, en a vu le manuscrit chez le conseiller Leu, l'un des voyageurs.

T—N.

GESNER (JEAN), frère du précédent, né à Zurich en 1700, y mourut en 1790. Jacques Schürzer et Jean de Muralt avaient communiqué à leur jeune compatriote le goût des sciences naturelles. Il vint à la médecine à Leyden, sous Verhaave, qui refusait les honneurs des petits-fils du célèbre Conrad Gesner, comme contraires au serment prescrit par Hippocrate. A l'université, il se lia d'amitié, pour la vie, avec l'illustre Haller. Après un séjour à Paris, il revint dans sa patrie, étudia les mathématiques à Bâle, sous Bernoulli, et continua les voyages dans les Alpes, qu'il avait commencés dès sa première jeunesse. La faiblesse de sa santé et d'autres raisons l'engagèrent à quitter bientôt la pratique de la médecine, pour se vouer exclusivement à l'étude et à l'enseignement. La chaire de mathématiques au gymnase de Zurich fut conférée en 1755, et celle de physique, avec le canonicat qui y est

attaché, en 1758. Pendant les quarante-cinq années qu'il a remplies de ces places, il a rendu des services essentiels et durables à sa patrie, en propageant le goût des sciences exactes, et en formant un nombre considérable de disciples qui le révéraient, et qui l'ont honoré de leurs mérites. Avec le bourgeois Heidegger, et quelques autres, il a fondé la Société physique en 1757; il en a dirigé les travaux pendant les 30 ans de cette activité, qui a tant contribué à améliorer l'agriculture et à répandre les résultats utiles des sciences dont a été formée cette société: c'est à lui qu'on doit l'établissement de la chaire de botanique. Laborieux et infatigable dans son travail, sa modestie allait jusqu'à la timidité, lorsqu'il s'agissait de paraître en public ses productions littéraires. *L'Historia plantarum Helvetiae* de Haller, est en grande partie son ouvrage; il ne voulut pas que son nom parût en tête du livre. On trouve dans la collection des lettres adressée à Haller, la série intéressante de celles que Gesner lui écrivit. Un autre ouvrage de botanique, qui l'occupa pendant plusieurs années, et qui, à son décès, aurait obtenu un succès brillant, si l'auteur avait eu le courage de le faire paraître lui-même et trente ans plus tôt. Ce sont les *Tabulae phytographicae*, ouvrage qui devait remplacer le *Herbarium* de Tournefort, et qui le passait en raison des progrès qu'il avait faits la science, et des augmentations qu'elle avait reçues. L'exécution des planches est fort belle; et si l'auteur avait achevé l'édition, les exemplaires sortis en seroient toujours recherchés comme un des plus beaux livres de botanique. Outre les Mémoires insérés dans les actes de la Société physique, Gesner a donné deux volumes

ons académiques, dont sa imposait l'obligation : elles ir des points et sur des ob-ssants de physique et d'his-relle; une partie en est cou-la *Phytographia sacra*, ou n des plantes dont il est fait dans les Écritures saintes. si joint un Commentaire à de Weinmann. On a encore s dissertations de Gesner. *Microscopio constantis men-urich*, 1754, in-4°. fig. *Microscopio botanico*, ibid., -4°. III. *De variis annonæ ndæ methodis earumque de- id.*, 1761, in-4°. Elles ont ites en allemand; et la 2°. tée en français sous ce titre : *Recherche sur le thermomètre bo-Bâle*, 1761, in-4°. Des ri-belles collections d'histoire que Gesner a laissées, la partie se trouve conservée, renue la propriété de sa ville a été marié sans laisser d'en-omme vertueux et religieux, bienveillance et d'aménité, éri et honoré par ses conci-Voy. l'*Éloge de Jean Ges-le docteur Hæzel*, Zurich, -8°, en allemand.) U—1.

ER (SALOMON), poète et paysagiste, naquit à Zurich; il était fils d'un libraire, et ait à la même famille que les ts. Son père ayant confié ation aux soins du célèbre , celui-ci le lui renvoya pour eapacité, déclarant qu'il ne as que ce jeune homme pût mais à autre chose qu'à l'é-t à l'arithmétique. Le père er fit une nouvelle tentative, ça auprès d'un de ses pa-unistre protestant d'un petit rès de Zurich. Ce nouvel

instituteur étudia davantage le caractè-re de son élève, et s'aperçut que, sous une apparente stupidité, il cachait une ame brûlante et susceptible d'enthousiasme. Pendant long-temps sa passion dominante avait été de modeler de petites figures en cire; tous ses loisirs étaient employés à cette occupation, et il y aurait passé des journées entières. Dans un âge moins tendre, ayant lu le roman de Robinson - Crusocé, il voulut à son tour se créer un héros, dont il écrivit les voyages; et tous les papiers qui tom-baient entre ses mains, devenaient les dépositaires de ses rêveries. Son institu-teur vit donc que pour obtenir de lui des succès, il ne s'agissait que d'en-flammer son imagination : dans cette vue, il lui faisait parcourir les beaux sites d'un pays pittoresque, et admirer la variété de la nature. Alors char-mant son esprit par d'adroites citations de Théocrite et de Virgile, il fit insensiblement naître en lui le desir d'étu-dier ces auteurs. Néanmoins Gesner ne put acquérir des connaissances bien étendues dans les langues anciennes. Le goût de la poésie lui vint à la lec-ture des pastorales de Brockes. En-goué de cet auteur allemand, il déclai-nait ses idylles en se promenant dans des lieux solitaires. Enfin, l'amour que lui inspira la fille de son institu-teur acheva de le rendre poète, et il fit des odes anacréontiques et des chansons. Au bout de deux ans, il fut rappelé à Zurich, et n'y rapporta que le goût de la poésie. Son père, qui ne révérait pas beaucoup les Muses, vou-lant le détourner de leur culte, l'en-voya dans une maison de librairie de Berlin, pour y apprendre le commerce. Là, comme un autre Tantale, entouré de ces livres dont la lecture eût fait ses délices et qu'il ne pouvait connai-tre que par leurs titres, Gesner se

vit contraint de se livrer à des travaux manuels et à des occupations fastidieuses. Humilié de cette servitude, il s'en affranchit; et, quittant son libraire, il loua une chambre, fit des vers et dessina des paysages. Ce fut alors qu'il fréquenta les réunions littéraires des Gleim, des Lessing et des Ramler. Ayant communiqué ses vers à ce dernier, celui-ci les trouva si mauvais, qu'il lui conseilla d'écrire dans un genre qui lui présenterait moins d'obstacles à surmonter, et lui fit adopter une prose cadencée et poétique. Gesner parvint à mettre dans cette prose une correction et une pureté d'autant plus remarquables, qu'il écrivait dans un pays où l'on ne parle qu'une langue corrompue (1). La critique de Ramler n'avait fait qu'augmenter la timidité naturelle du jeune poète. Elle était si grande que, lorsqu'il eut composé son poème de la *Nuit*, voulant un jour lire cette production dans une société littéraire, il portait et reportait sans cesse la main sur son manuscrit; et comme il hésitait toujours pour en proposer la lecture, la société se retira sans qu'il se fût arraché à son indécision. Bientôt la métresse lui fit quitter ses occupations littéraires; il crut trouver des ressources dans la peinture, et le voilà de nouveau engoué de cet art. Sans en connaître les principes, et travaillant avec la hâte, il eut bientôt couvert de ses productions les murs de son modeste réduit. Alors il va trouver Kempel, peintre de la cour, et l'entraîne au milieu de ses paysages. Kempel lui demande d'après quels modèles il a travaillé? Gesner l'assure que tout est de son invention; ce que Kempel n'a

pas de peine à croire: travers toutes ces infortunes, celui-ci ne peut s'empêcher des intentions bien germes d'un grand talent. Il sourit à la question du poète qui, ignorant jusqu'à l'usage de lin dans la peinture, lui dit de ce que ses tableaux valaient point. « Allons, lui dit-il, bien qu'il n'y a que vous que vous êtes du genre que ne doit-on pas dans une dixaine d'ouvrages commençant qui, tant et tant de pareils détails de tels ouvrages? » avec toutes ces belles choses Gesner restait, plus que le besoin. Il fut donc fort courtois à sa famille, et resta auprès de son père, qui, d'ailleurs, cessa de le contraindre à ses inclinations. La poésie achetait alors à son plus haut point on voyait presque dans la littérature paraître sur l'horizon littéraire Lessing, Utz, Ramler, Wieland. L'enthousiasme comble; et l'on ne s'occupe de toutes les sociétés, de toutes les productions de ces poètes, celle impossible que le caractère du jeune Gesner ne se résistait à la commotion générale. A Zurich, il se vit précédé par Klopstock qui produisit la plus vive servitude subite de Wieland. Cette effervescence littéraire ne pouvant résister à l'entraînement, publia son *Nuit*. L'ardeur dont il était bientôt tempérée par le jugement qu'en fit le poète, qui portait déjà beaucoup de description. De nouveau

(1) Lorsque par la suite Gesner eut acquis de la célébrité, Ramler traduisit ses poèmes en vers allemands, et ne contribua par là qu'à faire passer dans le langage le mérite de l'original, dont rien n'égale l'éloquence.

fructueux : enfin il mit au jour, en 1755, le poème pastoral de *Daphnis et Cloé*, qui le tira de l'obscurité ; il fut pas sans éprouver d'acceptions de désagréments de la part des censeurs de Zurich. Défenseur des bonnes mœurs, ils ont surtout contre quelques uns ils trouvaient que la muse de Gesner était trop libre, et ne se soumettait pas à la publication de Diderot sous la condition que l'auteur ne ferait point connaître, et ne brimerait l'épigraphe, comparé ce vers de Propertius :

in gremio docta legisse puella!

dans ce poème, Gesner ait pour modèle avec les traits les plus purs, il est cependant bien éloigné de l'original dans ces licences qui dérivent de *Daphnis et Cloé* de Longus, et il a pour modèle, pour le style : car, excepté la description des premiers moule de l'amour dans le cœur de ces deux écrivains n'ont rien de commun que la délicatesse et la pureté du style, ainsi que le fond de la vérité. Gesner l'a traité d'une manière romanesque, et a consacré avec plus de simplicité et de clarté. Cependant on peut lui reprocher d'avoir, en quelque sorte, dénoué dès le premier vers le second n'est qu'un hors œuvre ; et le troisième, surchargé de figures, fait oublier trop long-temps les personnages principaux ; parce que il manquait à l'auteur. Ce n'est pas dans les détails qu'il faut chercher le mérite du poème de Diderot. On doit convenir qu'ils sont d'un intérêt, de délicatesse et de pureté. Ses Idylles, qui parurent pour la première fois en 1756, l'ont placé au premier rang parmi les mo-

dernes, dans le genre pastoral. La plus douce sensibilité règne dans cet ouvrage, écrit avec les grâces et la naïveté de Lafontaine. L'auteur sait tirer parti des moindres circonstances, et séduit le lecteur par une foule de tableaux charmants, dont quelques-uns paraissent, il est vrai, un peu trop libres. Il excelle surtout à peindre la piété filiale et toutes les douces affections de l'âme. Ses héros sont ceux de l'âge d'or ; mais leur perfection idéale jette quelquefois de la monotonie sur plusieurs scènes, qui d'ailleurs pourraient comporter plus de mouvement : si l'on n'y trouve pas toujours ce ton de vérité qui caractérise les pastorales des grands modèles de l'antiquité, c'est que l'auteur oublie trop souvent les convenances, en mettant dans la bouche de ses personnages ce qui ne peut être dit que par lui. Mais, si l'on fait abstraction de celui qui parle, les invraisemblances disparaissent, et l'on reconnaît la nature. Gesner sentait trop vivement pour ne pas en être le fidèle interprète ; et il semble qu'il lui ait surpris ces traits naïfs, ces répétitions charmantes, et ces chutes heureuses qui en font ressortir les nuances les plus délicates. Les idylles de Gesner eurent d'abord un si grand succès qu'en peu de temps il en parut des traductions dans presque toutes les langues de l'Europe. Huber nous en a donné une en français ; et c'est à l'abbé Ferri et à Matteo Procopio que l'on est redevable de celles qui existent en italien. Gesner s'éleva à la hauteur de l'épopée dans le poème de la *Mort d'Abel*, qui parut pour la première fois en 1758. C'est là qu'aux beautés de sentiment il sut allier les beautés mâles de la haute poésie. Il a beaucoup imité Milton et la Bible : c'est en se pénétrant des saintes Écritures, qu'il a pu rendre,

avec tant de vérité, cette belle simplicité des mœurs patriarcales. Mais, en rendant justice à ses talents, on ne peut s'empêcher de reconnaître qu'il n'a pas assez fortement dessiné les caractères de ses héros; qu'il aurait dû éviter davantage les répétitions; qu'il a rempli son poème de descriptions de la nature qui se ressemblent trop; et que, s'il a peint avec toutes les grâces du style les morceaux qui tiennent du genre de l'idylle, il n'a pas toujours rendu aussi heureusement ceux où il fait agir les passions. Dans les scènes pathétiques, il prolonge trop long-temps les mêmes situations: ce défaut, assez commun aux poètes allemands, d'épuiser un sujet dans tous ses détails, est poussé à l'excès dans les longs discours de ses personnages. Telles sont les causes de la langueur que l'on éprouve à la lecture de ce poème; mais ce ne fut point là le motif du mauvais accueil qu'il reçut d'abord des journalistes allemands; ces critiques, jugeant la *Mort d'Abel* moins en littérateurs qu'en théologiens, accusèrent Gesner d'avoir falsifié la Bible, et émis des opinions qui sentaient l'hérésie et rappelaient celle des Valentiniens, secte qui fut proscrite dans le deuxième siècle, parce qu'elle admettait deux principes générateurs desquels émanaient une trentaine d'anges qui régissaient la terre. Ce sont ces mêmes censeurs qui, regardant les Wieland, les Lessing et les Ramler comme des écrivains frivoles et affadés par la galanterie française, leur donnèrent le nom de *belleteristes*. Cependant le poème de la *Mort d'Abel* ne tarda pas à être traduit en diverses langues. Il le fut en français par Huber, en anglais par mistriss Collyer, en italien par l'abbé Perini, en espagnol par P. Lejeune, en suédois par L. Ekehom,

en danois par M^{lle}. Biehl, matique de Copenhague, en allemand par F. de Kosinski, par J. Zacharow. On a vu nous plusieurs efforts infructueux pour le traduire en vers français; la traduction trop concise de M. de la Roche, est bien inférieure. Gilbert nous a donné de la *Mort d'Abel* un chant de la *Mort d'Abel*; nous offre du moins dans ce chant quelques vers bien rendus; mais on des morceaux descriptifs eût moins souvent substitué au sentiment. D'ailleurs il a senti la grande difficulté de la traduction du poème de la *Mort d'Abel*: celle de rendre une élégance continue au milieu de détails rebelles à la poésie sans doute la cause du style et des trivialités qu'on rencontre dans les traductions plus récentes; vers froids et prosaïques sont de donner une idée des grâces naïveté de l'original (1). Gesner fit paraître son poème *Le premier navigateur*. L'idée de la mer; le merveilleux y renferme des inventions ingénieuses et poétiques caractères y sont bien soutenus; ce qui échappe à la naïveté de l'héroïne, est pris dans la nature; mais, à cet égard, quelque famille pourraient trouver que l'auteur l'a trop bien imitée. On ne peut désirer que l'action de ce poème soit un peu moins: une

(1) Il y a aussi une traduction française de la *Mort d'Abel*, par l'abbé de La Motte, Paris, 1811, in-18. On peut voir dans le *Moniteur* du 10 janvier 1813, le rapport de M. de Boufflers. Une seconde édition de ce poème, sous le titre de *Le premier navigateur*, est de MM. de La Motte, Loblé, et d'un officier d'artillerie; les deux dernières ont été publiées à Paris en 1808 et 1810, format in-12. Boston avait paru à Leipzig en 1811.

sans qu'aucun obstacle, des personnages principaux se connaissent qu'au des scènes qui se reproduisent quelques longueurs, conduit à rendre cet intérêt moins vif que ne le promettrait les beautés de la scène. Les nouvelles idylles de M. Paul-Henri Meisner, nous a donné une traduction (1773), présentent, en général plus moral et plus philosophique les anciennes. Il y a toujours de naïveté et d'esprit; mais n'y perd rien du côté de la mélancolie. Il s'est même dans l'idylle qui a pour titre *la Matinée d'automne*: voir un tableau plus frais et plus intéressant de l'union conjugale. Le premier acte est composé des Contes de M. de La Harpe, des Drames, un petit poème intitulé *le tableau du déluge*, et des idylles sur le paysage. Ses contes sont écrits d'un style assez trivial, mais ils ont une grande vérité, et des détails vraisemblables. Le premier acte décèle un talent dans le développement d'une intrigue, et des détails ingénieusement tracés. Le drame qu'il a fourni à Marmontel est l'opéra de *Sylvain*. Le *Taluge* est un épisode très intéressant de cette grande catastrophe. Le tableau du poète a de la vérité, mais on ne peut s'empêcher de remarquer que ses personnages ne disent pas toujours ce qu'ils ont en tête. Enfin, dans ses idylles sur le paysage, Gesner a condensé ses observations faites pendant ses nombreuses expériences. Ses premiers ouvrages avaient paru; et ce n'est qu'après qu'il jouissait encore dans sa

œuvre: on le regardait comme un poète aimable, comme l'auteur de quelques idylles assez agréables; mais on était loin encore de le placer au rang des premiers littérateurs d'Allemagne. C'était du sein de la capitale de la France que sa renommée devait retentir dans toute l'Europe; et il le dut aux diverses traductions d'Huber. Il était encore si peu connu lorsque ce littérateur présenta à un libraire la traduction du poème de la *Mort d'Abel*, que ce libraire, peu prévenu en faveur de l'ouvrage d'un poète suisse, ne se chargea, qu'en tremblant, de l'impression. Des causes particulières contribuèrent beaucoup, en France, au rapide succès des ouvrages de Gesner. L'une des plus influentes fut la part qu'un ministre célèbre prit au travail d'Huber: on sait maintenant que c'est Turgot qui a traduit le premier livre des *Idylles* de Gesner, le poème du *Premier navigateur*, les premiers et quatrième chants de la *Mort d'Abel*, et qui a écrit la préface de la traduction française de ce poème. D'un autre côté, Diderot, qui avait traduit les Contes moraux et les *Idylles*, n'influa pas moins sur la réputation d'un auteur dont il s'était fait le panégyriste. Dès-lors, Gesner, préconisé par les économistes et les philosophes, fut porté aux nues. Devenu l'homme à la mode, on voulut l'attirer en France. La duchesse de Choiseul lui fit proposer une place dans les gardes-suisse; mais il rejeta cette offre (1). Heureux dans son pays, il y voyait prospérer son commerce de librairie (sous le nom d'Orell, Gesner et C^e.), et venait de contracter une union qu'il désirait depuis long temps, avec

(1) Ce refus amène le dénouement de la pièce intitulée: *Gesner*, par MM. Barré, Radet, Bourguet et Desfontaines, 1800. Gesner joue aussi un rôle important dans la pièce de *Lisbeth*, par M. Faviers, 1797, in-8°.

M^{lle}. Heidegger, fille d'un conseiller d'état à Zurich. C'est elle qu'il a célébrée sous le nom de Daphné, dans sa première idylle. Cette femme aimable et sensible, appréciant tout le mérite de Gesner, se chargea elle-même des soins minutieux du commerce, pour lui laisser le loisir de cultiver les lettres et les arts. Cependant, au lieu de se livrer plus que jamais à la poésie, il en fut détourné par une nouvelle passion. Transporté d'admiration à la vue de la belle collection de tableaux de son beau-père, il sentit renaître le goût qu'il avait eu pour la peinture; et, ne se dissimulant point le peu de progrès qu'il avait fait dans cet art à Berlin, il crut le cultiver avec plus de fruit en dessinant d'après nature; mais, obligé de marcher sans guide, il se perdit dans une foule de détails minutieux, prit un genre sec, et négligea entièrement les effets. Bientôt il revint de son erreur : *Mon premier progrès*, dit-il (*Lettres sur le paysage*), fut de m'apercevoir que je n'en faisais pas. Changeant de marche, il étudia les grands paysagistes de l'école flamande, et, en les comparant, il se créa une méthode. C'est en parlant des deux talents qu'il réunissait, qu'on a dit, avec autant de justesse que d'esprit, que ses idylles étaient des paysages, et ses paysages des idylles. Ses plus beaux tableaux ont été gravés à l'eau-forte par M. Kolbe (1) : lui-même s'exerçait aussi à la gravure; et, dans cet art, il s'est acquis une grande réputation en Allemagne. Il commença par hasarder quelques fleurons sur les frontispices de ses ouvrages; insensiblement il en vint au jour un plus grand nombre, qu'il fit suivre de quelques paysages.

(1) Zurich, 1865-1866, dix cahiers in-fol. contenant vingt-cinq pièces, et des recherches de l'auteur.

En 1765, il publia, avec son ami Watelet, dix paysages à l'eau-forte. En 1769, il en publia dix autres; et, depuis ce temps, il a dessiné et gravé un grand nombre de tableaux d'estampes pour ses presses. Les paysages qu'il a peints dans ses ouvrages ont un caractère tendre et agréable, et ont fait de lui un époux, un ami fidèle, et un père de tous ses vœux à faire le bien de ceux qui l'entouraient : il ne se sentait que rarement de la tristesse lorsque des circonstances le conduisirent momentanément à Leipzig et à Hambourg, partout un accueil dignement favorable l'accueillait. Mais ces honneurs ne lui firent point sa modestie : jamais il ne se vanta le premier de ses ouvrages, et ne se reconnut pas. Au lieu de s'occuper dans sa patrie, Gesner y fut chargé de premières charges; il était occupé de l'amour-propre de ne pas avoir pu captiver les suffrages de ses concitoyens, et il ne le fut jamais. Dans toutes ses fonctions, il fut animé par le bien de son pays, et jamais il ne fut occupé de la vue qui tendit à l'augmentation de son bien. Lui parût devoir être utile à son pays. Zélé protecteur du talent, il se soutenait de son crédit, et cherchait à surmonter tous les obstacles. Sa modestie vous des hommes de bien de Zurich; on y voyait souvent accourir les voyageurs par sa renommée, et ils ne venaient rarement sans emporter de ses paysages. Naturellement colique, il s'échappait à l'air et aimait à se promener sur les rivages de la Lint et de l'Alpe. C'est là qu'il a rêvé la pl

e n'est pas au milieu des illants de la société qu'il fallait Gesner : il avait dans sa compagnie des étrangers, quelquefois timide et d'embarrassé. Mais dans son naturel au milieu de ses amis : sa conversation devenait vive et animée, et il l'égayait par ces heureuses saillies qui le faisaient proposer. C'est dans ces moments d'abandon qu'il contrefaisait des figures ridicules de certains personnages : il se plaisait aussi à prendre des jeux de ses enfants. On trouve dans les *Souvenirs de Féli-*bleau aussi curieux que pénétrant l'intérieur du ménage de Gesner. Comme célèbre mourut d'une fièvre le 2 mars 1788, à l'âge de cinquante-huit ans. Une médaille en sa faveur est due au ciseau du sculpteur Trippel, lui a été érigée par un concours de ses concitoyens dans une des plus belles promenades de la ville : au confluent de la Lint et du Rhin. Il a laissé un fils qui a développé ses talents pour la peinture. Une notice sur la vie de Gesner a été écrite par Hottinguer (1). La notice historique qui est à la tête de ses *Œuvres*, imprimée à Zurich en 1799, est due à M. Petitain. La plus remarquable des notices de Gesner, traduites en français par M. Huber, J. H. Meister et de La Loirelles, est celle qui est en 10 vol. gr. in-4°, fig. de Le Bar-

bière électorale de Manheim ayant été élu pour la meilleure biographie de Hottinguer, qui avait été lié avec Gesner et de répondre à cet appel, et de composer sur ce sujet, qu'il n'envoya ce concours, mais qu'il publia à Zurich en 1800. Il a paru traduit en français (chez Meister), Zurich, chez Henri Gesner, sous ce titre : *Salomon Gesner*, portrait. Cette traduction paraît être en l'honneur d'un homme peu familiarisé avec notre

bier, Paris, 1786-95. Celle de Dijon, 1795, en 4 vol., petit in-8°, n'a de prix qu'avec les figures de Le Barbier. On distingue aussi l'édition de Paris, de 1799, en 4 vol. in-18., avec les figures de Moreau jeune. On recherche beaucoup l'édition française de Zurich, de ses Contes moraux et nouvelles Idylles, dont les figures ont été dessinées par l'auteur même : elle parut en 1775-77, en 2 vol. in-4°. L'édition allemande, avec les mêmes dessins, en 2 vol. in-4°, est aussi de 1777. Il existe d'autres éditions moins précieuses, en trois vol., ou en 6 vol. in-18., et en 2 vol. in-8°. (1) L'*Œuvre* de Salomon Gesner, contenant les 336 planches qu'il a dessinées et gravées pour différentes éditions de ses ouvrages, a été publié à Zurich, en 2 vol. in-fol. de 1752 à 1788. On prétend qu'il n'en a été tiré que vingt-cinq exemplaires complets. H. Gesner a publié un *Recueil des lettres de la famille de Salomon Gesner*, Berne, 1801, 2 vol. in-8°, fig. B—L—T.

GESSE (FRANÇOIS), peintre italien qu'on appelle *Guido secondo*, parce qu'il imita parfaitement la manière du Guide, naquit à Bologne en 1588. Ses parents qui avaient de la fortune et tenaient un certain rang dans la société, lui donnèrent des maîtres pour lui enseigner les belles-lettres ; mais il était d'un naturel si léger, que leurs leçons lui furent tout à fait inutiles. Il ne parvint pas même à savoir bien écrire son nom. Son père se vit forcé à le laisser faire tout ce que lui suggéraient ses caprices. On s'aperçut bientôt que, dans ses jeux,

(1) On en a fait une traduction française littérale interlinéaire avec le texte : les idylles ont été publiées par M. A. M. H. Boulard, 2 vol. in-8° ; et le reste, sous le titre de *Cours de langue allemande*, a paru en 1803, également en 2 gros volumes in-8°, dont le premier contient *Daphnis* et le premier *Navigateur*, et le second *la Mort d'Abel*.

il s'amusait de préférence à tracer de grotesques bambochades avec du charbon ; et l'on en conclut qu'il pourrait avoir quelque penchant pour la peinture. Son père le mit alors, pour étudier le dessin, dans l'école de Calwart, qui peignait à Bologne, et ensuite dans celle du Cremosini ; mais ni l'un ni l'autre de ces maîtres ne fut capable de fixer l'esprit volage de ce jeune homme. La dignité, la sagesse et la douceur qui distinguaient le caractère du Guide, presque autant que ses talents, firent penser au père de Gessi qu'il ne fallait rien moins qu'un tel homme pour modérer et diriger son fils : il ne se trompa point. François changea tellement dans cette troisième école, que, malgré la promptitude et la facilité avec lesquelles il parvint à peindre, il montrait dans son travail une patience et une attention dont l'artiste le plus calme eût été difficilement capable. Jamais il n'était content de son ouvrage, et jamais il ne cessait d'y faire des corrections et des changements. S'il n'égalait pas toujours le Guide dans la perfection du dessin, dans le choix des physionomies et dans l'expression des affections de l'âme, il l'égalait dans la franchise et la fermeté du pinceau, comme aussi dans le moelleux des couleurs. Son maître l'emmena avec lui à Rome, où ils travaillèrent ensemble. De là Gessi passa à Naples. La jalousie qu'y excitèrent ses talents, lui fit courir de grands dangers. Ce malheur fut aggravé par un procès ruineux qui le réduisit à un tel état de détresse, qu'obligé de travailler pour vivre, il devint moins soigneux dans ses ouvrages. Les tableaux qu'il fit alors sont presque sans mérite : « la composition en est froide, la couleur superficielle et les figures souvent incorrectes, » dit Lanzi. Mais

ceux des temps antérieurs sont un excellent élève, et, en tous égards un rival du Guide. On voit de lui un très beau de ce genre dans la galerie de Milan ; il y a une Sainte-Vierge, à laquelle quatre saints ou saints ont rendu d'affectueux hommages. Ses figures y sont groupées et mises avec beaucoup de naturel, et d'une simplicité. La détresse l'entraîna dans un des vices communs de cette pauvreté : il ne s'améliora par intervalles, mais à consommer en nourriture plus que le double de ce qu'il gagnait, bientôt à employer en habits plus de tout ce que son travail lui rapportait au-delà de ses besoins ; et si fort à l'intempérance, qu'il ne put résister : si ce genre le conduisirent à la mort. Il mourut en 1648.

GESSNER. Voy. GESSNER.

GESTEL (CORNEILLE), peintre de Malines en 1658, et mort en 1700. Il a laissé une histoire de l'architecture de la cathédrale de cette ville. On a de lui une histoire de l'église de Malines, sous le titre de *sacra et profana archiepis Mechliniensis*, la Haye, 1700, in-fol., fig. Cet ouvrage est d'être plus recommandable que ses recherches, que par l'ordre

GESTRIN (JEAN), mathématicien suédois, enseigna à Upsal les sciences mathématiques pendant le règne de Gustave-Adolphe. On a de lui des Commentaires sur le Traité de mécanique et un Traité de astronomie. A peu près dans le même temps, Kexler, professeur à l'université d'Abo, répandait dans le même royaume, par ses leçons

iernhelm étonnait les
ers qui arrivaient à la
ine, par son traité inti-
des *reformatus*.

C—AU.

SEPTIMIUS) fut placé
entre un père cruel et
ère cruel et scélérat. Il
, et était le second fils
évère et de Julie. Après
ans son enfance peu de
actère, il devint par sa
ffabilité les délices du
armée. On cite de lui,
ins, une réponse pleine
n père disait devant lui,
omplices de différentes
condamnait à mort : *Ce
mis dont je vous dé-
lui demanda combien
l'empereur lui en dit
nt-ils des parents ou
reprit Géta. Sur la ré-
avaient plusieurs : Il y
pliqua-t-il, plus de gens
yeux de notre victoire.*
t, à Caracalla, qui sou-
lait mettre à mort tous
vec leurs enfants : *Vous
agner personne, vous
ible de tuer un père.*
jeune, quand son père
itre d'Auguste, comme
a son frère, et qu'il s'en
r dans son expédition
louiens dans la Grande-
tte occasion, il reçut du
n de *Britannicus*. Scit
l'an 211 de l'ère chré-
ux fils, qu'il avait ins-
ment ses successeurs à
nencèrent à régner. Ils
ncé à se haïr dès qu'ils
onnaître. Caracalla tenta
près de l'armée de se
re seul empereur. Géta
une expédition contre

les Calédoniens : ils revinrent ensem-
ble avec l'impératrice Julie, rapportant
l'urne qui renfermait les cendres de
leur père mort dans la Grande-Bre-
tagne, et ils lui rendirent solennelle-
ment à Rome les derniers devoirs. Ca-
racalla avait essayé de faire périr son
frère pendant le voyage. Leurs divi-
sions augmentant tous les jours, ils ima-
ginèrent, pour s'accorder, de se par-
tager l'empire. Géta se contentait de
l'Asie et de l'Égypte : ce projet n'eut
point d'exécution par l'opposition qu'y
mirent l'impératrice et les grands de
Rome. Dans des saturnales qui se cé-
lèbrèrent, Géta fut exposé à un nouvel
attentat de son frère contre sa vie.
Caracalla, décidé à régner seul à quel-
que prix que ce fût, seignit de vouloir
se réconcilier avec Géta, et engagea
Julie à les appeler ensemble dans son
appartement. Le jeune prince consen-
tit, sans défiance, à une entrevue. A
peine fut-il entré dans l'appartement
de sa mère, que des centurions apos-
tés par Caracalla se jetèrent sur lui,
et le poignardèrent entre les bras de
Julie, où il s'était réfugié : elle fut
couverte de son sang et blessée à la
main. Ainsi périt Géta, le 27 février
de l'an 212. L'hypocrite assassin fit
décerner par le sénat les honneurs de
l'apothéose à son frère. (*Voy. CARA-
CALLA.*) *Sit divus, dum non sit vi-
vus* : Qu'il soit dieu, disait-il, pourvu
qu'il ne soit pas vivant. M. Petitot a
fait une tragédie intitulée : *Géta*,
1797, in - 8°. (*Voy. aussi PÉCHAN-
TRÉ.*)

Q—R—Y.

GETHIN (LADY GRACE), née
d'une bonne famille dans le comté de
Sommerset en 1697, morte à l'âge de
vingt-un ans, a écrit, en anglais, un
ouvrage qui a été publié après sa
mort, sous le titre de *Reliquiæ Ge-
thinianæ*, Londres, 1700, in - 4°. ,
avec son portrait. C'est un recueil de

discours composés par elle sur l'amitié, l'amour, la mort, le monde, le courage, la jeunesse, la vieillesse, l'usage, etc., etc. Elle était bien jeune sans doute pour traiter de pareils sujets, qui demandent une longue expérience et un esprit mûr et réfléchi. On trouve néanmoins dans ses essais du talent et des connaissances. Parmi les poésies de Congrève on lit des vers à la mémoire de cette dame, inspirés par la lecture de son livre, et qui renferment un éloge très flatteur. Les *Reliquiæ gethinianæ* ont aujourd'hui un autre mérite pour les curieux, celui d'être un livre fort rare. On a érigé à l'auteur un beau monument dans l'abbaye de Westminster, où l'on prononce encore tous les ans, le mercredi des cendres, un discours funèbre en son honneur. X—5.

GEULINCX (ARNOLD), né, vers 1625, à Anvers, étudia la philosophie et la théologie à Louvain, et y fut appelé en 1646 à enseigner la première de ces sciences. Après douze années de professorat, le mauvais état de ses affaires le décida à aller en Hollande. Arrivé à Leyde, il y fit profession de la religion réformée, et y fut d'abord répétiteur de philosophie; il finit par être nommé à une chaire ordinaire de cette science, grâce aux bons offices de son protecteur Abraham Heydanus. Il mourut à Leyde en 1669. On a de lui : I. *Saturnalia seu questiones quodlibeticæ*, Leyde, 1665, in-12. II. *Logica*, ibid., 1662, in-16. III. *Enchiridion sive Ethica*. Philarète, pseudonyme, publia ce livre après la mort de l'auteur, Leyde, 1675, in-12. On prétend que, dans cet ouvrage, Geulincx expose la doctrine de l'harmonie prectable, dont Leibniz s'est attribué la découverte vingt ans après (vers 1695). On a

d'autres productions de Geulincx, telles que : *IVdium physicum*, Francke 12. V et VI. *Annotata præ et Annotata majora ad testii principia* : le dernier d'*Opuscula philosophica*, 1690 et 1691, in-4°. VII. *sica vera et ad mentem cam*, Amst., 1691, in-12. Ce n'est pas seulement que Geulincx a d'invectives et de reproches après sa mort, un Middelbourg, Charles T traité de spinosiste.

GEUNS (ÉTIENNE-JEAN) décim hollandais, naquit en 1767. Dès sa plus tendre il montra un goût bien même une sorte de passion pour la science exacte, surtout à contempler les fleurs et la description des animaux. Au lieu de perdre, plupart des autres enfants, sements frivoles, les heures de sa création, il les consacrait à la lecture des meilleurs livres d'histoire naturelle, et notamment l'utile de Valmont de Bomare. Ayant né en 1782 son cours d'histoire dans lequel il mérita des éloges et des récompenses honorables, sira entrer, comme cadet, de la marine, persuadé que la marine lui fournirait les moyens de visiter des régions éloignées, de recueillir des objets curieux. Mais cédant aux vœux de ses parents, et aux affectueuses sollicitations de ses parents, Geuns abandonna ses projets. Il se mit sur les bancs de l'université de Harderwyk, dont Matlaas, était un des prol

s. Il cultiva les diverses arts de guérir, et surtout physiques avec une ardeur, et un tel succès qu'en ne âgé de vingt ans, il obtint le prix proposé par l'académie de Harlem, sur lequel les Hollandais peuvent remporter en histoire naturelle avec une surprise générale, que ce mémoire sur une question déjà proposée en vain, fut rédigé dans l'espace de quelques semaines, et sans que le père ait eu le plus léger soupçon.

Geuns publia la même année un opuscule intitulé *Plantarum Belgii congenerarum Spicilegium, Gorteri flora septem locupletatur*. En effet, il est enrichi de plus de deux cents plantes. Auteur de plusieurs ouvrages, Van Geuns ne possédait aucun titre académique. Il fit un voyage scientifique en France, il revint en Hollande revêtu du doctorat en philosophie, puis en méritant les auspices de son père, à une séance, et couronna l'acte par un discours intéressant : *De humani medici præstantissimâ*. L'auteur exerçait à peine dans sa profession à Amsterdam, que les curateurs de l'université de Harderwyk lui offrirent une chaire de botanique et de chimie. Ses collègues l'empêchèrent d'accepter cet honorable emploi; mais il accepta avec plaisir et reconnaissance que lui fit le professeur d'une portion de l'ensei-

gnement dont il était chargé à l'université d'Utrecht. Van Geuns entra en fonction le 26 septembre 1791, et prononça un discours inaugural : *De instaurando inter Batavos studio botanico*. Le 5 avril 1794, il en prononça un second, à l'ouverture de ses conférences physiologiques : *De physiologiæ corporis humani cum chemiâ conjunctione utili ac pernecessariâ*. Une mort prématurée vint enlever ce jeune savant à la carrière dans laquelle ses premiers pas avaient été si glorieux; il fut moissonné par une fièvre ataxique le 16 mai 1795. Ses talents et ses vertus furent célébrés par plusieurs écrivains. P. W. P. Kluit publia, en 1795, à Utrecht, et un anonyme à Harlem, une Esquisse biographique; J. Heringa fit imprimer, en 1796, à Utrecht, une Oraison funèbre : ces trois opuscules, in-8°, sont écrits en hollandais. C.

GEUSAU (LEVIN DE), lieutenant-général et quartier-maître-général de l'armée prussienne, né, en 1734, à Kreuzburg près d'Eisenac, entra fort jeune au service, fit les campagnes de la guerre de sept ans, et s'y distingua tellement, que le grand Frédéric l'attachait, comme lieutenant, à l'état-major des quartiers-maîtres de son armée, que le roi instruisait lui-même. Après la mort de Frédéric, Geusau fut nommé colonel et adjudant-général de l'infanterie, et, en 1796, promu au grade de lieutenant-général : en même temps, le roi le nomma quartier-maître-général de l'armée, et lui confia l'inspection générale sur toutes les forteresses du royaume. Il conserva ces places jusqu'au moment où la guerre entre la France et la Prusse éclata en 1806. Il exerça, pendant le règne de Frédéric-Guillaume II, une grande influence sur l'organisation de l'armée prussienne. Les établisse-

vit contraint de se livrer à des travaux manuels et à des occupations fastidieuses. Humilié de cette servitude, il s'en affranchit; et, quittant son libraire, il loua une chambre, fit des vers et dessina des paysages. Ce fut alors qu'il fréquenta les réunions littéraires des Gleim, des Lessing et des Ramler. Ayant communiqué ses vers à ce dernier, celui-ci les trouva si mauvais, qu'il lui conseilla d'écrire dans un genre qui lui présenterait moins d'obstacles à surmonter, et lui fit adopter une prose cadencée et poétique. Gesner parvint à mettre dans cette prose une correction et une pureté d'autant plus remarquables, qu'il écrivait dans un pays où l'on ne parle qu'une langue corrompue (1). La critique de Ramler n'avait fait qu'augmenter la timidité naturelle du jeune poète. Elle était si grande que, lorsqu'il eut composé son poème de la Nuit, voulant un jour lire cette production dans une société littéraire, il portait et reportait sans cesse la main sur son manuscrit; et comme il hésitait toujours pour en proposer la lecture, la société se retira sans qu'il se fût arraché à son indécision. Bientôt la détresse lui fit quitter ses occupations littéraires; il crut trouver des ressources dans la peinture, et le voilà de nouveau engoué de cet art. Sans en connaître les principes, et travaillant à la hâte, il eut bientôt couvert de ses productions les murs de son modeste réduit. Alors il va trouver Kempel, peintre de la cour, et l'entraîne au milieu de ses paysages. Kempel lui demande d'après quels modèles il a travaillé? Gesner l'assure que tout est de son invention; ce que Kempel n'a

pas de peine à croire : ce travers toutes ces infortunes celui-ci ne peut s'empêcher de quer des intentions heureuses d'un grand talent. Sourit à la question du jeune homme qui, ignorant jusqu'à l'usage de lin dans la peinture, se demandait de ce que ses tableaux ne valaient point. « Allons, lui dit-il, bien qu'il n'y a que peu de vous êtes du même genre que ne doit-on pas dans une dizaine d'années commençant qui, même tant de pareils détails de tels ouvrages ? » Non avec toutes ces belles choses Gesner restait, plus que jamais le besoin. Il fut donc forcé de se rendre à sa famille, et retourna auprès de son père, qui, momentanément, cessa de le contraindre à ses inclinations. La poésie allemande allait alors à son plus haut point on voyait presque dans le ciel paraître sur l'horizon littéraire Lessing, Utz, Ramler, Klopstock, Wieland. L'enthousiasme commençait à se manifester; et l'on ne s'occupait plus de toutes les sociétés, que de la lecture de ces poètes célèbres. Il est impossible que le caractère de Gesner ne se ressentît de cette commotion générale. De retour à Zurich, il se vit précédé par Klopstock qui produisit la plus vive sensation subite de Wieland avec cette effervescence littéraire ne pouvant résister à l'impulsion qu'il entraînait, publia son poème de la Nuit. L'ardeur dont il était bientôt tempérée par le peu qu'eut ce poème, qui pour ainsi dire avait déjà beaucoup de tale description. De nouveaux es

(1) Lorsque par la suite Gesner eut acquis de la célébrité, Ramler traduisit ses poèmes en vers allemands, et ne contribua pas la qu'à faire ressortir davantage le mérite de l'original, dont rien n'échappa à l'ignorance.

ctueux : enfin il mit au 55, le poème pastoral de ui le tira de l'obscurité ; ut pas sans éprouver d'a-up de désagréments de la iseurs de Zurich. Défenses des bonnes mœurs, ils t surtout contre quelques ils trouvaient que la muse ète était trop libre, et ne t à la publication de Daus la conlition que l'auferaient point connaître, et merait l'épigraphe, comr ce vers de Propérce :

gramio doctam legisse puella!

ans ce poème, Gesner ait ur avec les traits les plus lest cependant bien éloigné dans ces licences qui dé-aphnis et Cloé de Longus, avoir pris pour modèle, our le style : car, excepté ription des premiers mou- l'amour dans le cœur de ces deux écrivains n'ont amun que la délicatesse et du style, ainsi que le fond iesner l'a traité d'une ma- s romanesque, et a cons- e avec plus de simplicité rité. Cependant on peut lui l'avoit, en quelque sorte, énoquement dès le premier second n'est qu'un hors et le troisième, surchargé fait oublier trop long-temps ages principaux, parce que nanquait à l'auteur. Ce n'est dans les détails qu'il faut e mérite du poème de Da- on doit convenir qu'ils sont ntérêt, de délicatesse et de Ses Idylles, qui parurent emière fois en 1756, l'ont remier rang parmi les mo-

dernes, dans le genre pastoral. La plus douce sensibilité règne dans cet ouvrage, écrit avec les grâces et la naïveté de Lafontaine. L'auteur sait tirer parti des moindres circonstances, et séduit le lecteur par une foule de tableaux charmants, dont quelques-uns paraissent, il est vrai, un peu trop libres. Il excelle surtout à peindre la piété filiale et toutes les douces affections de l'ame. Ses héros sont ceux de l'âge d'or; mais leur perfection idéale jette quelquefois de la monotonie sur plusieurs scènes, qui d'ailleurs pourraient comporter plus de mouvement : si l'on n'y trouve pas toujours ce ton de vérité qui caractérise les pastorales des grands modèles de l'antiquité, c'est que l'auteur oublie trop souvent les convenances, en mettant dans la bouche de ses personnages ce qui ne peut être dit que par lui. Mais, si l'on fait abstraction de celui qui parle, les invraisemblances disparaissent, et l'on reconnaît la nature. Gesner sentait trop vivement pour ne pas en être le fidèle interprète; et il semble qu'il lui ait surpris ces traits naïfs, ces répétitions charmantes, et ces chutes heureuses qui en font ressortir les nuances les plus délicates. Les idylles de Gesner eurent d'abord un si grand succès qu'en peu de temps il en parut des traductions dans presque toutes les langues de l'Europe. Huber nous en a donné une en français; et c'est à l'abbé Ferri et à Matteo Procopio que l'on est redevable de celles qui existent en italien. Gesner s'éleva à la hauteur de l'épopée dans le poème de la *Mort d'Abel*, qui parut pour la première fois en 1758. C'est là qu'aux beautés de sentiment il sut allier les beautés mâles de la haute poésie. Il a beaucoup imité Milton et la Bible : c'est en se pénétrant des saintes Écritures, qu'il a pu rendre,

avec tant de vérité, cette belle simplicité des mœurs patriarcales. Mais, en rendant justice à ses talents, on ne peut s'empêcher de reconnaître qu'il n'a pas assez fortement dessiné les caractères de ses héros; qu'il aurait dû éviter davantage les répétitions; qu'il a rempli son poème de descriptions de la nature qui se ressemblent trop; et que, s'il a peint avec toutes les grâces du style les morceaux qui tiennent du genre de l'idylle, il n'a pas toujours rendu aussi heureusement ceux où il fait agir les passions. Dans les scènes pathétiques, il prolonge trop long-temps les mêmes situations: ce défaut, assez commun aux poètes allemands, d'épuiser un sujet dans tous ses détails, est poussé à l'excès dans les longs discours de ses personnages. Telles sont les causes de la langueur que l'on éprouve à la lecture de ce poème; mais ce ne fut point là le motif du mauvais accueil qu'il reçut d'abord des journalistes allemands: ces critiques, jugeant la *Mort d'Abel* moins en littérateurs qu'en théologiens, accusèrent Gesner d'avoir falsifié la Bible, et émis des opinions qui sentaient l'hérésie et rappelaient celle des Valentiniens, secte qui fut proscrite dans le deuxième siècle, parce qu'elle admettait deux principes générateurs desquels émanaient une trentaine d'anges qui régissaient la terre. Ce sont ces mêmes censeurs qui, regardant les Wieland, les Lessing et les Ramler comme des écrivains frivoles et affadés par la galanterie française, leur donnèrent le nom de *belleteristes*. Cependant le poème de la *Mort d'Abel* ne tarda pas à être traduit en diverses langues. Il le fut en français par Huber, en anglais par mistriss Collyer, en italien par l'abbé Perini, en espagnol par P. Lejeune, en suédois par L. Ekebon,

en danois par M^{lle}. Biehl, matique de Copenhague; en allemand par F. de Kusinski, et en russe par J. Zacharow. On a vu nous plusieurs efforts infructueux pour le traduire en vers français; la traduction trop concise de M. de Mège, est bien inférieure. M. Gilbert nous a donné du moins le chant de la *Mort d'Abel*; nous offre du moins dans sa traduction quelques vers bien rendus; mais on désirerait qu'il eût moins souvent substitué au sentiment. D'ailleurs il a senti la grande difficulté de rendre la traduction du poème de la *Mort d'Abel*: celle de M. de Mège a une élégance continue, mais elle est un peu rebelle à la poésie; sans doute la cause du style est des trivialités qu'on rencontre dans les traductions plus récentes; les vers froids et prosaïques sont de donner une idée des grâces naïveté de l'original (1). Le poème de Gesner fit paraître son premier *navigateur*. L'idée est ingénieuse; le merveilleux y repose sur des réflexions ingénieuses et poétiques; les caractères y sont bien sentis; ce qui échappe à la naïveté de l'original, est pris dans la naïveté; mais, à cet égard, quelques défauts de la famille pourraient trouver leur excuse; le poète l'a trop bien imitée. On ne peut désirer que l'action de ce poème soit un peu moins: une

(1) Il y a aussi une traduction, en français, de la *Mort d'Abel*, par l'auteur même, Paris, 1811, in-18. On peut voir dans le *Moniteur* du 10 janvier 1813, le jugement que M. de Boufflers a porté sur ce poème. Les autres traductions de ce poème, sont de MM. de Mège, Lablée, et d'un officier d'artillerie, les deux dernières ont été publiées à Paris en 1808 et 1810, format in-18. Le poème de M. de Mège avait paru à Leipzig en 17

te sans qu'aucun obstacle
 rse, des personnages prin-
 ne se connaissent qu'au
 t, des scènes qui se repro-
 quelques longueurs, con-
 ns doute à rendre cet ou-
 intérêt moins vif que ne
 it le promettre les beautés
 rme. Les nouvelles idylles
 dont M. Paul-Henri Meis-
 ich, nous a donné une tra-
 1773, présentent, en gé-
 ut plus moral et plus phi-
 que les anciennes. Il y a
 ons de naïveté et d'esprit;
 ar n'y perd rien du côté de
 té, à laquelle il ajoute une
 te de mélancolie. Il s'est
 même dans l'idylle qui a
 : *La Matinée d'automne* :
 voir un tableau plus frais
 chant de l'union conjugale.
 encore composé des Contes
 es Drames, un petit poème
 "tableau du déluge, et des
 ar le paysage. Ses contes
 crits d'un style assez trivial,
 traits d'une grande vérité,
 plusieurs invraisemblances.
 s décèlent du talent dans
 nduire une intrigue, et des
 sagement tracés. Le drame
 a fourni à Marmontel le
 a opéra de *Sylvain*. Le Ta-
 léluge est un épisode très
 t de cette grande catas-
 e pinceau du poète a de la
 ; mais on ne peut s'em-
 : remarquer que ses per-
 ne disent pas toujours ce
 raient dire. Enfin, dans ses
 r le paysage, Gesner a con-
 cellentes observations faites
 propre expérience. Ses prin-
 ivrages avaient paru; et ce-
 l ne jouissait encore dans sa
 : d'une réputation médio-

cre: on le regardait comme un poète
 aimable, comme l'auteur de quelques
 idylles assez agréables; mais on était
 loin encore de le placer au rang
 des premiers littérateurs d'Allemagne.
 C'était du sein de la capitale de la
 France que sa renommée devait re-
 tentir dans toute l'Europe; et il le dut
 aux diverses traductions d'Huber. Il
 était encore si peu connu lorsque ce
 littérateur présenta à un libraire la
 traduction du poème de la Mort d'A-
 bel, que ce libraire, peu prévenu en
 faveur de l'ouvrage d'un poète suisse,
 ne se chargea, qu'en tremblant, de
 l'impression. Des causes particulières
 contribuèrent beaucoup, en France,
 au rapide succès des ouvrages de
 Gesner. L'une des plus influentes fut
 la part qu'un ministre célèbre prit au
 travail d'Huber: on sait maintenant
 que c'est Turgot qui a traduit le pre-
 mier livre des Idylles de Gesner, le
 poème du Premier navigateur, les
 premier et quatrième chants de la
Mort d'Abel, et qui a écrit la préface
 de la traduction française de ce poème.
 D'un autre côté, Diderot, qui avait
 traduit les Contes moraux et les Idyl-
 les, n'influa pas moins sur la réputation
 d'un auteur dont il s'était fait le pané-
 gyriste. Dès-lors, Gesner, préconisé
 par les économistes et les philosophes,
 fut porté aux nues. Devenu l'homme
 à la mode, on voulut l'attirer en France.
 La duchesse de Choiseul lui fit pro-
 poser une place dans les gardes-suis-
 ses; mais il rejeta cette offre (1).
 Heureux dans son pays, il y voyait
 prospérer son commerce de librairie
 (sous le nom d'Orell, Gesner et C^e.),
 et venait de contracter une union
 qu'il désirait depuis long temps, avec

(1) Ce refus amène le dévouement de la pièce
 intitulée : *Gesner*, par MM. Barré, Radet, Bour-
 guet et Desfontaines, 1800. Gesner joue aussi un
 rôle important dans la pièce de *Liubeth*, par
 M. Favères, 1797, in-8^o.

M^{lle}. Heidegger, fille d'un conseiller d'état à Zurich. C'est elle qu'il a célébrée sous le nom de Daphné, dans sa première idylle. Cette femme aimable et sensible, appréciant tout le mérite de Gesner, se chargea elle-même des soins minutieux du commerce, pour lui laisser le loisir de cultiver les lettres et les arts. Cependant, au lieu de se livrer plus que jamais à la poésie, il en fut détourné par une nouvelle passion. Transporté d'admiration à la vue de la belle collection de tableaux de son beau-père, il sentit renaître le goût qu'il avait eu pour la peinture; et, ne se dissimulant point le peu de progrès qu'il avait fait dans cet art à Berlin, il crut le cultiver avec plus de fruit en dessinant d'après nature; mais, obligé de marcher sans guide, il se perdit dans une foule de détails minutieux, prit un genre sec, et négligea entièrement les effets. Bientôt il revint de son erreur: *Mon premier progrès*, dit-il (*Lettres sur le paysage*), fut de m'apercevoir que je n'en faisais pas. Changeant de marche, il étudia les grands paysagistes de l'école flamande, et, en les comparant, il se créa une méthode. C'est en parlant des deux talents qu'il réunissait, qu'on a dit, avec autant de justesse que d'esprit, que ses idylles étaient des paysages, et ses paysages des idylles. Ses plus beaux tableaux ont été gravés à l'eau-forte par M. Kollie (1): lui-même s'exerçait aussi à la gravure; et, dans cet art, il s'est acquis une grande réputation en Allemagne. Il commença par hasarder quelques fleurons sur les frontispices de ses ouvrages; insensiblement il en vint au jour un plus grand nombre, qu'il fit suivre de quelques paysages.

(1) Zurich, 1802-1811, six cahiers in-fol. contenant cinquante pièces, et dix recherches de plusieurs.

En 1765, il publia, et son ami Watelet, dix paysages à l'eau-forte. En 1769, il en publia dix autres; et, depuis ce temps, il a dessiné et gravé un nombre considérable d'estampes pour son usage, sortis de ses presses. Les paysages qu'il a peints dans ses ouvrages ont un caractère tendre époux, ami fidèle, et tous ses vœux à faire le bonheur de ceux qui l'entouraient: il ne se senta-t-il que rarement de la gloire lorsque des circonstances le conduisirent momentanément à Leipzig et à Hambourg, partout un accueil dignes de ses talents. Mais ces honneurs ne le point sa modestie: jamais il ne se fit le premier de ses ouvrages, et ne se reconnut pas. Au lieu de dans sa patrie, Gesner y fut chargé de premières charges: il était épris de l'amour-propre de ne pas d'avoir pu captiver les suffrages de ses concitoyens, et il ne le fut jamais. Dans toutes ses fonctions, il fut animé par son pays, et jamais il ne fut une vue qui tendit à l'augmentation de son bien. Lui parût devoir être utile. Zélé protecteur du talent, il se soutenait de son crédit, et cherchait à lever tous les obstacles. Sa mission de rendez-vous des hommes de bien des habitants les plus renommés de Zurich; on y voyait volontiers accourir les voyageurs par sa renommée, et ils ne venaient rarement sans emporter avec eux de ses paysages. Naturellement colique, il s'échappait à l'air et aimait à se promener sur les rivages de la Lint et de l'Aar. C'est là qu'il a rêvé la pl

le n'est pas au milieu des illants de la société qu'il fait Gesner : il avait dans sa compagnie des étrangers, quelque timide et d'embarrassé. Mais dans son naturel au milieu de sa conversation devenait ar et animée, et il s'égayait par ces heureuses saillies qui le faisaient proposer. C'est dans ces d'abandon qu'il contrefaisait des figures ridicules de certains jeux : il se plaisait aussi à prendre dans les *Souvenirs de Féli-bleau* aussi curieux que piquant l'intérieur du ménage de Gesner, comme célèbre mourut d'une fièvre, le 2 mars 1788, à l'âge de cinquante-huit ans. Un monument funéraire est due au ciseau du Trippel, lui a été érigé par une de ses concitoyens dans la plus belle promenade de la ville au confluent de la Lint et du Rhin. Il a laissé un fils qui a développé ses talents pour la peinture de Gesner a été écrite par Hottinguer (1). La notice historique qui est à la tête de ses *Ouvrages*, imprimée en 1799, est due à M. Petitain. La plus remarquable des notices de Gesner, traduites en français par MM. Huber, J. H. Meister et de Loirelles, est celle qui est en vol. gr. in-4°, fig. de Le Bar-

biographie de Manheim ayant été prise pour la meilleure biographie de Hottinguer, qui avait été lié avec Gesner et de répondre à cet appel, et ouvrage sur ce sujet, qu'il n'envoya ce au concours, mais qu'il publia à Zurich, in-8°. Il a paru traduit en français (Meister), Zurich, chez Henri Gesner, en 1803, sous ce titre : *Salomon Gesner, notice*. Cette traduction paraît être en un homme peu familiarisé avec notre

bier, Paris, 1786-95. Celle de Dijon, 1795, en 4 vol., petit in-8°, n'a de prix qu'avec les figures de Le Barbier. On distingue aussi l'édition de Paris, de 1799, en 4 vol. in-18., avec les figures de Moreau jeune. On recherche beaucoup l'édition française de Zurich, des *Contes moraux et nouvelles Idylles*, dont les figures ont été dessinées par l'auteur même : elle parut en 1775-77, en 2 vol. in-4°. L'édition allemande, avec les mêmes dessins, en 2 vol. in-4°, est aussi de 1777. Il existe d'autres éditions moins précieuses, en trois vol., ou en 6 vol. in-18., et en 2 vol. in-8°. (1) L'*Oeuvre* de Salomon Gesner, contenant les 336 planches qu'il a dessinées et gravées pour différentes éditions de ses ouvrages, a été publié à Zurich, en 2 vol. in-fol. de 1752 à 1788. On prétend qu'il n'en a été tiré que vingt-cinq exemplaires complets. H. Gesner a publié un *Recueil des lettres de la famille de Salomon Gesner*, Berne, 1801, 2 vol. in-8°, fig. B—L—T.

GESSE (FRANÇOIS), peintre italien qu'on appelle *Guido secondo*, parce qu'il imita parfaitement la manière du Guide, naquit à Bologne en 1588. Ses parents qui avaient de la fortune et tenaient un certain rang dans la société, lui donnèrent des maîtres pour lui enseigner les belles-lettres; mais il était d'un naturel si léger, que leurs leçons lui furent tout à fait inutiles. Il ne parvint pas même à savoir bien écrire son nom. Son père se vit forcé à le laisser faire tout ce que lui suggéraient ses caprices. On s'aperçut bientôt que, dans ses jeux,

(1) On en a fait une traduction française littéraire interlinéaire avec le texte : les idylles ont été publiées par M. A. M. H. Boulard, 3 vol. in-8°; et le reste, sous le titre de *Cours de langue allemande*, a paru en 1803, également en 2 gros volumes in-8°, dont le premier contient *Duphnia* et le premier *Navigateur*, et le second *la Mort d'Abel*.

il s'amusait de préférence à tracer de grotesques bambochades avec du charbon; et l'on en conclut qu'il pourrait avoir quelque penchant pour la peinture. Son père le mit alors, pour étudier le dessin, dans l'école de Calwart, qui peignait à Bologne, et ensuite dans celle du Cremosini; mais ni l'un ni l'autre de ces maîtres ne fut capable de fixer l'esprit volage de ce jeune homme. La dignité, la sagesse et la douceur qui distinguaient le caractère du Guide, presque autant que ses talents, firent penser au père de Gessi qu'il ne fallait rien moins qu'un tel homme pour modérer et diriger son fils: il ne se trompa point. François changea tellement dans cette troisième école, que, malgré la promptitude et la facilité avec lesquelles il parvint à peindre, il montrait dans son travail une patience et une attention dont l'artiste le plus calme eût été difficilement capable. Jamais il n'était content de son ouvrage, et jamais il ne cessait d'y faire des corrections et des changements. S'il n'égalait pas toujours le Guide dans la perfection du dessin, dans le choix des physionomies et dans l'expression des affections de l'âme, il l'égalait dans la franchise et la fermeté du pinceau, comme aussi dans le moelleux des couleurs. Son maître l'emmena avec lui à Rome, où ils travaillèrent ensemble. De là Gessi passa à Naples. La jalousie qu'y excitèrent ses talents, lui fit courir de grands dangers. Ce malheur fut aggravé par un procès ruineux qui le réduisit à un tel état de détresse, qu'obligé de travailler pour vivre, il devint moins soigneux dans ses ouvrages. Les tableaux qu'il fit alors sont presque sans mérite: « la composition en est froide, la couleur superficielle et les figures souvent incorrectes, » dit Lanzi. Mais

ceux des temps antérieurs sont un excellent élève, et en tous égards un rival du Guide. On voit de lui un très beau dessin dans la galerie de Milan, une Sainte-Vierge, à laquelle quatre saints ou saints d'affectueux hommages y sont groupés et mis avec beaucoup de naturel et de simplicité. La détresse l'entraîna dans un des vices communs de cette pauvreté: il s'améliora par intervalles à consumer en nourriture tout ce qu'il gagnait, bientôt à employer en tout ce que son travail au-delà de ses besoins: si fort à l'intempérance que ce genre le conduisit à la mort. Il mourut en 1648.

GESSNER. Voy. G.

GESTEL (CORNEILLE) Malines en 1658, et fut l'auteur de la cathédrale de cette ville. Il a laissé une histoire de Malines, sous le titre *sacra et profana archidiaconatus Mechliniensis*, la Haye, in-fol., fig. Cet ouvrage est plus recommandable par ses recherches, que par l'ordi-

GESTRIN (JEAN) ancien suédois, enseigna les sciences mathématiques à l'université d'Upsal, où il fut professeur pendant le règne de Gustave-Adolphe. Il a écrit des Commentaires sur le Traité de mécanique et de mécanique astronomie. A peu près au même temps, Kexler, professeur à l'université d'Abo, répandit dans un grand nombre de royaumes, par ses le-

Stiernhielm étonnait les étrangers qui arrivaient à la capitale, par son traité intitulé *medes reformatus*.

C—AU.

P. SEPTIMIUS) fut placé entre un père cruel et un frère cruel et scélérat. Il mourut l'an 193, et était le second fils de l'empereur Sévère et de Julie. Après avoir été dans son enfance peu de chose, à cause de son caractère, il devint par sa cruauté et son affabilité les délices du peuple et de l'armée. On cite de lui, à l'âge de dix ans, une réponse pleine de sens. Son père disait devant lui, à ses complices de différentes provinces, qu'il le condamnait à mort : *Ce crime dont je vous dénonce, me demande combien de temps vous m'avez tenu en prison ?* L'empereur lui en dit : *Ont-ils des parents ou des amis ?* répondit Géta. Sur la réponse, il en avait plusieurs : *Il y en a beaucoup de gens joyeux de notre victoire.* L'empereur, à Caracalla, qui souffrait de voir mettre à mort tous ses enfants avec leurs parents : *Vous ne pouvez pas tuer un père.* Géta jeune, quand son père mourut, prit le titre d'Auguste, comme son frère, et qu'il s'enferma dans son expédition contre les Calédoniens dans la Grande-Bretagne. Cette occasion, il reçut du peuple le nom de *Britannicus*. Son frère mourut l'an 211 de l'ère chrétienne, deux fils, qu'il avait instantanément ses successeurs à commencer à régner. Ils commencèrent à se haïr dès qu'ils se connurent. Caracalla tenta d'abord auprès de l'armée de se faire reconnaître empereur. Géta fit une expédition contre

les Calédoniens : ils revinrent ensemble avec l'impératrice Julie, rapportant l'urne qui renfermait les cendres de leur père mort dans la Grande-Bretagne, et ils lui rendirent solennellement à Rome les derniers devoirs. Caracalla avait essayé de faire périr son frère pendant le voyage. Leurs divisions augmentant tous les jours, ils imaginèrent, pour s'accorder, de se partager l'empire. Géta se contentait de l'Asie et de l'Égypte : ce projet n'eut point d'exécution par l'opposition qu'y firent l'impératrice et les grands de Rome. Dans des saturnales qui se célébrèrent, Géta fut exposé à un nouvel attentat de son frère contre sa vie. Caracalla, décidé à régner seul à quelque prix que ce fût, seignit de vouloir se réconcilier avec Géta, et engagea Julie à les appeler ensemble dans son appartement. Le jeune prince consentit, sans défiance, à une entrevue. A peine fut-il entré dans l'appartement de sa mère, que des centurions apostés par Caracalla se jetèrent sur lui, et le poignardèrent entre les bras de Julie, où il s'était réfugié : elle fut couverte de son sang et blessée à la main. Ainsi périt Géta, le 27 février de l'an 212. L'hypocrite assassin fit décerner par le sénat les honneurs de l'apothéose à son frère. (*Voy. CARACALLA.*) *Sit divus, dum non sit vivus* : Qu'il soit dieu, disait-il, pourvu qu'il ne soit pas vivant. M. Petitot a fait une tragédie intitulée : *Géta*, 1797, in - 8°. (*Voy. aussi PÉCHANTRÉ.*)

Q—R—Y.

GETHIN (LADY GRACE), née d'une bonne famille dans le comté de Sommerset en 1697, morte à l'âge de vingt-un ans, a écrit, en anglais, un ouvrage qui a été publié après sa mort, sous le titre de *Reliquiæ Gethinianæ*, Londres, 1700, in - 4°, avec son portrait. C'est un recueil de

discours composés par elle sur l'amitié, l'amour, la mort, le monde, le courage, la jeunesse, la vieillesse, l'usage, etc., etc. Elle était bien jeune sans doute pour traiter de pareils sujets, qui demandent une longue expérience et un esprit mûr et réfléchi. On trouve néanmoins dans ses essais du talent et des connaissances. Parmi les poésies de Congrève on lit des vers à la mémoire de cette dame, inspirés par la lecture de son livre, et qui renferment un éloge très flatteur. Les *Reliquiæ gethinianæ* ont aujourd'hui un autre mérite pour les curieux, celui d'être un livre fort rare. On a érigé à l'auteur un beau monument dans l'abbaye de Westminster, où l'on prononce encore tous les ans, le mercredi des cendres, un discours funèbre en son honneur. X—5.

GEULINCX (ARNOLD), né vers 1625, à Anvers, étudia la philosophie et la théologie à Louvain, et y fut appelé en 1646 à enseigner la première de ces sciences. Après douze années de professorat, le mauvais état de ses affaires le décida à aller en Hollande. Arrivé à Leyde, il y fit profession de la religion réformée, et y fut d'abord répétiteur de philosophie; il finit par être nommé à une chaire ordinaire de cette science, grâce aux bons offices de son protecteur Abraham Heydanus. Il mourut à Leyde en 1669. On a de lui: I. *Saturnalia seu questiones quodlibeticæ*, Leyde, 1665, in-12. II. *Logica*, ibid., 1669, in-16. III. *Prædictæ sive Ethica*. Philarète, pseudonyme, publia ce livre après la mort de l'auteur, Leyde, 1675, in-12. On prétend que, dans cet ouvrage, Geulincx expose la doctrine de l'harmonie préétablie, dont Leibnitz s'est attribué la découverte vingt ans après (vers 1695). On a

d'autres productions de Geulincx, telles que: IV. *diu physicum*, Franck, 12. V et VI. *Annotata p et Annotata majora ad tesii principia*: le dernier d'*Opuscula philosophica* 1690 et 1691, in-4°. VII. *sica vera et ad menten cam*, Amst., 1691, in-12. Ce n'est pas seulement vivant que Geulincx a d'invectives et de reproches après sa mort, un Middelbourg, Charles T. traité de spinosiste.

GEUNS (ÉTIENNE-JEAN) marin hollandais, naquit en 1767. Dès sa plus tendre enfance il montra un goût bien prononcé pour la même sorte de passion pour la tude des sciences exactes, et surtout à contempler les livres la description des animaux et des plantes. Au lieu de perdre son temps en s'occupant de sements frivoles, les heures de loisir qu'il consacrait à la lecture des meilleurs livres d'histoire naturelle, et notamment l'utile ouvrage de Valmont de Bomare. Arrivé en 1782 son cours d'histoire naturelle dans lequel il mérita des éloges et des récompenses honorables. Il entra dans la marine, comme cadet de vaisseau, persuadé qu'il trouverait dans les voyages à l'étranger des régions éloignées, de recueillir des observations curieuses. Mais cédant aux sollicitations et aux affectueuses prières de ses parents, le jeune Geuns abandonna ses projets de voyage. Il se mit sur les bancs de l'université de Harderwyk, dont le professeur Mathias, était un des pre-

Il cultiva les diverses t de guérir, et surtout ysiques avec une ar- et un tel succès qu'en âgé de vingt ans, il x proposé par l'aca- ices de Harlem, sur Hollandais peuvent re- ches en histoire na- end avec une surprise ion, que ce mémoire une question déjà pro- en vain, fut rédigé pace de quelques se- it les intervalles des s, et sans que le père en eût le plus léger ieuns publia la même wyk, un opuscule in- *lanarum Belgii con- enarum Spicilegium, Sorteri flora septem locupletatur*. En effet, nt parole, et enrichit rde plus de deux cents ntes. Auteur de plu- ts, Van Geuns ne pos- cun titre académique. t un voyage scientifi- que, il revint en Hol- : revêtu du doctorat, losophie, puis en mé- auspices de son père, séance, et couronna, , l'acte probatoire par éressant : *De humani- edici præstantissimâ*. r exerçait à peine de- sa profession à Ams- ie les curateurs de l'u- rderwyk lui offrirent tanique et de chimie. iculiers l'empêchèrent onorable emploi; mais c plaisir et reconnais- 1 que lui fit le profes- une portion de l'ensei-

gnement dont il était chargé à l'uni- versité d'Utrecht. Van Geuns entra en fonction le 26 septembre 1791, et prononça un discours inaugural : *De instaurando inter Batavos studio bc- tanico*. Le 5 avril 1794, il en prononça un second, à l'ouverture de ses préleçons physiologiques : *De physiologiæ corporis humani cum chemiâ conjunctione utili ac pernecessariâ*. Une mort prématurée vint enlever ce jeune savant à la carrière dans laquelle ses premiers pas avaient été si glorieux; il fut moissonné par une fièvre ataxique le 16 mai 1795. Ses talents et ses vertus furent célébrés par plusieurs écrivains. P. W. P. Kluit publia, en 1795, à Utrecht, et un anonyme à Harlem, une Esquisse biographique; J. Heringa fit imprimer, en 1796, à Utrecht, une Oraison funèbre : ces trois opuscules, in-8°, sont écrits en hollandais. C.

GEUSAU (LEVIN DE), lieutenant-général et quartier-maître-général de l'armée prussienne, né, en 1734, à Kreuzburg près d'Eisenac, entra fort jeune au service, fit les campagnes de la guerre de sept ans, et s'y distingua tellement, que le grand Frédéric l'attacha, comme lieutenant, à l'état-major des quartiers-mâitres de son armée, que le roi instruisait lui-même. Après la mort de Frédéric, Geusau fut nommé colonel et adjudant-général de l'infanterie, et, en 1796, promu au grade de lieutenant-général : en même temps, le roi le nomma quartier-maître-général de l'armée, et lui confia l'inspection générale sur toutes les forteresses du royaume. Il conserva ces places jusqu'au moment où la guerre entre la France et la Prusse éclata en 1806. Il exerça, pendant le règne de Frédéric-Guillaume II, une grande influence sur l'organisation de l'armée prussienne. Les établisse-

ments d'éducation militaire, l'académie des officiers, et la pépinière medico-chirurgicale de l'armée, confiés à sa direction, ont été, par ses soins, portés à un haut degré de perfectionnement. Le général Gensau était membre de l'académie de Berlin et de la société des amis des sciences naturelles : il est mort le 27 décembre 1808.

B—H—D.

GEVARTIUS (JEAN - GASPARD), philologue belge des plus distingués, naquit à Anvers en 1595. Son père, Jean Gevartius, figure honorablement dans les affaires des Pays-Bas, pendant le cours du XVI^e. siècle. Il fut un de ceux qui conclurent la trêve de 12 ans en 1609. Il était singulièrement versé dans les annales de sa patrie; et l'on regrette que son *Histoire des ducs de Brabant* n'ait pas vu le jour. L'historien belge, Pontus Haerterus, reconnaît lui avoir eu de grandes obligations. Notre Gevartius étudia d'abord à Anvers, dans le collège des Jésuites. Il passa de là à Louvain et à Douai, et fit ensuite quelque séjour à Paris, où il se lia particulièrement avec Henri de Mesmes, depuis conseiller-d'état, etc. De retour à Anvers, il fut nommé secrétaire de la ville; et, en 1611, l'empereur Ferdinand III le créa conseiller-d'état et historiographe. Il mourut dans sa ville natale, à l'âge de 75 ans, en 1666. On a de lui : I. *Lectiones Papinianeæ*, à la suite des poésies de Stace, Leyde, 1616, in-8^o. Cette édition de Stace est dédiée à Benjamin Aubery, sieur du Maurier, alors ambassadeur en Hollande, et dans la famille duquel Gevartius s'honorait d'avoir vécu. Ces *Lectiones* ne roulent que sur les Syèves de Stace, et elles ne se ressentent guère de la jeunesse de l'auteur, qui n'avait que 25 ans. II. *Electorum libri tres*,

Paris, 1619, in-4^o. On y trouve une critique également savante et génieuse. III. Une nouvelle édition des *Imperatorum Romanorum* de Goltzius. Gevartius a écrit la suite des empereurs d'Auguste jusqu'à Ferdinand I^{er}. IV. Une édition de *Febronius*, Anvers, 1645, in-fol. V. Plusieurs *poësies latines*, publiées en différentes occasions, entre autres, à l'occasion du blissement de la statue de Louis XIV sur le Pont-Neuf. Nous ne pouvons pas qu'elles aient été recueillies par Gevartius, à rien de Gevartius dans son *poëtarum Belgarum*. Il a écrit des notes sur l'*Astronomie* de Ptolemaeus, ou plutôt, selon lui, de Theodorus, celui qui a été célébré dans un de ses ouvrages, qui nous devons un bon ouvrage sur les mètres. Il avait projeté un ouvrage sur les *Réflexions* de Descartes sur la règle : il a aussi laissé quelques *Mémoires* sur l'histoire des Pays-Bas. Toute sa famille périt un jour, empoisonnée par des agents ennemis, s'il faut en croire Gevartius, *ad Cicer. de Off.*

GEYGER. Voy. GEIGER.
GEYLER, GEILER, (JEAN), nommé aussi J. Geyler, de l'endroit où il fut élu évêque, prédicateur, naquit à Seuzach, le 16 mars 1445. Il perdit son père, notaire à Ammensee, et se rendit à Kaisersberg (Saxe) auprès de son grand-père, pour le soin de son éducation. Il étudia la philosophie et les lettres à Fribourg en Brisgau; et passa à Bâle, en 1472, où il se lia avec beaucoup d'ardeur avec de la théologie, et fut promu docteur en 1475. Il occupa cette place et accepta une place de professeur à Fribourg, qu'il remplit

année. La réputation qu'il si peu de temps était déjà fut appelé à Würzburg ne fonction. La somme de ducats à laquelle on fixa ces, somme très considérable à cette époque, prouve assez qu'il était considéré. Il ne passa pas long-temps dans en 1478, il fut appelé à Würzburg. Les dominicains avaient alors la chaire de la cathédrale de cette ville; mais des dissensions qu'ils avaient eues avec Jean Crutzer, curé de Würzburg, et avec les autres curés et des propositions indélicates qu'ils avaient faites, firent perdre peu à peu aux religieux la prérogative traditionnelle de la cathédrale. Le choix de ses images et de ses prédications, qui blessaient nos oreilles délicates et ne touchait que le rire, touchait les cœurs jusqu'aux larmes, et occasionna la suppression de plusieurs abus de la liturgie, tels que les cérémonies de la Pentecôte, ainsi que les nocturnes de la Dédicace.

Il refusait entre autres d'enseigner : *si professus, si carnis tentatione non servare nollet, majoris veniam non erret, si cum religioso quâdam mittat flagitium.* Voyez *Joh. Böhmer von dem sogenannten ultimum hiltler*, pag. 1126-1138.

C'est aussi à ses exhortations et à celles de Jac. Wimpheling, son biographe et son ami, que la ville de Strasbourg doit la première idée d'une école publique. Les sermons de Geyler attiraient un si nombreux auditoire, que la place de la chapelle de Saint-Laurent, où était la chaire de la basilique, devint bientôt trop étroite pour pouvoir contenir la foule. On construisit alors, en 1486, cette chaire magnifique qui existe encore aujourd'hui, sur les dessins de Jean Hammerer, architecte de la fabrique, et d'après les idées de Geyler lui-même. L'appui-main de la rampe de l'escalier, qui y conduit, est semé de petites figures grotesques et curieuses par leur bizarrerie, et dont il tirait souvent le texte de ses sermons. Cet orateur sacré était fort considéré par Maximilien I, à cause de sa probité et de son érudition : cet empereur l'appela souvent à sa cour, le consulta sur les matières les plus importantes, et le protégea contre les ennemis que suscitait à l'orateur la hardiesse avec laquelle il prêchait. Geyler réglait minutieusement l'emploi de son temps, dont il connaissait le prix ; il dormait peu, vivait frugalement, mais ne haïssait pas le bon vin. Peu de personnes furent admises dans sa société intime : on ne lui connaît d'amis que Sébastien Brandt et Jacques Wimpheling. Aucun de ses contemporains ne possédait peut-être une bibliothèque aussi considérable et aussi bien choisie que la sienne. Il avait l'habitude d'écrire tous ses sermons, tantôt en latin, tantôt en allemand : ces manuscrits passaient ensuite entre les mains de ses amis et de ses admirateurs, qui les ont publiés en partie de son vivant, en partie après sa mort ; car il n'avait pas la patience de soigner lui-même l'impression de ses ouvrages.

GEY

ans il entreprit une édition des sermons de Jean Gerson, sous ce titre : *Gersonis cancellarii Parisiensis Opera*, Strasbourg, 1488, in-4. fol.; et il fit un voyage en France sans autre objet que de réunir différents écrits de ce grand docteur. A la tête de cette édition se trouve l'éloge de Jean Gerson, par P. Geyler, chanoine de Strasbourg. Geyler, nommé prébendier du grand chapitre de la cathédrale de cette ville, mourut le 10 mars 1510. Il fut placé au pied de la chaire qu'il avait occupée par son zèle et son éloquence; et on voit à l'épithaphe suivante, qu'on trouve aujourd'hui :

Non deflexa, urbs Argentina, Joannes Gersonis, quondam Caesaris egenitus, hic recubos quam recit proco tonantia castra docens verba salutifera.

Les sermons de Geyler forment, avec d'autres ouvrages, 18 vol. in-4.°; on en trouve le catalogue dans Riegger, *Amanitates Friburgenses*, tome 1, p. 101, mais surtout dans la dissertation de L. F. Vierling *De J. Geileri germanicis*, Strasbourg, 1740, in-4.° de 58 pages (1). Cette dissertation renferme la bibliographie de 41 ouvrages qui sont de la plume de cet auteur. Le plus connu et le seul qui soit en usage aujourd'hui, est son *Narratio* (ou Nef des fous), qui est le titre de commentaire sur la *Contra* de Seb. Brandt, que Geyler avait d'abord traduite en latin, et dont les rimes servaient de base à ses sermons. Il établit cent classes de fous, en suivant l'or-

GEY

dre que Brandt avait adopté, et il les représente décorés de grelots : dans chaque sermon, il attaque un de ces différents essaims et ses grelots. C'est ainsi qu'il relève successivement les sept grelots dont il orne l'essaim des fous savants. Jac. Othero, un des élèves de Geyler, fut l'éditeur de ce Recueil en latin, imprimé à Strasbourg, 1510, avec des caractères allemands sous ce titre : *Navicula, sive speculum fatuorum prestantissimi sacrorum literarum doctoris Joannis Geileri Keysersbergii, concionatoris Argentiniensis, in sermones juxta litterarum seriem divisa; suis figuris jam insignita; à Jacobo Othero diligenter collecta: compendiosa videlicet ejusdem descriptio, per Beatum Rhenanum Scelestinum*, in-4.°. Les gravures en bois, qui se trouvent à la tête de chaque sermon, sont assez bien faites. Ce Recueil contient cent dix sermons; au dessus de chacun on lit ces mots : *Stultorum infinitus est numerus*. On en cite plusieurs éditions imprimées à Strasbourg en 1501, 1510, 1511 et 1513; mais il n'en existe qu'une, commencée en 1510, et qui n'a été achevée qu'en 1513, et une autre, imprimée à Bâle en 1572. Celle de 1501, dont il est question dans la *Bibliotheca Gothofr. Thomasii*, tom. 1, n.º. 967, n'est sans doute que le résultat d'une erreur typographique. On a publié deux traductions allemandes de ces discours; la première a paru à Strasbourg, 1520, in-fol., avec les gravures en bois, qui représentent les sujets qu'on trouve dans les éditions du *Navicula* de Brandt. Cette édition est encore remarquable, en ce qu'elle est le premier livre qui ait été imprimé avec privilège impérial. La seconde édition a été imprimée de même, avec privilège, à Bâle, 1574, in-8.º

(1) Une thèse soutenue sous la présidence de Jac. Othero, qui se proposait de donner un abrégé de la vie de Geyler, sous ce titre : *Über den Kaiserberg Leben und Schriften*. Discours prononcé à l'université de Strasbourg le 15 novembre au 213, Strasbourg, 1740, pag. 33.

ouvrages de Geyler, qui ne sont que des sermons, sont par les détails qu'ils renferment les usages et les mœurs du le l'empereur Maximilien I^{er}. Ce livre est rempli d'expressions locales et de locutions singulières. J. Oberlin a recueilli les plus remarquables à la fin de la dissertation que nous venons de citer, pour faire un supplément au glossaire de Geyler dont il avait été l'éditeur en 1782. Les ouvrages latins de Geyler recueillis à Strasbourg, en 1510 et 1518, sous le titre de *omnia*. On n'y trouve ce titre : ni son *Oratio in synodo inensi habita*, imprimée à Strasbourg, en 1482, ni ses *Sermones de vita et moribus*, publiés en 1500. La vie de Geyler, théologien a été écrite par Geyler, plus connu sous le nom de Rhenanus, et par Jac. Wimpheling. La première, dont on peut trouver le précis dans les *Athenæ Rauravivæ*, se trouve à la suite du *Navigium speculum fatuorum*, et la seconde, plus détaillée, dans l'*Appendice* du recueil des *Sermones et tractatus Keysersbergii, jam excusi*, Strasbourg, 1518. Le portrait de Geyler est placé à la fin de la *Postille* (ou commentaire) sur les *quatre Évangélistes* (en allemand), Strasbourg, 1522, et dans la *description de la cathédrale de Strasbourg*, traduite de l'allemand, Strasbourg, 1733, in-8°.

B—K—D.

GEYSA, nom commun à un duc de Hongrie. Ce pays, qui fut partie de l'ancienne Pannonie et de la Dacie, avait été conquis par les Huns, après le milieu du III^e siècle. Ceux-ci en furent chassés par les Avars et les Slaves, qui en furent successivement. De-

meuré sous la domination de Charlemagne et de ses successeurs, jusqu'à Charles-le-Gros, il devint, sur la fin du IX^e siècle, la proie d'un peuple sorti de la Scythie, auquel les Pannoniens donnèrent le nom de Hongrois. GEYSA, duc de Hongrie, issu d'Almus, chef de ces peuples, et instruit par Adelbert, évêque de Prague, embrassa le christianisme, et eut de Saroth, son épouse, un fils nommé Étienne à son baptême, et surnommé le *Saint*, qui, en 997, succéda à son père. (V. ÉTIENNE, XIII, 438.) Geysa I était fils de Bela I. Celui-ci s'était rendu maître de la personne d'André son frère aîné, et s'était emparé du trône. Geysa ne lui succéda pas immédiatement. Salomon, fils d'André, avait remplacé Bela. Lui et Geysa se firent la guerre : elle fut suivie d'un accommodement, au moyen duquel Geysa se contenta de la seconde place. Néanmoins la guerre ayant recommencé en 1074, entre les deux cousins, Salomon fut vaincu, et laissa le trône à son concurrent : il voulut y remonter, mais ses efforts n'eurent aucun succès. Geysa, au reste, était un prince aussi prudent que valeureux ; mais son règne fut court : il mourut en 1077.—GEYSA II, arrière-petit-fils de Geysa I, fut couronné roi de Hongrie, le 16 février 1141, trois jours après la mort de Bela II, son père, prince vertueux et brave : il maintint l'ordre dans ses états, et les défendit courageusement contre Borich, fils naturel de Coloman, son grand-oncle. L'empereur Conrad III, en partant pour la croisade, vers 1151, et passant par la Hongrie, obligea Geysa de lui prêter hommage. Geysa mourut en 1161.

L—Y.

GEYSER (CHRÉTIEN-THÉOPHILE), habile graveur allemand, naquit en 1742 à Görlitz, où il reçut les pre-

mières leçons de dessin, au gymnase de cette ville. Envoyé dans la suite à l'université de Leipzig pour y étudier le droit, Geysler, en dessinant tous les jours dans la maison d'Oeser, directeur de l'académie des arts à Leipzig, se passionna pour cet art; et au lieu de suivre la carrière de la jurisprudence, dans laquelle il avait déjà subi un examen, il accepta une place de professeur dans une nouvelle école de dessin établie à Leipzig. Il s'appliqua d'abord à la miniature; mais il changea bientôt le pinceau contre la pointe. On ne lui avait jamais enseigné l'art de manier le burin; aussi ses essais dans ce genre ne furent-ils pas heureux: mais ses estampes gravées à la pointe sont admirables; elles ont un caractère d'originalité qu'on n'a pas su imiter. Les vignettes, d'après les dessins d'Oeser, qui ornent l'édition des poésies d'Utz, furent les premiers échantillons de son talent. Ses paysages avec de petites figures, d'après Ferg, Wouwermann et Pynacker, en grand format, sont les plus estimées et les plus recherchées de ses productions. Il renonça en 1770 à sa place de professeur à l'école de dessin, devint membre de l'académie de Dresde et de Leipzig, et se retira à la campagne avec une petite pension de la cour de Saxe. C'est dans sa retraite qu'il a exécuté les belles vignettes de l'édition du Virgile de Heyne. Il avait souvent exprimé le desir de mourir en plein air; ses vœux furent exaucés: frappé à la campagne d'une attaque d'apoplexie à la promenade, il expira le 24 mars 1805.—Samuel-Godefroi GEYSER, théologien danois, naquit à Görlitz en janvier 1740. Il étudia à Wittemberg, où il se distingua avantageusement par quelques écrits académiques. Il accepta, en 1771, une chaire de théologie

et de langues orientales à l'université de Kiel, comme professeur ordinaire de théologie; il fut nommé concistorial dans cette même université en 1782, et y mourut le 15 juin 1783. On a publié quelques dissertations de sa plume: *la facilité du patriotisme sous un bon gouvernement* (en allemand) 1772, in-4°. II. *Aphorismorum usum scholarum*. Kiel, 1789, in-8°. *Nova acta eruditorum*, bibliothèque théologique d'Ernesti. On trouve dans la Gazette littéraire de Halle un grand nombre d'articles relatifs à ce professeur. B.

GEZELIUS (JEAN), docteur en théologie et évêque d'Åbo, dans la Finlande, naquit, le 17 mars 1682, dans la paroisse de Gezala. Son père était fermier de la cour de laquelle il prit le nom de Gezelius. Après avoir professé la théologie en grecque à Dorpat et à Åbo, il obtint successivement plusieurs dignités ecclésiastiques; et en 1740 il fut élevé à l'évêché d'Åbo, qu'il occupa jusqu'en 1690, où il mourut. Versé profondément dans la théologie, dans les langues grecque et latine, dans l'histoire et la philosophie, il jouissait d'une grande réputation, dont il profita pour réformer le goût des sciences et pour fonder des établissements utiles. Il a fait un travail qui manquait en ce pays: c'est un Commentaire sur la Bible, en langue suédoise, qu'il acheva et le publia. On a de ce savant évêque, un *Manuel grecque*, une *Grammaire hébraïque*, un *Abregé encyclopédique des sciences* (*Encyclopaedia optica*), un *Dictionnaire de la langue grecque*, et plusieurs autres ouvrages, tous en latin.

S (JEAN), fils du pré-uit en 1647, et rem-re dans l'évêché d'Abo, ès avoir professé la théo-distingué dans la place nt ecclésiastique à Narva. o ayant été occupée par l se retira en Suède, et 18, dans une terre voi-holm. Il avait une ins-étendue; mais il n'y l'esprit de tolérance t dû lui inspirer. Quel-calvinistes, réfugiées à ayant présenté au roi ne requête pour obtenir ice de leur religion, le ède fit contre cette de-rotation conçue dans les lus durs, et que l'évêque ssa aux états du royaume. cette démarche que tout ne celui du rit luthérien en Suède, et que ce pays occasion favorable d'ac-ras industriels dont il Outre la continuation du e sur la Bible, commencé , Gezelius donna plusieurs ges en latin, et des Tra-français, de l'allemand et suédois. Il fit aussi une de la Bible en langue fin-

C—AU.

US (GEORGE), théolo-ateur suédois, du XVIII^e. t curé et archidiacre de 1, en Néricie; et dans les nées de sa vie, il reçut mônier du roi. C'était un lieux, qui consacrait aux savantes le loisir que lui s occupations de son état. r plusieurs savants de son reprit un *Dictionnaire bio-des hommes illustres de* ouvrage parut à Stockholm

et à Upsal en trois volumes in-8^e. , de 1776 à 1778: En 1780, l'auteur publia un volume de supplément. Le dictionnaire de Gezelius est consacré aux hommes remarquables que la Suède a produits dans la politique, dans les armes, dans les sciences, les lettres et les arts, depuis Gustave I^{er}. (1521) jusqu'à Gustave III (1771). Tous les articles n'en sont pas égale-ment intéressants; mais on en trouve de très importants, qui contiennent des faits et des anecdotes qu'on n'avait pas publiés auparavant. L'auteur a toujours l'attention de désigner les sources dans lesquelles il a puisé. Dans les temps les plus modernes, il y a plusieurs lacunes. On regrette aussi que les ouvrages des savants de Suède, dont Gezelius donne la vie, ne soient pas toujours indiqués avec assez de précision et d'exactitude. Il est mort le 24 mai 1789, âgé de cinquante-trois ans.

C—AU.

GEZERI (ABULAZ-ISMAEL), re-nommé par un talent extraordinaire dans son genre, est auteur d'un *Traité des machines ingénieuse-ment inventées*. Ce traité est divisé en six parties, et traite des montres et des horloges; des instruments de musique, des machines hydrauliques, etc. Il a été traduit en turc, et dédié à l'empereur Selim. On possède à la Bibliothèque royale de Paris un livre manuscrit d'hydraulique de sa composition, qui fait partie du traité dont nous venons de parler. Z.

GHAZAN-KHAN, VII^e. prince de la dynastie djenguyz-khânienne, éta-blie dans la Perse occidentale, naquit à Sulthân-Dowéy dans le canton d'As-ter-Abâd, province du Mâzendérân, dans les derniers jours de rabyi 2^e. 670 de l'hégire (décembre 1271). Il était fils d'Arghoun Khân (*Voy. AR-GHOUN*), et neveu d'Abâcâ-Khân (*V.*

BAGA), qui le fit élever à sa cour. Il vint à peine trois ans quand son protecteur mourut : son père le fit venir auprès de lui ; et étant monté lui-même sur le trône de Perse, en 683 (1284), Ghâzân, qui avait alors treize ans, fut nommé au gouvernement du Chorâzân. Il trouva dans cette province un rival redoutable, autant par son adresse politique, que par sa courageuse et inflexible haine contre tous les idolâtres, et surtout contre les Moghols. L'émir Nourouz était lui-même d'origine moghole, et conséquemment idolâtre ; mais il avait embrassé l'islamisme : il protégeait et répandait sa nouvelle religion, et persécutait celle qu'il avait quittée avec tout le zèle d'un nouveau-converti. Après cinq années d'une guerre très acharnée, dans laquelle Nourouz remporta plus d'un avantage signalé, une réconciliation franche et sincère eut lieu entre lui et le prince moghol, qu'il détermina bientôt à embrasser la religion du Prophète. Cette abjuration de l'idolâtrie de la part de Ghâzân, devenu sultân Mohammed, n'était qu'un acte de politique qui lui facilita en effet l'accès du trône de ses ancêtres, après la mort de Beydon-Khân, son oncle, le 29 du mois de zoulhedjah 694, répondant au 20 novembre 1295 de l'ère - C. Il feignit pourtant de ne pas vouloir y monter avant d'avoir été élu par les grands de l'empire. Il assembla à cet effet un *couriltây*, espèce de cour plénière : cette formalité était qu'un moyen plus sûr de signifier à ces grands feudataires devenus indépendants et les fléaux du reste de la nation, l'intention de rendre à l'autorité royale toute son énergie, et de leur faire revivre et respecter les lois protectrices du monarque et du peuple, comme on paraissait avoir oublié le code de Djenguyz-Khân, ou que du

moins il n'était plus observé, le souverain promulgua un nouveau fort sage et très circonstancié règlement, qui remarquait surtout d'excellentes dispositions de finances, des réglemens pour la perception des impôts, l'administration de la justice, l'entretien de la discipline de l'armée, l'établissement des *kârvanserâys*, la réorganisation des postes, le rétablissement des grands chemins et des routes, la fixation des monnaies, des poids et des mesures, le soulagement des pauvres, la nourriture, l'entretien des orphelins et des enfants-trouvés ; il pourvut aussi à de nombreuses fondations pieuses et scientifiques, à la réparation des mosquées, les professeurs de nombreux collèges et leurs élèves furent amplement pensionnés, en obligeant ses sujets moghols à embrasser l'islamisme (et plus de mille hommes suivirent à l'exemple de leur monarque) ; il afficha la plus grande tolérance en faveur des religions fondées sur la loi écrite, dont les sectateurs nommés par les Musulmans les *sesseurs du livre* ; ce sont les juifs, les chrétiens, les pentateuques, et les chrétiens qui ont l'évangile, et les guèbres qui en ont conservé le zend-avesta. À rendre sa conversion plus éclatante, il ordonna que cette formule si fréquemment usitée par les musulmans *nom du dieu clément et miséricordieux*, serait substituée au nom du chef de la famille djenguyzienne, Barrak, souverain du Chorâzân. Cette innovation provoqua une guerre contre ce monarque tatar, Nourouz, qui s'étant acquiescé la fois l'amitié et l'estime de son maître, fut chargé de repousser les Tatars, et remplit heureusement sa mission : mais, pendant son absence, les *noyyan* ou seigneurs moghols ne pouvaient lui pardonner d'

traints à embrasser une religion qu'ils détestaient au fond de leur cœur ; ils dirent contre lui une trahison par lui être fatale ; il perdit son trône, fut proscrit, poursuivi et tué : on porta sa tête au sultan. Ce fut la faiblesse et la cruauté de son règne qu'elle fût placée sur le trône le 22 de chawwâl 696 de l'ère musulmane (12 août 1297). Cette pusillanimité ne pouvait avoir le mauvais effet que produisit le mépris des Musulmans, sa préférence connue pour les chrétiens, sa protection qu'il leur accordait, son désir qu'il avait plus d'une fois de les remettre en possession de leurs saints lieux : ce projet mal conçu ne fit que lui attirer une guerre dont l'issue ne fut pas heureuse. Il commença par remporter contre Nâsser, sultan d'Égypte (*Voy. NASSER*), un succès d'importance, et montra dans cette guerre ce qui eut lieu près d'Émessa, son courage et sa prudence, son caractère chrétien, contemporain, ne peut s'empêcher de nous étonner de voir de telles qualités réunies dans un sultan d'Égypte. Ghâzân n'était pas, comme on voit, favorisé des dons exceptionnels de la nature. Le sultan Nâsser, sans s'arrêter, depuis les succès d'Émessa en Syrie jusqu'à son départ, il arriva accompagné de sept mille hommes : cet échec ne servit qu'à l'irriter ; il s'occupa de rassembler une nouvelle armée, tandis que Ghâzân, resté en Syrie, retournait vers l'Occident. Avant d'en partir, il envoya de nouvelles hostilités, les deux camps s'envoyèrent des ambassades réciproques, formalité toute orientale en Orient qu'en Europe les ambassadeurs furent honorés et reçus ; ils s'en allèrent com-

blés de présents magnifiques, et les hostilités recommencèrent. Les généraux que Ghâzân avait envoyés en Syrie furent battus et perdirent même l'armée qu'on leur avait confiée. Les revers les plus désastreux éprouvés au dehors, dans l'intérieur une famine horrible, résultat trop naturel d'une sécheresse inouïe, laquelle avait enlevé plus de 50,000 âmes dans la seule ville de Chy-râz en 1299, portèrent un coup mortel au prince moghol, dont la santé était très altérée par ses immenses travaux, et surtout par les inquiétudes que lui donnaient les dissensions sans cesse renaissantes entre les Moghols idolâtres ou nouvellement convertis, et les Persans musulmans. Après avoir traîné pendant quelque temps une existence languissante, et « s'être convaincu de l'inefficacité des prières et des aumônes, et de l'impuissance de la médecine, » il se fit porter en litière à sa résidence d'été, nommée *Châm ghâzânyah* (Syrie de Ghâzân), palais délicieux qu'il avait bâti non loin de la ville de Rey, peu de temps après sa première expédition de Syrie. C'est là qu'il réunit ses ministres et les grands de l'empire autour de son lit de mort : il leur dicta ses volontés, mit ordre aux affaires de l'état, désigna pour son successeur Mohammed Khodâbendeh, nommé avant sa conversion à l'islamisme Oldjaitou ; et le dimanche 15 de chawwâl, 703 de l'hégire (21 mai 1304), ce monarque expira « continuant de professer l'indivisible unité de Dieu », après un règne de huit années solaires, six mois et deux jours. Ghâzân-Khân eut, suivant la remarque ingénieuse de M. le chevalier Malcolm (*Hist. of Persia*, 1, p. 440), le rare avantage d'être vanté par les auteurs persans comme un modèle pour les souverains, et d'être regretté par les écrivains occidentaux

qui ont regardé sa mort comme une grande perte pour les habitants chrétiens de ces contrées, et même pour le christianisme; en effet, soit qu'il fût idolâtre ou chrétien avant de se déterminer, par des vues purement politiques, à embrasser l'islamisme, il ne cachait pas sa prédilection pour les chrétiens; et on peut le regarder comme « le dernier monarque persan qui ait témoigné le désir d'aider les adorateurs de la croix à reconquérir la Palestine. » La nomenclature des édifices et autres travaux d'une utilité publique, exécutés par Ghâzân, serait trop considérable pour trouver place ici; nous nous bornerons à indiquer un canal tracé de l'Euphrate à Nedjef, et qui fertilisait le désert inculte de Kerbelâ, non loin de Koufah; les murailles de Chyrâz; son propre mausolée à Tauryz, lequel consistait en une magnifique mosquée - cathédrale, un collège, un observatoire, un hôpital et des bains; enfin la ville d'Oudjên, bâtie entièrement par lui. Il était donc en outre d'une immense érudition; car son premier veyr, le savant Raehyd êl-dyn, convient lui être redevable d'une grande partie des matériaux de l'Histoire des horides mogholes, contenue dans le *Djâmi l-téwârykh* (V. RACHYD EN DYN.) Un Extrait du code de Ghâzân-Khân, très bien rédigé d'après le *Ilahybus-seyr* de Khondémeyr et traduit par M. Kirk-Patrick, avec d'excellentes notes, a été inséré dans le *New Asiatic miscellany*, p. 149, 225, collection publiée à Calcutta en 1789, par M. Gladwin, pour faire suite à l'*Asiatic miscellany*, Calcutta, 1786 et 1788; ces deux précieux recueils, de format in-4°, sont extrêmement rares. L—s.

GHEDEINI (FERDINAND-ANTOINE), naturaliste et poète italien, naquit à Bologne en 1684, et s'appliqua, dans

sa jeunesse, à la médecine avec intelligence et succès, considérant que cet art n'est que conjectural, il en abandonna la pratique, à cause de la vanité qu'il avait d'agir au hasard; mais lorsqu'il se voua tout entier à la littérature en prose et en vers, il se consacra encore à l'étude des mathématiques et de l'histoire naturelle. Settimone, sa fortune, il fut réduit à être vice de l'ambassadeur d'Espagne à la république de Venise, sous le prince Bisignano, en qualité de secrétaire de son fils. Ce prince, ayant été nommé ensuite vice-roi de Sicile, se mit à voyager avec lui Ghedini, et lorsqu'il arriva à Cadix pour s'embarquer, il put se résoudre à s'éloigner de sa patrie. Il fut ensuite vice-roi des Indes, renoubla ses richesses qu'il pouvait y augmenter, et revint à Bologne. En 1711, il fut appelé à Rome, où il fut bien accueilli, et goûta de plusieurs grands honneurs, qui cependant ne firent point oublier son pays; et l'estime qu'on eut pour ses talents et ses lumières le fit inscrire parmi les membres de l'Institut des sciences de Bologne, en outre, d'y enseigner l'histoire naturelle, il commença ses leçons de discours latin très élégamment. Eustache Manfredi le fit être professeur d'humanité au collège Sinibaldi; et il se distingua dans cet emploi, par ses goûts, qu'il y resta jusqu'à sa mort, arrivée en 1767. Mille Alberti, qui a écrit l'histoire, le représente comme le vrai type de la race, et lui applique le vers *illabatur orbis*, etc., à preuve de ce qu'une nuit, le plaça dans la chambre dans laquelle il é

manqué sous son lit, il était jusque dans la cave sans que la se l'eût éveillé. Eustache Manlisait de Ghedini, dans une lettre Thomas Narducci de Lucques : je connais personne qui écrive que lui, soit en latin, soit en , en vers ou en prose : son accompagnement d'une morale par sa modestie est si grande, qu'il est autant au-dessous des autres que les autres le croient au-dessus. Ses ouvrages imprimés sont : discours d'ouverture du cours de nature, dont nous avons ; il a pour titre : *Ad exercitium de rebus naturalibus præfatio*. 1721. II. Des sonnettes Roberti et Bettinelli ont fort ; le premier, dans son second sonnet *Del lusso* ; et l'autre, dans sonnet *Del sonetto*. Ghedini exa aussi dans le genre de l'ode ; Italiens citent en preuve celle qui décrit l'enthousiasme poétique nature.

G—N.

HELEN ou GESLEN. Voyez HELEN.

GHÉRAÏ (MENGUÉLY), souverain de la Crimée. Menguély Ghérai, prince de la famille illustre qui descend du khan, fils aîné de Touschi, le fils de Djenguiz, implora le secours des Othomans, l'an de l'hégire et ayant, avec leur assistance, tué son frère, il demeura le souverain de la Crimée. Menguély Ghérai fut le premier khan des habitants de cette presqu'île, qui se soit soumis aux sultans : il ordonna le châtiment, ou prières, pour Mahomet second, auquel devait son élévation au trône. Sa célébrité se perpétua dans la Crimée sous les noms plus ou moins illustres de Caplan Ghérai, de Dewletli, de Maksoud Ghérai, jusqu'en

VII.

1785 que la presqu'île fut définitivement cédée à la Russie. Les sultans othomans n'en ont pas moins toujours reconnu les Ghérai, descendants de Djenguiz-Khan, comme successeurs éventuels au trône de Constantinople, si les descendants d'Ottoman venaient à manquer. C'est légèrement que l'estimable Peyssonel contredit là-dessus l'auteur des *Considérations sur la guerre actuelle des Turcs*, 1788. Cette opinion se trouve appuyée de preuves historiques ; et elle fut consacrée de nouveau par le témoignage du muphti, à l'époque de la déposition de Mustapha II, en 1702. S. Y.

GHERARDESCA, famille illustre de la noblesse immédiate de Toscane, souveraine des comtés de Gherardjesca, Donoratico, Montescudajo, etc., dans la Maremme, entre Pise et Piombino. Les comtes de la Gherardjesca s'affilièrent à la république de Pise, tout au moins dès le commencement du XIII^e siècle ; mais au lieu d'être confondus avec le reste de la noblesse pisane, ils se mirent à la tête du parti du peuple, et ils se rendirent puissants en combattant l'aristocratie. Leurs querelles avec les Visconti, vers l'an 1357, partagèrent la république de Pise en deux partis, celui des Comtes dont nous parlons et celui des Visconti. Le premier, qui conserva presque toujours la supériorité, était essentiellement gibelin. Aussi les Comtes de la Gherardjesca donnèrent-ils des preuves de leur dévouement aux empereurs de la maison de Souabe. Gerard et Galvano, comtes de Donoratico, suivirent Couradin dans son expédition contre Naples. Après l'avoir fidèlement servi, ils furent faits prisonniers avec lui, et ils périrent après lui sur le même échafaud. S. S—Y.

GHERARDESCA (UGOLIN,

comte DE LA), tyran de Pise, de 1282 à 1288, et devenu fameux par son supplice dans la Tour de la faim, demeura chef de sa famille à Pise après le départ des deux comtes qui accompagnèrent Conradin dans le royaume de Naples. Il était appelé à diriger le parti gibelin, et à être le premier magistrat de la république de Pise; mais cette carrière ne suffisait point à son ambition. Ugolin voulait régner sur ses concitoyens, et fonder une principauté nouvelle, comme vers la même époque les Della Scala en fondaient une à Vérone, et les Visconti à Milan. La violence de l'esprit de parti n'était jamais considérée par les Italiens comme une tache dans le caractère; ils voyaient au contraire quelque chose de dévoué et de généreux dans l'homme qui préférait la cause de ses pères à son intérêt personnel et à son repos. Ugolin excita donc le blâme universel, lorsque, paraissant chanceler dans le parti pour lequel ses ancêtres avaient versé leur sang, il donna sa sœur en mariage à Jean Visconti, juge de Gallura, chef du parti guelfe à Pise. Les deux chefs étaient entrés en effet dans une secrète alliance pour asservir leur patrie. Le juge de Gallura devait fournir à Ugolin les satellites qu'il faisait venir de Sardaigne, et lui procurer l'appui des Guelfes de Toscane; mais leurs trames furent rompues par le gouvernement pisan, qui, le 24 juin 1274, exila Gallura, et retint Ugolin en prison. Le premier ayant armé les Guelfes contre sa patrie, mourut peu après à San-Miniato; le second, exilé à son tour, passa dans l'armée des Florentins et des Lucquois. Cette armée, après avoir remporté divers avantages sur les Pisans, les contraignit, en 1276, de rappeler Ugolin. Le comte de la

Gherardesca, de retour forçâ de conserver en les anciens partisans de sa famille, et l'alliance des Pisans de dehors. Ses richesses le mirent en état de récompenser ceux qui s'attachaient à lui, et pendant quelque temps dans Pise que des fêtes et des fêtes des différents partis éclatèrent de magnificence. Sur ces fêtes, la guerre éclata en 1282 entre les républiques de Pise et de Gênes, dans laquelle les deux républiques déploierent toutes leurs ressources, et mirent en mer des flottes égales, par le nombre des bâtiments, à celles que Gênes dans la suite les premières de ces maritimes, parut à Gênes, et se prépara à favoriser l'exécution de ses projets. Il trouvait encore trop de confiance dans le peuple, trop de confiance dans les conseils, pour vouloir gouverner une république. Il désirait voir les Pisans affaiblis par de nouveaux succès, même humiliés par des défaites, et les ranger plus facilement sous sa domination. Aussi assure-t-on que dans la bataille de la Meloria, le 6 août 1284, la bataille qui anéantit pour jamais la marine des Pisans, et qui lui coûta onze mille prisonniers en mer, et des Génois, Ugolin donna l'ordre à la fuite, et causa, par une imprudence préméditée, la ruine de sa patrie. A la nouvelle de la défaite de la Meloria, les républiques de Lucques, de Sienne, de Pise, de Volterra, de San-Geminiano, et de tous les Guelfes enfin déclarèrent la guerre aux Ghiblins, et détruire avec leur ville la domination du parti gibelin. Les relations avec les Génois, connues, s'offrit alors à Gênes, et le comte, sous condition qu'il

pouvoirs suffisants pour dis-
 soute ligue redoutable ; et les
 : virent réduits à nommer
 général de leur ville l'homme
 e défiaient le plus. Le comte
 erardesca réussit en effet à
 l'alliance formée contre sa
 assure qu'il gagna par des
 considérables les chefs de la
 fe ; il se fit imposer par eux
 tions qui lui étaient le plus
 s à lui-même. Les Floren-
 rent que tous les ennemis du
 tous les chefs des Gibelins
 tilés de Pise : ils se firent li-
 eurs châteaux ; et, en éten-
 territoire, ils se mirent en
 nps à portée de protéger Ugo-
 ci désirait aussi ouvrir aux
 de Lucques une route pour
 à son secours dès qu'il se-
 cé : mais les magistrats s'étant
 faire aux ennemis de l'état la
 n d'aucune forteresse, Ugo-
 it aux Lucquois les moyens
 endre tous les châteaux qu'il
 eur céder ; eu sorte que les
 avaient le chemin libre jus-
 portes de Pise , et que cette
 ue ne possédait plus d'autres
 es que Mutronc , Vico Pi-
 Piombino. Ugolin ne fit point
 avec les Génois ; il craignait
 retour des citoyens faits pri-
 à la Meloria : mais il évita
 e un seul vaisseau en mer ,
 t qu'il n'eut plus d'occasion de
 attrre. Cependant il affermis-
 autorité dans Pise ; il écras-
 ennemis, dont il faisait raser
 ions , et il s'élevait rapide-
 a pouvoir tyrannique qu'il
 roposé d'obtenir. Nino de
 quoique son neveu, ne put
 lignation le voir détruire la
 ion de sa patrie : il réunit les
 amis de la liberté , à ceux

des Gibelins qui avaient échappé à
 la proscription. Les Gualandi , Sis-
 mondi et Lanfranchi entrèrent dans
 son alliance ; et tous ensemble ils s'ef-
 forcèrent de mettre des bornes au pou-
 voir du comte, de terminer la guerre
 avec les Génois , et de remettre en li-
 berté onze mille citoyens retenus pri-
 sonniers à Gènes. Près de trois années
 furent employées à cette lutte ; mais
 Ugolin, consommé dans l'art des in-
 trigues, réussit à dissoudre la nouvelle
 ligue formée contre lui. Il employa
 l'archevêque de Pise, Rogr de' Ubal-
 dini , pour regagner les Gibelins. Il
 promit à ce prélat de partager avec
 lui l'autorité suprême ; et s'étant ré-
 concilié avec les Gualandi , les Sis-
 mondi et les Lanfranchi , il chassa de
 Pise Nino de Gallura avec tous les
 Guelfes. Mais Ugolin, demeuré vain-
 queur, manqua effrontément aux con-
 ditions arrêtées avec l'archevêque ; il
 refusa de partager avec lui son pou-
 voir, le fit sortir du palais public où
 une élection populaire l'avait fait en-
 trer, et exerça un pouvoir absolu sur
 une ville qui n'était point encore as-
 souplie pour l'esclavage. La violence
 de son caractère se développait aussitôt
 qu'il rencontrait quelque résis-
 tance à ses volontés. Les murmures
 du peuple, causés par la cessation du
 commerce et la cherté des blés , ai-
 grissaient ses passions ; la moindre
 représentation le mettait en fureur : il
 voulut frapper d'un poignard son
 propre neveu, qui lui donnait quel-
 que conseil ; et un neveu de l'arche-
 vêque Roger s'étant jeté entre eux
 pour l'arrêter, il l'étendit mort à ses
 pieds. Il combla ainsi la mesure des
 outrages que Roger pouvait suppor-
 ter ; et dès-lors celui-ci prépara tout
 pour sa vengeance. Non moins am-
 bitieux et non moins cruel que le
 comte , l'archevêque Roger était plus

dissimulé que lui. Il ne laissa point percer son ressentiment, jusqu'à ce que tout le parti gibelin se fût associé de nouveau à ses intérêts : alors profitant de ce que le comte refusait de faire la paix avec les Génois, il fit crier aux armes le 1^{er} juillet 1288, et sonner le tocsin au palais du peuple, à la sortie du conseil où cette paix avait été discutée. Les Gualandi, les Sismondi et les Lanfranchi attaquèrent avec fureur le comte Ugolin ; ils l'assiégèrent dans le palais du peuple, où le comte, avec deux de ses fils, deux de ses petits-fils et quelques-uns de ses partisans, se défendit jusqu'au soir. Les Gibelins y pénétrèrent enfin au milieu des flammes qu'ils avaient allumées, et ils firent prisonniers le comte Ugolin, les plus jeunes de ses fils, Gaddo et Ugucione, Niue, dit le Brigata, fils d'un de ses fils nommé Guelfo, qui était mort, et Aurel. Nuncio, fils d'un autre de ses fils nommé Lotto, qui était absent. Ce sont là les cinq personnages dont le Dante a rendu si célèbre la mort déplorable. L'archevêque Roger, après les avoir fait enfermer dans la tour des Gualandi aux sept chemins, jeta, au bout de quelques mois, les clefs de cette tour dans l'Arno, et laissa mourir de faim les prisonniers. La poésie italienne n'a rien dans le genre terrible qui puisse être comparé à l'admirable discours que le Dante prête au comte Ugolin, lorsque ce tyran qu'il rencontre aux enfers, où il rongé dans le séjour des traîtres le crâne de l'archevêque Roger son ennemi, lui raconte la dernière agonie de ses enfants et de lui-même dans la Tour de la faim. Les peintres et les sculpteurs d'Italie ont cherché, à leur tour, à représenter ces horribles moments. L'art du graveur en a multiplié l'image; et tout le monde

connaît l'horrible supplice, tandis que ses crimes sont lentement oubliés.

GHERARDESCA (GHERARDESCA), général des Pisans en Sicile, fils naturel du comte de Danoratico, qui gouverna de 1520 à 1526. Il fut le père et sa patrie de daigne contre Alfonso, fils du roi Jacques II. L'infériorité de ses forces soutint longtemps le siège le 28 février 1524, il fut renvoyé à Lucio-Cisterne que sa valeur rendit célèbre que sa petite troupe fit le nombre des ennemis ma de nouveau dans G place ne fut prise qu'après que fred eut péri, par suite qu'il avait reçues dans

GHERARDESCA (GHERARDESCA), chef de la république de Pise en 1529 à 1540, ancien capitaine de Pise en 1529, cette république seco Castuccio, et de l'empereur Bavière. Par la sage administration il se concilia le respect de ses concitoyens la Toscane, et fit faire la paix honorable avec En batte, en 1535, à des gentilshommes, iménées, les vainquit bat, et les contraignit ville. Il mourut de la cembre 1540. Ses pleurèrent amèrement de l'affection qu'ils lui donnèrent pour sa charge de capitaine de ses fils Renier, quoique seulement de onze ans, qui s'attacha And

fit place dans le gouvernement de Pise, lorsqu'il mourut aussi en 1548. La famille Gherardesca, affaiblie à cette époque par le nombre d'hommes que ce prince avait enlevés, se retira dans Maremma, et prit dès lors part au gouvernement de S. S—1.

GHARDESCA (PHILIPPE), musicien compositeur italien, naquit en 1730. Etant jeune, passa à Bologne, où il devint l'un des plus habiles élèves du célèbre Corelli. En 1766, il composa un *Opéra bouffon*, qui fut joué avec un brillant succès. De retour à Florence, il fut engagé pour le théâtre *Nuovo* pour celui *del Cocomero*; et ce qu'il y donna, méritèrent les suffrages du public. Il composa à l'occasion des fêtes d'automne que le grand-duc Léopold vint, selon son usage, à Pise en 1770, fut très apprécié et plut singulièrement au prince, qui était un excellent musicien. Ce prince le nomma aussitôt maître de la musique de sa cour; et de cette époque, il paraît que Gherardesca cessa de travailler pour le prince. Ce maître avait aussi un grand talent pour le piano-forte. Il réunissait précision, force, ensemble, etc.; et jouait, impromptu, les sonates de Stebelt, Clementi, etc. Il était souvent chargé, par Léopold, de diriger les concerts que ce prince donnait presque tous les jours dans son appartement, où n'assistaient que le grand-duc, la grande-duchesse et les aînés des princes leurs enfants. Il est dans ces concerts que Léopold joua d'une excellente voix de

basse-taille, ne dédaignait pas de chanter avec les musiciens de sa chapelle, qui étaient tous des artistes renommés. Le grand-duc voulait que tous ses enfants fussent bons musiciens; et Gherardesca ne négligeait aucun soin pour remplir ce but. Il avait à enseigner à dix élèves (Léopold a eu quatorze enfants). Ce prince ayant été appelé à la couronne impériale par la mort de son frère Joseph II, Gherardesca resta attaché à Ferdinand III, fils de Léopold; et, lors du départ de celui-ci, il entra au service de Louis I de Bourbon, roi d'Étrurie. Ce jeune monarque, grand musicien, et compositeur lui-même, sut, mieux encore que ses prédécesseurs, apprécier les talents de Gherardesca, en augmentant, presque du double, ses appointements, qui, jusqu'alors, n'avaient été que très modiques. En 1782, Gherardesca avait publié six Sonates pour piano et violon: elles sont très estimées. Mais ce qui lui fit le plus d'honneur, ce fut la Messe de *requiem* qu'il composa pour la mort du roi d'Étrurie (1803), et qui passe pour un chef-d'œuvre dans ce genre. Cependant elle n'a pas encore été gravée. Quelque temps après, ce compositeur se retira à Pise, où il est mort en janvier 1808, âgé de soixante-dix ans; âge remarquable dans un homme contrefait, et qui n'avait jamais joui d'une bonne santé.

B—s.

GHERRARDI (ÉVARISTE), né à Prato en Toscane, de Jean Gherardi, connu au Théâtre-Italien sous le nom de Flautin, fit ses études à Paris, au collège de la Marche. Il venait d'y achever son cours de philosophie, lorsque le 1^{er} octobre 1689, il débuta par le rôle d'arlequin, vacant depuis la mort de Dominique. Voyez DOMINIQUE, XI, 525. *Le Pivorce*,

comédie dans laquelle Gherardi prit ce rôle, n'avait pas réussi en 1688, du vivant de Dominique; il obtint du succès en 1689. La carrière théâtrale de Gherardi fut très agréable pour lui; mais elle ne fut pas longue. En 1697, le Théâtre-Italien fut fermé, parce que dans une comédie (*la Prude*), que l'on y annonçait, on crut reconnaître d'avance madame de Maintenon. Gherardi espéra par ses protections faire révoquer l'ordre fatal; mais ses sollicitations furent vaines. Il s'occupait alors de recueillir les meilleures pièces ou scènes françaises qui avaient paru au Théâtre-Italien; et ce recueil vit le jour sous le titre de *Théâtre italien* (sans nom d'auteur), Bruxelles, 1691 et 1697, 3 vol. in-12; et avec le nom de Gherardi, Paris, 1700, six vol. in-12 (recueil amusant, réimprimé plusieurs fois, et que nous avons cité aux articles BRUGUIÈRE de BARENTE, FATOUVILLE, etc.) Quelques mois avant sa publication, Gherardi avait fait une chute sur la tête, dans un divertissement joué à Saint-Maur avec la Thorillière et Poisson: il négligea cet accident; et le 31 août 1700, comme il revenait de Versailles où il était allé présenter son *Théâtre italien* au Dauphin, il se trouva mal et mourut subitement. Il était à la fleur de son âge. On n'a de lui qu'une seule pièce, le *Retour de la foire de Bezons*, comédie jouée en 1695, et qu'il a insérée dans son recueil. A. B.—T.

GHEsqUIÈRE DE RAËMSDONK (JOSEPH DE), jésuite, né à Comtraï vers 1736, fut un des Bollandistes (Voy. BOLLANDUS). Il se chargea d'extraire, de la vaste compilation à laquelle il travaillait, les Vies des Saints de la Belgique, qu'il publia sous ce titre: *Acta Sanctorum Belgii*, 1785-94, 6 vol. in-4°, avec des suppléments et des notes criti-

ques, historiques, géographiques, etc. On ne sait où a paru des Bollandistes, qui avoué d'Anvers, lors de la suppression de l'abbaye de la même ville, au XVIII^e siècle. On a encore de Ghesquière: I. *Mémoires sur les points intéressants de l'histoire des Pays-Bas, avec les figures de plusieurs monnaies belgiques avant l'année 1459*, Bruxelles, in-8°. II. *Dissertation sur les différents genres de médailles ou Examen critique de recherches de M. Poinssin*, Nivelles, 1779. III. *Recherche de deux pièces relatives à l'histoire de l'imprimerie*, Nivelles, 1779. IV. *Catalogus numismatum belgarumque Caroli Alex. Lotharingæ*, Bruxelles, in-8°. V. *La vraie notion de la dime des fruits*, 1785, in-8°. VI. *Observations sur la question si les décimales sont fondées en droit à l'égard de la dime des fruits*, 1780, in-12. VII. *Lettres critiques pour se proposer à l'Essai historique sur des dimes* (Voy. OUVRIER), Utrecht, 1784, in-8°. VIII. *propheta, doctor, hymnographus, historio-graphus*, Duisbourg, in-8°. IX. *Dissertation sur le livre intitulé: De l'histoire de la Belgique*, J. C., 1775, in-12. X. S. Léger, éditeur de cette notice, ajouta un avertissement et des notes. L'abbé Ghesquière, dans sa Dissertation, répondait à l'abbé Amort, aux nouvelles de Gerssen, en leur opposant des arguments puisés dans la *critica* et dans la *Morali*

Polling. (Voy. AMORT.)
 tait en même temps de
 re un manuscrit de l'I-
 selon lui et l'abbé Mer-
 ger, portait le nom de
 : une date antérieure à
 ntre manuscrit sous ce
 onçait un texte original.

s'est réduit à une note
 us récente que l'écriture
 du manuscrit ; et cette
 tionne simplement une
 om, est elle-même sans
 late. De plus, un texte
 vicieux a achevé de dé-
 ctère d'originalité qu'il
 r. Aussi l'abbé Ghes-
 t-il point donné d'édi-
 celle de Bollandus (An-
), revue d'après Ros-
 i copie manuscrite de
 i faire desirer une édi-
 uscrit daté de 1425. Au
 nuscrit a été acquis par
 m, à Gand, en 1810,
 livres de l'abbé Ghes-
 trée des troupes fran-
 94, Ghesquière avait
 nces belgiques, et s'é-
 Allemagne, où il mou-
 premières années du

G—CE.

(JACQUES DE), ou *Ghein*
 tre, dessinateur et gra-
 i Anvers en 1565. Il
 ents du dessin et de la
 son père, peintre sur
 abile : Goltzius lui en-
 e la gravure ; il fit d'as-
 ogres dans l'école de cet
 roua particulièrement à
 cet art. Sa manière de
 t brillante : son burin
 fermeté ; mais on pour-
 cher un peu de sèche-
 à tous les graveurs des
 e l'Allemagne, ses con-

temporains. On a de lui près de cent
 quatre-vingts morceaux. De Gheyn
 peignait les fleurs et la miniature ; il a
 peint aussi l'histoire : on montrait de
 lui, avant la révolution, dans l'église
 des dominicains de Bruges, un ta-
 bleau qui représentait Sainte-Hélène
 avec la vraie croix. Ce tableau, peint
 en 1601, quoiqu'un peu sec, offrait
 de belles parties. Gheyn a gravé quel-
 ques portraits, tels que ceux de Cosme
 de Médicis, de Tycho-Brahé, d'A-
 braham Gokevius, de Grotius, etc.
 Outre plusieurs collections et différents
 sujets de sa composition, parmi les-
 quels on distingue la suite des Mas-
 ques en 10 feuilles, les 12 premiers
 Empereurs, un Lion couché, il a aussi
 dessiné et gravé la statue du Laocoon.
 B. Dolendo a gravé d'après lui un
 Christ d'une très belle composition.
 On a encore de ce maître, l'Enfant
 prodigue, la Confusion des langues,
 la dispute d'Apollon et de Pan, d'a-
 près Karl Van-Mander ; Jésus cru-
 cifié entre les deux larrons, d'après
 Crispin Van-den-Broeck ; les quatre
 Évangélistes, d'après Goltzius ; l'em-
 pire de Neptune, une suite de douze
 estampes représentant des soldats de
 la garde de l'empereur Rodolphe, d'a-
 près le même ; l'Annonciation et le
 Repos pendant la fuite en Égypte,
 d'après Bloemart. Il a gravé concu-
 remment avec Dolendo, une suite de
 la Passion en 14 feuilles, d'après Karl
 Van-Mander. De Gheyn est mort en
 1615. — Jacques DE GREYN *le jeune*,
 dessinateur et graveur, né vers 1610,
 à Auvers, a voyagé en Italie, où il
 a gravé d'après Tempesta ; on croit
 même qu'il fut son élève. On connaît
 de lui une partie des huit plauches
 représentant divers sujets de la vie de
 Charles-Quint, et dont Coryn Boël
 a fait l'autre partie. — Guillaume DE
 GHEYN, dessinateur et graveur, est

né aussi dans les Pays-Bas vers 1610 : on le croit, ainsi que le précédent, parent de Jacques de Gheyn, dit *le vieux* ; mais on ne sait pas à quel degré. Ce Guillaume vint à Paris ; il a gravé pour le fonds de Jean Leblon, marchand d'estampes. On connaît de lui un Louis XIV, et un duc Benard de Weymar, tous deux à cheval : le Printemps et l'Été, estampes faisant partie du fonds de planches de Leblon, sont également de lui. P—E.

GHEZZI (NICOLAS), jésuite italien, naquit à Domaso, sur le lac de Come, en avril 1685. Il entra dans la compagnie de Jésus en 1705, et s'appliqua d'abord avec succès aux sciences physiques. On a de lui un *Traité sur l'origine des fontaines, et sur la manière d'adoucir l'eau de la mer*, Venise, 1742, in-8°. Lorsque dans plusieurs écrits on publia les doctrines spéculatives sur le probabilisme et sur le rigorisme, le P. Nicolas mit au jour, pour la défense des principes de son ordre, un *Essai de suppléments théologiques, moraux et critiques, nécessaires pour l'histoire du probabilisme et du rigorisme*, Lucques, 1745, 1 vol. in-8°. Cet Essai, qui fit beaucoup de bruit, irrita extrêmement les adversaires de Ghezzi, qui se déchaînèrent contre lui. Il ne perdit cependant pas courage, et il donna sur l'interminable controverse du probabilisme, ses *Principes de la philosophie morale, comparés avec les principes de la religion catholique*, Milan, 1752, deux volumes in-4°. Cet ouvrage est écrit en forme de dialogue ; et l'auteur s'y montre aussi grand philosophe que bon théologien. Tout y est exposé avec clarté, force et précision. Cependant Ghezzi se laisse un peu trop emporter par son zèle ; et voulant accabler ses adversaires, il se permet de reproduire

certains traits piquants, odieux. La publication de cet ouvrage avait déjà éprouvé quelques succès de la part de l'inquisition, cultes que le marquis Pallavicini de Ghezzi, parvint à surmonter, ayant attiré de nouveau l'attention des censeurs, il fut mis à l'Index par le cardinal Landi, qui s'intéressa à Ghezzi, arrêta le coup prêt à lui être porté, et il obtint des censeurs de se contenter de la condamnation de cet ouvrage, et d'accord avec eux, le préface rédigea une *Déclaration* sur quelques propositions, et la publia en 1754. Soit que, par suite de cette protestation, il eût vaincu par quelque trait contre les censeurs, soit que ce fût un effet de la violence de ces derniers contre ceux de son ordre, cette déclaration parut tout-à-fait altérée dans le journal ecclésiastique du 20 novembre de la même année 1754. Après la première guerre, le père Ghezzi entièrement à l'étude de la philosophie, et ne s'occupa plus de réfutations des jansénistes, de disputes avec les pères de la scolastique, et de soins infinis de sa santé, et surtout les impressions de la peste, une immense perruque, il se couvrit de bonnets l'un sur l'autre, et remettait sans cesse. Il mourut d'un âge avancé, lorsqu'un jour il eût ôté quelques-uns de ces bonnets, l'air étant venu à changer, il fut obligé de les remettre. Un rhume, dont il fut saisi, bientôt en un catharre qui le tua en peu de jours, le 15 novembre 1766. — Pierre-Léon Ghezzi né à Rome en 1674, mort le 15 novembre 1755, a laissé de remarquables dans cette ville de Parme.

GI (LAURENT), habile
 ls d'*Ugucione*, dit par
Cione, naquit à Florence,
 o, comme le dit Vasari,
 8, suivant les pièces ori-
 ortées par Baldinucci. Sa
 trée dès le XIII^e. siècle,
 ernenement de Florence,
 fonctions publiques, s'é-
 e aux arts, plusieurs gé-
 ant lui, et particulière-
 vrierie; genre où les Flo-
 nt acquis, à cette époque,
 célébrité. Le jeune Ghi-
 le dessina, l'art de mode-
 le fondre les métaux,
 e nommé *Bartoluccio*,
 nère en secondes noces,
 tenait à une école de
 lui remontait à Andrea
André de Pise. On
 cut ensuite des leçons de
 Starnina. La peste, qui
 pays à la fin du XIV^e.
 t obligé de s'en éloigner,
 en l'an 1401, une fres-
 uni, dans un palais du
 idolfo Malatesta, lors-
 eurs de la confrérie des
 de Florence ouvrirent le
 roposé pour l'exécution
 ortes de bronze qui déco-
 aujourd'hui le baptistère
 n. Il s'agissait, non seule-
 rpasser André de Pise,
 e de ces trois portes, ter-
 359 ou 1340, mais en-
 i était plus difficile, de
 sur les plus habiles ar-
 s. Ghiberti, âgé de vingt-
 rint se présenter. Ce con-
 e de servir d'exemple aux
 eurs qui desirer véritable-
 ir des chefs-d'œuvre, mé-
 onnir dans toutes ses cir-
 Entre les maîtres venus
 les parties de l'Italie, sept

des plus renommés furent particulière-
 ment choisis pour concourir; savoir :
Jacobo della Quercia, natif de Siennes;
Niccolo d'Arezzo, élève de ce Ja-
 cobo; *Simone da Colle*, surnommé
de' Bronzi, à cause de son habileté
 à couler et à ciseler le bronze; *Fran-
 cesco di Valdambrina*; *Filippò
 Brunelleschi*; *Donatello*, génie pré-
 cocce, qui, à peine âgé de dix-huit
 ans, avait déjà fixé l'attention publi-
 que; et Ghiberti lui-même. Chacun
 de ces artistes reçut une indemnité
 pour le travail d'une année, ainsi
 que pour ses déboursés, et s'obligea
 à présenter, au terme d'un an, un
 panneau en bronze doré, où serait
 sculpté, en bas-relief, le sacrifice
 d'Isaac. L'année étant expirée, on
 nomma trente-quatre experts parmi
 les sculpteurs, les peintres et les or-
 fèvres, soit de Florence, soit du de-
 hors, qu'une nouvelle proclamation
 avait appelés à cette intéressante so-
 lennité. Il fut réglé qu'ils prononceraient
 leur jugement en public, devant
 les modèles soumis à l'opinion générale,
 et que chacun d'eux donnerait à
 haute voix le motif de sa détermination.
 Les ouvrages de Brunelleschi, de
 Donatello, et de Ghiberti ayant attiré
 tous les regards, sont mis d'abord au-
 dessus des autres; mais bientôt, frappés
 de la supériorité de leur jeune ri-
 val, Brunelleschi et Donatello se reti-
 rant à l'écart, s'interrogent réciproque-
 ment, et tous deux sont assez jus-
 tes pour se confesser vaincus, et assez
 grands pour déclarer publiquement
 leur opinion. Ce jugement fut confir-
 mé au milieu des applaudissements de
 l'assemblée. Les prieurs des mar-
 chands, en donnant la palme à Ghi-
 berti, l'invitèrent à n'épargner ni le
 temps, ni la dépense, pour produire
 un ouvrage digne de lui et de la re-
 publique; et ils méritèrent par cette

sage conduite que le génie de la sculpture enfantât pour eux ces belles portes que Michel-Ange jugeait dignes d'orner l'entrée du Paradis. Celle dont Ghiberti fut alors chargé, et à laquelle il travailla pendant vingt-un ans, entièrement semblable pour les proportions à celle d'André de Pise, est de même divisée en vingt panneaux, renfermant autant de bas-reliefs dont les sujets sont tirés du Nouveau-Testament, et ornée dans les angles de bustes figurant des prophètes et des sibylles. Elle fut posée le 25 avril 1424, à l'une des entrées latérales; et en 1428, les prieurs chargèrent Ghiberti d'en exécuter une autre encore plus riche, pour remplacer, à l'entrée principale, celle d'André de Pise, qui fut transportée de l'autre côté. Ghiberti se surpassa lui-même dans ce nouveau travail, qui l'occupait dix-huit ou vingt ans. M. Cicognara (*Storia della scult.*, tome II) veut que la première porte ait été terminée en 1414, et cette dernière en 1424. Feroux Daignecourt croit au contraire que la seconde ne fut posée qu'en 1456. Nous ne saurions adopter ni l'une ni l'autre opinion. Le second monument, commencé vers 1428, fut vraisemblablement consacré vers l'an 1446, puisque, d'une part, suivant les preuves authentiques rapportées par Baldinucci, Ghiberti y travaillait encore au mois de mai de l'an 1445, et que de l'autre part, on ne saurait étendre beaucoup plus loin les quarante années environ que cet écrivain donne, ainsi que Vasari, à la durée de l'ensemble du travail. Pendant ces quarante années, Ghiberti produisit d'autres ouvrages de sculpture en bronze, très remarquables; savoir: en 1414, une statue représentant Saint-Jean-Baptiste pour l'église d'*Or-San-Michele*;

vers 1417, deux bas-reliefs sur les sujets sont tirés de la même église, pour le baptême de la cathédrale de Sienne; vers 1422, une statue de Saint-Michel pour l'église d'*Or-San-Michele*; en 1422, une statue de Saint-Jean-Baptiste pour la même église, et en 1439, la châsse de Saint-Florentin, évêque de Florence, placée dans l'église de *Maria-del-Fiore*. Tous ces ouvrages subsistent. Les époques où ils furent exécutés, ne marquent pas les progrès de Ghiberti; et c'est aussi la perfectionnement de l'art. Instruit par des maîtres de l'école de Giotto, ce grand maître avait conservé quelque chose de la sécheresse dont le fondateur de cette école ne se préservait pas; mais l'étude qu'il fit à laquelle, un des premiers artistes modernes, il fut appliqué, lui donna un goût naturel, lui donna un jour en jour plus moelleux; la statue de Saint-Jean-Baptiste n'annonçait encore qu'un début, mais déjà, dans celle de Saint-Théophile, on reconnut le dessein des Grecs; et les bas-reliefs de la porte de Saint-Zénon, ainsi que la seconde porte du baptistère de Florence, Jean, chefs-d'œuvre de l'art du xv^e siècle, méritent aujourd'hui d'être comptés parmi les plus beaux monuments de l'art moderne. Ces ouvrages se distinguent par l'expression, par la justesse de la composition, par les attitudes, par l'exactitude de la fermeté, et très souvent par la pureté des contours, par la justesse de la proportion, par la dignité de l'exécution. Leur influence sur les peintres de leur époque fut aussi grande que celle de ces fameux cartons de Léonard

Michel-Ange le devint soixante ans tard. Dans le travail de la porte, Ghiberti forma ses élèves, quant au dessin, comme da Panicali, qui fut le maître de Masaccio; dans l'exécution de la seconde, il instruisit Maguerra, Paolo Uccello, et même Antonio del Pollaiuolo, l'élève de ce célèbre sculpteur et orné de guides de Michel-Ange l'étude de l'anatomie. Ghiberti enseigna tous les arts. Peintre sur bois, il imprima une figure de Saint-Étienne sur une des fenêtres de l'Or-San-Michele, et exécuta la plus grande partie des vitraux de la *Maria-del-Fiore*. Architecte, il fut associé à Brunelleschi, pour la construction de ce grand édifice; mais s'étant aperçu que cette association causait un concurrent gêné, il se retira de tout travail. Il composa une inscription écrite sur la sculpture, dont il existe une copie dans la bibliothèque Magliabecchiana, à Florence. M. Cicognara a publié un long extrait dans l'ouvrage que nous citons plus haut. Les concitoyens honorés ne l'élevèrent point, comme nous l'avons dit par erreur dans nos *Recherches sur l'art statuaire*, mais le plus suprême de gonfalonnier de Florence, en 1443, il fut porté sur le fronton des douze prudhommes qui composaient alors la *Seigneurie*; il fut un des trois *majeurs* de la Seigneurie. Il avait commencé, dans ses dernières années de sa vie, à travailler d'une troisième porte, qui devait remplacer celle d'André de Pise, mais fut jamais terminée. On dit qu'il mourut l'année où il mourut. Son œuvre est datée du mois de novembre 1455. Sa mort dut suivre de peu l'âge qu'il était alors âgé de 77

ans. Ghiberti eut un fils, nommé *Buonaccorso*, suivant Vasari, ou plutôt *Vittorio*, d'après les recherches de Baldinucci. Ce fils, habile sculpteur et fondeur, termina le chambranle de la principale porte du baptistère de S. Jean, et le mit en place après la mort de son père. C'est vraisemblablement ce fait qui aura porté Dagincourt à croire que cette porte ne fut posée qu'en 1456. A Vittorio succéda son fils Buonaccorso, sculpteur et orfèvre; et à ce dernier un autre *Vittorio*, ardent républicain, qui, durant les discordes civiles, au rapport de Varchi, peignit un portrait de Clément VII, accompagné d'images peu décentes, dont l'objet était de tourner ce pape en ridicule. On voit au nombre des bustes qui ornent la principale porte du baptistère, celui de Ghiberti, et celui de Bartoluccio, son beau-père et son maître. Tout auprès est cette inscription en lettres d'or: *Laurentii Cionis de Ghibertis miræ arte fabricatum*. Une inscription si flatteuse pour lui, et son buste lui-même, n'ont dû être inaugurés qu'après sa mort. T. Patch, réuni à F. Gregorio, Theodore dit le Calmouck, et Calendi, ont gravé plus ou moins fidèlement la principale porte du baptistère de S. Jean. L'ensemble de cette porte, deux des bas-reliefs dont elle se compose, et celui de la partie antérieure de la chaise de Saint Zenobius, se trouvent gravés dans l'*Histoire de l'art*, de Dagincourt (pl. xli et xlii). Trois bas-reliefs de la même chaise ont été publiés dans l'ouvrage de Richa, intitulé, *Notizie istoriche delle chiese Fiorentine*, tome vi, pag. 204, pl. 304. M. Cicognara a donné, dans son *Histoire de la sculpture* (tome II, pl. xx et xxi), des gravures des panneaux présentés au concours par

Ghiberti et par Brunelleschi, d'un des bas-reliefs de la porte latérale de Saint-Jean, d'un de ceux de la porte principale, et de la statue de S. Mathieu. M. Piroli a gravé, avec beaucoup d'exactitude, plusieurs bas-reliefs de la grande porte, dans son ouvrage projeté sur les monuments de l'Italie moderne, antérieurs à Raphaël.

E—C D—D.

GHICCA (GRÉGOIRE), prince de Moldavie, avait été drogman de la Porte ottomane, et était devenu souverain de Moldavie à l'époque de la guerre contre les Russes, terminée en 1774 par la paix de Kaïnardjik. Envoyé en Valachie au commencement des hostilités, il fut pris par un parti russe, qui le conduisit à Pétersbourg. Il prétendit avoir été d'intelligence avec ceux qui l'enlevaient. La cour de Russie, le croyant dans ses intérêts, le fit partir pour l'armée de Moldavie commandée par le feld-maréchal comte Romanzoff. On s'aperçut bientôt que Ghicca était en correspondance secrète avec les Turcs, et qu'il trahissait ses bienfaiteurs. Le général russe, indigné de sa folie et de son ingratitude, le fit long-tems garder à vue dans son camp. Le crime de Ghicca n'empêcha pas l'impératrice Catherine II, toujours grande et généreuse, de le faire comprendre dans le traité de 1774, et de le faire nommer de nouveau prince de Moldavie. Il ne s'occupait qu'à intriguer et à gagner des trésors immenses; mais bientôt il se rendit suspect à la Porte, en s'opposant à la cession de la Bukovine à l'Autriche; et les troubles de la Crimée étant survenus, elle ne voulut pas laisser en Moldavie un sujet d'une fidélité aussi équivoque. Mais la manière dont le ministère ottoman se défit de Grégoire Ghicca est aussi honteuse que blâmable. Il fit choix d'un des amis

intimes de ce malheureux pour le faire plus sûrement tomber dans le piège. Le misérable qui fut chargé d'une si lâche commission était Gi bachi; il arriva avec le cayer du grand-seigneur et le gouverneur de la forteresse de Chio, avec une commission extraordinaire tant mieux avertir Ghicca de ses gardes, que des amis qu'il avait à Constantinople l'ayant averti des mauvaises dispositions de la Porte à son égard, et du dessein de le faire capidgi: le prince de Valachie même lui avait écrit de veiller sur lui-même. L'infortuné ne tint aucun de ces avertissements. Un ancien ami lui ayant fait dire qu'il était arrivé à Yassi, qu'une inintelligence l'empêchait d'aller le voir, et qu'il même rendre visite à cet ami, Ghicca avait si peu de défiance, qu'il ne voulut pas permettre au capitaine de garde albanaise, homme à qui il était dévoué, de l'accompagner dans l'appartement du capitaine, et entra seul. Après quelques paroles de félicitations mutuelles, le capitaine turc lui demanda du tabac, et Ghicca de ne pas le trouver de son ordonnance, à un homme de sa confiance, il appporta au prince de Moldavie une clé, au moment où il en était occupé à Ghicca, lui donna deux coups de poignard. Ghicca se leva par la fenêtre: la croisée se trouvant trop étroite, il fut saisi par deux tris apostés, qui achevèrent de le assassiner. La tête de ce prince, et sans doute coupable, fut envoyée le-champ et envoyée à Constantinople où elle resta pendant trois jours posée à la porte du sérail. Ghicca périt en 1777; son crime est douteux: sa mort pouvait être évitée, mais la Porte ottomane, pour se débarrasser de lui le moy-

plus lâche; a jeté sur sa intérêt qu'il ne méritait s.

S—Y.

(JEAN-JACQUES), gentilhomme, né dans le xv^e. fit avec distinction l'employé des ducs Jean-Gaspar Sforce. Sa probité et sa capacité aient encore relevées par ce qui lui avaient acquis l'estime de son temps. On a de lui *editio italica anno 1497 ano I suscepta*, insérée dans le *Scriptor. rerum italicarum* de Freher. Quelques auteurs attribuent aussi la traduction de Frégose : *De quibus memorabilibus*. — Son fils, né à Milan se déclare l'auteur de cette traduction et rend compte dans la préface beaucoup de franchise, et dont il l'a faite : « Mon père, ami intime de Frégose, la communication de son manuscrit, crut qu'il était de son devoir d'exécuter la dernière volonté de l'auteur, en mettant cet ouvrage en latin; mais au lieu de le faire avec sa plume, il m'ordonna de le traduire en français, et me distribua par jour. » Il paraît donc que Camille est l'auteur de cette traduction; mais il est probable qu'elle fut retouchée par son fils, qui se mit en état de paraître. Cette traduction est encore fort jeune lorsqu'elle fut publiée, pour la première fois (Voy. Baptiste FRÉGOSÉ, 5); et cette raison a dû servir à lui donner une place honorable dans l'histoire de la littérature de son siècle, et fut employée par le duc François II dans ses négociations. Envoyé avec le titre de bassadeur près de Char-

les - Quint, il vint à la rencontre de ce prince après son expédition de Tunis; mais il fut obligé de relâcher en Sicile, et il y mourut en 1555 du poison qui lui avait été donné, dit-on, par l'ordre d'Antoine de Léva. On connaît de Camille : *Tellinæ vallis ac Larii lacus particularis descriptio*, Hanau, 1611, in-8^o, insérée aussi dans le *Thes. rer. Germ.* de Freher, et dans le tome III, deuxième partie du *Thesaur. antiquitat. italicar.*, de Grævius. Cette description de la Valteline, quoique trop superficielle, contient des notices instructives, suivant Haller, qui croit que Jean-Jacques Ghilini en est aussi l'auteur. W—s.

GHIILINI (JÉRÔME), historien, de la même famille que les précédents, né en 1589 à Monza dans le Milanais, fit ses premières études sous les jésuites à Milan, et alla ensuite étudier le droit à Padoue. Une maladie grave l'obligea d'interrompre son cours; et il commençait seulement à se rétablir, lorsque la mort de son père le plongea dans l'affliction. La nécessité où il se trouva de veiller lui-même à ses intérêts, et les conseils de ses parents, le déterminèrent à se marier; mais ayant eu le malheur de perdre sa femme au bout de quelques années, il embrassa l'état ecclésiastique, reprit l'étude du droit canon, et se fit recevoir docteur. Il fut pourvu, peu de temps après, de l'abbaye de Saint-Jacques de Cantalupo dans le royaume de Naples, et honoré du titre de protonotaire apostolique. Le cardinal De' Monti, archevêque de Milan, le nomma à la théologie de S.-Ambroise; mais il ne la remplit que cinq années. L'administration des biens de sa femme dont il était l'héritier, l'obligea de se fixer à Alexandrie; et il y mourut vers 1670, dans un âge très-avancé. Ghilini était membre de l'a-

adémie des *Incogniti* de Venise. On connaît de lui : I. *Teatro d'uomini letterati*, Milan, in - 8°, sans date; Venise, 1647, in - 4°, édition augmentée. C'est le plus connu de tous les ouvrages de Ghilini, et celui qui a fait sa réputation : il est cependant très médiocre, et, à l'exception d'un petit nombre d'articles vraiment curieux, les autres ne contiennent que des éloges assez fades; il n'indique ni le format, ni les éditions des ouvrages, et il n'en rapporte même les titres que très inexactement. La 3°. et la 4°. partie, encore inédites, étaient conservés en manuscrit dans la bibliothèque de Jacques Morelli à Venise; Mazruchelli en a fait usage. II. *Annali di Alessandria e del territorio circconvicino, dall' origine sua sin all' 1659*, Milan, 1666, in-fol.; peu estimée. III. Des *Sonnets* sous ce titre : *La perla occidentale*; et un recueil d'odes intitulé : *Tanaro* (1) *glorioso*. IV. Un recueil en latin de plusieurs *cas de conscience*; avec leur *solution*. V. *Tempio di litterati e letterate per santità illustri*, manuscrit, conservé dans la bibliothèque de Joseph Bolla à Alexandrie. W—s.

GHINGHI (FRANÇOIS), célèbre graveur en pierres fines, vit le jour à Florence en 1689. Il apprit le dessin dans la fameuse galerie de cette ville, sous François Giannini, et l'art de modeler sous Foggini, sculpteur renommé. Ses premiers essais furent quelques médailles en bronze; ils lui méritèrent l'approbation de ses maîtres, et la protection du marquis Ingontri, surintendant de la galerie. Ce seigneur le reçut chez lui, lui assigna une pension, et le présenta à Ferdinand de Médicis, qui l'engagea à étudier la gravure dans le goût anti-

(1) C'est le nom du fleuve qui arrose Alexandrie.

que, sur les camées et pierres précieuses, lui promettant de le faire entrer dans son service. Ghinghi apprit son art en peu d'années. Il commença sa réputation par un portrait du grand-duc Cosme III (mé père de la patrie), qui fut gravé sur une calcédoine de deux carats; il le présenta à Ferdinand, grand-duc et protecteur des arts ainsi que de ses ancêtres, le récompensa et le retint à son service. Il fit aussi Ghinghi les plus estimés de son temps : *Vonarola*, un *Adrien*, et le supplément qu'il exécuta sur des saphirs orientaux, pour le portrait d'empereurs romains que l'électrice Anne-Louise fit graver; il fit aussi pour cette princesse le portrait de l'électeur son époux, Cosme III, et ceux des ducs de Toscane l'électrice Ferdinand et de son époux, gravés sur des émeraudes. Ghinghi qui contribua le plus à sa renommée fut une Vénus de Médicis, gravée sur une pierre précieuse faite pour le cardinal Guise, qui après sa mort passa au roi de France Louis d'Auguste III, roi de Rome. Cette pierre est gravée sur une améthyste, et est de ramifications, du poids de six livres. Tous les connaisseurs en pierres précieuses la regardaient comme impossible à graver; mais Ghinghi parvint à graver une masse si énorme et si dure; cependant Ghinghi ne fit ce travail, et le fit en moins de dix-huit mois. Cosme III, grand-duc de Toscane, fut très content de cet ouvrage, avoua que c'était une merveille, où il existe tant de choses que de toute espèce, il n'y a rien qui ne pût lui être comparé. Il fit donner à Ghinghi, et lui fit un présent. Cet artiste resta à Florence en Toscane jusqu'à la mort de Ferdinand de Médicis, arrivée en 1713. Jean-Gaston, arrivée en Toscane, prit alors l'occasion de faire faire par Ghinghi des ouvrages pour le duc de Modène, que ce général occupa l

Ghini en amitié, le conduisit et le présenta ensuite à doni des Deux-Sicules, qui l'accour, et le nomma directeur du laboratoire en pierres dures à sa sollicitation. Ghinghi rait du roi sur un camée, sur une calcédoine orientale de ce prince et celles de la épouse. Le laboratoire de raitait encore en 1802, à ns la rue appelée du *Géant*. ère de ce graveur, Vintreses frères, furent de très es dans le même genre, et ablement mentionnés dans *rie de gl' intagliatori in e*, etc., Livourne, 1753, 8°. Mais François les sur-. Il était si pénétré de l'animitait avec une telle perel'on confondait souvent ses avec les chefs-d'œuvre les relés qui nous sont restés et des Romains. Il sortit de les hommes distingués qui irent dans toute l'Europe. e grande partie des ouvrainghi, et particulièrement s, dans la galerie royale de e dernier s'occupa de son dans un âge avancé, et Naples le 29 décembre y. les *Dissertazioni Glitte Vittori*, pag. 95. B—s. (Luc), médecin et botan, né en 1500 à Croara, la, et mort le 4 mai 1556, nier botaniste que le prode Bologne choisit pour i chaire des simples, ins-1554, et qu'il remplit penannées. Appelé à Pise, en fonda le jardin botanique nommé directeur. Il passait es vacances à Bologne, où ion de connaître Ulysse Al-

drovandi, si célèbre depuis (*Foy. ALDROVANDI*), qui, en conversant avec ce savant botaniste, sentit augmenter sa passion pour l'étude des sciences naturelles. Afin de s'y perfectionner, ce seigneur passa à Pise, et suivit un cours entier des leçons de Ghini, qu'il écrivit de sa main, et dont on conserve le manuscrit à la *Specola* (ou muséum) de Bologne. Ghini était aussi bon médecin que savant botaniste; mais sa prédilection pour les sciences naturelles l'empêchait d'exercer la médecine. Il a laissé un traité fort estimé : *Morbi neapolitani curandi ratio perbrevis*, Spire, 1589, in-8°. Cet ouvrage a eu plusieurs éditions. Ghini avait conçu le dessein de publier la description de différentes plantes qu'il avait soigneusement examinées, observées et dessinées : cette compilation formait déjà plusieurs volumes, lorsque Mathiolo fit paraître son *Dioscorides*; Ghini se désista alors de son projet; mais il eut la générosité d'envoyer à Mathiolo différentes plantes que cet auteur ne pouvait pas connaître, en l'invitant à s'en servir dans une nouvelle édition. Mathiolo témoigna sa reconnaissance pour un si noble procédé, dans une lettre qu'il écrivit à Aldrovandi. *Foy. Fantuzzi* dans sa vie d'Aldrovandi, et le docteur Jean Calvi dans son *Commentarium historicum pisani vireti*, etc., Pise, 1777. B—s.

GHIRARDACCI (CHÉRUBIN), religieux augustin, né à Bologne en 1524, partagea sa vie entre l'étude et les devoirs de son état, et mourut dans sa patrie, en 1598, à soixante-quatorze ans. On a de lui : I. *Nuovo e spirituale nascimento dell' uomo cristiano*, Venise, 1572, in-8°. II. *Teatro morale dei moderni ingegni, dove si scorgono belle e gravi sentenze*, ibid., 1575, in-12. III. *Ins-*

tituzione cristiana, Mantoue, 1578, in-12. IV. *Le storie di Bologna dalla sua fundazione sin' all'anno 1425*, Bologne, 1596, in-fol. Le P. Solmani, son confrère, publia le second volume en 1637; et il en reste un troisième encore inédit, dont on conserve des copies dans quelques bibliothèques d'Italie. On ne doit pas, dit Tiraboschi, chercher dans cet ouvrage l'élegance du style, ni s'attendre à y trouver cette critique et cette exactitude qui sont les premières qualités de l'historien; mais Ghirardacci n'en mérite pas moins des éloges pour la patience infatigable avec laquelle il a compulsé les archives publiques et particulières dont il a tiré un grand nombre de pièces intéressantes; et s'il avait réuni à l'ardeur pour les recherches le talent de bien employer les matériaux qu'il s'était procurés, peu d'histoires pourraient être comparées à la sienne. W—s.

GHIRARDELLI (CORNELIO), religieux français, né à Bologne, vers la fin du XVI^e siècle, employa ses loisirs à l'étude de l'astrologie, de la météorologie, et d'autres sciences également vaines. On connaît de lui : I. *Discorsi astrologici dell'anno 1617 per anni 20 in circa, ai quali sono annessi varj discorsi eruditi di materie diverse*. Il en fut fait plusieurs éditions. II. *Considerazioni sopra l'eclisse del sole succeduta nel dì 21 maggio, 1611*, Bologne, in-4°. III. *Osservazioni astrologiche intorno alle mutazioni dei tempi*, ibid., 1619, in-4°. IV. *Discorso giudiziario delle mutazioni dei tempi sopra l'anno 1625*, ibid., in-4°. V. *L'anno bisestile*, ibid., 1624, in-4°. VI. *Cefalogia jasonomica, con cento teste intagliate, sotto ogni una delle quali è un sonetto e un distico*, ibid., 1630, in-4°; réimprimée sous le titre

de *Compendio de la Cefala* 1673, in-8°. La première être fort rare, puisqu'elle nua à Cinelli et à d'autres plus italiens. Le P. Ghirardacci, membre de l'académie ainsi nommée parce qu'elle se tenoit le soir.—GHIRARDI (Baptiste-Philippe), poète originaire de Castel-Fidardo, Marche d'Ancone, naquit 1625. Il cultiva la littérature avec beaucoup d'ardeur, et se donna à l'excès de travail le 26 oct. à l'âge de trente ans. On a de lui que deux tragédies représentées en 1652 au palce Paupoli. Allacci en possède une copie manuscrite. II. *Il* Rome, 1655—1660, in-4°. première tragédie italienne en prose. Ghirardelli se vanta d'avoir mis qu'un mois à la composer, mais elle fut critiquée sévèrement par Favoni, caché sous le nom de *Schiribandolo*. L'autour prit de se justifier des fautes reprochées; mais il s'échauffa en travaillant à sa défense, et mourut d'une fièvre qui le tourmenta pendant quelques jours.

GHIRLANDAIO. Voyez

GHISI (JEAN-BAPTISTE) ou BRITANO, dit le peintre, sculpteur, architecte, naquit à Mantoue, vers 1500, et travailla dans plusieurs villes d'Italie. Jean-Baptiste de la famille de Ghisi, si habiles artistes, qui tous ont pour surnom de *Mantuan*. V. On apprend que Ghisi fut des plus romains. On ne saurait dire de qui il apprit le dessin; mais la manière dont on croit retrouver quelques-unes de ses composi-

grand artiste avait été son maître ; il entendait très bien l'art de diviser différentes parties du dessin ; son dessin est presque toujours exact : mais son burin manque de finesse ; ses tailles sont généralement brusquement du jour à l'ombre et son style maniéré ; il ne semble dédaigner les détails intermédiaires, sans le moindre point d'harmonie. Aussi on ne trouve pas aux gravures de Ghisi, de remarquables dans d'autres parties, de manquer d'effet. Ce défaut se voit le plus souvent ses lettres initiales de son nom. Les lettres initiales de son nom sont remarquables de ses gravures. Un *Dieu fleuve*, d'après Lucas Penni. II. *David coupant le sein d'Abimelech*, d'après Jules-Romain. III. *Un jeune guerrier enlevant une fille*. IV. *L'Embrassement de Troie*, pièce capitale, et qui a toute l'estime des amateurs. V. *Le Jugement de Salomon*, gravé d'après ses propositions. A—s.

GEORGE), dit le Mantuan, célèbre peintre, dessinateur et graveur au burin, naquit à Mantoue le 1524, et travailla à Rome jusqu'à la fin du xvi^e siècle. Ses principes de son art dans son pays natal ; mais son burin, dans ses estampes un effet beaucoup plus agréable. Il apportait une attention particulière à bien rendre les contours de la figure humaine ; les proportions des membres sont traitées avec précision ; il excellait à représenter d'une manière agréable les visages et les figures. Il a beaucoup travaillé d'après Michel-Ange : fidèle à la manière de ce maître, il a donné à ses figures leurs contours souvent exagérés, et aux draperies un relief qui leur donne

trop de saillie. Il résulte de cette trop grande fidélité une répartition mal entendue d'ombres et de lumières, et un défaut d'harmonie qui nuit à l'effet de la composition. Cette discordance dans les tons est surtout sensible dans l'estampe, si estimée pour d'autres parties de l'art, où George a reproduit la terrible création du *Jugement dernier*. La plupart des estampes de ce habile graveur sont marquées ainsi : *George Ghisi de Mantoue fecit* ; ou elles portent son chiffre qui est un G et un M dont le dernier jambage figure un F. Michel-Ange, Raphaël et Jules-Romain sont les maîtres d'après lesquels Ghisi a le plus souvent gravé ; les plus beaux ouvrages de ces grands peintres ont été reproduits par son burin. D'après Michel-Ange, outre le *Jugement dernier* dont nous avons déjà parlé : I. *Les Prophètes et les Sibylles de la chapelle sixtine*. II. *Le Songe de Raphaël*, nommé aussi *La Mélancolie*. D'après Raphaël : I. *Le portrait du pape Jules II*. II. *La Sainte Famille*. III. *L'École d'Athènes*. D'après Jules-Romain : I. *L'Amour et Psyché, couronnés par l'Hymen*. II. *La naissance de Memnon*. III. *Céphale et Procris*. IV. *Régulus conduit au supplice par les Carthaginois*. V. *Régulus enfermé dans un tonneau dont l'intérieur est hérissé de pointes de fer*. D'après Lucas Penni : I. *La Calomnie traitant l'Innocence au tribunal de la Sottise*. II. *Endymion allant à la chasse, emportant Diane sur son dos*. D'après Perin del Vaga, *Vénus dans les forges de Vulcain* : d'après Angelo Bronzino, *une Adoration des Bergers* ; d'après Lambert Lombard, *Jésus Christ célébrant la Cène avec ses apôtres* ; d'après Barth. Spranger, *la Naissance de la Vierge* ; et enfin d'après les compositions

de son père un grand nombre de gravures également recherchées. La plus remarquable de ces dernières représente un *Cimetière rempli de squelettes, d'ossements et de morts qui ressuscitent*. George Ghisi avait deux frères et une sœur, Théodore, Adam et Diana : le premier fut un peintre habile ; George a gravé plusieurs de ses tableaux. Le second, né à Mantoue vers 1550, a gravé d'après plusieurs grands maîtres italiens. Ses estampes les plus estimées sont : d'après Martinelli, *la Présentation au temple* ; d'après Michel-Ange, *une Vierge de pitié* ; d'après Jules-Romain, *la Nativité de Notre-Seigneur* ; — *Vénus, nue, se baignant les cheveux* ; — *Endymion regardant la lune* ; — *Hercule assis à côté d'Éole* ; — *Hercule sur le chemin fourchu, délibérant entre la Vertu et la Volupté*, etc., etc. — DIANA GHISI, ou DIANA Mantuana, née à Mantoue, vers 1556, apprit le dessin et la gravure, de son frère George, dont elle saisit très bien la manière ; nous avons plusieurs excellentes estampes de cette femme artiste : les plus recherchées sont, d'après Raphaël, *la Vierge assise sous un pavillon* ; — *la Sainte Famille* ; — *St.-Pierre institué chef de l'Église, accompagné des dix Apôtres* ; d'après Jules-Romain, *la Femme adultère, au portique du temple* ; — *Horatius Coclès passant le Tibre à la nage* ; — *la Continence de Scipion* ; — *la Naissance de Castor et de Pollux* ; et enfin une *grande Bacchanale des Dieux*, avec cette inscription : *ce festin des Dieux, bains de Mars et de Vénus : fait de stuc sous la conduite et sur les dessins de Jules-Romain, au palais du T, à Mantoue* ; cette estampe capitale est en trois planches. A-s.

GHISLERI. Voy. PIE V.

GHISTÈLE (CORNEILLE) d'Anvers, cultiva la poésie naissante, et a été inscrit dans les Annales de son siècle, par M. de Vries, tom. II. Il était, vers le milieu du xvi^e siècle, facteur d'une de ces chambres de chanciers flamandes ou hollandais dont M. Guillaume Kops a l'intéressante histoire, dans le 1^{er} vol. des *Mémoires de philologie de Leyde*, p. 351. Familier avec les poètes de son siècle, comme Virgile, d'Ovide, d'Horace, etc. On a encore de lui plusieurs poésies en deux chants, sur le *Saule et la Phigénie*, Anvers, 1554.

GHISTÈLE (JOSSE VAN) JOSEPH, erreur commise par le P. Richarderie, dans la *Bibliothèque universelle de Louvain* (tom. IV, pag. 403), naquit à Anvers, d'une famille ancienne et illustre, vers le milieu du xv^e siècle ; et, en 1464, fut servi le duc Charles-le-Mauvais, qui le créa chevalier en 1464 ; les premières places de magistrat dans sa ville natale. Il en fut grand bailli en 1492. Il fut plusieurs seigneuries, et fut nommé vicaire et conseiller et chambellan de Maximilien, roi des Romains, et de Philippe, son fils. On ignore la date précise de sa mort. Sa piété le porta à entreprendre, en 1480, un *Voyage en la Terre sainte*, dont il a laissé une *Description*, en flamand, imprimée à Gand, 1572, in-8^o gothique, de 385 p., non dédicacée, la préface et les notes sont de sincérité et la crédulité se caractérisent cet itinéraire, qui est un temps de *Voyage excellent et singulier et étranger*. I

hapelain, son compagnon
 son éditeur, Ambroise
 non *Zerbent*, autre er-
 la Richarderie). M—ON.
 HERRE DE), ministre de
 , homme ambitieux autant
 re, et dont aucune vertu
 les vices, descendait d'une
 vergne, qui a donné un
 la France. Pierre fit périr
 Jeanne de Naillac, sa pre-
 e, et épousa, quelques mois
 erine de Lisle-Bouchard,
 conte de Tonnerre, la plus
 us spirituelle, mais aussi
 ngereuse femme de son
 mme l'ambition avait eu
 rt que l'amour à ce ma-
 vit sans jalousie les assi-
 président Louvet près de
 épouse; et le prix de sa
 ce fut son élévation aux
 lignités du royaume. Lou-
 de quitter le ministère,
 seigneur de Giac pour le
 et le recommanda forte-
 me roi Charles VII, qui lui
 lirection de ses finances.
 le connétable de Riche-
 mi de Louvet, et qui avait
 loignement, venait de créer
 comme par miracle; et,
 remporté quelques avan-
 es Anglais, il avait résolu
 ever les places fortes de la
 Giac, qui ne se condui-
 r les conseils de Louvet,
 guer de vivres l'armée du
 , et s'appropriâ les sommes
 l'entretien des troupes.
 on se mit parmi les sold-
 duc de Richemont, battu
 . - Jean - de - Beuvron, fut
 lever le siège. Irrité de
 le connétable arrive à Chi-
 tait la cour, et, profitant
 ce du roi, fait enfoncer les

portes de la maison de Giac, et l'en-
 lève des bras de sa femme, qui, dit-
 on, était entrée dans le projet formé
 contre un époux dès long-temps l'objet
 de son aversion. Giac, conduit à Dun-
 le-Roi, comparut devant les juges que
 lui donna le connétable, et fut appliqué
 à la question. Les tortures tirèrent
 de sa bouche les aveux les plus éton-
 nants. Il confessa avoir donné une
 de ses mains au diable, *afin de par-*
venir à ses intentions; et lorsqu'il
 eut vainement tenté de racheter sa
 vie à prix d'argent, il demanda en
 grâce qu'on lui coupât cette main,
 dans la crainte que le diable, en la
 réclamant, ne s'emparât de toute sa
 personne. Moréri, et les écrivains
 qui l'ont copié, disent que Giac fut
 jeté dans la rivière; mais Hénault,
 dont l'opinion est plus vraisemblable,
 assure qu'il eut la tête tranchée en
 1426. En convenant qu'il avait mé-
 rité son sort, on ne peut s'empêcher
 de remarquer que le jugement qui le
 condamna fut irrégulier, et n'a pour
 excuse que le malheur des circons-
 tances: son fils essaya inutilement
 de le faire réformer. Sa femme épou-
 sa, en troisièmes noces, le seigneur
 de la Trénoille. W—s.

GIACCETO. Voyez CATTANI.

GIAGOBAZIO, en latin *Jacobaz-*
tius, est un nom commun à deux car-
 dinaux de la même famille. Dominique
 Giacobazio, Romain, oncle de Chris-
 tophe, était né vers 1443, et fut, dès
 sa première jeunesse, destiné au ser-
 vice du St.-Siège. Il fit les études
 convenables pour exercer les emplois
 de cette cour, étudia la jurisprudence,
 le droit canon, l'histoire ecclésiast-
 tique et les bullaires. Devenu audit ur
 de rote, il se distingua dans cette fonc-
 tion par son savoir, son intégrité et
 son désintéressement. Le temps que
 lui laissaient les devoirs de sa place,

il l'employait à la culture des lettres, à des conversations avec les savants, ou à la composition d'ouvrages utiles. Il servit l'Église sous les pontificats de six papes, Sixte IV, Innocent VIII, Alexandre VI, Pie III, Jules II et Léon X, et fut successivement évêque de Lucera, de Massano et de Grosseto. Enfin, Léon X, le premier juillet 1517, récompensa ses longs services, en le créant cardinal du titre de S. Barthelemi-de-l'Île. A la mort d'Adrien V, successeur de Léon, les cardinaux Colonne et Médicis, rivalisant entre eux pour la papauté, et, cherchant mutuellement à s'écarter, Colonne proposa pour pape le cardinal Giacobazio, comme un homme digne d'occuper ce poste éminent; mais le cardinal de Clermont, chef de la ligue de France, le fit exclure, parce qu'il était une créature de la maison Colonne, et attaché au parti de Charles-Quint. Médicis fut élu, et prit le nom de Clément VII. C'est sous ce pape, le 2 juillet 1527, que mourut Dominique Giacobazio; il fut enterré dans l'église de St.-Eustache. Victorelli a fait son éloge. On a de lui un *Traité des conciles*, qui a eu plusieurs éditions: il forme le dernier volume de la collection des conciles du père Labbe. — Christophe GIACOBAZIO, neveu du précédent et aussi cardinal, avait été élevé sous les yeux de son oncle. Après avoir achevé ses études, dans lesquelles il s'appliqua, et réussit parfaitement, dit Aubery, à *coucher ou écrire en langue latine*, il devint chanoine de Saint-Pierre-du-Vatican, et ensuite évêque de Massano, par la résignation de son oncle, dont la réputation et le mérite furent pour lui un moyen d'avancement. Paul III le fit son secrétaire, et auditeur du sacré palais. Attaché, comme l'avait été Do-

minique, son oncle, à Charles-Quint, il cultiva grâce de ce prince, à la donation duquel le même pape en 1536, cardinal du titre de S. Eustache. Presque immédiatement après sa promotion, la guerre contre François I^{er} et l'empereur, Giacobazio fut envoyé en France, en la cour de ce prince, et, sur le compte de sa commission de légation, le pape Sixte quise tint à Plaisance le 15 avril 1537. Deux ans après, le pape le nomma à la légation de l'Ombrie. Il mourut à Pérouse le 15 novembre de cette année, le 15 novembre 1540. Son corps fut rapatrié à Rome, et inhumé à côté de son oncle.

GIACOBBI (JÉRÔME), compositeur de musique italien, naquit à Florence le 15 novembre 1575, fut un des premiers maîtres de l'école bolonaise, et un grand talent dans cet art, préparé par ainsi dire, le siècle de Jorranello et Pergolesi. Il composa avec une monotone des accompagnements, alors, ne faisaient que suivre les mêmes notes que le chant. Il créa, pour ainsi dire, l'opéra instrumental, en lui donnant un caractère tout particulier, sans cependant nuire à la mélodie du chant. Il excella dans les compositions de chambre, et l'on conserve plusieurs de ses opéras dans les archives de ce couvent de St.-François. C'est le célèbre père Martini qui fit l'acquisition, en forme de bibliothèque, des archives. Giacobbi a écrit plusieurs opéras, des premiers qui furent joués en Italie et en Europe. Il fut aussi nommé à ses travaux par Campeggi, leur poète dramatique de l'époque. Il mit en musique, entre autres, *l'Andromède* de Campeggi, qui fut joué en 1610, au th

ui eut un succès prodigieux. L'opéra, l'on commença à en faire des *ariettes* à deux temps, et, en outre, composées d'un *adagio allegro*. Parmi plusieurs bons airs qu'on y distingue, le plus remarquable est l'ariette *Io te sfido o fama*. C'est Persée qui, l'épée à la main, la chante en apostrophant le monstre, lorsqu'il se dispose à le dévorer. Quoique la situation de l'opéra ne prouve pas assez le talent du poète, elle n'ôte rien au mérite du compositeur; et les Italiens de ce temps-là ne voyaient aucune objection à ce qu'un monstre effrayant, au lieu de la proie qu'il dévore, reste tranquille à sa place, et que Persée le menace en chantant. La partie musicale de l'ariette était si belle qu'ils n'en demandaient pas davantage. A une parfaite connaissance de son art, à une âme éminente, à une harmonie et à une mélodie si parfaite, Giacomelli joignait une oreille très fine. Il n'est pas d'extraordinaire qu'avec ces qualités la réputation de son talent se soit conservée jusqu'à nous. Il mourut dans sa patrie, le 30 novembre 1650. B—s.

GIACOMELLI (GEMINIANO), compositeur de musique, né à Parme le 17 mars 1650, fut élève de Capelli, et, de plus, se fit distinguer parmi les meilleurs compositeurs de son temps. Il n'avait guère atteint dix-huit ans lorsqu'il donna son opéra *Il re di Persia*, qui fut joué sur le théâtre Farnèse, et qui lui attira les éloges des connaisseurs. Le duc de Modène le nomma maître de musique à sa cour, et l'envoya à Naples pour perfectionner sous Scarlatti et Jommelli. Après avoir parcouru l'Italie, et avoir joué pour plusieurs théâtres, avec un égal succès, il alla à Rome où il demeura plusieurs an-

nées au service de l'empereur Charles VI. De retour à Naples, il composa son opéra *d'Épaminondas*, qui fut représenté, en 1731, sur le théâtre de St.-Charles : sa *Méropé* fut jouée à Venise, en 1734, sur le théâtre St.-Samuel. Il donna à Turin, en 1735, *Cesare in Egitto*, qui passe pour le meilleur de ses opéras; son dernier ouvrage connu est *Arsace*, qui fut représenté au théâtre royal de Turin, en 1736: on a aussi de lui douze *Arie a soprano solo e cembalo*. Giacomelli mourut le 19 janvier 1741. Le style de ce compositeur était brillant et plein de saillies. Son imagination était très féconde; et il connaissait surtout l'art des modulations. Ses parties *cantante* sont très mélodieuses, ses accompagnements simples, mais vifs; et contre le système de quelques modernes, il n'asservissait jamais la voix à l'orchestre; et celui-ci n'en effaçait pas les sons par le tumulte assourdissant d'une multitude de notes. On joue encore quelques-uns de ses opéras sur plusieurs théâtres d'Italie. B—s.

GIACOMELLI (MICHEL-ANGE), illustre prélat et littérateur italien, naquit à Pistoia en 1695. Après avoir étudié dans sa patrie les langues latine et grecque et la philosophie, il passa à Pise; et, sous la direction des célèbres professeurs Valsecchi, Grandi et Averani, il devint successivement profond théologien, habile mathématicien, et très versé dans la littérature ancienne et moderne. Son mérite ne tarda pas à être connu; aussi ne dépendait-il que de lui de faire un choix parmi plusieurs postes honorables qu'on lui offrait. Son évêque lui promettait de riches bénéfices ecclésiastiques, afin de le retenir dans sa patrie; ses maîtres lui proposaient une chaire dans l'université de Pise; et

monseigneur Forteguerra, son compatriote, l'appela à Rome. Giacomelli, cédant aux instances de ce prélat, se rendit, en 1718, dans la capitale du monde chrétien, où il reçut un accueil favorable du cardinal Fabroni, alors secrétaire de la Propagande, sous le pontificat de Clément XI; ce cardinal lui donna la direction de sa vaste bibliothèque. Giacomelli s'appliqua alors particulièrement à l'étude de l'éloquence, se nourrissant de la lecture des classiques grecs et latins. Il publia dans ce temps plusieurs écrits relatifs au jansénisme, où il prenait la défense du cardinal Fabroni, contre les censures du cardinal de Noailles, et sur son opposition à l'élection du cardinal Coscia. Tant que Fabroni vécut, Giacomelli jouit constamment de la protection de cet illustre prélat, ainsi qu'il mérita dans la suite celle des cardinaux Colligola et Valenti. Les papes Benoît XIII et Clément XII l'employèrent avec succès au sujet des différends qui s'étaient élevés entre la cour de Rome, le duc de Savoie et l'empereur Charles VI. En récompense des services importants que Giacomelli avait rendus à l'Église et à l'État, Clément XII le nomma son aumônier secret, l'éleva à la dignité de prélat et de bénéficiaire de la basilique de St-Pierre. Il remplit aussi plusieurs emplois distingués sous le pontificat de Benoît XIV, dont il traduisit deux ouvrages en latin, (*Voy. BENOÏT XIV, IV, 194*), et qui le chargea de la réforme du bréviaire romain. Mais les grandes dépenses qu'exigeait ce vaste projet, furent cause qu'on ne put le réviser. Tous les ans de Giacomelli s'attendaient à le voir élever à des postes plus éminents; mais Benoît XIV, pontife d'ailleurs très recommandable et par ses lumières et par ses vertus, savait,

dit-on, mieux applaudir que le récompenser. Ses papiers du cardinal Valenti d'état, Giacomelli entreprit la rédaction du journal *D* dans lequel il était parti chargé, avec les abbés Cenni, des articles concernant la philosophie et la philologie. époque, Giacomelli publia une grande partie de ses traductions grecques, dans lesquelles on remarque une profonde connaissance et une grande délicatesse et des finesse de langue. Mais ce qui lui valut l'honneur, et lui ouvrit la carrière de la fortune, fut sa version italienne des livres de Jean Chrysostôme, sur le pontificat de Clément XIII fut si contraire, qu'il en nomma (1759) secrétaire des brefs, et fut ensuite des brefs aux cardinaux. Il fut créé, en 1761, chanoine de St-Pierre, et archevêque de Vercelli. Outre la protection de Clément XIV, Giacomelli obtint la confiance, dont il jouit avec éclat, lorsqu'il fut nommé secrétaire de son cabinet. Ce nouvel emploi, Giacomelli le remplit, par son savoir et la pureté de ses vues, un digne émule de Sadolet et Antoniani, seules personnes dignes de le remplacer; mais la mort de Clément XIV vint mettre un terme à sa carrière. Clément XIV, cédant aux sollicitations de différents monastères, décida l'abolition des jésuites. Giacomelli se crut autorisé, par sa place, à entrer dans la défense de la compagnie. Ce discours cita un grand nombre d'exemples qui attirèrent la disgrâce du pape, et le firent perdre son emploi. Alors une vie retirée et véritablement philosophique fut sa portion, le plaisir de vivre

le qui lui était chère (la fa-
 letti), les lettres et la musi-
 avait toujours cultivées, le
 t de l'inconstance de la for-
 hommes. Sa santé s'altéra
 nt depuis sa disgrâce ; et
 e de bile l'emporta, après
 s de maladie, le 17 avril
 de quatre-vingts ans. Quoi-
 une humeur aussi vive que
 re était sensible, il savait si-
 rimer, que sa conversation
 agréable à tout le monde.
 , franc, aimable, docile
 opinions, modeste dans sa
 réunit en lui toutes les ver-
 nées. Il entretenait une cor-
 ce suivie avec les littéra-
 plus célèbres de l'Italie,
 Algarotti, Genovesi, etc.
 remarquables de ses ou-
 it : I. *Di san Giov. Gri-*
del sacerdozio libri VI,
ati, Rome, 1756, avec de
 otes. II. *Philonis enarra-*
ticum canticorum, græcum
thuc ineditum quampluri-
is depravatum emendavit,
 ie, 1772, in-4°. III. *De*
amosateno, deque illius
æ hæresi, ibid., 1741. 5 vol.
 zione in lode delle belle
 ta in Campidoglio, ibid.,
 . *Informazione storica*
erenze fra la S. Sede e la
Savoia, ibid., 1732. VI.
di Sofocle vulgarizzata
 z, ibid., 1754, in-4°. VII.
legato, Trag. d'Eschilo,
 ato, ibid., 1754, in-4°. Cha-
 s deux traductions (en vers)
 pagnée du texte grec. Le
 Giacomelli est peu impor-
 ; le rapport philologique ;
 ge est très pur, très correct ;
 oésie est habituellement fai-
 soaique, VIII. *Prologi in*

comædias Terentii et Plauti, ibid.,
 1738 ; Pistoia, 1777, avec la vie
 en latin de l'auteur. IX. *Di Caritone*
Afrosideo, etc. (*l'Histoire amoureu-*
se de Chéréas et Callirhoé, traduite
 du grec), Rome, 1752, 1756, in-8°.
 On a aussi du même auteur une ver-
 sion italienne des *Choses mémora-*
bles de Socrate, par Xénophon ;
une Chaîne grecque formant un
commentaire inédit sur l'évangile
de St.-Mathieu. Ces ouvrages ont eu
 plusieurs éditions. Giacomelli allait pu-
 blier ses *Réflexions sur Platon*, lors-
 que la mort le surprit : ces *Réflexions*
 se trouvent parmi le grand nombre de
 manuscrits qu'il a laissés. Outre la *Vie*
de Giacomelli, par Mattani, insérée
 dans la 2^e. édition de ses *Prologues*
 de Térence et de Plaute (N^o. VIII
 ci-dessus), on trouve son *Eloge* dans
 le *Journal de Pise* (xx, 146), et il
 a été réimprimé dans les *Elogj d'il-*
lustrati italiani, Pise, 1786 (1, 114).

B—s.

GIACUINTO (CORRADO), peintre
 italien, naquit à Molfeta, petite ville
 du royaume de Naples, en juin 1700.
 Il étudia les principes de son art dans
 cette capitale, et ensuite à Rome dans
 l'académie de Saint-Luc, dont il fut
 nommé membre en 1735. Il s'était
 déjà fait connaître avantageusement
 dans cette ville par plusieurs ouvrages
 à fresque qu'il avait exécutés dans
 différents temples et palais, lorsqu'en
 1753 il fut appelé à Madrid, par Fer-
 dinand VI, pour remplacer Jacques
 Amiconi, premier peintre de S. M.,
 et mort l'année précédente. Il fut
 particulièrement destiné par ce mo-
 narque à peindre les voûtes du palais
 royal de Madrid ; ce qu'il exécuta à
 la satisfaction des plus habiles con-
 naisseurs. Il resta en Espagne jus-
 qu'en 1761, époque à laquelle Char-
 les III (successeur de Ferdinand) ap-

pella à sa cour le célèbre Mengs. Giacinto retourna à Naples, comblé des dons de ces deux souverains, et mourut en 1765. Ses principaux ouvrages à fresque, peints sur les voûtes du palais de Madrid, sont : *La Naissance du Soleil*, représentée par un Apollon, entouré de plusieurs signes allégoriques. — Sur un groupe de nuages, la *Religion* et l'*Eglise*, aux pieds desquelles est l'Espagne (entourée de différentes nations soumises), leur offrant de riches présents. Cette fresque est très estimée, et a reçu les plus grands éloges de Mengs lui-même. — Un superbe *Hercule* arrachant les Colonnes, sur lesquelles est écrit : *Plus ultra*, etc. — Dans la coupole de la chapelle du palais, on voit, du même auteur, la *Ste. Trinité*; et, dans l'une des voûtes, la *Bataille de Clavijo* (gagnée sur les Maures en 1215), où Giacinto a déployé toute la fécondité de son imagination et la beauté de son coloris, etc. On conserve aussi de cet artiste plusieurs excellents tableaux, tels que celui qui représente la *Justice* et la *Paix*, placé dans un des salons du palais de Madrid. — Au *Retiro*, huit tableaux concernant la *Passion du Sauveur*. — Une *Ste. Trinité* et une *Notre-Dame*. — Dans la chartreuse du *Paular*, un *Saint Toribe*. — Dans celle de Grenade, une *Conception*, etc. Le talent de Giacinto était aussi apprécié en Espagne qu'il l'avait été en Italie; et il paraît qu'il ne quitta Madrid qu'à cause de l'enthousiasme avec lequel Mengs y fut reçu. Peu de peintres ont possédé autant de talent et de facilité que Giacinto pour les fresques, un goût aussi exquis pour les teintes, et ont su produire autant d'effet dans l'ensemble. Il connaissait parfaitement la nature des couleurs et leur emploi, composait avec grâce et correction;

et tous les connaisseurs à dire, qu'il portait dans un génie créateur.

GIAMBELLI (FRÉDÉRIQUE), siecle, passa en Espagne ses services à Philippe II, mais n'ayant pu parvenir à une audience du monarque, extrêmement piqué du refus, semblait faire de ses talens un assure qu'il dit alors que les Espagnols ne le connaissant pas, n'entendraient un jour parler d'Élisabeth l'envoya, en 1568, au cours d'Anvers, assiégée par le duc de Farnèse; et ce fut par l'invention de cette ville, qu'il imagina cette machine de guerre, puis, dans les annales de l'Europe, sous le nom de *Machine de l'Escout* venait de faire cette fameuse digue qui empêchait l'entrée de la ville de Farnèse, et empêchait, par conséquent, l'arrivée des vivres dont manquait à Anvers. Giambelli, contre cet ouvrage sa machine consistait en quatre bateaux d'artifice; et un seul étant placé sur la digue, y creva avec un bruit étonnant. « On vit en l'air » da (*Histoire de la guerre de Flandres*, livre VI), une nuée de poutres, de chaînes, » Le château de bois, au » la mine avait joué, une » digue, les canons qui étaient » les soldats, furent enlevés » tous côtés. On sentit la » bler à quatre lieues de » grosses pierres furent lancées » de mille pas de l'Escout. » vera la description de la machine de Giambelli, dans l'Encyclopédie, mot *Machine*.

MBERTI (ANTOINE) : *Voy.*
ALLO.

MBULLARI (BERNARD),
italien, né à Florence vers le
milieu du xv^e. siècle, a joui d'une ré-
putation assez grande parmi les litté-
rés de son temps. On connaît de
ses ouvrages suivants : I. *La Storia*
Zanobi, vescovo fiorentino,
va rima, Pistoie, sans date,
Florence, 1556 et 1595.
II. *Sonaglio delle donne,*
to in ottava rima, in-4°, sans
on du lieu de l'impression, et
le, mais du commencement du
siècle; id., Siene, 1611, in-4°.
III. *Poème traite des inconvé-*
nients de l'âge. III. *Ciriffo calvaneo e*
ro avveduto, poema in ottava
Venise, 1535, in-4°. Le pre-
bant de ce poème est de Luc
et les trois autres de B. Giambul-
7. PULCI.) La continuation de
ullari est citée dans la deuxième
du dictionnaire de *la Crusca*,
les ouvrages qui font autorité
la langue. IV. Des *Canti car-*
leschi, imprimés dans les re-
du temps. W — s.

MBULLARI (PIERRE-FRAN-
littérateur italien, né à Flo-
vers l'année 1495, s'est acquis
réputation durable, moins peut-
ir ses ouvrages, que par le zèle
quel il encouragea la culture des
dans sa patrie. Bernard, son
poète estimable lui-même, ne
a rien pour son éducation, et
plaisir de le voir répondre à ses
Son fils apprit le latin, le grec et
ru, et s'appliqua ensuite à l'é-
e l'histoire. Ayant embrassé l'é-
lésiastique, il fut pourvu d'un
cat à l'église ducal de St.-Lau-
st, quelque temps après, de la
e Saint-Pierre. Rien ne pouvait
r son ardeur pour l'étude; et,

quoiqu'il remplît exactement tous ses
devoirs, il savait encore trouver les
loisirs qu'exigeaient ses travaux litté-
raires. Il employa son crédit sur l'es-
prit d'Alphonsine, mère de Laurent
de Médicis, de laquelle il avait été le
secrétaire, pour faire accorder des
pensions aux artistes et aux savants
qu'il en jugeait le plus dignes; et il con-
tribua à l'établissement de l'académie
florentine, qui a donné naissance à
celle de la Crusca, si justement célèbre
par les services qu'elle a rendus à la
langue et à la littérature italiennes.
Fidèle aux devoirs que lui imposait le
titre d'académicien, il les remplît avec
un zèle infatigable, et que l'âge même
ne diminua point. Il s'occupait encore
d'un ouvrage important, et qui l'obli-
geait à d'immenses recherches, lors-
qu'il mourut à Florence, en 1564, à
l'âge d'environ soixante-neuf ans. L'a-
cadémie lui fit célébrer de magnifiques
obsèques, auxquelles elle assista en
corps; et Côme Bartoli prononça son
oraison funèbre. On connaît de Giambul-
llari les ouvrages suivants : I. *Des-*
crizione del sito, forma e misure
dell' inferno da Dante cantato,
Florence, 1544, in-8°. II. *Origine*
della lingua fiorentina altrimenti il
Gello, ibid., 1546, in-4°.; deuxième
édition augmentée, ibid., 1549, in-
8°.; et dans le recueil des *Autori per*
ben parlare, Venise, 1648, tom. vi.
Il y traite de l'origine de la langue ita-
lienne, et s'efforce de prouver qu'on
doit la chercher dans l'ancien étrus-
que (1). « On peut imaginer, dit Tira-
» boschi, dans quels écarts le jette
» un pareil système. » Cependant
Giambullari doit être compté parmi les
écrivains qui ont rendu le plus de ser-

(1) Cette opinion, regardée long-temps comme
absurde, a été en partie justifiée par les monu-
ments étrusques découverts plus récemment. Voy.
les *Notes* d'Apostolo Zeno sur Fontanini, tom. I,
pag. 26.

et qu'il a célébré dans une de ses églogues. L'auteur fit paraître successivement un poème sur la pêche, en dix livres, *Halieuticorum libri x*, 1689, in-8°; — un sur la guerre de mer, en cinq livres, *Naumachicorum lib. v*; — un, en dix livres, sur la guerre de terre, *Bellicorum libri x*, 1697; — une *Année savante*, divisée en quatre poèmes, *Æstates Surrentinæ*, 1697; *Autumnus Surrentinus*, 1698; *Hyemes Puteolani*, et *Ver Herculanium*, 1704; — enfin une *Cosmographie* et une *Géographie*: le tout formait douze volumes, réimprimés chacun plusieurs fois, et qui furent réunis en 1715, Naples, 5 vol. in-4°. La poésie du P. Giannettasio a de la noblesse, du nombre, de la facilité, de l'abondance, et même de la surabondance, et cependant de la justesse et de la raison. On y trouve souvent des détails nouveaux et difficiles, rendus avec des couleurs toujours poétiques et une grande clarté, tels que la description et l'usage de la boussole, l'origine des vents, leurs caractères, et jusqu'à leurs noms exprimés très poétiquement. Il a fait trop de vers; mais on y voit partout le poète instruit, et surtout le poète patriote: attaché en quelque sorte au sol et au rivage natal, il ramène tout à la louange et à la gloire de Naples, sa patrie; et ce sentiment met de l'intérêt dans des poèmes qui, sans cela, ne seraient pas toujours exempts de faiblesse et de langueur. On a encore de lui: I. *Panegyricus et carmen sæculare Innocentio XII*, Naples, 1699, in-8°. II. *Panegyricus in funere Innocentii XII*, P. M. dictus, ibid., 1700, in-8°. III. *Xaverius viator*, ibid., 1721, in-4°; fruit de la jeunesse de l'auteur, qui l'avait même abandonné après le commencement du dixième livre, ne le destinant pas à voir le

jour. Le P. Ant. Fiani, jésuite, l'éditeur, et y joignit une vie de Giannettasio; on la retrouve au commencement de l'édition que P. Fiani donna, en 1722, *nus eruditus*, ibid., 2 vol. in-4°. Une *Histoire de Naples*, en latin et en fort bon style, comme ses autres ouvrages, Naples, 3 vol. in-4°. Mais ce n'est que la pièce de traduction de l'Historiographie de Summonte, ouvrage qui, comme Costanzo et surtout Giannettasio, sent écrit, n'a jamais joui de sa société, le 10 septembre

Le produit de ses ouvrages, et en le plus grand débit dans l'Europe, lui servit en partie à construire une magnifique église à la Vierge Marie, à laquelle il consacra sa dévotion particulière. On voit sur le frontispice cette inscription: *Matri Partheniæ vates P. Giannettasio*. Il est vraisemblable qu'il ne prit ce surnom de *Parthenius* qu'après son entrée chez les jésuites, et comme une marque de cette dévotion même que sa profession publique

GIANNINI (THOMAS), né à Ferrare, vers le milieu du dix-septième siècle, avait reçu de la nature des dispositions si heureuses, qu'il termina ses études à l'âge de seize ans, l'ordinaire, on commence à faire des questions de métaphysique importantes; et les solutions

(*) C'est par faute d'impression que dans l'ouvrage historique, très superficiel, que lui a consacré les Mémoires de Trévoux (juin 1723) on le dit mort en 1713.

onnaient ses maîtres. Il mourut encore dix-sept ans, lorsqu'il présenta pour soutenir ses thèses de philosophie et de médecine; dans ses réponses tant de sagesse, d'érudition et de jugement, que les examinateurs lui accordèrent avec une acclamation le titre de docteur en son âge, et le reçurent avec une acclamation. Ce succès ne fut point; il se tint renfermé dans sa maison, uniquement occupé de la lecture des ouvrages des anciens; quoiqu'il sa bibliothèque fût grande, il disait qu'elle ne contenait que le seul livre qu'il n'eût désiré lire très souvent. Après ce succès, il fut invité aux instances de ses amis à donner gratuitement des leçons de philosophie; mais les auditeurs devinrent si nombreux, qu'on ne pouvant les contenir, les magistrats de Ferrare lui assignèrent un appartement public pour y contenter les auditeurs, avec un traitement à même de soutenir son entretien. Giannini fut très sensible aux honneurs qu'il reçut, dans cette ville, de ses concitoyens; et de la ville de Bologne, de Modène et de Ferrare ayant fait des offres de récompense pour l'attirer, il les rejeta, disant « que la gloire de la patrie est plus chère que la récompense. » Ce savant professeur mourut à la pierre, vers 1630, âgé de quatre-vingt-deux ans. Rossetti, peu d'instants avant sa mort, expliquait tranquillement les questions de théologie aux étudiants réunis dans sa chambre : il mourut dans Giannini une mort extraordinaire, et qui rendit sensible ce qu'on a dit du coulequin, lequel les stoïciens bravaient avec plus vives douleurs. Les ouvrages de Giannini sont bien au-dessus de la réputation dont il a joui

pendant sa vie. On se contentera de citer : I. *De mentis humanæ statu post hominis obitum*, 1614. II. *De substantiâ cœli et cœlorum efficientiâ*, Venise, 1618, in-4°. — GIANNINI (Sébastien), architecte, a publié l'OEuvre de François Borromini, avec des descriptions en latin et en italien, Rome, 1725, in-fol., atlant. (*Voy. BORROMINI.*) — GIANNINI (Gilles), prêtre, né à Pergola, dans le duché d'Urbin, s'appliqua particulièrement à des recherches sur l'histoire de sa patrie, et publia : *Memorie istoriche di Pergola e de gli uomini illustri di essa*, Urbin, 1732, in-4°. Un anonyme critiqua cet ouvrage dans une lettre datée de Gubio, le 30 avril 1733. Giannini lui répondit, et l'anonyme répliqua, en donnant une nouvelle édition de sa lettre, à laquelle il joignit sa défense et un abrégé chronologique de tous les événements arrivés dans la seigneurie de Pergola. Ces différentes pièces sont assez curieuses. W—s.

GIANNONE (PIERRE), fameux écrivain napolitain, naquit le 7 mai 1676, dans la terre d'Ischitella, province de Capitanata. Il alla à Naples, à l'âge de dix-huit ans, pour y finir ses études. Ses progrès dans la jurisprudence et la pénétration de son esprit lui donnèrent bientôt accès dans la maison de Gaetan Argento, chez lequel se rassemblait une espèce d'académie des gens de lettres les plus célèbres du temps. C'est là qu'il conçut le projet de son histoire de Naples, qui devait comprendre ses lois et son gouvernement. Cet ouvrage, interrompu de temps en temps par les affaires du barreau, ne fut terminé qu'au bout de vingt ans, et parut en 1723, sous le titre d'*Histoire civile du royaume de Naples*, 4 vol. in-4°. (en italien.) Il y avait pris pour guide Angelo di Costanzo,

Louis XII fit frapper, avec la légende *Perdam Babylonis nomen*; et il y prouve, contre le P. Hardouin, qu'elle fait allusion au pape Jules II. La Vie de Giannone a été écrite en italien, par l'abbé Fernando Panzini, et en latin, par Fabroni (*Vitæ Italarum*, tom. xii); on peut aussi consulter les *Memorie storico-critiche de' Storici Napoletani*, par F. A. Soria, Naples, 1781.

T—D.

GIANNOTTI (DONATO) naquit à Florence, en février 1494. Quoique sorti de la classe du peuple, il sut bientôt se distinguer par ses talents. Souple, adroit, insinuant, il se captura la protection de Tarugi, secrétaire de la république, qui lui procura une place, et eut soin de son avancement. A la mort de Tarugi, Nicolas Machiaveli crut pouvoir le remplacer; mais il était haï par le peuple autant que Giannotti en était aimé. Celui-ci fut donc nommé secrétaire des *Dix-de-la-liberté* (c'étaient dix citoyens qui formaient le conseil suprême, à la tête duquel était le gonfalonier.) L'élection de Giannotti affecta tellement son compétiteur, qu'il en tomba malade et mourut bientôt après de chagrin. Giannotti se fit remarquer, dans son nouvel emploi, par ses talents et son amour pour l'indépendance. Il montra beaucoup d'habileté dans les négociations de Cosme I^{er}. avec Charles-Quint; mais voyant que ce prince, qui, avec de grandes qualités, avait beaucoup d'ambition, cherchait à porter atteinte à la liberté de la république, il se retira à Venise, où il mourut en mai 1565. C'est pendant son séjour en cette ville, qu'il écrivit sa *Repubblica di Venezia*, publiée à Rome, 1540, in-4°. (1), à

laquelle on a joint la vie de Savognano, illustre capitaine vénitien, Venise, 15 in-8°. On a du même auteur de Niccolo Capponi, *gongola la republique de Florence* 1620. II. *Della repubblica*, libri 4, Venise, 17 Giannotti était un excellent et latiniste, et avait une grande réputation pour les affaires. Ses mœurs pures, son caractère affable reprochait cependant que son amour pour l'indépendance faisait trop sa cour aux plus puissants parmi les citoyens. Son ouvrage le plus remarquable par l'exacritude de son style par l'élégance du style. *publique de Venise*. Le Vainqueur son Histoire de Florence, est un coup d'éloges de cet auteur *colta di prose Fiorentine* 1755, renferme six Lettres de Giannotti à Varchi.

GIARDINI (FELICE), compositeur, naquit à Turin, en 1705. Son premier maître fut Lomazzo, un des plus habiles compositeurs de son temps. A peine âgé de dix-huit ans, il partit pour Naples, où, par la recommandation de Jomelli, il obtint une place parmi les Ripicollanti, dans l'orchestre de l'opéra. On ne peut pas reconnaître, dans Giardini, une grande facilité et de talents, et de succès. Bientôt à côté du premier maître, comme il était déjà un habile compositeur, il portait ce goût de perfection qu'il accompagnait; de façon qu'il se faisait souvent le chant de son orchestre, quelque flexible qu'il était, pouvait suivre la vélocité de son maître. Son plus grand défaut était de changer et de se laisser aller à des passages qu'il avait à jouer lui-même qu'un jour que

(1) L'édition des Elzevirs, Leyde, 1665, in-8°, avec les notes de Nic. Grassi, fait partie de la Collection des petites républiques.

placer à l'orchestre auprès de
 1 reçut un vigoureux soufflet,
 2 des broderies qu'il ajoutait
 3 de d'accompagnement. Après
 4 ait admirer dans plusieurs
 5 théâtres de l'Italie, il passa en
 6 re, en 1744. Son arrivée à
 7 forme une époque mémora-
 8 l'histoire de la musique ins-
 9 ble de ce pays. Il sut y in-
 10 le bon goût, et parvint à faire
 11 aux Anglais leurs anciennes
 12 s. Giardini fonda en Angle-
 13 école de violon, qui a donné
 14 suite d'excellents professeurs.
 15 représenter, en 1746, un
 16 *tría Enea e Lavinia* (qu'on
 17 e succès sur les théâtres d'I-
 18 t un opéra-comique anglais,
 19 *au village*. Il fit aussi gra-
 20 : œuvres de sonates pour le
 21 trois livres de duos, deux
 22 de quatuors, un œuvre de
 23 , et six sonates. En 1748, il
 24 ris, et joua avec beaucoup de
 25 u Concert spirituel. Étant re-
 26 Angleterre en 1756, il s'as-
 27 Mengotti dans l'entreprise de
 28 e Londres; mais y ayant dé-
 29 nsidérablement sa fortune, il
 30 d'y renoncer, et se borna à
 31 s *solo* dans les concerts. En
 32 se rendit à Naples, sous la
 33 n de sir William Hamilton,
 34 Londres cinq ans après, et
 35 te appelé à la cour de Russie,
 36 la jusqu'à l'époque de sa mort,
 37 en septembre 1796; il était
 38 de quatre-vingts ans. La force
 39 mpérament pouvait lui faire
 40 de vivre encore davantage,
 41 ait pas négligé un érysipèle
 42 uit à la jambe. Il laissa, en
 43 it, à M. Testori (habile sou-
 44 ui avait vécu avec lui pendant
 45), deux œuvres, dits trios
 46 e, quatre sonates de violon

et un œuvre de sonates d'*alto*, avec
 accompagnement de guitare. Giardini
 jouait presque toujours ses *concerti*
 avec le violon de Corelli, dont il était
 possesseur, et qu'il céla ensuite à M.
 Ciceri de Côme. Giardini, considéré
 comme chef d'orchestre, n'était pas de
 la force de Pugnani, son compatriote,
 quoiqu'il fût aussi grand musicien que
 lui; mais il égalait et surpassait même le
 célèbre Nardini de Florence (qui était
 aussi son contemporain), dans la force,
 la pureté et l'expression de l'*adagio*,
 où il a eu fort peu d'imitateurs. Ses
 œuvres sont pleines de goût et d'har-
 monie; mais, malgré tout le mérite de
 ses compositions dramatiques, on y
 voit toujours le chant dominé par la
 partie instrumentale, dans laquelle il
 excellait.

B—s.

GIATTINI (JEAN-BAPTISTE),
 jésuite sicilien, né à Palerme vers
 1600, entra dans la société en 1615,
 et enseigna la rhétorique dans cette
 ville pendant plusieurs années; il
 avait étudié avec soin les langues orien-
 tales, et était parvenu à savoir très
 bien le grec, l'hébreu, le chaldéen,
 le syriaque et l'arabe: il possédait aussi
 le talent de l'horlogerie à un assez
 haut degré. Il s'engagea par des vœux
 solennels en 1634. Envoyé à Rome
 par ses supérieurs, il continua de s'y
 distinguer dans la carrière de l'ensei-
 gnement, et professa successivement
 pendant le cours de seize années, dans
 le collège romain, la logique, la phy-
 sique, la théologie scolastique et la
 morale. Il travaillait en même temps
 à divers ouvrages, et s'occupait de
 la recherche d'anciens manuscrits. Il
 mourut à Rome en 1672, après avoir
 publié un grand nombre d'écrits,
 dont voici les principaux: I. *Quin-
 quaginta orationes de morte Christi
 Domini*, Rome, 1641, in-12. II.
Orationes viginti quatuor habitus

ad summos pontifices et S. R. E. cardinales, Rome, 1661, in-12. III. Plusieurs autres *Discours ou Harangues* prononcés en diverses occasions. IV. Différentes *Pièces de vers latins* à la louange d'éminents personnages. V. Des *Tragédies latines* à l'usage des collèges de la société, et dont voici les titres : *Leo philosophus* ; *Cafres* ; *Antigonus, tragœdia moralis* ; *Adriana Augusta*, etc. VI. Une *Logique* et une *Physique* en latin ; la première imprimée en 1651 ; l'autre en 1655. VII. Une traduction italienne de la *Relation de la Chine par le P. Alvares Semedo*, Rome, 1643, in-4°. VIII. Une *Traduction latine de l'histoire (italienne) du concile de Trente du cardinal Pallavicini*, Anvers, 1672 et 1677, 3 tom. in-4°. ; Cologne, 1716, in-fol. IX. Une *Traduction latine du grec des 1^{er} et 1^{er} livres de S. Cyrille d'Alexandrie sur l'Evangile de S. Jean, d'après un manuscrit apporté de Scio*. Moréri cite, à ce sujet, un passage latin fort curieux, tiré d'une lettre de Holstenius à Peirese, du 12 février 1654. Il lui mande qu'un jésuite sicilien versé dans les lettres grecques, et occupé de la recherche des manuscrits, en a apporté de Sicile un très ancien, que depuis longtemps il cherche à déchiffrer pour le traduire, mais qui fourmille de tant de fautes qu'il n'avait pu en venir à bout. Il ajoute que le P. jésuite s'était adressé à un jeune allemand qui écrivait très bien le grec, et que lui Holstenius occupait en qualité de copiste ; mais que le jeune homme, à qui une récompense avait été promise, se trouvant embarrassé après quelques essais, avait eu recours à lui ; que considérant que ce manuscrit était peut-être unique, et que de sa publi-

cation pouvait résulter quelque avantage pour la religion, il l'a entre les mains d'un prêtreau fou, habile théologien et dans les lettres grecques ; que dans quelques semaines il lui enverrait une copie correcte, laquelle il remettrait au jésuite, et emportait avec l'original en Sicile. « n'était pas revenu. » J'« Holstenius à Peirese, garde-ble pour publier ces lettres l'occasion. Vous penserez-« moi, qu'il faut tenir la crète, et qu'il est de notre « comme de l'intérêt public « que le manuscrit a été « le copiste allemand, ou t « la bibliothèque de notre « le cardinal Barberini, à « tenuis était attaché. » Alors parlant du travail de son copiste les deux livres de S. Cyrille lorsque Giattini se préparait à la presse, un autre jésuite avancé sans qu'on sût d'où il venait, *eisdem undè undè* Soit que le passage de la lettre de Peirese jette ou non quelque lumière sur ce fait, il est de nous semble, de disculper Holstenius d'un manque de délicatesse ne pas dire d'une infidélité ; il avait aussi composé un *Trilogerie*, et donné une *Suit traverses du cardinal* ; mais ces écrits sont restés.

GIBBES (JACQUES-ANTOINE) de Guillaume Gibbes, né à Bristol, naquit à Rouen le 16 octobre 1616. Après avoir fait ses études à St-Omer, il voyagea en Belgique, en Allemagne, en France et en Italie. La grande bibliothèque dont jouissait alors l'université de Douai, l'engagea à séjourner

cette ville. De là il se me, où il se fixa, et où entôt beaucoup de réputation médecin et comme littérateur. En 1657, il parvint même à être rhétorique dans le collège de la Sagesse; et en 1667 il fut couronné par le prix de poésie. Avec la faveur académique, il reçut selon cette occasion, une chaire de professeur en droit, et fut envoyé en présent à l'université d'Oxford, qui, en échange, lui donna le titre de docteur en médecine. Il mourut le 26 juin 1677. Il a plusieurs ouvrages en vers et en prose, dans le genre de l'Orateur.

GU—T.

GIBBON (ÉDOUARD), né le 27 août 1733, d'une famille ancienne, illustre, est généralement considéré comme formant avec lord Herbertson le triumvirat des historiens anglais, quoiqu'il n'eût même qu'il n'avait jamais d'orgueil pour y accepter. Dans son enfance la faiblesse de sa santé, et l'extrême indulgence de ses parents, nuisirent à son développement, mais l'activité naturelle de son esprit et surtout son goût pour les lettres sérieuses, réparèrent de lui les inconvénients de cette éducation. L'histoire fut dès-lors l'objet de sa prédilection, et par conséquent de son étude. A l'âge de quinze ans, il publia son ouvrage historique, intitulé *l'histoire de Sésostris*; et ce livre, remarquable, c'est que l'auteur avait pour but, non de raconter les exploits d'un conquérant, mais d'établir la date de son règne. Déjà se manifestait en lui le goût de la recherche et de critique en histoire, et ce qu'il raconte de

cette entreprise; des traces de ce scepticisme ingénieux, à l'aide duquel il a si souvent démêlé, dans son *Histoire de la décadence et de la chute de l'empire romain*, les causes des événements et les mobiles des actions des hommes. Le *Siccle de Sésostris* fut discontinué et jeté au feu quelques années après; mais l'impulsion était donnée, et Gibbon s'était voué à l'étude de l'histoire. Ses lectures l'amènèrent à s'occuper de sa religion; et l'*Histoire des variations des églises protestantes* de Bossuet, entraîna complètement un jeune homme d'une imagination mobile, et plein de zèle pour ce qui lui semblait la vérité. Il se décida à abjurer le protestantisme, et fit cette abjuration à Londres, le 8 juin 1753, entre les mains d'un prêtre catholique: il en a parlé dans ses Mémoires avec une simplicité qui prouve sa bonne foi; du moins, dit-il, *je succombai sous un noble adversaire*. Cette conversion ne plut point à son père, qui, pour le punir de sa résistance, l'envoya à Lausanne, chez M. Pavillard, ministre protestant, lequel fut chargé de le ramener à l'église qu'il avait abandonnée. « M. Pavillard, dit lord Sheffield, dans une de ses notes aux *Mémoires* de Gibbon, m'a conté quelle fut sa surprise lorsqu'il vit devant lui M. Gibbon, cette petite figure fluette avec une grosse tête, qui disputait et employait en faveur du papisme les meilleurs arguments dont on se fût servi jusqu'alors. » Les arguments du ministre Pavillard eurent sans doute, sur l'esprit du jeune Gibbon, moins d'influence que ses propres recherches, l'ennui que lui causait son exil, les privations auxquelles le soumettait l'avarice de madame Pavillard, et le désir de trouver des raisons qui l'autorisassent, à ses propres yeux, à abandonner des opi-

nions qui lui coûtait si cher à soutenir. Au bout de dix-huit mois ces raisons se présentèrent à lui; et il fit, au mois de décembre 1754, une rétractation aussi sincère que l'avait été son abjuration. « Ce fut alors, dit-il, que je suspendis mes recherches théologiques, me soumettant avec une foi implicite aux dogmes et aux mystères adoptés par le consentement général des catholiques et des protestants. » Une telle soumission ressemblait déjà beaucoup à de l'indifférence; on ne revient presque jamais à une entière persuasion de ce qu'on a une fois cessé de croire, et ce fut sans doute pour avoir commencé par se faire catholique, que Gibbon finit par n'être pas, à beaucoup près, protestant. Après sa conversion, il continua quelque temps à habiter Lausanne; la parfaite connaissance qu'il avait acquise de la langue française, l'agrément et la solidité de son esprit, l'égalité douce de son caractère, lui avaient acquis une considération prématurée et le faisaient rechercher dans le monde. Il poursuivait ses études avec ardeur, ne les dirigeant encore vers aucun but déterminé, mais toujours soigneux de les faire servir à étendre ses idées et ses lumières. Les *Extraits raisonnés de ses lectures*, commencés à cette époque et publiés après sa mort, montrent quelles étaient déjà la sagacité et la finesse de cet esprit éminemment raisonneur et raisonnable: *nous ne devons lire, dit-il, que pour nous aider à penser*; tel fut en effet la méthode qu'il suivit constamment dans ses lectures, et elles furent immenses: il ne donnait point de temps aux distractions qui occupent si souvent tout celui des jeunes gens. Un sentiment tendre et vertueux pour mademoiselle Carehod, depuis madame Necker, fut la seule distraction qui l'arrachât momenta-

nément à ses études: il le projet de l'épouser; son père, qui en 1758 l'Angleterre, eut refusé de son consentement à ce mariage: *je résignai à sa destinée: comme je soupirai, dit-il; comme je me résignai*; et la lettre par laquelle il annonça à mademoiselle Carehod qu'il était forcé de renoncer à elle, commençait par d'abord d'expressions de regret, finissait par ce *pourquoi j'ai l'honneur de vous dire, votre très humble et très obéissant serviteur*, &c. L'étude, et le soin de sa belle bibliothèque, l'occupèrent tout entier. En 1761 il publia son *Essai sur l'étude de la philosophie*, un vol. in-12, ouvrage remarquable et par les idées et par la pureté de son style: il est écrit en français: Gibbon était peut-être alors plus que jamais dans son pays; cela on aurait peine à le croire, car il n'est pas comment, né Anglais et habitant de la Grande-Bretagne, il choisit, pour sa langue maternelle, un idiome étranger: ce choix fit moins de sensation en France, où il assurément Gibbon, et surtout parmi les lettres, l'accueil le plus favorable: il interrompit quelque temps ses travaux littéraires pour essayer de se faire un nom: moins paisible: entré, au mois de septembre, dans la milice anglaise, il s'amusa d'abord de zèle, à étudier la tactique; mais ce genre d'occupation ne lui donna aussi peu à ses goûts qu'il le fallait: probablement pas convenu de son service, il y renouça bientôt, et quitta la terre en 1763 pour se rendre à Paris où il fut reçu avec une attention particulière: sa surveillance. A-la-fois homme

à monde, Gibbon devait faire dans une société où ettes et les gens du monde habituellement réunis : *Séjour riche et indépendant, dit-prolongé et peut-être fixé à Paris* ; mais il n'y passa pas, se rendit de là à Lausanne, se rendit de là à Londres, s'arrêta près d'un an, et pour l'Italie, qu'il désirait visiter, temps de parcourir : « Ce dit-il, le 15 octobre 1764, je suis et rêvant au milieu des Capitole, tandis que des chœurs chantaient des hymnes à Jupiter, je me sentis pour la première fois de l'idée de la décadence et de cette ville. » Il ne mit pas la main à l'œuvre ; en Angleterre en 1765, un livre de l'*Histoire de la littérature Suisse*, la part qu'il prit dans la publication intitulée, *Mémoires de la Grande-Bretagne* (1768), et une brochure intitulée : *Observations critiques sur le livre de l'Énéide*, le premier qu'il ait écrit dans sa langue (1770), furent jusqu'en ces jours des monuments publics de sa littérature. Mais ses études se dirigeaient vers le grand ouvrage dont il le plan ; et l'on ne peut guère se rendre compte de ce plan s'était présentée l'absence des émotions que lui firent la vue des ruines de Carthage et de ses débris dont il avait été saisi par ce qui avait remplacé la gloire de la ville immortelle influé sur la tendance et de son *Histoire de la décadence de l'Empire romain*, en l'écrivant, ne fut pas le christianisme que l'insti-

tution qui avait mis des vêpres, des moines déchaussés et des processions, à la place des magnifiques cérémonies du culte de Jupiter, et des triomphateurs du Capitole. En 1770, la mort de son père le laissa possesseur d'une fortune assez considérable, mais embrouillée : après avoir mis de l'ordre dans ses affaires, il conserva encore assez de biens pour pouvoir se féliciter de n'en pas posséder davantage : « La pauvreté et le mépris, dit-il, auraient abattu mon courage, et les soins d'une fortune supérieure à mes besoins auraient pu relâcher mon activité. » Le cercle de cette activité ne tarda pas à s'étendre au-delà de ses occupations littéraires : en 1774 il entra au parlement ; il y siégea pendant huit ans sans jamais ouvrir la bouche : il n'avait aucun des talents de l'orateur, et son caractère manquait de cette énergie qui peut quelquefois y suppléer. Sa carrière politique ne fut ni brillante, ni même honorable ; il y manifesta des sentiments peu élevés, des opinions peu libérales et une faiblesse qui tenait moins à de la lâcheté qu'à de l'indifférence : attaché au ministère de lord North, il soutint les prétentions de la couronne, désapprouvées par la plus grande partie de la nation, contre les droits des Américains, reconnus par tous les hommes éclairés de l'Europe. On a trouvé la note suivante, écrite de la main de M. Fox, sur l'exemplaire des œuvres de Gibbon qui lui avait appartenu : « Lors de la déclaration de guerre de l'Espagne en 1779, l'auteur de ce livre affirma publiquement chez Brook qu'il n'y avait rien à espérer pour l'Angleterre, si l'on ne faisait couper six têtes dans le conseil-d'état, et si l'on ne les étalait, pour l'exemple, en plein parlement : avant quinze jours il accepta une place dans le même conseil. » A la suite de cette note, venait

trois couplets satiriques contre Gibbon, écrits aussi de la main de M. Fox. La place qu'accepta Gibbon était celle de *Lord du commerce* (*Lord of trade*), place commode et honnête, dit-il : l'honnêteté de Gibbon ne s'étendait pas jusqu'aux grands devoirs politiques, et il faisait cas surtout de la commodité. Bientôt lassé cependant d'une carrière où aucune gloire ne le dédommageait des tracasseries de parti, et peu attaché aux opinions qu'il y avait manifestées comme à la conduite qu'il y avait tenue, il se retira complètement des affaires publiques en 1782, lors du renversement du ministère de lord North et de la suppression du bureau de commerce. Un pamphlet intitulé : *Mémoire justificatif*, destiné à répondre au manifeste qu'avait publié la cour de France en commençant les hostilités, est le seul monument de son existence parlementaire. Sa réputation était déjà établie sur des titres plus brillants et plus sûrs : en 1776 avait paru le 1^{er} volume in-4^o de son *Histoire de la décadence et de la chute de l'Empire romain*. Le succès en fut prodigieux ; trois éditions se succédèrent rapidement ; on en fit deux contrefaçons à Dublin : « mon livre, dit-il lui-même, était sur toutes les tables, presque sur toutes les toilettes. » La violence des critiques vint bientôt troubler sa joie : les xv^e. et xvi^e. chapitres de son ouvrage étoient une attaque évidente, bien que fort adroitement tournée, contre le christianisme : le clergé anglican sembla se lever en masse pour repousser l'assaillant ; le docteur Watson, depuis évêque de Landaff, Priestley le docteur White, sir David Halyburton, le docteur Chelsum, M. Davis, M. East Apthorp, J. Beattie, M. J. Milner, M. Travis, le docteur Whitaker, etc., parurent

successivement dans la ville avec aigreur, les autres avec raison, presque tous avec esprit et de raison que leur zèle pour les bénéfices, les pensant récompense de leur zèle, étoit étonné et presque effrayé. « Si j'avais prévu, dit-il, des sentiments qu'ont pu feindre d'éprouver en ces occasions les personnes pieuses ou prudentes, j'aurais peut-être évité ces deux chapitres, où il y a tant de scandale. » Il n'hésita point à persévérer dans une carrière qu'il avait soutenue avec trop de confiance, sans doute, avec des principes si plétes et trop exclusifs de la bonne foi : il publia quelques passages des deux chapitres de l'*Histoire de la décadence et de la chute de l'Empire romain*. Cette défense, sur quelques points, faible et insuffisante, ne devoit pas décevoir tout l'honneur qu'elle avoit causée à Gibbon. Il mourut le 27 janvier 1795, âgé de 59 ans. Il conserva le même esprit et la même santé jusqu'à ses trois derniers parures. Dès 1785, Gibbon avoit été en France pour faire un séjour à Paris, et s'établir ensuite à Londres, auprès de son ami, lord North, dans une maison où il ne s'occupait plus qu'à se reposer et de ses études. Il mourut dans ses *Mémoires* le 27 janvier 1795, le moment où il y terminoit son ouvrage qui étoit devenu le plus célèbre de sa vie. « Ce fut le 27 juin 1795, entre onze heures et quinze minutes, qu'il mourut, vis-à-vis la dernière ligne de la page, dans un pavillon de la rue de la Harpe. Après avoir quitté les livres, il fit plusieurs tours dans un

d'où la vue s'étend sur le lac et les montagnes... Je n'aurai pas les premières larmes de joie en ce moment, mais ma liberté et allait peut-être sa réputation; mais les défauts de mon orgueil se calmèrent, et des sentiments plus doux et plus mélancoliques se firent de mon ame, lorsque je venais de prendre l'ancien et agréable commerce de la vie, et que, quel que soit le jour où parviendrait mon jour de l'historien ne me re désormais que bien en précaires. » Gibbon, sans trop d'orgueil, s'imaginait qu'il survivrait longtemps à la révolution inévitable à ses opinions une révolution contraire à celle qu'il conçoit; et l'*Histoire de la chute de l'Empire* n'a presque rien perdu de sa valeur publique. Une érudition et surtout bien variée, aussi exacte qu'ingénieuse, et de narration, sinon du moins toujours assez libre, ne laisse jamais de laisser un charme de nouveauté, des vues quelconques, souvent étendues toujours justes, des réflexions, l'art de rattacher les grandes idées dont l'écrivain ne savait pas peut-être toute la portée, mais qui excitent à la fois l'esprit du lecteur: ce sont les mérites plus que suffisants pour justifier les espérances de sa durée; assurément la durée de son ouvrage; ailleurs ces mérites sont évidents; tout homme éclairé les connaît le prix, tandis que les défauts de Gibbon sont de ceux qui échappent au

commun des hommes, et même aux esprits exercés. Le premier et le plus grand tort peut-être qu'on puisse lui reprocher, est cette absence d'élevation dans les sentiments, qui trompe d'autant plus la raison, que l'historien se croit plus raisonnable quand il considère le vice et la vertu avec la même indifférence. L'imagination de Gibbon était mobile et son caractère froid; il se laissait aller aisément à admirer ce qui l'étonnait, et il jugeait mal ce qu'il ne savait pas sentir. Après s'être efforcé de rabaisser le courage héroïque des martyrs chrétiens, il prend plaisir à célébrer les féroces exploits de Tamerlan et des Tartares: la grandeur matérielle, si on peut le dire, le frappe beaucoup plus que la grandeur morale; et les élans d'une vertu sublime ne pénètrent point jusqu'à son ame, tandis que les écarts d'une force barbare séduisent son imagination et égarent son jugement. Il n'avait point de principes fixes en morale, en politique, en économie publique, sur tout ce qui constitue l'ensemble de la société et l'histoire de la civilisation: de-là résulte dans ses opinions une incertitude quelquefois embarrassante; son ouvrage ne tend point vers un but unique; la marche n'en est pas ferme: et c'est en un mot l'ouvrage d'un homme éclairé, doué de cet esprit philosophique qui examine, décompose et peint avec habileté tous les détails de l'histoire dont il s'occupe, plutôt que celui d'un grand philosophe qui fait jaillir du sein d'un nombre immense de faits, ces hautes conceptions, ces vérités d'un ordre supérieur qui s'appliquent à toutes les histoires et à tous les siècles. La révolution française mit au grand jour l'incertitude des opinions de Gibbon; la juste horreur qu'elle lui inspira, le fit tomber dans une nouvelle exagération: il soutenait alors qu'il n'avait

le christianisme que parce que
 ens détruisaient le polythéis-
 était l'ancienne religion de
 « L'église primitive dont j'ai
 peu familièrement, écrivit-il
 Sheffield, était une innova-
 j'étais attaché à l'ancien éta-
 nt du paganisme. » Une suc-
 qui lui échut en 1791, par la
 ne tante, ajouta beaucoup à
 ace. Lord Sheffield, son in-
 , était venu le voir à Lau-
 même année; et Gibbon
 promis de le suivre bientôt
 terre, pour échapper aux
 qui bouleversaient alors le
 t. L'état de sa santé et la dif-
 d'un déplacement l'empêchè-
 que temps d'exécuter ce pro-
 s, en 1793, ayant reçu la
 de la mort de lady Sheffield
 vait tendrement et qu'il appe-
 leur, il partit sur-le-champ
 er consoler son ami : six mois
 après son arrivée en Angles-
 ses incommodités toujours
 es l'obligèrent de subir une
 qui, renouvelée plusieurs
 laissa l'espérance de la guéri-
 qu'au 16 janvier 1794, pour
 mourut sans inquiétude comme
 leur. C'est dans ses *Mémoi-*
rage écrit avec la complaisance
 d'un homme content de lui-
 de sa destinée, qu'on peut
 e à connaître son caractère;
 lui d'un homme aussi bon et
 qu'on peut l'être avec
 bilité peu profonde et des
 ts droits, mais peu élevés :
 tion pour ses amis se print
 s d'une manière intéressante
Lettres à lord Sheffield et à
 autres personnes. Gibbon
 français avec correction et
 ce élégance : le style de ses
 is a été admiré et critiqué

tour à tour; il a de la concision, de
 vivacité, souvent de l'éclat; mais un
 certaine recherche de tournures p
 quantes et brèves, une tendance pu
 que continuelle, surtout dans les de
 niers volumes, à la pompe et à l'effe
 en altèrent la simplicité et quelques
 même la clarté; plus animé que cel
 de Hume, plus pittoresque que celui
 Robertson, il n'a ni la majesté souv
 nue de l'un, ni la limpidité facile d
 l'autre. Son *Histoire de la décadence*
et de la chute de l'Empire romain
 été traduite dans presque toutes les
 langues de l'Europe, en espagnol, en
 italien, et deux fois en allemand. Le
 1^{er} volume fut traduit en français par
 M. Leclerc de Septchènes, secrétaire
 du cabinet du Roi (5 vol. in-8°, Pa-
 ris, 1777); on prétend que le premier
 chapitre avait été traduit par Louis
 XVI, qui ne voulut pas continuer lors
 qu'il vit les attaques de l'auteur contre
 le christianisme, et remit alors sa tra-
 duction à M. de Septchènes qui l'a-
 cheva; les volumes suivants furent
 successivement traduits par MM. Cou-
 well, Demeunier et Boulard; et l'ou-
 vrage entier parut en 18 vol. in-8°.
 Cette traduction a été refondue par
 l'auteur de cet article, qui y a joint une
Notice sur la vie et le caractère de
Gibbon, et des *Notes sur l'histoire*
du christianisme, 15 vol. in-8°, Pa-
 ris, 1812. Après la mort de Gibbon,
 ses *OEuvres diverses* furent publiées
 en 2 vol. in-4° par lord Sheffield. Ce
 recueil contient, outre les petits ou-
 vrages dont nous avons déjà parlé et
 quelques autres Essais de peu d'im-
 portance, les *Mémoires* de Gibbon,
 sa *Correspondance*, et les *Extraits*
raisonnés de ses lectures: il a été
 réimprimé à Bâle (1796, 7 vol. in-
 8°), ainsi que l'*Histoire de la dé-*
cadence et de la chute de l'Empire
romain, 15 vol. in-8°. Les *Mémoi-*

Les Opuscules ont été traduits (par M. Marignie), Lord Sheffield a donné, 814, une édition nouvelle *diverses* (*Miscellanea*) de Gibbon, avec ses Londres, 5 vol. in-8°, nouveau portrait de l'auteur gravures. On y trouve inédits, plus d'un tiers dans la première édition. Nouvelle partie a été imprimée en un volume compléter l'édition de ce qui avait paru vingt ans auparavant ce volume doit être répandu en France, nous en avons ici les titres des principaux qui le composent: 1°. *La monarchie des Mérovingiens de MM. Fréret et de* (en français). — 2°. Des Recueils (*Common*) contenant des observations sur des auteurs célèbres et modernes, et partira français. — 3°. Des *Letton*, et d'autres à lui de personnes distinguées entre autres par Horace Necker. — 4°. *L'Institution des Extraits des Commentaires de Blackstone*. — 5°. *Un la navigation autour*

G—T.

(GRINLING), sculpteur anglais, naquit à parents hollandais, à ce il. Il s'attacha d'abord à la sculpture en et acquit une grande habileté en art, lorsqu'il vint résider à Londres, où il se lia avec un prince qui le recommanda à la direction des travaux pu-

blics, et le chargea des ornements de sculpture de la chapelle de Windsor. Gibbons s'acquitta de cette tâche avec beaucoup de succès. Ses ouvrages, dans cette chapelle, exécutés en bois de tilleul, représentent des pélicans, des colombes, des palmiers et d'autres emblèmes tirés de l'Écriture-Sainte. On cite de lui aussi le beau piédestal en marbre, qui porte la statue équestre du Roi dans la cour principale, à Windsor; la base de la statue à Charing-Cross, et la statue de Charles II à la Banque; le feuillage du chœur de l'église de Saint-Paul de Londres; les fonts de baptême dans l'église de Saint Jacques, et un grand nombre d'autres ouvrages d'ornement, dans les palais de Burleigh, de Chatsworth, et ailleurs: mais on distingue, comme ce que son ciseau a produit de plus parfait, les embellissements dont il a orné le lambris d'une vaste chambre à Petworth, tels que des festons de fleurs, du gibier, un vase antique avec un bas-relief du goût le plus pur, etc. On lui attribue la statue en bronze de Jacques II, dans *Privy garden*. Cet artiste mourut à Londres, le 3 août 1721. Horace Walpole, qui possédait dans sa collection plusieurs de ses ouvrages, dit que « per- » sonne avant lui n'avait donné au » bois la légèreté souple et aérienne » des fleurs, et n'avait groupé les di- » verses productions de la nature avec » l'air de désordre naturel à chaque » espèce. » Des fleurs que Gibbons avait sculptées s'agitaient, s'ébranlaient d'une manière surprenante, par le mouvement des voitures; et il avait sculpté une plume qu'on ne distinguait pas d'une plume naturelle. — Orlando GIBBONS, musicien compositeur anglais, né en 1585, fut, dès l'âge de vingt-un ans, organiste de la chapelle royale. Il publia à Londres,

en 1612, des Madrigaux à cinq parties, pour des voix et des *quintetti*; et plus tard, des Offices d'église et des Antiennes, dont la composition est rangée parmi ce qu'il y a de meilleur en ce genre, et qui sont encore généralement en usage aujourd'hui en Angleterre. De ses Antiennes, la plus célèbre est son *Hosanna*. On lui doit aussi la musique des Hymnes et Cantiques traduits en anglais par George Withers. L'université d'Oxford lui conféra, en 1622, le degré de docteur, sur la vive recommandation du savant Camden. Gibbons avait composé la musique pour la solennité du mariage de Charles I^{er}, à laquelle il se préparait d'assister, lorsqu'il fut attaqué de la petite vérole, et en mourut en 1625. Son fils Christophe, et ses frères, Edouard et Ellis, avaient suivi la même profession que lui.

X—5.

GIBBONS (THOMAS), théologien anglais de la classe des *Dissenters*, né en 1720 à Reak, paroisse de Swaffham - Prior, près de Newmarket, était fils d'un ecclésiastique, et fut nommé, en 1742, prédicateur suppléant d'une congrégation établie dans Silver - street, à Londres. L'année suivante, il fut appelé aux fonctions de pasteur de la congrégation des indépendants, à Haberdasher's-hall: il devint, en 1754, un des instituteurs d'une maison d'éducation pour les *Dissenters*, à Mile-end, et, en 1756, adjoint aux théologiens chargés des lectures qui se font les dimanches au soir dans Monkwellstreet. Il publia, en 1777, un ouvrage intitulé: *Female worthies, etc. (La gloire du sexe, ou Vies et Mémoires de femmes éminemment distinguées par leur piété)*, 2 vol. in 8°. Cet ouvrage, le plus important de ceux qu'il a donnés au public, a été

récemment les honneurs d'une édition nouvelle, augmentée par *Jeomont*, et suivie d'un *par S. Burd, chapelain de Kent*, Londres, 1815, 3 ornés de 18 portraits et de 18 gravures. Gibbons avait reçu le degré de docteur en théologie des collèges d'Aberdeen, et mourut le 15 février 1785. Sa grande simplicité et l'austérité de ses mœurs, plus vraisemblables que ses talents littéraires, méritaient la haute estimation que le public avait un penchant invincible à lui rendre, malgré Minerve, et s'y en tenir: mais on lui reproche de n'avoir eu aucun savoir et d'être peu utile. Nous citerons encore, par ses traductions, une *Rhétorique*, in 8°; des *Mémoires*, par *Isaac Watts*, 1780, 11 volumes de *Sermons sur l'évangélisme et la pratique*, par souscription après son décès. Un autre Thomas GIBBONS a composé des *Hymnes adaptées au culte divin*, qui ont été imprimées à Londres, in-12. On y trouve des pensées élevées, mais non exprimées. Il est mort le 1785.

GIBBS, GIBBESIU BEUS ou GUIB (JEAN), médecin écossais, naquit à Glasgow. Pour se soustraire au spectacle de la guerre civile qui désolait l'Angleterre, il se détermina à voyager et fut reçu à l'université de Saint-André. Il fit ses études littéraires, et successivement la France, l'Allemagne, l'Italie, la Natolie, la Syrie et l'Égypte. Il vint ensuite en Italie, s'y consacra quelque temps à Rome, et

le dessein d'y étudier la philosophie, tourmenté sans cesse par les voyages, il quitta bien-tôt, repassa en France, et vint à Nîmes, en Languedoc, pour étudier les humanités. Quelque temps après, il fut appelé à Nîmes pour enseigner la rhétorique. De là il vint à Valence, et fut agrégé, puis professeur au collège des médecins de Valence, à la chaire d'éloquence du collège de la langue. Lorsque l'usage de l'usage lui ayant été offerte à Nîmes, après, il vint à Nîmes, et y attira, par son mérite, un grand concours d'élèves. Déterminé enfin à mettre fin à sa vie errante, il s'y maria, et devint docteur en médecine. Il se livra à la pratique de cet art, et fut bientôt le maître de son art. Gibbs n'a laissé aucune œuvre digne d'être transmise à la postérité, mais on le regardait les vers comme presque toutes les malades de son opinion paradoxale, et récemment par quelques-uns, et se distingue moins que sa renommée pour les voyages.

CH—T.

IN (ESPRIT-ANTOINE), antiquaire, correspondant de France, naquit à Aix le 17 août 1759. Vainqueur de s'attacher soit au dessin, soit au barreau, il se consacra à la peinture, où l'appelaient une imagination féconde et brillante, et fut encouragé par un peintre d'Aix, M. de Lamoignon, élève de Benedetto Castiglione pour les grands tableaux. Il se livra à l'étude de Raphaël, plus encore Jules-Romain et de Polignac, particulièrement au

genre de peinture où ce dernier s'est illustré, genre éminemment propre à la décoration des édifices publics, et presque abandonné parmi nous depuis long-temps, la peinture monochrome à fresque. Après avoir séjourné dix années à Rome, et avoir remporté un prix à l'académie de Parme, en 1768 ou 1769, pour son tableau représentant Achille qui combat le fleuve Scamandre, il vint à Paris en 1771, et fut presque aussitôt chargé de peindre la grande fresque monochrome qui orne encore le grand amphithéâtre de l'École de chirurgie, aujourd'hui l'École de médecine; édifice dont on venait de poser les fondements. Cette grande peinture, de 72 pieds de long, sur 18 de haut, espèce de frise, qui règne au-dessus de la porte principale, fut exécutée en 1775. Elle est divisée en trois parties: au milieu, Louis XVI, sur son trône, paraît entouré des vertus royales les plus propres à favoriser les progrès des sciences et des arts; à droite est Esculape, dévoilant les secrets de l'anatomie à ses disciples, sur le corps d'un homme mort; à gauche, une bataille; on voit sur les devant, des chirurgiens qui pansent des blessés. Ce maître a peint encore: I. Une figure colossale d'Hygie, ou la Santé, et six figures grandes comme nature, représentant l'Oséologie, l'Angiologie, etc. toutes à fresque, la première dans l'escalier du même bâtiment, les autres, dans la salle des actes. II. Deux fresques, aussi monochromes, en plein air, dans les frontons des deux pavillons méridionaux de l'École militaire; l'une représentant le génie des sciences militaires, entouré d'instruments propres à ses études; l'autre, le dieu Mars, ou le génie même de la guerre, environné de symboles guerriers, tenant d'une main une épée nue, et de l'autre atti-

ant un coursier sur une route montueuse. III. Une fresque monochrome de plus de 25 pieds de long, représentant une prédication de St. François, dans le chœur de l'église des Capucins de la Chaussée - d'Antin, aujourd'hui la paroisse St.-Louis, monument bâti par Brongniart. Cette fresque d'un bon style subsiste encore, ainsi que les précédentes; et quoiqu'elle ait été recouverte d'un lait de chaux pendant la révolution, il serait facile de la rendre au jour. IV. Plusieurs fresques, les unes monochromes, les autres à toutes couleurs, dans des maisons de particuliers, tantôt dans les intérieurs, et tantôt en plein air. Gibelin a aussi peint quelques tableaux à l'huile; un *Accouchement* et une *Sainte*, placés dans une des salles de l'École de chirurgie; la *Correction conjugale*, etc., etc.; on y remarque à l'égal et que sa prédilection pour la fresque monochrome lui avait trop fait négliger dans sa jeunesse une partie de l'art qu'il rechercha avec effort et peu de succès dans un âge plus avancé, la vérité de la perspective aérienne; mais on y retrouve aussi l'esprit, l'âme, nous pouvons dire, le génie, qui caractérisent toutes ses productions. Les dessins de ce maître, recueillis dans divers cabinets, se font presque toujours distinguer par des idées neuves et ingénieuses. Nourri de la lecture des auteurs anciens, et armé par une longue observation des monuments de Rome, il a joint aux talents d'un artiste les connaissances d'un antiquaire. Nous avons de lui plusieurs ouvrages: I. *Lettre sur les murs antiques qu'on a démolis à Aix, en Provence, et sur les antiquités qu'elles renfermaient*, Aix, 1787, in-4°, ornée de onze planches. II. *De l'origine et de la forme du bonnet de la liberté*, Paris, an

iv (1796), in-8°, avec cinq planches, ouvrage où l'auteur a dit que le bonnet de la liberté, forme qu'on lui donnait pendant les désordres de notre révolution n'est point chez les anciens un emblème de la liberté, mais plutôt un signe de servage. III. *Mémoire sur la liberté dite le Gladiateur Borghèse*, dans les *Mémoires de la classe de littérature et beaux-arts de l'Institut*, tom. iv); dissertation où il a voulu soutenir que cette figure représente un *Sphériste*, ou *joueur de boule*. IV. Second mémoire intitulé *le Gladiateur Borghèse* (paru dans la *Décade philosophique*, 2^e trimestre). V. *Sur la liberté* (même journal, an x, 1^{er} trimestre). VI. *Mémoire sur un groupe de deux enfants, découvert à Vienne, et transporté de l'Isère* (même journal, an x, 3^e trimestre). VII. *Eloge funéraire de Dugommier*, Aix, (1795), in-4°. VIII. *Discours sur la nécessité de cultiver les arts* (même journal, an x, 1^{er} trimestre). IX. *Observations critiques sur un bas-relief antique conservé dans l'hôtel-de-ville de Marseille, et sur des mosaïques découvertes près des bains de Sextius, de la même ville*, Marseille, 1809, in-8°, avec cinq pl., etc., etc. M. É. Beisson a gravé, d'après lui (à l'aquarelle noire), le *Chagrin mortuaire*; Porporati, *La Prédication conjugale*; Valperga, *La Prédication conjugale*. Il a gravé lui-même, à l'eau-forte, son tableau représentant un *Accouchement*, et plusieurs autres de ses compositions. On trouve dans l'ouvrage intitulé, *Des écoles de chirurgie*, par M. Doyn (in-fol., 1780), des gravures de la fresque du grand amphithéâtre

etc. Gibelin ne doit être rmi les habiles coloristes, on reconnaît, dans toutes tions pittoresques, de l'in- sentiment, de la verve, de et gracieux, des pen- , intéressantes, toujours ut appropriées à ses su- premiers, il a fait briller : l'aurore du bon goût, au corruption de notre école. ns l'obligation particulière renaitre parmi nous l'art ie, et d'avoir prouvé, par :emples, que ce genre de ut être employé en France ix ouverts, malgré l'humia- at. Cet artiste est mort à décembre 1814, âgé de quatorze ans. Un de nos fait une erreur que nous passer sous silence, lors- ibué à un autre peintre *Gibelin* les deux composi- Prêtresse compatissante et ection conjugale, et qu'il ce Gribelin les prénoms Esprit. Gribelin, peintre , naquit à Blois, vers le xvii^e. siècle, et se rangea imitateurs de Lebrun. Son nit *Simon* ; il eut un fils , nme lui, qui paraît avoir lme prénom, et qui a passé partie de sa vie en Angle- leux artistes n'ont rien de ec Esprit-Antoine Gibelin, le cinquante ans au dernier .

E—C—D—D.

(JEAN-PIERRE), l'un des is canonistes de France, ix, en 1660, d'une bonne robe. Son père était réfè- la chancellerie : le fils se e bonne heure à l'état ecclé- 1 recevant la tonsure ; mais

il ne voulut pas prendre les ordres ; et l'on ne peut attribuer cette résolution qu'à sa profonde humilité. Après avoir terminé ses études, il fut reçu docteur en droit civil et canonique. L'évêque de Toulon (Chalucet) le chargea d'enseigner la théologie dans son séminaire ; et , quelques années après, étant revenu à Aix, à la prière de ses parents, Gibert enseigna la même science au séminaire de cette ville. Il vint à Paris en 1703 ; et quoique son mérite le fit rechercher avec empressement, il se refusa à toutes les instances qui lui furent faites, et vécut constamment dans la retraite, partageant son temps entre l'étude et les exercices de piété, auxquels il se livrait avec autant d'exactitude que d'édification. Il ne voulut accepter aucun des emplois qui lui furent offerts, et se montra toujours extrêmement désintéressé. Il distribuait, chaque semaine, aux pauvres, les sommes qu'il prenait sur son nécessaire. Ce savant respectable mourut d'apoplexie à Paris, le 2 novembre 1736, à l'âge de 76 ans, et fut inhumé dans l'église de Saint-Côme. Gibert, dit Bougerel, était connu, estimé et respecté de tous les gens de bien. Il répoudait à tous ceux qui venaient le consulter sur des matières canoniques ; et l'on a eu recours à ses lumières pour toutes les grandes affaires arrivées de son temps dans l'Église. On a de lui : I. *Les devoirs du chrétien renfermés dans le psaume 118*, Paris, 1705, in-12. II. *Cas de pratique concernant les sacrements en général et en particulier*, ibid., 1709, in-12. III. *Doctrina canonum in Corpore juris inclusorum circa consensum parentum requisitum ad matrimonium filiorum minorum*, *Disquisitio historica*, ibid., 1709, in-12. IV. *Mé-*

moires concernant l'Écriture sainte, la théologie scholastique et l'histoire de l'Église, pour servir aux conférences des ecclésiastiques, Luxembourg, 1710, in-12. V. *Institutions ecclésiastiques et bénéficiales, suivant les principes du droit commun et les usages de France*, Paris, 1720, in-4°. ; 2°. édition augmentée, ibid., 1736, 2 vol. in-4°. Cet ouvrage est le meilleur de Gibert. VI. *Dissertation sur l'autorité du second ordre dans le synode diocésain*, Rouen, 1722, in-4°. VII. *Usages de l'Église gallicane concernant les censures et irrégularités*, Paris, 1724, in-4°. ; il y a des exemplaires avec la date de 1750. VIII. *Consultations canoniques sur les sacrements*, ibid., 1721, 12 vol. in-12. IX. *Tradition ou Histoire de l'Église sur le sacrement de mariage*, ibid., 1725, 5 vol. in-1°. X. *Corpus juris canonici per regulas naturali ordine digestas*, Genève, 1736; Lyon, 1757, 5 vol. in-fol. : ouvrage fort estimé. (F. ESPRAND.) L'auteur avait eu le dessein de le publier en français, et il en a donné le plan dans cette langue. XI. *Conférences de l'édit de 1695 (sur la juridiction ecclésiastique) avec les ordonnances précédentes et postérieures sur la même matière*, Paris, 1757, 2 vol. in-12. On a encore de lui des *Notes sur le Traité de l'abus* par Févret, et sur *la Pratique du droit canonique* du P. Gabissut ; et il a laissé en manuscrit plusieurs ouvrages dont on trouvera la liste dans la dernière édition de la *Bibliothèque historique de France*. On peut consulter, pour plus de détails : 1°. *Eloge de Gibert*, par l'abbé Goujet, Paris, 1756, in-4°. 2°. *Lettre à M. Gibert, professeur de rhétorique au collège Mazarin, où l'on trouve un abrégé de la vie*

de M. J. P. Gibert, son cousin (par le P. Bougerel), Paris, 1753. Les *Mémoires de Nices* XL ; et enfin : 4°. *Les Mémoires des hommes illustres de France* (par le P. Bougerel), Paris, in-12.

GIBERT (BALTHASAR) professeur de l'université de Poitiers, cousin du précédent, naquit à Poitiers, le 17 janvier 1681. Il commença ses études dans sa patrie. A l'âge de 12 ans, l'on l'envoya à Paris, d'où il fut envoyé à Soissons pour y continuer ses études. Il vint à Paris, il fit sa rhétorique et sa philosophie au collège de Mazarin, prit l'habit et l'état ecclésiastique. Il suivit les cours de théologie de M. de Meaux, et passa bachelier en 1701. Il n'avait que vingt-deux ans. On le nomma à la ville de Beauvais la chaire de philosophie de la ville de Beauvais ; il l'accepta, et la garda jusqu'en 1708 qu'il fut appelé à Paris pour occuper une chaire de rhétorique au collège Mazarin. On venait de donner l'ouverture par un discours latin. Cet emploi fut toute sa vie ; et il eut le bon honneur de voir sortir de son école un grand nombre de sujets distingués qui allèrent servir l'Église et à l'État. Il était juste que ces services. Il était juste que ces services académiques devinssent une récompense de tant de savoir. L'université lui déféra le titre de docteur en 1708 ; et il eut souvent le plaisir de soutenir, en cette qualité, la formation de nouvelles écoles dans des villes qui en avoient besoin. L'établissement, soit en soutenant l'agrégation des jésuites à Paris, soit en soutenant l'agrégation des jésuites à Paris. Ses det

troublées par les affaires de l'université. L'université avait appelé de la condamnation des propositions de Jansénius. En 1703, la question de la révocation de la bulle Unigenitus, Gibert, en sa qualité de docteur de la faculté des arts, et s'attira la disgrâce de ne pas aller mourir à Regennes, pendant la campagne de l'évêque de Caylus, qui y accueillit. Sa mort date du 1741. Il avait 79 ans, passé près de 60 dans la chaire de l'enseignement. Parmi les ouvrages qu'il a laissés, on cite : I. *Discours latins*, prononcés sur différentes occasions, par un professeur, soit comme professeur, soit comme président de Lamoignonnes, le panegyrique de Louis XIV prononcé en Sorbonne, l'éloge du professeur Pourcel. II. *Traité de la véritable éloquence, ou Réfutation des paradoxes avancés par La Fontaine* (de la congrégation de Saint-Maur), auteur de l'ouvrage, y avait dit que la philosophie animale, et le professeur Pouchot, avait soutenu l'opinion. Gibert s'éleva contre l'autre avec chaleur. Le 1703, pour le soutien de son ouvrage, il publia *La rhétorique du P. de La Fontaine par son apologiste*. III. *De son côté*, crut devoir répondre à Gibert par un écrit intitulé *d'un juriste*, auquel il répondit bientôt un autre, sous le titre de *l'opinion d'un philosophe*. Gibert répliqua par des lettres qui parurent en 1705,

1706, 1707; et les journaux recueillirent de ce procès littéraire, des pièces duquel on forma un *Recueil*, qui a été imprimé plusieurs fois. Un prélat, M. Brûlart de Sillery, évêque de Soissons, ne dédaigna pas de se mêler parmi les combattants; et il prit le parti de Gibert, dans deux lettres écrites à dom Lamy, et auxquelles le savant bénédictin répondit. D'autres critiques se partagèrent. III. *Jugement des savants sur les auteurs qui ont traité de la rhétorique, avec un Précis de la doctrine de ces auteurs*, 3 vol. in-12, dont le premier, contenant les auteurs grecs et latins jusqu'à Quintilien, parut en 1715; le 2^e, où se trouve ce qui a été écrit de plus curieux sur l'éloquence sacrée et profane, depuis Quintilien jusqu'au XVII^e siècle, parut en 1714; et le 3^e, où l'auteur parle des maîtres les plus fameux des temps modernes, en 1719: cet ouvrage est le meilleur de Gibert; il est bien supérieur à celui que Baillet a publié sous le même titre, et remarquable surtout par la force d'analyse et par des réflexions saines et judicieuses. On l'a réimprimé en Hollande soit in-4^o, soit in-12; et il fait, dans ces éditions, la suite ou le 8^e vol. de Baillet. (V. BAILLET, III, 228.) IV. *Lettres en réponse aux Observations des auteurs du Journal de la Haye*. En rendant compte du 1^{er} volume de l'ouvrage précédent, ils avaient joint ces observations à l'extrait qu'ils en donnèrent. Ils insérèrent la *Réponse de Gibert* dans le tome VI de leur journal, 2^e partie. V. *Observations sur le Traité des études de Rollin*, 1 vol. in-12. Elles sont adressées à Rollin lui-même. Le professeur du collège Mazarin s'y élève, avec trop peu de ménagement, ce nous semble, contre les principes et la méthode de

est illustre maître, son collègue; laquelle, dit-il, « pèche contre le bon goût, le bon sens, la raison, tend à gâter le goût des jeunes gens, à les jeter dans des erreurs de grande conséquence. » Tout le monde, au reste, n'est pas du même avis que Gibert sur le *Traité des études*; et si, selon lui, il ne s'y trouve ni justesse, ni clarté, ni exactitude, suivant un autre critique (1), en supposant Rollin « moins érudit et moins profond que le professeur du collège Mazarin, il est plus élégant, plus moelleux, plus piquant, plus instructif, plus didactique; il a l'art d'insinuer ce qu'il enseigne. » S'il fallait faire la part à l'un et à l'autre, on dirait, avec l'abbé Desfontaines, que « si l'un a plus de savoir, l'autre a plus de goût »; et l'on souhaiterait « que Gibert eût l'esprit et le style de Rollin, ou que celui-ci eût tant et tant mérité que son émule sur l'art dont tous deux se sont occupés. » Le bon et sage Rollin répondit à Gibert par une lettre de 20 pages seulement, où il se plaint, avec sensibilité, mais avec une admirable modération et une politesse parfaite, du ton un peu âpre avec lequel son collègue le régenterait. Cette louable et extrême condescendance de Rollin ne mit pas fin à la controverse. Gibert, selon sa coutume, répliqua; et ce ne fut pas pour adoucir ce que sa censure avait de trop vil. VI. *Rhetorica juxta Aristotelis doctrinam dialogis explanata*, Paris, 1750, in-4°, 80 pages, par demandes et par réponses; réimprimée d'abord pour l'usage des écoles, donnée ensuite en français avec des augmentations, sous le titre de *Rhetorique, ou règles de l'éloquence*, 1750, vol. in-12, réimprimé

en 1741. C'est un précis que d'Aristote, de celle d'et de ce qu'offrent de leur auteur de Cicéron et l'Instituteur de Quintilien; il citations et d'observations fait avec méthode et est *Discours sur la constitution*, cité par Fontette, le n°. 5665. VIII. *Mémoires sur les principaux d'élèves*, cité par le même sous le n°. 4480.

GIBERT (JOSEPH-BASILE) l'académie royale des belles-lettres, était né à d'une famille recommandable magistrature, et qui ne manquait pas d'une certaine illustration. (Voy. les deux articles.) Il fut destiné successivement attaché, secrétaire, d'abord à M. de Montmort, puis à M. D'Ormesson, deux avocats-généraux de Paris. Malgré l'assiduité avec laquelle il s'acquittait de ces fonctions, il eut encore du temps et de loisir pour acquérir des connaissances profondes et variées dans plusieurs parties de la littérature. Les premiers fruits de ses études parurent, sous la forme de divers journaux du bel esprit, et il adressa à Fréret une *Histoire ancienne*, dans laquelle il craignit pas de combattre les opinions de ce savant. Le jeune athlète ne fut pas vaincu par la résistance, et surtout si bien qu'il fut admis à l'académie des belles-lettres, et il y fut reçu au 22

(1) Mémoires des Trois Siècles de la Littérature Française.

746. Il fut, depuis cette époque des membres qui travaillèrent avec le plus d'ardeur et d'activité la continuation des Mémoires de compagnie. Quoiqu'il eût été par M. de Malesherbes du déla librarie, et que depuis il eût été nommé inspecteur du dépôt, et archiviste de la chambre des comptes, ces fonctions, qui toutes exigeaient beaucoup d'assiduité, et de soins étrangers à la littérature, n'empêchèrent jamais de remplit ses devoirs d'académicien; et loin de surcharger sa mémoire d'épuiser ses forces, elles ne firent qu'à faire briller l'étendue de ses connaissances et les ressources de son esprit. Les nombreuses Dissertations qu'il a insérées dans le Recueil de l'Académie, prouvent que dans toutes les parties du vaste domaine de l'érudition lui étaient familières. Méprisant les succès vaines, il aimait à s'en frayer une voie nouvelle. L'autorité ne lui imposait rien; et il osait appeler des noms les plus accrédités. C'est par cet esprit d'indépendance, que ses adversaires qualifiaient à tort de système, qui le porta à se donner la préférence dans le champ de la chronologie ancienne, et à choisir pour son antagoniste celui qui dominait alors dans la science savante. (Voy. FRÉRET.) Ses dissertations de Gibert ne furent pas également heureuses. Ses Observations sur l'année des anciens Égyptiens, sur les Règnes de quelques Rois de Babylone et de Perse, et sur l'usage de l'ancienne inscription hiéroglyphique, n'ont point détruit les preuves et des arguments de Fréret, quoiqu'il y ait plusieurs objections sensées, et souvent très fines et judicieuses. Il sem-

blait qu'il eût pris à tâche de combattre Fréret sur tous les terrains où il pouvait l'atteindre. Il le poursuivit jusque dans le champ de la géographie, et essaya de présenter, sur les mesures anciennes, un système différent de l'opinion que Fréret avait fait prévaloir. Mais on est forcé de reconnaître que ce nouveau système, spécieux par sa régularité, ne se recommande nullement par la solidité des principes et l'exactitude des recherches. Il ne nous semble pas que Gibert ait mieux réussi dans son hypothèse sur le nom de Mérovingiens, appliqué à la première race de nos rois; et l'avantage, dans cette dispute, où du moins il ne fut pas l'agresseur, paraît encore être resté à son adversaire. Nous ne croyons pas non plus qu'on approuve toutes les idées que Gibert a développées dans un mémoire sur les premiers habitants de la Grèce, question obscure et difficile que Fréret a, sinon résolue, au moins discutée avec infiniment d'érudition et de sagacité. La partie la plus solide et la plus estimable des travaux de Gibert, est celle qui est relative à la chronologie, quoiqu'il faille souvent se défier, ainsi que nous l'avons déjà observé, d'une certaine tournure paradoxale qu'il donnait à ses idées même les mieux autorisées. Ses principaux Mémoires en ce genre, outre ceux que nous avons cités, sont: I. Des Eclaircissements sur différentes suites des rois de l'Égypte. II. La Chronologie des rois de Juda et d'Israël. III. L'ancienne année des Juifs et la célébration de leur pâque. IV. Des Observations sur la chronique de Paros, qui tendent à attribuer à ce monument plus d'exactitude et d'autorité qu'on ne semble généralement être convenu de lui en accorder. Gibert avait consacré beaucoup de temps et de recherches à l'é-

tude de notre histoire nationale. Ce fut même par un travail de ce genre qu'il se désigna aux suffrages de l'académie; et les occupations auxquelles il fut depuis obligé de se livrer, comme inspecteur du domaine et archiviste de la chambre des pairs, servirent encore le goût qui le portait vers des études si importantes et cependant si négligées. Il publia, dans le recueil de l'académie, outre les deux Dissertations relatives au nom des Mérovingiens, des *Recherches historiques sur les cours qui exerçaient la justice souveraine de nos rois, sous la première et la deuxième race, et au commencement de la troisième*: c'est un des morceaux les plus curieux et les plus instructifs qui soient sortis de la plume de ce savant académicien. Dans le cours de ses travaux, il avait découvert un grand nombre de titres relatifs à notre histoire, et de pièces importantes pour le droit public du royaume. Dépositaire et garde de ces papiers précieux, il se proposait de les publier avec une Préface et les Notes nécessaires à l'intelligence des textes, mais la mort le surprit avant qu'il eût eu le temps d'accomplir ce dessein; et ce ne fut pas une des moindres pertes que la littérature fit à sa mort. Les qualités du cœur de Gibert étaient encore d'un plus grand prix que celles de son esprit. Une certaine inégalité piquante de caractère donnait à son commerce beaucoup d'agrément et de charme. Sa société, selon l'expression de l'auteur de son Eloge, avait les grâces de ces jardins modernes, dont l'art, caché sous une apparence de bizarrerie et de désordre, plaît plus qu'une triste régularité et une monotone uniformité. Un fait qui pourrait surprendre ceux qui ne savent pas combien les esprits d'un ordre supérieur con-

servent de liberté, même raissent absorbés dans les profondes méditations, c'est avant, livré pendant toutes ces occupations si graves et si sérieuses, passait régulièrement la plus grande partie de sa soirée au théâtre de la comédie italienne, où il composa la plupart des pièces qui y furent représentées à cette époque. Il mourut d'une fièvre intermittente, le 13 novembre 1745, à l'âge de 42 ans. Son éloge, prononcé par Lelievre à la séance publique de l'année 1746, est imprimé dans le tome III des Mémoires de l'académie de Paris (tomes XIX à XXXV), que se trouvent plusieurs autres de ses intéressants travaux de Gibert qui recommandent le plus son mérite. Il avait publié, avant d'être élu à cette compagnie célèbre, une *Dissertation sur l'histoire de la France dans laquelle on prouve que la captivité de Babylone, n'est arrivée qu'en 586 avant J. C.* in-12. — 2°. *Lettre à M. de Voltaire sur l'histoire ancienne*, 1745, in-12. — 3°. *Lettre sur la captivité des Babyloniens et des Assyriens*, 1745, in-8°. — 4°. *Mémoire sur ce qui peut servir à l'histoire des Gaules*, 1744, in-8°. dont l'académie agréa la lecture, et donna lieu à diverses critiques dont Fontette donna le premier dans la *Bibliothèque historique de la France*. — 5°. *Mémoire sur le commerce de la mer Rouge*, 1745, in-4°. Il a paru, en 1811, un *Extrait de son ouvrage sur le nouveau système des taxes*, ou *Apologie posthume de Gibert*, par son fils, 1 vol. in-4°. de 174 pages, avec des tables. Ce n'est qu'un d'un travail immense sur

créé et profane, dont Gibert principalement occupé; et cet ouvrage devait, d'après les expressions de l'éditeur, servir de préface et de conclusion à l'ouvrage entier. Il ne faut pas que cette entreprise puisse être continuée. Il s'en faut de beaucoup que les idées de l'auteur aient été portées à leur point de maturité, et que toutes les bases chronologiques qui sont présentées dans ce prospectus, soient aussi solides que le prétend l'éditeur. La rédaction, d'ailleurs, est tellement défectueuse, que la lecture en devient inutile, et d'être rebutante. On sent que l'ouvrage de l'auteur était nécessairement resté en œuvre tant de matériaux incohérents; et l'on a besoin, au lieu de se point désapprouver hautement la publication si maladroite, de louer les paroles de Tacite : *sione pietatis laudatus erit cunctus*. On a prétendu que l'auteur avait travaillé à une édition complète, et qu'il avait laissé, en manuscrit, une Traduction complète de l'historien. Cette assertion est fautive, quoiqu'elle ait été souvent répétée par des bibliographes étrangers (Delung, *Supplément au dictionnaire de Joëcher*; Ersch, *France*), sur la foi du Nécrologe de Larcher et de Formey (France littéraire). Voici sur quoi elle est fondée. Une traduction manuscrite d'Hérodote par l'abbé Bellanger, avait été confiée à Gibert, pour qu'il en revît l'usage; et en dirigeât l'impression. L'auteur trouva cette traduction si défectueuse, qu'il désespéra de la rendre utile au public, à moins de la refaire entièrement; et elle passa depuis entre les mains de Larcher, qui en porta un jugement, et se décida à en faire une nouvelle. C'est dans la rédaction de ce dernier a mise en tête

de sa traduction d'Hérodote, que nous avons puisé cet éclaircissement. Il est probable que Gibert abandonna promptement l'entreprise qu'il avait commencée; soit qu'il ait été distrait par d'autres travaux, soit qu'instruit du dessein de Larcher, il ait voulu lui laisser le mérite de ce difficile ouvrage. Le fils de Gibert (page 3 du prospectus que nous avons cité) atteste lui-même qu'il n'a jamais connu que le premier livre de cette traduction, et les deux premières feuilles du second livre; et il suppose que le travail de son père n'a pas été poussé plus loin: témoignage qui s'accorde parfaitement avec celui de Larcher. Mais un fait que nous ne devons pas négliger, c'est que ce fut Gibert qui donna lieu, par une heureuse indiscretion, à la publication des œuvres de l'immortel chancelier d'Aguesseau. Honoré de l'estime de ce grand magistrat, et comblé des bienfaits de sa famille, il crut ne pouvoir mieux servir la gloire de son protecteur, et en même temps acquitter sa propre reconnaissance, qu'en livrant à l'impression quelques-uns des discours qu'il avait été à portée de connaître et de recueillir. C'était, dit Lebeau, une espèce de larcin patriotique: il avait fallu cacher la main qui en faisait jouir le public; et ce premier germe a fait éclore l'édition générale des œuvres de d'Aguesseau. Ainsi la mémoire de Gibert s'est associée et demeure unie à celle de son illustre bienfaiteur.

R. R.

GIBERT DES MOLIÈRES, fils du précédent, auquel il succéda dans sa place d'inspecteur du domaine, a par erreur été appelé *Gilbert* dans le *Moniteur*, copié sur ce point par tous les autres journaux. Nommé, par le département de la Seine, membre du conseil des cinq-cents en l'an IV,

c'est-à-dire, à l'instant même de la mise en activité de la constitution de l'an III, il s'y occupa de finances, et parla souvent soit en son nom, soit comme rapporteur de commissions, sur les contributions, les monnaies, les biens nationaux, etc. La sévérité qu'il montrait dans ses discours à l'égard du directoire et de ses agents, la réfutation qu'il fit d'un message de cette autorité, lui attirèrent l'inimitié du parti dominant : il fut en conséquence compris dans la loi du 18 fructidor an V (1797), et condamné à la déportation. Il parvint à se soustraire, pendant trois ou quatre mois, à la fatale sentence; mais arrêté au mois de décembre 1797, il fut envoyé à Rochefort, et, au mois de mars suivant, transporté à la Guiane avec deux cents autres condamnés. Il y mourut en juin 1799, âgé de cinquante-deux ans. B—D.

GIBERTI (JEAN-MATHIEU), pieux et savant évêque, né à Palerme en 1495, était fils naturel de Franco Giberti, noble Génois, général des galères du pape. On lui donna d'habiles maîtres; et il profita si bien de leurs leçons, qu'à l'âge de douze ans, il possédait déjà parfaitement le grec et le latin. Il fréquenta ensuite les plus célèbres écoles de l'Italie, et fit des progrès très remarquables dans la théologie, la jurisprudence et les mathématiques. A beaucoup d'esprit, il joignait un jugement sain, une rare prudence, de la modestie et des mœurs si douces, qu'il était impossible de le voir sans prendre aussitôt à lui un vif intérêt. Il aurait désiré ensevelir sa vie dans la retraite; mais son père qui avait d'autres vues, après lui avoir fait prendre l'état ecclésiastique, l'obligea de se chercher un protecteur. Il le trouva dans le cardinal Jules de Médicis, qui le choisit pour son

secrétaire; et ce prélat ayant été nommé pape sous le nom de Clément VIII, nomma dataire apostolique, confia l'administration de toutes les affaires à sa direction. Giberti se montra digne de sa confiance par son savoir et par sa probité. Il entama des négociations avec la France et l'Angleterre pour l'unité de l'Église, et chercha à maintenir la paix entre les princes; mais les esprits étaient trop divisés pour qu'il pût réussir dans son dessein. A la prise de Rochefort par le connétable de Bourbon, il fut pris avec d'autres otages arrêtés pour sûreté de la personne du pape; mais le cardinal de Colonne, qui estimait sa probité, le fit sortir de prison. Giberti fut élevé à la dignité d'évêque de Verone en 1524; et commença par son attachement à la France à devenir l'objet de la haine des autres prélats, il se retira dans son diocèse et s'appliqua entièrement à y faire fleurir la discipline et les bonnes mœurs. Il remplaça les autres évêques ignorants, ou qui se faisaient remarquer par une conduite peu sage; publia des ordonnances pour rendre au culte son antique splendeur; fit disparaître toute l'obscurité des pieuses, abolit tout ce qui n'était qu'un zèle peu éclairé avait été introduit dans le service divin, assista les malades, eut des cours aux nécessiteux et aux pauvres valides, et donna une instruction solide à ses enfants de toutes les classes. Lorsque vint le retour de ces croyances opposées à la saine doctrine de la religion. La suppression de ces ordonnances ne pouvait manquer de lui attirer tant d'ennemis de ceux qu'il protégeait. Les jours du saint furent menacés; et le pape, craignant des dangers qu'il courait, résolut de se saisir de sa propre main pour l'

venir à Rome : mais Giberti refusa constamment d'abandonner le diocèse que la Providence lui avait confié ; et il parvint enfin à y faire régner l'ordre et la tranquillité. Il ne voulut accepter aucune des dignités qui lui furent offertes par Paul III, content toujours pour excuse les soins qu'il devait à son troupeau. Cependant il fut obligé de céder aux instances du pape, et il consentit de reprendre les fonctions de dataire. Il fut du nombre des prélats chargés de rédiger les propositions qui devaient être soumises à la décision du concile de Trente, et rendit d'autres services importants à l'Église. Rentré dans son diocèse aussitôt qu'il en eut la permission, il y forma plusieurs établissements pour la congrégation des Théatins, fondée par saint Étienne de Thiene, son ami, et dont il avait fait approuver la règle par le pape. Il établit, dans l'intérieur du diocèse épiscopal, une imprimerie pour les publications des ouvrages des saints Pères grecs ; et afin de assurer de la correction du texte, il consulta plusieurs savants pour recueillir les épreuves (1). Giberti avait toujours aimé les lettres. Dans sa jeunesse, il avait formé à Rome une académie pour l'encouragement de l'étude des langues anciennes ; et cette société, dans sa courte durée, avait eu des succès remarquables. Les affaires publiques qui occupèrent la plus grande partie de la vie de ce prélat, ne le firent à peine ralentir sa première ardeur ; et les hommes instruits trou-

vèrent toujours en lui un protecteur zélé. Sentant sa fin s'approcher, il fit un testament par lequel il instituait les pauvres ses héritiers pour la plus grande partie de ses biens. Il mourut à Vérone le 30 décembre 1545, et fut inhumé dans la cathédrale. Le peuple accourut en foule à ses obsèques, qui furent célébrées avec pompe. Son oraison funèbre fut prononcée en italien par le P. Angelo Castiglione, et en latin par Adam Fumani (Voy. FUMANI, tome XVI, pag. 180) ; et quoique les orateurs n'eussent eu que peu d'instants pour se préparer, le tableau des qualités et des vertus du prélat fit verser des larmes à tous les auditeurs. Une circonstance qu'on ne doit point omettre, c'est que St. Charles Borromée, allant prendre possession du siège de Milan, passa par Vérone pour recueillir les instructions de Giberti de la bouche même de ceux qui les avaient entendues, et étudier ses réglemens pour les introduire dans son diocèse. Pierre-François Pini a publié une vie de Giberti, sous ce titre : *Boni pastoris exemplum*. Elle est très intéressante, mais moins exacte que celle que Pierre et Jérôme Ballerini ont mise en tête de l'édition des *Oeuvres* de ce prélat, Vérone, 1753, in-4°. Ce Recueil contient les admirables *Règlements* qu'il avait publiés pour l'administration de son diocèse ; des *Instructions sur l'utilité des maisons religieuses* ; des *Lettres* ; quelques *Pièces de vers* ; et enfin les deux *Oraisons funèbres* dont on a parlé, et l'ouvrage de Pini. Giberti a eu pour amis Bembo, Sadolet, M. A. Flaminio, Jean de la Casa, J. P. Valerian, et Vida, qui a loué son talent pour la poésie, dans un passage de son *Art poétique* : ce passage n'existe dans aucune édition de cet ouvrage ; mais

(1) Il ne faut point se laisser tromper par le titre de *scilicet* qui se trouve dans quelques éditions de l'ouvrage de Giberti. I. D. Joannis Chrysostomati in omnes S. Pauli epistolas, 1529, fol. 4, édition aussi estimée pour la beauté des lettres que pour la correction du texte. *Damascenti liber orthodoxæ fidei ; et de iis qui in fide dormierunt*, 1532, très rare. III. *Œcumenicis commentariis Constantiensi concilio*, 1532, in-fol.

GIB

ni l'a inséré dans la *Storia ter. ital.*, tome VII, page W—s.

GIBIEUF (GUILLAUME), docteur de Sorbonne, prêtre de l'Oratoire, lieutenant civil de Bourges. Il fit ses études dans l'université de Paris et parut avec distinction sur le banc de Sorbonne, où, après sa licence, il prit le bonnet de docteur. Le premier goût le portait à entrer dans l'Ordre des jésuites; mais ayant fait connaissance avec M. de Bérulle, il s'attacha à cette personne, et entra, en 1612, dans la congrégation de l'Oratoire, où un illustre prélat venait d'établir. À cette occasion que le fameux Bossuet chercha à alarmer toute la France de théologie sur la désertion de plusieurs de ses membres qui suivirent l'exemple du P. Gibieuf, et se proposa de faire déchoir des honneurs et des prérogatives du docteur de Sorbonne ceux qui étaient entrés ou qui entrèrent désormais dans la nouvelle congrégation. Mais le crédit et le zèle du fondateur calmèrent cet orage et rendirent inutiles tous les efforts de Richer. Le P. Gibieuf se distingua d'abord avec beaucoup de succès dans la conversion des hérétiques. M. de Bérulle l'associa ensuite dans le gouvernement de sa congrégation, et le nomma vicaire-général pour la régir pendant ses absences auxquelles les affaires de l'État et de l'Église l'obligeaient fréquemment. Le zèle avec lequel il se démit de cette commission, et sa fidélité à l'égard de ses confrères, lui méritèrent un grand respect et furent vraisemblablement portés à l'État après la mort du saint, si les circonstances du temps ne s'en sont permis de les convulser. Il le remplaça dans le gouvernement de la congrégation de la supérieure et de visiteurs des Carmélites; et il s'acquitt,

GIB

dans l'exercice de cet emploi, la confiance de celles qui l'avaient choisi pour veiller à leurs intérêts, et le conduire dans les voies du salut. Le P. Bourgoing, troisième général de l'Oratoire, le nomma encore son vicaire-général, pendant qu'il était occupé lui-même à la visite des maisons de sa congrégation. Sur la fin de ses jours, le P. Gibieuf fut privé de l'usage de la vue, et mourut au séminaire de St.-Magloire, dont il avait été le premier supérieur, le 10 juin 1650. C'était, dit Dupin, « un homme éminent en doctrine et en piété. » Il avait le jugement solide, l'esprit vif, la mémoire heureuse, une érudition profonde. Son humilité lui avait fait refuser l'évêché de Nantes. Il comptait au nombre de ses amis le célèbre Descartes et le P. Mersenne. Le premier, qui était en correspondance suivie avec lui, l'avait chargé d'examiner ses *Méditations métaphysiques*, et s'en était reposé sur lui et sur le P. Mersenne pour les faire approuver par la faculté de théologie de Paris. Ses ouvrages sont : I. *De libertate Dei et creaturæ*, in-4°, Paris, 1650; réimprimé plusieurs fois depuis. Ce traité, où l'auteur avait substitué la méthode des saints Pères à celle des scolastiques, fut parfaitement bien reçu par les meilleurs théologiens. Il était composé dans les principes de l'école de St.-Thomas, et dédié au pape Urbain VIII. Ce patronage imposant ne retint pas les ennemis de cette école, qui le dénoncèrent à Rome, mais sans effet. En France, il fut attaqué avec une extrême violence par le fameux Théophile Raynaud, avec beaucoup d'innocence par le P. Annat, et défendu avec force par le P. Camérarius, confrère de l'auteur. II. *La vie et les grandeurs de la très sainte*

re, etc., deux volumes in-8°, 1657. Ce livre est écrit avec beaucoup d'onction et de solidité, et avec un grand zèle pour la gloire de Dieu qui en est l'objet. III. *Catèchisme de la manière de vie parfaite que les chrétiens sont appelés*, Paris, 1653, in-12. C'est un ouvrage posthume que le P. Gibieuf composa dans les dernières années de sa vie, pour l'instruction des âmes, que ses infirmités ne lui permettaient plus d'aller instruire en personne. On y trouve un abrégé de tout ce qu'il y a de plus parfait dans la vie chrétienne : il est principalement destiné à prémunir celles pour qui il a été écrit, contre la fausse spiritualité. IV. Le P. Gibieuf avait travaillé, conjointement avec le P. Bourgoing, à l'édition des *Œuvres du cardinal de Bérulle*, qui parut à Paris en 1644. T—D.

GIBRAT (JEAN-BAPTISTE), prêtre de la Doctrine-Chrétienne, né aux Cordes, près de Cordes, diocèse de Narbonne, en 1722 (1), entra dans cette congrégation consacrée à l'étude, et y travailla avec beaucoup d'application à se mettre en état de remplir cette vocation. Pour parvenir à ce but, il étudia avec soin toutes les parties de la littérature, et se rendit familières. Chargé par ses supérieurs de professer les belles-lettres dans les collèges de la congrégation, il le fit avec succès pendant plusieurs années. On lui confia alors la direction d'un séminaire. Au commencement de la révolution, il fut nommé principal du collège de Castelnaudari. Cette assemblée constituante ayant décrété la constitution civile du clergé, Gibrat, quoique l'universalité des évê-

ques de France l'eût rejetée, y adhéra, appuyé peut-être de l'exemple de plusieurs de ses confrères, et accepta des fonctions ecclésiastiques qu'il exerça d'après les lois nouvelles. On ne lui tint pas long-temps compte de cet acte de soumission, non plus qu'à un grand nombre de ses imitateurs : il fut persécuté et emprisonné tout aussi-bien que les prêtres qu'on nommait alors réfractaires. Rendu à la liberté, il continua de tenir au parti constitutionnel jusqu'à sa mort, arrivée à Castelnaudari, en décembre 1803, à l'âge d'environ soixante-seize ans. Il avait publié plusieurs ouvrages, parmi lesquels il en est d'utiles pour la première instruction et l'usage des collèges. On cite : I. Une *Géographie moderne*, dont il y a eu sept éditions. II. Une *Géographie ancienne sacrée et profane*, 1790, 4 vol. in-12. A des notions saines sur la géographie, l'auteur a joint des détails historiques, intéressants et curieux. III. Un nouveau *Missel du diocèse de Tarbes*. IV. Un *Rituel d'Alet*. V. Un *Missel* et un *Bréviaire* pour le même diocèse. VI. Des *Hymnes* pour les offices de l'Église. Les évêques constitutionnels, rassemblés en concile à Paris, ayant décrété une fête *perpétuelle* en mémoire du rétablissement du culte, Gibrat fit pour cette fête un office, qu'un écrivain assure être un modèle dans ce genre : chef-d'œuvre devenu inutile, la fête perpétuelle n'ayant peut-être jamais été célébrée. L—Y.

GIBSON (EDMOND), évêque de Londres, né, en 1669, à Knip, dans le Westmorland, reçut sa première instruction dans une école de ce comté, et entra ensuite comme *serviteur* à l'université d'Oxford, où il se livra particulièrement à l'étude des langues du nord, et à celle des anti-

Suivant l'auteur des *Siècles littéraires*, Gibrait serait né à Gaillac, diocèse d'Albi, le 23 mars 1727.

quités de son pays. Plusieurs ouvrages qu'il publia, n'ayant encore que vingt-deux ans, et qui prouvent beaucoup d'esprit et d'érudition, inspirèrent un vif intérêt pour lui à l'archevêque Tension, qui le choisit, quelques années après, pour son chapelain particulier. Gibson, nommé recteur de Lambeth et archidiacre de Surrey, et devenu ainsi membre de la *convocation*, s'engagea dans une controverse très animée entre les membres des deux chambres, et soutint avec chaleur, dans une suite de pamphlets, les droits de l'archevêque comme président de la convocation. Ce fut pour lui l'occasion d'étudier à fond les droits légaux et les devoirs du clergé anglais; et le fruit de cette étude fut le livre intitulé: *Codex juris ecclesiastici anglicani*, publié en 1703, in-fol. C'est le plus célèbre de ses ouvrages. (Foy. FOSTER, XV, 510.) L'archevêque Tension étant mort en 1715, et le docteur Wake, évêque de Lincoln, ayant été élevé à l'archevêché de Cantorbéri, l'évêché de Lincoln fut conféré au docteur Gibson, qui fut transféré, en 1720, à celui de Londres. Il montra pour la prospérité des affaires ecclésiastiques de son diocèse une active sollicitude qu'il étendit à l'église anglicane des colonies. Son esprit méthodique et l'aptitude pour l'administration, qu'il joignait à ses autres qualités, lui firent confier presque entièrement la direction des affaires ecclésiastiques, surtout lorsque l'archevêque Wake, par le délabrement progressif de sa santé, ne put plus s'en occuper. Son mérite et ses vertus avaient inspiré la plus grande vénération à sir Robert Walpole; et lorsqu'on reprochait à ce ministre de donner à Gibson l'autorité d'un pape: « Et c'est aussi, répondit-il, un diocèse pape. » L'attachement scrupu-

leux de l'évêque aux principes du clergé, qui le fit quelquefois comme un ennemi secret de la saine sance civile, lui fit par la suite perdre la faveur du ministre. Il souffrit une sorte de disgrâce de la cour, par une désapprobation hautement exprimée de ses licences, connues sous le nom de *masquerades*, que le roi autorisait; car Gibson était très rigide sur la morale. Quoiqu'attaché au moindre privilège de l'église anglicane, son caractère le rendait la tolérance des sectes religieuses, surtout l'éloignait de l'esprit de persécution: il était charitable et modéré. Le docteur Crown, autrefois évêque de Bath, lui ayant fait un legs de mille cinq cents livres sterling, Gibson eut la délicatesse de faire passer cette somme aux parents du testateur, qui se trouvaient dans l'indigence, et de ne pas en faire cette somme entre eux. Le docteur Gibson, épuisé par l'étude de ses devoirs, mourut le 25 septembre 1748, à soixante-dix ans. Voici les titres de ses principaux ouvrages: I. Une édition de *Middiana*, de Guillaume de Winton, et une autre de la *Cantabrigia*, de Jacques V, d'Écosse, imprimées à Oxford, 1691, avec de savantes et curieuses notes, et une traduction latine du *Chronicon*, avec l'original anglais des notes, Oxford, 1692, in-8°. II. *Jul. Cæsaris Pertus Accius*, Oxford, 1694, in-8°, traduction en anglais de la *Bibliotheca* de Camden, Londres, 1692, in-8°. III. 1732 et 1772, avec de nouvelles additions, 2 vol. in-fol. *V. Spelmanianæ*, ou *Œuvres de sir Henri Spelman, aux lois et antiquités d'Angleterre*, Oxford, 1698, in-fol. VI. *Codex juris ecclesiastici anglicani*, etc.

Recueil des principaux
entre le catholicisme (Po-
 mis en ordre, et accom-
 préfaces, par Gibson,
 ol. in-fol. VIII. Trois *Let-*
rales, publiées en 1728,
 n des écrits de Collins et
 adversaires du christianis-
 tres, attaquées par Tindal,
 duites en français. X—s.
 N, (RICHARD), vulgaire-
 né le *Nain*, peintre anglais,
 15, était au service d'une
 Mortlake, lorsque le goût
 e portait au dessin, engagea
 se à le mettre à même de
 t art, en le plaçant chez
 habile, nommé de Clein,
 e la manufacture de tapis-
 ortlake. Le jeune homme se
 ne de cette faveur. Il de-
 t célèbre pour ses tableaux
 le, et plus encore pour les
 fit, avec beaucoup de fidé-
 rtraits peints par sir Peter
 mt que trois pieds dix pou-
 de hauteur, il épousa une
 la même taille que lui, si
 t Fenton, qui dit avoir vu
 nts réunis dans un tableau
 r Lely. Charles I^{er}, près du-
 l était attaché, honora cette
 présence, et mit lui-même
 l'épousée dans celle de
 aller a composé un petit
 ce *Mariage des nains*. Ce
 igu eut cependant neuf en-
 cinq parviurent à l'âge de
 t étaient conformés comme
 des hommes. Gibson fit
 fois le portrait d'Olivier
 et fut maître de dessin
 ses Marie et Anne, depuis
 zleterre. Il mourut à Lon-
 po, âgé de soixante-quinze
 me lui survécut de vingt

ans, et mourut en 1709, à quatre-
 vingt-neuf ans.— Guillaume Gibson,
 son neveu, eut aussi de la réputation
 comme peintre, surtout en portraits.
 Il paraît qu'il jouissait d'une assez
 grande aisance, qui le mit en état de
 former une des plus belles collections
 de gravures et de dessins qui existât
 de son temps, et où l'on remarquait
 la collection de sir Peter Lely, et beau-
 coup d'autres ouvrages qu'il avait fait
 acheter sur le continent. Il mourut en
 1702 à cinquante-huit ans.—Édouard
 Gibson, parent et élève de Guillau-
 me, peintre de portraits, donnait beau-
 coup d'espérance; mais il mourut dès
 sa jeunesse. X—s.

GIBSON (GUILLAUME), mathé-
 maticien anglais, né en 1720 à Boul-
 ton, près d'Appleby dans le Westmore-
 land, doit être cité comme exemple
 de ce que peut l'ardeur de s'instruire,
 jointe à une application continuelle.
 Resté dès l'enfance orphelin et sans
 fortune, il se mit au service d'un fer-
 mier, et acquit assez d'expérience
 pour être en état, au bout de quelques
 années, de diriger une ferme à Ken-
 dal. L'ayant ensuite prise pour son
 propre compte, le désir lui vint alors
 de suppléer au défaut absolu de ce
 qu'on appelle *éducation* : il lui fallut
 commencer par apprendre à lire; il
 acheta ensuite un traité d'arithmé-
 tique, dont il se pénétra au point de
 pouvoir bientôt donner de mémoire
 le produit de deux nombres chacun
 de neuf chiffres multipliés l'un par
 l'autre, et répondre de même à des
 questions sur la division, sur les frac-
 tions décimales, ou sur l'extraction
 des racines carrées ou cubiques. Ce
 ne fut qu'après cela qu'il apprit à écri-
 re, et qu'il fut informé qu'il existait
 une science appelée *mathématique*,
 et un auteur nommé *Euclide*, dont le
 livre contenait les éléments de la géo-

métrie : il l'acheta, et se le rendit également familier. Au milieu des soins de sa ferme, ne paraissant pas occupé d'autre chose, et sifflant un air, son esprit était souvent fixé fortement sur une proposition géométrique qu'il résolvait en traçant des figures avec de la craie sur sa genouillère. Ses acquisitions savantes s'étendirent successivement à l'astronomie, au calcul infinitésimal et différentiel, à la navigation; elles embrassèrent la mécanique, la théorie de la gravitation, l'optique, les sections coniques, etc. Tous ces objets lui étaient devenus tellement familiers, qu'on ne pouvait lui proposer aucune question qui s'y rattachât sans qu'il y répondît. Il satisfait pendant plusieurs années à toutes celles qui furent adressées dans des ouvrages périodiques anglais, spécialement dans le *Gentleman's Diary*, le *Ladies' Diary* et le *Palladium*; mais sa modestie le détourna d'attacher son nom à ces solutions, où il n'avait en vue que d'éprouver lui-même sa capacité. Ses connaissances en physique le mirent souvent en état d'expliquer les phénomènes naturels qui s'offrirent de son temps à l'observation. Le nom de *Willy o' the Hollins* lui avait été donné de la situation de sa ferme à Hollins dans Cartmell Fell, et lui resta même quelque temps après qu'il eut quitté ce hameau. Il s'établit ensuite à Tarugreen, et revint enfin se fixer près de Cartmell. Pendant les quarante dernières années de sa vie, il avait pour pensionnaires une dizaine de jeunes gens dont l'instruction lui était confiée; la clarté avec laquelle il exprimait ses idées, et d'autres qualités, le rendaient en effet très propre à l'enseignement : il se livra aussi avec succès à l'arpentage, et fut fréquemment désigné par des actes de parlement,

comme commissaire pour des communes. Ses jours employés au travail des champs qui n'interrompait pas ce travail de son esprit; ses succès à surmonter les difficultés qui les arrêtaient dans leurs études : mais c'étaient ses veilles nocturnes très productives qu'il consacrait exclusivement à la recherche pour les sciences abstraites. Il mourut le 10 octobre 1791.

GICHEL (JEAN-GEORGES) pensionnaire allemand, né à Giech en 1638, montra dès l'enfance les dispositions les meilleures à devenir un illuminé. Il se livrait souvent dans les champs à la contemplation de la mi-journée de suite à regarder le soleil, la bouche ouverte, et se contentait de s'entretenir avec Dieu, avait lu que le praticien ne devait pas mesurer les pieux de l'ancienne loi, mais les visions : dans le monde, il eut des visions : il vit le monde lui apparut sous la forme d'une grande roue de toutes couleurs, comme Gichtel était, parlait avec une voix de basse, extrêmement timide, et il ne put pas encore se donner à l'astrologie, ce sont ses professions : cette tentation, qui le tourmentait quatre ans, l'empêcha de l'étude de la jurisprudence. L'étude de la jurisprudence qu'il se livra ensuite, mit un frein à son imagination désordonnée. Il apprit la pratique à Spire, et devint avocat dans sa patrie; et, à la fin de sa vie, on croit, il exerça ensuite avec succès ceux qui lui gagnèrent l'affection de plusieurs grands personnages de la ville de Spire, et le lui permit de mener un grand train : non, il fut tranquille et heureux jusqu'à sa mort. Gichtel avait pris pour héritier d'une riche veuve contre son fils : ceux-ci, qui demeurèrent

on qu'elle, prirent très et jetèrent Gichtel du l'escalier; ils l'eussent au logis, si la veuve ne e sa protection. Elle fit r: il avait alors vingt-gret d'avoir noué un e avec une femme beau- que lui, dérangea tout- e cerveau. Suivant lui, it l'esprit d'une mélan- nde, qu'insensible à ondainnes que la gran- sa femme lui permet- il ne recouvra le repos formé la résolution d'al- e travailler à la conver- is: en conséquence il zoll, en Hollande, où ckling, autre vision- uel il était en corres- oulait puiser de nouvel- ns ses entretiens avec tre mieux préparé pour ; qu'il eut appris qu'un le Weiss, qui ne rêvait eligieuses et conversion était à Ratisbonne, il pour s'associer à son it commencer par faire idées de réforme aux de cette ville; mais il dans ses démarches : pour remplir les chai- ur, il fallait avoir égard on des personnes, mais de l'esprit saint. Le ausait dans Ratisbonne oint tel, qu'après l'a- is mois en prison, et omener dans les rues de la justice, on pro- scation de ses biens, t à perpétuité. Il alla ne à Vienne, où il se lchimiste, profession en crédit dans cette

ville, puis retourna en Hollande. De réformateur et de maître du grand-œuvre, il fut réduit à n'être que l'aide de Breckling. Remplis tous deux de vanité, ils ne tardèrent pas à se brouiller. Cependant Gichtel, qui au fond était bon homme, se réconcilia avec son maître: il prit même sa défense lorsque le consistoire luthérien d'Amsterdam le semonça; mais il le fit avec si peu de ménagement, qu'il fut deux fois mis en prison, puis au pilori, et, au mois de février 1668, chassé de Zwoll et de tout l'Over-Yssel. Sa ressource fut de se réfugier à Amsterdam, asile à cette époque de visionnaires de toute espèce. La Providence vint à son secours: un inconnu lui donna de l'argent dont il avait grand besoin. Il s'adjoignit d'autres rêveurs, et eut la seconde apparition qui prouva le dérangement total de son esprit. Il vécut d'aumônes, prophétisa, prêcha, déclama contre le mariage, et trouva des auditeurs et des sectateurs, même parmi les gens instruits. Mais la division se mit dans le troupeau: quelques-uns de ses disciples devinrent ses antagonistes; ils l'accusèrent de chercher à étouffer l'amour du travail, et de répandre la discorde dans les familles. La désertion de ses auditeurs lui fit bientôt courir le risque de mourir de faim; ce qui le réduisit à un si grand désespoir que, de son propre aveu, il forma cinq fois le projet de se couper la gorge: néanmoins il n'en vint pas là; quelques idiots qui lui restèrent fidèles, lui fournirent de quoi subsister. Il vécut encore seize ans à Amsterdam, pauvre, inconnu et méprisé, et mourut en 1710. Deux ans avant sa mort, il perdit deux ongles au pied droit; ils furent remplacés par deux longues griffes d'aigle, ce qu'il regarda comme un signe de l'esprit qui prenait son essor. On a de Gich-

tel : I. *Dépêche théosophique édifiante*, 1700, trois parties in-8°, publiée par Godefroi Arnold, son disciple. Überfeld la fit paraître en cinq parties sous la rubrique de Béthulie, 1710, et enfin en 1722, en six parties, sous le titre de *Theosophia practica*, avec la vie de Gichtel. Les deux premières éditions, ne portant pas de nom d'auteur, furent attribuées au baron de Weiss. II. *Breve notion et explication des trois principes et mondes dans l'homme*, par Jean-George Grabern, et Jean-George Gichtel (Amsterdam) 1696, in-8°; troisième édition, *ibid.*, 1736, un vol. in-8°, enrichie de jolies figures enlaminées, qui représentent en miniature les trois principes et l'homme intérieur. Le plus fidèle et le plus persévérant des sectateurs de Gichtel fut Jean-Guillaume Überfeld, ancien marchand à Francfort-sur-le-Mein. Après la mort de son maître, il soutint si bien la secte, qu'elle n'est pas encore entièrement éteinte; elle prit sous Überfeld le nom de société des Frères angéliques, parce que les frères doivent imiter la pureté des anges, en s'abstenant de tout commerce avec l'autre sexe, et de tout travail : leurs autres principes sont ceux des théosophes. Überfeld mourut en 1751 à l'âge de soixante-douze ans. La vie de Gichtel a été donnée par Reimbex en allemand, Berlin, 1752, et par Rautenberg; celui-ci était un de ses sectateurs. E.—s.

GIÉ (PIERRE, vicomte de Rohan, plus connu sous le nom de maréchal DE), naquit en Bretagne vers le milieu du xv^e siècle. Il était fils de Louis I^{er}. de Rohan et de Marie de Montauban, et descendait ainsi de deux des plus anciennes et des plus puissantes maisons du royaume. Après la mort de son père, il eut pour tu-

teur Tanneguy du G. Il croit que Tanneguy pendant qu'il avait sur l'attirer à la cour de en 1470, que le vic quitta la Bretagne. Du devant de lui jusqu'à plus de deux cents Louis XI se trouva su et lui fit beaucoup de dit Duclos, un jeune de courage; et les pro narque achevèrent de fait maréchal en 1475, donner au roi tant de fidélité et de son dévou prince soupçonneux le sa confiance (1). Il Flandre en 1479; et hommes, il reprit te dont Maximilien d'Aut paré par surprise. E siégra Aire avec une te cette ville, dans laque intelligences, ne paru la force. Après la mo il continua d'être cha fense de la frontière remporta différents av Autrichiens, qui n'er eun sur les Français, à leur tête. Il accompag à la conquête du roya et commandait l'avant taille de Fornove (1 Brantome, « il fit for » cuns, et selon d'auti reprocha d'avoir tenu mée en réserve, san pour le moins quelque afin de renforcer les j tants. Enfin, conti « tout alla bien; et l » laissa pas d'emporte

(1) Louis XI dérivait au que M. de Rohan était un des royaume qu'il se félicitait de a son service.

bon capitaine et pour la sur la paix. » Ce fut lui du secours à Louis XII, Orléans, assiégé dans Nogent-le-Roi parvenu à le délivrer ; important lui mérita la de ce prince, qui le nom conseil. Gié le suivit 1499, et assista à son es en 1502. C'est ici que fortune du maréchal. Il malheur de déplaire à la de Bretagne), en faisant bateaux chargés d'effets elle envoyait à Nantes ; esse nelui pardonna point Elle parvint d'abord à ter de la cour. Gié sup- première disgrâce avec fermeté. Il se retira dans l'il venait de faire cons- droix du Verger, en An- qu'à bonne heure la pluie our se mettre si à propos us cette belle maison. » e ne l'y laissa pas tran- mps. Elle suscita contre s accusations, et eut le faire renvoyer l'examen t de Toulouse, qui pas- our le plus sévère du m procès lui fut fait, et isse entendre qu'il aurait é à mort si la reine l'eût , ajoute-t-il, elle préféra r la vie, « afin que par sa ingée de grande et haute où , en un misérable état bas , i douleurs et tristesses. » lonc condamné, par arrêt 1504, qu'à la privation de toutes fonctions pen- années ; mais il fut en s enfermé au château de l eut beaucoup à souffrir du gouverneur. Enfin, à de sa peine, il fut mis en

liberté, et eut la permission de reve- nir à Paris ; mais il ne voulut jamais reparaitre à la cour. Il mourut le 22 avril 1515, et fut inhumé dans l'église qu'il avait fait construire à Ste.-Croix. On conserve à la Bibliothèque royale les Pièces du *procès criminel fait à Pierre de Rohan, maréchal de Gié*, in-fol. Son portrait a été gravé par Odieuvre, d'après une miniature tirée du cabinet du Roi. W—s.

GIEDDE (Ovz), amiral et navi- gateur danois, était né à Tomerup en Scanie l'année 1594. Ayant fait ses études à Wittenberg, Leipzig et Léna, il retourna pour quelque temps en Danemark, et passa ensuite au service de Hollande. En 1616, le roi de Danemark, Christian IV, l'em- ploya dans une négociation à la cour de Holstein-Gottorp. Ce même prince fonda dans ce temps à Copenhague une compagnie des Indes orientales, et chercha tous les moyens de la faire fleurir. Un Hollandais nommé *Bos- chower*, qui, de simple facteur, était devenu ministre de l'empereur de Candy, dans l'île de Ceylan, et qui voyageait en Europe pour chercher des alliés à son maître, offrit au roi de Danemark de lui procurer un traité avantageux et des établisse- ments dans le pays de l'empereur. Christian, de concert avec la compa- gnie, fit expédier des vaisseaux mar- chands escortés de plusieurs vais- seaux de guerre, dont Giedde eut le commandement, avec le titre d'ami- ral. Après vingt-deux mois d'une na- vigation pénible, on arriva à Ceylan, où toutes les espérances se dissipe- rent bientôt. Les Portugais domi- naient dans l'île. *Boschower* mourut, et l'empereur de Candy désavoua le traité. L'amiral Giedde, prévoyant que ses efforts seraient inutiles, quitta l'île, et alla négocier à la côte de Coro-

mandel, où il essaya beaucoup de revers. Il obtint cependant enfin du rajah de Tanjaour la ville et le port de Tranquebar, où il fit élever le fort Dansbourg, possession qui est restée depuis au Danemark, et qui a puissamment contribué à la prospérité de la compagnie des Indes. Giedde, à son retour en 1622, aborda à Karmsund en Norvège au mois de février. Il obtint de brillantes récompenses; la mine d'argent de Konsberg, ayant été découverte en 1625, on lui en confia l'inspection; en 1645 il fut nommé sénateur et amiral du royaume. Lorsque la guerre commença en 1657 entre le Danemark et la Suède, il fut employé dans les négociations avec deux autres sénateurs; et la province de Scanie ayant été cédée aux Suédois, il y passa pour régler ses affaires domestiques. Mais la paix fut de peu de durée; et les hostilités ayant recommencé, Giedde fut détenu comme prisonnier d'état. Il ne recouvra sa liberté qu'en 1660; et s'étant rendu à Copenhague, il y mourut à la fin de la même année. On a de lui: *Relation de tout ce qui s'est passé dans l'expédition à l'Inde, depuis le 24 novembre 1618, jusqu'au 4 mars 1622*, insérée dans le recueil en allemand de J. H. Schlegel sur l'*Histoire de Danemark*, Copenhague, 1772, t. 1, 2^e part.; — de plus, *Négociations avec l'empereur de Candy et le rajah de Tanjaour*, insérées dans le même recueil, tom. 1, 3^e partie, 1775. Janus-Mathieu Gottorp publia en 1622 à Copenhague, en danois, une *Ode sur le voyage de Giedde aux Indes orientales*.

C—AU.

GIÉLÉE (JACQUEMARS), ancien poète français, né à Lille en Flandre dans le XIII^e siècle, est auteur d'un roman satirique en vers, intitulé:

C'est de remart le nouves
Qui le bien set dire le doit
S'il ne le dit pour lui le doit

Giélee suppose que, s'étant au printemps dans un lieu et délicieux, il eut un serquel tous les animaux, à tête le lion, se présentèrent lui, et se mirent à jouer chanter, et montrer, de manière, sa valeur, son sa bonne grâce. Ce songe années; et Giélee emploie de son prologue à prouver très bien pu dormir cet temps, sans souffrir de l des incommodités des sa ainsi qu'on l'a remarqué, il plein air. C'est sous le vu allégorie, et en prêtant au le caractère et les habits hommes de son siècle, qu satire la plus vive de leur et, en particulier, de celle ecclésiastiques. Il existe dans thique du Roi plusieurs de ce curieux ouvrage, de n'a jamais été publié, et n'être qu'une imitation d'un plus ancien. (Voy. ALK en a une traduction en pr attribue à Jean Tenessa: dont le nom se voit au bas propos, et qui vivait du siècle, mais si peu connu qu'il a échappé aux recherches de deux anciens bibli Laeroix du Maine et Duve traduction a été imprimée fois sous des titres un peu L'édition que Prosper M comme la première, est *Le livre de maître Reg dame Hersan sa femme sant et facétieux, contenant propos et subtils passages*

(1) Le dol ou ledommege.

itions et mœurs de plusieurs offices, Paris, Phil. Lejouth.(1) *Maître Regnard sant, traité utile à toutes entenant les cautelles et faisait ledit maître Re: plusieurs beaux exem- les cautelles de maître Paris*, 1516; Lyon, . *Le docteur en malice, ard démontrant les ruelles qu'il use envers les Rouen*, 1550, in-18; 1, même format. L'ouvrage a été traduit, ou du en allemand, en flanglais. On peut consulter de détails, le *Dictionique* de Prosper Mar-

IELZE. W—s.
L'abbé DOMINIQUE), ex- et astronome très exer- Gènes en mars 1813, en 1729, d'une famille ns le négoce. Il vint, dès à Milan, où il enseigna, g-temps, dans le fameux rera, l'astronomie, l'op- récanique. La réputation dans ces divers enseigne- adit par toute l'Italie. Le rvatoire de cette ville, même collège, eut Giera ses fondateurs, comme air dans les éphémérides our 1776, où se trouve rite par l'ex-jésuite, abbé ur la naissance de cet e, et dans les *Commens* de l'astronome François ie renferment les autres de Bréra, pour 1806. été l'élève de Giera, qui

ion est sans date, mais c'est par ces bibliographes ont conjecturé u en 1587, puisque Philippe Le- m se voit à la fin, n'a commencé 1512.

le premier avait appris aux artistes milanais à faire des télescopes, des sphères, des pendules, et les autres machines dont on pourvut dans l'origine cet observatoire. Giera lui-même en inventa de très belles et très ingénieuses. Il retourna ensuite à Gènes, où il vécut pendant plus de quarante ans dans une sorte de retraite religieuse, sans fréquenter les gens du monde. G—n.

GIREMEI, famille noble de Bologne, puissante dans le XIII^e. siècle. Les Gieremei furent, depuis le commencement du XIII^e. siècle, les chefs du parti guelfe à Bologne, tandis que les Lambertazzi étaient à la tête du parti gibelin. Leur rivalité prit un caractère plus féroce en 1274, après la mort d'Imelde Lambertazzi. Les Gieremei livrèrent une bataille sanglante aux Lambertazzi, dans la ville même, les forcèrent à en sortir avec plusieurs milliers de leurs partisans, les poursuivirent dans les villes de la Romagne qui embrassèrent leur parti, et allumèrent, dans toute cette province, une guerre générale, qui se prolongea long-temps, et fit répandre beaucoup de sang: elle se termina enfin dans les premières années du siècle suivant, lorsque ces deux familles, également affaiblies, furent supplantées par de nouveaux partis.

S.S—1.

GIERIG (THÉOPHILE-ERDMANN), philologue, naquit à Wchrau dans la Haute-Lusace, le 15 janvier 1755. Il étudia à Leipzig, et fut, en 1778, appelé à la place de recteur à Lennep, dans le duché de Berg; il passa ensuite, comme professeur de théologie et gymnasiarque, à Dortmund. Depuis 1805, il exerça au lycée de Fulde les fonctions de professeur et de recteur, et il y mourut le 4 décembre 1814. Il a publié, en allemand, un

assez grand nombre d'ouvrages estimés, et soigné les éditions de quelques auteurs classiques pour l'usage des écoles. Nous citerons de lui : I. *Plutarchi instituta et excerpta apophthegmata laconica; recensuit, animadversionibus illustravit, indiceque verborum græcorum instruxit*, Leipzig, 1779, in-8°. II. *De virtutibus epistolæ Jacobi catholicæ*, Duisburg, 1782, in-8°. III. *P. Ovidii Nasonis Metamorphoses ex recensione Burmanni, varietate lectionis et notis perpetuis illustravit*, Leipzig, 1784 - 1787, 2 vol. grand in-8°. Il avait publié le *Specimen* de cette édition, à Duisburg, en 1779, in-4°. IV. *Manuel cosmologique pour la jeunesse*, Leipzig, 1787, in-8°. V. *Præcepta nonnulla et exempla benè dicendi, ex probatissimis latinitatis auctoribus excerptis notisque instruxit*, Leipzig, 1792, grand in-8°. VI. *Développement généalogique de toutes les significations du mot esprit dans les langues originelles de l'ancien et du nouveau Testament, en quatre sections*, Dortmund, 1792 - 1795, in-4°. VII. *C. Plinii Secundi panegyricus Trajano dictus; recensuit notisque illustravit*, Leipzig, 1796, grand in-8°. VIII. *La vie, le caractère moral et le mérite littéraire de Pline le jeune*, Dortmund, 1798, grand in-8°. IX. *C. Plinii Cæciliæ Secundi epistolarum libri decem; recensuit notisque illustravit, etc., pars I et II*, Amsterdam et Leipzig, 1806, in-8°. Cette édition fut partie de la collection des auteurs classiques qui se publie à Leipzig. Gierig a aussi été l'un des principaux rédacteurs du journal allemand publié à Dortmund, sous le titre d'*Indicateur westphalien*. B—H—D.

GIESE (THÉOPHILE-CHRÉTIEN),

pasteur luthérien et écrivain, naquit, en novembre 1717, dans la Basse-Silésie. Il fut pasteur luthérien à Kesselsdorf, en 1755, sous-diacre, et, d'archidiacre à la cathédrale de Görlitz; il mourut le 28 décembre 1787. Il a publié des sermons, des notices biographiques et philosophiques. Parmi ses productions, on distingue : I. *Notice historique sur la bibliothèque théâtrale de Görlitz*, Görlitz, in-4°. II. *Notice historique sur la première édition allemande de la Bible, publiée, en 1462, par Schoeffer, à Mayence*, 1765, in-8°. III. *Notice sur les éditions de la Bible, à Worms en 1529, et à Strasbourg en 1550 - 1558; ibid.*, 1765, in-4°. IV. *Mémoires pour l'histoire ecclésiastique de la Haute-Lusace, en six parties*, Leipzig et Bautzen, 1775, in-8°. Il a aussi écrit *Luther*, de L. F. F. L. W. Gehler, de Martin J. G. Kramsche, et d'autres protestants. B—H—D.

GIESECKE (PAUL-THÉOPHILE),

GIESECKE (NICOLAS-CHRÉTIEN), théologien protestant et écrivain, naquit, en 1717, à Giesebitz, dans le comté de Gera, en Hongrie; mais il reçut sa première éducation à Hambourg. Il fit ensuite la théologie à l'université de Leipzig; et, dans ses loisirs, se livra aux sciences et aux belles-lettres. En 1748, il quitta l'univer-

endre à Hanovre , et ensuite iswick, l'éducation de plusieurs gentilshommes : c'est dans cette ville que le savant abbé Jé- n lui confia celle de son fils , par les grandes espérances qu'il comme littérateur , et par sa ique. (Voy. JÉRUSALEM.) Gie- fut nommé, en 1753, pasteur utenstein près de Blanckem- , ensuite prédicateur de cour llinbourg ; et, en 1760, sur- ant et assesseur du consistoi- mort termina sa carrière labo- le 23 février 1765. Giesecke it pas être compté précisément ces littérateurs qui ont opéré ande révolution dans la lan- la littérature germanique, tels opstock , Ramler, Wieland et r, comme poètes, et Lessing, et Goethe, comme prosateurs : a souplesse du talent particulier vait pour s'approprier, par l'i- on, les trésors de la littérature ère, a secondé les efforts de ntemporains Cramer, Gellert, el, Rabner et autres qui ont encé cette réformation littéraire. vant de ce poète, il n'a été pu- : lui qu'un *Recueil de sermons*, k, 1760, in-8°, et plusieurs :uil périodique, imprimé à Brè- ous le titre de *Bremische Bei-*. C. C. Gaertner a donné, après t de Giesecke, une édition de vrages, sous ce titre : *OEuvres uses*, Brunswick, 1767, in-8°, lées d'une vie de l'auteur. Par ix des images et des expres- ses poésies morales et lyriques rochent beaucoup de la poé- entale; mais dans cette grande ion de mots, de pensées et zes, on rencontre aussi des pas- sublimes. L'apologue est le gen- /VII.

re dans lequel il conserve un carac- tère d'originalité. Ses poésies à Da- phné semblent lui avoir été dictées par l'amour. Giesecke est aussi l'au- teur d'un poème intitulé : *Le bon- heur de l'amour*, en trois chants , Brunswick, 1769, in-8°; et de *Ser- mons* (dont le 1^{er} vol. a été publié par J. A. Schlegel), Flensburg et Leipzig, 1780, in-8°. B—H—D.

GIEVHARI. Voy. DŒVNER.

GIFFEN (HUBERT VAN), en la- tin GIPHANIUS, célèbre jurisconsulte et philologue, naquit, en 1554, à Bu- ren, petite ville de l'ancien duché de Gueldre. Ses premières études en droit furent commencées à Louvain; il vint les continuer à Paris, et les termina à Orléans, où il se rendit vers 1566, et où il fut reçu docteur en droit, l'année suivante. La répu- tation éclatante dont jouissait alors l'université de cette ville, y attirait des étudiants de toutes les nations de l'Europe. Ce fut dans le dessein d'être utile à ses compatriotes, que Giffen y créa une bibliothèque à l'usage de la nation germanique, c'est-à-dire, à l'usage des Allemands et des Flamands; établissement qui, depuis, forma tou- jours une section distincte de la Bi- bliothèque publique d'Orléans (1). Giffen, après avoir parcouru l'Italie à la suite de l'ambassadeur de France à Venise, vint se fixer à Strasbourg, où il professa publiquement la philo- sophie et le droit civil : ce fut sur- tout dans cette dernière branche de l'enseignement, et par les exercices

(1) On a publié deux catalogues de cette biblio- theque particulière; l'un par Emmich Neelergord, 1664, in-4°; l'autre par Gilbert Edling, Or- léans, 17-8, in-8° de v et 176 pages. Il y a un supplément de 20 pages publié en 1682. La nation germanique forma la seconde des quatre nations dont se composait jadis l'université d'Orléans; elle jouissait de privilèges fort étendus, entre autres de ceux du port d'armes, de ne pouvoir être in- quitée en matière de religion, etc. On peut voir le texte de ces privilèges, avec de curieux détails, dans l'*Ulysses Belgico-Gallicus*. (V. GOLLIER.)

auxquels il présidait, qu'il se fit le plus grand honneur. En 1577, il passa à l'université d'Altorf, puis à celle d'Ingolstadt, où le duc de Bavière lui donna une chaire de droit civil, à condition qu'il ferait abjuration de la religion réformée. Sa réputation, que quinze années de professorat à Ingolstadt avaient encore beaucoup accrue, lui mérita la faveur de l'empereur Rodolphe II, qui l'attira à sa cour, et le pourvut des charges de conseiller et de référendaire de l'empire. Giffen jouit quelques années de ces deux dignités, et mourut à Prague le 26 juillet 1604, dans un âge fort avancé, laissant une fortune considérable, qu'il avait, dit-on, augmentée par une excessive économie. Giffen ne se bornait pas à une connaissance approfondie du droit civil et du droit canon; les ouvrages qu'il a publiés sur d'autres matières, prouvent qu'il s'était également occupé des belles-lettres, de la politique et des antiquités grecques et romaines; mais on peut lui reprocher une érudition souvent mal digérée, et plus souvent encore le défaut absolu de critique. Cependant il mérite d'occuper, parmi les jurisconsultes, un rang assez distingué, sans qu'on doive pourtant lui confirmer le titre de *Cujas de la Germanie*, et de *Prince des jurisconsultes allemands*, que Strachius et Morhof lui déferent avec trop de libéralité. Les principaux ouvrages de Giffen sont: I. Une édition de Lucrèce, *De rerum natura*, Anvers, Plantin, 1566, in-12, avec de savantes notes. Cette édition, faite avec beaucoup de soin, et collationnée sur huit manuscrits, est en outre accompagnée de plusieurs morceaux fort intéressants, tels qu'un abrégé de la philosophie d'Épicure, extrait de Diogène Laërce et de Cicéron, et le

morceau de Thucydide d'Athènes, imité par Lucrèce, et surtout remarquer la *Conlectanea ad antiq. titiam*, index très-détailé passer pour un modèle de Denis Lambin qui, en publiant une édition de Lucrèce, in-4°, accusa Giffen de l'attaquer avec une aigreur toute mesurée dans la traduction de son Lucrèce, publié par Giffen lui-même. Giffen lui répliqua avec une aigreur d'écrit, et prouva que lui-même méritait le reproche adressé à Giffen. Quoi qu'il en soit, de Giffen, malgré les critiques de Creech et de Tanneguy, encore aujourd'hui recherchée de l'être, au jugement de Harles. Elle a été réimprimée, notamment en 1611, in-16. Giffen a aussi un Commentaire qui n'est que de Justinien, in-8°. II. Une édition d'Homère, avec des notes, Strasbourg, 2 vol. in-8°. III. *De Justiniano Commentarius index historicus rerum et disputatio de actionibus venditi*, Ingolstadt, 1594, ouvrage qu'a fait oublier Justinien par Ludwig, et sur lequel M. Invernizzi a donné une édition in-8°. (Voy. JUSTINIEN) réimpression de ce commentaire accompagnée de l'éloge par Guinet, Nuremberg, 1722. IV. Des notes assez exactes sur le *Corpus juris civilis de Ingolstadt*, 1594, in-folio. V. *Commentarius ad Institutiones*, Ingolstadt, 1596, in-8°. VI. *Commentarius ad Institutiones*, Strasbourg, 1606 et 1630. VII. Excellent ouvrage, et qui ne doit pas être confondu avec le commentaire de Harles.

I. *Antinomiarum juris clectionibus desumptarum* Francfort, 1605 et 1606, sait qu'on nomme *antino-* position réelle ou apparente : contre quelquefois entre romaines : il arrive le plus ent que cette opposition ne e sur une misérable argutie truire; aussi les jurisconse sont occupés de recueilsoudre ces prétendues dif-
Foy. COCCESI, MENCKEN, RUVIUS, etc.), ne sont sur la plupart que de ques- es et de subtilités scolassen ne peut échapper à ce ; mais au moins a-t-il presurs le mérite d'être clair lifficultés qu'il pose et les qu'il émet. VII. *Lecturae in aliquot titulos Digesti Codicis*, Francfort, 1605, et le plus estimé des ouvrafen. VIII. *Antinomiae juris accedit tractatus feudalis*, 1606, in-4°; ouvrage genre que celui du n°. VI, is complet et moins recher-
Oeconomia juris, seu disthethodica librorum ac titutius juris civilis, Franc- 16, in-4°; ouvrage souvent K. *De diversis regulis jus- bourg, 1607, in-8°*. XI. on de la Politique d'Aris- sbourg, 1608, in-8°; et préface fort curieuse de (Hermann), et une intro- a Politique d'Aristote, Helm- 37, in-12, et 1656, in-
Commentarii in decem li- icorum Aristotelis, Franc- 18, in-8°; commentaire ix et oublié, mais qui n'est is mérite. XIII. *Expla- ficiliorum et celebriorum*

questionum in octo lib. Codicis oc- currentium, Bâle, 1605, in-4°. XIV. Beaucoup de Thèses, de Disserta- tion; plus ou moins étendues sur des matières de droit, telles que, *De pactis, De sponsalibus, De ordine ju- dicialium*, etc., imprimées à Stras- bourg, à Altorf, à Ingolstadt, et à Francfort, et dont on peut voir le catalogue dans Will, dans Nopitsch, et dans Zeidler, *Vitæ professorum juris Altorphinorum*, Nuremberg, 1777-87, 3 vol. in-4°. (tome I, p. 37-61; tom. III, p. 130-144.) Tous les ouvrages compris depuis le n°. VI sont posthumes; mais, outre ceux-là, Giffen en avait encore laissé en manuscrit un fort grand nombre d'autres, dont on trouve le détail dans les *Amœnitates litterariæ* de Schelhorn, tome XII, p. 587-591.

P—K—T.

GIGAS (JÉROME), juriconsulte, né vers la fin du xv^e. siècle, à Fos- sombrone, dans le duché d'Urbin, fit ses études à l'université de Padoue, où il eut, entre autres professeurs, An- toine Burgos, qui lui témoigna tou- jours beaucoup d'affection. Il accom- pagna Burgos à Bologne : il y prit, dit on, ses degrés; mais d'autres pré- tendent qu'il avait été reçu docteur avant de quitter Padoue. Il le suivit ensuite à Salerne et à Rome, où, sur la recommandation de son ancien maître, le pape Clément VII le nomma référendaire apostolique. Ce fut par une espèce de prodige qu'il échappa au sac de Rome en 1527, et qu'il parvint à soustraire son ar- gent à l'avidité des soldats. Il se re- tira d'abord à Ancône, et peu de temps après à Venise, où il exerça la profes- sion d'avocat avec beaucoup de réputa- tion. Il y mourut en 1560, dans un âge avancé. Le plus célèbre de tous ses ouvrages est son traité *De pen-*

tionibus ecclesiasticis, souvent réimprimé dans le xvi^e. et le xvii^e. siècles. Il en donna la suite sous le titre: *Responsa familiaria in materia ecclesiasticarum pensionum*. Le sujet y est approfondi, et présenté d'une manière intéressante. La meilleure édition est celle de Cologne, 1619, in-8^o.; dans laquelle on a inséré son traité *De intruso*, et qui est enrichie d'une table des matières très ample. On connaît encore de Gigas: I. *De crimine læsæ majestatis tractatus*, Lyon, 1557; Spire, 1598, in-8^o.; et dans les *Tractatus juris*, tome xi.

II. *De residentia episcoporum*, Venise, 1569, et dans le même Recueil, tome xv. III. *Consilia in pensionum materia et de interesse usurario*, Venise, 1580, in-fol. IV.

Des *Notes sur les Décrétales*. — Hermann GIGAS ou GYGAS, cordelier flamand ou allemand d'origine, était dans une maison de son ordre en France, lorsqu'il compila, sous le titre de *Flores temporum*, une chronique qui s'étend depuis la création du monde jusqu'à l'an 1549. Gerard Menschen la publia à Leyde, 1745 et 1750, in-4^o., avec une continuation jusqu'à l'an 1513, par Michel Eysenbart, prêtre de Weissenbourg (*Erythropolitanus*), et y a joint un glossaire et une savante préface. Les *Flores temporum* du cordelier Martin (*Martinus minorita*), continués par Hermann de Gènes, depuis l'an 1290 jusqu'à 1546, et insérés dans le tome r du *Corpus historicum mediæ ævi* d'Eckhart, ne sont qu'un abrégé tronqué de la chronique de Gigas, que l'on cite aussi quelquefois sous le nom d'*Hermannus minorita*. W—s.

GIGAULT (Voy. BELLEFONT).

GIGGÈI (ANTOINE), orientaliste et docteur en théologie, dirigea ses travaux vers l'étude des langues orien-

tales. Après avoir acquis à l'école les éléments de la langue persane en Toscane pour y étudier l'arabe, en 1620, il publia la traduction des *Commentaires* de Salomon Esra et Levi ben Gerson, sur les *Prophètes*. (Voy. GERSON, XV.) Douze ans après, il mit au jour l'ouvrage suivant: *Thesaurus librorum biblicarum A. Giggeius ex notis Arabum manuscriptis et Bibliothecæ Ambrosianæ concinnavit et latini juris præfatus*, Milan, 1632, 4 vol. in-fol. Cet ouvrage fut fait sous les auspices de Frédéric Borromée, qui n'hésita point d'honorer l'auteur de sa propre voix de ses bienfaits. Giggei avait fait une contribution plusieurs lexiques arabes pour composer le sien. On le voit par la notice de sa vie qui se trouve dans sa préface de son ouvrage. Il avait parément la notice des auteurs qu'il avait consultés; mais l'ouvrage n'est point qu'il ait exécuté ce projet. Le dictionnaire fait époque dans l'histoire de la littérature orientale, et n'a été effacé que par le dictionnaire de Golius publié vingt-un ans après. On le consulte même encore aujourd'hui avec fruit; car il donne des interprétations omises par les autres lexicographes qui l'ont suivi. Giggei mourut en 1652, l'année même qu'il publia son *Thesaurus*. Lorsque l'on le surprit, il travaillait à un ouvrage sur la langue persane, qui devait être intitulé de *Gaza persica*. Il a aussi d'une *Grammaire chaldaïque*. Ph. Opicelli indique de lui, dans son *Monumenta bibl. Ambrosianæ*, des *Commentaires* manuscrits sur l'*Écriture sainte*, tirés des commentaires manuscrits ou imprimés des

GIGLI (JÉRÔME), célèbre orientaliste italien, génie original et original, offre un exemple remar-

es passions littéraires et l'esprit mettent quelque chose destinée à être paisible et que la fortune rend. Son père, nommé Joseph, d'une honnête famille de Sienna, y naquit le 14 octobre de très bonnes études, surtout à l'éloquence ; l'âge de quatorze ans, il fit rien d'extraordinaire, si ce n'est à cet âge, où presque tous les esprits semblent lutter entre eux pour la dissipation, le plaisir et la gaîté bruyante, il n'en fit rien pour la retraite, les provinces, les lectures solides et utiles de bons auteurs. Ses parents, héritiers, nommé Jérôme, parent assez proche du côté de sa mère ; ce fut en lui l'annonce d'une fête, d'une réunion de famille commune et d'une santé résolue de l'adopter, de son nom et tous ses biens, dirent qu'il ne les transmettait pas à la postérité. Ce projet fut pris dans les formes légales, avec une grande solennité. Le projet fut pressé de réaliser ses vœux et il ouvra promptement pour son parti qui lui parut convenable le 29 avril 1675, il fut adopté encore que quatorze ans.

Le vieux Gigli s'était égaré dans ses calculs, que son fils, encore enfant, et de sa part, il est vrai, était plus sage que son père, fut content dans un certain nombre de douze enfants. Il ne vit que deux premiers, et fut atteint d'une maladie, moins de six ans après l'adoption qu'il avait faite. Nenci ou Gigli se trouva à l'âge de dix-huit ans,

possesseur d'un héritage considérable, marié, père de famille, et ne voyant devant lui que la perspective la plus riante. Son amour pour l'étude ne s'était point refroidi. Pendant ces quatre années, il avait achevé sa propre éducation, et s'était mis en état de diriger celle de ses enfants. La philosophie, l'histoire, l'astronomie, la musique, l'architecture, l'avaient successivement occupé. Il y joignit l'agriculture, lorsque, maître de sa fortune, il put vérifier les théories par la pratique dans sa belle maison de campagne de Monte-Specchio, qui n'était qu'à trois milles de Sienna. La vivacité, le tour piquant et l'originalité de son esprit s'étaient montrés en même temps dans des poésies soit lyriques, soit dramatiques, tantôt sérieuses, tantôt gaies, et souvent satiriques, genre auquel il était porté par une causticité naturelle, que sa position indépendante ne l'engageait pas à contenir. Les mêmes qualités brillaient dans ses compositions en prose, où l'on trouvait aussi le même penchant à la satire. Il ne tarda pas à se faire beaucoup d'ennemis ; mais le nombre de ses admirateurs augmentait de même tous les jours. Il fut admis dans les académies les plus célèbres de l'Italie, entre autres dans celles des *Intronati* de Sienna, des *Arcades* de Rome, où il prit le nom d'*Amaranto scitiadico* ; et enfin dans l'académie de la *Crusca*. Ce fut pour des réunions académiques plus particulières, et principalement pour le collège des nobles de Sienna, qu'il fit ses premiers drames en musique : sa *Geneviève*, exécutée par six pensionnaires de ce collège, eut un si grand succès qu'elle lui fut demandée à Rome, à Brescia, et dans plusieurs autres villes, où elle ne réussit pas moins qu'à Sienna. Son *Louis le Pieux*,

et plusieurs autres drames, ses cantates, ses fêtes théâtrales, composées à la demande des personnes du plus haut rang, pour des occasions d'éclat, et représentées avec toute la pompe que l'on donnait à ces sortes de fêtes, lui acquirent dans ce genre, alors nouveau, une réputation qui précéda celle d'Apostolo Zeno et de Métastase. Il eut l'ambition de joindre à tant d'avantages ceux dont les nobles jouissaient à Sienne; et ses amis parvinrent à le faire appeler, en 1684, à une des magistratures qui conféraient la noblesse. C'était dans ce temps-là même, que ses pièces de théâtre, sérieux et comiques, se succédaient le plus rapidement, et étaient reçues avec des applaudissements universels. La franchise de son caractère, et sa gaieté qui, au milieu d'une vie si dissipée, était vive et sincère, lui faisaient surtout prendre à tâche de démasquer les hypocrites, et de les attaquer dans ses comédies sans aucun ménagement. Sa traduction en prose du Tartuffe de Molière, qu'il fit jouer sous le titre de *Don Pilone*, ou plutôt qu'il joua lui-même sur le grand théâtre de Sienne, prouve assez quel courage et quelle chaleur il mettait dans cette guerre ouverte. Il se chargea du rôle principal, et engagea neuf de ses amis à jouer les autres, chacun selon ses conformités physiques qu'il pouvait avoir avec ces divers personnages. Il alla plus loin; il imita la prononciation, la démarche, les gestes d'un hypocrite fort connu dans la ville, et que le tribunal de l'inquisition, établi à Sienne, avait été forcé de condamner à l'emprisonnement pour ses méfaits reconnus et prouvés; il habilla comme lui, et fit copier avec la même fidélité, par sa troupe, les personnes qui s'étaient le plus ouvertement déclarées pour ou contre ce

sycophante. Que l'on juge de la joie, de rire, des applaudissements, des trépignements d'une assés vive et bruyante à l'apparition de cet acteur, à tous ces traits de blanche parfaite, et à ces rôles de théâtre avaiens avec ceux qu'on avait vus précédemment dans la ville. Qu'après, le cardinal Ottoboni vint à Sienne, desira voir être présentée par les mêmes personnes les dévots et les dévotes. *Pilone* se donnèrent tant de peine qu'ils parvinrent à empêcher la représentation eût lieu. Ce fut le plus animé comédien, et plus ardent à l'œuvre. Il les traita sans miséricorde un chant de cinquante ou soixante vers burlesque, qu'il lut public dans une séance académique, au lieu des jardins Piccolomini, le prélat Forteguerri, directeur du poème de *Richard* naval suivant, il parut dans la publique de Sienne, mais *Pilone*, porté dans un char à mode, distribuant aux spectateurs leurs carrosses, un masque satirique, détournant ses regards hypocrites sur toutes les simagrées d'usage. Ces bouffonneries de ceux qu'elles attaquaient, échappèrent point le grand. III de le nommer professeur de la langue toscane dans l'université de Sienne. Ses leçons attirèrent une foule d'auditeurs. Ce succès et l'avidité avec laquelle on les écoutées, l'engagèrent à publier en un volume, qui fut imprimé plusieurs fois. Il en fut le même temps, un travail qui paraissait peu analogue, prit aussi vif que le sien

omplète des Lettres et des livres de Ste. Catherine de Scriveries en italien dès le XIII^e. avec la plus grande pureté. manuscrits originaux, conservés dominicains de Sienne, lui pour corriger le texte, all toutes les éditions précé t pour l'augmenter de beau pièces inédites. (Voy. CA- VII, 368.) Il fut soutenu : entreprise par son zèle pour de sa patrie, et par la dé- réciale qu'il avait pour cette allait tous les jours lui rendre : dans la chapelle où l'on en (comme chacun sait) la tête eutière ; et on l'y avait vu e fois fondre en larmes. Les préliminaires de cette édition rminés, et il était prêt à en er l'impression lorsqu'il reçut e se rendre à Florence, de grand-duc, pour répondre à sations portées contre lui par es qu'il avait trop peu ména- ses satires. Ils avaient tel- révenu l'esprit du souverain, i sentit bien qu'il avait tout à : mais il se tira de ce mau- par un trait d'assurance et : qui lui réussit au-delà de ses es. Arrivé devant Cosme III, attendre, comme il le devait, grand-duc lui dit pourquoi il it venir, et quel était le sujet écontentement, il prit la pa- otesta de son empressement à e aux ordres de S. A. R., as- il ne lui en avait rien coûté de e travail dont il était occupé, important que fût ce travail onneur de sa patrie, pour le la langue toscane, et pour les même de la religion : alors il : Ste. Catherine, et de sa vic, s ouvrages, et des beautés de

son style ; et comme ce sujet ne man- quait jamais de l'émouvoir, il se laissa entraîner à son enthousiasme, fut si éloquent, si profondément touché, qu'il émut le prince lui-même ; et celui-ci quittant le rôle de juge irrité, oublia entièrement l'objet pour lequel il avait mandé Gigli, et ne lui fit plus de questions que sur l'objet de son entreprise. L'adroit Gigli fit en- tendre qu'elle aurait été plus avancée s'il n'avait été retenu par les frais considérables qu'elle exigeait, et que sa fortune, déjà fort dérangée, ne lui avait pas permis de faire. Le grand-duc se chargea de lever cet obstacle ; il auto- risa, par un ordre exprès, l'éditeur de Ste. Catherine à prendre, dans les magasins de l'imprimerie ducale, tout le papier dont il aurait besoin : et Gi- gli, au grand dépit de ses ennemis, remporta une grâce signalée d'une au- dience où ils l'avaient fait appeler pour le perdre. Malheureusement pour lui, au lieu de devenir plus sage, il crut, après une telle épreuve, pouvoir se tout permettre impunément. La tête échauffée par l'étude continuelle des écrits de la sainte siennoise, il con- çut l'idée de joindre à leur publication celle d'un vocabulaire formé des seules expressions dont elle y avait fait usage ; il se proposa d'y démontrer que dans la langue toscane, le dialecte de Sienne était préférable à celui de Flo- rence pour la grâce, l'élégance et la pureté, malgré les prétentions des Flo- rentins. On le lui aurait peut-être par- donné, s'il avait mis dans cette dis- cussion délicate les précautions, les ménagements et les égards qu'elle exi- geait : mais il fit précisément le con- traire. Il assaisonna ses critiques de mots piquants et dérisoires, contre les Florentins et leur académie ; de sarcasmes offensants et de traits sati- riques les plus aigus. Cette espèce de

fureur n'avait, dit-on, d'autre cause que le refus que lui avait fait l'académie de la Crusca, d'admettre, dans son édition de 1692, quelques mots qu'il croyait suffisamment autorisés, puisqu'ils avaient été employés par la sainte. Il en avait toujours conservé un ressentiment, qu'il voulut enfin rendre public en faisant imprimer à Rome, en 1717, son vocabulaire en tête du 2.^e volume des œuvres de Ste. Catherine : trente-quatre feuilles étaient déjà tirées, et l'on en était à la lettre R quand son secret fut éventé par l'infidélité des imprimeurs. Aussitôt un décret du maître du sacré palais arrêta l'impression, prohiba l'ouvrage ; et l'auteur fut exilé, par ordre du souverain pontife, à quarante milles de Rome. Ce même décret fut réimprimé à Florence par ordre de l'inquisiteur-général, et y fut publié le 1.^{er} septembre. Le lendemain les académiciens de la Crusca s'étant assemblés, rayèrent Gigli de leur liste, par un décret enregistré dans les actes de l'académie, et revêtu de l'approbation du grand-duc. Le 9, ils firent brûler solennellement, par la main du bourreau et au son de la cloche du palais de justice, le livre dont on leur avait envoyé de Rome des exemplaires, et dont l'édition presque entière avait été saisie. La vindicte académique, secondée auprès du souverain par les jésuites qui avaient alors un grand crédit dans cette cour, n'en resta pas là. Un ordre émané de la secrétairerie d'état fit effacer de même le nom de Gigli du rôle des professeurs de l'université de Sienne : le ministre y ajouta, peu de temps après, la défense de rentrer dans sa ville natale. Il reçut cette nouvelle sentence à Viterbe, où il s'était retiré. Là, il réfléchit enfin sur ses imprudences et sur leurs suites : il se vit menacé

d'une ruine entière, et n'avait d'autre moyen de se défendre que d'obtenir du grand-duc un appel, mais qu'il le sollicita vainement si le pape ne lui avait accordé d'avance la permission de se rendre à Rome. Heureusement il trouva dans le prélat gouverneur de Sienne Alexandre Falconieri : il le supplia d'écrire et publier une rétractation générale de ce qu'il avait dit dans ses rétractations particulières, encore d'autres rétractations, et de lui en donner mille plus qu'on ne l'avait jamais eu d'un caractère tel que le grand-duc qu'on ne le doit faire que dans le cas de choisir entre la honte et l'exil. Il ne réserva que ses droits que ceux du dialecte siennois, et déclara qu'en de ces formes qu'il avait employées dans sa défense, il maintenait sa prééminence dans toute sa dignité, son trait de zèle et de fermeté, et qu'il n'est pas indifférent de voir ces désaveux eurent l'effet qu'il avait espéré : son exil devenant nul, et, peu de temps après, il retourna à Sienne. Il y trouva porté un grand désordre qui s'était mis dans sa fortune, et qui rendaient inévitable sa libération sans bornes, son goût pour les fêtes, les spectacles, sa bonne chère, et le défaut de surveillance sur la conduite de ses affaires, et sur la gestion de sa fortune, et sa femme était d'une humeur si capricieuse, économe jusqu'à l'avarice, et acariâtre à vivre, dévote, et acariâtre à l'âge dont la disproportion avec sa jeunesse s'était fait sentir de plus en plus. Gigli commençait à éprouver les incommodités de la vieillesse, et trouvait tout-à-la-fois assés de malaise de sa situation, pa

bituelles, et par des orages
ues qui se renouvelaient tous

Peu de temps après son re-
tome, des symptômes d'hy-
jai l'y avaient menacé, aug-
it : il s'occupa depuis ce mo-
mettre ordre à ses affaires
es. Malgré l'empire que ses
avaient pris sur lui, sa piété
jours été très servente ; elle
it son ascendant. Les progrès
e l'hydropisie lui inspirèrent
ion d'aller finir ses jours à
quitta Sienne pour la der-
: arrivé dans la capitale du
hrétien, il n'y vit presque
son confesseur, qui était son
te et son ancien ami ; il se
ter tous ses écrits satiriques
édits, et qu'il avait fait venir
: il y mit le feu de sa main,
de ce bon religieux la pro-
n faire autant de tous ceux
découvrirait après sa mort.
a le 4 janvier 1722. On ne
is chez lui de quoi le faire
avec un peu de décence ;
niration qu'on avait à Rome
ittérateur de son mérite était
e des maisons religieuses et
pour lui faire gratuitement
ailles honorables, et que ses
ent accompagnés jusqu'à la
par un cortège nombreux.
aussi rendu de grands hou-
is sa patrie. L'académie des
nt le théâtre avait souvent
ii de ses productions, se dis-
r une pompe funèbre à la-
lettres et les arts s'empres-
: contribuer. On oublia les
s'était donnés par chaleur
rament, par imprudence,
haine involontaire contre
lui lui paraissait blesser la
s la morale comme dans les
as de l'esprit, mais où il

n'entraît ni haine personnelle, ni en-
vie, ni malveillance ; car il était au
fond d'un commerce très sûr et très
doux. Ses ouvrages, de genres très
divers entre eux, mais tous marqués
au coin du vrai talent et du bon goût,
prirent dès-lors, dans l'estime des
connaisseurs, une place qu'ils ont
conservée. Ils étaient beaucoup trop
nombreux : l'expédition qu'il fit avant
de mourir, y porta remède. On ne s'est
rappelé aucun écrit important qu'il
ait alors détruit ; les malices et les per-
sonnalités satiriques méritent peu d'être
regrettées ; et sa réputation y a
gagné sans doute dans plus d'un sens
en échappant aux éditions posthumes.
Nous joindrons ici aux titres des prin-
cipaux ouvrages qui se sont conservés
de lui, des détails qui n'ont pu entrer
dans la notice de sa vie. I. Drames
en musique, sacrés et profanes : 1°. *Santa Genevieffa, dramma per mu-
sica, recitato nel collegio Tolommei*,
Sienne, 1689, in-12 ; Venise, 1700,
in-12.—2°. *Giuditta, dramma sacro
per musica*, Sienne, 1695, in-12.—
3°. *La madre de' Maccabei, oratorio
per musica*, Sienne, in-12, sans
date.—4°. *Il martirio di S. Adriano*,
idem, Sienne, in-12.—5°. *Le spose
de' Cantici*, idem, 1701, Sienne,
in-4°.—6°. *Fede ne' tradimenti*,
*dramma recitato nel collegio Tolom-
mei, carnovale* 1689, Sienne, in-
12, répété sur plusieurs théâtres,
à Mantoue, 1689, à Bologne, 1690,
à Venise, 1705, etc., musique de
Carlo-Francesco Pollaroli, et encore
ailleurs avec d'autre musique.—7°. *Amore fra gl'impossibili*, Sienne et
Rome, 1693, in-12 ; Venise, 1700,
in-12 ; Padoue, 1707, 1708, in-12 ;
musique de Carlo Campelli.—8°. *For-
za del sangue e della pietà, dramma
per musica*, Venise, 1700, in-12.
—9°. *Ludovico Pio, dramma eroï-*

co per musica, Sienné et Venise, 1700, in-12. — 10°. *Dirindina, Farsetta postuma per musica*, Venise, 1729, in-8°. etc. Presque toutes ces pièces font partie du Recueil intitulé : *Scelta delle poesie drammatiche di Girolamo Gigli*, Venise, 1700, 1704, deux volumes in-12. II. Des comédies, les unes traduites ou imitées du français, les autres originales : 1°. *Don Pilone, ossia il Bacchetone falso, commedia in prosa tradotta dal Tartuffe di Moliere*, Lucques, 1711, in-8°; Bologne, 1717, in-12, etc. Nous avons donné une idée de la représentation et de l'effet de cette comédie. Le traducteur avait ajouté quelques scènes à l'auteur original, dans le second et le troisième acte : on ne s'aperçoit pas qu'elles manquent dans notre *Tartuffe*; mais il eut raison de les ajouter, puisqu'elles réussirent dans son pays. Il y joignit aussi des intermèdes, ornement qui était alors indispensable dans les comédies italiennes : quoique étrangers à l'action, ils ne le sont pas au sujet; ce sont des pantomimes et des entrées mêlées de chant, toutes dirigées contre l'hypocrisie et les hypocrites. — 2°. *La Sorellina di don Pilone, comedia recitata in Siena dagli accademici Bozzi*, 1721, in-12. Cette pièce appartient toute à l'auteur, et lui appartient d'autant mieux, que lui, sa femme, sa servante, sa famille en un mot, ont fourni le sujet et les principaux personnages. Elle peut donner une idée de ce que Gigli se croyait permis sur le théâtre, et de l'espèce de cynisme comique qui faisait un des caractères de son talent. Sa femme y est mise en scène avec son humeur scabreuse, sa sordide avarice et son aveugle crédulité. Il s'y peint lui-même : à peu près tel qu'il est, bon homme au fond, mais ma-

lin, goguenard, insouciant, toujours occupé de prose, jamais de ses affaires, au milieu des plus grands tendant des pièges à l'hypocrite, triomphant quand il l'y a fait. De peur qu'on ne se trompe de l'hypocrite D. Pilogio, fourbe de la pièce et un Pilone, il le désigne, dans le titre, par l'initiale de son nom. C'est il, le signor Ambrogio Scallier par sa naissance et hypocrisie, qui allait tous les jours chez une veuve, et tantôt femme mariée, diriger l'argent d'intérêt, choyer les prodiges anecdotes scandaleuses qu'il ajoute-t-il plaisamment, ce qui est quelquefois trop chargé de Pilogio; car, à parler vrai, en exceptez un peu d'amour que pour quelque veuve, de gloutonnerie, le signor pouvait nullement être le sujet de la comédie. Du reste, l'intrigue est vive, le dialogue les caractères sont vrais, mais une exagération près, et contrastés entre eux : mais traits, et même des scènes sentent plus la farce que la comédie; et, comme l'a dit le critique siennois (1), on ne peut qu'on doit penser d'un homme qui s'amuse à livrer ainsi sur la scène à la risée publique, sa famille et lui-même. 3°. — Avant ces comédies, il avait donné, *Il vero il giudice impazzo* et presque traduite des *Plautus* de Racine, imprimée à Venise in-12; et quelques autres furent qu'après sa mort. — 4°. *Po, ovvero la moglie giudica*

(1) *Herbert Benzoglienti*, cité dans l'ouvrage de notre auteur.

e la pièce française de Mont-Sienne, 1751, in-8°. — 5°. *Irrerenti all' ultima moda*, ti-ne pièce peu connue de Pala-que nous croyons être la der-de son théâtre, intitulée : *la du temps*, Florence, 1745, — 6°. *Le Furberie di Scapino*, : la pièce très connue de Mo-bologne, 1755, in-8°. — 7°. *Il leo , ovvero il governatore sole natanti*, Siene, 1753, etc. III. *Poesie sagre , profacete*, Padoue, 1756, in-12. ces plaisantes (*Facete*) de ce l sont les seules qui n'aient pas prises dans la destruction qu'il même de celles de ce genre sa mort ; elles étaient , comme ru, presque toutes satiriques. Il cependant qu'il en est échappé ain nombre, mais qui sont en-édites, et contenues sous le : *Frottole*, dans un manuscrit bibliothèque de Crevenna. Une i catalogue de cette bibliothèque e que, dans ce Recueil très pi-de satires contre les hypocrites, r les ménage encore moins qu'il : dans aucun autre de ses ou-. Il serait intéressant de savoir lles mains ce manuscrit a passé. *elazione del collegio Petro-delle Balle latine aperto in nel 1719*; Siene, la même , in-4°. Rien de plus original lée de cet ouvrage. L'auteur y un établissement qui n'exis-s, dont il feint que la fonda-té faite au XIII^e. siècle, par linal Petroni, pour que la lan-ine redevint, au bout d'un cer-mps, à Siene et de là en Ita-langue usuelle et parlée. Dif-obstacles s'étaient jusqu'alors és à l'exécution des volontés du ul ; mais ils ont été levés : un

grand édifice a été choisi, accordé par le gouvernement; de jeunes nour-rices, qui ne parlent que latin, y ont été appelées de Pologne, de Hongrie, d'Allemagne; elles y sont logées avec des nourrissons des deux sexes et des premières maisons de Siene. La sur-veillance et la direction de l'établis-sement sont confiées à des dames siennoises, qui sont aussi des plus distinguées de la ville, et qui forment avec des cavaliers, d'un rang égal au leur, une société de personnes ins-truites, occupées du succès des vues patriotiques du cardinal Petroni. Les noms et surnoms des hommes et des dames, ainsi que celui des nourrices, sont rapportés avec exactitude. On a fait, avec la plus grande solennité, l'installation des nourrices et du corps d'administration, et l'ouverture des exercices. Cette pompe est décrite dans tous ses détails : les discours latins de la présidente et des autres grandes fonctionnaires, sont imprimés en entier. Les jeux succèdent aux cérémonies, et se terminent par ces jeux d'esprit qui étaient fort à la mode à Siene dans les veillées : tous les per-sonnages sont connus dans la ville ; ils parlent et plaisantent suivant leur caractère. Enfin un extrait suivi de ce singulier livre suffirait à peine pour en donner une juste idée. Rien n'y paraît fiction; tout ressemble à la vé-rité. Le public presque entier y fut trompé : partout, en Italie et dans les pays étrangers où l'ouvrage parvint, on tint pour constant qu'il y avait à Siene un collège latin dont les pre-miers professeurs étaient des nour-rices latines, et destiné à ressusciter, dans toute sa pureté, l'ancienne langue du Latium. V. C'était dans un genre à peu près pareil, mais encore plus piquant, que l'auteur avait ima-giné d'écrire ses *Novelle ideali*, pen-

ant un assez long séjour qu'il avait fait à Rome pour y placer ses deux fils aînés, lorsqu'ils furent en âge de prendre un état. Il adressait à l'un de ses amis des nouvelles, ou politiques, ou littéraires, qui n'avaient de réalité que dans son imagination fantastique. Cet ami était un bon homme fort crédule, qui prenait tout cela pour véritable, et qui le répandait comme tel. On cite surtout la première pièce de cette bizarre correspondance. C'était une lettre que Gigli disait arrivée de la Chine, pour annoncer au pape une ambassade de l'empereur : grâce à la crédulité de son ami, et à la fidélité des couleurs sous lesquelles les choses y étaient représentées, elle passa généralement pour vraie ; il en courut des copies en Hollande et en Suisse ; elle y fut imprimée dans les gazettes avec des réflexions politiques sur les motifs qui avaient pu engager l'empereur de la Chine à envoyer cette ambassade à Rome. Le pape lui-même (Clément XI) lut cette lettre, et en rit de tout son cœur : sachant qu'un des prélats de sa mai-son connaissait l'auteur, il lui fit demander quelques-unes des lettres qui suivirent cette première ; et il se délassait, par cette lecture amusante, des travaux et des soins de son gouvernement. VI. Gigli publia, en 1712, à Rome, en l'honneur de ce pape, une espèce de poème dithyrambique, où il n'y a pas moins de bizarrerie que d'esprit, intitulé : *Balzana poetica* ; ce qu'on pourrait traduire en français par *garniture ou fa-bala* poétique. C'est, sous une forme que n'ont pas ordinairement les éloges, un éloge des belles actions de Clément XI. L'auteur en avait fait une lecture publique dans une des fêtes annuelles de l'académie des Arcades ; et il la fit imprimer en 4°, sous son nom arcadien d'*Ana-*

ranto sciatidico. VII. Il y a deux ans auparavant, sortit de la ville de Rome, sous le titre d'un ouvrage très sérieux, un livre dont la gravité n'était qu'appareille, et qui ne méritait d'être jugé même par le seul titre de la vie et les prophéties de Brandano, qui avait fait beaucoup de bruit en Italie au XVI^e. siècle. Ce prophète était un paysan né dans les environs de Rome, qui l'on avait donné, pour surnom, le surnom de *Brandano*, du mot *brando*, synonyme d'épée, parce qu'il était un sujet et grand ferrailleur, qui s'était mis à la tête d'un peuple de Sienne, et à Rome, pour prédire des prophéties. Il fit plusieurs excursions dans les villes, et en fit même jusqu'à Rome. Il prophétisa tant de malheurs, qu'il tribuait la cause aux dévotionnaires romaine, qu'il irrita Clément VII : celui-ci voulut le punir ; mais il n'y gagna rien, et ne put faire opérer un miracle pour empêcher le sac de Rome. Des années, et même Guichardin, qui tentent ainsi cette aventure, ne put arrêter Brandano, et sous forme de procès, le fit saisir et jeter dans le Tibre. Un jour, Clément VII, lui fit jeter des sept églises, le renferma dans St. Paul, tout couvert de chaînes, qu'il s'était miraculeusement débarrassé du sac. Brandano s'avança de lui, et lui dit de son prophète : *Vous m'avez fait sacrifier, et Dieu vous y ramènera*. Il fit dans la suite de longues pèlerinages à St.-Jacques en Compostelle, et dans d'autres lieux saints, prophétisant toujours, pres sans habits, sans chaussure, et de sa folie, se donnant

Pazzo di Cristo, et ayant la colère de Dieu : sur à Sienna, il y mourut de sainteté, en 1554, s. Sa vie et ses prophéties presque toutes vérifiées en manuscrit depuis et le texte s'en altérait us : Gigli rassembla les copies qui se trouvaient dans les bibliothèques de plusieurs provinces ; il y joignit les plus authentiques, et fit un volume avec de nombreuses additions, sous ce titre qui devait amener les intentions de *ta e profezie di Brandano volgarmente detto il Pazzo di Cristo, novamente pubblicata da i codici più autentiche a madonna re della Sibilla Tiburtina. Nella stamperia dell' inno, in-4°*. Apostolo Zeno, dans cette publication dans le volume du *Giornale de' talia*, ne paraît cependant aucun soupçon sur le fait qu'elle devait être prise. L'opinion était de si bonne nature qu'il n'attendait rien à ces sortes de fautes. Il fut la dupe d'une ruse plus forte, que Gigli osa tenter personnellement. Il lui fit lire la *Vie de Brandano*, et le pria de publier une encore une fois pour l'histoire, celle de Jean, *Giannino*, écrite par ce roi-même, au xiv^e. Cette notice inédite jusqu'à ce jour, et qui n'avait été que sous le nom d'un roi Louis X, dit le Hutin.

Louis, mort à 27 ans, posthume, nommé Jean, le 11 novembre 1316, et ne vécut que huit jours. Selon sa prière, il avait été changé

au berceau, caché jusqu'à l'âge de neuf ans, transporté ensuite à Sienna, où il avait été élevé, puis reconnu, puis enlevé, emmené prisonnier à Naples, etc. Tous ces événements étaient censés racontés par lui-même dans cette vie tirée du manuscrit original, qui devait paraître avec des notes et observations du savant Fontanini. Cette dernière circonstance ne pouvait manquer de faire reconnaître l'imposture : pour cette fois, le bon Apostolo Zeno, qui avait eu la simplicité d'annoncer aussi cette nouvelle dans son journal, trouva la plaisanterie un peu forte, et, sans se troubler entièrement avec Gigli, il en garda toujours un peu de rancune. VIII. *Vocabolario delle opere di Sta. Caterina e della lingua sanese*, 1717, in-4°. Nous avons fait connaître plus haut cet ouvrage et le sort qu'il éprouva. Les exemplaires échappés aux flammes et à la saisie du Saint-Office, sont en très petit nombre et fort rares ; ils n'ont point de frontispice, et ne vont que jusqu'à la lettre R. Gigli en refit, depuis, le manuscrit qu'il conduisit jusqu'à la fin de l'alphabet. Il fut imprimé à Lucques plusieurs années après sa mort, par les soins d'un de ses disciples, sans date et sous le faux titre de *Manilla nell' isole Filippine*. Le *vocabolario Cateriniano* remplit le 2^e. et le 3^e. volumes de l'édition des œuvres complètes de Gigli, donnée à Sienna, sous le titre de la HIVE, en 1797, en 6 ou 7 volumes in-8°. IX. *Il Pazzo di Cristo vaticinante, poesia fanatica*, 1720, Rome, sous le faux titre de Sienna ; espèce de dithyrambe à la louange et sur la nomination du grand-maître de Malte Zondadari. L'auteur y fait parler et prophétiser, en style dithyrambique, ce Brandano dont il avait écrit la vie. X. *Regole per la toscana fa-*

vella dichiarate per la più stretta e per la più larga osservanza, in dialogo, etc., Rome, 1721, in-8°; réimprimé à Lucques, 1754, in-8°, avec d'autres pièces qui ne sont point de notre auteur. XI. *Lezioni di lingua toscana, con tre discorsi accademici, pubblicate da Catena*, Venise, 1744, 1751, in-8°. XII. *Diario sanese*, Lucques, 1725, deux vol. in-4°; ouvrage rempli d'érudition et de recherches sur l'histoire tant profane que sacrée de Siennue: l'auteur y travaillait encore lorsqu'il fut surpris par la maladie dont il mourut. Ce livre suffirait pour prouver l'étendue de son savoir, et combien de productions utiles il eût pu laisser après lui, s'il avait donné en général une meilleure direction à ses travaux. Sa Vie a été écrite en italien par un écrivain caché sous le nom arcadien d'*Oresbio Agieo*, Florence, 1746, in-4°. de vint et 188 pages, avec le portrait de Gigli, la liste (incomplète) de ses ouvrages tant imprimés qu'inédits, sa lettre au chevalier A. F. Marmi; et cinquante-cinq lettres qui furent écrites à Gigli par les principales académies d'Italie pour approuver son édition des *OEuvres de Ste. Catherine*. Elles sont toutes réimprimées en tête du second volume de l'édition de ses OEuvres citée ci-dessus.

G—É.

GILBERT (S.), premier abbé d'un monastère de son nom, ordre de Prémontré, au diocèse de Clermont, issu d'une famille noble, et qui tenait en Auvergne un rang distingué, vivait sous les rois Louis-le-Gros et Louis-le-Jeune. Il avait passé ses premières années à la cour de ces princes, et exerçait la profession des armes. Chez lui la valeur et les vertus guerrières étaient jointes aux vertus chrétiennes. Retiré souvent dans ses

terres avec Pétronille sa fille nommée Ponce, et de leur mariage, il s'y livra à des exercices religieux et au salut sous la direction d'un premier abbé de Dilo, le public la seconde croisade. Jeune ayant pris la croix, il crut se devoir à une entreprise regardait comme la cause puisqu'il s'agissait de la des lieux saints. Sa profession d'ailleurs à suivre se il se croisa, et vint en 114 avec un bon nombre de se le roi, qui l'accueillit bon Les armes des croisés ne furent heureuses. L'année suivante vint en France, et Gilbert vergne, désespéré du peu d'une expédition dont il eut la mauvaise issue qu'aux croisés. Résolu de se retirer de, il trouva sa femme disposées à partager ce pieu. Néanmoins il ne voulut dans une chose si importante avoir consulté l'évêque de et l'abbé de Dilo son directeur, l'ayant confirmé dans sa résolution, il donna la moitié de son bien aux pauvres, gardant l'autre pour fonder et construire plusieurs monastères, l'un de femmes par Pétronille et Ponce, et l'autre de hommes où il voulait se retirer. Le premier fut établi à Aubeterre, sous l'abbaye de S. Gervais et S. Protasius. Pétronille en prit le gouvernement après sa mort remplacée par Gilbert de son côté se retira dans un lieu nommé *Neuf-Fontaine* de neuf sources qui l'arrosaient pendant quelque temps solitaire et pénitente. Il y fonda ensuite un monastère, et mourut en 1150, venant de Dilo des

rés, leur laissant la liberté de choisir un abbé. Tous les vœux réunis en sa faveur, il prit le commandement de la nouvelle colonie bâtie à côté de l'abbaye de l'hôpital, où les pauvres, les aveugles et les lépreux étaient reçus. S'en était réservé le soin; il allait chaque jour les malades, et leur faisait panser leurs plaies. Conscient et plein de bonnes œuvres, il mourut le 4 juin de l'année 1572, comme il l'avait voulu, dans le cimetière de son hôpital. Sa réputation de sainteté y attira un grand concours de fidèles, et il fut élu troisième abbé du monastère de Fontaines, qui dès-lors prit le nom de S. Gilbert, fit transporter ses reliques du bienheureux fondateur dans une chapelle de l'église, où un tombeau lui fut élevé à côté du chœur. Le martyrologe de France fait mention de S. Gilbert le 6 juin et le 3 octobre. Le cardinal de Prémontré à Paris possède une portion de ses reliques. On trouve dans la chronique de Robert d'Auxerre, prémontré et presque contemporain, ces particularités de la vie du saint, rapportées dans sa chronique, et tirées d'un manuscrit fort ancien conservé dans les archives de l'abbaye.

GILBERT (Sir HUMPHREY), officier et navigateur anglais, né en 1539 dans le Devonshire, d'une ancienne famille. Il commença ses études à Eton, et les acheva d'une manière brillante à l'université d'Oxford. On le destinait à l'étude de la médecine; mais ayant été présenté à la reine par une de ses tantes attachée au service de la reine Elisabeth, il fut engagé à suivre la carrière militaire. Il se distingua dans plusieurs expéditions par le zèle avec lequel il concourut à la répression de la rébellion de l'Irlande,

lui valut le commandement en chef, le gouvernement du Munster et le titre de chevalier en 1570. Bientôt il revint en Angleterre. Un mariage avec une riche héritière ne l'empêcha pas de courir de nouveau les hasards de la guerre. Il partit en 1572, avec une escadre de neuf vaisseaux, pour renforcer celle qui s'occupait de reprendre Flessingue. Comme, à beaucoup d'habileté dans les mathématiques et la géographie, il joignait un esprit extrêmement vif, il trouvait, au milieu des travaux de la guerre, encore assez de moments pour se livrer à l'étude des sciences. L'on songeait alors à chercher un passage aux Indes par le nord. Gilbert, à son retour en Angleterre, en 1576, publia un discours tendant à prouver la possibilité d'un passage par le nord-ouest pour aller au Cathay et aux Indes; ouvrage qui donna probablement lieu à Frobenius de faire cette même année son premier voyage. Mais ce projet n'était pas assez pour un homme d'un caractère aussi entreprenant que Gilbert d'indiquer aux autres ce qui se pouvait tenter. Il obtint de la reine, en 1578, des lettres-patentes très amples qui l'autorisaient à s'emparer de tous les pays barbares de la côte nord-est de l'Amérique non encore occupés par des princes chrétiens, et y former des établissements. Jamais expédition n'avait fait naître d'aussi vives espérances: on se rendit en foule auprès de Gilbert. Il réunit en peu de temps un nombre assez considérable de vaisseaux pour former une flotte capable de résister à une escadre ennemie: mais la discorde se mit parmi ses compagnons. Une partie dégagea sa parole au moment de mettre à la voile; d'autres désertèrent. Malgré ce contre-temps, il persista dans son dessein, et se mit

vella dichiarate per la più stretta e per la più larga osservanza, in dialogo, etc., Rome, 1721, in-8°; réimprimé à Lucques, 1754, in-8°, avec d'autres pièces qui ne sont point de notre auteur. XI. *Lezioni di lingua toscana, con tre discorsi accademici, pubblicate da Catena*, Venise, 1744, 1751, in-8°. XII. *Diario sanese*, Lucques, 1723, deux vol. in-4°; ouvrage rempli d'érudition et de recherches sur l'histoire tant profane que sacrée de Sienne: l'auteur y travaillait encore lorsqu'il fut surpris par la maladie dont il mourut. Ce livre suffirait pour prouver l'étendue de son savoir, et combien de productions utiles il eût pu laisser après lui, s'il avait donné en général une meilleure direction à ses travaux. Sa Vie a été écrite en italien par un écrivain caché sous le nom arcadien d'*Oresbio Agio*, Florence, 1746, in-4°, de viii et 188 pages, avec le portrait de Gigli, la liste (incomplète) de ses ouvrages tant imprimés qu'inédits, sa lettre au chevalier A. F. Marni; et cinquante-cinq lettres qui furent écrites à Gigli par les principales académies d'Italie pour approuver son édition des *OEuvres de Ste. Catherine*. Elles sont toutes réimprimées en tête du second volume de l'édition de ses OEuvres citée ci-dessus.

G—É.

GILBERT (S.), premier abbé d'un monastère de son nom, ordre de Premontré, au diocèse de Clermont, issu d'une famille noble, et qui tenait en Auvergne un rang distingué, vivait sous les rois Louis-le-Gros et Louis-le-Jeune. Il avait passé ses premières années à la cour de ces princes, et exerçait la profession des armes. Chez lui la valeur et les vertus guerrières étaient jointes aux vertus chrétiennes. Retiré souvent dans ses

terres avec Pétronille sa fille nommée Ponce, et de leur mariage, il s'y livra à des exercices religieux et au salut sous la direction du premier abbé de Dilo, le public la seconde croisade. Jeune ayant pris la croix, il crut se devoir à une entreprise regardait comme la cause puisqu'il s'agissait de la des lieux saints. Sa profession d'ailleurs à suivre s'il se croisa, et vint en 114 avec un bon nombre de se le roi, qui l'accueillit honore. Les armes des croisés ne furent heureuses. L'année suivante vint en France, et Gilbert vergne, désespéré du peu d'une expédition dont il eut la mauvaise issue qu'aux croisés. Résolu de se retirer de, il trouva sa femme disposées à partager ce pieu. Néanmoins il ne voulut rien dans une chose si importante avoir consulté l'évêque de et l'abbé de Dilo son directeur, l'ayant confirmé dans sa lution, il donna la moitié de aux pauvres, gardant l'autre pour fonder et construire des monastères, l'un de femmes pétronille et Ponce, et l'autre d'où il voulait se retirer. Le pieu établi à Aubeterre, sous l'abbé de S. Gervais et S. Protas, pétronille en prit le gouvernement après sa mort remplacée par Gilbert de son côté se retira dans un lieu nommé *Neuf-Fontaine* de neuf sources qui l'arrosaient pendant quelque temps solitaire et pénitente. Il y eut ensuite un monastère, et en 1150, venir de Dilo des

trés, leur laissant la liberté d'élire un abbé. Tous les vœux réunis en sa faveur, il prit le serment de la nouvelle colonie et bâtit à côté de l'abbaye un hôpital, où les pauvres, les aveugles et les lépreux étaient reçus. S'en était réservé le soin; il soignait chaque jour les malades, et lui-même leurs plaies. Conscient et plein de bonnes œuvres, il mourut le 4 juin de l'année 1570, et fut, comme il l'avait voulu, inhumé dans le cimetière de son hôpital, où sa réputation de sainteté y attira un grand concours de fidèles, et le troisième abbé du monastère de Fontaines, qui dès-lors prit le nom de S. Gilbert, fit transporter les os du bienheureux fondateur dans l'église, où un tombeau lui fut élevé au côté du chœur. Le martyrologe de France fait mention de S. Gilbert le 6 juin et le 3 octobre. Le cardinal de Prémontré à Paris possède une portion de ses reliques. On attribue à Robert d'Auxerre, prémontré et en presque contemporain, ces paroles de la vie du saint, rapportées dans sa chronique, et tirées d'un manuscrit fort ancien conservé dans les archives de l'abbaye.

GILBERT (SIR HUMPHREY), officier et navigateur anglais, né en 1539 dans le Devonshire, appartenait à une ancienne famille. Il commença ses études à Eton, et les acheva d'une manière brillante à l'université d'Oxford. On le destinait à l'étude de la médecine; mais ayant été présenté à la cour par une de ses tantes attachée au service de la reine Elisabeth, il fut engagé à suivre la carrière militaire. Il se distingua dans plusieurs expéditions, et le zèle avec lequel il concourut à réprimer la rébellion de l'Irlande,

lui valut le commandement en chef, le gouvernement du Munster et le titre de chevalier en 1570. Bientôt il revint en Angleterre. Un mariage avec une riche héritière ne l'empêcha pas de courir de nouveau les hasards de la guerre. Il partit en 1572, avec une escadre de neuf vaisseaux, pour renforcer celle qui s'occupait de reprendre Flessingue. Comme, à beaucoup d'habileté dans les mathématiques et la géographie, il joignait un esprit extrêmement vif, il trouvait, au milieu des travaux de la guerre, encore assez de moments pour se livrer à l'étude des sciences. L'on songeait alors à chercher un passage aux Indes par le nord. Gilbert, à son retour en Angleterre, en 1576, publia un discours tendant à prouver la possibilité d'un passage par le nord-ouest pour aller au Cathay et aux Indes; ouvrage qui donna probablement lieu à Frobiser de faire cette même année son premier voyage. Mais ce projet n'était pas assez pour un homme d'un caractère aussi entreprenant que Gilbert d'indiquer aux autres ce qui se pouvait tenter. Il obtint de la reine, en 1578, des lettres-patentes très amples qui l'autorisaient à s'emparer de tous les pays barbares de la côte nord-est de l'Amérique non encore occupés par des princes chrétiens, et y former des établissements. Jamais expédition n'avait fait naître d'aussi vives espérances: on se rendit en foule auprès de Gilbert. Il réunit en peu de temps un nombre assez considérable de vaisseaux pour former une flotte capable de résister à une escadre ennemie: mais la discorde se mit parmi ses compagnons. Une partie dégagea sa parole au moment de mettre à la voile; d'autres désertèrent. Malgré ce contre-temps, il persista dans son dessein, et se mit

en mer avec un petit nombre d'hommes et de vaisseaux. Une violente tempête lui fit perdre un bâtiment, et le força de rentrer. Quoique ce désastre eût dévoré une partie de la fortune de Gilbert, il résolut de reprendre son projet lorsque l'occasion serait plus favorable. Il passa deux ans à faire les préparatifs nécessaires; et, dans l'intervalle, il concéda, en vertu de ses lettres-patentes, des terres dans le nord de l'Amérique, près de la rivière du Canada, à condition d'y planter et de s'y établir. Il eut recours à ce moyen, parce que ses lettres-patentes devenaient nulles au bout de six ans, s'il n'avait pas dans ce délai pris possession du pays. Par malheur il s'était adressé à des gens sans état, qui ne se mirent pas en devoir de satisfaire à leurs engagements. Voyant donc qu'il ne lui restait plus que deux ans pour remplir l'objet de son voyage, il se détermina à l'entreprendre lui-même. Plusieurs personnes de considération lui firent de leurs conseils et de leur argent; d'autres se joignirent à lui. Le 11 juin 1585, il appareilla de la baie de Cawsand, près de Plymouth, avec cinq navires montés par environ deux cent soixante hommes de diverses professions. Après bien des délibérations, il fut convenu de faire voile au nord dans la direction de Terre-Neuve, afin de pourvoir aux nécessités de la flotte. Ce voyage parut commencer sous des auspices aussi peu favorables que le précédent; car, dès le troisième jour, le vaisseau le plus considérable, où se trouvait le célèbre Walter Raleigh, beau-frère de Gilbert, se sépara de la flotte, et retourna en Angleterre, à cause d'une maladie contagieuse qui régnait à bord. On fut ensuite très-incommodé des brumes épaisses et des vents con-

traires: on rencontra d'épais de glaces; les navires se débattirent; Gilbert vit Terre-Neuve; il retrouva ses navires; il parvint à vaincre la résistance; il put lui opposer les vaisseaux étrangers occupés ailleurs. Il entra dans la baie; il reçut en présent des provisions; il trouva tous les bâtiments anglais, et notamment des Français. Le 5 août, Gilbert ayant dressé un plan de terre, convoqua tous les capitaines; leur lut les lettres-patentes; il leur fit lire les lettres-patentes d'Elisabeth, et en fit interpréter le sens aux étrangers. Il prit possession solennelle de la baie et de deux cents lieues de côtes dans l'île en tout sens. On trouva dans le pays: on le trouva très-fertile pour un établissement; et on commença les préparatifs nécessaires pour aller reconnaître les parages voisins. Un habitant saxon, nommé *Maitre Dicks*, présenta à Gilbert un fragment de mine dans laquelle on trouverait de l'argent, si l'on était à terre dans une baie voisine, d'où les pêcheurs mirent à terre les navires qui le gardaient, et s'éloignèrent de toutes voiles; d'autres se cachèrent dans les bois, espérant se faire voir aux navires qui aborderaient la côte; d'autres enfin tombèrent malades; de sorte que Gilbert vit le monde diminuer sensiblement. Il barqua les malades sur un petit bâtiment, monta dans un *reuil*, petit bâtiment de bois, et comme plus convenable pour aller à la côte de près et entrer dans les rivières; et le 20 août, il fit voir la terre. Le 29, une tempête affreuse détruisit le plus grand navire sur de

it: quatorze hommes seulement furent sauvés comme par miracle sur un canot, et gagnèrent Terre-Neuve mineur saxon, et un poète nommé Etienne Parménus, qui avait suivi l'expédition pour chanter le succès, furent du nombre de ceux qui périrent. La conduite du mauvais temps acheva de ruiner les équipages des deux navires qui restaient. La disette se fit sentir à tous les gens de l'*Ecureuil*. Cédant à leurs représentations, on se décida à l'idée de poursuivre l'expédition, et se dirigea vers Terre-Neuve, se promettant de revenir bientôt. La Providence en permit l'ordonné. Le petit bâtiment était trop chargé. On engagea un bâtiment à passer sur le plus grand, le *Biche*. Il répondit qu'il ne pouvait aller, en retournant dans sa patrie, à travers ceux qui avaient affronté tant de tempêtes et de périls, et qu'il était alors à trois cents lieues de l'Angleterre. En avançant, le bâtiment fut sailli par des vents affreux ; la mer devint furieuse. Le 9 septembre, un vent terrible fit courir le bâtiment en grand danger à l'*Ecureuil*. Quand le bâtiment fut rassuré, l'équipage donna des signes de joie. Gilbert, tranquillement à l'arrière, un livre à la main, regardait l'autre navire, toutes les fois qu'il se rapprochait : « En mer ou sur terre, nous sommes également près du ciel. » A deux heures du soir, l'on vit de la *Biche* distants tout à coup les lumières de la ville, qui fut englouti dans les flots. Le capitaine de la *Biche* fit faire petites voiles, espérant toujours qu'il pourrait apercevoir un échappé du naufrage : il arriva à Falmouth le 22 septembre. Gilbert n'était pas moins dis-

tingué par son talent comme orateur que par sa bravoure comme militaire. On l'entendit souvent dans le parlement, tant en Irlande qu'en Angleterre. Hume cite un de ses discours en faveur des prérogatives de la couronne, qui occasionna de vifs débats. Hackluyt a conservé dans son recueil tout ce qui concerne Gilbert. On y trouve : I. *Discours écrit par sir Humphrey Gilbert pour prouver qu'il existe un passage pour aller par le nord-ouest au Cathay et aux Indes orientales*, Londres, 1576. Ce Traité, divisé en dix chapitres, atteste la grande instruction de l'auteur. Il est écrit avec beaucoup de méthode; et le style est meilleur que celui de la plupart des ouvrages du temps. Il combat dans un chapitre l'opinion de Jeukinson, célèbre voyageur anglais, qui, devant la reine et son conseil privé, avait cherché à prouver que le passage existait au nord-est, mais convenait en même temps qu'il y en avait un autre au nord-ouest. Gilbert soutient que celui-ci est le meilleur et le plus praticable. Il parle, en finissant, d'un autre ouvrage intitulé, *Traité de la navigation*, qu'il avait l'intention de publier, mais qui est probablement perdu. II. *Autres raisonnements ou arguments pour prouver l'existence du passage par le nord-ouest, doc-tement déduits par Richard Willes*. L'auteur appuie tout ce que Gilbert a avancé. III. *Docte et magnifique Poème écrit en vers hexamètres latins, par Etienne Parménus de Bude, sur le voyage de sir Humphrey Gilbert à Terre-Neuve pour y établir une colonie anglaise, contenant aussi un bref souvenir des principaux capitaines anglais sur mer*. Ce poème fait connaître la gratitude et le talent de l'auteur, que les

rédauteurs de l'Histoire générale des voyages ont confondu avec le célèbre Budée, parce qu'ils n'ont pas fait attention que le mot *Budæus* désigne la patrie du poète. Il avait été présenté à Gilbert par Hackluyt. IV. *Lettre de Parménus de Budo à Hackluyt, datée du port St.-Jean dans l'île de Terre-Neuve, le 6 août 1583.* Elle contient une relation très succincte du voyage, et de l'île, qui paraît à Parménus un vrai désert. V. *Relation véritable du voyage entrepris en 1585 par sir H. Gilbert et autres, pour découvrir et peupler d'habitants chrétiens telle partie du vaste pays au nord du cap de la Floride trouvée convenable, et non possédée par un prince chrétien, écrite par Edouard Haies, le seul des principaux coopérateurs à cette expédition qui soit resté jusqu'à la fin, et par l'assistance spéciale de Dieu soit revenu avec son équipage sain et sauf.* Ce récit, remarquable par son ton de candeur, inspire un intérêt touchant. L'auteur y a entremêlé des détails nautiques et des notions curieuses sur Terre-Neuve. VI. *Relation de Richard Clarke de Weymouth.* Elle commence au 20 août 1585, jour où le narrateur qui commandait le principal bâtiment de l'expédition, avec le titre d'amiral, partit du port St.-Jean de Terre-Neuve. Il attribue les désastres de la flotte au peu d'attention donnée à ses avis, et raconte comment il s'est sauvé dans une chaloupe. VII. *Relation des découvertes de sir H. Gilbert et de sa prise de possession de Terre-Neuve; on y expose brièvement les droits de la reine à la propriété de cette île, et les avantages qui doivent en résulter pour le royaume et les intéressés, etc., par sir George Pec-*

kham, principal intérêt de l'expédition. Le peu de l'entreprise fit évanouir les espérances auxquelles elle naissait, et qui sont exprimées dans cet écrit composé avant la flotte; mais on n'en a moins Gilbert comme l'un des colonies anglaises dans la partie septentrionale, par les soins particuliers y fondés par des établissements en conséquence des concessions qu'il leur fit. D'après ses lettres - patentes on trouve dans le recueil de ces lettres - patentes de février 1585 à Adrien Soudridge dans le Devon ses associés, pour la découverte du passage à la Chine et au nord, en considération des grandes dépenses qu'il a faites dans une entreprise de ce genre, probablement la compagnie de Davis. (*Voy. DAVIS*)

GILBERT (GUILLAUME) anglais du XVI^e siècle. Gloucester. On ignore dans quelle université il fit ses études: il fut reçu docteur hors de la loi, et il alla se fixer à Londres, où il devint le favori de la reine Élisabeth, et fut comblé de faveurs, et mourut le 15 novembre 1603, quelques jours avant cette princesse. Il avait acquis pendant sa vie une certaine réputation en astronomie et en cosmographie: il n'a rien écrit sur ces matières, mais sa qualité de favori conduisit à la renommée que lui valut la réputation de Gilbert pour son nêtre pas mieux fondée que celle de beaucoup d'autres hommes grands et petits dans l'histoire. C. *De magnete, magneticisque virtutibus, et de magno magno*

*ologia nova, plurimis et
is et experime demous-
idres, 1600; S. ., 1655,
sterdam, 1651, in-4.*

Ca—7.

RT (GABRIEL) poète fran-
u. siècle. On sait qu'il était
et qu'il professait la religion
mais la date de sa nais-
le sa mort sont douteuses :
lement certain qu'il ne vi-
n 1680. Peu d'auteurs ont
onds. On a de lui un poème
de plaire, imité de l'Art
Ovide, un recueil de *Poé-
ses*, cinquante *Psaumes
meais*, et environ quinze
héatre dont voici les noms :
rite de France (1640).
onte, tragédie dans laquelle
de Richelieu fit entrer des
composition, et qui, par
a peut-être, eut l'honneur
tre représentée par les deux
yales (en 1642). III. *Ro-
nèce* dont il sera particuliè-
rié dans le cours de cet arti-
IV. *Hippolyte*, ou *Le Gar-
ible*, trag. (1646). V. *Sé-
1647*). VI. *Les Amours
et d'Endymion*, ouvrage
Rome, où l'auteur avait ac-
la reine Christine de Suède
II. *Cresphonte*, tragi-co-
57). VIII. *Arie et Petus*,
659). IX. *Théagène*, tra-
72). X. *Les Amours d'O-
itorale* (1663). XI. *Les
l'Angélique et de Médor*,
die (1664). XII. *Léandre*
tragédie (1667). XIII. *Le
parfait*, tragi-comédie
IV. *Les Intrigues amou-
médie* (1668). XV. *Les
les plaisirs de l'Amour*,
72). Plusieurs biographes
e Gilbert auteur d'une co-

médie intitulée *la Triomphe des cinq
passions*; mais cette pièce bizarre,
représentée en 1642, est plus généra-
lement attribuée à un conseiller des
monnaies, nommé Gillet de la Tes-
sonnière. (F. GILLET.) C'est à tort que
plusieurs écrivains parlent de Gabriel
Gilbert comme d'un poète digne du
dernier mépris: s'il n'eût pas assez de
génie pour concourir, avec Corneille et
Molrou ses contemporains, à l'illustra-
tion de la scène française; s'il man-
qua presque toujours de chaleur et
d'énergie, il fut du moins un des pre-
miers tragiques qui écrivirent avec
sagesse et qui contribuèrent à réfor-
mer les tours gothiques de la langue.
Presque tous ses sujets de tragédie
étaient bien choisis: il ne les a pas
traités avec art; il a, surtout, mal
conçu ses plans: mais, jusque dans
ses plus faibles ouvrages, on trouve
des situations intéressantes, et des
mouvements tellement heureux, que
plusieurs de nos tragiques modernes
ne se sont pas fait scrupule de les lui
emprunter. Ces plaintes si touchantes
que Racine met dans la bouche du fils
de Thésée (Phèdre, 4^e acte, scène 2^e),

Chargé du crime affreux dont vous me soupçonnez,
Quels amis me plaindront quand vous m'aban-
donnez?

et cette réponse terrible de Thésée,

Va chercher des amis, dont l'estime funeste
Honore l'adultère, applaudit à l'inceste;
Des traîtres, des ingrats, sans honneur et sans foi,
Dignes de protéger un méchant tel que toi;

sont très probablement une imitation
du passage suivant :

Si je suis exilé pour un crime si noir,
Hélas! qui des mortels voudra me recevoir?
Je serai redoutable à toutes les familles,
Aux frères pour leurs sœurs, aux pères pour leurs
filles.

— Va chez les scélérats, les ennemis des cieux,
Chez ces monstres cruels, assassins de leurs mères;
Ceux qui se sont souillés d'incestes, d'adultères;
Cens-la te recevront, etc.

(*Hippolyte, ou le Garçon insensible.*)

Nous devons ajouter que cet endroit
n'est pas le seul où l'immortel auteur
de Phèdre ait fait à Gilbert le même

que Virgile faisait à Eunius. Les premières de ces vers sont tirées dans Euripide et dans Sénèque, mais ce n'est pas seulement des idées qui est sensible, c'est encore celui des expressions et des de phrases. Remarquons qu'en transportant sur notre scène, et de Phèdre et Hippolyte, on eut le bon esprit de faire à la marche de cette fable, des incidents dont on ne peut lui convenir, et que Racine crut devoir adopter. C'est, par exemple, que celui qui eut le premier l'idée de faire dans les flots de la mer la confidence de Phèdre, et de faire par-là le spectateur, juger indigné des conseils que cette princesse n'avait pas craint de donner à la reine. On ne peut nier que ce moyen nouveau ne fût aussi ingénieusement imaginé sous le point de vue moral, que sous celui de l'effet dramatique. Il y a encore, dans la vie de Gilbert, une particularité remarquable : il composa une tragédie de Rodogune, précisément à la même époque où le grand Corneille traitait de la même supériorité le même sujet. Les deux Rodogunes furent représentées la même année; et l'on y reconnoît une surprise, non seulement les situations, mais encore les sentiments : le cinquième acte de l'un n'était pas semblable. Celui de Corneille, l'un des plus beaux que nous ait laissés, eut un succès prodigieux; celui de Gilbert fut trouvé froid et dénué, malgré la protection éclatante de la reine de Suède, et Monseigneur du roi de France, honneur et auteur de la pièce. Fontenelle, le neveu de Corneille son oncle, préféra ce grand poète ayant confié à Gilbert le plan de Rodogune, cet ami de la connaissance à Gilbert, qui se

hâta de mettre à profit cette trahison. D'autres historiens ajoutent que le plan du cinquième acte n'était pas encore arrêté définitivement par Corneille lorsque Gilbert eut secrètement la connaissance de la marche des quatre premiers. C'est pour cette raison qu'ils suivent eux, que les deux Rodogunes sont si exactement pareilles au commencement et au milieu de l'action, cessent tout-à-coup de se ressembler vers le dénouement. Ces assertions et conjectures ont peu de vraisemblance. « Rarement, dit Voltaire, un homme revêtu d'un emploi public se deshonore et se rend ridicule pour si peu de chose. » Tous les mémoires de ce temps en auraient parlé; et bien loin qu'il se soit alors élevé des réclamations publiques contre ce prétendu abus de confiance, Corneille lui-même, qui était le plus intéressé à s'en plaindre, n'en dit pas un mot dans la préface de Rodogune. Il est donc plus naturel et plus juste d'attribuer l'extrême ressemblance des deux tragédies à l'exactitude scrupuleuse avec laquelle les deux auteurs avaient cru devoir imiter la marche, les situations et jusqu'aux pensées d'un roman historique de Rodogune, qui venait alors de paraître, et qui est aujourd'hui tombé dans l'oubli. Gilbert avait été, dans sa jeunesse, secrétaire de la duchesse de Rohan. Il s'attacha ensuite, en la même qualité, à la reine Christine de Suède, qui, pleine d'admiration pour ce qu'elle appelait son bon génie, le nomma résident de la cour de Stockholm en France, et le combla de ses bienfaits. Après la mort de cette princesse, il ne voulut rien retrancher de la dépense à laquelle il était accoutumé; mais ses pièces qui avaient eu la vogue dans leur nouveauté, cessèrent d'attirer le public, dès que les préceptes de Boileau et les chefs-d'œuvre

se eurent achevé l'heureuse
du goût ; enfin il était sans
s, et il serait mort dans la
use indigence, si un homme
d'Hervart, protecteur dé-
gens de lettres et surtout des
protestants, ne lui eût don-
sans son hôtel. C'est là sans
: Gilbert a obscurément fini
, oublié de ce même public
d'années auparavant, lui
digné tant de marques de fa-
apelain, dans un jugement
te sur les auteurs de son
arle de Gilbert en ces ter-
Esprit délicat, duquel on a
es, de petits poèmes, et plu-
pièces de théâtre pleines de
ers. » Faisant allusion aux
ses ressources que les tragé-
Gilbert ont fournies dans la
aucoup d'auteurs plus ha-
lénage comparait ce poète à
seur malheureux : *Il trouve
sibier au gîte*, disait il, *mais
: pas pour lui qu'il le fait*
Enfin, quand on considère
rt toutes les faveurs dont Gil-
comblé pendant trente ans de
d'une autre part les termes
is dont se servent en parlant
sieurs biographes prévenus,
eut guère se dispenser de di-
e poète n'avait mérité

ices d'honneur, ni cette indignité.

F. P—T.

GILBERT (NICOLAS-JOSEPH-LAU-
naquit en 1751 à Fontenoi-
au, en Lorraine, de parents
qui s'épuisèrent pour lui don-
l'éducation. Ses études ache-
vées, vint à Paris, n'ayant d'autre
re que quelques vers qu'il avait
écrits dans sa province (1). Il chercha

1771, son *Début poétique*,
nouvelle édition augmentée d'un chant
et d'autres ouvrages, 1773, in-8°. (Voy.
tome XVII, p. 256.)

d'abord à se faire des protecteurs, et
distribua des louanges à plusieurs per-
sonnes considérables : mais n'ayant
pas trouvé auprès d'elles assez d'ac-
cès et de secours, il se sentit humilié,
et de-là contracta cette humeur cha-
grine et misanthropique qui lui fit em-
brasser le genre de la satire. Le mau-
vais succès de quelques pièces de vers
qu'il avait envoyées aux concours de
l'académie, fortifia en lui cette dispo-
sition. Il s'attacha au parti qui com-
battait les philosophes, et fit contre
eux sa satire du *Dix-huitième Siècle*
(1775), adressée à Fréron ; elle fut
suivie d'une seconde satire intitulée,
Mon Apologie (1776) : il y a dans
toutes deux des vers et même des
morceaux admirablement frappés ;
mais il y a aussi beaucoup de décou-
su dans les idées et d'inégalité dans
le style. L'auteur composait laborieu-
sement, et n'avait point encore l'art
de dissimuler ce travail pénible. Le
seul de ses ouvrages qui n'en porte
point l'empreinte, est une ode, imi-
tée de plusieurs psaumes, qu'il fit
huit jours avant sa mort. Il n'y a rien
de plus touchant que ces trois stro-
phes qui la terminent :

Au banquet de la vie, infortuné convive,
J'apparus un jour, et je meurs ;
Je meurs, et sur ma tombe où lentement j'arrive,
Nul ne viendra verser des pleurs.

Salut, champs que j'ai aimés, et vous, douce verdure,

Et vous, riant exil des bois !

Ciel, pavillon de l'homme ; admirable nature,

Salut pour la dernière fois !

Ah ! puissent long-temps voir votre beauté sacrée,

Tant d'amis sourds à mes adieux !

Qu'ils meurent pleins de jours ; que leur mort soit
pleurée !

Qu'un ami leur ferme les yeux !

On ne sent ni cette douceur, ni cette
facilité dans les autres odes de Gilbert ;
mais on y remarque des traits éner-
giques et de belles expressions. Cet
infortuné, que ses protecteurs ne fi-
raient point de la misère, tomba dans
la démence, et fut conduit à l'Hôtel-
Dieu. Dans un de ses accès, il avala

la clef d'une petite cassette où il avait quelque argent, et mourut le 12 novembre 1780, âgé de vingt-neuf ans. On doit regretter qu'il ait fait de son beau talent un usage si fatal à son repos, et surtout qu'il n'ait point assez vécu pour abjurer ses injustices, et effacer par des ouvrages vraiment estimables la fâcheuse célébrité qu'il s'est acquise par ses satires (1). La dernière édition de ses OEuvres est en 2 vol. in-18, Paris, an x (1802). A—G—A.

GILBERT (FRANÇOIS-HILAIRE), savant vétérinaire, naquit à Châtellerault en 1757. Il fit ses premières études dans cette ville, et fut ensuite envoyé à Paris, chez un procureur : mais l'état auquel le destinait son père étant contraire à son génie et à ses inclinations, il se livra à l'étude de la médecine; et, sans recevoir aucun secours de ses parents, il trouva moyen de pourvoir à sa subsistance, et de suivre l'attrait irrésistible qui l'entraînait dans la carrière des sciences. La lecture de Buffon lui donna du goût pour l'art vétérinaire; et il fut assez

heureux, quoique dénué de fortune, pour obtenir une place à l'école d'Alfort. L'application apportée dans ses études par les bons auteurs anciens et modernes en formant son goût et en élargissant son esprit, le mirent bientôt à même de se distinguer de différentes parties de l'art vétérinaire agricole avec autant de pureté de netteté et de précision que de science et le savoir de Gilbert furent compensés par cinq médailles gagnées par cinq sociétés différentes pour des prix que ces sociétés avaient proposés. Il entra dans la formation de l'Institut, et fut nommé par le gouvernement pour étudier et diriger les établissements de Sceaux, de Versailles et de Rambouillet. La destruction de ces premiers établissements, et l'absence aux progrès et au perfectionnement de l'agriculture française, furent une douleur dans l'âme de Gilbert qui appréciait mieux que personne les avantages incalculables que le public devait en retirer. L'établissement de Rambouillet, uniquement consacré à l'éducation des mérinos, fut sous tous ses soins; il était convaincu que les préjugés qui régnaient sur cette race précieuse de moutons feraient un jour fleurir notre agriculture, nos fabriques et notre commerce. Gilbert, passionné pour le bien public, avec ce noble dessein qui est la marque caractéristique des âmes fortes et généreuses, cessa, pendant tout le cours de sa vie, de travailler et de s'intéresser à tout ce qui pouvait tendre à l'avantage du public. Il a présenté au gouvernement différentes vues pour l'amélioration de l'agriculture et de l'élevage du cheval. Il a publié, outre les ouvrages couronnés par des académies, différentes instructions, et un Traité

(1) Une seule ode néanmoins où se trouvent des vers semblables à ceux que cite l'auteur de l'article, compense bien quelques hardieses excessives qu'on peut reprocher à la muse satirique de Gilbert. Ses satires, dirigées, non pas seulement contre des écrivains ou des sophistes subalternes, mais contre les corrompus de la secte encyclopédique, auraient eu certes un bien plus grand prix, si elles eussent pu prévenir la révolution amenée par l'influence du philosophisme; mais il a du moins la gloire d'avoir sonné le tocsin contre les philosophes. Il ne tint pas à ses ennemis qu'il ne passât pour un poète médiocre. Cependant, malgré leurs déclamations, l'énergie, la vérité de ses vers et l'harmonie la critique, et a fait de ce poète vigoureux et plein de verve le Juvenal de cette époque. Porte de bonne heure à combattre l'esprit du siècle par un zèle que les circonstances ne firent que développer, il dut sans doute à cette disposition de voir, dans les sociétés académiques, préférer des pièces inférieures aux siennes, à son *Eloge de Léopold, duc de Lorraine*, au *Géne aux prises avec la Fortune*, etc. Mais son attachement aux bons principes et à la religion ne y furent une peine du Roi et la protection de M. de Beaumont, archevêque de Paris, et ce fut ainsi le résultat de la mesure que celui de l'opération du trottoir, nécessaire par une chute de cheval, qui produisit l'absence d'esprit dont les poètes ont tant de fois fait à ce courageux et illustre poète.

es artificielles, 1790, in-8°. , rimé en 1802, qui seul aurait son nom cher aux amateurs griculture. Cet ouvrage, qui a à une époque où les prairies elles étaient peu connues en e, et où le système des assole- était presque entièrement igno- donné à notre culture une im- dont nous avons éprouvé les ts salutaires. Son *Instruction r moyens les plus propres à as- la propagation des bêtes à laine ce d'Espagne, et la conserva- e cette race dans toute sa pu-* 1797, in-8°. , est un petit traité ious utile que le précédent. Il lonué, l'année précédente, son iction sur le claveau des mou- in-8°. ; et ses *Recherches sur uses des maladies charbon- s dans les animaux, et sur les ns de les combattre et de les ur*, qui furent imprimées par de la commission exécutive d'a- ture et des arts, an III, in-8°. oit encore à Gilbert, 1°. *Ins- on sur le vertige abdominal, ligestion vertigineuse des che-*, 1795, in-8°. ;— 2°. *Mémoire : tome du troupeau national de ouillet, la vente de ses laines ses productions disponibles*, , in-4°. ;— 3°. des articles dans icade, le *Magasin encyclopé-*, la *Feuille du cultivateur*, et, M. Rougier la Bergerie, l'article *aux au vert*, dans le tome x *ours d'agriculture* de Rozier. s les personnes qui ont connu rt rendent hommage à ses quali- ciales ; il montra une probité et éaintérêt qui malheureu- nt n'accompagnent pas toujours ont. Il était excellent ami, et ser- e même pour les gens qui lui it inconnus. Le directoire ayant

été autorisé, par le traité de Bâle, à extraire d'Espagne un certain nom- bre de mérinos, Gilbert fut chargé, vers la fin de l'an v (1797), d'aller dans ce pays faire un choix de ces animaux, pour les envoyer en Fran- ce : le zèle qu'il avait montré en rem- plissant une mission aussi importante pour la France, ne fut pas refroidi, mais fut cruellement trompé, lorsqu'il se trouva au sein de l'Espagne, sans secours et sans avoir reçu les fonds qui lui avaient été promis. C'est en vain qu'il rappela ces promesses au gouvernement : abandonné sans pou- voir remplir les marchés qu'il avait contractés, accablé de fatigues et de chagrins, il tomba malade ; le déses- poir s'empara de son ame, et il ter- mina son existence le 21 fructidor an VIII (8 septembre 1800), dans un village de la Castille, où l'auteur de cet article a passé, en répandant des larmes sur les cendres d'un collègue non moins recommandable par ses lumières que par son amour du bien public.

L.—II.

GILBERT (NICOLAS - PIERRE), médecin français, né à Brest en 1751, fit dans sa ville natale, ainsi qu'à Quimper et à Vannes, de bonnes études, et montra une prédilection marquée pour les sciences exactes. Nommé chirurgien-élève de la ma- rine à l'âge de dix-huit ans, il suivit le capitaine Tronjolly dans sa cam- pagne de l'Inde en 1770, et obtint un prix à son retour. Peu de temps après, il se rendit à Paris pour continuer et perfectionner son éducation médi- cale. Sa modique fortune ne lui per- mettant pas de subvenir aux frais de réception exigés par l'université de Paris, il prit ses grades à celle d'An- gers. Revêtu du doctorat, il exerça la médecine à Landernau, à Morlaix et à Rennes. Chassé de cette dernière

ille par les troubles révolutionnaires , persécuté, incarcéré, il rédigea dans la prison un mémoire estimé *sur la concordance entre les nouveaux et les anciens poids et mesures*. Rendu à la liberté, il sollicita l'emploi de médecin ordinaire aux armées: sa demande fut agréée sans difficulté comme sans retard. Le conseil de santé lui donna même un témoignage bien flatteur de satisfaction et de confiance, en le choisissant, au bout d'une année, médecin en chef de l'armée de Sambre-et-Meuse. Lorsqu'on établit en 1796 les hôpitaux militaires d'instruction, Gilbert fut appelé à celui de Paris, avec le titre de médecin en chef professeur: il déploya beaucoup d'activité dans cette carrière, et suppléa par un zèle et une exactitude très louables aux grandes conceptions et à l'éloquence dont il était dépourvu. Il fut réellement utile aux élèves; et cette époque est sans contredit la plus belle, la plus honorable de sa vie. Malheureusement il fut reporté sur un théâtre qui ne lui convenait pas, et il échoua complètement. Médecin en chef de l'armée de St.-Domingue en 1802, il remplit des fonctions analogues, à la grande armée, de 1806 à 1812. Cette place éminente lui fournissait des occasions nombreuses et faciles d'illustrer sa profession et d'acquiescer une brillante renommée; il négligea les unes et les autres. Chargé d'éclairer le gouvernement sur le mérite de ses collaborateurs, il donna presque constamment la préférence à la médiocrité adolatrice et importune, tandis qu'il oublia, persécuta même le mérite embelli par la modestie ou par d'autres qualités non moins estimables. Cette conduite, que rien ne peut excuser, produisit un découragement universel; et la médecine militaire perdit plusieurs hommes qui

auraient continué de l'honorer par leurs talents et leurs vertus. Gilbert mourut à Paris, et reprit son séjour à l'hôpital du Val-de-Grâce. Au commencement de 1814, il éprouva les premiers symptômes de l'inflammation du foie, à laquelle il succomba le 27 décembre suivant. Ses écrits sont fort multipliés ni très importants pendant le style en est assez correct. I. *Plan d'institutions de médecine, des maladies les plus communes chez les gens de guerre par familles, précédé d'un discours sur la médecine morale* in-8°. Un Discours préliminaire de quelques pages est tout à fait de bon dans cet opuscule. II. *Tableau nosologique des maladies internes de caractère qui ont affligé l'armée dans la campagne de Pologne (en 1807) suivi de Réflexions sur les modes de traitement* par les médecins français et allemands. Berlin, 1808, in-8°. III. *Tableau nosologique des maladies internes de caractère qui ont affligé l'armée dans la campagne de Pologne (en 1807) suivi de Réflexions sur les modes de traitement* par le docteur Boeckmann, préface et des notes de Gilbert, Erfurt, 1808, in-8°. IV. *Tableau nosologique des maladies internes de caractère qui ont affligé l'armée dans la campagne de Pologne (en 1807) suivi de Réflexions sur les modes de traitement* par le docteur Boeckmann, préface et des notes de Gilbert, Erfurt, 1808, in-8°. V. *Tableau nosologique des maladies internes de caractère qui ont affligé l'armée dans la campagne de Pologne (en 1807) suivi de Réflexions sur les modes de traitement* par le docteur Boeckmann, préface et des notes de Gilbert, Erfurt, 1808, in-8°. VI. *Tableau nosologique des maladies internes de caractère qui ont affligé l'armée dans la campagne de Pologne (en 1807) suivi de Réflexions sur les modes de traitement* par le docteur Boeckmann, préface et des notes de Gilbert, Erfurt, 1808, in-8°. VII. *Tableau nosologique des maladies internes de caractère qui ont affligé l'armée dans la campagne de Pologne (en 1807) suivi de Réflexions sur les modes de traitement* par le docteur Boeckmann, préface et des notes de Gilbert, Erfurt, 1808, in-8°. VIII. *Tableau nosologique des maladies internes de caractère qui ont affligé l'armée dans la campagne de Pologne (en 1807) suivi de Réflexions sur les modes de traitement* par le docteur Boeckmann, préface et des notes de Gilbert, Erfurt, 1808, in-8°. IX. *Tableau nosologique des maladies internes de caractère qui ont affligé l'armée dans la campagne de Pologne (en 1807) suivi de Réflexions sur les modes de traitement* par le docteur Boeckmann, préface et des notes de Gilbert, Erfurt, 1808, in-8°. X. *Tableau nosologique des maladies internes de caractère qui ont affligé l'armée dans la campagne de Pologne (en 1807) suivi de Réflexions sur les modes de traitement* par le docteur Boeckmann, préface et des notes de Gilbert, Erfurt, 1808, in-8°.

e hyperzoodynamie et azoosie, suivant qu'elles sont dues à l'excitation ou à la dépression des forces vitales. III. *Histoire médicale de la fièvre jaune française à St.-Dominique l'an x*, ou *Mémoire sur la fièvre jaune, avec un aperçu de la pratique médicale de cette colonie*, Paris, an xi (1805), in 8°; en allemand, avec des notes, E. Aronsson, Berlin, 1806, Gilbert, ayant séjourné très longtemps en Amérique, n'a fait que voir la fièvre jaune; il la regarde comme une fièvre rémittente et très intense, et lui refuse le caractère contagieux. Cette opinion n'a pas un bien faible poids; et le docteur Fournier a eu raison de dire que l'âge dans lequel elle est énoncée mérite aucune confiance quant à la partie clinique. Toutefois l'estime topographique de St.-Dominique n'est pas dépourvue d'intérêt. IV. *Théories médicales modernes réconciliées entre elles et rapprochées de la médecine d'observation*, Paris, an vii. Pour faire apprécier une édition décorée de ce titre ambigü, ne suffit-il pas de dire qu'elle est composée de 20 pages in-8°? Il est injuste de passer sous silence les services de médecine légale fournis par Gilbert à l'Encyclopédie méthodique: ses notes sont rédigées avec soin et avec exactitude. M. Gasc a publié dans le tome LII du Journal général de médecine une *Notice historique sur V. P. Gilbert*, laquelle laisse à désirer plus de vérité dans les faits et plus de correction dans le style.

GILBERT, surnommé *de la Roche*, naquit à Poitiers vers l'an 1141. Après avoir fait ses premières études dans cette ville, il alla les terminer sous les maîtres fameux

qui dirigeaient les écoles de Chartres et de Laon. La régularité de sa conduite et la gravité de ses mœurs répondaient à son ardeur pour les sciences. On récompensa son mérite par la chancellerie de l'église de Chartres: les fonctions de l'enseignement étaient attachées à cette dignité, et il s'en acquitta avec beaucoup de succès. Sa réputation le fit appeler à Paris pour y remplir une chaire de dialectique et de théologie: il se mit à la tête des *réalistes*, et triompha avec d'autant plus de facilité du parti des *nominaux*, que celui-ci venait d'éprouver un cruel échec par la condamnation d'Abailard, qui en était le chef. On prétend que ce fameux dialecticien, ayant aperçu Gilbert dans l'assemblée de Sens parmi ses juges, l'apostropha par ce vers d'Horace:

Nam tua res agitur paries cum proximus ardet;

application qui fut regardée depuis comme une prédiction de ce qui devait lui arriver. Nommé en 1141 à la scolastique de Poitiers, il eut à peine occupé cette chaire l'espace d'un an, que ses concitoyens l'élevèrent pour leur évêque. Gilbert avait la manie de traiter toutes les questions suivant la dialectique des écoles. Il s'avisait de mêler des opinions philosophiques dans ses sermons. On fut scandalisé d'entendre sortir de sa bouche, dans un synode, des propositions peu conformes au langage commun. Deux de ses archidiacres, Calon et Arnaud, dont le dernier était surnommé à bon droit *qui ne rit pas*, allèrent le désérer à Eugène III, pour lors à Sienna, et qui se préparait à passer en France: ils alarmèrent Saint Bernard, encore tout brillant de l'éclat que jetait sur sa personne la victoire qu'il venait de remporter sur Abailard. L'évêque de Poitiers comparut au concile de Pa-

ris en 1147. Les propositions soumises au jugement de l'assemblée étaient, 1°. que l'essence divine n'est pas Dieu; 2°. que les propriétés des personnes divines ne sont pas les personnes mêmes; 3°. que les attributs divins ne tombent pas sur les personnes divines; 4°. que la nature divine ne s'est pas incarnée, mais la personne du Verbe; 5°. qu'il n'y a point d'autres mérites que ceux de J.-C.; 6°. que le baptême n'est réellement conféré qu'à ceux qui doivent être sauvés. Gilbert, interpellé sur ces six propositions, mit tant d'adresse et de subtilité dans ses défenses, que les Pères embarrassés renvoyèrent l'affaire à un autre concile qui se tint l'année d'après à Reims, où il souscrivit à sa condamnation. Ce prélat, rendu à son diocèse, s'occupait d'instruire ses peuples, de décorer les églises, d'enrichir de nouveaux livres la bibliothèque de St.-Hilaire, et de faire fleurir les sciences dans son clergé. Il mourut, en 1154, universellement regretté. Du très grand nombre d'ouvrages qu'il avait composés, et que l'on conserve encore dans les bibliothèques, on n'a imprimé que les quatre suivants : I. Un *Commentaire* sur le livre de la Trinité de Boèce, dans l'édition générale des œuvres de ce philosophe, Bâle, 1470, in-fol. Il est plus difficile à entendre que le texte même. II. Une *Lettre* à l'abbé de St.-Florent de Saumur sur un cas de conscience, dans le 1^{er} vol. des *Anecdota* de dom Martène. III. Un *Traité* philosophique des six principes, dans les anciennes éditions d'Aristote, où l'on n'est guère tenté d'aller le chercher, quoiqu'il ait eu beaucoup de vogue autrefois, et qu'il ait servi de texte à plusieurs Commentaires. IV. Un *Commentaire sur l'Apocalypse*, Paris, 1512, in-8^o,

avec d'autres interprètes. Livre. Gilbert de la Porrée; il avait de la pénétration; il manque de méthode; il veut de tout ramener aux opinions titulaires de l'école. Son style est dur, sec et embarrassé.

GILBERT *Philarète*, bourgeois. Voy. Fucus (XVI).

GILBERT DE SEMPRINGHAM, fondateur de l'ordre des Hospitaliers, naquit en Angleterre au comté de Northampton, vers 1084, peu de temps après la conquête. Il eut pour père un chevalier de Sempringham, chevalier d'une illustre famille. Les défauts du temps représentent Gilbert disgracié de la nature du côté de la science. Mais ces défauts, disent-ils, sont compensés par un beau caractère, une âme noble, et des vertus qui luy ont valu plus de lustre encore à sa vieillesse. Il fut destiné, dès l'enfance, à l'état ecclésiastique. Lorsqu'il eut acquis ses humanités en Angleterre, ses parents le firent passer en France pour continuer ses études dans des universités où il jouissait d'une grande réputation. Gilbert y entendit les meilleurs maîtres, et retourna dans son pays avec une instruction aussi étendue qu'il pouvait l'avoir alors; mais il fut encore plus de piété que de science. Aussitôt après son retour, il se mit sous la discipline de Robert de Melton, qui avait quitté la place de docteur d'Angleterre pour être évêque de Hereford. Peu de temps après, pour la jeunesse, une épidémie se prit à lui-même la peine de l'étude. Il fut ordonné prêtre par son oncle, le successeur de Blunt au siège de Hereford, qui le fit son pénitencier, et le fit voir la règle de St. Augustin observée par ceux qui la pratiquaient. Gilbert imagina de fonder un ordre, où il put la faire revivre. I

monastère à Sempringham, de sa famille. Pour en fondre les statuts, il puisa dans la règle de saint Augustin et dans celle de saint Benoît. Lorsque le monastère fut consacré, il y eut réuni des religieux, et en prit la même profession, et en prit le nom. L'ordre fut appelé *Sempringham*, du lieu où il avait été fondé, et des *Gilbertins*, du nom de son fondateur. Gilbert ne négligea rien pour fructifier cette œuvre sainte : elle n'a jamais été traversée dans ses progrès. Des laïcs, qu'il avait convertis, se soulevèrent contre lui ; et il fut obligé de se démettre de son évêché. Alexandre III. Le pape, après avoir pris des informations sur les troubles, de concert avec le roi d'Angleterre. Gilbert fut promis dans l'affaire de St. Edmunde de Cantorbéry. Néanmoins il mourut paisiblement sa longue carrière, de son vivant, comptant plus de cent ans de son institut, tant qu'il y eut encore de femmes, où la règle fut observée par plus de sept cents religieuses, et par plus de onze cents religieux. Avant de mourir, se démit de son évêché, et fit élire Roger, son disciple, auquel il fut le premier à se soumettre et à obéir. Il mourut en 1189, la même année que Henri II, étant âgé de cent ans. Innocent III, en 1202, perdit l'honneur de la mémoire de Gilbert. Peu d'années après, son nom fut effacé dans les martyrologes. Les ouvrages qu'on cite de lui, sont : I. *Statuts des Gilbertins*, dans le *Constitutum Anglicanum* publié en 1661. II. Un livre intitulé *Statuts à ses frères*. III. Des sermons sur diverses personnes. L.—Y.

ROBERT DE VOISINS (PIERRE) naquit le 16 août 1684, d'une très noble famille de magistrature. Il

était, par sa mère née Dongois, parent de Boileau-Despréaux. Il commença, suivant l'usage de ce temps-là, sa carrière, en plaçant comme avocat dans plusieurs juridictions, et remplit ensuite avec distinction la place d'avocat du roi au Châtelet, puis devint conseiller au parlement. Sa réputation l'avait précédé au conseil d'état, où, comme maître des requêtes, il fut chargé de rapporter les affaires les plus importantes. Son mérite et ses talents fixèrent l'attention du régent, qui le fit entrer au conseil royal des finances, qu'il venait d'établir. Rappelé au barreau par son inclination naturelle, M. Gilbert obtint, en 1718, une place d'avocat général au parlement de Paris, où son éloquence mâle et sévère, son noble caractère, brillèrent jusqu'en 1739, époque de sa démission. Indépendamment des extraits de ses plaidoyers, conservés dans le *Journal des audiences*, on en possédait dans sa famille plus de 60, écrits de sa main, dont beaucoup étaient relatifs à la constitution *Unigenitus*, ou bien avaient pour objet la suppression d'écrits publiés pendant la grande querelle ecclésiastique de cette époque. Il montra dans toutes les occasions un zèle remarquable à défendre le principe de la fidélité due par les sujets à leurs souverains, et à combattre quelques prétentions exagérées de la cour de Rome. Le 22 juillet 1729, le parlement rendit un arrêt portant suppression d'une feuille, imprimée pour l'office de Grégoire VII, avec injonction à tous supérieurs de corps et communautés séculières de tenir la main à ce qu'il n'en fût fait aucun usage. Le discours de l'avocat général Gilbert de Voisins fut imprimé avec l'arrêt. Il porte principalement sur les termes dans lesquels la légende de ce pontife, donnée par Le-

voit XIII, parle de l'excommunication de l'empereur Henri IV. « On savait, dit ce magistrat, que Grégoire VII, si célèbre par ses différends avec l'empereur Henri IV, est celui des papes qu'on a vu pousser le plus loin les prétentions ultramontaines; mais on ne s'attendait pas à voir entrer dans son éloge, et célébrer dans un office ecclésiastique, l'excès où le conduisirent des principes si dangereux..... Est-ce donc le chef-d'œuvre de son zèle d'avoir entrepris de priver un roi de sa couronne et de délier ses sujets du serment de fidélité? et pouvons-nous voir sans douleur qu'on appuie sur un fait, si digne d'être enseveli dans l'oubli, les titres qu'on lui donne de défenseur de l'Église, de restaurateur de sa liberté, de rempart de la maison d'Israël?... Souffririons-nous qu'à la faveur de ce prétendu supplément du Bréviaire romain, on mît dans les mains des fidèles..... ce qui tend à ébranler les principes invariables et sacrés de l'attachement des sujets à leurs souverains, et ce qui blesse les maximes que l'on a toujours maintenues dans ce royaume très chrétien, avec la constance la plus invincible? » Ce fut en faveur de son fils que M. Gilbert se démit de la charge d'avocat général: il profita de ses loisirs pour entreprendre le dépouillement de l'immense recueil des manuscrits de Brienne. Une copie de cette collection précieuse, due aux soins d'Antoine de Coménié, secrétaire-d'état, était tombée entre ses mains: mais trouvant avec raison que le défaut de table la rendait presque inutile, il braya la fatigue d'un travail aussi fastidieux (1); et loin de chercher à s'en faire un

mérite, il répéta souvent qu'il n'avait été pour lui seulement pendant dix-huit ans en composa un répertoire qui forme trois gros volumes entièrement écrits de sa main. Le 20 mai 1740, le roi le nomma conseiller-d'état, puis premier avocat au grand-conseil pour la vie. Ayant eu la douleur de perdre son fils, devenu président du parlement et mort en 1754 à 58 ans, il était exilé une partie de son temps; il composa lui-même l'éloge de son fils chéri, qui laissait de lui des manuscrits grets dans la magistrature. M. Gilbert fut nommé premier avocat des dépêches par le roi, quelques jours avant l'avis d'un mariage. Il fut élu par le conseil éclairé. Souvent même appelé par le gouvernement de France, de mémoires particuliers, il partit à presque tous les voyages utiles qui ont paru de son temps. Il n'est qu'en 1787 que son fils, élevé par lui, fit imprimer ses *Mémoires sur les moyens de s'attacher aux protestants en France, composés de l'ordonnance de Louis XV, par M. Gilbert*, conseiller d'état. Il mourut le 20 avril 1761, à 61 ans. Son épitaphe, composée par Le Beau, et placée dans l'église de Séverin de Paris, retracée avec élégance ses vertus de magistrat et comme honneur de Pierre-Paul GILBERT DE LAUNAY, son petit-fils du précédent, avocat du roi au parlement, et avoir passé ensuite de greffier en chef du parlement à celle de président du parlement fut, en novembre 1793, par suite de la révolution, sa mort, la bibliothèque de

(1) Fontette attribue à Lancelot la table qui existe en 2 vol. in-fol. à la bibliothèque du Roi.

le sa famille, a été entièrement ée.

L—P—E.

BERT DES MOLIÈRES. *Voy.*

CHRIST (EBÉNÉZER), médecin, en 1707, à Dumfries, en , où il mourut en 1774, n'est que par l'ouvrage suivant : *The sea-voyages in medicine*, Londres, 1759, in-8° ; ce traité, dont il plusieurs éditions, a été traduit français, par Bourru, docteur de la faculté de médecine de Paris, sous le titre d'*Utilité des es sur mer*, etc., Londres, in-8°. Cette production, extrême-ment faible sous tous les rapports, but de fixer l'attention des médecins sur les avantages de la navigation le traitement de la consommation de plusieurs autres maladies pures et nerveuses. L'auteur y cite un assez grand nombre de cas qu'il dit avoir opérées par le moyen des voyages maritimes. Mais ses observations sont trop vagues et trop incomplètes pour être sur des preuves invincibles, surtout de ce moyen, très en usage chez les anciens, et beaucoup trop répandu parmi nous. L'auteur a condensé dans un *Appendix*, des conclusions pratiques importantes sur l'usage des bains dans les fièvres aiguës.

CH—T.

GILDAS (ST.), surnommé l'*Albanien* ou l'*Écossais*, et que Mathieu de Westminster appelle aussi l'*Historien*, était issu du sang royal d'Angleterre, et avait été disciple de St. Germain. Il fit ses premières études dans sa patrie, puis passa dans les pays étrangers, où les saintes lettres étaient enseignées par des maîtres habiles, et sa doctrine était plus pure, l'Angleterre n'étant pas encore tout-à-fait infectée du pélagianisme dont elle avait

été infectée. Peut-être aussi Gildas avait-il voulu se dérober aux troubles qui désolaient ce pays. Quoi qu'il en soit, il mit son voyage à profit, et en revint avec des connaissances fort étendues dans les sciences que l'on cultivait alors, et avec une ample provision de bons livres. Le desir de mener une vie plus parfaite, et de se livrer en liberté à la contemplation, le porta à se retirer dans la solitude. Les uns disent qu'il suivit S. Cadoc, abbé de Llancarvan, dans des îles désertes⁽¹⁾ ; d'autres, qu'il choisit un lieu sauvage, où il put tenir ses vertus cachées : mais le bruit de sa sainteté se répandit bientôt dans tout le voisinage, et l'on accourait en foule pour être témoin d'une vie si pénitente, et pour l'entendre parler des choses du ciel. Les historiens du temps lui attribuent l'esprit prophétique. Il avait composé beaucoup d'ouvrages, dont quelques-uns, dit-on, existent encore dans la bibliothèque publique de Cantorbéry. Les principaux sont : I. *Une concordance des Évangiles*. II. *Les Actes de St. Germain et de St. Loup*. C'est vraisemblablement la relation de l'apostolat de ces deux saints en Angleterre. (*Voy. GERMAIN d'Auxerre*.) III. *Traité des premiers habitants de la Grande-Bretagne*. IV. *Histoire des Bretons*. V. *Des Prédications en vers*, qu'on dit s'être vérifiées. VI. *Deux Commentaires*, aussi en vers ; sur le vr. livre des *Décrétales*. St. Gildas l'Albanien mourut le 29 janvier de l'an 512.

L—Y.

GILDAS (S.), surnommé le *Badonique* ⁽²⁾, abbé et fondateur du

(1) Il paraît qu'ici S. Gildas l'Albanien est pris pour S. Gildas de Rhuis. Le premier était mort en 512, et S. Cadoc vivait encore en 571, 58 ans après. Il est difficile que celui-ci ait été le maître d'un homme mort si long-temps avant lui.

(2) Parce qu'il acquit l'année où les Bretons remportèrent une victoire complète sur les Saxons, près du mont Badon, aujourd'hui *Bannisdown*.

monastère de Rhuis, eut pour père un seigneur breton. La conformité de nom, presque de temps (1), d'études, et de sainteté avec le précédent, ont fait confondre ces deux personnages, attribuer à l'un des circonstances qui n'appartiennent qu'à l'autre, et ont répandu sur leur histoire réciproque une obscurité difficile à dissiper. Il paraît qu'on doit placer la naissance de S. Gildas le *Badonique* à l'an 494 (2), quoique Moréri la recule jusqu'en 520. Gildas de Rhuis fut mis dès sa première jeunesse sous la discipline de S. Illut, et élevé dans le monastère de ce savant et saint abbé. Il s'y forma à la piété et à l'amour de l'étude. On dit qu'il y reçut l'ordre de prêtrise, et qu'il passa ensuite dans la partie septentrionale de l'Angleterre, où il convertit des païens et des hérétiques. La dévotion lui fit entreprendre le voyage de Rome et de Ravenne pour y visiter le tombeau des saints Apôtres et celui de S. Apollinaire. Enfin il vint fixer son séjour dans l'Armorique, ou petite Bretagne, aux environs de Vannes, et y construisit le monastère de Rhuis, qui a subsisté jusqu'à ces derniers temps. Après y avoir réuni un nombre suffisant de religieux, et établi une bonne discipline, il se retira de l'autre côté du golfe dans une grotte solitaire, pour s'y livrer avec plus de liberté à la prière et aux exercices d'une vie pénitente. Cela ne l'empêchait pas de visiter quelquefois le monastère pour y entretenir la ferveur, et de donner ses soins à la direction des personnes pieuses qui avaient recours à lui. Il

(1) Gildas l'Albanien n'étant mort qu'en 512, et Gildas *Badonique* étant né en 494, ils peuvent être regardés comme contemporains.

(2) Belle place la victoire remportée sur les Saxons au mont Badon la quatrième-vingt-troisième année après l'invasion de ces peuples, laquelle eut lieu en 516. La victoire des Bretons et la naissance de S. Gildas *Badonique* dateent donc de 494.

mourut dans l'île d'Houatlon Ussérius, et selon d'autres. Il y a une Vie de S. Gildas du XI^e. siècle par un religieux sur des pièces tirées des archives de l'abbaye : les deux Gildas y sont confondus. Cette Vie est dans les Bollandistes. On en a donné une édition plus exacte dans ses *Acta SS. ordinis Benedicti* ; elle se trouve aussi dans les *Vies des SS. de Bretagne* de Lobineau. Voyez aussi l'His-toire de ce pays par le même, et les *Mémoires de D. Morice*. S. Gildas est parvenu à la ville de Vannes, et le martyrologe fait mention le 29 janvier. On le confond avec le précédent dans le pays de Galles en plusieurs endroits, ou selon d'autres auteurs, ou selon d'autres. Ce dernier ajoute qu'il tira dans une île déserte nommée *Hulms*, située dans le canal de la mer, mais qu'obligé de l'abandonner à cause des fréquentes incursions des pirates, il vint dans l'abbaye de *tonbury*, où il passa le reste de ses jours. On le regarde comme un ancien écrivain de la Grande-Bretagne dont il nous soit resté quelque chose. Il est auteur d'une *lettre* sur la ruine de la Grande-Bretagne intitulée *excidio Britanniae*, publiée par d'Acosta (1525, in-8^o), et par Polydore - Virgile, Bâle, 1525, in-8^o ; elle est aussi insérée dans la Bibliothèque des Pères, et dans les *Rerum Anglicarum veteres*, de Gale, 1687, in-4^o, en français par le traducteur de Londres, 1625, in-12. Cette lettre est divisée en deux parties : la première, Gildas reproche aux princes et aux grands le désordre de leur gouvernement, et donne un précis de la Grande-Bretagne

des Romains jusqu'à son dans la deuxième, intitulée *tio cleri*, il se plaint du rent et des vices du clergé, et point à attribuer à une juste de Dieu tous les maux causés par l'invasion des barbares. II. encore de Gildas des *Canons Réglemens de discipline à de l'Irlande*, recueillis, par d'Achery, tome IX de son . — Un troisième GILDAS, glais, et de l'ordre de S. Berriassait vers l'an 860, et avait plusieurs ouvrages historiques dont la perte serait à regretter. Ses ouvrages ne sont pas remplis de faits *abfuisse illa prodigiosa i temeritas, imò mentiendi laudem nullis unquam sæcurandam obtinuisse*, dit Pits,

L—Y.

GILDON, rebelle, gouverneur d'Afrique sous le règne d'Arcade d'Honorius, était frère de Théodose, qui suscita la guerre dans l'Afrique en 373. Le comte Théodose y commandait à cette époque. Gildon fit de la conduite de Gildon un mauvais exemple au comte Théodose, qui se conduisit fidèlement jusqu'au temps de la mort d'Arcade, contre lequel il ne se révolta pas. Cependant, après la défaite de l'usurpateur, Gildon se révolta, et reconnut Théodose d'Honorius, à qui Théodose avait laissé l'Afrique en partant. Gildon, à toutes les passions qu'il avait, dissimuler jusqu'à ce jour, était avare, cruel et débauché, et se fit un appui de l'eunuque Eutrope qui gouvernait la cour d'Honorius, et dont il préférait la protection au gouvernement de Stilticidius d'Honorius : il fit re-

connaître l'autorité d'Arcade en Afrique; mais les Africains et les soldats désavouèrent sa conduite auprès d'Honorius : celui-ci le traduisit devant le sénat de Rome, et on conclut à déclarer la guerre au rebelle et à punir sa trahison. Cependant les moyens manquaient, lorsque la violence de Gildon fournit des armes contre lui; il voulut entraîner son frère Mazascel dans sa révolte, et sur son refus il attenta à sa vie, et fit massacrer ses deux fils. Mazascel s'enfuit en Italie, où il fut jugé propre à servir l'Etat en satisfaisant ses propres ressentiments; il s'embarqua à Pise avec une armée de six mille hommes, débarqua en Numidie, et marcha droit contre Gildon, qui l'attendait à la tête de soixante-dix mille hommes. A la vue de ces forces redoutables, Mazascel se repentit de s'être avancé; enfin rassuré, disent les historiens, par une vision miraculeuse, il s'approcha de ses ennemis, parla avec douceur aux premiers qu'il rencontra; reconnu par plusieurs officiers qui le chérissaient, il en est insensiblement entouré, bientôt toute l'armée de Gildon l'abandonne, et passe sous les ordres de son frère. Dans cette détresse, l'usurpateur gagna la côte, et se jeta sur un vaisseau : une tempête le força de revenir au port de Tabraca, près d'Hippone, où il fut pris, accablé d'outrages et jeté dans un cachot. Tandis qu'on attendait les ordres de l'empereur pour décider de son sort, il prévint son arrêt, et s'étrangla lui-même en 398. Le triomphe de Mazascel fut de courte durée : soit que ce succès excitât la jalousie de Stilicon, soit que celui-ci doutât de la fidélité de Mazascel, il le fit surprendre sur un pont près de Milan et jeter dans l'eau la même année.

L—S—Z.

GILDON (CHARLES), écrivain anglais, né en 1665 à Gillingham près de Shaftesbury, dans le comté de Dorset, de parents catholiques romains, fut envoyé faire ses études au collège des Anglais, à Douai. Sa famille le destinait à la carrière ecclésiastique, qui n'était pas sa vocation. De retour dans sa patrie et devenu son maître, il commença par venir dissiper à Londres la plus grande partie de son bien, qui était considérable. Il épousa à 25 ans une femme sans fortune, dont il eut plusieurs enfants; et, réduit bientôt à l'indigence, il se fit auteur par nécessité. Il n'a écrit qu'en anglais : son premier essai fut un recueil de 500 lettres, sous le titre de *Postillon dévalisé*, Londres, 1692. Il donna ensuite quelques traductions, et publia en 1695 un ouvrage impie de Charles Blount, les *Oracles de la raison*, auquel il ajouta une notice sur la vie de l'auteur, contenant une pompeuse apologie du suicide, 1695, in-12. Après avoir passé ainsi de la doctrine catholique à l'incrédulité, il revint au déisme, comme à un terme moyen. Son *Manuel du déiste*, ou *Examen rationnel de la religion chrétienne, avec des observations sur Hobbes, Spinoza, les Oracles de la raison*, etc., publié en 1705, est le meilleur de ses ouvrages, s'il faut en croire Leland (*Vies des écrivains déistes*, tom. 1, pag. 45). Gildon a donné au théâtre quelques tragédies écrites d'un style emphatique, et des comédies qui furent reçues froidement. C'était un homme d'une vaste littérature, mais d'un esprit médiocre, qui s'essaya dans presque tous les genres d'écrire, et n'eut d'éclat dans aucun; ce qui ne l'empêchait pas de montrer un goût extrêmement sévère à l'égard des ouvrages de ses contemporains. C'est ainsi qu'il se permit (1714) quelques

critiques sur un chef-d'œuvre de cheveux enlevés, qui en retour l'accabla au nis dans la *Dunciade*. C'est comme critique que l'on a vu avoir montré le plus d'opinion est confirmée par ce que porte que Pope était personnellement employait à écrire a aussi de Gildon une vie, 1710, une Grammaire. Traité intitulé *l'Art de la poésie*, 1718, 2 vol. in-8, telles qu'elles ont été publiées par le duc de Buckingham son *Essai sur la poésie de Roscommon* dans les traductions en vers, Lansdown sur les épreuves éclaircies et expliquées. Il mourut le 12 juin 1723, naturelle, quoique dans Charles Blount, 51 ans; il eût déclaré qu'il tenait pour comme lui.

GILLETTE (YVES) magicien, vivait sous le règne de Charles VI; il s'était marié à une fille nommée Marie de la Rivin Hemery, serrurier, Floret, clerc, et leur fils fut initié à ses sortilèges, ou impostures. Il prétendait faire commerce avec les esprits, et disait qu'il avait à ses ordres des diables qui exécutaient tout ce qu'il leur commandait. Il offrait par des paroles magiques de rendre alors était en démence. On le regardait comme un homme débauché, dit Juvénal des Ursins, qui essayerait et souffrirait de la part de ses voisins; ils demandèrent qu'il baillât douze hommes à la potence; et voulant sans dou-

(1) D'autres le nomment *Pi des Ursins*, auteur à peu près contemporain.

le leur pouvoir, en faisant leurs chalues : mais « rien ne dit le même historien. Ils allèrent pour s'excuser que les douanes avaient fait le signe de la croix : qui avait empêché l'effet du sort. L'un d'eux, interrogé par le roi de Paris, convint de la fourberie ; le magistrat les fit saisir, et « le 15 mars 1403 ils furent punis par le roi de la punition preschée et les punitions de la croix, c'est-à-dire *ards et* ». Ce ne fut pas du moins pour eux ; car ils avaient prouvé, qu'il n'y avait rien à douter, qu'il s'en fallait qu'ils le fussent. L—r.

ANÈS, ou plus correctement *Anès*, navigateur portugais, de Lagos. Homme de sens et de courage, il fut un de ceux qui servirent les desseins de l'infant dom Henri de Portugal, occupé de pousser le long de la côte d'Afrique. En 1433 il essaya de doubler le cap Bojador, que l'on regardait comme l'extrémité du monde. Sa première tentative ne fut pas heureuse ; quoiqu'Anès eût garanti au prince le succès de l'entreprise. Écarté de la côte par la tempête, et jeté sur les îles Canaries, Anès s'empara, avec de quelques naturels qu'il ramena en Portugal. Henri, indigné de sa déroute, le reçut avec tant de disgrâce, pour réparer sa faute, qu'il lui jura de périr ou de réussir ; et partit la même année. Cette tentative couronna ses efforts, et sa nouvelle ardeur au prince Henri de Portugal. L'année suivante, en 1434, il alla quatre-vingt-dix milles au nord que le cap Bojador. Il fit son troisième voyage en 1435, et arriva au 21°. degré de latitude : le manque de provisions le força de retourner à Lagos. Dans ces deux voyages les Portugais avaient pour-

suivi les Maures sans en saisir un seul, et avaient donné à un lieu le nom d'*Angra dos cavallos*, parce qu'ils y avaient débarqué des chevaux, et à un autre celui d'*Angra dos ruivas*, à cause de la grande quantité de phoques qu'ils y tuèrent, et dont ils rapportèrent les peaux, qui devinrent un objet de commerce et encouragèrent à tenter d'autres entreprises. Anès, après être resté plusieurs années à Lagos sans reprendre la mer, fut en 1445 un des négociants de cette ville qui se formèrent en compagnie pour équiper six caravelles, destinées à trafiquer le long des côtes d'Afrique nouvellement découvertes. Cette expédition fut commandée par Lançarot. Anès fit un nouveau voyage en 1446, et fut chargé l'année suivante, par l'infant, d'aller à Gomera, l'une des Canaries, remettre des prisonniers qui en avaient été enlevés contre la foi des traités. Il relâcha au cap Verd, où les nègres lui tuèrent cinq hommes : il s'en vengea sur les Maures à Arguin, où il fit esclaves quarante-huit habitants. En repassant par l'île de Palma, il voulut prendre deux femmes à son bord : assailli par les naturels, il eût péri si Diégo Gonzalès, un de ses officiers, ne l'eût sauvé par des prodiges de valeur. Anès retourna ensuite à Lagos, où la dignité d'amiral que lui avait conférée le prince, lui donna occasion de contribuer aux progrès ultérieurs des découvertes.

E—s.

GILBERT (JEAN - ÉMANUEL), célèbre médecin et naturaliste français, naquit à Lyon, le 21 juin 1741. Destiné par ses parents à l'état ecclésiastique, il éprouva autant d'aversion pour les lucubrations de la théologie que d'attrait pour les sciences exactes. Charmé des démonstrations anatomiques, par lesquelles on ter-

minait communément le cours de philosophie dans les grands collèges de France, il sentit pour l'art médical un goût, qui bientôt devint une passion; et il alla, en 1760, l'étudier à Montpellier. Après deux ans de séjour dans cette ville savante, il défendit, sous les auspices de Charles Leroi, une thèse *Sur la puissance de la nature pour la guérison des maladies*. Reçu docteur, il revit sa patrie, et choisit, pour exercer sa profession, le petit village de Chazay, où il trouvait les moyens d'appliquer utilement les grandes connaissances qu'il possédait en histoire naturelle, et surtout en botanique. Le ministre de Portugal et celui de Pologne demandèrent en même temps à l'immortel Haller un sujet capable de fonder une école de médecine. Gilibert fut proposé; il opta pour la Pologne, et partit en 1775. Il signala son arrivée à Grodno par l'établissement d'un beau jardin botanique, et par des leçons de médecine clinique qui attirèrent un nombreux concours d'élèves. Gilibert suivit l'université lorsqu'elle fut transférée à Wilna, et remplit honorablement les chaires d'histoire naturelle et de matière médicale. L'âpreté du climat lithuanien et le zèle infatigable du professeur avaient fréquemment altéré sa santé depuis neuf années. Une fièvre catarrhale adynamique le conduisit aux portes du tombeau. A peine convalescent, il eut à soutenir une cruelle épreuve: un ministre tombé dans la disgrâce par l'éclat et le scandale de ses prévarications, lui imputa sa chute, et lui suscita une foule d'ennemis dangereux. Tant de contrariétés accablèrent son courage, et lui firent détester le ciel de la Pologne. Il sollicita sa retraite; et, malgré la rigueur des finas, il se mit en route au mois de février 1783, vivement regretté de ses disciples, et

du bon roi Stanislas, qui constamment témoigné une confiance particulière. Le retour de Gilibert à Lyon fut une véritable victoire pour lui, et pour ses collègues, qui s'empressèrent de lui offrir des preuves multipliées d'estime, de confiance et d'amitié. Il fut élu directeur de l'hôtel-dieu, médecin des maladies épidémiques, professeur au collège de médecine, membre de l'académie de la société d'agriculture. Les honneurs dont il jouissait, furent troublés par des orages politiques. Nommé député au commencement de l'année 1791, de Lyon, il se conduisit avec une sagesse vertueuse et éclairée. Ces qualités furent fréquemment alors des objets de proscription: Gilibert fut dans un cachot. Rendu à la liberté, il n'en goûta pas long-temps le fruit. La commission départementale le choisit pour la présider pendant le mémorable siège de Lyon. Ne pouvant pas survivre à la ruine de son pays, il brûla deux amoncellements de poudre sur sa poitrine sans pouvoir se tuer, et de fuir, séparé des siens, et de tout, il erra d'asile en asile, combattant contre une borne insurmontable. Le sommeil le forçait de s'arrêter quelquefois un gîte dans l'épaisseur des forêts, et de se couvrir pour éviter les grandes rosées de la nuit, et verser au mois de décembre des pluies glacées. Après dix ans d'exil et de persécutions, il revint dans sa chère patrie, honoré par son pays pour son courage, et pour ses rares talents. La chaire de médecine naturelle à l'école de médecine fut décernée; et certes Gilibert n'était plus digne de l'occuper. Il reprit le cours de l'année 1810, interrompu par des accès d'une fièvre régulière, et par de vives douleurs qui annonçaient indubitablement

ls dans la v : souffrances pr ent aigrir son ca- patience. Enfin , septembre 1814, i marche sur ses rages estimés : I. de M. de Sau- des dissertations ont remporté les ntes académies , ou commentés par 1, 1770, deux vol. e de l'éditeur sur cenaires, considé- se de la dépopula- rmine cet utile re- ie médicinale, ou dérée comme nui- Neuchatel, 1772, est à cette produc- ans sa charmante , que Gilibert dut ge d'être distingué ; qui cite honora- -philosophe lyon- iothèques anatomi- : « L'auteur, dit- bleau fidèle et an- us qui déshonorent peint des plus vi- rance, le mono- sme et la mauvaise is, des chirurgiens ix - mêmes. » Les lique, les amélio- pose, révèlent un l a publié de nou- ents à ses premiè- se lettre adressée, t, de Lausanne, et ers journaux. III. , Grodno, 1781, V. *Indagatores na-* ; Wilna, 1781, in- um botanicum in iversitatis Filnen-

sis *peractum*, Wilna, 1782, in-12. Personne n'a répandu plus de lumière que Gilibert sur l'histoire naturelle de la Pologne : il a fait connaître quelques minéraux, plusieurs animaux et une immense quantité de plantes, qui jusqu'alors avaient été mal observés, ou ne l'avaient pas été du tout. VI. *Prælectiones Antonii de Haen*, Lyon, 1784, deux vol. in-4°. Ces leçons du professeur de Vienne sont enrichies, par l'éditeur, d'une préface, et d'une table analytique qui sert de commentaire au texte. VII. *Caroli Linnæi, botanicorum principis, Systema plantarum Europæ*, Lyon, 1785, 4 vol. in-8°. VIII. *Caroli Linnæi Fundamentorum botanicorum pars prima*, Lyon, 1786, deux vol. in-8°. On préfère à ces fragments, à ces choix, toujours un peu arbitraires, les œuvres originales, pures et complètes du savant naturaliste suédois. IX. *Abrégé du Système de la nature de Linné*, Lyon, 1802, in-8°. Ce premier volume, composé de 700 pages, ne renferme que les mammifères. Gilibert ne se borne point au rôle d'abrégiateur ; il s'attache principalement à décrire les formes, l'organisation, les mœurs des animaux dont l'homme retire une utilité réelle : il joint ses propres observations à celles des voyageurs, des zoologistes les plus célèbres ; il donne des renseignements curieux sur le castor, l'élan, l'ours, le lynx, le hérisson. X. *Démonstrations élémentaires de botanique*. Rédigés d'abord par Marc-Antoine-Louis Claret de la Tourette et François Rozier, ces éléments virent pour la première fois le jour en 1766, et pour la seconde en 1775, deux vol. in-8°, fig. (Voyez LATOURETTE et ROZIER.) Chargé de préparer une 3^e. édition, Gilibert agrandit et perfectionna le plan de ses prédécesseurs ;

les *Démonstrations* parurent à Lyon, en 1789, augmentées d'un volume, et réunirent tous les suffrages. Le besoin d'une quatrième édition ne tarda point à se faire sentir, et l'infatigable éditeur crut devoir la porter à quatre volumes (1796); mais cette fois l'entreprise ne fut pas couronnée d'un succès aussi complet : on trouva que le tome *additionnel* surchargeait un manuel destiné aux élèves, plutôt qu'il ne l'enrichissait; on regarda comme un hors-d'œuvre, comme une superfétation, les deux volumes in-4°. de planches, par lesquels le libraire Bruyset, homme d'ailleurs fort instruit en plus d'un genre, prétendit compléter les *Démonstrations élémentaires*. Celles-ci, débarrassées de tout ornement superflu, et réduites aux trois volumes qui les composent essentiellement, sont un guide précieux pour le botaniste et pour le médecin. Il n'existe peut-être aucun livre où les principes de la science phytologique soient présentés avec plus de méthode, d'exactitude et de clarté. Le système sexuel de Linné s'y trouve constamment associé à la classification *collatérale* de Tournefort. La description de chaque plante est accompagnée de son histoire économique et médicale. Gilibert ne prodigue pas aveuglément sa confiance; il ne se laisse point entraîner par l'autorité des noms les plus célèbres; il ne répète point les éloges fastueux accordés et comme prostitués aux herbes les plus inertes : l'expérience clinique est sa boussole; il écrit sous sa dictée. XI. *Exercitia phytologica, quibus omnes plantæ Europææ quæ vivas invenit in variis herbarionibus, in Lithuania, Galliâ, Alpibus, analysi novâ proponuntur, ex typo naturæ describuntur, novisque observationibus, empore florendi, usibus medicis et*

œconomicis, propriâ auctoritate nativâ, Lyon, 1791, in-8°, fig. XII. *Histoire d'Europe, ou Éléments de médecine pratique*, Lyon, 1798, in-12, fig.; seconde édition, 1806, trois vol. in-8°, fig. *calendrier de Flore*, Lyon, 1808, in-8°. XIV. *Adversaria medica prima, seu Annotationes quibus præcipuè naturæ cæcis jura vindicantur, artis simplicitas numerosis præ observationibus stabilitur*, 1791, in-8°; trad. en français avec des notes, par le professeur B. G. Hebenstreit, Leipzig, in-8°, fig. XV. *Le médecin liste, ou Observations de médecine et d'histoire naturelle*, Lyon, 1800, in-12, fig.; trad. en français, Nuremberg, 1807, in-8°. Le but principal de ces deux ouvrages est de prouver la puissance de la nature et les dangers possibles de la polypharmacie. Je ne saurais dire ce que le médecin Gilibert, au lieu de venir sans la médecine, presque toujours son malade, le nombre des guérisons est évidemment en raison inverse de médicaments employés. Le plus importants de Gilibert ont obtenu la plus belle des récompenses : il est glorieusement inscrit dans les annales de la botanique. Une plume d'or lui avait d'abord été offerte par le compilateur Gmelin dans son vaste et très incorrecte édition de *l'histoire de la nature*, de Linné, ce genre, mal établi, n'a jamais été adopté. Le titre de Gilibert est réservé à un arbre découvert dans les forêts du Pérou, par Ruiz, il se compose jusqu'à présent d'une seule espèce, à fleurs ombrées.

la famille des ar-
la classe très peu
standrie. Le docteur
publié, en 1814, à
historique de M.
Gilbert, dont nous
sité. C.
Gelimer. Voy. BÉ-

théologien anglais,
abaptistes, était fils
ngrégation anabap-
; dans le comté de
il naquit en 1697.
connaissances pré-
tention de plusieurs
ui fréquentaient la
aire où Gill passait
temps à lire. Telle
ur la lecture, qu'elle
une locution pro-
ays : *Cela est sûr,*
il l'est que Jean
outique du libraire.
de connaissance de
sciences morales,
es anciennes, et de-
ndément versé dans
ue. Il commença à
exerça d'abord ses
n-Ferrars, où il se
et fut nommé, en
leux ans, pasteur
n de sa secte, éta-
irk, à Londres; il
réputation pendant
un ans. Après avoir
rmons et des écrits
ologique, il donna,
une *Exposition du*
iques, dans laquelle
Whiston, l'authen-
ge. Ses prédications
nt goûtées par les
des *dissenters*, qui
nablement paraître
aptistes, il consen-

tit, en 1729, à faire chaque semaine
un discours *lecture*, pour lequel on
souscrivait, et qu'il continua de pro-
noncer jusqu'en 1756 avec beaucoup de
succès. Il fit paraître dans cet inter-
valle plusieurs ouvrages, dont le plus
considérable est une *Exposition du*
Nouveau-Testament, en 5 vol. in-fol.
1746-47-48. A cette occasion, l'uni-
versité d'Aberdeen lui conféra, sans
solicitation de sa part et d'une manière
distinguée, le degré de docteur en
théologie. Son *Exposition de l'Ancien-*
Testament, publiée depuis en
6 vol. in-fol., compléta son Commen-
taire sur la Bible, qui, devenu rare et
recherché, a été réimprimé à Londres,
en 1810-1812, en 10 vol. in-4°.
Gill mourut à Camberwell, le 14 oc-
tobre 1771. On a aussi de lui : I. Un
Corps de théologie, 5 vol. in-4°.,
1769-1770. II. *La cause de Dieu*
et de la Vérité, 4 vol. in-8°, 1735
et années suivantes. III. *Considéra-*
tions sur les prophéties de l'Ancien-
Testament, où l'on prouve qu'elles
ont été littéralement accomplies en
la vie de Jésus. IV. *Dissertation sur*
l'antiquité de la langue hébraïque,
les lettres, les voyelles, les points
et les accents, 1767. Tous ces ou-
vrages prouvent une grande érudition
et de laborieuses recherches; mais le
style en est sec et diffus. X—s.

GILLES (le comte), en latin
Egidius, était fils de Syagrius. Son
aïeul avait possédé les plus grandes
charges de l'empire. En 456, Ricci-
mer, Suève d'origine, et petit-fils de
Vallia par sa mère, envoya le comte
Gilles dans les Gaules, en qualité de
grand-maître de la milice. Dans l'exer-
cice de cette charge, il s'acquitta avec
telle renommée de piété et de sa-
gesse, que lorsque les Français, irrités
des débauches de leur roi Childéric,
l'eurent chassé du trône, en 457, ils

choisirent Gilles pour leur chef. Ce dernier s'était attaché au parti de l'empereur Majorien : dans la même année 457, il étouffa une faction qui s'était formée dans les Gaules, soumit Lyon, siège de la révolte, y mit garnison, et fit reconnaître Majorien. Cet empereur, ayant été assassiné par l'ordre de Ricimer le 7 août 461, Gilles reprit les armes pour venger sa mort : mais Ricimer suscita de nombreux ennemis au comte. Gilles fut attaqué dans une ville située sur le Rhône, et courut les plus grands dangers. Théodoric, roi des Visigoths, se rangea aussi parmi ses ennemis, et envoya contre lui le prince Frédéric, son frère, avec une armée. Un combat eut lieu entre les rivières de Loire et du Loiret. Le frère du roi des Visigoths fut battu, et perdit la vie. Gilles passa ensuite la Loire, assiégea plusieurs places, entre autres celle de Chinon. Dans l'année 464, il envoya des ambassadeurs en Afrique, pour contracter un traité d'alliance avec le roi des Vandales. Mais des revers cruels vinrent renverser, à cette époque, la fortune brillante du comte. Les Francs s'étaient lassés de la domination d'un étranger qui, entraîné dans de fréquentes guerres, les gouvernait avec dureté. D'un autre côté, Childéric, en quittant son trône et sa patrie, avait laissé dans les Gaules son ami et son confident Vinomadus, en le chargeant du soin de faciliter son retour. Vinomadus gagna la confiance de Gilles, et l'entraîna dans diverses démarches qui indisposèrent les Francs. Les choses parvenues au point qu'il désirait, il envoya à Childéric la moitié d'une pièce d'or qu'ils avaient coupée en se quittant. A ce signal, l'ancien roi des Francs revint de la Thuringe, fut reconnu par ses sujets, et battit Gilles. Eyaric, roi des Visigoths,

l'accabla aussi de ses armées. Gilles pouilla d'une de ses provinces se retira à Soissons, où (même année 464), les autres, empoisonné, les autres, régna en tout sur les 10 années. Son fils Syagrius les débris de sa fortune jouit pas long-temps. (v. 15.) Quelques historiens ont traité de fable le règne qui n'est appuyé que sur Grégoire de Tours ; mais dret, dans son *Mémoire des Français*, a levé tout qui pouvaient exister de historique.

GILLES (SAINT), Grec et peut-être d'Athènes né au commencement du ou seulement en 640? Ce a partagé les savants. Boll érudit plus moderne, on fortes raisons à l'appui d nière opinion ; et il est d cessaire qu'elle soit fondé ver le titre de propriété é riches domaines qui furent onze cents ans, le patr successeurs du pieux er visigoth Wamba, l'aya vert, par hasard, en l'ai fond d'une grotte, lui don l'immense territoire au quel le Saint bâtit bientôt un monastère. Il s'était renf ans avant la rencontre de dans la caverne où il fut ce prince, après en avoir auprès de l'évêque d'Arles formé aux austérités de la taire, sous les leçons d'ur rête établi sur les bords de dans un désert du diocèse Pour se soustraire à la juri l'ordinaire, et ne reconnaître du Saint-Siège, Gilles lui

et le pape Benoît II ne man-
de la déclarer indépendante
puissance séculière, privilège
is tard, les moines surent si
re valoir contre les comtes de
e. Mais du vivant du fonda-
bulle du Saint-Père n'avait
respectée par les Sarrasins.
vit obligé, à leur approche,
chercher un refuge auprès de
Martel. Cependant les insu-
rant été défaits par Eudes, le
vint dans son abbaye, et eut
as la satisfaction d'y mourir :
11^{er}. septembre 721. Les mi-
e multiplièrent sur son tom-
ils attirèrent des pèlerins en
et il s'éleva en peu de temps,
du monastère, une ville con-
le, dont les habitants changè-
une contrée riante et fertile,
et les marais que les moines
t de la libéralité de Wamba.

V. S. L.

LES (NICOLE), chroniqueur,
is le xv^e. siècle, exerça les
s honorables de notaire et se-
e du roi Louis XII, et de se-
e du trésor jusqu'en 1496; il
imit alors, et mourut à Paris en
L'ouvrage que nous avons de
intitulé : *Les Annales et Chro-*
de France, de l'origine des
ois et de leur venue à Gaules,
la suite des rois et princes,
au roi Charles VIII, Paris,
, in-4^e. , première édition très
ib., 1498, in-fol.; Caen, 1510,
; Paris, 1525, 1547, 2 vol. in-
l'existe de ces deux éditions des
plaires sur peau de vélin; ibid.,
, 2 vol. in-8^e. , édit. recherchée
rieux pour la beauté de l'impres-
t la commodité du format. L'au-
l'a fait qu'abrôger les chroniques
Denis et de Guillaume de Nan-
t son ouvrage ne commence à

devenir intéressant qu'au règne de
Louis XI; mais il se montre toujours
crédule, peu judicieux, et on n'ose-
rait pas le citer aujourd'hui comme
autorité. Les *Annales* de N. Gilles
ont été continuées par Denis Sauvage,
jusqu'à François II, Paris, 1560,
1562, 1566, in-fol.; par Belleforest,
jusqu'à Charles IX, Paris, 1573, in-
fol.; par Gabr. Chappuis, jusqu'à
Henri III, ibid., 1585, in-fol.; et
enfin par un anonyme, jusqu'à 1617,
ibid., 2 vol. in-fol. Elles ont été tra-
duites en latin par Henri Pantaléon
et Nicolas Falkner, Bâle, 1572, in-
fol. Gilles est un des auteurs qui ont
parlé du prétendu royaume d'Yvetot,
(Voyez GAULTIER.) — On connaît
un grand nombre d'écrivains dont
Gilles était le nom ou le prénom.
Gilles HOCHMUTH, pasteur à Torgau
et à Mühlberg, sur l'Elbe, à la suite de
son *Schediasma de ritu òνομαθεσίας,*
nominum impositione et mutatione,
(Wittemberg, 1725, in-8^e.), en a
signalé un grand nombre, sous ce
titre : *Recensus nomine et cognomine*
CXLII Egidiorum genere, scriptis
et eruditione clarorum; il est vrai
que la plupart de ces cent quarante-
deux Gilles sont passablement obs-
curs, et que les notices qu'il en donne
sont bien superficielles. W—s.

GILLES (PIRRE), en latin *Gyl-*
lius, l'un des premiers en France qui
se soient occupés avec succès et d'une
manière utile, de l'histoire naturelle,
naquit à Albi en 1490. De bonnes
études l'ayant familiarisé, dès son en-
fance, avec le grec et le latin, les ou-
vrages d'Aristote, d'Élien et de Pline,
eurent bientôt pour lui un attrait par-
ticulier. Aux connaissances qu'on ac-
quiert par la lecture, il voulut joindre
ses propres observations, et il visita
les bords de la Méditerranée, de Mar-
seille à Gènes, et ceux de l'Adriatique

depuis Venise jusqu'à Naples, où il s'arrêta pendant un mois. Il revint ensuite à Venise, où il fut accueilli par Lazare Baif, notre ambassadeur dans cette ville; et ce savant homme ne dédaigna pas de l'accompagner dans les promenades qu'il faisait sur la mer pour étudier la nature et les habitudes des poissons (1). De retour en France, Gilles demeura quelque temps près de George d'Armagnac, évêque de Rhodès, son protecteur. Ce fut à l'invitation de ce prélat qu'il composa son ouvrage, *De vi et naturâ animalium*. Il le dédia à François I^{er}, par une épître fort intéressante, dans laquelle il engage ce grand prince à envoyer des savants dans les pays étrangers avec la commission d'y recueillir tous les faits propres à en faire mieux connaître l'histoire et les productions. Le roi goûta cet avis; et Gilles fut envoyé, peu de temps après, dans le Levant. Mais lorsqu'il eut épuisé l'argent qu'il avait emporté pour les frais de son voyage, ne recevant point de nouvelles de France, il fut forcé de s'enrôler, comme soldat, dans les troupes de Soliman II, qui était alors en guerre contre le roi de Perse. Il perdit son cheval, et toutes les choses précieuses qu'il avait recueillies, dans cette campagne. Enfin ayant été envoyé en quartier d'hiver à Alep, il écrivit à ses amis une lettre où il dépeignait d'une manière si touchante sa triste situation, qu'ils lui firent passer de l'argent: il s'en servit pour acheter son congé, et se rendre à Constantinople (1550), où il trouva

(1) Babelas a cherché à prouver du ridicule sur les observations de Gilles, qui lui semblaient trop minutieuses. Il suppose que Pantagruel avait vu la mer couverte jusqu'aux abîmes, et un nombre infini de poissons qu'examinait Aristote tenant une balance, et ainsi de cinq cents autres gens assis de bout. « Entre ceux il avisa, dit-il, Pierre Gilles, lequel tenait un urinal en main, considérant en profonde contemplation l'urine de ces divers poissons, »

André Thevet; ils allèrent explorer les ruines de pour y chercher des médailles en France, la même année de M. D'Arumont, notre ambassadeur; et comme il est certain que ce voyage se fit par terre, et que des renseignements peu exacts a dit que Gilles, en quittant Venise, avait été pris par des pirates et que le cardinal d'Armagnac délivré de leurs mains en France, rançon. A peine arrivé en France, il partit pour Rome, où ce pape lui offrit un asile; et il était à Rome, lorsque il fut mis en ordre ses affaires, qu'il mourut d'une fièvre, à soixante-cinq ans. On a de Pierre Belon, qu'il emprunta la transcription de ses ouvrages, mais il en déroba une partie; mais cette édition n'est appuyée d'aucun titre. On a de P. Gilles: I. *Oratio quibus suadet Carolo qui regem Gallie prælio captus esse dimittendum*. Ces discours, écrits en 1525, ne sont primés que quinze années après, in-8°. Il en avait d'autres au roi d'Angleterre pour le porter à renoncer au titre de France. II. *Ex Æliani historiarum facti, itemque ex Porphyriodoro, Oppiano, luculentissimis aucti libri XVI; de vi et naturâ animalium; liber unus in grecis et latinis nominibus*; Lyon, Seb. Gryphe, 1555, ouvrage intéressant et peu commun dans lequel il a fondé presque entièrement l'*Histoire des animaux* de Conrad Gesner, traduit en latin sur un manuscrit de la bibliothèque de George d'Armagnac. Conrad Gesner a corrigé cette traduction, rétabli les chapitres que Gilles n'avait point et l'inséra dans son édition de

d'Élien, Zurich, 1556, in-fol. paru à Lyon, 1562, in-8°, et en 1611, et 1616, in-8°. *De Bosphoro Thracio libri 2*, 1561, in-4°; Leyde, 1652 et 1635, in-24, jolies estimées des curieux; insér. *Thes. antiquit. Græc.*, de ..., tome VI (1). IV. *De topographia Constantinopoleos et de illius urbibus libri 17*, Lyon, 1561, Leyde, 1652, in-32, et dans l'op. de Gronovius. Cette description de Constantinople est très estimée pour son exactitude. (2) Banduri l'a traduit, ainsi que l'ouvrage précédent son *Imperium orientis ab Elephantis descriptio missa a Ferdinando Armaignacum Berberhæa Syriacâ*, Lyon, 1680, à la suite de la traduction des animaux d'Élien. VI. Des inscriptions latines du Traité de Démodète : Constantinople, *De curâ et administratione canumque*, imprimé avec l'op. de Rigault, *Accipitrariæ aves* (Voy. DIMÉTRIUS PÉRIPLÈTE, XI, 45, à la note);—du même sire de Théodoret, évêque de Cyrène, *les douze petits prophètes*, in-8°, et dans l'édition de Huet de ce père, publiée par Huet reproche à Gilles de ne pas avoir eu l'op de liberté dans ses traductions. VII. Enfin il a pris soin de traduire l'*Histoire de Ferdinand, le roi de Castille*, par Valla, Paris,

Il se soit glissé bien des fautes dans l'op. de ce voyageur français, il est certain que ce qu'il nous représente en quelques pages de Denys de Byzance sur le même sujet n'est qu'une traduction abrégée; il existait encore au seizième siècle, mais il est perdu depuis, et dont Allatius et Banduri ont seulement conservé quelques pages. Voyez Ste.-Croix, dans le *Journal des Savants* 1789, pag. 232 et 238.

Antoine Gilles, neveu de Pierre, a traduit l'op. de Banduri, sous le titre de *Topographia Constantinopoleos*.

S. Colines, 1521, in-4°, et a fourni des additions au *Dictionnaire grec et latin*, Bâle, 1532, in-fol. W—s.

GILLES (JEAN), compositeur de musique, né à Tarascon en 1669, étudia sous Poitevin avec le célèbre Campra, et succéda à son maître, en 1697, dans la maîtrise de St. Etienne de Toulouse, dont Farinelli se démit en sa faveur. Sa Messe des morts passe pour son chef-d'œuvre. Indépendamment du mérite réel de cette composition, elle doit en partie sa célébrité à une anecdote, fatale pour l'auteur, racontée ainsi par Laborde, d'après Corette. « Deux conseillers au parlement de Toulouse moururent à peu de distance l'un de l'autre; ils laissèrent chacun un fils. Liés dès leur enfance par l'amitié la plus étroite, ces deux jeunes gens convinrent ensemble de se joindre pour faire à leurs pères un superbe service. Ils engagèrent Gilles à composer une messe de *requiem*, et lui donnèrent six mois pour y travailler à son aise. La messe étant finie, Gilles rassembla tous les musiciens de la ville, entre autres Campra et l'abbé Madin. Cette messe fut trouvée admirable: cependant les deux jeunes conseillers changèrent d'avis, et n'eurent pas honte de se dédire. Gilles en fut si piqué, qu'il s'écria: *Eh bien, elle ne sera exécutée pour personne; j'en veux avoir l'éternelle.* » Il mourut, en effet, quelque temps après, en juillet 1705, ayant à peine atteint sa trente-sixième année. On raconte une anecdote presque semblable, sur la dernière messe de *requiem* écrite par Mozart.

B—s.

GILLES DE BRETAGNE, seigneur de Chantocé, était fils de Jean V, et frère de François 1^{er}, duc de Bretagne. Mécontent de la part que ses frères lui laissèrent dans l'héritage pa-

nel, il quitta la cour en 1445, se vira au Guildo, et entretenit avec les Anglais des liaisons que ses envieux ne tardèrent pas à représenter comme des crimes d'état. Après une entrevue avec François I^{er}. eut avec le roi Charles VII, six cents Français arrêtrèrent le Guildo le prince Gilles, et le conduisirent à Dinan, où le duc son frère, ayant pu le faire condamner en justice réglée, le retint en prison. Après avoir essayé les plus indignes traitements, l'infortuné Gilles y périt, le 24 ou le 25 avril 1450, étouffé, selon quelques auteurs, entre deux matelas. (Voy. FRANÇOIS, XV, 483.)

C. M. P.

GILLES DE CORBEIL. Voyez CORBEIL.

GILLES DE PARIS, né vers l'an 1164, l'un des poètes qui brillèrent sous le règne de Philippe-Auguste, était chanoine de St.-Marcel, et professait les *arts libéraux* à l'université de Paris, avec beaucoup de distinction. Il réunissait, dit l'abbé Lebeuf, le génie à la fécondité. On ne connaît cependant de lui qu'un poème intitulé : *Carolinus* ou le *Carolin*, qu'il composa pour l'instruction de Louis VIII. L'éloge des principales vertus de Charlemagne, la prudence, la justice, le courage et la tempérance, fait le sujet des quatre premiers livres. Le cinquième est une exhortation au jeune prince de suivre les traces de son illustre aïeul. Fr. Duchesne a inséré quelques fragments du quatrième et du cinquième livre de ce poème, dans ses *Scriptor. rerum Franc.*, tom. v^e. Dom Brial a donné le cinquième tout entier dans le tome xvii du *Recueil des historiens de France*. Le P. Labbe annonçait une édition complète, qui n'a point paru; et Fabricius en avait adressé une copie à Sminke, en l'invitant à faire imprimer cet ouvrage

à la suite de sa seconde édition de l'histoire de Charlemagne, par l'abbé Hard; mais ce projet n'a point eu d'exécution. Gilles de Paris a été confondu par Moréri et ses continuateurs avec le cardinal Gilon et avec Gilles de Delft. (V. DELFUS, XI, 21.) Il ne faut pas croire cependant qu'il ait été pris de précautions pour empêcher une semblable méprise, en donnant à ses ouvrages des titres qui ne fussent pas dans laquelle il cite avec deux autres Gilles *Delphensis* et Gilles de Corbeil (*Corboliensis*). On trouve quelques détails sur Gilles de Paris, dans une *Lettre* de dom Jean-François Giffart, bénédictin, insérée dans le *Journal de Verdun*, septembre 1758. Ce religieux ayant avancé que son monastère était dédié non à Louis IX, mais à Louis IX, Dreux du Radet réfuta cette opinion dans le même journal, janvier 1759. Dom Brial a donné un Mémoire sur Gilles de Paris à l'Institut le 14 avril 1815, dans lequel il voit que ce poète ne vivait plus en 1223; mais il se sent aussi partagé le sentiment de ceux qui le confondent avec Gilles de Paris en lui attribuant le travail *Soror rora*. (Voy. RIGA.) W.

GILLÉT (FRANÇOIS-PIERRE) avocat au parlement de Paris, né à Lyon en 1648, mort le 23 décembre 1720, fut assez considéré de son temps. On a de lui des *Plaidoiries* en 1696, un volume in-4°. L'abbé de La Harpe y a joint la traduction de ses Oraisons de Cicéron (celle pour Milon, celle pour Milon et la 2^e. Hippique); et il a mis en tête de ces traductions un *Discours sur la manière de la langue française, et la manière de traduire*. Une nouvelle édition donnée en 1718, 2 vol. in-4°, contient de plus quelques plaidoyers et la traduction des

res. — GILLET (Laurent), né à Lyon en 1664, y fit sa profession d'avocat, et mourut le 15 avril 1720. On a de lui *Plaidoyers au roi*, imprimés par son frère. — Jean), lieutenant en la justice de Verdun, a fait imprimer, ou *Défense des putes tenant un Traité bien amoral et curatelles*, 1613, 626, in-8°.; 1686, in-4°. — (.....), procureur, est, avec son frère, l'auteur de la 3^e. édition des *Lettres sur la profession d'avocat*, l'auteur du *Code Gillet* et du *Recueil de réglemens contre les procureurs*, 1694, in-7, in-4°. A. B.—T.

ET (LOUIS-JOACHIM), chanoine et bibliothécaire de la Ste.-Geneviève, naquit à Fremorel, le 15 mai 1680, et fit ses premières études à Rennes, chez son oncle. Après avoir fait sa rhétorique à Paris, et prit en 1701 le grade de chanoine régulier dans le monastère de la Ste.-Catherine du Val des Bénédictins. Appelé à Ste.-Geneviève pour donner un cours de théologie, il s'y occupa par ses progrès, et par des succès publics qu'il y soutint avec distinction. Ses supérieurs l'envoyèrent professer la philosophie dans son couvent, que la congrégation avait en Picardie, d'où il revint à Paris, et fut pourvu de l'emploi de bibliothécaire, qui convenait à son goût pour l'étude et à son goût pour la lecture. Il fit un si bon usage des fonctions confiées à sa garde, que, malgré la faiblesse de sa santé, il acquit, en peu de temps, dans les langues grecque et sur divers autres points de littérature, des connaissances assez étendues pour se faire rechercher par ceux qui couraient la même car-

rière. Le P. Gillet fut nommé en 1717 au prieuré-cure de Mahon, diocèse de St.-Malo. Cette nouvelle destination ne le détourna point de l'étude. Il sut allier les travaux littéraires aux fonctions pastorales; et il exerça celles-ci pendant vingt-trois ans avec autant de zèle que d'édification. Parvenu à l'âge de soixante ans, il se détermina à retourner à Ste.-Geneviève, au grand regret de son évêque et de ses paroissiens. Il y reprit son emploi de bibliothécaire, se livrant à l'étude avec plus d'application que jamais, et surtout à celle des langues grecque, hébraïque, chaldaïque et syriaque. S. A. M. le duc d'Orléans était alors retiré à Ste.-Geneviève, et cultivait aussi les langues savantes. Il honorait le P. Gillet de son estime, le consultait, se plaisait dans sa conversation, et ne dédaignait pas d'aller dans l'humble cellule du savant religieux quand ce dernier y était retenu par ses infirmités. Epuisé de travail et de maladie, le P. Gillet finit chrétiennement sa carrière le 28 août 1753, dans la 74^e. année de son âge. Il était, par caractère, doux, poli, modeste, presque jusqu'à la timidité, et naturellement porté à la mélancolie. A l'étude des langues savantes il avait su joindre des connaissances très variées, ayant cependant toujours cherché de préférence à acquérir celles qui avaient rapport à la religion. Il a laissé : I. une *Nouvelle Traduction de l'historien Joseph, faite sur le grec, avec des notes historiques et critiques*, etc., Paris, Chaubert, 1756-1758, 4 vol. in-4°, imprimée par conséquent après sa mort, avec une Préface du traducteur. Le P. Gillet en avait seulement publié le *Prospectus* en 1747. Cette traduction a le mérite de la fidélité et de l'exactitude, et l'emporte de ce côté sur celle d'Arnauld

d'Andilly, mieux écrite peut-être et plus élégante : aussi la version du P. Gillet n'a-t-elle point fait oublier celle-ci, « plus commune et plus connue, » dit un critique, quoiqu'elle soit peut-être moins digne de l'être. » II. Un *Opuscule sur la nature, le génie, l'excellence de la langue hébraïque*. III. Un *Traité sur la méthode qu'on doit suivre pour apprendre la langue latine*. IV. Des *Commentaires abrégés sur plusieurs livres de l'ancien Testament, et principalement sur les Psaumes*. V. Des *Notes sur S. Clément d'Alexandrie*. VI. Une *Critique des historiens anciens et modernes qui ont écrit sur les premiers temps de la monarchie française*. L'auteur y répand des doutes sur des faits rapportés par Grégoire de Tours et Frédégaire, relève des fautes de chronologie et de topographie, et signale les méprises dans lesquelles sont tombés plusieurs écrivains modernes. Sa critique est ferme, judicieuse et sans fiel. L—Y.

GILLET (J. B. G.), est auteur d'un poème intitulé : *L'Imprimerie*, 1765, in-4°. C'est en grande partie une traduction du poème latin de L. A. P. Hérisant (V. HÉRISANT), et surtout de celui de C. L. Thiboust (V. THIBOUST) : mais il n'y a, dans le travail de Gillet, ni talent, ni élégance ; et dans les idées qu'il a ajoutées de son chef il ne fait pas preuve de goût, témoin ce qu'il dit du compositeur à la casse :

Ses doigts semblent voler avec agilité ;
Ils fondent sur la lettre avec avidité ;
Chaque coup est certain : sous leur course rapide
Le métal disparaît et la casse se vide.
Ainsi du haut des airs un vautour carnassier
S'élance dans la plaine, enlève le gibier,
Emporte dans son nid sa sanglante pâture,
Et vole de nouveau chercher sa nourriture.

On ignore l'époque de la mort de Gillet. A. F—Y.

GILLET DE LA TESSON-

NIÈRE (.....), né en 1640, vailla dès l'âge de dix-neuf ans le théâtre. Il fut conseiller des monnaies. Il y avait cinquante ans que le *Cid* avait paru, et il donna sa première pièce, qui ne prendrait pas l'auteur pour un contemporain de Corneille. Titre des pièces de Gillet : I. *Belle Quixaire*, tragi-comédie, 1640, in-4°, sujet tiré de la nouvelle de Cervantes. II. *Le Licrite et la mort du grand Médon, ou l'exil de Némedon*, comédie, 1645, in-4°. III. *Triomphe des cinq peuples vaincus*, vaine gloire, l'ambition, la jalousie, la fureur), tragédie, 1642, in-4°. (V. J. GILLET). IV. *Francion*, comédie (tirée de ce nom, par Sorel), 1642. V. *L'Art de régner, ou le sage et le jeune*, tragi-comédie, 1645. VI. *Le grand Sigismond, prince de Pologne, ou Sigismond, duc de Prusse*, tragi-comédie, 1646, in-4°. VII. *Le Déniaisé*, comédie, 1648, in-4°. ; 1658, in-4°. L'auteur n'a pas dédaigné de composer celle du pédant Médom du *Dépit amoureux*. VIII. *Le Dépit amoureux, ou de Valentinian et d'Isidoris*, 1648, in-4°. ; Lyon, tirée du roman d'Astrée. IX. *Campagnard*, comédie, 1642. On lui attribue deux autres comédies, *Constantin* (1644) et *Man*. A.

GILLET DE MOIVRIER, au milieu du xviii^e siècle, aucun nom au barreau ; il doit : I. *La Vie et les Amours de Tibulle et de Sulpicie*, comédie, 1710, in-4°. ; II. *maine ; leurs poésies et autres traduites en vers avec des remarques et de*

ol. in-12, qu'il ne faut pas avec les *Amours de Ti-J.* de Lachapelle, 1712-ol. in-12. II. *La Vie de chevalier romain, et la en prose et en vers fran- qu'il y a de plus inté- ns ses poésies*, 1746, in-ribue aussi à de Moivre la *urquis de Feuquières*, qui dans l'édition de 1736 des *de Feuquières*. On ignore : sa mort. A. B—T.

Y (JEAN DE), seigneur de né à Salins vers 1527, : Nicolas de Gilley, ambas- Charles - Quint, en Suisse ie. Il suivit d'abord la car- mes, fut honoré de la con- on souverain dans plusieurs et, s'étant démis des em- avait à la cour d'Espagne, lans ses terres au comté de e, où il s'appliqua à la cul- lettres. C'était, dit Gollut *stor. de la république sé-*), « un gentilhomme, non très valeureux et vaillant, re très docte et bien ver- tes disciplines libérales et naissance de plusieurs lan- avait donné une carte du Bourgogne, et on croit qu'il er vers 1580; mais on n'en as un seul exemplaire dans e. On a encore de lui : I. *In Yannibalis à Livio expres- us ejus gestis, et compara- ratorum romanorum com- lus*, Bâle, Oporin, 1550, in-ouve à la suite de ce poème ies, dont l'une contient la des- u village de Pagnol, que l'au- tait. II. *Chronica Joannis* yon, 1585, in-8°. Cette : est en vers hexamètres; le , le seul qui soit imprimé, fi-

nit à l'expulsion des Tarquins de Rome. III. *Expositio Decalogi paraphras- tica*, Besauçon, 1588, in-4°. Cette pa- raphrase est en vers. IV. *Carmen de consuetudine Vallisiorum*, cité dans l'*Epitome* de la Biblioth. de Gesner. Il avait aussi composé quelques autres ouvrages en vers et en prose, restés manuscrits. Son poème latin *De Per- sarum monarchiâ*, dédié à Philippe III, était sur le point d'être imprimé en 1582. L'approbation datée de la même année se trouve sur le manus- crit coudré à la bibliothèque du roi d'Espagne; et Leon Pinelo en rap- porte les premiers vers dans son *Epi- tome de la bibliotheca orientalis y occidental*, col. 333. W—s.

GILLI (DAVID), ministre protes- tant, né dans le bas Languedoc, s'ap- pliqua aux langues grecque et hébraï- que dans lesquelles il se rendit habile. Se destinant au ministère évangéli- que, il alla commencer sa théologie à Puy-Laurens, et l'acheva à Saumur, sous le célèbre Amyrault. A peine avait- il fini ses cours, que, tout jeune qu'il était, on le nomma ministre de Baugé en Anjou. Il se distingua particulière- ment dans la prédication; et ses succès y furent tels, que catholiques et protes- tants accouraient pour l'entendre. Une chaire de théologie ayant vaué à Saumur, on songeait à l'y nommer : il en fut néanmoins écarté par les fer- vents de sa secte, qui le trouvaient trop tolérant. Étant allé prêcher à Lyon, il satisfit tellement son audi- toire que les protestants de cette ville voulaient le retenir, et le prendre pour ministre : il préféra de rester près de son petit troupeau de Baugé, et retourna à son modeste poste. De profondes études sur la doctrine qu'il prêchait, lui ayant inspiré quelques doutes au sujet de la réformation, il résolut d'en examiner les fondements

ava peu solides ; il fit part
 à David Courdil son ami :
 les soumièrent à un nouvel
 qui acheva leur conviction.
 s songèrent à rentrer dans
 l'Église catholique. S'étant
 le 3 juin 1685, au con-
 Sorges, ils y déclarèrent
 tion et en développèrent
 Le 6 du même mois, jour
 ecôte, ils firent leur abju-
 re les mains de M. Arnauld,
 Angers, et se fixèrent dans
 : tous deux y devinrent
 de l'académie, qu'ils hono-
 leurs connaissances et leurs
 ttéraires. Gilli servit avec
 dans laquelle il était rentré,
 à la foi catholique plusieurs
 et un grand nombre de pro-
 mourut à Angers, le 27
 1711, peu de temps après
 ourdil. Il était âgé de soixante-
 Il a laissé : I. Un *Traité de*
de l'idée du christianisme ;
 uscrit. II. Un *Abrégé de*
du vieux et du nouveau Tes-
avec de courtes réflexions,
égé de l'histoire universelle
Charles-Quint. III. Sous le
conversion de Gilli, un *Re-*
 trouvent les discours que lui
 prononcèrent au consistoire
 , et celui que leur adressa
 ue d'Angers le jour de leur
 o.

I.—Y.

GI (PHILIPPE - SAUVEUR),
 né dans l'état romain, alla
 missionnaire dans l'Amérique
 le, vers 1740. Il parcourut,
 dix-huit ans, le pays arrosé
 oque, et résida ensuite sept
 ta-Fé de Bogota. Il revint en
 rsque son ordre eut été sup-
 se fixa dans sa patrie. On a
 italien, *Essai sur l'histoire*
que ; ou histoire naturelle

civile et sacrée des royaumes et pro-
vinces espagnoles de la Terre-Ferme
dans l'Amérique méridionale, Es-
 me, 1780-1784, 4 vol. in-8°, avec
 une carte et des figures très bien gra-
 vées. Le premier volume donne la
 description des bords de l'Orénoque,
 des détails sur ses peuples et sur les
 productions du pays ; le second trait
 de la géographie physique, et des
 mœurs des habitans ; le troisième de
 leur religion, de leur langue et des
 établissemens des missions. Le qua-
 trième qui a paru comme un supplé-
 ment aux précédents, décrit la Terre-
 Ferme, ou pour mieux dire la capi-
 tainerie de Caracas, et aurait dû
 précéder les trois autres. On trouve
 des notions très curieuses dans l'ou-
 vrage de Gilli, qui ne peut qu'être
 très utile à quiconque voudra conné-
 tre les vastes contrées traversées par
 l'Orénoque. Il réfute les relations
 inexactes sur les sources de ce fleu-
 ve, dont il admet la communication
 avec celui des Amazones. Il rectifie en
 cela l'opinion de son confrère Go-
 milla, dont il corrige aussi d'autres
 erreurs à la demande même de ce
 missionnaire, qu'il avait connu dans
 les régions sauvages de l'Orénoque.
 On regrette que Gilli n'ait pas eu,
 en histoire naturelle, des connais-
 sances suffisantes pour tirer parti de la
 riche moisson qui s'offrait à lui, et
 que trop souvent son excès de crédu-
 lité lui ait fait dire des choses peu
 sensées. On souhaiterait qu'il eût mon-
 tré plus de critique relativement aux
 langues des indigènes de l'Amérique
 en général, dans les morceaux où il
 compare entre elles, par des voca-
 bulaires et des phrases, la plupart de
 celles qui se parlent dans le Nouveau-
 Monde. Sa prolixité, surtout pour ce
 qui concerne les missions, est fati-
 gante : comme il se borne à indiquer

es noms usités dans le pays ,
antes dont les missionnaires se
nt pour médicaments , il n'est
jours facile de deviner celles
il a voulu désigner les vertus.
é tous ces défauts, l'ouvrage de
st très important, puisqu'il est
ue le seul à consulter, en atten-
que M. de Humboldt ait donné
blic le fruit de ses observations
smêmes contrées. Il est singulier
es auteurs qui ont écrit sur ces
ne l'aient pas cité; Sprengel en a
é un extrait en allemand, Ham-
s, 1785, in-8°. Tout le 3°. livre
m. III, qui comprend les détails
s langues des peuples de l'Oré-
s, a été traduit en allemand et
mpagné de notes par Fr. Xav.
, ex jésuite, qui avait aussi voyagé
ces régions lointaines. Ce mor-
nt inséré dans le Recueil des voya-
les quelques missionnaires de la
ogne de Jésus, en Amérique,
épar de Murr, Nuremberg, 1785,
d. in-8°. E—s.

LOT (JACQUES), conseiller-clerc
riement de Paris, doyen de la
drade de Langres et chanoine de
inte-Chapelle, était originaire de
gogne, où sa famille jouissait
grande considération. Après
fait de bonnes études, il embras-
sat ecclésiastique. Sa fortune lui
mettait de suivre son inclination
les lettres; mais trop modeste
rop sage pour courir après une
rité qu'on n'acquiert guère qu'au
de son repos, il fit, de la littératu-
son pas une occupation, mais un
sément. Il était lié avec la plupart
meux-esprits; et, malgré le mal-
des temps, il les réunissait sou-
et se plaisait à leur entendre agi-
différentes questions de critique
philosophie. C'est dans une de
réunions que fut fait le plan de

la *Satire Ménippée*, ou le *catholicon
d'Espagne*; ouvrage aussi gai qu'in-
génieux, et qui, en couvrant de ridi-
cule les chefs de la ligue, contribua
beaucoup à rétablir la tranquillité dans
le royaume. Gillot eut quelque part à
cet ouvrage: c'est de lui qu'est l'idée
si plaisante de la procession des li-
goureux; on lui attribue la harangue
du légat à l'ouverture des états de la
ligue. (1) L'attachement de Gillot à la
cause royale était bien connu, et lui
avait attiré différentes persécutions. Il
fut arrêté par ordre du fameux Bussi-
le Clerc, en 1589, et conduit à la Bis-
tulle. Gillot mourut en 1619, et fut
inhumé dans le chœur de la Sainte-
Chapelle, où l'on voyait son épitaphe.
C'était, dit Colomicz, un homme qui,
outre son rare savoir, avait l'âme si
bienfaisante, qu'il ne se plaisait qu'à
obliger. Il était d'ailleurs si franc et si
ingénu, qu'il ravissait en admiration
ceux qui l'approchaient. Sa bibliothè-
que était très belle, et remplie de ma-
nuscripts fort particuliers (2) Le prési-
dent Savaron lui dédia son commen-
taire sur le VIII°. livre de Sidoine-Apol-
linaire; Juret, son édition de Sym-
maque; Badius et Nic. Rapin lui ont
adressé des vers. On connaît de Gillot
les ouvrages suivants: I. *Recueil de
différents traités touchant les droits
et libertés de l'Église gallicane*, Pa-
ris, 1609 et 1612, in-4°. Ces deux
éditions ne sont plus recherchées de-
puis la publication de celle de P. Du-
puy. II. *Instructions et missives des
rois de France et de leurs ambas-
sadeurs, et autres pièces concernant
le concile de Trente, prises sur les*

(1) Voyez, pour les différentes éditions de la
Satire Ménippée, les articles Jacob LE DUCHEZ
et Pierre PEROU. On n'a pas cru devoir entrer ici
dans des détails sur les différents auteurs qui ont
eu part à cette satire, afin d'éviter les répétitions.
Les renseignements qu'on a pu recueillir à cet
égard seront partie de l'article Pierre LE ROY.

(2) Voyez la *Bibliothèque choisie de Colomicz*,
édit. de 1731, p. g. 112.

originaux, Paris, 1607, 1608, in-8°. Elles ont été également surpassées par celles de P. et J. Dupuy. III. *Relation de ce qui s'est passé les 14 et 15 mai 1610, touchant la régence de la reine Marie de Médicis*; insérée dans le traité de Dupuy, *De la majorité des rois*. IV. *Lettre à Abel de Sainte-Marthe contenant plusieurs particularités de la vie de Jacques Faye, sieur d'Espeisses, président au parlement de Paris*; insérée dans les *Opuscules de Loisel*, Paris, 1652, in-4°. V. *Des Lettres à Jos. Scaliger*, imprimées dans le *Recueil des lettres de plusieurs personnages doctes à M. de la Scala*, et insérées ensuite avec des notes dans les *Miscellanea Groningana*, tom. III. On lui attribue encore une *vie de Calvin*; mais Bayle a prouvé qu'elle n'est point de Gillot, mais de Papyre Masson, sous le nom de qui elle est imprimée. (Voyez le dictionnaire de Bayle, art. *Papyre Masson*.) W. S.

GILLOT (GERMAIN), docteur de Sorbonne, naquit à Paris en 1622, d'une famille où, disent les mémoires du temps, la noblesse et la probité avaient fait comme une étroite alliance. Il possédait une fortune assez considérable; mais elle ne suffisait point à ses libéralités, et il s'imposait des privations journalières pour aider dans leurs études de pauvres enfants, chez lesquels il reconnaissait des dispositions à servir Dieu dans des professions utiles. On porte à plus de cinq ou six cents le nombre de ceux qu'il fit élever de cette manière, et dont plusieurs acquirent par la suite de la réputation dans l'état qu'ils avaient choisi. Ces enfants étaient désignés dans les écoles par le surnom de *Gilbotins*, qui était devenu une preuve de vertu. Gillot était lui-même savant en théologie, et très ferme dans les senti-

ments qu'il avait une foi. C'est ainsi que lors de son entrée en Sorbonne des lettres (1656), tout en condamnant le grand homme, il soutint que les explications qu'il avait données étaient raisonnables, et qu'il ne pouvait y avoir d'autre vérité. Gillot mourut à Paris le 10 mai 1688, âgé de soixante-huit ans, laissant que peu de biens, mais posant encore en faveur de la morale, auxquels il avait distribué mille écus durant sa vie.

GILLOT (CLAUDE), peintre et graveur, né à Paris le 1673, mourut à Paris en 1755. Son père, qui était peintre, lui donna les premières leçons des arts, et ensuite à Paris pour se perfectionner sous Jean-Baptiste Corneille, d'histoire; mais Gillot, d'une imagination vive, et incapable de vaine étude sérieuse, se borna à la composition, et fut analogue à ses goûts. Il ne fut jamais dans l'école de son père, mais dans les places publiques, les tréteaux des farceurs; ses compositions sont bien originales, et plus remplies que de correction. Il fut élu à l'académie en 1717, et par sa gloire de former Vatteau de la supériorité de son talent, nonça entièrement à la peinture, et s'occupa exclusivement de la gravure. Cet artiste est devenu célèbre par les estampes qu'il fit graver d'après ses dessins: si ces estampes sont oubliées, on recherche ses eaux fortes, touchées d'un esprit que de finesse, et qui sont piquantes d'esprit, et de secours des grands moyens obscurs.

GILLY (DAVID), i

en 1748 à Schwedt , d'une famille fran-
 riginaire du Langue-
 r été employé long-
 énieur à Stargard en
 it placé à Berlin, au
 bâtiments, avec le
 du roi. Il est mort
 avoir fourni une car-
 orable. Quelques an-
 ort, il avait fait un
 e. Pendant son sé-
 nie, Gilly donna une
 e cette province. On
 in grand nombre de
 isieurs ouvrages en
 chitecture civile et hy-
 citerons : I. *Éléments*
braulique, avec ap-
pratique, Berlin,
 réimprimé dans la
 801. II. *Instruction*
l'architecture hy-
mpagnée de plan-
é avec Eytelwein,
 o., Berlin, 1802 et
 atlas in-4°. Le célèbre
 ait le portrait de Gil-
 avé par S. Halle, et
 18°. tome de l'Ency-
 initz et Floerke. —
 écedent, mourut à la
 revenant d'un voya-
 itait également appli-
 ture, et donnait les
 ances. Il a laissé un
 and sur la manière
 iques et les tuiles,
 s qui peuvent servir
 en en Bruntebourg.

G-AU.

ardinal), bénédictin,
 aris, était né à Tou-
 e, vers la fin du xi^e.
 air fait ses études, il
 siastique, et continua
 ris, où il s'était acqui-

une réputation par des connaissances
 fort étendues, et surtout par son ta-
 lent pour la poésie. Désabusé du mon-
 de, il y renonça en 1110, et se retira
 à l'abbaye de Cluni. Le pape Calixte
 II, dans un voyage qu'il fit en France,
 eut l'occasion de connaître Gilon,
 l'emmena à Rome, et le nomma peu
 de temps après évêque de Tusculum
 et cardinal. Gilon obtint aussi l'estime
 d'Honoré II, successeur de Calixte, et
 fut envoyé, en 1127, à la Terre-
 sainte pour apaiser les querelles qui
 divisaient le clergé. Il s'acquitta de
 cette commission avec autant de pru-
 dence que d'habileté; et a son retour
 à Rome, le pape lui en témoigna sa
 satisfaction, en le nommant son légat
 en Pologne. Après la mort d'Honoré,
 Gilon eut le malheur de se déclarer
 pour l'anti-pape Anaclét; et il sou-
 tint le parti qu'il avait embrassé, avec
 une opiniâtreté qui ne céda point aux
 pieuses sollicitations de Pierre le vé-
 nérable. Dom Mabillon assure, d'a-
 près Ughelli, que Gilon reconnut
 enfin son erreur; mais les auteurs
 de l'*Hist. litt. de France* remarquent
 que ce fait n'est point prouvé. La date
 de sa mort est demeurée incertaine;
 quelques critiques la placent à l'année
 1142. On a de ce prélat: I. *De viâ*
hierosolymitanâ, quando expulsis
et occisis paganis, devictæ sunt
Nicæa, Antiochia et Hierusalem
à Christianis. Cette histoire, divisée
 en six livres, est écrite en vers hexa-
 mètres. Elle a été imprimée pour la
 première fois, mais sur un manus-
 crit défectueux, dans les *Scriptores*
rerum Francicar. de Duchesne, tome
 iv, à la suite d'une *Histoire de l'ex-*
pédition des chrétiens à la Terre-
sainte, par un poète nommé Fulco
 ou Foulques, sur lequel on n'a point
 de renseignements, et que la ressem-
 blance des noms a fait confondre avec

Foulcher de Chartres et avec le comte Foulques, roi de Jérusalem. D. Martène a donné dans le tome III de son *Thesaurus anecdotorum*, une nouvelle édition de l'histoire de Gilon, augmentée d'une partie du IV^e. livre (1), du V^e. et du VI^e. qui avaient été inconnus à Duchesne. Les manuscrits de l'abbaye de Marchiennes et de la bibliothèque du Roi de France, sont plus complets que les imprimés. II. Une *Vie de Saint-Hugues, abbé de Cluni*, imprimée par extrait avec celle du même saint, par Ezelin, dans le recueil des Bollandistes, au 29 avril. Dom Martène en a publié la préface dans son *Thesaurus*. III. *Epistola ad Bernardum Antiochenum patriarcham*, insérée dans les *Reliquiæ manuscriptæ*. de Ludewig, tom. II. W-s.

GILPIN (BERNARD), ecclésiastique anglais, né à Kentmere, dans le comté de Westmorland, en l'année 1517, s'est fait, par son mérite et ses vertus, un nom qui est passé avec honneur à la postérité. Sa famille tenait un rang assez considérable dans le comté; et l'oncle de sa mère était évêque de Durham. Envoyé à l'université d'Oxford à l'âge de seize ans, il y entra au collège de la reine, où son amour du travail et ses progrès lui valurent l'avantage d'être agrégé. Il ne se borna point aux études ordinaires que font ceux qui se destinent à l'état ecclésiastique; il voulut encore savoir parfaitement le grec et l'hébreu. Henri VIII, ayant fondé le collège de Christ, choisit Gilpin pour en être un des premiers professeurs. L'hérésie de Luther commençait alors à se répandre. Gilpin avait été élevé dans la religion catholique, et y demeura d'abord fort attaché; il en

soutint même publiquement contre John Hooper, de évêque de Worcester, martyrs de la nouvelle de Pierre Martyr, prote ayant, après la mort de été pourvu d'une chaire dans l'université d'Oxford, et surtout son élève, persuasive, firent chanceler la foi de ses pères, et il prétendue réforme. Vers l'évêque de Durham, qui avait composé un Traité de l'Unité, l'engagea à faire venir à Louvain et à Paris, pour discuter les docteurs sur cet objet, et faire imprimer. Les fréquentes qu'eut Gilpin avec plusieurs théologiens de ces pays ne le firent pas changer de religion en Angleterre, que jamais dans sa nouvelle patrie il conserva du moins ses principes, et respect pour les règles de la discipline de Durham. Son oncle, qui l'accepta, ne fut-ce que pour trouver les moyens de faire honorablement son voyage, et la faire desservir. Gilpin fut nommé, et ne voulant point les revenus d'une place qui n'était point acquitté les charges de la cure d'Easingdon, était l'uni un archidiacone, et l'emploi alarma sa conscience, et tint pas à lui qu'on ne lui donnât deux titres. Il résigna l'un, et accepta ensuite l'autre, et accepta ensuite d'Houghton. Quoiqu'on ne fut pas contre les protestants, et que le catholicisme fut en crédit, il cessa de prêcher contre les protestants, et surto non-résidence et la pluralité de bénéfices. Dénoncé à la reine

(1) Le quatrième livre est le septième dans l'édition de Duchesne, parce que le poème de Foulques forme les trois premiers.

Londres. Il obéissait ; qu'il allait à l'échafaud , es préparatifs , et s'était habit long pour soutenir dernier combat. Il ap- la mort de la reine , et Houghton , où ses paroissiens avec une joie inex- avait à ses frais établi n séminaire et une école, rtis des sujets distingués. abeth , étant montée sur riva de leur siège tous tholiques. Cette circons- rendu vacant l'évêché il fut offert à Gilpin , , quelque instance qu'on nourut à Houghton en la 66°. année de son âge. qu'ayant été renversé et ieds par un bœuf sur la rché de Durham , cet ac- : il se ressentit toujours it avancé sa mort. Car- ie de Chichester , a écrit a *Vie de Gilpin* , Lon- , in-18. On trouve à la me un de ses *Sermons* , 1552 en présence d'E- (*Voy.* aussi l'article sui- on met de côté l'erreur eut le malheur d'embras- offre un beau modèle des zèle , du désintéressement irité qui doivent caracté- désiastique. L—Y.

(GUILLAUME) , vicaire laus New - Forest , près de , descendant du fameux lpin , si l'on en croit quel- pbes (1) , et né vers l'an

1724, tenait une maison d'éducation estimée , à Cheam dans le comté de Surrey. Il en abandonna ensuite la direction à l'un de ses fils. Un de ses élèves, le colonel Mitford , connu comme auteur par une *Histoire de la Grèce* , lui procura le vicariat de Boldre , qu'il conserva jusqu'à sa mort. Gilpin a décrit , dans plusieurs voyages justement estimés , les beautés pittoresques de la Grande - Bretagne. Tous ses volumes sont accom- pagnés de gravures en *aqua - tinta* , qui éclaircissent ses descriptions , de même que celles - ci servent à faire discerner les beautés des paysages que les gravures sont destinées à représenter. Gilpin a en quelque sorte créé un nouveau genre de voyages , qui a eu beaucoup de mauvais imita- teurs. On lui a reproché avec raison un style trop poétique ; mais ses ou- vrages fourmillent de réflexions in- génieuses , propres à enrichir la théo- rie des arts , et à en guider la prati- que. Nous avons lu plusieurs de ses descriptions en présence des objets mêmes , et nous les avons trouvées exemptes d'exagération. Il saisit avec beaucoup de sagacité les traits caracté- ristiques et les beautés des paysa- ges , et il les décrit avec vérité et avec chaleur : on ne rencontre jamais dans ses écrits ce faux enthousiasme , ces expressions vagues et ampoulées qui ont discrédité le genre descriptif. Gil- pin est mort le 5 avril 1804 , dans sa 80°. année. Il n'était pas moins recommandable par son caractère que par ses talents. Il consacra 1560 liv. sterling , produit de la vente qui fut faite en 1802 d'une collection de ses dessins , à la dotation d'une école paroissiale à Boldre , au maintien de laquelle il destina encore les profits de ses ouvrages posthumes. Voici les ouvrages que nous connaissons de cet

1724, tenait une maison d'éducation estimée , à Cheam dans le comté de Surrey. Il en abandonna ensuite la direction à l'un de ses fils. Un de ses élèves, le colonel Mitford , connu comme auteur par une *Histoire de la Grèce* , lui procura le vicariat de Boldre , qu'il conserva jusqu'à sa mort. Gilpin a décrit , dans plusieurs voyages justement estimés , les beautés pittoresques de la Grande - Bretagne. Tous ses volumes sont accom- pagnés de gravures en *aqua - tinta* , qui éclaircissent ses descriptions , de même que celles - ci servent à faire discerner les beautés des paysages que les gravures sont destinées à représenter. Gilpin a en quelque sorte créé un nouveau genre de voyages , qui a eu beaucoup de mauvais imita- teurs. On lui a reproché avec raison un style trop poétique ; mais ses ou- vrages fourmillent de réflexions in- génieuses , propres à enrichir la théo- rie des arts , et à en guider la prati- que. Nous avons lu plusieurs de ses descriptions en présence des objets mêmes , et nous les avons trouvées exemptes d'exagération. Il saisit avec beaucoup de sagacité les traits caracté- ristiques et les beautés des paysa- ges , et il les décrit avec vérité et avec chaleur : on ne rencontre jamais dans ses écrits ce faux enthousiasme , ces expressions vagues et ampoulées qui ont discrédité le genre descriptif. Gil- pin est mort le 5 avril 1804 , dans sa 80°. année. Il n'était pas moins recommandable par son caractère que par ses talents. Il consacra 1560 liv. sterling , produit de la vente qui fut faite en 1802 d'une collection de ses dessins , à la dotation d'une école paroissiale à Boldre , au maintien de laquelle il destina encore les profits de ses ouvrages posthumes. Voici les ouvrages que nous connaissons de cet

l'auteur, ils sont tous en anglais : I. *La Vie de Bernard Gilpin, recueillie tant de sa vie écrite par G. Carleton que de diverses relations contemporaines, lettres originales et autres manuscrits authentiques*, 1753, in-8°. II. *La Vie d'Hugues Lamer*, 1754, in-8°. III. *Vies de Jean Wiclef et de ses principaux disciples*, lord Cobham, J. Hus, Jérôme de Prague et Zisca, 1764, in-8°. IV. *Vie de Thomas Cranmer*, 1784, in-8°. V. *Observations sur la rivière Wye et sur quelques contrées de la partie sud du pays de Galles*, in-8°, 1782, 1789; trad. en français, Breslau, 1800, in-8°. VI. *Voyages en différentes parties de l'Angleterre, et particulièrement dans les montagnes et sur les lacs du Cumberland et du Westmorland, contenant des observations relatives aux beautés pittoresques*, 1787, in-8°; 1788, 2 vol. in-8°. Il a paru une traduction française de cet ouvrage par le baron de Blumenstein, imprimée à Breslau, 1800, 3 vol. in-8°. Les gravures en *aqua-tinta* sont, dit-on, supérieures à celles de l'original, et ont servi pour la traduction allemande, imprimée également à Breslau en 2 vol. in-8°. La traduction française de ce même ouvrage qui parut en 1789 à Paris, chez Defer de Maisonneuve, est moins estimée; elle est de Guédon de la Berchère. On l'a reproduite avec un nouveau frontispice, au v (1797). VII. *Observations relatives principalement à la beauté pittoresque, faites en 1776 sur diverses parties de la Grande-Bretagne, et particulièrement sur les montagnes d'Ecosse, etc.*, 1789, 2 vol. in-8°; trad. en allem., Leipzig, 1792-93, 2 vol. in-8°. VIII. *Remarques sur les scènes forestières*

et les beautés pittoresques boisées, avec les vues qui se trouvent rest dans le Hampshire, 2 vol. in-8°; trad. en allemand, Leipzig, 1800, in-8°. IX. *Observations sur le beau pittoresque des voyages pittoresques, et sur la manière de saisir le paysage, avec des réflexions sur la peinture de paysage*, in-8°. Les deux premiers volumes sont en français, Breslau, 1782, 1783. X. *Observations sur les beautés pittoresques de l'Angleterre, et particulièrement sous le rapport de la culture pittoresque, avec quelques réflexions sur les beautés pittoresques de l'île de Wight*, 1798. XI. *Sermous prêchés pendant un voyage de campagne, avec quelques réflexions sur les sujets pour des sermons*, tome 1, 1799; tome II, 1800; tome III, 1805. XII. *Contraintes de la nature*, 1798, in-12, et autres ouvrages. On a imprimé, en français, ses *Observations sur les beautés pittoresques de Hampshire, Sussex et de la partie orientale de l'Angleterre, sur divers sujets*, 1807, in-8°. Son frère, Jaurey GILPIN, peintre, né à Carlisle en 1750, capitaine dans la troupe de dragons, excellé dans l'art de peindre, et surtout en peinture à l'aquarelle. Son portrait est, dit-on, un groupe de figures; il possède M. S. Whitbread, et plusieurs autres collections d'animaux qui se trouvent dans les Voyages de son frère. On a gravé de lui; estimé pour la simplicité de son caractère et la simplicité de ses manières, il était un membre de l'académie royale de peinture; il est mort à Brompton, le 17 août 1805.

GIL-POLO (GASPARET), peintre italien, né à Valence en France, et qui venait de se fixer à Rome, habitait dans cette ville la rue de la Colonna. Il avait beaucoup

et ses premiers essais le rang des meilleurs poètes. Mais ce qui servit le plus sa réputation, ce fut sa *morada* (Diane amoureuse pastorale, écrite en stances de vers, est en quelque sorte la suite de celle qu'avait composée l'antemayor : mais cet auteur écrit que cinq livres, et qu'il ajouta sept. Le succès qu'avait eu l'ouvrage de Gil Polo, le premier dans son genre, vint à celui qu'obtint l'auteur. Gil - Polo ne surpasse pas son modèle par la pureté du style, l'harmonie des vers ; et son talent est bien supérieur à la *Diana* dit le Salmantino, qui continuateurs de Montemayor le grand nombre d'excellents poèmes qu'on lui attribue, on regarde comme ses chefs-d'œuvre, le sonnet *Probaron en el lastreza*, et la chanson *po venturoso*, etc. Le *Furia* est aussi curieux ; l'auteur, par le moyen d'une ingénieuse, y rappelle tous les poètes valenciens de son temps. Il paraît que Gil Polo n'alla jamais sa province, et qu'il se fit, à l'exemple des poètes de son pays, briguer à Madrid du monarque. Il mourut à Valence en 1572. Cervantes fait l'éloge de cet auteur dans son *Quichotte*, lorsqu'en parlant des *Dianes*, il fait dire au héros que la garde de celle de Gil-Polo, était d'Apollon lui-même. On voit aussi l'éloge dans son chant à la strophe *Todas quantas alabanzas*, etc. etc. La

première édition de la *Diana* de Gil Polo est de Valence, 1564, in-8° : la plus estimée est celle de Londres, 1739, revue et corrigée par le juif Pineda, connu par celle qu'il avait donnée de *Don Quichotte*. La *Diana* a été imitée en latin par Barthius, dans son *Erodidascalus seu nemoralium libri quinque ad hispanicum Gasparis Gilli-Poli*, Hanau, 1625, in-8°.

B—s.

GIL-VICENTE, appelé le Plante portugais, naquit à Barcellos, vers l'an 1485, d'une ancienne et illustre famille. D'après le désir de ses parents, il étudia le droit ; mais il le quitta bientôt pour se livrer au théâtre : sa naissance l'ayant attaché à la cour de Lisbonne, il s'y occupa, avec activité, de fournir des pièces de circonstance pour les solennités civiles et religieuses. Ses drames furent d'abord représentés à la cour du roi Emmanuel ; et le premier parut en 1504. Ils obtinrent un succès prodigieux ; et sa réputation s'accrut sous le règne de Jean III, qui prenait souvent plaisir à jouer lui-même un rôle dans quelques-unes des comédies de Gil. Il paraît que celui-ci était aussi un des acteurs : ce qu'il y a de certain, c'est qu'il forma au théâtre sa fille Paula (dame d'honneur de la princesse Marie), qui se rendit célèbre, non seulement comme la première actrice portugaise de son temps, mais aussi comme poète et musicienne. Gil-Vicente, en précédant les grands poètes dramatiques de l'Italie, de l'Espagne, de la France et de l'Angleterre, avait acquis, pour ainsi dire, une réputation européenne. On prétend qu'Erasmus apprit le portugais dans la seule vue de lire les comédies d'un homme qui excitait tant d'enthousiasme ; et si l'on considère Gil comme le restaurateur du théâtre mo-

derne, cet enthousiasme ne doit pas étonner. La première représentation connue en Italie est celle de l'Orphée de Politien, joué en la cour de Mantoue, en 1485. Mais l'Orphée n'est qu'une exacte imitation du théâtre grec, ainsi que la *Calandra* du Bibbiena, *I suppositi*, la *Cassaria* de l'Arioste, la *Clitua* et la *Mandragora* de Machiavel (1) n'étaient calqués que sur le modèle de Plaute et de Térence; et la plupart n'étaient que des imitations. Les comédies de Béroico Ruzante (le premier qui ait introduit sur le théâtre le Brighella et l'Arlequin), n'étaient que des farces insipides, écrites en jargon padouan; et l'on ne peut considérer les pièces de l'Arelin que comme d'infâmes satires, sans ordre ni invention, où les personnages les plus illustres et les plus respectables étaient offerts à la risée du public. En France, si l'on ne regarde pas, dans son origine, la farce de *Maitre Patelin* comme une comédie (2), on ne connaissait de pièce un peu régulière que l'*Eugène* de Jodelle (né en 1552), bien supérieure à ses trois tragédies. Les successeurs de cet auteur dramatique, Hardy, Montchrestien, Baro, etc., ne parurent que plus d'un siècle après; et la naissance de Gil-Vicente précéda de quatre-vingt-deux à quatre-vingt-quatre ans celle de Lope de Vega et de Shakespeare (3). L'admiration qu'excitait

Gil-Vicente dans l'Europe que très juste et très naturelle, ces sont remplies, il est v faits inséparables d'un pr dans quelque genre que c dans ces ébauches grossi laisse pas de trouver u d'invention, une vérité logne, une vivacité, une une harmonie poétique gage, inconnues jusqu'alor tifiant l'enthousiasme n curiosité des étrangers. demeura toujours attaché III, qui le combla de il mourut à Evora en dant sa maladie, il fit lu épitaphe, qu'on voit en sur son tombeau. Ses ouv publiés par son fils, sou *Compilacaon*, c'est-à-c des ouvrages de Gil-Vicer livres, contenant, 1°. ses votes, 2°. ses Autos, 3°. s médies et ses Comédies, 4° (*Farsas*), 5°. Poésies di bonne, 1562, in-fol.; ib in-4°. Ses *Autos*, ou Pièces sont au nombre de seize, célébrer les fêtes de Noë gers y jouent un rôle pr tragi-comédies roulent su héroïques, et le style e telle est celle de dom Du primée séparément, Lisbo 1654.) Parmi ses comé tingue le *Juge de Beyra id.*, 1650), et le *Fidalg* (1643). Ses *Farsas* peu gardées comme un échar quisse de la véritable co ont du sel, de la gaieté et des caractères nouve tracés. Ce Recueil contie pièces, à peu près, do lent sur des sujets sacre de cet auteur, appelé a

(1) Toutes ces pièces et les suivantes parurent en Italie de 1510 à 1540. La plus estimée était la *Mandragora*, qui a été traduite par J.-B. Rousseau, Londres, 1723. La *Calandra* est imitée des *Menechmes* de Plaute, et la *Clitua* de la *Curcua* du même auteur. En général, les cinq pièces qu'a laissées l'Arioste, les trois de Machiavel, et toutes celles qui parurent à cette époque, n'étaient que des comédies latines, écrites en italien. Partout le même sel, les mêmes plaisanteries, les mêmes valets et parasites, le même lieu de la scène; etc. — L'instar des Latins, l'action se raconte plus qu'elle ne se voit.

(2) Tout le monde sait que cette comédie, écrite vers la fin du quinzième siècle, a été corrigée, augmentée et reproduite par Brueys en 1700.

(3) Lope naquit en 1592, et Shakespeare en 1564.

rit de même la carrière . On cite avec éloge une édiés: *Dom Joan de los B—s.*

PIERRE-LOUIS-CLAUDE), ançais, et l'un des écrivains conds de nos jours, nas en 1726. Il était, par sa re-petit-neveu de Boileau. isivement avocat, puis conarlement Maupeou, et lors lution, il devint conseiller oncil ; charges qu'il exerça, re la plus honorable, jus- ue de la suppression des rains en 1791. Le premier il donna au public est un 'éloquence du barreau, 12. Malgré les nombreux e l'antiquité lui offrait sur re, Gin ne composa qu'un ont il est difficile de caract- légré de médiocrité. Lors- pe des objets qui ne mé- peu d'attention, il est xité rebutante : sur les par- us importantes de l'art, il écheresse et d'une stérilité léplorables. Ce *Traité de e* ne renferme pas trois pa- d'être lues. Depuis la ré- auteur en a donné une tion, 1803, in - 12., très ; mais malgré tous ses ef- ivrage n'en est guère meil- it ensuite paraître un livre *les vrais principes du gou-*, 1778, in-8°; 1780, in- 1, 2 vol. in-12.; 1801, in-8°, revus et considé- augmentés. C'est un long m faveur du gouvernement ue où Gin combat Montes- lably, mais avec des armes les. On sent à chaque instant dépourvu des qualités qui t soit le législateur, soit l'é-

crivain. Ce que cet ouvrage offre de plus curieux, c'est une lettre écrite par Voltaire à Gin, pour le remercier du cadeau qu'il lui avait fait de son livre. Il abandonna pendant quelque temps les hautes questions de la législation, pour publier une *Analyse du droit français comparé avec le droit romain* : la première édition parut en 1780, 1 vol in-4°.; une seconde en 1803-1805, 6 vol. in-8°. Cet ouvrage est peu recherché des juriconsultes. Toujours entraîné par son amour pour les lettres plutôt que par la véritable inspiration du talent, Gin donna une traduction des *Oeuvres complètes d'Homère*, 1783-84, 8 vol. in-12., avec des notes et des imitations des poètes latins, italiens et anglais. Deux éditions in-12 et in-8°. se succédèrent. Au moment de la révolution, Pierre Didot avait commencé d'en publier une édition in-4°, 1788, ornée de cinquante estampes et de deux cartes géographiques. Les événements politiques empêchèrent de faire paraître l'*Odyssee* et de compléter cette édition. Louis XVI, qui aimait à protéger les lettres, avait souscrit pour cent exemplaires. Les traductions d'*Hésiode*, 1785, in-8°, des *Harangues politiques de Démosthènes*, et de celle d'*Eschine contre cet orateur*, 1791, 2 vol. in-8°, suivirent la traduction du prince des poètes. Gin donna depuis, *Idylles de Théocrite*, 1788, 2 vol. in-12 et in-8°.; *Odes de Pindare, unique traduction complète, en prose poétique*, 1801, in-8°. (il avait en manuscrit les versions d'Anacréon, Bion, Moschus, Sapho et des autres lyriques grecs); les *Oeuvres (bucoliques) de Virgile*, trad. nouvelle, 1788, in-12; les *Idylles de Théocrite* et les *Eglogues de Virgile*, trad. nouvelle, deuxième édition, 1801, 2 vol. in - 12. Les diverses

traductions de Gin, qui ont été imprimées, fourmillent de fautes et de contre-sens: aussi n'ont-elles jamais obtenu l'approbation des savants et des hommes de goût. Cependant un certain luxe typographique fait encore rechercher la dernière édition de la traduction d'Homère. Gin publia aussi des *Nouveaux mélanges de philosophie et de littérature*, ou *Analyse raisonnée des connaissances les plus utiles à l'homme et au citoyen*, dédiés au roi, 1784, in-12; il y traite les questions les plus importantes de la métaphysique et de la philosophie. Il combat à plusieurs reprises l'auteur du *Système de la nature*, le livre de l'*Esprit*, et divers autres philosophes modernes. On ne trouve dans ces *Nouveaux mélanges*, comme dans tout ce qui est sorti de la plume du même écrivain, qu'un style lourd et incorrect, des pensées dépourvues de profondeur et d'originalité. « Affligé de voir qu'une suite à l'immortel *Discours* de Bossuet, sur l'*Éthique universelle*, manquait à la littérature française, » Gin voulut y remédier. Il donna, en 1802, cette suite en 2 vol. in-12, et il la divisa en sept époques, depuis Charlemagne jusqu'à l'ouverture des états-généraux en 1789. Quoique, sans doute, infiniment au-dessous de l'original, cette continuation n'est pas absolument sans mérite; le style a de la force dans quelques endroits, quelquefois de la déclamation, plus souvent encore des négligences. Malgré quelques inexactitudes, l'ouvrage a, sur les deux continuations du même genre, publiées en 1704 et en 1805 (Voyez BOSSUET, V, 258-9), l'avantage incontestable d'être poussé jusqu'à nos jours; et il aurait eu sans doute plus de succès sans les fautes d'impression qui s'y trouvent à chaque page: les

nommes propres, les termes y sont souvent défigurés, on croit que l'auteur n'en a pas fait d'épreuves. Dans la longue préface de son ouvrage de Gin, on compte un *Éloge du Dauphin* de Louis XVI, et un autre *L'éloge du Dauphin* offert en morceaux assez bien écrits, mais qui exorde. Gin avait donné son ouvrage *De la Religion de l'homme du monde*, 4 vol. in-8, qu'il retoucha, l'abrégea, et reprit nouveau en 1806, sous le titre de *la Religion du vrai philosophe*, ou *l'Observateur impartial*, contenant l'examen des prétendus sages de ce siècle, et la preuve de la vérité des principes du christianisme, ou des maximes fondamentales de la constitution des états. Ce livre eut aussi le titre d'*OEuvres complètes de P. L. C. Gin*, n^o. 1^{er}.: l'auteur en effet le projet de donner une édition complète de ses OEuvres, mais il en est resté là. En tête de son ouvrage, il a placé la liste de ses ouvrages, tant imprimés qu'inédits, en y joignant les motifs qui ont inspirés. Dans un autre ouvrage qui suit, il donne quelque chose sur sa vie. « *La Religion de l'homme du monde*, avait eu un succès, dit l'auteur, même que nos prétendus sages, qui ne se contentent point de flatter, mais qui veulent flatter d'y rencontrer une édition complète de leurs systèmes, et de leurs vains sophismes, et de leurs sarcasmes; le P. Beauregard, dans son ouvrage, en 1780, dans un de ses sermons des philosophes, dit: *Ils le connaissent, ce livre, ils l'ont pas répondu, ils n'y ont jamais.* » L'abbé Duvoisin n'a point l'approbation de la première édition, dit que l'on y trouve un p

li, des vues neuves, un e et correct. Les bonnes de l'auteur avaient sans osé le censeur à l'indul : les ouvrages philosophi in sont dépourvus de tout rticulier. Ils n'offrent que communes, noyées dans roluxe et souvent barbare. ur fécond ne peut être placé bre des écrivains médiocres, empressons de rendre hom- vertus qui le distinguèrent, nent sans bornes qu'il porta on de Bourbon, et dont il preuves dans les occasions érilleuses. C'est ainsi qu'à : époque où tous les Fran- aient dans la stupeur l'issue orrible des procès, Gin : 22 décembre 1792, à Ba- laidoyer en faveur de Louis laidoyer, imprimé à Bâle, 8°, ne renferme en tout ages, suivies de cinquante otes et additions : combien l'innocence du Roi martyr dans ce moment affreux, le est comme élevé au dessus ie; et il a trouvé dans son e royaliste, quelques ex- que le génie ne désavoue- u si noble dévouement de- récompensé; aussi Gin fut- é, la même année 1793, nille, à l'abbaye de Port- de la Bourbe. Sa captivité mois; et il en profita pour la langue anglaise, d'un au- nier auquel il montrait le à cette circonstance que is la traduction qu'il fit pa- tard du *Ministre de Wa-* 97, in-8°. Cette traduction écrite, et renferme beau- ntre-sens. En 1794, à sa rison, Gin fut maire ou

agent de la commune de Clamart sous Meudon, où il possédait une maison de campagne. L'assemblée qui tyrannisait alors la France, ayant rendu un décret par lequel tous les fonctionnaires publics étaient assujétis au serment de haine à la royauté, il écrivit sur le registre de la commune d'Issy, que non seulement il ne ferait pas le serment qui lui était demandé, mais que, bien loin de là, il déclarait que le gouvernement monarchique était le seul qui pût convenir à la France. Gin, toujours occupé de travaux littéraires, mourut à Paris le 19 novembre 1807, âgé de 81 ans. Il a laissé en manuscrit, et se disposait à faire imprimer, l'*Analyse raisonnée du droit français par la comparaison de nos anciennes lois et du Code Napoléon*. Il avait donné, peu de temps avant sa mort, le *Prospectus des Œuvres complètes d'Homère, édition polyglotte en cinq langues* (grec, latin, français, anglais, italien). Cette entreprise n'a pas eu de suite. Gin n'a laissé qu'un fils, ancien conseiller au grand-conseil, qui possède plusieurs manuscrits de son père, entre autres une traduction de Milton.

ST. P.—R.

GINANI ou ZINANI (1) (GABRIEL), poète italien, qui a joui de son temps de quelque célébrité, naquit à Reggio dans le XVI^e siècle (2). La nature lui avait accordé d'heureuses dispositions, que ses parents cultivèrent avec succès. Après avoir fait ses premières études, il fut envoyé à Fer-

(1) Les Ginani de Reggio sont une branche de ceux de Ravenne; et comme, dans la prononciation lombarde, le g a le son du z, ceux de Reggio ont écrit leur nom indifféremment Ginani ou Zinani.

(2) Tiraboschi, d'après un passage de la dédicace des *Due giornati*, croit pouvoir placer la naissance de Ginani en 1564; mais Jacques Vezzani, en lui écrivant en 1622, le félicite sur sa *verte vecchiaia*, compliment qui ne paraît guère convenir à un homme qui n'aurait eu que cinquante-huit ans.

rare, et y suivit les leçons de François Patrice, et d'autres professeurs distingués. Il paraît que Ginani prit d'abord le parti des armes; du moins on est certain qu'il assista à quelques combats, et qu'il était enfermé dans Agria lorsque cette ville fut assiégée par les Turcs en 1596. Deux ans après il était à Naples, logé chez le duc de Seminara, qui s'était déclaré son Médecin: mais quoique ce seigneur eût pour lui beaucoup d'égards, sa situation n'en était guère plus heureuse, puisqu'on apprend, par une de ses lettres, qu'il fut obligé de demander de l'argent au duc de Guastalla pour faire imprimer un de ses ouvrages (*l'Arte del segretario*); il n'en reçut que des compliments et des promesses, et lassé d'attendre, il quitta Naples pour venir à Rome, où il fut admis en 1602 à l'Académie des humoristes. Il partit ensuite pour Venise; mais en passant à Reggio, il s'y arrêta quelque temps pour voir ses parents; et ayant fait aux magistrats un tableau fidèle de sa misère, il en reçut un présent magnifique pour l'aider à publier son *Eracléide*. Ginani prenait le titre de seigneur de Bellay que lui avait conféré l'empereur Ferdinand II, en récompense de la dédicace d'un de ses ouvrages (*la Ragione di stato*); ce titre le flattait beaucoup: j'en fais plus de cas, dit-il, que de très grandes provinces que d'autres princes s'étaient obligés de me donner. L'orgueil excessif que montre ici Ginani n'était pas d'accord avec sa conduite; et l'homme qui s'abaissait à demander quelques écus, n'aurait pas refusé une province, si elle lui eût été offerte. Tiraboschi pense que c'est de Belley dans le Bogey que Ginani était seigneur; et il cherche à prouver que l'empereur a pu disposer de ce domaine en faveur d'un de ses sujets: mais le titre de Ginani était purement

honorifique; l'empereur n'était ni taché ni revenu, ni pensait que ce poète continua toute sa vie à plaindre du peu d'avantage retiré de ses travaux. Il vivait en 1634. Le Tasse, Mariotti et Ligione furent au nombre de ses disciples, et lui décernèrent des éloges que Chi a insérés dans la *Bibliographie*; un article très détaillé sur sa vie de la liste complète de ses ouvrages; on se contentera d'en citer les principaux: I. *Il Caride, l'istoriale*, Parme, 1582, in-8°, corrigée, Reggio, 1590 ou 1591; la production se ressent de l'âge de l'auteur. II. *L'Amerigo*, Reggio, 1590, in-8°; Venise, 1612: elle est citée par plusieurs auteurs comme une des meilleures publiées en Italie dans le XVII^e siècle. III. *L'Eracléide, poème héroïque*, Reggio, 1625, in-4°. C'est le sujet de son *racquistata* de Bracciolini CIOLINI; mais Ginani avait son poème depuis plusieurs années lorsque Bracciolini publia son ouvrage; il trouve à la suite quarante-cinq critiques sur ce poème, tant de réponses, sous le nom de Aut. Sorella. Tiraboschi pense que Ginani est l'auteur des réponses. IV. *Il segreto in sette libri*, ibid., 1627. V. *Il consigliere*, ibid., 1627, traduit en latin, par Jean de Francfort, 1628. VI. *Dei libri di stato* libri XII, ibid., 1628, trad. en latin par Honigk. VII. *Rime e prose*, Reggio, 1628, sous ce titre: *Dei rime imperandi et de statu imperii*, deux parties, in-8°. VIII. *Rime sacre*, Reggio, 1627, in-8°. IX. *Discorso istoriale*, ibid., 1627, in-8°, l'auteur y relève plusieurs

l'asse. IX. Une nouvelle *io du Tasse*, par Mauro, tres opuscles moins im- e proposait de publier i illustri Reggiani; mais a point été achevé.

W—s.

DU GINANNI (JOSEPH, re naturaliste, né à Ra- 92, s'appliqua dès sa ude de la botanique, et es herborisations, Mi- te du grand-duc de Tos- eva de lui inspirer une our cette science. Il par- e les différents états de illant partout des plan- illages et d'autres objets nelle, dont il forma, en e, une collection très in- s'attacha particulière- onnaître les bords de la ue, et fut récompensé de par la découverte d'un e de productions natu- inédites. L'académie des logne l'admit dans son ; et cinq ans après il fut de la société littéraire de in le grand-duc de Tos- erpétuer le souvenir des inani, fit frapper en son médaille, portant d'un rait, et au revers la na- e seul mot: *invenit*. Le i mourut dans sa patrie 'âge de soixante ans. On ti les ouvrages suivants : *z e dei nudi degli ucelli sertatione sopra varie vallette*, Venise, 1737, en 1 vol. in-4°.; ouvrage dont les figures sont pas- écütées. La dissertation terelles offre des détails *Lettera all' accad. delle logna sopra il nascere*

d'alcuni testacei marini, insérée dans les recueils de cette académie, et dans les journaux. III. *Produzioni naturali che si ritrovano nel museo Ginanni in Ravenna, metodica- mente disposte e con annotazioni il- lustrate*, Lucques, 1742, gr. in-4°, fig. IV. *Opere postume nelle quali si contengono 114 piante che vege- tano nel mare Adriatico, nelle pa- ludi, e nel territorio di Ravenna, coll' istoria d'alcuni insetti*, Venise, 1755 - 57, deux parties in-fol., dont la première contient les plantes, avec 55 planches, et la seconde les coquil- lages, avec 38 planches. — GINANI (François), neveu du précédent et l'éditeur de ses *œuvres postumes*, naquit à Ravenne, le 13 décembre 1716, et fut envoyé à Parme où il étudia sous les maîtres les plus dis- tingués. De retour dans sa patrie, il suivit l'exemple de son oncle en s'ap- pliquant à l'histoire naturelle, et ac- quit bientôt une réputation qui lui ou- vrit les portes de plusieurs académies. Il eut part à la description du *Museo Ginanni*, publia plusieurs opuscles dans la *Raccolta Calogeriana*, en- tre autres une *Dissertation sur les maladies des grains* (elle a paru sé- parément à Pesaro, 1759, in-4°, fig.), et mourut en 1765, à l'âge de qua- rante-neuf ans. On lui doit encore une *Historia civile e naturale delle pinete Ravennate*, Rome, Salomoni, 1774, in-4°. de 478 pages, avec 18 planches et 2 cartes. W—s.

GINANNI (PIERRE-PAUL), béné- dictin, de la même famille que les précédents, naquit à Ravenne en 1698. Après avoir terminé ses pre- mières études sous les jésuites, il entra dans la congrégation du Mont- Cassin, en 1713, et fut envoyé à Rome pour y faire ses cours. Il professa ensuite la philosophie à

Florence, et revint à Ravenne, où il enseigna la théologie avec le plus grand succès. Ses talents lui méritèrent l'estime de ses confrères, et l'élevèrent rapidement aux premières dignités de l'ordre : il renonça alors à la carrière de l'enseignement, et s'appliqua à l'étude de l'histoire de sa patrie ; il visita les archives publiques, et dressa des inventaires des titres qu'elles renfermaient, genre de travail dont l'utilité seule put lui faire surmonter les dégoûts. Nommé en 1743 abbé de St.-Paul de Ravenne, il fut appelé la même année à Rome par Benoît XIV, qui lui donna des marques particulières de son affection et l'admit dans l'académie qu'il venait d'établir, pour y travailler à l'histoire ecclésiastique. De retour à Ravenne, il reprit le cours de ses recherches, contribua à accroître dans cette ville le goût des lettres en accueillant les personnes qui les cultivaient, fréquenta les sociétés savantes, et mit à leur disposition une bibliothèque choisie, ainsi qu'un musée, qu'il avait formés dans ses voyages. Élu en 1769 promoteur général de la congrégation, il fut encore obligé de retourner à Rome. Le pape Clément XIV l'y retint, en le nommant membre de la consulte des rites, et il y mourut en 1774, à l'âge de soixante-seize ans. Dom Ginanni était membre de la plupart des académies d'Italie ; il a laissé un grand nombre d'ouvrages parmi lesquels on se contentera de citer les suivants : I. *Raccolta delle rime de' poeti Ravennati defunti*, Ravenne, 1759, in-8°. Ce recueil contient les noms et la liste des productions de près de trois cents poètes nés dans cette ville depuis 1540 jusqu'en 1750 ; et Ginanni prouve par-là qu'elle ne le cède à aucune autre de l'Italie par le nombre et la supériorité des écrivains auxquels

elle a donné le jour. II. *Lettera quale si dimostra che Ravenna vera patria di san Pier Dama non Faenza*, Assise, 1741, in-8°. III. *Dissertazione epistolare sulla letteratura Ravennate*, Ravenne, in-8°, et dans le tom. II de la *raccolta calogeriana*. Cette dissertation, en forme de lettre, adressée au cardinal Quirini, contient quelques littérateurs de Ravenne et autres Jean Ferretti et Traversari. IV. *Dissertazione sull'origine dell'Esarcato e della città degli Esarchi*, insérée dans le tome IV de la *Nuova raccolta*. V. *Dissertazione sopra il soleo di Teodorico re de' Goti in Italia*, Césène, 1765. VI. *Lettere di Ruggiero Calbi*, dans le vol. du *Journal littéraire* de Lami. VII. *Elogi di due famosi abbatì cassinesi D. Affarosi di Reggio e D. Maria Ricci Romano*, dans le vol. de la *raccolta*, et dans le *Journal* de Lami. VIII. *Memorie storiche degli scrittori Ravennati*, Ravenne, 1769, deux vol. in-4°. Chaque page a 500 pages chacun, renferme des notices plus ou moins circonstanciées sur environ quatre cent soixante écrivains natifs ou habitants de Ravenne, rangés par ordre alphabétique. On trouve à la fin la liste des ouvrages imprimés et manuscrits de D. Ginanni, une table chronologique de tous les écrivains Ravennais mentionnés dans l'ouvrage, depuis l'archevêque St. Elme vivait au 11^e siècle jusqu'à nos jours, et une table plus volumineuse des auteurs consultés pendant la rédaction de cet ouvrage ; les notices s'élèvent à plus de six cents.

GINCKEL (GODARD V.), écrivain hollandais, à qui l'Anglais a enlevé la conquête définitive de l'Inde.

, naquit de parents nobles, ou selon d'autres à ra de bonne heure dans itaire, et mérita par sa ation de l'ordre de l'É- obtint long-temps avant u prince d'Orange au ande-Bretagne. Il com- ment, par son activité ; à l'affermissement de ce monarque, dans les ées de son règne. Quoi- l eût été forcé de quit- ce royaume refusait en- jaitre le gouvernement III; et les catholiques, e fournissait d'immens- hommes et en muni- e, s'y montraient sous açant. Ginckel, char- luire, déploya contre re d'un vieux général, un négociateur habile. mparé dans l'espace de de Baltimore, il vint : devant Athlone, qui, rnisson nombreuse et rtifications, était enco- ar toute l'armée irlan- : presque sous ses mu- ces avantages, la place l'assaut au bout de vingt :mée insurgée profita le la nuit pour décam- ée alors à livrer une ba- , elle se retrancha dans tion à Aghrim, où elle emi: Ginckel vint l'at- illet 1691, et, avec des res de moitié, remporta ictoire complète. Saint- l français qui comman- gés, y fut tué d'un bou- et Tyrconnel, le princi- du roi détrôné, mourut après, du chagrin que : fatale journée. Gallo-

way, dans le premier moment de ter- reur, capitula après une faible résis- tance. Enfin la prise de Limerick, qui était défendue par des troupes fran- çaises réunies aux débris de l'armée irlandaise, couronna le succès de cette glorieuse campagne; et dès-lors l'au- torité de Guillaume n'éprouva plus d'opposition en Irlande. A son retour en Angleterre, Ginckel fut récom- pensé de ses services par les titres de baron, de comte d'Athlone et d'A- ghrim, et par les remerciements so- lennels des communes, qui lui offri- rent en outre un présent magnifique. Revêtu dans sa patrie de la dignité de feld-maréchal, il disputa, en cette qualité, au commencement de la guerre de la succession, le comman- dement en chef de l'armée hollandaise au comte de Marlborough; mais vain- cu par l'ascendant de son heureux rival, que les états-généraux s'em- pressèrent de proclamer généralissime de leurs troupes, il mourut, en 1705, à Utrecht, sans avoir illustré sa der- nière campagne par aucun fait qui pût faire revenir ses concitoyens de leur injustice.

N—E.

GIOCONDO (FRA GIOVANNI), en latin *Jocundus*, littérateur profond, savant antiquaire, habile architecte, naquit à Vérone, vraisemblablement vers l'année 1435. Orlandi le croit issu de la maison Monsignori; Té- manza le donne avec plus de proba- bilité à la famille Oguibono. Entré de bonne heure dans l'ordre des frères prêcheurs, il fut destiné à professer les langues et la littérature anciennes. Un registre de son ordre paraît prou- ver qu'en 1449 il était déjà maître des novices, *magister studentium*. Il faudrait, en admettant ce fait, repor- ter sa naissance vers l'an 1430. On le choisit ensuite pour enseigner le grec à Lodrone, petite ville de l'évêché

Le séjour de Giocondo à Paris n'avait pas été inutile à la littérature. Ce savant y avait découvert un manuscrit de Pline le jeune, renfermant, outre de nombreux passages propres à remplir les lacunes des éditions précédentes, onze lettres de Pline à ses amis, et toute sa correspondance avec Trajan, partie intéressante de cette collection, et entièrement ignorée jusqu'alors. Il donna ce manuscrit, par lui corrigé, au célèbre Alde Manuce, qui l'imprima à Venise, au mois de novembre 1508, in-8°. Le père Nicéron, Maffei, dans sa *Verona illustrata*, Témanza, dans ses *Vite dei piu celebri architetti e scultori Veneziani*, et plusieurs autres biographes, ont pris pour l'édition complète de Giocondo, celle qui a été publiée par Beroaldo à Bologne en 1498 : c'est une erreur. La première édition des lettres de Pline, Venise (sans nom de lieu), 1471, et celle de Milan, 1478, ne renfermaient que 222 lettres, distribuées en huit livres; celle de Beroaldo, entièrement conforme à celle de Rome, de 1490, en contient 256, divisées en neuf livres : celle d'Alde, de 1508, nous en a donné, dans dix livres, 575, y compris celles de Domitien, etc., et elle a servi de type à toutes les éditions subséquentes. Plusieurs bibliographes, et notamment M. Bandini, dans son *Catalogue des manuscrits latins de la bibliothèque de Médicis*, supposent une première édition d'Alde, de 1504. Cette édition que Mattiære ne cite pas, qu'on ne trouve ni dans notre bibliothèque royale, ni dans aucun de nos plus riches cabinets, et que M. Renouard, dans ses *Annales de l'imprimerie des Aldes*, dit n'avoir jamais vue, n'existe vraisemblablement pas, puisque Alde Manuce dans sa lettre à Alvise Mocenigo, sénateur vénitien, placée à la tête de celle de

1508, dit que Giocondo lui le manuscrit deux ans avant qu'il l'ait mis sous presse, et que l'ouvrage nous reporte à l'an 1506, que où, en effet, Giocondo vint de Paris à Venise. A la suite de l'édition des Lettres de Pline, Alde Manuce plaça le *Traité des Obseques*, *De prodigiis*, etc. Giocondo lui avait aussi donné le *Traité de l'Architecture*, qu'il crit, *dono dedit*. La guerre éclata, le paisible religieux fut en 1509, du convent des Dominicains de Trévise, où, déjà avancé en âge, il cherchait le repos, pour servir comme ingénieur, la sûreté de la ville : il fortifia la ville de Trévise vers points des environs, sur lesquels les Vénitiens allaient être attaqués avec Guillaume Budé, pendant son séjour à Paris, et qui corrigeait les passages difficiles de Plin par non seulement par des interversions verbales, mais encore par des additions. (Bud. *Annot. in Pandect. fo. 1511*), il publia son édition de Plin, dont il avait corrigé le texte, et qu'il orna de 158 figures (Venise, Joann. de Tridino, 1511). Cette édition est la première de Plin qui ait été donnée avec des figures. Peu de temps après, les administrateurs de la ville de Vénice vinrent à Giocondo, pour fortifier la solidité une des piles principales du pont de l'Adige, que les eaux avaient renversée plusieurs fois. Ces travaux de construction n'interrompirent pas ses travaux littéraires. En 1511, il donna son édition des *Commentaires de César*, donnée à Venise (Albi), in-8°, avec des figures représentant des ponts et des fortifications, et une seconde édition de Plin (Florence, Giunta) à laquelle il joignit le *Traité de l'Architecture* (*De aqueductibus*). Vers le mi-

ant consumé, à Venise, Rialto, et ébranlé le ce nom, il traça, sur sénat, des plans très construction d'un pont rues les plus voisines. it de lumières chez les s, soit peut-être à cause it du trésor public, la accordée aux plaus de ou Scarpagnino, que ; quoique vivant encore s, comme un homme s goût. Quelque chagrin antir de cette injustice, ardl ne quitta pas surse, comme Vasari l'asse, il se consola, en *traités d'agriculture* de n, Columelle et Pallain *œdibus Aldi*, grand , en 1514, et déjà sans aire, le Bramante étant pelé à Rome par Léon er, de concert avec Miaphaël, et Ant. Piconi construction de l'église re, et notamment pour yens de consolider les et immense édifice. On ux travaux qui, exécudns maîtres, ont assuré e monument une solide. J.-C. Scaliger donne que Giocoudo mourut à mbreux passages où il riste, renferment des : reconnaissance et d'esne saurions passer sous is que le St.-Père l'a apde lui, dit-il, je ne sais le plus de tranquillité nt..... Vénéritable vieilje dois l'instruction de e, mathématicien proicien savant, prince des modèle unique et de

» sainteté et de tout genre d'érudition,
 » bibliothèque antique et moderne!...
 » Puisse-t-il avoir enfin goûté une
 » vie plus conforme à ses vœux ! Mais
 » au milieu de tant de travaux, ce se-
 » rait une sorte de miracle. » (*Exercit.*
CIV, CXXVI, CCCXXIX, CCCXXXI ;
Poem., heroes.) Giocondo paraît
 avoir en effet regretté le sacrifice de
 son indépendance. Il écrivait à Jules
 II, dans la dédicace de son *Vitruve*,
 en parlant de divers écrits qu'il avait
 commencés : « Occupé à rétablir dans
 » leur pureté les ouvrages d'autrui,
 » le littérateur ne doit pas négliger
 » les siens propres : je n'ai point ce
 » tort envers moi-même. J'ai écrit sur
 » l'architecture et sur l'emploi des
 » mathématiques ; mais je n'ai jamais
 » pu disposer de ma personne : je ne
 » m'appartiens point. Mes ouvrages
 » ne sont pas encore suffisamment
 » polis. Il faudrait, pour les terminer,
 » que je jouisse du repos nécessaire à
 » l'homme studieux ; et vous seul, ô
 » Saint-Père, pouvez me l'assurer. »
 Tel fut ce frère Juconde, dont la tradi-
 tion a perpétué parmi nous un hono-
 rable et juste souvenir. Poleni, dans
 ses *Exercitationes vitruvianæ*, et M.
 J.-G. Schneider, dans la préface de l'é-
 dition de Vitruve, qu'il a publiée en
 1807, lui reprochent de s'être trop livré
 à son imagination, en corrigeant le texte
 des auteurs rustiques, et particulièrement
 dans les passages obscurs de
 Vitruve. Il est vrai que quelques unes
 de ses corrections ou de ses restitu-
 tions sont un peu hasardées ; mais
 nous ne devons pas pour cela oublier
 les services qu'il a rendus aux lettres,
 de même que tous les savants qui les
 premiers se sont attachés à épurer les
 anciens manuscrits. Poleni reconnaît
 au surplus tout ce que lui doit le
 texte de Vitruve pour la clarté et la
 pureté générales : *haud parum de Fi-*

trivii librâs meritis est. L'ordre qu'il a établi dans les chapitres a été maintenu jusqu'à M. Schneider, qui en a seulement divisé quelques-uns en deux. On a cru faussement qu'à son retour en Italie Giocondo s'était fait cordelier: cette opinion a pu venir de ce que pendant plusieurs années il porta l'habit de simple ecclésiastique. Les écrits qu'il annonçait à Jules II, n'ont jamais été publiés. Le Titien avait placé son portrait dans une peinture qui ornait la salle du grand-conseil de Venise, et dont le sujet était puisé dans la vie du pape Alexandre III: ce tableau a péri dans une incendie. On croit posséder un autre portrait de Giocondo, dans un bas-relief sculpté sur la façade de la salle du conseil de Vérone, représentant un moine de l'ordre de St.-Dominique, qui tient un livre ouvert, sur lequel est gravée cette inscription, dont le dernier mot se trouve en partie caché par une des deux mains: C. PLI. VERON. E., et que l'on interprète par *C. Plinii Veronensis epistole*. Soit estime réciproque, et véritable amour pour les sciences et les lettres, soit desir d'être à leur tour appréciés et loués, les savants du xv^e. siècle et des premiers temps du xvi^e. s'accordent fréquemment les uns aux autres de justes éloges, et quelquefois même de trop fastueuses épithètes; on les voit aussi se faire honneur du mérite et de la célébrité de leurs maîtres: l'exemple de Giocondo n'offre en cela rien que d'assez commun. Mais les éloges que lui ont donnés, après sa mort comme de son vivant, une foule de ses contemporains les plus illustres, Politien, Panvini, Manuce, Budé, J. César et Joseph Scaliger, offrent un caractère de sincérité et d'affection, qui inspire de l'intérêt pour cet artiste savant, et qui contri-

bue réellement à la gloire de l'époque de l'histoire littéraire.

E-
GIOERWELL F. C.

GIOFFI (BERNARD) pucien, né à Naples dans le xv^e. siècle, embrassa la vie religieuse, consacra entièrement à l'étude de la philosophie et de la théologie. Il fut élu pour la chaire de philosophie à l'université de Naples, et par son mérite et par le zèle pour la science, il fut nommé à l'académie de S. Marco. Il fut envoyé dans les missions de France, où son zèle pour la propagation de la foi fut couronné par de grands succès. Après un séjour de plusieurs années en Asie, il revint en France, et trouva ses confrères persécutés; il se fit bâtir les édifices par ses exemples, et mourut en 1715. On connaît un religieux des *Prediche negiriche*, Naples, 1715. P. Denis de Genes dit dans un manuscrit une *Relation en Géorgie*. — GIOFFI (BERNARD) dominicain, né au village d'Ariccio, dans le royaume de Naples, fut lecteur en théologie au couvent de son ordre de S. Spirito, pendant trois ans, et professait pendant d'autres années au *fam. Monte di Dio* à Naples. On a de lui que les ouvrages du temps, et de son temps, de tous les étudiants.

GIOFFREDO (

Nice le 16 du mois de Mars 1665. Il est l'un des historiens les plus remarquables que le Piémont ait produits dans le xviii^e. siècle. Il a terminé ses études, il professa la théologie, et consacra sa vie à l'explication des moeurs antiques. La publication de son *re de Nice* lui attira de nombreux savants et les bienfaits du roi. Nommé en 1665 à

joignit bientôt à ce titre celui de la paroisse Saint-urin, et plusieurs bénéfices. il fut fait aumônier, préconseiller du prince de depuis roi sous le nom de idée, et, l'année suivante, ire, avec une augmentation ent. Il reçut, en 1677, des ourgeoisie de la ville de Tu-679, il fut nommé chevalier urice et Lazare. Gioffredo vice le 12 décembre 1692, oixante-trois ans. On trouve de ses ouvrages dans le *scriptorum Pedemont.* de es principaux sont : I. *Nis monumentis illustrata, o præter antiquitatum novectorum et sanctitate ilgesta describuntur, notaiustrantur episcoporum Nicensium necnon abbatsterii S. Pontii successioqus ecclesiastica decora* r, Turin, 1658, in-fol.; ns le *Thes. histor. Ital.* de tom. ix, page 6. II. *Cos storia delle Alpe mafol.*, à la bibliothèque royale il en existait une seconde °, entre les mains d'un neuteur. III. *La storia dell' SS. Maurizio e Lazzaro*, à la bibliothèque royale Les ouvrages de Gioffredo, za, qui a écrit sa vie et que oschi, se recommandent ore par l'érudition que par eritique et la sagesse du ités d'autant plus remarquelles sont plus rares dans les d'Italie de cette époque.

W—s.

(FLAVIO), pilote ou capi-üsseaux, naquit à Pasitano, s près d'Amalfi, vers la fin

du XIII^e. siècle. Ce navigateur a été généralement regardé, du moins pendant long-temps, comme l'inventeur de la boussole. Les idées ont été si précises à cet égard, que quelques écrivains ont fixé la date d'une si mémorable invention à l'an 1302 ou 1303. Chacun sait aujourd'hui que cette gloire lui a cependant été disputée. Gioia a-t-il en effet inventé la boussole ? l'a-t-il seulement perfectionnée ? ou bien serait-il totalement étranger à l'invention de cet instrument qui a changé, pour ainsi dire, la face du monde ? Pour être justes envers lui, nous sommes obligés de rappeler les opinions les plus remarquables élevées à ce sujet, et surtout d'exposer les faits sur lesquels on a cherché à les établir. Polydore Virgile place l'invention de la boussole au nombre de celles dont les auteurs sont inconnus : *Omnino in aperto non est* (Pol. Virg. *De invent. rer.*, lib. III, cap. 18) ; et quelque superficiel que soit cet écrivain, son témoignage est d'un grand poids contre Gioia, attendu qu'il était né en Italie, deux cents ans seulement après ce célèbre Amalfitain. Plusieurs savants ont attribué l'invention de la boussole aux Phéniciens, aux Tyriens, au roi Salomon. Court de Gébelin est un de ceux qui en font honneur aux Phéniciens. D'autres, induits en erreur par un passage mal interprété de Plaute, ont cru que les Romains et les Grecs avaient connu ce guide des mariniens. De ce nombre est Abundantius Collina, dans son mémoire intitulé : *De acis nauticæ inventore* (Bonon., *inst.*, *Comment.* tome II, part. 3). Ces opinions ont été complètement réfutées par Turnèbe, Bochart, Dutens ; par J. Chr. Trombelli, *De acis nauticæ inventore* (ibid.) ; par Gr. Grimaldi, *Sopra il primo inventore della Bussola*

(Recueil de l'académie de Cortone, tome III); par Montucla, dans son *Histoire des mathématiques*; et plus récemment par M. Azuni, dans une *Dissertation sur l'origine de la boussole*, imprimée deux fois en italien, et ensuite en français (Paris, 1807, in-8°.) Les anciens ne connurent point la vertu directive de l'aimant. Le silence de tous les auteurs de l'antiquité qui ont parlé de cette pierre, et notamment de Lucrèce, de Pline, de Claudien, de Plutarque, forme sur ce fait une preuve négative qui ne laisse rien à répliquer. Gerbert, né en Auvergne, vers le commencement du x^e. siècle, et pape sous le nom de Silvestre II, voulant, lorsqu'il était évêque de Magdebourg, construire une montre solaire horizontale, reconnut le point du nord à l'aide d'un instrument avec lequel il considéra l'étoile polaire: *In Magdeburg horologium fecit, illud recte constituens, considerata per fistulam quamdam stellâ nautrarum duce* (Dithmar., *Chronic.*, apud Leibnitz, *Scriptores rer. Brunsw.*, tome 1, page 591). Le père Costaud, Collina, déjà cité, et d'autres écrivains ont cru reconnaître dans cet instrument une boussole. Montucla a détruit cette fausse opinion, et n'a vu, dans l'instrument de Gerbert, qu'un tube qu'il dirigeait sur l'étoile polaire, pour prendre la direction du méridien. Mais des témoignages plus convaincants attestent que les navigateurs de la Méditerranée connaissaient l'aiguille aimantée, et savaient en faire usage plus de cent ans avant Gioia. Albert, dit le Grand, dans son traité *De mineralibus* (lib. II, tract. 5, cap. 6), rapporte un passage d'un ouvrage faussement attribué à Aristote, qu'il rend en ces termes: *Angulus magnetis quidam est, cujus virtus apprehendendi ferrum est,*

ad zoron, hoc est, septent et hoc utuntur nautæ: an alius magnetis illi opposit ad aphron, id est, polum nalem. Que ce passage ne d'Aristote, peu importe pour où vivait Albert, né en mort en 1280; et il faut monter plus haut, car la ci être extraite de quelque ou ancien. Le traité *De miner même ne fût-il pas d'Albert l'ont pensé quelques critiques n'atténuerait point le mérite que l'auteur y a inséré. Ce texte se trouve d'ailleurs cité cent de Beauvais, dans la partie de sa *Bibliotheca m VIII, cap. 19*); et cette partie intitulée, *Speculum n été terminée l'an 1250, on le voit au livre XXVII, où Brunetto Latini parle aussi d'sole dans son *Trésor*, com bord en français, à Paris, et ensuite traduit par lui-même en italien. « Pour ce, dit-il, » mariniens à l'enseigne de » étoiles, que l'on appelle » taines...., et chacune des » (de l'aimant) aise la poin » guille à celle tramontaine » face gist (lib. I, cap. 115) » te un texte devenu fameux discussion; c'est celui de *Guyot* (vers 622 à 658), sole s'y trouve nettement sous les noms de *manière nière, manette ou marin* les variantes des divers ma commence par ces vers :**

De nostre père l'apostoile
Voltaire qu'il sembla l'est
Qui ne se muet.....

et finit par ceux-ci :

Molt est l'estoile et belle et
Tiex devoit estre nostre po
On peut le voir en entie

Contes publiés par Bar-
on (tome II, page 327).
le la *Bible-Guyot* est
attribuée à Guyot, moine
if de Provins, qui flo-
du XII^e. siècle, puisqu'il
la cour de l'empereur
en 1181. Cette pièce de
comme on l'a supposé,
r Hugues de Bercy, con-
Saint-Louis, cette diffé-
rocherait la date que de
soixante ans. Un pas-
nal de Vitry, également
n les époques d'une ma-
quivoque; et il nous re-
ps de Guyot, et même
es de Vitry, natif d'Ar-
rêque de Ptolémaïs, alla
ine lors de la quatrième
r conséquent, vers l'an
tour de ce voyage, il
ctions de légat du pape
, en 1210, dans l'armée
Montfort contre les Al-
ri pour la Terre-Sainte,
ous Honorius III, assés
vant la mort de ce pape;
lui-même, en 1244. On
écrit sa description de la
avant le premier livre de
, et intitulée *Historia*
endant son second séjour
, ce qui eu place la com-
re les années 1215 et
illeurs il parle d'un fait
vé dès l'an 1204. Or, il
nsi (cap. 91) : *Acus*
quam adamantem con-
tellam septentrionalem,
axis firmamenti, aliis
non movetur, semper
unde valdè necessarius
ibus in mari. Le sens de
: présente aucune obscu-
même qu'il ne s'agit pas
erte nouvelle, mais d'un

usage déjà établi, d'un instrument re-
gardé comme absolument nécessaire
aux marins, d'une connaissance de-
venue générale et vulgaire. Albert-le-
Grand, Guyot, et le cardinal de Vi-
try, étant tous des Français; Bruetto
Latini ayant composé son ouvrage
pendant son séjour en France, et Jac-
ques de Vitry ayant dû traverser la
Méditerranée sur des vaisseaux fran-
çais, les bénédictins, auteurs de l'His-
toire littéraire de France, ont cru
pouvoir en conclure que la boussole
est une invention française. Ils ont
aussi fait valoir l'usage, sans doute
français, et adopté par toutes les na-
tions, de tracer une fleur de lis sur
la rose des vents, pour marquer le
côté du Nord. C'est cette opinion
que M. Azuni a renouvelée et défendue
par tous les moyens qu'une érudition
étendue a pu lui fournir, dans la
dissertation que nous avons citée.
D'autres écrivains ont réclamé en fa-
veur des Arabes. Tels sont Tirabos-
chi, dans sa *Storia della letteratura*
italiana; Andrés, *Origine e progressi*
d'ogni letteratura; Bergeron, *Abré-*
gé de l'Histoire des Sarrasins; Ric-
cioli, *Geographia et hydrographia*
reformata, etc. Ceux-ci n'ont pré-
senté, il est vrai, que des assertions
vagues et dénuées de toute preuve po-
sitive. Chardin, qui s'est élevé contre
leur opinion, est persuadé que les
Arabes ont reçu la boussole de l'Eu-
rope. Renaudot est allé jusqu'à sou-
tenir qu'il n'existe aucun écrit arabe, où
il soit fait mention, ni de la boussole,
ni même de la vertu directive de l'ai-
mant (*Anciennes relations des Indes*,
pag. 288, 291). Il paraît qu'on n'a
pu lui opposer jusqu'à présent qu'un
ouvrage de Baiak Kaptchaki, intitulé,
en arabe, *Trésor des marchands*
dans la connaissance des pierres
(Bibliothèque royale des manuscrits,

in-fol. n^o. 970); et le passage de cet écrivain, découvert originairement par M. Silvestre de Sacy, confirme l'opinion de Renaudot plutôt qu'il ne la détruit, puisque l'auteur, qui écrivait l'an 681 de l'hégire, rapporte un fait dont il a été témoin en l'an 640 (1242 de notre ère), et que ces époques sont postérieures à Guyot de Provins, et au cardinal de Vitry. Ebn-Iounis, astronome arabe, dans sa *Grande table hakémite*, ouvrage composé l'an 1007 de notre ère, et publié en français par M. Caussia (*Notices des manuscrits de la Bibliothèque royale*, tom. VII), fournit même une preuve négative très concluante que les Arabes de son temps ne connaissaient pas la boussole; car, soit parmi les instruments dont il fait mention, soit parmi les observations qu'il rappelle, il n'en parle en aucune manière. Mais il reste toujours entre ces deux époques, c'est-à-dire, entre l'an 1007 et l'an 1200, le passage attribué à Aristote, nécessairement puisé dans quelque auteur arabe. Les auteurs qui ont écrit sur la Chine ont attaqué Gioia, avec plus de succès. Le P. Le Comte, Mailla, le P. Gaubil, *Histoire de l'astronomie chinoise*, Barrow, *Nouveau voyage en Chine*, etc. etc., se montrent convaincus que les Chinois faisaient usage de la boussole, fort long-temps avant notre ère. M. Jos. Hager a développé cette opinion dans une dissertation publiée en italien, sous le titre de *Memoria sulla Bussola orientale*, Pavie, 1809, in-fol.; il s'est attaché à prouver que la boussole est une invention des Chinois, et que ce peuple nous l'a transmise par ses communications avec les Arabes. Il pourra paraître étonnant, dans ce système, que la boussole, en usage dans les mers de l'Inde, 1000 ou 2000 ans avant

Jésus-Christ, n'ait été navigateurs égyptiens, ni des Grecs, ni des Romains, dans le moyen âge, et que M. de Guignes a fait que les sources où le P. Gaubil a puisé pour son histoire de la boussole, sont des romans modernes. Mais cet historien d'avoir découvert la boussole pour un peuple si peu civilisé, est un fait si peu probable, qu'il est à peine digne de l'attention. Ce doute plus guère aujourd'hui, car les Chinois n'ont possédé la boussole, sinon aux époques de Gaubil, du moins les Européens. Le jugement de Barrow, Macartney, et d'autres voyageurs les plus récents, est une très grande force. Les écrivains, enfin, qui ont attribué l'invention à Gioia, sont les P. G. Grimaldi, entré en Chine, Napolitain, a rassemblé son compatriote, dans que nous avons citée, et d'autres sages très positifs, et d'autres noms très imposants. Mais il est à dissimuler que Gioia n'a été connu pendant long-temps en Europe; et il est à regretter que quelque fait important, qui a été attribué à cet assentiment général, ne donne donc le titre de ce manuscrit. La naissance publique? L'auteur a résolu cette espèce de problème dans son *Hydrographie* (ch. 1); et Montucla, dans son *Histoire de l'art de la navigation*, et Fournier, l'a démontré par une clarté propre à satisfaire tous les esprits. La boussole employée en Méditerranée dans le 13^e siècle, ne consistait qu'en un aimant, qu'on faisait passer dans un vase, au moyen de deux pailles ou d'un morceau

sur l'eau. Telle est la
 l'en fait l'auteur de la
 De là le nom de *Calatrenouille*, sous lequel
 désignée dans quelques
 ussole connue des Ara-
 siècle, suivant Bailak
 'était pas autre chose.
 le sentir, dit Montucla,
 moyen était peu com-
 ombien de fois l'agitation
 levait le rendre imprati-
 Les Melphitains, ajoute
 (il aurait dû dire les
), imaginèrent la sus-
 mode dont nous usons
 , en mettant l'aiguille
 l'aimant, sur un pivot
 rmet de se tourner de
 ités avec facilité. On ne
 lèrent d'abord plus loin.
 uite on la chargea d'un
 sé en 52 rumb de vent,
 me la *Rose des vents* ;
 endit la boîte qui la porte,
 e que, quelques mouve-
 éprouvât le vaisseau, elle
 ours horizontale. Les An-
 ont honneur de cette addi-
 ussole, *jure an injuriâ*,
 ue je ne saurais dire ; je
 ais du moins aucune preu-
 on examine avec attention
 ers d'Antonius Panormi-
 lequel on a cru trouver
 euves les plus fortes de
 le Gioia, peut-être remar-
 qu'il ne fait allusion, en
 n grand et important pe-
 nt. Ce vers est ainsi conçu :
 nantis usum magnetis Amalphis.
 : paraît pas vouloir assurer
 e d'Amalfi ait donné la
 ce de l'aiguille aimantée ; il
 ent qu'elle en a donné, ou
 ité l'usage. Voilà donc le
 Gioia ; c'est, selon toute ap-

parence, celui d'avoir rendu vérita-
 blement utile un instrument dont à
 peine on pouvait faire usage aupara-
 vant. La timidité de nos pilotes, dans
 le XII^e. et le XIII^e. siècle, lorsqu'ils
 étaient déjà en possession de la *Calat-
 mite*, et l'audace qu'ils ont déployée,
 réunis de la Boussole d'Amalfi, attes-
 tent évidemment l'importance du ser-
 vice qu'a rendu Gioia à la marine
 moderne. Perfectionner de cette ma-
 nière, c'est réellement inventer. Il est
 possible que les Français aient ajouté
 la Rose des vents à l'aiguille suspendue
 de Gioia : de là sera venue la fleur
 de lis qui désigne le Nord. Il est pos-
 sible encore que les Anglais aient con-
 çu la pensée de renfermer l'aiguille,
 son pivot, et la Rose des vents, dans
 une boîte, *box* ou *boxel* : de là le nom
 de *Boussole*. Les Allemands récla-
 ment cependant et les noms des vents,
Est, Sud, Nord, Ouest, et même
 le nom de *Boussole*. Ces particularités
 sont de peu d'importance. Ce qui pa-
 raîtra démontré, c'est que la décou-
 verte de la vertu directive de l'aimant
 est antérieure à Gioia, et qu'avant lui
 les navigateurs, tant de la Méditerranée
 que des mers de l'Inde, faisaient
 usage de l'aiguille aimantée : ce qui est
 plus que vraisemblable, c'est qu'il a
 été cependant en Europe, par un per-
 fectionnement très important, le vé-
 ritable créateur de la boussole, telle
 que nous la possédons aujourd'hui.
 On ne connaît d'ailleurs nullement
 l'histoire de sa vie. Quelques écrivains
 l'ont nommé *Giri* ; le nom de Gioia
 est le plus généralement adopté. Mu-
 sanzio se plaint, dans ses *Tables
 chronologiques*, de ce que Vossius
 et d'autres savants l'appellent *Gira*,
 et le discuit natif de Melli : c'est, dit-il,
 Gioia d'Amalfi, qui a inventé la bous-
 sole, en l'an 1303. (*Tab. xxxviii*,
 pag. 219.) E—C D—D.

GIOLITO DE' FERRARI (GABRIEL), imprimeur et libraire à Venise au XVI^e. siècle, était, à ce qu'on croit, originaire de la famille des Ferrari de Plaisance. Il exerça son art avec distinction; et Haym qualifie de *belles impressions* quelques unes de celles qu'on lui doit. Sa marque était un phénix regardant un soleil, et brûlant sur un globe ailé où sont les trois lettres G. G. F.; une inscription sortant de chaque côté des flammes, porte : *Semper eadem*; autour du phénix on lit ces mots : *De la mia morte eterna vita i vivo*. Ce fut Giolito qui commença l'impression de la *Collana greca*, imaginée par Th. Porcacchi (Voy. PORCACCHI). Il présida lui-même à la *Collana latina*, faite sur le même plan. L'ancienne version italienne de *l'Imitation de J.-C.* ayant été revue par le P. Remy Florentin pour les enfants de Giolito et leur mère Lucretia Giolita, cet imprimeur en donna successivement plusieurs éditions fort belles, en 1556, 1557 et années suivantes. Elle sortit des mêmes presses, retouchée par Porcacchi, en 1569. Au frontispice de l'édition de 1562, que possède M. Gence, au lieu du globe on voit un vase ailé d'où partent des flammes, au milieu desquelles est le phénix; et autour de l'encadrement, on lit : *Vivo morte refecta meâ*. Giolito mourut en 1581, laissant deux fils, Jean et Jean-Paul, qui continuèrent l'état de leur père. JEAN ne se borna pas à sa profession; il cultiva les lettres, et, au jugement de Haym, il avait du talent pour la poésie. On lui doit, en effet, une traduction italienne du poème de Sannazar, dont voici le titre : *Del parto della vergine libri III, tradotto in versi toscani*, Venise, 1588, in-8^o.; réimprimée à Vérone, de l'imprimerie du phénix,

1752, in-4^o. On a encore *Vita del P. Ignazio Loydotta di spagnuolo in italia* in-4^o. A

GIORDANI (VITALI) mathématicien, né, le 13 1635, à Bitonte dans le royaume de Naples, fut destiné à l'état ecclésiastique; et ses parents, qui voulaient qu'il s'occupât de lettres, lui firent faire ses études. Mais il ne pouvoit mal à leurs soins éviter les reproches de ses parents; et s'enfuit secrètement à Taranto, où il épousa une fille de basse condition et sans fortune. L'état misérable dans lequel il se trouvait, ne fut point de le tirer de son apathie. Un jour qu'un de ses beaux-frères lui reprocha sa conduite avec aigreur, il se jeta sur lui, et l'étrangla à la gorge, l'étouffa. Pour se dérober aux poursuites de la justice, il se barqua sur un vaisseau qui venoit de partir pour Venise, où Innocent X levait alors une garnison contre les Turcs. Il se trouva à plusieurs occasions de se distinguer, et s'y distingua. L'amour de la gloire lui donna l'occasion d'apprécier sa valeur; et lui donna l'emploi de secrétaire de galère, qui était vacant. Vainqueur de son ennemi, il accepta avec plaisir; mais il fut très-embarrassé pour établir sa réputation, parce qu'il ignorait les règles de l'arithmétique : il l'apprent par un effort de génie, et ce succès lui donna du goût pour les mathématiques. De retour à Rome en 1665, il fut admis dans la garde du château d'Ange, et résolut d'employer ses loisirs à étudier les mathématiques. Il ne savoit encore que l'arithmétique de Clavius; un ouvrage de son maître tomba alors entre les mains, et lui donna la difficulté qu'il éprouvait à vaincre. Il pensa le faire renouer, et le fit faire par un projet. Heureusement un de ses amis lui conseilla de lire les *Eléments*

il en saisit toutes les propriétés avec une telle facilité, que pour les mathématiques resta encore. Ses progrès en science furent extraordinaires ; lui méritèrent des protecteurs qui achetèrent son congé et lui firent tous les secours et le besoin pour étudier. Il fut en état d'enseigner lui-même ; mais l'ayant fait connaître à Christine de Suède, elle le choisit pour professeur les mathématiques à l'académie fondée à Rome en 1666, par Louis XIV. Le pape Innocent X lui donna, en 1672, le titre d'ingénieur du château St.-Pierre. En 1685, il fut nommé à la chaire de mathématiques du collège de S. Vitale. Vitale manda alors à Giordano de venir le rejoindre ; mais Giordano n'y consentit point. Son état neura que quelques années de plus, parce que l'air de Rome ne lui fit point à sa santé. Il passa le reste de sa vie seul, souvent malade du travail, et mourut le 3 Mars 1711, à soixante-dix-huit ans. On a de lui : I. *Corso di matematica*, dont il existait une copie dans la bibliothèque de Floncel. On a aussi : II. *Corso di matematica comprende Euclide restituito*, 1680, 1686, in-fol. Ces deux ouvrages de mathématiques devaient avoir plusieurs volumes ; mais il n'y a que le premier qui ait été imprimé. III. *De gravium momentis*, 1686.

IV. *Ad Hyacinthi Cristophorum epistolam*, ib., 1705, in-fol. V. *Elementi d'Euclidi esplicati nella reale academia instituita in Roma dalla cristianissima Maestà Luigi XIV*, 6 vol. in-fol., manuscrit, cité n°. 1185 du catalogue de la bibliothèque de Floncel. VI. Quelques *opuscules* peu importants. W—s.

GIORDANO (Luc), peintre célèbre (1), né à Naples en 1632, dans une maison qui touchait à celle de Joseph Ribera son premier maître, reçut de bonne heure le surnom de *Fa-Presto*, soit parce que son père ne cessait de l'exhorter à travailler vite, soit à cause de l'extrême célérité avec laquelle il composait la plupart de ses tableaux. Échauffé par tout ce qu'il entendait dire des chefs-d'œuvre qui embellissent la ville de Rome, il s'échappa de la maison paternelle, et se rendit dans cette capitale des beaux-arts, où il fit la connaissance de Piètre de Cortone, dont il fut presque en même temps l'élève et le collaborateur. Giordano, commençant à sortir de l'obscurité, fit successivement le voyage de Bologne, de Parme, de Venise et de Florence, où il eut de nombreux travaux ; et sa réputation prit un tel accroissement, que le roi d'Espagne, Charles II, le fit venir à Madrid pour lui confier l'exécution des peintures destinées à l'embellissement du palais de l'Escorial. Ces ouvrages mirent le sceau à la réputation de leur auteur. Quelque temps après la mort du roi Charles, Giordano retourna à Naples, où, malgré son âge avancé, il composa encore un nombre prodigieux de tableaux. On assure que, pour plus de

(1) Long-temps appelé *Jordans* ou *Jordano* par les biographes français ; ce qui donnait souvent lieu de le confondre avec *Jacques Jordans*, peintre de l'école flamande. Giordano signait quelquefois ses tableaux de la manière suivante : *Jordanus* (ou *Luc. Jordanus*) fecit, etc.

celérité, il employait quelquefois ses doigts au lieu de brosse, et qu'il ne mettait guère plus d'une heure à peindre une demi-figure de grandeur naturelle (1). Ce peintre avait une disposition toute particulière pour ce qu'on appelle les *pastiches*, c'est-à-dire qu'il imitait, avec une facilité et une exactitude surprenantes, les manières des différents maîtres. Un jour, le roi d'Espagne, lui montrant un beau tableau du Bassan, lui exprima le regret de ne point avoir un second ouvrage du même peintre. Dès le lendemain, Giordano se munit d'une vieille toile, sur laquelle il peignit avec tant d'adresse un tableau dans le goût du Bassan, que, peu de jours après, ce *pastiche*, placé dans la galerie du monarque, fut pris, par les plus savants connaisseurs, pour un ouvrage du Bassan lui-même. Une autre fois, il peignit de souvenir, sans préparation, et pour ainsi dire en une minute, la figure de sa femme absente, que la reine d'Espagne, devant laquelle il travaillait, disait avoir envie de connaître. La reine, qui le croyait occupé à toute autre chose, fut si surprise et si enchantée de cette espèce de tour de force, que, détachant de son cou une superbe chaîne de perles, elle la remit à Giordano pour qu'il en fit cadeau à son épouse. Les critiques sévères refusent aujourd'hui à ce peintre une place au rang des grands modèles, c'est-à-dire à côté des Michel-Ange, des Raphaël, des Titien : ils reconnaissent à la vérité la prodigieuse flexi-

bilité de son talent, le feu de ses positions, le moelleux de son pinceau, et surtout l'effet séduisant de ses coloris; enfin ils avouent que toutes les parties de son art, dans Giordano est digne d'éloges. Sans aucune, suivant eux, il ne se sent au sublime; et les beautés de sa manière sont souvent plus brillantes que correctes. Tel est, ajoutent des artistes qui visent à l'excellence dans des genres, et qui ne peignent que pour le pratique, c'est-à-dire, d'après les diverses manières des autres maîtres, leur talent n'a point de caractère déterminé, point de consistance; ils ont presque toujours la satisfaction de plaire à la multitude, ils ne se vantent d'avoir à leur tour de grands succès. On peut, toutefois, dire d'être contredit par la comparaison de Giordano avec les autres peintres de l'école napolitaine. Il est le plus richement pourvu de talents vives et séduisantes, pourvu de tout, jusqu'à un certain point de l'étude approfondie de la nature, de la supériorité du génie, et de l'écriture; l'ont appelé le *Luc* de la peinture : cette dénomination lui être conservée. Luc Giordano mourut dans sa ville natale, le 1705. Il y jouissait d'une haute considération, à laquelle se joignait et le titre de chevalier de l'ordre du roi d'Espagne, ne comptait pas moins, sans doute, que la célébrité de ses productions. On voit d'ailleurs qu'il faisait un bon usage de sa fortune; qu'il donnait ses tableaux aux églises et aux particuliers; et que sa conversation était vive et enjouée, le cherchant des personnes les plus distinguées de la cour, où il était librement admis. On voit dans l'église de Ste.-Brigitte

(1) Il est peu d'ateliers où l'on ne raconte comme un événement le fait suivant, que les peintres ont peut-être inventé pour donner une idée de l'excessive facilité avec laquelle Luc Giordano maniait le pinceau. Un jour qu'il était occupé à peindre un tableau représentant Jésus et ses disciples, il fut de passage par son père qui l'appela pour dîner. « L'indes, » cria-t-il, « c'est le père qui m'a demandé, de deux fois à tout de suite, la soupe va refroidir. — Je suis à l'œuvre, » répondit-il, « je n'ai plus à faire que les deux autres disciples. »

èrement peint la conpole. Ses dix ouvrages sont à Naples, à Florence et à Rome. On a aussi un bon nombre de ses dans la galerie de Dusselms celle du duc d'Orléans, rnier lieu, au musée du Louartolozzi et J. Beauvarlet ont après Luc Giordano, le preints *Cécile mourante* et *Véssant l'Amour*; le second, *neut d'Europe*, celui des, le *Jugement de Paris* et *Galatée*. Enfin, ce maître a gravé à l'eau-forte ceux de ges qu'il aimait le mieux; et npes, faites librement, ont de prix aux yeux des amaze cartous de Luc Giordano, tant les *Amours de Psyché* *upidon*, appartiennent au i au roi d'Angleterre.

F. P.—T.

GI (MARINO), doge de Venceda, le 22 août 1511, à radenigo: il n'était point du des électeurs; et ceux-ci, ne s'accorder, réunirent par hasvires suffrages en sa faveur, parce virent passer dans la cour du à ils délibéraient. C'était un religieux et probe, mais très en âge; aussi mourut-il au six mois. Pendant son court ement, les Vénitiens furent engagés dans une guerre en, où Zara s'était révoltée, et e autre guerre avec le Saint-pui les avait excommuniés, à u de leur entreprise sur Fer-eut pour successeur Pierre, élu le 15 juillet 1512.

S. S.—1.

GI (DOMINIQUE), prélat ita-tiquaire et bibliographe, na-1660 à la Costa, près de Rot non dans l'île de Rhodes,

comme l'a dit le journal de Florence). Après avoir été quelque temps secré-taire de l'évêque d'Adria, il fut ap-pelé à Rome, où il devint conserva-teur de la magnifique bibliothèque du cardinal Imperiali. Son érudition le mit bientôt en relation avec les plus savants prélats de cette capitale; et il fut souvent chargé de travaux rela-tifs à des recherches d'antiquité ecclé-siastique, par les papes Innocent XIII et Benoît XIII. Ce dernier le fai-sait de temps en temps travailler avec lui dans son cabinet: il lui donna, en 1727, l'abbaye de Saccolongo. A la mort du cardinal Imperiali en 1737, l'abbé Giorgi retourna dans sa patrie: mais le pape Clément XII le fit reven-ir à Rome, où il l'occupa de divers travaux; et Benoît XIV, son succes-seur, le mit au nombre de ses pré-lats domestiques, et le fit agréger aux différentes académies qu'il établit dans cette ville. Il y mourut le 21 juillet 1747, laissant ses nombreux manus-crits à la célèbre bibliothèque de la *Casunata*. Les principaux ouvrages qu'il a publiés, sont: I. *De antiquis Italiae metropolibus, exercitatio histo-rica*, Rome, 1722, in-4°. II. *Trat-tato sopra gl' abiti sacri del sommo pontefice di Roma*, ibid., 1724, in-4°. III. *De origine metropolis eccle-siæ Beneventanæ*, ibid., 1725, in-4°. IV. *Antiquæ inscriptionis expla-natio in qua de locatoribus scenico-rum disceptatur*; Monte Fiascone (*Monte Falisco*), 1727, in-8°. de 36 pag.: on en trouve l'extrait dans les *Mém. de Trévoux*, 1728, pag. 552. V. *De cathedrâ episcopali Setia civitatis*, ibid., 1727, in-4°; réim-primé en 1751. Il y traite de l'origine de l'évêché de Sczza. VI. *De liturgiâ romani pontificis in solemnî cele-bratione missarum*, ibid., 1751-43-44, 5 vol. in-fol. VII. *De mono-*

GIO

te Christi, ibid., 1738, in-8°, réfute une assertion de Basilius. III. *Vita Nicolai V Pontificis a secedit disquisitio de Nicolai Pontificis scriptis et litteratos viros peritros*, ibid., 1742, in-4°. IX. *Cataloga libraria Capponi*, ibid., 1742, in-4°. Ce catalogue, enrichi de notes, ne comprend que les manuscrits italiens et les manuscrits de la bibliothèque du marquis Aliprandi Capponi: cette bibliothèque a été ajoutée à celle du Vatican. X. *Eloge de du cardinal Corradini*, par le P. Calogerà, dans les *Opuscula* du P. Calogerà, dans lesquels l'auteur explique diverses inscriptions et autres monuments d'antiquité. XI. Giorgi ne s'est pas rendu moins recommandable en qualité d'éditeur. XII. *De varietate fortunæ* (1), et XIII. *Ante-septem litteras ineditas* de Lucius Junius Brutus, qu'il enrichit de notes, d'annotations et d'un manuscrit de la bibliothèque de la ville de Venise, et que Jean Oliva, de Rome, a imprimé, sous les auspices du duc de Rohan, à Paris chez la Citoyenne, 1725, in-4°. Giorgi ajouta des notes à la belle édition des *Opuscula* de Baronius, donnée à Lucques par P. Mansi, et en publia l'*Appendice* à Lucca, 1740, in-fol. Enfin il publia le *Martyrologium Adonis*, et XIV. *De unum recognitum, bibliothecarum adnotationibus illustratum*, ibid., 1745, in-fol. de 12 pages.

On trouve dans le recueil cité, du P. Calogerà, tom. I. les premiers livres étaient inédits; le tome II. contenant la relation des voyages de l'abbé de Clugny, qui avait été imprimé vers 1690, sous le titre de *Relatione*, seu *de varietate fortunæ*, traduit en italien par Romasio, qui l'a traduit en latin, tom. I. p. 319. Voyez Goussier, traduction de Romasio, a été faite en espagnol de M. Rodrigo Fernandez, et publiée avec la relation de M. de Clugny, par le même auteur, Seville, 1513. Pinelo semble indiquer d'autres éditions, 1513 et 1538.

GIO

XLI, la Vie de l'abbé Giorgi, par ses contemporains. C. M. P.

GIORGI (ALEXANDRE) naquit à Venise, le 11 septembre 1747, d'une ancienne famille qui avait été autrefois au nombre des patriciennes de cette république. Après avoir fait de très bonnes études chez les jésuites, il entra, quoique fils unique, dans la compagnie, à l'âge de dix-sept ans. Il professa pendant quelques années les belles-lettres à Parme, et se livra ensuite avec une grande application à l'étude de la théologie. Il avait depuis deux ans la prêtrise, quand la suppression de l'ordre, qui eut lieu en 1773, l'obligea de retourner dans sa patrie: il y donna aux jeunes ecclésiastiques des leçons particulières de théologie. Quelque temps après il fut appelé à Ferrare par le marquis Bevilacqua, qui lui confia l'éducation de ses deux neveux: en dirigeant avec soin leurs études, il continua les siennes. Maître de littérature pendant le jour, il était érudit, philosophe et théologien pendant la nuit, qu'il consacrait presque entière au travail. Il entretenait en même temps un commerce épistolaire avec plusieurs savants dont il cultivait l'amitié. De là était née l'idée de plusieurs ouvrages qu'il avait achevés en partie, et même déjà publiés: tel est entre autres le prospectus et le plan d'une nouvelle encyclopédie italienne, entreprise immense pour laquelle il avait engagé plusieurs des hommes de lettres et des savants les plus célèbres de l'Italie à se joindre à lui; mais des incommodités contractées de longue main par cet excès de travail, l'arrêtèrent dans ses projets. Des crachements de sang répétées l'avertirent de sa fin prochaine; et il mourut à trente-deux ans, le 14 juillet 1779, universellement regretté, surtout du marquis Bevilacqua, qui le fit

ablement dans la séropre famille. Les ondre Giorgi avait donont : I. Un petit Traité l'enseigner aux enfants es italienne et latine, ode qu'il avait suivie de ses jeunes élèves : *insegnare a' fanciulli italiana, e latina*, in-8°. II. *Prodomo enciclopedia italiana*, in-4°. Ce programme eulement l'annonce et ouvelle encyclopédie, es sur différentes mapar des plumes habiour exemple de ce que rage entier. Giorgi, qui s questions les plus sca- taphysique et de la théo- éré deux articles très re- is leur genre; l'un traite *inel*, l'autre *de la li- , de la grâce efficace ord avec la liberté de naine*. III. *Lettere tre osto Marco Lastri Fio- o à ciò che a scritto tino Sherlock 1 dello esia italiana, a dell' Shakespear*, Ferrare, 1 lettres, imprimées peu t la mort de l'auteur, ui autant de bon goût vait de profondeur daus straites, principal objet IV. L'année même de rgi, le chevalier Van- e de l'académie de Ro- sa Vie écrite en latin, 1 correspondance qu'il e avec lui dans la même icieux petit volume est *entini Vannettii equi- ius de vita Alexandri edunt nonnullæ utrius-*

que epistolar, Sienne, 1779. Ces lettres latines contiennent une discussion amicale qui s'éleva entre eux en 1776, sur l'emploi même du latin dans les écrits modernes. Elles prouvent que Giorgi l'écrivait parfaitement; et cependant c'était lui qui en était venu peu à peu à adopter les opinions de d'Alembert et de quelques autres auteurs, et qui soutenait qu'il était impossible à des modernes de s'exprimer correctement en latin : Vannetti prétendait au contraire qu'ils pouvaient, sinon égaler, du moins imiter heureusement les écrivains les plus élégants de la latinité. Jamais on n'a traité cette question, ni aucune autre du même genre, avec plus d'esprit, de politesse et d'aménité. Il paraît que Giorgi fournissait à son adversaire les armes les plus fortes pour le combattre, et que, tandis qu'il s'efforçait de prouver par des raisonnements qu'on ne peut plus bien écrire en latin, il prouvait réellement le contraire par son exemple. Un des meilleurs poètes latins de ce temps, l'abbé Raimond Cunich, consacra cet élégant quatrain aux deux illustres amis, que cette Vie et cette correspondance suffraient pour immortaliser :

Quod vitam eximii scripti, Vannette, Georgi
Ille tuo vivet clarus ab ingenio.
Vives tu clarus simul, eximiusque ferere
Scriptor et eximius cultor amicitiæ.

G—É.

GIORGI (ANTOINE-AUGUSTIN), religieux augustin, né en 1711 à Santo-Mauro, bourg près de Rimini, entra en religion à Bologne, à l'âge de seize ans, et s'appliqua avec zèle à l'étude de la théologie qu'il professa ensuite avec éclat dans plusieurs villes. Benoît XIV, qui avait connu Giorgi à Bologne, l'appela à Rome au grand collège, où il ne tarda pas non plus à briller; car il était également habile dans la connaissance des langues grec-

raïque, chaldéenne, samaritanienne, aryenne, toutes si importantes. L'interprétation des livres de Moïse, que le pape, qui voyait avec respect les théologiens espagnols, ne lui avait mal jugé l'Histoire du péché du cardinal Noris, mise à l'Index, chargea Giorgi de l'apologie de cet ouvrage. Il mérita si bien à la confiance de Benoît XIV, que ce pontife lui témoigna sa haute opinion, en l'admettant au nombre des hommes doctes qu'il réunissait dans son palais pour conférer sur les affaires de la religion, et le nomma à la tête de la bibliothèque apostolique. Les avantages et les agréments qu'il jouissait à Rome, expliquent le refus qu'il fit d'occuper la chaire de théologie de Vienne. Etant mort le 17 mai 1797, époque où les sectes de la doctrine de Saint-Ambroise commencent à perdre de leur crédit, il eut le bonheur d'achever un travail pour lequel sa profonde connaissance de langues différentes lui donnait une facilité. Il était très important pour les religieux envoyés en Chine et au Tibet de connaître la langue, les usages et la religion de ce pays. L'écrit qu'il avait écrit était loin de pouvoir satisfaire à ce que l'on désirait à cet égard. Giorgi avait voulu remplir ce vœu; le fruit de ses veilles fut un ouvrage qu'il intitola *Alphabetum tibeticum*. Les recherches qu'il lui consacra le mirent sur la voie de découvrir plusieurs points d'érudition; il publia ses découvertes dans un ouvrage de P. Borgia, juste appréciateur de son mérite, l'aida souvent de ses conseils dans tous les travaux qu'il entreprenait. Un démêlé assez vif que Giorgi eut, vers la fin de sa vie, avec P. Paulin de Saint-Ber-

thelemi, qui avait repris avec dureté ses opinions sur la religion des Brames, prouva que l'âge ne lui avait rien fait perdre de son ardeur; elle éclata toujours quand il s'agissait de soutenir la pureté de la foi; et c'est ce qui l'avait engagé à prendre part à des discussions qui s'étaient élevées sur la dévotion au sacré cœur de Jésus. Son immense érudition faisait sans cesse recourir à lui, et le mettait en correspondance avec les savants de tous les pays. D'un caractère tranquille et modeste, il eût voulu ne vivre qu'avec ses livres; mais il fut nommé à divers emplois, et entre autres à celui de procureur-général de son ordre, qu'il remplit pendant vingt-deux ans; il en profita de son crédit parmi ses confrères que pour rétablir la règle dans toute sa pureté, faire disparaître des écoles de théologie tout ce qui restait de l'ancienne barbarie, et pour remettre en vigueur la bonne littérature. Il s'occupait encore, pour éclaircir l'histoire civile et ecclésiastique de sa patrie, d'un ouvrage sur les inscriptions grecques de l'église de Rimini. Il ne put y mettre la dernière main, étant mort le 4 mai 1797. On a de lui: *1. Alphabetum tibeticum missionum apostolicarum commodo editum: praemissa est disquisitio, quæ de vario litterarum ac regionis nomine, gentis origine, moribus, superstitione ac manicheismo fusè disseritur, Beausobrui calumnie in sanctum Augustinum, aliosque Ecclesie patres refutantur*, Rome, 1762, 1 vol. in-4°, figures. Giorgi profita, pour composer cet ouvrage, des matériaux envoyés au collège de la Propagande par les missionnaires capucins du Tibet, et entre autres par les PP. Horace de Pinnabilla et Cassini de Macerata. La figure des caractères avait été donnée par le P. Horace;

itaviti les avait gravés en
 rdinal Louis Belluga les fit
 r la société de la Propa-
 s avoir donné l'alphabet,
 upe de l'orthographe des
 la syntaxe, et appuie tous
 s sur les extraits des ma-
 tains découverts en 1721,
 urces de l'Irtisch, publiés
 ordres de l'empereur Pier-
 es soins de F. S. Bayer,
 dans les *Acta eruditorum*
 , et, avec une traduction
 e Fourmont, dans le *Mu-
 sam* de Bayer. Aidé de la
 ce de plusieurs langues qui
 it présenter entre elles une
 nité, Giorgi trouve que ces
 ne contenaient que des
 de lois; il essaya d'en don-
 nouvelle traduction qu'il ac-
 d'un commentaire explica-
 isarde d'en traduire pour la
 ois la partie inédite. Le tout
 é d'une histoire littéraire de
 betaine en Europe, et d'une
 à sont représentés les ins-
 écrire, en usage au Tibet.
 e aussi au lecteur l'Oraison
 e, la Salutation angélique,
 e des apôtres et les dix com-
 ments de Dieu en tibétain, et
 tion en latin de privilèges
 aux missionnaires catholi-
 le gouvernement du Tibet.
 u d'abord le dessein de se
 faire entrer dans son livre
 e l'on vient de passer en re-
 qui suffit pour la connais-
 la langue. Une circonstance
 inger son plan : voyant que
 uns regardaient leur alpha-
 ère une chose divine, et les
 à le composent comme une
 à de la Divinité, il pensa
 ait commencer par exposer
 es sur lesquelles reposait ce

sentiment : c'est à quoi il emploie
 la première et la plus considérable
 partie de son livre. Il commence par
 donner l'étymologie du mot *Tibet*; et
 les recherches auxquelles il se livre
 pour la trouver, lui fournissent l'occa-
 sion de faire l'histoire de Xaca, pro-
 phète et législateur des Tibétains, de
 présenter la chronologie des rois du
 Tibet et des grands lamas, d'y join-
 dre la géographie de ce royaume, et
 le journal d'un voyage du Bengale au
 Tibet; enfin de traiter de la cosmo-
 gonie et du cycle, et d'expliquer la
 formule religieuse des Tibétains. Le
 tout est terminé par une oraison fer-
 vente adressée à Dieu pour leur con-
 version. Giorgi avoue, à la fin de sa
 préface, que le grand nombre des la-
 mas ou moines tibétains, et le crédit
 dont ils jouissent, rendent cette œuvre
 très difficile; mais il ajoute que les
 missionnaires chrétiens ne doivent
 pourtant pas en désespérer, et que les
 erreurs du manichéisme faisant le
 fonds de la religion du pays qu'ils
 ont à convertir, ils doivent surtout se
 livrer à l'étude des œuvres de Saint-
 Augustin, où ils puiseront les meil-
 leurs arguments pour combattre l'er-
 reur. Mais à quoi peut servir le tra-
 vail de Giorgi? Son érudition n'est
 pas seulement confuse et superflue;
 elle est encore vaine et mensongère.
 Il prouve ordinairement toute autre
 chose que ce qu'il avance; et le seul
 objet qu'il semble avoir eu en vue;
 c'est d'entasser dans chaque page des
 textes de toutes langues, coptes, ti-
 bétains, grecs, anciens, modernes,
 etc., sans choix, sans critique, sans
 nécessité. On doit, en le lisant, s'at-
 tacher à démêler soigneusement ce
 qui est de lui, pour n'en tenir aucun
 compte, et les documents venus du
 P. Horace et des autres missionnaires
 du Tibet, documents authentiques et

précieux, mais que Giorgi a malheureusement embrouillés, défigurés, tourmentés, pour les ramener à son système. Son parallèle du manichéisme et du lamisme, outre la puérité des étymologies, et la tournure forcée de ses rapprochements, pêche encore par le fonds, en ce qu'il donne une idée tout-à-fait fautive de la doctrine indo-tibétaine. Quant à l'Alphabet, Giorgi a tiré un si mauvais parti des matériaux qu'il a mis en œuvre, qu'on ne peut, avec le volumineux traité qu'il lui consacre, lire correctement une seule syllabe tibétaine. Pour se former une idée juste du système orthographique de cette langue, il faut oublier tout ce qu'a dit Giorgi ou son abrégiateur Amaduzzi, et s'en tenir à ce qu'on en lit d'après le P. Dominique de Fano, dans l'ouvrage de Deshautesrayes. Enfin, il est démontré pour nous que Giorgi, en écrivant sur le tibétain, n'en connaissait pas même les lettres; et c'est un fait curieux pour l'auteur d'un *Alphabet* de 900 pages (1). Ainsi l'on doit savoir gré aux savants qui ont fouillé dans ce chaos pour en tirer ce qui pouvait intéresser le plus grand nombre de lecteurs. J. N. Eyring publia en allemand, dans les tomes v, vi et vii de la Bibliothèque historique de Gatterer, des extraits considérables de l'*Alphabetum Tibetanum*. Fabri en a inséré de plus amples, mais qui n'ont pas eu de suite, dans son Recueil de géographie et de voyages, Halle, 1785, in-8°, en allemand, avec figures. Il faudrait peu de chose pour compléter ce travail, qui serait facilité par une table des matières, très étendue, placée à la fin de l'*Alphabetum Tibeta-*

num. L'histoire de la Chaldée, les Lettres édifiantes de Bogle et de Turver, donné sur le Tibet, par P. ses Mélanges sur le Nord, par Reuilly, 1 vol. in-8°, notes de M. Langlès ajoutées des voyages de Thunberg, des Recherches asiatiques procuré sur le Tibet des notes exactes que celles que Giorgi a cueillies. II. *Fragmentum S. Johannis Græco-Copticum sæculi IV. Additum vetustissimis membranis evangelicarum divinis in Diaconici reliquiis et liturgicis fragmenta veteris Theologiae ecclesiae ante Dioscorum, in Museo Borgiano nunc in latinum versa et notis illustrata* Rome, 1789, in-4°. Giorgi ne s'est pas contenté de ne pas examiner ce qu'il a écrit en grammairien; il s'est efforcé de confirmer, par son système, qu'il s'attache à démontrer, plusieurs passages mal interprétés des écrivains hétérodoxes. Il a, plus, par les morceaux qu'il a insérés, l'ancienneté de plusieurs doctrines de l'Église. Cet ouvrage a paru au suivant, imprimé *Manuscrits précieux à la Bibliothèque de l'Église et à la pratique catholique, nouvellement publiés à Rome sous ce titre: Fragmenta III. De miraculis sancti Celsi et reliquiis actorum sancti Iuliani martyrum fragmenta duo, auctius, alterum nunc primum: preit dissertatio emissa de cultu sancti St. Card. Borgiæ de cultu tibetico; accedunt fragmenta veteris Theologiae inserta; omnia ex Museo Borgiano in latinum versa et illustrata* Rome, 1795, in-4°. Tous ces ouvrages sont intéressants pour

(1) C'est le jugement que porte de cet ouvrage M. Abel-Remusat, membre de l'Institut et professeur royal des langues chinoise et tartare, qui a bien voulu nous aider de ses avis dans la rédaction de cet article.

égyptienne. Giorgi penpendamment des dialectes t memphitique, il y en isième (le bachmourique), ammonique, connu dès lérodoté, parlé dans toute occidentale du Soud, et jusi Nubie, et cultivé même sion des Arabes. Il en re traces dans ces fragments, utres que lui offit la riche u cardinal Borgia. Cette contient aussi beaucoup relatives à la chronologie, phie, et à tout ce qui tou principal. IV. *Christotimi idversùs epistolas duas ab censore in dissertationem riam Camilli Blasii de is Jesu vulgatas antir- accedit mantissa contra tertium nuperrimè cogni-*, 1772, in-4°. V. *Lettera isco Teriomaco a Cristo- fesa dell' avvocato Blasi letteru fiorentina di un e detto il Teologo caccia-* se trouve dans le livre in- tere italiane aggiunte all' o in difesa della disser- mmonitoria dell' avvocato Blasi sopra l'adorazione del cuor di Gesù, Rome, 4°. Ces lettres furent écrites i le voit, pour défendre l'a- i, qui avait combattu la dé- sacré cœur de Jésus. VI. *De interpretationibus veteris ti epistola*. On la trouve dans m ineditæ versionis arabi- ritanae pentateuchi è codi- cripto bibliothecæ Barbe- lit et animadversiones ad- hr. Hwiid havniensis, Ro- o, in-8°. VII. *De versio- iacis novi Testamenti epis-* s l'ouvrage de J. G. Adler,

sur le même sujet, Copenhague, 1790. VIII. *De inscriptionibus palmyrenis, quæ in Museo capitolino ad- servantur interpretandis epistola ad Nic. Foggini*, 1782, in-8°, se trouve aussi dans le tome iv du *Museum capitolinum*. Giorgi pense que le palmyréen avait tant d'affinité avec l'hé- breu, que les mots répondent les uns aux autres dans les deux langues, et offrent absolument le même sens, rendu par les anciennes explications latines et grecques qui accompagnent ces inscriptions. Il en prend occasion, suivant sa coutume, d'entamer une longue dissertation sur la langue hébraïque. IX. Plusieurs autres ouvrages, dont on peut voir la liste à la suite de sa Vie insérée dans le tome xviii des *Vitæ Italarum* de Fabroni. Voyez aussi l'*Elogio del P. Giorgi, dall' abbate Fontani*, Florence, 1798, in-4°. F.—5.

GIORGION (GEORGE BARBARELLI, dit LE), peintre, de l'école vénitienne, naquit à Castel Franco en 1477, et fut d'abord élève de Jean Bellin. Il ne tarda pas à substituer à une certaine sécheresse qui lui déplaisait dans son maître, une sorte de liberté et de hardiesse telle, que, dans ce genre, on peut dire qu'il a été inventeur. Il continua d'agrandir sa manière, et donna plus d'ampleur aux contours, plus de vivacité aux figures, et plus de noblesse aux draperies. Giorgion travailla beaucoup à fresque, pour les façades des maisons; mais il ne reste aujourd'hui que fort peu de ces peintures, parce que l'air de Venise les a gâtées. Ses ouvrages à l'huile se sont très bien conservés, à cause de l'empâtement profond des couleurs, et de la fraichise du pinceau. Barbarelli a été un des meilleurs peintres de portraits de son temps. On reconnaît ce maître à ses airs de tête et à la bizar-

rière des draperies, des chevelures, des armes et des panaches. Les tableaux du Giorgion sont très rares : le musée du Louvre en possédait cinq ; quelques-uns représentent des concerts, parce que Barbarelli aimait beaucoup la musique, et s'y était même livré avant d'étudier la peinture. Le mont-de-piété de Venise a un Christ mort, de ce maître. Il y a encore de belles compositions de lui, à Venise, dans des maisons de particuliers. On voit à Milan deux caissons qui lui sont attribués : les figures sont de la grandeur de celles du Poussin. Cette espèce de tableaux qu'on trouve très difficilement en Italie, faisait partie, comme on le sait, des caisses destinées à renfermer les présents que les nouveaux mariés offraient à leur épouse. L'école florentine a fait aussi beaucoup de caissons : le seul qu'on ait vu au Musée, qui est sous le numéro 1126, est attribué à Raphaël. Le Giorgion avait admis dans son école, et comblé de bienfaits Pierre Juzzo de Feltre, qui montrait d'heureuses dispositions. Celui-ci lui enleva sa maîtresse : Barbarelli qui en était éperdument amoureux, ne put se consoler de cette infidélité et de cette ingratitude ; il mourut de chagrin en 1511, âgé de trente-quatre ans. Les autres élèves du Giorgion furent Sébastien del Piombo, Laurent Luzzi, Jean d'Udine et François Torbido, surnommé *il Moro*. De Piles rapporte que le Giorgion ne se servait, pour ses carnations, que de quatre couleurs capitales, dont le judicieux mélange lui suffisait pour établir la différence des âges et des sexes. Un écrivain a bien peint le Giorgion dans ce peu de mots : « Ce génie supérieur jeta des regards savants sur les objets de la nature, et sur l'essence de l'art. Il chercha à cor-

riger la dureté de ses premiers traits, à fondre plus harmonieusement les couleurs, et il eut le don original, même en suivant l'exemple. On a eu tort de dire que lui-même n'était l'élève du Giorgion ; son rival : il était d'ailleurs plus âgé que lui. Dans les compositions attribuées souvent au Giorgion, on voit de hardi, et qui représentent de nuit et des attaques.

Nous lui avons vu attribuer, par exemple, une composition qui se trouve au Musée et qui était intitulée : *Un trait de la vie de Gilblas par le Giorgion* ; tandis que l'auteur de *Gilblas*, est attribué à un autre peintre après la mort du Giorgion.

GIOSEPPINO. Voy.

GIOTTINO (THOMAS) peintre italien, connu d'abord sous le nom de *Thomas*, fils d'Étienne, qui mourut à Florence en 1524, avec laquelle il imitait le style de Giotto, son bis-aïeul, le surnom de *Giottino* lui resta. Quoique cet artiste ait produit un grand nombre d'ouvrages, on ne connaît plus guère de lui que le grand tableau où il représenta, sous les traits de Gauthier de Breton, les plus grotesques et entourés de figures satiriques, Gauthier de Breton, le duc d'Athènes, que les révoltés avaient chassé de son pays en 1545, après s'être porté à de cruels excès. Ce tableau, qui fut brûlé par les chefs de l'insurrection dirigée par eux à Venise, se trouve aujourd'hui dans le palais du pape à Rome, un succès prodigieux. (Voy. V, 516.) La populace se plaît à y contempler avec plaisir l'image du crime commis. Non content d'avoir vu la figure du duc une caricature de ce que le Giottino avait peint, à gauche, tous les autres p

Florentins venaient de sacrifier vengeance. « L'image, dit-on, était accompagnée de celles du conservateur, de *Visdomini*, de *Madasse*, de *Ranieri*, de *Sanmaniano* et de plusieurs autres de ces créatures, qui n'étaient pas faits d'une manière moins désagréable; car, pour leur donner une coiffure ridicule, mais si différente de celle du duc, on leur mit sur la tête une espèce de casque, dont en Italie on marque, comme un opprobre, ceux qui sont condamnés à des crimes. Outre cela, chaque soldat avait les armes de sa maison peintes sur sa poitrine; et il y avait de grands drapeaux où étaient écrites des choses qui avaient rapport aux figures de ces héros et de leurs vêtements qu'on leur donnait. »

Ce monument des fureurs de ces guerres ne fait honneur ni aux sens ni à l'art de l'artiste, ni à son génie ni à sa composition. Le Giottino dut avoir quelque réputation à cette époque où la peinture était en honneur, même en Italie; mais il ne faut pas qu'il ait eu la moindre part à ce sur les progrès de cet art. On ne peut dire qu'il fut sage, n'ayant qu'une faible idée de ce que la peinture n'eût pas le temps de lui donner toutes les espérances qu'on se donne à concevoir de son talent. Il mourut en 1336, âgé de 52 ans. F. P. — T. —

GIOTTO (ou **ANGIOLOTTO**, diminutif de **ANGIOLO** ou d'**ANGELO**), dit **GIOTTO**, du nom de son père, ou **GIOTTO**, du nom de son pays, sculpteur et architecte, naquit dans une ferme près de Vespignano, village situé dans la vallée de l'Arno, à quinze milles environ de Florence. Vasari place sa naissance à l'année 1266. Baldinucci, généralement exact sur les dates, s'est rangé à cette opinion, en faisant toutefois remarquer qu'elle est peu vraisemblable,

ble, attendu que Giotto, ayant exécuté la mosaïque de la *Pêche miraculeuse*, à Rome, en 1298, n'aurait eu alors que vingt-deux ans; et qu'il faudrait par conséquent supposer qu'il aurait produit une grande partie de ses meilleurs ouvrages à Florence, à Arezzo, à Assise, à Pise et à Rome même, avant d'être parvenu à cet âge, et presque au sortir de l'enfance. On peut croire qu'il a été fait par Vasari, ou tout autre, une erreur de chiffre, et que Giotto est né en 1266 ou environ, vers le temps de la naissance du Dante, son contemporain et son ami suivant le même auteur, *cortano, ed amico suo grandissimo*. Mais cette opinion n'étant fondée sur rien de bien positif, nous ne saurions la présenter que comme un doute ou comme une forte présomption. Fils d'un laboureur, Giotto fut d'abord employé à garder des troupeaux. Cimabue, traversant les campagnes de Vespignano, le surprit occupé à dessiner sur une pierre l'image d'un de ses moutons, l'emmena à Florence, et eut la gloire d'en faire son élève. La nature avait doué cet enfant de toutes les qualités dont elle forma plus tard l'apanage de Raphaël et de Le Sueur. Il devait, si des circonstances heureuses lui permettaient de saisir le pinceau, se montrer gracieux, noble, grand, touchant, original. Mais il naquit lorsque l'Europe, à demi-barbare, voyait luire à peine le premier rayon de la lumière qui devait en changer l'aspect. Depuis dix siècles, les peintres et les sculpteurs, et surtout les maîtres latins, méconnaissant ce principe simple, que pour imiter avec succès un objet quelconque, il faut placer la chose même sous ses yeux, étaient tombés d'erreurs en erreurs, jusqu'à crayonner des figures difformes, où l'on retrouvait à peine

quelques traits du corps humain. Rappelé par son génie à ce principe fondamental, le naïf Guido da Siena parvint à rendre avec quelque vérité des figures isolées. Digne rival de Michel-Ange, s'il fût entré dans la carrière vers les temps de Jules II ou de Léon X, le mâle et rude Cimabué éleva son pinceau jusqu'à des images fortes et pathétiques, mais sans grâces et sans aménité. Vérité du dessin, style, coloris, art de la composition, il fallait tout créer, ou plutôt retrouver tout dans l'imitation de la nature; tel fut le mérite de Giotto. C'est par la dignité et la grâce que son dessin, quoique incorrect, se fit particulièrement remarquer. Les Latins du XII^e. siècle, roides et secs, ne traçaient plus, pour ainsi dire, que des lignes droites. Les Grecs, à la même époque, conservaient au contraire une pratique ancienne, dont ils avaient étrangement abusé, mais qui rappelait encore l'habileté de leurs ancêtres; elle consistait à ceindre largement les contours, soit des formes humaines, soit des draperies, pour donner au style de l'ampleur et de la gravité: à la maigreur ils préféraient l'effluve. L'élève de Cimabué reconnut au milieu de ces gonflements, le principe caché du grand et du beau; et en repoussant l'exagération qui déshonorait les Grecs, il associa, autant que des connaissances peu avancées le lui permettaient, à la vérité que recherchait son maître, le galbe élégant dont Cimabué avait senti bien imparfaitement le charme, et qu'appréciaient mal sans doute ces Grecs dégénérés, dans les ouvrages desquels il en retrouva le type. Si cette observation est aussi juste qu'elle pourra paraître neuve, c'est ici un des plus grands services que Giotto ait rendus à l'art renaissant. On assure que

l'exemple de Nicolas et de Pise, qui déjà avaient tenté d'approprier le style de quelques chefs antiques apportés dans la ville, ne lui fut point inutile. Guidé par un tact juste, inspiré par un goût vrai et profond, Giotto, comme Raphaël, mit ainsi à profit les idées de ses contemporains offertes à son esprit; peu de temps, il laissa derrière lui et Cimabué son maître, et les autres artistes qui jouissaient alors de quelque célébrité. La gloire de Cimabué s'est éclipsee, dit le Dante, et Giotto régnera toujours, et Giotto aujourd'hui le sceptre de l'art

*O vani gloria dell' amano posse!
Com' poco il verde in su la rima.
Se non è giunta dall' etadi gronda
Credette, Cimabue, nella pittura
Tener lo campo: ed hora ha Giotto
Si che la fama di colui è oscura.
(Il Purgat., cant. XI, v. 10.)*

Les fresques dont Giotto ornait la cathédrale de Florence, et le tableau du maître-autel de cette église, furent ses premiers ouvrages publics. Bientôt il couvrit de peintures les murs de quelques cellules des Franciscains de Sienne; il y représenta différents traits de la vie de St. Jean-Baptiste et de St. Jean l'évangéliste, les martyres de St. Pierre et de St. Paul, l'histoire de la Vierge. Ces fresques, quoique fort endommagées, existent encore. Les murs du maître-autel furent aussi ornés de sujets de la vie de St. François. Vingt-six petits tableaux sur la boisserie de la sacristie, et dix-huit sur celle de la chapelle, furent ces grands ouvrages: ils présentent la vie de Jésus-Christ et treize celle de St. François. Les autres, jusqu'à présent, sont une production de la renaissance de l'art. On y voit, malgré des incorrections nombreuses, mais inévitables, ce qu'on

on l'élevation des pen-
gence de la composi-
acité des attitudes, la
le, la justesse et la dis-
ssion. Dans le tableau
le type de la plupart
ositions qui ont retracé
ans la Transfiguration
e que Raphaël a dû seu-
our la partie supérieure
ouvrage. A ces travaux
; peintures de l'église
ine, et celles d'un des
igneurie de Florence.
dernières que l'artiste
t du pape Clément IV,
x de Brunetto Latini,
orso Donati, et le sien
ut pas prendre ici dans
ce que dit Vasari, que
nts ans l'art de peindre
vait point été mis en
s'era usato : cet art
plus oublié que la pein-
n'avait été abandonnée.
apporta un esprit et une
ne connaissait plus des-
s ; et il en devint par-là
iateur. Appelé à Assise
les peintures commen-
ué dans la célèbre égli-
scains, il traça sur les
supérieure trente-deux
ans l'histoire du fonda-
re. Chefs-d'œuvre de
naïveté, ces peintures,
tes, lui firent dès lors
e glorieux pour lui, et
norable pour le siècle
erna, de *Disciple de*
le pourtour de l'église
urent peints plusieurs
de Jésus-Christ, et no-
Glorification de Saint-
s la disposition de cette
e, se montre particu-
disciple des Grecs mo-

dernes, mais bien supérieur à ses
guides. On se dissimule les imperfec-
tions du dessin, charmé par les poses
gracieuses des figures, entraîné par
la vivacité de l'expression générale.
Revenu à Florence, Giotto peignit,
pour les Franciscains de Pise, le
tableau que nous possédons au Mu-
sée royal, représentant la vision où
St. François reçut les stigmates. La
fermeté et l'expression de la tête du
Saint, qui est de grandeur naturelle ;
les plis larges et faciles de la draperie,
évidemment dessinée sur la nature ;
la vérité et la transparence des tons ;
la finesse de la touche ; le choix même
des formes, assez remarquable sur
la poitrine du Sauveur, ont également
droit de nous étonner dans ce tableau
précieux. Au-dessous de l'image prin-
cipale, sont peints, dans une espèce
de frise, trois sujets tirés de la vie de
St. François. Les figures de ces com-
positions additionnelles n'ont que huit
ou dix pouces de proportion. Giotto
se plaisait à l'exécution de ces petits
ouvrages. Vivacité du coloris, naïveté,
variété des attitudes, justesse de l'ex-
pression, entente déjà judicieuse de la
composition pittoresque ; tous les
genres de mérite permis à cette épo-
que, se trouvent réunis dans ces pe-
tits compartiments. Les Pisans furent
tellement charmés de la beauté de ce
travail, que, pour multiplier les ou-
vrages de Giotto dans leur patrie, ils
conçurent le projet d'ornez de pein-
tures, sur toute leur surface, les
murs du cimetière que Jean Pisan ve-
nait de terminer. Giotto y représenta,
dans six grandes fresques, les mi-
sères et la patience de Job. De là l'o-
rigine de ces célèbres peintures du
Campo Santo, où les plus habiles
maîtres de la Toscane s'exercèrent à
l'envi pendant cent cinquante ans.
Giotto terminait ces fresques, lorsque

Le pape Boniface VIII, qui voulait l'employer à Rome, envoya auprès de lui un de ses gentilshommes pour juger si son mérite égalait sa réputation. Soit que Giotto attachât en effet quelque importance à la fermeté d'une main capable de tracer d'un seul jet, et avec une délicatesse toujours égale, un cercle parfait; soit plutôt que le régénérateur de l'art se sentit offensé d'un doute qui semblait annoncer peu de lumières, il peignit alors, sous les yeux de l'envoyé du pape, cette figure régulière, qui a donné naissance au proverbe *Rond comme l'O de Giotto*; et il insista pour que l'envoyé portât ce trait au Saint-Père, refusant obstinément de présenter tout autre dessin. Boniface, qui vraisemblablement reconnut son erreur, se hâta d'appeler l'artiste auprès de lui. Giotto peignit d'abord un grand tableau pour le sacristie de l'église de St.-Pierre. Il couvrit ensuite de fresques une partie du pourtour de cette ancienne église, démolie depuis sous Jules II. Toutes ces fresques ont péri, malgré les soins que l'on a pris pour les enlever de dessus les murs, et pour les conserver. La mosaïque qu'il exécuta immédiatement après, représentant la *Pêche miraculeuse de St.-Pierre*, et connue sous la dénomination de la *Navicella*, se voit encore sous le portique de la nouvelle basilique, mais restaurée par Marcello Provenzale sous Paul V, redessinée et refaite presque en entier par Orzìo Mainetti, sous Clément X. Elle fut composée en 1698, suivant l'écrit authentique rapporté par Baldinucci, et fut payée, par le cardinal Gaetano de S.éphores-bis, 2200 florins. Cette date nous donne, en rétrogradant, celle du tableau de notre Musée royal, qui doit avoir été peint vers 1295 ou 1296. Giotto se délassait en quelque sorte des grands tra-

voux de l'église de St.-Antoine de miniatures un *George*, dont le même phanescus fit présent à cette église. Ce manuscrit existe peut-être encore dans la bibliothèque du Vatican. Voir le portrait du don du pape Célestin V (*Le sacre grotte vaticane*, 2). Clément V, élu pape à Avignon, rappela Giotto de sa patrie, et l'emmena avec lui à Avignon. Il serait inutile d'énumérer des peintures qu'il exécuta depuis, jusqu'à la fin de sa carrière, et dans d'autres villes d'Italie, et du Languedoc; à Padoue, à Ferrare, à Ravenne, à Arezzo, à Lucques, à Naples où le demanda Robert de Anjou; à Rimini où il fut appelé par le prince Pandolfo Malatesta; à Florence, où il exécuta le dernier terme de ses voyages, et où il revint de France dans l'année 1316, chargé de plusieurs commissions, et accompagné d'une suite nombreuse. Déjà, depuis son départ de Padoue et à Verone; et à Ferrare, lorsque le pape l'eut appelé sans cesse par lui, lui causait son exil, un ancien ami était dans le pays, et s'empressa de venir le rejoindre. Il le conduisit à Ravenne, où Guido Novello lui avait donné un logement. Giotto y peignit des fresques sur les murs intérieurs et extérieurs de l'église de Saint-François. C'est dans cette église que fut enterré le pape mort le 14 septembre 1304, que par une circonstance remarquable, Giotto, célèbre

l'illustre proscrit florentin, satisfaction d'avoir embelli de ce poète malheureux. des peintures qu'il exécuta François, subsiste encore; sur un des murs extérieurs. l de l'an 1354, Giotto fut architecte de la ville de Flo- bargé, en cette qualité, de ravaux de Santa Maria del eux des fortifications de la nois de juin de la même ent posés les fondements ile. Ce monument, le seul onnaissions de son archi- it gothique ou *tudesque*, pression de Vasari; mais un caractère mâle et une qui le distinguent du gothi- re du xiv^e. siècle, et qui ingéniement inventif et original. iber-tias-ure, dans un traité ue nous avons cité (*Voy.* , que les bas-reliefs dont est enrichi, et les statues s l'intérieur, ont été sculp- dessins de Giotto, et sont artie l'ouvrage de son ci- and artiste mourut à Flo- janvier 1336. Si, oubliant : des temps, ou compa- rages à ceux de Raphaël, de Le Sueur, du Poussin, querait sans doute des dé- avages; de là les critiques, ques égards, et souvent xagérées dont ce maître t. Mais si l'on considère il a vécu, l'état où il a , la perfection où il l'a paraîtra prodigieux dans . Applique à la recherche a su choisir, suivant la des types élégants et gra- mâles et grandioses, ré- ginal imparfait, embelli r elle-même. Le premier

parmi les modernes, il a montré réunies deux des qualités fondamentales d'un beau dessin, la grâce et la grandeur. La simplicité qu'il a apportée dans le jet des draperies, fait le plus grand honneur à son goût. Poète dans l'invention, ingénieux même dans l'ordonnance, il a, pour ainsi dire, créé de nouveau les règles de la composition, totalement oubliées avant lui, et il a tracé des plans que les plus grands maîtres d'Italie n'ont pas dédaigné d'imiter. Quand il essaie d'enchaîner des groupes, comme dans les *Misères de Job*, on admire la fécondité de son imagination, en remarquant ses fautes contre la perspective. Tantôt des poses naïves, tantôt des attitudes vives et hardies, animent ses tableaux. L'art d'exprimer les affections de l'ame est en lui un don naturel. Son coloris a quelquefois une vivacité, une transparence, et sa touche même une finesse, qui surpassent toute attente. Souvent aussi ses contours sont lourds, et ses raccourcis paraissent tronqués; il cache sous de longues draperies des pieds qu'il dessinerait mal. Mais l'art du dessin ne pouvait pas atteindre tout à coup à la précision que nous exigeons aujourd'hui: l'expérience a prouvé que ce triomphe du talent et du savoir exigeait les efforts de deux siècles. Peu de maîtres ont exécuté autant de travaux que Giotto, et ont autant joui de leur réputation, et des faveurs de la fortune. Il ne pouvait suffire aux grands ouvrages que les princes et les républiques d'Italie ne cessaient de lui demander. S'il a eu le mérite d'accélérer les progrès de l'art, son siècle a la gloire de l'avoir dignement apprécié lui-même. La république de Florence, en l'admettant au nombre de ses citoyens, lui accorda une pension annuelle de cent florins

lor. Lorsqu'il fut nommé architecte de la cité, le décret renferma ces expressions flatteuses : *Cum in universo orbe non reperiri dicetur quemquam qui sufficientior sit in his et aliis multis (artibus), magistro Giotto Bondonis, de Florentia pictori, et accipiendus sit in patria sua, velut magnus magister*, etc. Il fut enterré dans l'église de Santa Maria del Fiore, dont, pendant deux ans, il avait dirigé la construction. Laurent de Médicis, dit le Magnifique, lui érigea un tombeau où fut placé son buste en marbre, avec une inscription composée par Ange Politien, commençant par ce vers :

Ille ego sum per quem pictura estincta revisit.

Les plus célèbres écrivains italiens de son temps, et du siècle suivant, l'ont honoré de leurs éloges. Pétrarque, dans son testament, n'ayant rien dit de plus digne à présenter au seigneur de Carcena, son ami, lui légua une Vierge de la main de Giotto : *Opus Jotti, pictoris egregii...cujus pulchritudinem ignorantem non intelligent, magistri autem artis stupent* (tom. III, op., in fin.) L'influence de Giotto sur l'art fut immense. On a dit que de son école, comme du cheval de Troie, sortit une armée de héros. Il compte parmi ses élèves Pietro Cavallini, Puccio Capanna, Pietro Laurati, Simon Memmi, Taddeo Gaddi, Ottaviano et Pace da Faenza, Guglielmo da Forlì, Francesco di Maestro Giotto, Stefano Fiorentino, Cristoforo Padovano, etc. Attachés à sa manière, tous ses élèves accrurent sa réputation. La plupart bornèrent leur gloire à l'imiter avec facilité. Plusieurs d'entre eux ouvrirent des écoles où son style fut transmis avec une sorte de orgueil à d'autres élèves. Les peintres dits *Giotteschi* remplissent pres-

qu'à eux seuls l'histoire pictore du XIV^e siècle. Parmi tant d'artistes seul a paru avoir surpassé le maître; c'est Stefano Fiorentino, petit-fils. Ce respect excessif pour le maître, arrêta momentanément les progrès du goût et attendit un nouveau régénérateur qu'à la naissance du Masaccio Cavallini naquit en 1259 (VALLINI); il fut plutôt l'aide que le disciple de Giotto. Son âge pendant servir à prouver qu'il n'est né avant 1276. Giottesco a quatre fils et quatre filles : un de ses fils est cité comme peintre Francesco, surnommé *di Giotto*. Il eut de sa fille Catarina mariée à un peintre nommé Lapo, deux petits-fils, tous deux peintres, Bartolo et Stefano; Stefano, surnommé *Florentino* au jugement de Lanzi, surpasse son aïeul. On voit des ouvrages de Stefano au Campo-Santo de Pise. Giottesco eut pour fils Tommaso di Stefano surnommé *Giottino*, en qui, dit-on, avait passé le génie de son père. Giottesco a été cité souvent pour ses bons mots, et la vivacité de ses réparties. Il était fort laid; ce que le chroniqueur remarquait avec regret en considérant la beauté de son père (Epist. ad famil., lib. v, ep. 10). Un de ses mois les plus heureux à l'occasion de sa laideur, à la gloire aussi laid que lui, a été dit par Boccace le sujet d'une de ses Novelle. Les ouvrages de ce maître, au commencement du temps avant l'invention de l'art de graver des estampes, ont été conservés rarement jusque vers la fin du XV^e siècle. Nous pouvons citer un tableau tenant : 1. *La Pêche miraculeuse* par N. Béatrizet (1559, gravé par fol.), telle qu'elle existait avant les changements faits sous Clément

erge mise au tombeau , Lasinio, dans l'Etruria e Lastri. III. Quinze sujets r M. Seroux Dagincourt , livraison de son *Histoire V. La Pêche miraculeuse* rangements de Mannetti , *ronnement de la Vierge* , dessin , dans l'ouvrage C. M. Metz , à Londres , in - fol. , sous le titre de *of ancient and moderne* . V. Quatorze pièces , parmi on remarque le portrait de eint par lui - même ; une *tion ; Jésus parmi les doc- Transfiguration* ; une *As- de la Vierge* , etc. , dans la ubliée à Tubingen , en 1810 , et J. Riepenhausen , sous lemand de *Histoire de la t de ses progrès en Italie* . *Misères de Job* , dans les du Campo Santo , publiées e par Molini et Landi. VII. eaux gravés par M. Pi- son ouvrage encore inédit eintres des XIII^e. , XIV^e. et s , savoir : 1^o. *La Transfi- et la Cène* de la sacristie : - Croix , sur une même . *S. Francois guérissant un de Lérida*. 3^o. *S. Francois a vie à un personnage cou-* . *Jésus-Christ unissant S. à la Pauvreté*. 5^o. *S. Fran- hant devant ses disciples* . *ision d'Innocent III, à qui ois apparaît en songe*. 7^o. *ification de S. Francois* : ts tirés de l'église d'Assise. ses gravures , et notamment M. Pirolì , où les figures ont huit pouces de hauteur , et ues avec esprit et avec fidé- ibueront à faire connaître et Giotto. E—C. D—D.

GIOVANE (JULIANE, duchesse), née baronne de Mudersbach, dame de l'ordre de la Croix étoilée, membre honoraire des académies de Stockholm et de Berlin, naquit à Würzburg, et se distingua de bonne heure par son amour pour les sciences. Elle fit différents voyages, séjourna pendant quelque temps à Naples, et se fixa ensuite à Vienne, où, en 1795 l'empereur François II lui confia, sous le titre de première gouvernante, l'éducation de la princesse Marie-Louise, aujourd'hui archiduchesse de Parme. Elle est morte en août 1805, à Ofen, où elle s'était retirée. La duchesse Giovane a publié, en différentes langues, plusieurs écrits qui lui assignent à juste titre une place distinguée parmi les femmes auteurs : I. *Les quatre Ages du monde d'après Ovide, en quatre Idylles* (en allemand), Vienne, 1784, in-8°. II. *Dissertation* sur la question : *Quels moyens solides y a-t-il pour pouvoir conduire les hommes au bien sans employer la force?* (en allemand), Würzburg, 1785, in-8°. III. *Lettera di una Dama sul codice delle leggi di S. Leucio*, Naples, 1790, in-8°. (1) IV. *Lettres sur l'éducation des princesses*, Vienne, 1791, in-8°; ouvrage très estimé, dont on a publié plusieurs éditions. Joseph de Retzer a réuni tous ces écrits de la duchesse Giovane dans un volume in-8°, Vienne, 1793, en y ajoutant une Idylle qu'elle avait composée sur *l'abolition du servage en Bohème* (en allemand). V. *Idées sur la manière de rendre les voyages des jeunes gens utiles à leur propre cul-*

(1) Voyez, sur l'établissement de S. Leucio, l'*Origine de la population de S. Leucio et ses progrès jusqu'à présent, avec les lois pour sa bonne police par Ferdinand IV, roi des Deux-Siciles*, traduit de l'italien en français, par l'abbé Louis-Antoine Clemaron, in-8°, sans date et lieu d'impression.

GIO

le bonheur de la société, et de plusieurs autres choses, par des Tableaux, et précédé d'un Précis historique sur les voyages, Vienne, 1796, in-8.
Plan pour faire servir les sciences à la culture des jeunes gens qui se destinent au service de l'État, et à la carrière politique, accompagné d'un Précis historique de la géographie, et d'une Table alphabétique des observations statistiques et politiques; le tout suivi d'un portefeuille à l'usage des voyageurs, et de celle de la statistique, avec le portefeuille de l'auteur, Vienne, 1797, in-8.
 Ouvrage, dont nous ne donnons pas exactement le titre, ainsi que ceux des précédents, d'après le titre du précédent. B—H—D.
 GIOVANNETTI (FRANCE GO), savant jurisconsulte du XVI. siècle, natif de Bologne, où il fut élève du célèbre Alciat, fut reçu docteur en droit en 1540, et enseigna le droit canon dans sa patrie jusqu'en 1577. La réputation de son savoir le fit rechercher; et le cardinal de Trente voulut l'attirer dans son palais. Giovanetti, retenu par les sollicitations de ses concitoyens, généreusement refusé par le sénat, résista aux instances du duc de Trente et aux promesses que ce prince lui faisait: il se rendit en 1547 à Trente, y fut comblé d'honneurs et de distinctions, et y contracta un mariage avantageux. Dans son séjour qu'il eut occasion de faire à Venise, Ferdinand I. l'honora aussi de le nommer son conseiller, et lui permit de porter à ses descendants, de même qu'à l'aigle dans leurs armes. Il mourut dans sa patrie par les instances mêmes par les menaces du

GIO

sénat de Bologne, Giovanetti revint en 1564, occuper de nouveau la chaire qu'il avait quittée depuis dix-sept ans. Fantuzzi, dans son Histoire des écrivains de Bologne, lui a consacré un article, tome IV, pag. 165, nous a transmis le discours noble et touchant qu'il adressa à ses élèves d'Ingolstadt avant de se séparer d'eux. Ce savant professeur continua d'occuper avec éclat la chaire de droit canonique, et de s'acquitter avec zèle de diverses charges et des emplois honorables auxquels il fut appelé par la confiance de ses concitoyens, jusqu'à sa mort arrivée en 1586. Fantuzzi nous a conservé son épitaphe, il nous a aussi la liste des ouvrages que Giovanetti a laissés sur la jurisprudence, tous peu consultés aujourd'hui: mais ce qu'il a écrit sur l'histoire peut offrir plus d'intérêt. La bibliothèque du roi de France possède une Vie manuscrite de Pie V, dont Giovanetti est l'auteur. On conserve aussi dans le Vatican plusieurs lettres de ce professeur relatives aux Vies des papes qu'il avait entreprises. Lagomarsini les a publiées à la suite de celles de Giulio Poggiani, dont il a donné le recueil en 1758. Nous observerons à cette occasion qu'il y a une faute considérable d'impression qu'on doit corriger dans l'ouvrage de Fantuzzi, tome IV, page 168, et qu'il y faut lire, *Julii Poggiani Senensis*, et non *Senensis*. Cet auteur était de Sana, près du lac majeur, dans le Novarese.

A. L. M.

GIOVANNI (SEN), Florentin, célèbre peintre italien, vivait vers la fin du XIV. siècle. On n'a aucun détail sur sa vie. Tout ce qu'on sait, c'est qu'il composa les Nouvelles qui portent son nom, en 1378, au château de Dovadola, situé dans une vallée de la Romagne, à neuf milles de

. Le titre de *Ser* ou *Sere*, qui de son nom, a fait conjecturer était notaire; et M. Ginguené palisposé à adopter cette opinion. critiques italiens placent Gioi fort peu au-dessous de Boccace, et à la pureté du langage, aux nents du style et aux termes res de la langue dans laquelle il fait ité; mais il lui est très inférieur les autres rapports. Giovanni ose qu'un jeune Florentin, vivement épris d'une religieuse de Forli, et de sa beauté, se fait moine l'espérance de devenir un jour elain du couvent où est renfermé t de sa passion. Tout réussit au e ses desirs; et les deux amants, nt rencontrés au parloir, se proent d'y recevoir tous les jours, et osent l'obligation de se raconun à l'autre des Nouvelles. Ce e, dit M. Ginguené, est froid et uin, et n'a rien de l'intérêt, de ace et de la variété de celui de ace. Le recueil de Giovanni est ité : *Il Pecorone* (1) *ne quale si mgono cinquanta novelle*, Mi- 1558, in-8.; cette édition, ci- ar la Crusca, et qu'on doit à s Tommichi, est extrêmement : les exemplaires avec la date de), ne diffèrent des premiers que e changement de frontispice; Ve- 1561, in-8., édit. peu commune, moins belle et moins bien exé- que l'édition précédente; Tre- 1601, in-8., mutilée et incor- ; Milan, sous la fausse date de 1, in-8°; cette édition, publiée acques, en 1727, par l'abbé ea, n'est qu'une réimpression de de Venise, 1565, et encore dé- ée par les fautes typographiques

Pecorone est un augmentatif de *pecora*, i a la même signification en italien qu'en ia.

dont elle fourmille; Londres (Livourne), 1795, 2 vol. in-8., édition belle et correcte, enrichie d'une préface de Gaetano Poggiali, et des notes d'Antoine-Marie Sa'viui: il en a été tiré deux seuls exemplaires sur papier bleu. M. Antoine-Marie Borromeo possède, dans son cabinet à Padoue, trois *Nouvelles* inédites de Giovanni. Les deux premières sont rapportés à peu-près avec les mêmes termes dans les *Chronique* de Jean Villani; et la licence avec laquelle est écrite la troisième, n'a permis à M. Borromeo d'en insérer que le début dans sa *Notizia de' Novellieri italiani*. Giovanni passe cependant pour le moins licencieux des conteurs de son temps; mais il ne parle pas avec moins de liberté que ses confrères, des moines, des prêtres et de la cour de Rome. Negri (*Istor. degli scrittori fiorent.*) dit que son recueil a été prohibé, et mis à l'Index; mais M. Ginguené assure le contraire. Cet habile critique a donné dans son *Histoire littéraire d'Italie* (tome III, chapitre 17) une analyse intéressante de plusieurs *Nouvelles* de Giovanni, avec un jugement sur cet écrivain, qui nous a été très utile pour la rédaction de cet article. W—s.

GIOVANNI DA FIESOLE (FRA), peintre toscan, nommé autrement *il beato Angelico*, naquit en 1387. Le style de ses peintures semble indiquer qu'il fut élève de Gherardo Starnina; mais il se perfectionna en étudiant les ouvrages de Masaccio, son contemporain. Angelico entra de bonne heure dans le couvent de Saint-Dominique de Fiesole, et prit l'habit de cet ordre à l'âge de vingt ans. Il peignit d'abord de ces miniatures dont on surchargeait alors les manuscrits et les livres d'église, et devint fort habile dans ce genre; mais bientôt il agrandit sa manière, et exécuta plu-

sieurs ouvrages à fresque pour son couvent. Cosme de Médicis faisait grand cas de ce religieux, tant pour la pureté de ses mœurs que pour ses talents : il lui demanda des tableaux pour les églises de Saint-Marc et de la Nunziata. On en fut si content, que le pape Nicolas V l'appela à Rome pour lui faire exécuter, dans sa chapelle particulière du Vatican, les principaux traits de la vie de S. Laurent. Angelico était d'une simplicité de mœurs et d'une naïveté extrêmes ; strict observateur des règles de son couvent, il jeûnait avec une telle rigueur, que le pape, touché de l'état où le réduisaient son zèle pour la religion, et sa trop grande application au travail, lui ordonna de manger de la viande : « Je n'en ai pas la permission du prier, » répondit le bon religieux, sans penser à l'autorité du souverain pontife. Le pape voulut le nommer archevêque de Florence ; il refusa, par le motif que cette dignité convenait bien mieux au père Antoine Pierozzi, religieux de son couvent, qui, en effet, fut élu au siège de Florence, et par la suite, en 1525, canonisé sous le nom de Saint Antonin. Angelico répétait souvent qu'il était plus aisé d'obéir que de commander aux hommes ; aussi était-il le plus soumis des religieux : il ne se chargeait de travailler pour d'autres couvents et des particuliers, qu'après en avoir demandé la permission à ses supérieurs, auxquels il abandonnait le prix de son travail. Il disait à ceux qui l'en blâmaient : « La véritable richesse consiste à se contenter de peu. » Il était humain, modeste ; on ne le vit jamais se mettre en colère. Enfin la sainteté de sa vie lui valut le surnom de *Beato* (bienheureux), qu'il a conservé. Il mourut à Rome en 1455, et fut enterré dans l'église de la Minerve, où l'on voit son tombeau, orné

de son portrait. Il existe à de Florence plusieurs talchevalet de ce maître, dont leurs ont encore tout leur é qui représente la naissance Jean-Baptiste, est d'un agréable ; et en général ses qui représentent toujours pieux, se distinguent par une naïve qu'on trouve rarement artistes de ce temps. L'Angelico le Guide de son siècle pour la beauté surnaturelle de d'anges et de saints que pour vité de sa couleur, qui, bien détrempe, est fondue avec un fini, quoiqu'il peignît toujours mien coup. Benozzo Gozzoni nobi Strozzi furent ses élèves.

GIOVANNINI (JACQUES) graveur italien, né à Bologne en 1667, apprit la peinture sous la direction de Joseph Proli ; mais beaucoup de dispositions pour la gravure, il s'y appliqua exclusivement et devint bientôt un des plus habiles dans cet art. En 1694, il gravait vingt feuilles, le fameux clocher de Michel-in-Bosco de Bologne, fresque par Carrache et ses élèves représentant la vie de Saint-Jean. Il grava aussi, en douze volumes, *Coupole*, la *Tribune de Saint-Jean de Parme*, et le *Saint-Jean*, le même auteur, qu'il dédia au prince Ferdinand de Parme. Le duc de Parme l'appela à sa cour pour graver les médailles impériales qui existaient dans son musée, et en fit de sept mille. Giovanni en fit deux mille, publiées de 1710 jusqu'en 1717, avec de savants commentaires du père Pédrusi, jésuite, qui mourut en avril de cette année. Les ouvrages de cet artiste sont encore estimés en Italie, pour la pureté et la délicatesse du tra-

ait une adresse toute par-
 ur restaurer les peintures
 qu'il savait rendre à leur
 t; et l'on doit à son talent,
 , la conservation de plu-
 aux des plus grands mai-

B—s.

AZZO (VITO), ex-jésuite
 rt à Rome en 1805, était
 sa vaste et profonde con-
 es auteurs latins, par son
 ruidition, l'élégance de sa
 crire, et sa grande habileté
 le lapidaire. Il réunissait à
 une très grande pureté de
 une aménité de caractère
 dit cher à tous ceux qui le
 On lui doit la découverte
 nent de Tacite, dont il a
 savante interprétation.

G—N.

IO (BENEDETTO), frère
 èbre historien Paolo, his-
 oète lui-même, naquit à
 ombardie l'an 1471 : sa
 sjà anciennement illustrée
 esse, acquit alors une il-
 itéraire que plusieurs au-
 es distingués dans les let-
 conservée depuis. Sa vie
 et paisible; ses études et
 x la remplirent. Il fut
 r de son frère, plus jeune
 l'un assez grand nombre
 Paul lui a témoigné sa re-
 nce, en plaçant son éloge
 x qu'il a faits des hommes
 enoit ne quitta sa ville au-
 our aller à Milan suivre
 quelque temps les leçons de
 Chalcondyle, et se perfec-
 ans la langue grecque qu'il
 ise dès sa jeunesse. Il pos-
 si plusieurs langues orien-
 érita enfin par l'étendue et
 licité de ses connaissances
 antAlciat l'appelât le Varrou

de la Lombardie. Il vécut sain de corps
 et d'esprit jusqu'à 73 ans, et mourut
 à cet âge en 1544. La considération
 dont il jouissait était si grande qu'après
 sa mort de jeunes nobles portèrent
 son corps sur leurs épaules jusqu'à
 la cathédrale de Como, où il fut in-
 humé; sorte d'honneur qu'on n'avait
 rendu jusqu'alors qu'à des ecclésiastiques.
 Le seul de ses grands ouvrages
 qui ait été publié, est son Histoire de
 la ville de Como, à laquelle est jointe
 une élégante description du lac qui
 en tire son nom. Cette histoire, pleine
 de recherches savantes sur les mo-
 numents comme sur les faits, et qui
 remonte jusqu'aux plus anciens temps,
 était restée inédite, et ne fut publiée
 qu'en 1629 à Venise, chez Pinelli, in-
 4.; elle a été réimprimée en 1722
 dans le tome IV du *Thesaurus rerum*
Italic. Giovio écrivit un autre ouvrage
 historique sur les faits militaires et les
 mœurs des Suisses; il traduisit du
 grec les Lettres d'Apollonius, un Ser-
 mon de S. Jean Chrysostôme, le on-
 zième livre de l'Odysée, le Poème
 de Musée sur Héro et Léandre; il
 laissa un Recueil de cent lettres sur
 différents sujets, une Dissertation sur
 la patrie de Pline l'ancien, la Des-
 cription des fêtes qui furent données
 à l'empereur Charles-Quint à son en-
 trée dans Como, une Collection de
 toutes les inscriptions lapidaires qui
 se trouvent aux environs de cette
 ville, et enfin un grand nombre de
 Poésies latines: mais tous ces ouvrages
 sont restés manuscrits dans sa fa-
 mille; il n'y a eu d'imprimé qu'un
 Poème latin de peu d'étendue, inti-
 tulé: *De Venetis Gallicum tro-*
pæum, qui parut à l'époque de cette
 victoire, sans date et sans nom de
 lieu. On pourrait surtout désirer la
 publication de ses Lettres, d'après ce
 qu'en dit Argelati, qui en a parlé plu-

sieurs fois dans sa *Biblioth. scriptor. Mediolan.*; elles prouvent que leur auteur était versé dans toutes les connaissances qu'on pouvait acquérir de son temps. Benoît laissa plusieurs fils, entre autres ALEXANDRE et JULES, qui cultivèrent aussi les lettres, et dont la famille des Giovio possède quelques ouvrages manuscrits. Ils eurent à leur tour des enfants plus célèbres qu'eux; et quoiqu'ils n'aient rien publié, ils servent à remplir sans lacune ce qu'on pourrait appeler la généalogie littéraire de leur maison.

G—É.

GIOVIO (PAOLO), que nous nommons Paul JOVE, frère puîné du précédent, et l'un des auteurs italiens du XVI^e. siècle qui acquit le plus de célébrité dans l'histoire, naquit à Como, le 19 avril 1485. Privé de son père dès son bas âge, il fut confié aux soins de son frère, qui avait douze ans plus que lui, et qui prit plaisir à l'instruire. Benoît nous apprend, à la fin du livre 11 de son Histoire de Como, que Paul était encore à la fleur de son âge lorsqu'il se rendit à Rome; qu'il commença dès-lors d'y écrire son histoire; qu'il en avait écrit un volume lorsque le pape Léon X le fit appeler, en lut plusieurs passages devant les cardinaux et les ambassadeurs qui étaient auprès de lui, et dit tout haut qu'après Tite-Live il ne connaissait point de plus élégant et de plus éloquent écrivain. Il n'y a aucune raison de douter de ce fait; mais il n'est du moins pas exact de dire que Paul était à la fleur de son âge. Tiraboschi, qu'on ne trompe pas aisément sur les dates, suppose les années où Paul avait suivi à Padoue les leçons du philosophe Pomponace, où il s'en trouva à Pavie quand Louis XII y honora de sa présence le célèbre professeur en droit Jason del Momo, où il avait été

dié à Milan sous le savant chierri (Cælius Rhodiginus) fut appelé qu'en 1516; il est ce fut au moins postérieurement à l'année qu'il alla pour la première fois à Rome; et il avait alors trente ans. Quoiqu'il en soit, il fut nommé, pour complaire à son père, à sa famille, par se faire nommer à Pavie, docteur en médecine, et fut livré pendant plusieurs années à la pratique de cet art. Il commença à l'exercer même à Rome; et fut nommé, en tête du livre des *romains*, qu'il y fit imprimer sous d'autre titre que celui de *romains*, n'avait cependant pas été l'élève de Léon X. Ce pape était mort depuis trois ans, et n'avait pu lui accorder qu'une décoration de chevalier, à laquelle il n'eut qu'une modique pension; il n'eut même conféré cette place qu'à son frère; mais il l'avait attaché à son service, et son neveu le cardinal de Sadevint pape en 1525, sous le nom de Clément VII. Adrien V, successeur immédiat de Léon, lui donna la pension et le titre de cardinal; il fut nommé à un canonicat dans la cathédrale de Como, sous la condition que Paul parlerait honorablement de lui dans son histoire. Il n'y a rien de remarquable que dans la vie qu'il a eue; mais il s'en est en quelque sorte dédommagé dans un endroit de son *Traité des poissons*, où il dit d'Adrien VI comme d'un homme lent, sans habileté, sans esprit, presque stupide. Le cardinal Paul Jove ne commença à écrire qu'à l'avènement de Clément VII; il le reprit à son service, le le suivit à Rome, le mit au nombre de ses familiers, et fut avec lui, journellement lui et tous

donna, dans le voisinage, un second bénéfice et premier. La fatale ambition détruisit en partie cette cour romaine. Paul perdit de Rome, jusqu'à un point où il avait caché dans l'église de la Minerve, et dans celle de l'argenterie et ses autres capitaines espagnols dans un coffre ; l'un prit l'art de les vendre : celui-ci ne fut pas volé ; le reste fut servi aux plus vils usages, sachant à qui appartenait ce qu'il en avait gardé, une forte somme à Paul III, qui ne possédait plus de son malheureux état au pape VII se déterminant à un militaire espagnol un évêque qu'il désirait pour sa patrie ; et ayant vu les manuscrits, il les acheta. Pour le mieux de ses disgraces, il lui fit hériter de Nocera, dans le royaume de Naples. Il l'emmena en Italie, à Bologne, lorsqu'il fut lié avec Charles-Quint, et couronner solennellement. Il fut accueilli avec distinction par l'empereur, et par tous les étrangers qui formaient la cour. Paul III traita l'évêque de Nocera moins favorablement que son prédécesseur Clément VII. La vieillesse, et les goûts de modestie et de luxe que notre histoire nous fait voir pour ainsi dire, en furent la cause. Il avait emporté avec lui une partie de ses richesses à son retour du bord du lac de Como, et de la superbe *Villa* de Suarda, un palais dont l'aspect,

les jardins et tous les ornements n'étaient pas moins somptueux. Paul Jove était si loin de se reprocher les délices de ce séjour, qu'il en a tracé lui-même une description brillante dans la préface d'un de ses meilleurs ouvrages, dont il y puisa l'idée et les matériaux. Le centre du bâtiment était occupé par une galerie, ou par une salle oblongue où étaient placés, en très grand nombre, les portraits des personnages les plus célèbres dans les armes et dans les lettres. Ce riche musée, qu'il avait sans cesse augmenté avec de grandes dépenses et de grands soins, lui avait fait donner à sa *Villa*, toute entière, le nom de Musée ; et ce fut de l'histoire et des portraits des personnages qui le remplissaient, qu'il forma le double ouvrage connu sous le titre d'*Éloges des hommes illustres*, etc. Il avait eu la faiblesse de croire des astrologues qui lui avaient prédit qu'il serait cardinal : il se laissa enfin attendre l'effet de leurs prédictions, et quitta la cour romaine en 1549. Il passa les trois années suivantes, tantôt à son musée, tantôt dans différentes cours d'Italie, où il se faisait rechercher par la douceur de son caractère, les agréments de son esprit et sa gaieté. Il était à Florence auprès de Cosme I^{er}, lorsqu'il mourut d'une attaque de goutte, le 11 décembre 1552. Il fut enterré avec pompe à St.-Laurent ; et le célèbre sculpteur François de Sanguisano fut chargé de faire sa statue, qu'on y voit encore aujourd'hui. Environ un an avant de mourir, il conservait encore du ressentiment contre Paul III, qui lui avait refusé de changer, comme il le demandait avec instance, son évêché de Nocera pour celui de Como ; il écrivait ainsi, à ce sujet, de Florence même, à l'un de ses amis : « A la barbe du pape Paul, » ma tête conserve encore, grâce à

» Dieu, une mémoire vive, quoique
 » mes jambes soient estropiées ; et
 » j'espère vivre avec honneur, quel-
 » temps après ma mort, pour l'hon-
 » nête plaisir de ceux qui liront
 » les fruits de mes veilles ; et si ce
 » pape Paul ne m'a pas jugé digne de
 » la mitre épiscopale de ma patrie,
 » s'il m'en a préféré d'autres, et s'il
 » s'est moqué de moi en me promét-
 » tant d'augmenter ma pension, je
 » n'en vis pas moins cependant ; je
 » me contente de ce que j'ai ; je l'ac-
 » crois par mon économie, n'ayant
 » plus surtout ce caprice ou cette rage
 » de bâtir, dont je me suis si com-
 » plètement passé la fantaisie. » Il
 » n'avait pas besoin d'une économie bien
 » sévère pour vivre dans la plus grande
 » aisance. Ses richesses étaient consi-
 » dérables ; il employait plus d'un
 » moyen pour y ajouter sans cesse. Outre
 » la vénalité de sa plume, dont on
 » chercherait en vain à le disculper, et
 » dont il ne se défend pas lui-même
 » dans ses lettres, c'était à obtenir des
 » souverains, des grands et des hom-
 » mes connus par leur opulence et
 » leur générosité, des présents et des
 » pensions, qu'il mettait les plus grands
 » soins, en paraissant ne s'occuper que
 » de leur plaisir. Il avait reçus des dons de
 » Charles-Quint, de François I^{er}, des
 » ducs de Milan, d'Urbain, de Mantoue,
 » de Ferrare, de Florence, des marquis
 » de Pescaire et *del Vasto*, des cardinaux
 » Farnèse et de Carpi, etc. Quant
 » à sa vénalité, il avoue franchement
 » lui-même qu'il avait deux plumes,
 » l'une d'or et l'autre de fer, et qu'il se
 » servait tantôt de l'une et tantôt de
 » l'autre, selon l'occasion et le besoin.
 » Il pousse plus loin la franchise ; il re-
 » garde, dans une de ses lettres fami-
 » lières, comme un ancien privilège de
 » l'histoire, de grossir ou d'atténuer les
 » vices, d'élever ou d'abaisser les ver-

tus, selon les procédés et les
 des personnages. « Je serais
 (*io starei fresco*), ajoute-t-il
 amis et mes patrons ne de-
 m'avoit des obligations qu'il
 fais valoir un tiers de plus qu'il
 moins bons pour moi, ou qu'ils
 duisent mal. Vous savez que
 ce saint privilège, j'en ai hal-
 ques-uns de fin brocard, et
 autres de grosse bure, selon
 vaient mérité. Tant pis pour
 mauvais dès. S'ils tirent au
 des flèches, je ferai jouer de
 artillerie ; et puis va-tout pour
 perdu. Je sais bien qu'ils m'ont
 et moi j'échapperai au reproche
 la mort, dernier terme de ces
 controverses. » Après des avan-
 positifs, on peut dire que
 ont voulu défendre sa mé-
 ce point, et ceux qui ont voulu
 réfuter ces défenses, ont
 perdu leur temps. Nous ne
 ni repousser, ni même exa-
 accusation plus grave formée
 ses mœurs, et qui n'est que
 rement énoncée dans cette
 que l'Arétin lui avait faite :

Qui giace Paolo Giovio Ermafroditi
 Che vuol dire in volgar moglie e u-

Mais en apprenant la cause
 gagea l'Arétin à faire cette
 mordante, nous apprenons
 Paul Jove joignait à ses autres
 celui de l'épigramme ; car
 qu'une réponse faite par
 cette épitaphe de la façon
 de Nocera :

Qui giace l'Arétin poeta toscano,
 Che d'ogion disse male fuor di D
 Scusandosi col dir, io no'l conosco

On a de cet écrivain, plus
 laborieux, les ouvrages suivans
 écrits en latin, à deux excep-
 I. *De romanis piscibus* &c.
Ludovicum Borbonium ca

, in-fol.; *ibid.*, avec un ndu, mais sans autre l'ouvrage, 1527, in-8°; n-8°, etc. Ce livre, mé-ile, sous le rapport de est encore moins sous ire naturelle. En le dé-inal de Bourbon, l'au-upté sur de riches ré-ais il n'en reçut aucune:édia-t-il plus rien. II. *sui temporis ab anno num 1547 libri XLV*, il. in-fol., 1550 et 1552; l. in-8°, 1552; Paris, fol. in-fol., 1553; Bâle, , 1567, etc. L'époque ur commencer ce grand re, auquel on peut dire toute sa vie, fut celle de Naples, par Charles qui changea en effet et àires, et le fond même et des combinaisons po-alie. Les quarante-cinq once le titre devaient em-les événements mémo- pendant un demi-siècle. entiers y manquent, et lacunes différentes, cha- vres. Les six de la pre-quième au onzième, com-uis la mort de Charles l'élection de Léon X; ce i furent volés au sac de : autres, du dix-neuviè- quatrième, s'étendaient Léon jusqu'à cette ca- auteur proteste, dans sa ne les a jamais écrits, conter des scènes si dou-i funestes. Il y suppléa, rte, en publiant séparé- de plusieurs des souve-inces et des grands ca- figuraient alors sur le ondc. Malgré la défiance

où l'on est toujours de la véracité de cet historien, on ne lit point sans plaisir son grand ouvrage: les faits y sont bien ordonnés, la narration facile; son style, qui a plus d'abondance que de force, ne manque pas d'une certaine élégance, qui pourtant, malgré le jugement porté par Léon X, n'est pas du tout l'élégance de Tite-Live; enfin, on y trouve un grand nombre de faits dont l'auteur était à portée d'être particulièrement instruit, et qu'il a fait connaître le premier. Par malheur, c'est précisément dans cette partie curieuse qu'on doit le plus se méfier de lui, rien n'étant moins rassurant qu'un témoignage unique, quand le témoin même est suspect. Il parut promptement une traduction italienne de la 1^{re}. partie de l'histoire de Paul Jove, sous ce titre: *Istorie del suo tempo di Paolo Giovio, tradotte per Lodovico Domenichi, parte prima*, Florence, 1551, in-4°; Venise, 1560, in-4°. La 2^e. partie se fit attendre plus long-temps, et ne parut qu'avec une réimpression de la 1^{re}.: *Istoria del suo tempo*, etc., *parte prima e seconda*, Venise, 1568, 3 vol. in-8°. Vincent Cartari avait donné, quelques années auparavant, en italien, un abrégé des deux parties: *Compendio dell' Istoria di Paolo Giovio*, etc., Venise, 1562, in-8°. Cet ouvrage fut aussi traduit du latin en français, par Denis Sauvage, seigneur du Parc, Lyon, 1552, in-fol.; Paris, 1579, 2 vol., *ibid.* Les harangues qui s'y trouvent en assez grand nombre, furent traduites à part, par Belleforêt, et insérées dans ses *Harangues militaires et concions des princes, capitaines*, etc. Ces traductions surannées ne sont plus d'aucun usage; et l'ouvrage original n'en mérite pas une nouvelle. III. *Elogia virorum illustrium*, Venise, 1546, in-fol.; Flo-

rence, 1551, in-fol.; Bâle, 1567, 2 vol. in-8°. C'est le recueil des vies et des éloges historiques des grands personnages dont nous avons parlé plus haut. Dans ces trois éditions, le nombre en fut successivement augmenté. Les trois Vies suivantes parurent toujours ensemble: *Vita Leonis X pontificis maximi, libri II*; *Hadriani VI, P. M. vita*; *Pompei Columnæ cardinalis vita*. Elles furent traduites en italien par le Domenichi, Florence, 1549; Venise, 1557, in-8°. Les autres furent d'abord publiées séparément: 1°. *De vitâ et rebus gestis XII Vice-comitum Mediolani principum libri XII*, Paris, 1549, in-8°; traduites en italien par le Domenichi, Venise, 1558, in-8°. — 2°. *De vitâ et rebus gestis magni Sfortiæ liber*, Bâle, 1542, in-8°; mais Nicéron soupçonne qu'il y a erreur dans cette date, qui paraît en effet devoir être postérieure: traduite aussi en italien par Domenichi, Venise, 1549, in-12. — 3°. *Vita Alfonso Atestini Ferrarise ducis*, Florence, 1550, in-fol.; trad. en italien par J. B. Gelli, Florence, 1555, in-8°. — 4°. *De vitâ et rebus gestis Consalvi Ferdinandi Cordubæ cognomento Magni, libri tres*; traduite en italien par le Domenichi, Florence, 1550, in-8°. — 5°. *De vitâ et rebus gestis Francisci Ferdinandi Davali marchionis Piscariæ, libri XII*; traduite en italien par le même, Florence, 1551, in-8°. IV. *Elogia virorum bellicâ virtute illustrium septem libris comprehensa*, traduits en italien, par le même, Florence, 1554, in-4°. V. *Elogia doctorum virorum ab avorum memoriâ publicatis ingenii monumentis illustrium*. Ce sont ces deux ouvrages que son musée lui donna l'idée et les moyens d'exécuter. Malgré leurs défauts, malgré la pas-

sion et les préventions qu'on a eues quelquefois, surtout dans les vies des savants et des hommes de lettres, et quoiqu'en général ils soient abrégés pour n'être pas trop longs, on les regarde comme les plus beaux et les plus utiles de son siècle. Thomas, qui avait le droit de faire des éditions de son musée, en a fait le sujet d'un de ses *Essais* sur l'éloquence. Il en parut, du vivant de son auteur, des éditions très imparfaites, dont les traits mêmes n'étaient pas copiés d'après ceux qui étoient dans la galerie de son musée. On ne trouve dans ce genre de mérite que dans le siècle après sa mort, dans les éditions suivantes: *Elogia bellicâ virtute illustrium jam olim ab authore collecta et nunc ex ejusdem musæo expressis in aginibus exornata*, Petr. Perna, 1665, in-fol. *Virorum litteris illustrium ejusdem musæo (cujus imaginem unâ exhibemus) adpressis in aginibus exornata*, 1677, in-fol. La plupart de ces vies sont accompagnées d'épigrammes ou d'inscriptions en vers élégants, composées par l'auteur, Paul Jovius, dont il sera parlé plus bas. *Jovii Descriptiones quotquot regionum atque locorum*, 1677, in-8°. On a reuni dans ce volume deux ouvrages qui avaient paru séparément: *Descriptio Britanniarum, Hiberniæ et Orcadum. — in qua situs regionis antiquissimus, religio gentis, nomen, et fidelis imò referuntur*. On avait appris ce qu'il y a de vrai sur la mort du czar (qui avait eu une bassade à Clément VII.) *Descriptio Larii lacus*, imprimé à Venise en 1559, in-4°.

elle cose de' Turchi, Venise, in-8°. Paul Jove écrit cette histoire abrégée et très des Turcs et de leur maire la guerre. Il la dédia à saint, à qui il l'envoya sans manuscrit : son épître dédiée du 22 janvier 1531, arriva celle où il avait été favorablement accueilli à Bologne par l'empereur, une preuve des soins qu'il prenait pour plaire, et des avantages qu'il savait saisir. Cet ouvrage, latin par le savant François de Bassano, fut d'abord imprimé à Paris, 1538, et en a aussi une traduction française, Londres, 1546, in-8°. VIII. *Vento di Paolo Giovio sopra disegni d'arme e d'amore*, Venise, in-8°. Cet opuscule passe pour le premier qui ait paru sur une matière que l'on s'occupa bientôt après à cultiver en Italie. D'abord imprimé, il le fut souvent ensuite par d'autres auteurs plus ou moins volontiers : Ruscelli, de Simeoni, du Bellay, etc. ; il fut traduit en français par Vasquin Filleul, Lyon, 1560, in-8°. *Lettere volgari di M. Paolo*, recueillies par Lodovico Domenico, Venise, 1560, in-8°. Les hommes célèbres offrent de quelque manière qu'elles soient, un genre précieux d'instruction qui donne en bien et en mal leur caractère, des notions indépendantes de la réputation ou mauvaise qu'on leur a faite, et un passage que nous avons cité plus haut, par exemple, un témoignage irrécusable sur un point est, l'on en trouve un assez grand nombre d'autres dans ce recueil de lettres du même auteur.

G—j.

GIOVIO (PAOLO), *Paul Jove*, qu'on appelle *le jeune*, pour le distinguer de son grand-oncle, était fils d'Alexandre et petit-fils de Benoît Giovio, frère aîné de Paul l'ancien. Il naquit à Como, vers l'an 1530 : doué de beaucoup de pénétration et d'une grande vivacité d'esprit, il marcha de bonne heure sur les traces de son aïeul, fit des progrès rapides dans les lettres, et annonça aussi, dès sa première jeunesse, qu'il imiterait le même modèle par la pureté de ses mœurs. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, le crédit de son oncle l'y avança rapidement, et le fit nommer, dès l'âge de vingt-un ans, archiprêtre de Menagio, sur le lac de Como, sans qu'il fût obligé à résidence. Il était auprès de Paul à Florence dans les deux dernières années de la vie de celui-ci ; il l'aidait dans ses travaux et faisait pour lui ce que les infirmités du bon vieillard empêchaient de faire lui-même. Il profita de son séjour dans cette ville, pour cultiver les bonnes grâces du duc, et l'amitié des savants florentins. Il s'y fit connaître par des poésies latines d'un mérite peu commun. Après la mort de l'évêque de Nocera, il se rendit à Rome ; il était dès-lors évêque de Samarie *in partibus*, et fut nommé, en 1560, porte-croix du pape Pie IV ; mais dès l'année suivante il devint évêque de Nocera, par la résignation que lui en fit son oncle Jules, troisième fils de Benoît. Jules, qui avait été coadjuteur de Paul l'ancien, était, après la mort de ce dernier, resté titulaire de son évêché ; il le garda pendant environ dix ans, et le résigna en 1561 à son neveu, qu'il avait commencé par nommer son coadjuteur. Paul le jeune renonça dès ce moment à toutes les études profanes, et se livra tout entier aux devoirs de son ministère. Il se rendit, en

1561, au concile de Trente, où il parut en pieux et digne prélat. On conserve dans les archives de la ville plusieurs lettres qu'il écrivit alors, et qui pourraient jeter de nouvelles lumières sur quelques actes de cette assemblée célèbre. Il y acquit la bienveillance du S. cardinal Charles Borromée, qui la lui témoigna par plusieurs lettres conservées dans le même dépôt. Le concile fini, il ne fit que paraître dans sa patrie, et s'empressa de retourner à Nocera, où il résida toujours rigoureusement. Il y mourut en 1585. Il n'a laissé que des poésies latines, dont une partie est imprimée, comme nous l'avons dit, avec les portraits des hommes illustres; on en trouve d'autres dans le cinquième vol. de la collection intitulée *Raccolta d'Italiani poeti*, publiée à Florence en 1720: elles s'y distinguent par une versification élégante, et une très bonne latinité. On lui avait attribué un opuscule historique sur les évêques de Como; mais il est prouvé maintenant que Benoît son grand-père en est l'auteur.—On trouve encore dans cette même famille, un Jean-Baptiste Giovio, qui joignit dans le xvii^e siècle la culture des lettres à l'exercice des emplois publics distingués dans sa patrie: il eut un fils nommé Jules, qui annonçait de l'esprit, des talents rares, et s'était déjà concilié les suffrages et l'amitié des poètes et des hommes de lettres du premier rang; mais il fut enlevé en 1720, à l'âge de 25 ans par une épidémie dont il était attaqué dès l'enfance. Il enrichit de livres précieux la bibliothèque de sa famille, et y laissa un recueil considérable de vers italiens et de mélanges en prose, exempts des vices de style qui étaient alors à la mode; une grande partie de ce recueil mériterait, dit-on, de voir le jour.—Un autre fils de ce

même Jean-Baptiste, nommé Francesco, parcourut dans le monde une carrière brillante, et, doué d'un talent supérieur pour la poésie, laissa pour ainsi dire échapper un assez grand nombre de vers italiens que l'on trouve dans divers recueils.— Il eut pour fils le comte Jean-Baptiste Giovio, né le 12 décembre 1748, le dernier d'une illustre famille, et qui en a mérité l'honneur par ses connaissances étendues et par ses écrits; nous ignorons s'il vit encore, et nous nous bornons à tirer les faits suivants de son titre très court et très modeste donné sur lui-même, dans l'éloge honorable pour Como sa patrie, publié sous ce titre: *Gli uomini illustri della comasca diocesi antichi e moderni nelle arti e nelle lettere*, etc. Ayant perdu sa mère dès qu'en naissant et son père cinq ans après, et resté sous la tutelle d'un parent, il fit ses études au collège des nobles à Milan, et au collège de Parme. Il épousa en 1780, une Paravicini, fille du grand-chambellan de l'empereur, et obtint lui-même le titre de chambellan actuel de S. M. et R., qu'il joignit à celui de chevalier de l'ordre religieux et militaire de S. Étienne. La culture des lettres et des arts paraît l'avoir entièrement occupé. Passionné pour les livres, il a rassemblé plusieurs milliers de volumes à sa bibliothèque de ses ancêtres. Il a écrit en italien une *Lettre sur le bon usage*, un *Essai sur la religion*, Milan, 1774; *Essai de poésie*, Bergamo, même année; *Discours sur la culture*, Lugano, sous la date de Milan, 1776; *Lettre sur le comte de Bassan le vieux*, Lugano, 1777; un *Éloge funèbre*, ibid., 1777; *Pensées diverses*, Como, 1778; les *Éloges* du comte Alphonse de Benedetto Giovio et de Paul

Modène et Venise, 1783, et Dictionnaire consacré aux illustres de l'évêché de Cot nous avons parlé, Modène, 1-8°. Nous ajouterons à cette notice qu'il nous a fournie lui-même un témoignage honorable de lui : « Des six livres de l'histoire de Paul Jove, qui furent perdus à Rome, trois ont été retrouvés peu, dit-il, parmi les papiers de la famille, par le comte J. B. de la Roche, jeune chevalier d'un mérite distingué, et il a déjà donné des preuves de son savoir par plusieurs ouvrages qu'il a publiés. » (Storia della letter. ital. part. II, pag. 249, préface de Modène, 1778, in-8°.)

THOMAS. Voyez GIFFEN.
THOMAS (1), sieur de la Roche, à Angoulême, et conseiller au parlement de cette ville, au milieu du XVIIIe siècle, avait du savoir et des talents en littérature. Il était le cousin de Paul THOMAS de la Maison-Neuve, versé dans la langue hébraïque, et qui, avec Balzac et de Nicolas Bourlès, cultivait la poésie assez heureusement. Malgré ces titres à quelque chose, il est vraisemblable que celle de son cousin n'aurait pas dépassé les limites de l'Angoumois, sans la querelle qui s'éleva entre lui et Costar, au sujet de la critique de sa dissertation. Les œuvres de celui-ci, par Balzac, lié avec Voiture et de la Roche, peut être un peu jaloux du succès de ces œuvres, engagea son ami et son compa-

triot, à lui en dire son sentiment : soit complaisance, soit conviction, Girac composa une courte dissertation latine en forme de critique, où il relevait plusieurs fautes de Voiture. Balzac montra cette dissertation à Costar, qui cultivait aussi les lettres, pour en avoir son avis, espérant peut-être qu'il ne lui serait pas moins favorable. Costar, ravi de trouver une occasion de faire parler de lui, ami d'ailleurs de Voiture, bien aisé néanmoins de prendre son temps pour travailler à loisir, eut l'air de s'excuser, mais mit en secret la main à l'œuvre, et, quelques années après, envoya à Balzac, manuscrite, sa *Défense des ouvrages de Voiture*, en réponse à la dissertation de Girac (Voy. COSTAR). Il pria en même temps Balzac, s'il y trouvait quelque chose qui lui déplût, de le corriger, et même de jeter, s'il le jugeait à propos, le manuscrit au feu. C'est du moins ce que fait entendre Girac; et, à l'en croire, la *Défense* aurait déjà été imprimée, et entre les mains de tout le monde, tandis qu'on la soumettait aux observations et aux corrections de Balzac. Quoi qu'il en soit, il est certain que c'était une satire contre celui-ci, et que Voiture y était loué à ses dépens. Il y avait aussi contre Girac des choses piquantes. Girac répondit, soutint ce qu'il avait avancé, fit sa propre apologie, et ne ménagea point Costar, qui, railleur assez mordant, le lui rendit avec usure, en publiant contre lui un gros volume. Dans ces écrits, les personnalités, l'invective, les imputations odieuses, les expressions grossières furent poussées aux dernières extrémités; et une discussion qui n'aurait dû être que littéraire, dégénéra en un assaut d'injure, et de scandales. Costar aurait bien voulu qu'après sa dernière réplique, la lutte en demeurât là. Il ne négligea

100 est le nom de famille de Girac, 101 n'étant que le nom d'une terre qu'il possédait.

rien pour obtenir, du lieutenant civil, un ordre qui interdît aux deux commandants d'écrire davantage sur ce sujet; cela n'était ni juste ni généreux, puisque, par-là, son adversaire se trouvait privé du droit de repousser sa nouvelle attaque. L'ordre néanmoins fut donné; mais Girac trouva dans la suite, quoique long-temps après, le moyen de faire imprimer une dernière réponse. Cette indécente querelle dura sept ans, ayant commencé en 1655, et n'ayant fini qu'en 1660 (1). Girac et Costar y gagnèrent d'avoir fait parler d'eux pendant cet espace de temps, et si toutefois on peut appeler gain une célébrité de ce genre. Costar, dit Bayle, y gagna de plus une pension de cinq cents écus, que lui donna le cardinal-ministre, et se trouvait, disait-il, fort obligé à Girac, qui lui avait fourni l'occasion de se produire, de faire du bruit dans le monde, et de devenir en outre l'objet des libéralités de son Eminence. Girac mourut en 1665.

L.—Y.

GIRALDES (FRANÇOIS). poète et soldat portugais, né à Li-bonne en 1694, fit son cours d'études dans l'université de cette ville, et embrassa ensuite l'état militaire. Il passa en Orient, et se trouva au combat naval que les Portugais, commandés par dom Antonio de Figueiredo, livrèrent aux Turcs dans le golfe Persique, où Giraldes se signala par son intelligence et par sa valeur. Il célébra cette victoire, remportée le 25 août 1719, en vers latins, sous ce titre : *Eventus Lusitanæ classis quæ à Gôâ ad Persiam profecta est*. Ce poème, loué dans le temps pour la pureté du style, la vérité des images et l'élégance des

vers, fut imprimé à Paris sans date. Le Sousa en fait mention dans son *histoire généalog. de la Portug.* Giraldes, après avoir obtenu le grade de capitaine à Bacaim en 1729.

GIRALDI (LILIO-GIULIO). poète et philosophe, né à Ferrare en 1679, et non à Rome en 1677, comme l'ont dit quelques auteurs, apprit d'abord les langues grecque et latine, les mathématiques, et les sciences sous les plus habiles professeurs, parmi lesquels on remarque le P. Marino: doué d'une excellente mémoire, il réussit principalement dans l'étude des antiquités. Sa famille était pauvre; mais il se retira à son aise à Ferrare, où il acheva ses premières études, quitta sa patrie, et se rendit dans l'espoir d'y améliorer sa condition; il y connut personnelllement Saunazar, et tous les autres savants qui florissaient alors dans cette ville; il obtint bientôt leur amitié. Après avoir été professeur à la Mirandole, où il l'avait parfaitement acquise, il se rendit en 1503 à Carpi, chez le P. Alberto Pio, qui lui témoigna beaucoup de considération, lorsqu'il fut mort de Pontano; ce poète écrivit ses dialogues sur les sciences: aussi distingue-t-on son nom parmi les savants de son siècle; il y fait parler. Il avait écrit plusieurs années auparavant, et, c'est lui-même, dès son premier ouvrage, *Dissertation sur les Muses*, où il se trouvait à Milan. Chalccondyle y était alors professeur de langue grecque: Giraldi se fit connaître à cette occasion de se

(1) Costar mourut le 11 mai 1660; et ce fut la même année que la réplique de Girac fut imprimée à Leyde; peut-être même ne parut-elle qu'après la mort du premier.

étude de cette langue. Peu de temps après, il fut chargé, à Modène l'éducation du jeune comte Rangone, qui fut depuis son protecteur. Celui-ci ayant été à Rome au commencement du pontificat de Léon X, Giraldi ne vint pas à l'y rejoindre. On sait, d'une manière positive, qu'en 1514 il fut élu au Vatican, par cette même assemblée à la fin de sa Vie de l'antrecreule, *Romæ ex Vaticanis adibus, mense octobris 1514*. En donnant des leçons à Rome dans le palais pontifical, il avait sous sa main d'autres jeunes gens qui venaient l'entendre. C'est ce que confirme Tiraboschi, d'après ces vers du premier livre de la *Poétique* de

*... atque fores Lili pulsare docentis
ita, et vatis sacratum insistere limen,
et facilis, teque admiratur ab annis,
et avidas ultro dictis accendit amicus.*

remarquer que ces vers ne se trouvent que dans un seul manuscrit, et que Vida les supprima en faisant sa *Poétique*. Giraldi fut sensible à cette omission, comme on le voit par les quatre vers suivants de son livre au poète Tchaldeo, qui parut tout-à-fait énigmatiques à la découverte du manuscrit de Venise, c'est ce qui nous engage à rapporter cette anecdote :

*non enim Vidam, promittere quamvis
et auri solitus, nam carmine nomen
iniquum t. nostroque a limine vates
et taneris : hunc qui succurrere credas?*

..., dans son long séjour à Rome, il eut un très grand crédit auprès des papes Léon X, Adrien VI et Clément VII : il en espérait beaucoup ; mais il n'en obtint d'autre avantage que la dignité de protonotaire apostolique. Il n'échappa point à l'influence de la mode et morale du séjour de Rome, et souffrit des douleurs de goutte et de saux infirmités, dont il fut tour-

menté le reste de sa vie. Son ami Celio Calcagnini, qui avait en vain tâché de prévenir ces suites fâcheuses, s'exprime clairement, à ce sujet, dans une de ses lettres (*Oper.*, p. 111). L'année 1527 fut très fatale pour Giraldi ; il perdit dans le sac de Rome tous ses effets et sa bibliothèque : une perte encore plus douloureuse pour lui, fut celle de son protecteur le cardinal Rangone, mort dans la même année. Alors il abandonne Rome, se rend à Bologne ; accueilli peu favorablement par le légat, il passe à la Mirandole. Jean - François Pico, qui l'y avait reçu avec amitié, l'eût arraché pour toujours à sa triste position ; mais ce prince fut assassiné en 1533, et Giraldi put à peine se sauver de cette funeste catastrophe : il prit enfin le sage parti de se retirer à Ferrare. Jusqu'à cette époque, il avait bien le droit de dire ce qu'il répétait souvent, qu'il avait à combattre trois puissants ennemis, la fortune, la nature, et l'injustice des hommes ; mais dès qu'il fut rentré dans sa patrie, l'amitié de Celio Calcagnini et du savant médecin Manardi, la protection de la duchesse Renée et de plusieurs princes de la cour de Ferrare, enfin l'estime de ses concitoyens, le délivrèrent de la pauvreté. On croit, avec vraisemblance, qu'il fut un des secrétaires du duc Hercule II. L'historien de l'université de Ferrare le met, avec moins de fondement, au nombre des professeurs de cette université. Giraldi mourut de la goutte, non en 1550, comme quelques auteurs l'ont écrit, mais en 1552, date sur laquelle le président de Thou ne s'est pas trompé. Il avait si bien rétabli sa fortune, qu'il laissa en mourant une somme d'environ dix mille écus. Malgré ses infirmités, qui le retinrent constamment au lit pendant les dernières

nées de sa vie, il ne cessa, jusqu'à la fin de ses jours, de travailler à d'écrire. Tous ses contemporains ont regardé comme un des hommes les plus savants de leur temps. En admirant ses talents et ses connaissances, ils ont respecté ses principes : Montanini seul a voulu répandre quelque soupçon sur sa religion, parce qu'il a beaucoup loué la célèbre duchesse Renée, dont on sait que la foi était suspecte. Giraldi, sous ce rapport, a été amplement justifié par J. A. Carotti, dans la Vie qu'il en a publiée. Mais sa meilleure justification est dans ses œuvres : elles furent presque toutes imprimées séparément ; et on les a réunies dans la belle édition de Leyde, 1696, en 2 vol. in-fol. Voici les ouvrages contenus dans ce recueil, avec la date des éditions de ceux qui avaient été publiés précédemment : I. *Historia de diis gentium 17 syntagmabus distincta*. II. *De musis syntagma*, imprimé à Strasbourg en 1512, in-4° ; et à Bâle en 1540, in-8°. III. *Mercurii vita*, Bâle, 1540, in-8°. IV. *De re nautica libellus*, ibid., 1540, in-8°. V. *De sepulturâ ac vâto sepeliendi ritu, libellus*, ibid., 1535, in-8° ; VI. *animadversionibus variis illustratus ac locupletatus à Johanne Faes*, Helmstadt, 1676, in-8°. VII. *Historia poetarum, tam graecorum quàm latinorum, dialogi decem*, Bâle 1545, in-8°. (Voy. COMIÈS, IX, 512.) VIII. *Dialogi duodecim poetis nostrorum temporum*, Florence, 1551, in-8°. Le premier de ces deux Dialogues fut écrit à Rome, au commencement du pontificat de Sixte V ; et le second à Ferrare, en 1548. L'auteur ne loue pas simplement les poètes qui florissaient à cette époque ; mais il porte un jugement sur leurs écrits, et relève avec impartialité le mérite et les défauts de

chacun. On peut regarder cet ouvrage comme l'histoire de la poésie des poètes des cinquante premières années du xvi^e. siècle. VIII. *Prænamas adversus litteras et litteratos*, Florence, 1551, in-8°. L'auteur avait composé, ou comme un jeu d'esprit, ou pour se plaindre de l'incertitude de la fortune et de la fortune ; il y soutient la même thèse que Cornelius Agrippa, dans son livre de la Vanité des sciences, Tassoni dans ses *Pensieri*, et J.-J. Rousseau, plus que qu'on ne peut le dire, dans son premier Discours. IX. *Libellus de ænigmata pleraque antiquorum explicantur*, Bâle, 1551, in-8°. Les trois ouvrages suivants : X. *De symbolorum Pythagoræ interpretatione cui adjuncta sunt pythagorica precepta mystica*, à Plutarcho interpretata. XI. *Paræneticus liber versus ingratos*, Florence, 1551, in-8°. XII. *Libellus, quomodo ingrati nomen et crimen effugiat*. XIII. *De annis et mensibus cæterisque temporis partibus distinctio facilis et expedita, unâ calendario romano et græco*, 1541, in-8°. C'est peut-être le titre de cet ouvrage, qui a donné lieu à quelques auteurs d'attribuer à Giraldi l'invention de l'Épacte traité du Calendrier romain ; nous devons cette invention à Jean de Vérone, et à Antonio, sous le titre de XIV. *Varia critica*. Cet ouvrage a été imprimé sous le titre de *Dialogi triginta*, Venise, 1552, in-8°. Ce sont trente dialogues sur différents points d'antiquité et de critique de Poèmes. Sous ce titre sont rassemblées ses poésies latines, dont on a fait différentes éditions, après qu'avaient donnée les Gryphes à Venise, 1536, in-4°. L'*Epistola, de iudicio modis quæ in direptione urbanæ*

est intéressante par rapport à la littérature de ce temps-là. *Vistola de imitatione*. Cette œuvre est le recueil des œuvres de Simeone Sethi, mais on a encore de lui la traduction : XVII. *Simeonis Sethi, matiochiæ, syntagma, per litterarum ordinem, de cibariorum*, Bâle, 1558, in-8°. XVIII. tribue aussi un commentaire sur *ædiæ, ejusque apparatu et*, que l'on trouve inséré dans un volume du *Thesaur. anticar.* de Gronovius, p. 1474. Ses autres ouvrages, le meilleur et le plus estimé est son *Historia de diis*, qui comprend dix-sept dissertations. Du temps de l'auteur, il y avait sur la mythologie, que l'on trouve de Boccace, intitulé : *Georgiæ deorum*, dont les nombreuses imperfections sont aussi généralement reconnues que le mérite. Il est vrai de dire que c'est Giletto le premier à convenablement traité cette matière, difficile et par sa variété. Il a écrit non seulement de tous les dieux grecs et latins, mais aussi des inscriptions anciennes consultées et déchiffrées avec beaucoup de sagacité. Quelquefois la multiplicité des citations qu'il accumule rend confus et obscur ; et quelquefois aussi il n'est pas exact, et ne connaît pas des monuments antiques retrouvés que depuis. Malheureusement son ouvrage est en partie meilleur que celui de Noël de Composed sur le même sujet, quelque temps après ; aussi son *de diis gentium* est-elle généralement consultée par les érudits de l'antiquité qui ne peuvent l'étudier dans ses sources.

S—1.

LDI CINTIO (JEAN-BAPTIS-

TE), poète et littérateur célèbre du XVI^e siècle, de la même famille que le précédent, naquit à Ferrare en 1504. Il fut reçu docteur en philosophie et en médecine, dans l'université de cette ville, et y occupa ensuite, pendant 12 ans, la chaire de ces deux facultés. Ses talents, et les écrits qu'il ne tarda pas à publier, engagèrent le duc Hercule II, à le nommer son secrétaire ; place qu'il remplit pendant 16 ans, c'est-à-dire, jusqu'à la mort de ce prince, arrivée en 1559. Une dispute très vive qu'il eut avec Jean-Baptiste Pigna, premier secrétaire, archiviste et bibliothécaire du duc Alphonse II, l'obligea de quitter sa place, et de sortir même de Ferrare. Cintio et Pigna avaient publié dans la même année, à Venise, leur ouvrage sur les romans ; ils s'accusaient réciproquement de plagiat, réclamant chacun ses droits et sa propriété. Pigna protestait qu'il avait écrit son *Giudizio intorno ai romanzi* dès l'an 1547, à l'âge de 17 ans, et qu'ayant communiqué son manuscrit à Cintio, qui était alors son maître, celui-ci l'avait retenu, et en avait profité. Cintio, au contraire, reprochait à Pigna de lui avoir volé son dessein, son sujet et ses idées, dans le temps qu'il était son élève et le confident de ses travaux, et d'avoir fait un livre, où il n'avait mis du sien que le titre. Le public impartial, n'ayant d'autres témoins et d'autres preuves que les auteurs et leurs mutuelles accusations, ne put décider entre eux ; le duc ne se prononça pas davantage. Cintio, irrité de ce silence, qu'il regarda comme un déni de justice, résolut d'abandonner Ferrare, et son prince, qui lui en accorda la permission. De là, il se rendit à Mondovi, où le duc de Savoie lui avait offert une chaire d'éloquence avec de bons appointements. Cette univer-

GIR

transférée à Turin en 1568. honorablement congédié, mais en place, était incertain sur le lieu qu'il devait choisir, lorsqu'il reçut une lettre très flatteuse de Milan, le diplôme de docteur, qui lui proposait la chaire de poésie à l'université de Pavie. Il fut néanmoins tourmenté d'une goutte au pied, et s'apercevant que ce lieu ne lui convenait pas, il prit le parti de retourner à Ferrare; et il y arriva trois mois après son arrivée, le 15 novembre 1575. Il avait eu la perte de quatre de ses fils : le premier, qui lui survécut, resta avec les tragédies de son père, qui n'ont d'abord été imprimées qu'en 1617, en fit une édition, à Venise, en 1625, en 2 vol. in-8°, qu'il dédia au pape Urbain II. De tous les ouvrages de Cintio, ce furent ses tragédies qui lui firent, de son vivant, la plus grande réputation. Elles sont au nombre de neuf : I. *l'Orbecche*, II. *la Didone*, les *Antivala*, III. *Cleopatra*, IV. *Arrenopia*, V. *Alcibiade*, VI. *l'Epitia*, VII. *la Selene*, VIII. *l'Alceste*, qui est la plus célèbre, fut jouée pour la première fois avec beaucoup de succès, chez le duc Hercule II, de Mantoue. On l'a mise au même rang que *l'Antonisba* de Trissino, *l'Orbeste* de Gualtiero, et *la Canace* de Spezzano. Ces pièces, si vantées en son temps, ne sont que de froides tragédies grecques; et l'on ne peut, plus que toutes les autres, être faite pour exciter plutôt l'horreur que la pitié. II. Cintio avait composé un drame pastoral, intitulé *l'Amoroso*, représenté aussi chez lui, par le duc Hercule II. Ce drame est donc, suivant le jugement de Tiraboschi, plus distingué que *l'Amoroso* de Tansillo, et que *l'Amoroso* d'Agostino Beccari, re-

GIR

présenté à Ferrare en 1554; mais on ne doit le regarder que comme la première ébauche de ce nouveau genre d'ouvrages dramatiques, auquel Beccari fit faire, depuis, un pas de plus, et que le Tasse, dans son *Aminta* et le Guarini dans son *Pastor fido* portèrent à sa perfection. III. On a encore de Giraldi Cintio *l'Ercole*, poème en *ottava rima*, de 12 chants, publié à Modène, en 1557, in-4°. Malgré quelques beaux détails, il est plutôt historique que poétique, et n'intéresse pas assez, ni par le plan, ni par la versification. IV. *Le Fiume*, publiés à Venise, en 1548, in-8°; c'est un recueil de *sonnets* et de *canzoni*. V. Des poésies latines (*poemata*) Bâle, 1540, in-8°, et Sylvoz, Ferrare, 1555. VI. *De Ferrariarum et Atestinis principibus commentarius*, ex Lili Gregorii Giraldi epitome deductus, traduit par Louis Domenichi, Venise, in-8°. 1556 Cet ouvrage est écrit avec beaucoup d'élégance; et s'il manque quelquefois d'exactitude sur l'histoire ancienne de la maison d'Este, l'auteur mérite plus de confiance pour les événements qui s'étaient passés de son temps. VII. *Discorsi intorno a quello, che si conviene a giovane nobile, e ben creato nel servir un gran principe*. VIII. *Discorsi intorno al comporre de' romanzi, delle commedie, delle tragedie ed altre maniere di poesia*, Venise, 1554, in-4°. IX. Différentes oraisons, ou harangues latines, parmi lesquelles, *Epicedium de obitu divi Alphonsi Estensis principis*, Ferrare, 1557, in-4°. X. *Gli Hecatombiti, ne' quali si contengono novelle e dia'ogni*, Mondovi, 1565, en 2 vol. in-8°, et Venise, 1566 et 1608, en 2 vol. in-4°. C'est un recueil de cent nouvelles, et l'ouvrage le plus distingué parmi tous ceux de Cintio. Ge-

Chappuis le traduisit en français, 1584, 2 vol. in-8° : il se beaucoup la morale et l'intérêt; cette traduction surannée ne peut offrir qu'une idée très imparfaite de l'original. XI. Dans le dictionnaire de Giraldi Cintio avait aussi composé *Historia d'Andrea Doria*, publiée à Naples et à Bassano, on lit qu'il est né en 1606. — La famille de Giraldi a été féconde en savants et en auteurs. On dit que le père de Cinnomine Christophe, était homme très. Nous avons de Flavio Anron, son frère, des poésies latines nombreuses, qu'on trouve à la suite des anciens ouvrages de Cintio. Il a encore un *Ragionamento in versi di Terenzio*, Moudovi, 1566, par Lucio Olimpico Giraldi, s'il n'était un des quatre fils de Cinnomine, appartenait sans doute à la même famille. S—r.

GIRALDUS CAMBRENSIS. V. Y.

GIRARD (JACQUES), juriconsulte, Tournus en Bourgogne dans le 16^e siècle, consacra sa vie entière à l'étude, et mourut en 1585. Il possédait à Boyer, près de Tournus, une bibliothèque où il avait rassemblé une bibliothèque assez considérable pour le 16^e siècle; et c'est dans cette retraite qu'il composa les ouvrages suivants : I. *Opera utriusque juris, sive tituli Cæsarei juris et pontificii per se, juxta litterarum ordinem*, Lyon, 1551, in-4°, livre rare et inutile. II. *De l'admirable puissance de l'art et de la nature, où il est traité de la pierre philosophale, traduit du latin de Roger Bacon*, édité dans un *Recueil de traités de chimie*, Lyon, 1557, in-8°. III. *De choses merveilleuses en nature et traité des erreurs des sens, et des connaissances de l'ame et de l'in-*

fluence des cieux, traduit de l'italien du P.-C. Célestin, ib. 1557, in-8°. IV. *L'Aumosnerie* de Jean-Louis Vivès, Espagnol, divisée en deux livres et traduite du latin, ib., 1585. Dans le recueil intitulé, *De la transformation métallique, trois anciens traités en rime française*, etc., Paris 1561, in-8°, on trouve la *Défense de la science et des honnêtes personnes qui y vacquent contre les efforts que Jacques Girard met à les outrager*. C'est une réponse fort courte et très superficielle à une lettre que Girard avait fait imprimer à la suite de *L'Admirable puissance de l'art*, par Roger Bacon. W—s.

GIRARD (JEAN), poète latin, né à Dijon (1) vers 1518, fit ses études à l'université de Dole, et y fut reçu docteur en droit en 1547. Élu maire de la ville d'Auxonne, il remplit cette place pendant quelques années : mais, s'il sut faire respecter les droits des autres, il n'en fut pas de même des siens; car un de ses beaux-frères, chanoine de Beaune, avec lequel il était en différend, profita de son absence pour pénétrer dans sa maison, d'où il enleva une grande quantité de blé et ses livres, après avoir mis le feu à ses papiers. Girard n'osa pas se plaindre juridiquement de ce délit, et il se contenta d'en signaler l'auteur dans la préface d'un de ses ouvrages. Il mourut en 1586, à l'âge de 68 ans, ainsi qu'on l'apprend par la date mise au bas de son portrait. Th. de Beze l'a loué comme un homme de bonnes lettres et de gentil esprit; mais Papillon a remarqué que c'est sans fondement qu'il le place dans son catalogue des doctes protestants. On a de lui : I. *Sticostr-*

(1) C'est d'après la *Bibliothèque des auteurs de Bourgogne*, qu'on a dit que Girard était de Dijon; mais Jurain, dans ses *Antiquités d'Auxonne*, page 80, assure qu'il était né en cette ville, et son témoignage est d'un grand poids.

tia seu epigrammatum centuriæ v, Lyon, 1552, in-4°. II. *Poëmata, slicostratia, epinikia græcorum carminum, metamorphosis novem sororum*, etc., ib., 1558; Paris, 1584, in-4°. III. *Chants du premier avènement de J.-C., et plusieurs chansons de carême*, Lyon, 1560, in-8°. IV. *Epigrammatum legalium liber facetissimus*, Lyon, 1576, in-8°, réimprimé à Cologne en 1656, in-8°, sous le titre de *Jus commune ligatum solutumque*; c'est une explication en vers latins des lois du titre *De regulis juris*: de toutes ces épigrammes, Hommel n'en a trouvé de bonnes que deux qu'il rapporte dans sa *Litteratura juris*, pag. 290. A la suite de cet ouvrage; on a joint, dans l'édition de Cologne, la *Synopsis juris universi metrica* de H. Wesseling, dont les vers, au jugement du même critique, sont en général plus coulants que ceux de J. Girard. V. *Phantasmatum prosopopea et alia ejusdem argumenti consolatoria*, ibid., 1570, in-4°. VI. *Traité auquel est naïvement peint le sentier que doit tenir l'homme pour bien et heureusement régir et gouverner les actions de sa vie*, ibid., 1579, in-16°. VII. Quelques pièces de vers dans le *Farrago poëmatum* de H. Duchesne, et dans les *Deliciae poetarum Gallorum* de Gruter. Le manuscrit autographe des poésies de Girard a passé de la bibliothèque de Lamare dans celle du Roi. — GIERARD (Gilles), poète latin, né en 1702, à Compiègne, diocèse de Coutances, embrassa l'état ecclésiastique, professa les humanités à Caen avec beaucoup de distinction, et, ayant obtenu ensuite la cure d'Harmanville, partagea le reste de sa vie entre les devoirs de son état et la culture des lettres. Il mourut en 1762, à l'âge de soixante ans.

Gilles Girard a fait d'assez latins. Il réussissait, particulièrement dans l'ode; on a de lui plusieurs pièces, couronnées aux palinods et de Rouen, et imprimées. Il a fait aussi des vers très agréables; et on a déjà vu de voir publier un recueil de poésies.

GIRARD (PHILIPPE), de Vendôme. On ignore l'époque de sa naissance; on sait seulement qu'il publia, en 1587, l'*Eloge d'une chose*, composé par lui-même, et intitulé *Rien (Nihil)*. Celui-ci fut réimprimé plusieurs fois, entre autres en 1750, in-12, dans l'*Encyclopédie littéraire*, en fin, dans une *nouvelle édition* l'an III (1795), par Mercier, et toujours avec Passerat. Le *Quelque chose* n'a sa place dans les bibliographies à côté des facéties anciennes, cherchent de temps en temps.

GIRARD (BERNARD) de HAILLAN (DU).

GIRARD (BALTHAZAR) GÉRARD.

GIRARD (ALBERT), géographe landais, né vers la fin du XVIIIe siècle, fut un des précurseurs de la géographie et entrevit plusieurs vérités que le développement était réservé à un autre homme. Son principal ouvrage est intitulé: *Invention nouvelle*, 1629, in-4°. Ce livre, dit-on, est fort remarquable, en ce qu'il trouve une connaissance négative, plus développée que ceux de la plupart des géographes. Un des objets de ce livre est de montrer que, dans les épreuves que conduisent au ca

urs trois racines, deux négative, ou au contraire aussi un essai in-angles solides et leur usqu'alors négligé par Girard publia ensuite vue et augmentée, des in, Leyde, 1634, in-folio, il annonce qu'il lir les 3 livres des *Po- de*, et que cet ouvrage tre; mais il n'a jamais, continue Montucla, effet réussi, comme il uit convenir qu'il était core plus grand œdipe car œgéomètre, tout ait dans la géométrie ient que les deux der- s *Porismes* décrits par our lui une énigme in- bert Girard mourut en a état voisin de l'indi- *histoire des mathéma-* ontucla, tom. II, pages tobert Simson a inséré *nsact. philosophiques* 2), un Mémoire dans aine la méthode em- rard pour former des tious représentant de des radicaux simples.

W—s.

GUILLAUME), grand ar- zoulême, mort en 1663 ès avancé, avait été se- luc d'Espéron. Nous [*Vie du duc d'Esper-* 355, in-fol.; 1663, in- 10, in-4°, 1 vol.; in-12, sous le nom d'Amster- 4 vol.; Rouen, 1663, traduite en anglais par otton, Londres, 1670, ie, assez bien écrite, et s singuliers, est moins culière de ce duc, que

celle de tout ce qui s'est passé en Fran- ce depuis 1670 jusqu'en 1672. II. *L'Apologie de M. de Beaufort contre la cour, la noblesse et le peuple*: c'est une satire de ce duc, dont le plan et les idées furent fournis par des seigneurs de la cour, qui ne cher- chaient qu'à s'égayer; Girard ne fit que la rédiger. On la trouve dans les Mémoires de Larochehoucauld et dans les œuvres de St.-Évremont, à qui l'ouvrage fut attribué dans le temps. III. *La Vie de Balzac*, à la tête des œuvres de cet auteur, qui était ami de Girard. IV. Traduction de la *Guide des pécheurs* de Grenade. Le reste des œuvres de ce pieux dominicain a été traduit par un prêtre de l'Oratoire, qui a gardé l'anonyme, 2 vol. in-fol., 10 vol. in-8°.—Le frère de Guillaume Girard (Michel GIRARD, abbé de Ver- teuil) est auteur des *Dialogues entre deux paroissiens de Saint-Hilaire, sur les ordonnances de quelques évé- ques contre la traduction du N. T. de Mons*, 1667, in-4° et in-12, où ces ordonnances sont attaquées avec beaucoup de vivacité. T—D.

GIRARD (CLAUDE), théologien du parti de Port-Royal, et licencié de la faculté de théologie de Paris, doit surtout ce qu'il a de célébrité, au choix qui fut fait de lui, dans le feu des contesta- tions du jansénisme, pour amener à un accommodement les opposants à la signature du formulaire, et parvenir à rétablir la paix de l'Église. Les assem- blées du clergé de France, de 1656 et 1660, avaient arrêté que tout ecclé- siastique serait tenu de souscrire une formule par laquelle on promettait soumission aux deux constitutions, l'une d'Innocent X, qui condamnait cinq propositions extraites du livre de *Jansenius*, et l'autre d'Alexan- dre VII, contre ceux qui, en pro- mettant soumission à la première

balle, soutenaient que ces propositions ne se trouvaient point dans le livre de Jansénius, ou qu'elles n'avaient pas été condamnées dans le sens de cet auteur. Le roi, en 1661, avait, par un arrêt du conseil du 15 avril, autorisé la délibération de l'assemblée du clergé; et la faculté de théologie de Paris avait donné l'exemple de la soumission, le 2 mai de la même année, par la souscription du formulaire. Néanmoins le parti opposé n'obéissait pas, et se jetait dans des subterfuges. On eût quelques lueurs d'espérance de pouvoir étouffer ces scandaleuses querelles. M. de Choiseul, évêque de Cominges et qui depuis le fut de Tournai, s'étant trouvé à Toulouse avec le P. Ferry, jésuite, un ami commun les engagea à chercher un moyen qui rapprochât les esprits; l'évêque et le jésuite vinrent à Paris, où l'on proposa des conférences. Il en fut tenu cinq de suite en présence de M. de Choiseul, entre le P. Ferry d'une part, et de l'autre Girard et Lalane pour les opposants; mais on ne put s'accorder. M. de Choiseul proposa de s'en rapporter à trois évêques, savoir, M. de Perefine, depuis archevêque de Paris; M. d'Étrées, évêque de Laon, et lui: ce moyen avorta encore. Tout ce qu'on put obtenir des opposants, fut une procuration pour écrire en leur nom au pape, et l'assurer de leur soumission. Elle est du 7 juin 1665, et signée de Girard et de Lalane; ils y joignirent cinq articles de doctrine, correspondants aux cinq propositions. Toutes ces pièces furent envoyées à Rome: le pape les fit examiner par des théologiens qui en firent leur rapport dans une congrégation extraordinaire, où il fut résolu de ne rien répondre sur les cinq articles, parce qu'ils étaient conçus d'une manière

ambigüe, qu'ils contredisaient en droit ce qu'ils semblaient dire dans un autre, et qu'il y avait un dessein qu'on avait eu en vue, sans s'en apercevoir, en se conformant à ce qui avait été obtenu par les papes, dont on put tirer un avantage pour les constitutions. On avançoit l'espoir d'un arrangement avec Girard un compte de ses négociations, sous le titre de *ce qui s'est passé depuis la soumission de Girard pour terminer les contestations*, 1665. Il avait paru du même auteur un *Eclaircissement sur le sens de Jansénius* (s. Denis Raymond), en 1660 et 1665. On trouve aussi (ou du moins en partie), la rédaction, 1^o édition du 7 juin; 2^o. Les articles y joints et envoyés au pape de la *Déclaration* mise au jour de M. l'évêque de Cominges au roi le 24 novembre de la même année, et vraisemblablement vers autres actes intermédiaires de la même affaire.

GIRARD (ANTOINE) évêque du diocèse d'Autun en 1665, non à Corbigny comme Lelong, entra dans la société de Jésus à l'âge de dix-huit ans, et fut élu ensuite irrévocablement supérieur des quatre vœux. C'était un homme non moins infatigable que laborieux; il passa une vie assez longue et utile. On a de lui un grand nombre de livres, et une édition de sa composition, en français un plus grand nombre, originairement en latin, une occupation qui lui fit donner le surnom de *le tourneur*, par le titre de ses traductions de l'expression, *turné*.

(1) Mémoires pour servir à l'histoire statistique du dix-huitième siècle, t. 1, introd., pag. cccxxxiii.

de ses ouvrages ayant à Paris, il paraît qu'on ne l'a habité longtemps dans les maisons de jésuites de : cependant en 1674, il mourut vers 1680. On trouve dans les Bibliothèques de Paris, dans la Bibliothèque de Bourgogne, une longue liste des ouvrages d'Antoine Girard; nous nous bornons à citer les suivants : I. *Des vies mémorables et vicieuses, avec diverses images*, in-4°. II. *Les Journaux des François*, Paris, et même format, fig. III. *La vie et passion de Jésus-Christ*, avec figures, Paris, in-4°. IV. *Les Peintures de la Bible*, etc., avec figures, in-4°. V. *Recueil des épiques de toute l'année*, Paris, in-4°. VI. *Une mort pieuse et chrétienne*, tirée d'un recueil du P. de la Motte, qui avait assisté ce mort, imprimerie royale, in-4°. VII. Trois ouvrages de l'abbé de Drexelius, *Le Bucher des damnés; la Miséricorde de Dieu, du Paradis*, et *l'Héliocentrique*, 1639-1640. VIII. *Les Sermons de l'Imitation de J. C.*, de Gerson, Paris, 1641, dans lesquels on a reproché, avec raison, l'inexactitude surtout dans le rendre certains passages à la grâce. Au reste, on a encore été que'quefois dans le XVIII^e siècle. IX. *Vie de Josaphat, roi des Indes*, de St. Jean-Damascène, in-12. X. *Les vies*

des Saints de Ribadenéira, Paris, 2 vol. in-fol., réimprimées plusieurs fois. — Jean GIARD, aussi jésuite, né au diocèse de Metz en 1570, et admis dans la société en 1588, y enseigna les humanités, la philosophie et la théologie, et s'y distingua plus encore par son zèle pour le salut des âmes. Il le faisait surtout éclater dans les prisons, qu'il visitait souvent, et où il joignait l'instruction aux consolations. Il mourut à Pontallier en Bourgogne, le 29 septembre 1634. On a de lui des *Pièces de poésie*, des *Cantiques spirituels*, et beaucoup de livres de dévotion, tous imprimés à Paris, chez Gramois. I.—r.

GIARD (JEAN), de Villettiéri, prêtre de Paris, mourut dans cette ville, en 1709, à 68 ans. Ce digne et respectable ecclésiastique partagea toute sa vie entre les devoirs de son état, qu'il remplit avec une édification exemplaire, et la composition d'un grand nombre d'ouvrages de piété, sur les obligations de toutes les conditions, qui, recueillis, pourraient composer un corps de morale pratique pour tous les états de la société. On y trouve de l'onction, des lumières, de la solidité; c'est toujours en s'étayant de l'autorité de l'Écriture sainte, des Pères et des conciles, que l'auteur propose les règles que chacun doit suivre. Il y règne une noble simplicité qui convient à cette sorte de livres. En voici les titres : I. *Le véritable Penitent*. II. *Le chemin du ciel*. III. *La vie des vierges*. IV. *Celle des gens mariés, des veuves, des religieux, des religieuses, des riches, des pauvres, des clercs, de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, de St. Jean de Dieu, des justes, des saints*. V. *Traité de la vocation, de la flatterie, de la médisance, des églises et des temples, des vertus théolo-*

gales. VI. Le Chrétien étranger sur la terre. VII. Le Chrétien dans la tribulation. Les lecteurs qui cherchent de l'esprit dans les livres de piété, ne seront pas satisfaits de ceux de M. de Villethierry, qui paraît s'être appliqué à dire des choses utiles et solides, plutôt qu'à en dire de neuves. T-D.

GIRARD (JEAN-BAPTISTE), jésuite, devenu si malheureusement célèbre par une des accusations les plus scandaleuses qui aient jamais retenti devant les tribunaux, était né, vers 1680, à Dole, en Franche-Comté, de parents honnêtes, et qui ne négligèrent rien pour lui donner une bonne éducation. Après avoir terminé ses études, il fut admis dans la société, et chargé, quelque temps, de régenter les basses classes dans différents collèges: il professa ensuite les humanités et la philosophie avec beaucoup de succès, et enfin, de l'avis de ses supérieurs, se consacra à la prédication. Un bel organe, un débit agréable, l'art de persuader, et celui d'émuouvoir ses auditeurs; telles étaient les qualités qui faisaient espérer que le père Girard parcourrait avec honneur cette nouvelle carrière. Il avait déjà prêché dans les principales villes du Haut-Languedoc et de la Provence, lorsqu'il fut envoyé à Aix en 1718. Sa réputation l'y avait précédé; et il l'accrut encore pendant dix années qu'il demeura dans cette ville, séjour ordinaire des hommes les plus instruits et les plus spirituels de la province. Au bout de ce temps, il fut nommé recteur du séminaire royal de la marine à Toulon; et c'est ici que commence le récit de l'aventure déplorable qui, en empoisonnant sa vie, lui a laissé une réputation douteuse. Parmi les pénitentes qui s'empressèrent de choisir le père Girard pour directeur, il distingua Catherine Gadière, âgée

de dix-huit ans, d'une beauté néte et d'une beauté peu commune. Cette jeune personne, d'une imagination vive, exaltée par l'imprudence des livres ascétiques plus remplis d'une fausseté, portait à l'excès toutes les pratiques de dévotion. Elle passait son quartier pour une sainte, et se berçant de toutes les illusions du quiétisme, ne parlait que de miracles dont elle croyait être la pénitente d'une sainteté au-dessus du parot ajouter foi aux visions qu'elle racontait, et l'encourageait à de nouvelles extravagances. Au commencement du carême de l'année 1719, elle ne prit presque aucune nourriture, et jeûna si rigoureusement l'affaiblit qu'elle ne pouvait plus sortir de son lit; et, dans cet état, elle fut prise de violentes extases, pendant lesquelles elle disait entendre des voix qui lui prescrivaient la conduite qu'elle avait à tenir. Le vendredi 17, on trouva le visage couvert de sang, et elle assura que ce sang était d'une plaie au côté gauche qu'elle avait faite un ange pendant son sommeil. Le père Girard se mit à chercher le moyen de fermer la plaie avec sa pénitente, et elle le fit avec tant de adresse et de adresse, et, dès que la plaie fut fermée, elle chercha à rompre avec un ange qui pouvait lui reprocher de ne pas être tenue dans ses égarements. Le père Girard, piqué du refroidissement de sa pénitente, alla trouver le prieur des Carmes, janséniste et grand ennemi des jésuites, après l'avoir entendu faire sa confession, l'engagea à répéter devant témoins, ce qu'elle lui avait dit de ses rapports avec son directeur. Les jésuites crurent

obtenant, contre la Cadière de réclusion aux rec défense de la laisser au-dehors. Cet abus dénoncé; et un arrêt du attribua au parlement tion d'une affaire qu'il impossible de dérober à ce du public. La Cadière s une requête de plainte e Girard, qu'elle accusa , d'inceste spirituel, de orcellerie. Le procès fut près de longs et tumul- , un arrêt du 10 octobre e père Girard hors de ocès, à la majorité d'une puisque, sur vingt-cinq le condamnèrent à être Cadière fut renvoyée à sa nvitation de surveiller sa plus près. La haine du e le père Girard se ma- toutes sortes d'excès; il ement Toulon, se rendit e là à Dole, où il mourut ès, le 4 juillet 1753. Il se . mort par beaucoup de es; et une lettre du préfet s jésuites de Dole, porte, le recevoir le saint-via- déclara, en présence de communauté assemblée, qu'il fût un grand pécheur, tombé dans aucun des reux dont on l'avait ac- a recueilli toutes les pièces *du père Girard*, 1751, es in-fol., et la Haye, , huit volumes in-12. On te édition une comédie en nêlée de vaudevilles, in- *Ncuveau Tarquin*; cette ce, qui n'est ni spirituelle a été réimprimée séparé- rdam, Desbordes, 1752, est attribuée dans le Dic-

tionnaire de Cailleau (tome 3, page 456), à Lebel (ou Bel), écrivain peu connu, et qui, suivant M. Barbier (*Dictionnaire des anonym.*), a eu part au *Dictionnaire néologique*, publié par l'abbé Desfontaines. On doit ajouter, pour compléter cette notice bibliographique, qu'il y a des exemplaires de l'édition, in-fol., du *Procès du père Girard*, avec des gravures obscènes, et que l'extrait de cette procédure forme le second volume des *Causes intéressantes*, par Richer. W—s.

GIRARD (GABRIEL), l'un des grammairiens français les plus distingués, naquit à Clermont en Auvergne, vers 1677. Pourvu de très bonne heure d'un canonicat à la collégiale de Notre-Dame de Mont-Ferrand, son goût pour les lettres lui fit résigner ce bénéfice à son frère; et il vint à Paris pour se livrer entièrement à leur culture. Il joignit à la connaissance des langues anciennes, celle de plusieurs langues vivantes, entre autres de l'esclavon et du russe. Les liaisons qu'il forma à cette occasion, et l'aménité de son esprit, lui procurèrent la place de secrétaire-interprète du roi, et la fonction de chapelain de la duchesse de Berri, fille du régent. C'est dans ces emplois, qui lui laissaient du loisir pour l'étude, que son esprit d'observation et d'analyse eut le temps et la facilité de se développer par la réflexion. L'abbé Girard, frappé de cette vérité générale, entrevue par Fénelon dans ses *Dialogues sur l'éloquence*, qu'il n'y a point de mots parfaitement synonymes, l'exposa dans l'ouvrage qu'il publia en 1718, sous ce titre: *La justesse de la langue française, ou Les différentes significations des mots qui passent pour synonymes*; ouvrage qu'il reproduisit avec des augmentations et de nou-

veaux développements, en 1756, sous le titre de *Synonymes français*. Ménage et Bouhours avaient bien assigné la différence particulière de quelques synonymes ; mais ils n'en avaient point étendu l'idée, en l'appliquant à la considération générale des mots regardés comme tels. « La ressemblance » d'un mot avec d'autres, dit l'abbé » Girard, n'embrasse pas toute l'étendue de la signification ; elle consiste dans une idée principale que tous énoncent, et que chacun diversifie par une idée accessoire qui lui donne un caractère propre et singulier. » C'est en réunissant sous le même article les mots qui semblent synonymes, c'est en les mettant dans le jour qui les distingue le mieux, que l'auteur en fait une analyse comparée, où les nuances des mots, saisies presque toujours avec justesse, sont exprimées finement, et rendues sensibles par des exemples composés avec autant d'esprit que de goût. Dès la première édition, cet ouvrage dont le projet était neuf et l'exécution supérieurement traitée, fut généralement accueilli. Lamotte, appréciateur sévère, jugea dès lors que l'académie française ne pouvait que s'honorer d'admettre l'auteur parmi ses membres. En effet, la voix des académiciens les plus éclairés l'y appelait. Mais un usage consacré par des réglemens n'en ouvrait l'accès qu'aux démarches préalables de l'homme de génie ; tandis que Louis XIV, moins difficile que le corps académique, allait chercher au loin le mérite obscur. Dumarsais, malheureux et délaissé, ne fut point de l'académie ; et l'on ne doit pas s'étonner que Girard tardât si long-temps à se mettre sur les rangs. Il céda enfin aux reproches de ses amis, qui taxaient sa timidité d'indolence. Son amour-propre, ranimé par leurs vives instances,

triumpha de sa modestie. Ses démarches de l'auteur sexagénaire, et dont l'auteur d'un esprit mûr, était, par sa célébrité reconnue pour le dieu de la langue, acquis depuis l'académie française, furent infructueuses : Girard ne fut élu qu'à l'académie de Louvain, avec bonne-foi, et de nobles motifs de la part de ses juges. Cependant quel titre pour honorer l'ouvrage dont Voltaire, dans son jugement, que les *Synonymes* valaient autant que la langue française, raient même à la faire subsister, des académiciens qui se pécussent de grammaire dit-on, d'éloigner un éminent mérite redoutait la censure. Enfin le suffrage universel décida celui de l'académie fut nommé, en 1744, à l'abbé de Rothelin. Son ouvrage vint dès l'origine en lumière par un trait de lumière des écrivains, soit français, soit étrangers, qu'il éclaira sur les nuances de l'expression, aperçues qu'alors, par une sorte de vue réfléchie, par les Allemands et les Anglais, leurs synonymes. Les académiciens avaient laissé en ce genre que de lacunes dans ce qui nous regarde les grammairiens. Un auteur rempli cette lacune pour l'académie (GARDIN-DUMESNIL.) Les académiciens eux-mêmes ne manquèrent pas de donner les différences synonymes que Girard avait épuisés. Malgré de tels titres, l'académie, l'abbé de Rothelin ne crut pas dispensé d'y en ajouter de nouveaux. Ce même ouvrage est une flexion qui lui avait fait distinguer les différentes

le porta à rechercher, logique, les règles de çaise elle-même, à les liquement, et à les ré- cipes. Ce motif lui fit 1747, un ouvrage sous *is principes de la lan-* 2, ou *la Parole réduite onformément aux lois* cet ouvrage n'a pas paru tier l'objet que l'auteur on ne peut nier qu'il up de vues neuves et in- ue grande connaissance le la langue. Dumarsais, s'est élevé à une théorie is plus métaphysique, e grammaticale. Girard écessaires, le mérite un système plus cou- des langues modernes. ir La grammaire française latines. Il a joint la rai- ; il n'a point plié la règle mais fait servir l'exemple la règle. Il a enfin dé- haos de la proposition a exprimé par des déno- s analogues les fonctions aieux déterminé leur em- onstruction de la phrase. inations ou ses analyses uses à quelques égards, a voie ceux qui sont ve- ; et souvent ils n'ont fait er ses principes, dégui- is chez lui sous un style que brillant, ou perdus age dont la lecture, par ubdivisions, lasse la pa- se. Lorsqu'on lui repro- rure de ce style dont les contrastent avec la sévé- , il répondait : *J'ai mis : femmes.* Au reste, cette ve qu'il n'a employé le qu'accidentellement. Un

reproche plus sérieux, mais que nous n'avons point trouvé fondé, ce serait d'avoir, dans les exemples qu'il propose, énoncé des assertions contraires aux idées religieuses et à la spiritualité de l'ame (1) : et d'Alembert n'a pas manqué de relever malignement l'accusation, en ajoutant que l'abbé Girard ne fut pas inquiet parce qu'il présentait à la censure trop peu de surface par son obscurité. Cependant si les *Principes de la langue française*, à cause de la nature du sujet, n'ont point eu le succès des *Synonymes*, ils ont eu l'honneur d'être contrefaits dans l'étranger, et ont été bien connus de nos grammairiens. Duclos l'avait prévu, en disant de cet ouvrage : *C'est un livre qui fera la fortune d'un autre.* L'abbé Girard s'était proposé de donner une nouvelle édition fort augmentée de ses *Synonymes*. Il mourut le 4 février 1748, avant d'avoir exécuté ce projet. Environ quatre-vingts synonymes laissés par l'auteur, et la table alphabétique d'un grand nombre d'autres qu'il avait dessein de traiter, ont été recueillis par Beauzée, qui en a lui-même donné de nouveaux, en y réunissant ceux de Duclos, de d'Alembert et de Diderot, dans l'édition qu'il a mise au jour en 1769. L'abbé Roubaud en a ajouté d'autres, et a joint aux synonymes des explications tirées de leur étymologie et de leur racine. Un *Dictionnaire universel* en a offert le recueil, Paris, 1808, 2 vol. in-12.

(1) Deux seuls passages peuvent avoir donné lieu à cette imputation injurieuse : « Tout est » conjectural, excepté les sensations et les dé- » monstrations géométriques. » (Tom II. p. 192.) « La plus grande partie de ce qu'on écrit tou- » chant la religion, contribue plus à la rendre » problématique que certaine. » (Ibid. p. 193.) Ces passages, entendus autrement que par rap- port à la science ou à la raison humaine, ont pu être mal interprétés par des esprits prévenus ou de mauvaise foi. Si l'abbé Girard eût été du parti philosophique, d'Alembert n'aurait pas manqué de le prouver.

Mais M. Guizot a publié un *Nouveau Dictionnaire universel des synonymes*, mis en meilleur ordre, augmenté d'une grande quantité de synonymes nouveaux, et précédé d'une *Introduction*, Paris, 1809, 2 parties in-8°. de 1007 pages. Outre les deux ouvrages principaux de l'abbé Girard, on lui doit : I. *L'orthographe française sans équivoque et dans ses principes naturels*, Paris, 1716, in-12 : ce livre, adressé en forme de lettres à un ami, est agréablement écrit; et les innovations qu'il propose comme plus conformes à l'analogie ou au bon usage, ont été la plupart adoptées. II. Une traduction française de *l'Oraison funèbre de Pierre-le-Grand*, composée en russe par l'archevêque de Novogorod, Théopane Procopowich, Paris, 1726. G—CE.

GIRARD (.), curé de St.-Loup, au xviii^e. siècle, ne nous est connu que par l'ouvrage intitulé : *Les Petits Prônes, ou Instructions familières pour les peuples de la campagne*, Lyon, 1753, 1760, 1766, huit volumes in-12; Bruxelles, 1769, quatre vol. in-12. Ce recueil peut être fort utile aux jeunes ecclésiastiques, auxquels il est principalement destiné: le style en est simple et clair; et les matières les plus relevées de la religion y sont mises à la portée des auditeurs les moins instruits. Il a eu beaucoup de succès, comme le prouvent les nombreuses éditions qui en ont été faites en peu d'années; et il a été traduit en latin sous ce titre : *Concionnes in dominicas et festa usui parochorum*, Augsburg, 1766, quatre volumes in-8°. C'est par erreur qu'on a avancé, dans quelques ouvrages, que Girard était curé dans le diocèse de Besançon; l'auteur de la *Bibliothèque des prédicateurs*, dit qu'il était du diocèse de Lyon. W—s.

GIRARDET (JEAN-BAPTISTE) médecin en médecine à Lons-le-Saunier dans le xvii^e. siècle, est l'auteur de deux ouvrages suivans : *diverses ou l'on remarque plusieurs traits des Histoires saintes et naturelles*, Lyon (1671). Girardet avoue, dans sa préface, qu'il a rapporté plusieurs faits qui ont déjà pu voir ailleurs; mais d'Artigny dit qu'il n'a fait que copier les leçons de Pierre Messie, qui ont été sièremment pillés sans le mériter, contentant de changer les termes de l'ancienne traduction française, auxquels il en a substitué d'autres, plus coup moins expressifs. Quelques-unes portent la date de 1671, ils ne diffèrent des premières que par la réimpression du frontispice et des pièces préliminaires. II. *De la nature ou la guérison de plusieurs sortes de maladies par l'usage des eaux de Louverot, près de Saunier*, Besançon, 1671. Cet ouvrage est divisé en quatre parties, dans lesquelles l'auteur traite de la vertu couverte des eaux de Louverot, de leurs propriétés, et de la manière de les prendre. La quatrième partie contient la défense des eaux de Louverot contre ceux qui en blâment l'usage; ne put cependant réussir à détruire la réputation des eaux de Louverot, n'ont jamais été fréquentées.

GIRARDET (JEAN), avocat à Lunéville, le 15 décembre 1793 fut d'abord destiné à l'état militaire; au sortir du collège, il fut voyé à Pont-à-Mousson, pour suivre le cours de droit: il l'interrompit pour entrer dans un régiment de dragons, où il avait obtenu une commission; il ne tarda pas à donner sa démission. Ainsi, avant l'âge de vingt ans, il avait essayé de tous les états, et n'avait pu se fixer à aucun. L

ait peintre. Depuis son crayonnait avec facilité de sujets. Claude Charrier de dessin à Nancy, unes de ses ébauches, éternua ses parents à re une carrière qu'il de r avec honneur. Girard dans l'atelier de Charriqua, dès ce moment, avec une ardeur qui ne imais. Il fit ensuite un alie, où il demeura huit ement occupé d'étudier euvre des grands maîtreour, le duc François ine le chargea d'exécutableaux, qui commentation. Lorsque la Lorie à la France, Girardet octecteur à Florence, et peintures à fresque, qui rande galerie. L'attachiservait pour son pays, ené, le roi Stanislas se nommant son premier ui donna constamment e son affection. En 1762, esque un salon dans le ttgard. Cet artiste était laborieux; et comme il vite, il mettait un prix s ouvrages: il avait enles chanoines de Vermonciation; lorsqu'elle es chanoines voulurent inution sur le prix, qui à trois cents francs. Girard, déclara qu'il s'en rapdécision de l'académie nture. L'académie connoines à payer le double lemandée, et adressa en à Girardet un diplôme ccès du travail altéra sa maladies longues et coûtèrent une partie de sa

fortune déjà diminuée par sa générosité envers ceux de ses élèves en qui il reconnaissait du talent. Il mourut à Nancy, le 28 septembre 1778, et fut inhumé dans l'église Saint-Sébastien, où ses amis lui élevèrent un tombeau. Il est peu de villes de Lorraine qui ne possèdent quelques-uns de ses tableaux. On en trouve à Metz, Commerci, Pont-à-Mousson, Ste-Marie-aux-Mines, Verduu, Nancy, Lunéville, etc. Sa *Descente de croix*, qu'on voyait autrefois dans une des églises de Nancy, passe pour son chef-d'œuvre. Son portefeuille, contenant une grande quantité de dessins d'un fini précieux, a été acquis, après sa mort, par M. Pergaud, peintre à Lunéville.

W—s.

GIRARDET (PIERRE-ALEXIS), jésuite, né en 1723 à Nozeroy, petite ville de Franche-Comté, professa la rhétorique avec distinction à Strasbourg et à Dijon, pendant plusieurs années. Il quitta la société à raison de la délicatesse de sa santé, obtint un canonicat du chapitre de Nozeroy, en fut nommé doyen, et mourut le 13 mars 1789, à l'âge de soixante-six ans. C'était un homme très savant et très laborieux; il s'était particulièrement appliqué à l'étude du grec et de l'hébreu, et possédait une collection précieuse des meilleurs ouvrages dans ces deux langues. On a de lui: *Nouveau Système sur la mythologie*, Dijon, 1789, in-4°. Il y traite du *Bethélisme*, c'est-à-dire, du lieu qu'habitait le Seigneur lorsqu'il gouvernait lui-même le peuple qu'il s'était choisi; et il cherche à prouver que toutes les religions ont tiré leur origine de celle des Juifs. Il y a beaucoup d'érudition dans cet ouvrage; mais les faits y sont mal classés, et le style en est peu agréable. On conserve à la bibliothèque pu-

GIRARDI (CHIEL), CHIEL
et physicien d'Italie, mort le 17 juin
1797, était né le 30 novembre 1731
à Limone di Benaco, dans le terri-
toire brescian. Il vint commencer ses
études à Brescia, et alla les achever
dans l'université de Padoue. Jeune
encore, il publia en latin un opus-
cule sur le fruit qu'on appelle *raisin*
d'ours, dont il regardait le suc
comme très efficace pour la guérison
de la gravelle; et il s'occupa beaucoup
de cette maladie. Il combattit ensuite
l'inoculation, dont la découverte était
récente: on lui répliqua tant en France
qu'en Italie. Son repos en fut troublé;
mais sa modération ne s'en altera
point. Choisi pour remplacer le sa-
vant Morgagni dans la chaire d'ana-
tomie de l'université de Padoue, il
la remplit avec tant d'éclat, que l'uni-
versité de Parme, alors très floris-
sante, desira l'avoir pour professeur
de la même science. L'académie de
l'institut de Bologne se l'associa; et il
fut ensuite agrégé à la société italien-

ermaphrodite que l'on
France dans Michelle-
de Paris : il prouva
infin était prédominant
lu.

G—N.

(JACQUES - FÉLIX),
en théologie, né à
8, mort curé de la
3 juin 1753, est au-
ges suivants : I. *His-
lle et de l'église de*
, 1729), 2 part. in-
re contient l'histoire
conde l'histoire ecclé-
l'ouvrage le plus com-
sur ce diocèse; et ce-
point recherché. L'épi-
(au cardinal de Fleury)
à l'abbé Prévost. II.
i. *Ansile, patron de*
de Draguignan), Aix,
Ce patron avait échappé
s de l'abbé Chastelain,
point dans son *Voca-
logique*. III. *Vie du*
Dieu François Mets,
hermite du cap Roux,
V. *Vie du serviteur*
rens Bonhomme, so-
de Fréjus (mort en
lécèsseur de F. Mets à
cap Roux), in-12, s. d.;
est de 1749). V. *Songe*
in-12 de 9 pages, sans
e pièce de vers sur la
Cornélius Gallus à Fré-
LLUS, XVI, 379.) —
GIRARDIN, prêtre du
sançon, mort le 13 oc-
à Mailleroncourt - St.-
nt il était curé, est au-
ges suivants : I. *Ré-
iques en forme de Com-
le chapitre VIII du*
verbes, depuis le ver-
au verset 31, Paris,
sançon, 1759, in-12.

Son but est de prouver la bonté et la
sagesse du Créateur par l'ordre im-
muable de l'univers : il ne fait guère
que répéter ce qu'on trouve dans tous
les livres sur ce sujet; mais il a l'avant-
tage de mettre d'importantes vérités
à la portée de la classe commune des
lecteurs. II. *L'Incrédule désabusé*
par la considération de l'univers
contre les spinosistes et les épicu-
riens, Epinal, 1766, 2 vol. in-12.
Cet ouvrage est la suite du précédent.
Dans la première partie, il démontre
l'existence de Dieu, et prouve sa sa-
gesse par des raisons tirées de ses ou-
vrages : il s'attache dans la seconde à
réfuter les objections présentées con-
tre la Providence. Son style manque
de correction et d'élégance; mais il
est toujours simple, clair, et quelque-
fois il a de la chaleur. On lui attribue
encore une brochure intitulée : *Let-*
tre d'un gentilhomme à un docteur
de ses amis, pour savoir s'il est
obligé de se confesser au temps de
Paques à son curé, ou d'obtenir de
lui la permission de s'adresser à
un autre confesseur, avec la ré-
ponse du docteur, Epinal, 1762,
in-12.

W—S.

GIRARDIN (RENÉ-LOUIS marquis
DE), colonel de dragons, offrit une
retraite à J.-J. Rousseau, dans sa terre
d'Ermenonville, et lui fit élever un
tombeau dans la partie de ses jar-
dins connue sous le nom de l'île des
Peupliers. Il se montra favorable aux
réformes annoncées en 1789; mais
trompé dans les espérances qu'il avait
conçues, il crut pouvoir se soustraire
aux malheurs qu'il prévoyait, en vivant
dans le plus grand isolement. Dénoncé
au club des Jacobins, en novembre
1793, il échappa cependant à ses en-
nemis : mais ce ne fut qu'en faisant
l'apologie de leurs principes; et cette
conduite, qui ne prouve que de la

faiblesse, lui a été cruellement reprochée. Le marquis de Girardin charmait les ennuis de sa solitude par la culture des lettres. Il joignait à un grand fonds d'esprit naturel, de l'instruction, et des qualités douces, qui le rendaient cher à sa famille et au petit nombre d'amis restés fidèles à son sort. Il mourut dans la retraite le 20 septembre 1808. On a de lui : I. *De la composition des paysages ou des moyens d'embellir la nature près des habitations, en y joignant l'utile à l'agréable*, Paris, 1777 ; 4^e édit., 1805, in-8^o. ; trad. en allemand, Leipzig, 1779, in-8^o. , et en anglais, 1783, in-8^o. Cet ouvrage est très estimé. II. *Discours sur la nécessité de la ratification de la loi par la volonté générale*, 1791, in-8^o. W—s.

GIRARDON (FRANÇOIS), célèbre sculpteur, naquit à Troyes, en 1650 (1). Son père, Nicolas Girardon, fondateur de mètaux, le destinait à la chicane, et l'avait placé dans une étude de procureur. N'y faisant aucun progrès, le jeune clerc ne cessa de solliciter la liberté de se livrer entièrement à son goût naturel pour les arts du dessin. Le talent avec lequel il modelait la cire et sculptait des figures en bois, fit conjecturer qu'il réussirait dans la ciselure. Il lui fut permis d'entrer chez un de ces menuisiers de province qui entreprennent indifféremment des panneaux pour les bibliothèques, et des figures de saints pour les chapelles. Girardon ne tarda pas à s'y distinguer par son adresse. Il étudia avec soin un certain nombre de statues qui décoraient alors les églises de Troyes ; et il sculpta une figure de vierge avec tant de goût qu'il en fut parlé dans toute la ville. Conduit par son maître au château de St.-Léobault,

dans lequel il y avait de bois à exécuter, il s'efforça d'intéresser à son sort Séguier, seigneur du lieu au commencement de son règne, chancelier, après l'avoir été chez François Anguier, et d'obtenir, par sa protection, et paya les frais de son voyage à Rome pour être nommé pensionnaire de Louis XIV accorda au jeune Girardon une pension de mille écus. En France, Girardon brigua le grade de Lebrun, alors 1^{er}. , mais ne l'obtint, par la protection de Lebrun, qu'il affectait de nommer, une grande quantité de ses ouvrages, les maisons royales de Versailles et de Trianon. L'académie de peinture et de sculpture l'admit au nombre de ses membres en 1657. Il fut son professeur en 1661, et directeur en 1674, et en 1695. Après la mort de Lebrun, Girardon obtint de Louis XIV la direction générale des ouvrages de sculpture, et en exerça les fonctions de manière à s'attirer la haine du Puget, son principal adversaire : ce fut par lui que fut commencée la chronique, pour ne pas dire l'histoire de lui, que celui-ci se rendit à Marseille. Cette particularité ne mérite aucun éloge à Girardon, comme on verra, mais ne fut nommé inspecteur des sculptures qu'après la mort de Lebrun, or, cette nomination ne fut que la cause du départ du Puget. Lebrun mourut en 1690, l'année 1689, le Puget partit pour sa ville natale (2). C'était plutôt à l'autorité de Lebrun que de son potique de Lebrun que le noble orgueil de se faire le premier de son art, et de l'on conçoit aisément qu'il fut d'une ambition ardente, son caractère de toute espèce d'entrave

(1) D'autres disent en 1627.

de vivre dans cette dépendance, au contraire, semblait être né. On ne saurait s'élever contre cet usage à un premier peintre et à un sculpteur le droit de donner à d'autres artistes, le sujet, le dessin, et jusqu'au dessin des objets d'art de la même nature. Lebrun avait un talent, sans doute; mais son dessin, qui convenait si bien à la sculpture et principalement aux machines, n'était pas celui qu'il faut étudier de préférence, mais moins copier servilement, et plus copier servilement. Les groupes en bronze exécutés d'après son dessin dans les jardins de Versailles, quoiqu'ils soient d'un style général et correct, forment un ensemble tellement monotone, qu'il ne peut-être pas médiocrement triste de ce majestueux et présumable, par exemple, on eût beaucoup plus varié de ses compositions, et donné à ses figures des formes plus élégantes, s'il se fût scrupuleusement assujéti au bon sens de son exigeant protecteur. On ne peut nier, au surplus, que ce protecteur n'ait laissé de très grandes traces. S'il n'a complètement l'extrême faveur dont il a été l'objet, les éloges pompeux que La Fontaine et Boileau lui ont prodigués, et si qu'il ait manqué d'invention, qu'il propageait lui-même, pour flatter l'orgueil et la vanité (bontés de Lebrun), s'il a quelquefois l'expression et les artistes entendent par le

travail du marbre; enfin, si ses figures sont un peu courtes et ses draperies trop pesantes, il y aurait de l'injustice à ne pas louer la sage et majestueuse ordonnance de ses compositions, la correction de son dessin et le beau caractère de ses têtes. Le mausolée du cardinal de Richelieu, qui était autrefois placé dans l'église de la Sorbonne et que les révolutionnaires ont mutilé en plusieurs endroits, passe pour le chef-d'œuvre de Girardon. Il n'est pas nécessaire d'avoir long-temps étudié la manière des grands artistes pour reconnaître, au premier coup-d'œil, dans ce groupe, toutes les beautés et les défauts qui caractérisent le style de Lebrun (1). Ce célèbre mausolée, restauré après la révolution du 9 thermidor an 11 (27 juillet 1794), par les soins de M. A. Lenoir, conservateur des monuments français, sera, selon toute apparence, rendu à sa première destination. La figure principale a six pieds; celles de la Religion et de la Science, représentées auprès du cardinal, ne sont que de grandeur naturelle. Après cette composition, d'un ordre vraiment supérieur, on cite, de Girardon, les quatre figures des baigneurs d'Apollon à Versailles. Elles lui valurent un prix d'honneur, consistant en une bourse de 300 louis, qu'il reçut des mains mêmes de Louis XIV. Ce fut encore à la protection de Lebrun que Girardon dut cette glorieuse récompense. Les frères Marsy, qui avaient aussi exécuté pour les baigneurs d'Apollon, un groupe admirable, méritaient au moins de partager le prix avec le favori du premier peintre. La statue équestre de Louis XIV, érigée sur la place Vendôme et exécutée par Girardon, a été renversée et brisée par les auteurs de la funeste

(1) Ce peintre en avait effectivement fourni les dessins.

GIR

du 10 août. Elle avait 21 ans; et elle passait pour la plus belle pièce de cette dimension que l'on ait jamais posé fondre d'un seul jet. Des fragments ont été conservés, dont le plus précieux est le pied gauche de la statue. Ce fragment est déposé dans l'église des Petits-Augustins, où l'on a élevé un petit modèle en bronze de la même statue équestre; moment plus précieux qu'il a été conservé avec soin par Girardon, qui donna une idée parfaitement bonne de ce beau monument dont les Français ont à jamais privé l'Europe. Il serait trop long de donner la liste complète des autres ouvrages de Girardon. Nous indiquons seulement, comme plus particulièrement dignes de remarque, l'entablement de Proserpine, la fontaine de la Vierge, celle du Nord, la figure de la Vierge sous la forme d'un vieillard, la quantité de bas-reliefs dans les jardins de Versailles, de la fontaine des Cupes d'enfants à Trianon; les ornemens dans l'intérieur de la galerie des Tuileries; une statue équestre de Louis XIV, qui a été trouvée trop petite pour le dôme, fut cédée à la ville de Valenciennes; les tombeaux de la principesse Conti, de Louvois et des autres, enfin, plusieurs portraits, bustes, et une grande bosse, qu'en bas-relief, dans lesquels on distingue les bustes de Louis XIV, d'Antoine Arnauld, et de Louis de France. Ce fut pour ce dernier buste que l'auteur de l'Art poétique composa cette inscription si connue :

Qu'on Phidias de notre âge,
de vivre autant que l'univers;
Qu'on plus ait mon nom ni mes vers,
Qu'on saineux taille sur mon visage,
Toujours on vantea l'ouvrage.

Le sculpteur mourut à Paris, le 17 septembre 1715 (le même jour que France perdit Louis XIV). Il fut enterré à Saint-Duchemin, son épouse,

GIR

avait aussi cultivé les beaux-arts; et il peignait, avec succès, les fruits et les fleurs. Cette dame, reçue membre de l'académie royale de peinture et sculpture, était morte en 1698, dans sa 69^e année de son âge. Girardon lui fit élever un mausolée en marbre, dans lequel il voulut composer lui même les bas-reliefs, et dans lequel, suivant ses intentions testamentaires, il fut inhumé à son tour. Ce tombeau, exécuté par Nourrisson et Le Lorrain (ses élèves), existait encore, dans l'église de Saint-Landri, en 1792. C'était un monument fort simple, représentant une longue croix nue, et Notre Seigneur mort aux pieds de la Sainte-Vierge. La composition en était mesquine, et autorisait les ennemis de Girardon à dire qu'il n'avait pas le génie de l'invention; mais personne ne put méconnaître du moins, que la douleur de la Vierge ne fût sagement exprimée. F.P.—

GIRARDOT (JEAN), sieur de Beauchemin, né à Nozeroy, petite ville de Franche-Comté, vers 1590, exerça la profession d'avocat, et fut ensuite pourvu d'une charge de conseiller au parlement de Dole. Il était membre du conseil supérieur chargé de la défense de la province, en 1636; et se distingua dans cette campagne par sa prudence et sa fermeté. Un jour, il s'opposa à l'exécution d'une mesure qui venait d'être résolue, en s'appuyant sur l'exemple du grand Scipion; et sa suite prouva qu'il avait bien jugé l'événement. Depuis ce moment, les officiers eurent plus de considération pour Girardot; et dans les occasions difficiles, ils lui demandaient s'il avait encore quelques *scipionades*. Il mourut, vice-président du parlement, à Dole, au mois de janvier 1651. On a de ce magistrat : I. *Deux mémoires* en faveur de Henri Boutechoux, directeur des salines, accusé de malver-

1; le premier, imprimé à Lyon, et le second, à Anvers, 1619, Ils sont encore recherchés de ces curieux, à raison des détails qu'on y donne sur l'administration des salines, et sur l'esprit des mœurs de la province à cette époque. I. *Le chemin d'honneur de la religion catholique dans le monde*, 1627, in-8°. On peut, dit M. de La Harpe, assurer qu'il a suivi la route qu'il cherchait à tracer aux autres. III. *Oratorium inum viri christiani in reputantibus*, ibid., 1659, in-12. un recueil de passages des livres saints, et de réflexions pieuses à l'usage des magistrats. IV. *La Bourgogne livrée*. Cet ouvrage cité dans la préface de Louis Petrey, sur le siège de Besançon en 1656, n'est peut-être que la traduction sommaire de la *guerre du duché de Bourgogne*, par Girardot, dont le manuscrit original fut adressé à Paris, après la réunion de la Bourgogne à la France. W—s.

RAUD (CLAUDE-MARIE), médecin et littérateur, né en 1711 à Lons-le-Saunier, fit ses études à l'université de Besançon, et après y avoir obtenu ses grades, se rendit à Paris, où il fut attaché pendant quelque temps à l'hôpital de Saint-Denis. Il avait annoncé, dès sa jeunesse, un goût très vif pour la poésie; et malgré son peu de fortune, qui l'obligeait à chercher des ressources dans l'exercice d'une profession lucrative, il ne laissait pas de consacrer une partie de ses loisirs à l'étude des auteurs anciens. Quelques petites pièces de vers l'avaient fait connaître comme homme d'esprit, et il avait mérité des encouragements. Son séjour à Paris accrût encore son goût pour la littérature: il fréquenta momentanément pour l'Italie et les provinces méridio-

nales de la France; et à son retour, il reprit avec empressement ses deux occupations habituelles, la pratique de son art et la culture des lettres. Giraud, fortement attaché aux principes religieux, prit souvent la plume pour leur défense; mais sa conduite ne fut point la suite d'un calcul comme celle de tant d'autres écrivains de la même époque: il ne chercha jamais la fortune ni la réputation. Il ne sollicita qu'une seule place, celle de censeur royal; et il se consola facilement de n'avoir pas pu l'obtenir. Il n'a mis son nom à aucun de ses ouvrages, n'a été membre d'aucune académie; et désabusé même des illusions littéraires, il est mort presque inconnu, à Paris, vers 1780. On connaît de lui les ouvrages suivants: I. *La Peyronie aux enfers, ou arrêt de Pluton contre la faculté de médecine*; chez Minois, 1742, in-12, en vers. Cette pièce a trait à la dispute qui s'élevait entre les médecins et les chirurgiens pour la prééminence de leur art. II. *Diabotanus, ou l'orviétan de Salins, poème* (en prose) traduit du languedocien, Paris, 1749, in-12. Il a reparu sous ce titre: *La Thériacade, ou l'orviétan de Lédon* (1), poème héroï-comique, suivi de la *Diabotanogamie, ou les noces de Diabotanus*, Genève (Paris), 1769, 2 vol. in-12. Dans la préface, qui est bien écrite, l'auteur passe en revue les poèmes épiques de toutes les nations, et établit plaisamment la supériorité du sien, non seulement sur tous les poèmes modernes, mais même sur ceux d'Homère et de Virgile. La conduite de son ouvrage est régulière, et il y fait un emploi assez ingénieux des fables de la mythologie; mais on lui a reproché le défaut d'invention, et

(1) Lédon, de Ledonum, nom latin de la ville de Lons-le-Saunier.

trop surchargé d'épithètes. Seul de ces poèmes, dit l'abbé, est capable d'effrayer : au moins avouer que l'auteur a osé employer des traits d'esprit, de force, et quelques saillies d'une imagination pleine d'enjouement. L'épître de Solemnus (dans la *Diabolie*) est comme un tableau de la peste. III. *La Procopade*, ou l'*Adieu* du docteur Procope, poème en six vers, Londres (Paris), 1754, dans une poésie, dit le même critique, qui parle le langage du docteur, mais avec assez d'esprit et de force pour faire regretter que l'auteur n'ait choisi des sujets si bizarres. IV. *Épître (en vers) sur les ecclésiastiques*, adressée à l'abbé Lambris, 1759, in-12. V. *Épître adressée à M. de Voltaire*, 1760, imprimée séparément un grand nombre de fois, et insérée dans le *Recueil des satiriques du XVIII^e*. Les traits en sont ingénieux et spirituels; et l'on trouva que le Diable n'avait pas mal choisi son secrétaire. VI. *Vision de Sylvius Gryphon*, ou *le Temple de mémoire*, 1767, 2 vol. in-12. Le second volume contient des *Lettres mêlées*; le *Temple de l'hymen*, en prose et en vers; des *Épîtres*, des *Épigrammes*, des *Odes*, des *Épigrammes*, *Peyronie aux enfers* et la *Plainte de l'abbé*. Le premier volume a été réimprimé, avec des corrections, sous le titre de *Le Temple de mémoire, ou l'Épître d'un solitaire*, Paris, 1775, par le même auteur, dit encore Sabatier, et d'y avoir une place distinguée. L'ouvrage a été construit avec un peu de soin et plus de goût. On y trouve quelques traits agréables; mais les autres sont durs et parfois obscurs, et l'ouvrage n'est réellement qu'une faible imitation du *Tem-*

ple du goût, de Voltaire. VII. *Hymne pour le jour de la Pentecôte*, couronné par l'académie de la Concorde de Rouen, en 1778. VIII. *Traduction de l'ouvrage Latin de Mead sur le scorbut*, Paris, 1778, in-12. IX. *Des Poésies fugitives dans les Almanachs des Muses*, et dans d'autres recueils du même genre. On lui attribue la *Préface de l'Esprit de l'abbé Desfontaines*. Il avait commencé une *Traduction de Plaute*, et l'on ignore ce qu'est devenu ce manuscrit (1). W—3.

GIRAUD (BRUNO), chirurgien et second de l'hôtel-dieu de Paris, premier chirurgien du roi de Hollande, était né à Dompierre, département de la Mayenne; il est mort à Paris le 15 janvier 1811. Très habile praticien, il ne consacrait qu'une faible partie de son temps aux travaux de cabinet, pour lesquels, d'ailleurs, il avait moins d'aptitude. La dissertation qu'il soutint, en 1803, pour obtenir le doctorat, est une simple série de propositions chirurgicales. Il avait entrepris un *Traité de clinique externe*, dont il n'a publié qu'un fragment. Il s'était particulièrement occupé des maladies des yeux; et on lui doit un petit instrument destiné à porter le fil qui doit servir à placer le seton à l'intérieur du canal nasal, dans l'opération de la fistule lacrymale. C.

GIRAUDEAU (BONAVENTURE) jésuite, né au bourg de Saint-Vincent sur Jard, diocèse de Luçon, en Bas-Poitou, célèbre humaniste, enseigna long-temps la rhétorique à la Rochelle, et consacra quatorze années de sa vie à l'instruction des jeunes ecclésiastiques élevés dans le séminaire de cette ville. A la culture des belles-

(1) Il y a un *Essai sur une traduction libre des comédies de Plaute* par un M. Giraud, Paris, 1761, in-8^o.

s, à laquelle il s'était appliqué à jeunesse, le P. Girardeau avait une connaissance approfondie des langues savantes : on lui doit d'excellents livres pour en faciliter l'étude. Il ne dont il jouissait dans son pays, et son savoir, le firent appeler à Paris, afin d'y remplir, près du R. P. général, l'office de secrétaire. Quel peu de temps que lui laissassent ses occupations attachées à ce poste, il ne trouva encore pour continuer ses travaux qu'il avait entrepris antérieurement. Ce fut à Rome qu'il fit paraître la première édition de sa *Méthode grecque*, à laquelle, à son retour en France, il crut devoir donner plus d'étendue. Le P. Girardeau eut le déplaisir de voir la dissolution de la société dans laquelle il était engagé, et passa dans les infirmités des dernières années de sa vie. Il mourut le 14 septembre 1774. On lui a : I. *Introductio in linguam hebraicam*, 1759. Ayant cru reconnaître que les méthodes grecques, imaginées jusque-là, étaient imparfaites, que les unes, bonnes pour les enfants, devenaient insuffisantes à mesure qu'on avançait dans l'étude, tandis que d'autres plus avancées l'étaient trop pour ceux qui commencent, il résolut d'obvier à cet inconvénient, de revoir son ouvrage, et chercha à le combiner de manière qu'il suivît le progrès des élèves, et que les uns, ainsi que les autres, fussent en état de lire Homère. Cette nouvelle édition est en trois volumes : le premier est intitulé *Introduction à la langue grecque* est en vol. 4^e. édition, 1777 : les deux autres sont en français, et les trois autres en latin. On y remarque, sous le titre d'*Odysseïs*, un petit poème grec en six chants, dans lequel

il a réuni, en six cent quatorze vers, tous les mots radicaux de la langue grecque, qui forment ainsi un texte suivi, une espèce d'odyssée, au lieu d'être présentés chacun isolément, comme dans les *Racines grecques* de Port-Royal. L'*Odysseïs* du P. Girardeau a été publiée séparément par Fl. Lécuse, qui l'a reproduite avec de savantes notes dans son *Manuel de la langue grecque*, Paris, 1802, in-8^o. ; il l'a fait entrer aussi dans son *Panhellenismos*. II. *Lettres sur la grammaire de Masclef*. III. *Praxis linguæ sanctæ*, la Rochelle, 1757, in-4^o. C'est un dictionnaire hébreu-latin fait sur le plan du *lexicon* de Schrevelius, et plus complet même (en quelques parties) que celui de Guarin, qui venait de paraître. Le P. Girardeau prétend y avoir fondu tout le grand dictionnaire rabbinique de Buxtorf. L'ouvrage est précédé d'une grammaire hébraïque, où l'article de la lecture est surtout fort détaillé ; le premier chapitre de la Genèse y est donné tout entier pour exemple, avec une version littérale, et la manière de le prononcer avec et sans points. Pour rendre chaque lettre hébraïque par un seul caractère, l'auteur représente le *Tsadé* et le *Ssin* par les lettres grecques ψ et ζ. Sa méthode pour lire l'hébreu sans points-voyelles paraît plus simple que celle de Masclef, et moins sujete à l'équivoque : elle consiste à intercaler un o entre deux consonnes, toutes les fois qu'elles se suivent dans un même mot (1). L'ouvrage est terminé par une ample table des abréviations rabbiniques, suivie des racines hébraïques (au nombre d'environ mille quatre cents), en trois cent cinquante

(1) Il avait déjà donné un aperçu de cet ingénieux système, dans une lettre aux journalistes de Trevoux. *Mém. de Trevoux*, juillet, 1735, pag. 1320.

vers hexamètres latins, divisés en trente leçons. V. *L'Évangile médité et distribué pour tous les jours de l'année*, Paris, 1775, 15 vol. in-12; réimprimé en 1778, 8 vol. in-12, et plusieurs fois depuis. La santé de P. Giraudeau ne lui ayant pas permis de publier lui-même cet ouvrage, il remit son manuscrit à M. de Beaumont, archevêque de Paris, qui chargea l'abbé Duquesne de le revoir et de le faire imprimer. (Voy. DUQUESNE.) Parmi les livres de dévotion, *l'Évangile médité* jouit d'une juste estime. Il offre non seulement l'histoire évangélique, mais encore de judicieuses explications du texte. « Le style, dit l'abbé Feller, en est pur, coulant, naturel; la manière grande, noble, les idées vastes et les réflexions profondes. » — « Tout, dit un autre écrivain, dont l'éloge ne paraîtra point suspect (1), tout y est digne du fils de Dieu; tout y répond à la sublimité de sa doctrine et à l'excellence de ses saints préceptes. » VI. *L'Aixiade*, ou *l'île d'Aix conquise par les Anglais*, 1757, poème non achevé. VII. *Histoires et Paraboles du P. Bonnaventure*, Paris, 1766, in-12; ouvrage écrit d'un style simple et adapté à l'éducation de la jeunesse. Il a été souvent réimprimé, et a reparu, au moins en partie, dans la *Bibliothèque bleue*. L'abbé Champion de Nilon a donné une continuation à cet ouvrage ascétique, Paris, 1786, in-12.

I.—Y.

GIRAULT (BENIGNE), médecin, né à Auxonne en 1725, et mort en 1795, étudia la médecine dans les universités de Montpellier et de Paris. Il se retira ensuite dans sa patrie, où il fut nommé médecin des salles militaires de l'hôpital civil. Pendant

(1) Nalbat, protestant et recteur de l'église de St-Pierre, dans l'île de Guernsey.

l'exercice de ses fonctions, il
 I. *Deux Mémoires sur le des gradués, et sur le de permettre l'exercice de l'arrir à ceux qui ne peuvent d'études préalables*, Dijon
 II. *Observations de médecine faite dans les salles de l'hôpital d'Auxonne l'année 1785*, insérées dans le journal de médecine militaire, quatrième et cinquième volumes. 1784
 III. *Observations sur les fièvres intermittentes traitées depuis dans la salle militaire de l'hôpital*; imprimées en 1788, deuxième volume des Observations faites dans le département de l'Auxonne.

GIBOD (PIERRE-FRANÇOIS), médecin, né en 1751 à Gignovillard, près de Salins, eut une assez grande réputation, par son introduction, le premier, en Comté, la pratique de l'inoculation. Après avoir pris ses degrés à Besançon, il revint à son village, où il partagea son temps entre l'exercice de la médecine et des mathématiques. Heureux de cette retraite, dit Vicq d'Azis, il savait le bien et cherchait la vie; il n'achetait et ne lisait qu'un peu de livres; il avait peu d'argent de fortune et peu de besoins. Lors qu'il fut en chef des épidémies de la peste, il sollicita et obtint la permission de remettre sa place; et depuis, Gibod eut constamment à cœur de empêcher deux des plus grands fléaux qui puissent affliger le peuple, la peste et la misère. Ce fut en 1776 qu'il commença à pratiquer l'inoculation et ses essais ayant été couronnés de succès, il mit tout en œuvre pour détruire les préjugés qui s'opposent encore à l'adoption de cette

lique. Les ennemis de l'ino- combattaient par les mêmes qu'on a vu employer depuis vaccine. Ils accréditèrent le résultat des calculs faits en e, que la vie des personnes était plus courte que celle s. Girod fit le voyage de , à ses frais, et n'en revint les preuves évidentes de la le cette assertion. Il était, de 76, membre de la société : médecine, à laquelle il avait plusieurs mémoires intéress- la nature et le traitement des épidémiques. A son retour de , il s'arrêta quelque temps à : la société royale profita de onstance pour lui décerner, : séance publique, deux mé- encouragement. Il fit, peu de rès, un second voyage à Paris culer quelques personnes de qui s'efforcèrent en vain de r. Une épidémie meurtrière éclater à Chatenoy, dans le de Dole: il s'empressa de s'y pour porter aux malades les de son art; mais, au milieu inibles fonctions, il fut atta- même de la fièvre qui l'enleva, tembre 1783, à l'âge de qua- t ans. Le roi lui avait accordé es de noblesse, en récom- e son zèle et de son désinté- nt. Son éloge, par Vicq d'Azir, emprunté ici plusieurs traits, primé dans les *Mémoires de te royale de médecine*, et tome n°. du *Recueil des* le cet écrivain. M. Philippon adelaine en a donné une édi- récédée d'un avertissement, n, 1785, in-8'. W—s.

ON (FRANCISCO HERNANDEZ), izarre en 1532, se distingua quête du Pérou, devint riche

et puissant, jonit d'un grand crédit parmi les conquérants espagnols, et excita en secret leur mécontentement contre la métropole. Chargé, en 1553, d'aller soumettre la province de Char- cas, il leva des troupes à Cuzco, ar- bora lui-même l'étendard de la révolte, attirant à son parti tous les Espa- gnols qui avaient été engagés dans les factions d'Almagro et de Pizarre. Après avoir fait arrêter le gouverneur de Cuzco, il s'empara du gouverne- ment, défit les troupes royales, et remporta, peu de temps après, une seconde victoire encore plus complète, près de Chuquisaca; mais il ne sut point en profiter. Attaqué à son tour par les royalistes, il fut défait à Pa- cava, en 1554, abandonné de ses troupes, pris dans les montagnes où il s'était retiré, et exécuté à Lima. Ce fut la dernière révolte que fomentèrent les conquérants du Pérou. B—P.

GIRON GARCIAS DE LOAYSA (DON PEDRO), savant Espagnol, naquit à Talavera en 1542. Après avoir ter- miné ses études à l'université d'Alca- la, il se retira à Tolède, où son oncle Lopez de Carvajal, qui en était alors évêque, lui conféra une des premières dignités de la cathédrale. Giron était très versé dans les lettres divines et humaines, possédait les langues an- ciennes, et se distinguait surtout par la douceur de son caractère et la ré- gularité de ses mœurs. Philippe II, l'ayant appelé à sa cour, en 1585, le nomma son aumônier, et lui confia l'éducation de l'enfant, son fils, depuis Philippe III. Le cardinal Albert d'Au- triche ayant succédé à dom Lopez de Carvajal sur le siège de Tolède, choisit aussitôt Giron pour son vicaire gé- néral; mais ce prince s'étant ensuite marié avec l'infante Elisabeth (1598), ce fut Giron qu'on nomma pour le remplacer dans cet archevêché: il

Il quitta cependant pas la cour. Dans la même année arriva la mort de Philippe II : son successeur, qui jusqu'alors avait témoigné pour Giroult la considération et même de l'amitié, commença à le traiter avec froideur, et le prit bientôt en aversion, disposé contre lui par les intrigues de quelques courtisans jaloux. Giroult ne put supporter cette disgrâce; on voit qu'il en mourut de chagrin, le 22 février 1599, ayant à peine joui six mois de sa nouvelle dignité. On a de ce savant prélat une *Collection des conciles d'Espagne*, Tolède, 1594, avec des notes et des corrections: elle a été éclipsée par celle du cardinal Guire (1695, 1755). B—s.

GIRON (D. PIERRE). *V. OSSONE.*

GIROULT (ÉTIENNE), député du département de la Manche à l'assemblée nationale de 1792, fut un de ceux qui, à cette époque, montrèrent le plus de dévouement à la royauté. Il naquit en 1756, à Chérencé-le-Héron, près Villedieu, d'une famille ancienne et très considérée. Son éducation fut aussi brillante que solide. Après avoir terminé ses études en droit à l'université de Caen, il fut reçu avocat au parlement de Rouen, à l'âge de 22 ans. Thouret et Bitouzé des Jumières, que l'opinion publique plaçait alors à la tête du barreau de cette ville, remarquèrent le talent du jeune Giroult, et lui firent les plus vives instances pour l'engager à rester parmi eux. Mais après un séjour de quelques années, entraîné par son penchant pour la littérature, il vint à Paris, dans l'intention de s'y fixer. Il fut appelé momentanément au sein de sa famille, lorsque les orages s'annonçaient autour du trône, et dut alors se livrer à un autre genre d'occupation. La confiance de ses compatriotes le força d'entrer dans les assemblées électora-

les de la Manche, où il ne tarda pas à prendre l'ascendant le plus marqué. C'est à son heureuse influence qu'on doit la modération que montra Giroult, à l'assemblée constituante, dans la députation de ce département. Les personnes, à qui l'histoire de la révolution est familière, n'ont pu oublier le manifeste énergique qu'il fit publier de cette députation sur la constitution de 1791. Non content de présenter au peuple en 1791, Giroult crut devoir accepter une députation qui pouvait le rendre utile à la monarchie. Mais le mal était sans remède: cet antique édifice, jusque dans ses fondements, était ébranlé de toutes parts; enfin, le 10 août en consommant la révolution, Giroult, qui jusqu'alors avait gardé un profond silence, voulut au moins s'opposer aux attentats qui se commençaient sans cesse. Il fit inutilement les plus grands efforts pour empêcher le vertueux de Laporte, ministre de la liste civile, qui terminait son existence sur l'échafaud républicain. Poursuivi par la haine des jacobins, qui ne pouvaient lui donner son attachement à la monarchie, effrayé des massacres de septembre, Giroult chercha son salut dans la fuite. Bientôt son nom fut rayé de la liste des représentants, et sa députation fut proscrite. Roland, qui, dans le cours de son ministère, lui avait offert la place de secrétaire-général et qui avait été durement refusé, vint à mourir, dans un trépas volontaire, d'une vie trop agitée. Cette chute terrible d'un des plus ardents républicains ne fit qu'accroître les excès de Giroult sur les excès dont la révolution entière allait devenir le théâtre. Giroult dans le département de la Manche revint dans une situation bien différente de celle où il l'avait laissé.

carpentier y commettait alors
 ités qui ont rendu son nom
 ble. Cet homme affreux con-
 tôt par ses émissaires la re-
 Giroult. L'infortuné repré-
 poursuivi d'asile en asile,
 fin réfugié dans le clocher
 e conventuelle du Mesnil-
 , comme dans une retraite
 ais il fut dénoncé par un
 nommé Robert. Aussitôt des
 vents considérables de gen-
 viurent cerner l'église hos-
 Giroult, qui s'aperçut du
 l'était, voulut se cacher dans
 accessible; mais ayant eu le
 de mettre le pied sur une so-
 rie, que le poids de son corps
 re, il tomba d'une hauteur
 e, eut le corps brisé, et fut
 pirant, dans une maison voi-
 il mourut effectivement peu
 après, le 10 décembre 1795.

N—E.

DOUST (JACQUES), jésuite,
 624, à Beaufort, en Anjou,
 ns la société à l'âge de quinze
 ès avoir, suivant l'usage de
 , parcouru les différents de-
 l'enseignement, il s'alonna à
 ation, et fut entendu dans les
 es plus brillantes de la capi-
 es provinces. Sa manière était
 son éloquence forte et natu-
 vie exemplaire et conforme
 ale qu'il prêchait. Il n'écrivait
 ours ses discours, au moins en
 mais quand il en avait bien
 es principales parties, il s'a-
 zait à son sujet. On lui re-
 un style souvent un peu trop
 Il possédait merveilleusement
 fixer ou de réveiller l'attention
 uditoire par des mouvements
 ues qu'il savait ménager et
 r à propos. Il passait à juste
 ar un des prédicateurs les plus

12.

distingués de son temps. « Il n'a pas,
 » dit un critique, une onction aussi
 » molleuse que le P. Cheminai, ni
 » une éloquence aussi persuasive; ses
 » sermons cependant approchent de
 » cette tournure vive et douce, qui a
 » servi de modèle à ce dernier: quand
 » on le lit, il est aisé d'y remarquer
 » beaucoup d'in corrections, qui pou-
 » vaient être moins sensibles dans le
 » débit, où la chaleur de l'action cache
 » ou fait pardonner les négligences de
 » la composition. » Le père Giroult se
 trouva arrêté dans cette carrière par
 une attaque d'apoplexie, qui dégénéra
 en paralysie, mais qui lui laissa la
 tête saine, et l'usage de toutes ses fa-
 cultés intellectuelles. Il se voua alors
 à la direction des consciences, à la-
 quelle le rendaient propre l'étude pro-
 fonde qu'il avait faite des matières
 théologiques, un sens droit et une
 grande connaissance du cœur humain.
 Il put ainsi, au milieu de ses infirmi-
 tés, être encore utile. La mort ne le
 surprit point; il passa les dernières
 années de sa vie à s'y préparer. C'est
 le 29 juillet 1689 qu'il termina ses
 jours, âgé de soixante-cinq ans. Le
 père Bretonneau, son confrère, a pu-
 blié ses *Sermons*, d'abord en trois vo-
 lumes, Paris, 1700; ensuite deux
 volumes des *Sermons de l'Avent*,
 1704, sous ce titre, le *Pêcheur sans*
excuse, suivant l'usage de ce temps,
 où les prédicateurs cherchaient un
 sujet auquel ils s'attachaient, et qu'ils
 traitaient à fond en plusieurs dis-
 cours.

I—Y.

GIRS (GILLES), savant Suédois du
 xvii^e. siècle, fut membre de la cour
 de justice de Stockholm, et mourut en
 1657. On a de lui une traduction en sué-
 dois du *Discursus militaris* de Fran-
 çois-Marie de Novère, et un *Traité*
de la vraie noblesse; mais ce sont
 ses ouvrages historiques, imprimés

GIR

mort, qui méritent le plus. Ils renferment les *Annales de Gustave I^{er}*, d'*Édouard de Jean III*. Les deux premières parurent en 1674; et le troisième fut publié qu'en 1745, par de Stiernman, qui a donné plusieurs mémoires très-savants sur l'Histoire de Suède. C—AU.
GIRTANNER (CHRISTOPHE), né à Göttingue, le 7 décembre 1760, mourut à la bonne heure une concile, une mémoire heureuse, un caractère propre excessif, un caractère vif et opiniâtre. Ces qualités défauts, développés avec la philosophie nouvelle par les progrès de la médecine expliquent la vie agitée de Girtanner et l'incohérence qui caractérise une partie de ses travaux. Après avoir été couronné d'une manière brillante de ses humanités, il se rendit à Göttingue, pour étudier la médecine à la célèbre université de cette ville. En 1785, il soutint sa dissertation sur la terre calcaire, et obtint le doctorat. Revêtu, en outre, de conseiller privé du duc de Cobourg, il fit de nombreux voyages en Allemagne, en Suisse, en France, en Angleterre, et mourut le 15 août 1800, avant d'avoir atteint sa cinquantième année. Les ouvrages publiés sont écrits en allemand, et se divisent naturellement en trois classes. La première contient les traités de médecine; dans la seconde se rangent ceux qui ont pour objet la politique; enfin la troisième est consacrée à la philosophie. *Traité sur les maladies vénériennes*, 5 vol. in-8°, Göttingue, 1789; 2^e édition, ibid., 1795. Le premier volume renferme la partie de la médecine; les deux autres se trouvent dans la bibliothèque siphilitique, si exacte, du moins plus com-

GIR

plète que toutes celles qui l'avaient précédée. Girtanner démontre, par des témoignages multipliés, et par de bons arguments qui nous semblent irréfutables, l'origine américaine de la siphilitis. Parmi les traductions de ce livre, la plus utile, on en distingue une italienne en 4 vol. in-8°, Venise, 1801. La version hollandaise, publiée à Leyde en 1796, ne comprend que le premier volume de l'original, qui, du reste, est formé à lui seul un manuel pratique. II. *Traité sur les maladies et l'éducation physique des enfants*, Göttingue, 1794, in-8°; traduit en français par un médecin de Liège, et enrichi d'un article sur l'insémination de la vaccine, Gênes, 1801, 2 vol. in-8°. On chercherait vainement, dans cette compilation, des préceptes sages, une théorie lumineuse, une bonne méthode curative; l'auteur éblouit quelquefois par un style brillant; il invoque sa propre expérience avec une affectation d'autant plus ridicule qu'il n'avait jamais visité qu'un très-petit nombre de malades. III. *Exposition détaillée, littéraire et critique, du système de médecine pratique de Brown*, Göttingue, 1795-1798, 2 vol. in-8°. Durant son séjour en Écosse, Girtanner trouva dans la doctrine Brownienne, une mine qu'il crut pouvoir exploiter à son profit; il en modifia légèrement les principaux points, les entreprit de quelques paradoxes chimico-physiologiques, et composa de ces pièces empruntées un tableau zoonomique qui était, à l'en croire, le fruit de ses recherches et de ses méditations. Deux Mémoires sur l'irritabilité considérée comme principe de vie dans la nature organisée, insérés, en 1790, dans le *Journal de physique* de l'abbé Rozier, annoncèrent la prétendue découverte, qui bientôt fut reconnue pour un plagiat mal déguisé.

d'avoir été démasqué, le doc-
 esse déchira impitoyablement
 n'il avait effrontément dé-
 IV. *Exposition complète et*
ée du système de médecine
de Darwin, Göttingue,
 2 vol. in-8°. L'analyse de la
 vie n'y est pas toujours fidèle;
 que est rarement judicieuse :
 les hypothèses de Darwin
 mplacées par des hypothèses
 voles, plus invraisemblables.
ments de chimie antiphlogis-
 töttingue, 1792, in-8° ; se-
 dition, revue, corrigée et en-
 ies découvertes récentes, Göt-
 1795, in-8°. Girtanner
 et proclama, avec une sorte
 usiasme, les travaux immor-
 chimistes français Lavoisier,
 , Berthollet et Fourcroy ;
 ne put s'empêcher d'y joindre
 s-unes de ses idées bizarres :
 ndit, par exemple, que l'air
 hérique est un mélange des gaz
 : et hydrogène. La fausseté de
 sertation fut mise dans tout son
 ir Berthollet, qui signala et
 d'autres erreurs. VI. *Nou-*
menclature chimique pour la
allemande, Berlin, 1791,
 et opuscule prouve la sagacité
 eur, ainsi que la richesse et le
 le l'idiome germanique, qui
 son propre fonds tous les ter-
 : sciences et d'arts, que nous
 s forcés d'emprunter aux lan-
 ecque et latine. Un bon bour-
 de Paris ne comprend abso-
 rien aux mots *hydrogène*,
e, *azote*, qui, traduits en
 rd, offrent un sens très intel-
 au simple artisan de Leipzig,
 lin et de Vienne. Toutefois la
 de Girtanner est inexacte à
 rs égards. Nommer les oxides
 ni-acides (*halbseure*), c'est se

montrer traducteur infidèle; car l'eau,
 qui est un oxide, ne laisse pas aper-
 cevoir la plus légère trace d'acidité :
 la dénomination diverse des acides,
 plus ou moins oxigénés, est impar-
 faite, puisqu'elle n'indique point suf-
 fisamment leur véritable nature. Il
 serait aussi facile que superflu de si-
 gnaler d'autres taches. VII. *Nouvelles*
historiques, et considérations poli-
tiques sur la révolution française,
 Berlin, 1791-1797, 13 vol. in-8°.
 Les huit premiers volumes ont été
 réimprimés, 1792-1796. VIII. *Tab-*
bleau de la vie domestique, du ca-
ractere et du gouvernement de Louis
XVI, roi de France et de Navarre,
 Göttingue, 1793, in-8°, avec le por-
 trait du roi. IX. *Mémoires du géné-*
ral Dumouriez, écrits par lui-même,
traduits en allemand, avec des no-
tes, Göttingue, 1794, 2 vol. in-8°.
 Girtanner est accusé par ses compa-
 triotes eux-mêmes d'avoir souvent
 manqué de logique et trahi la vérité
 dans ses écrits politiques, comme
 dans ceux qui ont les sciences pour
 objet. Bien qu'il ait été moissonné au
 milieu de sa carrière, il a publié,
 outre les productions déjà énumérées,
 différents opuscules, et inséré dans
 divers journaux un grand nombre de
 mémoires. C.

GIRY (Louis), avocat, né à Paris
 en 1695, aimait les lettres, et em-
 ployait à relire les ouvrages des an-
 ciens le temps qu'il n'était pas obligé
 de donner aux affaires de son cabinet.
 Des manières polies, une conversation
 agréable, et enfin la conformité des
 goûts l'avaient lié avec la plupart des
 beaux-esprits qui s'assembloient toutes
 les semaines chez Courart. Ces réu-
 nions, comme on sait, donnèrent
 naissance à l'académie française : mais
 Giry cessa d'y assister, et il fallut une
 invitation du cardinal de Richelieu,

céda à l'académie française. On a de m
Giry un grand nombre de traductions m
qui eurent du succès dans le temps, p
mais qui ont été surpassées. Il a tra so
duit du grec, *Isocrate, de la louange* pe
d' Hélène, Paris, 1640, in-12; — de
l'Apologie de Socrate et le Criton au
de Platon, ibid., 1643, in-12; oi
— du latin, la *Quatrième Catili-* di
naire de Cicéron, et son *Dialogue* cr
des orateurs illustres, Paris, 1652, m
in-12; — *Des causes de la corrup-* sa
tion de l'éloquence, dialogue attri- qu
bué à Tacite, précédé d'une belle et le
savante préface de Godeau, caché se
sous le nom de *Philandre*, Paris, et
1650, in-4°; — *l'Histoire sacrée* su
de Sulpice Sévère, Paris, 1652, in- pa
12: Godeau ne trouvait pas cette tra- la
duction inférieure à l'original, pour ce
la pureté du style; — *l'Apologéti-* de
que de Tertullien, 1656, in-8°, et so
son *Traité de la Résurrection de la* ca
chair, 1661, in-12: « Tertullien, re
» disait Vaugelas, s'étonne que, par 14
» les charmes de notre éloquence, on ve
» ait su transformer ses rochers et va
» ses épines en des jardins délicieux;» or

ral, le régime de l'ordre
 pouvoir mettre en avant ou
 ni lui fit plus d'honneur que
 ry. Ce religieux montra dans
 ion tant de savoir, et une
 lité d'esprit, que l'archevê-
 gnon, qui présidait ce cha-
 qu'il n'avait jamais vu autant
 réuni à plus de modestie.
 iry remplit successivement
 ordre les charges les plus
 es. Il fut maître des novices
 sial. Devenu, après la mort
 Barré son confrère, direc-
 al des maîtresses des écoles
 s, il passa les dernières an-
 vie dans l'exercice de cette
 ivre, qui consistait à former
 pieuses, pour aller instruite
 des campagnes. Tant d'oc-
 ne l'empêchaient pas de se
 prédication et à des travaux
 s. C'est en prêchant dans le
 es religieuses de la Visitation
 Saint-Antoine, que le père
 it les premières atteintes de
 e qui le conduisit au tom-
 n âge où l'on pouvait encore
 de lui d'utiles services. Il
 20 novembre 1628, à 53
 ? Claude l'Assion, son con-
 écrit sa vie, Paris, 1691,
 père Giry est auteur d'un
 mbre d'ouvrages, dont plu-
 it restés manuscrits; les plus
 nt : I. Un livre mystique sur
 e de Jésus. II. *Entretien de
 rist avec l'ame chrétienne,
 spirations saintes en vers.*
*Livre des cent points d'hu-
 duchesse de Ventadour le
 ner à Moulins à ses dépens.*
*rtatio chronologica de anno
 etate sancti Francisci de
 Paris, 1680, in-8°. V. Vie
 Pierre Moreau, avocat en
 it, puis fondateur et reli-*

gieux du couvent des minimes de
 Soissons, Paris, 1687, in-12. VII.
La règle du tiers-ordre des minimes.
 VII. *La vie de M. Olier, curé de
 S. Sulpice, 1687, in-12. VIII. Les
 Vies des Saints pour tous les jours
 de l'année, avec le Martyrologe ro-
 main, Paris, 1715, deux volumes
 in-fol.; la première édition avait paru
 en 1683, sous ce titre : *Les Vies des
 Saints, composées par le père Si-
 mon Martin, corrigées et augmen-
 tées par le père Giry, Paris, Léon-
 ard, deux volumes in-fol. On trouve
 dans Fevret de Fontette, tome v,
 page 557 et suivantes, une longue no-
 menclature de ces *Vies des Saints et
 Saintes*, écrites par Giry, très-pieu-
 sement, mais malheureusement avec
 peu de critique.**

L—Y.

GIRY (ODET-JOSEPH DE VAUX
 DE), abbé de Saint-Cyr, sous-pré-
 cepteur du Dauphin, fils de Louis
 XV, naquit à Bagnols, au commen-
 cement du xviii^e. siècle. Il était
 versé dans les langues grecque et la-
 tine, et il ne négligea rien pour en
 inspirer le goût à son élève. Cepen-
 dant ce prince se plaignait d'avoir été
 mal élevé, et recommença ses études;
 mais il faut dire aussi qu'il conserva
 toujours de l'estime et de la bienveil-
 lance pour l'abbé de Saint-Cyr, d'où
 l'on peut inférer qu'il ne s'en prenait
 pas à lui du peu de succès de son édu-
 cation. C'était un droit acquis, du moins
 par l'usage, aux précepteurs de l'hé-
 ritier de la couronne, d'entrer à l'aca-
 démie française. L'abbé de Giry y
 remplaça le cardinal de Polignac en
 1742. « L'académie, dit à cette occa-
 sion son dernier historien, ne doit
 pas se montrer plus difficile que
 son protecteur. » L'abbé de Giry
 mourut à Paris, le 14 janvier 1761.

V. S. L.

GISBERGE ou ERMISINDE,

GIS

gon, fille de Renaud, comte de Toulouse, prince-se célèbre pour sa première reine d'Aragon épouse en 1056 Ramire, prit le titre de roi deux ans après. A la mort de ce prince, une bataille en 1065, sa victoire, avec gloire, l'Aragon eut l'autorité souveraine sur Sanche, son fils. B. P. GISTART (JEAN), jésuite et théologien, né à Cahors en 1639, entra dans la société en 1654, et y passa un grand nombre d'années dans toutes les classes, y compris la philosophie et la théologie. Ses supérieurs l'appelèrent ensuite à Toulouse où lui confia la chaire de théologie à l'université; poste qu'il occupa pendant 18 ans avec l'applaudissement public. C'était un homme d'un grand coup d'esprit, d'une érudition vaste et d'une sagacité qui lui faisait répondre avec promptitude et d'une manière satisfaisante les questions les plus difficiles. Il se plaisait avec la confiance qu'il lui inspirait par sa science et par les autres que lui fournissait une longue expérience. En 1705, le P. Gistart nommé recteur du collège de Cahors, et peu de temps après mourut dans cette ville le 11 mai. Outre quelques discours, on a de lui les ouvrages suivants. I. *In summam Sancti Thome sententias juris et facti theologiae*, in-fol. II. *Fera idiva cum historia ecclesiastica*, 1676, in-12; autre édition, Cahors, 1689, in-12. III. *Dissertationes academicae septem in academia Tolosana habitae*, Paris 1688, in-8°. M. de la liste des pièces contenues

GIS

dans ce recueil, dédié à l'université de Toulouse, et dont parle Dupin dans la suite du XVIII^e. siècle. Une des pièces les plus curieuses est intitulée: *Stylus naturae index, dissertatio academica in qua traditur ars sanè mirabilis auctores quoslibet ex stylo dignoscendi, et germanos scriptorum libros secernendi ab adulterinis*. IV. *Scientia religionis universa*, etc., 2 vol., in-8°, Paris, 1689. V. *Antiprobabilismus, sive tractatus theologicus de delem totius probabilismi staterna continens*, Paris, 1705, in-4°. Dupin en donne l'analyse, XVIII^e. siècle, première partie, et loue l'esprit impartial qui a présidé à la composition de cet ouvrage. — GISSEROT (Blaise), né le 21 février 1657 à Cahors, comme le précédent, et probablement de la même famille, suivit la même vocation. Il entra chez les jésuites en 1672, y enseigna les classes inférieures et la rhétorique puis se voua à la prédication, où il obtint du succès. Dans les dernières années de sa vie, il se retira au collège de Montpellier, où il mourut le 27 février 1751. Il est auteur des ouvrages suivants: I. *L'Art d'élever un prince*, dédié à M. le duc de Bourgogne, Paris, 1687, in-4°; réimprimé en 1688, sous le titre de *l'Art de former l'esprit et le cœur d'un prince*, 2 vol. in-12. II. *La philosophie du prince, ou la véritable idée de la nouvelle et de l'ancienne philosophie*, dédiée à M. le duc de Bourgogne. Quelques uns ont attribué cet ouvrage au P. Galimart, aussi jésuite; mais il ne fit qu'en soigner l'édition. III. *Le bon goût de l'éloquence chrétienne*, Lyon, 1702, in-12; réimprimé sous le titre de *L'Eloquence chrétienne dans l'idée et dans la pratique*, Lyon, 1714, in-4°. Il y en a une 3^e. édition, avec les notes du célèbre protestant

les Lenfant, Amsterdam, 1728, . Cet ouvrage, qui a été traduit italien, en allemand, etc., est ce auteur a fait de mieux. Le professeur Gibert en a donné une analyse ses Jugements des savants. *IV. ire critique de l'art de prêcher, chez les Français, depuis les premières années de François I^{er}. 'au règne de Louis XIV.* Le latin, jésuite, dans des Mémoires a laissés, parle de cette histoire, que Gisbert l'avait achevée, mais revue. Il ne paraît pas qu'elle ait imprimée.

L.—Y.

ISCALIA (JEAN DE), fils de Leu naquit à Giscala, ville de Galilée. : un des chefs des factieux qui, le nom de zélateurs, commirent tés les plus affreux à Jérusalem, fendirent cette ville lors du siège es Romains en firent sous le comlement de Titus. Jean passa les ières années de sa vie dans la re. Pour en sortir, il se mit à voler es grands chemins. Plein de force audace, il se trouva bientôt à la de quatre cents hommes, tous résolués que lui. Portant plus haut ues, Jean quitta sa vie vagabonde, fit charger par Josèphe l'historien, in de fortifier sa ville natale. Il la de cette circonstance pour s'enr, en tourmentant les riches. Déd'ambition, il aspirait à succéder èphe dans le gouvernement de la ée; et pour réussir plus sûrement, it décidé a le faire assassiner. Jo e ayant découvert ce dessein, prit la fuite, accompagné de s Tyriens, et envoya secrètement rusalem des agents chargés d'ac r celui qui avait été le premier ar de sa fortune. Quelques uns principaux magistrats de cette lui firent alors passer de l'argent, faire la guerre à Josèphe; ce

qu'il n'exécuta pas. Cependant il persista toujours à soutenir le caractère turbulent et audacieux qu'il avait montré jusqu'alors. Assiégé dans Giscala par les Romains, et se voyant trop pressé, il eut recours à la ruse. Il obtint du fils de Vespasien la permission de célébrer le Sabat, s'engageant à rendre la ville ensuite. Le généreux Titus accéda à cette demande, et alla camper à Cydesse. Jean profita de ce délai pour se sauver, pendant la nuit, à Jérusalem, accompagné de soldats Galiléens et d'une multitude d'habitants de Giscala. Jérusalem était en proie aux troubles les plus violents. Les vagabonds, les voleurs, qui en infestaient les environs, s'y étaient jetés en foule, sous le prétexte de la protéger contre les Romains. Ils prenaient le titre de zélateurs, du nom d'une quatrième secte juive, fondée par Judas le Galiléen. Ces misérables, qui ne voulaient, disaient-ils, que recouvrer la liberté et la procurer au peuple, avaient fait mourir, malgré leur innocence, Antipas, Levias et Sophas, issus du sang royal. Ananus, grand sacrificateur, souleva le peuple entier contre ces factieux. Ils s'emparèrent alors du temple. A son arrivée, Jean qui savait dissimuler jusqu'à la moindre de ses pensées, feignit de s'attacher au parti d'Ananus, et parvint à gagner la confiance de ce pontife. Chargé de sa part d'aller porter des propositions d'accommodement aux zélateurs, au lieu de remplir sa mission, il ne s'occupa qu'à les animer contre le sacrificateur, et leur inspira la pensée d'appeler à leur secours les Iduméens. Les zélateurs s'empressèrent de suivre ses perfides conseils; une nuit qu'il faisait une affreuse tempête, ils sortirent du temple, à la faveur des éclairs et du tonnerre, et ils ouvrirent les portes de la ville aux

GIS

s, qui bientôt la remplirent de
 et de carnage. Fatigués eux-
 e leurs crimes, ils se retirè-
 zélateurs se divisèrent plus
 eux factions, commandées,
 Jean, et l'autre par Eléazar.
 pas de crimes que Jean, et les
 qui étaient sous ses ordres,
 issent à cette époque dans Jérusalem.
 Les deux partis des zélateurs
 nt bientôt aux mains. Les
 galiléens qui, dans l'origine,
 ontribué à affermir le pouvoir
 se révoltèrent, et reçurent,
 avec les sacrificateurs, Si-
 re chef de brigands, qui, à la
 rces assez considérables, désolè-
 viron de Jérusalem. L'infor-
 n se trouva ainsi au pouvoir
 partis différents, qui ne cessè-
 se déchirer mutuellement
 tourner leur rage contre elle.
 ombats, tous funestes pour
 eurent lieu entre ces trois
 Mais lorsque Titus vint assiéger
 rusalem, ils réunirent leurs
 s efforts pour le repousser.
 gés ayant eu un instant de ré-
 n profita de la solennité de
 s Azimes, pour faire tomber
 piège Eléazar, chef de l'un
 partis. Il ne s'en trouva plus
 deux. Pendant la suite du
 Jerusalem, Jean rompa les
 que les Romains avaient élevés
 son côté. La misère était portée
 ble dans cette malheureuse
 r y remédia, Jean qui avait
 s plus ardents à la piller,
 a de faire fondre plusieurs
 d'or qui étaient dans le temple.
 Romains ayant encore élevé
 les terrasses, Jean voulut les
 mais il ne put y réussir, et
 é de la tour Antonia qu'il
 Jerusalem tomba enfin au
 e Titus (le 8 septembre de

GIS

l'an 70 de Jésus-Christ); alors Jean
 se cacha dans un souterrain. Le jour
 l'en ayant chassé, il se rendit à
 Romains. Tous ses crimes ne furent
 punis que par une prison perpétuelle.

St. P—n.

GISCON, fils d'Himilcon, général
 carthaginois, d'un mérite distingué,
 fut banni de Carthage par une cabale,
 rappelé ensuite vers l'an 559 avant
 Jésus-Christ. Le sénat et le peuple
 l'ayant autorisé à exercer contre ses
 ennemis la vengeance la plus com-
 plète, il se contenta de les faire pro-
 terner à terre, et de leur presser les
 sous un de ses pieds, montrant par
 qu'abattre ses ennemis par l'ascend-
 de ses vertus et leur pardonner, est
 la seule vengeance qui soit digne d'une
 ame supérieure. Giscon s'embarqua
 ensuite avec une armée pour la Sicile,
 mais apprenant que Timoléon y avait
 triomphé de tous ses ennemis, il con-
 clut la paix avec ce grand homme
 des conditions avantageuses, vers l'an
 558 avant l'ère chrétienne. B—n.

GISCON, général carthaginois
 commandant de Lilybée en Sicile,
 distingua sous Amilcar, père d'Annibal,
 et fut choisi, à son retour en
 Afrique, pour apaiser le soulève-
 ment des soldats mercenaires à
 solde de Carthage; mais ceux-ci
 ayant demandé insolemment des
 vres, Giscon les renvoya, par déci-
 sion, à Mathon, l'un des chefs de
 révolte. Ce trait de mépris mit tout
 le camp en fureur : les séditieux cou-
 rurent à la tente de Giscon, le cha-
 gèrent de fers, le traînèrent en prison,
 et déclarèrent la guerre à Carthage.
 Après avoir été défait par Amilcar,
 les chefs des révoltés, pour leur ôter
 tout espoir de rentrer en grâce, or-
 donnèrent le massacre du malheureux
 Giscon; ce qui fut exécuté de la ma-
 nière la plus barbare. On lui coupa

ains; on déchira son corps en s, et on l'enfouit, tout vivant, une fosse, l'an 239 avant Jésus-ist.

B—P.

ISEKE (NICOLAS-THIERRI). *V.* ECKE.

ISEKE (PAUL-THIERRI), né en à Hambourg, alla étudier la médecine à l'université de Göttingue, où il obtint le doctorat en 1767. Sa thèse, sur l'analyse critique des principaux systèmes phytologiques modernes, révélait une prédilection bien marquée pour la botanique, qui continua d'être la science favorite de Giseke. Nombré professeur de physique, de poésie, bibliothécaire du gymnase de Hambourg, il remplit honorablement cette fonction jusqu'à sa mort, arrivée le 26 avril 1796. Aucun ouvrage scientifique n'est sorti de sa plume; mais il a publié que des opuscules, des notes, des tables, des traductions et des commentaires aux œuvres immortelles de Linné, dont il était admirateur : I. *Oratio solennis historico-litteraria de meritis Hamburgensium in historia naturalium*, Hambourg, 1771, in-4°. II. *Theses botanicae, sum auditorum exscriptae*, ibid., 1772, in-8°. III. *Index Linnæanus Leonardi Plukenetii opera botanica; accedit Index Linnæanus in operibus Jacobi Dillenii Historiarum botanicarum*, ibid., 1779, in-4°; il a joint à cet *Index* les additions et corrections que l'auteur y fit l'année suivante. IV. *Caroli à Linné, operum botanici classium methodi alphabetice, generumque plantarum characteres compendiosi*, ib., 1781, in-8°; ibid., 1787, in-8°. Cette dernière édition contient les versions allemande, française et anglaise de la nomenclature botanique, ainsi que les synonymes généraux allemands, proposés

par Jean-Jacques Planer. V. *Prælectiones in Ordines naturales plantarum à proprio Fabricii prof. Kil. manuscripto: accedit Uberior palmarum et scitaminum expositio, præter plurimum novorum generum reductiones, cum mappa geographico-genealogica affinitatum*, Hambourg, 1792, in-8°. fig. (*Voy.* J. C. FABRICIUS, XIV, 66.) Giseke a été le principal rédacteur des deux recueils suivants, l'un botanique, l'autre médical, dont il n'a paru que la première livraison : VI. *Icones plantarum, partes, colorem, magnitudinem et habitum earum ad amussim exhibentes, adjectis nominibus Linnæanis*, Hambourg, 1777, in-4°. VII. *Mémoires et observations de médecine, par une société de médecins de Hambourg*, ibid., 1776, in-8°. (en allemand.) On doit à Giseke les éloges funèbres du magistrat Jean Schlüter, et des professeurs Jean Wunderlich et Godefroi Shütze. Il a exposé les moyens de retirer tous les avantages possibles du gymnase de Hambourg, et l'utilité de fonder dans cette ville un jardin botanique. Linné lui a consacré, sous le nom de *Gisekia*, un genre de plante pentandrique, dont la seule espèce connue jusqu'à ce jour est comprise dans la famille des portulacées, et croît aux Indes-Orientales. C.

GISOLFE, premier duc de Frioul, fut le premier des grands feudataires qu'Alboin institua en Italie, lorsqu'il fit la conquête de cette contrée. Gisolfé était neveu du roi lombard et le servait comme écuyer. Celui-ci s'étant rendu maître, en 568, de la ville de *Forum Julii* (Città di Friuli), en investit Gisolfé, avec le titre de duc. Il lui donna un certain nombre de gentils-hommes lombards, pour garder avec lui les postes de son nouveau royaume.

et occuper toute la province, tandis qu'il s'avançait vers le cœur de l'Italie. Gisolfè gouverna très long-temps le Frioul. Il favorisa, en 605, la division du siège patriarcal d'Aquilée, dont la juridiction s'étendait sur les Lombards et les Vénitiens. Dès cette époque, les Vénitiens eurent un patriarche à Grado, et les Lombards un autre à Aquilée. Gisolfè fut tué en 611, dans une bataille contre le caghan, ou roi des Avars, qui, avec une armée nombreuse, envahissait la Vénétié. Son fils Grimoald, fut ensuite duc de Bénévent et roi des Lombards.

S. S—1.

GISOLFE I, duc de Bénévent, était petit fils du duc de Frioul, de même nom, fils de Grimoald I et frère de Grimoald II. Il succéda au dernier, probablement vers l'an 690; mais cette partie de la chronologie italienne est très-obs-cure. On ne connaît autre chose de son histoire, qu'une irruption qu'il fit en 702 dans le duché de Rome, alors dépendant des Grecs. Il le ravagea, et emmena un grand nombre de prisonniers. Cependant le pape Jean VI lui envoya des prêtres, qui fléchirent sa colère, rachetèrent les captifs, et le déterminèrent à se retirer. Gisolfè I^{er}, mourut, après avoir régné 17 ans. Romuald II, son fils, lui succéda. — **GISOLFE II**, duc de Bénévent, fils de Grimoald II, n'avait point succédé à son père ou à son oncle. Sa famille avait été dépouillée quelque temps du duché de Bénévent. Il en fut mis en possession en 743, par le roi Luitprand, qui en chassa Godescalch. Après un règne de huit ans, il mourut en 750. Luitprand, qui paraît avoir été neveu du roi des Lombards de même nom, lui succéda. S. S—1.

GISOLFE I, prince de Salerne, était fils de Guaimar II, auquel il succéda en 955. Il était alors âgé de

quatre ans; et l'on ne sait sa longue minorité. Mais en la défense des princes de la Capoue, contre le pape. A cette époque, il commanda une armée nombreuse; et il était à sa cour de toute la pompe et l'élégance qui distinguait le 9^e. et le 10^e. siècle, les princes de l'Italie méridionale de toute l'Europe. Le commerce fait avec les Grecs et les Sarrasins, continuait des nations, et d'une antique opulence, a commencé la civilisation des Lombards, au milieu des Lombards. Lorsqu'Othon-le-Grand fit la guerre dans ces provinces, Gisolfè se joignit aux Grecs et il ne lui laissa point de frontières. Il avait donné sa cour à Landolfè, fils de Pandolfè II, prince de Bénévent, qui avait été dépouillé de son duché. Celui-ci, abusant de l'hospitalité que Pandolfè II lui avait été accordée, sur son bienfait, en 975, se fit tuer par une troupe de conjurés, le lendemain, et se fit proclamer prince de Bénévent. Mais Gisolfè fut secouru par Pandolfè Tête-de-fer, prince de Bénévent, qui le tira de prison en 974, et le rétablit sur le trône. Pandolfè II, fils de son libérateur, lui succéda en 978. S.

GISOLFE II, était fils de Pandolfè IV, auquel il succéda dans la principauté de Salerne. Celui-ci fut assassiné, et commença son règne par venger la mort de son père. De ses parents et trente autres hommes de sa cour, qui avaient été purés contre lui, et qui, après être demeurés quelques années à Salerne, périrent à

lice. Le nouveau prince, par les aventuriers normans, la puissance s'accroissait ; maria sa sœur Sigelgaita à Guiscard ; et il crut s'assurer la protection de ce redoutable prince. Gisolfc gagna aussi l'agréement de Grégoire VII, qui lui témoigna beaucoup de confiance, et l'appela à plusieurs conciles. Cependant le duc de Salerne était d'un caractère orgueilleux. Il s'aliéna l'affection des Normands, et surtout des Amalriciens, qui ne respectaient pas les préjugés. Ceux-ci recoururent à Robert le Fort. L'ambitieux Normand se prépara avec empressement une occasion de médiation dans les états de son frère. Gisolfc refusa cette médiation avec hauteur ; et Robert irrité, ou feignant de l'être, en 1077, mit le siège devant Salerne. Au bout de huit mois, il prit la ville par la famine, et il dépouilla le duc de tous ses états. Grégoire VII vint à par compassion à ce prince et prit le gouvernement de la Campanie.

S. S.—1.

GIS (LOUIS-MARIE FOUQUET DE), fils du célèbre maréchal de Belle-Isle, naquit en 1752, et dès sa jeunesse, les plus brillantes espérances : entré une fois dans l'armée, il se justifia et les augmenta. Colonel du régiment de Champagne, il était tous les jours à quatre heures du matin, assistant aux exercices, et était toujours les soldats sous ses ordres au temple et le modèle d'un militaire accompli. Nommé, en 1753, gouverneur de Metz et du pays Messin de temps avant sa mort, de camp lieutenant du régiment des carabiniers, il faisait ainsi que son régiment, des officiers au comte de Cler-

mont, si connu alors par les retraites malheureuses qu'il exécuta. Plein de résolution, Gisors animait sans cesse son général, qui, à la tête de Français, n'avait pas su défendre le Rhin, ni s'opposer aux progrès du prince Ferdinand de Brunswick. Il sut enfin décider le comte de Clermont à attendre son adversaire dans la position avantageuse de Crevelt. Malheureusement des conseils pusillanimes furent donnés au général en chef ; et au lieu d'une victoire qu'ils devaient remporter, les Français ne firent qu'une retraite honteuse (Voy. CLERMONT, IX, 87.) Gisors fut blessé dangereusement, en chargeant avec intrépidité à la tête de ses carabiniers. Conduit à Nuytz, il expira le 16 juin 1758, dans la 27^e année de son âge, trois jours après la funeste bataille de Crevelt ; c'est ainsi que s'éteignit en sa personne, la nouvelle maison fondée par le maréchal de Belle-Isle. Le duc de Nivernois, dans le discours académique qu'il prononça lors de la réception de l'abbé Trublet, a jeté quelques fleurs sur la tombe du comte de Gisors, qui était son gendre.

ST. P.—A.

GITIADAS, de Lacédémone, sculpteur grec, florissait vers la XIV^e olympiade, 724 ans avant Jésus-Christ. Il avait construit dans sa patrie, un temple célèbre, dédié à Minerve *Chalciæcos*. L'édifice était tout en bronze, ainsi que la statue de la déesse. Des bas-reliefs nombreux décoraient l'intérieur ; on y voyait les travaux d'Hercule, l'enlèvement des filles de Leucippe par les Dioscures, et d'autres sujets tirés de la mythologie. Architecte et sculpteur, Gitiadas était encore poète. Il avait composé des cantiques sur le mode dorien, et entre autres une hymne en l'honneur de Minerve.

L—S—E.

caueme des *trasformati* venait d'être
instituée, ou plutôt rétablie en 1764.
Il y lut des vers, et une tragédie inti-
tulée *Alceon*, qui n'a pas été repré-
sentée. Il avait donné, en 1756, une sa-
vante *Dissertation sur une inscription*
de Julia Drusilla, fille de Germa-
nicus; elle est insérée dans le recueil
qu'Agnelli a publié à Milan: il fit pa-
raître l'année suivante, dans le même
recueil, et séparément, une *Disserta-*
tion sur l'amphithéâtre de Milan,
1757. Il avait commencé un grand
ouvrage sur les anneaux; mais il ne
l'a pas terminé. Occupé tout entier
à recueillir et à expliquer les mo-
numents relatifs à l'histoire de sa pa-
trie depuis l'entrée de Charlemagne
après le renversement du royaume
des Lombards, il y consacra vingt
années de sa vie. Le grand ouvrage
dans lequel il l'a traitée, porte le titre
modeste de Mémoires: *Memorie spet-*
tanti al governo ed alla descrizione
della città e della campagna di
Milano ne' secoli bassi, raccolte ed
esaminate, etc., 8 vol. in-4°. : il en
a joint un neuvième qui contient des

encore un autre éloge dans le recueil *degli uomini della Comasca*. A. L. M. Voy. JUNTE.

J (JEAN-PIERRE), en us, noble milanais, né au 16^e siècle, cultiva d'abord la poésie avec succès. Ayant reconnu l'insuffisance des sciences, il résolut d'entrer dans une congrégation des Oblats de Saint Charles Borromeo. Le vénérable archevêque de Milan, Saint Charles Borromeo, le choisit pour son successeur. Le vénérable archevêque de Milan, Saint Charles Borromeo, le choisit pour son successeur.

Après la mort du saint Charles Borromeo, il se retira dans une abbaye de Monza, et y termina sa vie le 1615, une vie pleine de vertus et d'utiles travaux. On a de lui plusieurs ouvrages, la plus remarquable, parmi lesquels on distingue *la storia evangelica in cui si tratta de' quattro evangelii con un glossario terale*, Venise, 1601, in-8°. II. *Istruzione a padri e figli per governare la famiglia*, Venise, 1603, in-8°. III. *Vita di Santo Borromeo arcivescovo di Milano*, Venise, 1610, in-4°. IV. *Dei miracoli di Santo Carlo Borromeo*, Venise, 1613, in-4°. V. *Dei miracoli di Santo Carlo Borromeo*, Rome, 1679, in-4°. VI. *Dei miracoli di Santo Carlo Borromeo*, par Nic. de Soulfour, de Paris, 1615, in-4°. VII. *Dei miracoli di Santo Carlo Borromeo*, par Cloiseault, de la même ville, Lyon, 1685, in-4°. VIII. *Dei miracoli di Santo Carlo Borromeo*, par Rafaël de Miralles, Venise, 1618, in-8°. Personne, dit-on, ne pouvait écrire de la vie de ce saint Cardinal avec plus d'exactitude que le docteur de Paris, qui avait eu le bonheur de le voir lui-même dans la plus grande

chinto, *arcivescovo di Milano*, Come, 1611, in-4°. V. Un *Panegyrique de Saint Charles*. VI. *La Vie et les Miracles des Saintes Vierges Liberata et Justine; la Vie de Saint Abbon; celle de Saint Joseph; celle de Saint Jean; d'après Dosithée*. VII. Un *Traité des églises privilégiées de Milan; un autre du Sacrement de pénitence; une Instruction pour les curés; un Traité du respect dû à la sainte Croix; des Entretiens sur la doctrine chrétienne*. W—s.

GIUSTINIANI (LAURENT), patriarche de Venise. Voy. LAURENT-JUSTINIEN (St.)

GIUSTINIANI (BERNARD), né à Venise, le 6 janvier 1408, d'une famille patricienne, reçut une éducation conforme à sa naissance. Il eut pour maître Guarini de Vérone, George de Trébizonde, et le célèbre François Philelphe, avec lequel il fut toujours en correspondance. Après avoir terminé ses études, et pris ses degrés à Padoue, il fut admis au sénat à l'âge de dix-neuf ans, et remplit avec beaucoup de sagesse et de prudence les différents emplois qui lui furent confiés. Il complimenta, en 1451, l'empereur Frédéric III à son passage dans les états de la république; et le discours qu'il lui adressa fut trouvé excellent. Député, en 1453, près de Ferdinand, roi de Naples, qui se rendait à Rome, il le harangua deux fois avec un égal succès. On l'envoya ensuite en France près du roi Louis XI; et ce prince fut si charmé de son éloquence, qu'il le créa chevalier, honneur dont l'université de Paris le félicita publiquement. A son retour à Venise, on le renvoya à Rome, près du pape Pie II; et il fut chargé de haranguer son successeur Paul II, au sujet de son exaltation. Giustiniani fut

nommé, en 1467, gouverneur de Padoue; il entra peu de temps après au conseil des Dix, ce qui ne l'empêcha pas d'être envoyé une troisième fois à Rome, pour complimenter Sixte IV, sur son avènement au pontificat. Il fut enfin élu, en 1474, à la charge de procureur de St.-Marc, la plus importante de la république après celle de doge, et mourut le 10 mars 1489, à l'âge de quatre-vingt-un ans. On a prétendu qu'il avait dans sa bibliothèque le fameux traité *De gloria* de Cicéron, et qu'après sa mort, le manuscrit passa entre les mains d'Alcyonius, qui est resté chargé du soupçon de s'en être approprié la plus grande partie; mais Tiraboschi réfute solidement cette fable dans le tome 1^{er}. de sa *Storia litterat. ital.* On a de B. Giustiniani les ouvrages suivans : I. *Oratio habita apud Sixtum quartum, Pont. Max.*, Rome, 1471, in-fol. de neuf feuillets : cette édition, sortie des presses de Philippe de Lignamine, est fort rare. II. *B. Laurentii Justiniani patriarchæ venet. vita*, Venise, Jacques de Rubéis, 1475, in-4°. Le patriarche de Venise fut l'oncle de B. Giustiniani (V. LAURENT - JUSTINIEN). L'édition qu'on vient de citer de cette vie, et dont on connaît un exemplaire sur peau de vélin, est très rare; mais elle a été réimprimée en tête des œuvres de Laur. Giustiniani, dans les *Acta sanctorum* de Surius, et dans le recueil de Bollandus. Daniel Rosa l'a insérée dans le volume intitulé : *Summor. pontificum de B. Laur. Justiniani vita testimonia*; et elle a été traduite en italien par le père Nicolas Manerti, cambréole. III. *De origine urbis Venetiarum rebusque ab ipsâ gestis historia*, Venise, Bernard Benabio, 1492, in-fol. Cette édition, due aux soins de Benoit Brugnolo, est fort rare, et plus

belle que la réimpression de Louis Domenichi à traduit ce traité en italien, Venise, 1515, ibid. 1608, in-8°; elle est de quinze livres, et s'étend depuis la fondation de Venise jusqu'à l'an 840. Jove en loue le style; mais elle est tout estimable, parce que les faits et les événements et leurs résultats indiqués avec beaucoup de précision. L'auteur a été obligé de suivre Dandolo pour l'histoire des premiers temps; et il répète, d'après les anciens récits populaires, mais sans en être sûr qu'il avance, son ouvrage avec un caractère de vérité; et Fontenelle n'hésite pas à dire que, s'il était un meilleur. Giustiniani y a traité, à l'occasion, de la guerre des Goths de leur établissement en Italie, ce qui a donné lieu à Philippe de Commines, de lui attribuer une *Historia de Gothis*, erreur adoptée par plusieurs et d'autres biographes. IV. *Sancti Marci, evangelistæ, corpore ejus Venetias translato*, la suite de l'ouvrage précédent et l'autre sont insérés dans le quatrième volume du *Thes. antiq.* de Burmann. V. *Orationes et epistolæ*, Venise, in-fol., sans date, mais de 1492. Ce recueil est très rare parce qu'il a été supprimé par le gouvernement; cependant on le trouve quelquefois réuni à l'histoire de Venise. Outre les discours déjà cités en contient quelques autres, plusieurs lettres, la traduction latine de rangue d'Isocrate à Nicoclès, et les lettres de Léonard Giustiniani père de Bernard et auteur de la collection de Venise, 1475; d'*Hymnes pieuses (devotissimes)*, publiées à Venise, en 1475. C'est par erreur que l'

historique, édition de Bas-6, attribuée à Bernard Giurcurateur de St. - Marc , *chronologiche dell' origine ni militari e di tutte le re-alleresche*, Venise, 1692, nes in-fol., fig. (V. Coron., 647.) Cet ouvrage dont e édition est de Venise, 1672, in-4°, est d'un ard GIUSTINIANI, chevalier de l'ordre impérial de St.- Vie de B. Giustiniani a ar Antoine Stella, Venise, 180°; on peut encore con- liario italiano, tome XIX, rtazioni Vossiane d'Apos- , tom. II. — Pierre GIUST- tre sénateur vénitien, de la ille, a aussi écrit, en treize e *Historia rerum Veneta-* s'étend de l'an 421 jusqu'à enise, 1576; Strashourg, 11, in-fol. Cette dernière prend de plus deux haran- ustiniani; Coriol. Cepio *De tri Mocenigi*; Alex. Pazant ; *De bello Venetorum cum III*, etc. L'édition de 1492, aus la *Bibliotheca Mencke-* rait être un quiproquo, ou d'impression. La traduction ue Haym met à l'an 1676, a 4°, est de 1576 suivant W—s.

JUSTINIANI (JEAN), poète, né iècle, dans l'île de Candie, à Venise par ses parents, 12 ans. On le conduisit peu pague, et de là en France, eura quelque temps. Il ne l'Italie qu'en 1540, après ce de près de vingt ans. Ce- parlait et écrivait sa langue nt de pureté que s'il n'eût ité son pays. Il avait été à son passage en France,

par George d'Armagnac, évêque de Rhodéz, et depuis cardinal; et ce prélat lui avait ménagé la protection de François I^{er}.: mais ce prince étant mort, lorsque Giustiniani avait le plus besoin d'éprouver les effets de sa libéralité, ce dernier tomba dans une si grande indigence, qu'il fut obligé d'ouvrir une école, et d'enseigner les éléments de la langue latine pour pouvoir subsister. Il vécut quelque temps de cette manière, à Venise, à Padoue, à Capo d'Istria, gagnant à peine de quoi se procurer du pain. Enfin on lui offrit, en 1552, la direction des écoles publiques de Nicosie, dans l'île de Chypre, avec des appointements suffisants. Mais il refusa cet emploi, soit à raison de son âge, soit parce qu'il craignit de ne pouvoir s'habituer à l'air du pays. Il mourut vers 1556, dans un état de misère qui fait penser que le chagrin abrégé ses jours. Il était lié avec Louis Vivès, Alamanni, Paul Jove, Manuce, Jean Oporin, Math. Gribaldi, et d'autres savants. On a de lui : I. La traduction en italien de la seconde *Philippique de Cicéron*, Venise, 1538, in-8°. II. Le huitième livre de l'*Énéide de Virgile*, traduit en vers *sciolti*, ibid., 1542, in-8°, dédié à François I^{er}. Giustiniani dit, dans une de ses lettres à Paul Manuce, qu'il avait également traduit le septième et les quatre derniers livres de l'*Énéide*; mais Apostolo Zéno observe qu'il avait l'habitude d'annoncer comme terminés des ouvrages qui n'ont jamais existé qu'en projet. III. L'*Andrienne* et l'*Eunuque de Térencia*, traduits en vers *sdruc-cioli*, ibid., 1544, in-8°. Ces traductions sont admirables si l'on s'en rapporte au jugement de l'Arétin. Nicolo Franco parle également avec éloge de celle de Térencia. IV. La traduction

Giustiniani commentariorum, Bale, 1555, in-16. Plusieurs pièces de ce recueil avaient déjà été imprimées séparément, mais d'une manière peu correcte. Giustiniani a laissé en manuscrit une traduction d'Horace, quelques comédies, et le discours de Nestor à Achille, en italien; enfin un commentaire sur les *Canzoni* de Pétrarque, en espagnol. Il promettait en outre une traduction complète de Tércence, des douze Césars de Suétone, et du Traité de la religion chrétienne par Vivès; mais ces versions n'ont point été retrouvées après sa mort. Les *Lettere di diversi all' Aretino* en renferment quatre de lui, qu'il a souscrites de ces mots : *Giustiniano povero*. On lui attribue une *Polianthea* en vers *sdrucchioli*; mais Zeno regarde cet ouvrage comme imaginaire.

W—s.

GIUSTINIANI (Augustin), évêque de Nebbio, en Corse, était de l'illustre famille de ce nom, et naquit à Gènes en 1470. Seul rejeton de cette branche des Giustiniani, il reçut de ses parents une éducation très so-

Giustiniani se rendit à Gènes : on des *Adornes* y avait porté grand trouble ; il fut blessé dans une émeute. De retour à Gènes, il renonça au projet qu'il avait formé de s'établir en France, et resta dans son diocèse jusqu'en 1551. À cette époque, il entreprit un voyage en France et à Rome ; enfin, dans un de ses voyages qu'il fit en 1536, il revint avec le bâtiment qui le portait, et fit la traversée de Gènes en France. Giustiniani connaissait l'arabe, l'hebreu, le chaldéen, le grec et le latin ; on lui doit plusieurs ouvrages : *cutio pietatis plena ad Deum volentem composita ex duobus uaginta nominibus divinis hebraeis et latinis cum interprete comperiolo*, Venise, 1515, in-8°. *ber Job nuper hebraicæ veritatis constitutus cum duplici versione hebraica*, Paris, 1516, ou 1520, in-11. *Psalterium hebraicum, graecum arabicum, chaldaicum, cum latinis interpretationibus et*, in-folio. Le volume, dédié à X ne porte en tête ni indication de date, ni date d'impression ; mais on voit au bas qu'il a été imprimé à Gènes, par Pierre Porrus, de Milan, et que l'impression en a été terminée en novembre 1516. Le titre du livre, l'épître dédicatoire, la note de l'impression, sont en latin, en hebreu, en grec, en arabe et en chaldéen. Quant à la disposition de la matière, la voici : à la tête et le recto de chaque feuille sont huit colonnes ; la première contient le texte hébreu, la deuxième la version latine littérale ; la troisième la version latine vulgaire ; la quatrième la version grecque ; la cinquième la version arabe ; la sixième, la paraphrase chaldéenne, *Targum*, écrite en caractères hébreux ; la septième, la traduction latine de cette paraphrase ; et la

huitième contient des scholies, qui occupent également le bas des pages. Giustiniani annonce dans ses *Annales*, qu'il a fait imprimer cet ouvrage à ses frais ; qu'il y a consacré sa fortune dans l'espoir d'en obtenir de l'honneur, et même quelque profit ; qu'il a été tiré à deux mille exemplaires, et cinquante sur vélin, (dont l'auteur fit des présents aux souverains, tant chrétiens que mahométans), mais que le résultat n'a point répondu à son attente ; à peine s'en était-il vendu le quart. Ce psautier, comme le remarque Huet, est le premier de ce genre qui ait été publié en Europe ; Lien que la bible du cardinal Ximènes eût commencé à paraître dès 1514 ou 1515, cependant le psautier qui en fait partie ne parut qu'en 1517 ; et d'ailleurs cette bible ne renfermait ni la paraphrase chaldéenne, ni la version arabe. Au surplus, les caractères arabes et grecs employés par Giustiniani, sont très informes (1). IV. *Philonis judæi centum et duæ questiones, totidem responsiones morales super Genesim*, Paris, 1520, in-folio. V. *Rabbi Mossei Egyptii duæ seu director dubitantium*, etc., in III libris divisus et summa accurate recognitus, ibid., 1520, in-folio. VI. *Castigatissimi annali con la loro copiosa tavola della eccelsa ed illustrissima republica di Genova da fedeli ed approbati scrittori*, Gènes, 1537, in-folio. Cet ouvrage, publié après la mort de l'auteur, a été l'objet de jugemens très opposés, les uns le louant, les autres en faisant une critique amère. Giustiniani a laissé, manuscrits, 1°. le *Nouveau Testament* en hebreu, chal-

(1) Il est à remarquer que dans cet essai, comme dans ceux de la même époque, on a pris pour modèle des caractères arabes le caractère appelé mangrabia ou des Arabes d'Afrique.

tragédie, Parme, 1583, in-8°. II. *L'Alceste* d'Euripide, traduite en italien, Gènes, 1599, in-8°. III. *L'Ajax furieux*, traduit du grec de Sophocle, en italien, Venise, 1603, in-12. Paitoni pense qu'il avait fait cette traduction d'après celle que George Bottalero avait donnée en latin, et cherche à prouver par-là que Giustiniani ne savait pas le grec. IV. *OEdipe à Colone*, traduit en italien, ibid., 1611, in-12. V. *OEdipe roi*, ibid., 1610, in-12. Ces trois pièces sont les seules qu'il ait traduites de Sophocle. VI. *La passion du Sauveur*, tragédie, Venise, 1611, in-12. W—s.

GIUSTINIANI (HORACE), cardinal, de la même famille que les précédents, mais d'une branche pauvre, embrassa l'état ecclésiastique, et entra dans la congrégation des prêtres de Saint-Philippe de Neri. Il fut créé cardinal par le pape Paul V, et obtint ensuite l'évêché de Nocera. Gregorio Leti, écrivain très satyrique, le représente comme un esprit médiocre, qui ne laissait pas d'avoir de grandes pré-

a eut des particularités remarquables : les académiciens firent représenter Oédipe, devenu à la fin de la pièce, le aveugle, à qui sa cécité avait fait donner le nom de *l'aveugle d'Adria* (1610). On a de plus d'Orsatto un recueil de *rime* ou vers, imprimées en 1600, en prose, avec celles de Celio son ami. Quoiqu'il s'occupât des affaires publiques, sa fortune le porta au rang de sénateur à Venise, en septennaire, âgé de soixante-cinq ans.

G—É.

GIUSTINIANI (POMPÉE), né dans Venise en 1569, entra au service de quatorze ans, parvint en peu de temps au grade de colonel, et fut nommé ensuite, par le sénat, conseiller de guerre, et enfin maréchal-de-camp dans les armées. Au siège d'Ostende, lui-même se fit fracasser le bras droit ; on se hâta d'en faire l'amputation, et on lui fit remplacer par un bras artificiel en fer, ce qui lui donna le nom de Bras-de-fer. Plus tard, Giustiniani fut encore, pendant quelque temps, gouverneur de Candie, et gouverneur de Candie, en 1623, et commandant en chef des troupes, au service de la république de Venise. Le 10 octobre 1623, il fut tué d'un coup de feu, en combattant la reconnaissance avec d'Autriche. Le sénat de Venise lui fit élever une statue équestre, et récompensa généreusement sa veuve et ses enfants. Il avait laissé en italien, un recueil de *terres de Flandre*, un ouvrage de six livres, qui a été traduit en français par Jos. Grumburini, et publié sous le titre de *Bellum belgicum*, 1609, in-4°; Cologne, 1611,

Venise, 1612, in-8°; Milan, 1615, in-12.

B—R—D.

GIUSTINIANI (MICHEL), littérateur italien, naquit à Gênes le 10 avril 1612, d'une famille patricienne qui se vantait de descendre des anciens souverains de l'île de Chio. Il fit ses études sous la direction de Barthelemi Giustiniani, son cousin, évêque d'Avellino, et se rendit ensuite à Rome pour y prendre ses degrés en droit. Destiné à l'état ecclésiastique, il en portait l'habit depuis l'âge de treize ans, et jouissait déjà de plusieurs bénéfices dans le royaume de Naples. Decio Giustiniani, son cousin, évêque d'Aleria (en Corse), le choisit pour son grand-vicaire; et après la mort de Decio, le pape Innocent X le chargea de l'administration du diocèse pendant la vacance du Siège. Son goût pour la retraite lui fit refuser tous les emplois : retiré à Rome, il y partagea son temps entre ses devoirs et la culture des lettres, et mourut vers 1680. Il laissa en manuscrit quarante-quatre ouvrages dont on trouvera la liste dans la Bibliothèque napolitaine de Toppi, tom. 1^{er}, pag. 115. Parmi ceux qu'il a fait imprimer et qui sont en grand nombre, on se bornera à citer les principaux : I. *La Vie*, en italien, de Barthelemi Giustiniani, évêque d'Avellino, à la tête d'un recueil de *Sonnets* de ce prélat; et celle du père George Giustiniani, jésuite, au-devant de ses *OEuvres spirituelles*. II. *Dell'origine della madona di Costantinopoli, o sia d'Istria, e delle di lei pretese traslationi, libri due*, Rome, 1657, in-8°. III. *Costituzioni Giustiniane ecclesiastiche, istruttive e precettive*, Avellino, 1658, in-4°. C'est le recueil des réglemens et statuts publiés par les différens prélats de la famille Giustiniani. IV. *La Scio sacra del rito latino*, ibid., 1658,

GIU

7. *Historia del contagio*
1650, Rome, 1662, in-12.
Description de la peste qui ravagea
ville d'Avellino pendant les
1656 et 1657. VI. *De' vescovi*
governatori di Tivoli libri due ;
à la suite de l'*Histoire de*
Tivoli, par François Marzi, Ro-
me, 1656, in-4°. VII. *Gli scrittori*
di Tivoli parte prima, ibid. 1667, in-
4°. La seconde partie est restée
incomplète : c'est la Bibliographie des
écrivains de la côte de Gènes ; Tira-
polli dit qu'elle aurait besoin d'être
corrigée soigneusement. VIII. *Memoria*
de' vescovi di Tivoli memorabili, Rome, 1675,
in-12 ; Naples, 1683,
in-12. — W—s.

GIUSTINIANI (MARC-ANTOINE),
général vénitien, succéda, en 1684, à
M. de Vintimille, à l'époque où l'ambition
de l'empereur Léopold, Cara Mustapha, renou-
vella la guerre avec les Turcs inévi-
tablement. Les Vénitiens, pour la soutenir,
firent une alliance avec l'empereur
Leopold I, et J. Sobieski, roi
de Pologne, qui venait de battre les
Turcs devant Vienne. Cette guerre fut
terminée par la conquête de la Morée ;
la Morée en appartient moins au
gouvernement duquel
il s'agit, qu'à François Mo-
narche, commandant des troupes véni-
tiennes. Le sénat reconnaissant le
général pour successeur de Giustinia-
ni, le fit en 1688. S. S—1.

GIUSTINIANI (JEAN-ANTOINE DE MESSINE),
marquis de Messine, tom. III, pag. 105.

GIUSTINIANI (EUSTACHE), théolo-
gien, XVIII^e siècle, né en Russie, et
venu aux sociniens de Pologne,
fut en société avec Stenius et
Gottschald, le nouveau Testament de
M. de Meuschen fut paru à Franfort sur
le Rhin en 1626, selon Sandius, une
traduction en grec de l'*imitation de*

GJO

Jésus-Christ. On a aussi de lui quel-
ques ouvrages en langue polonoise.
— A. —

GJOERANSON (JEAN), savant
Suédois du XVIII^e siècle, entra jeune
dans la carrière ecclésiastique, et par-
vint à une place d'archidiacre ; mais
il s'est fait connaître principalement
par ses travaux sur les antiquités du
Nord. Ayant eu occasion d'examiner
le fameux manuscrit de l'Edda, qui se
trouve à la bibliothèque d'Upsal,
il entreprit de donner une nouvelle édi-
tion de cette production remarquable
et il n'en publia cependant qu'une partie
et on lui a reproché de n'avoir pas re-
produit le manuscrit assez fidèlement.
Son édition n'a donc pas rendu inu-
tile celle qu'avait donnée le savant do-
cteur Resenius, d'après un autre ma-
nuscrit que l'on regarde comme plus
moderne. Gjoeranson a publié de plus
Katlinga, ou *De la littérature et de*
la religion des Goths en Suède
Stockholm, 1747, in-fol., fig. ; et
Bautil, ou *Inscriptions runiques sur*
pierres suédoises, de l'an du monde
2,000 à l'an de J.C. 1000, Stockholm
1750, in-4°, recueil le plus considé-
rable de ces monuments du Nord
dont la haute antiquité n'est cependant
pas généralement reconnue. C—A.

GJOERWELL (CHARLES-CRISTOPHE), savant Suédois, naquit le
1^{er} février 1731, dans la province de
Scanie. Il commença ses études à l'univer-
sité de Lund, et les acheva à celle de
Greifswald. En 1750 il fit un voyage
en Danemark, en Allemagne et en
France. Placé à son retour dans le
département de la chancellerie
royale, il y obtint le rang d'assesseur ;
après avoir travaillé quelque temps à
la bibliothèque royale, il reçut le titre
de bibliothécaire du roi. On peut regarder
Gjoerwell comme le fondateur des jour-
naux littéraires en Suède ; les feuille-

diques publiées auparavant par us, n'étant que des nomenclatures, avec des notices de peu d'étendue. Le *Mercur* de Gjoerwell eut un succès; il commença à paraître en 1755, et fut suivi de quelques autres recueils périodiques du même auteur, qui s'était associé plusieurs hommes de lettres, et en particulier M. Bioerkegzen, attaché à la bibliothèque du roi. A la naissance du prince royal, depuis Gustave IV, Gjoerwell fonda à Stockholm une société d'éducation, qui publia des livres instructifs. Ami intime du célèbre voyageur Bjoernstahl, il fut l'éditeur de ses Voyages. Il donna aussi les premiers volumes de la *Bibliothèque historique de la Suède*, de Warmholz; ouvrage important, qui continue à paraître, et qui est en partie en manuscrit. On lui doit en outre des traductions de plusieurs ouvrages français et allemands. Il était membre de quelques sociétés littéraires de son pays; et il entretenait pendant sa longue carrière une correspondance suivie avec Büsching, Schlozer, et autres savants étrangers auxquels il adressait des mémoires sur la géographie et l'histoire de Suède. Il possédait des manuscrits précieux sur l'administration et les révolutions politiques des pays du Nord. Gjoerwell mourut le 26 août 1811. Le célèbre sculpteur Sergel a fait son buste, qui est regardé comme un des meilleurs et par un artiste, mort lui-même depuis

G — AU.

LABER (1) (RAOUL), historien du 17^e siècle, était né en Bourgogne; du moins l'opinion des auteurs de l'histoire littéraire de France, qui font cette conjecture de fortes raisons. Sa jeunesse fut très

Laber signifie chauve, qui n'a pas de cheveux de poil.

dissipée. Un de ses oncles eut arrêté ses désordres, en le faisant admettre dans un couvent à l'âge de douze ans; mais sa conduite resta la même, et il se vit obligé de changer de maisons plusieurs fois pour éviter de justes châtimens. Guillaume, abbé de St.-Benigne de Dijon, ayant démêlé ses heureuses dispositions pour les lettres, le choisit pour le compagnon de ses voyages, et l'emmena avec lui à Suze en Italie. Glaber fit preuve dans cette ville de sagacité et de courage en démasquant un fourbe qui abusait le peuple par de fausses reliques. Mais il était d'un caractère trop indocile pour goûter les conseils de l'abbé Guillaume. Il le quitta furtivement, et se retira à St.-Germain d'Auxerre, d'où il passa ensuite dans différents autres monastères. Il mourut à Cluni vers 1050, après avoir déploré ses égarements. Son principal ouvrage est une *Chronique* qu'il avait entreprise pour plaire à l'abbé Guillaume, et qu'il termina à la prière de S. Odilon, abbé de Cluni, à qui elle est dédiée. Elle est divisée en cinq livres, et s'étend depuis l'an 900 (où finit celle de Bède) jusqu'à 1046. Cet ouvrage offre l'assemblage choquant de tous les défauts du siècle où il a été composé; mais on n'en doit pas moins le regarder comme un des monuments les plus précieux de notre ancienne histoire. « C'est là, » dit Lacurne Ste.-Palaye, qu'on » voit charger pour ainsi dire toute » la face de notre gouvernement; que » l'on voit l'origine de plusieurs ma- » sons qui, tirées d'un état médiocre, » quelquefois même de l'état le plus » abject, s'élevèrent à l'ombre de » l'autorité de Hugues Capet, ou- » blièrent depuis ce qu'elles lui de- » vaient, osèrent se révolter contre » lui, et établirent plusieurs des

On a encore de Glaber une vie du bienheureux Guillaume, abbé de St.-Benigne, sous ce titre: *Wilhelmi abbatis gestorum liber*; elle a été insérée dans l'*Histoire de l'abbaye de Réomé* ou Moustiers St.-Jean, par Pierre Rouvière, Paris, 1637, in-4°, dans les *Acta Sanctorum* de Bollandus au 1^{er}. janvier, et dans les *Actes des Saints de l'ordre de S. Benoît*, par Mabillon, tom. VIII. On peut consulter le *Mémoire concernant la Vie et les ouvrages de Glaber*, par Lacurne Ste.-Palaye, dans le Recueil de l'académie des inscriptions. tom. VIII (copié par Niecron, tom. XXVIII), et la Vie de Glaber dans l'*Histoire littéraire de France*, tom. VII. W—s.

GLABRIO. Voy. ACILIUS.

GLACAN (NEIL O'), plus connu sous le nom de *Nellanus Glacanus*, savant médecin, né dans le comté de Donegall en Irlande, était fixé à Toulouse avec le titre de premier professeur en médecine, lorsque la peste désola cette grande ville au commencement du XVII^e. siècle. Il y jouit

de hantent les igoorants présomptueux qu'il parait avoir fréquemment trouvés sur ses pas. II. *Cursus medicus, libris tredecim propositus*, Bologne, 1655, in-4°. Ce dernier ouvrage a vieilli par suite des progrès des sciences, et sera totalement oublié, tandis que quelques pages, quelques lignes du premier, attacheront le nom de Glacan à l'histoire de la peste. D—G—s.

GLADBACH (JEAN-ADOLPHE), médecin allemand, né en 1716 à Francfort sur le Mein, fit ses études dans cette ville, ainsi que dans celles de Hanovre, Halle et Helmstadt. C'est dans cette dernière qu'il obtint le doctorat, en 1738. Le prince de Anhalt-Zerbst le nomma son conseiller, médecin de sa cour et de la province. Il exerça ces fonctions jusqu'à sa mort, arrivée en 1785. Soit par modestie, soit qu'il manquât réellement d'un génie créateur, Gladbach n'a composé aucun ouvrage original; mais il a traduit en allemand plusieurs bons livres français: I. *Le Mémoire de Denis Barberet, sur les maladies épidémiques des bestiaux*, couronné, en 1765, par la société d'agriculture de Paris, avec les notes de Bourgelat, Wittemberg et Zerbst, 1770, in-8°. II. *Les Éléments de l'art vétérinaire*, de Bourgelat, Dantzig, 1772, in-8°. Le traducteur publia l'année suivante, à Zerbst, un supplément, contenant l'anatomie du cheval. III. *Les Expériences et observations sur la cause de la mort des noyés*, et des phénomènes qu'elle présente, faites publiquement à l'école vétérinaire de Lyon, par Champcaux et Faissolle, Dantzig, 1772, in-8°. IV. *Les Expériences sur la bonification de tous les vins* par Maupiu, Zerbst, 1775, in-8°. V. *Le Mémoire de l'abbé Rozier, sur la meilleure manière de faire et de gouverner les vins de Provence*,

couronné, en 1770, par l'académie de Marseille, Zerbst, 1775, in-8°. VI. *Le Traité des affections vaporeuses des deux sexes*, par le docteur Poutine, Breslau et Leipzig, 1775 in-8°. Gladbach a publié un supplément à la Table latine raisonnée de Commentaires de Van Swieten. Ses deux dissertations inaugurales méritent à peine d'être citées: la première, *De mumiis in praxi medica non facili adhibendis*, 1755; la seconde, *De herniis incarceratis sæpè non lethalius*. — GLADBACH (George-Jacques), médecin allemand comme le précédent, naquit également à Francfort, en 1756, et fut reçu docteur en 1759 à l'université de Iéna, après avoir soutenu une dissertation sur *le squirre*. Nommé conseiller, et médecin de sa ville natale, il devint, en 1785, archiâtre du comte impérial de Schoenburg, et mourut le 13 septembre 1791. Ses écrits sont en petit nombre peu volumineux, et présentent un faible intérêt. I. *Commentatio de morbis à vestitu contra frigus insufficiente*, Francfort. II. *Disquisitio medicamentorum absorbentium febribus acutis præstantia*, Francfort, 1761, in-4°. III. *Descriptio et figures de papillons*, 4 cahiers Francfort, 1777, in-4°. (en allemand.) IV. *Catalogue des noms des prix des papillons, sphinx, papillons, ainsi que d'autres insectes tels que les coléoptères aquatiques et terrestres, les sauterelles, les grillons, les frelons, bourdons, guêpes, mouches, cousins, etc.* Francfort, 1778, in-8°. écrit en allemand comme celui qui précède. Cet ouvrage est pareillement rangé dans la classe des productions les plus médiocres; mais il peut servir à prouver à ce point l'entomologie est cultivée en Allemagne, puisque les insectes y

le commerce susceptible d'un
prix courants. C.

GLAUBERT (ADAM-FRÉDÉRIC), pu-
llemand, naquit à Reichens-
s le Voigtland, le 17 jan-
2. Sa première éducation
négligée, son père, marin-
né, ayant été obligé de
comme simple soldat. Glau-
at entrer au gymnase qu'à
ze ans; et, réduit à l'indi-
gagnait sa vie en chantant
œurs. A l'université de Iéna,
uenta dans la suite, la né-
e vivre du produit de ses
articulières l'empêcha aussi
quer avec assiduité à ses
ependant, à viugt-un ans il
a déjà à publier des écrits,
ir été gratuitement, et par
duc de Saxe-Gotha, pro-

712, au grade de maître
ophie. C'est aussi vers cette
qu'il ouvrit un cours sur le
urel. Il accompagna, quel-
es après, deux jeunes gen-
es allemands, à l'université
gue et dans les différentes
l'Allemagne. Au retour de
, il fut reçu docteur en droit
site de Halle, s'établit à Leip-
ntinua ses leçons publiques.

beaucoup de désagréments
ouvrages qu'il publia alors,
pe de la jurisprudence ci-
stoire de Saxe. Néanmoins
de Saxe et d'autres cours
, auxquelles il avait été re-
é par le comte de Seckendorf,
r de Leipzig, l'employèrent
ion de divers mémoires; et
nmé en 1726, archiviste
a cour de Dresde. Il mou-
juillet 1755. Ce juriscou-
res le jugement de Moser,
ocrement instruit dans l'his-
droit public de l'Allema-

gne; mais personne ne le surpassa
dans l'art de susciter des prétentions
et des querelles. De quarante-trois ou-
vrages dont il est auteur, et qui ont
tous été imprimés, à l'exception de
sept qu'il a rédigés par ordre de quel-
ques souverains ou d'autres personnes
de distinction, nous indiquerons seu-
lement les suivants : I. *Diss. Jur*
naturæ de officiorum collisione
Iéna, 1713, in-4°. II. *L'Eclectique*
méditant, communiquant ses obser-
vations philosophiques et philolo-
giques, etc., ouvrage périodique, ibid.
1713-1714, 5 cahiers in-8°. III.
La plus grande partie de l'histoire par-
ticulière de l'Allemagne dans le *Di-*
tionnaire de l'histoire universelle
publié par Fritsch. IV. *Précis de*
l'histoire de la maison électoral
de Saxe, Francfort et Leipzig, 1721
in-8°, avec gravures et pièces justi-
catives, Nuremberg, 1753, in-8°.
Cet ouvrage lui attira beaucoup de dé-
sagréments de la part de la cour de
Dresde. V. *Historia Germaniæ pole-*
mica, ou Précis de l'Histoire polém-
ique de l'Allemagne, etc., Francfort
Leipzig, 1722, in-4°. (en allemand.)
VI. *Défense de cette histoire polém-*
ique contre la critique contenue
dans le 77°. cahier des actes alle-
mands, publiés à Leipzig, 1722, in-
4°. VII. *Theatrum historicum pre-*
tentionum et controversiarum illu-
strium, ou Théâtre historique de
prétentions et des disputes des grands
souverains et autres princes régnant
en Europe, où l'on représente leur
origine, les motifs, les objections
et l'état actuel des prétentions les
plus importantes; précédemment pu-
blié par Christophe Hermann Schrö-
der, continué et augmenté de moitié
Leipzig, 1727, in-folio. J. Roussel-
dans ses *Intérêts présents des pais-*
sances de l'Europe, a traduit et

is presque tout l'ouvrage de y, à l'exception de la partie qui des prétentions ecclésiastiques.

Epistola ad Henricum, jum tem de Bünau, de novo ins-historiam Saxoniae ex sigil-ustrandi, Dresde, 1728, in-4°. *histoire pragmatique de la cou-: de Bohême*, Leipzig, 1729, X. *Anecdotarum S. R. I. iam ac jus publicum illus-um collectio*, Dresde et Leip-734, in-8°. Cette collection de- être composée de cinq volumes; il n'en a été publié qu'un seul. *Histoire complète du droit de- ture*, Leipzig, 1759, in-4°. (en and), accompagnée d'une *Biblio- e du droit de la nature et des*, que l'auteur avait déjà donnée, d'une manière moins complète, sou *Traité du droit naturel*, et 1732. Chr. Fréd. George er publia, en 1740 et 1741, *specimen* d'additions et corn- s à cette Bibliographie, et en- it ensuite sur la même matière ouvrage plus complet, dont la ière partie parut à Göttingue, , in-8°. XII. *Bibliotheca Rinc-*, avec une préface par Glasfey, ig, 1747, in-8°; catalogue im- nt pour les bibliographes. Par- s ouvrages inédits de Glasfey, listingue: *Deductio juris et pro asserenda superioritate oriali regiae majestatis Sardi- quâ ducis Montisferratensis ca et castra Millesimi, Crucis e, Alteris, Mallarum, Cay- ochæ vignalis, Deghi, etc. alia- euda Langharum, contra Dn. ic. Dom. comitem Millesimi et tos Carellenses, aliosque Lan- um vasallos, litis hujus socios; us regiae majestati Sardiniae archionatum Novelli et Mon-*

fortis competens vindicatum, lu- jusque investitura diutius non de- neganda; et enfin Responiones ad quæstiones novem. Glasfey avait com- posé ce dernier ouvrage d'après les ordres qu'il avait reçus du ministre du roi de Sardaigne. B—H—D.

GLANDORP (JEAN), savant lit- térateur, né à Munster au commen- cement du xvi^e. siècle, étudia à l'a- cadémie de Wittenberg, sous le cé- lèbre Mélauchthon, et acquit sous cet habile maître une connaissance très étendue des langues anciennes. Il s'ap- pliqua ensuite à la théologie; et ayant été admis au saint ministère, il argu- menta publiquement, en 1533, contre les anabaptistes, avec beaucoup de succès. Nommé recteur du gymnase d'Hanovre, il fut obligé de se dé- mettre de cet emploi, en 1555, par les intrigues des professeurs, et se re- tira à Goslar, où il fut suivi par le plus grand nombre de ses élèves. Les magistrats de cette ville lui offri- rent la direction de l'école publique; et il commençait enfin à jouir de quel- que tranquillité, lorsque de nouvelles traverses vinrent troubler sa vie. La mauvaise conduite de son épouse l'avait déterminé à se séparer d'elle; le pasteur voulut le contraindre à la reprendre, et Glandorp préféra renoncer à sa place plutôt que de vivre avec une femme qui le désho- norait. Accueilli à Marbourg, il y obtint la chaire d'histoire en 1560, et mourut le 22 février 1564 (1). On a de lui: I. *Sylva carminum elegiacorum in enarrationem Commentariorum C. Julii Caesaris de bello gallico et civili*, 1551. II. *Disticha sacra et moralia*, Magdebourg, 1559. III. *Descriptio gentis Antoniae inter Ro-*

(1) König, *Bibl. vet. et nova*, dit qu'il mourut à Erfurt en 1563; Saxius croit qu'il vivait encore en 1578.

César, Leipzig, 1574 ; et sur les
Épîtres familières de Cicéron, Bâle,
1580, publiées également par Rein-
neccius. On trouve plusieurs pièces de
Glandorp dans les *Delitiæ poëtar.*
Germanor., tome III. — Eberhard-
Théophile GLANDORP OU GLANDORF,
autre philologue allemand, quatrième
bibliothécaire à l'université de Göt-
tingue, et depuis 1780 co-recteur du
gymnase d'Anspach, né en 1750 à
Wimpfen en Souabe, mort le 2 no-
vembre 1794, a donné une édition
des vers dorés de Pythagore, enrichie
de notes et de variantes, sous ce
titre : *Sententiosa vetustissimorum*
gnomicorum quorundam poëtarum
opera, Leipzig, 1776, in-8°. On a
aussi de lui, tant en latin qu'en alle-
mand, plusieurs Dissertations ou
Opuscules académiques ; nous indi-
querons les suivants : I. *Comparationem*
recentiorum poëtarum, præ-
sertim anglorum, cum antiquis, do-
mi à pueris instituendam, scholas-
ticum esse exercitium admodum pro-
babile, Anspach, 1781, in-4°. II.
Utiamque verba, quæ ratione sint

doute relatif, excite au lieu de la raison, par une sage défiance, à un plus sévère examen n'est qu'une arme ; le second est un insensé et d'épreuve. Ce que Glanville voulut par ce système, en toute moyenne entre le qui affirme tout aveugrisme qui nie tout et aussi aveugle. Deux furent alors en Angleterre ; un nom de la philosophie et l'athéisme ; l'autre abuse la religion pour justification : Glanville déplore également ; il sentit que elle-même invoquait une vaillance à la préparer plutôt lui-même : c'est sous ce que ses écrits doivent être jugés. Les deux principaux en anglais, sont, *ité du dogmatisme, ou vice dans nos opinions, feste dans un traité sur l'incertitude de l'existence et de leurs principes réflexions sur le monde, et une apologie de la science*, 1661, in-8° ; l'autre, *scientifica*, ou *l'ignorance, chemin de la science, vanité du dogmatisme*, réponse à Thomas Als, 1667, in-4°. Le dernier écrit lui valut être reçu membre de l'Académie de Londres. Mouton paraissent lui avoir été ; et il a beaucoup écrit et à l'autre : il parcourt les objets des connaissances, et s'attache à montrer, l'absence d'eux, la faiblesse

et l'impuissance de la raison. La doctrine péripatéticienne, et les systèmes de Descartes qu'il paraît spécialement avoir en vue de combattre, lui fournissent eux-mêmes des armes : il essaya de trouver aussi dans les rapides progrès que la physique avait obtenus à cette époque, des motifs pour mieux faire sentir notre ignorance dans l'étude de la nature. Hobbes est l'objet fréquent de ses critiques. En général, il cherche à prévenir l'abus des spéculations rationnelles ; et c'est dans les écarts auxquels elles ont conduit, qu'il prend les considérations propres à inspirer cette défiance. Ses vues sur la source des erreurs humaines sont présentées avec beaucoup de netteté et de méthode, souvent d'une manière neuve. La manière dont il traite la grande question de la causalité est d'autant plus remarquable, qu'elle semble avoir ouvert la route à Hume, dans une recherche qui a produit de nos jours une des plus grandes révolutions que la philosophie ait éprouvées. Suivant lui, nous savons seulement que les choses se rencontrent et se suivent, mais non qu'elles s'engendrent ; nous voyons leur rapport de coïncidence, mais non le nœud qui les unit : ainsi la relation de l'effet à sa cause est pour nous un fait, et non une loi véritable. Glanville compare le dogmatisme à une prison étroite dans laquelle l'esprit humain est enfermé, et hors de l'enceinte de laquelle ses regards ne peuvent s'étendre : « Fruit de l'ignorance et de l'orgueil, le dogmatisme est le père des erreurs ; le scepticisme est apparu à lui servir de remède, non par des négations aussi arbitraires, mais en pesant avec impartialité les preuves. » On comprend qu'à l'époque surtout où il écrivit, Glanville dut être pris par un grand nombre de lec-

étaient dans sa véritable carrière.
Chose singulière et qui n'est cependant pas sans exemple! cet écrivain, qui avait non-seulement montré mais exagéré la faiblesse de la raison humaine, lui paya lui-même un étrange tribut; et, après avoir combattu le dogmatisme scientifique, non seulement il céda lui-même à des superstitions vulgaires, mais il entreprit de les accréditer dans ses *Considérations philosophiques touchant l'existence des sorciers et de la sorcellerie*, publiées en 1666, in-4°. L'aventure d'un prétendu tambour qu'on entendait, disait-on, toutes les nuits dans la maison d'un habitant du comté de Wilt, aventure qui fit beaucoup de bruit en 1663, et qu'on suppose avoir fourni à Addison l'idée de la comédie du *Tambour*, semble avoir donné occasion à cet ouvrage. On pourrait croire qu'il ne fut qu'un simple jeu de la part de Glanvill, et que notre philosophe avait seulement pour but de tourner en ridicule la crédulité de ses compatriotes. Mais cet écrit donna lieu à une controverse qui ne finit qu'avec la vie de Glanvill. Il laissa à sa mort

dressées à sa maîtresse, 1 de *Lucinde*. X—s.
 ANUS (HENRI-LORITI), du lieu de sa naissance), et qui contribuèrent le plus tant des lettres au XVI^e. vit dans le canton de Glaris était un homme d'un savoir ; théologie, philosophie, , histoire, chronologie, es, astronomie, toutes ces ient de son ressort, et il s une seule sur laquelle il des ouvrages remarquables ps où ils ont été composés : utre un critique assez judi- imait les arts, surtout la : il faisait des vers latins qui : goûtés. Il enseignait les es à Bâle en 1515, et ne chaire de philosophie à valles (1) jusqu'en 1529 : ulant prendre aucune part s religieux qui éclatèrent te ville, il se retira à Fri- Brigau, où il ouvrit une ire et de littérature. Sa ré- itira un grand nombre d'é- répandirent ensuite le goût dans toute l'Allemagne. r Maximilien I^{er}. décerna us le laurier poétique en ui fit présent d'un anneau mpense d'une pièce de vers hantée devant ce prince en ;nant des instruments. L'hu- et érudit était fort enjouée, de lui quelques bons mots : triste avec l'âge. Il passa

recommandation d'Érasme, il obtint doc de professeur de belles-lettres al de France, et l'occupa pendant triennium sibi habit et stipendio re- Matcbior Adam, pag. 237. Il s'y lia int avec le Fèvre d'Étaples et avec us lesquels il se fortifia encore dans e de l'hébreu et du grec. Goujet n'a détails, et a cru mal à propos que n'avait pas été accepté. (*Mém. sur cal*, I, 61, édit. in-12.)

ses dernières années dans une re- traite absolue, et mourut à Fribourg, le 28 mai 1563, à 75 ans. Erasme, son ami, fait l'éloge de Glareanus dans plusieurs de ses lettres, et loue ses mœurs et sa sobriété non moins que l'étendue de ses connaissances. Il paraît que cette amitié se refroidit dans la suite; ce qu'on attribue à un peu de jalousie de la part d'Érasme, qui voyait avec peine que Glareanus le raillait quelquefois un peu trop vivement sur son système de prononciation de la langue grecque, et passait pour être plus profond que lui, sur l'histoire et les antiquités. Quoi qu'il en soit, on observa qu'Érasme, dans son testament, ayant donné des témoignages de son affection à tous ceux de ses amis qui se trouvaient à Bâle ou dans les environs, n'y oublia que Glareanus. Il est vrai que cette omission fut réparée par son héritier (Bonif. Amerbach), qui fit présent à ce dernier d'un beau vase d'argent qui avait appartenu à Erasme. Vossius et Juste Lipse ont aussi rendu justice au zèle de Glareanus pour les bonnes études. On a de lui des notes sur Horace, sur les *Métamorphoses* d'Ovide, sur Lucain, sur le livre de Cicéron *De la vieillesse*, sur les fragments de l'*Histoire romaine* de Salluste, sur Valère Maxime, Suétone, Eutrope, les commentaires de César, les histoires de Tite-Live, de Denis d'Halicarnasse, etc. Ses remarques sur Tite-Live furent critiquées par Sigonius. Glaréanus lui répondit par une lettre adressée à Jean Hervagius, et imprimée à Padoue en 1557. Parmi ses autres ouvrages on se contentera de citer : 1. *De Geographia liber*, Bâle, 1527, in-4^o, réimprimé plusieurs fois in-8^o. et in-fol., dans le XVI^e. siècle. Il traite, dans l'introduction, de l'état de la géogra-

fred Barbarin mit cet ouvrage en musique, sous ce titre : *Quinque vocibus cantiones elegantissimæ in gratiam et laudem tredecim urbium Helvetiæ*, Bâle, 1558, in-8. de 102 pag. La pièce sur l'alliance des cantons Suisses valut de leur part, à l'auteur, un présent de dix écus d'or. III. *Panegyricus ad Maximilianum imperatorem*, dans les *Scriptor. rerum Germanic.* de Freher, tom. II. IV. *Annotationes in Tacitum de moribus Germanor. et populis Germaniæ*, Bâle, 1574, et dans le 1^{er}. vol. du *Schardius redivivus*. V. *Judicium in P. Terentii carmina per omnes comædias*, Lyon, 1540, in-8°. VI. *Isagoge in musicam*, Bâle, 1516. VII. *Dodecuchordon*, Bâle, 1547, in-fol. de 400 pag.; ouvrage curieux en ce qu'il fait connaître l'état de la musique pratique au commencement du xvi^e. siècle. L'auteur établit les douze tons du chant ecclésiastique, et donne sur chacun, d'après les chefs-d'œuvre des meilleurs maîtres du temps, un choix de pièces à 2, 3, 4, ou 5 parties, etc. VIII. *De arte musica*, Bâle

JEAN-HENRI), naquit à et y mourut en 1675. devint, fit un long séjour, et occupa, depuis ces charges à l'université natale, où il fut professeur en grec, en botanique, et enfin recteur. Outre plusieurs dissertations données, il a célébré deux imprimés en 1661, et Jérôme Bauhin. En Bâle, in-8°, son *Traité* Il a aussi publié un *matisme*. U—1.

JEAN-FRÉDÉRIC), physicien, né à Wasungen d'Henneberg en Franconie le 17 septembre 1707, était fils de la haute justice (1). Il a dès ses jeunes ans, une vocation à l'étude de la médecine. Après son retour à Harderwyk, le duc de Saxe, il exerça la profession, d'abord à Wasungen, puis à Suhla dans le duché de Meiningen, et fut nommé, en 1781, par le duc de Saxe, conseiller aux mines, le 7 décembre 1789, rempli, jusqu'aux derniers de sa vie, avec un zèle, les devoirs de son poste possédait des connaissances, non-seulement en médecine, mais aussi en physique et en sciences économiques. Un jour, en 1753, réduisit en poudre le duc de Suhla qu'il habitait, et s'occupait, pendant plusieurs années, de la recherche des moyens de garantir les maisons et

de sauver les meubles de ce danger. Il en indiqua deux, et leur efficacité fut démontrée par des expériences. Le premier, qui sert à préserver de l'incendie, consiste dans une espèce d'enduit composé de terre glaise, d'argile, de farine de seigle, et d'un sable très fin, dont on couvre toute la charpente de la maison. Le second, destiné à éteindre les incendies, consiste dans l'emploi de la lessive des cendres de bois : mais, malgré les résultats avantageux des expériences et la simplicité du moyen, le public n'a pas encore tiré grand parti de ces découvertes. Glaser a publié neuf ouvrages sur cet objet. Nous indiquerons seulement les suivants : I. *Mémoire sur la manière de préparer les bois de construction pour pouvoir résister aux incendies*, Dresde et Leipzig, 1762, in-8°. II. *Mémoire sur le perfectionnement des établissements de secours contre les incendies dans les petites villes et villages*, ibid., 1775, in-8°. Ces deux mémoires ont valu des prix à leur auteur. III. *Une dissertation sur les chenilles qui dévastent les arbres fruitiers, et sur les moyens de les détruire*, Francfort et Leipzig, 1774, in-8°; ibid., 1780, in-8°, avec gravures. B—N—D.

GLASS (SALOMON), l'un des plus célèbres théologiens protestants du XVIII^e siècle, naquit à Sandershausen en 1593. Après avoir terminé ses études, il fut chargé d'enseigner la théologie à l'université de Léna, et s'acquitta de cet emploi avec beaucoup de distinction ; il fut ensuite nommé surintendant des églises et des écoles du duché de Saxe-Gotha, et mourut dans l'exercice de cette place, à Gotha, le 27 juillet 1656, à l'âge de 63 ans, Michel Walter prononça son oraison funèbre. De tous les ouvrages de Glass, celui qui a le plus contribué à sa ré-

sur de la justice, en Allemagne, communément la médecine, et ses consultations et leurs remèdes, ainsi recherchés par le peuple qu'on ne, surtout dans les petites villes.

deux premiers contiennent des observations générales sur le style et le sens des Écritures; les deux suivants renferment la grammaire, et le cinquième la rhétorique sacrée. L'édition de 1705, qu'on doit à Jean-Godefroi Olearius, contient, en outre, la logique sacrée, ou plutôt, les fragments que Glass avait laissés de cet ouvrage, qui aurait complété le cours d'études d'un théologien. Il parut une seconde édition de cette logique, la même année, à Iéna, in-4°. Glass n'avait que trente ans, lorsqu'il publia les premières parties de ce grand ouvrage, qui lui assure un rang distingué parmi les critiques, mais où l'on regrette de trouver des déclamations contre les catholiques, fort étrangères à son sujet. On citera encore de lui : I. *Institutiones grammaticæ ebrææ*, Iéna, 1623, in-4°. II. *Loci theologici*, Gotha, 1661, in-8°. III. *Exegesis evangeliorum et epistolarum*, Nuremberg, 1664, 2 vol. in-fol. IV. *Christologia Mosaïca et Davidica; Onomatologia Messiaë prophetica*. La meilleure édition de ces deux ouvrages est celle qu'eu a

me magistrat. On a de lui, sermons imprimés séparément, *Discours de leçons sur les fêtes*, 1797, in-8°. II. *Explication et pratique des commandements*, in-8°. III. *Adresse d'une qualité à ses enfants, au période d'une maladie de*, ouvrage indiqué comme français, 1777, 1779, 2. Ce théologien est mort à le 27 avril 1812, à 79 ans. 5. GLASSE (George-Henri), Hanwell, dans le comté de , chapelain du duc de Cambridge lord Sefton, mort le 5o 809, à l'âge de 50 ans, beaucoup d'esprit et d'érudition, imagination brillante. Possède une fortune considérable, pour le luxe, et pour les et la table, le plongea dans erras qui, joints à d'autres paraissent avoir abrégé sa vie. Il est auteur de plusieurs ouvrages : traduction en vers grecs, de l' *Épique de Caractacus*, par M. de . II. Une autre du *Samson*, de Milton, accompagnée d'une traduction latine, 1788. III. *Considérations sur l'Histoire sainte*, en langage moderne, d'après les principes de l'évêque Hall, 1793, 8°. X—s
 GNY (GABRIEL DE), né à le 10 octobre 1690, succéda à son père, dans la place de général en la cour des monnaies de Lyon, et y est mort le 1755. Ses harangues au public recueillies sous le titre de : *posthumes de Monsieur de Lyon*, 1757, petit in-8°. Ses ouvrages sont au nombre de sept; ses traductions académiques sont au

nombre de onze, parmi lesquelles on remarque les suivantes : *Sur la bibliothèque d'Alexandrie*; — *Vie de P. Rutilius Rufus*; — *Sur la vie d'Héraclite*; — *Sur l'origine des communes* (qu'il trouve dans les villes municipales des Romains, et dont Louis-le-Gros ne fut que le restaurateur); — *Sur les auteurs qui ont écrit sur la guerre de Troie*; — *Sur l'usage des dictionnaires, et sur les grammairiens*. A. B—T.

GLAUBER (JEAN-RODOLPHE), chimiste allemand, né au commencement du xvi^e. siècle, est un des hommes qui se sont occupés du grand-œuvre avec le plus d'ardeur. Plein d'amour et d'enthousiasme pour le merveilleux, il s'abandonna sans réserve aux idées extravagantes qui régnaient de son temps en chimie. Ses longs et pénibles travaux, poursuivis avec une persévérance infatigable et un courage digne d'un plus noble objet, furent presque toujours dirigés vers la recherche de la panacée, de la pierre philosophale et autres chimères dont les alchimistes se berçaient l'imagination. Infatué de la doctrine des adeptes, il passa en quelque sorte sa vie sur les matras et sur les fourneaux; et ce n'est pas sans raison qu'il fut regardé comme un second Paracelse. Non moins présomptueux que son modèle, il se vantait de la découverte de plusieurs secrets merveilleux. Soit qu'il fût véritablement convaincu de la réalité de ses inventions, soit qu'à l'exemple des charlatans de toutes les classes, il se proposât de faire son profit de l'ignorance et de l'aveugle crédulité des hommes; il eut l'art de séduire beaucoup de monde par des promesses aussi vaines qu'exagérées. On lui reproche même d'avoir fait un vil trafic de ses prétendus secrets, qu'il vendait quelquefois, un prix excessif, à plu-

rs personnes différentes; ce qui l'empêchait pas de les publier encore sous son nom, pour augmenter sa réputation. Dépourvu de l'instruction et de la force d'esprit nécessaires pour tirer de justes conséquences des nombreuses expériences auxquelles il s'occupait avec assez d'habileté, Glauber n'est parvenu qu'à un rang subalterne parmi les chimistes. Toutefois il a découvert plusieurs faits importants, qui ont puissamment contribué à mieux faire connaître certains métaux, et qui ont exercé, par la suite, une influence marquée sur les progrès ultérieurs de la chimie et de la matière médicale. C'est ainsi qu'en examinant le résidu de la décomposition du sel marin, par l'acide sulfurique, ce laborieux chimiste découvrit le sulfate de soude (l'admirable de Glauber), auquel son nom est irrévocablement attaché. On lui a écrit sur les bains à sec et sur les fumigations sulfureuses, pour lesquels, sous certains rapports, le fait qu'il est l'inventeur des bains de vapeurs par encasement, dont on a récemment présenté la découverte comme nouvelle. Il est également l'inventeur de plusieurs médicaments chimiques, dont l'usage s'est conservé dans la plupart des pharmacopées. On lui doit encore un grand nombre d'ouvrages dont on peut voir la liste à l'article (au nombre de trente-deux) dans le curieux article que lui a consacré Adelung, au tome iv de son *Histoire de la folie humaine*, et dont le recueil a été imprimé en plusieurs volumes in-8°, et en deux volumes in-4°, Francfort, 1658, 1659, et traduit en anglais par Paek, Londres, 1689, in-fol.; nous indiquerons seulement les principaux. I. *La Prospective de la Germanie* (*Deutschlands Volfahrt*), Amsterdam, 1656, in-

8°; souvent réimprimé. La première partie de ce mince opuscule traite de l'art de tirer, du vin, du blé, une sorte d'extrait susceptible de conserver long-temps, d'être transporté, à peu de frais, à de grandes distances, et de former avec de l'eau et à volonté, du vin, du pain, etc. La deuxième partie traite des métaux. II. *Furni novi philosophici, ou Description d'une nouvelle manière de distiller*, etc., Amsterdam, 1648, in-8°, fig.; traduit en français par Duteil, Paris, 1659, in-8°. C'est un ouvrage de pure alchimie, dans lequel l'auteur se complait à donner de nombreux préceptes, pour opérer la mutation des métaux, et pour extraire les minéraux, les végétaux et animaux en médicaments solides. III. *De medicinâ universali sicut auro potabili vero*, Amsterdam, 1658. « Un grand volume, dit-on, Glauber dans son enthousiasme suffirait pas pour faire connaître toutes les vertus de ce puissant dicament. » Toutefois cet ouvrage en donne un assez bel échantillon. IV. *Miraculum mundi*, in-8°. Amsterdam, 1653. Ce grand ouvrage se réduit à la ridicule prétention de dévoiler les phénomènes de la nature et à quelques procédés, soit réels, soit illusoire, pour retirer de toutes les substances minérales végétales et animales. V. *Pharmacopœia spagyrica*, in-8°, Amsterdam, 1653. L'auteur y indique les moyens particuliers, selon lui, d'extraire des médicaments de tous les corps des trois règnes de la nature. VI. *De tartre ex vini facibus*, in-8°, 1655. Traité de la traction du tartre de la lie du vin, l'objet de cet opuscule, qui est raisonnable que la plupart des ouvrages de l'auteur, a été traduit en latin. VII. *Dissertatio medica*

et catholica magni naturæ realismi, sterii, in-8°, Franc-556. Dévoiler les mystères secrets de la nature, exposer d jour les phénomènes du telles sont les modestes préde l'auteur, tel est le but de age, où l'on ne trouve rien de ue quelques procédés chimi- r l'extraction du nitre. VIII. *tion des navigateurs*, in-8°, lam, 1657. C'est un moyen de r aux privations auxquelles on sédans les voyages maritimes, d'un extrait qui renferme la limentaire des végétaux, et peut faire à volonté une es- bière en le mêlant avec de X. *Opus minerale*, in - 8°, lam, 1671, divisé en trois . La première traite des moyens er l'or du si. ex, de l'argile, , etc.; la deuxième, de l'ori- de la formation des minéraux; ème, de l'influence des astres, teil l'a aussi traduit en fran- aris, 1674, in - 8°. X. *De ristia.....*, in - 8°, Amster- 608. Cet ouvrage, publié en d, est plein, dit Haller, de s excessives de l'auteur ou de aux, et d'expressions obsc- énigmatiques. Glauber a pu- aucoup d'autres productions ques, qui ne sont ni moins s, ni moins énigmatiques que rédentes, et où l'on trouve t les plus vagues hypothèses conceptions les plus chiméri- la place des faits et de la

Tous ces ouvrages sont en ud; et quoique la plupart aient miers mots du titre en latin, ieu de croire que Glauber ne pas cette langue. C—H—T.

AUBER (JEAN, dit *Polydore*), es bons paysagistes de l'école

hollandaise, naquit à Utrecht en 1646, et mourut à Amsterdam en 1726. Les productions de sa jeunesse avaient beaucoup de ressemblance avec celles de son maître, le célèbre Berghem; mais ayant vu et copié chez un marchand de tableaux, quelques paysages des grands peintres de l'Italie, il conçut le projet d'ajouter des beautés d'un nouveau genre à celles de sa première manière, qui était moins sévère que séduisante. Ce fut dans ce dessein qu'il fit le voyage de Rome, où il séjourna environ deux ans. Il alla ensuite à Padoue, puis à Venise; et il revint enfin se fixer à Amsterdam, rapportant avec lui un grand nombre d'études, d'après lesquelles il a composé ses tableaux les plus estimés. Peu de peintres ont mieux observé la nature, et l'ont su rendre avec plus de vérité. Sa manière de feuilleter est recommandée aux jeunes paysagistes, comme un des meilleurs modèles qu'ils puissent suivre. Sans s'assujétir trop scrupuleusement à cette précision de détails qui nuit à l'effet des grandes masses, il avait le talent de rendre sensibles toutes les variétés de feuilles, de branches et d'écorces qui nous servent à distinguer les différentes espèces d'arbres; et il excellait surtout dans l'art de marquer les distances par la perspective aérienne. L'ordonnance de ses tableaux est à-la-fois sage et pittoresque. Son style est dans le goût héroïque. Quoique Glauber ait souvent réussi à peindre les figures de ses paysages, il lui arrivait plus souvent encore de confier ce soin à d'autres artistes (notamment à G. de Laïresse). Les amateurs conservent précieusement des estampes qu'il avait gravées lui-même, d'après ses propres ouvrages, et qui commencent à devenir rares. Sa famille, allemande d'origine, était presque



dans l'Altis, à Olympie, la statue et le char de bronze que Gelon, tyran de Gela, et ensuite de Syracuse, fit placer dans ce lieu comme un monument de la victoire qu'il remporta à la course des chars dans la 73^e. olympiade. Un autre ouvrage de Glaucias devint célèbre par les événements singuliers qu'il occasionna. C'était la statue de bronze de Théagène de Thase, qui, dès l'âge de neuf ans, avait remporté des couronnes aux jeux olympiques, et qui dans la 75^e. olympiade y vainquit tous ses rivaux. Après sa mort, un de ses ennemis s'approcha la nuit de la statue, et la frappa avec fureur. Elle tomba sur cet insensé, et l'écrasa. Les fils du mort citèrent la statue en justice; et le peuple de Thase, d'après une loi de Dracon, la condamna à être jetée à la mer. Quelque temps après, une famine ayant affligé les Thasiens, ils consultèrent l'oracle de Delphes, qui leur reprocha leur injustice envers la statue de Théagène, et qui leur ordonna de la remettre en place. Des pêcheurs furent assez adroits pour

nouvelle organisation. fut nommé second promoteur, et directeur du lycée. Peu de temps après l'établissement à Pétersbourg, l'enseignement annuel de 2000 rixdalers. Un ordre de ce prince l'obligea à donner des leçons publiques sur la botanique; et Gleditsch fut le premier à proposer un système des leçons nécessaires pour bien servir l'administration. Ses nombreux écrits, ses excellents élèves qu'il a élevés dans son école, attestent le succès de son établissement. Gleditsch mourut le 27 octobre 1786. Ses écrits par une grande clarté; et d'envisager et de traiter tous les points de l'ouvrage un peu diffus. Sur la surprise jusqu'à quel point on a pu aller en économie administrative; sur une longue expérience qu'il a donnée à l'académie, était membre, ont été publiés par la modestie de ce professeur. L'édition: plusieurs de ses ouvrages qu'il avait laissés manuscrits, ont été publiés en 1786. Nous nous contenter un aperçu de ses principes en allemand et en latin: *Plantarum, tam rariorum, quæ in horto botanico Trebnizii coloniarum locis sponte nascuntur*, 1756, in-8°. II. *epicriseos Siegesbecker Systema plantarum methodum botanicam huic usque usque; viro celeberrimo,*

Christiano Wolfio, veritatum restauratori et cujuscunque generis scientiarum promotori, communicata, Berlin, 1740, in-8°. III. *Diss. de methodo botanicâ, dubio et fallaci virtutum in plantis indice*, Francfort-sur-l'Oder, 1742, in-4°. IV. *Lucubrationum de succo subgloboso sessili et molli in Marchia reperiundo*, Berlin, 1744, in-4°. On trouve une traduction allemande de cet écrit, dans le 3^e. volume de ses *Diss. sur la botanique*. V. *Methodus fungorum, exhibens genera, species et varietates, cum caractere, differentia specificâ, synonymis, solo loco et observationibus*, ibid., 1753, avec 6 planches. VI. *Dissertation sur la destruction des sauterelles*, ibid., 1754, in-8°. Une dissertation en latin *De locustis orientalibus*, du même auteur, avec figures, se trouve aussi dans les *Mémoires de l'académie de Berlin*, publiés en 1752. VII. *Instruction sur l'art de formuler en médecine*, ibid., 1757. VIII. *Systema plantarum à staminum situ, secundum classes, ordines et genera cum characteribus essentialibus*, ibid., 1764, in-8°. D'après cette méthode, tout le règne végétal est divisé en huit classes. Les quatre premières comprennent les plantes dont les parties de la fructification sont visibles à l'œil; et les quatre dernières, celles où l'on ne peut les distinguer qu'à l'aide du microscope, telles que les fougères, les mousses, les champignons, etc. L'auteur, à peu d'exceptions près, a suivi dans les familles et les dénominations le système de Linné, en indiquant brièvement les marques distinctives des genres et des espèces. La division des quatre dernières classes est entièrement l'ouvrage de Gleditsch, qui, dans la préface de sa méthode, explique son système. IX.

à été publié qu'un seul volume. XI. *Catalogue alphabétique des plantes médicales les plus communes*, Berlin, 1763, in-8°. XII. *Catalogue des plantes vivaces, exotiques et indigènes*, ibid., 1773, in-8°. Ce catalogue indique dans l'ordre alphabétique onze cent trente-quatre plantes vivaces, avec les dénominations de Linné, et en donne une description détaillée. XIII. *Introduction systématique à la science forestière moderne, fondée sur les principes physiques et économiques qui lui sont particuliers*, ibid., 1774 - 1775, 2 vol. in-8°; ibid., 1775, in-8°. Cet ouvrage a beaucoup contribué, en Allemagne, au perfectionnement de cette branche de l'administration publique. XIV. *Histoire complète, théorique et pratique des plantes employées dans la médecine et dans les arts, d'après des principes historiques et philosophiques*, ibid., 1777, in-8°. Il n'en a paru qu'un volume. XV. *Introduction à la science des remèdes simples*, ibid., 1778-1781, 2 vol. in-8°. XVI. *Histoire naturelle des*

s'était précisément l'époque où ganisait le contingent du cercle reuth ; il y accepta une com- a d'enseigne , et se distingua si ans la carrière militaire , qu'il assez rapidement de grade en jusqu'au rang de lieutenant- : en même temps il occupa des : à la cour de Bareuth , et : 1750 , nommé grand-écuyer s voyages , et décoré du cor- e l'Aigle - rouge. En 1741 , t du margrave l'ordre de se en Silésie , auprès de Frédéric ar féliciter ce monarque sur la : de Molwitz , et pour entamer negotiations sur différents objets. n , alors major , profita de cette n pour faire , sous les ordres rince , la campagne de 1741 , ité de volontaire ; il captura nt la bienveillance du souve- e la Prusse , que celui-ci parla rs fois de lui d'une manière vorable dans sa correspondan- : le margrave son beau - frère. 48 , il hérita de biens considé- provenant de son grand-père el , qui lui imposait pour clause ession l'adoption de son nom ille *Russworm*. Les faveurs de , dont il fut comblé , n'avaient ant pas de charmes assez puis- our l'y retenir ; il demanda sa ion en 1756 , et l'obtint avec nsion. Trois ans après , son sou- lui conféra le titre de conseiller Jusqu'à cette époque , Gleichen , ment occupé de la vie de cour- n'avait pas songé à se livrer aux s ; mais son séjour dans ses lui en donna l'occasion. La lec- es *Amusements des yeux et de t à l'aide du microscope , par müller* , qui tombèrent entre ses , lui inspira le goût de l'histoire lle. Il se procura le microscope de

Ledermüller ; mais la joie de cette acquisition fut de courte durée : voyant qu'on ne pouvait pas s'en servir pour les corps opaques , il fabriqua lui-même , aidé d'un horloger , d'abord un autre microscope universel , et ensuite un microscope solaire. On trouve la description du premier dans ses *Nouvelles du règne végétal* : le microscope solaire est décrit dans l'*Appendix de ses découvertes*. L'observation des animalcules spermatiques et infusoires , et des pistils des plantes , devint son occupation favorite : il acquit une telle habileté dans l'art d'observer , qu'il laissa bientôt derrière lui ceux qui , jusqu'alors , s'étaient occupés d'approfondir cette matière. Pour publier le résultat de ses études , il fallait savoir prendre , et il n'avait jamais dessiné une plante ; mais son zèle pour les sciences lui donna le courage d'apprendre , à un âge déjà avancé , l'art de la peinture. Gleichen s'est occupé aussi de la chimie ; et il avait des vues très vastes et très solides en économie générale. Il est , entre autres , l'inventeur d'une espèce de toile imperméable qu'il fit fabriquer dans ses terres. Ses études , qui le portaient toujours à la contemplation des merveilles de la nature , l'avaient rendu facile à admettre toutes sortes de superstitions : il croyait sérieusement aux prédictions relatives à la fin du monde , même aux spectres , non pas comme revenants , mais comme des êtres extraordinaires que la nature se serait plu à produire. Ce naturaliste , digne au surplus de l'estime que ses contemporains lui ont accordée , travaillait avec un zèle infatigable au progrès des sciences naturelles : il avait placé , au-dessus de la porte de sa bibliothèque , un avertissement aux gens déshabillés , de ne pas troubler son travail. Cette passion pour l'étude lui



géal, ou *Observations microscopiques sur les organes de la fructification des plantes en fleur, et des insectes qui s'y trouvent; avec quelques essais sur le germe, un appendix de différentes observations. et une préface de C. C. Schmiedel*, ibid. 1764, petit in-fol., avec 51 pl. en couleur; ibid., 1790; il a été traduit en français par J. F. Isenflamm, sous ce titre : *Découvertes les plus nouvelles, etc.*, ibid., 1770, trois parties, grand in-fol., et avec un nouveau titre, ibid., 1790. II. *Histoire de la mouche commune*, ibid., 1764, in-4°, avec 4 gravures coloriées; ibid., 1790: la traduction française de cet ouvrage est aussi de J. F. Isenflamm, ibid., 1766, grand in-fol.; et ibid., 1790. III. *Essai d'une histoire des pucerons et de l'aphidivore de l'orme* (c'est une larve de l'*Hemeroch. Perla*), avec une préface par *Delius*, ibid., 1770, in-4°, avec 4 pl. coloriées; ibid., 1787, in-4°. IV. *Découvertes microscopiques sur les plantes, les fleurs, les insectes et autres objets remarquables*, ibid., u

de très bonnes études à Leipzig, il entreprit, vingt ans, son premier Paris. Il accompagna en 1755, le margrave de Bavière, y resta un an, et s'y appliqua à l'étude de l'antiquité et des beaux-arts. Il y retourna chargé de différentes commissions pour le margrave, toute l'Italie depuis 1756 jusqu'en 1758, revint par Avignon, et fut nommé ministre de Bareuth, où la protection de Choiseul, dont il s'était acquis l'amitié à Rome, lui obtint le poste de ministre de Bareuth. Il conserva ce poste que Choiseul jugea nécessaire pour se faire reconnaître son commandement au duc de Saxe, et se rendit alors, en 1759, à la cour de Danemark. En 1759, le roi de Danemark le nomma son envoyé à Madrid: il y résida trois ans, et fut rappelé à Paris en 1762. Après le rappel du comte de Frys. Cette mission était très intéressante et soulevait les plus ardens vœux de la cour, laquelle le baron de Gleichen, était très intéressé à voir réussir. Le roi de Danemark. Les vues antérieures de Catherine II sur le Nord de l'Europe, qui chercha à resserrer les liens de son alliance avec la France. La liberté du commerce et de l'établissement de l'équilibre de l'Europe, la diminution de l'influence du cabinet de Vienne, devenu si impérieux et si dangereux; la protection de la liberté des nations navigables et de leur commerce contre le système de monopoles des Anglais et des Hollandais sur le commerce de l'Inde; la réduction des anciens traités de commerce par suite des traités de

1749 et 53: tels furent les objets principaux de la mission du baron de Gleichen. Il conserva sa mission de Paris sept ans, et reçut, en 1768, l'ordre de Danebrog comme un témoignage de la satisfaction de son maître. Le roi de Danemark vint, dans les derniers mois de la même année, à Paris: il eut tout lieu d'être content du séjour qu'il y fit; et c'est à M. de Gleichen qu'il le confia et l'accompagna partout. Ce fut cependant à cette époque que le comte de Bernstorff prit de l'humeur contre M. de Gleichen, et lui fit perdre son poste: il reconnut ses torts par la suite, et s'occupait de le réparer en lui procurant celui de Naples. La nouvelle mission fut intéressante sous tous les rapports; les relations établies entre les deux cours étaient très agréables: les affaires n'étaient nullement difficiles; elles se réduisaient à protéger le commerce danois, et à lui procurer tout le développement possible. C'est dans cette vue que la cour de Danemark avait proposé, quelques années auparavant, à celle de Naples, un traité de commerce qu'il s'agissait de conclure. Gleichen fut envoyé à Naples en 1770 pour cet objet; il y remplaça le comte d'Ostein, qui, peu de temps après, succéda au comte de Bernstorff dans le ministère. Le nouveau ministre n'eut rien de si pressé que de supprimer entièrement le poste de Naples. Le rescrit du roi qui énonçait cette disposition est du 15 août 1771. Le baron de Gleichen quitta alors la carrière diplomatique; il passa quelques années à voyager, et finit par se fixer à Ratisbonne en 1779. Il avait l'esprit d'analyse et d'observation au plus haut degré, et la tête meublée des meilleurs auteurs anciens et modernes. Ayant vécu avec les personnes les plus instruites et les

putation, est son *Philologiæ sacræ libri duo, quibus S. Scripturæ stylus, litteratura, sensus expanditur*, Iéna 1623. Les éditions en sont très multipliées; on se contentera de citer, comme les meilleures, celles de Leipzig, 1705 et 1713, et celle d'Amsterdam, 1711, in-4°. J.-A. Dathe en a donné une, revue, corrigée, et où les matières sont disposées dans un nouvel ordre, Leipzig, 1776, 2 v. in-8°. (V. DATHE.) L'ouvrage est divisé en cinq livres; les deux premiers contiennent des observations générales sur le style et le sens des Ecritures; les deux suivants renferment la grammaire, et le cinquième la rhétorique sacrée. L'édition de 1705, qu'on doit à Jean-Godefroi Olearius, contient, en outre, la logique sacrée, ou plutôt, les fragments que Glass avait laissés de cet ouvrage, qui aurait complété le cours d'études d'un théologien. Il parut une seconde édition de cette logique, la même année, à Iéna, in-4°. Glass n'avait que trente ans, lorsqu'il publia les premières parties de ce grand ouvrage, qui lui assure un rang distingué parmi les critiques, mais où l'on regrette de trouver des déclamations contre les catholiques, fort étrangères à son sujet. On citera encore de lui : I. *Institutiones grammaticæ ebrææ*, Iéna, 1623, in-4°. II. *Loci theologici*, Gotha, 1661, in-8°. III. *Exegesis evangeliorum et epistolarum*, Nuremberg, 1664, 2 vol. in-fol. IV. *Christologia Mosaiica et Davidica; Onomatologia Messie prophetica*. La meilleure édition de ces deux ouvrages est celle qu'en a donnée Thomas Crenius, Leyde, 1700, in-4°. Ce volume contient encore quelques opuscules du même auteur. V. *Disputationes in Augustanam confessionem*. W—s.

GLASS (JEAN), né, en 1698, à Dundée en Ecosse, était ministre d'une

paroisse voisine de Scotland, lorsqu'il s'avisa de publier un traité où il se proposait que l'établissement civil n'était contraire à l'esprit du christianisme. Il fut déposé, et Glass fut déclaré d'une nouvelle secte appelée *Glassites*, et en Angleterre on le regarda comme un hérétique; mais sa doctrine n'était pas si extrêmement rigide, et il ne fut point persécuté, et n'eut qu'un fort petit nombre de partisans, malgré les efforts qu'on fit pour la justifier, et qui furent publiés à Edimbourg en 1711. Il mourut à Dundée, le 27 Mars 1773, de 75 ans. — GLASS (JEAN) (le précédent), naquit à Dundée, le 27 Mars 1711, et fit d'abord plusieurs voyages aux Indes Occidentales en qualité de chirurgien; mais le peu de succès qu'il eut eut pour sa profession, et il revint ensuite le commandement d'un vaisseau marchand appartenant à Londres, et il s'occupa du commerce du Brésil : mais le peu de succès qu'il eut pour cette contrée en le déterminant à se marier avec une femme et sa fille. Il revint en France, et était en vue de la flotte anglaise lorsque quatre des vaisseaux de son vaisseau formèrent un complot pour le faire périr; mais ils ne jouirent pas longtemps de leur crime; ils furent arrêtés et exécutés en 1765. GLASSE (SAMUEL), un homme de mérite et de talents, fut nommé par lui une *Description de la France avec les mœurs et coutumes de ce pays qui y sont établies*, in-4°.

GLASSE (SAMUEL), anglican, l'un des chapelains du roi, et prébendier de la cathédrale de Londres, se distingua en

omme magistrat. On a de lui, s sermons imprimés séparément. I. *Cours de leçons sur les fêtes des fêtes*, 1797, in-8°. II. *Explication et pratique des commandements*, 301, in-8°. III. *Adresse d'une mère sur la qualité à ses enfants, au commencement d'une maladie de son enfant*, ouvrage indiqué comme français, 1777, 1779, 2 vol. Ce théologien est mort à Paris, le 27 avril 1812, à 79 ans. Ses fils, GLASSE (George-Henri), d'Hanwell, dans le comté de Devon, chapelain du duc de Cambridge, du lord Sefton, mort le 30 mai 1809, à l'âge de 50 ans, avait beaucoup d'esprit et d'érudition et une imagination brillante. Possesseur d'une fortune considérable, il se livra pour le luxe, et pour les dépenses de la table, le plongea dans des dettes considérables, jointes à d'autres dettes qui paraissent avoir abrégé sa vie. On lui a publié, entre autres ouvrages : I. *Traduction en vers grecs, de l'Épique de Caractacus*, par M. de la Harpe. II. Une autre du *Samson* de Milton, accompagnée d'une version latine, 1788. III. *Conversations sur l'Histoire sainte*, en langage moderne, d'après les sermons de l'évêque Hall, 1793, in-8°.

X—s

IGNY (GABRIEL DE), né à Paris le 10 octobre 1630, succéda à son père, dans la place de premier médecin de la cour des monnaies de Lyon, et y est mort le 20 mai 1755. Ses harangues au parlement, ses discours académiques recueillis sous le titre de *Œuvres posthumes de Monsieur de la Harpe*, Lyon, 1757, petit in-8°. Ses harangues sont au nombre de sept; ses citations académiques sont au

nombre de onze, parmi lesquelles on remarque les suivantes : *Sur la bibliothèque d'Alexandrie*; — *Vie de P. Rutilius Rufus*; — *Sur la vie d'Héraclite*; — *Sur l'origine des communes* (qu'il trouve dans les villes municipales des Romains, et dont Louis-le-Gros ne fut que le restaurateur); — *Sur les auteurs qui ont écrit sur la guerre de Troie*; — *Sur l'usage des dictionnaires, et sur les grammairiens*.

A. B—T.

GLAUBER (JEAN-RODOLPHE), chimiste allemand, né au commencement du XVI^e. siècle, est un des hommes qui se sont occupés du grand-œuvre avec le plus d'ardeur. Plein d'amour et d'enthousiasme pour le merveilleux, il s'abandonna sans réserve aux idées extravagantes qui régnaient de son temps en chimie. Ses longs et pénibles travaux, poursuivis avec une persévérance infatigable et un courage digne d'un plus noble objet, furent presque toujours dirigés vers la recherche de la panacée, de la pierre philosophale et autres chimères dont les alchimistes se berçaient l'imagination. Infatué de la doctrine des adeptes, il passa en quelque sorte sa vie sur les matras et sur les fourneaux; et ce n'est pas sans raison qu'il fut regardé comme un second Paracelse. Non moins présomptueux que son modèle, il se vantait de la découverte de plusieurs secrets merveilleux. Soit qu'il fût véritablement convaincu de la réalité de ses inventions, soit qu'à l'exemple des charlatans de toutes les classes, il se proposât de faire son profit de l'ignorance et de l'aveugle crédulité des hommes; il eut l'art de séduire beaucoup de monde par des promesses aussi vaines qu'exagérées. On lui reproche même d'avoir fait un vil trafic de ses prétendus secrets, qu'il vendait quelquefois, un prix excessif, à plu-

eurs personnes différentes; ce qui l'empêchait pas de les publier ensuite sous son nom, pour augmenter sa réputation. Dépourvu de l'instruction et de la force d'esprit nécessaires pour tirer de justes conséquences des nombreuses expériences auxquelles il se livrait avec assez d'habileté, Glauber n'est parvenu qu'à un rang subalterne parmi les chimistes. Toutefois il a découvert plusieurs faits importants, qui ont puissamment concouru à mieux faire connaître certains sels et plusieurs métaux, et qui ont eu, par la suite, une influence marquée sur les progrès ultérieurs de la chimie et de la matière médicale. C'est ainsi qu'en examinant le résidu de la décomposition du sel marin, par l'acide sulfurique, ce laborieux chimiste découvrit le sulfate de soude (sel admirable de Glauber), auquel son nom est irrévocablement attaché. Ce qu'il a écrit sur les bains à sec et sur les fumigations sulfureuses, pourait, sous certains rapports, le faire regarder comme l'inventeur des bains de vapeurs par encassement, dont on a récemment présenté la découverte comme nouvelle. Il est également l'inventeur de plusieurs médicaments chimiques, dont l'usage s'est conservé dans la plupart des pharmacopées. On lui doit encore un grand nombre d'ouvrages dont on peut voir la liste exacte (au nombre de trente-deux) dans le curieux article que lui a consacré Adelung, au tome iv de son *Histoire de la folie humaine*, et dont le recueil a été imprimé en plusieurs volumes in-8^o. et en deux volumes in-4^o. Francfort, 1658, 1659, et traduit en anglais par Pack, Londres, 1689, in-fol.; nous indiquerons seulement les principaux. I. *La Prospérité de la Germanie* (*Deutschlands Wohlfahrt*), Amsterdam, 1656, in-

8^o.; souvent réimprimé. La première partie de ce mince opuscule traite l'art de tirer, du vin, du blé une sorte d'extrait susceptible de conserver long-temps, d'être porté, à peu de frais, à de grandes distances, et de former avec du vin et à volonté, du vin, du pain. La deuxième partie traite des sels. II. *Furni novi philonensis* ou *Description d'une nouvelle manière de distiller*, etc., Amsterdam, 1648, in-8^o.; fig.; traduit en français par Duteil, Paris, 1659, in-8^o. Cet ouvrage de pure alchimie, dans lequel l'auteur se complait à donner de nombreux préceptes, pour opérer la mutation des métaux, et pour extraire les minéraux, les végétaux et animaux en médicaments salés. III. *De medicinâ universali auropotabili vero*, Amsterdam, 1658. « Un grand volume, » Glauber dans son enthousiasme, » suffirait pas pour faire connaître » toutes les vertus de ce puissant » médicament. » Toutefois cet ouvrage donne un assez bel échantillon. IV. *Miraculum mundi*, in-8^o, Amsterdam, 1655. Ce grand ouvrage se réduit à la ridicule prétention de dévoiler les phénomènes de la nature et à quelques procédés, soit soit illusoire, pour retirer de toutes les substances minérales, végétales et animales. V. *Pharmaceutica spagyrica*, in-8^o.; Amsterdam, 1655. L'auteur y indique les moyens, selon lui, d'extraire des médicaments de tous les corps des règnes de la nature. VI. *De tartre ex vini facibus*, in-8^o.; 1655. Traite de la traction du tartre de la lie du vin, l'objet de cet opuscule, qui est assez raisonnable que la plupart d'ouvrages de l'auteur; a été traduit en latin. VII. *Dissertatio medicæ*

*t catholica magni nature
ialis m> sterii*, in-8°, Franc-
56. Dévoiler les mystères
crets de la nature, exposer
jour les phénomènes du
elles sont les modestes pré-
de l'auteur, tel est le but de
ge, où l'on ne trouve rien de
quelques procédés chimi-
l'extraction du nitre. VIII.
ion des navigateurs, in-8°,
am, 1657. C'est un moyen de
aux privations auxquelles on
édans les voyages maritimes,
d'un extrait qui renferme la
limentaire des végétaux, et
peut faire à volonté une es-
bière en le mêlant avec de
L. *Opus minerale*, in - 8°,
am, 1651, divisé en trois
la première traite des moyens
r l'or du siex, de l'argile,
, etc.; la deuxième, de l'ori-
e la formation des minéraux;
me, de l'influence des astres,
eil l'a aussi traduit en fran-
ris, 1674, in - 8°. X. *De
tista.....*, in - 8°, Amster-
am. Cet ouvrage, publié en
1, est plein, dit Haller, de
excessives de l'auteur ou de
aux, et d'expressions obscu-
rénigmatiques. Glauber a pu-
aucoup d'autres productions
ues, qui ne sont ni moins
s, ni moins énigmatiques que
édentes, et où l'on trouve
les plus vagues hypothèses
onceptions les plus chiméri-
la place des faits et de la
Tous ces ouvrages sont en
d; et quoique la plupart aient
niers mots du titre en latin,
eu de croire que Glauber ne
as cette langue. C—H—T.
UBER (JEAN, dit *Polydore*),
s bons paysagistes de l'école

hollandaise, naquit à Utrecht en 1646,
et mourut à Amsterdam en 1726. Les
productions de sa jeunesse avaient
beaucoup de ressemblance avec celles
de son maître, le célèbre Berghem;
mais ayant vu et copié chez un mar-
chand de tableaux, quelques paysages
des grands peintres de l'Italie, il con-
çut le projet d'ajouter des beautés
d'un nouveau genre à celles de sa
première manière, qui était moins
sévère que séduisante. Ce fut dans ce
dessein qu'il fit le voyage de Rome,
où il séjourna environ deux ans. Il
alla ensuite à Padoue, puis à Venise;
et il revint enfin se fixer à Amster-
dam, rapportant avec lui un grand
nombre d'études, d'après lesquelles il a
composé ses tableaux les plus estimés.
Peu de peintres ont mieux observé la
nature, et l'ont su rendre avec plus de
vérité. Sa manière de feuilleter est re-
commandée aux jeunes paysagistes,
comme un des meilleurs modèles
qu'ils puissent suivre. Sans s'assu-
jeter trop scrupuleusement à cette pré-
cision de détails qui nuit à l'effet des
grandes masses, il avait le talent de
rendre sensibles toutes les variétés de
feuilles, de branches et d'écorces qui
nous servent à distinguer les diffé-
rentes espèces d'arbres; et il excellait
surtout dans l'art de marquer les dis-
tances par la perspective aérienne.
L'ordonnance de ses tableaux est à-
la-fois sage et pittoresque. Son style
est dans le goût héroïque. Quoique
Glauber ait souvent réussi à peindre
les figures de ses paysages, il lui ar-
rivait plus souvent encore de confier
ce soin à d'autres artistes (notamment
à G. de Laresse). Les amateurs con-
servent précieusement des estampes
qu'il avait gravées lui-même, d'après
ses propres ouvrages, et qui com-
mencent à devenir rares. Sa famille,
allemande d'origine, était presque

toute composée d'artistes. — Jean-Gottlieb GLAUBER, son frère, peignait aussi le paysage avec succès; et sa sœur, Diane, peintre d'histoire, réussissait principalement dans le portrait. Les compositions de Gottlieb sont agréables: elles se distinguent par la vérité de la couleur, et par le dessin spirituel des figures. F. P—r.

GLAUCIAS, sculpteur grec, d'Égine, florissait 480 ans avant J.-C., dans la 75^e. olympiade. Il exécuta dans l'Altis, à Olympie, la statue et le char de bronze que Gelon, tyran de Gela, et ensuite de Syracuse, fit placer dans ce lieu comme un monument de la victoire qu'il remporta à la course des chars dans la 73^e. olympiade. Un autre ouvrage de Glaucias devint célèbre par les événements singuliers qu'il occasionna. C'était la statue de bronze de Théagène de Thase, qui, dès l'âge de neuf ans, avait remporté des couronnes aux jeux olympiques, et qui dans la 75^e. olympiade y vainquit tous ses rivaux. Après sa mort, un de ses ennemis s'approcha la nuit de la statue, et la frappa avec fureur. Elle tomba sur cet insensé, et l'écrasa. Les fils du mort citèrent la statue en justice; et le peuple de Thase, d'après une loi de Dracon, la condamna à être jetée à la mer. Quelque temps après, une famine ayant affligé les Thasiens, ils consultèrent l'oracle de Delphes, qui leur reprocha leur injustice envers la statue de Théagène, et qui leur ordonna de la remettre en place. Des pêcheurs furent assez adroits pour la retirer du fond de la mer avec leurs filets. Elle fut replacée dans l'Altis, où elle reçut des honneurs divins, et où on la voyait encore du temps de Pausanias.

L—S—E.

GLAUNVILLE (BARTHELEMI DE).
Voy. GLANVIL.

GLEDITSCH (JEAN naturaliste célèbre par ses naissances en botanique) application qu'il en fit à l'agriculture publique, naquit à Leipzig le 1714. Il vint de terrain à l'université de cette ville, où le professeur Hebenstreit l'envoya à Leipzig pour entreprendre un voyage en Afrique, lui confia le jardin botanique de Halle de celui qu'on appelle Bosc. Ces soins n'empêchèrent Gleditsch de faire plusieurs voyages botaniques en Saxe, dans les forêts de la Silésie, où il se rendit à Annaburg pour yre les leçons du docteur Bosc. peu de temps après à Halle, où il devint l'élève de Budaeus et de Schmidt, de Senf et de Zinn, et continua en même temps ses études botaniques; et ses ouvrages enrichirent la *Flora* de Halle, comme la *Flora Lipsiensis* de celles qu'il avait recueillies sur ses voyages précédents. Le roi de Prusse, Guillaume I^{er}. recommanda à M. de Zietzen, grand électeur de la botanique; et le journal de la botanique, en 1756, la publication de plantes rares cultivées par lui. Nommé médecin à Halle, il continua de se livrer à la médecine pendant les temps avant la mort de son père. Guillaume, il s'établit dans Halle, et fut fort sur l'Oder, où il fut élevé au degré de docteur. Il y enseigna la physiologie, la botanique et la médecine. Gleditsch, dans son voyage, avait été présenté au duc de Saxe-Weimar, qui voulut l'attacher à sa cour, mais il préféra le titre de botaniste, et fut membre ordinaire de l'académie des sciences de Berlin, de

nouvelle organisation. fut nommé second promomie, et directeur du ue. Peu de temps après s'établir à Pétersbourg, riment annuel de 2000 ucoup d'autres avanta-déric-le-Grand, au lieu lémission, augmenta ses 200 rixdalers. Un orr de ce prince l'obligea leçons publiques sur la ière; et Gleditsch fut le mposa un système des nécessaires pour bien artie de l'administration s nombreux écrits, ses excellents élèves qu'il a son école, attestent le établissement. Gleditsch octobre 1786. Ses écrits par une grande clarté; re d'envisager et de trai-sous tous les points de ouvrages un peu diffus. : surprise jusqu'à quel , en économie adminis- is sur une longue expé- x qu'il a donnés à l'aca- était membre, ont été odestie de ce professeur udition: plusieurs de ses avantes qu'il avait lais-scrit, ont été publiées en-nsveiller des finances, Ge-ndre. Nous nous conten-ner un aperçu de ses prin-esen allemand et en latin: *plantarum, tam rariorulgarium, quæ in horto iethen Trebnizii colun-icinis locis sponte nas-pzig, 1756, in-8°*. II.) *epicriseos Siegesbe-nei Systema plantarum ethodum botanicam huic m; viro celeberrimo,*

Christiano Wolfio, veritatum restauratori et cujuscunque generis scientiarum promotori, communicata, Berlin, 1740, in-8°. III. *Diss. de methodo botanicâ, dubio et fallaci virtutum in plantis indice, Francfort-sur-l'Oder, 1742, in-4°*. IV. *Lucubrationum de fuco subgloboso sessili et molli in Marchid reperiundo, Berlin, 1744, in-4°*. On trouve une traduction allemande de cet écrit, dans le 3°. volume de ses *Diss. sur la botanique*. V. *Methodus fungorum, exhibens genera, species et varietates, cum caractere, differentiâ specificâ, synonymis, solo, loco et observationibus, ibid., 1753, avec 6 planches*. VI. *Dissertation sur la destruction des sauterelles, ibid., 1754, in-8°*. Une dissertation en latin *De locustis orientalibus*, du même auteur, avec figures, se trouve aussi dans les *Mémoires de l'académie de Berlin*, publiés en 1752. VII. *Instruction sur l'art de formuler en médecine, ibid., 1757*. VIII. *Systema plantarum à staminum situ, secundum classes, ordines et genera cum characteribus essentialibus, ibid., 1764, in-8°*. D'après cette méthode, tout le règne végétal est divisé en huit classes. Les quatre premières comprennent les plantes dont les parties de la fructification sont visibles à l'œil; et les quatre dernières, celles où l'on ne peut les distinguer qu'à l'aide du microscope, telles que les fougères, les mousses, les champignons, etc. L'auteur, à peu d'exceptions près, a suivi dans les familles et les dénominations le système de Linné, en indiquant brièvement les marques distinctives des genres et des espèces. La division des quatre dernières classes est entièrement l'ouvrage de Gleditsch, qui, dans la préface de sa méthode, explique son système. IX.

Dissertations physico-botanico-économiques, Halle, 1765-1767, 3 vol. in-8°, avec des planches. Ce recueil renferme un grand nombre de Mémoires qui ont été lus à l'academie des sciences de Berlin, et que Gleditsch a rassemblés en les rectifiant. X. *Observations relatives à la médecine, à la botanique et à l'économie*, Leipzig, 1768, in-8°. Cet ouvrage est une continuation du précédent; mais il n'en a été publié qu'un seul volume. XI. *Catalogue alphabétique des plantes médicales les plus communes*, Berlin, 1769, in-8°. XII. *Catalogue des plantes vivaces, exotiques et indigènes*, *ibid.*, 1775, in-8°. Ce catalogue indique dans l'ordre alphabétique onze cent trente-quatre plantes vivaces, avec les dénominations de Linné, et en donne une description détaillée. XIII. *Introduction systématique à la science forestière moderne, fondée sur les principes physiques et économiques qui lui sont particuliers*, *ibid.*, 1774-1775, 2 vol. in-8°; *ibid.*, 1775, in-8°. Cet ouvrage a beaucoup contribué, en Allemagne, au perfectionnement de cette branche de l'administration publique. XIV. *Histoire complète, théorique et pratique des plantes employées dans la médecine et dans les arts, d'après des principes historiques et philosophiques*, *ibid.*, 1777, in-8°. Il n'en a paru qu'un volume. XV. *Introduction à la science des remèdes simples*, *ibid.*, 1778-1781, 2 vol. in-8°. XVI. *Histoire naturelle des plantes indigènes les plus utiles*, 1^{re} partie, Elbing, 1780, in-8°. La mort de l'auteur a interrompu ce travail intéressant. XVII. *Dissertations sur un cas singulier de fracture d'os chez les bœufs, etc.*, Berlin, 1787, in-8°. XVIII. *Botanica medica, ou Traité des plantes usuelles indigènes*,

ibid., 1788, 1789, F. W. A. Lüders, un des plus distingués de Gleditsch, et en grande partie cet ouvrage. XIX. *Quaestiones posthumes sur la science, avec une préface de Gerhard*, *ibid.*, 1788. *Dissertations économiques, avec une préface de Gerhard*, *ibid.*, 1789, 3 vol. Gleditsch qui a donné la *Philosophia botanica*, Berlin, 1779, in-8°. l'auteur d'un grand nombre de dissertations et de mémoires insérées dans le *Recueil de l'académie de Berlin*, dans les *Mémoires des amis de l'histoire naturelle*, et dans les *Variétés philosophiques* de Martini. La vie de cet auteur a été écrite par V. Usteri, et publiée à Zurich, in-8°, et son portrait se trouve à la tête du 4^e volume de l'*Histoire naturelle* de Künitz. Catesby a consacré un genre de plantes légumineuses à sa mémoire, sous le nom de *Catesbya*, un genre de plantes légumineuses diverses espèces, désignées sous la dénomination de *Catesbya* sont exotiques.

GLEICHEN (LOUIS), Voy. GLEICHMANN.

GLEICHEN (FRÉDÉRIC ME DE), dit RUSSWORM, de la famille de sa mère, célèbre par sa science, naquit à Bareuth, le 1717. Étant encore presque sans instruction, il commença à travailler en qualité de page à la cour de prince de la Tour et Taxdorf; mais il quitta bientôt cette place, et entra dans l'école des cadets; deux ans après, le duc de Saxe, auquel il avait assés servi, le second, l'obligeant à quitter son service, il retourna alors dans sa

était précisément l'époque où ganisait le contingent du cercle reuth ; il y accepta une com- d'enseigne, et se distingua si ns la carrière militaire, qu'il assez rapidement de grade en jusqu'au rang de lieutenant- : en même temps il occupa des à la cour de Bareuth, et 1750, nommé grand-écuyer s voyages, et décoré du cor- e l'Aigle - rouge. En 1741, t du margrave l'ordre de se en Silésie, auprès de Frédéric r féliciter ce monarque sur la de Molwitz, et pour entamer gérations sur différents objets. n, alors major, profita de cette u pour faire, sous les ordres rince, la campagne de 1741, lité de volontaire; il captiva nt la bienveillance du souve- e la Prusse, que celui-ci parla rs fois de lui d'une manière vorable dans sa correspondan- le margrave son beau - frère. 48, il hérita de biens considé- provenant de son grand-père el, qui lui imposait pour clause ession l'adoption de son nom ille *Russworm*. Les faveurs de ; dont il fut comblé, n'avaient ant pas de charmes assez puis- our l'y retenir; il demanda sa ion en 1756, et l'obtint avec nsion. Trois ans après, son sou- lui conféra le titre de conseiller Jusqu'à cette époque, Gleichen, ment occupé de la vie de cour- n'avait pas songé à se livrer aux s; mais son séjour dans ses lui en donna l'occasion. La lec- es *Amusements des yeux et de t à l'aide du microscope, par müller*, qui tombèrent entre ses , lui inspira le goût de l'histoire lle. Il se procura le microscope de

Ledermüller; mais la joie de cette ac- quisition fut de courte durée : voyant qu'on ne pouvait pas s'en servir pour les corps opaques, il fabriqua lui-même, aidé d'un horloger, d'abord un autre microscope universel, et ensuite un microscope solaire. On trouve la description du premier dans ses *Nouvelles du règne végétal* : le microscope solaire est décrit dans l'*Appendix de ses découvertes*. L'observation des animalcules spermatiques et infusoires, et des pistils des plantes, devint son occupation favorite : il acquit une telle habileté dans l'art d'observer, qu'il laissa bientôt derrière lui ceux qui, jusqu'alors, s'étaient occupés d'approfondir cette matière. Pour publier le résultat de ses études, il fallait savoir peindre, et il n'avait jamais dessiné une plante; mais son zèle pour les sciences lui donna le courage d'apprendre, à un âge déjà avancé, l'art de la peinture. Gleichen s'est occupé aussi de la chimie; et il avait des vues très vastes et très solides en économie générale. Il est, entre autres, l'inventeur d'une espèce de toile imperméable qu'il fit fabriquer dans ses terres. Ses études, qui le portaient toujours à la contemplation des merveilles de la nature, l'avaient rendu facile à admettre toutes sortes de superstitions : il croyait sérieusement aux prédictions relatives à la fin du monde, même aux spectres, non pas comme revenants, mais comme des êtres extraordinaires que la nature se serait plu à produire. Ce naturaliste, digne au surplus de l'estime que ses contemporains lui ont accordée, travaillait avec un zèle infatigable au progrès des sciences naturelles : il avait placé, au-dessus de la porte de sa bibliothèque, un avertissement aux gens descuevrés, de ne pas troubler son travail. Cette passion pour l'étude lui

GLE

la fin de ses jours, négliger
 le soin de sa personne; et
 bien avoir avancé la fin de
 sa vie, arrivée le 16 juin 1785.
 Il est en allemand : I. *Notices*
sur l'usage de plus nouveau dans
le végétal, surtout concernant
les amours des plantes
 Glemberg, 1762-1763, deux
 petits in-folio, avec gravures.
 Cet ouvrage a été publié aussi
 en français : *Nouvelles du regne vé-*
gétal. Observations microscopi-
ques des organes de la fructifica-
tion des plantes en fleur, et des in-
sectes qui s'y trouvent, avec quel-
ques autres observations. et
traduction de C. C. Schmiedel,
 Glemberg, petit in-fol., avec 51 pl.
 gravées; ibid., 1790; il a été tra-
 duit en français par J. F. Isenflamm,
 Paris, 1790 : *Découvertes les plus*
récentes, etc., ibid., 1770, trois
 petits in-fol., et avec un non-
 vel, ibid., 1790. II. *Histoire*
de la commune, ibid., 1764,
 avec 4 gravures coloriées;
 III. la traduction française de
 cet ouvrage est aussi de J. F. Isen-
 flamm, ibid., 1766, grand in-fol.;
 1790. III. *Essai d'une his-*
toire des insectes et de l'aphidivore
(c'est une larve de l'Homocidus)
avec une préface par
 Glemberg, 1770, in-4°, avec 4
 gravures; ibid., 1787, in-4°. IV.
Observations microscopiques sur les
plantes, les insectes et
autres objets remarquables, ibid.,
 1771, six cahiers in-4°, avec
 gravures coloriées. V. *Disserta-*
tion sur les animalcules spermati-
ques, et sur leur pro-
duction avec des observations mi-
croscopiques sur la semence des
plantes et sur différentes infusions,

GLE

ibid., 1778, in-4°, avec 55 figures
 coloriées; en allemand, traduit en
 français, in-4°, Paris, an VII. C'est
 dans cet ouvrage que l'auteur attribue
 aux animalcules des passions, telles
 que l'amour et la colère, puisqu'ils
 s'accouplent et s'entre-dévoient. VI.
Dissertation sur le microscope
airain et le microscope universel
 ibid., 1781, in-4°. VII. *De l'ori-*
gine, de la formation, de la trans-
formation et de la destination du
globe terrestre, tiré des archives
de la nature et de la physique
 Dessau, 1782, in-8°. L'auteur cher-
 che à démontrer par des observations
 que l'eau est le principe de toute
 croissance : dans la seconde partie de
 cet ouvrage, il traite d'une manière
 très ingénieuse de la transformation
 de l'eau en corps solide; et il appuie
 ses assertions par de nombreuses
 expériences chimiques qu'il a faites
 sur des végétaux. On trouve encore
 de ce laborieux observateur de la na-
 ture, des dissertations d'un grand in-
 térêt dans plusieurs ouvrages péri-
 odiques, dans les *Nouvelles varié-*
tés; dans les *Mémoires de la société*
des amateurs de l'histoire naturel-
le à Berlin; dans les *Acta acad. elec-*
t. Mog.; et dans la *Collection franco-*
nienne publiée par Delius. Sa vie
 a été écrite par M. A. Weickard, 1783,
 in-8°; et on la trouve aussi dans le
 5^e volume des *Ecrits de la société*
des amis de l'histoire naturelle,
Berlin. Jacques Edouard Smith lui
 a dédié, sous le nom de *Gleichenia*
 un genre de plantes de la famille des
 fougères. B—B—D.

GLEICHEN (CHARLES-HERSCHE
 baron DE), chambellan de S. M. le
 roi de Danemark, chevalier de l'Or-
 dre de Danebrog et de l'Aigle-rouge
 de Prusse, naquit à Nemersdorf, dans
 le pays de Bareuth, en 1753. Après

de très bonnes études à Leipzig, il entreprit, vingt ans, son premier Paris. Il accompagna en 1755, le margrave de Batalie, y resta un an, et s'y remment à l'étude de l'antis beaux-arts. Il y retourna rgé de différentes commis hats pour le margrave, toute l'Italie depuis 1756 58, revint par Avignon, et à Bareuth, où la protec de Choiseul, dont il s'é l'amitié à Rome, lui ob de ministre de Bareuth ne conserva ce poste que écessaire pour se faire comanda sa démission au uf mois, et se rendit alors, conseils du duc de Choienhague. En 1759, le roi rk le nomma son envoyé e Madrid: il y résida trois envoyé de là à Paris en après le rappel du comte - Frys. Cette mission était s souhaits les plus ardents. laquelle le baron de Gle Paris, était très intéress le Danemark. Les vues au Catherine II sur le Nord le roi, qui chercha à ressroitement les nœuds de sou e la France. La liberté du tablisement de l'équilibre artie de l'Europe, la dimi l'influence du cabinet de ourg, devenu si impérieux reuant; la protection de la faveur des nations navi mmerçantes contre le sys ervissement et de monoglais et des Hellandais sur vation des anciens trait ment des subsides arrié par suite des traités de

1749 et 53: tels furent les objets principaux de la mission du baron de Gleichen. Il conserva sa mission de Paris sept ans, et reçut, en 1768, l'ordre de Danebrog comme un témoignage de la satisfaction de son maître. Le roi de Danemark vint, dans les derniers mois de la même année, à Paris: il eut tout lieu d'être content du séjour qu'il y fit; et c'est M. de Gleichen qui l'y reçut et l'accompagna partout. Ce fut cependant à cette époque que le comte de Bernstorff prit de l'humeur contre M. de Gleichen, et lui fit perdre son poste: il reconnut ses torts par la suite, et s'occupa de le réparer en lui procurant celui de Naples. La nouvelle mission fut intéressante sous tous les rapports; les relations établies entre les deux cours étaient très agréables: les affaires n'étaient nullement difficiles; elles se réduisaient à protéger le commerce danois, et à lui procurer tout le développement possible. C'est dans cette vue que la cour de Danemark avait proposé, quelques années auparavant, à celle de Naples, un traité de commerce qu'il s'agissait de conclure. Gleichen fut envoyé à Naples en 1770 pour cet objet; il y remplaça le comte d'Ostein, qui, peu de temps après, succéda au comte de Bernstorff dans le ministère. Le nouveau ministre n'eut rien de si pressé que de supprimer entièrement le poste de Naples. Le rescrit du roi qui énonce cette disposition est du 15 août 1771. Le baron de Gleichen quitta alors la carrière diplomatique; il passa quelques années à voyager, et finit par se fixer à Ratisbonne en 1779. Il avait l'esprit d'analyse et d'observation au plus haut degré, et la tête meublée des meilleurs auteurs anciens et modernes. Ayant vécu avec les personnes les plus instruites et les

de la littérature allemande, et la poésie s'enrichissait de quelques productions heureuses; à cette même époque Gærtner, Schlegel, Cramer, Klopstok et Rabener formaient aussi à Leipzig une réunion littéraire qui fit connaître dans la suite aux Allemands la richesse de leur langue. C'est alors que Gleim, encore étudiant, débuta comme poète, par un *Recueil de poésies badi-nes*. Ayant achevé ses études en 1740, il donna quelques leçons à Berlin, où bientôt après il devint secrétaire du prince Guillaume, fils d'Albert, margrave de Brandebourg-Schwedt. Il le suivit à la guerre en 1744, et se trouvait auprès de lui lorsque ce prince fut renversé par un boulet à côté du grand Frédéric. Après ce funeste événement, Gleim fut pendant quelque temps secrétaire particulier du prince Léopold de Dessau: mais dégoûté de cet emploi par le spectacle des cruautés de ce prince, connu en Allemagne sous le nom du *vieux Dessau*, il revint à Berlin, attiré par la promesse d'une place d'inspecteur des postes, qu'il n'obtint pas. Deux

lu prince Henri, mais pas un de ses camarades de l'armée du même au prince héréditaire de Wick ; « craignant , dit-il , que l'ince , qui voit souvent le roi , ne parlât des chants de guerre , que le roi lui-même ne prît le caduc pour un flateur : » de sorte que Frédéric eut à peine l'occasion de savoir le nom du poète grec , et ne l'a point cité dans son ouvrage sur la littérature allemande. On ne connaît dans l'antiquité aucune production avec laquelle on puisse les comparer , si ce n'est les *Épigrammes de Tyrtaë*. Comme fabuliste Gleim n'a pas moins de mérite : ses ouvrages en ce genre se recommandent par une narration facile et une brièveté , mais surtout par le soin de lier la morale à l'action allégorique. La romance , ce genre de poésie cultivé avec succès en Espagne et en Angleterre , n'était pas encore en usage en Allemagne : Gleim s'en occupa ; il y fit de très heureux essais et eut des imitateurs dont les productions ne sont pas aujourd'hui estimées que celles des Espagnols et des Anglais. Dans ses poésies didactiques , Gleim enseigne la morale la plus pure , avec une exaltation presque orientale et prophétique : son *Halladat* , poème philosophique , quoique d'une simplicité touchante et digne du plus propre penseur , est écrit avec un tel feu d'imagination que l'ouvrage n'est susceptible d'être compris par toutes les classes de la société. Cet excellent poète , protecteur d'un grand nombre d'hommes de lettres , avait souvent contracté l'habitude de la versification , qu'il se fâchait sérieusement contre celui qui lui avait laissé une occasion de l'exercer. Il plaça son appartement des portraits

de ses amis , et les plus grands hommes de sa nation étaient de ce nombre. Kleist avait été son disciple. Gleim obtint la permission de faire placer dans l'église de la garnison de Berlin , un tableau qu'il avait fait peindre en l'honneur de ce poète guerrier , par C. B. Rode , directeur de l'académie. Ennemi de tout despotisme , il s'éleva souvent avec force contre celui des révolutionnaires français ; et cependant , quoique prévenu par ses principes et par son éducation en faveur du gouvernement monarchique , il sépara l'homme de la chose , et chanta Buonaparte , à l'occasion de ses traités de paix , ou quand on lui attribuait quelque pensée honorable pour l'humanité. La perte d'un grand nombre des amis de sa jeunesse , celle de sa vie , et quelques critiques amères dirigées contre ses dernières productions littéraires , couvrirent de deuil le soir de la vie de ce respectable vieillard. Gleim a publié des poésies badines , des poésies sérieuses , des chants de guerre , des élégies , des romances , des fables , des poèmes dramatiques , des poèmes didactiques , des épîtres , des satires et des épigrammes. Nous nous contenterons de citer ceux de ses ouvrages qui ont le plus marqué dans chacun de ces genres : I. *Essais de Chansons badines* , Berlin , 1745 , 5 vol. in-8°. II. *Recueil de Chansons* , Zurich , 1745 , in-8°. III. *Épîtres* , Berlin , in-8° , 1746 , 1760. Dans ce Recueil d'épîtres , adressées aux amis du poète , la prose est entremêlée de vers : mais Gleim qui les a livrées lui-même à l'impression pour qu'elles ne tombassent pas entre les mains des contrefacteurs , aurait mieux fait de les supprimer entièrement ; car cet auteur ne peut pas servir de modèle pour le style épistolaire. Il ne faut pas confondre

l'auteur, est divisée en quatre livres ; elle contient plusieurs imitations de La Fontaine, de Phèdre, de Gay, de Camérarius et d'autres fabulistes, qui ne se trouvent pas dans la première édition. V. *Romances*, *ibid.*, 1757, in-8°. Ce recueil ne contient que trois poèmes, dont le premier, quoique fondé sur un événement tragique arrivé à Berlin, est une imitation heureuse de la romance de Mourcif intitulée : *Les constantes Amours*. Gleim a encore fait imprimer en 1777 un *Recueil de Romances* ; mais ce volume n'a été distribué qu'à ses amis. VI. *Chansons prussiennes pour la guerre, faites par un Grenadier, dans les campagnes de 1756 et 1757, avec musique*, *ibid.*, 1758, in-12 ; *ibid.*, 1786, in-8°. On trouve quelques-unes de ces chansons, traduites en français, dans le *Journal étranger*, novembre 1761. VII. *Le Grenadier à la Muse de la guerre après la victoire de Zorndorf*, 1759, in-12. VIII. *Le Philotas de Lessing, mis en vers*, Berlin, 1760, in-8°. IX. *Poésies dans le genre de*

in - 8°. On voit par ce recueil le poète avait plus de verve de véritable talent pour ce genre de poésie. Quelques morceaux lant méritent une honorable mention, entre autres celui qui a pour titre : *Quand il était question de Archiloque*. XX. *Poésies de stances avant et après la mort de Louis XVI*. Le titre allemand *itgedichte vor und nach dem des heiligen Ludwig des zehnten*, Halberstadt, 1795, XXI. *Quelques fleurs sur le miroir de Spiegel*, ibid., 1785, etc. Cette élégie fut inspirée au poète par l'amitié. Gleim en a composé plusieurs sur divers événements, le mort du général Ziethen, sur la mort du duc Léopold VI et autres. Her-Schmidt en a inséré dix neuf dans son *Recueil d'élégies des Allemands imprimées ou non*, Lemgo, 1776. XII. *Poésies après Walther de Logelweide*, ibid., 10-8°. C'est un recueil d'imitations des anciens *Minnesingers allemands*. XXIII. *Poésies nocives le printemps et dans l'été*, etc. Ce recueil, imprimé seulement pour être distribué à ses amis, renferme les derniers accents poétiques d'un vieillard frappé de cécité, et qui se reposait en vain sur le sommeil. Un recueil de ses œuvres poétiques de Gleim imprimé à Strasbourg, 1765, etc. ; une autre édition en a été faite à l'insu de l'auteur, Frankfurt et Leipzig, 1765 - 1778, 8 vol. L'édition la plus complète de ses œuvres est celle que Guillaume Gleim son petit-neveu, a publiée à Halberstadt, en 7 vol. in-8°, 1811-13, sur les manuscrits de l'auteur. Gleim, poète, dont les accords inspiraient l'enthousiasme des combats guerriers de sa patrie, a eu beau-

coup de biographes. Herder a écrit sa Vie dans le neuvième cahier de son *Adrastea*, Himly dans le *Journal de Berlin* (Berliner Monatschrift), décembre 1805, et J. G. C. Höpfer dans la *Gazette littéraire de Leipzig*, 1805, n°. 97 et 98. Son portrait se trouve à la tête du cinquième cahier du Nouveau Mercure allemand, publié par Wieland, 1803. B—H—D.

GLEN (JEAN DE), imprimeur et graveur en bois, naquit à Liège vers le milieu du XVI^e siècle. On connaît de lui deux ouvrages assez importants : 1. *Les Merveilles de la ville de Rome*, avec fig. II. *Des habits, mœurs, cérémonies, façons de faire anciennes et modernes*, in-8°, Liège, 1601. Cet ouvrage, dont il est l'auteur et l'imprimeur, est orné de 103 figures, composées et gravées par lui ; il contient des patrons d'habits et différents costumes : il est devenu rare. Le des-in en est assez correct, et les figures ne manquent pas d'une certaine expression. P—E.

GLÉON (GENEVIÈVE SAVALETTE, marquise DE), née vers 1732, à Paris, réunissait aux avantages de la figure tous les talents agréables. Elle en avait un particulier pour jouer la comédie de société, et elle l'employa avec succès dans ces réunions brillantes qui avaient lieu à *la Chevrette*, dans la vallée de Montmorency, chez M. Savalette de Magnanville, dont elle était la nièce. Tous les mémoires de la même époque parlent de ces représentations données par des amateurs distingués, qui ne jouaient que des pièces de leur composition. Le chevalier de Chastellux, ami intime de madame de Gléon, était un des principaux auteurs et acteurs. Elle eut l'idée de faire imprimer, en 1787, les amusements littéraires de sa jeunesse. Dans un siècle où l'on ne

l'auteur, est divisée en quatre livres ; poe
 elle contient plusieurs imitations de cha
 La Fontaine, de Phèdre, de Gay, Jac
 de Camérarius et d'autres fabulistes, cha
 qui ne se trouvent pas dans la pre- l'oi
 mière édition. V. *Romances*, ibid., cor
 1757, in-8°. Ce recueil ne contient est
 que trois poèmes, dont le premier, da
 quoique fondé sur un événement tra- ble
 gique arrivé à Berlin, est une imita- Ce
 tion heureuse de la romance de Mon- rit
 crif intitulée : *Les constantes Amours*. la
 Glenn a encore fait imprimer en 1777 po
 un *Recueil de Romances* ; mais ce in-
 volume n'a été distribué qu'à ses amis. in:
 VI. *Chansons prussiennes pour la au*
guerre, faites par un Grenadier, M
dans les campagnes de 1756 et da
1757, avec musique, ibid., 1758, de
 in-12 ; ibid., 1786, in 8°. On trouve »
 quelques-unes de ces chansons, »
 traduites en français, dans le Journal »
 étranger, novembre 1761. VII. *Le »*
Grenadier à la Muse de la guerre »
après la victoire de Zorndorf, 1759, »
 in-12. VIII. *Le Philotas de Les- »*
sing, mis en vers, Berlin, 1760, »
 in-8°. IX. *Poésies dans le genre de »*

in - 8°. On voit par ce recueil le poète avait plus de verve de véritable talent pour ce genre de poésie. Quelques morceaux tant méritent une honorable mention, entre autres celui qui a pour titre : *Quand il était question d'Archiloque*. XX. *Poésies de circonstance avant et après la mort Louis XVI*. Le titre allemand *Ugedichte vor und nach dem des heiligen Ludwig des zehnten*, Haiberstadt, 1795, XXI. *Quelques fleurs sur le miroir de Spiegel*, ibid., 1785. Cette élégie fut inspirée au poète par l'amitié. Gleim en a commenté plusieurs sur divers événements, le mort du général Ziethen, sur la mort du duc Léopold VI et autres. Her-Schmidt en a inséré dix neuf poèmes dans son *Recueil d'élégies Allemands imprimées ou inédites*, Leingo, 1776. XVII. *Poésies après Walther de Logelweide*, in-8°. C'est un recueil d'imitations des anciens *Minnesingers allemands*. XXIII. *Poésies nocturnes le printemps et dans l'été*. Ce recueil, imprimé seulement pour être distribué à ses amis, renferme les derniers accents poétiques d'un vieillard frappé de cécité, et qui cherchait en vain le sommeil. Un recueil des œuvres poétiques de Gleim imprimé à Strasbourg, 1765, en deux volumes; une autre édition en a été faite à l'insu de l'auteur, Frankfurt et Leipzig, 1765 - 1778, 8 vol. L'édition la plus complète de ses œuvres est celle que Guillaume Herder et son petit-neveu, a publiée à Berlin, en 7 vol. in-8°, 1811-13, sur les manuscrits de l'auteur. Herder, dont les accords inspiraient l'enthousiasme des combats guerriers de sa patrie, a eu beau-

coup de biographes. Herder a écrit sa Vie dans le neuvième cahier de son *Adrastea*, Himly dans le *Journal de Berlin* (Berliner Monatschrift), décembre 1805, et J. G. C. Hopfner dans la *Gazette littéraire de Leipzig*, 1805, n°. 97 et 98. Son portrait se trouve à la tête du cinquième cahier du Nouveau Mercure allemand, publié par Wieland, 1803. B—H—D.

GLENN (JEAN DE), imprimeur et graveur en bois, naquit à Liège vers le milieu du XVI^e siècle. On connaît de lui deux ouvrages assez importants : 1. *Les Merveilles de la ville de Rome*, avec fig. II. *Des habits, mœurs, cérémonies, façons de faire anciennes et modernes*, in-8°, Liège, 1601. Cet ouvrage, dont il est l'auteur et l'imprimeur, est orné de 103 figures, composées et gravées par lui; il contient des patrons d'habits et différents costumes : il est devenu rare. Le des-in en est assez correct, et les figures ne manquent pas d'une certaine expression. P—E.

GLÉON (GENEVIÈVE SAVALETTE, marquise DE), née vers 1732, à Paris, réunissait aux avantages de la figure tous les talents agréables. Elle en avait un particulier pour jouer la comédie de société, et elle l'employa avec succès dans ces réunions brillantes qui avaient lieu à *la Chevrette*, dans la vallée de Montmorency, chez M. Savalette de Magnanville, dont elle était la nièce. Tous les mémoires de la même époque parlent de ces représentations données par des amateurs distingués, qui ne jouaient que des pièces de leur composition. Le chevalier de Chastellux, ami intime de madame de Gléon, était un des principaux auteurs et acteurs. Elle eut l'idée de faire imprimer, en 1787, les amusements littéraires de sa jeunesse. Dans un siècle où l'on ne

guère à peindre sur la
les mœurs du grand monde,
en faisaient partie pouvaient
quelque avantage sur les gens
s proprement dits; mais les
de M^{me}. de Gléon fournis-
preuve de plus, que les auteurs
nes appartenant à la haute
de la société, mettent plus
que de comique et plus de
tion que de mouvement dans
ductions destinées au théâ-
ne des pièces de cette dame
ouée ailleurs qu'en société.
rut, émigrée, à Vicence, état
dans l'année 1795.

L—P—E.

AS. Voy. GLYGAS (Michel).
CENTI (FABIO), médecin, né
vi^e. siècle à Vestone, près
a, fit ses études à l'univer-
avie, y prit ses degrés en
ie et en médecine, et s'éta-
te à Venise, où il exerça
ion de médecin avec succès.
en cette ville vers 1620,
hiliuî, qui fait de lui une
très honorable (*Teatro de
i illustri, tom. II, p. 74*).
plusieurs ouvrages en la-
italien, à peine connus au-
des bibliographes. Parmi
ont écrits en latin, on citera
entaires sur les *Prædica-*
Aristote, et enfin sur le
sex principiis de Gilbert
ée, évêque de Poitiers. Ses
italiens offrent plus d'intérêt,
du moins par leurs titres :
es *Dialogues contre la
e la mort et sur l'immor-*
ame; — *Il diligente overo*
, favola morale, Venise,
16; — *Il mercato overo la*
vita umana, favola mo-
1620, in-12; — quelques

autres *Opuscules* de philosophie
rale, dont Léon Allacci a donné
liste dans sa *Dramaturgie*; — et
fin *Trattato della pietra filosofa*
traduit en latin par Laurent Strau-
Giessen, 1671, in-8°. W—A.

GLISSON (FRANÇOIS), médecin
anglais, né en 1597 à Rampsham
au comté de Dorset, occupa pendant
quarante ans la chaire de médecine
Cambridge, fut admis en 1654, dans
le collège des médecins de Londres
dont il devint président par la suite,
et qui le choisit en 1659 comme
professeur d'anatomie. Il remplit cette
place avec beaucoup de réputation jus-
qu'au commencement de la guerre
vile, qu'il se réfugia à Colchester.
Après la reddition de cette ville aux
rebelles, il vint à Londres, fut un
des premiers membres de cette ré-
union de savants qui fut l'origine de la
société royale, et y publia en 1651
son *Traité De Rachitide, seu morbo*
puerili, maladie nouvelle alors en
Angleterre, où elle ne paraissait qu'
depuis trente ans, et qui fut d'abord
désignée dans les autres pays sous le
nom de *maladie anglaise*. Glisson
fut aidé dans la composition de ce
traité par les docteurs Bate et Rege-
mortes. Il fit paraître en 1654, in-
8°, son *Anatomia hepatis*, avec un
Appendix concernant les conduits
lymphatiques récemment découverts
et qui est regardé comme le meilleur
de ses ouvrages; en 1672, le
Tractatus de naturâ substantiæ
energeticæ, seu de vitâ naturæ ejus
que tribus primis facultatibus, et en
1677, année de sa mort, le livre
De ventriculo et intestinis, in-4°.
C'est le premier ouvrage où l'on trouve
des conjectures sur la nature de la
fibre simple, et où on lui attribue le
principe inné de l'irritabilité, dont le
nom est de l'invention de Glisson, et

istingue de la sensibilité. Glis-tribua, le premier, la contrac-tion du cœur et des autres mus-cles sur leur prin-cipale. Il traite avec étendue et avec précision du mouvement pé-riodique et antipéristaltique des in-tes-tins. La plupart de ces ouvrages ont été réimprimés en différents lieux. On y trouve des méthodes nou-velles de découvrir, entre autres, la capsule de la veine-porte; mais il est certain qu'il a eu le mé-rite de l'examiner, et de l'écrire avec exactitude. On a encore de lui, *De lymphæ ductis nuper re-
peritis*, Amsterdam, 1659, avec *Ana-tomia prolegomena et Anatomia
vulgaris*. Il fut un des plus heureux
élèves d'Harvey. Bæhrhava le ré-putait comme « le plus exact de tous
les anatomistes; » et Haller, en
parlant d'un de ses ouvrages, dit :
« C'est un livre excellent comme tous
ceux du même auteur. » Ce que
on a écrit sur la physiologie est
estimé aujourd'hui. X—s.

LOGAU (JEAN DE), professeur
de philosophie et de théologie à l'uni-
versité de Cracovie dans le xv^e. siè-
cle. Il était très versé dans la philoso-
phie scolastique, qui, de son temps,
regardée comme la science prin-
cipale. Ses connaissances et la subti-
lité de son esprit attirèrent à l'univer-
sité où il professait, beaucoup de
étrangers d'Allemagne, parmi les-
quels on comptait Eckius, qui devint
un des plus zélés antagonistes de Lu-
ther, et qui composa contre la doctrine
luthérienne un grand nombre d'ou-
vrages. Jean de Logau avait été lui-
même disciple de Michel de Breslau,
un des premiers professeurs de l'uni-
versité de Cracovie qui se firent un
nom dans l'étranger. C—AV.

LOSKOUSKI (MARTIN), écri-
vain

vain polonais du xviii^e. siècle, est
l'auteur d'un Poème intitulé : *Souve-
nir de la Passion de Notre-Sei-
gneur, divisé en vingt-quatre heures*;
ce poème a eu plus de quatre éditions.
On a de lui un autre Poème inti-
tulé : *Geometria peregrinans*, et des
Discours en prose sur divers sujets.

C—AV.

GLOUCESTER (ROBERT DE), l'un
des plus anciens poètes anglais dont
les ouvrages nous aient été transmis,
était moine de l'abbaye de Glouces-
ter, et vivait sous le règne d'Edouard I^{er}.
Il composa, dans le langage vulgaire
anglo-saxon, une Chronique en vers,
d'une assez grande étendue, conte-
nant l'histoire de l'Angleterre, depuis
Brutus jusqu'au règne d'Edouard I^{er}.
On a lieu de croire qu'il l'écrivait
vers 1280. Camden en rapporte quel-
ques strophes, et vante le génie de ce
poète; mais Thomas Warton, qui dans
son *Histoire de la poésie anglaise*,
en cite des fragments étendus, n'y
trouve ni art, ni imagination. « L'au-
teur, dit-il, a mis en rimes les fa-
bles de Galfrid de Monmouth, qui
ont souvent une tournure plus poé-
tique dans la prose de Galfrid. »
Le style en est obscur et traînant. La
Chronique de Robert de Gloucester a
été publiée par Hearne, en 2 vol. in-
8^o, Oxford, 1734. X—s.

GLOVER (RICHARD), poète an-
glais, né en 1712, était fils d'un né-
gociant de Londres, qui, tout en le
destinant à la carrière du commerce,
lui fit faire cependant de bonnes étu-
des, dont il sut profiter. Richard,
placé dans une école particulière, à
Cheam, dans le comté de Surrey, prit
beaucoup de goût pour la langue grec-
que, et en acquit une connaissance si
profonde, que par la suite Thomas
Warton le déclara le premier helléniste
anglais de son temps : mais le goût de

ments qui provoquèrent de nouveaux efforts de son talent. Glover puisa dans l'histoire des Grecs le sujet d'un poème, en neuf chants, qu'il fit paraître en 1737, in-4°, *Léonidas*, dédié au lord Cobham, l'un de ses protecteurs. Cet ouvrage eut alors un succès extraordinaire, dû aux circonstances plus encore qu'à son mérite. Le parti qui se prononçait avec énergie contre le ministère de sir Robert Walpole, et qui finit par le renverser, jugea le poème de *Léonidas* propre à servir ses intérêts, par la chaleur avec laquelle l'amour et les principes de la liberté y sont proclamés. Les meilleurs écrivains de ce parti exaltèrent à l'envi les qualités qui le distinguent. Le lord Lyttelton, dans l'ouvrage périodique intitulé le *Bon sens* (*Common sense*), en fit un grand éloge, sous le double rapport du talent du poète et de l'objet politique du poème. Le docteur Pemberton publia, en 1738, des *Observations sur la poésie, particulièrement sur la poésie épique, à l'occasion du poème récemment publié sur Léonidas*, où il donna à cet ouvrage

occasion, ne fut pas imité par lui. (Voy. David MALLET.) Glover, à l'aide des libéralités du prince de Galles, vécut quelque temps, du tracas des affaires publiques, occupé de travaux littéraires. Présenté, en 1753, au théâtre de Drury-Lane, sa tragédie de *Boadicée*. L'insuccès de son organe n'était pas fait pour le prévenir, en sa faveur, les efforts auxquels il s'obstina à la fin même jusqu'à la fin, malgré les efforts réitérés de Garrick, pour gagner ce soin. Cependant la pièce fut reçue; mais malgré le talent de plusieurs acteurs du premier ordre, elle ne put se soutenir plus de douze représentations. Il fit imprimer, en 1754, une tragédie de *Médée*, écrite sur le modèle de la tragédie grecque, qu'il hasarda de faire jouer, en 1755, à Drury-Lane, où elle n'eut que quelques représentations froidement accueillies (1). Il composa une suite à *Médée*, qui ne put être représentée, parce qu'elle exigeait une décoration trop dispendieuse. Glover, nommé cette année membre de la chambre des communes pour Weymouth, y siégea jusqu'à la dissolution du parlement, et s'y fit remarquer par ses longs débats qu'occasionna l'embrouille des affaires des Indes. Les négociants de la compagnie des Indes, reconnaissant les services qu'il leur avait rendus dans le parlement, lui votèrent un présent de la valeur de 300 liv. En 1770, il donna une nouvelle édition du *Léonidas*, en 2 vol. in-corrigeée d'un bout à l'autre, et

M. Belle, qui eut occasion de voir jouer la pièce, la trouva, malgré quelques beautés, inférieure à toutes celles qu'il connaît sur le sujet. Voyez un article intéressant le concernant dans la *Revue philosophique*, de juin 1800, représenté à Paris, en avril 1801, sur le théâtre des Variétés étrangères, une traduction de *Médée* anglaise, qui y a obtenu du succès.

augmentée de trois chants. Mais les circonstances politiques qui avaient autrefois procuré une si grande vogue à cet ouvrage, n'existaient plus pour le soutenir. L'attention publique, absorbée alors par des maux pressants, ne pouvait guère se porter sur des objets de littérature; de sorte que cette réimpression fit peu de sensation, et que l'ouvrage n'eut pas même le genre de succès auquel il pouvait justement prétendre. Le sujet du poème est d'un choix heureux; le plan en est bien tracé; les caractères sont fortement dessinés, et l'intérêt est soutenu jusqu'à la fin: on y admire des comparaisons neuves et brillantes; et les épisodes, qui sont assez multipliés, ne paraissent jamais étrangers à l'ensemble: mais l'auteur, en rejetant entièrement de sa composition le merveilleux, s'est privé d'un puissant moyen de séduction; et la construction brusque et laconique de ses périodes, est loin aussi d'être favorable à l'harmonie. Il y a en général, dans toutes ses productions en vers, plus de poésie dans la pensée et les images que dans l'expression. Cependant le *Léonidas*, imprimé pour la sixième fois avec élégance et orné de gravures, en 1798, Londres, 2 vol. in-8°, a été traduit en prose française, par J. Bertrand, la Haye, 1739, in-12, et conséquemment d'après les premières éditions. Glover mourut le 25 novembre 1785, âgé de soixante-treize ans. D'heureuses qualités sociales lui avaient mérité l'amitié de quelques hommes du plus haut rang et de l'esprit le plus distingué; l'ascendant de ses talents si divers et de son inflexible vertu lui avait ménagé le respect de ceux qui lui étaient le plus opposés par leurs principes politiques. Il était aimé du peuple, et fut caressé des grands. Ses

Cet ouvrage de sa vicillesse , pour lequel il montrait une prédilection particulière , et qu'il semblait se glorifier d'avoir fait plus *long* que l'*Iliade* , a paru une composition faible , où l'intérêt divisé , en se portant sur une race de héros , ne se fixe fortement sur aucun d'eux. Plusieurs des discours de Glover ont été imprimés , notamment ceux qu'il prononça à la barre du parlement , en 1740. avant la rupture avec l'Espagne. Glover avait tenu une sorte de journal de ses observations sur les événements et sur les personnages éminents ou influents de son temps. Ce journal manuscrit , après être resté long-temps dans l'obscurité , a été imprimé par extrait , sous ce titre : *Memoirs of a celebrated literary and political character* , etc. (*Mémoires d'un homme célèbre , comme littérateur et comme politique , depuis la résignation de sir Robert Walpole , en 1742 , jusqu'à l'établissement de la seconde administration du lord Chatham , en 1757 , contenant des notices sur plusieurs des hommes les plus distin-*

nt plus lui-même douter du fait, ta la ballade qu'il avait composée dans le jardin (*l'Ombre de l'aulosier*), l'une de ses productions où il y a le plus de poésie.

X—s.

GLUCK (CHRISTOPHE), le plus grand compositeur dont puisse s'honorer la scène lyrique, naquit d'une famille noble, dans le Haut-Palatinat, aux frontières de la Bohême, en 1714. Sans doute, en le formant, la nature imprima sur son front le sceau du génie; mais ce feu sacré ne devait manifester en lui que dans un âge où, après un long-temps, nos facultés intellectuelles ont acquis tout le développement dont elles sont susceptibles. Ce n'est pas le citoyen de Genève, Gluck plus de quarante ans lorsqu'il a commencé ses études musicales à Prague, et qu'il se montra habile dans le jeu des instruments, surtout du violoncelle. A dix-huit ans, il visita l'Italie, et suivit les leçons du célèbre Sau-Martini. Il écrivit à Milan son premier opéra, *l'Arce*; donna *Démétrius*, à Venise, en 1742; trois ans après, *la Chute des Titans*, en Angleterre, et plus tard plusieurs autres opéras (1) dans le même pays de dix-huit ans. Mais toutes ces compositions, rapidement tracées, et sans l'usage des musiciens d'Italie, ne firent qu'un vain bruit, une série d'écarts plus ou moins bigarrés, dénués d'âme et de vie. L'opéra italien dit l'abbé Arnaud, n'est qu'un jeu dont le drame fut le prétexte. Gluck, sans doute, avait plus d'une fois senti tout le vide de pareils ouvrages; mais la mauvaise lecture des opéras lyriques était un obstacle contre les efforts du compositeur. Il

fallait donc qu'un homme d'un mérite éminent, s'écartant des sentiers battus par la routine et par les préjugés, osât se frayer une route nouvelle; et Gluck eut le bonheur de rencontrer cet homme dans le Florentin Ranieri di Calzabigi, qu'il connut à Vienne. Ce dernier entreprit d'écrire des drames dont toutes les parties fussent liées entre elles et avec le dénouement; où l'intérêt, établi dès l'exposition, allât toujours en croissant, sans être suspendu par des épisodes étrangers, par de ridicules bouffonneries; dans lesquels, enfin, l'*aria* ne put servir de prétexte au caprice du chanteur, à la stérile redondance du *maestro di cappella*. Ce fut d'après ces idées qu'il composa dans la langue italienne les opéras d'*Hélène et Paris*, d'*Alceste*, et d'*Orphée*, que Gluck mit en musique, de 1762 à 1764, et qui, contre l'usage observé pour les compositions ultramontaines, furent tous les trois imprimés à Vienne. Le premier est peu connu en France, où jamais il ne fut représenté. Les deux autres sont du nombre des cinq drames lyriques qui assurent à Gluck l'immortalité, *Armide*, *Alceste*, *Orphée*, et les deux *Iphigénies*. Il faut entendre ce grand maître exposer lui-même le plan qu'il s'était tracé. « L'imitation de la nature, dit-il, est le but commun que doivent se proposer le poète et le musicien; c'est aussi celui auquel j'ai tâché d'atteindre. J'ai voulu réduire la musique à sa véritable fonction, celle de seconder la poésie pour fortifier l'expression des sentiments et l'intérêt des situations, sans interrompre l'action et la refroidir par des ornements superflus. Je pense qu'elle doit ajouter à l'autre ce qu'elle joint à un dessin correct et bien composé la vivacité des couleurs et l'accord des lumières et des ombres,

(1) tels que *Démophon*, *Phedre*, *Syphax*, *Lucius de Titus*, *Antigone*, *le Triumvir de la*, etc.

concours des étrangers qu'attirèrent dans son sein les représentations d'*Orphée*. Cependant, si l'on en excepte Salieri, Gluck n'eut aucun imitateur chez une nation si sensible aux charmes de la musique; tant ses mâles accents diffèrent des jolis, mais insignifiants *cantabile* des compositeurs italiens. Son triomphe était grand, sans doute. Le premier il avait fixé le caractère de la musique dramatique, et tracé les règles à suivre par l'artiste capable de les saisir. Mais un champ plus vaste, une palme plus glorieuse encore, s'offraient à son ambition. La langue française, dont il avait fait une étude approfondie, lui paraissait, comparativement à l'italienne, qu'énerve le fréquent concours des voyelles, présenter au poète des ressources plus fécondes, et surtout une plus grande énergie pour peindre le délire des passions, l'horreur des combats, et le tableau déchirant des misères humaines. Cette langue, d'ailleurs, était depuis long-temps trappée d'anathème quant à ses propriétés musicales; et nous devons même ajouter que les succès

en français les paroles. Les acravissants du chantre de Thrace, *dors des furies* (1), tout le charme du dans cet ouvrage, enlevèrent les suffrages, et réconcilièrent, pour un instant, avec Gluck, les partisans aisés de la musique italienne. Deux compositions, d'un mérite bien inférieur, suivirent l'*Orphée* : l'*Arbre enchanté*, de Vadé, mis en vers par le poète, et représenté à Versailles le 27 mai 1775, et la *Cythère assiégée*, d'Avant, donnée sans succès à l'Opéra, le 1^{er} août de la même année; il fit dire à l'abbé Arnaud qu'Hersaviat mieux manier la massue que le fuseau. Le 23 avril 1776, parut l'*Orphée*, mise en français par Du Rollois, remplie du pathétique et du sublime, est, par son sujet et son caractère, essentiellement monotone, et d'une tristesse constante en fait de vers : et, quoique assez exactement traduite de *Euripide*, il n'a pas fallu que tout le génie de Gluck pour rendre la représentation supportable pour soutenir pendant trois actes l'attention qui ne roule que sur deux motifs, l'affliction et l'effroi, et dont le caractère, plus que simple, est d'ailleurs prévu. On rapporte qu'un jour on se plaignant à Gluck de l'air, *non t'appelle*, motivé sur une seule note : « Ami, lui dit le compositeur, dans les enfers les passions seignent et la voix perd ses inflexions (2). » Nous possédons des

le française dès 1766. Toutes les partitions ont été gravées; mais la plupart fourmillent de fautes. On sait que ce fut Fétis qui fut l'éditeur.

La partition d'*Orphée*, et qui y pilla sans le vouloir son *Sireen* et son *Ernelinde*. On a trouvé dans les papiers de Rousseau, et après sa mort une *Reponse du Petit-Faustin* préface, sur le passage de l'*Orphée* et nous indiquons ici. Elle contient d'utiles observations sur la nature et l'emploi du genre en musique.

On peut tirer des instruments, par la répétition, des sons assez sourds et assez lents pour accompagner ce morceau ou assure répétitions il me gêne d'aboucher les cors

fragments d'observations de Rousseau sur l'*Alceste* italienne. Elles contiennent les vues les plus profondes et les plus neuves sur la nature de la musique dramatique, et sur les trois parties qui la constituent. L'auteur y montre que, si l'accent, déterminé par le poète, asservit en quelque sorte le musicien sous sa loi, ce dernier a du moins les ressources du rythme et de l'harmonie, dont l'heureuse combinaison lui permet souvent de voiler les défauts du premier, et de suivre sans obstacle l'impulsion de son génie. Plus de douze lustres n'avaient point affaibli celui de Gluck. L'année 1777 vit paraître l'*Armide* de Quinault, mise jadis en musique d'une manière si lamentable par le Florentin Lulli. C'est la seule pièce en cinq actes du maître allemand, persuadé qu'il était que l'attention de l'auditeur se fatigue beaucoup plus promptement dans les compositions musicales que dans les tragédies déclamées. *Armide* excita d'abord une vive fermentation dans le public; mais la magnificence du spectacle, la perfection du récitatif, l'habile emploi des contrastes, en assurèrent le succès. Cette pièce eut plus de trente représentations consécutives; et, en janvier 1778, c'est-à-dire, en moins de quatre ans, les quatre opéras nouveaux avaient produit plus de 900,000 francs. En donnant à l'arrivée le rôle ingrat du chevalier Dunois, Gluck lui avait dit : « Un seul vers vous dédommagera, je l'espère, de votre complaisance; » c'est le vers : *Notre général vous rappelle.* » Jamais prédiction ne fut mieux accomplie. Un sujet plus tragique et plus sombre, sujet dont l'amour est exclu, où deux amis, pour

deux à deux; en sorte que les sons, en se heurtant au passage, produisirent l'effet déchirant et terrible qu'il se proposait. L.



qui jadis n'étaient, comme le dit plaisamment l'abbé Arnould, que des tuyaux sonores, faisant entendre une savante pièce d'orgue. La pièce commence avec le premier coup d'archet, et n'a point d'ouverture préliminaire. On ne sait ce qu'on doit le plus admirer, de la tempête, du songe d'Iphigénie, du chœur des *Éuménides*, des adieux d'*Oreste* et d'*Pylade*. Lorsqu'après ses fureurs, *Oreste* accablé dit : *Le calme rentre dans mon cœur*, pourquoi, demandait-on à Gluck, *ce murmure des basses*, *ce glapissement des violons*? Il ment, répond ce grand homme, il a tué sa mère. Nous ne ferons qu'indiquer l'opéra d'*Echo et Narcisse*, donné la même année. On rencontre quelques beautés dans la musique; mais, en général, elle se ressent du mauvais choix du sujet, et de la faiblesse du poème. Gluck avait entrepris un opéra de *Roland*; mais il jeta ses papiers au feu quand il sut que Piccini s'occupait du même sujet. Il a laissé in-parfait celui des *Danaïdes*, que Salieri termina de la manière la plus heureuse. Cet opéra fut représenté

Quant à Gluck, pour se con-
 e de sa supériorité sur les autres
 s, il suffit de remonter aux prin-
 de l'art. Les sons n'en doivent
 ue la matière, comme la terre
 our le sculpteur, les couleurs
 e peintre. Aussi Gluck a-t-il dit
 nt qu'avant de composer, il
 t d'oublier qu'il était musicien.
 'l'accent des passions, peindre les
 qui, présents ou retracés sur la
 , concourent à l'action drama-
 tel doit être le double but de
 e. De ces deux peintures, la
 le appartient à l'orchestre : et
 aître a su tirer des instruments
 si grand parti que Gluck ? Sou-
 dans ses compositions, ils pei-
 tableaux les plus vastes, les
 les plus terribles. C'est dans
 rechestre que vous trouverez la
 e imposante des sacrifices, les
 rs de la guerre, l'effort des
 , le mugissement des tempêtes,
 de la foudre, le cri qui rappelle
 gloire l'amoureux Renaud, la
 re effrayante des cœurs, le gé-
 nement des mânes, l'aboïement de
 re, le calme inaltérable des
 ps-Élysiens. C'est Gluck qui, le
 er en France, a fait connaître le
 one, dont l'emploi, sagement
 gé, donne aux peintures de l'or-
 e une couleur si vigoureuse. Pos-
 à foud le génie de la langue
 ise, il saisit toujours avec jus-
 l'enchaînement des phrases, la
 du discours. Il ne faut que par-
 ses ouvrages pour reconnaître
 partout, il observe l'accent lo-
 avec le plus grand soin; ce que
 tre musicien n'a fait. Lorsque la
 e d'un air nécessite le répe-
 ien
 roles, il l'amène adroitement,
 t les couper avec une habileté
 Nous n'en citerons pour exemple
 air d'Iphigénie : *Cruelle, non*

jamais votre inflexible cœur, etc.
 Mais ce qui doit surtout éterniser sa
 mémoire, ce qui l'élève tellement au-
 dessus des autres compositeurs, qu'il
 nous a ravi tout espoir de voir naître ja-
 mais son égal, c'est son inépuisable ta-
 lent pour le genre pathétique. Déclama-
 teur consommé, il a saisi les inflexions
 même de la nature; et, rapprochant, à
 l'exemple des anciens, le chant de la
 déclamation, il semble avoir détermi-
 né le point où finit l'une et où l'autre
 commence. On lui a reproché de man-
 quer de chant, tandis que Rousseau,
 le plus éclairé des juges en cette ma-
 tière, disait que le chant lui sortait par
 les pores. Que répondre à des gens
 qui ne trouvent de chant que dans nos
 insignifiantes ariettes, qui bornent la
 musique à l'agréable combinaison des
 sons, et qui se soucient fort peu d'être
 émus, pourvu que leur oreille soit
 satisfaite ? C'est préférer le menuet de
 Marcel et les pirouettes de Dupont
 aux pantomimes de Noverre. Nous le
 répétons, et chacun avec de la bonne
 foi peut s'en convaincre, le grand mé-
 rite des compositions de Gluck est
 que toutes les parties en sont liées
 entre elles, et présentent néanmoins
 une telle variété, que l'auditeur arrive
 à la fin du drame sans s'apercevoir
 que son attention ait été captivée. Son
 chant, simple et naturel, n'est jamais
 déparé par des ornements superflus;
 son récitatif est rapide, vrai, toujours
 noble; ses airs de danse (1) sont de
 la plus aimable fraîcheur. Ses chœurs,
 toujours en action, loin d'affaiblir l'in-
 térêt, ajoutent souvent au pathétique
 de la situation. Enfin, ses ouvrages
 sont le résultat d'une méditation telle,

(1) Dans toutes les tragédies lyriques de Gluck, ses airs de danse portent au plus haut degré le caractère des personnages, du pays et de la situation. Il est assez remarquable que cet homme, auquel ses ennemis refusaient du chant, soit le seul qui ait su faire danser.


irappé de la sévérité du rôle d'Hélène Hi
 dans l'opéra de ce nom, disait : « C'est de
 » comme Spartiate que Gluck a peint cu
 » Hélène; mais il a fait un anachro- vo
 » nisme, puisque Lycurgue ne dicta all
 » ses lois aux Lacédémoniens que long- m
 » temps après la femme de Ménélas. 1.
 » — Aussi, répondit l'artiste, ce n'est et
 » point par cette raison que j'ai peint N.
 » Hélène sévère, c'est parce qu'Ho- s:
 » mère nous la représente ainsi. » je
 (Homère dit qu'elle était estimée d'Hec- et
 tor.) Plus les compositions de Gluck c
 sont parfaites, plus on conçoit qu'il est e
 facile d'en dénaturer l'expression si e
 l'on en altère le mouvement. « Que n
 » l'on fasse, dit-il lui-même, le moi- J
 » dre changement à mon air, *Che farò* t
 » *senza Euridice*, soit dans le mou- t
 » vement, soit dans la tournure de t
 » l'expression, et cet air deviendra un e
 » air de marionnettes. Il ne serait pas e
 » même impossible d'en faire une con- t
 » tredanse. » Aussi, du temps de l.
 Gluck, avions-nous proposé de fixer
 le mouvement de tous ses airs par le
 moyen du chronomètre. Cet utile pro-
 jet n'a jamais été sans exécution (r).

t avec le précepteur de ses enfants, établit dans le palais Narischkine un institut d'éducation, lui-même ou fit traduire un grand nombre d'ouvrages en russe. Il mourut au moment où Catherine qu'il avait recueillie dans sa prison commençait à entrer dans sa carrière de la fortune, et captivait le cœur de Pierre-le-Grand. Parvenue sur le trône, Catherine n'oublia pas sa famille qui avait protégé son enfance. Gluck avait laissé un fils et un petit-fils. Le fils, qui s'était appliqué avec beaucoup de succès aux études, employé comme conseiller dans le ministère des finances. Modeste et timide, il ne chercha point une fortune brillante, et se borna à remplir avec zèle les devoirs de sa charge. Sa sœur, Marthe Gluck, devenue dame d'honneur de l'impératrice, fit épouser l'amiral Villebois, un Français que le sort avait conduit en Russie au commencement du règne de Pierre, et qui avait gagné la confiance de ce monarque par la vivacité de son esprit et l'activité de son caractère. Il était veuf lorsqu'il épousa la sœur de Gluck; et il laissa de ses deux épouses des fils, dont le plus remarquable a été le grand-maître d'artillerie, Alexandre Villebois, qui, dans un âge avancé, chercha à plaire à Catherine II, et qui, pour témoigner son attachement à cette princesse, contribua à lui faire obtenir le pouvoir suprême au moment où ce pouvoir appartenait à Pierre III. — xv.

GLYCAS (MICHEL), historien grec, habitait en Sicile, et vivait au 12^e siècle selon quelques critiques; mais l'opinion commune le place au 11^e. Le savant C. G. Waich, dans son ouvrage inséré dans les Mémoires de l'Académie de Göttingue (1780, tome 18, pag. 18-44), a une Disserta-

tion spéciale sur cet objet, et finit par laisser indécis ce point de chronologie. Glycas composa en grec des *Annales* qui traitent de ce qui s'est passé depuis la création du monde jusqu'à Alexis Comnène, mort en 1118. Cette chronique est encore consultée avec fruit, non seulement pour quelques faits historiques, mais encore pour des notions qui servent à l'intelligence des livres de la Bible, et qu'il a tirées d'auteurs que nous n'avons plus. Leunclavius, qui publia en latin cet ouvrage (Bâle, 1572, in-8°), y ajouta une cinquième partie, qui conduit jusqu'à la prise de Constantinople. Meursius donna une partie du texte grec (depuis César jusqu'à Constantin le Grand), d'après un manuscrit d'André Schott qui attribuait ce fragment à Théod. Metochita, et y joignit une version latine et des notes, Leyde, 1618, in-4°. Enfin, l'ouvrage entier, grec et latin, fut publié par le P. Labbe, Paris, 1660, in-fol. Cette édition, qui est la plus complète et la seule qui soit recherchée, fait partie de la *Byzantine*. Glycas est encore auteur de plusieurs *Lettres* qui sont instructives et curieuses. La plupart roulent sur des matières théologiques. On en trouve quatre-vingt-treize dans un manuscrit de la bibliothèque royale de Turin: J. Lami n'en a publié qu'un petit nombre (1), d'après un manuscrit de la *Ricardiana*, qui n'en contient que quatorze. C. F. Matthæi en a aussi publié quelques-unes d'après un manuscrit de Moscou, Leipzig, 1777, in-8°. C. M. P.

(1) Il en a donné cinq dans le premier volume de ses *Deliciae eruditum*, 1736, in-8°, et cinq dans le septième en 1739. Il a donné séparément, vers 1745, le discours de Glycas, *ad monachum*, *De claritate primi Adu.* François Fontana a publié les quatre autres lettres que contenait le manuscrit de la *Ricardiana*, dans les *Nova eruditum delicia*, 1762, in-8°.



cérius, guerrier obscur, attaché à son service. A peine sur le trône, Glycérius vit attaquer l'Italie par Videmir, roi des Ostrogoths, et obtint à prix d'argent qu'il se retirerait dans les Gaules. L'année suivante, Léon, premier empereur d'Orient, irrité que Glycérius eût été nommé sans son consentement, donna l'empire d'Occident à Jules Népos, et le fit déclarer Auguste à Ravenne. Glycérius, surpris dans Rome par son rival, consentit sur-le-champ à renouer à l'empire, et à recevoir la mitre et l'évêché de Salone en Dalmatie. On doute si ce fut ce même Glycérius qui devint archevêque de Milan pour s'être prêté à l'assassinat de Népos en 480.

L—S—E.

GLYCON, statuaire grec, n'a été cité par aucun auteur ancien ; mais son nom est immortalisé par le chef-d'œuvre qui nous l'a transmis. La statue dite *l'Hercule Farnèse*, ouvrage de Glycon, comme le témoigne l'inscription qu'on y lit encore, réunit toute la vigueur et le grand caractère que les plus anciens sculpteurs

ils partirent avant les académiciens. Ceux-ci se mirent en route avec leur troupe le 8 août 1753, passèrent par Casan, entrèrent en Sibirie à la fin de décembre, et à Tobolsk le 30 janvier 1754. Delisle les quitta pour aller rejoindre, avec le détachement de marins, le capitaine Bering : Gmelin et Müller s'embarquèrent le 24 mai sur l'Artisch, qu'ils remontèrent au milieu des steppes habitées par des hordes nomades. On y voit éparses les ruines de monuments qui attestent le séjour d'un peuple plus civilisé. C'est dans une de ces ruines qu'avaient été trouvés les manuscrits tanguts décrits par Bayer. Les voyageurs voulurent aller visiter le temple d'Ablaikit; leurs préparatifs étaient faits : des obstacles les retinrent ; ils se contentèrent d'y envoyer un détachement. Après avoir examiné les mines de cuivre de Koliwan, ils gagnèrent le bord de l'Obi, puis ceux du Iéniseï, et allèrent passer l'hiver à Iéniseïsk. « Le froid y était si excessif, dit Gmelin, qu'à la mi-décembre, l'air même paraissait gelé; la brume condensée ne laissait pas monter la fumée des cheminées. Plusieurs oiseaux tombaient du ciel comme morts. » En février 1755, Gmelin et Müller se remirent en route pour Irkoutsk; traversèrent, le 27 mars, le lac Baïkal encore gelé, et retrouvèrent Delisle à Kiatcha, placé sur la frontière de la Chine, au milieu d'une misérable steppe, qui ne produit rien. Après être retournés à Selinginsk, ils se dirigèrent vers l'est, visiterent les mines d'argent d'Argun dans le pays des Tungouses, et allèrent bien près de la rivière Amour. Revenus vers l'Ouest, ils traversèrent le lac Baïkal à la voile. Une tempête affreuse les y accueillit. Les bateliers l'attribuèrent au courroux du Baïkal, irrité de ce que les

voyageurs, au lieu de l'appeler mer l'avaient simplement traité de lac. On passa l'hiver à Irkoutsk. Dès le mois de janvier 1756, les deux académiciens parcoururent les pays arrosés par l'Angara et la Léna, et se séparèrent. Gmelin, arrivé à Irkoutsk en septembre, y retrouva Müller et Delisle. A cette distance immense de St. Pétersbourg, les ordres du gouvernement n'obtiennent pas toujours une obéissance complète. Les académiciens et leur suite eurent bien de la peine à se procurer des logements passables dès la fin de septembre, la Léna charria des glaces; et pour mettre le comble aux désagréments que Gmelin éprouvait, un incendie affreux dévora ses livres et le fruit de ses dernières observations. L'hiver fut plus doux et moins long qu'on ne l'aurait cru; et le 20 mai 1757, Gmelin et Müller purent examiner les environs de Irkoutsk, en attendant l'occasion de partir pour Ochotsk; mais, malgré leurs représentations répétées, ils ne purent se faire donner par les agents du gouvernement les objets qui leur étaient nécessaires pour entreprendre cette longue et périlleuse route, et allèrent ensuite jusqu'au Kamtschatka. Voyant qu'il n'y avait qu'incertitude sur le temps et les moyens de continuer le voyage jusqu'au terme qui leur était prescrit, il leur parut convenable de remonter la Léna, tandis que Delisle descendrait. Gmelin avait d'ailleurs à réparer la perte que lui avait faite l'incendie de l'hiver précédent; ainsi, après avoir recueilli, avec Müller, tous les renseignements qu'il avait pu réunir sur Irkoutsk et le pays d'alentour, ils résolurent de passer l'hiver à Kirensk, sur le Haut-Léna, lieu où ils étaient à l'abri de toute crainte de pièce d'importunité, et à portée de correspondre facilement avec toutes

a Sibirie. Rien ne troublait
 ité dont ils jouissaient dans
 ode, lorsque la mauvaise
 üller le contraignit à partir,
 ore, pour Irkoutsk, où il es-
 lleurs obtenir de la chan-
 s secours pour le voyage du
 . Ceha fut dans cet espoir
 n quitta Kirensk, en février
 our rejoindre son compa-
 y arriva malade; les frimas
 pénétré le corps. Les solli-
 les deux académiciens au-
 gouverneur, qui fit pour les
 ut ce qui était en son pou-
 vainquirent de l'impossi-
 remplir complètement leur
 s convinrent donc d'écrire
 Stersbourg pour demander
 l, et continuèrent, en atten-
 observations : ils visitèrent
 rosés par l'Angara, et, le
 entrèrent à Iéniséisk. En
 59, Steller arriva de Saint-
 g, pour les aider dans leurs
 ls l'envoyèrent rejoindre
 , dès que la navigation fut
 s descendirent le Iéniséï,
 ngascia, près du 66°. de la
 ile. Le 21 juin, ils y vi-
 ère une neige abondante :
 après, la végétation faisait
 s sensibles. A leur retour à
 Müller trouva des dépêches
 enaient de continuer ses
 a Sibirie ; mais on même
 elin reçut ordre d'y rester,
 préparer à partir pour le
 ka le plus tôt qu'il serait
 l ne redoutait rien tant que
 , prévoyant les peines que
 essuyer la mauvaise vo-
 eux dont il devait dépendre
 e dans cette presqu'île. Com-
 avait pas en core à S.-Peters-
 départ de ces lettres, l'ar-
 teller auprès des académi-

ciens, Gmelin écrivit qu'il différer
 son départ jusqu'à ce qu'il connût
 dernières résolutions de la cour,
 que dans l'intervalle il parcourrait
 pays situés sur les bords du Iéniséï,
 remontant jusqu'à Krasnojarsk. Il s'
 rêta là avec Müller, qui le quitta le
 février 1740. Le 16 juin, Gmelin s'
 tit de sa solitude pour examiner
 déserts voisins ; et deux mois après
 reçut un exprès qui lui fit espérer
 retour. Il se rendit aussitôt à Tomsk
 où il trouva J. E. Fischer, son beau-
 adjoint pour les recherches histo-
 ques, qui partit pour Irkoutsk en ja-
 vier 1741. (Voy. FISCHER.) Ce l'
 sur les bords de l'Oby, que Gmelin
 reçut, le 25 juin, la permission
 retourner à Saint-Petersbourg. Il
 hâta d'aller rejoindre Müller à Tobolsk.
 Ils partirent de cette ville à la fin
 septembre, examinèrent, en 1742,
 une grande partie des pays situés entre
 l'Oby et le Jaïk, rentrèrent en Europe
 au commencement de 1743, et pre-
 nant leur route par Wologda, arri-
 vèrent à Saint-Petersbourg le 16 jan-
 vier. Gmelin ayant obtenu, en 1747,
 la permission de retourner dans sa
 patrie, se démit de tous ses emplois
 en Russie. On lui donna, en 1749, la
 chaire de botanique et de chimie à Te-
 bingen. L'ardeur avec laquelle il s'
 livra au travail, et les fatigues qu'
 avait précédemment éprouvées et qu'
 avaient beaucoup altéré sa santé, lui
 causèrent une complication de maux
 auxquels il succomba le 20 mai 1755.
 « Ce fut, dit Müller, une vraie perte
 » pour les sciences ; car il s'en fallut
 » beaucoup qu'il eût mis au net les
 » observations au-si nombreuses que
 » curieuses qu'il avait faites en Sibirie. »
 On a de Gmelin : 1. *Flora Sibirica
 sive historia plantarum Sibiriae*, St.-
 Petersbourg, 1747-70, 4 vol. in-4°.
 fig. On y trouve la description d'aut

plantes nouvelles, la figure et la description détaillée des plus intéressantes de tout ce qui concerne leurs usages chez les naturels du pays. Il donne des éloges à la critique de cet ouvrage, avait des sens originaux ; il assure qu'il n'a fait avec une habileté et dont la gravure n'approche pas les plantes sont classées d'après le système de Vau Royen. Il devait y avoir 5^e. volume pour la cryptogamie. G. Gmelin, neveu de l'auteur, fut le promoteur de la publication dans le 4^e. volume, datée de Woronez, Sa mort prématurée l'empêcha de tenir sa promesse. La flore est précédée d'une introduction dans laquelle Gmelin trace à grands traits la géographie physique de la Sibirie, donne le sommaire de l'histoire de la Sibirie, et l'esquisse de l'histoire de la Sibirie pendant dix ans. Il indique dans des tableaux les plantes communes à l'Asie et à l'Europe, et enfin celles qui sont, pour la Sibirie, fixées à un coin de terre. Gmelin avait posé les limites de la Sibirie : Gmelin, en sa propre opinion, l'appuie sur ce qui l'ont fait adopter par les autres. « C'est, dit-il, au-delà des monts Oural et du fleuve Jaïk, le spectre du pays, les plantes, les animaux, l'homme, enfin, et tout ce qui l'entoure, prennent une forme nouvelle. » 11. *Voyage en Sibirie, de 1753 à 1763*, 1769, 4 vol., fig. (en allemand). Gmelin, un homme très savant, observateur et très bon narrateur trop minutieusement surchargé sa relation, dont le plus haut intérêt, d'une manière très insignifiante et très

ennuyeux. C'était par un motif dont on doit lui savoir gré. « Je ne me rappelle jamais sans plaisir, s'écrie-t-il dans sa préface, les années que j'ai employées à faire ce voyage ; et je m'imagine qu'un journal qui en présentera tous les événements, causera une satisfaction pareille au lecteur qui n'a pas d'indifférence pour son prochain. » Nous avons en français deux abrégés de ce voyage ; l'un publié par Keralio, sous le titre suivant, qui donne l'analyse du livre : *Voyage en Sibirie, contenant la description des mœurs et usages des peuples de ce pays, le cours des rivières considérables, la situation des chaînes de montagnes, des grandes forêts, des mines, avec tous les faits d'histoire naturelle qui sont particuliers à cette grande contrée*, Paris, 1767, 2 vol. in-12 ; l'autre, inséré dans le tome XVIII^e. de *l'Histoire générale des Voyages*, de Prévost. Ces deux extraits sont faits d'une manière absolument différente ; chacun a ses avantages et ses défauts. Le second donne au moins les cartes et les figures de l'original. Une particularité très remarquable est celle qui a donné lieu à cette réflexion de Müller : « Rappeler, dit-il, on verra l'exemple d'un voyage si pénible et si long, entrepris par tous ceux qui en furent, avec plus de courage et de satisfaction que celui-ci. On s'encourageait les uns les autres ; on ne négligeait rien ; on était attentif à tout ce qui paraissait devoir tourner le moins du monde à l'avantage de ce dont on était chargé. » Gmelin, dans la préface de sa *Flora Sibirica*, rend la même justice à ses compagnons. Un accord si touchant et rare, peut-être, dans des circonstances semblables, fait le plus bel éloge de tous ces savants. Il n'y a pas, dans cette

le détails relatifs à la botanique, pour l'ouvrage qui traiterait de la Sibirie. C'est peut-être ce qui a donné lieu à quelques-uns de ces Mémoires de l'Académie de Pétersbourg, qui ont fait retrancher de plusieurs passages intéressants. Une Dissertation sur la découverte de nouvelles plantes de Sibirie; traduite par Kéralio, dans sa *Collection de différens ouvrages sur l'Histoire du Nord*.

D'autres Mémoires sur la Botanique et la médecine, tant en latin qu'en allemand, imprimés séparément, ou dans les actes de l'Académie de Pétersbourg, et dans ceux de la nature. V. *Vie de Gmelin*, joint de la société des sciences de Pétersbourg, Francfort, 1768. L'auteur y retrace les services de Gmelin tant en botanique, qu'en médecine, et de nouveaux. Linné, pour récompenser les services de Gmelin en botanique, a nommé *gmelina* le genre de sa didymie angiosperme qui comprend des arbres de la famille naturelle des pyracanthées de fleurs semblables à la digitale. E—s.

G M E L I N (PHILIPPE-FRÉDÉRIC), frère cadet du précédent, né à Tubingen en 1721. Après avoir achevé ses études, il parcourut l'Angleterre et l'Allemagne dans sa patrie en 1744, et fut médecin de la ville, et, en 1750, professeur extraordinaire de médecine. Il succéda à son frère dans la chaire de botanique et de chimie, et mourut le 9 mai 1768. On a de lui *Botanica*, Tubing., 1760, *Recueil de renseignements sur les eaux minérales de Reutling*, 1761, in-8°. III. *Notice de-*

taillée sur les eaux minérales chaudes du pays de Nassau, ibid., in-8°. (Ces deux ouvrages sont en allemand.) IV. Un grand nombre de Mémoires sur la médecine, la botanique, l'histoire naturelle et la chimie. V. Il a eu part à l'*Onomatologia medica completa*, Francfort et Leipzig, 1754-55, 2 vol. in-8°. ; et à l'*Histoire et explication des plantes*, de Knörr, de Nuremberg, publiées séparément, depuis 1750, sous le titre de *Thesaurus rei herbarie hortiensis universalis*. VI. Des Mémoires dans les *Transact. philosoph.* et dans la *Bibliothèque raisonnée*. — JEAN-CONRAD G M E L I N, frère aîné des deux précédents, et médecin renommé, a beaucoup voyagé en Allemagne, en Pologne et en Hongrie. Il acquit de grandes connaissances en chimie et en métallurgie. Il publia, mais sans mettre son nom, un grand nombre de dissertations dans les Mémoires de plusieurs sociétés savantes, et mourut en 1759. Il fut père de S. T. Gmelin.

E—s.

G M E L I N (SAMUEL-THÉOPHILE) naquit à Tubingen, le 25 juin 1744. Après avoir obtenu le bonnet de docteur en médecine à l'âge de dix-neuf ans, il alla achever ses études à Leyde où la conformité de goût pour l'histoire naturelle le lia avec Pallas. Les circonstances difficiles où il se trouva lui firent naître l'idée de s'embarquer comme chirurgien sur un navire destiné pour les Indes Orientales; mais il se contenta de s'établir, en attendant des secours de sa famille, dans la petite ville de la Brille. Le voisinage de la mer, et quelques excursions qu'il fit par eau dans les environs, lui fournirent l'occasion de recueillir beaucoup de plantes marines, d'examiner avec attention les varechs, et lui suggérèrent l'idée d'écrire leur histoire.

nsuite la Belgique et se rendit où il fut bien accueilli par , qui lui inspira quelque chose oignement pour le système . Après un court séjour dans , il fut, en 1766, appelé à urg pour y professer la botanique sous Catherine II, fidèle au plan par plusieurs de ses prédécesseurs de faire voyager des savants diverses parties de l'empire donna une nouvelle expédition de même genre. Gmelin obtint la permission de partir; et après avoir eu l'honneur d'être présenté à l'impératrice, il partit au mois de juin 1768, pour les monts Valdai, passa l'hiver à Tver, et descendit le Dou jusqu'à Tcherkassk, où la peinture effectuée qu'on lui fit d'un voyage par terre, le long de la frontière, jusqu'à l'embouchure du Don sur la mer Caspienne, l'engagea à annoncer à son premier patron par la route ordinaire, Zaritzin, pour aller à Astrakan sur le Volga. Il trouva dans le comte Guldenstaedt, autre voyageur de Pétersbourg pour le même objet. Après s'être concerté avec lui sur le plan ultérieur de leurs voyages, Gmelin s'embarqua, le 19 août, sur un bâtiment équipé pour lui et pour sa suite. Il partit de Derbent, alla par terre visiter les fameuses sources de naphte à Derbent, et Schamakie, reprit la route par le Caucase, resta tout l'hiver à Enzelli, puis à Ghilan, et fut bien accueilli par Hedjet-khân, gouverneur de cette province. Les troubles désolaient la Perse, l'empêchèrent d'entrer dans ce royaume. Il se contenta de suivre la côte du Mazanderan, mais ne put aller à Asterabat. Il retourna à Bârousch, des maladies contagieuses lui enlevèrent la vie.

une partie de son monde : lui-même en fut atteint; et pour comble de disgrâce, Mehemet-khân, gouverneur de la province, homme avare et cruel, le fit emprisonner comme espion. Gmelin eut beau réclamer; il ne put espérer sa liberté qu'à condition de guérir le frère du khân, attaqué d'une fistule lacrymale. Le hasard servit bien ce nouveau *médecin malgré lui*, qui, sorti de ce mauvais pas, s'en fut à Enzelli, et, après une traversée longue et pénible, arriva à Astrakan le 10 avril 1772. Il devait, d'après le plan approuvé par l'académie, parcourir les steppes situées des deux côtés du Volga, au - dessous de Zaritzin, et celles des Kumaniens jusqu'au Terek. Il n'exécuta que la dernière partie de ce projet. L'année suivante il changea de dessein, et voulut aller visiter la côte orientale de la mer Caspienne, puis revenir par la Perse. L'année était trop avancée pour que ce projet pût réussir. Pallas, qui venait d'arriver à Astrakan, chercha vainement à le dissuader de ses idées, en lui prédisant qu'il n'en résulterait rien de bon. Gmelin, poussé par une malheureuse fatalité, partit d'Astrakan, le 25 juin 1773, avec une suite nombreuse, longea la côte orientale, aborda en quelques endroits du pays des Troukhmènes sans éprouver d'accident; mais il ne put, à cause de la saison, trouver beaucoup de plantes. Il se hâta donc d'aller à Asterabat, puis à Enzelli, où il prit la route de terre. Arrivé à Derbent le 15 janvier 1774, il reçut ordre du khân d'en sortir le 4 février. Au lieu de retourner à son navire, qui l'attendait à Bâkou, il dirigea sa marche vers Kislar sur le Terek. Il fut arrêté sur la route par le khân des Kaitaks, qui mit un haut prix à sa rançon. Dès que la nouvelle de ce funeste événement par-

juin à Acum...

Le barbare qui l'avait fait languir dans un cachot froid et humide, rendit aussitôt la liberté aux compagnons de Gmelin, et leur permit d'emporter son cadavre et ses papiers ; mais la grande chaleur ne leur laissa pas le temps de transporter le corps jusqu'à Kisliar : il fut enterré près du village de Kisliar. Catherine II récompensa richement la veuve de ce martyr des sciences. On a de Gmelin : I. *Historia fucorum iconibus illustrata*, St.-Petersbourg, 1768, in-4°. Cet ouvrage, le premier qui ait été publié sur les varechs, est aujourd'hui incomplet et bien en arrière des connaissances que l'on a acquises sur ces plantes marines. Il est cependant encore bon à consulter. Gmelin ne croit pas à l'existence des parties sexuelles dans ces végétaux, opinion partagée par plusieurs habiles botanistes. II. *Voyages dans différentes parties de l'empire de Russie, pour faire des recherches relatives à l'histoire naturelle*, St.-Petersbourg, 1770-1774-1784, 4 vol. in-4°, avec cartes (en allemand). On y trouve,

Se
re
lu
qu
qu
le:
re
ve
W
sa
si
pi
gi
L
u
d
e
I
J
c
i
.

a direction de son père, qui était professeur de botanique et de chimie à cette université. Après avoir été le bonnet de docteur en philosophie, il entreprit un grand voyage scientifique en Hollande, en Angleterre et en Autriche, et ne revint qu'en dans sa patrie, après une absence de trois ans. Il donna ensuite, à Tubingen, des leçons d'histoire naturelle et de botanique, et ouvrit aussi, en 1771, une chaire de professeur extraordinaire, un de sciences médicales. En 1775, nommé professeur extraordinaire, et, trois ans après, professeur ordinaire de sciences médicales à l'université de Göttingue. Il acquit une grande réputation, non seulement en Allemagne, mais encore l'étranger, par ses leçons et par son activité littéraire infatigable : doit-on à sa science et à son grand nombre d'ouvrages remarquables son érudition, et qui prouvent une étendue de connaissances bien peu commune. Après avoir enseigné pendant trente ans, il mourut le 1^{er} novembre 1804. Nous citerons ici seulement quelques-uns des ouvrages qu'il a publiés : I. *Pourquoi l'homme re-t-il ?* (en allemand), Tubingen, 1767, in-4°. II. *Irritabilitas tabilium in singulis plantarum bus explorata, ulterioribusque rimentis confirmata*, ibid., 1768, in-4°. III. *Onomatologia botanica veta*, ou *Dictionnaire complet de botanique, d'après le système de Linné*, Francfort et Leipzig, 1771-1779, 9 vol. in-8°. Tous les articles contenus dans le premier volume de l'ouvrage, ne sont pas de Gmelin ; il est l'auteur des huit autres volumes. IV. *Table des matières renvoyées dans l'Onomatologia* (en latin et en allemand), 1778. V. *Enustio stirpium agro Tubingensi*

indigenarum, Tubingen, 1772, in-8°. VI. *D. an adstringentia et roborantia strictè sic dicta ferreo principio suam debeant efficaciam ?* ibid., 1773, in-4°. VII. *Dissertation sur les plantes vénéneuses de l'Allemagne*, Ulm, 1775, in-8°. VIII. *De alcalibus et præcipitationibus chemicis ope eorum factis*, Göttingue, 1775, in-4°. IX. *Histoire générale des poisons*, Leipzig et Nuremberg, 1776-1777, 3 vol. in-8°. X. *L'Art d'observer*, par J. Senebier, traduit du français et augmenté de notes, ibid., 1776, in-8°. XI. *Le système du règne minéral de Linné*, traduction libre de la douzième édition latine, et considérablement augmentée, ibid., 1777-1779, 4 vol. in-8°, avec fig. XII. *Dissertation sur les différentes espèces d'ivraie, sur la manière d'en tirer parti, et sur les moyens de les extirper*, Lubeck, 1779, in-8°. XIII. *Introduction à la chimie, à l'usage des universités*, Nuremberg, 1780, in-8°. XIV. *Observations minéralogiques sur les mines de fer de Rio et d'autres mines dans l'île d'Elbe*, de E. Pini, traduites de l'italien et augmentées des observations modernes de Koestlin et d'autres, avec une *Dissertation sur quelques crystallisations particulières du feldspath*, Halle, 1780, in-8°. XV. *Introduction à la minéralogie, à l'usage des universités*, Nuremberg, 1780, in-8°. XVI. *Introduction à la pharmacie*, ibid., 1781, in-8°. XVII. *Mémoires pour servir à l'histoire de l'exploitation des mines en Allemagne, dans le moyen âge et dans les temps modernes*, Halle, 1785, in-8°. XVIII. *Lettres à un médecin, sur les découvertes récentes et leur application en médecine*, Berlin, 1784, in-8°. Une seconde édition de cet ouvrage a été

in-8°. XXIII. *Eléments de minéralogie*, ibid., 1790, in-8°. XXIV. *Eléments de pharmacie*, ibid., 1792, in-8°. XXV. *De aëris vitiosi exploratione*, ibid., 1794, in-4°. XXVI. *Principes chimiques de la technologie*, Hanovre, 1794, in-4°. XXVII. *Apparatus medicaminum tam simplicium quàm compositorum, in praxeos adjumentum consideratus*, Göttingue, 1795-1796, 2 vol. in-8°. On joint ordinairement ces deux volumes, qui traitent du règne minéral, aux six de J. A. Murray, qui portent le même titre et sont consacrés exclusivement au règne végétal. Guelin s'est efforcé de suivre la même marche que Murray; mais il est resté loin de son modèle. XXVIII. *Journal des sciences naturelles*, Göttingue, 1797, quatre cahiers in-8°. XXIX. *Histoire des sciences naturelles*, publiée aussi sous le titre d'*Histoire de la chimie*, Göttingue, 1797-1799, 3 vol. in-8°. Cet ouvrage forme la 8^e partie de l'*Histoire des arts et des sciences*, publiée par les professeurs de Göttingue. Guelin est aussi l'édi-

à bien remplir, puisqu'il fal-
re non seulement très versé
ous les genres de littérature,
ncore être en état de parler et
e d'une manière agréable et so-
r un sujet donné, le plus sou-
ême d'enseigner publiquement
les-lettres et l'éloquence. Gni-
compta parmi ses élèves les
plus grands hommes de Rome
e, Cicéron et César. Malgré
nce et le goût des auditeurs,
léclama jamais dans son école,
ervant de satisfaire à la mode
le dans les occasions où l'on
adait qu'il élevât la voix au
d'une place publique. On a dit
rhéteur, par comparaison avec
ses compatriotes et de ses ri-
célèbre comme lui dans l'ensei-
nt des belles-lettres, Valérius
que celui-ci faisait des poètes
tre des orateurs. La vie de Gni-
n'alla pas au-delà de cinquante
il trouva néanmoins, et mal-
s occupations sans cesse renais-
qui l'enchaînaient au milieu du
llon de Rome, le temps d'écrire.
il attribuait un grand nombre
rages : toutefois Atteius le philo-
, l'un de ses élèves, ne lui en
que deux, écrits en latin, et
le tout le reste comme pouvant
orti de son école, mais certaine-
pas de sa plume. G. F.—A.
GADBY (ROBERT), imprimeur
raire anglais très instruit, na-
à Sherborne, dans le Dorset-
, en 1721; il se distingua par
nière dont il exerçait son état
r ses connaissances profondes
les langues savantes. Il mourut
rborne, le 12 août 1778. Parmi
vrages écrits en anglais, dont
by est l'auteur, son *Explication*
Écriture sainte, en trois gros
ces in-folio, mérite une men-

tion particulière. Avant la publication
de ce travail, aucun commentaire
anglais des livres saints n'avait osé
attaquer de front les systèmes des
Trithéistes et des Calvinistes : aussi
ces sectaires en furent-ils très alar-
més; ni leurs menaces ni leurs invecti-
ves ne purent empêcher Goadby d'en
continuer l'impression : mais il mani-
festa son amour pour la vérité, en re-
cueillant avec un grand soin, dans les
éditions postérieures, toutes les re-
marques qui pouvaient servir à rec-
tifier quelques erreurs qui lui étaient
échappées. Il composa ensuite et im-
prima un *Extrait de la Bible*, sous
le titre d'*Instructeur ou Manuel des*
chrétiens. Cet ouvrage, fortement re-
commandé par l'évêque Sherlock, fut
très bien accueilli du public; mais
l'auteur, par le mauvais état de sa
santé, ne put l'achever : il en a publié
seulement l'ancien Testament. Goad-
by donna, en 1777, au sujet de l'exé-
cution du docteur Dodd, un petit
écrit, dans lequel il prouva que les
crimes commis par un ecclésiastique
doivent être punis plus sévèrement
que les autres. Dans le journal hebdo-
madaire intitulé, *Le Mercure de*
Sherborn, dont il fut l'éditeur, il se
montra constamment un défenseur ar-
dent de la liberté politique et reli-
gieuse. Partageant l'opinion du célè-
bre Hume, que « la liberté de la
presse et la liberté nationale augmen-
tent ou diminuent ensemble, » il n'hé-
sita jamais à défendre énergiquement
la constitution de son pays contre les
attaques du parti opposé. B.—H.—D.

GOAR (JACQUES), savant domini-
cain, né à Paris en 1601, fit ses pre-
mières études avec beaucoup de suc-
cès, prit l'habit religieux en 1619,
et, après avoir terminé ses cours de
philosophie et de théologie, fut chargé
d'enseigner ces deux sciences dans

en son pays. Ses écrits anciens ne fut pas aussi abondante qu'il se l'était promis; mais en revanche, il amassa une grande quantité de matériaux sur la croyance et les coutumes des Grecs modernes. De retour à Rome en 1640, on voulut l'y retenir, en le nommant prieur du couvent de Saint-Sixte; mais le desir de revoir sa patrie l'emporta sur les avantages que lui offrait un plus long séjour dans la capitale du monde chrétien, et il revint à Paris en 1642. Dès l'année suivante, les intérêts de son ordre l'obligèrent encore d'aller à Rome; ce voyage fut court, puisqu'on le voit déjà à Paris en 1644, travailler à son *Eucologe*. Élu, en 1652, vicaire-général de l'ordre, les soins qu'exigeait cet emploi ne le détournèrent pas de ses études accoutumées; mais il ne put résister à tant de fatigues. Sa santé s'altéra; et une fièvre lente le conduisit au tombeau le 25 septembre 1655, à l'âge de cinquante-deux ans. Le père Goar

des Dominicains, par le
uron, v, 489. W—s.
EL (JEAN-BAPTISTE-JOSEPH),
de Lydda, et suffragant de
is évêque constitutionnel de
naquit à Thann, dans la
Alsace, le 1^{er} septembre
fut élevé à Rome, au collège
que, où il se distingua par
ail et par sa conduite. L'évê-
Porentrui se l'attacha, et le
chanoine de son chapitre. Ses
s erronés commencèrent alors
velopper; les hommes clair-
aperçurent en lui une am-
lémesurée, et l'orgueil qui
a, plus tard, à l'apostasie. Le
ier 1772, il fut fait évêque
da, *in partibus infidelium*,
agent de l'évêque de Bâle,
partie française de son dio-
résidait en France en cette
et en 1789, il fut nommé dé-
clergé de Belfort aux états-
x. Lors de la prestation du
à la constitution civile du cler-
apposa d'abord quelques res-
; qu'il se hâta de rétracter,
énonciation d'un de ses collè-
n l'en récompensa en le nom-
la-fois à trois des nouveaux évê-
voir à ceux du Haut-Rhin, de
e-Marne et de Paris. Il opta
dernier siège; et le 25 fé-
1791, il fut un des deux prélats
ts au sacre des premiers évê-
constitutionnels. On dit qu'il
ia successivement, pour avoir
tion canonique, à l'archevêque
s et à l'évêque d'Orléans, qui
sèrent, quoiqu'ils se fussent
s au nouvel ordre de choses.
anal du district de Paris le
a par-devant l'évêque d'Autun;
iveau métropolitain fut installé
e qualité, le 27 mars 1791.
andit dans le temps une lettre

du prince-évêque de Bâle, qui don-
nait une idée peu avantageuse du ca-
ractère de Gobel. Les évêques consti-
tutionnels faisaient tous paraître, à
cette époque, des mandements, en pre-
nant possession de leurs sièges. Gobel,
dans une lettre pastorale du 21
avril 1791, s'efforça de prouver la
légitimité de sa mission; et, le 18
septembre suivant, il publia un long
mandement sur la fin de la session
de l'assemblée constituante, et sur
l'acceptation de l'acte constitutionnel
par le roi. Nous ne connaissons pas
de lui d'autre écrit de ce genre. Ce
faible évêque flottait encore entre sa
conscience et la peur: il écrivait au
pape, et n'avait pas la force de suivre
les conseils qu'il paraissait solliciter.
MM. Noël et De Laplace disent, dans
leurs *Éphémérides*, qu'en 1792, Gobel
se présenta chez le marquis Spinola,
ambassadeur de Gènes, en
France, et le pria de demander pour
lui au pape une somme de cent mille
écus, promettant de rétracter son ser-
ment. Le marquis déclina cette étrange
commission, et Gobel se laissa entraî-
ner au torrent. Lié avec d'ardents
révolutionnaires, il ne parut plus oc-
cupé qu'à servir leurs vues, et mérita
les reproches des constitutionnels qui
étaient encore attachés à la religion.
On se plaignait qu'il tolérât les plus
honteux scandales, qu'il laissât par
exemple en place un curé de la capi-
tale, qui avait publié un écrit irréligi-
eux du ton le plus déclamatoire
et le plus insultant. On était indigné
qu'il permit à des prêtres mariés de
continuer les fonctions sacerdotales.
Gobel fit plus: le jour de la fête de
l'Ascension, en 1793, il installa,
comme curé de Saint-Augustin, ou
des Petits-Pères, un prêtre marié,
nommé Aubert, dont la femme assis-
tait à la cérémonie. Deux curés,

» que la révolution marche à grands
» pas vers une fin heureuse.... Au-
» jourd'hui qu'il ne doit plus y avoir
» d'autre culte public et national que
» celui de la liberté et de la sainte éga-
» lité, puisque le souverain le veut
» ainsi ; conséquent à mes principes,
» je me sou mets à sa volonté, et je
» viens vous déclarer ici hautement,
» que dès aujourd'hui, je renonce à
» exercer mes fonctions de ministre du
» culte catholique. En conséquence,
» nous vous remettons tous nos titres.»
Le président le félicita de sacrifier
ces hochets gothiques de la superstition
et d'abjurer l'erreur. On
rendit de grands honneurs à Gobel,
qui déposa sa croix et son anneau, et
s'affubla du bonnet rouge. Ce fut le
signal des apostasies et des profa-
nations qui remplirent cette séance et
les suivantes. Gobel survécut peu à
sa honte : dominé par d'indignes amis,
il passait ses journées dans les clubs
et dans le tumulte des factions, lors-
qu'il tomba dans la disgrâce de Ro-
bespierre. Il fut arrêté avec Chau-
mette, le comédien Grammont et

dirigée contre toutes les classes sociales, et principalement contre les moines et les gens d'église. Dans le prologue de l'auteur, c'est-à-dire l'auteur, Gobin suppose, que le 1505, il allait s'ébattre à Espagne, lorsqu'il vit dans un champ un troupeau de loups, et grands, et au milieu d'eux un grand loup, qui s'appelait *Archilupus*; de l'autre côté était une belle pastourelle, nommée *Sainte-Doctrina*. Le grand loup s'adressant à la pastourelle, leur enseigne les doctrines les plus anti-sociales, et fait la satire et l'éloge de tous les vices. - *Doctrina*, dans des discours cite sans cesse l'Écriture et les paroles de l'Église, récite victorieusement *Archilupus*. Celui-ci emprunte le costume des divers ordres religieux qui existaient alors. C'est un moine, vêtu en moine de *Saint-Benoît* il prêche le matérialisme dans les termes les plus grossiers; que sous le nom de *Bernardin*, il fait l'éloge de ce. L'ouvrage est divisé en douze livres, dont chacun commence un mois de l'année. Au milieu des discussions qui se succèdent sans interruption, Gobin explique les règles du monde. Enfin, *Archilupus* s'avoue vaincu, confesse ses crimes, et fait pénitence. L'auteur apprend alors de la bouche de *Archilupus* que le diable d'enfer; les loups teaux, les moines; et *Sainte-Doctrina*, la débauche. Gobin a aussitôt une vision. C'est la mort qui lui apparaît avec un personnage nommé *l'Éternité*. Viennent aussi les trois anges de la mort, *Guerre*, *Faust* et *Mortalité*. Ces êtres allégoriques prononcent tous des discours où ils attaquent sans ménagement les différents états de la société. Gobin met en scène une foule d'illustres

personnages, tant de l'histoire ancienne que de l'histoire moderne. Ils racontent les diverses aventures de leur vie, et expriment les regrets qu'ils ressentent de leur conduite passée. C'est dans cette dernière partie, que Gobin attaque vivement les papes Jean XXII et Boniface VIII; enfin, après un dernier discours prononcé par la Mort, la terre s'entrouvre, et engloutit les divers objets que l'auteur a vus. Celui-ci alors s'éveille, et écrit tout ce dont il a été le témoin. Cette satire, mêlée de prose et de vers, peut avoir en tout huit cents pages. Au milieu des idées bizarres qui y règnent, et qui sont noyées dans un style lourd et prolix, on rencontre cependant quelques expressions aussi neuves qu'originales. On connaît deux éditions de ce livre singulier; elles sont in-8°. gothiques, sans date; l'une parut chez Antoine Vérard; l'autre porte la marque de Philippe le Noir. Robert Gobin fit encore paraître en 1506 une confession générale en rimes, appelée *l'Advertissement de conscience*, imprimée à Paris, chez Lenoir, sans date, in-4°, gothique. St. P—n.

GOBINET (CHARLES), docteur de la maison et société de Sorbonne, né à Saint-Quentin l'an 1613, fit ses études d'une manière brillante à l'université de Paris. Il s'était tellement distingué dans son cours de licence, que plusieurs évêques désirèrent se l'attacher en qualité de grand-vicaire, pour s'en aider dans le gouvernement de leur diocèse; mais les circonstances décidèrent, d'une autre manière, du sort de sa vie et de l'emploi de ses talents. Le cardinal de Richelieu, après avoir, pour ainsi dire, adopté la Sorbonne, dont il était *proviseur*, et en avoir fait reconstruire les bâtiments avec une magnificence royale, y réunit le collège du

lui fournir les moyens
d'augmenter les bâtimens de ce col- ra
lège. Il le gouverna pendant quarante- tic
trois ans, et y mourut le 9 mars 1690. à
Rollin, son collègue, a célébré, dans tic
un beau poème latin, ses vertus et ses qu
longs et utiles services. Gobinet avait re
fondé, dans le collège du Plessis, deux te
bourses, pour y élever deux jeunes étu- oï
diants, tirés de sa ville natale, et en si
avait donné la nomination à l'aîné de d
sa famille. On a de lui les ou- lu
vrages suivans, tous de piété, et le
propres à en entretenir ou à en ins- fi
pirer les sentiments: 1. *Instruction de* r
la jeunesse en la piété, tirée de l'É- g
criture-Sainte et des Saints-Pères, 1
Paris, 1655, un volume in-12. De tous
les livres de Gobinet, c'est celui qui a
eu le plus de vogue. On s'en servait
autrefois dans les écoles, pour y ap-
prendre à lire. Aussi a-t-il eu tant
d'éditions, qu'il serait impossible d'en
fixer le nombre. Un ecclésiastique,
nommé Morier, s'avisa, en 1705, d'en
détacher le quatrième chapitre *sur la*

défense ; deux des conjurés furent blessés : mais Patizthès fut tué sur la place, et Smerdis s'enfuit dans une autre chambre , où il fut poursuivi par Gobryas et Darius. Gobryas le saisit ; et voyant que Darius craignait de le blesser à cause de l'obscurité, il lui dit de frapper hardiment, dût-il le tuer lui-même. Darius fut assez heureux pour ne percer que le mage. Gobryas jouit du plus grand crédit sous le règne de Darius, dont il avait épousé la sœur, sans doute avant qu'il fût roi, et qui épousa lui-même, dans la suite, une des filles de Gobryas. Le célèbre Mardonius était fils de Gobryas et de la sœur de Darius. C—R.

GOCKEL (FERHARD), médecin très estimé en Allemagne vers la fin du xvii^e. siècle, naquit à Ulm en 1656. Il pratiqua d'abord à Giengen, et fut ensuite nommé médecin du duc de Württemberg et membre de l'académie des Curieux de la nature. Il passait pour un des meilleurs praticiens de son temps. Ses écrits, conjointement avec ceux de Henri Sereta de Schafhouse et de Rosinus Lentilius de Nordlingen, ont, suivant Sprengel, fait prevaloir en Allemagne le système chimico-médical. Ce médecin a publié en allemand et en latin : I. *Consiliorum et observationum medicinalium decades sex collectæ, et per experientiam confirmatæ*, Augsbourg, 1682. Gockel a continué le même ouvrage sous ce titre : *Gallicinium medico-practicum, sive consiliorum, observationum et curationum medicinalium novarum centuriæ duæ, cum dimidiis*, 1702, in-4°. Ses observations y sont classées selon l'ordre du temps où elles ont été faites ; et il a indiqué avec soin le nom et les qualités des malades, leur âge, leur tempérament, l'histoire des maladies, leurs

symptômes, les remèdes qu'il a employés pour les guérir, et les succès qu'ils ont obtenus. II. *Le coq ou pare ; Du prétendu œuf de coq, et du basilic, avec un appendix, dans lequel on traite de toutes sortes d'œufs rares*, Ulm, 1697, in-8°. III. *Des Vins frelatés au moyen de la litharge*, ibid., 1697, in-8°. IV. *De venenis, annexus est Enchiridion de peste*, Augsbourg, 1660, in-8°. On ignore l'époque de la mort de ce médecin. B—R—D.

GOCLÉNIUS (RODOLPHE) naquit à Wittemberg en 1572. Il alla étudier à Marbourg, où il prit, en 1601, le grade de docteur en médecine. En 1608 il fut nommé professeur de physique, et, en 1612, de mathématiques, dans l'université de la même ville. Cet écrivain crédule, enthousiaste, surtout trop fécond, mourut en 1622. Il a laissé les ouvrages suivants : *Physiologia crepitûs ventris ; iterisus et ridiculi, et elogium nihil*, Francfort, 1607, in-12 ; insérés dans l'*Amphitheatrum* de Dornau. J. Becman, dans le Catalogue de la bibliothèque de Francfort (sur l'Oder) attribue ces deux plaisanteries à Goclénius le père. II. *De peste, febrique pestilentialis causis, subjecti differentiis, signis*, Marbourg, 1600, in-12. III. *De vitâ prorogandâ, est animi et corporis vigore conservando et salubriter producendo*, Francfort et Maïence, 1608, in-12. IV. *Uranoscopia, chirosocopia, metoposcopia, ophthalmoscopia*, 1600, in-8° ; Francfort, 1608, in-12. V. *Tractatus de magneticâ curatione vulnerum, citrû ullum dolorem remediî applicationem*, Marbourg, 1608, in-8° ; 1609, in-12 ; Francfort, 1615, in-12 ; Nuremberg, 1660, in-4°, avec d'autres ouvrages. Dans l'écrit principal, on celui qui est pla

ment pour sa doctrine. Cette doctrine, qui eut beaucoup de partisans, trouva, en debutant dans le monde, de redoutables adversaires, à la tête desquels il faut placer le jésuite Roberti, qui publia à cette occasion un écrit intitulé : *Anatome curationis magneticæ Goclenii*. VI. *Tractatus de portentosis, luxuriosis et monstrosis nostri sæculi convivis*, Marbourg, 1609, in-12; déclamation contre un abus qui est allé en croissant. VII. *Enchiridion remedium facile paralitium*, Francfort, 1610, in-8°. VIII. *Boemographia et quid in specie in peste Marpurgensi anni 1611 evenerit*, Francfort, 1613, in-8°. Cet ouvrage est, de tous ceux de Goclénius, celui qui renferme le plus de choses utiles; en effet, l'auteur traite avec sagesse plusieurs points intéressants de la doctrine de la contagion, considérée en général. Il expose, comme un témoin fidèle, les caractères, la marche, et la terminaison heureuse ou fatale de la peste. Il indique aussi, d'après l'usage de l'empirisme moyen :

*stiones et disputationes de or-
et methodo didascalica.* Ibid.,
I, in-8°. IV. *Philosophia prac-
Mauritiana.* Cassel, 1604, in-8°. *Phy-
sica completæ speculum*,
Cassel, 1604, in-8°. VI. *Miscel-
a philosophico-theologica*, Mar-
g., 1607-09, 3 vol. in-8°. VII. *Am-
pliator philosophicus*, Cassel,
1609, in-4°; Francfort, 1619, 1625,
1635. VIII. *Observationes linguae
latinae*, Francfort, 1609, in-8°. IX. *De
re philosophiæ Platonicæ*, Mar-
g., 1612, in-8°. X. *Lexicon phi-
losophicum*, Francfort, 1615, in-4°.
On a donné cette bibliographie
avec quelque détail, parce que l'iden-
tité de prénom a souvent fait con-
fondre les ouvrages du père avec ceux
de son fils.

D—G—s.

GODARD (JACQUES), curé de
Sainte-Étienne en Berry, a donné un *Petit
dictionnaire en vers, contenant la deplo-
mation de toutes les princes de Rome
jusqu'à la fondation et constitution
de la ville, faite par Romulus, jus-
qu'à la dernière prise d'Espagne
par les autres*, 1528, in-8°. — **GODARD**
(Jean), né à Paris le 15 sep-
tembre 1564, était lieutenant-général
du bailliage de Ribemont. Il fut amou-
ré d'une demoiselle qu'il a célébrée
dans ses vers sous le nom de Lucrèce;
il mourut après 1624. On a de lui:
I. *Les Triomphes de Henri IV*, Pa-
ris, 1594, in-8°; imprimés aussi sous
le titre: *Les Trophées de Henri IV*,
Paris, 1594, in-8°. C'est une réunion de
quatre-vingt-quatre sonnets. II. *Oeuvres*,
Paris, 1594, 2 vol. in-8°, dédiées à
Henri IV. On y trouve *La Franziade*,
comédie en cinq actes; et *Les Dégui-
sés*, comédie en cinq actes et en vers
à huit syllabes, sujet tiré de la pièce
l'Arion, intitulée: *I suppositi*.
Godard donna une seconde édition de

ses œuvres en 1624. III. *La nouvelle
Muse, ou les Loisirs de J. Godard*,
Lyon, 1618, in-8°. IV. *La Langue
française, première partie*, Lyon,
1620, in-8°. A. B—T.

GODARD D'AUCOUR, né à
Langres, au commencement du dix-
huitième siècle, fut fermier-général, et
mourut en 1775. Il s'était occupé de
littérature. Voici la liste de ses ouvra-
ges: I. *Mémoires turcs avec l'histoire
galante de leur séjour en France*,
1743, 2 vol. in-12. « Ouvrage trop
» libre, dit M. l'abbé Sabattier, mais
» plein d'intérêt, et dont la seconde
» partie renferme une excellente cri-
» tique de nos mœurs. Le style en est
» vif, élégant et facile. On en a donné
» depuis une nouv. édition, à laquelle
» l'auteur a ajouté une épître dédicatoire
» à M^{lle}. D. T. (Dathé, courtisane cé-
» lebre de Paris, alors existante), où,
» sous le voile d'une ironie piquante
» et bien soutenue, il fait la critique
» du luxe impertinent des Laïs de la
» capitale. » L'édition dédiée à M^{lle}.
Dathé, est la sixième; elle est en 3 vol.
in-12, et porte la date de 1776. II. *Le
berceau de la France*, 1744, in-12.
III. *Louis XV, poème*, 1744, in-12.
IV. *Le Bien-aimé, allégorie*, 1744,
in-12, contenant une critique des
écrits qui parurent sur la convales-
cence de Louis XV. V. *Histoire et
aventures de ****, par lettres, 1744,
in-12. VI. *Naissance de Clinquant
et de sa fille Mérope, conte allégo-
rique et critique*, 1744, in-12. VII.
Themidore, 1745, in-12; 1797,
deux volumes in-12, roman licen-
cieux. VIII. *Académie militaire, ou
les Héros subalternes, par un auteur
suivant l'armée*, 1745, six parties
in-12. Il y en a plusieurs réim-
pressions en 2 vol. in-12. IX. *La
Pariséide, ou Paris dans les Gau-
les*, 1775, 2 vol. in-8°. X. Quelques



bridge, et fut nommé depuis médecin en chef de l'armée anglaise. En cette qualité il accompagna Cromwell, d'abord en Irlande et ensuite en Écosse, et revint à Londres en 1651, après la bataille de Worcester. Goddard avait été nommé, la même année, principal du collège de Merton, et avait été également agrégé comme docteur en médecine à l'université d'Oxford, dont Cromwell était chancelier. Quand ce dernier retourna en Écosse, l'année suivante, pour réunir ce royaume à l'Angleterre, il nomma, par un arrêté du 16 oct. 1652, Goddard et quatre autres, ses délégués pour toutes les concessions et dispenses qui exigeaient son consentement. Lorsqu'en 1665, le parlement fut dissous par Cromwell et remplacé par un nouveau, Goddard fut nommé représentant de l'université et conseiller d'état la même année. Quoique les honneurs dont il avait été comblé par le protecteur, l'eussent mis en défaveur auprès de Charles II, ce physicien ne laissa pas de jouir

ieuses, pour nous servir de
 sion de ce temps-là. Made-
 e de Rambouillet, Julie d'An-
 , dit, dans une de ses lettres à
 e : « Il y a ici un homme plus
 que vous d'une coudée, et,
 us jure, mille fois plus galant. »
 leau fut appelé le *nain de Ju-*
 e fit une sorte de renommée de
 n était convenu d'entendre par
 rie, dans un siècle où l'exem-
 quelques écrivains à la mode
 ppris à raffiner sur tout. Voi-
 ui peut-être avait conçu quelque
 de la prédilection que sa noble
 ondante, la dispensatrice des
 lions du jour, affectait pour
 a, adressa quelque temps après
 ernier le rondeau,

me un galant et brave chevalier,

termine ainsi :

tes l'amour, ce n'est votre métier;
 es des vers, traduisez le Psautier;
 e façon d'écrire est fort jolie ;
 s gardez-vous de faire de folie,
 e saurois, ma foi, vous châtier
 Comme un galant.

Lant de l'hôtel de Rambouillet,
 loiu à l'évêque de Grasse et de
 . Par quel enchantement a pu
 er une telle métamorphose? Go-
 ivait dans un temps où l'humble
 ollet était presque toujours com-
 s faveurs de la fortune : Godeau
 é. Ayant composé en vers fran-
 se paraphrase du cantique *Be-*
te, il en fit hommage au cardi-
 Richelieu, protecteur des let-
 le ministre reçut avec bonté le
 et, et dit, du ton le plus gra-
 à celui qui le lui offrait : « M.
 é, vous me donnez *Benedicite*,
 moi, je vous donnerai *Grasse*. »
 : jours après, Antoine Godeau
 lait monseigneur de Grasse. Si,
 ette occasion, le cardinal dit un
 mot, il fit en même temps un
 prélat : Godeau ne cessa de se

faire remarquer par ses vertus chré-
 tiennes, sa haute piété, et sa scrupu-
 leuse exactitude à remplir tous les
 devoirs de son pieux ministère. Si
 nous voulons maintenant le considé-
 rer comme écrivain, nous serons for-
 cés de convenir que Despréaux a
 raison ; Autojne Godeau fut un pau-
 vre poète. Il était loin de manquer
 d'esprit ; mais il n'avait tenu compte
 du précepte d'Horace :

Sumite materiam vestris, qui scribitis, equam
 Viribus.

Son talent était au-dessous du genre
 qu'il avait adopté. Ce n'est pas qu'on
 ne trouve, parfois, dans ses odes,
 des pensées dignes des grands poètes ;
 par exemple ces vers :

... Leur gloire tombe par terre ;
 Et comme elle a l'éclat du verre,
 Elle en a la fragilité.....

que Corneille n'a pas dédaigné de s'ap-
 propriier dans *Polieucte*. En général les
 productions de Godeau prouvent la
 fécondité de son esprit : il écrivait avec
 une abondante facilité quel'on ne con-
 fondra jamais avec la verve. L'évé-
 que de Grasse fut député des états de
 Provence, sous la régence d'Anne
 d'Autriche ; on remarqua, dans sa ha-
 rangue, qu'il dit, en parlant de cette
 province, et pour donner une idée de
 sa pauvreté, que, comme elle ne portait
 que des jasmins et des orangers, on la
 pouvait appeler une gueuse parfumée.
 Godeau partagea le sort du grand nom-
 bre d'écrivains médiocres dont la gloire
 usurpée s'évanouit le lendemain du
 jour où leurs productions ont fait naître
 un fol enthousiasme. Le nom de
 Godeau, cependant, plus heureux
 que ses vers, a sur eux cet avantage
 qu'il est encore assez connu, lorsque
 depuis long-temps personne ne lit
 ses faibles écrits. On pourrait douter
 qu'il eût donné la mesure de son ta-
 lent, s'il avait restreint ses moyens

12 (anonyme); les *Éloges historiques* qui, dans tous les siècles, ont fleuri en doctrine et en sainteté, Paris, 1665, in-4°; les *Éloges historiques des empereurs*, etc., ibid., 1667, in-4°, fixèrent l'opinion qu'on devait concevoir de son mérite comme prosateur et comme écrivain. La *Version expliquée du nouveau Testament*, Paris, 1668, 2 vol. in-8°; 1672, in-12; la *Morale chrétienne*, ibid., 1705, 3 vol. in-12, et 1709; la *Vie de St.-Charles Borromée*, ibid., 1657, in-8°. (Voy. BORROMÉE, V, 201); l'*Eloge de St.-François de Sales*, Paris, 1663, in-12, et le *Panégyrique de St.-Augustin*, ibid., 1653, in-12, ceux de ses nombreux ouvrages qui, pour leur importance et leur mérite, furent le plus recherchés dans le temps qu'ils parurent, ne feront ressusciter ni la grande célébrité de son nom, ni l'éclat de sa gloire passée. Nous nous abstiendrons de parler de la *Paraphrase sur les Épîtres de St.-Paul*, Paris, 1641, in-12; de celle des *Épîtres canoniques*, ibid., 1640, in-12, ainsi que des *Fastes*

beaucoup de choses excellentes dans cet ouvrage, qu'on ne pouvait rien lire de plus judicieux que ses réflexions; mais il ajouta qu'il aurait souhaité plus d'exactitude dans les faits et plus de critique. Il fit ensuite remarquer quelques endroits qui l'avaient le plus frappé. M. Godeau écoutait sans rien dire. Après le départ de ce père, il eut grand soin de savoir son nom et sa demeure. Le même jour il se rendit à l'oratoire, et se fit annoncer; on peut s'imaginer quelle fut la surprise du P. Le Cointe lorsqu'il le vit: il lui fit des excuses de son indiscretion. Le prélat le remercia au contraire de sa sincérité, le pria de continuer ce qu'il avait commencé le matin, et lui fit cette prière avec tant d'instance qu'il ne put lui refuser sa demande. Ils lurent ensemble cette histoire, sur laquelle le P. Le Cointe fit d'amplis remarques. Le prélat, après l'avoir remercié, en profita dans une nouvelle édition. Depuis ce temps, il honora le P. Le Cointe de son amitié. Ce respectable prélat mourut à Venise, le 15 avril 1672. Comme la bibliographie de ses nombreux ouvrages est fort étendue, nous renvoyons, pour la compléter, aux *Bibliothèques de Dupin*, et du P. Le Long, aux *Mémoires de Nicéron*, tom. xviii et xx, et surtout à l'*Histoire de l'Académie Française*, 1745, tom. 1^{er}, pag. 12, 15, 314 et 396. Ce dernier ouvrage fournira des détails curieux et plus étendus sur la personne de Godeau. Nous ne croyons pouvoir mieux terminer cet article qu'en appelant l'attention sur une des productions de cet écrivain, dont les bibliographes ont généralement négligé de donner l'indication précise: c'est un *Discours sur les œuvres de Malherbe*, le premier ou-

vrage en prose de Godeau, qui n'avait que vingt-quatre ans lorsqu'il le publia, Paris, 1629, in 4^o; reproduit à la tête de l'édition des *Oeuvres de Malherbe* par Ménage, 1722, 5 vol in-12. Ce discours est remarquable par la sagesse des idées et la pureté du style (1). G. F—R.

GODEAU (MICHAËL), né vers 1656, professait la rhétorique au collège des Grassins, en 1684, et fut recteur en 1714. Il fut aussi curé de St.-Côme. Se trouvant impliqué dans les affaires du jansénisme et dans l'opposition de la faculté des arts à la bulle *Unigenitus*, il fut en 1756 exilé à Corbeil, quoiqu'il eût alors quatre-vingts ans; et il mourut le 2 mars de la même année. Il est auteur des ouvrages suivants: I. *Abrégé de maximes de la vie spirituelle, recueilli des sentiments des Pères et traduit du latin de D. Barthélemy des Martyrs*, Paris, 1639, in-12. Dans l'*Histoire de l'Académie Française* par Peisson, cette traduction est attribuée à M. Godeau, évêque de Verce. Il n'y a de ce prélat dans l'ouvrage que l'éloge de dom Barthélemy des Martyrs. II. *De l'Amour de Dieu traité de St. Bonaventure*, Paris, 1711, in-12. III. Une grande partie des *poésies de Boileau*, mises en vers latins et réunies en un recueil sous le titre *Perillustris viri Nicolai Boileau Despréaux opera è gallicis numeris in latinis translata*, Paris, 1731, in-12. Les pièces traduites sont: *Discours au roi, les douze Satires, les douze Epîtres, les quatre chan-*

(1) Les bibliophiles auraient droit de se reprocher d'avoir négligé cette occasion de faire connaître à nos lecteurs un ouvrage de Godeau qui parait n'avoir pas été connu des historiens de l'Académie Française, d'ailleurs fort exact pour le temps. C'est un livre intitulé: *Prières Méditations*, par Antoine Godeau, Paris, 1644, qui n'a jamais été tiré qu'à six exemplaires, qui fut imprimé pour l'usage de la reine de France Anne d'Autriche.

de l'Enéide, que la traduction de Godebert de son original (1); » jugement qu'on peut croire également exagéré des deux côtés. On trouve dans le même recueil la traduction latine de deux *Pièces en vers français*, de l'abbé de Villiers, et à la tête un petit poème de l'abbé de Lavarde, en vers hendécasyllabes, intitulé : *Umbra Godelli ad suum librum*. IV. *Traduction en vers saphiques de l'ode de M. Roi sur l'étude*, et quelques autres pièces de poésie, les unes imprimées, les autres restées manuscrites et aujourd'hui sans intérêt. L—Y.

GODEBERT, roi des Lombards, en 661 et 662. Aribert appela en mourant ses deux fils, Godebert et Pertharite, à lui succéder. Godebert s'établit à Pavie, et Pertharite à Milan : cependant celui-ci, qui était l'aîné, voyait avec jalousie son frère égalé à lui. Des disputes survinrent relativement aux limites des deux apanages : Godebert fit demander des secours à Grimoald, duc de Bénévent, le plus puissant feudataire lombard; et Grimoald accourut avec un

ées impériales : une malade ayant frappé après cette regarda comme un châtiyé du ciel, pour le punir é les armes contre le St. le vœu de se rendre à Jérusalem comme pèlerin, mais unseur des chrétiens. Gona encore de nouvelles courage dans la révolte, qui voulaient élever au duc de Souabe ; et ayant e prince dans la mêlée, à ses pieds. Vers ce cident animé par les pré Pierre l'ermite, et saisi enthousiasme, se levait pour marcher à la conTerre-Sainte. Godefroi, vœu, prit la croix ; et nir aux frais de la croisait aux habitants de Metz, et le suzerain, de racheter vendit la principauté de vêque de Verdun, et céda sur le duché de Bouillon à Liège. Sa renommée et son tirèrent sous ses drapeaux oblesse avait de plus dispreux chevaliers : il partit antinople le 15 août 1096. tablit dans ses troupes une évère, et s'efforça d'effacer l'impression qu'avait laissée des premiers croisés : bien t revêtu d'aucun commansolu, chaque chef conduiurps d'armée soumis à ses iculiers, néanmoins il jouisnfluence acquise par sa reLorsqu'on approchait de ople, on apprit que Hugues frère du roi de France, qui ris par des corsaires avec ntres seigneurs, languissait rs de l'empereur : Godefroi lamé, et ayant éprouvé un

refus, livra la campagne au pillage : tout le peuple prit la fuite vers Constantinople, et y jeta la terreur. L'armée des croisés, continuant sa marche, vint camper devant la capitale ; alors Alexis intimidé, mit les captifs en liberté : Hugues le Grand, Dreux de Nesle, Guillaume Charpentier, et Clerembault de Verdeuil, durent leur délivrance à Godefroi. Pendant leur séjour sur les terres de Constantinople, les croisés eurent à se garantir de la perfidie et des embûches des Grecs : la sagesse et la fermeté du duc triomphèrent de ces obstacles, et forcèrent l'empereur à changer de politique. Non seulement il traita les chefs de l'expédition avec la plus grande distinction, mais même, dans une audience solennelle, il fit revêtir Godefroi du manteau impérial, le fit placer à ses côtés, l'adopta pour son fils, et mit l'empire sous sa protection. Outre de riches présents qu'il lui offrit en draps d'or, d'argent et de soie, en perles, pierreries et vases de toute espèce ; il ordonna que depuis la fête des Rois jusqu'à l'Ascension, le trésor impérial lui donnerait chaque semaine autant d'or et de pierreries que deux hommes pourraient en porter, et neuf boisseaux de monnaie blanche : tous les princes croisés furent traités avec la même munificence. Mais on convint que les conquêtes qui auraient précédemment fait partie de l'empire, seraient remises à Alexis, et que, pour les autres, on lui rendrait hommage. Godefroi quitta donc l'empereur avec des démonstrations de l'amitié la plus franche, et prit la route de Nicée. Pendant le mémorable siège de cette ville, il donna une preuve d'adresse qui mérita d'être rapportée : un soldat sarrasin, d'une force extraordinaire, se tenait sur le haut d'une tour, d'où il bravait les croisés parmi lesquels il

la ville, dans laquelle il entretenait des intelligences à l'insu de ses alliés. Néanmoins Godefroi voulut prendre la nouvelle conquête au nom de l'empereur, lui envoya la femme et les enfants de l'émir qui y commandait, et répondit à un trait de perfidie, en gardant fidèlement la foi due aux serments. L'armée des croisés, divisée en plusieurs corps, reprit sa route : une partie, attaquée à peu de distance de Nicée par des forces supérieures, allait succomber et fuyait déjà en désordre ; Godefroi survint, rétablit le combat, et arracha la victoire aux Sarrazins. Depuis ce moment les chrétiens marchèrent ensemble. Dans la grande disette d'eau qu'éprouva l'armée, en traversant le pays de *Sauria* (l'Isaurie), on vit le duc de Lorraine se priver de ses propres provisions pour les distribuer aux femmes qui suivaient l'armée. Au sortir de cette terre de douleur, on entra dans une plaine fertile, couverte de bois, et coupée de plusieurs ruisseaux. Godefroi, suivi de quelques seigneurs de Pisidie, profita du séjour que l'armée fit à Antioche pour prendre le plaisir de la

gnons pour combattre. Dans l'antre faite, Saint André apparut le premier marseillais, pour lui annoncer que la lance qui avait percé le cœur de Notre-Seigneur, était enfouie sous l'autel de l'église d'Antioche, et qu'elle serait retrouvée le troisième jour après cette révélation. Les chefs, imitant à leur exemple, reçurent la nouvelle avec la plus vive joie; et le lendemain, la terre ayant été creusée à l'endroit et le jour indiqués, en présence de personnages les plus respectables : le clergé et les chevaliers, le marseillais s'élança dans la fosse et en ressortit tenant en sa main une lance destinée à produire des miracles. A cette vue, tous les croisés firent des cris d'allégresse; et, depuis ce jour, ils furent désormais d'être invincibles, et se précipitèrent contre l'armée de Korémir sarrazin, qui les tenait en échec. La sainte lance était portée en avant des rangs, où elle excitait l'ardeur et le courage : les soldats exténués par la chaleur du jour, les malades mêmes, rasèrent le peu de forces qui leur restait, soutenus par l'espoir de vaincre et de mourir pour Jésus-Christ; ce fut le miracle opéré par l'usage de cette lance, que les Sarrasins furent mis dans une pleine confusion et taillés en pièces, quoique supérieurs aux chrétiens en nombre et pleins de confiance dans leur courage et l'avantage de leur armement. « Au lieu que les hommes, dit l'historien du temps, avaient cru d'être ensevelis sous la terre, la terre fut elle-même ensevelie sous les hommes et les chevaux, et le nombre en était grand. » Les prodiges de cette mémorable journée, on rapporte que trois cents d'une grandeur extraordinaire furent montés sur des chevaux blancs, et envoyés à toute l'armée, précédant

les cohortes chrétiennes, et jetant partout l'épouvante et la mort : c'étaient Saint - Démétrius, Saint - George et Saint - Théodore. Godefroi commandait l'aile droite au commencement du combat; il enfonça l'ennemi qui lui était opposé, et fit des prodiges de valeur. Telle était la détresse où l'ennemi réduisit sa générosité envers ses compagnons, que ce jour-là il fut obligé, pour combattre, d'emprunter un cheval au comte de Toulouse. Enfin l'armée arriva devant Jérusalem : l'honneur de monter les premiers à la brèche, d'entrer dans la ville sainte, était réservé à Godefroi, à Eustache son frère et à un petit nombre de braves (*Voy. ESTOURMEL*); et il n'en fallait pas davantage pour satisfaire toute l'ambition du pieux héros. Le duc de Lorraine s'élança donc sur les murs, pénétra dans l'intérieur de la ville, s'empara de la porte de St.-Étienne, et l'ouvrit aux chrétiens, qui poursuivirent les Musulmans dans les rues, renversant les barricades derrière lesquelles ils cherchaient un dernier asile. Godefroi, qui s'était abstenu du carnage après la victoire, laissa ses compagnons livrés à l'excès de leur joie, et, suivi de trois serviteurs, se rendit sans armes et nus pieds dans l'église du Saint-Sépulchre. Cet acte de dévotion édifia toute l'armée, et lui rappela les devoirs de la piété : aussitôt toutes les vengeance, toutes les fureurs s'apaisèrent; les croisés se dépouillèrent de leurs habits sanglants, et font retentir Jérusalem de leurs gémissements, et, conduits par le clergé, marchent ensemble, les pieds nus, la tête découverte, vers l'église de la Résurrection. Dix jours après la prise de Jérusalem, on s'occupa d'en rétablir le royaume, et de lui donner un chef qui pût défendre et conserver une conquête aussi précieuse. Quatre per-



duire à un bon choix, questionnèrent les familiers et les domestiques des prétendants : à chacun d'eux on reprocha quelque défaut ; les amis et les gens du seul Godefroi ne mêlèrent aucune restriction au témoignage unanime qu'ils rendirent des vertus de ce grand personnage. Les électeurs proclamèrent donc le nom de Godefroi ; et l'armée reçut cette décision avec la joie la plus vive. On conduisit le duc en triomphe à l'église du Saint-Sépulcre ; et là il fit le serment de respecter les lois de l'honneur et de la bonne foi. La cérémonie de son inaustration se borna à l'exécution de cette formalité ; car Godefroi refusa le diadème et les marques de la royauté, disant qu'il n'accepterait jamais une couronne d'or dans une ville où le Sauveur avait été couronné d'épines : il se contenta du titre modeste de baron et défenseur du Saint-Sépulcre. Était-ce par humilité, ou par un sage ménagement pour l'orgueil des autres chefs, que Godefroi en agit ainsi ? Cette conduite, quel qu'en fût le motif, n'en est pas moins digne d'admiration. Les

de la Palestine : Godefroi accepta une pomme de cèdre, et peu de temps après il tomba malade ; on supposa qu'il avait été empoisonné. Il revint avec sa peine dans sa capitale, où il mourut le 18 juillet 1100. Son corps fut déposé dans l'enceinte du Calvaire, près du tombeau de Jésus-Christ, qu'il avait si vaillamment défendu. Godefroi avait une physionomie imposante, et qui annonçait en même temps la douceur et la sensibilité de son âme : son corps et ses membres étaient dans une juste proportion ; à une taille élevée, il joignait une force extraordinaire. On rapporte à ce sujet qu'un émir arabe étant venu à son camp, et ayant ouï parler souvent de son adresse et de la vigueur de son bras, voulut se convaincre de la vérité de ces récits ; il présenta à Godefroi un chameau sur lequel il le pria d'essayer sa force. Godefroi lui abattit la tête d'un seul coup de sabre. L'Arabe attribua ce prodige à la qualité du glaive de Godefroi ; et ayant remis son sabre au prince chrétien, il l'invita à recommencer : la tête du second chameau fut séparée du corps avec la même rapidité que la première fois. Alors l'émir avoua que les récits qu'on lui avait faits étaient encore au-dessous de la vérité. Nous placerons ici un trait de la pieuse simplicité de Godefroi. Des ambassadeurs d'une peuplade du Liban, ayant été introduits auprès de lui, le trouvèrent assis sur un sac de paille : eux qui s'attendaient à le voir environné du luxe des princes orientaux, témoignèrent toute leur surprise ; Godefroi leur répondit : « La terre doit être le siège temporel des hommes pendant leur vie, puisqu'elle leur sert de sépulture après la mort. » Les religieux de Saint-François conservaient précieusement à Jérusalem l'épée de Godefroi, et la ci-

gnaient aux voyageurs ou aux pèlerins qui visitaient le Saint-Sépulcre. On sait que le Tasse a fait de la conquête de Jérusalem, par Godefroi de Bouillon, le sujet de son beau poème connu sous le titre de la *Jérusalem délivrée*. Qu'il nous soit permis de terminer cet article, par le passage suivant, emprunté à notre *Histoire des croisades* : « La mort de Godefroi fut pleurée par les chrétiens dont il était le père et l'appui, et par les Musulmans qui avaient plusieurs fois éprouvé sa justice et sa clémence. L'histoire peut dire de lui ce que l'Écriture dit de Judas Machabée. C'est lui qui accrut la gloire de son peuple ; semblable à un géant, il se revêtit de ses armes dans les combats, et son épée était la protection de tout le camp. Godefroi de Bouillon surpassa tous les capitaines de son siècle par son habileté dans la guerre ; s'il eût régné plus long-temps, on l'aurait placé parmi les grands rois. Dans le royaume qu'il avait fondé, on le proposa souvent pour modèle aux princes comme aux guerriers. Son nom rappelle encore aujourd'hui la vertu des temps héroïques, et doit vivre parmi les hommes aussi long-temps que le souvenir des croisades. »

M—D.

GODEFROI, surnommé de Vertebe, du lieu de sa naissance, fut successivement chapelain et secrétaire des empereurs Conrad III, Frédéric I^{er}. et Henri IV. Après avoir employé quarante ans à voyager dans les différentes parties de l'Europe pour recueillir les matériaux dont il avait besoin, il rédigea une chronique universelle en vingt parties, qui commença à Adam et finit à l'année 1180. Cet ouvrage, qu'il intitula *Pantheconique* quoique la plupart des princes de son temps n'y trace l'histoire n'ayant été ni

Jean Herold publia le premier, le *re*
Chronicon universale, Bâle, 1569, *ve*
in-fol. (1). Jean Pistorius l'inséra *ll*
ensuite dans le *Scriptor. rerum Ger-* *di*
manicar., Francfort, 1584; Hanau, *de*
1615; et Bur. Gotth. Struvius, qui *be*
donna une nouvelle édition de ce re- *vi*
cueil, Ratisbonne, 1726, ajouta à *pe*
l'ouvrage de Godefroi, des variantes *pi*
tirées d'un manuscrit de la bibliothè- *so*
que de Nuremberg. Muratori en a *R*
inséré, dans le tom. vii de son *Thes.* *gr*
script. Italiae, les cinq dernières *qu*
parties, corrigées et complétées d'après *fit*
une chronique manuscrite de la biblio- *pi*
thèque d'Este, dont l'auteur anonyme *à*
convient s'être beaucoup servi de l'ou- *be*
vrage de Godefroi. On conserve à la *ar*
bibliothèque de Vienne un manuscrit *tit*
de Godefroi, intitulé : *Speculum re-* *de*
gum. C'est une liste chronologique des *de*
rois et empereurs, depuis le déluge *de*
jusqu'à Henri IV, à qui elle est dé- *de*
diée, composée d'après Bède, Eusèbe, *se*
et St.-Ambroise. On peut consulter à *s:*
ce sujet le catalogue des manuscrits *de*
de cette bibliothèque par Lambécus, *lu*
tom. II, pag. 775. *W—s.* *se*

Il fut député, en 1618, par l'électeur palatin près du roi Louis XIII, qui le reçut avec bonté (1) et le sollicita de demeurer à Paris; mais Godefroy se plaisait à Heidelberg, où il jouissait de toute la considération due à ses talents, et il souhaitait d'y terminer ses jours. Cette attente fut déçue. La guerre qui embrasa le Palatinat l'obligea de recevoir une troisième fois à Strasbourg; et accablé de chagrin et d'infirmités, il y mourut le 7 septembre 1622, à soixante-treize ans. Math. Bernegger, son ami, prononça son oraison funèbre; elle est imprimée dans les *Opuscules* de Loisel. De tous les ouvrages de Godefroy, celui qui lui fait le plus d'honneur, et qui lui assure à jamais un rang distingué parmi les jurisconsultes, est son édition du Corps du droit romain (*Corpus juris civilis*). La publication en fait époque dans l'histoire de la science. Son texte, dit Cujus, est celui qu'on a adopté pour leçon commune dans les universités et au barreau, et les notes sont fort estimées (2). Ce Corps de droit a eu une foule d'éditions. La première est de Lyon, 1585, in-4°. Les plus recherchées sont celles de Paris, Vitré, 1628, 2 vol. in-fol.; et Amsterdam, Elsevier, 1665, 2 vol. in-fol., par les soins de Simon Van Leeven. Parmi les autres ouvrages de Godefroy, on citera : I. *Notæ in Ciceronem*, Lyon, 1588 et 1591, in-4°. II. *Antique*

historiæ ex XXVII auctoribus contextæ libri sex, Bâle, 1590, in-8°. Lyon, 1591, 2 vol. in-12. On le reproche d'avoir fait entrer dans ce recueil les ouvrages apocryphes publiés par Anninus de Viterbe. III. *Conjecturæ, variæ lectiones et loci communes in Senecâ*, imprimées à la suite des OEuvres de Sénèque. Jean Gruter attaqua différentes remarques de Godefroy. Celui-ci lui répond par un livre (Francfort, 1591, in-8°), qui termina la dispute. IV. *Authores Latinæ linguæ in unum redacti corpus, adjectis notis*, St. Gervais (Genève), 1595, 1601 et 1622, in-4°. Ce volume contient différents traités d'anciens grammairiens latins, avec les notes de Godefroy sur Varron, Festus, Nonius et Isidore de Séville. On doit joindre ce recueil aux *Authores grammaticæ* de Putschius, parce que ces deux collections sont entièrement différentes. V. *Maintenance et défense des princes souverains et églises chrétiennes contre les attentats et excommunications des papes de Rome*, 1594, in-8°; réimprimée avec quelque changement dans le titre, 1607, in-8°, et insérée dans les Mémoires de l'Académie de la Ligue, tom. iv. Cet ouvrage fut composé à l'occasion des *Lettres mortuaires* publiées par Grégoire XI contre Henri IV; et l'on y démontre que le pape n'a jamais eu et ne peut avoir aucune autorité sur le gouvernement temporel de la France. VI. *Dissertatio de nobilitate*, Spire 1611, in-4°. VII. *Statuta Galliarum juxta Francorum, Burgundionum, Gothorum et Anglorum in eis dominantium consuetudines*, Francfort, 1611, in-fol. C'est à tort qu'on lui a attribué. *Avis pour réduire le nomme à leur juste prix et valeur*, Paris, 1611, in-8°, puis-que

(1) Ce prince lui fit présent de son portrait et d'une médaille d'or.

(2) Ces notes sont très souvent relatives au rapprochement d'un à un mot ou de lois qui paraissent contradictoires. Ce A. Strucius a recueilli les notes de ce genre, en y joignant les autres, et de ces différentes, sous ce titre: *Lectiones Godefridi in suo h. e. commentario*. *Lectiones Godefridi in quantum quædam sunt ad Paulum D. Godefridus*. *Lectiones Godefridi in libro de reatque dignitate*. *Lectiones Godefridi in libro de veritate*. *Lectiones Godefridi in libro de in eorumque a libris G. A. Strucius*, Francfort, 1665, in-4°.



cependant très rarement au barreau : son goût le portait vers les recherches historiques, et il s'y appliqua avec ardeur. Doué d'une patience infatigable et d'une grande sagacité, personne n'était plus propre à débrouiller nos anciennes annales; et l'on convient généralement que ses travaux en ce genre ont été très utiles aux historiens qui sont venus après lui. Un Mémoire dans lequel il établit la préséance des rois de France sur les rois d'Espagne, lui mérita une pension, qui fut augmentée successivement. Nommé historiographe en 1632, il fut envoyé deux ans après en Lorraine avec le titre de conseiller souverain de cette province. Il dressa l'inventaire des pièces que renfermaient les archives de Nancy, et en envoya les plus importantes à Paris. Il accompagna le cardinal de Lyon au congrès de Cologne, le suivit à Munster, où la paix fut enfin conclue en 1648, et demeura dans cette ville comme chargé des affaires de France. Il était déjà revêtu de la dignité de conseiller d'état et privé. Il mourut à Munster

consulte, soit comme éliteur. Né à Genève en 1587, il fut nommé, en 1619, professeur de droit dans sa ville natale, entra dans le conseil dix ans après, fut fait secrétaire d'état, et élu cinq fois syndic de la république. La confiance de ses concitoyens l'appela aussi à diverses missions diplomatiques en France, en Piémont, en Allemagne et en Suisse. Ces voyages le mirent en relation avec les gens de lettres les plus distingués; et l'université de Leyde voulut l'avoir pour remplacer le savant P. Cunæus, mort en 1658. Il passait, dans sa communion, pour un excellent théologien, et ne s'appliqua pas avec moins de succès à l'histoire de sa patrie. Il avait formé le projet de l'écrire; et l'on en a trouvé le plan parmi ses papiers. Les recherches qu'il a laissées sur les antiquités de Genève, forment trois volumes in-4°. Ce n'était guère qu'une compilation de pièces relatives, pour la plupart, à l'histoire du moyen âge, et qu'il avait le projet de publier sous le titre de *Genève Bourguignotte*. Il paraît qu'il ne s'en est pas conservé de copie dans la bibliothèque publique de Genève; au moins Senebier n'en fait point mention dans le catalogue qu'il a donné des manuscrits de cette bibliothèque: mais Spon, qui en a fait usage et qui les cite souvent, dit qu'il en avait eu communication par Nic. Chorier, et que ces mémoires allaient jusqu'à l'an 1627. Jacques Godefroy mourut dans sa patrie le 24 juin 1652. Son tombeau fut orné d'une épitaphe qu'il avait composée lui-même, et qu'on peut voir dans Nicéron (tom. xvii), avec une liste de ses ouvrages, plus exacte que celle qu'on trouve dans Senebier. Ils sont au nombre de vingt-un: nous n'indiquerons ici que les principaux, en corrigeant en même temps les erreurs

échappées à ces bibliographes. I. *In statu paganorum sub imperatoribus christianis*, Leipzig, Voegel, 1616 in-4°. Cette dissertation est relative au tit. x du liv. xvi du Code Théodosien. II. *Fragmenta duodecim Tabularum, suis nunc primum tabulis restituta, probationibus, notis et indicimunita*, Heidelberg, 1616, in-4°. chef-d'œuvre d'érudition, qui a servi de base aux éditions plus complètes qu'on a données depuis. (Voy. BOUCHAUD, V, 266.) Godefroy le réimprima avec d'autres fragments de l'ancien droit romain, sous ce titre: *Fontes juris civilis*, etc., Genève, 1658 in-4°; ibid., 1655, in-4°. III. *Conjectura de suburbicariis regionibus et ecclesiis seu de episcopi urbis Romæ diocesi*, Francfort, 1617, in-4°. On attribua quelque temps ce livre à Saumaise, parce que ce fut lui qui répondit à la critique du P. Sirmond lequel, en 1618, avait censuré ce ouvrage anonyme, qui a aussi été réfuté par M. A. Capelli (Voyez le *Journal des sav.* de 1724). IV. *l'eter orbis descriptio græci scriptoris* Genève, 1618, in-4°, gr.-lat. Il restait de cette ancienne géographie composée originairement en grec vers l'an 347, et attribuée mal à propos à Alypius, favori de Julien l'apostaté qu'une traduction latine tout-à-fait barbare. Au moyen de cette version, hérésie d'hellénismes, et par conséquent peu près littérale, Godefroy rétablit le texte grec, et l'accompagna d'une bonne version latine, avec de savantes notes. Jacq. Gronovius a publié en nouveau cette ancienne traduction latine, réunie à Scylax et à d'autres anciens géographes, Leyde, 1697, in-4°, et en 1700 dans le tom. iii de *Petits géographes* d'Hudson; mais cette édition ne renferme ni le grec ni les notes de Godefroy. V. *Opera*

autres opuscules qui avaient déjà paru séparément. VI. *Dissertationum duarum de tutela et cura*, ibid., 1625, in-4°. VII. *Philostorgi Cappadocis ecclesiastica historia*, gr.-lat., ibid., 1642, in-4°, avec deux dissertations qu'on y joint par forme d'appendice. Cette édition princeps des extraits de Philostorge, publiée d'après un manuscrit de la bibliothèque de Bongars, a été éclipsée par celle qu'a donnée H. de Valois à la suite de Théodoret, etc., Paris, 1673, in-fol. C'est dans ses notes sur cet ancien historien, que Godefroy prétendit le premier démontrer la fausseté de la vision de Constantin; mais il a été solidement réfuté par l'abbé Duvoisin. (*Voyez* CONSTANTIN, VII, 469.) VIII. *Opuscula varia*, Genève, 1654, in-4°, avec le portrait de l'auteur. C'est un recueil de huit dissertations juridiques, historiques et critiques, déjà publiées séparément. IX. *Codex Theodosianus, opus posthumum*, Lyon, 1605, 6 vol. in-fol.; Leipzig, 1736-1745, 6 vol. in-fol. C'est le plus important des ouvrages de Jac-

et
ou
ser
ho
enc
tra
lité
rio
Co
16
ou
pre
dij
2 v
16
cul
da
ve
C.
soi
Le
le
tre
nè
la
Fr
T.
au

de 40 pages. — Jacques GODEFROY, sieur de la Commune, avocat en la vicomté de Carentan, mort en 1614, est l'auteur des *Commentaires sur la coutume réformée du pays et duché de Normandie*, Rouen, David du Petit-Val, 1626, 2 vol. in-fol., publiés par J. Godefroy, avocat en la cour du parlement, et neveu de l'auteur.

C. M. P.

GODEFRÓY (DENIS II), fils de Théodore, né à Paris, le 24 août 1615, suivit les traces de son père, et se montra digne de lui succéder. Il n'avait que vingt-cinq ans, lorsqu'il obtint la survivance de sa place d'historiographe. Louis XIV augmenta son traitement de deux mille livres, et, en 1668, après la prise de Lille, le nomma garde des archives de la chambre des comptes de Flandre : en 1678, Godefroy fut chargé de dresser l'inventaire des titres conservés au château de Gand. Après s'être acquitté de sa commission, il revint à Lille, où il mourut le 9 juin 1681, dans sa 66^{me} année. On lui doit : I. Une nouvelle édition du *Cérémonial français*, Paris, 1649, 2 vol. in-fol. C'est le recueil le plus étendu de l'ordre tenu dans les cérémonies qui se sont faites en France. Cet ouvrage éprouva tant de critiques, que Godefroy renonça à mettre au jour deux autres volumes qu'il annonçait, et qui auraient complété cette intéressante collection ; l'on est donc obligé de recourir à la première édition pour la partie des *pompes funèbres*, qui n'a pas été réimprimée. II. *Histoire du roi Charles VII, qui contient les choses mémorables advenues depuis 1422 à 1461*, Paris, 1661, in-fol. Il a réuni dans ce volume les Mémoires de Jean Chartier, Jacques Bouvier, dit Berry, Mathieu de Coucy, etc., et y a joint toutes les pièces justificati-

ves. III. *Mémoires et instruction pour servir dans les négociations et affaires concernant les droits du Roi*, Paris, 1665, in-fol. ; Amsterdam, 1665, in-12 ; Paris, 1689, in-12. Il les avait composés par ordre du chancelier Seguier, qu'on en crut l'auteur, parce que le manuscrit fut trouvé dans sa bibliothèque. On doit encore à Denis Godefroy des éditions de *Comines*, (Voy. COMINES, tome 1x, page 354) ; — de l'*Histoire de Charles VI*, par Juvénal des Ursins et de *Charles VIII*, par G. de Jaligny, plus amples que celles qu'avait données son père ; — et enfin de l'*Histoire des connétables, chanceliers, gardes des sceaux*, par Jean Leférou. Il avait le projet de continuer le *Recueil des historiens de France*, commencé par Duchesne mais ses autres occupations ne lui permirent pas de l'exécuter. Il eut de son mariage avec Geneviève Desjardins sept enfants, entre autres Denis II et Jean, dont on parlera ci-après. On peut consulter, pour plus de détails les *Mémoires de Nicéron*, tome xv et la *Bibliothèque histor. de France* tome III. W—s.

GODEFROY (DENIS III), né à Paris en 1655, prit ses degrés en droit, fut reçu avocat au parlement et nommé garde des archives de la chambre des comptes. Il mourut à Paris le 6 juillet 1719, âgé de 66 ans. On a de lui : I. *Abregé des trois états du clergé, de la noblesse et du tiers état*, Paris, 1682, in-12. II. Une nouvelle édition de la *Satire Ménippée*, avec les notes de Dupuy et Duchat, auxquelles il en ajouta quelques-unes, Ratisbonne (Rouen), 1715, 5 vol. in-8°. III. *Des Remarques sur l'addition à l'histoire de Louis X* par Gabr. Naudé, dans le *Supplément aux Mémoires de Comines*, Bi

la conquête du duché de Spolète; au printemps suivant, il se mit en marche vers Bénévent. Godescalch n'osa pas l'attendre: il fit charger son trésor et les meubles les plus précieux de son palais sur un vaisseau, pour se réfugier en Grèce avec sa femme. Les Bénéventins, qui ne l'aimaient pas, l'arrêtèrent dans sa retraite, et le massacrèrent. Luitprand lui donna pour successeur Gisolve II. S. 5—1.

GODESCARD (JEAN-FRANÇOIS), savant et laborieux ecclésiastique, né en 1728, à Rocquemont, diocèse de Rouen, fut, sous MM. de Beaumont et de Juigné, secrétaire de l'archevêché de Paris, prieur de Notre-Dame de Bon - Repos près Versailles, chanoine de Saint-Louis du Louvre, et ensuite de Saint - Honoré à Paris. Il aimait les livres et l'étude: il se forma une bibliothèque nombreuse et choisie, et s'en servit pour la composition d'ouvrages utiles, presque tous relatifs à la religion. Son étude de la langue anglaise l'avait mis à portée de traduire de bons ouvrages écrits en cette langue. L'académie des belle

de l'auteur. (Voy. BUT-
assurent pourtant qu'ils lui
quèrent leur traduction; qu'il
eine de la lire, et qu'il ap-
s libertés qu'ils avaient pri-
qu'il en soit, l'ouvrage n'a
ient rien perdu sous leur
Ils nous ont enrichis d'un
iant et instructif, d'une bon-
des saints, écrite d'une ma-
venable et dégagée des anec-
ocryphes et des historiettes
nunément déshonorent ces
e compositions. Butler avait
es *Vies* de notes curieuses;
cteurs les ont conservées,
t même augmenté le nom-
e partie est celle principale-
t s'est occupé l'abbé Marie;
leine d'érudition. Ils ont aussi
à l'omission de plusieurs
nçais. II. *H. Holden analy-*
, Paris, 1767, in-12; nou-
tion, avec la vie de l'auteur,
n. 12. III. *De controversiis*
actatus per Adrian. et Petr.
mburgh, nouvelle édition,
ie des auteurs, ibid., 1768,
7. *De la mort des persécu-*
ar Lactance, avec des notes
tes, nouvelle traduction, Pa-
17, in-8°. V. *Refl. xiens sur*
opuscule traduit de l'anglais,
près la mort du traducteur
Boulard, Paris, 1801, in-
Essais historiques et criti-
la suppression des monas-
autres établissements pieux
leterre, traduits de l'anglais
del, dans son *Histoire de*
, 1791. VII. *Eloges de*
Bergier, et de l'abbé Legros
5 Annales catholiques. VIII.
de la vie des saints, Paris,
vol. in-12, réimprimé à Lyon
5. C'est l'abrégé du grand
: il n'était qu'au 18 juillet,

1.

lorsque l'abbé Godescard mourut.
L'abbé Bourdier Dupuits, ex-jésuite,
mort en 1811, le continua et le ter-
mina. L'abbé Godescard avait laissé
en manuscrit une traduction de la
Vie du cardinal Polus, par Phi-
lips; des *Fondements de la religion*
chrétienne, par Chal'oner; des *Ser-*
mons de Sherlock; de l'*Histoire du*
sacrilège, de Spelmans; une *Table*
alphabétique des Mémoires de Tré-
voux, jusqu'en 1740, etc. I.—Y.

GODET DES MARAIS (PAUL),
évêque de Chartres, était né en 1647.
Pourvu de bonne heure de l'abbaye
d'Igny dans le diocèse de Reims, il
fit ses études à Paris, au séminaire
de Saint-Sulpice, où il fut le dis-
ciple et l'ami du respectable Tron-
son. Reçu docteur de Sorbonne en
1677, il devint supérieur du sémi-
naire des Trente-trois; et il occupait
cette place, lorsque M^{me}. de Main-
tenon le choisit pour son directeur,
à la mort de l'abbé Gobelin. On eut
peine à vaincre la répugnance de l'ab-
bé des Marais pour un emploi qui eût
tenté un homme moins modeste; et
il fallut que M. Tronson, pour lequel
il avait beaucoup de déférence, le
pressât d'accepter. Son extérieur n'é-
tait pas apparemment ce qui avait sé-
duit M^{me}. de Maintenon. Il avait
l'air froid et austère; mais tout ce
qu'elle avait vu de lui, dans ses
rapports avec Saint-Cyr (il avait
été consulté pour les réglemens de
cette maison), faisait paraître tant
de sagesse, de vertu, de modéra-
tion et de piété, qu'elle se décida,
ainsi qu'elle le dit elle-même, à lui
donner sa confiance. En 1690, l'abbé
des Marais fut nommé à l'évêché
de Chartres. Les différends entre Ro-
me et la France n'étaient pas encore
apaisés. On a lieu de croire que l'ab-
bé des Marais fut du nombre de ceux

30

St.-Cyr, qui était dans son diocèse, et de prémunir les religieuses de cette maison contre la doctrine de cette femme extraordinaire. Par une ordonnance du 21 novembre 1695, il condamna plusieurs propositions extraites de ses ouvrages et de ceux du P. Lacombe. Il aurait voulu amener Fénelon à un désaveu; et quoique celui-ci n'ait pas suivi ses conseils, il rendit cependant toujours justice à la droiture, à la piété, et à la pureté de vues qui animaient l'évêque. Chargé d'examiner le livre de Fénelon, Godet des Marais le pressa fortement de faire une démarche qu'il croyait nécessaire. Il signa, le 6 août 1697, avec le cardinal de Noailles et Bossuet, une déclaration de leurs sentiments sur le livre des *Maximes des Saints*, déclaration qui fut envoyée à Rome; et, l'année suivante, il publia une instruction pastorale contre ce même livre: mais, après la décision, il fut le premier à féliciter Fénelon sur sa soumission, et il le fit solliciter de renouer leur ancienne amitié. A un zèle sincère pour l'Église,

étaient dignes des premiers de l'Église. On a imprimé, après sa mort, ses lettres en direction à M^{me}. de Maintenon admirer la sagesse, la mérité, la profonde science avec laquelle ce prélat, qui n'avait jamais vu le monde, conduisit le Maintenon dans tous les lieux de sa singulière position. GOMARIS eut beaucoup de part à la direction de Saint-Étienne et à la satisfaction, en laissant à son diocèse, dans la personne de son neveu et coadjuteur (M^{me}. de Mérimville), un successeur, héritier de sa piété, de son zèle et de sa charité et de ses devoirs de l'é-

P—C—T.

ETS. Voy. DESGODETS.

GODIN (ANTOINE), historien, né à Arras, florissait dans cette ville au milieu ou au commencement du 17^e siècle (1). Il a composé, en latin, une Chronique des événements remarquables, arrivés dans le pays depuis l'année 1194 jusqu'à 1725. Elle a été publiée, pour la première fois, par Alb. Mussati, dans son *opus augusta*, Venise, 1656. On la trouve encore dans le *op. antiquitat. Italie* de Grævius VI, avec un supplément de Grævius; et dans le tome VIII des *Italicar. scriptor.* de Muravet avec une préface de Jos. Ant. et des notes de Félix Osi.

W—s.

GODIN, ou GODDIN (NICOLAS), médecin de la ville d'Arras, paraît être né, vivait au commencement du 17^e siècle. Il a pu-

blié: I. *La Chirurgie-pratique de maître Jean de Vigo, divisée en deux parties, avec les aphorismes et les canons de la chirurgie*, Paris, 1531; Lyon, 1537, in-8°. II. *De chirurgiâ militari*: ce petit ouvrage, traduit en français par Jean Blondel de Lille, sous ce titre, *La Chirurgie militaire très utile à tous chirurgiens*, etc., Gand, 1553, in-12; Anvers, 1558, in-8°, traite des plaies d'armes à feu, de la peste, de la dysenterie, etc., mais d'une manière très générale, et d'après les principes de Galien. L'auteur y a consacré un chapitre aux erreurs que commettent les chirurgiens dans le traitement des maladies: il se plaint beaucoup de l'audace des charlatans et des empiriques de son siècle, non moins coupables et presque aussi impudents que ceux de nos jours; mais il substitue à leurs pratiques dangereuses des moyens qui ne sont pas toujours sans inconvénients. CH—T.

GODIN (LOUIS), membre de l'académie royale des sciences, né à Paris le 28 février 1704, fit ses premières études avec succès, et, après avoir terminé sa philosophie, s'appliqua entièrement à l'astronomie, malgré les remontrances de son père, qui aurait désiré de lui voir embrasser une profession plus lucrative. Il se mit sous la direction du célèbre Jos. Nicol. Delisle; et ses progrès, sous cet habile maître, furent si remarquables, que l'académie lui ouvrit ses portes en 1725: il était alors âgé de 21 ans; et, dès l'année suivante, il lut, dans une séance publique, des Observations sur l'aurore boréale dont l'apparition effrayait un grand nombre de personnes. L'explication qu'il donna de ce phénomène était fautive; mais elle n'en contribua pas moins à rassurer le public. Fontenelle

1. Pajarini, Vossius et Tiraboschi, placent la naissance à l'année 1713; ainsi les continuateurs ont commis une grave erreur en fixant l'année 1545.

preise. (Voyez le
trois.) Il fut choisi avec Bouguer et
la Condamine pour aller au Pérou;
mais, avant d'entreprendre ce voyage,
il se rendit à Londres pour prendre
les instructions de Halley. Enfin, il
partit de la Rochelle le 16 mai 1755;
et, après avoir séjourné quelques
mois à Saint-Domingue, il arriva à
Quito, où les académiciens commen-
cèrent leurs observations. Lorsqu'elles
furent terminées, le vice-roi de Lima
refusa de les laisser partir, à moins
que Godin ne consentît à enseigner
quelque temps les mathématiques dans
cette ville. Il fut témoin de l'affreux
tremblement de terre, qui détruisit, en
1746, la plus grande partie de Lima;
et il indiqua, pour sa reconstruction,
des procédés qui rendirent les maisons
moins susceptibles, en pareil cas, d'ac-
cidents fâcheux. Ce ne fut qu'en 1751
qu'il lui fut permis de revoir enfin sa
patrie: mais, pendant son absence
on avait nommé à sa place d'académi-
cien-pensionnaire; et il se vit obligé
de repartir presque aussitôt pour l'Es-
pagne, où on lui offrait la direction d'
l'école des gardes-marines à Cadix:

Godin, obligé de se rendre à Lisbonne pour des affaires de famille, seul, afin d'épargner à sa femme la fatigue d'une si longue route; au mois de mars 1749; il arriva le 17 avril 1750, à Caïenne, en descendant le fleuve des Amazones. Certe ne pouvoir retourner à Quito, occupa tout de suite d'obtenir de Lisbonne de Portugal, des passeports, et il ne reçut qu'au bout de 15 ans, l'ordre d'aller chercher sa femme et ses enfants, de remonter le fleuve, et les enfants par la même voie. Ce voyage de 150 lieues, lui fournit l'occasion de se présenter au cabinet du Roi, à Paris, de lui offrir divers morceaux d'histoire naturelle et de faire hommage à M. de Buffon, d'une grammaire de la langue portugaise, imprimée à Lima. Enfin, le 5, M. Godin vit arriver à Caïenne une galiotte pontée avec un équipage de six rameurs, commandée par un capitaine portugais, qui devait lui faire traverser le fleuve jusqu'au premier établissement espagnol, attendre là sa femme et sa famille, et le ramener à Caïenne. Le capitaine, très fidèle, Malheureusement se trouva malade à Oyapok, et ne pouvant embarquer il se trouva dans la nécessité de donner sa confiance à un jeune homme, nommé Tristan d'Oreasaval, qui s'en fit un peu digne; car, au lieu d'aller chercher M^{me}. Godin et de mettre à sa disposition les moyens de transport par la cour de Portugal, il resta dans les missions portugaises à faire le service pour son compte. Cependant un bruit vague, répandu dans le pays de Quito, parvint aux oreilles de M^{me}. Godin. Indécise sur la route qu'elle devait prendre, elle s'adressa aux missions un nègre d'une expérience éprouvée. Après bien des observations ce serviteur zélé arriva à Lora où il trouva Tristan et s'assura

par lui-même que l'armement du roi de Portugal est destiné pour ramener M^{me}. Godin à Caïenne. Alors cette dame brusque ses préparatifs, abandonne une partie de ses effets, et se met en route pour Canelos, petite ville située sur une rivière qui se jette dans l'Amazone; c'était là que devait se faire l'embarquement: mais ce ne fut qu'avec des peines inouïes qu'elle parvint en ce lieu, où de nouveaux chagrins l'attendaient. La petite vérole, récemment apportée dans ces climats par les Européens, avait fait désertir tous les habitants de Canelos. Les 30 Indiens qui, au moment du départ, composaient l'escorte de M^{me}. Godin, l'avaient successivement abandonnée en route: elle restait seule avec son fils, ses deux frères et quelques domestiques; en tout huit personnes. Deux Indiens, revenus dans la bourgade, présentèrent à M^{me}. Godin de construire un canot et de le conduire dans la mission d'Andoas, distante d'environ 150 lieues; de là elle aurait joint l'armement. Le canot achevé, on part de Canelos, on navigue deux jours; on s'arrête pour passer la nuit, et les deux Indiens qui avaient reçu leur salaire, disparaissent. La troupe infortunée se rembarque sans guide, et rencontre un canot arrêté dans un petit port. Un Indien convalescent consent à se joindre aux voyageurs, et à tenir le gouvernail: le troisième jour cet Indien tombe dans l'eau et se noie. Voilà le canot dénué de gouvernail: tout le monde est forcé de prendre terre. On détache quelqu'un de la troupe à Andoas, en lui faisant promettre qu'avant quinze jours il enverra un canot et des Indiens. Vingt-cinq jours se passent, sans qu'on entende parler de rien. Les voyageurs, réduits à la plus affreuse situation dans ce désert, perdent toute espérance.



res elle est comme un homme, pressée par une soif ardente, elle se traîne jusqu'aux bords de la rivière. Elle erre ensuite pendant plusieurs semaines, dans un bois embarrassée de ronces et de lianes, toujours en danger d'être dévorée par les bêtes féroces; à peine couverte de mauvais lambeaux, épuisée de fatigue et de faim elle se trouve sur les bords du Bobonasa, rivière qui tombe dans l'Amazone. Un matin, au lever de l'aurore, elle entend du bruit à environ 200 pas d'elle: elle s'approche, et voit deux Indiens qui poussaient un canot à l'eau: elle les conjure de la conduire à Andoas ils le promettent, et tiennent parole. Arrivée à Laguna, elle est reçue à bras ouvert par le supérieur des missions mais ce fut en vain qu'ou essaya d faire venir Tristan: jamais elle ne pu profiter de l'armement qui avait été fait pour elle. Après un long espace de temps et beaucoup de souffrances on parvint cependant à lui procurer le moyen d'entreprendre ce voyage qui était au moins de mille lieues. Elle a de plusieurs années d'at

Après la défaite de l'aromane, sous les murs de , envoyées de Constantinople valier de Malte, Lisbonne, . Vida, etc., c'est-à-dire, La : vertus et la mort du Fr. : Das Chagas, Lisbonne, réimprimée en 1728. (Voy. a SOARES.) Nous omettons s ouvrages ascétiques, qui mbent sans intérêt. Godinho s jésuites, et eut différents bé- ecclésiastiques. Il mourut en -GODINHO CARDOSO (Manuel), onne, s'embarqua, le 10 avril sur le vaisseau le *Sant-Iago*, e Fernand de Mendoça. Le : de la même année, ce vais- naufrage. Godinho, échappé lheur, publia, à Lisbonne, en l'ouvrage suivant : *Relaçam*, est-à-dire, *Relations du nau- du vaisseau le Sant-Iago, age des naufragés qui purent er.*—GODINHO DE SEINAS (Ma- aquit à Santarem, le 15 août Dans une traversée de Lis- au royaume d'Algarve, il fut ar les Algériens le 25 juin Revenu à Lisbonne, le 19 oc- 1731, après cinq ans de cap- il se fit prêtre, et donna des de littérature. Il a publié, en des vers sur la mort du roi . Nous ne pouvons dire si une en vers et en prose, où il l'histoire de sa vie et de son e a été imprimée; elle ne l'était core en 1759, temps où écri- arbosa, à qui nous avons em- ces détails. B—s.

DINOT (JEAN), docteur en gie, et chanoine de la metro- de Reims, naquit dans cette en 1661, et y mourut le 15 1749, âgé de quatre-vingt-huit Ne respirer que pour adoucir

l'infortune, faire le bien pour le seul plaisir de le faire, et se refuser le superflu pour procurer aux autres le nécessaire, voilà en peu de mots le portrait du respectable ecclésiastique qui nous a paru mériter une place dans ce dictionnaire. Persuadé que les richesses ne rendent les hommes heureux que par le bon usage qu'ils en font, il crut pouvoir unir le commerce des vins aux paisibles fonctions de son ministère : la fortune qu'il y acquit, lui fournit les moyens de suivre son noble penchant à la bienfaisance. Après avoir rendu le double de son patrimoine à sa famille, il employa, dit-on, plus de 500,000 liv., tant à établir des fontaines publiques, et à faire paver et dessécher des égoûts qui répandaient une infection dangereuse, qu'à fonder des hôpitaux pour les malades, augmenter le nombre des écoles chrétiennes, et embellir le chœur de l'église métropolitaine. Ces monuments ont mérité à Godinot les titres de père et de bienfaiteur de sa patrie. Son opposition à la bulle *Unigenitus* lui attira la censure de quelques-uns de ses compatriotes; les chanoines, ses confrères, étaient sur le point de lui refuser la sépulture ecclésiastique : mais la réclamation générale de ses concitoyens obtint qu'il serait inhumé avec tous les honneurs qui lui étaient dus, et il y eut un grand concours à ses obsèques. La ville de Reims, qui doit au généreux Godinot de si utiles établissements, conservera un éternel souvenir de ses bienfaits. C'est d'après les *Mémoires* de Godinot, que Pluche a inséré dans le tome II du *Spectacle de la nature*, le détail des procédés de la culture de la vigne et de la manière de faire le vin de Champagne.

J—s.

GODIVE, femme de Léoffric, duc

de février 1732, âgé de cinquante-deux ans. C'était un homme savant, laborieux et d'une grande probité. On lui doit de bonnes éditions des *Mémoires de Comines*, des *Lettres de Rabelais*, des *Mémoires de Marguerite de Valois*, de la *Satire Ménippée*, des *Mémoires de l'Estoile*, de la *Véritable fatalité de St.-Cloud* (Voy. GUYARD), de l'*Histoire des Templiers*, par P. Dupuy; des *Mémoires de Castelnau*, et enfin un *Supplément à l'histoire des guerres de Flandre*, par Strada, contenant les *procès criminels des comtes d'Egmond et de Horn*. On a en outre de lui : I. des *Notes sur la confession de Sancy*. (Voy. AUBIGNÉ.) II. *Inventaire des titres du pays et comté de Hainaut*, 2 vol. in-fol. manuscrit. III. *Invent. des titres de la chambre des comptes de Lille*, in-fol., mss. W—s.

GODÉGISILE est le premier roi vandale dont l'histoire fasse mention. Selon Procope, les Vandales, nation gothique, qui, en 406, entrèrent dans les Gaules sous la conduite de Godégisile, venaient de la Dacie et des

ans les différentes manières et de peindre, *in diverso sculpturæ et picturæ rationabilis*. L'exemple de Bernward, élève immédiat dans le vêché, prouve d'ailleurs qu'on ait dans cette école tous les de peinture. Bernward, né en 965, petit-fils, par sa mère, Béron, comte palatin, et neveu de Falcmar, évêque d'Utrecht, fit ses études dans le séminaire de Hildesheim. En 987, l'impératrice Mathilde le choisit pour être un des précepteurs du jeune Othon III, âgé de sept ans; et, en 993, il fut élu évêque de cette même ville de Hildesheim, où il avait reçu l'instruction dans laquelle il se distingua. Passant pour tous les arts, soit mécaniques, soit libéraux, il les exerçait lui-même, et il les fit enseigner dans la principale école de son diocèse. Sculpteur, architecte, modelleur, et même peintre, il mettait en œuvre, il passait ordinairement une partie de ses jours dans les ateliers qu'il avait établis dans son évêché; et il y travaillait de ses propres mains à tous les ouvrages deorfèvrerie et de joaillerie dont il décorait ses églises (1). Il excellait particulièrement dans la peinture: *Picturam limatè exercuit*. Il peignait des fresques sur les murs et sur les voûtes de son église principale: *visitâ ac lucidâ picturâ tam paucâ quam laquearia exornabat*. Il fit aussi la même œuvre mosaïque sur le pavement du chœur: *Musivum in pavimentis*. On voit une observation faite à ce sujet par un historien, qui avait été son contemporain, qu'on n'enseignait l'art de la mosaïque à l'école de Hildesheim; Bernward l'avait apprise par une autre voie: il produisit cet

(1) Vita S. Bern., ibid.

ouvrage, dit l'écrivain naïf, sans avoir eu de maître: *Propriâ industriâ, nullo monstrantè*. Guidé par son goût naturel, Bernward recherchait avidement les beaux vases de tous les genres; il en faisait acheter partout. Il avait soin, *afin que rien de beau ou d'élégant ne lui échappât*, de se faire accompagner dans ses voyages par plusieurs de ses élèves, qui dessinaient sous ses yeux ce qu'il rencontra de plus digne de son attention. Il alla à Rome, auprès d'Othon, en l'an 1000, dans l'espoir de contribuer à rendre la paix à l'Italie; il assista au siège de Tibur, apaisa la colère de l'empereur, qui voulait détruire cette ville antique, et revint à Pavie avec ce prince, qui lui témoigna constamment la plus grande confiance. Cet homme éclairé et bienfaisant, qui fonda le monastère de St.-Michel à Hildesheim, mourut le 20 novembre 1022, et fut mis au rang des saints en 1195. Godehard justifia, par sa conduite libérale et par son zèle pour l'instruction, le choix qui fut fait de lui pour remplacer Bernward. Il mourut le 4 mai 1038, et fut canonisé en 1131. On a de lui plusieurs lettres sur des sujets de piété; elles ont été publiées dans le *Collectio historico-epistolaris* de dom Pez. — Godehard eut au nombre de ses successeurs un autre Bernward, d'abord maître des écoles à Hildesheim, ensuite évêque de la même ville, et qui mourut en 1155, après vingt-trois ans d'épiscopat. Ce Bernward II orna de peintures le couvent où étaient placées les écoles: *Monasterium nostrum picturis adornavit*. Des faits si positifs contribueront à prouver que la peinture ne fut nullement oubliée dans l'Occident aux x^e, xi^e, et xii^e siècles. E—c D—p.

GODESCALCH, duc de Bénévent,

la conquête du duché de Spolète; au printemps suivant, il se mit en marche vers Bénévent. Godescalch n'osa pas l'attendre: il fit charger son trésor et les meubles les plus précieux de son palais sur un vaisseau, pour se réfugier en Grèce avec sa femme. Les Bénéventins, qui ne l'aimaient pas, l'ariétèrent dans sa retraite, et le massacrèrent. Luitprand lui donna pour successeur Gisolve II. S. 5—1.

GODESCARD (JEAN-FRANÇOIS), savant et laborieux ecclésiastique, né en 1728, à Rocquemont, diocèse de Rouen, fut, sous MM. de Beaumont et de Juigné, secrétaire de l'archevêché de Paris, prieur de Notre-Dame de Bon - Repos près Versailles, chanoine de Saint-Louis du Louvre, et ensuite de Saint - Honoré à Paris. Il aimait les livres et l'étude: il se forma une bibliothèque nombreuse et choisie, et s'en servit pour la composition d'ouvrages utiles, presque tous relatifs à la religion. Son étude de la langue anglaise l'avait mis à portée

de l'auteur. (Voy. BUT-
assurent pourtant qu'ils lui
quèrent leur traduction; qu'il
mine de la lire, et qu'il ap-
es libertés qu'ils avaient pri-
i qu'il en soit, l'ouvrage n'a
ient rien perdu sous leur
Ils nous ont enrichis d'un
iant et instructif, d'une bon-
des saints, écrite d'une ma-
venable et dégagée des anec-
ocryphes et des historiettes
munément déshonorent ces
e compositions. Butler avait
es *Vies* de notes curieuses;
cteurs les ont conservées,
et même augmenté le nom-
e partie est celle principale-
nt s'est occupé l'abbé Marie;
leine d'érudition. Ils ont aussi
à l'omission de plusieurs
mçais. II. *H. Holden analy-*
, Paris, 1767, in-12; nou-
tion, avec la vie de l'auteur,
n 12. III. *De controversiis*
actatus per Adrian. et Petr.
burgh., nouvelle édition,
ie des auteurs, ibid., 1768,
v. *De la mort des persécu-*
ar Lactance, avec des notes
tes, nouvelle traduction, Pa-
17, in-8°. V. *Refl. xiens sur*
opuscule traduit de l'anglais,
près la mort du traducteur
Boulard, Paris, 1801, in-
Essais historiques et criti-
la suppression des monas-
autres établissements pieux
leterre, traduits de l'anglais
dd, dans son *Histoire de*
, 1791. VII. *Eloges de*
Bergier, et de l'abbé Legros
Annales catholiques. VIII.
de la vie des saints, Paris,
vol. in-12, réimprimé à Lyon
5. C'est l'abrégé du grand
: il n'était qu'au 18 juillet,

1.

lorsque l'abbé Godescard mourut.
L'abbé Bourdier Dupuis, ex-jésuite,
mort en 1811, le continua et le ter-
mina. L'abbé Godescard avait laissé
en manuscrit une traduction de la
Vie du cardinal Polus, par Phi-
lips; des *Fondements de la religion*
chrétienne, par Chaloner; des *Ser-*
mons de Sherlock; de l'*Histoire du*
sacrilège, de Spelmans; une *Table*
alphabétique des Mémoires de Tré-
voux, jusqu'en 1740, etc. I.—Y.

GODET DES MARAIS (PAUL),
évêque de Chartres, était né en 1647.
Pourvu de bonne heure de l'abbaye
d'Igny dans le diocèse de Reims, il
fit ses études à Paris, au séminaire
de Saint-Sulpice, où il fut le dis-
ciple et l'ami du respectable Tron-
son. Reçu docteur de Sorbonne en
1677, il devint supérieur du sémi-
naire des Trente-trois; et il occupait
cette place, lorsque M^{me}. de Main-
tenon le choisit pour son directeur,
à la mort de l'abbé Gobelin. On eut
peine à vaincre la répugnance de l'ab-
bé des Marais pour un emploi qui eût
tenté un homme moins modeste; et
il fallut que M. Tronson, pour lequel
il avait beaucoup de déférence, le
presât d'accepter. Son extérieur n'é-
tait pas apparemment ce qui avait sé-
duit M^{me}. de Maintenon. Il avait
l'air froid et austère; mais tout ce
qu'elle avait vu de lui, dans ses
rapports avec Saint-Cyr (il avait
été consulté pour les réglemens de
cette maison), faisait paraître tant
de sagesse, de vertus, de modéra-
tion et de piété, qu'elle se décida,
ainsi qu'elle le dit elle-même, à lui
donner sa confiance. En 1690, l'abbé
des Marais fut nommé à l'évêché
de Chartres. Les différends entre Ro-
me et la France n'étaient pas encore
apaisés. On a lieu de croire que l'ab-
bé des Marais fut du nombre de ceux



à cœur d'empêcher
St.-Cyr, qui était dans son diocèse,
et de prémunir les religieuses de cette
maison contre la doctrine de cette
femme extraordinaire. Par une or-
donnance du 21 novembre 1695, il
condamna plusieurs propositions ex-
traites de ses ouvrages et de ceux du
P. Lacombe. Il aurait voulu amener
Fénélon à un désaveu; et quoique ce-
lui-ci n'ait pas suivi ses con-cils, il
rendit cependant toujours justice à la
droiture, à la piété, et à la pureté de
vues qui animaient l'évêque. Chargé
d'examiner le livre de Fénélon, Go-
det des Marais le pressa fortement de
faire une démarche qu'il croyait né-
cessaire. Il signa, le 6 août 1697,
avec le cardinal de Noailles et Bos-
suet, une déclaration de leurs senti-
ments sur le livre des *Maximes des
Saints*, déclaration qui fut envoyée
à Rome; et, l'année suivante, il pu-
blia une instruction pastorale contre
ce même livre: mais, après la déci-
sion, il fut le premier à féliciter Fé-
nelon sur sa soumission, et il le fit
solliciter de renouer leur ancienne
amitié pour l'Église.

étaient dignes des premiers de l'Église. On a imprimé, nps après sa mort, ses lettres à M^{me}. de Maintenon admire la sagesse, la mabilité, la profonde science le avec laquelle ce prélat, qui amais vu le monde, conduit e Maintenon dans tous les de sa singulière position. Go-Marais eut beaucoup de part à tion et à la direction de Saint-eut la satisfaction, en mou-laisser à son diocèse, dans la e de son neveu et coadjuteur istiers de Mérimville), un suc-, héritier de sa piété, de son essement, de sa charité et de pour tous les devoirs de l'é-

P—C—T.

ETS. Voy. DESGODETS.

Il (ANTOINE), historien, né ice, florissait dans cette ville milieu ou au commencement siècle (1). Il a composé, en la e Chronique des événements mémorables, arrivés dans le n depuis l'année 1194 jusqu'à lle a été publiée, pour la pre-is, par Alb. Mussati, dans son a *augusta*, Venise, 1656, On la trouve encore dans le ur. *antiquitat. Italiæ* de Græ-ome vi, avec un supplément nius; et dans le tome viii des *Italicar. scriptor.* de Mura-vec une préface de Jos. Ant. et des notes de Félix Osi.

W—s.

DIN, ou GODDIN (Nico-médecin de la ville d'Arras, arait être né, vivait au com-ent du xvi^e. siècle. Il a pu-

1. Pajarini, Vossius et Tiraboschi, placent li à l'année 1413; ainsi les continuateurs ont commis une grave erreur en fixant l'année 1545.

blié: I. *La Chirurgie-pratique de maître Jean de Vigo, divisée en deux parties, avec les aphorismes et les canons de la chirurgie*, Paris, 1551; Lyon, 1537, in-8°. II. *De chirurgiâ militari*: ce petit ouvrage, traduit en français par Jean Blondel de Lille, sous ce titre, *La Chirurgie militaire très utile à tous chirurgiens*, etc., Gand, 1555, in-12; Auvers, 1558, in-8°, traite des plaies d'armes à feu, de la peste, de la dysenterie, etc., mais d'une manière très générale, et d'après les principes de Galien. L'auteur y a consacré un chapitre aux erreurs que commettent les chirurgiens dans le traitement des maladies: il se plaint beaucoup de l'audace des charlatans et des empiriques de son siècle, non moins coupables et presque aussi impudents que ceux de nos jours; mais il substitue à leurs pratiques dangereuses des moyens qui ne sont pas toujours sans inconvénients. CH—T.

GODIN (LOUIS), membre de l'académie royale des sciences, né à Paris le 28 février 1704, fit ses premières études avec succès, et, après avoir terminé sa philosophie, s'appliqua entièrement à l'astronomie, malgré les remontrances de son père, qui aurait désiré de lui voir embrasser une profession plus lucrative. Il se mit sous la direction du célèbre Jos. Nicol. Delisle; et ses progrès, sous cet habile maître, furent si remarquables, que l'académie lui ouvrit ses portes en 1725: il était alors âgé de 21 ans; et, dès l'année suivante, il lut, dans une séance publique, des Observations sur l'aurore boréale dont l'apparition effrayait un grand nombre de personnes. L'explication qu'il donna de ce phénomène était fautive; mais elle n'en contribua pas moins à rassurer le public. Fontenelle

truis.) Il fut choisi avec Bouguer et la Condamine pour aller au Pérou; mais, avant d'entreprendre ce voyage, il se rendit à Londres pour prendre les instructions de Halley. Enfin, il partit de la Rochelle le 16 mai 1735; et, après avoir séjourné quelques mois à Saint-Domingue, il arriva à Quito, où les académiciens commencèrent leurs observations. Lorsqu'elles furent terminées, le vice-roi de Lima refusa de les laisser partir, à moins que Godin ne consentît à enseigner quelque temps les mathématiques dans cette ville. Il fut témoin de l'affreux tremblement de terre, qui détruisit, en 1746, la plus grande partie de Lima; et il indiqua, pour sa reconstruction, des procédés qui rendirent les maisons moins susceptibles, en pareil cas, d'accidents fâcheux. Ce ne fut qu'en 1751 qu'il lui fut permis de revoir enfin sa patrie: mais, pendant son absence on avait nommé à sa place d'académicien-pensionnaire; et il se vit obligé de repartir presque aussitôt pour l'Espagne, où on lui offrait la direction de l'école des gardes-marines à Cadi

odin, obligé de se rendre à le pour des affaires de famille, seul, afin d'épargner à sa femme la fatigue d'une si longue route; au mois de mars 1749; il arriva le 17 avril 1750, à Caienne, en descendant le fleuve des Amazones. Comme il ne pouvoit retourner à Quito, il se procura tout de suite d'obtenir de la cour de Portugal, des passeports, et il ne reçut qu'au bout de 15 ans, l'autorisation d'aller chercher sa femme et ses enfants, de remonter le fleuve, et de retourner par la même voie. Ce voyage de 300 lieues, lui fournit l'occasion de se rendre au cabinet du Roi, à Paris, de lui présenter des morceaux d'histoire naturelle et de faire hommage à M. de Buffon, d'une grammaire de la langue portugaise, imprimée à Lima. Enfin, le 15, M. Godin vit arriver à Caienne un galiotte pontée avec un équipage composé de rameurs, commandée par un capitaine portugais, qui devait lui faire remonter le fleuve jusqu'au premier établissement espagnol, attendre là un tour, et le ramener à Caienne avec sa famille, le tout aux frais de Sa Majesté, et à très fidèle. Malheureusement le capitaine se malade à Oyapek, et ne pouvant s'embarquer il se trouva dans la nécessité de donner sa confiance à un jeune homme nommé Tristan d'Oreasaval, qui s'en tira à peu digne; car, au lieu d'aller chercher M^{me}. Godin et de mettre à sa disposition les moyens de transport fournis par la cour de Portugal, il resta dans les missions portugaises à faire le service pour son compte. Cependant un bruit vague, répandu dans le pays depuis le succès de la mission de Quito, parvint aux oreilles de M^{me}. Godin. Indécise sur ce qu'elle devoit prendre, elle se rendit aux missions un nègre d'une fidélité éprouvée. Après bien des observations, ce serviteur zélé arriva à Lora où il trouva Tristan et s'assura

par lui-même que l'armement du roi de Portugal est destiné pour ramener M^{me}. Godin à Caienne. Alors cette dame brusque ses préparatifs, abandonne une partie de ses effets, et se met en route pour Canelos, petite ville située sur une rivière qui se jette dans l'Amazone; c'était là que devoit se faire l'embarquement: mais ce ne fut qu'avec des peines inouïes qu'elle parvint en ce lieu, où de nouveaux chagrins l'attendaient. La petite vérole, récemment apportée dans ces climats par les Européens, avait fait désertir tous les habitants de Canelos. Les 30 Indiens qui, au moment du départ, composaient l'escorte de M^{me}. Godin, l'avaient successivement abandonnée en route: elle resta seule avec son fils, ses deux frères et quelques domestiques; en tout huit personnes. Deux Indiens, revenus dans la bourgade, présentèrent à M^{me}. Godin de construire un canot et de le conduire dans la mission d'Andoas, distante d'environ 150 lieues; de là elle auroit joint l'armement. Le canot achevé, on part de Canelos, on navigue deux jours; on s'arrête pour passer la nuit, et les deux Indiens qui avaient reçu leur salaire, disparaissent. La troupe infortunée se rembarque sans guide, et rencontre un canot arrêté dans un petit port. Un Indien convalescent consent à se joindre aux voyageurs, et à tenir le gouvernail: le troisième jour cet Indien tombe dans l'eau et se noie. Voilà le canot dénué de gouvernail: tout le monde est forcé de prendre terre. On détache quelqu'un de la troupe à Andoas, en lui faisant promettre qu'avant quinze jours il enverra un canot et des Indiens. Vingt-cinq jours se passent, sans qu'on entende parler de rien. Les voyageurs, réduits à la plus affreuse situation dans ce désert, perdent toute espérance.



pressée par une soif ardente, elle se traîne jusqu'aux bords de la rivière. Elle erre ensuite pendant plusieurs semaines, dans un bois embarrassée de ronces et de lianes, toujours en danger d'être dévorée par les bêtes féroces; à peine couverte de mauvais lambeaux, épuisée de fatigue et de faim elle se trouve sur les bords du Bobonasa, rivière qui tombe dans l'Amazonie. Un matin, au lever de l'aurore, elle entend du bruit à environ 200 pas d'elle; elle s'approche, et voit deux Indiens qui poussaient un canot à l'eau: elle les conjure de la conduire à Andoas; ils le promettent, et tiennent parole. Arrivée à Laguna, elle est reçue à bras ouvert par le supérieur des missions; mais ce fut en vain qu'on essaya de faire venir Tristan: jamais elle ne pu profiter de l'armement qui avait été fait pour elle. Après un long espace de temps et beaucoup de souffrances on parvint cependant à lui procurer le moyen d'entreprendre ce voyage qui était au moins de mille lieues. Au bout de plusieurs années d'at

, après la défaite de l'ar-
tomane, sous les murs de
, envoyées de Constantinople
evalier de Malte, Lisbonne,
I. *Vida*, etc., c'est-à-dire, *La
s vertus et la mort du Fr.
e Das Chagas*, Lisbonne,
réimprimée en 1728. (*Voy.
A SOARES.*) Nous omettons
s ouvrages ascétiques, qui
mbent sans intérêt. Godinho
s jésuites, et eut différents bé-
ecclésiastiques. Il mourut en
—GODINHO CARDOSO (Manuel),
onne, s'embarqua, le 10 avril
sur le vaisseau le *Sant-Iago*,
le Fernand de Mendoga. Le
t de la même année, ce vais-
t naufrage. Godinho, échappé
alheur, publia, à Lisbonne, en
l'ouvrage suivant : *Relaçam*,
est-à-dire, *Relations du nau-
du vaisseau le Sant-Iago*,
*age des naufragés qui purent
ver.*—GODINHO DE SEINAS (Ma-
naquit à Santarem, le 15 août
Dans une traversée de Lis-
au royaume d'Algarve, il fut
ar les Algériens le 25 juin
Revenu à Lisbonne, le 19 oc-
1731, après cinq ans de cap-
il se fit prêtre, et donna des
de littérature. Il a publié, en
, des vers sur la mort du roi
V. Nous ne pouvons dire si une
en vers et en prose, où il
l'histoire de sa vie et de son
e a été imprimée; elle ne l'était
encore en 1759, temps où écri-
larbosa, à qui nous avons em-
é ces détails. B—s.
DINOT (JEAN), docteur en
gie, et chanoine de la metro-
de Reims, naquit dans cette
en 1661, et y mourut le 15
1719, âgé de quatre-vingt-huit
Ne respirer que pour adoucir

l'infortune, faire le bien pour le seul
plaisir de le faire, et se refuser le
superflu pour procurer aux autres
le nécessaire, voilà en peu de mots
le portrait du respectable ecclésias-
tique qui nous a paru mériter une
place dans ce dictionnaire. Persuadé
que les richesses ne rendent les hom-
mes heureux que par le bon usage
qu'ils en font, il crut pouvoir unir
le commerce des vins aux paisibles
fonctions de son ministère : la for-
tune qu'il y acquit, lui fournit les
moyens de suivre son noble penchant
à la bienfaisance. Après avoir rendu
le double de son patrimoine à sa fa-
mille, il employa, dit-on, plus de
500,000 liv., tant à établir des fon-
taines publiques, et à faire paver et
dessécher des égouts qui répandaient
une infection dangereuse, qu'à fonder
des hôpitaux pour les malades,
augmenter le nombre des écoles chré-
tiennes, et embellir le chœur de l'é-
glise métropolitaine. Ces monuments
ont mérité à Godinot les titres de père
et de bienfaiteur de sa patrie. Son
opposition à la bulle *Unigenitus* lui
attira la censure de quelques-uns
de ses compatriotes; les chanoines,
ses confrères, étaient sur le point de
lui refuser la sépulture ecclésiastique;
mais la réclamation générale de ses
concitoyens obtint qu'il serait inhumé
avec tous les honneurs qui lui étaient
dus, et il y eut un grand concours à
ses obsèques. La ville de Reims, qui
doit au généreux Godinot de si utiles
établissements, conservera un éternel
souvenir de ses bienfaits. C'est d'après
les *Mémoires* de Godinot, que Pluche
a inséré dans le tome II du *Spectacle
de la nature*, le détail des procédés
de la culture de la vigne et de la ma-
nière de faire le vin de Champagne.

J—s.

GODIVE, femme de Léoffric, duc



pardonnez ; ce fut d'aller à cheval, toute nue, d'un bout de la ville à l'autre. Après avoir défendu aux habitants, sous peine de mort, de paraître dans les rues ou aux fenêtres, elle parcourut effectivement la ville sans autre voile que ses longs cheveux. Mais, malgré la sévérité du châtiement, un homme (c'était un boulanger) fut assez téméraire pour s'y exposer, et la duchesse assez cruelle pour venger, aux dépens des jours de ce malheureux, sa pudeur offensée. Pour conserver la mémoire de cet événement, on institua une fête solennelle, où la statue de Godive, ornée de fleurs, était chaque année portée en procession au milieu d'une foule de peuple; et l'on voyait la statue du boulanger à la même fenêtre où l'attira sa fatale curiosité. La rigueur que Godive déploya dans cette occasion, aurait bien dû tempérer les louanges excessives qui lui ont été prodiguées par quelques historiens anglais. N—E.

GODOLPHIN (JEAN), jurisconsulte anglais, né en 1617 à Godol

à la trésorerie le comte de Rochester, qui fut destitué. Lorsque le prince d'Orange vint, à la tête d'une armée, attaquer son beau-père, ce fut Godolphin qui, conjointement avec Halifax et Nottingham, fut chargé d'aller au camp du prince hollandais, pour entrer en négociation avec lui. Il s'acquitta de cette mission délicate avec autant d'adresse que de prudence. Jacques s'étant ensui dans les états de Louis XIV, le parlement mit en délibération si le trône serait déclaré vacant. Godolphin, sans ouvrir d'avis sur la branche qui devait être appelée à succéder, opina pour la régence. Il fut admis, en 1689, dans le conseil privé du roi Guillaume, et entra de nouveau à la trésorerie, dont il fut nommé premier lord en 1690. En 1695, il fut l'un des sept commissaires chargés du gouvernement en l'absence du roi. Il fut réintégré dans cette place, en 1701, aussi bien que dans celle de premier lord de la trésorerie, dont il avait été destitué en 1697. A peine la reine Anne eut-elle été proclamée, qu'elle s'empressa de nommer Godolphin grand-trésorier d'Angleterre. Mais, assez modeste pour croire cette charge au-dessus de ses forces, il refusa long-temps de céder aux vœux de la princesse. Il ne se rendit qu'aux pressantes sollicitations de Marlborough, qui déclara ne pouvoir prendre le commandement de l'armée, si le département des finances n'était remis en des mains aussi habiles. Par une sage administration, Godolphin sut ramener la confiance et relever le crédit public. Les succès de la guerre furent dus en partie à l'exactitude qu'il mit à effectuer les paiements de l'armée. A son instigation, la reine contribua d'une somme de cent mille livres sterl., prise sur sa liste civile, aux frais de ces glorieuses campagnes.

Il fut l'un de ceux qui se prononcèrent avec le plus de force, dans le conseil, contre la vénalité des offices dans la maison royale, vénalité qu'il regardait comme aussi indigne de la majesté souveraine, que décourageante pour le vrai mérite. Lorsque la faveur de M^{me}. Masham eut détruit dans l'esprit de la reine le crédit de Wighs, le renvoi de Godolphin fut bientôt décidé. Il perdit sa place de grand-trésorier, le 18 août 1710. Il avait été créé, en 1706, chevalier de la Jarretière, comte de Godolphin, et vicomte de Rialton. L'opinion publique, qui se prononça hautement contre sa destitution, et le zèle des employés de la trésorerie, ne purent mettre un terme à sa disgrâce. Il mourut à St.-Albans, le 25 septembre 1712, sans avoir été rapplé. Ses restes furent inhumés dans l'abbaye de Westminster. Il laissa un fils qui épousa la fille de Marlborough et à la mort duquel s'éteignit le titre de comte de Godolphin. Si l'on croit Burnet, le grand-trésorier était grave, taciturne et modeste, qualités qui se rencontrent rarement dans un homme élevé à la cour. Quoiqu'attaché par inclination au parti du prince, il jouit constamment de l'estime populaire, estime dont il ne fut redevable qu'à son incorruptible probité. Il ne souffrit jamais qu'aucun de ses serviteurs s'enrichît aux dépens du public; et lui-même n'avait pas augmenté son patrimoine de plus de 4000 liv. sterl., après trente ans passés à la tête de l'administration de la trésorerie, dont neuf comme grand-trésorier. Dans une place où il est difficile de ne pas froisser beaucoup d'intérêts, jamais homme n'eut plus d'amis et moins d'ennemis. Godolphin vivait avec la plus grande frugalité: son jugement était sûr, quo

avons pensé qu'un homme, qui a réuni un grand nombre de suffrages imposants, ne devait pas être jugé sur des allégations sans preuve, ou sur les imputations de quelques Torys.

N—E.

GODOMAR. Voyez GONDEMAR.

GODONESCHE (NICOLAS), graveur, né à Paris vers la fin du xvii^e siècle, fut mis à la Bastille en 1751, pour avoir gravé les estampes d'un ouvrage de l'abbé Boursier, fameux appelant, intitulé : *Explication abrégée des principales questions qui ont rapport aux affaires présentes*, in-12. La suppression de cette brochure la fit rechercher par les curieux, et peut même lui donner, encore à présent, quelque prix, quoique les traits satiriques qu'elle renferme n'aient plus rien de piquant. Godonesche resta peu de temps enfermé; mais il perdit sa place de garde des médailles du cabinet du Roi, place qu'était à peu près sa seule ressource. Il avait publié les *Médailles du règne de Louis XV*, 1727, in-fol. ; et il en donna, en 1756, une seconde édition

l'épouse du czar Fédor Iwanowitch , parvenu au trône en 1584. Cette alliance donna à l'ambitieux Tatare l'occasion de prendre de l'influence , et d'usurper le pouvoir. Il fit exiler ou périr tous les conseillers du czar. Le frère de ce prince, le jeune Dmitri , dernier rejeton de la race de Rurik , fut assassiné dans la petite ville d'Uglich , où il avait été relégué. Quelque temps après , en 1598 , le czar Fédor mourut d'une maladie de langueur , dont on attribua l'origine à son beau-frère , qui était devenu en même temps son premier ministre. La dynastie qui avait régné jusqu'alors se trouvant éteinte , on jeta les yeux sur Boris Godounof , dont les grands talents pour l'administration contrebalançaient les inclinations sanguinaires. Il fut élu en 1598 ; et , l'année suivante , son couronnement eut lieu avec la plus grande magnificence. Il fit aussitôt de grandes largesses aux églises et aux monastères , et fit fondre une cloche du poids de 480,000 livres , qu'il ordonna de placer dans une tour construite pour cet objet au milieu du Kremlin. En 1600 , le sort conduisit en Russie un prince suédois , Gustave , fils d'Éric XIV et de Catherine Mansdoter. Son père ayant été détrôné par Jean III , il s'était vu forcé de s'expatrier ; et dénué de ressources , il cherchait un asile et les moyens de subsister. Boris conçut le projet de lui faire embrasser la religion grecque , de lui donner en mariage sa fille Axinia , ou Alexia , et de l'engager à former des prétentions aux dépens de la Suède sur la Finlande et l'Estonie. Mais le jeune Gustave , digne du nom qu'il portait , et ne voulant trahir ni sa religion ni sa patrie , refusa d'entrer dans les vues du czar , et mourut dans l'obscurité , à Uglich , six ans après. Une autre alliance tenta ensuite

l'ambition de Boris. En 1601 , il envoya deux ambassadeurs à Christian IV , roi de Danemark , pour négocier le mariage d'Alexia avec Jean II frère de Christian. Le roi accepta la proposition , pour se procurer à l'est de la Baltique un allié puissant contre la Suède , dont il craignait les projets ambitieux. Il rappela son frère , qui était au siège d'Ostende , et l'envoya en Russie , escorté d'une flotte , qui le conduisit jusqu'à Narwa , avec trois sénateurs et une suite brillante. Le jeune prince passa ensuite à Moscou où il fut reçu magnifiquement ; mais une fièvre violente l'emporta avant que le mariage fût consommé , quarante jours après son arrivée. Dans ce même temps , une grande famine désola la Russie ; Moscou et ses environs en éprouvèrent surtout les ravages : ce fléau amena des maladies contagieuses , une très grande mortalité et les plus affreux brigandages. Boris eut occasion de déployer son activité et son courage ; il prit des mesures aussi sages que fermes , et son autorité se maintint. Il craignait cependant et haïssait les grands. La famille Romanof , une des plus considérées , était surtout l'objet de sa jalousie. Fédor Romanof fut relégué dans un monastère près d'Archangel , et obligé d'y prendre le froc , sous le nom de Philarète. Sa femme , Axénie , fut envoyée dans un convent sur les bords du lac Onega. Elle emmena avec elle son fils Michel , encore enfant , qui commença ainsi , sous des auspices malheureux , une carrière qu'il était destiné à continuer et à finir sur le trône , en devenant la tige de l'illustre dynastie des Romanof. Cette grande révolution se prépara dès-lors par l'apparition subite de Grégoire Otchiel (F. DÉMIÉTRIS) , diacre d'un convent à Moscou , qui se fit pas-

.....
régné sept ans. Quoiqu'il eût souillé sa carrière de plusieurs crimes, il s'était montré digne de porter le sceptre. Il prit des mesures pour répandre en Russie les lumières et les arts de la civilisation. Il y attira des médecins et des pharmaciens ; il envoya des jeunes gens en Suède et en Allemagne, pour s'y livrer à l'étude. Dans le dessein de favoriser le commerce, il entretint des relations étroites avec les villes Anseatiques, et surtout avec Lubeck, qui lui envoya une ambassade brillante. On a prétendu que Boris, pour empêcher les émigrations du peuple, avait attaché les paysans à la glebe : mais cette opinion ne saurait être appuyée de preuves suffisantes ; et il y a lieu de croire que l'origine du servage, en Russie, remonte à une époque plus ancienne, et qu'il a été renforcé par d'autres causes dans des temps postérieurs. Boris Godounof continua les travaux commencés par Iwan Wasiliewitch, pour la culture et la civilisation de la Russie, travaux qui furent repris ensuite, après l'extinction des faux Démétrius, sous les princes

sea
rav
tru
les
vi
du
qu
d'E
coi
coi
gla
du
da
ca
m
cè
ce
ca
l'i
p
o
s
n
l'
c
l
l
t

it à toute bride lui porter lui-même la nouvelle de sa victoire. En l'une preuve si éclatante de sa valeur, le prince danois le nomma d'abord comte de Kent, et lui donna la sœur d'Ulphon, son favori. Ces distinctions ne firent que confirmer l'influence de Godwin en Angleterre. A la mort de Canut I^{er}, en 1036, de violentes divisions s'élevèrent entre les grands sur le choix du successeur de ce monarque, tout puissant dans les contrées au sud de la Tamise, et furent terminées par Hardi-Canut, et le fit élire roi de Wessex. Comme le nouveau monarque se trouvait alors en voyage dans le royaume, Emma, sa mère, prit le titre de régente, et Godwin fut nommé à la tête de l'administration. Harold Pied-de-Lièvre, que le roi danois avait élevé sur le trône de Norvège, se voyant privé des appuis méridionaux par les seules forces du comte de Kent, fit tout pour engager ce seigneur dans ses intérêts, et il parvint à le gagner par la grandeur de ses promesses. Godwin s'occupa dès-lors du soin de faire passer le parti en faveur de ce prince. Emma, qui n'ignorait point les complot de son perfide ministre, crut devoir faire une démarche politique en appelant d'elle ses enfants du premier mariage, Alfred et Édouard, se flattaient de réchauffer par leur présence les esprits de l'Angleterre pour le sang d'Édouard, elle ne fit que creuser un précipice sous leurs pas. Par les conseils de Harold, Harold invita les deux princes à venir à sa cour. Emma, voulant éviter une rupture ouverte, mais craignant quelques embûches de la part de ses ennemis, jugea prudent de voyager qu'un de ses fils et de l'autre. Alfred fut arrêté à Guilford comme il se rendait à Londres :

sa suite fut massacrée; et lui-même, après avoir eu les yeux arrachés, fut conduit au monastère d'Ely, où la mort termina bientôt sa malheureuse existence. La voix publique accusa Godwin de ce crime affreux. On dit même que le prince ne fut attaqué que lorsqu'il eut rejeté, avec mépris, les conditions auxquelles l'ambitieux et cruel ministre lui offrait de le faire monter sur le trône. Quoi qu'il en soit, Emma et Édouard, à la nouvelle de cet horrible attentat, s'enfuyèrent sur le continent pour mettre leurs jours à l'abri du fer des assassins. Alors Godwin, profitant habilement de l'absence de la régente, publia que Hardi-Canut, ayant négligé de venir en personne gouverner ses états, était déchu de ses droits; et Harold se trouva proclamé roi de toute l'Angleterre, avant que les partisans de son rival eussent pu concerter aucun plan de résistance. Pour prix de sa trahison, le comte de Kent vit augmenter ses biens et sa puissance; et le titre de grand-trésorier de la couronne fut ajouté à ses autres dignités. Mais Harold ne jouit pas long-temps de son usurpation. A peine eut-il fermé les yeux, que toute la noblesse s'empressa de reconnaître Hardi-Canut pour roi légitime; et Godwin, courtisan aussi lâche qu'impudent, fut le premier à lui rendre ses hommages. Cet homme abject poussa même la bassesse jusqu'à se faire l'instrument des odieuses vengeances que le nouveau roi exerça contre la ville de Worcester, et sur le cadavre de son frère. (Voy. CANUT II.) Mais ces complaisances serviles ne pouvaient effacer du cœur de Hardi-Canut le souvenir de ses perfidies qui lui avaient naguère ôté la couronne. Édouard, son frère utérin, s'étant rendu à sa cour, lui demanda la punition du meurtrier d'Alfred; et l'archevêque de Cantor-



• quatre-vingts soldats, qui avaient chacun un bracelet d'or pesant seize onces, avec un casque, un cimenterre et une lance ornés d'or et d'argent. En faveur d'un présent si magnifique, le comte, sur son simple serment, fut renvoyé absous du crime qu'on lui imputait. La mort de Hardi-Canut, qui suivit de près l'issue scandaleuse de ce procès, mit dans la plus grande évidence le pouvoir sans bornes qu'avait usurpé Godwin. La noblesse, indécise entre les princes danois et saxons, ne savait à laquelle des deux dynasties déférer le sceptre de l'Angleterre. Edouard, qui venait de montrer tant d'acharnement contre le comte de Kent, mit alors tout en œuvre pour s'attirer sa bienveillance. Non seulement il lui promit l'entier oubli du passé, et la principale administration des affaires, mais encore il s'obligea de prendre sa fille Edithe en mariage, s'il faisait pencher la balance de son côté. A ces conditions, Godwin crut pouvoir s'engager à lui faire obtenir la couronne. Ce qui donnait à ce seigneur une autorité si exorbitante, c'étaient des ri-

par un cheval fougueux; et la seconde femme, une fille Edouard, et cinq fils, dont la sur le trône (*Voy. HA-* et un autre (Swein), après temps mené une vie scandaleuse avec une abbesse qu'il avait épousée. Les côtes d'Angleterre fertiles, égorgées de sa propre comte Béorn son parent, l'assassinat de Godwin, avait le réconcilier avec le roi, dans un pèlerinage à Jérusalem repris pour expier ses crimes.

N—E.

IN (FRANÇOIS), savant prélat, fils d'un évêque de Bath, naquit en 1561 à Havingdale, comté de Northampton : il eut le goût de Camden pour les recherches relatives aux antiquités du pays, et l'accompagna dans ses voyages au pays de Gaules, en France, où il restreignit ensuite ses recherches aux hommes d'église, et il publia le résultat de ses travaux en 1647, sous le titre de *Catalogue des évêques anglais, depuis l'établissement de la religion chrétienne dans cette île, avec une notice historique de leurs vies et de leurs actions mémorables*. Cet ouvrage, par le crédit du lord Buckhurst, dont il fut chapelain, lui valut l'évêché de Bath : il en donna une notice en 1615, avec beaucoup de recherches; et l'année suivante, en faveur des étrangers, mais plus encore, on présume, pour faire satisfaction à Jacques I^{er}, dont il connaissait la haute réputation de latin, il le fit imprimer sous le titre de *De præsulibus Angliæ Catalogus*, Londres, 1616, imprimé avec des additions de Hardson, Cambridge, 1743,

in-fol. La traduction était dédiée à Jacques I^{er}, qui récompensa l'auteur, en le transférant, en 1617, à l'évêché de Hereford. Godwin publia, en 1629, in-8°, *Nuncius inanimatus Utopiæ*, où il expose mystérieusement les avantages d'une méthode secrète de son invention, pour correspondre par signaux avec bien plus de célérité que par la voie ordinaire des lettres. Les biographes anglais pensent que c'est dans ce livre qu'on a pris l'idée des télégraphes établis dans la Grande-Bretagne. On a aussi de lui : les *Annales des règnes d'Henri VIII, d'Edouard VI et de la reine Marie* (en latin), réimprimées, pour la 3^e fois, en 1630, in-4°, ainsi que la traduction de l'ouvrage en anglais, par son fils Morgan Godwin; un sieur de Loigny les traduisit en français, Paris, 1647, in-4°. — *Le calcul de la valeur du sesterce romain et du talent attique*, 1630; — et *L'Homme dans la lune, ou Relation d'un voyage à cet astre, par Domingo Gonzales*, production ingénieuse de la jeunesse de l'auteur, mais qui, contrariant quelques idées reçues de son temps, ne fut imprimée qu'après sa mort, en 1638, in-8°; elle a été traduite en français par Baudouin, Paris, 1666, in-12. François Godwin mourut en 1653.

X—S.

GODWIN (THOMAS), savant maître d'école anglais, né en 1587, au comté de Somerset, fut nommé, en 1609, chef de l'école gratuite d'Abingdon, dans le comté de Berks; école qu'il mit en réputation par les élèves distingués qu'il y forma. Étant entré ensuite dans les ordres, et ayant obtenu, vers 1617, la cure de Brighthwell, il résigna sa place d'instituteur, dont il paraissait être extrêmement fatigué. Il mourut en 1643. On a de lui, entre autres ouvrages : I. *Roma-*



WOLSTONCROFT — par ses talents littéraires, ses opinions et ses malheurs, naquit en 1759 à Londres ou aux environs; elle montra de bonne heure une disposition aux sentimens exaltés. Sa première éducation fut très négligée; mais elle y suppléa par la lecture, et, après la mort de sa mère, qui la laissa sans fortune, elle se trouva suffisamment instruite pour tenir, conjointement avec ses sœurs, une école qui lui procura les moyens de subsister. Elle vécut ainsi, d'abord à Islington, et ensuite à Newingtongreen, où elle s'attira la bienveillance du docteur Brice. En 1785, une femme pour qui elle avait conçu une amitié très vive étant tombée dangereusement malade à Lisbonne, Marie n'hésita point d'abandonner son école pour aller rendre les plus tendres soins; mais elle n'arriva guère auprès d'elle que pour recevoir ses derniers adieux. Son retour en Angleterre, elle eut comme gouvernante d'enfans, dans la maison du lord vicomte de Kintborough, lord lieutenant d'Irlande. Elle vint résider à Lond.

américain nommé Inlay , lui inspira une passion tendre , qui fut d'abord payée de retour ; car elle joignait une figure agréable et intéressante aux dons de l'esprit et de la sensibilité. Inlay , après l'avoir rendue mère , finit par la sacrifier à son inconstance. Retournée en Angleterre , et réduite au désespoir , elle chercha deux fois à s'ôter la vie , malgré l'affection qu'elle portait à sa fille. A quelque temps de là , elle eut occasion de se lier particulièrement avec M. Godwin , auteur de plusieurs ouvrages peu favorables au gouvernement , et plus connu par son roman de *Caleb Williams*. Ils s'étaient vus autrefois , mais s'étaient quittés peu satisfaits l'un de l'autre. Un ami commun , en les rapprochant dans une visite , les mit à portée de se mieux apprécier. Ils se plurent , habitèrent ensemble , et s'unirent au bout de quelques mois , malgré le mépris que tous deux avaient pour l'institution du mariage. Cette union fut heureuse , mais courte ; mistress Godwin mourut d'un accouchement pénible le 10 sept. 1797. Une éducation négligée et une imagination ardente avaient causé ses erreurs et ses infortunes. Elle n'av. it , au rapport de son mari , d'autre religion que celle qu'elle s'était créée. Elle était d'ailleurs obligeante , généreuse , et simple dans ses manières. Ses principes n'ont pas dû manquer de partisans pendant cette affreuse révolution qui devait faire le tour du globe. On a vu en Amérique , à Salem , près de Boston , une espèce d'académie , où l'on s'attachait à former , d'après les instructions de mistress Godwin , ce qu'on a appelé des femmes sans sexe ; mais ces principes ont aussi heureusement provoqué l'éloquente indignation de plusieurs écrivains , amis de l'ordre , de la morale et de la religion. On a

publié la Vie et les Mémoires de mistress Godwin , rédigés sur des matériaux fournis par son mari ; et ces Mémoires ont été traduits en français 1802 , 1 vol. in-12 , avec portrait. Voici les titres de quelques-uns de ses ouvrages qui n'ont pas été cités ci-dessus : I. *Histoire originale de la vie réelle* , à l'usage des enfants. II. *Abrégé du nouveau Grandisson* traduit du hollandais. III. *Le lecteur féminin*. IV. *Importance des opinions religieuses* , trad. de M. Necker. V. *Physiologie de Lavater* abrégé du français. VI. *Eléments de morale* , traduits de l'allemand de Salzmann , Schuepfenthal , 1796 , 2 vol. in-12. Salzmann , en reconnaissance , traduisit en allemand la *Défense des droits de la femme*. VII. *Lettres écrites pendant un court séjour en Suède , en Norvège et en Danemark* , 1796 , in-8°. VIII. *Marie* , 1797 , roman où elle a retracé d'une manière intéressante son sentiment pour cette amie de sa jeunesse qu'elle avait vue mourir à Lisbonne. IX. *Vue historique et morale de l'origine et des progrès de la révolution française , et de l'effet qu'elle a produit en Europe* , 1794 , in-8° le premier volume seul a paru. X. *Les maux de la femme* (*The wrongs of woman*) , roman imprimé après la mort de l'auteur , et qui a été traduit en français par B. Ducos , sous le titre de *Maria , ou le malheur d'être femme* , 1798 , in-12. XI. Des articles dans la *Revue analytique* ouvrage périodique. M. Godwin a publié les *Oeuvres posthumes de la femme* , composées de mélanges de lettres et de fragments , et précédées de l'histoire de sa Vie , Londres 1798 , 4 vol. in-8°. I.

GODY (Dom SIMPLICIEN) , bénédictin , né à Ornans , au commen-

à y maintenir le goût des bonnes études. En 1659, les congrégations de Saint-Vannes et de Cluni ayant été réunies pour la seconde fois, il fut élu prieur de Cluni ; mais l'année suivante, il revint à Besançon, et il y mourut le 13 août 1662. On a de lui : I. *Odes sacrées pour entretenir la dévotion des personnes de piété*, Saint-Nicolas (en Lorraine), 1629, in-12. II. *Les honnêtes poésies de Placidus - Philemon Gody, divisées en cinq livres*, Nanci, 1651; (1) Paris, 1652, in-8°. Ces poésies, dit Goujet, respirent une grande piété, et c'est à peu près tout leur mérite. III. *Humbertus, tragœdia, data Parisiis in collegio Cluniacensium benedictino*, Paris, 1632, in-4°. Le sujet de cette pièce est la conversion d'Humbert, comte de Beaujeu. IV. *Genethliacon sive principia ordinis Benedictini*, ibid., 1635, in-12. V. *Elegia sanctorum illustrium cum*

(1) D. Calmet cite l'édition de Nanci, dans la *Bibl. de Lorraine*, et dit qu'elle a été imprimée en caractères italiques, par Sébastien Philippe. Il ajoute que le premier livre contient le Voyage de Gody, le second des Élégies; le troisième

Corpus juris, et de son *Hischduché de Brunswick*, voué à ses travaux; mais accepta de préférence la place de professeur de droit à Helmstaedt. Ses écrits en latin, en allemand et en français, qui traitent de la plupart des questions de droit, sont très estimés. L'empereur VI lui donna, en 1730, des lettres de noblesse; et, peu de temps après, Goebel fut nommé conseiller aulique de Brunswick. Il mourut le 15 mars 1745. Le professeur Gœbel a publié, en 1748, la vie de son publiciste, en latin. Voici les titres de quelques-uns des nombreux ouvrages que Goebel a mis au jour : I. *ment. de archiofficiarum Imperialis. Germ. origine et architheologia*, Hanovre, 1710, in-8°. II. *Notæ ad nentum pacis Westphalicæ. de loisirs de Helmstaedt*, en 6 volumes allemands. IV. *Réponse à la lettre de M. de B., touchant la question d'un prince peut en recevoir et d'un autre chassé par ses ennemis, sans violer la neutralité? Recherche des causes de la présente guerre entre S. M. l'impératrice de Russie et la Porte Ottomane*. VI. *L'ordonnance de Charles Quint relative aux monnaies, avec une traduction (en allemand)*. VII. *Lettre d'un philosophe de Paris, à son ami, touchant l'élection d'un nouvel empereur*. VIII. *Réflexions sur la liaison politique entre l'Empire et les pays de France, de Parme, de Plaisance et de Milan*. IX. *De l'origine de la cour électorale dans la maison de Bavière, et de l'acquisition du Haut-Rhin et du comté de Cham*. X. *Est permis d'arrêter un ambassadeur qui traverse sans passeport les États du souverain avec lequel*

son maître est en guerre? XI. Discours sur l'utilité du commerce. Outre ces écrits publiés en français, Gœbel a composé un grand nombre de dissertations politiques : *De iudicio principis virtuosi; De origine juris venandi; De origine et progressu litterarum obligationum; De iuribus procerum imper. majestaticis*, Helmstadt, 1718, in-4°. *De statu nobilitatis germanicæ*, etc., etc. Ce publiciste est aussi l'éditeur des *Œuvres de Conring*, en 7 vol. in-fol. (Voy. CONRING, IX, 451-2.) — Jean-Henri-David GOEBEL, historien allemand, né en 1717, à Neustadt sur l'Aisch, dans le Haut-Bourgraviat, étudia la théologie à Altdorf, et fut ensuite instituteur et ministre protestant à Venise; mais il abandonna dans la suite le ministère ecclésiastique, et accepta la place de secrétaire du baron de Senkenberg, conseiller aulique à Vienne. Après la mort de son patron, il passa dans la maison du conseiller aulique de Gaertner, en qualité d'instituteur et de bibliothécaire: il mourut le 5 avril 1771. Goebel a publié: I. *Marquardi Freheri, de secretis judiciis olim in Westphalia, aliisque Germaniæ partibus usitatis, postea aboliis, commentariolus; cui accedit Joannis de Francofordiæ contra Feymeros tractatus, et Henrici Christiani L. B. de Senkenberg collectanea manuscripta; edidit et præfationem de scriptoribus horum judiciorum, necnon de vitâ scriptisque Freheri adjecit*. Ratisbonne, 1762, in-4°. II. *Mémoires pour servir à l'histoire politique de l'Europe sous l'empereur Charles Quint, extraits de Notices imprimées et manuscrites, avec une préface du baron de Senkenberg* (en allemand), Lemgo, 1767, in-4°. — Jean-Henri-Erdmann GOEBEL,

bornerons à ces deux
mière culture de la contrée de Lauban, Lauban, 1763, in-4°. II. Des premiers événements de la ville de Lauban, ibid., 1765, in-4°. III. Histoire de la ville de Lauban, depuis 1756, jusqu'en 1766, ibid., 1766, in-4°. IV. L'épizootie parmi les hommes, où l'on combat la Vie et les opinions de Sebald. Nothanker, et les Passions du jeune Werther, ibid., 1775, in-4°. B—H—D.

GOEBLER (JUSTIN), jurisconsulte et historien, né à Saint-Goar, dans la Hesse, vers le commencement du xvi^e. siècle, s'établit à Francfort, où il exerça la profession d'avocat avec succès; il mourut dans cette ville en avril 1567. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on distingue les suivants: I. *Prosopographiæ libri IV, in quibus personarum illustrium descriptiones aliquot seu imagines ex optimis quibusdam auctoribus selectæ continentur*, Maïence, 1537, in-8°. II. *De gravaturâ militum non tolerandâ*, Francfort, 1564, in-4°. III. *Narratio de*

tait peintre, il a eu soin d'enses descriptions de dessins cotrés exacts. Son livre a paru en lais, sous ce titre : *Descriptio originis, de l'espèce, des is et des métamorphoses des chenilles*, etc., Middelbourg, in-8°, avec cent cinquante-lanches coloriées. Le titre de édition n'indique pas la date pression; mais la dédicace est née 1662. Le texte fut aussi é en latin et en français. La ion latine fut publiée sous ce *Metamorphosis et historia nasectorum, cum commento. de Mey et duplici ejusd. lice, una de hemerobiis, al: natura cometarum*, Middel-1662-1667. Le 2°. volume de lution renferme un Mémoire de oezacrdt sur l'origine et l'uti: insectes. Mart. Lister, qui en é une traduction anglaise, mise re et enrichie de notes, York, in-4°, en a fait paraître aussi onde édition latine, totalement e, selon un ordre méthodique classification qui lui est propre e titre : *Joh. Goedartius de s, in methodum redactus*, s, 1685, in-8°, avec 14 pl. joint une nouvelle édition de ndix à son *Historia animalia Angliæ*, et quatre nouvelles es de scarabées, etc., sans textef. (Voy. LISTER.) L'édition se est intitulée : *Métamorpho:urelles*, ou *l'Histoire des in-* etc., Amsterdam, 1700, 5.12. Goedart a observé jusqu'à nquante espèces différentes de es et d'autres insectes. Sans les travaux des entomologistes es ont répandu de nos jours e lumière sur cette partie de re naturelle; mais on a licu

d'admirer la patience avec laquelle Goedart a cherché à connaître le caractère et jusqu'aux passions de ces petits animaux (1). B—H—D.

GOEDHALS. Voyez GAND (HENRI de).

GOELIKE (ANDRÉ - OTTOMAR), médecin allemand, né à Nicnburg sur la Saale, le 2 février 1671, étudia à Francfort-sur-l'Oder et à Halle, où il enseigna, en 1709, les sciences médicales. Nommé en 1713 professeur à l'université de Duisburg, il se fit remarquer par ses leçons et par différents ouvrages qu'il publia. Il enseigna dans la suite à l'université de Francfort, et fut aussi médecin du cercle de Lcbus; mais il renonça bientôt à ce dernier emploi, qui était trop fatigant pour son âge. Il mourut le 12 juin 1744. Goelike était un des défenseurs les moins habiles de la doctrine de Stahl; et il publia beaucoup d'ouvrages qui furent vigoureusement attaqués. Nous en citerons les principaux : I. *Epist. de damnis purgantium in diatesi hectico-phthisico-hydricâ*, Leipzig, 1708, in-4°. II. *De revellentibus ac derivantibus veterum, eorumque rationii explicatione*, Halle, 1709, in-4°. III. *De veritate practica diversionis veterum per revellentia ac derivantia, eorumque operandi ratione*, ibid., 1712, in-4°. IV. *De diversione humorum per revulsionem ac derivationem eorum*, Francfort-sur-l'Oder, 1711, in-4°. V. *Historia anatomia nova æquæ ac antiqua*, Halle, 1713, in-8°. VI. *Historia chirurgiæ antiqua*, ibid., 1715, in-8°. VII. *Historia chirurgiæ recentior*, ibid., 1713, in-8°. Eidous a traduit en français ces trois derniers ouvrages. VIII. *Historia medicinae universalis quæ cele-*

(1) Voyez les *Mémoires de Trévoux*, juillet 1701, pag. 85-99.

des Phéniciens, des Babyloniens, des Assyriens, des Indiens, et surtout celle des Égyptiens. La troisième époque traite de la médecine des Grecs depuis Esculape jusqu'à la guerre de Troie. La quatrième commence à la destruction de Troie, et s'étend jusqu'à Hippocrate. La cinquième période est entièrement consacrée à la doctrine d'Hippocrate. La sixième enfin traite des successeurs de ce célèbre médecin, et finit à l'époque où l'art de la médecine a été partagé en trois professions différentes. IX. *Spiritus animalis è foro medico relegatus*, ibid., 1725, in-4°. L'auteur prétend, dans cette dissertation, que les nerfs vibrent comme des cordes, aussitôt que l'ame exerce sur eux son influence. Ce système n'est qu'une répétition de celui de Carl, de Bidloo et d'autres qui avant Goelike ont rejeté les esprits vitaux. X. *Institutiones medicæ secundùm principia mechanico-organica reformatæ*, Francfort-sur-l'Œder, 1735, in-4°. L'auteur n'admet point, dans ces institutions, le mécanisme comme cause principale d

catoire, il lui promet de travailler en sa faveur à une *Prosopographie* qui contiendra les généalogies des principales familles. III. *Princeps ex Corn. Tacito, curatâ operâ deformatus*, Leyde, 1656, in-12. IV. Une édition augmentée de la *Politique chrétienne* de Lambert Daneau, Leyde, 1659, in-12. W—s.

GOEMOERY (DAVID), médecin, né à Rosnau en Hongrie, l'an 1708. Il fit ses études à Iéna, s'établit à son retour dans la ville de Raab, et fut élevé au rang de noble hongrois. Il vivait encore en 1778, et avait publié: *Disput. de syllogismo*, Iéna, 1732; *De peripneumoniâ*, ibid., 1755; *Praxis medica usui apothecæ manualis pharmaceuticæ accommodatæ*, sans année ni lieu d'impression, in-fol.; *Traité de la guérison de la peste*. en langue hongroise, Raab, 1739. Voy. *Wesprem*, *Biogr. medic. Ungar. cent. II.* C—A V.

GOENS (RYKLOF VAN), Frison d'origine, mais né à Rees, dans le duché de Clèves, en 1619, d'un père qui était au service des états-généraux, passa dans l'Inde à l'âge de neuf ans avec ses parents, dont il se vit orphelin deux ans après. Il s'engagea au service de la compagnie des Indes hollandaises, en 1651; et, de grade en grade, il parvint, par sa bonne conduite, à être nommé gouverneur de Ceylan en 1660, directeur-général à Batavia en 1675, et gouverneur-général en 1678. Dès 1652, il avait rempli avec un grand succès une ambassade auprès de l'empereur de Java, et il avait commandé une flotte de retour en 1655. Il fut renvoyé à Batavia deux ans après. Van Goens est peut-être, de tous les Hollandais, celui qui, de sa tête, de son épée et de sa plume, a le mieux servi sa patrie dans l'Inde. La compagnie lui a

été redevable de Tuticorin, de Mnaâr, et de la pêche des perles à côté de Coromandel; du royaume de Jassanapatnam, de Cranganor, Cotelan et Cochiu, à la côte de Malabar. Il gagna plusieurs batailles sur les Portugais. Il se permit, en 1672, une chose bien hardie, et peut-être sans exemple: de son chef, il commença dans l'Inde la guerre contre la France. Voici ce que raconte à ce sujet Guillaume Van-Haren, dans ses notes sur son poème des *Gueux*, tome I, page 547, édition de 1785: « De » 1670, Louis XIV avait résolu d'a » taquer la Hollande sur tous les » points; il fit passer une flotte dans » l'Inde, sous le commandement de » La Haye, afin d'y commencer les » hostilités aussitôt qu'il aurait reçu » la nouvelle de la rupture en Europe. » Celle-ci n'eut lieu qu'au printemps » de 1672. Au mois de mars de » même année, la flotte de La Haye » forte de treize vaisseaux de ligne » se présenta sur les côtes de Ceylan. » Celui-ci n'ayant pas encore d'av » de ce qui se passait en Europe » laissa passer librement, en vue de » son escadre, une flotte marchande » hollandaise, composée de treize bâ » timents, se rendant de Batavia à Ceylan, et commandée par Roothaart » mais à peine cette flotte fut-elle arrivée à Colombo, capitale de Ceylan, que le gouverneur Van Goens » la fit armer en guerre, et qu' » ayant pris le commandement, il at » taqua l'escadre de La Haye, » s'empara de tous ses bâtimens qui » trouva isolés, le tout de son autorité » privée, et sans information possible » car je trouve dans le journal d'un » officier français, pris à bord du » *Phénix*, capitaine Lamellinière » que ce vaisseau fut pris le 31 mai » 1672, et l'*Europe*, capitaine De

1682 ; mais il mourut à Amsterdam peu de temps après son arrivée, le 14 novembre. M—ON.

GOENS (RYKLOF-MICHEL VAN-), arrière-petit-fils du précédent, né à Utrecht, de Daniel-François Van Goens, membre distingué de la magistrature de cette ville, docteur en philosophie et en droit, mérite d'être placé au nombre des bons philologues de la Hollande. Imbu, dès l'âge le plus tendre, des lettres grecques et latines, il se trouva à onze ans en état d'écrire pendant ses vacances : I. Une savante dissertation intitulée *de Cepotaphiis*, ou sur les sépultures dans les jardins. Diverses circonstances en retardèrent la publication de quelques mois ; mais elle parut à Utrecht vers la fin de 1763, in-8°. Elle avait eu l'approbation du maître de l'auteur, le professeur Wesseling, et il la dédia à son père. II. Dès l'année suivante, il soutint, en forme de thèse, sous les auspices de Wesseling : *Observationes miscellaneæ, philologici potissimum argumenti*, Utrecht, 1764, in-4°. III. La même année encore, il ajouta une

à *ville d'Amsterdam*, in-folio hollandais).

M—ON.

GOERÉE (HUGUES-GUILLAUME), Middelbourg, mort vers 1645, connaît deux états qui vont assez bien ensemble aujourd'hui, ceux d'écritain et de médecin. Il a traduit en latin et en hollandais le *Traité de la République des Hébreux*, de Pierre Boetius, et y a fait successivement deux continuations. Le tout a paru en français, 3 vol. in-8°, Amsterdam, 1705. (Voy. CUNÆUS.) — JEAN GOERÉE, fils du précédent, Middelbourg en 1655, vit ses premières études interrompues par la mort prématurée de son père ; et

au lieu de prendre une autre profession, il choisit celle de libraire, la plus analogue à son goût pour les sciences et les lettres. Il s'établit à Amsterdam, où il mourut en 1711, laissant un assez grand nombre d'ouvrages qui font honneur à ses connaissances et à son application. Quelques-uns ont pour objet les arts du dessin, surtout la peinture et l'architecture ; mais les principaux sont : I. *Introduction à la science biblique par l'Histoire sainte ; tirée des plus anciens monuments des Hébreux, Chaldéens, des Babyloniens, Égyptiens, des Syriens, des Grecs et des Romains* ; deux vol. in-8°. d'une exécution typographique soignée, et enrichis d'estampes, Amsterdam, 1700 et 1716. II. *Histoire de l'Église judaïque*, ouvrage dans le genre du précédent ; quatre vol. in-fol., qui ne conduisent l'histoire du peuple juif que jusqu'à son entrée dans la terre promise ; Amsterdam, 1700. Tous ces ouvrages sont en hollandais. — JEAN GOERÉE, fils du précédent, né à Middelbourg en 1670, vint à Amsterdam en 1751, s'est fait connaître comme poète et comme des-

sinateur. Il a composé les dessins de plusieurs tableaux qui ornent l'hôtel-de-ville d'Amsterdam : il gravait aussi à l'eau-forte ; et les amateurs recherchent ses ouvrages en ce genre, qui ne sont pas communs. Ses *Poésies mêlées* ont paru à Amsterdam, 1 vol. in-8°, 1754. On y regrette l'absence du goût plutôt que celle de la verve et de l'esprit. Il a traduit en hollandais l'*Histoire de Louis XIV par les mémoires*. M—ON.

GOERTZ (GEORGE-HENRI, baron DE SCHULTZ, nommé DE), ministre de Charles XII, était d'une famille de Franconie, et entra d'abord au service de la cour de Holstein-Gottorp. Ayant écarté les anciens ministres, il déploya une grande activité dans toutes les affaires relatives à la situation politique du nord de l'Allemagne. On a même rapporté qu'il traita avec Pierre I^{er}, pour dépouiller du trône de Suède Charles XII, qui était alors retenu à Bender. Ce prince, après son retour de Turquie, s'arrêta quelque temps à Stralsund ; et parmi ceux qui se présentèrent pour s'entretenir avec lui, fut le baron de Goertz. Soit que la négociation avec Pierre I^{er} n'eût pas eu lieu, soit que Charles l'ignorât, il fit un accueil favorable au ministre de Holstein ; et la conformité de caractère qui existait entre ces deux hommes extraordinaires, les rapprocha bientôt. Goertz fut invité à se rendre en Suède, et passa dans ce pays quelques jours avant Charles. Il s'occupa aussitôt d'un plan de finances, pour procurer les moyens de continuer la guerre. La plupart des ressources étaient épuisées ; et un financier suédois venait de faire mettre en circulation une monnaie de très bas aloi, qui fut nommée la monnaie de détresse. Le plan de Goertz était d'émettre des obligations d'état, ayant pour hypothèque tout le capital exis-

son esprit actif et hardi. Il entreprit des voyages en Hollande, en France, en Russie, négociant dans ces différents pays en faveur de Charles. Il voulait que ce prince fit la paix avec le czar, que la Norvège devint une possession de la Suède, et que Charles et Pierre envoyassent des troupes en Écosse pour rétablir le prétendant. Alberoni était, dit on, instruit de ce projet, et se proposait de l'appuyer des ressources de l'Espagne. Mais la cour de Londres, en ayant été informée par le régent de France, alors attaché à ses intérêts, se hâta d'en prévenir les suites. En 1714, Goertz fut arrêté à La Haye; et le comte de Gyllenborg, ministre de Suède, en Angleterre, eut le même sort: on s'empara de leurs papiers, qui furent rendus publics, et leur détention dura plusieurs mois. Remis en liberté, ils retournèrent en Suède; et Goertz, après s'être occupé pendant quelque temps de l'administration des finances, fut nommé plénipotentiaire, en 1718, au congrès qui eut lieu à l'île d'Aland, pour négocier la paix

quatre ans, l'université de Padoue, il fut employé de bonne heure, par le roi, dans des missions importantes auprès de plusieurs cours, et notamment de celles de Suède, de Pologne et de Danemark. Il parcourut les principales villes de l'Europe, où il se concilia l'estime de tous les savants, et des souverains près desquels l'appelaient souvent les intérêts de son maître et de son pays. Le pape Paul III, surtout, l'honorait de toute sa bienveillance. Goes s'était retiré à Louvain pour se livrer à l'étude, et ne s'occuper que de la rédaction de ses ouvrages, lorsque cette ville fut assiégée, en 1542, par Martin de Rossum, maréchal de Gueldre, alors au service du roi de France. Goes, s'étant mis à la tête des étudiants de l'université, prolongea long-temps la défense de la place. Mais, à la fin, voyant qu'elle ne pouvait tenir davantage, les Français demandèrent deux cent-vingt mille écus d'or et toutes les munitions de guerre, pour la sauver du pillage. Goes parvint à obtenir une trêve; et étant allé conférer avec le général Longeval, il l'avait amené à des demandes plus modérées, lorsque, on ne sait pas trop comment, le canon de la place tira sur les Français, au moment où Goes se retirait de leur camp. Longeval, considérant ce procédé comme une infraction de la trêve, fit arrêter Goes, et l'envoya dans le Vermandois. Goes ne fut relâché qu'aux instances du roi de Portugal, et moyennant une rançon de 2000 ducats. De retour en Portugal, le roi Jean III le nomma historiographe du royaume, et garde-major de la tour de Tombo, qui est une des premières charges d'état. Il lui offrit ensuite des places plus lucratives; mais Goes eut la noble générosité de les refuser. Il donna une preuve non équivo-

que de ce désintéressement et de son patriotisme lors de la disette générale qui affligeait le Portugal (1556). Il fournit, à ses propres frais, la capitale d'une quantité considérable de blé qu'il fit venir de la Sicile et des côtes de l'Afrique. Après une vie tranquille, il mourut des suites d'un accident à un âge peu avancé, le 2 décembre 1560. Goes était très versé dans le grec, le latin, l'arabe et l'éthiopien: il parlait et écrivait les langues modernes avec une étonnante facilité. Il était excellent musicien, jouait de plusieurs instruments, et faisaient des vers avec grâce et élégance. Ce savant a laissé plusieurs ouvrages, dont les plus remarquables sont: I. *Deploratio Iappianæ gentis*, Genève, 1520, in-12; Paris, 1541, in-12. II. *Legatio magni Indiarum imperatoris presbyteri Joannis ad Emmanuelem Lusitanie regem anno 1513. Item de Indorum fide, ceremoniis, religione, etc.*, Louvain, 1552, in-8°. III. *Fides, religio, moresque Æthiopum sub imperio pretiosi Joannis, etc., que vulgò presbyterum Joannem vocant*, Paris, 1541, in-8°; Cologne, 1571, in-8°; Auvers, 1611, in-12. Cet ouvrage, que l'auteur dédia au pape Paul III, doit être considéré comme la suite du précédent; et l'un et l'autre sont recommandables, autant par l'élégance du style que par l'exactitude des notices qu'ils présentent. IV. *Commentarii rerum gestarum in India citra Gangem à Lusitanis anno 1539*, Louvain, 1550, in-4°. C'est une relation du premier siège de Diu, dédiée au cardinal Bembo. V. *De Cambaico ultimo commentarii tribidem*, 1547, in-4°. Nicolas Anton se trompe lorsqu'il dit que ces deux ouvrages n'en font qu'un, avec d'autres titres différents; puisque ce dernier

en ce que c'est un ^{portugais} qui
treprend de défendre les Espagnols. qu'
Il paraît qu'il a été traduit en plusieurs Tai
langues. VIII. *Chronica de dom Ma- cet*
noel, en quatre parties, Lisbonne, 1566 jeta
et 1567, in-fol. J. B. Lavanha en les
a donné, en 1619, une nouvelle sion
édition, réimprimée en 1749. IX. Le
Chronica do principe dom Joan alo
(depuis, Jean II), Lisbonne, 1567, Cal
in-8°. ; 1724, in-8°. X. *Urbis Ollis- Ch*
siponensis descriptio, in qua obiter pa:
tractantur nonnulla de indicâ navi- La
gatione per Græcos et Pœnos et Lu- ses
sitanos diversis temporibus inculca- vo
tâ, Cologne, 1602, in-8°. ; ouvrage Cl
curieux, écrit avec une louable impartia- se
lité. XI. *Nobiliario de la familias de ap*
Portugal, écrit en portugais, et con- ne
servé en manuscrit, dans le cabinet p
de don Jérôme de Mascarenhas, ur
évêque de Ségovie, et dans d'autres le
bibliothèques. — Manoel de GOES, to
jésuite portugais, né à Portel, diocèse s
d'Evora, en 1542, enseigna la phi- F
losophie, pendant dix ans, dans l
l'université de Coïmbre, et mourut /
dans cette ville en 1693. On a de lui l
un ouvrage intitulé *Conteins sur Aristote.*

déguisement lui était nécessaire pour obtenir la liberté du passage, qu'on ne lui eût pas accordée s'il eût été reconnu pour Portugais. Il avait déjà acheté diverses marchandises de l'Inde, pour se procurer, par des échanges, tout ce qui lui serait nécessaire dans sa route. On lui donna pour compagnons deux Grecs, l'un prêtre et l'autre marchand : il laissa quatre Mahométans convertis qu'on avait déterminés à le suivre, prit à leur place un Arménien nommé Isaac, et partit de Lahor en 1605. Ayant, après cinq mois de marche, rencontré à Caboul une princesse, sœur du roi de Kaschgar, qui revenait du pèlerinage de la Mèque, et qui commençait à manquer d'argent, il ne fit pas difficulté de lui en prêter, en refusant d'en tirer le moindre intérêt : elle ne fut pas ingrate ; car elle l'appuya plusieurs fois de sa recommandation, et le remboursa en pièces de marbre, marchandise la plus précieuse que l'on pût porter au Cathay. Les deux Grecs le quittèrent. La caravane fut attaquée par des brigands. Isaac manqua de se noyer ; Goes perdit six chevaux dans un chemin périlleux : enfin, on entra dans Hiarkan, capitale du Kaschgar, au mois de novembre 1605. Goes fut présenté au roi, qui lui donna des lettres de protection ; et après un séjour de près d'un an dans cette ville, il en sortit avec une nouvelle caravane composée d'habitants du pays, dont on lui avait bien recommandé de se défier. A Chalis, ville dépendante du khan de Kaschgar, et gouvernée par un de ses fils, il vit arriver une caravane qui revenait du Cathay. Les marchands racontèrent à Goes que s'étant, suivant leur usage, attribué la qualité d'ambassadeurs, ils avaient pénétré jusqu'à la capitale, et avaient habité pendant trois mois avec le P.

Ricci et les autres missionnaires jésuites. Goes apprit enfin, par ce récit, que le Cathay était la Chine, et que Cambalu était Pékin. Comme le bacha de la caravane s'obstinait à vouloir rester à Chalis, pour que le nombre des voyageurs s'accrût, Goes obtint du vice-roi la permission de partir, ainsi que des lettres de protection, et se mit en route avec Isaac et un petit nombre d'autres voyageurs. Les chemins étaient infestés de brigands : souvent on ne marchait que la nuit pour les éviter. Dans un de ces marches nocturnes, Goes était tombé de cheval, ses compagnons arrivèrent au gîte sans lui. Isaac retourna heureusement sur ses pas, et trouva son maître dans un état très-dangereux. Enfin l'on atteignit un fort de la grande muraille de la Chine. Après avoir attendu vingt-cinq jours la permission du gouverneur de la province de Chen-si pour entrer dans l'empire, on arriva dans un jour à Socheou ; c'était vers la fin de 1606. Goes se trouvait riche des fruits de son commerce, durant une si longue route. Il écrivit au P. Ricci, pour l'annoncer son arrivée. Mais l'adres de ses lettres était en caractères européens ; les Chinois qui s'en chargèrent, ne connaissant ni les noms chinois des jésuites, ni leur logement à Pékin, ne purent les remettre. L'année suivante, Goes écrivit encore cette fois, ses lettres, confiées à un mahométan, parvinrent à Pékin le mois de novembre. Les missionnaires qui l'attendaient depuis long-temps lui expédièrent un chinois chrétien nommé Ferdinand. Celui-ci fut venu en route, et abandonné par son valet. Il eut bien de la peine à se traîner jusqu'à Socheou, où il trouva Goes mourant. Cet infortuné missionnaire reçut quelque consolation des lettu

pour soutenir un procès qui dura six mois; enfin on lui restitua les effets de Goes : mais il ne s'en retrouva qu'une petite partie; la plupart des papiers furent perdus. Ferdinand et Isaac arrivèrent heureusement à Pékin. Après un séjour d'un mois, ce dernier fut envoyé à Macao. Il s'y embarqua pour l'Inde, fut pris et dépouillé par les Hollandais. Les Portugais de Malacca le rachetèrent. La nouvelle de la mort de sa femme lui fit perdre le desir de retourner dans le Mogol; il s'établit à Chaul. Il y vivait encore lorsque le P. Trigault écrivit son *Histoire de la Chine*. Isaac avait remis au P. Ricci ce qui restait des papiers de Goes, et lui avait raconté les particularités du long et pénible voyage de ce zélé missionnaire. Ce fut sur ces renseignements que le P. Ricci en écrivit la relation. On conçoit qu'elle doit être très fautive sur tous les points; ce qui fait vivement regretter la perte du journal de Goes, puisqu'il avait parcouru des pays que depuis lui aucun voyageur européen n'a visités. Néanmoins les détails informes de ce voyage, si long

709; Amsterdam, 1745, par *Suétone*, 1578 (1678), dans l'édition de Grævius, 703, in-4°. — Son fils VAN DER GOES d'ABSMADÉ, aussi avec distinction la littéraire. Théodore Ryckius sa savante dissertation *De liæ colonis et Æneæ adse* trouve à la suite des *istigationes in Steph. Byzantici* Holstenius, Leyde, fol. — Le nom de Van der GORE a été illustré en Hollande par des hommes d'état, qui ont laissé une suite de mémoires précieux pour la gloire de leur patrie, Aart GOES et son fils Adrien, tous deux pensionnaires de Hollande au commencement du XVI^e. siècle; mort en 1545, le second en

M—ON.

KEN (HENRI), pasteur et philologue instruit, naquit en 1612. Après avoir fait ses études à Rostock, il passa en Danemark instituteur à Stockholm ayant ensuite été envoyé en Sibirie de la Russie, à Rensselaer appartenait alors à la Suède, retourna à l'étude de la langue esthonienne, dialecte du sclavon; entra le ministère du Saint-Empire à Harrien et à Goldenbeck, fut nommé assesseur du conseil de Reval, où il mourut le 24 1681. Voici les ouvrages de cet auteur : I. *Livre des chants* en langue esthonienne. II. *titio ad linguam æsthoniam*, 1660, in-8°. L'auteur a écrit une grammaire et un dictionnaire de la langue. Goeseken a aussi traduit, en français, l'écriture esthonienne, l'Écriture esthonienne, qui se compose de six gros volumes in-folio, n'a été imprimée. B—H—P.

GOETTEN (HENRI-LOUIS), théologien protestant, naquit à Brunswick en 1677, fut nommé en 1706 pasteur à Wahlisdorf, et six mois après à Magdebourg, où il mourut le 5 août 1757. Cet auteur a publié, en allemand : I. *Notice des journaux*, Gärdelegen, 1718-1724. 3 vol. in-8°. II. *Description de la ville de Sudenburg*, in-4°, et un grand nombre de sermons. — Gabriel-Guillaume GOERTEN, fils du précédent, théologien et bibliographe, naquit à Hanovre le 4 décembre 1708, fut, depuis 1752, successivement pasteur à Hildesheim, à Zelle et à Lünebourg, et depuis 1746, surintendant, prédicateur de la cour, et conseiller du consistoire à Hanovre, où il mourut en août 1781. Outre un grand nombre de dissertations et d'articles littéraires insérés dans plusieurs journaux et recueils périodiques, Goetten a publié vingt ouvrages tant théologiques que littéraires. Nous nous bornons à citer : I. *La vérité de la religion chrétienne prouvée d'une manière démonstrative par la résurrection de Jésus-Christ*, traduit de l'anglais d'Humfrey Ditton, Hildesheim, 1752, in-8°; 5^{me} édition, Brunswick, 1764, in-8°. II. *L'Europe littéraire vivante, ou Notices biographiques et littéraires sur les savants qui vivent en Europe*, Brunswick et Hildesheim, 1735-37, in-8°. Les deux dernières parties du 3^e. volume ont été rédigées par E. L. Rathlef, qui a continué cet ouvrage sous ce titre : *Histoire des littérateurs actuellement vivants*. Goetten est aussi l'éditeur, en français, des *Pensées choisies de M. Trublet sur l'incrédulité*, Celle, 1757, in-8°. B—H—D.

GOETTLING (JEAN-FRÉDÉRIC-AUGUSTE), chimiste laborieux, naquit à Bernburg en Allemagne, le 5 janvier 1755. La mort prématurée de

et en Allemagne, ..


1789, professeur extraordinaire de philosophie à l'université de Iéna ; il y enseigna la chimie et la technologie avec un grand succès. Les travaux littéraires de ce professeur sont très considérables, et ont tous été très bien accueillis. Par la clarté et la méthode qu'il a su mettre dans ses leçons et ses ouvrages, il a beaucoup contribué à répandre en Allemagne les principes de la nouvelle chimie, et à faire connaître les nombreuses découvertes dont cette science s'enrichissait en France. Il est mort le 1^{er}. septembre 1809. Ses écrits sont en si grand nombre, que nous nous contenterons d'en citer ici les principaux : I. *Introduction à la chimie pharmaceutique pour les apprentis*, Altenburg, 1778, in-8°. II. *Des avantages et des améliorations pratiques de différentes opérations chimiques des pharmaciens*, Weimar, 1785, 2 vol. in-8°. 1801, *ibid.*, in-8°. III. *Principes élémentaires de la docimasie*, Leipzig, 1794, in-8°. IV. *Aperçu systématique de technologie*, Iéna, 179

... V. *Manuel de chimie théorique*

teur avait contracté des relations intimes avec le cardinal Quirini, avec Faeciolati, et sur-tout avec le docteur Humann. Nous nous bornerons à citer ses principaux ouvrages: I. *Introductio in geographiam antiquam in X tabb. geogr.*, Nuremberg, 1729, in-8°. Cet ouvrage a été aussi publié en allem., *ibid.*, *cod.*, in-8°. II. *Index puræ et impuræ latinitatis, ex præstantissimis opusculis collectus*, *ibid.*, 1730, in-8°. III. *Antiquitates romanæ* (en allemand), *ibid.*, 1730, in-8°, fig. IV. *Orthographia romana*, *ibid.*, 1739, in-fol. V. *Nomenclature de tous les lieux indiqués sur la carte du cercle de Franconie*, *ibid.*, 1740, in-fol. VI. *Vita G. M. Raidelii*, *ibid.*, 1741, in-4°. VII. *Brevis historia de vita, fatis ac morte Euphrosinæ virginis Alexandriæ*, *ibid.*, 1753, in-4°, fig. VIII. Une quantité prodigieuse d'épigrammes latines sur toutes sortes de sujets: il les distribuait à ses amis; et le professeur Will en a recueilli un assez grand nombre dans sa *Biblioth. Nor.* On doit au zèle de Goetz quelques bonnes éditions d'auteurs latins; il a publié, avec une préface: *J. F. Christi super signis, è quibus manus agnoscere antiquæ in gemmis possunt, annotatio J. D. Kæleri brevis de gemmis sculptis opere antiquo historia, sermone theotisco*, Schwabach, 1760, in-8°. — *Georgii Pasoris Lexicon græco-latinum in novum Testamentum*, Leipzig, 1728, in-12; la 6^e. édition est de 1744. — *Eutropius*, Aitorf, 1740, in-12. — *Rutilii itinerarium*, *ibid.*, 1741, in-8°. — *Censorinus de die natali*, *ibid.*, *cod.*, in-8°; et *ibid.*, 1744, in-8°. — *Cresconii Corippi, de laudibus Justinii Augusti*, *ibid.*, 1742, in-8°. — Emanuel Godefron Görz ou Göz, médecin, né dans le Würtem-

berg, pratiqua son art à Schlaitdorf près Tubingen, et y mourut le 14 décembre 1799. Il a publié: *Geographia academica*, Nuremberg, 1789 in-8°. B—H—D.

GOETZ (JEAN-NICOLAS), poète allemand, naquit à Worms, le 9 juillet 1721, et perdit son père, pasteur dans cette ville, étant encore très jeune. S'étant rendu, en 1739, l'université de Halle pour étudier la théologie, il y forma des relations d'amitié avec Uz et Gleim, et se livra surtout avec le premier de ces poètes à des travaux littéraires. Le baron de Krokouter, commandant prussien à Enden, dans l'Ostfise, proposa, en 1742, à Goetz, qui venait d'achever ses études, d'être à-la-fois son secrétaire, gouverneur de ses enfants, aumônier de sa maison: Goetz accepta; mais ne pouvant supporter le climat de l'Ostfise, il quitta ces places au bout de l'année, et retourna dans sa patrie après avoir visité les villes principales de la Hollande. Il fut, en 1744, chargé par le comte douairière de Strahlenheim de l'éducation de ses neveux, et nommé le même temps chapelain au château de Forbach en Lorraine. Ses élèves étoient officiers dans un régiment français dont leur oncle, le comte de Sparr étoit propriétaire, Goetz les accompagna dans leurs garnisons à Sarlou Metz et Strasbourg; et il prit avec une grande prévention en faveur de la littérature française. Il suivit ses élèves, en 1745, à l'académie de Lunéville, et devint l'année suivante aumônier du régiment Royal-Allemand. Il fit en cette qualité les campagnes dans le Brabant; et étant revenu en Alsace après la conclusion de la paix, il fut appelé successivement, en 1747, à la place de pasteur à Hornbach petite ville dans le pays de Deux-Por-



poètes allemands les plus agréables et les plus gracieux des temps modernes; ses poésies badines et sentimentales se distinguent surtout par la délicatesse des images, par des expressions touchantes, par une légèreté naturelle et par une versification harmonieuse; ses élégies, ses idylles et ses contes, dans lesquels on croit retrouver l'esprit des poètes de la Grèce et même la mollesse du dialecte ionique, ont puissamment encouragé les auteurs contemporains à s'occuper davantage, dans leurs écrits, de l'harmonie de la langue allemande. Frédéric II, si peu disposé à estimer les productions de la muse germanique, ne pouvait s'empêcher d'accorder la palme à Goutz. *L'Isle des Jeunes Filles* (*die Maedcheninsel*) pièce séduisante par les grâces de l'imagination et qui a conservé le titre de reine des élégies allemandes, obtint les éloges de ce souverain. Un homme jeté par la tempête dans une île déserte la peupla de jeunes filles; tel est le sujet du poème. Cette élégie, et presque tous les petits poèmes du même

pour donner les mêmes soins aux princes et princesses de la cour de Turin; et ce ne fut qu'après vingt-deux ans de la pratique la plus heureuse (1), qu'il donna sur son art, en 1790, un *Traité complet*, qui mit le sceau à sa réputation. Le docteur Goetz est mort à Paris, le 28 juin 1813, emportant les regrets des pauvres de son quartier, dont il était le père, et auxquels il prodiguait généreusement les secours de son art. Il était décoré de l'ordre de Saint-Michel, et correspondant de l'académie des sciences de Turin. Il a publié: I. *Traité complet de la petite vérole et de l'inoculation*, Paris, 1790, in-12, avec le portrait de l'auteur. La méthode de Goetz est, au fond, celle de Sutton, ou plutôt de Vieussens, avec quelques perfectionnements. Il insiste particulièrement sur les avantages de l'air frais et pur, et des purgatifs pendant l'inoculation. Les faits nombreux dont cet ouvrage est le dépôt, le feront toujours consulter avec fruit, malgré quelques opinions de théorie qui n'ont pas été adoptées. II. *De l'inutilité et des dangers de la vaccine prouvée par les faits*, Paris, an xi, in-8°. III. *La vaccine combattue dans le pays où elle a pris naissance, ou Traduct. de trois ouvrages anglais* (de Rowley, Moseley, et Squirel), avec 2 grav. color., Paris, 1807, in-8°. Ces deux figures représentant de hideuses difformités attribuées à la vaccine, la police en fit défendre la publication; ce qui a quelque temps fait rechercher, comme curiosités bibliographiques, les exemplaires où elles se trouvent encore. D'ailleurs la plupart des faits allégués dans ce livre ont été démentis à Londres

(1) Le docteur Vaume, son ami, l'ayant un jour interpellé, en présence du comité de la vaccine, de déclarer combien il croyait avoir inoculé d'individus, à Trente-quatre à trente-cinq mille, répondit-il, sans en avoir perdu un seul.

même, où les ouvrages originaux ont été réfutés depuis long-temps. Z.

GOETZE (GEORGE HENRI), ministre luthérien, né à Leipzig en 1668 fréquenta les cours des universités de Wittemberg et de Léna, et, ayant terminé ses études, fut envoyé à Burprès de Magdebourg et ensuite à Kemnitz, où il exerça le saint ministère pendant plusieurs années. De là il passa à Dreide, où il fut, quelque temps, attaché à l'église de Sainte-Sophie nommé, en 1697, surintendant de églises d'Anneberg, il fut appelé, en 1705, à Lubeck, où il remplit les mêmes fonctions jusqu'à sa mort arrivée le 25 mars 1729, ou, selon Jôher, le 25 avril 1728. C'était un homme très laborieux, et grand amateur d'anecdotes littéraires, dont il publia plusieurs recueils; mais il s'attachait plus à multiplier les ouvrages qu'à leur donner toute la perfection dont ils étaient susceptibles. Struvi lui reproche de manquer de goût et critique; et l'on jugera par le nombre de ses productions qu'il était difficile qu'il possédât ces deux qualités. Laceron a cité, dans le tome xxiii de ses Mémoires, les titres de cent cinquante-deux ouvrages de Goetze; encore convient-il qu'il ne les a pas tous connus. Ce sont, pour la plupart, des thèses, des programmes et d'autres écrits fort courts, mais qui traitent presque tous d'objets singuliers. On se berna ici à indiquer les principaux: I. *scriptoribus hæreseologicis disputationes duæ*, Wittemberg, 1697, in-4°. II. *De claris Schmidii oratione nodalis*, Leipzig, 1699, in-4°. Il parut dans ce discours des écrivains qui portèrent le nom de Schmid en allemand, Smith en anglais, Lesèvre en français, et Faber en latin. III. *De thelogis pseudo-mediciis*, ibid., 1707, in-4°. C'est une diatribe contre



theranismo D. Bern...
et Leipzig, 1701, in-4°. de 63 pag. 4°
C'est encore un développement du pe
même raisonnement appliqué à St.- G
Bernard. On peut voir l'extrait de ei
cette dissertation dans les Mémoires e
de Trévoux (juin 1703, pag. 1015). g
VI. *De eruditis hortorum cultoribus f*
dissertatio, Lubeck, 1706, in-4°. s
C'est la liste des savants qui ont ha- i
bité la campagne. VII. *Meletemata*
Annæbergensia varii argumenti,
ib., 1707, in-8°; 1709, 3 vol. in-
12. Ce recueil contient vingt disserta-
tions qu'il composa pendant son sé-
jour à Annberg, et qu'il avait déjà
publiées séparément. On y retrouve les
N°. II, III et IV ci-dessus. (V., sur
ce recueil, les *Mémoires de Trévoux*,
de juillet 1710, pag. 1211.) VIII.
Elogia præcocium eruditorum alio-
runque virorum doctorum, ibid.,
1708, in-8°. Ce volume forme la
dixième décade du recueil de Witten,
intitulé, *Memoriæ philosophorum*,
etc., et renferme les tables des neuf
précédentes. IX. *Selecta ex histo-*
riâ litterariâ, ibid., 1709, in-
12. Ce recueil de cinq biogra

altérations n'existent que dans quelques éditions. XX. *De bibliothecâ scholæ Annæbergensis*, morceau inséré dans les *Nova litteraria Germaniæ*, de décembre 1703, pag. 448-460. L'auteur y publie dix lettres originales ou autres morceaux inédits, tirés des manuscrits, peu nombreux, de cette bibliothèque dont il fait l'histoire et la description abrégée, en exprimant le regret que le défaut de fonds ne permette pas de la rendre plus complète, quoique depuis 1656 l'usage se fût introduit à Annenberg, de faire une quête pour cet objet dans les repas de noces les plus brillants, lorsqu'on voyait les convives en gaité (1). — GOETZE (Godefr.-Christophe), frère du précédent, conseiller et juge de la ville de Leipzig, où il mourut en 1724, a publié un *Programme* en latin sur l'origine et les accroissements de la bibliothèque du sénat de cette ville, dont il était conservateur, Leipzig, 1711, in-4°. W—s.

GOETZE (JEAN-CHRISTIAN), théologien et bibliographe allemand, né en 1692 à Hoberg près de Wurtzen, où son père était ministre protestant, était maître en philosophie à l'université de Leipzig, lorsqu'il fut converti à la foi catholique: il alla continuer ses études à Vienne et à Rome, où il fut reçu docteur en théologie au collège de la Sapience, ordonné prêtre, fait chanoine de Breslau, et en 1717, premier chapelain du roi de Pologne électeur de Saxe, qui le nomma, en 1724, conservateur de la bibliothèque royale de Dresde. Outre plusieurs ouvrages théologiques qu'il a composés en allemand ou traduits de l'italien,

(1) Sed de Annæbergensibus meis acia velim in muptis solennioribus a con-avis. cum animo paulo libere in eart esse predicti, nummos quondam erogari etque parvum, quo libri... in schole quovismque usum pareri, quod ut quem colligendi modum anno 1660 primùm introductum fuisse de-precu...

il a publié en allemand : *Memorabilia bibliothecæ regiæ Dresdensis* 1745 et années suivantes, dix-huit cahiers qui se relient en 3 volumes in-4°. Cet ouvrage est rédigé avec beaucoup de soin et d'exactitude. La préface contient l'histoire de cette célèbre bibliothèque, fondée en 1581 par l'électeur Auguste de Saxe. Goet mourut le 5 juin 1749, avant d'avoir terminé son ouvrage, que Struvius désirait vivement de voir continuer. Il avait fait quatre voyages en Italie et en avait rapporté un grand nombre de manuscrits précieux dont il enrichit la bibliothèque confiée à ses soins.

W—s.

GOETZE (JEAN-AUGUSTE EPHRAÏM), célèbre naturaliste allemand, naquit le 28 mai 1751, à Aschersleben, où son père était premier pasteur. Goetze étudia la théologie à l'université de Halle; et malgré sa prédilection pour l'histoire naturelle et la physique, il s'appliqua avec zèle aux sciences théologiques. Après avoir achevé son cours académique, il refusa plusieurs places d'instituteur qui lui furent offertes, et resta, par attachement filial, auprès de son père malade, qu'il remplaça souvent, avec succès dans le ministère de la chaire. Il avait à peine vingt-quatre ans, quand il fut appelé aux fonctions de ministre protestant à Quedlinbourg. Peu de temps après avoir accepté cette place, il eut le chagrin de perdre son beau-frère et son collègue qu'il aimait tendrement: cette perte fit prendre à Goet la résolution de ne pas se marier avant que ses neveux fussent élevés et placés; en effet, il ne se maria qu'à l'âge de quarante ans. Jusqu'à cette époque la théologie l'avait occupé exclusivement; il était surtout profondément versé dans l'histoire de la réformation: mais les disputes qui s'é



épineuses ; et l'acquisition d'un excellent microscope d'Hofmann de Leipzig, détermina son goût pour l'histoire naturelle. Il fit, avec cet instrument, des observations très importantes sur les polypes d'eau douce. Avec le secours d'une mémoire excellente, un esprit judicieux, et beaucoup de pénétration, Goetze apprit et sut s'approprier en très peu de temps les arides nomenclatures de la science. Ses Mémoires entomologiques, en 4 vol., prouvent jusqu'à quel point il possédait tout le système de Linné. Il devint bientôt un des premiers entomologistes de son temps. Son *Essai sur l'histoire naturelle des vers engendrés dans le corps humain* aurait seul suffi pour lui assigner une place honorable parmi les naturalistes qui ont agrandi le domaine des connaissances physiques. Goetze possédait une riche collection de vers conservés dans de l'esprit-de-vin. L'empereur Joseph II la lui acheta pour mille écus, et l'envoya à l'université de Pavie. Ce prince avait fait une bonne acquisition ; car quelques jours après la conclusion

Mélanges instructifs, tirés de la nature et de la vie commune pour servir de lectures, ibid., 1785, 5 vol. in-8°; ibid., 1788, 5 vol. in-8°. III. *Sur la prétendue corne de buffle trouvée près de Quedlinbourg*, 1787, in-8°. IX. *De la vie, la vie de l'homme et la nature, lecture pour toutes sortes de personnes*, ibid., 1789-1792, 1-8°. Ce recueil est une continuation des *Mélanges instructifs, Cornelius, lecture pour le philosophe qui veut craindre Dieu et la morale qui est juste*, ibid., 1789, 5 vol. in-8°. L'auteur attaque, dans cet ouvrage, la masse des préjugés et des préjugés qui s'opposent à la pratique de la véritable philosophie. Goetze a bien mérité de son pays par plusieurs rapports; mais il n'est pas mélior que le meilleur ouvrage en ce genre. XI. *Description d'une lampe d'étude économique*, ibid., 1791, in-8°. XII. *De l'histoire naturelle des animaux d'Europe mis en tableaux et narrations amusantes, pour toutes sortes de lecteurs, et spécialement pour la jeunesse*, 1791-1803, 9 vol. in-8°. Cet ouvrage est à la portée de toutes les classes de la société une multitude de personnes en histoire naturelle, et Goetze n'avaient pas encore été ignorées d'une manière aussi généralement intelligible. XIII. *Catalogue du cabinet d'histoire naturelle de Goetze, surtout des objets du cabinet de minéralogie, pour la plupart concrets dans l'esprit-de-vin, avec des figures et l'indication du système et des lieux d'où ils sont tirés*, ibid., 1792, in-8°. XIV. *Recherches sur des objets de la nature et de la vie commune, servant de lectures élémentaires au livre intitulé: La*

nature, la vie des hommes et la providence; publié après la mort de l'auteur par J.-A. Donndorf, ibid., 1794, in-8°. XV. *Dictionnaire des synonymes de la langue allemande, pour servir à apprendre l'orthographe*, ibid., 1794, in-8°. Ce laborieux et zélé instituteur de la nation allemande a encore enrichi la littérature de l'histoire naturelle, d'une multitude de traductions d'ouvrages, de Bonnet, de Geer, de Trembley, de Fermin et de Crevecoeur. Les années 1770, à 1773 des *Variétés* publiées à Berlin, l'*Observateur de la nature*, et d'autres ouvrages périodiques renferment de lui, plusieurs dissertations. Il est aussi l'éditeur de l'*Histoire des araignées par Lister, traduite en allemand par Martini*, Quedlinbourg, 1778, in-8°; ibid., 1792. La vie de ce savant à été publiée par H.-M.-A. Cramer, Leipzig, 1793, in-8°; et son portrait se trouve à la tête du 102°. volume de la Bibliothèque allemande universelle. B—H—D.

GOETZE (JEAN-MELCHIOR), frère du précédent, savant bibliographe, et fameux théologien controversiste protestant, naquit à Halberstadt le 16 octobre 1717; il étudia la théologie, d'abord à Iéna, et ensuite à Halle, sous Sigismond Baumgarten, le plus docte théologien protestant de cette époque. Après avoir exercé à Aschersleben, pendant neuf ans, les fonctions d'adjoint au ministère de la chaire, il obtint un meilleur emploi dans une des églises de Magdebourg. Il fut nommé, en 1755, par le sénat et par le consistoire de Hambourg, premier pasteur à l'église de Ste.-Catherine. Il mourut dans cette dernière ville, le 19 mai 1786, après avoir, pendant 45 ans, défendu en chaire et par ses écrits, les dogmes luthériens, avec un zèle qui le faisait appeler le *pape de Hambourg*.

...
manda les secours spirituels, et mourut le 2 mai 1758, à l'âge de 42 ans et trois mois. Il légua, par son testament, sa bibliothèque à son ami; mais Fugère, affaibli par le chagrin, tomba malade, et ne lui survécut que de trois jours. L'ouvrage de Goguet est intitulé: *De l'origine des lois, des arts et des sciences, et de leurs progrès chez les anciens peuples*, Paris, 1758, 3 vol. in-4°, fig.; ibid., 1759, 6 vol. in-12; 1778, 6 vol. in-12; 1809, 3 vol. in-8°, et la Haye, 1758, 3 vol. in-12; traduit en anglais sous ce titre: *Origin of laws, arts, and sciences, translated from the french of the president de Goguet*, 1775, 3 vol. in-8°. La première édition est la meilleure: celle de 1809 est accompagnée d'une table alphabétique; mais elle est peu recherchée, parce que les planches ne sont que de mauvaises épreuves, les cuivres étant tout-à-fait usés. L'auteur parcourt les temps qui se sont écoulés depuis le commencement des sociétés jusqu'au règne de Cyrus. Son ouvrage est divisé en trois parties, et chaque

en vie, qui signifie que l'entache aux écrivains principalement pendant leur vie. Goborry a du latin en français les *Deux livres de la première délicate Tite Live*, Lyon, 1553, et les *Occultes merveilles et de nature* de Levin Lemnius, 1567, 1574, in-8°; de l'italien *Discours sur Tite-Live*, le *Vel*, et l'*Art de la guerre* de Vel; l'*Histoire de la Terre du Pérou*, Paris, 1553, in-8°, 3°. et 14°. livres d'*Amadis ule*, Paris, 1568 et 1563. On tire de lui: I. *Le Devis sur le vin et vendanges, auquel on ancienne de plant, labour, etc., est découverte et réduite au présent usage*, Paris, 1549, 1575, Goborry, dit M. de Musset (*Biogr.*), est le premier des œnologues modernes, si l'on excepte Estienne, qui avait publié son *Vinetum*, inséré dans la *Maison rustique de France*. II. *De usu et mysteriis nobiliter, in quo vetusta litterarum numerorum et divinarum nominum ratio explicatur*, 350, in-8°. III. *Instructio cognoissance des vertus et propriétés de l'herbe nommée Peppelée en France l'herbe à la Reine ou Medicée, ensemble la mechoacam*, Paris, 1572; 1588, in-8°. L'herbe (1) peppelée, ou l'herbe à la Reine, où il était nommé l'herbe à la Reine, par honneur pour la reine de Médicis. IV. *Commentaire sur le livre de la fontaine pé-*

rilleuse, avec la charte d'Amours, œuvre très excellente de poésie antique, contenant la stéganographie des mystères secrets de la science minérale, Paris, 1572, in-8°. Goborry n'a fait que commenter cet ouvrage, dont l'auteur, qui est inconnu, vivait après Alain Chartier. V. *Discours responsif à celui d'Alexandre de la Tourette sur les secrets de l'art chimique et confection de l'or potable fait en la défense de la philosophie et médecine antiques contre la nouvelle paracelsique*, ibid., 1575, in-8°. VI. *Sequana ad Vistulam, exhilaratio solitarii*, Paris, Buon, 1574, in-4°. ; poésie de circonstance composée en l'honneur du duc d'Anjou, depuis Henri III, lorsqu'il fut appelé au trône de Pologne. Goborry est encore l'auteur des *Explications* qui sont au bas des estampes représentant l'histoire de Jason et son expédition de la toison d'or, gravées par Jean-Baptiste Boyvin, Paris, 1563, in-fol. (Voy. René BOYVIN, au supplément.) On conserve à la Bibliothèque du roi deux de ses ouvrages en manuscrit; ce sont les *Vies* en latin de Charles VIII et de Louis XII, formant la continuation de l'Histoire de Paul Emile, *De rebus gestis Francorum* (V. FLAMEL.) W—s.

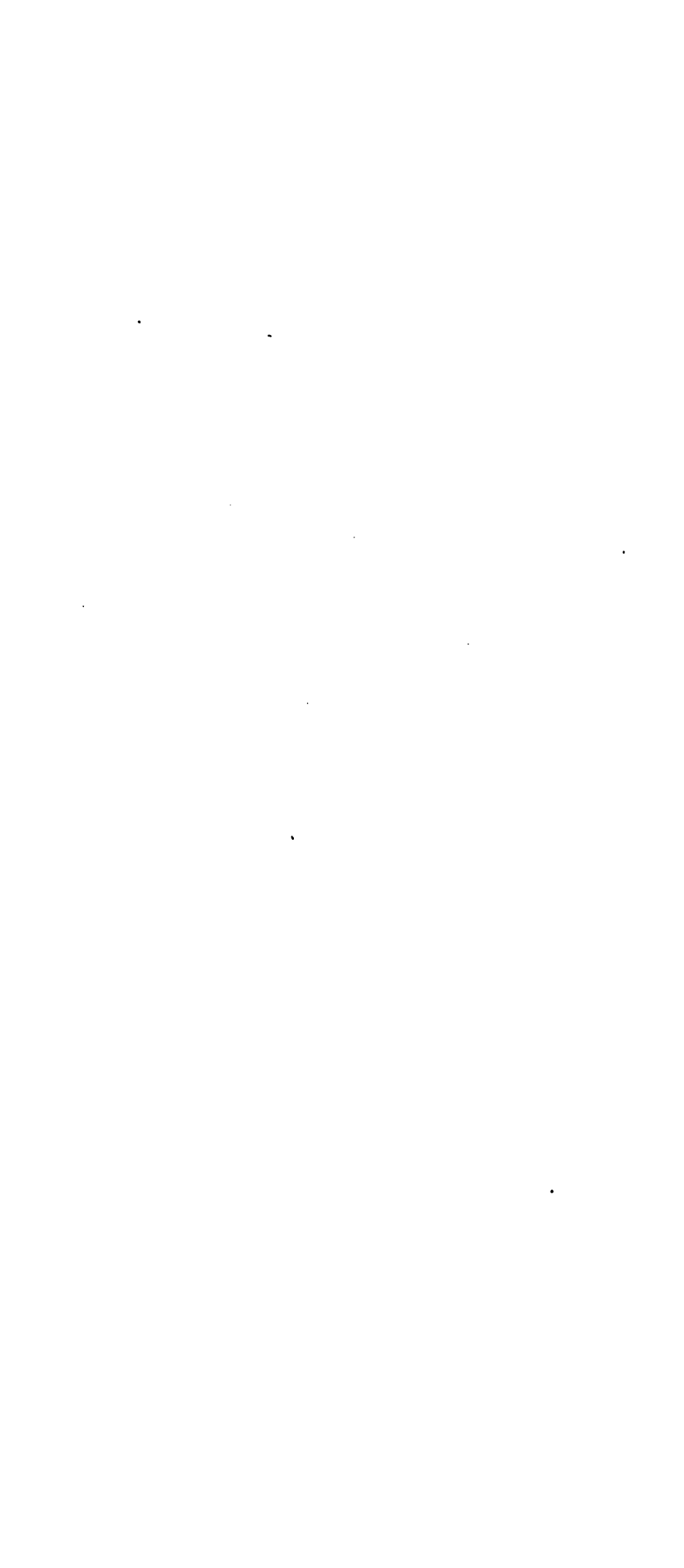
GOIBAUD. V. DUBOIS (tom. XII, pag. 67.)

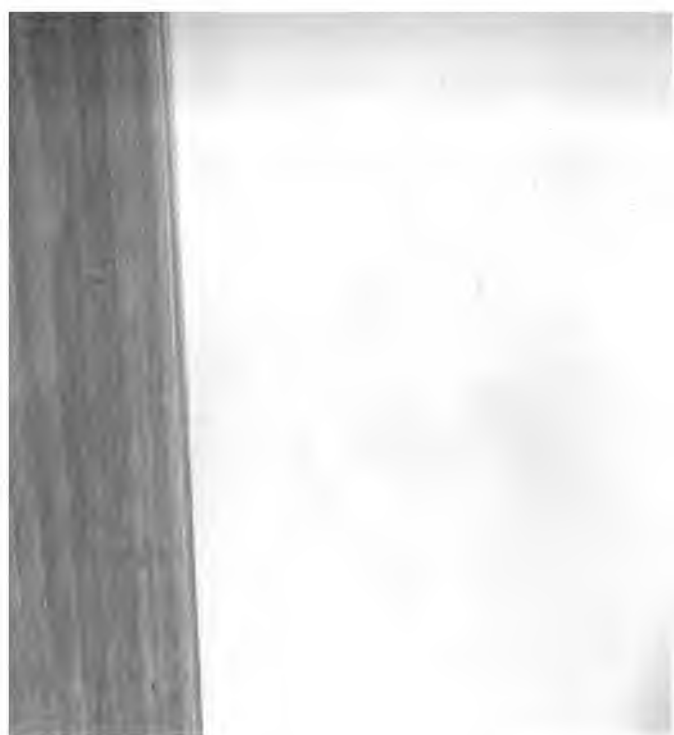
GOIFFON (JOSEPH), né à Cerdon, dans le Bugey, vers la fin du XVII. siècle, embrassa l'état ecclésiastique, entra dans la carrière de l'enseignement, et devint principal du collège de l'hoisy en Dombes. Le duc du Maine le nomma son aumônier. Il était associé de l'académie des sciences pour la classe d'astronomie. D'Alcumbert ayant eu une dispute assez vive avec le P. Tol-

dition de Rouen est intitulée: *Description de l'herbe Nicotiana, et l'usage de la racine de l'indienne la rhubarbe des Indes, l'espagnol ou français*, par J. G. P.

deux sphères ...
ou *la Correspondance des étoiles
aux parties de la terre*, Paris,
1751, in-12; 1759, in-4°. Cet ou-
vrage, dit Lalande, contient des
éléments d'astronomie et de géogra-
phie, et principalement la comparai-
son des déclinaisons des étoiles sous
les latitudes terrestres. L'auteur fut
un exemple assez rare du goût pour
l'astronomie dans une province éloi-
gnée de la capitale. W—s.

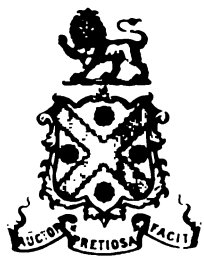
GOIFFON (JEAN-BAPTISTE), mé-
decin, né en 1658, à Cerdon, dans
le Bugey, de la même famille que le
précédent, fit ses premières études à
Lyon, et se rendit ensuite à Montpel-
lier, où il suivit les cours de l'uni-
versité avec beaucoup de succès. Il
s'appliquait en même temps à la bo-
tanique; et si, comme on l'assure,
ce fut Goiffon qui inspira le goût de
cette science au célèbre Jussieu, ce
n'est pas le moindre service qu'il lui
ait rendu. Après avoir pris ses grades,
il retourna dans sa patrie. Quelque
temps après, il fut appelé à Lyon pour
soigner le marquis de Rougemont,
malade. Le malade







LEDOX LIBRARY



Bancroft Collection
Purchased in 1893.

